



r 271.79

C7496

F

v. 16

1891-'93

BULLETIN

DE LA

CONGRÉGATION

~~TOME TROISIÈME~~

(TOME XVI^e DE LA COLLECTION COMPLÈTE)

1891 - 1893

16
1891-3



MAISON MÈRE

PARIS, RUE LHOMOND, 30



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre du T. R. Père au R. P. Collin sur son séjour à Rome. — **Bulletins des communautés.** Grignon. — Chevilly. — Paris. — **Nécrologie.** Décès du P. Schaffner. — Notices : PP. Hivet et Lécuyer. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — **Avis.** Décret sur la direction, la confession et la communion dans les communautés religieuses.

MAISON-MÈRE

LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE A ROME

SECONDE LETTRE AU R. P. COLLIN

Bien cher Père Collin,

Mon séjour à Rome touche à sa fin. Cette lettre sera, sans nul doute, la dernière que vous recevrez de moi avant que je quitte la ville sainte. Je commence par vous raconter mes occupations et mes émotions durant la semaine sainte, car c'est la première fois que je me trouve ici à cette époque de l'année.

Le dimanche des Rameaux, les élèves du Séminaire français sont entrés en retraite. Le Père Supérieur avait demandé pour moi des pouvoirs au Cardinal-Vicaire, afin que je pusse recevoir en confession et en direction ceux qui désireraient venir me trouver. J'en ai vu un assez grand nombre, et cela n'a fait que me confirmer dans l'excellente opinion que j'avais de l'esprit du séminaire. C'est M. Rumeau, vicaire général d'Agen et prélat de Sa Sainteté, qui a donné la retraite. Il prêchait en même temps le carême à Saint-Louis des Français. Il parle avec beaucoup d'ardeur et d'une manière bien pratique.

Le jeudi et le vendredi matin, j'officiai au Séminaire français.

Comme vous le pensez bien, ce fut pour moi une vraie consolation, surtout le jeudi saint. Dans l'après-midi de ces deux jours, j'allai dans diverses églises, assister au chant des matines et du *Miserere*, dont j'avais entendu dire tant de merveilles : le jeudi, au chant des matines, à la basilique de Saint-Pierre, c'était beau, mais je ne fus pas émerveillé outre mesure. Je me rendis de là à Sainte-Marie Majeure, où j'arrivai encore assez à temps pour entendre le *Miserere*. Je dois avouer que je fus quelque peu désappointé. Le chant ne répondit pas à l'idée que je m'en étais faite.

Le vendredi, accompagné du P. Brunetti, je fis l'ascension de la *Scala Santa*. De là, nous allâmes visiter les reliques de Sainte-Croix de Jérusalem. Nous y fîmes la rencontre d'un officier supérieur français. Nous eûmes un entretien assez long avec lui. Il était littéralement émerveillé de tout ce qu'il rencontrait à Rome d'édifiant et de saint. Nous n'avons pas osé lui demander son nom ; mais c'était sans contredit un homme rempli de foi et de piété.

Au sortir de Sainte-Croix, nous nous rendîmes à Saint-Jean de Latran, où nous assistâmes à l'office des ténèbres tout entier, commodément assis dans l'enceinte immense du chœur. Cette fois, j'ai trouvé les chants si beaux, si émouvants, que j'aurais désiré voir l'office ne pas finir. La maîtrise de Saint-Jean de Latran, m'a-t-on dit, est la meilleure de toutes celles de Rome. Il y a là deux chantres, Capocci et Moreschi, dont les voix sont merveilleusement puissantes et belles.

Le lendemain avait lieu l'ordination dans la même basilique. L'appel des ordinands eut lieu à 6 heures du matin, et ils ne sortirent qu'à 1 heure de l'après-midi. Encore le cardinal-vicaire, contre l'ordinaire, n'avait-il pris que la moitié des ordinands ; mais il avait demandé que tous ceux du Séminaire français fussent envoyés à Latran. J'ai quitté l'office après la bénédiction de l'eau, qui n'est pas la moins intéressante des cérémonies.

Les élèves ayant été en retraite durant la semaine sainte, je n'avais pu encore leur adresser la parole. Je l'ai fait le jour de Pâques, dans l'après-midi.

On a élevé au milieu de la cour du séminaire un magnifique monument en marbre, destiné à recevoir la statue du Sacré-

Cœur. C'est le cadeau des élèves à l'établissement. J'en fis le thème de ma petite allocution.

Après avoir félicité les élèves de la pensée éminemment sacerdotale qu'ils avaient eue et qu'ils avaient réalisée, j'ai essayé de leur montrer le profit qu'ils devaient tirer de la dévotion au Sacré-Cœur. Le sujet de mon allocution, paraît-il, a été d'autant plus opportun et d'autant mieux goûté qu'il s'était glissé dans la maison quelque divergence d'idées à l'occasion de ce monument, la pensée première ayant été d'y mettre la statue de saint Joseph, pensée qui n'avait pas souri à la majorité des élèves.

Le lundi suivant, j'ai dîné à la procure de Saint-Sulpice, et, le surlendemain, je çus également accepter une autre invitation au séminaire canadien. Il avait été impossible de ne pas céder aux pressantes instances du supérieur de l'établissement, qui est lui-même canadien. J'ai été heureux de constater, en cette occasion, que tout était à la plus sincère amitié entre ces deux établissements et le Séminaire français. Je n'ai pas manqué de visiter plusieurs fois le bel établissement des Sœurs de Saint-Joseph (1). C'est chez elles que j'ai dit la sainte messe le jour de mon départ de Rome. Je devais être reçu au Vatican en audience de cercle, le mardi après Pâques; mais le Saint-Père se trouvant un peu fatigué, la réunion fut remise au dimanche suivant. Mon séjour se trouvant ainsi forcément prolongé à Rome, j'en profitai pour faire quelques pèlerinages. Le jeudi matin, de très bonne heure, nous partîmes, le Père Supérieur et moi, pour Scurgola, petite ville de 4000 habitants, située dans les Abruzzes, à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les habitants désirent vivement que nous nous établissions chez eux. Ils nous offrent pour cela un couvent, dans l'église duquel il y a un pèlerinage de Saint-Antoine, très fréquenté. Scurgola se trouve sur un plateau charmant, entouré de collines. On vénère, dans l'immense église du seul château qui s'y trouve, une belle statue de la sainte Vierge, envoyée par saint Louis à Charles d'Anjou,

(1) L'année dernière, lorsque je prêchai la retraite des Sœurs de Saint-Joseph, à Limoux, la Rév. Mère Camille, supérieure de la communauté, m'exprima le désir d'obtenir un corps saint pour l'ancienne et grande église dont elles avaient fait l'acquisition, et qui se trouve maintenant enclavée dans leur établissement. A ma demande, et, grâce aux bonnes relations du P. Brichet, à Rome, j'ai obtenu pour Limoux le corps d'une jeune martyre.

à l'occasion de la victoire de celui-ci sur Conradin, dans la seconde moitié du treizième siècle. On conserve aussi très précieusement la caisse qui renfermait la statue, et dans l'intérieur de laquelle sont de fort belles peintures sur toile, représentant les divers mystères de la passion. Nous descendîmes chez le châtelain de l'endroit qui nous reçut de la manière la plus aimable.

Le lendemain, nous partîmes pour Subiaco, où j'eus le bonheur de dire la sainte Messe au *speco-sacro*. Inutile de vous dire tout ce que j'ai éprouvé de bonheur et d'émotion sainte. Il faut avouer que saint Benoît avait choisi un endroit merveilleusement fait pour le recueillement et la contemplation. De Subiaco, nous nous rendîmes à Genneazano, où l'on vénère une image de la sainte Vierge, fort belle, peinte sur un crépi de muraille et apportée de Scutari par les anges, il y a plusieurs siècles, et dont l'arrivée avait été annoncée par une sainte femme nommé Petruccia. Cette femme, plus qu'octogénaire, avait vendu tous ses biens et en avait consacré tout le prix à élever une église à la gloire de la Vierge qui devait arriver. J'ai eu la consolation de dire la sainte Messe à l'autel de la Vierge miraculeuse. Nous étions de retour au séminaire français le samedi. Le lendemain, dimanche *in albis*, je fus admis à l'audience de cercle du Saint-Père qui eut lieu à midi. Il y avait à cette audience vingt-deux cardinaux, une dizaine d'évêques et une vingtaine de prêtres et de laïques. Le Saint-Père a parlé très simplement et très familièrement pendant une bonne heure et demie. Il a touché les points suivants :

1° La fête de Saint-Joseph qu'il a rendue obligatoire pour l'Italie, l'Espagne, etc., et qu'il regrette de ne pouvoir rendre obligatoire en France, à cause du Concordat. Il a recommandé la dévotion à ce saint et à Notre-Dame du Rosaire.

2° Les divers centenaires qui se présentent dans le cours de l'année : ceux de saint Grégoire, de saint Louis de Gonzague, de saint Bernard, etc. Il s'est étendu assez longuement sur ce dernier, en faisant remarquer que saint Bernard était une des grandes gloires de l'Église de France. C'est à cette occasion que le Saint-Père adressa la parole au P. Didon, comme l'ont rapporté les journaux (1).

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler que la maison paternelle de saint

3° Puis le Saint-Père est venu à parler des saints nouvellement béatifiés ou canonisés. C'est ici que le Saint-Père a fait à la France la part la plus large de louanges. Il a cité entre autres les bienheureux Perboyre et Chanel. Je passe le reste sous silence.

J'avouerai bien simplement que, pour cette fois, j'ai été plus heureux d'avoir été admis à une audience de cercle qu'à une audience privée. J'ai vu ainsi ce que je n'avais encore jamais vu. Rien n'est grandiose et à la fois simple et émouvant comme de voir le représentant de Jésus-Christ sur la terre s'entretenant familièrement, des intérêts généraux de la catholicité, avec les princes de l'Église. Avant de se retirer, tous vont successivement baiser le pied du Souverain-Pontife, et c'est alors qu'il adresse quelques paroles à chacun en particulier. Je me suis avancé en même temps que le P. Eschbach, et nous lui avons offert une photographie de la façade du séminaire français, richement encadrée. Cette offrande a paru être très agréable au Saint-Père. Il nous a dit qu'il était très content de nos missionnaires d'Afrique, que c'était de bons ouvriers, qu'ils travaillaient beaucoup et qu'il les bénissait, ainsi que toute la congrégation; puis il m'a demandé si j'étais content de *Santa Chiara*. Sa Sainteté croyant que le bienheureux Chanel était de notre Congrégation, j'en ai profité pour dire un mot du Vénérable Père. Il était deux heures quand nous avons quitté les appartements du Saint-Père. J'ai emporté de cette audience un véritable trésor de consolations.

Le soir même je quittai Rome à dix heures un quart. Comme j'avais pris un billet circulaire, j'ai passé une bonne partie de la journée de lundi à Assise. J'ai eu le bonheur de dire la sainte messe à Notre-Dame des Anges; puis, je suis monté à Assise même, où j'ai visité la maison paternelle de saint François, les trois basiliques superposées et le couvent de Sainte-Claire. Je suis particulièrement heureux d'avoir pu faire ce pèlerinage. Des grâces toutes particulières m'y attendaient. Je serais ingrat si je ne le disais hautement. Le lendemain, de grand matin, j'étais à Milan. Je devais m'y arrêter quatre heures. J'eus le

Bernard a été achetée et restaurée par un ancien élève du séminaire français, et que c'est ce même élève qui a provoqué les solennités qui se préparent.

temps de dire la sainte messe à la crypte de Saint-Charles et d'aller passer une petite heure dans la basilique de mon saint patron. Le mercredi, à dix heures du matin, je disais la sainte messe à notre maison de Seyssinet; et c'est ici que je termine ma lettre, que j'avais dû interrompre à Rome, au moment d'aller à l'audience du Saint-Père, et c'est d'ici que je vous l'expédie.

En terminant, je ne puis m'empêcher de vous dire tout ce que m'a procuré de consolation notre chère communauté de Rome. Aucun des Pères qui la composent n'est bien fort de santé, tous, cependant, sont mieux que je n'osais l'espérer. Quant à l'union, à la régularité, au bon esprit, cette communauté ne laisse rien à désirer (1).

Tout à vous dans le saint Cœur de Marie,

A. EMONET, *supérieur général.*

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A GRIGNON

AVRIL 1889. — AVRIL 1891.

1. Personnel. Ordinations. — 2. Nouvel orgue. Sa bénédiction par le T. R. Père. — 3. Nouveau maître-autel. Stalles. — 4. Décoration de la chapelle. — 5. Salle des reliques. Musée africain.

1. — La communauté du Sacré-Cœur à Grignon, comprend en ce moment le R. P. Grizard, supérieur et maître des novices;

(1) A l'occasion de ce qui est dit plus haut des centenaires, nous ajoutons ici cet extrait d'une lettre du P. Eschbach.

« Ce midi, le Saint-Père a reçu tous ceux qui ont contribué en quelque manière aux fêtes du Centenaire de saint Grégoire. Le séminaire français ne pouvait être oublié. Je m'y rendis avec 5 élèves de notre *scola cantorum*. Le Saint-Père nous fit un petit discours écrit, où entre autres choses il dit que nous avions ramené le chant grégorien à son antique pureté. Il reçut ensuite à ses pieds chacun des assistants. Quand je me présentai avec mes compagnons, il nous dit les paroles les plus aimables; puis sans transition, il ajouta, au moment où j'allais me relever :

« Et votre R. P. général, le P. Emonet, est-il encore à Rome ?

— Non, Très Saint-Père, il est reparti aussitôt qu'il a eu le bonheur de voir Votre Sainteté, et est déjà de retour à Paris.

— C'est toujours à Paris qu'il demeure ? — Oui, Très Saint-Père. — Eh bien ! je le bénis et je vous bénis tous. » (Lettre du 18 avril 1891).

le P. Adam économe et sous-directeur; 52 novices-clercs et 12 frères. En 1889, il en est sorti 33 jeunes profès; ce nombre s'est élevé à 43 en 1890, et cette année il semble devoir atteindre la cinquantaine.

Notre grande ordination a ordinairement lieu vers la fin d'octobre. Ces deux dernières années, elle s'est trouvée fixée à la fête des saints apôtres Simon et Jude. En 1889, nous espérions posséder au milieu de nous Mgr Barthet, encore au lendemain de son sacre. Déjà les 35 ordinands du noviciat se félicitaient de figurer parmi les prémices de son épiscopat, lorsque des circonstances imprévues empêchèrent Sa Grandeur de se rendre à nos désirs. Mgr Duboin le remplaça, heureux de conférer l'onction sacerdotale à ces nombreux lévites qui avaient reçu de ses mains toutes les ordinations. C'est encore le même prélat qui, en octobre dernier, a bien voulu venir conférer les saints ordres à 42 clercs.

2. — Dans notre dernier bulletin (avril 1889) nous parlions du beau chemin de croix qui orne notre chapelle. Depuis elle s'est enrichie d'un bel orgue, muni de tous les perfectionnements les plus récents. La bénédiction en a été faite le 29 septembre 1889, fête de saint Michel. Le T. R. Père Général, accompagné de Mgr Barthet, du R. P. Barillec et de plusieurs autres Pères, a bien voulu venir présider cette cérémonie, et prononcer une gracieuse allocution que nous sommes heureux de pouvoir reproduire.

Mes chers novices,

Accablé de besogne et de préoccupations comme je le suis, je n'ai guère eu le temps de songer à l'objet de la cérémonie qui nous réunit en ce moment. Je me contenterai donc de vous développer une seule pensée : je trouve dans un orgue une grande analogie avec un noviciat.

En effet, l'orgue fait entendre, simultanément, une multitude de voix, différentes les unes des autres, mais si bien harmonisées entre elles qu'elles forment un tout merveilleux et une mélodie ravissante. Toutes ses voix s'unissent entre elles pour publier et chanter la gloire de Dieu, publier et chanter ses merveilles; jamais elles ne se font entendre pour un autre motif. Ce sont des voix consacrées à Dieu et à son culte, et uniquement consacrées à lui et à ce culte divin.

Vos voix, mes chers novices, sont plus nombreuses que ne le sont celles de l'orgue; elles ont, par-dessus celle de l'orgue, d'être vivantes, d'être conscientes. Chacune de vos voix a sa nuance dans la gloire qu'elle doit rendre à Dieu. Mais elles doivent toutes si bien s'harmoniser ensemble qu'elles ne forment entre elles qu'une seule voix, louant Dieu, le glorifiant dans la charité, dans l'humilité, dans la reconnaissance.

C'est ainsi que vous vérifierez la parole du Sauveur qui demandait que ses apôtres fussent un avec lui, comme il était un avec son Père.

L'orgue tour à tour gémit, pleure, supplie, prie, exalte, triomphe, mais quel que soit le sentiment qu'il exprime, c'est toujours *ad majorem Dei gloriam...*

Comme nous venons de le dire, l'orgue fait entendre des multitudes de voix; mais c'est un seul et même souffle qui les anime. *Spiritus est qui vivificat*. De chacun de vous je puis dire avec l'apôtre saint Paul : *Proprium donum habet ex Deo, alius sic, alius vero sic*. Oui, chacun de vous a une mission d'une nuance spéciale; chacun de vous doit glorifier Dieu en tout, mais avec une forme spéciale, *alius quidem sic, alius vero sic*; mais c'est le même souffle divin, le même esprit qui doit vous animer tous; c'est l'esprit de Dieu qui est saint et sanctifiant, qui habite en nous, qui prie en nous, qui supplée à nos infirmités. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus*. Je ne veux pas seulement voir en vous des temples en qui habite l'Esprit-Saint, en qui il a établi sa demeure, mais je veux voir en vous des hommes de Dieu qui ne pensent, qui n'aiment, qui n'agissent que par le seul mouvement de l'Esprit-Saint; car alors quelle sainte et délicieuse harmonie parmi les divers éléments qui composent le noviciat. Quel beau spectacle, aux yeux de Dieu, comme aux yeux des anges et des hommes!

Alors même qu'il reste muet, l'orgue continue à procurer la gloire de Dieu en ornant son temple. Il reste en face du tabernacle, sous le regard de Jésus, toujours prêt à le louer et à le prier. N'est-ce pas là encore l'image de ce que doit être un novice, dont la vie doit être si recueillie, si unie à Dieu, que le sommeil même ne puisse interrompre cette union. C'est à lui de vérifier la parole du Cantique des Cantiques : *Ego dormio et cor meum vigilat*.

Telles sont, mes bien chers novices, les pensées que devront vous rappeler la vue et les harmonies de l'orgue que nous allons bénir. Fasse qu'il en soit ainsi du divin Esprit, souffle inspirateur de vos âmes!

Après cette allocution, le T. R. Père récita les prières liturgiques de la bénédiction. Tout à coup le nouvel instrument

éclate en accords joyeux et majestueux à la fois, sous la brillante exécution d'un jeune organiste de Choisy, M. Maréchal, qui ravit toute l'assistance. La cérémonie fut suivie du salut du Très Saint-Sacrement, donné par Mgr Barthet, qui pour la première fois depuis son sacre honorait le noviciat de sa visite.

3. — Trois mois plus tard, à l'occasion de la fête de Noël, le R. P. Supérieur eut la joie d'inaugurer le nouveau maître-autel, remarquable par la finesse du travail et la variété de la décoration. Cet autel a été exécuté par la maison Froc-Robert, de Beauvais, d'après un dessin de M. Eugène Schwindenhammer.

Nous possédons aujourd'hui également deux magnifiques rangées de stalles, sorties des ateliers de Mesnières si renommés pour ces sortes de travaux.

Rappelons aussi pour mémoire la cérémonie qui a eu lieu au Noviciat le 10 août dernier, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle cloche. Le *Bulletin* (août 1890) en a déjà donné le compte rendu.

4. — Pour achever l'ornementation de notre chapelle, il ne restait plus qu'à l'embellir de peintures. Or, au moment donné, il est précisément arrivé à la Maison-Mère un postulant Frère, artiste peintre. Le T. R. Père a bien voulu le diriger sur Grignon, où l'on a mis aussitôt à contribution son dévouement. Le nouveau postulant, aujourd'hui le F. Fulbert, a poussé les travaux de décoration avec une telle vigueur qu'ils touchent bientôt à leur fin.

Très prochainement, le Noviciat comptera un nouveau progrès dans l'installation du gaz. On vient, en effet, de poser des conduits qui passent devant notre porte. Il ne reste plus qu'à les mettre en communication avec notre maison, et nous voilà éclairés au gaz.

5. — Lors de la distribution des différentes pièces, telles que salles d'étude, de conférences, etc., nous en avons réservé une pour y exposer les pieux souvenirs que l'on a conservés de notre V. Père, et qui nous rappellent sa mémoire. Au milieu de cette salle, qui se trouve au premier étage, et fait face à la tribune de la chapelle, s'élève un petit monument en plâtre, reproduisant en miniature la chapelle funéraire de Chevilly, et destinée à recevoir quelques ossements de notre V. Père. A droite et à gauche sont disposées des vitrines renfermant des

objets précieux qui nous permettent de nous transporter à quarante-cinq ans en arrière. On y voit l'horloge du noviciat de Neuville; la bible hébraïque, deux chapelets et autres objets qui ont été à l'usage de notre saint Fondateur. L'armoire à portes vitrées du fond renferme ses vêtements, son bréviaire, quelques fragments du cercueil, un crucifix et une lampe qui nous rappellent son séjour dans l'obscur mansarde de Rome. Enfin, dans l'armoire qui fait face à celle-ci sont déposés le *novum* et des vêtements qui ont appartenu au P. Laval.

Au-dessous de la salle des reliques, au rez-de-chaussée, se trouve l'ancienne salle de conférences faisant suite à la sacristie et divisée en deux pièces : l'une est destinée à recevoir les portraits de nos supérieurs généraux, de nos évêques et de nos missionnaires; l'autre servira pour un musée africain. Mais ce musée est encore à créer. Et pour réaliser ce dessein, nous faisons un chaleureux appel au dévoué concours de nos aînés. Tout ce qu'ils voudront bien nous envoyer sera reçu avec reconnaissance.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE

AVRIL 1889. — AVRIL 1891.

1. Personnel. — 2. Visites du T. R. Père. Fête du scolasticat. — 3. Nombre de scolastiques, 5 sous les drapeaux. — 4. Dévotion au Sacré-Cœur. — 5. Ordinations. — 6. Nouvelle galerie. — 7. Noviciat des Frères. — 8. Scolastiques décédés : MM. Chamey, Ducey, Slattery, Reichart.

1. — Depuis le dernier *Bulletin* du Saint Cœur de Marie, il y a eu dans le personnel de la Communauté divers changements occasionnés par la translation à Notre-Dame de Langonnet d'une section du grand scolasticat et par d'autres circonstances.

Le personnel actuel employé à la direction du grand scolasticat comprend quatre Pères : le P. Gerrer, supérieur de la communauté, directeur des scolastiques; le P. Genoud, professeur de morale; le P. Michel Joseph, professeur de dogme et d'Écriture sainte; le P. Groell, professeur d'Histoire et de Droit-canon.

Deux autres Pères, les PP. Hassler et Gaschy sont spécialement chargés du noviciat des Frères. Le second fait en outre le cours de liturgie au grand scolasticat.

2. — Le T. R. Père Général est venu souvent nous visiter; plusieurs fois il a bien voulu faire la conférence aux membres de la communauté, tant Frères que scolastiques, toujours heureux d'entendre sa parole si paternelle et si encourageante.

Cette année, comme l'année dernière, la fête du scolasticat a présenté, dans le sens le plus exact, la physionomie d'une fête de famille. Elle tombait la veille même de la saint François de Sales. Les scolastiques n'ont eu garde de négliger une aussi heureuse coïncidence, le T. R. Père Général ayant accepté de venir présider cette solennité se trouvait ce jour là au milieu d'eux : ils n'ont voulu céder à personne le bonheur de lui offrir, les premiers, leurs souhaits à l'occasion de sa fête. Dans ce but, ils avaient organisé une petite séance qui a vivement intéressé tout le monde. Le programme comprenait une argumentation sur la théologie dogmatique, un cas de morale, un rapport intéressant sur le plain-chant, le tout entrecoupé par des cantates et des morceaux de violon et de flûte.

Le T. R. Père a bien voulu terminer la réunion par une allocution pleine de bonté, de délicatesse et d'abandon, où il a mêlé aux remerciements et aux félicitations les leçons et les encouragements les plus précieux.

3. — La philosophie a été, comme on le sait, transférée à Langonnet en octobre 1888, et la 1^{re} année de théologie en octobre 1889. Il ne reste donc plus à Chevilly que les théologiens de 2^e et de 3^e année. Leur nombre est de 82.

Les lois militaires ont atteint 5 d'entre eux; mais, grâce à Dieu, sous les drapeaux ils savent rester fidèles à leurs devoirs. Leurs fréquentes lettres témoignent de ces heureuses dispositions et des égards dont ils sont entourés de la part de leurs chefs.

4. — La dévotion au Sacré-Cœur est la dévotion particulièrement chère aux scolastiques et novices. Depuis l'année dernière, s'est introduit au scolasticat le pieux usage de la communion générale le troisième vendredi de chaque mois, pour honorer le divin cœur de Jésus et lui faire amende honorable. Tous, scolastiques et novices, aiment à étudier ce modèle parfait du religieux et du missionnaire et à cette source ils vont puiser la grâce de devenir fervents.

5. — Depuis le dernier *Bulletin*, quatre ordinations ont eu

lieu dans notre chapelle, elles comptaient en tout 279 ordinands : 3 prêtres, 68 diacres, 69 sous-diacres, 81 minorés et 52 tonsurés. Pour celle du mois de février 1891, nous avons été heureux de posséder le nouveau vicaire apostolique de l'Oubanghi, Mgr Augouard ; Mgr Duboin a bien voulu faire les autres.

6. — Dans l'intérêt des santés, nous avons pu achever, avant l'hiver, une grande et belle galerie, qui était en construction lors de la grande retraite. Elle longe, au nord, tout le bâtiment principal du scolasticat et s'élève jusqu'au premier étage. Grâce à cette installation, nous sommes à l'abri du vent, du froid et de l'humidité et les passages d'un exercice à l'autre peuvent tous être faits à l'intérieur. Aussi l'état des santés en général est-il meilleur.

7. — Le noviciat des Frères compte actuellement 60 aspirants. Dans l'intervalle de ces dernières années, 26 postulants ont eu le bonheur de recevoir le saint habit et 23 novices celui de faire la profession religieuse.

Avant de quitter le noviciat pour se rendre au poste où l'obéissance les envoie, les nouveaux profès se font un pieux devoir d'aller tous ensemble en pèlerinage, une dernière fois, au tombeau du vénérable Père. Là, ils se mettent sous sa protection, lui demandent la grâce de se montrer partout et toujours ses véritables enfants et se donnent rendez-vous au ciel.

8. — Terminons par un souvenir à nos chers défunts. Quatre scolastiques nous ont quittés pour un monde meilleur.

M. Antoine Chamey, décédé le 26 février 1890, était né à Poisy, diocèse d'Annecy, le 10 novembre 1869. Dès son jeune âge, il se sentit appelé à devenir prêtre et missionnaire. Après avoir achevé ses études au Petit Séminaire de Thones, il entra, en 1888, au scolasticat de Chevilly comme élève de philosophie. Il se distingua surtout par un grand amour pour le travail. Sa piété envers la sainte Vierge était aussi très grande, et il aimait à redire son bonheur d'appartenir à une congrégation qui lui était dédiée. La sainte Vierge, disait-il, « c'est ma consolation sur la terre, mon espoir dans le ciel. » Il souffrit beaucoup de l'influenza, ce qui lui occasionna la brisure d'une artère. Dès lors, il s'affaiblit promptement. Malgré tous les soins, une pneumonie survint ; et le 26 février, il nous quittait pour l'éternité, après nous avoir grandement édifiés.

M. Paul Ducey, décédé le 3 mars 1890, était né à Darangea (Jura).

le 22 juillet 1866, de parents cultivateurs et bons chrétiens. Après avoir appris de son curé les premiers éléments de la langue latine, il entra au Petit Séminaire de Nozeroy pour y terminer ses études littéraires. Après un an passé au Séminaire de Vaux, où il étudia la philosophie, il alla au Grand Séminaire de Lons-le-Saulnier. Ses directeurs voyant son grand attrait pour les missions, lui désignèrent notre congrégation comme devant particulièrement lui convenir. Entré au scolasticat de théologie en novembre 1887, il sut bientôt acquérir l'affection de ses confrères qui purent admirer en lui son zèle ardent pour les missions. Mais fortement éprouvé par l'hiver de 1890 et à la veille d'être ordonné sous-diacre, il dut nous quitter pour aller demander au pays natal le recouvrement de ses forces. Le voyage, par suite d'un fâcheux accident qui lui survint, ne fit qu'aggraver son mal, et le 3 mars de la même année, il s'éteignait doucement et saintement dans les bras de son frère, prêtre du diocèse.

M. Malachie Slattery, né à Hospital (Irlande), le 18 juin 1867, fit ses études littéraires au collège de Notre-Dame de Rockwel. Son caractère doux et gai le fit bientôt estimer et aimer de tous ses condisciples. Pendant ses deux années de séjour à Chevilly, il s'est surtout fait remarquer par son esprit de régularité et de modestie. Atteint à la suite de l'influenza d'une toux qui s'aggrava insensiblement, il dût rentrer dans sa famille en juillet dernier. C'est là que, son mal ayant dégénéré en phtisie, il a rendu son âme à Dieu, le dimanche 21 septembre, après avoir fait l'édification de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

M. Michel Rechart, que la mort vient de frapper tout récemment, est né à Ragenthal (Bavière), le 2 janvier 1867.

Après avoir fait ses études à Ratisbonne, un digne prêtre, ami de la Congrégation, voyant ses grands désirs de devenir missionnaire, obtint son admission au scolasticat de Chevilly où il arriva en février 1888. Le peu de temps qu'il a passé parmi nous a suffi pour que tout le monde ait pu admirer son grand esprit de charité et de prière. Doué d'une rare délicatesse, il évitait avec le plus grand soin tout ce qui pouvait contrister ses confrères, tandis que sa grande charité lui faisait se sacrifier pour leur procurer, selon la règle, tout ce qui pouvait leur être agréable. Sa dévotion envers le saint Cœur de Marie était très grande et la faire accroître parmi ses confrères était son unique but. Aussi le bon Dieu le jugeant mûr pour le ciel nous l'a enlevé quelques jours après son ordination comme sous-diacre. Il est mort saintement au milieu de grandes souffrances patiemment supportées, le samedi 14 mars 1891, laissant à tous l'exemple du scolastique charitable et pieux.

SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT

AVRIL 1889. — AVRIL 1891.

1. Personnel. — 2. Nombre d'élèves. Ordinations. — 3. Ministère. — 4. Améliorations matérielles.

1. — Le personnel du Séminaire a subi quelques changements depuis notre dernier *Bulletin*. Le P. Planeix (Michel), professeur de philosophie, est retourné à sa chère Mission de Gorée. Les philosophes, en 1889, étant en trop petit nombre pour occuper un professeur à Paris, on les envoya à Notre-Dame de Langonnet. Cette année, 1890-91, la classe de philosophie se trouvant relativement nombreuse, le P. Laplace, nouveau profès, en a été nommé professeur. Le P. Genoud, professeur de dogme, a été désigné pour faire le cours de morale à Chevilly, et remplacé, au Séminaire, par le P. Høgy, chargé en même temps des cérémonies et du chant.

2. — Malgré la diminution des bourses et la loi militaire, le chiffre de nos élèves n'a pas sensiblement diminué. Les Bretons, qui nous donnaient autrefois le plus grand nombre de recrues, deviennent de plus en plus rares et sont remplacés par les Méridionaux.

Les ordinations, faites par Mgr Duboin, ont donné 26 prêtres aux colonies, nombre plus que suffisant pour remplir le cadre, hélas ! très restreint des diocèses coloniaux.

3. — Les Pères de la Maison-Mère et du Séminaire, outre leurs fonctions dans la communauté, ont tous à remplir quelque ministère à l'extérieur. Le P. Leclerc, qui conserve toujours ses fonctions de supérieur ecclésiastique des Sœurs de Saint-Joseph, dans le diocèse de Paris, s'occupe particulièrement de plusieurs causes de béatification : de celles de M^{me} Louise de France et de M^{me} Barat, en qualité de juge ; et de celle de M^{me} Legras, en qualité de président du tribunal. Depuis le dernier *Bulletin*, le P. Artigueta a remplacé le P. Genoud, comme aumônier du pensionnat de l'Immaculée Conception. et le P. Jouan comme confesseur des petites postulantes des Sœurs de Saint-Joseph, à Antony.

Nous avons, en outre, deux nouvelles œuvres : l'aumônerie du pensionnat des Sœurs de la Miséricorde, rue Tournefort, et celle de l'hospice des vieillards des Petites Sœurs des Pauvres

de la rue Saint-Jacques, qui compte environ 200 personnes. C'est sur les vives instances des religieuses et à la demande de l'archevêché, que l'on a accepté ces deux aumôneries, dont le service est assez considérable. La première est desservie par le P. Jouan, depuis le mois d'octobre 1889; la seconde par le P. Heintz, qui, de plus, est confesseur des Bénédictines et des Sœurs de la Voie-Verte. Il a commencé son service chez les Petites Sœurs des Pauvres le premier dimanche de l'Avent 1890. En outre, il a prêché, cette année, le carême ainsi que la retraite pascalle à Notre-Dame de Bercy (Paris) et fait l'instruction à la Madeleine pour la réunion générale de la Sainte-Enfance.

Dans le cours de l'année dernière, le patronage de Sainte-Mélanie a dû être transféré provisoirement dans l'ancienne école des filles tenue par les Sœurs de Saint-Maur, au bas de la rue Lhomond. La Société civile, propriétaire de l'école Sainte-Geneviève, a acheté l'immeuble où cette œuvre était établie et a pris une grande partie de la cour pour agrandir celle des élèves de Sainte-Geneviève. La maison du 26, complètement restaurée, ainsi que la chapelle, donne depuis peu asile aux Pères Jésuites dispersés au moment des décrets, et devenus ainsi nos plus proches voisins.

4. — Le vieux mur qui nous séparait de l'ancien patronage est maintenant remplacé par un grand et beau mur de 4^m.10 de hauteur, construit aux frais de la Société civile de Sainte-Geneviève.

Une amélioration matérielle dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir, surtout dans les longs hivers, comme celui que nous venons de traverser, a été heureusement réalisée dans notre chapelle par l'installation d'un calorifère, dû à la générosité d'un de nos bienfaiteurs, et installé au sous-sol au mois d'octobre dernier.

Enfin, le christ monumental qui se trouvait au bas de notre grand escalier s'étant fendu en plusieurs endroits, par suite de vétusté, a été complètement restauré grâce aux soins de M. Eugène, et remis en place le 2 septembre 1890, entouré d'un très bel encadrement.

NÉCROLOGIE

Dans le courant de ce mois, nous avons eu la douleur de recevoir l'annonce de la mort du P. Schaffner, décédé à Brazzaville, le 30 décembre 1890, par suite d'une fièvre bilieuse. Il était dans sa trente-cinquième année et avait dix-huit ans de communauté et onze ans trois mois de profession.

Un grand scolastique, M. Olivier Le Roy vient de mourir à Chevilly, le 26 avril, par suite de phtisie.

Voici les notices des PP. Hivet et Lécuyer.

LE P. HIVET

DÉCÉDÉ A LOANGO, LE 4 DÉCEMBRE 1890

M. le chanoine Chédaille a composé, sur le P. Hivet, une fort intéressante notice que nous regrettons de ne pouvoir reproduire in-extenso, à cause de son étendue. Mais en voici les principaux passages.

Jean-Baptiste-Remy Hivet était né à Saint-Quentin, le 24 octobre 1854. Il appartenait à une famille foncièrement chrétienne et qui a fait du dévouement aux œuvres d'enseignement comme sa carrière spéciale. A l'époque de sa première communion, qu'il fit le 10 septembre 1865, il montra une foi et une piété qui ne devaient jamais se démentir, et que les années qu'il passa au petit séminaire Saint-Léger de Soissons ne firent qu'accroître et fortifier chaque jour.

La passion du dévouement s'était dès lors emparée de son âme. A quinze ans, il se sentait tellement ému au récit des malheurs qui accablaient le Chef de l'Eglise qu'il voulût s'enrôler dans la noble phalange des zouaves pontificaux, et il fallut toute l'autorité, comme aussi toute la force persuasive de son supérieur d'alors — M. Dupuy, aujourd'hui supérieur du grand séminaire de Montpellier et vicaire général de Mgr de Cabrières, — pour l'engager à poursuivre ses études.

A quelque temps de là, Jean-Baptiste Hivet entra au séminaire de la Mission, 95, rue de Sèvres. Les Missions étrangères, auxquelles sont consacrés un très grand nombre des fils de saint Vincent de Paul, attiraient dès cette heure notre futur missionnaire, et il ne fallut rien moins qu'un ébranlement tout à fait

sérieux de sa santé pour le faire renoncer à ce qu'il considérait comme sa vraie, comme son unique vocation.

C'est alors qu'il vint passer deux années à l'institution Saint-Charles, de Chauny, et que nous pûmes apprécier tout ce qu'il y avait de ressources dans cette intelligence et de ressort dans cette volonté. Professeur zélé, passionné même pour ses élèves, il trouvait toujours trop courtes les heures qu'il devait consacrer chaque jour à sa classe, et aux labeurs ordinaires des professeurs, il ajoutait toujours quelques travaux supplémentaires dont devaient profiter ses chers enfants.

Deux années passées à Saint-Charles avaient affermi sa santé, le temps paraissait venu pour lui de reprendre ses études de théologie. C'est à Saint-Sulpice qu'il les acheva. Il avait un goût spécial pour l'hébreu et les langues orientales, il suivit assidûment les divers cours de l'Institut catholique, et il s'y serait très volontiers attardé de longues et bonnes années, s'il n'eût cru qu'il était appelé à faire un bien plus réel et plus immédiat en devenant professeur dans nos séminaires diocésains.

C'est au séminaire de Notre-Dame de Liesse, tout d'abord, où son frère aîné était depuis de longues années déjà professeur, qu'il fut envoyé, lui aussi, comme professeur. Il y arriva dans toute la ferveur de sa jeunesse sacerdotale et il ajouta, là, à l'édification qu'y donnaient et qu'y donnent encore les prêtres vénérés qui s'y dévouent à l'enseignement des jeunes recrues de nos séminaires sous l'œil maternel de Notre-Dame.

Qu'il disait bien la messe, nous écrit-on, avec quel accent pénétré il récitait les prières liturgiques! Comme sa foi paraissait ardente et vivante! Lui qui, dans la vie de chaque jour, paraissait si absorbé, si préoccupé de tout ce à quoi il s'appliquait, qui paraissait toujours en pleine course et en pleine excitation, il était à l'autel d'un calme, d'un recueillement, d'un respect qui édifiaient profondément. Aussi ses anciens élèves ont-ils conservé le précieux souvenir de cette piété communicative, et c'est toute la vie qu'ils en garderont la mémoire.

Passionné pour la science, M. J.-B. Hivet était constamment à la recherche de toutes les applications pratiques des découvertes modernes. Il y renonça cependant pour penser davantage aux besoins immédiats des âmes et pour mûrir le projet, qui le hantait toujours, de se consacrer au service de celles qui lui paraissaient le plus abandonnées.

Le 24 septembre 1884, il fut touché d'une grâce irrésistible. — Ici nous cédon's la plume à une relation qui nous paraît des plus intéressantes.

Six semaines auparavant il était allé visiter l'un de ses amis intimes. M. l'abbé Guyot, mort curé de Ramecourt, où il a laissé un souvenir embaumé. — Le voyant près de la mort, il lui dit : « Quand tu seras au ciel, tu demanderas pour moi à notre divin Maître de faire tout ce qu'il voudra pour que je devienne un saint prêtre ; — acceptes-tu la commission ? — Oui, répondit-il. » Quinze jours après, ajoute Jean-Baptiste, mon ami était mort, et, environ un mois après (le 24 septembre), le bon Dieu faisait luire à mes yeux une si vive et si soudaine lumière que je ne pus m'empêcher d'y voir la grâce obtenue. « Ne crains rien, écrivait-il à l'une de ses sœurs, j'ai laissé les idées, les impressions perdre de leur feu pendant un an, et ce n'est que convaincu par l'évidence de solides raisons que je suis décidé à partir pour prêcher au loin Jésus-Christ. Il faudra que je sois bien puissant pour briser tant de liens qui me rattachent à notre famille, dont je me sens le membre choyé ; mais l'amour que je porte au divin Maître sera plus fort encore et fera sécher les larmes que je verse sur ma table, témoin muet de mes émotions ».

C'en est fait désormais. M. l'abbé Jean-Baptiste Hivet est fermement convaincu que Dieu le veut tout à l'œuvre des Missions étrangères. Toutefois, et comme pour l'habituer lui-même et les siens à la séparation, il dut quitter le petit séminaire de Notre-Dame de Liesse au commencement de l'année 1885, pour revenir à l'Institution Saint-Charles, de Chauny, où l'on avait gardé si bon souvenir de ses premières années de professorat et où professeurs et élèves l'accueillirent à bras ouverts.

Quoiqu'il fût par nature extrêmement indépendant, son grand esprit de foi lui faisait voir dans la volonté de ses supérieurs l'expression même de la volonté de Dieu, et l'on aurait dit, à voir l'empressement avec lequel il se soumettait toujours, que les ordres qu'il recevait étaient constamment dans le sens même de ses goûts.

Au printemps de l'année 1886, M. J.-B. Hivet se joignait au grand pèlerinage qui, sous la conduite des Pères de l'Assomption, permit à bon nombre de prêtres et de fidèles d'aller s'agenouiller, sur la terre d'Afrique, au tombeau de saint Augustin et surtout de visiter le Saint-Sépulcre et la Terre Sainte. Il fit paraître, dans le *Journal de Chauny*, des impressions de

voyage dans lesquelles on sentait palpiter son cœur d'apôtre, sa piété ardente et son désir toujours grandissant de se consacrer au salut des Infidèles.

Le 23 octobre 1886, il entra au Noviciat des Pères du Saint-Esprit. Il avait hésité un instant, nous le savons, entre cette Congrégation et la Société des Missionnaires d'Alger, dite des *Pères Blancs*. Il avait, lors de son voyage en Tunisie, été très gracieusement accueilli par S. Em. le cardinal Lavignerie. Toutefois, la lecture de la vie du P. Libermann fit sur son esprit une impression décisive, et le R. P. Grizard, qui fut son maître au noviciat, pourrait mieux que personne dire avec quel grand cœur il se soumit à toutes les épreuves par lesquelles il dut passer; et tous ceux qui l'ont vu, l'année suivante, quand il revint nous faire ses adieux avant son départ pour l'Afrique, se souviennent encore de la transformation totale que la grâce de Dieu avait opérée en lui dans le cours d'une seule année. Non pas, remarquons-le bien, qu'elle ait détruit en son âme aucun des sentiments d'affection, de filiale piété, qu'il portait à sa famille, à tous les siens :

« Ah! quel vide immense! — écrivait-il à la veille de son départ, le 4 décembre 1887, — quitter les chers êtres que l'on a tant aimés, que l'on aime tant toujours! les quitter avec la certitude morale qu'on ne les reverra plus en ce monde!.. Je vois la mer écumer sous la rage des vents. Je vois le vaisseau qui va m'emporter pour toujours loin de cette terre où je laisse tout ce que j'ai de plus cher au monde! Ne plus vous revoir, vous, l'âme de mon âme et la vie de ma vie, vous qui aimez tout ce que j'aime et dont les pensées sont mes pensées!.. Ah! je me sens chanceler comme un homme ivre!.. Mais non, je sens que j'ai un appui souverain : mon doux Sauveur et Maître Jésus, qui est de plus en plus près de moi et dont la présence et l'amour me donnent une force surhumaine... Que je remercie donc ce bon Sauveur d'avoir fait que la blessure causée à vos cœurs par ma séparation en fit jaillir une résolution de plus grand amour de Dieu et de plus de zèle encore pour le salut des âmes dont vous avez la garde!... Oh! n'ayez pas peur de vous livrer à la grâce et à la piété, c'est le seul moyen de faire quelque bien aux autres et à soi-même. Approchez-vous plus souvent encore de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est si bon, il est si fort, il est si puissant! Il peut si facilement transformer une âme dont la bonne volonté est ardente! Offrez-lui, en souvenir de notre séparation, une

bonne volonté totale de le servir et de l'aimer..., et que cette bonne volonté se traduise par une plus fréquente réception de la Sainte-Eucharistie... Adieu ! adieu ! je vous embrasse avec toute l'affection d'un cœur que l'amour de Dieu a tout pénétré!!.

Dès son arrivée à Loango, le P. Hivet fut chargé de la direction des séminaristes ; il devait les former à la connaissance de la langue latine, de l'histoire, de l'arithmétique et leur donner une culture générale suffisante pour les préparer à l'étude de la théologie.

« Mon lot, écrivait-il, est donc de préparer des prêtres noirs, qui devront régénérer l'Afrique équatoriale. Au lieu de convertir les nègres, je dois préparer les convertisseurs, j'agis sur des multipliateurs. »

Était-ce bien là ce qu'il avait rêvé en quittant sa famille, son pays, ses amis?... Non, peut être. Il aurait surtout désiré s'enfoncer dans l'intérieur des terres, après avoir appris rapidement la langue fiote, et, tout en se livrant avec toute l'ardeur dont il était capable à l'œuvre pour laquelle on le désignait dès son arrivée sur la terre d'Afrique, il étudiait sans relâche et dans ses rares moments de loisir la langue dans laquelle il espérait parler à « ses frères noirs », qu'il aimait déjà comme de vrais frères.

Cependant il se dévoua tout entier à ses fonctions d'instituteur et d'éducateur. Et comme le meilleur moyen de sanctifier les autres est de se sanctifier soi-même, notre missionnaire travaillait ferme à sa propre sanctification.

Par ce que nous avons dit jusqu'ici, on a pu voir quel était son esprit de détachement ; mais on a dû remarquer aussi qu'il lui en avait coûté pour s'arracher ainsi aux tendresses de tous ceux qui l'aimaient. Or, il se livrait à cet esprit de détachement, dans l'espoir d'être plus libre pour se donner absolument à l'apostolat. Il aimait à écrire, à observer, il nous avait autrefois donné, pour la *Semaine*, une intéressante et vivante étude sur les missions africaines.

Je n'ai pas eu encore le temps — écrivait-il peu de temps avant sa mort — de rédiger quelques notes sur Loango. J'espère commencer dans quelques mois. Mais on ne peut en écrire long quand on n'a que des bribes de temps. Ensuite je n'écrirai plus jamais pour un journal, car j'ai besoin de tout mon temps pour l'étude de la

langue. En ce moment je laisse encore quelquefois mes yeux faire quelques observations sur les objets qui m'entourent, mais bientôt je laisserai là toute étude de plantes, d'oiseaux, de pierres, de coutumes, de mœurs, pour me préparer de plus en plus à la perfection de l'apostolat, qui consiste à parcourir le pays en prêchant Dieu et le ciel. Je sens qu'aucune des curiosités naturelles n'a plus d'attrait pour moi. Dernièrement, j'ai fait un grand tour dans notre jardin, il y avait cinq mois que je n'en avais fait autant... Ah! voyez-vous, il ne s'agit pas de s'amuser, mais d'empêcher les âmes de se perdre... il faut les mener au ciel... »

Et dans une autre lettre : « En fait de souhaits demandez pour moi que je puisse me dévouer sur une plus grande échelle, alors je n'aurai plus rien à désirer sur la terre, car je pourrai parler toute la journée de la très sainte Trinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très sainte Vierge. J'aurai à supporter des privations; la nourriture, le sommeil ne me seront pas assurés toujours. C'est tout ce que je désire, je voudrais m'immoler complètement pour sauver le plus possible de ces pauvres noirs jusqu'ici victimes du démon... »

La vie d'un missionnaire à la côte et employé à la direction des séminaristes n'est guère variée, écrivait encore le P. J.-B. Hivet à la date du 9 mars 1889. Que de travail et d'efforts pour former un prêtre, mais aussi pour l'avenir, quelle consolation de voir enfin ce clergé indigène, ces prêtres noirs longtemps éprouvés, rayonner dans le pays, évangéliser leurs frères, leur annoncer le vrai Dieu et leur montrer le ciel, suprême récompense des hommes de bonne volonté! Quelle consolation de voir, dans quelques années, des maîtres d'école noirs établis dans les centres peuplés de la côte et de l'intérieur, enseigner avec la doctrine chrétienne notre chère et si belle langue française. Quelles transformations j'entrevois pour l'avenir avec tous les éléments de bien que nous avons ici. Quelles nombreuses conquêtes pour le vrai Dieu!

Prêtres indigènes, instituteurs noirs, religieuses fiotes... Hélas! notre cher missionnaire ne devait pas voir tout cela. Malgré toutes les lettres rassurantes qu'il écrivait à sa famille, il était atteint au vif, il était miné par ces malheureuses fièvres qui pardonnent bien rarement à ceux qui en sont atteints. L'aveu d'ailleurs lui en échappait, dans une lettre que nous avons sous les yeux et qui est datée de février 1890.

Je n'ai rien de particulier à vous dire sur ma santé; elle est toujours bonne. Le climat ne m'inflige que toutes les trois semaines une petite journée de fièvre; quand je ne puis éviter le coup, je paie

cet impôt de bonne grâce et je continue mes occupations. Bien souvent même, la fièvre ne me force pas à suspendre mon travail, je puis faire la besogne courante sans me coucher. Toutefois, dans ces moments-là, je suis si flasque et si abattu que je me tiens plus voûté qu'à l'ordinaire et fais piteuse mine. Il faut croire que je parais pas mal courbé, car les gens d'ici m'appellent « *Nunga-ntumbu* prononcez *Nounga-ntounmbu*) l'homme qui ramasse une aiguille. » Cela vient sans doute de ce que je regarde ordinairement à deux pas devant moi, démarche qui est un peu celle de celui qui voit une aiguille à terre et fait mine de se baisser pour la ramasser. »

Dans une lettre reçue postérieurement, il parle de plusieurs missionnaires qui ont dû retourner en Europe et d'autres qui avaient succombé. Nous avons, disait-il, dans notre cimetière, le corps d'un missionnaire, le P. Duparquet, celui d'une Sœur de Saint-Joseph de Cluny, et ceux de sept ou huit enfants, dont la mort est une bénédiction et sera pour notre Mission une semence de chrétiens...

Hélas ! il ne se doutait guère que le même cimetière, qui avait reçu le corps du P. Duparquet, allait bientôt s'ouvrir pour lui-même. Certes il ne s'était pas donné à demi au bon Dieu, c'est de grand cœur qu'il s'était livré et avec toute sa volonté *Corde magno et animo volenti*. Dieu voulait se contenter de ces quelques années d'un travail opiniâtre et lui donner de bonne heure le repos éternel.

Je ne désire pas le martyre, écrivait-il à une de ses sœurs, je n'en suis pas digne d'abord et puis cela fait trop parler de celui qui a eu ce grand honneur ; tout ce que je désire, c'est une puissance irrésistible sur les nègres pour que je puisse les sauver. Mon martyre sera ma fatigue de chaque jour... Heureux ceux qui vivent pour le bon Dieu, ils mourront en Dieu.

Quand ces dernières lettres parvinrent à sa famille, il n'était déjà plus. Le 4 novembre, en la fête de saint Charles, il succombait à un accès de fièvre plus violent, et le 20 décembre, c'est-à-dire six semaines après sa mort, sa famille, qui avait reçu dans le cours même de novembre une lettre où il ne parlait plus de sa santé, qui le croyait par conséquent plein de vie, recevait communication de cette lettre de Mgr Carrie au T. R. P. Général :

Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, une très grande perte que vient de faire la mission de Loango. Il a plu au bon Dieu

de rappeler à lui le cher P. Hivet, décédé le 4 courant, à 9 h. 10 du soir, par suite d'une fièvre bilieuse, compliquée d'accès pernicieux. Le docteur de Loango et nous avons épuisé tous les soins et tous les remèdes possibles pour conjurer le mal, rien n'y a fait.

Le cher Père a succombé au quatrième accès pernicieux et s'est endormi paisiblement dans la paix de celui qu'il était venu servir en Afrique. Il a offert à Dieu et de grand cœur le sacrifice de sa vie, pour le salut des Fioles qu'il a plus aimés que lui-même. Il n'a eu qu'un regret en mourant, celui de mourir si jeune sans avoir pu les convertir. Ces regrets et les sentiments d'amour qu'il avait pour le Sacré-Cœur et Notre-Dame de Lourdes ont fait une profonde impression sur tous ceux qui l'ont assisté et sur tous les enfants, mais en particulier sur ses chers élèves du séminaire. Tous priaient et sanglotaient autour de son lit, pendant qu'on lui administrait les derniers sacrements, et lorsque dans ses accès de fièvre il laissait déborder son grand cœur par des paroles ardentes, par les transports de sa foi, de sa confiance et de son amour pour Notre-Seigneur dans le très Saint-Sacrement, pour Marie immaculée et pour tous ses saints patrons et protecteurs. Cette mort si prématurée a laissé une impression extraordinaire, non seulement sur tout le personnel de la Mission, mais encore sur tous ceux qui avaient connu ce Père et qui l'estimaient comme un savant et comme un saint.

Le P. Hivet possédait, en effet, la science et la sainteté à un degré qui n'est pas ordinaire, tous lui rendent ce témoignage. Il se distinguait surtout par son amour envers le Sacré-Cœur de Jésus et par un zèle ardent pour le salut des noirs. Il aurait voulu parcourir les villages pour les convertir; il s'était mis pour cela à l'étude de la langue avec une ardeur étonnante.

Ses travaux à cet effet, joints à la fatigue qu'il se donnait pour ses élèves et à la vie mortifiée qu'il menait, ont, je crois, hâté sa fin. Que le bon Maître lui donne la récompense de ses bons et fidèles serviteurs!

Voilà, mon T. R. Père, un bien grand vide dans la Mission de Loango, je crois qu'il nous sera difficile de le combler, car les missionnaires comme le P. Hivet sont rares. Professeur distingué, directeur sage et en même temps ardent, religieux accompli, il avait tout ce qu'il fallait pour faire un très grand bien au séminaire et dans la Mission. Son séminaire marchait à la perfection, ses élèves le pleureront longtemps. Prédicateur éloquent, il arrachait des sanglots à son auditoire, lorsqu'il parlait du salut des âmes, de l'amour de Dieu pour les hommes, etc. Excellent confrère, il n'eut jamais que d'excellents rapports avec tous les membres de la Mission. Religieux humble et soumis, il a toujours renoncé à ses idées personnelles,

pour suivre celles de son supérieur, voyant pratiquement dans sa volonté celle du bon Dieu. Je laisse à d'autres le soin de faire son éloge, et à vous, mon T. R. Père, celui de soulager notre douleur, en nous envoyant, si vous le pouvez, un autre P. Hivet.

Pour compléter cette notice, au point de vue de la Congrégation, nous ajoutons la note suivante, envoyée du noviciat de Grignon.

Le P. Hivet s'est montré au noviciat d'une régularité exemplaire : règlement général, règlement particulier, recommandations du supérieur, il prit tout à cœur comme un moyen de s'exercer à cette vie de renoncement qu'il aimait à étudier dans les écrits du vénérable Père.

Son esprit de pénitence et de mortification, basé sur un ardent amour pour Notre-Seigneur, l'aurait peut-être poussé à des excès, si l'obéissance en dehors de laquelle il ne voulait rien faire ne l'eût retenu. Cependant, pour des raisons particulières, il fut autorisé à passer toutes les semaines de onze heures à une heure, au pied du Saint-Sacrement, pendant la nuit du jeudi au vendredi. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie et le désir de réparer les outrages faits au divin Maître ont toujours été l'un de ses attraits favoris. Pendant son séminaire à Saint-Sulpice, il aimait à passer quelquefois tout le temps de la promenade à genoux, derrière le tabernacle, dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, à Issy.

Une autre vertu, remarquable aussi dans le P. Hivet, était son esprit de foi qui lui faisait envisager en tout la conduite de la divine Providence. Cette vertu se manifestait surtout dans la pratique de l'obéissance.

Je veux, disait-il, être très obéissant à mon supérieur, parce que je veux être très soumis à l'adorable volonté de Dieu. Je veux contribuer à rendre plus douce la charge de mon supérieur, parce qu'elle est déjà bien lourde par elle-même, et que si l'on doit tâcher de rendre heureuse l'existence de ses confrères, cela est vrai aussi des supérieurs envers qui l'on doit être bon et charitable. Je puis aussi vous annoncer que je réussis à n'avoir aucun rapport désagréable avec mes confrères. Je ne pourrai jamais d'ailleurs trop faire pour contribuer à faire fleurir la charité dans ma communauté, puisque la devise de notre congrégation est : *Cor unum et anima una*.

Nature ardente et généreuse, le P. Hivet n'était pas homme à rien faire à demi. Il eût d'abord quelque difficulté à s'assujettir

au joug de la vie religieuse. Mais dès qu'il eût pris le parti de se consacrer à Dieu dans la Congrégation, il se donna tout entier. Aussi voulut-il au moment de sa profession, non seulement émettre les vœux perpétuels privés et le vœu de stabilité, mais encore il demanda et obtint de se dépouiller entièrement de ce qu'il possédait et pourrait avoir à l'avenir, pour être à Dieu sans réserve et sans partage.

Enfin voici un extrait de lettre d'un des anciens élèves du P. Hivet, à Loango :

Arrivé à Loango, le 18 janvier 1888, le P. Hivet fut nommé professeur du premier cours de latin au petit séminaire. Le 9 avril de la même année Monseigneur lui confia la direction du Séminaire. Se croyant trop faible pour soutenir par lui-même tout le poids de cette nouvelle charge, il eut recours au Sacré-Cœur de Jésus qu'il considérait comme le réel directeur du Séminaire. En effet, pendant tout le temps qu'il a passé au milieu de nous, il a montré la plus tendre dévotion envers ce divin Cœur. « Sacré-Cœur de Jésus, parfait adorateur de la divinité! Sacré-Cœur de Jésus, brûlant d'amour pour les âmes Sacré-Cœur de Jésus, modèle de douceur et d'humilité, ayez pitié de nous! » Voilà sa prière de prédilection; voilà comment il commençait et finissait toujours ses conférences.

Après le Sacré-Cœur venait Jésus réellement présent dans l'Eucharistie. C'est au pied des autels qu'il aimait à passer ses meilleurs moments. « Ah! si l'on était bien convaincu de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, répétait-il souvent, si l'on pensait que Jésus est réellement là, tout près de nous, et que l'on restât fidèle à la grâce, que l'on deviendrait bientôt des saints! Ah! mes enfants, pénétrez-vous bien de la présence réelle. »

Il était aussi animé d'une tendre dévotion envers le Cœur Immaculé de Marie, refuge des pauvres pécheurs, envers saint Joseph, saint François Xavier, saint Benoit-le-Maure et saint Pierre Claver, dont il n'a pu finir de nous lire la vie.

Versé dans toutes les branches de l'enseignement, il nous enseignait la rhétorique, l'histoire naturelle et la physique. Il s'occupait à monter un petit laboratoire, lorsque la mort est venue le ravir.

Tous ceux qui se sont sanctifiés en travaillant au salut des Noirs étaient particulièrement vénérés du P. Hivet. Ainsi à leurs fêtes, il nous faisait baiser les quelques reliques qu'il avait de saint François Xavier, de saint Benoit-le-Maure et de saint Pierre Claver. Puisse-nous vivre et mourir comme notre regretté Père!

LE P. LÉCUYER

DÉCÈDÉ A ONITSHA, LE 28 NOVEMBRE 1890

Le P. François Lécuyer naquit à Guerlesquin (Finistère), le 1^{er} août 1861. Orphelin de père et de mère, il avait commencé sa deuxième année de théologie au grand séminaire de Quimper, lorsqu'il se sentit appelé à se vouer à nos missions. Son directeur, qui l'encouragea dans ce projet, le recommanda au T. R. Père. « M. Lécuyer, disait-il, a beaucoup de docilité, de la simplicité et se dirige par la foi. Je suis persuadé qu'il sera un bon missionnaire. » (Lettre du 19 mars 1884.)

Le 4 décembre 1884, il entra au grand scolasticat de Chevilly, où il termina ses études théologiques et reçut la prêtrise le 28 août 1887.

Au moment de faire sa profession il écrivait au T. R. Père :

Sur le point de faire vœu d'obéissance, j'aurais désiré garder le silence sur les attraites que le bon Dieu m'a données, et m'en remettre avec abandon à mes supérieurs; mais puisqu'on me demande de les faire connaître, je vous avouerai que je n'ai jamais pensé qu'aux Missions, attrait qui est devenu plus fort à mesure que j'ai mieux connu le sort malheureux des pauvres Noirs. (Lettre du 9 juillet 1887.)

Profès le 28 août 1887, il fut envoyé en octobre suivant à Onitsha. Après quatorze mois environ de séjour dans cette Mission, il se vit obligé de rentrer en France pour y refaire sa santé. Il y retourna avec un nouveau courage, après quelques mois, le 10 octobre 1889. Il devait, hélas! y succomber bientôt.

Pendant son séjour au milieu de nous, dit le P. Lutz, son supérieur, le bon P. Lécuyer a été un vrai modèle comme prêtre, religieux et missionnaire. Chargé principalement des enfants, il mit tous ses soins à les former aux vertus chrétiennes. Il s'appliqua surtout à leur inculquer la dévotion au Sacré-Cœur. Dans ce but, il construisit avec leur aide, au fond de la cour, un petit oratoire qu'il dédia à ce divin Cœur. C'est là qu'il se rendait chaque soir avec eux, pour la récitation des prières et le chant d'un cantique au Sacré-Cœur qu'il avait composé en langue Ibo.

Comme religieux, il était fidèle et très attaché à la règle, qu'il regardait comme l'ancre de sa vocation. Comme missionnaire, il aimait les Noirs; et sachant que la connaissance de la langue indigène serait pour lui un moyen de leur faire le plus de bien, il se

mit dès son arrivée à l'étudier avec un zèle remarquable, peut-être même un peu excessif, vu la faiblesse de sa santé. Dans ces derniers temps, il était à même de prêcher en Ibo. Il avait retouché toutes nos prières, composé quelques cantiques, et recueilli beaucoup d'éléments pour la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire.

Dans son grand désir du bien, il avait un peu de peine à supporter les défauts des pauvres Noirs, ce qui lui causa bien souvent des ennuis et des chagrins; mais, par ailleurs, il a été admirable sous tous les rapports. Aussi sommes-nous tous désolés de la perte de cet excellent confrère.

C'est le 28 novembre qu'il a succombé, au bout de treize jours de maladie. Dès le second jour, je remarquai qu'il était saisi d'une fièvre bilieuse qui pouvait avoir des suites très mauvaises. Je me rendis alors à Ascha, à deux lieues plus loin, sur l'autre rive, pour chercher le médecin. Malheureusement, celui-ci avait été souffrant lui-même; il lui fut impossible de me suivre, mais il me donna quelques conseils pour traiter le malade. Le lendemain, le Père vomit, pendant la journée, plus d'un litre de bile. J'avais espoir de le sauver. Il put prendre ensuite un peu de nourriture, mais sa faiblesse devint extrême, et bientôt dégénéra en une prostration complète. Quelques jours se passèrent ainsi; le pauvre Père souffrait toujours beaucoup sans se plaindre: « O mon Dieu! ô mon Dieu! ô mon Père! » c'étaient à peu près ses uniques exclamations. Ne remarquant pas un mieux sensible, je me rendis de nouveau près du médecin, et cette fois je fus assez heureux pour l'amener à Onitsha. Après l'avoir examiné, il me fit comprendre qu'il n'y avait plus guère d'espoir.

Le 27 novembre, veille de sa mort, je le confessai, lui apportai le saint Viatique et lui administrai le sacrement de l'Extrême-Onction. Les enfants, les Sœurs, le P. Pawlas et le F. Yves étaient présents à ces cérémonies. Le bon Père, qui avait toute sa connaissance, les édifia tous par ses saintes dispositions. A partir de ce moment si solennel pour son âme, il fixa sans cesse ses regards sur sa croix de missionnaire et les images des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, suspendues au chevet de son lit. Le lendemain, pas de changement bien sensible; à midi, il put encore nous parler. Un quart d'heure après, le P. Pawlas revint le voir et le trouva presque à l'agonie.

J'accourus aussitôt pour lui donner l'indulgence plénière *in articulo mortis* et réciter les prières des agonisants. C'est pendant ce temps qu'il rendit sa belle âme à Dieu, en présence de notre communauté et des Sœurs. Il avait eu sa connaissance jusqu'au dernier moment; un peu avant d'expirer, ses lèvres se contractèrent, une grosse larme roula sur ses joues. Nous en fûmes tous attendris.

Après sa mort, nous le revêtîmes des habits sacerdotaux, et nous le déposâmes au parloir, où les fidèles et les enfants se succédèrent pour prier pour le repos de son âme. Il était beau à voir : ses traits ne s'étaient pas altérés ; dans les mains, il tenait son chapelet et sa croix de missionnaire. Le lendemain, à 8 heures, je chantai la messe solennelle de *Requiem*, qui fut suivie de l'enterrement. Plusieurs blancs avaient tenu à assister à ses funérailles.

La Sœur Marie Claver, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph, ajoute ces touchants détails :

C'est le jeudi, 27 novembre, vers 7 h. 1/2 du soir, que le bon P. Lécuyer a reçu le bon Dieu. Nous avons pu assister à cette cérémonie si édifiante, que le cœur n'oublie jamais. Le Père était assis sur le lit, dans une attente calme, comme il l'était toujours ; ses yeux ne quittaient pas le saint ciboire... Au moment où la sainte Hostie était sur ses lèvres, il y avait quelque chose de radieux sur tous ses traits, et chacun se disait tout bas dans l'admiration : c'est un saint ! Toujours je le vois là, oh ! qu'il était beau..., qu'il était heureux ! On voyait qu'il jouissait de son Dieu.

Le même soir, vers 8 h. 1/2, on lui donna l'extrême-onction : il était plus malade : cependant la ferveur qui animait notre bon Père lui a donné assez de force pour répondre à haute voix aux prières. Peu de temps après, nous nous sommes approchées pour lui dire encore quelques paroles. Quand il nous a vues, il a parlé le premier disant : « On meurt tranquille... quand... on a aimé le bon Dieu... après... je prierai pour vous... J'ai encore un pénible moment à passer, mais j'espère que le bon Dieu me donnera sa grâce jusqu'au bout!... » Nous nous sommes retirées ensuite, admirant toujours cette grande paix. Le lendemain, vendredi, à midi et demie, on nous a appelées pour aller lui dire un dernier au revoir. Là, le bon Dieu m'a ménagé la consolation de le suivre dans tous ses mouvements ; j'étais tout près de lui, à ses pieds. Pendant qu'on récitait les prières, il respirait un peu... il a tourné la tête du côté du mur, puis il l'a retournée ; ses yeux se sont ouverts largement un moment, puis un petit soupir, comme une simple respiration, fut pour lui le dernier signe de vie en ce monde, pour être le premier d'une nouvelle vie, bien meilleure, auprès de Celui qu'il avait tant aimé et auquel il ne s'était jamais lassé de donner des preuves d'amour. Aussi, nous avons la confiance que l'apôtre que nous perdons ici-bas devient pour nous un puissant protecteur.

Onitsha, 8 décembre 1890.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en Europe. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 29 mars, le P. Raimbault, supérieur de la nouvelle fondation de Conakry, et le P. Boyce, de la communauté de Freetown ;

Le 9 avril, le P. Schmidt (Georges), de la communauté de Linzolo, au Congo français, et le F. Hilaire, de la communauté de Landana (Bas-Congo) ;

Le 25 avril, le F. Marie-Joseph, de la Martinique ;

Le 10 avril, à Lisbonne, le P. Schaller, préfet apostolique de la Mission de la Cimbébasie ;

Le 20 avril, à Marseille, le P. Baur, supérieur de Bagamoyo.

Départs. — Sont partis de Marseille, le 10 avril :

Pour la Sénégalie, les FF. Bonaventure, de la communauté du Saint-Cœur de Marie ; Réole, de Langonnet, et Nolasque, nouveau profès ;

Pour Onitsha, le P. Bubendorf et le F. Hermas, qui en étaient revenus dans le cours de l'année dernière ;

Pour le Gabon, le F. Zacharie, nouveau profès de Chevilly ;

Le 12 avril, pour le Zanguebar, le F. Aubin, de la communauté du Saint-Cœur de Marie, et le F. Othon, nouveau profès de la même communauté.

Placements. — Le P. Cosse, qui était revenu de Castelnaudary à Chevilly, en décembre dernier, pour s'y reposer, a été envoyé, le 14 avril, à Beauvais.

Le F. Constant, de la dernière profession, a été envoyé à Seyssinet.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Braga. — Ainsi qu'on a pu le voir par les journaux, un congrès catholique a eu lieu dans cette ville, du 8 au 13 avril. Parmi les vœux exprimés dans l'assemblée, le premier a été celui-ci : nécessité de la plus ample liberté d'association, notamment pour les Congrégations religieuses destinées aux Missions. Plusieurs des prélats présents au congrès ont bien voulu, à cette occasion, honorer de leur visite notre établissement de Braga.

Kita. — Après la mort du P. Guillet, presque tous les membres de cette Mission ont été éprouvés par la maladie. Le P. Marcot, qui l'a remplacé dans la direction des œuvres, a failli même être emporté, le 12 janvier, par un accès de fièvre bilieuse. Nous en étions d'autant plus inquiets que l'on était depuis plusieurs mois sans lettre de Kita, les correspondances postales ayant été interrompues par suite des attaques des Toucouleurs. Une lettre du P. Marcot, du 24 janvier, est enfin venue nous rassurer : « La santé de tous, écrit-il au T. R. Père, est aussi bonne que possible, la tranquillité parfaite, et le bien continue à se faire; il faudrait seulement des ouvriers plus nombreux pour recueillir la moisson. »

Conakry. — Le P. Erhardt se trouvant seul depuis le départ du P. Raimbault, le R. P. Blanchet lui a donné avis de se rendre après Pâques au Rio-Pongo, avec les enfants déjà baptisés; les autres sont laissés aux soins d'un ancien élève de la Mission, établi comme instituteur par le P. Raimbault. Nous espérons que cette station ne tardera pas à être réoccupée.

AVIS

Décret concernant les instituts religieux. — A la suite de divers abus signalés à Rome, le Souverain Pontife a fait publier, le 17 décembre 1890, par l'organe de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, un décret important, relativement au compte de conscience, à la confession et à la sainte communion, dans les congrégations de femmes et de religieux laïques.

Comme il peut intéresser bon nombre de nos confrères, qui s'occupent du soin spirituel de communautés religieuses, nous croyons utile d'en reproduire ici les dispositions.

I. Sanctitas sua irritat, abrogat, et nullius in posterum roboris declarat quascumque dispositiones Constitutionum, piarum Societatum, Institutorum mulierum sive votorum simplicium sive solemnium, nec non virorum omnimode laicorum, etsi dictæ Constitutiones approbationem ab Apostolica Sede retulerint in forma quacumque etiam quam aiunt specialissimam, in eo scilicet, quod cordis et conscientiae intimam manifestationem quovis modo ac nomine res-

piciunt. Ita propterea serio injungi Moderatoribus ac Moderatricibus huiusmodi Institutorum, Congregationum ac Societatum ut ex propriis Constitutionibus, Directoriis ac Manualibus præfatæ dispositiones omnino deleantur penitusque expungantur. Irritat pariter ac delet quoslibet ea de re usus et consuetudines etiam immemorabiles.

II. Districte insuper prohibet memoratis Superioribus ac Superiorissis cujuscumque gradus et præeminentiæ sint ne personas sibi subditas inducere pertentent directe aut indirecte, præcepto, consilio, timore, minis, aut blanditiis ad huiusmodi manifestationem conscientiæ sibi peragendam; subditisque e converso præcipit, ut Superioribus majoribus denuncient Superiores minores, qui eos ad id inducere audeant; et si agatur de Moderatore vel Moderatrice Generali denunciatio huic S. Congregationi ab iis fieri debeat.

III. Hoc autem minime impedit quominus subditi libere ac ultro aperire suum animum Superioribus valeant ad effectum ab illorum prudentia in dubiis ac anxietatibus consilium et directionem obtinendi pro virtutum acquisitione ac perfectionis progressu.

IV. Præterea firmo remanente quoad Confessarios ordinarios et extraordinarios Communitatum quod a Sacrosancto Concilio Tridentino præscribitur in *Sess. 25 Cap. 10 de Regul. et a S. M. Benedicti XIV* statuitur in Constitutione quæ incipit « Pastoralis curæ » Sanctitas Sua Præsules Superioresque admonet ne extraordinarium denegent subditis Confessarium quoties ut propriæ conscientiæ consulant ad id subditi adigantur, quin iidem superiores ullo modo petitionis rationem inquirant, aut ægre id ferre demonstrent. Ac ne evanida tam provida dispositio fiat, Ordinarios exhortatur, ut in locis propriæ Dioceseos, in quibus Mulierum Communitates existunt, idoneos Sacerdotes facultatibus instructos designent, ad quos pro Sacramento pœnitentiæ recurrere eæ facile queant.

V. Quod vero attinet ad permissionem vel prohibitionem ad sacram Synaxim accedendi Eadem Sanctitas Sua decernit, huiusmodi permissiones vel prohibitiones dumtaxat ad Confessarium ordinarium vel extraordinarium spectare, quin Superiores ullam habeant auctoritatem hac in re sese ingerendi, excepto casu quo aliquis ex eorum subditis post ultimam Sacramentalem Confessionem Communitati scandalo fuerit, aut gravem externam culpam patnaverit, donec ad Pœnitentiæ sacramentum denuo accesserit.

VI. Monentur hinc omnes, ut ad Sacram Synaxim curent diligenter se præparare et accedere diebus in propriis regulis statutis; et quoties ob fervorem et spiritualem alicujus profectum Confessarius expedire judicaverit ut frequentius accedat, id ei ab ipso Confessario permitti poterit. Verum qui licentiam a Confessario obtinuerit frequentioris ac etiam quotidianæ Communionis, de hoc certiore red-

dere Superiorem teneatur; quod si hic iustas gravesque causas se habere reputet contra frequentiores hujusmodi Communiones, eas Confessario manifestare teneatur, cujus iudicio acquiescendum omnino erit.

VII. Eadem Sanctitas Sua insuper mandat omnibus et singulis Superioribus Generalibus, Provincialibus et Localibus Institutorum de quibus supra sive virorum sive mulierum ut studiose accurateque huius Decreti dispositiones observent sub pœnis contra Superiores Apostolicæ Sedis mandata violantes ipso facto incurrendis.

VIII. Denique mandat, ut præsentis Decreti exemplaria in vernaculum sermonem versa inserantur Constitutionibus prædictorum piorum Institutorum, et saltem semel in anno, stato tempore in unaquaque Domo, sive in publica mensa, sive in Capitulo ad hoc specialiter convocato alta et intelligibili voce legantur.

Et ita Sanctitas Sua constituit atque decrevit, contrariis quibuscumque etiam speciali et individua mentione dignis minime obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria memoratæ S. Congregationis Episcoporum et Regularium die 17 Decembris 1890.

I. CARDINALIS VERGA PRÆFECTUS.

† FR. ALOISIUS EPISCOPUS CALLINIGEN. *Secretarius.*

Bulletins. — Prière aux Supérieurs de Saint-Ilan, de Mesnières et du Grand-Quevilly d'envoyer au plus tôt les bulletins de leurs communautés.

Maison-Mère, 28 avril 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Avis du T. R. Père au sujet des voyages. — **Bulletins des communautés.** N.-D. de Langonnet. — Grand scolasticat. — Maison de Saint-Michel. — Saint-Ilan. — Grand-Quevilly. — **Nécrologie.** *Décès* : PP. Troxler et Morvan ; MM. Haymann et Philippe, grands scolastiques. — *Notices* des PP. Guillet et Schaffner. — **Mouvement du personnel.** — Nouvelles des communautés. — *Avis.*

MAISON-MÈRE

AVIS DU T. R. PÈRE AU SUJET DES VOYAGES

Mes chers Pères et mes chers Frères,

Une nouvelle mesure administrative vient d'être prise au préjudice des Congrégations religieuses. Je m'empresse de la porter à votre connaissance, en vous indiquant les moyens les plus propres à en atténuer les effets.

Depuis le 1^{er} de ce mois, aucune congrégation ne peut plus jouir pour ses membres de la faveur de voyager à demi-tarif sur les lignes de chemin de fer (1).

(1) Voici la lettre qui nous a été adressée à ce sujet par les directeurs des différentes compagnies de chemin de fer, dans la seconde quinzaine du mois d'avril.

« Monsieur le Supérieur général,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution d'une décision du Ministre des Travaux publics en date du 20 mars 1891, nous sommes dans la nécessité de cesser, à partir du 1^{er} mai, d'admettre les membres de votre communauté à

C'est pour faire droit à un vœu émis l'année dernière par la majorité de la Chambre que le Ministre des Travaux publics a imposé aux Compagnies le retrait de ce privilège.

Cette mesure va peser lourdement sur notre budget, déjà si difficile à équilibrer. Nous n'avons qu'à nous résigner avec paix à ce que vient de permettre la divine Providence et à redoubler de confiance en Elle et dans le Saint-Cœur de Marie.

Il est néanmoins de notre devoir à tous d'aviser aux moyens les plus propres à diminuer nos dépenses de voyage. Je vous prie donc de porter une attention toute spéciale aux recommandations suivantes :

1° Avoir soin de prendre des billets d'aller et retour, toutes les fois que la durée du voyage le permet ;

2° Faire coïncider les voyages un peu longs avec les trains à prix réduit, toutes les fois que la chose est possible ;

3° Voyager en troisième, quand des raisons majeures de convenance ou des raisons sérieuses de santé ne s'y opposent pas ;

4° Eviter avec soin tout voyage non rigoureusement nécessaire ;

5° Dans les circonstances où un certain nombre de membres de la même communauté auront à faire le même voyage, comme à l'occasion d'une retraite, ne pas voyager isolément, mais partir tous ensemble, et alors faire les démarches nécessaires pour obtenir une demi-place, comme cela s'accorde assez facilement, lorsqu'on voyage un certain nombre ensemble.

C'est aux supérieurs de communautés qu'il incombe de veiller, d'une manière toute spéciale, à l'exécution des recommandations ci-dessus.

voyager à demi place sur notre réseau, sur présentation d'une lettre d'obédience.

« Conformément à la même décision ministérielle, les gares seront autorisées à donner directement des billets de demi-place : « aux membres des congrégations qui appartiennent à l'enseignement public ou qui desservent les hôpitaux « de l'armée ou de la marine », sur présentation d'un bulletin délivré : pour les premiers, par l'Inspecteur de l'Académie ou par l'Inspecteur primaire ; pour les seconds, par le médecin en chef de l'hôpital militaire auquel ils seront attachés ; pour les troisièmes, par le Directeur du service de santé de la marine.

« Agrérez, etc. »

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LANGONNET

MAI 1889. — MAI 1891.

1. Suppression du collège. — 2. Visites. Mgr Béccl. Le T. R. Père. Mgr Augouard. — 3. Noviciat des Frères. Modification au règlement. — 4. Décès. — 5. Ministère. Retraites. — 6. Toiture de l'abbaye exhaussée. — 7. Fête de Saint-Maurice.

1. — Comme on le faisait pressentir au *bulletin* n° 27, et comme on l'a annoncé au n° 31, la Maison-Mère a décidé, dans sa séance du 2 juillet 1889, la suppression du collège et par suite celle du petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet.

La distribution des prix s'est faite sans solennité, le 23 juillet, à la salle d'étude des élèves. C'est alors seulement que le P. Supérieur exposa aux enfants les motifs de cette grave décision. Il les exhorta en même temps par quelques paroles bien senties, à se montrer dignes de l'institution, par une conduite vraiment chrétienne, et par le choix de l'établissement qui devrait continuer leur éducation. Le lendemain 24, à 6 heures du matin, nos chers élèves, le cœur gros, quittaient pour une dernière fois, cette paisible solitude. Une première caravane de petits scolastiques prenait aussi, quelques jours après, le chemin des vacances. Une deuxième la suivit de près, puis une troisième, avec les Pères et les Frères professeurs, pour ne laisser ici qu'une vingtaine de ces jeunes aspirants pendant les mois d'août et de septembre. Enfin le 16 de ce mois, vers 7 heures du matin, partait la dernière escouade des scolastiques, dirigés comme leurs confrères, vers Cellule, Merville, Mesnières, Epinal ou Castelnau-dary. Le petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet disparaissait ainsi après trente-et-un ans d'existence, du 13 juillet 1858 au 16 septembre 1889.

Avec nos jeunes gens du collège et du scolasticat, nous avons dû voir avec regret partir successivement nos confrères de Langonnet, pour être, eux aussi, dirigés sur tous les points de la France et dans les missions d'Afrique. Nous ne les oublions pas devant l'auguste patronne de notre communauté. Nous nous recommandons aussi à leurs bonnes et ferventes prières.

2. — Nous avons eu plusieurs visites qui ont adouci pour nous l'amertume de la séparation.

C'est ainsi que Mgr Bécel, deux mois environ avant la suppression du collège, est venu faire une visite pastorale et nous apporter les trésors de grâces dont nous avions tant besoin pour supporter généreusement nos épreuves. Sa Grandeur, accompagnée de M. Jégouzo, son grand vicaire, (l'oncle du P. Petitcorps) a séjourné à la communauté du 15 au 19 mai; le 16, confirmation à la communauté et les jours suivants dans les paroisses environnantes où Elle rayonnait, pour regagner le soir, son quartier général établi à l'abbaye (1).

En juillet 1890, nous avons eu l'honneur et le bonheur d'une seconde visite de Sa Grandeur, à la suite de la bénédiction faite par Elle, de la nouvelle école des Frères du Faouët. Monseigneur est arrivé le 13 juillet au soir. Le lendemain il a administré le sacrement de confirmation à une cinquantaine d'orphelins; puis, à midi, nous avons l'honneur d'avoir à notre table, avec Sa Grandeur, notre vaillant et éloquent député, M. le comte de Mun, et notre conseiller général, M. le comte de Lescouët, maire de Gourin, avec un assez grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques honorables. Après dîner, distribution des prix à Saint-Michel, présidée par Sa Grandeur et M. de Mun, qui ont adressé la parole aux enfants et se sont échangé force compliments, dans lesquels notre cher député a avoué très humblement qu'il était battu par notre gracieux évêque.

Une autre visite épiscopale, bien chère à nos cœurs, c'est celle de Mgr Augouard vicaire apostolique de l'Oubanghi, qui venait revoir, après une quinzaine d'années passées dans les Missions, la maison où il avait terminé ses études théologiques, et donner la tonsure cléricale à quarante de nos chers scolastiques de théologie.

Sa Grandeur nous a vivement intéressés; son aimable et franche simplicité, ses étonnants récits sur le continent noir, laisseront à Notre-Dame de Langonnet un souvenir qui ne s'effa-

(1) C'est un mois et demi après cette visite pastorale que Mgr Bécel est venu présider la fête du quatrième centenaire de Sainte-Barbe au Faouët, accompagné de Sa Grandeur, Mgr Trégaro, évêque de Séez. Toute la communauté y a assisté, heureuse de pouvoir honorer une si puissante protectrice invoquée contre la foudre et les tempêtes.

cera pas de sitôt de nos mémoires et de nos cœurs. Le P. Supérieur a accompagné Mgr Augouard et le P. Faure à Quimper, à Vannes et à Sainte-Anne, où ils ont reçu le plus gracieux accueil.

Avant cette visite, peu de temps après l'installation des grands scolastiques, nous en recevions une autre, impatientement attendue et qui nous a comblés de joie. Nous voulons parler de celle de notre T. R. P. Général. Arrivé le 13 novembre, il est resté avec nous jusqu'au 17. Les Pères et les Frères ont pu tour à tour lui parler et recevoir ses paternels avis.

3. — Le noviciat des Frères continue, sous la direction du P. Supérieur et du P. Urien, aidés du P. Le Serre, son train de vie habituel. Nous devons signaler cependant une modification assez sensible dans le genre de travail et par suite dans le règlement.

La suppression du collège et du scolasticat a amené la suppression d'un certain nombre de charges occupées par les profès et les aspirants. Les premiers ont été dirigés dans les autres maisons de l'Institut. Les autres, par suite de leur formation encore inachevée, ont dû prolonger leur séjour à Notre-Dame de Langonnet. Mais comme leur nombre était trop considérable pour les travaux en cours, jusqu'à cette époque, il a fallu leur créer des occupations utiles et capables en même temps de compléter, en partie, leur éducation professionnelle. Et comme, d'autre part, Saint-Michel, à cause de la diminution et de l'âge jeune des enfants, ne pouvait donner une culture assez soignée à toutes ses terres, nous avons jugé à propos, avec l'agrément du Très Révérend Père, de distraire quelques champs au profit de l'abbaye. Cette répartition nous imposait la création d'une basse-cour, bêtes à cornes et autres animaux domestiques. C'est, en effet, ce qui a été fait et aujourd'hui nous comptons une trentaine de vaches, taureaux et génisses et une quinzaine de porcs.

Le règlement a dû être un peu modifié pendant l'été surtout. Ainsi après Pâques, pas de classe le soir, et la récréation de midi ne dure que jusqu'à une heure au lieu d'une heure et demie comme autrefois.

Dans le cours de ces deux années, nous avons eu plusieurs prises d'habit et professions; à Saint-Joseph (1891) notamment nous avons eu cinq professions de novices frères. Ils sont venus fort à propos grossir le nombre des profès, pour faire

face aux besoins de Sain-Ilan et de Saint-Michel, et pour remplacer les trois frères profès que nous avons vu partir successivement, le F. Germain, avec Mgr Augouard, le F. Réole pour le Sénégal et le F. Léobard pour le service militaire, qui n'a pas encore hélas fini d'éprouver nos jeunes gens.

4. — La mort, aussi bien que les départs et la loi militaire, a éclairci nos rangs. Le premier qui a succombé dans l'ordre des dates, a été le F. Thurien, attaché à l'économat de l'abbaye. Depuis longtemps il souffrait d'une maladie de cœur, et en avril 1889, après une douloureuse maladie soufferte avec une admirable résignation, il a rendu sa belle âme à Dieu. Trois mois après, en juillet, le F. Nazaire succombait à son tour. Le service militaire auquel il avait été astreint, l'avait exténué. Aussi ne fit-il que languir à son retour de la caserne, heureux d'avoir pu rentrer dans sa chère communauté et mourir entre les bras de ses frères. Au mois de septembre, ce fut le tour du cher F. Méliton. Il est mort pieusement, après de longs mois de souffrances, dont les mérites s'ajouteront pour lui à ses pénibles années de mission à Cayenne.

A ces deuils de famille religieuse, est venue s'ajouter, en janvier dernier, la mort d'un vénérable vieillard, M. le Goff, bienfaiteur de la communauté. Agé de quatre-vingts ans, il était venu finir ses jours dans le calme et la paix de notre solitude. Nous recommandons son âme, avec celles de nos autres défunts, aux prières de tous nos confrères.

5. — Notre ministère ici est naturellement très restreint. Toutefois il est édifiant de voir le spectacle, aux grands jours de fête surtout, des nombreuses communions qui se font à la chapelle. Tous les dimanches, nous faisons une instruction bretonne aux fidèles du voisinage, que nous allons assez fréquemment visiter, à Pâques spécialement, pendant leurs maladies. Ces âmes simples et foncièrement chrétiennes paraissent bien reconnaissantes de ce que nous faisons pour elles.

Comme par le passé, nous continuons à donner les retraites des Sœurs de Gourin, soit pour les prises d'habit, la grande retraite des professes, soit pour la première communion des pensionnaires. Ordinairement c'est le P. Supérieur qui remplit ce saint ministère, faute de confrères disponibles. Il a prêché la retraite de Brest en août 1889 et une première communion à

Trégomar (avril 1890). Le P. Juillard a donné la retraite des pensionnaires de Gourin en juin 1890. Parfois aussi on nous demande le concours de notre ministère pour les bénédictions des statues ou des maisons d'école du voisinage. C'est ainsi qu'en 1890, le P. Supérieur a chanté la grand'messe en présence de Mgr Bécél, pour la bénédiction de l'école du Faouët et prêché pour la bénédiction de la statue de l'école de Guéméné.

Les retraites données dans l'intérieur de la communauté pour les Frères et les Scolastiques, ont été prêchées, en 1889, par le R. P. Hubert, et, en 1890, par le R. P. Delaplace, que le T. R. Père a bien voulu nous envoyer, à cet effet, et que nous avons été si heureux d'accueillir au milieu de nous. Le P. Supérieur a prêché celle d'octobre en 1889, et le P. Le Serre, en 1890, avec celle de Saint-Joseph en 1889 et en 1890.

6. — La toiture de l'abbaye a été exhaussée. Commencée le 21 avril 1890, elle était achevée extérieurement en novembre de cette année. Les trois ailes de l'est, du midi et de l'ouest, ont été complètement transformées suivant le système Mansard, ce qui permet de faire des cellules aux scolastiques, comme dans un étage proprement dit. Pendant l'hiver, les ouvriers ont travaillé à faire les cellules, et en ce moment, l'aile de l'ouest a reçu une première couche, et les chambres de l'aile du midi commencent à se dessiner. C'est avec les souscriptions et les aumônes recueillies autour de nous et au loin, que nous avons fait face aux dépenses qu'occasionnent ces travaux. En 1890, il a été dépensé et recueilli, à cet effet, 15,000 et quelques francs. Nous espérons finir en 1891, ce qui est commencé, avec les fonds de la même Providence divine.

7. — Nous continuons à célébrer la fête de notre Saint Abbé comme par le passé. En 1891, nous comptons lui donner une solennité spéciale, car ce sera le septième centenaire de la mort du grand serviteur de Dieu (29 septembre 1191). Mais nous pensons célébrer le grand anniversaire le 2 août.

GRAND SCOLASTICAT

SEPTEMBRE 1889. — MAI 1891.

1. Fondation. Etablissement. Personnel. — 2. Visite du T. R. Père. — 3. Fêtes. Ordination. Retraites. Prises d'habit. — 4. Etat des santés. Vacances.

1. — Comme on le sait, une section de grand scolasticat a été établie à Notre-Dame de Langonnet, à la place du collège et du petit scolasticat qu'on y avait supprimés. Le 3 septembre 1889, le R. P. Kraemer, directeur du scolasticat de philosophie, à Chevilly, arrivait à Notre-Dame de Langonnet, afin de tout disposer pour l'arrivée des philosophes. Trois jours après arrivait aussi le P. Bernard, accompagné de plusieurs grands scolastiques qui devaient former, avec ceux qui se trouvaient déjà sur les lieux, le noyau de la nouvelle communauté. A partir de ce moment, chaque jour vit s'augmenter leur nombre, en sorte qu'à l'ouverture de la retraite ils étaient 58.

Le personnel dirigeant de la communauté se bornait, en 1889, à trois Pères : le P. Kraemer, directeur du grand scolasticat ; le P. Bernard, sous-directeur et professeur de philosophie ; et le P. Kuntzmann, chargé des sciences et en même temps préfet de culte et économe du grand scolasticat. En octobre 1890, l'augmentation des cours, par suite de l'établissement des philosophes à côté de la première année de théologie, nécessita une augmentation proportionnée du personnel enseignant. Le P. Kraemer, outre la direction du grand scolasticat, s'étant chargé des cours de morale, la Maison-Mère nous envoya deux nouveaux profès : le P. Goepf comme professeur de droit canon et d'histoire ecclésiastique, chargé, en outre, de la direction du chant, et le P. O'Gormann, pour les cours de dogme et d'écriture sainte. Le P. Bernard restait en même temps professeur de philosophie et le P. Kuntzmann gardait les sciences.

Quant au nombre des grands scolastiques, il s'est élevé, durant l'année 1889, à 65, tous en philosophie ; ce nombre s'est assez bien maintenu jusqu'en 1890. A la retraite de cette année, il y avait en tout 78 scolastiques, dont 56 théologiens et 22 philosophes. La loi du service militaire est venue aussi nous en enlever un bon nombre ; cependant nous sommes encore actuellement 72, dont 47 théologiens et 25 philosophes.

2. — Depuis l'établissement du grand scolasticat à Notre-

Dame de Langonnet, nous avons eu la consolation de recevoir la visite de notre T. R. Père Général. S'intéressant d'une manière spéciale à la nouvelle fondation, il tint à profiter de la première occasion pour venir voir ses chers philosophes, ses benjamins du grand scolasticat, et leur apporter sa paternelle bénédiction. Il arriva le jeudi 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka. Le soir même de son arrivée, comme aussi les jours suivants, nous eûmes le bonheur de l'entendre, dans plusieurs conférences, nous retracer d'abord la vie sainte et les vertus de saint Stanislas; puis nous encourager avec force, à marcher sur les traces de ce grand saint. Il insista sur la nécessité, pour nous, de nous montrer les hommes de la règle, parce qu'étant comme les fondateurs d'une nouvelle œuvre, il importait, pour en assurer l'avenir, de l'asseoir sur une base solide, et cette base, c'est la fidèle observation de la règle. Le dimanche 17 novembre, le T. R. Père chanta la grand'messe et les vêpres, et donna le salut du Saint-Sacrement, auquel nous donnâmes toute la solennité possible. Tout ce jour, les offices furent rehaussés par la présence de la fanfare de Saint-Michel.

Le lendemain, notre bien-aimé Père nous quittait, nous laissant, avec sa paternelle bénédiction, l'espérance de le revoir bientôt. Puisse cet espoir se réaliser sous peu !

3. — Un mot maintenant sur la manière dont nous célébrons les fêtes. De l'aveu même des bons paysans de nos campagnes, depuis l'établissement du grand scolasticat à Notre-Dame de Langonnet, les solennités y ont revêtu un éclat particulier, tant sous le rapport de l'ornementation que sous le rapport des cérémonies et du chant, ce qui attire, surtout à certains jours, une affluence de plus en plus considérable de fidèles. Nous donnons un éclat tout spécial aux fêtes de Noël, de la Fête-Dieu et de Saint-Maurice. Ces deux dernières surtout, à cause de la procession qui a lieu, ne manquent pas d'attirer bon nombre d'étrangers. Nous célébrons, avec non moins de solennité, les fêtes de Pâques, de la Pentecôte et du Saint-Cœur de Marie. Les deux fêtes de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception nous réunissent chaque année aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, à cette grotte, souvenir impérissable du passage des grands scolastiques à Notre-Dame de Langonnet de 1871 à 1879, et perpétuel hommage à la gloire de l'Immaculée Vierge de Lourdes. C'est à cette grotte

qu'à lieu, le soir de ces deux jours, une splendide illumination.

Mais une solennité remarquable entre toutes, et qui fit sur tous la plus douce impression, fut la cérémonie de l'ordination conférée par Mgr Augouard. Ce beau jour si désiré, nous l'attendions dès le mois de novembre. Mais le retard que subit le sacre de Monseigneur et le voyage de Sa Grandeur dans son pays natal, ont reculé de quelques semaines ce jour impatientement attendu. Enfin, le 7 janvier 1891 s'ouvrit la retraite des ordinands.

Les conférences ont été données par le P. Directeur. Mgr Augouard n'arriva à Notre-Dame de Langonnet que le samedi au soir, veille du jour fixé par l'ordination. Le dimanche, Sa Grandeur célébra la messe pontificale, durant laquelle Elle conféra la tonsure à trente-six ordinands. Les bons paysans si religieux de nos contrées étaient au comble du bonheur en voyant se reproduire en ce jour, une de ces imposantes cérémonies qu'ils n'avaient plus vues depuis une douzaine d'années, et dont le souvenir ne s'était point encore effacé de leur mémoire. Après les vêpres, la communauté se réunit dans la grande salle du scolasticat, où Sa Grandeur vint nous entretenir quelques instants de nos missions d'Afrique, en particulier de la mission de l'Oubanghi, et de ses courses apostoliques dans ces régions sauvages; après quoi un chœur choisi exécuta en son honneur un vivat des mieux réussis. Nous ne devons malheureusement posséder que trop peu de jours Sa Grandeur au milieu de nous. Monseigneur nous quittait en effet dès le lendemain (12 janvier).

Les retraites des grands scolastiques ont été prêchées, en 1889, par le P. Hubert; en 1890, par le R. P. Delaplace. Il a été donné aussi aux philosophes d'assister à quelques exercices de la retraite d'ordination, ce qui n'a pu manquer de les exciter à apporter le plus grand soin à la préparation aux saints ordres.

Depuis notre établissement à Notre-Dame de Langonnet, nous avons eu deux prises d'habit. La première qui a eu lieu le 25 mai 1890, en la fête de la Pentecôte, comptait quatre nouveaux titulaires. Celle du 19 mars 1891, ne comptait qu'un seul titulaire. Nous espérons que la prochaine sera plus nombreuse.

4. — L'état des santés a été jusqu'ici très satisfaisant, ce qu'il faut attribuer en partie à la douceur du climat de nos contrées. L'influenza même, qui partout ailleurs a laissé des traces plus ou moins désastreuses de son passage, ne nous a atteints

que légèrement. Ayant apparu ici relativement assez tard, elle n'a séjourné au milieu de nous, grâce à Dieu, que fort peu de temps, et sans que nous ayons été obligés d'interrompre les cours un seul jour.

Ajoutons, pour terminer ce bulletin, que nos grandes vacances se sont très bien passées. Nous avons pu faire plusieurs grandes promenades, dont quelques-unes ont eu pour rendez-vous des lieux de pèlerinage. Quelques-uns de nos confrères les plus fatigués, ont pu se rendre à Saint-Ilan, pour y prendre deux mois de repos au bord de la mer. Ils nous sont revenus délassés, et enchantés de leur séjour dans cette communauté. Nous regrettons que le défaut de local ne permette pas à nos bons Pères de Saint-Ilan de nous recevoir en plus grand nombre.

MAISON DE SAINT-MICHEL

MAI 1889. — MAI 1891

1. Personnel. Nombre d'enfants. Succès aux examens. Distribution des prix. —
2. Baptêmes d'adultes. Vocations religieuses. — 3. Ateliers. Imprimerie. Récoltes. Basse-cour. — 4. Nouvelles installations. — 5. Bourses accordées par le Conseil général. — 6. Le P. Juillard au Congrès des œuvres ouvrières. —
7. Enfants tués par la foudre. Incendie.

1. — Le personnel de la communauté se compose actuellement des PP. Juillard, directeur; Sigrist, sous-directeur; et de 35 Frères remplissant diverses fonctions pour la direction de 310 enfants.

Notre œuvre, on le sait, a été transformée par suite de la suppression de la colonie. C'est aujourd'hui une véritable école primaire et professionnelle. Aux examens du certificat d'études primaires, 28 de nos enfants ont été admis, en 1889; et 35, en 1890. Nous avons eu plus de lauréats que dans les trois cantons réunis du Faouët, de Gourin et de Guéméné.

La distribution des prix, en 1889, a été rehaussée par la présence de Mgr Bécél, évêque de Vannes; de M. le comte de Mun, notre député; de M. le comte de Lescouët, maire de Gourin; et d'un grand nombre de prêtres et de laïques, tous heureux de témoigner leurs sympathies à nos orphelins, et de leur prodiguer les bravos mérités par leurs succès.

2. — Sous le rapport religieux, il y a un très grand bien à

faire parmi nos enfants. Nous avons tous les ans à baptiser des adultes, surtout parmi ceux qui nous viennent de la capitale. Un certain nombre de petits Parisiens nous arrivent, en effet, sans avoir été baptisés. Très intelligents d'ailleurs, ils n'ont aucune notion de Dieu, et sont très étonnés de voir les cérémonies de l'Église, auxquelles ils ne comprennent absolument rien. En 1890, nous avons eu ainsi 4 baptêmes d'enfants de 12, 13, 15 et 17 ans, et un autre, en 1891 : les 4 premiers sont de Paris, et le dernier de Lyon, mais né en Angleterre.

Les retraites prêchées, ces deux dernières années, par un bon Père capucin de Lorient ont produit d'excellents fruits. Nous avons tous les ans de 30 à 35 premières communions.

Par suite de l'élément religieux où se trouvent nos enfants, bon nombre désirent vivement se consacrer à Dieu. Déjà plusieurs sont au noviciat des Frères ; d'autres sont placés dans des maîtrises ou des écoles apostoliques, et nous savons qu'on est satisfait de leur conduite. En général, nos orphelins s'approchent souvent des sacrements, et ceux qui dès le début éprouvaient le plus de difficultés pour la pratique de leurs devoirs religieux deviennent souvent les plus édifiants. La *Légion du Sacré-Cœur*, qui a ses réunions mensuelles, produit aussi de très bons résultats. Plus de 130 enfants en font partie, et portent très bravement tous les dimanches, la médaille du Sacré-Cœur sur leur poitrine.

3. — Les ateliers sont toujours au grand complet, et si nous pouvions augmenter le nombre des places, elles seraient bien vite remplies. Les Parisiens surtout désirent tous y entrer. Nous sommes obligés de refuser tous les jours des enfants, faute de place dans les ateliers.

Nous prions nos confrères qui ont des travaux d'imprimerie à faire exécuter, de vouloir bien nous favoriser de leurs offres. Tout sera exécuté au mieux de leurs intérêts avec des caractères très nets et tout neufs. On peut en juger par les messes et les nouveaux offices propres à la Congrégation, que la Maison-Mère a fait imprimer ici. Nous pouvons imprimer très rapidement des prospectus, cartes de visite, programmes de séances, lettres d'invitation, billets mortuaires, etc., des registres de baptêmes, de mariages et de décès, comme nous en avons déjà fait pour la Guyane, etc.

Nos récoltes de 1889 et 1890 ont été d'un rendement moyen, et en général, l'écoulement en a été facile, surtout en 1890 et 1891. La vente du blé, de l'avoine et d'une grande quantité de pommes de terre est une précieuse ressource pour nos deux maisons de Langonnet, y compris l'industrie des conserves, qui nous fournit chaque année un bon appoint.

La basse-cour se compose de 170 bêtes à cornes, sans compter 60 porcs qui, de temps à autre, font très bonne figure dans le ragoût de nos jeunes gens. Nous avons aussi d'excellentes poulardes-Houdan, que nous faisons éclore par centaines, grâce au système des couveuses artificielles qui fonctionne très bien.

Le F. Emmanuel est chargé de toutes les volailles ; le F. Marie-Augustin, de toutes les bêtes à cornes, et le F. Placide, de tous les habillés de soies. Quant au F. Anselme, il fait du beurre et du fromage, que l'on exporte dans toutes les parties du monde connu.

4. — Un mur de clôture (partie est) a été terminé. Deux préaux ont été installés sur une longueur de 30 mètres, et permettent aux enfants de jouer à l'abri. Il y a aussi sous ces mêmes préaux un lavoir de 10 mètres, où vingt enfants peuvent se laver à la fois, l'eau sortant d'un gros tuyau et formant jets d'eau sur toute sa longueur. De semblables lavoirs sont aussi en usage aux quatre coins de nos vastes cours.

Les classes ont aussi subi de notables améliorations et sont installées à l'instar de celles des Frères des Ecoles chrétiennes. Des cloisons vitrées permettent à tous les maîtres de se voir les uns les autres, sans que les élèves assis puissent s'apercevoir d'une classe à l'autre. Le tout est éclairé au gaz et produit un très bel effet, tout en favorisant la discipline. La dépense d'éclairage est moindre qu'avec les lampes ordinaires.

5. — Le Conseil général du Morbihan, dans sa session d'octobre 1890, a bien voulu nous accorder douze bourses de 200 francs. Tout cela s'est fait, comme toujours, très administrativement, avec pièces, dossiers, etc. Ces boursiers sont généralement des enfants pauvres, choisis et présentés par le conseiller général de chaque canton, qui désigne, avec le maire, le candidat à proposer à la préfecture. Nous devons cette subvention à M. le comte de Lescouët, conseiller général, maire de Gourin et ancien élève de l'abbaye, un de nos meilleurs amis.

6. — Au mois de septembre 1890 eut lieu, à Sainte-Anne, un congrès des œuvres ouvrières, présidé par M. le marquis de Gouvello. Celui-ci, ayant demandé un Père de la Congrégation comme vice-président de la section des orphelinats agricoles de la région de l'Ouest, le T. R. Père désigna le P. Juillard pour remplir cette mission.

C'était une bonne occasion pour faire connaître nos œuvres de Langonnet et de Saint-Ilan. Le P. Juillard prit la parole dans les réunions particulières aux orphelinats, puis dans la dernière réunion générale, présidée par Mgr Bécel. Sa Grandeur, après la lecture du rapport du P. Juillard, fit un éloge complet de toutes nos œuvres de Langonnet; il les recommanda d'une façon toute spéciale à tous les membres du Congrès et engagea surtout ses prêtres à visiter Langonnet, « cette douce et belle solitude, où il se plaît lui-même à voir cette pépinière de missionnaires et de jeunes enfants élevés chrétiennement. » Il termina, en priant le P. Juillard d'accorder à ces jeunes amis de Saint-Michel un grand congé de sa part. Les membres du Congrès ont applaudi la parole de Monseigneur pour nos enfants absents, et ceux-ci ont profité joyeusement de leur congé huit jours après.

Le journal *l'Orphelin*, dans son numéro de novembre 1891, a reproduit le rapport du P. Juillard. Espérons que tout cela fera quelque bien à notre Oeuvre de Saint-Michel qui, du reste, commence à être bien connue un peu partout.

7. — La veille de la Pentecôte 1889, un douloureux et tragique événement jetait la consternation au milieu de nous. Vers 4 heures du soir, un ouragan terrible passe sur Langonnet. La foudre tombe à plusieurs reprises et, au même instant, frappe deux points de la propriété. A Saint-Michel, après avoir labouré un arbre, elle pénètre par une croisée dans la boucherie, où se trouvait le bon F. Placide, qui n'en est pas atteint; de là, elle traverse une petite cour, entre et se perd dans la salle de bains, au-dessus de laquelle se trouvaient soixante-dix enfants : aucun ne s'en ressentit.

Mais un quart d'heure plus tard, un enfant auquel l'émotion rendait la parole presque impossible, vient trouver le P. Juillard et lui annonce que deux enfants sont morts foudroyés, dans la maison de Saint-Isidore, où se trouvaient au moment de l'orage

plus de cinquante personnes, qui avaient dû y chercher un abri. L'un a vécu deux minutes, l'autre n'a pas fait un mouvement. Dépeindre la stupeur, l'épouvante des survivants, n'est pas chose possible. Tous se jettent à genoux et récitent immédiatement le chapelet auprès des deux cadavres. Ce coup de foudre produit sur tous l'effet d'une excellente retraite, et la confession générale fixée pour le soir même est des plus ferventes. Tous, nous avons remercié le bon Dieu de n'avoir pas fait plus de victimes, car dans une semblable agglomération, presque tous auraient pu être frappés mortellement.

Le 16 janvier 1890, à la lampisterie, cinq barriques de pétrole étaient en feu. Cet incendie avait éclaté par suite d'une imprudence du bon F. Jules, qui avait marché sur une allumette tombée de sa poche, laquelle prit feu sur le sol, où se trouvait un peu d'essence répandue. En un clin d'œil, tout l'appartement était en flammes. Heureusement que près de la porte de la lampisterie, se trouvait un tas de sable, et que la section du F. Corentin était encore dans la cour. Aussitôt celui-ci, aidé de ses vigoureux jeunes gens, avec une activité dévorante, couvrent littéralement de sable le foyer de l'incendie, avant que les barriques aient le temps d'éclater. Si par malheur la chose s'était produite, nous pouvions avoir une véritable catastrophe. Grâce à Dieu, tout fut bien vite terminé. La Compagnie d'assurances nous a indemnisés de 250 francs pour le liquide perdu et divers ustensiles détériorés.

L'influenza a fait ici son apparition en janvier 1890. En trois jours, plus de cinquante enfants en étaient atteints. Tous, successivement, ont payé leur tribut, mais il n'y a pas eu de décès à déplorer.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ILAN

MAI 1889. — MAI 1891.

1. Personnel. Inspection. M. Boursaus. Accroissement du nombre des colons. — 2. M. Grollier. — 3. M. le Préfet. — 4. Le nouvel évêque, Mgr Fallières. Sa visite à Saint-Ilan. — 5. Visite de Mgr Augouard. — 6. Triduum en l'honneur du Bienheureux Chanel.

1. — Saint-Ilan compte actuellement 4 Pères, 30 Frères, 5 novices Frères et quelques agrégés. Le dernier *Bulletin* de

la communauté faisait craindre l'extinction de la colonie, par suite des idées de laïcisation à l'ordre du jour. Mais un revirement s'est opéré dans l'administration, grâce aux bons rapports qui ont été faits sur cette œuvre par divers inspecteurs, et elle comprend maintenant (20 mai), 266 colons, sans compter les orphelins et les enfants confiés par l'assistance publique, au nombre de 75 : ce qui nous donne un effectif de 341 enfants.

Ces inspections ayant joué un rôle capital dans la bonne marche de l'œuvre, nous les relatons, par ordre de dates. Voici d'abord comment le P. Supérieur rendait compte de la première :

« Lundi 8 juin (1889), M. Boursaus nous arrive de Saint-Brieuc pour faire son inspection annuelle. C'est un ancien directeur de la colonie protestante de Sainte-Foy, et protestant lui-même, déclaration qu'il a faite devant nous. Il est parfaitement au courant des peines et des difficultés que nous avons pour donner une bonne éducation à nos enfants. Il se montre bienveillant, juste dans ses appréciations et me parle avec assez d'abandon.

« Il a approuvé la séparation des deux œuvres (orphelinat et colonie), « surtout, dit-il, à cause du règlement et de l'opinion ». Il a avoué que nous étions mieux installés qu'à Mettray. Il passe en revue les enfants, puis demande à voir en particulier ceux qui doivent être libérés à la fin de l'année. J'assiste à l'examen qu'il leur fait subir sur l'instruction intellectuelle, civique et religieuse. Il leur pose des questions de catéchisme, et, tout en leur disant qu'il est protestant, il leur parle plus chrétiennement que n'aurait osé le faire aucun inspecteur catholique. Il félicite les enfants d'être conduits par des religieux. Il interroge ensuite à part deux enfants pour savoir s'ils sont contents de leurs maîtres. Après ce dernier examen, il me dit :

Je voulais fournir aux enfants l'occasion de rendre un témoignage en faveur de leurs maîtres, or je dois avouer que j'emporte la plus grande satisfaction de tout ce que j'ai vu et entendu. Aussi, Monsieur le Directeur, je vous promets de faire tout mon possible pour vous obtenir de nouveaux colons.

« M. Boursaus quitte vers midi, sans avoir voulu rien accepter. J'ai appris depuis qu'il a fait à Saint-Brieuc le plus grand éloge de notre colonie. Pourra-t-il nous obtenir quelque chose, c'est

ce que l'avenir nous apprendra... Actuellement, nos colons se trouvent réduits à 83; et, à la fin de l'année, nous n'en aurons plus que 66 ou 67. Nos orphelins sont au nombre de 52 et les demandes augmentent; mais c'est presque toujours pour des enfants de huit, neuf et dix ans, ce qui ne nous donne pas beaucoup de travailleurs. » (Lettre du 22 juin 1889.)

Cette inspection ne tarda pas à produire de bons fruits. Dix mois après, le P. Supérieur écrivait, en effet :

« Le nombre de nos enfants augmente toujours. Il y a huit jours, on nous a amené 13 nouveaux colons. Actuellement l'effectif total, tant orphelins que colons, est de 195. Bientôt nous dépasserons 200. Mais, une chose bien triste à constater, c'est la grande ignorance religieuse dans laquelle sont élevés ces enfants. Nous en avons reçu un certain nombre qui, à quatorze et quinze ans, ignoraient l'existence de Dieu; d'autres ont déjà fait une ou deux communions, sans même savoir ce qu'ils recevaient. Quelle génération de païens surgira en France, si déjà en Bretagne et dans la Normandie, d'où nous viennent nos enfants, l'ignorance religieuse est si grande! » (Lettre du 9 avril 1890.)

2. — Voici maintenant le compte rendu d'une autre visite d'inspecteur, d'après une autre lettre du P. Kuentz, en date du 2 mai 1890 :

« Lundi dernier (30 avril 1890), nous avons eu la visite de M. Grollier, inspecteur général des prisons. C'est un homme de près de soixante ans, correct, mais réservé. Il a autrefois visité Langonnet et Saint-Ilan.

« Après avoir demandé des nouvelles des Pères qu'il avait connus, il s'est informé de l'effectif actuel et surtout du personnel dirigeant. Avec force circonlocutions, et après allusion aux faits de Cîteaux, il me demande si nos surveillants ont leur casier judiciaire intact et si nous ne les recrutons pas d'une manière inconsidérée. Je lui réponds que tous les surveillants sont des Frères, des membres de la congrégation et que, pour être reçu dans l'Institut, il fallait avoir un passé irréprochable; que, par conséquent, je pouvais répondre de l'honorabilité et de la moralité de nos surveillants. — « Du reste, ajoutai-je, chaque fois que nous voulons employer de nouveaux Frères, nous sommes obligés de les faire agréer par la Préfecture en produisant leur

casier judiciaire. » Il s'est montré satisfait de ma réponse.

« Après quelques autres questions, il a demandé à inspecter l'établissement et les enfants. Il a trouvé que les modifications dans les constructions, dans la disposition des lieux étaient toutes favorables à l'œuvre : le dortoir séparé des salles de classe, les lits remplaçant les hamacs (qu'il déteste cordialement), l'infirmerie bien aérée, les lavabos couverts et fournissant de l'eau propre par des robinets particuliers, l'établissement de cellules bien confortables, tout cela il l'a approuvé avec félicitations.

« Les enfants rentraient en ce moment du travail ; il voulut les voir dans ce costume. Puis, le dîner sonnant, il demanda à assister à leur repas. Il examine les gamelles, la pitance, le pain et en paraît satisfait. Il demande ensuite un Frère pour l'accompagner dans sa visite à la basse-cour et au jardin.

« A son retour, il s'approche des enfants qui s'étaient mis en grande tenue pour la réception solennelle. On le reçoit au son des clairons, tambours, musique ; on fait faire un peu de manœuvre, puis le défilé. Il paraît enchanté de ce qu'il voit et entend. Il félicite les enfants de leur bonne tenue, de leur bonne figure, mais surtout, dit-il, de leur regard ouvert et franc, qui est le vrai signe du contentement et du bonheur que l'on goûte.

« L'inspecteur est un grand propriétaire de la Sarthe et grand éleveur de bestiaux ; aussi a-t-il voulu voir notre vacherie, porcherie et visiter nos champs. Rentré à la maison, il a encore pris quelques notes et posé quelques questions.

« Entre temps, j'ai voulu savoir si l'administration allait continuer de nous augmenter l'effectif d'une manière illimitée. Il m'a dit « que cela dépendait de M. Herbette, mais que lui personnellement est opposé à des colonies trop nombreuses en « effectif : 200 à 300 colons, c'est le maximum qu'il faut pour la « bonne administration ; au delà, l'œil du directeur ne peut plus « s'exercer, et ce n'est plus une famille, c'est un troupeau. »

« Le nombre total de nos enfants actuellement dépasse 240 et il est probable qu'il augmentera de nouveau. » (Lettre du 2 mai 1890.)

3. — Environ un an après, Saint-Ilan recevait la visite de M. le Préfet. Le Père supérieur en rendait ainsi compte à la Maison-Mère :

« Samedi 4 avril (1891), vers six heures du soir, un enfant vient m'annoncer la présence du Préfet au milieu de la basse-cour. Ce bon M. Granet avait dû se proposer de nous surprendre.

« Aussitôt averti, je vais lui présenter mes devoirs, en lui faisant mes excuses de ne pas pouvoir le recevoir d'une manière plus en rapport avec sa position, et je m'offre de réunir les enfants pour saluer son arrivée. M. le Préfet désire les voir à l'exercice que prescrit le règlement journalier. Je lui dis qu'ils vont se réunir pour entrer en classe. « Alors, me dit-il, j'irai
« les voir en classe, et, en attendant, nous allons visiter les
« dortoirs et les autres locaux... »

« Après sa tournée dans les classes, M. le Préfet, voyant que nous n'avions pas de cartes murales, s'est offert à nous en faire obtenir du ministère. Comme je lui exprimais le regret de le voir à Saint-Ilan à une heure aussi avancée, qui ne permettait pas de visiter le reste de l'établissement, M. le Préfet m'assura qu'il reviendrait un autre jour de bon matin, et qu'alors il visiterait tout en détail. Puis, après quelques autres paroles, il me serre la main, monte en voiture et nous quitte paraissant satisfait.

« Pendant cette visite, M^{me} la Préfète, qui accompagnait son mari, se promenait dans les jardins. Celle-ci, avant d'avoir rien vu, trouvait déjà que tout était très bien. Elle visita aussi la chapelle, où elle prit de l'eau bénite et fit une prière. » (Lettre du 17 avril 1891.)

4. — L'établissement avait perdu un protecteur dévoué en la personne de Mgr Bouché. Son successeur, Mgr Fallières, semble avoir hérité de son affection pour l'œuvre, comme on le voit par l'extrait suivant d'une lettre du P. Kuentz au T. R. Père :

« Monseigneur a fait son entrée dans sa ville épiscopale le dimanche 9 mars. A cette occasion, foule immense à Saint-Brieuc. On dit que jamais, même au passage de Napoléon III, il n'y avait eu pareille affluence. Sa Grandeur en a été très touchée.

« Le jeudi 13 mars était le premier jour d'audience particulière, et nous en avons profité pour aller présenter nos devoirs à Monseigneur. Il a été tout particulièrement bienveillant pour nous.
« Je connais depuis longtemps vos Pères, nous a-t-il dit. Je les
« ai vus à Bordeaux, à Rome et à la rue Lhomond, et partout
« ils font le bien. De plus, Amiens est le berceau de votre con-

« grégation, comme il est aussi le berceau de ma vie sacerdotale. Espérons qu'un jour votre congrégation retrouvera son berceau, où elle a laissé de si bons souvenirs. » Puis, Sa Grandeur a spontanément ajouté : « Mes Pères, je vous confirme tous les pouvoirs ordinaires et extraordinaires que mes prédécesseurs vous ont accordés ; et, plus tard, quand je serai un peu libre, j'irai avec plaisir vous faire une visite à Saint-Ilan. »

« En général, Monseigneur a produit une excellente impression : clergé, religieux et peuple, tout le monde parle de lui ; on peut dire qu'il a déjà gagné l'affection de tous. Veuille le bon Dieu nous le conserver longtemps ! » (Lettre du 18 mars 1890.)

Le 3 octobre 1890, un dimanche, vers quatre heures, Monseigneur entre solennellement dans l'établissement, au son des cloches et de l'artillerie. Le R. P. Delaplace, venu de Langonnet, où il avait prêché la retraite aux scolastiques, pour représenter ici le T. R. Père, fait les honneurs. A cinq heures, séance récréative. Le lendemain, à huit heures, on conduit processionnellement Monseigneur à la chapelle. Au pied de l'autel, le Père supérieur adresse à Sa Grandeur quelques paroles de bienvenue. Monseigneur y répond en termes très flatteurs pour la congrégation, le vénérable Père et Saint-Ilan. Après son action de grâces, il adresse une exhortation pleine de cœur sur ce texte : *Non relinquam vos orphanos...* ; et il donne ensuite la confirmation à 70 colons et orphelins. Au dîner, plusieurs personnages du pays prennent place à la table de la communauté.

« A l'occasion de sa visite à Saint-Ilan, j'ai offert à Mgr Fallières, dit le Père supérieur dans une de ses lettres au T. R. Père, la Vie de notre vénérable Père par le P. Delaplace, et Monseigneur l'a acceptée avec reconnaissance, en nous disant qu'il désire beaucoup avoir tous les écrits de notre vénérable Fondateur. Il a déjà son commentaire sur saint Jean. Je vais m'empressez de lui procurer les autres. Monseigneur aime beaucoup notre vénérable Père. Il a parlé de lui trois fois le jour de sa visite : une fois à l'église de Langueux, et deux fois dans notre chapelle. Il aime aussi notre congrégation, et il m'a dit qu'à Rome, il descendra toujours au séminaire français, tandis qu'à Paris, son pied-à-terre est chez les Lazaristes, qui ont été autrefois

ses instituteurs au séminaire et ses aides à Amiens. » (Lettre du 24 octobre 1890.)

5. — Saint-Ilan a eu aussi le plaisir de recevoir la visite de Mgr Augouard. A son arrivée à Saint-Brieuc, on lui fit un excellent accueil au séminaire, où il parla aux séminaristes. Mgr Fallières l'invita à dîner avec nos Pères. A cinq heures, réception solennelle à la colonie. Le lendemain, grand'messe pontificale. Les enfants firent une petite collecte parmi eux, qui produisit la somme de 250 francs pour Monseigneur. C'est qu'ils avaient entendu de sa bouche les récits les plus intéressants sur ses missions, dits d'une façon piquante et ravissante à la fois. Aussi garderont-ils de cette visite un impérissable souvenir.

6. — Au mois de novembre 1890, on a célébré à la cathédrale de Saint-Brieuc un triduum d'actions de grâces en l'honneur du bienheureux Pierre Chanel. Les Pères Maristes, avec le concours de Mgr Fallières, avaient organisé des fêtes splendides. Ils invitèrent l'établissement de Saint-Ilan à y prendre part. Comme elles se terminaient le dimanche 16 novembre, tous les enfants firent, ce jour-là, un pèlerinage à la cathédrale pour vénérer les reliques. « Il va sans dire, écrivait à ce sujet le P. Kuentz, qu'il y avait foule dans les rues pour entendre notre musique et voir notre canne-major. C'a été une fête pour la ville et pour nos enfants. » (Lettre du 27 novembre 1890.)

MAISON DE SAINT-JOSEPH, AU GRAND-QUEVILLY (1)

MAI 1889. — MAI 1891

1. Personnel. — 2. Développement de l'Œuvre. Nombre d'enfants. Associations pieuses. — 3. Bienveillance de Mgr l'Archevêque. Ses visites. Ses libéralités pour les enfants. — 4. Visite des enfants au maire de Rouen.

1. — Comme on le sait, le cher P. Bertsch a quitté Grand-Quevilly, en septembre 1889, pour prendre la direction du petit Scolasticat de Cellule. Pendant les sept années qu'il a passées à la tête du Refuge, ce bon Père s'est distingué constamment par son zèle et son dévouement à l'Œuvre dont il a été pour ainsi dire le fondateur. Aussi, a-t-il emporté, lors de son départ, les regrets

(1) Le Bulletin de Mesnières ne nous étant pas encore parvenu, nous passons à celui du Grand-Quevilly.

les plus sincères de la part de Sa Gr. Mgr Thomas, archevêque de Rouen, des Messieurs du Comité, ainsi que du personnel de la maison et des enfants. Il a été remplacé par le P. Barthélemy Stoffel, auquel on a adjoint comme Socius le P. Stervennou.

2. — Grâce aux aumônes et aux dons de personnes charitables, le Refuge a continué à se développer dans ces dernières années, et nous avons même pu faire de nombreuses améliorations. Mais ce que nous poursuivons avant tout, c'est le bien moral de ces enfants, dont l'éducation première a été si défectueuse. Leur nombre se maintient dans les 80. Les agriculteurs sont nombreux et grâce à eux, nous pouvons cultiver une grande étendue de terre, ce qui est une précieuse ressource pour le Refuge. Ils ont, en général, bon esprit et sont très attachés à leurs maîtres. Ils communient régulièrement le premier dimanche de chaque mois et aux grandes fêtes. Une petite association de la Sainte-Vierge a beaucoup contribué à les porter à la pratique des sacrements. Nous faisons aussi le mois de Saint-Joseph, le mois de Marie et le mois du Sacré-Cœur.

3. — Mgr l'Archevêque de Rouen nous honore souvent de sa visite, il est heureux de venir de temps en temps se reposer quelques heures au Refuge. Son plaisir est de visiter les ateliers, le jardin, les champs et la basse-cour. Sa Grandeur nous montre chaque fois des marques particulières de sympathie et de dévouement. Elle nous a même donné, l'an dernier, un témoignage spécial de sa bienveillance en créant à ses frais un charmant bosquet sur la propriété du Refuge, et que nous aimons à appeler le *Bosquet de Monseigneur*. Ce qui fait le plus de plaisir à nos enfants : c'est la pièce de cent francs que Sa Grandeur remet à chaque visite au Père directeur, pour un grand festin où rien ne manque, pas même les pains d'épices dont ils sont si friands. Aussi, Monseigneur a-t-il soin de recommander les pains d'épices comme couronnement.

L'année 1889 nous a procuré la joie de voir le T. R. Père, qui malheureusement n'a fait que passer quelques heures au Refuge. Tout fut mis en œuvre afin de le recevoir de notre mieux. Ce fut pour nous tous un beau jour de fête, et longtemps nos enfants se rappelleront ses bons et salutaires avis.

4. — Le 14 juillet, d'après une ancienne tradition et sur l'invitation de M. le Maire du Grand-Quevilly, nos enfants se

rendent à la mairie où a lieu une grande distribution de bons ou de gâteaux ; ensuite ils assistent aux jeux tels que course au sac et mât de cocagne, etc. La veille du 1^{er} de l'an, ils vont également chez M. le Maire, qui est un de leurs principaux bienfaiteurs, pour lui offrir leurs vœux et souhaits de bonne année.

Nos relations avec les membres du comité du Refuge continuent à être excellentes. Ils se plaisent à venir nous voir assez souvent, et nous n'avons qu'à nous louer de leurs bonnes dispositions.

Il nous reste un douloureux devoir à remplir. Le comité a perdu ces deux dernières années trois de ses membres qui aimaient notre Oeuvre, et qui s'étaient consacrés aussi longtemps que leur santé le leur a permis. Ce sont : M^{me} Gallot, M. Lemoine et M. Baudry, Louis ; ce dernier a surtout un titre particulier à notre souvenir reconnaissant.

NÉCROLOGIE

~~~~~

La Mission des Deux-Guinées, déjà bien éprouvée par la maladie de plusieurs Pères, obligés tout récemment de rentrer en France, vient en outre de perdre deux de ses membres :

Le P. Michel Troxler, profès des vœux perpétuels, est mort d'épuisement à Sainte-Marie du Gabon, le 24 mars, dans sa 41<sup>me</sup> année, après 17 ans de vie religieuse et 6 ans 7 mois de profession.

Le P. François Morvan, profès des premiers vœux, est décédé dans la même communauté, par suite d'une maladie de poitrine, le 5 avril, dans sa 29<sup>me</sup> année, après 6 ans de vie religieuse et 2 ans 7 mois de profession.

Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons également perdu deux scolastiques :

L'un d'eux. M. Haymann, est mort à Épinal, le 30 avril, d'une maladie de poitrine ;

L'autre, M. Philippe, est mort des suites d'une pleurésie, au grand scolasticat de Chevilly, le 12 mai.

Voici les notices des PP. Guillet et Schaffner.

## LE P. GUILLET,

DÉCÉDÉ A KITA, LE 27 DÉCEMBRE 1891.

La notice suivante est extraite en grande partie d'une lettre du P. Renault, publiée dans le *Petit Messager des Missions*, du diocèse de Nantes, dans le numéro de mars 1891.

Quel coup pour cette mission naissante de Kita, qui compte à peine deux années d'existence et qui voit déjà reposer dans son cimetière ses deux premiers missionnaires les PP. Montel et Guillet ! Tous les deux étaient dans la force de l'âge et semblaient devoir fournir encore une longue carrière de missionnaire, quand la mort est venue les frapper.

Né le 26 novembre 1854 à Plessé (diocèse de Nantes), le P. Edmond Guillet fut successivement élève du collège de la Ducherais et des séminaires de Guérande et de Nantes. Partout le futur missionnaire sut s'attirer l'estime et l'affection de ses camarades. Nature droite, franche et sympathique, il ne pouvait qu'être aimé de ceux qui l'entouraient ; cœur ardent et généreux, il ne demandait qu'à se dépenser pour Dieu et pour les âmes.

Edmond Guillet allait bientôt achever sa rhétorique, quand la voix de Dieu se fit entendre à lui par l'organe du regretté P. Horner. Etre missionnaire et missionnaire des Noirs, n'était-ce pas le rêve de sa jeunesse ! Aussi n'y eut-il pas un instant d'hésitation, et le 26 avril 1874 il disait adieu à ses amis et à sa famille. Conduit par le vénérable M. Gabier, supérieur du Petit Séminaire de Nantes, il entra, avec deux de ses condisciples, au grand scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, pour y terminer ses études philosophiques et théologiques.

Durant son scolasticat et son noviciat, le futur missionnaire du Soudan sut, comme au séminaire, s'attirer, par ses manières franches et cordiales, l'estime et la sympathie générales. Doué d'un excellent jugement, d'aptitudes précieuses et de beaucoup de connaissances pratiques, il faisait déjà pressentir ce missionnaire d'élite qu'il devait être plus tard.

Profès au mois d'août 1879, il eut le bonheur de recevoir son obédience pour la mission du Sénégal. Quelque temps après, le 14 novembre 1879, il mettait le pied sur le sol africain. Désormais il était au comble de ses vœux, car il pouvait donner un libre essor à son zèle apostolique. Gorée et Dakar furent succes-

sivement le théâtre de ses travaux et de son dévouement, et ce fut dans ces deux postes qu'il passa les huit premières années de son existence apostolique. Ses aptitudes et son intelligence des affaires firent qu'on lui confia les fonctions importantes de procureur de la Mission.

Il exerçait depuis quelque temps déjà cette dernière charge, quand il fut question de la fondation de la mission de Kita, au cœur du pays Bambara. Cette fondation à 1200 kilomètres dans l'intérieur du noir continent, apparaissait pleine d'obstacles et de difficultés, et demandait pour la diriger un missionnaire fortement trempé et bien expérimenté. Le choix tomba sur le P. Guillet. A peine de retour d'un voyage dans le Haut-Sénégal, il dut reprendre le chemin du fleuve et aller poser les fondements de la Mission de Notre-Dame du Rosaire à Kita. Le nouveau supérieur se montra à la hauteur de la tâche importante et difficile qui lui était confiée, et la suite prouva que le choix avait été heureux.

Le *Bulletin* a déjà raconté les débuts de la nouvelle mission, et parlé de son installation ainsi que de ses espérances. Elle compte à peine deux ans d'existence et déjà elle est parfaitement organisée. Les termes mêmes dont le *Journal officiel du Sénégal* s'est servi pour annoncer la mort du regretté défunt en sont une preuve.

Nous avons le regret, écrit cette feuille, d'annoncer la mort du P. Guillet, supérieur de la Mission catholique de Kita, décédé le 27 décembre des suites d'une fièvre bilieuse hématurique. Il sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu et qui ont pu apprécier sa haute intelligence et son dévouement. C'est sous sa direction qu'a été créé et installé l'institut catholique de Kita, qui a déjà donné les très remarquables résultats que constatait un récent rapport de M. le commandant supérieur du Soudan.

Sa mort annoncée par télégramme fut, en effet, comme un coup de foudre pour ses confrères et ses nombreux amis du Sénégal. Voici en quels termes le P. Marcot annonçait cette douloureuse nouvelle au T. R. Père Général.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père, vous connaissez déjà la fatale nouvelle que cette lettre vous apporte. la pauvre Mission de Kita vient de subir la plus cruelle des épreuves; le révérend et bien-aimé Père Guillet n'est plus de ce monde. Il a été emporté le 27 dé-

cembre par une fièvre bilieuse hématurique, après cinq jours de maladie.

Revenu à Kita le 8 décembre, il était animé d'une nouvelle ardeur et, semblait-il aussi, de forces nouvelles puisées durant son séjour en France. Il était un peu fatigué, la fièvre le tracassait et l'appétit ne revenait pas durant les quinze premiers jours qui suivirent son arrivée; mais tout cela, on l'attribuait aux fatigues de son long et pénible voyage. Dans la nuit du 22 au 23 décembre, il fut pris d'un accès bilieux d'un assez mauvais caractère. Les vomissements, assez fréquents, ne purent être complètement arrêtés que dans la journée du lendemain 24. Le jeudi 25, le docteur constatait des complications dans la région du cœur; l'engorgement commençait. Pourtant le vendredi soir 26, nous avions une faible lueur d'espérance; le foie était dégonflé et la respiration ne semblait pas plus pénible. Mais dans la nuit, la maladie prit un caractère alarmant, le cher malade étouffait. Le docteur venu le samedi matin ne put que constater l'état désespéré du cher malade. Il prescrivit néanmoins une nouvelle potion qui ne produisit aucun effet sensible. Après sa visite, le P. Abiven donna, en présence de la communauté, des enfants et des employés, les derniers sacrements au bien-aimé Père, qui s'était confessé la veille en prévision de ce qui pourrait arriver.

Vers onze heures et demie du matin, commença une crise que nous crûmes être la dernière. Le cher malade était agité et avait recouvré l'usage de la parole. Les invocations pieuses, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de conformité à la volonté de Dieu, les oraisons jaculatoires les plus touchantes se pressaient sur ses lèvres. Je lui donnai l'indulgence plénière, lui fis renouveler ses vœux et l'offrande de sa vie pour la Congrégation et pour vous, mon Très Révérend Père, pour sa famille qui lui était si chère, et pour les pauvres Noirs qu'il aimait tant. Nous pleurions tous, mais lui ne cessait de répéter les invocations pieuses que nous lui suggérions ou que lui inspirait son cœur. De la main droite, il faisait souvent le signe de la croix, tandis que de la main gauche, il pressait amoureusement son chapelet et sa croix de missionnaire.

Pendant la crise diminua peu à peu, le pouls redevint plus fort et plus régulier, et le cher malade retomba dans un assoupissement plus profond qu'auparavant, ou plutôt commença une longue et douce agonie qui ne fut troublée par aucune crise nouvelle.

Le docteur, venu de nouveau vers cinq heures et demie du soir, voulut à tout prix tenter une réaction. Il plaça un nouveau vésicatoire sur la région du cœur et fit plusieurs injections d'éther et de quinine. Tout hélas! fut inutile. Peu après le départ du docteur, le pouls baissa et la respiration se ralentit. Je fis aussitôt prévenir les



confrères qui venaient de sortir, et après avoir donné une dernière absolution au cher mourant, nous récitâmes les prières des agonisants. Les prières liturgiques étaient à peine terminées, l'âme de notre bien-aimé Père supérieur s'envola doucement dans un dernier soupir. Il était sept heures du soir.

La mort n'altéra pas les traits du cher défunt qui semblait dormir sur son lit funèbre. Aussi, les indigènes venus en grand nombre pour le visiter se retiraient-ils en disant : « C'est bien le même; c'est le grand chef lui-même. » Les enfants de l'école vinrent à diverses reprises prier auprès du corps, et la récitation du chapelet faillit souvent être interrompue par les sanglots. Les officiers du poste et tous les soldats européens se firent un devoir d'assister aux funérailles fixées au 28 dans la soirée; un grand nombre d'indigènes, venus des villages environnants, y assistaient également. Le commandant du poste voulut bien assister aussi à la messe d'enterrement chantée le lendemain.

Le cher P. Guillet repose auprès du regretté P. Montel, dans le cimetière de la communauté. Nous voulions rapprocher autant que possible, dans la tombe, ceux qu'avait si intimement unis la fondation de la jeune mission. Ils en ont été les deux premières victimes; ils en sont maintenant, nous en avons la ferme confiance, les deux puissants protecteurs au ciel.

Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de celui qui était pour nous un si zélé supérieur, en même temps qu'un si aimable confrère. Pourtant laissez-moi vous dire, mon T. R. Père, combien le cher Père nous a édifiés durant sa maladie par sa patience, sa résignation et sa soumission à toutes les ordonnances du médecin, quelles qu'elles fussent.

Vous comprendrez facilement, mon bien-aimé Père, combien cette épreuve, que Dieu a permise dans sa bonté infinie, nous a causé de peines et de tristesse. Nous n'avons pas murmuré contre les inscrutables desseins de la Providence, mais que *lè fiat* était amer!

---

## LE P. SCHAFFNER

DÉCÉDÉ A BRAZZAVILLE, LE 30 DÉCEMBRE 1890

Le P. Dominique-Augustin Schaffner était né à Winkel (Haut-Rhin), le 22 mai 1856. Entré comme postulant scolastique au séminaire de Notre-Dame de Langonnet, le 16 juillet 1872, il fit profession à Chevilly, le 24 août 1879. .

Durant son grand scolasticat, il eut un moment d'épreuve,

dont Dieu semble s'être servi pour raffermir sa vocation. Voici, en effet, ce qu'il disait lui-même à ce sujet, dans sa lettre de demande à la profession :

J'ai quitté, il est vrai, le grand scolasticat, mais j'aurais pu dire avec saint Paul qu'il y avait deux lois en moi, car je savais que j'allais contre ma vocation. Heureusement que ma bonne Mère du ciel est venue à mon secours. Durant mes deux mois d'absence, on m'a offert des positions qui eussent réellement pu me tenter; mais j'avais peur, je tremblais, car je comprenais que j'étais hors de la voie qui devait me conduire au salut. On dit qu'après les orages, les arbres prennent racine plus solidement, et qu'ils s'attachent avec plus de force au sol qui les porte. Je crois qu'il en a été ainsi un peu de moi. Depuis ce temps-là, en effet, j'apprécie bien mieux le don de la vocation...

S'il est permis d'exposer ce que je crois être mes goûts et mes attrait, je vous dirai, mon Très Révérend Père, que dès mon jeune âge, je ne désirais que les Missions, et ce désir n'a point cessé un seul instant d'exister dans mon cœur; mais souvent le bon Dieu nous donne des désirs pour nous en faire faire le sacrifice; aussi, je me mets complètement entre vos mains, et je ne sens aucune difficulté à me soumettre à la règle qui demande que nous soyons tous *parati ad omnia*. (Lettre du 4 juillet 1879.)

Dans cette même lettre, le P. Schaffner demandait à faire des vœux perpétuels privés et le vœu de persévérance dans la congrégation.

Après sa profession (24 août 1879), il fut envoyé comme professeur au collège de Pondichéry. Lors de la suppression de cet établissement (août 1887), il fut placé avec la plupart de ses confrères au nouvel établissement de Castelnaudary, que la Congrégation venait d'accepter. Mais depuis longtemps, il désirait être envoyé en mission. En 1889, il en fit de nouveau la demande au T. R. Père, par la lettre suivante :

Nous allons entrer dans la dernière partie de l'année scolaire. Je me permets donc de vous rappeler les promesses que vous me faites, au mois d'août dernier, de me trouver une place en Afrique. Me voilà dans ma trente-quatrième année; il est donc temps de me mettre au travail pour l'étude d'une langue africaine, et dix ans de collège ne m'ont pas encore complètement rendu impropre à supporter les fatigues et les privations de la vie de missionnaire.

Ce n'est pas par boutade, ou à la suite de difficultés, que je viens

vous renouveler ma demande. Non, il m'en coûtera, au contraire, beaucoup de quitter une communauté qu'on pourrait appeler l'idéal d'une communauté par le *Cor unum et anima una*. Mais la pensée des Missions m'a fait entrer dans la Congrégation, et depuis lors, elle ne m'a jamais quitté. (Lettre du 14 avril 1889.)

Le T. R. Père se rendit à ses désirs et, après la grande retraite de 1889, il l'envoya au Congo français. Là, le P. Schaffner fut placé à la station de Brazzaville.

Ma première impression en arrivant ici, écrivait-il un mois après, fut celle d'un véritable étonnement à l'aspect de toutes les cultures et surtout des constructions. Certes, nos Pères n'ont ménagé ni leur temps, ni leurs peines!... J'ai été chargé de la direction de quelques enfants qu'on a rachetés. Je tâcherai d'en faire des chrétiens, en m'acquittant de mon mieux de ma nouvelle charge. (Lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1889.)

Hélas! le bon Père ne devait pas longtemps prodiguer son zèle à ses chers petits noirs. Le bon Dieu, sans doute, le jugeant mûr pour la récompense, l'appela à lui un an après. Voici en quels termes le P. Schmidt faisait part au T. R. Père de ce décès :

C'est le jour de Noël que le cher P. Schaffner fut atteint de la fièvre bilieuse qui devait le conduire à la tombe. Le médecin appelé aussitôt essaya d'enrayer le mal au moyen de remèdes énergiques, tels que vomitifs, purgatifs, injections de quinine, etc. Tout danger paraissait conjuré dès le deuxième jour de la maladie. Le cher Père commençait à prendre quelque nourriture, et tout le monde le croyait en pleine convalescence. Mais, hélas! il en fut bien autrement.

Le lundi 30 décembre, pendant que le cher malade prenait son déjeuner en s'entretenant avec le P. Remy, il fut pris d'un nouvel accès de fièvre qui l'emporta en quelques minutes. Le P. Remy lui donna une dernière absolution et eut à peine le temps de lui faire une onction sur le front. Le jour suivant, à 9 heures du matin, la dépouille mortelle de notre cher et regretté confrère fut inhumée dans le cimetière de la Mission.

Tous les Européens de Stanley-Pool se firent un devoir d'assister aux funérailles du bon P. Schaffner qu'ils aimaient beaucoup. En effet, pendant les quelques mois qu'il a passés à Brazzaville, il a su s'attirer la sympathie de tout le monde par son caractère doux et franc... Il aimait à répéter souvent : « En Afrique, les chrétiens ne poussent que sur la tombe des missionnaires. » Il est la première victime de Brazzaville. Daigne le divin Maître agréer en odeur de

suavité et bénir cette chère Mission, en multipliant autour de cette tombe d'apôtre de nombreuses et ferventes chrétientés. (Lettre du P. Schmidt.)

---

### MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Sont arrivés :

Le 1<sup>er</sup> mai, à la Maison-Mère, le P. Schuster, venant d'Haïti;

Le 7, à Marseille, de la Mission des Deux-Guinées, le P. Dahin et le F. Martinus, de la station de Lastoursville, et le P. Lejeune, de celle de Lambaréné : ce dernier est venu en France pour faire imprimer un catéchisme, une grammaire et un dictionnaire dans la langue des Fangs ou Pahouins.

Le 20, le P. Machon, de la station de Mhonda au Zanguebar, et le P. Burg, de la communauté du Grand-Port, à l'île Maurice.

Sur la fin d'avril est rentré à la Maison-Mère le P. Acker qui avait été autorisé, à son retour de Zanzibar, à aller passer l'hiver en Algérie, chez les Pères Blancs. En revenant, il a visité plusieurs petits et grands séminaires du Midi, Saint-Pé, Bétharam, Tarbes, Cahors, Rodez, Mende, Marvejols et Saint-Flour, afin d'y réveiller le souvenir de nos Missions. Partout il a été parfaitement accueilli et a pu librement parler aux élèves. Aussi l'on espère que cette *tournee de recrutement* ne sera pas sans résultats.

**Départs.** — Se sont embarqués :

Le 4 mai, au Havre, pour Haïti, M. Vunderlich, grand scolastique;

Le 9, à Saint-Nazaire, pour la Guyane, M. Leportier, novice.

---

### NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Fête de la Pentecôte.** — Cette fête a été célébrée, cette année, à la Maison-Mère avec la solennité ordinaire. Le T. R. Père a officié à la messe et aux vêpres. Au dîner, nous avons, comme d'habitude, les principaux membres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, ainsi que M. Gustave Le Vasseur, et les chanoines faisant partie du tribunal institué pour la cause du Vénérable Père.

**Ordination de la Trinité.** — Mgr Duboin, malgré une indisposition assez grave dont il souffrait depuis plusieurs jours et qui l'empêchait même de dire la messe, a pu faire l'ordination des Quatre-Temps, le samedi 23 mai. Cette ordination comprenait 8 prêtres, dont 5 du séminaire, 2 du noviciat de Grignon et 1 oratorien. La retraite préparatoire avait été prêchée par le P. Acker et le P. Lejeune. L'allocution et le salut de départ ont été donnés par le T. R. Père.

**Sénégalie.** — Au mois d'avril a éclaté une lutte parmi les peuplades indigènes, les Diobas, non loin de Thiès, Mgr Barthet a envoyé le P. Lacombe et le F. Phocas, avec un séminariste et nos catéchistes indigènes, pour donner leurs soins aux nombreux blessés, pendant qu'une colonne de troupes, expédiée de Saint-Louis, allait rétablir la paix. Ces événements ont contribué à faire connaître davantage la Mission dans ce pays et aideront, on l'espère, à y faire pénétrer la foi.

Peu de temps après, les PP. Lamoise et Le Berre ont fait dans le Sine et le Saloum une tournée apostolique qui leur a donné beaucoup de consolation. Parmi les personnes qu'ils ont baptisées se trouve la vieille Late Souk Urbod, âgée de plus de quatre-vingts ans, mère ou aïeule de cinq ou six rois du Saloum (Lettre du 17 avril et 6 mai 1891.)

---

## AVIS

**Dispenses de mariage in extremis.** Un décret du Saint Office, publié au *Bulletin* n° 27 (t. II, p. 144), accorde aux Ordinaires (évêques, vicaires ou préfets apostoliques), la faculté de dispenser, *in gravissimo mortis articulo*, des empêchements dirimants au mariage, même publics. Le Saint-Père a bien voulu les autoriser en outre, par décision du 1<sup>er</sup> mars 1889, à subdéléguer habituellement cette faculté aux curés, dans les cas où il n'est pas possible de recourir à l'ordinaire.

Ordinarios, quibus memorata facultas præcitatis literis diei 28 februarii 1888 data fuit, posse illam subdelegare habitualiter parochis tantum, sed pro casibus, in quibus desit tempus ab ipsis Ordinarios recurrendi et periculum sit in mora.

Par le mot *parochis* faut-il entendre aussi les *mission-*

*naires*, quoiqu'il n'y ait pas dans les Missions de *paroisse* et de *curé*, au sens propre du mot? Le T. R. Père a fait consulter à Rome à ce sujet par le P. Eschbach, et l'on a répondu affirmativement. Voici cette décision qui intéresse spécialement nos confrères.

Rme Pater,

Alphonsus Eschbach, Procurator Generalis Congregationis S. Spiritus et Imm. Cordis B. M. V., ad pedes S. V. provolutus, supplicat petit utrum voce *parochorum* quibus ordinarii possunt subdelegare facultatem dispensandi in casibus extremæ necessitatis super impedimentis publicis matrimonialibus in mortis periculo, ex indulto supremæ Congn̄is 1 martii 1889, intelligi possint et debeant *missionarii* curam animarum habentes, quamvis parochi stricte dici non valeant. Et Deus.

Feria IV die 23 Aprilis 1890.

In Congn̄e Generali S. Rom. et Univers. Inquisitionis habita ab Emis ac Rmis DD. Cardinalibus in rebus fidei et morum Generalibus Inquisitoribus, proposita suprascripta instantia, iidem Emi ac Rmi Domini rescribi mandarunt : *affirmative pro iis Missionariis, qui parochialibus muneribus funguntur.*

Pro D. I. MANCINO, S. U. I. notario.  
*Carolus Lombardi, Not. Subst.*

**Bulletins.** — Prière aux maisons de France qui n'ont pas encore envoyé leur bulletin, de nous l'adresser au plus tôt.

Maison-Mère, 28 mai 1891.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

---

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Décret du Saint-Siège approuvant le procès de réputation de sainteté du V. Père. — Allocations accordées à nos Missions. — **Bulletins des communautés.** Mesnières. — Merville. — Saint-Mauront. — Epinal. — **Nécrologie.** Décès : M. Montel novice. — *Notice* : P. Troxler. — Nouvelles des communautés. — *Avis.*

---

## MAISON-MÈRE

~~~~~

DÉCRET DU SAINT-SIÈGE

APPROUVANT LE PROCÈS DE RÉPUTATION DE SAINTETÉ
DE NOTRE VÉNÉRABLE PÈRE

Le T. R. Père Général vient de recevoir de Rome le décret de la S. C. des Rites, approuvant le procès apostolique fait récemment à Paris au sujet de la réputation de sainteté de notre vénérable fondateur. Nous sommes heureux de le reproduire en tête de ce *Bulletin*.

Parisien.

BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS VEN. SERVI DEI FRANCISCI
MARLE-PAULI LIBERMANN, INSTITUTORIS CONGREGATIONIS SSMI
CORDIS MARIAE.

Quum Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII per decretum Sacrae Rituum Congregationis sub die 14 Maii anni superioris benigne indulisset, ut de fama Sanctitatis vitae, Virtutum et Miraculorum in genere praefati Ven. servi Dei Fran-

cisci Mariæ-Pauli Libermann ageretur, in ordinariis ejusdem Sacræ Rituum Congregationis Comitibus absque interventu et voto consultorum ; ad instantiam Rev. Patris Alphonsi Eschbach Gallici Seminarii in Urbe Rectoris hujusce causæ Postulatoris, Emus et Rmus Dominus Cardinalis Aloïsius Oreglia a Sancto Stephano, Episcopus Portuen. et S. Rufinæ, Causæ ipsius Ponens, in Ordinario ejusdem Sacræ Congregationis cœtu subsignata die ad Vaticanum coadunato, sequens dubium discutendum proposuit ; nimirum : *An constet de validitate et relevantia Apostolici Processus in Archidiœcesi Parisiensi constructi super fama Sanctitatis vitæ, Virtutum et Miraculorum in genere Ven. Servi Dei præfati in casu, et ad effectum de quo agitur ?*

Emi porro et Rmi Patres Sacris tuendis Ritibus præpositi, omnibus maturo examine perpensis, post auditum voce et scripto R. P. D. Augustino Caprara Sanctæ Fidei Promotore, rescribendum censuerunt : *Affirmative, facto verbo cum Sanctissimo pro sanatione defectus seu nominationis duorum Postulatorum die 2 Junii 1891.*

Quibus per infrascriptum Secretarium Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII fideliter relatis, Sanctitas Sua rescriptum Sacræ Congregationis approbavit atque enuntiati defectus sanationem benigne impertita est, die 10 iisdem mense et anno.

† CAJ. Card. ALOISI MASELLA, *S. Rit. Præf.*
VINCENTIUS NUSSI, *S. R. C. Secretarius.*

Voici la traduction de ce décret :

DIOCÈSE DE PARIS

Cause de béatification et de canonisation du Vén. Serviteur de Dieu François-Marie-Paul Libermann, fondateur de la Congrégation du T. S. Cœur de Marie.

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, par décret de la S. C. des Rites du 14 mai de l'an passé, ayant daigné autoriser à traiter la question de la renommée de la sainteté de vie, des vertus et des miracles en général du Vén. serviteur de Dieu, François-Marie-Paul Libermann,

dans la réunion ordinaire de la même S. C. des Rites, sans l'intervention et l'avis des consultants, sur l'instance du R. P. Alphonse Eschbach, supérieur du séminaire français de Rome et postulateur de la cause, l'éminentissime et révérendissime cardinal Aloise Oreglia di san Stefano, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, Ponent de la présente cause, a proposé le doute suivant dans la réunion ordinaire de cette S. Congrégation tenue au Vatican, à la date sous-indiquée, à savoir : *Conste-t-il de la validité et de la valeur du procès apostolique construit dans l'archidiocèse de Paris touchant la Renommée de Sainteté de vie, des Vertus et des Miracles, en général, du Vén. Serviteur de Dieu susnommé et à l'effet dont il s'agit?*

Les Em^{mes} et Rév^{mes} Pères préposés à la garde des saints rites, ayant examiné toutes choses avec soin et maturité et ayant entendu les observations verbales et écrites du Rév. Augustin Caprara, promoteur de la sainte Foi, ont répondu : *Affirmativement, en recourant au Saint-Père pour remédier au défaut provenant de la nomination de deux postulateurs, le 2 juin 1891.*

Un rapport fidèle de tout ce qui précède ayant été fait à Notre Très-Saint-Père le Pape Léon XIII par le secrétaire soussigné, Sa Sainteté a approuvé le rescrit de la S. C. des Rites et a daigné accéder à la demande faite au sujet du défaut sus-énoncé, le 10 du mois et de l'année sus-indiqués.

† CAJ. Card. ALOISE MASELLA, *Préfet de la S. C. des Rites.*
VINCENT NUSSI, *Secrétaire de la S. C. des Rites.*

Le décret qu'on vient de lire marque un nouveau pas en avant dans les longues procédures commencées depuis plus de vingt-trois ans, à l'effet d'obtenir la béatification de notre Vén. Père. C'est une précieuse faveur dont nous devons remercier le Ciel.

Ainsi qu'on l'a vu dans les précédents *Bulletins*, le procès *De fama* a été fait à Paris en 1888 et transmis à Rome au mois de janvier 1889. La revision en a été retardée pendant plus d'une année par suite de divers contre temps (1). Enfin, grâce au zèle du P. Eschbach, le travail fut repris avec activité et mené rapidement. L'avocat de la cause, M. Minetti, fit un relevé sommaire du procès, pour en montrer la validité et en même la valeur probante en faveur de la sainteté du vénérable Serviteur de Dieu. De son côté, le promoteur de la foi, Mgr Caprara, chargé d'office de la contre-partie, rechercha de son mieux tout ce qui

(1) *Bull.* n° 24, t. II, p. 2; n° 50, p. 893.

pouvait tant soit peu prêter matière à quelque objection, pour la forme ou le fond; et, on peut le dire, il a rempli très consciencieusement son rôle d'*avocat du diable*, car il a tout épluché en homme du métier, avec autant de soin que d'habileté. Il venait de déposer son contre-rapport, quand le T. R. Père arriva à Rome pour l'inauguration et la bénédiction des nouveaux bâtiments du séminaire français. La Providence l'amenait fort à propos pour prêter secours à la défense. A la prière de M. Minetti, il lui fournit des notes détaillées qui l'aidèrent à résoudre les objections soulevées; et quelques semaines après, nous recevions le mémoire en réponse fait par notre habile avocat. Toutes les attaques y étaient victorieusement réfutées, et rien qu'à la lecture de ce mémoire, on pouvait déjà regarder la cause comme gagnée.

La réunion des éminentissimes cardinaux de la S. C. des Rites, fixée d'abord au 30 mai, fut remise au 2 juin. On a vu par le décret ci-dessus l'avis favorable exprimé dans cette haute assemblée, et l'approbation que Sa Sainteté a daigné accorder ensuite, dans l'audience du 11 juin, sur le rapport qui lui en a été fait par le secrétaire de la S. C. des Rites.

Parmi les objections soulevées contre le procès par le promoteur de la Foi, au point de vue de la forme, se trouvait celle dont il est question dans le décret, relativement aux postulateurs. Dès le commencement, il avait été nommé, en effet, par le T. R. P. Schwindenhammer deux postulateurs : l'un à Rome, comme postulateur principal, le P. Freyd, puis, après lui, le P. Eschbach, et l'autre spécialement pour Paris, le P. Barillec. On n'y avait vu jusqu'ici nulle difficulté. Mais Mgr Caprara a relevé cela comme une irrégularité de forme, en disant que, d'après l'usage, c'est au postulateur constitué à Rome à nommer lui-même un vice-postulateur qui le représente dans les autres pays. Notre avocat a fort bien répondu que cela n'était exigé par aucune loi, et que dans les procès précédents on n'avait fait à cet égard aucune objection. Cependant, comme le rapporte le décret, la S. C. a cru plus opportun de demander au Souverain Pontife de remédier par sa haute autorité à ce qu'il pouvait y avoir à ce sujet de défectueux, ce qu'il a daigné faire avec la plus grande bienveillance.

Il est donc désormais juridiquement constaté, de par l'autorité

du Saint-Siège, que notre vénérable fondateur a joui d'une véritable renommée de sainteté pendant sa vie, et que cette renommée s'est maintenue et même accrue après sa mort. Mais dans ce court procès on n'a envisagé encore que d'une manière générale la question des vertus et des dons surnaturels du Serviteur de Dieu. Il s'agit à présent de faire constater, en prenant en particulier chacune des vertus théologiques et morales, qu'il les a pratiquées toutes à un degré héroïque, puis d'examiner les guérisons et autres faveurs obtenues de Dieu par son intercession, etc.

Plusieurs dépositions ont déjà été recueillies dans ce but dans le procès *Ne pereant*, commencé il y a treize ans et déposé sous le scellé, depuis 1883, dans les archives de l'Archevêché. C'est ce procès que l'on a maintenant à continuer et à terminer. Mais il faut pour cela de nouvelles lettres rémissoriales de Rome. On espère les recevoir sans trop de retard. En attendant, prions toujours avec ferveur le Saint-Esprit et le Cœur immaculé de Marie, afin d'obtenir de Dieu qu'il daigne manifester d'une manière plus éclatante encore la sainteté de son humble serviteur.

ALLOCATIONS ACCORDÉES A NOS MISSIONS

POUR L'EXERCICE 1891-1892

Voici le tableau des subsides alloués cette année à nos différentes Missions par les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

MISSIONS.	PROP. DE LA FOI.	STE-ENFANCE.	TOTAUX.
Sénégalie	50.000 fr.	46.000 fr.	96.000 fr.
Sierra Léone.	22.000 . .	14.000 . .	36.000
Bas-Niger.	12.000 . .	10.000 . .	22.000
Deux-Guinées	35.000 . .	33.000 . .	68.000
Congo français	25.000 . .	20.000 . .	45.000
Oubanghi.	50.000 . .	15.000 . .	65.000
Bas Congo.	28.000 . .	22.000 . .	50.000
Cimbélasie.	14.000 . .	14.000 . .	28.000
Cunène.	8.000 . .	10.000 . .	18.000
Zanguebar	46.000 . .	40.000 . .	86.000
Guyane (Oyapock).	5.000 . .	» . .	5.000
Mayotte	2.000 . .	5.067 . .	7.067
	<u>297.000</u>	<u>229.067</u>	<u>526.067</u>

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A MESNIÈRES

JUIN 1889 — JUIN 1891.

1. Collège. Nombre d'élèves. Succès au baccalauréat. — 2. Association des anciens élèves. Nouvelles recrues envoyées par eux. — 3. Petit scolasticat. Son développement. — 4. Pensionnat primaire. Augmentation du nombre d'élèves. Succès aux examens du certificat d'études. — 5. Ecole professionnelle. Travaux de sculpture. Exploitation agricole. — 6. Baptêmes d'adultes. Ministère extérieur. — 7. Publication d'un Manuel de chants et de prières. — 8. Visites. Mgr Augouard. Le général Libermann. — 9. Mesnières au salon des Champs-Élysées. — 10. Installation du téléphone. Etablissement d'une station de petite vitesse. — 11. Nouvelle chapelle pour les Sœurs. — 12. Inauguration d'un nouvel orgue. — 13. Procès avec l'enregistrement. — 14. Travaux importants d'installation et d'assainissement.

1. — Dieu continue à bénir nos œuvres. Le développement qu'elles prennent, malgré les malheurs des temps, en est la meilleure preuve.

Parlons d'abord du collège. Le nombre d'élèves a doublé en cinq ans. En janvier 1891, nous en avons, en effet, 110. Leurs succès aux examens du baccalauréat n'ont pas peu contribué à cet accroissement. Durant ces deux dernières années, tous les élèves de philosophie ont obtenu leur diplôme de bachelier, dès la première épreuve. Les candidats de rhétorique ont aussi fait honneur à la maison. Le nombre absolu de leurs lauréats a même été plus grand qu'en philosophie.

En août dernier, on lisait dans tous les journaux conservateurs de la région un compte-rendu de notre distribution des prix, où les éloges ne nous étaient pas ménagés.

L'Institution de Mesnières-en-Bray, disait le *Nouvelliste de Rouen*, vient de remporter un succès exceptionnel aux examens du baccalauréat. Sur 20 élèves qui se sont présentés aux trois baccalauréats, depuis la dernière distribution des prix, 18 ont été reçus. L'assistance a éclaté en applaudissements enthousiastes, lorsque la lecture du palmarès a annoncé ce résultat, et quand M. l'Archiprêtre de Neufchâtel, président de la distribution, en a félicité le R. P. Supérieur... »

Beaucoup de journaux catholiques et de Semaines religieuses, à Paris et en province, ont aussi relaté ces résultats.

2. — L'association des anciens élèves, fondée en 1887, continue à se développer; elle favorise le recrutement du pensionnat secondaire. Déjà plusieurs élèves nous sont venus par cette voie. La supériorité de l'installation actuelle, jointe à la réputation qu'avait conquise l'ancienne administration pour son bon esprit de famille, les décide à nous préférer à des institutions quelquefois plus rapprochées et plus commodes.

3. — Notre petit scolasticat se développe en même temps que le pensionnat. Le nombre des aspirants était de 55 l'année dernière. Cette année, il a atteint le chiffre de 70, grâce à de nombreuses et excellentes recrues qui nous sont venues de Seyssinet, en septembre 1890. Les plus intelligents sont préparés aux examens du baccalauréat, et comptent pour une bonne part parmi nos lauréats. Les meilleures mentions leur appartiennent d'ordinaire. Leur application, leur docilité, leur piété, sont d'un grand exemple pour les élèves et d'un précieux concours pour les professeurs. Pour les prix, on sépare, dans le palmarès, les pensionnaires des scolastiques, et l'on donne des récompenses distinctes aux uns et aux autres.

Le petit scolasticat se développera encore, nous l'espérons; nous avons un local suffisant pour loger une centaine d'aspirants. En juin 1890, 9 d'entre eux ont reçu le saint habit religieux et 16 en mars 1891. 3 scolastiques sont employés à la surveillance, tout en se préparant à la deuxième partie du baccalauréat ès lettres.

4. — Au pensionnat primaire, les élèves atteindront bientôt le chiffre de 300. La plupart viennent de Paris, un certain nombre de Dieppe, de Rouen et du Havre. La campagne et les petites villes de Normandie ne nous fournissent pas encore un contingent bien nombreux. La cause en est dans les nombreux petits pensionnats d'instituteurs laïques dont nous sommes entourés. Presque chaque chef-lieu de canton en a un, et de simples communes rurales en sont même pourvues. 27 élèves ont obtenu leur certificat d'études en 1889, et 32 en 1890. Cette dernière année, il n'y a pas eu un seul insuccès, soit à l'écrit, soit à l'oral. Un élève a aussi obtenu le brevet élémentaire et un autre le brevet supérieur.

5. — L'école professionnelle compte un nombre d'enfants qui varie de 75 à 100. L'atelier d'horlogerie, dont nous avons

annoncé l'établissement au dernier bulletin, est toujours très prospère. Celui de sculpture continue de fournir au dehors tout le mobilier d'église qu'on lui demande sans cesse. Ainsi, après avoir livré pour Pâques 1889 la chaire de l'hospice de Dieppe, et pour la Pentecôte l'autel de Tonneville, nous avons fourni au mois d'octobre, pour la même église, deux rangées de stalles gothiques en chêne sculpté. La pieuse châtelaine qui emploie sa fortune à embellir cette maison du Seigneur, a été si satisfaite de ces travaux, qu'elle nous a encore commandé une chaire et un petit autel, livrés pour Pâques 1890.

Malgré cela, nous avons pu mener à bien et livrer pour la Pentecôte 1890, les 44 stalles de la chapelle du noviciat de Grignon. Vers la fin de juillet, nous avons en outre exécuté quelques ouvrages moins importants, entre autres un rétable gothique pour la chapelle de l'hospice de Dieppe. Mais la gracieuse chapelle de Grignon attendait sa seconde rangée de stalles, et nous pûmes compléter pour Pâques cet important travail. Nous commençons actuellement un autel du quinzième siècle pour Mont-Saint-Aignan, près Rouen, et des bancs d'église pour Dieppe.

L'exploitation agricole, d'un rendement plus faible en 1890, avait été exceptionnellement rémunératrice en 1889. Un grand nombre de pommiers à cidre ont été plantés, et bientôt on aura la quantité de boisson suffisante aux sept cents personnes de la maison.

6. — Au point de vue spirituel, nos œuvres nous procurent aussi de vraies consolations. Ainsi nous avons eu plusieurs baptêmes d'adultes parmi les enfants du pensionnat primaire et de l'école professionnelle. Ces catéchumènes sont nés de Juifs, de protestants, parfois de catholiques non pratiquants. Le parrain est choisi parmi les membres des familles notables du département, ou plus souvent parmi les grands élèves du collège.

Les Pères sont appelés de temps à autre à faire du ministère dans le diocèse, à l'occasion des premières communions, des adorations perpétuelles, des fêtes ou des pèlerinages locaux, ou bien pour remplacer les curés malades ou absents. Le P. Reignat a prêché avec succès le carême de 1891 à Neufchâtel, et le P. Fuzierla retraite de la première communion au Refuge du Grand-Quevilly. Cette retraite, suivie par tous les enfants du Refuge, semble avoir été bénie de Dieu. Les premiers com-

munians, en particulier, voulaient presque tous, à la fin de la retraite, se faire religieux.

7. — Nous avons publié, en 1889, un *Manuel de chants et de prières* à l'usage des diverses catégories de notre institution. Il comprend deux parties : l'une fournie par Lecoffre (*chants ordinaires de l'office divin*), l'autre composée ou réunie par un de nos Pères et imprimée à nos frais. Dans la première partie, il y a l'ordinaire de la messe, vêpres et complies, propre du temps et des saints, commun des saints, chants pour la bénédiction du Très Saint-Sacrement, psaumes et cantiques, en un mot, les parties essentielles du graduel et du vespéral (édition Reims et Cambrai) ; dans la seconde partie, il y a des pratiques et des méthodes pour tous les exercices de piété, des neuvaines, des prières diverses, et enfin un choix de quatre-vingt onze cantiques pour les diverses fêtes de l'année. Le tout forme un bel eucologe de 432 pages ; et, comme on a fait un fort tirage de la seconde partie, le prix en est minime. Déjà plusieurs maisons de la Congrégation l'ont adopté pour leurs élèves.

8. — Parmi nos visiteurs de marque, nous mentionnerons d'abord Mgr Augouard. Sa Grandeur est arrivée le 9 février 1891. On lui avait préparé une fête magnifique, pour laquelle on avait fait une invitation de choix.

Monseigneur, disait la *Semaine religieuse de Rouen*, a été reçu avec tous les honneurs dus à son mérite et à sa dignité. Le bataillon scolaire en armes, tambours et clairons en tête, avec musique et drapeau, l'attendait à la gare, tandis que les 500 élèves de l'institution étaient massés sur l'escalier monumental du château. Le train arrive. Monseigneur fait son apparition. Un commandement bref retentit : *Portez armes, présentez armes !* Les tambours battent, les clairons sonnent aux champs, la musique entonne une marche triomphale et conduit le cortège vers le château, à travers une haie d'oriflammes et de drapeaux. A son arrivée sur le perron, des applaudissements saluent le prélat. On est saisi d'admiration et de respect à la vue de ce héros de l'Évangile, de cet apôtre des anthropophages, qui a consumé les meilleures années de sa vie à la régénération de la race maudite.

Le prélat a vivement intéressé son nombreux auditoire. Quand Sa Grandeur a passé dans les rangs pour faire appel à la générosité de la chrétienne assistance, la charité a délié toutes les bourses ; et dans la barrette de Monseigneur, à côté des grosses pièces blanches, tombaient les jaunets et les billets de banque. Il s'y est trouvé

un millier de francs. Un petit négrillon du Congo, élève de l'institution, revêtu du pittoresque costume des princes africains, accompagnait le prélat quêteur.

Tous les journaux conservateurs du département ont consacré un article à l'Évêque des anthropophages, au sujet de la visite de Mgr Augouard à Mesnières ; et l'éloge de la maison s'y mêlait à celui du missionnaire apostolique.

Nous avons eu récemment une autre visite, bien agréable à chacun de nous, mais en particulier à notre cher Père supérieur. Le général Libermann, peu de temps après sa promotion, est venu passer une journée au milieu de nous. Mais nous espérons qu'il nous accordera un plus long séjour en venant présider notre distribution des prix du collège.

9. — En été, nous recevons toujours beaucoup de visiteurs, venant principalement de Forges-les-Eaux ou de Dieppe. La vue du château et de son magnifique paysage, donne parfois l'idée, aux artistes et aux écrivains visiteurs, d'en faire le tableau par la plume ou le crayon. Au Salon des Champs-Élysées de 1890, on admirait, dans la salle d'architecture, un magnifique dessin de notre établissement, qui a valu à son auteur une 1^{re} médaille de vermeil et l'unique bourse de voyage consacrée aux travaux d'architecture. Ce portrait de Mesnières a paru dans plusieurs journaux illustrés, avec de longues notices relatant l'historique du château, ses destinées et l'état actuel des œuvres qu'y a établies la Congrégation. Le *Clocher* nous a emprunté une grande gravure et nous a consacré deux ou trois pages. L'*Annuaire des châteaux* nous a demandé la même faveur. Enfin, la *Vie au château*, publication artistique et aristocratique, nous a consacré récemment deux articles sous le titre : *Les grandes demeures*.

10. — Parlons maintenant des améliorations que la société civile, légalement propriétaire de Mesnières, a introduites dans l'installation de nos diverses œuvres. Le téléphone était très utile à cause de la diversité des œuvres et de la nature des lieux. Il y a quelques années, nous avons fait nous-mêmes un premier essai à peu près infructueux. Dès lors, on s'est adressé à la compagnie générale des téléphones, qui a relié les divers services et locaux de l'établissement et les appareils fonctionnent parfaitement.

La gare de Mesnières n'admettant que les voyageurs, nous étions obligés d'aller chercher nos marchandises de petite vitesse aux deux gares voisines, éloignées de 5 à 6 kilomètres. Deux chevaux étaient occupés presque continuellement à ce travail. Nous avons obtenu de la compagnie de l'Ouest, pour notre usage propre, une station de petite vitesse à la gare de Mesnières, où arrivent et d'où partent maintenant nos expéditions de marchandises.

11. — On a construit aussi pour les religieuses de Saint-Joseph de Cluny, attachées à notre établissement, une petite chapelle adjacente à notre grande église et donnant sur le sanctuaire, du côté de l'évangile. Toutefois, les superbes boiseries du chœur ont été conservées à leur place : elles servent maintenant de porte tournant sur pivot. Elles sont ouvertes durant les offices et permettent ainsi aux religieuses d'avoir vue sur l'autel. La nouvelle construction, dans le style de la grande chapelle, forme une espèce de transept qui attend son pendant de l'autre côté.

12. — Vers la fin de 1889, notre grande chapelle s'est enrichie d'un bel orgue. Le T. R. Père, revenant de son voyage d'Amérique, est venu le bénir le 6 février 1890. M. le chanoine Dubloc, dans un très beau discours, lui a d'abord souhaité la bienvenue en ces termes :

T. R. Père Supérieur Général, vous avez voulu mettre le comble à toutes nos joies, en nous réservant une de ces visites que se disputent vos enfants des deux mondes. Rendons grâce à la Providence qui, des bords lointains de l'Amérique, vous ramène aujourd'hui sur le sol antique des Normands. Nous savions bien que vous viendriez. Mesnières a des droits particuliers à votre amour; vous y trouvez le nom de votre Vénérable Fondateur, et, avec son nom, ses vertus. (On fêtait aussi ce jour-là la fête retardée du R. P. Libermann.)

Puis un mot délicat pour les élèves : « ... C'est *votre* orgue, car il n'est ici que par vous, vos générosités et celles de vos parents en ont fait tous les frais. »

Du discours lui-même, nous ne donnerons que cette définition de l'orgue et sa place dans l'église :

L'orgue, c'est l'homme, le chantre de l'univers, se donnant une voix plus variée, plus sonore et plus solennelle, la faisant monter et descendre sur une échelle immense, tantôt l'effilant jusqu'au

gazouillement de l'oiseau, tantôt la grossissant jusqu'au bruit de la vague et de l'ouragan, puis, accouplant ensemble tous les timbres jusqu'à faire parler vingt notes à la fois, les changeant, les mêlant, créant des modulations, des mouvements, des accords, et se jouant dans ce monde des sons, comme Dieu se joue dans le monde des substances. Mais avant que l'orgue connût ses grandes destinées, il fallait que l'art chrétien eût demandé à l'architecture son dernier mot. Il fallait que la cathédrale gothique, spacieuse, élancée, arrondissant ses absides, multipliant ses chapelles et ses colonnes lui eût fait une place assez vaste, préparé un assez riche écho... Sa place est commandée. C'est sous la voûte de l'entrée principale, c'est en face du tabernacle, auquel il est relié par les deux guirlandes de colonnes qui portent la nef, c'est là qu'il range ses bataillons sonores, sur lesquels la rose occidentale aime à refléter les derniers feux du jour (1). »

Nous ajouterons bientôt huit nouveaux jeux aux sept que l'instrument possède déjà. Alors sans doute il n'aura plus pour façade cette enveloppe de planches qui lui sert de tombeau. Et les mains qui ont fleuri les lambris de la chapelle lui auront déjà préparé un vêtement d'honneur, digne de l'élégant édifice où il fera entendre ses voix multipliées.

13. — Un mot maintenant de nos procès avec l'enregistrement. Depuis 1886, le fisc n'a cessé de nous tracasser. Ne pouvant nous faire payer le fameux droit d'accroissement, propre aux congrégations religieuses, il prétend au moins nous assujettir aux prescriptions de la loi du 29 décembre 1884, en exigeant le paiement de la taxe sur le revenu.

La société civile, propriétaire de Mesnières, composée de religieux, de prêtres et de laïques, en a appelé au tribunal de Neuchatel. A l'appui de sa défense, elle a présenté un important mémoire sur le point de droit contesté par la régie.

(1) M. Arthur Loth, de *l'Univers*, beau-frère du constructeur de notre orgue, assistait à la fête d'inauguration. Il a publié dans son journal (15 février 1899) un intéressant article sur la cérémonie. Voici ce qu'il dit du nouvel orgue : « L'instrument possède deux grands chœurs à une force et un éclat remarquables, avec les éléments restreints dont il est formé. Les jeux de fond et les jeux de récit ont l'ampleur, la pureté, la belle sonorité que leur donnent les procédés actuels de la facture d'orgue. Le mécanisme fonctionne avec une précision impeccable, c'est un modèle d'orgue à proposer aux églises moyennes et aux chapelles qui voudraient un instrument établi dans de bonnes conditions et à prix modéré. »

Le mémoire, dit le journal *l'Univers*, établit péremptoirement qu'une société civile qui distribue ses produits entre ses membres (c'est le cas de celle de Mesnières) et où on ne trouve aucun des caractères constitutifs de l'association religieuse : *le but exclusivement religieux, la règle spirituelle et le bien religieux*, est régie, pour l'impôt sur le revenu, par la loi du 29 juin 1872, et non par celle du 29 décembre 1884. Et il en est ainsi, montre le mémoire, alors même que des religieux figurent parmi les associés et que la direction des divers établissements de la société est confiée à une congrégation religieuse, qui y donne une éducation religieuse, du moment où le but de la société est profane, où la société constitue un être moral indépendant de la personne des associés et où la congrégation chargée de la direction et responsable des moyens qu'elle emploie, reste étrangère, en tant que congrégation, à l'administration de la société.

Quoique cette savante consultation, ajoute *l'Univers*, soit particulière à la société de Mesnières, elle convient aux sociétés analogues, de même que son procès intéresse les établissements d'enseignement et de charité constitués sous la forme de sociétés civiles et poursuivis également par la régie pour le paiement de l'impôt sur le revenu.

Ce mémoire a été fait par M. de Lacoste, avocat à Niort, ancien employé supérieur de l'enregistrement, qui a déployé, dans son travail, beaucoup de science, de dévouement et d'abnégation. L'administration n'a pas encore répondu, mais elle attaque sur un autre point. Elle prétend que les actions ont été productives et qu'on lui doit l'abonnement du timbre. Le bilan de la société établit qu'il n'y a eu aucun bénéfice, et comme la loi soumet au droit de timbre les seuls dividendes distribués, on attend avec confiance l'issue du nouveau procès, s'il s'engage.

14. — Des travaux importants ont été exécutés, ces dernières années. Actuellement, l'eau est distribuée dans toute la maison, même dans les étages, au moyen d'un puissant bélier hydraulique, ce qui est aussi très avantageux au point de vue de l'hygiène et de la propreté. Voici la description de ces nouvelles installations. Elle sera peut-être de quelque utilité pour quelques-unes de nos maisons, dans le cas où elles auraient à en établir de semblables.

Bélier hydraulique. — Ce bélier est établi près du moulin et fournit

l'eau nécessaire aux besoins de la maison. Il tient à la fois du bélier ordinaire, que tout le monde connaît, et de la pompe du bélier, en ce qu'il emploie les mêmes organes pour se servir de la force motrice d'une chute d'eau donnée; de la pompe, en ce que, par cette force appliquée, l'appareil peut aspirer et élever un liquide autre que le liquide moteur, et cela sans le secours d'aucun engin mécanique ou piston. Celui que nous avons précédemment avait un double défaut : il était de dimension trop petite pour le débit d'eau nécessaire à notre consommation; ensuite le coup de bélier était reçu par un diaphragme en caoutchouc qui servait à séparer les deux eaux et à élever, par son expansion, l'eau de source amenée dans la cloche qu'il obstruait. Or, ce diaphragme, pour une cause ou une autre, finissait par se rompre et son remplacement était dispendieux. Durosoi, l'inventeur de cette machine, après de nouvelles recherches, étant arrivé à le remplacer par un clapet ou piston en bronze d'une très grande résistance et permettant d'élever l'eau sans fatigue à toute hauteur, nous avons adopté ce second type de très grande dimension et fonctionnant d'une façon vraiment merveilleuse. Nous avons dû cependant y apporter nous-mêmes certains perfectionnements, car Durosoi, par mesure d'économie, avait employé, pour les organes intérieurs, des matériaux inférieurs qui nuisaient à leur solidité. Nous avons dû les remplacer par d'autres sur un nouveau modèle de l'invention du F. Marie-Dominique. Ce Frère, par une étude attentive du fonctionnement des organes intérieurs du bélier, est arrivé, en en modifiant légèrement la disposition et la structure, à doubler son rendement, ce qui nous permet d'élever à 40 mètres de hauteur, et à travers un parcours de 400 mètres de tuyaux, 84,000 litres d'eau dans les vingt-quatre heures.

Bassin en ciment. — Pour recueillir cette eau et l'utiliser dans toutes les dépendances de l'établissement, nous avons fait construire, l'an dernier, un bassin en maçonnerie cimenté avec soin. Ce bassin, de la contenance de 420 mètres cubes, a été construit près du Calvaire, c'est-à-dire à la partie la plus élevée du parc. Le fond en est à la hauteur du faite de la toiture du château qu'il dépasse même, ce qui permet d'avoir de l'eau partout, même dans les étages supérieurs de tous nos bâtiments.

Canalisation. — Pour amener l'eau au réservoir et l'utiliser, il a fallu, à cause du grand parcours et des nombreux usages, faire des travaux considérables et très dispendieux de canalisation dont les chiffres suivants donneront une idée. On a placé 400 mètres de tuyaux de refoulement en fonte allant du bélier au réservoir; — du réservoir aux divers bâtiments, 1,282 mètres en fonte; — pour l'arrosage du jardin, 400 mètres auxquels sont adaptés 25 bouches.

d'arrosage; — pour la distribution de l'eau et ses différents usages, 1,000 mètres de tuyaux de plomb, etc. Heureusement que toutes ces dépenses sont payées et à peu près couvertes.

Salle de bains. — Entre tous ses usages, l'eau du réservoir nous sert pour une salle de bains. La haute pression dont on dispose a permis, en mettant cette salle en contre-bas, au niveau du réfectoire placé sous la grande chapelle, d'utiliser une pression de 3 atmosphères, 30 mètres d'élévation, pour douches en pluie, de système écossais, c'est-à-dire pouvant à volonté être données chaudes ou froides, à la température que l'on veut. Une chaudière thermo ou bouilleur chauffe par circulation un réservoir d'eau froide superposé pour fournir l'eau chaude nécessaire soit aux douches, soit à quatre baignoires placées dans autant de cellules. Une large rigole pratiquée dans le sol de la salle, permet également de faire laver les pieds à une cinquantaine d'enfants à la fois. Le foyer de la chaudière sert aussi à chauffer la salle de bains en hiver.

Buanderie et séchoir. — Nous avons, en outre, construit à proximité de la rivière et de la roue du moulin, une buanderie mécanique qui nous rend les plus grands services depuis près de deux ans qu'elle fonctionne. Jusqu'à son installation, avec le nombre toujours croissant de nos enfants et malgré le nombre de nos laveuses, nous ne parvenions pas à blanchir, en temps utile, le linge du personnel, ou à laver les vêtements des enfants. On comprend combien la propreté et l'hygiène même en souffraient. Pour obvier à ces inconvénients, il fallut chercher un moyen plus expéditif et plus économique de lessivage et de séchage. C'est ce qui donna lieu à nos installations mécaniques. Utilisant la force motrice de notre roue hydraulique, nous avons élevé à proximité du moulin et de la rivière une buanderie avec tous les appareils nécessaires.

Ces divers appareils épargnent pour 50 0/0 la main-d'œuvre, réduisent d'autant les journées de travail et permettent de laver de très grandes quantités de linge à la fois. Aussi n'avons-nous plus à regretter de ce chef les inconvénients de l'ancien système. Les Sœurs ont remarqué de plus qu'il faut moitié moins de savon, que le linge est beaucoup plus blanc et qu'il ne s'use pas davantage, et certaines pièces moins que dans le lessivage à la main.

Travaux d'assainissement. — La grande quantité d'eau débitée par le bélier décrit plus haut, a donné au R. P. Supérieur l'idée d'en profiter pour l'assainissement du château et de ses dépendances, en adoptant le système d'assainissement connu sous le nom de : *tout à l'égoût*. Ce système consiste à porter au loin, immédiatement, au moyen d'un lavage incessant et automatique, les matières des cabinets, qui pourraient engendrer des causes délétères pour la santé. Le

tout aboutit à un réservoir, situé près des jardins; et, à mesure qu'il se remplit, le contenu est évacué par une pompe aspirante et foulante, actionnée par la rue du moulin, et refoulé par une canalisation spéciale jusqu'au haut des jardins où il est utilisé.

Le *Bulletin* de Beauvais nous étant arrivé en retard, nous le remettons au prochain numéro.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A MERVILLE

JUIN 1889. — JUIN 1891.

1. Personnel. Mort de M. Boissenet. — 2. Améliorations matérielles. — 3. Collège. Nombre d'élèves. Distribution des prix. Examens. Association des anciens élèves. — 4. Petit scolasticat. Visite des séminaristes d'Hazebrouck. — 5. Ministère extérieur.

1. — Depuis notre dernier bulletin, le P. Kientzler, qui avait demandé, pour cause de santé, à être déchargé du fardeau de la supériorité, a été remplacé par le P. Riaux (sept. 1890). Le personnel comprend maintenant, outre le P. Riaux, les PP. Ott, Grès, Rolle, Pascal, Dumont, Pannetier, Bécue et Heitz; de plus, trois grands scolastiques et cinq Frères.

En 1890, nos joies pascales furent douloureusement mélangées : M. Boissenet, grand scolastique, s'éteignit pieusement le 10 avril, tout heureux de s'en aller chanter son alleluia au ciel. Quand on crut devoir l'avertir de la gravité du mal qui allait l'emporter, il ne manifesta ni émotion ni regret. Joignant les mains et levant les yeux au ciel, il resta quelques instants silencieux, puis il s'écria tout à coup, dans un éclat de joie extraordinaire : « Tant mieux, je ne serai pas du moins exposé à partir comme militaire et à mourir sans mon saint habit! » On l'avait envoyé se reposer à Saint-Mauront. C'est là qu'il a succombé, entre les bras du P. Brunet, après avoir fait sa profession, avec les vœux perpétuels, sur son lit de mort, et reçu tous les secours de la sainte Eglise.

2. — Après avoir parlé du personnel de la communauté, mentionnons d'abord les améliorations matérielles faites dans le courant de ces deux dernières années. Peu à peu l'aspect du jardin s'est sensiblement embelli, ses trop petites allées, jadis impraticables pendant l'hiver, ont été changées en spacieuses chaussées qui défont les inondations, et qui, dans quelques années, offriront aux promeneurs les frais ombrages des mar-

ronniers plantés sur leurs bords. Une statue du Sacré-Cœur en pierre orne un des nouveaux bosquets. A peu près au centre de l'allée principale, s'élève une grotte de Notre-Dame de Lourdes, don de M^{lle} Alphonsine Loridan.

Pour nous débarrasser d'un voisinage par trop gênant, nous avons fait, avec l'autorisation de la Maison-Mère, l'acquisition de vieilles mesures et d'un terrain contigu à la communauté des Sœurs. Ces bonnes religieuses, toujours si dévouées à notre œuvre, y ont gagné plus de tranquillité pour leur travail et un beau jardin pour leurs récréations. Sur ces nouvelles limites, nous avons placé une splendide statue de saint Joseph.

Les cours de récréation ont été remises en bon état. Au centre de ces cours, on a érigé, l'année dernière, un calvaire complet : la Mère des Douleurs est au pied de la croix avec le disciple bien-aimé et Marie-Madeleine. Ce monument est le don d'une main mourante, car, en effet, M^{lle} Euphémie Loridan n'a pas eu la consolation de le voir debout avant de remettre son âme à Dieu. Dans la pensée de cette pieuse donatrice, le Christ criminellement chassé de nos écoles laïcisées, devait régner à Notre-Dame d'Espérance, du haut de ce calvaire, comme une éloquente protestation contre la haine des méchants. Ajoutons encore à l'énumération de ces pieux monuments, la statue du Saint-Cœur de Marie qui préside aux récréations de nos petits scolastiques ; le buste en pierre de notre vénérable Père, vrai chef-d'œuvre de sculpture, qui occupe la place d'honneur dans notre grand parloir. Ce buste, qui dépasse la grandeur naturelle, a été offert au P. Riaux, en janvier 1891.

3. — Le nombre de nos enfants reste à peu près stationnaire : 425 élèves, dont une cinquantaine de pensionnaires. Entourés comme nous le sommes de nombreux collèges ecclésiastiques (le département du Nord en renferme, à lui seul, 23), éloignés de tout centre industriel, ce qui semble mortel en ce pays si mouvementé, nous ne pouvons guère espérer un plus grand développement numérique.

La distribution des prix de 1889 a été présidée par M. l'abbé Parent, curé-doyen de Merville ; celle de 1890, par M. Émile Bouilliez, conseiller d'arrondissement. A cette dernière, le Père Supérieur a fait le discours d'usage sur ce thème : *l'Éducation cléricale*.

Hélas! dans ces deux circonstances, nous n'avons pas eu à proclamer de nombreux succès aux examens! Depuis 1889, nous avons fait recevoir cinq candidats seulement. Il faut dire, à notre décharge, que peu de nos élèves ont le courage d'affronter les épreuves du baccalauréat.

Mais voici qui est plus consolant. Foncièrement attachés à la maison, nos anciens élèves nous ont donné, cette année, une preuve aussi touchante qu'éclatante de leur bon souvenir et de leur gratitude : répondant avec enthousiasme à l'appel que nous leur avons fait, ils sont venus, nombreux, poser les premières bases d'une association amicale, qui un mois après était fondée.

La première réunion qui a eu lieu, en septembre 1890, a dépassé toutes nos espérances, et nous avons pu constater avec bonheur, la noblesse et la fermeté de leurs convictions restées profondément chrétiennes. C'était bon surtout d'entendre tomber de leur bouche cet aveu si louangeux pour les maîtres du passé et si encourageant pour les maîtres du présent et de l'avenir : « C'est à Notre-Dame d'Espérance que je dois de marcher toujours dans le bon chemin; c'est à Notre-Dame d'Espérance que je dois ma vocation sacerdotale; c'est ici que j'ai appris à aimer la sainte Vierge; c'est ici que, chaque dimanche, en allant secourir et consoler les pauvres, j'ai commencé à saisir le sérieux de la vie, etc... » Que les chers confrères qui ont dirigé cette maison avant nous en soient bénis!

4. — Les petits scolastiques de Merville sont au nombre de 33 : 14 titulaires et 19 postulants. En général, ils sont vraiment pieux et studieux.

A part une ou deux exceptions, ils tiennent, au collège, la tête de leur classe, bien qu'ils viennent, en très grand nombre, de l'Alsace ou de l'Allemagne, sans savoir un seul mot de français. Malheureusement, l'exiguïté du local et surtout la modicité de nos ressources, ne nous permettent pas de donner à cette œuvre tout le développement désiré!

Le T. R. Père a bien voulu leur accorder la faveur de deux prises d'habit depuis 1888.

L'année dernière, pendant les vacances de la Pentecôte, nos petits scolastiques ont offert l'hospitalité à la division des grands du Petit Séminaire d'Hazebrouck. — C'est à notre sympathique

ami, M. l'abbé Lemire (frère du P. Achille Lemire), que nous devons cette bonne visite qui, nous l'espérons, ne sera pas sans porter d'heureux fruits. Inutile de dire que le *déjeuner-dîner* a été assaisonné de cet appétit et de cette gaiété qui ne manquent jamais aux jeunes gens.

Quinze jours après, le Père Supérieur et le P. Kientzler sont allés rendre cette visite au Petit Séminaire. On a fait à ces deux Pères une véritable ovation à leur entrée au réfectoire. M. le Supérieur, dérogeant, dit-on, pour la première fois, aux traditions déjà vieilles de saint François d'Assise, a traité ses visiteurs, d'abord en doyens, en donnant aux élèves permission de parler pendant le repas; ensuite, en vicaires généraux, en accordant un congé qui a associé aussitôt les petits à l'enthousiasme des grands.

5. — A notre grand regret, nous sommes loin de pouvoir suffire, pour le saint ministère, aux demandes toujours si nombreuses de MM. les Curés. Sans parler des services quasi journaliers que M. le Doyen nous demande pour sa paroisse, nous avons toujours nos deux anciennes aumôneries, auxquelles est venue, cette année, se joindre celle des Carmélites, tout nouvellement établies à Merville.

Quant aux paroisses des environs, nous y sommes appelés en si grand nombre à la veille des fêtes que, ces jours là, le personnel du collège reste réduit à sa plus simple expression. Aussi sommes-nous toujours dans les meilleures relations d'amitié avec tous ces messieurs du clergé de Cambrai et d'Arras. C'est une amitié toutefois qui reste un peu platonique, ou mieux, qui est arrêtée, dans ses élans vers nous, par une sympathie plus grande pour les maisons d'éducation dirigées par les prêtres séculiers. C'est que, dans le Nord, tous les prêtres des paroisses ont passé comme séminaristes-professeurs, au moins trois ans, dans les collèges. Peut-on leur en vouloir de leur fidélité à leurs premiers souvenirs? Tout ce que nous pouvons leur demander, c'est que cette fidélité ne soit pas injustement exclusive. Elle ne l'est pas; chez quelques-uns même, elle permet un petit courant vers nous, qui ira toujours, nous l'espérons, en grossissant.

MAISON DE SAINT-MAURONT

JUN 1889. — JUN 1891.

1. Personnel. Etat de l'OEuvre. — 2. Ressources : cultures et basse-cour. —
3. Retraites. Première communion. — 4. Ministère.

1. — Comme le *Bulletin* général l'a précédemment annoncé, le P. Brunet a remplacé le P. Taragnat en qualité de directeur de la maison de Saint-Mauront, en août 1889. M. Desprats, novice-prêtre, arrivé de Grignon en juin 1890, a été chargé des catéchismes et des classes.

L'œuvre du Bois d'Estaires se fonde lentement et péniblement, faute de ressources suffisantes. Après un essai de petit postulat de Frères, il a été décidé que l'on ouvrirait un orphelinat agricole. Quelques démarches auprès du clergé et des municipalités, et un rapport adressé au congrès catholique de Lille, en ont fait connaître le but et les conditions. Des demandes d'admission nous arrivent de divers côtés ; mais la plupart n'offrent guère de garantie sérieuse pour la pension des enfants, et nous sommes contraints de nous montrer d'autant plus exigeants que nous manquons des fonds nécessaires et que nous ne pouvons point compter sur la charité publique. Le nombre des orphelins est encore fort petit, mais on espère le voir se développer peu à peu avec l'aide de la Providence.

2. — Toutes nos ressources et nos espérances sont, pour le moment, dans la culture de la terre et les produits de la basse-cour. La récolte de 1890, malgré une magnifique apparence, n'a donné qu'un très maigre produit. La forte gelée du 31 mai a détruit en partie les plantations du printemps, et le rigoureux hiver, qui a commencé le 25 novembre d'une manière tout à fait imprévue, a occasionné d'immenses désastres : les betteraves et les pommes de terre ont été gelées par quantités considérables ; les blés semés en automne ont été détruits. Suivant l'exemple des cultivateurs du pays, nous cherchons à donner une grande extension à l'élevage des bêtes à cornes qui fournissent un produit sérieux pour la vente et un excellent engrais pour l'amélioration des terres.

3. — Le printemps et l'automne étant ici des époques de grands travaux, nous remettons à l'hiver les exercices de la retraite

annuelle. Le P. Grès, de la communauté de Merville, a eu l'obligeance, malgré ses nombreuses occupations, de prêcher aux Frères les deux dernières retraites. Les instructions simples et essentiellement pratiques qu'il a données ont produit une impression profonde et durable.

Il y a quelques jours seulement nous avons eu la belle et consolante cérémonie d'une première communion, la seule qui ait eu lieu depuis la fondation de l'œuvre.

Nos fêtes sont fort restreintes et surtout très monotones, mais les relations amicales avec la communauté de Merville permettent de rompre de temps en temps cette monotonie par des invitations réciproques.

4. — Le P. Directeur, profitant de la présence de M. Desprats, rend parfois service aux paroisses des environs, pour les grandes fêtes et autres circonstances solennelles. C'est ainsi qu'il a prêché plusieurs triduum préparatoires à l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, deux retraites de jeunes ouvrières employées dans les fabriques d'Armentières, et dernièrement encore deux neuvaines pour des pèlerinages, dont l'un est le plus célèbre et le plus suivi des pays flamands. Le pèlerinage d'Arnéke en l'honneur de Saint-Gohard attire, en effet, chaque année, plus de quarante mille personnes, venant de tous les points de la Flandre française et belge.

Ce ministère est fatigant, mais il console par l'occasion qu'il donne de faire du bien, d'attirer la bienveillance du clergé et de procurer de précieuses ressources pour le développement de l'œuvre.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH D'ÉPINAL

JUIN 1889 — JUIN 1891

1. Épreuves. Mort de Mgr de Briey et des PP. Renaud et Sundhauser. —
2. Collège. Succès aux examens. Augmentation du nombre d'élèves. Distributions des prix. —
3. Piété. Fêtes. Premières communions. Mgr Sonnois à l'Institution. —
4. Congrégations. Conférence de Saint-Vincent de Paul. —
5. Ministère. —
6. Améliorations matérielles.

1. — Il y a deux ans, le *Bulletin* donnait une description sommaire de notre établissement. Mais il manquait alors ce que l'épreuve imprime toujours sur les œuvres de Dieu : le sceau de la croix devait consacrer nos premiers efforts. Notre

deuil commença par celui du diocèse tout entier. Le 10 novembre 1888, il plut à Dieu d'appeler à la récompense le pieux évêque de Saint-Dié, Mgr de Briey, dont le grand cœur avait si bien compris l'œuvre de Saint-Joseph.

Ce n'était que le prélude de douleurs plus intimes. Le 10 juillet 1889, la mort frappait le doyen de nos professeurs, le bon P. Renaud, qui laissait derrière lui, avec l'exemple de ses vertus et de sa carrière laborieuse, une mémoire bien chère à ceux qui l'ont connu et spécialement aux trente générations d'élèves qui ont passé par ses mains.

Une perte plus douloureuse encore vint bientôt nous attrister. Le P. Sundhauser, excédé de fatigue et de soucis et de plus atteint d'une maladie de cœur, s'était retiré en Alsace, au sein de sa famille, pour y prendre quelque temps de repos; il s'y éteignit doucement de la mort des élus, le 6 février 1890, n'exprimant qu'un seul regret, celui de ne point mourir au milieu de ses confrères. Du moins, avant son départ, avait-il eu la consolation de voir la direction de l'œuvre confiée au P. Hubert, qui remplit par intérim les fonctions de Supérieur jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Le P. Sornin, dans une esquisse rapide, a retracé la physiologie du premier supérieur de Saint-Joseph d'Épinal et celle de son dévoué collaborateur, le P. Renaud.

Le 30 avril dernier, un des nôtres rendait encore son âme à Dieu : M. Haymann, grand scolastique, professeur de la 2^{me} année d'enseignement spécial, est mort d'une maladie de poitrine. Malgré toutes les instances qui lui ont été faites, il n'a point voulu quitter sa classe jusqu'à l'avant-veille de sa mort. Il ne semble s'être alité que pour donner à ceux qui entouraient son lit d'agonie, le spectacle d'une fin sereine, adoucie par les sentiments d'une ardente espérance et d'une vive piété!

Enfin, pour terminer la série des épreuves du personnel, mentionnons la maladie du P. Ray, un des ouvriers de la première heure, rentré après Pâques à la Maison-Mère pour y suivre un traitement. Nous faisons des vœux pour qu'il nous revienne bientôt.

2. — Malgré ces épreuves, nous continuons avec courage l'œuvre qui nous est confiée. Le *Bulletin* a déjà parlé incidem-

ment des beaux succès remportés aux divers examens du baccalauréat. Ces résultats ont été remarqués, commentés et très appréciés dans toute la région. A cette occasion, la presse, par l'organe des meilleurs journaux du pays, a décerné à l'établissement des éloges bien mérités.

Depuis longtemps, les clameurs de la presse anticléricale, que signalait le dernier *Bulletin*, sont tombées devant notre imperturbable silence. Tout au plus, à de rares intervalles, un entrefilet du *Mémorial des Vosges*, d'ailleurs insignifiant et anodin, ou quelques exclamations grossières recueillies au cours des séances municipales, viennent nous apprendre que nous ne passons point inaperçus.

Les préoccupations dont nous sommes naturellement l'objet de la part des radicaux et des francs-maçons se sont fait jour lorsqu'il s'est agi de l'établissement d'un lycée à nos portes. Ce projet, élaboré dans le but de lutter contre nous, a échoué devant des embarras financiers et devant le refus formel du ministère.

Le nombre de nos élèves s'est accru successivement depuis notre installation. A la première rentrée, on en comptait 170. Nous avons aujourd'hui dépassé le chiffre de 200, et l'on peut espérer que cette marche ascensionnelle ne s'arrêtera point.

Pour récompenser leur travail et stimuler leur ardeur, nous donnons à nos distributions des prix la plus grande solennité. Celle de 1889 dût revêtir un caractère privé, en considération de la mort récente du P. Renaud. Elle fut présidée par M. l'abbé Chapelier, alors vicaire capitulaire et maintenant curé doyen de Neufchâteau. En revanche, notre dernière distribution recevait des circonstances un éclat extraordinaire. Elle était présidée par Mgr Sonnois, assisté du T. R. Père Général et du R. P. Barrillec. C'était en même temps le jour de l'installation de notre nouveau supérieur, le P. Roserot. D'autre part, les succès les plus brillants devaient être promulgués et solennellement couronnés.

On représenta le drame de *Jeanne d'Arc*, par le P. Chauffour, impromptu plein d'actualité, qui réussit à merveille, grâce à l'habile interprétation de nos élèves richement costumés.

3. — Les soins que nous donnons aux études et à tout ce qui peut les favoriser ne nous fait pas oublier que notre premier

devoir est d'inculquer aux enfants qui nous sont confiés, les principes d'une éducation foncièrement chrétienne.

D'abord au moyen des retraites : celle du commencement de l'année a été prêchée en 1889 par le R. P. Joseph, et, en octobre dernier, par le R. P. Firmin, supérieur de la résidence des Franciscains d'Épinal.

La cérémonie de première communion est spécialement un jour de triomphe pour la piété. Mgr Sonnois, qui se plaît à nous prodiguer les témoignages d'une bienveillance toute paternelle, se fait une joie de venir, ce jour-là, présider notre fête de famille et administrer le sacrement de confirmation. La *Semaine religieuse* de Saint-Dié ne manque jamais de publier en détail le compte rendu de ces visites épiscopales.

Pour grandir et fortifier la piété de nos élèves, nous les exhortons à la fréquentation assidue des sacrements. Il est d'habitude parmi eux de communier le premier vendredi de chaque mois en l'honneur du Sacré-Cœur.

4. — Pour ce qui concerne la dévotion à la sainte Vierge, un vide se faisait depuis longtemps sentir : nous n'avions pas de congrégation. A peine arrivé au milieu de nous, le R. P. Hubert s'en préoccupa et, le 8 décembre 1889, furent reçus les premiers congréganistes. Cette année, le P. Roserot a institué, pour les moyens, une congrégation nouvelle, qui entretient une fraternelle émulation avec celle des grands ; et l'élite qui les compose s'efforce d'agir en vue du bien général.

D'autre part, les membres de la conférence de saint Vincent de Paul continuent à donner des preuves de la fécondité de leur œuvre, en allant tous les dimanches porter, comme un rayon de joie, à de pauvres malheureux, leurs aumônes et leurs encouragements. Ces jeunes gens ont établi, cette année, de leur propre initiative, un cours de catéchisme qu'ils font eux-mêmes aux enfants pauvres de la ville, le jeudi de chaque semaine. Ces œuvres, jointes à des entretiens suivis de piété, à des prédications hebdomadaires à la chapelle, développent, parmi nos élèves, l'esprit chrétien.

5. — Nous sommes heureux aussi de travailler au salut des âmes dans les paroisses voisines, quand l'occasion s'en présente. Pendant les vacances de Pâques, en particulier, nous rendons service à MM. les Curés pour la confession et la pré-

dication. Nous avons d'ailleurs donné des sermons de circonstance à l'église d'Épinal, au petit séminaire de Châtel, etc.

Nos relations avec les prêtres du diocèse sont toujours cordiales. Nous comptons parmi eux des amis dévoués, que nous réunissons de temps en temps en des agapes fraternelles.

6. — Avant de clore ce *Bulletin*, un mot des améliorations matérielles. On vient de planter une allée de tilleuls devant la façade principale de la maison : elle promet pour plus tard une belle avenue d'agrément et d'ornement.

Les travaux de culture et de jardinage se poursuivent énergiquement sous la direction du F. Didier. La pièce de terre du nord-est a été remuée de fond en comble et bien améliorée. Cette opération était nécessaire, attendu que, dans cette partie, la couche végétale avait été presque entièrement recouverte par les terres granitiques et siliceuses amenées des fondations.

En terminant, disons que la considération du passé et du présent doit suffire pour nous donner du cœur. Nous avons à notre actif la protection divine, le patronage de saint Joseph, la bonté de notre évêque, la confiance des familles et, nous pouvons le dire, une renommée déjà conquise, tout cela uni aux conditions qui assurent le développement régulier d'une bonne institution d'enseignement chrétien.

NÉCROLOGIE.

~~~~~

Grâce à Dieu, nous n'avons pas, cette fois, de décès de membre profès à annoncer. Cependant nous avons eu la douleur de perdre un novice-prêtre, M. Adrien Montel, décédé, à Grignon, le 15 juin 1891. — Voici la notice du P. Troxler.

### LE P. TROXLER

DÉCÉDÉ A SAINTE-MARIE DU GADON, LE 24 MARS 1891.

Le P. Michel Troxler, né à Riespach (Haut-Rhin) le 12 mai 1852, entra au petit séminaire de Notre-Dame de Langonnet le 20 septembre 1874. Jusqu'à l'âge de vingt et un ans, il était resté dans son village, n'ayant fait que des études primaires.

Pour éviter de devenir soldat prussien, il avait quitté l'Alsace et était venu habiter un village français près de la frontière. Mais son père étant tombé malade quelque temps après, il rentra chez lui pour le voir. Les Prussiens l'arrêtèrent le jour même de sa mort et le conduisirent en Prusse comme soldat. Après des réclamations faites par le gouvernement français auprès des autorités prussiennes, il obtint sa délivrance avec la pensée d'entrer au petit scolasticat de la Congrégation, qu'il avait connue par la famille Merky.

Quoique âgé de vingt-deux ans, il commença l'étude du latin en prenant des leçons particulières jusqu'aux vacances de Pâques, et à la rentrée de ces mêmes vacances, on le fit entrer en cinquième. Il avait un fort attrait pour la prière et se serait volontiers livré à ce saint exercice des nuits entières. Aussi fut-il toujours remarqué pour sa piété et la douceur de son caractère, durant tout le temps de ses études littéraires et théologiques.

Ordonné prêtre à Chevilly le 30 novembre 1883, il fit profession le 24 août de l'année suivante. Envoyé peu après à la Mission des Deux-Guinées, il y remplit successivement plusieurs postes, et partout il fit preuve du plus grand zèle pour le salut des pauvres Noirs. Sa santé très ébranlée exigea son retour en France en 1890. Il passa quelques mois à la Maison-Mère et dans son pays natal, mais hélas! sans se rétablir entièrement.

La lettre suivante du P. Lejeune nous donne quelques détails sur son voyage de retour et sur ses derniers moments :

J'ai connu le bon Père au noviciat et en Mission, et je l'ai toujours vu édifiant; mais c'est surtout à ses derniers moments que son zèle pour la gloire de Dieu et son amour pour les missions se sont manifestés davantage. « En France, nous disait-il, je n'y tenais plus; il me fallait l'Afrique. Je sais bien que ma maladie est incurable, mais je veux mourir en Afrique, en missionnaire. »

Pendant sa traversée de France au Gabon, ses plaies se sont rouvertes, et il a eu en même temps quelques attaques de fièvre; aussi nous est-il revenu épuisé comme il était avant son départ. Malgré cela, il a voulu travailler, faire le catéchisme aux petits enfants et prêcher même; mais bientôt ses forces ont trahi son courage, et il s'est vu obligé de garder le lit nuit et jour. Son estomac ne supportait plus aucune espèce de nourriture, et les soins des médecins n'appor-



taient aucun mieux à son état. Pendant six semaines, il s'est soutenu avec un peu de lait et de vin blanc. Durant toute sa maladie, il a souffert avec une patience admirable... Quinze jours environ avant sa mort, il reçut les derniers sacrements et répondit lui-même à toutes les prières de l'Église. Le lundi saint, comme il se trouvait plus mal, il me demanda de lui conférer l'indulgence de la bonne mort. Enfin le mardi, à 7 heures 1/2 du soir, il fit signe au Père qui le gardait de lui donner une dernière absolution, et il rendit sa belle âme à Dieu en essayant de prononcer les noms de Jésus, Marie, Joseph.

Le gouverneur du Gabon, toutes les autorités du gouvernement et de la marine assistèrent à ses obsèques, ainsi que des représentants de toutes les maisons de commerce. La foule des Noirs était innombrable. Pour moi, le cher P. Troxler est au ciel. Jamais, en effet, je n'ai vu mourir personne aussi saintement. (Lettre du 10 mai 1891.)

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours en France.** — Sont arrivés :

Le 26 mai, à Bordeaux, le P. Alaux et le F. Marcel, de la Mission de Sénégambie ;

Le 3 juin, à Saint-Nazaire, le P. Fraisse, de la Guadeloupe.

**Chevilly.** — Le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, patron de nos scolasticats, a été célébré avec un éclat particulier au Saint-Cœur de Marie. La fête était présidée par le T. R. Père, qui a bien voulu chanter la grand'messe et officier aux vêpres, ainsi qu'au salut. Mgr Duboin s'y trouvait également, avec le R. P. Barillec et d'autres Pères de la Maison-Mère et des Missions. On a remarqué la parfaite exécution du chant, d'après les principes de dom Pothier. Dans l'après-midi, il y a eu une séance d'argumentation théologique, coupée par des morceaux de flûte et de violon, et aussi instructive qu'intéressante (1).

(1) La question traitée, pour la morale, était celle de l'empêchement de clandestinité dans les *Missions* (vicariats et préfectures apostoliques). On a établi, d'après les dernières décisions de la Propagande, que le décret *Tametsi*, du concile de Trente, ne pouvait y être publié, de manière à avoir force et valeur, à moins d'une autorisation spéciale du Saint-Siège, et que par conséquent les mariages clandestins, quoique illicites, doivent y être considérés comme valides. Du reste, *Zitelli*, mieux placé que tout autre pour connaître la jurisprudence de Rome à ce sujet, puisqu'il était à la S. C. de la Propagande, étend ce principe même aux diocèses. (*Apparatus juris* eccl. p. 385.)

**Zanguebar.** — On sait que le major de Wissmann y a été remplacé par le baron de Soden. Le nouveau gouverneur est arrivé à Bagamoyo, le 7 avril. Les Pères sont allés à sa rencontre au bord de la mer; et le lendemain, il est venu en voiture rendre visite à la Mission. Mgr de Courmont, qui n'y était pas, est allé le voir à Dar-es-Salam. M. de Soden a été très flatté de cette attention, lui a parlé d'une façon très satisfaisante et lui a rendu sa visite en grand costume chez les Pères Bénédictins, auxquels Sa Grandeur était allée demander l'hospitalité. Le 22 avril, Monseigneur quittait Dar-es-Salam sur le croiseur allemand qui l'avait amené. Il avait avec lui le major Wissmann, qui lui témoigna de nouveau tout l'intérêt qu'il continuait de porter à nos œuvres, malgré les attaques que cela lui avait valu de la part des feuilles luthériennes. M. de Wissmann a passé à Rome à son retour et a reçu du Saint-Père, sur la demande faite par le P. Eschbach, au nom de Mgr de Courmont, la croix de commandeur de saint Grégoire. (Lett. Mgr de Courmont. 25 avril 1891. — P. Eschbach. 6 juin.)

---

## AVIS

**Bulletins.** — Prière aux communautés de Rome, de Blacrock et de Rockwell de nous envoyer, sans faute, leur *bulletin* pour le 1<sup>er</sup> août.

Nous joignons au présent numéro la *table des matières du tome II*, imprimée dans notre maison de Saint-Michel.

Maison-Mère, 28 juin 1891.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** Beauvais. — Saint-Joseph du Lac et Douvaine. — Seyssinet. — **Nécrologie.** *Décès :* Mgr Le Berre et P. Giron Emanuel. — *Notices :* P. Morvan et M. Montel. **Mouvement du personnel — Nouvelles.** — *Avis.* Images du V. Père.

## MAISON-MÈRE

### ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Par diverses décisions de la Maison-Mère, rendues dans le cours des mois de mai, juin et juillet, ont été admis :

#### Aux vœux perpétuels :

Les PP. BARRAT et REIBEL, de la communauté de Mesnières;  
 Les PP. SPANNAGEL, de Beauvais, et HEITZ, de Merville;  
 Les PP. MULLER Népomucène, d'Épinal, et LUTAUD, de Cellule;  
 Les PP. DÉCREMPS et DARGNAT, de la province du Portugal;  
 Les PP. MARCOT, DURDOS et ROPARS, de la Mission de Sénégambie;  
 Les PP. REINLEN, des Deux-Guinées, et SAUNER, du Congo français;  
 Les PP. MOULINS et FRANKOUAL, du Bas-Congo;  
 Les FF. CAETANO Fernandes et DIOGO DIAS, du Portugal;  
 Le F. GOLTFRIED Hüber, de la province des États-Unis;

#### Aux vœux de cinq ans :

Les PP. COSSE, de la cté de Beauvais, et THOMANN, de Merville;  
 Les PP. FRIESS et WALTER Florent, de la communauté d'Épinal;

Les PP. TRAVERS et GAGNIÈRE, de la communauté de Cellule;  
 Le P. CHASSAGNOL et le F. ÉMILE Metz, de la cté de Castelnaudary;  
 Le P. BOYCE, de Sierra-Léone, et le P. FERCHAUD, du Bas-Congo;  
 Les PP. ALLHEILIG et GRÜNENWALD, de la Guadeloupe;  
 Les PP. FITZ-GIBBON et BREIDENBENT, de la prov. des États-Unis;  
 Les FF. BERNARDIN Metz, de Mesnières, et REMY Lambert, du  
 Grand-Quevilly;  
 Le F. CYPRIEN Wolkensinger, de la province d'Irlande;  
 Les FF. SOTÈRE Lienhart, de Sénégalie, et PANTALÉON Méria,  
 du Congo français.

**A la profession :**

Le F. GONZAGA Cabral, né le 20 mars 1863 à Aldeia de Carvalho  
 (Portugal), reçu profès à Porto, le 12 juillet.

**A l'oblation, comme scolastiques :**

**A CHEVILLY, LE 12 JUILLET, MM. :**

BOULEUC Georges, du dioc. de Rennes, pat. rel. St Pierre Claver;  
 BOUGES Émile, du dioc. de Rodez, pat. de rel. St Joseph;  
 BELLANGER, François-Eugène, du dioc. de Séez, pat. rel. St Jean;

**A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 21 JUIN, MM. :**

HÉE Aloyse, du dioc. de Séez, pat. de rel. St Jean-Baptiste;  
 GOBLET Raoul, du dioc. de Séez, pat. de rel. St François-Xavier;  
 QUINQUET DE MONJOUR Henri, du d. de Chalons, p. r. St. François;  
 BLANC Emile, du dioc. de St-Claude, pat. de rel. St Joseph;  
 THUET Jules-Louis, du dioc. de Strasbourg, pat. rel. St Joseph;  
 LE HIR Joseph-Marie, du dioc. de Vannes, pat. de rel. St Paul;  
 BATAIX Gustave, du dioc. de Clermont, pat. de rel. St Joseph;  
 LANORE, Jean-Marie, du dioc. de Clermont, p. r. S. Fr. d'Assise;  
 VÉZIER Ernest, du dioc. de Troyes, pat. rel. St François-Xavier;

**A BLACKROCK, LE 7 MAI, MM. :**

MAC-DONALD André, du dioc. de Kildare, pat. rel. St Augustin;  
 BYRNE Michel, du dioc. de Tuam, pat. de rel. St Joseph;  
 DOYLE Guillaume, du dioc. de Kildare, pat. rel. St. Fr. d'Assise;

**A PITTSBURGH, MM. :**

ALACHNIEWICZ Ladislas, du d. de Kulm, p. r. St Joseph-Aloysius;  
 RYAN Jean, du dioc. de Cleveland, pat. rel. Marie-Franç.-Paul;  
 DALEY Thomas, du d. de Cleveland, pat. rel. Marie-Franç.-Paul;

RETKA Michel, du dioc. de Milwaukee, pat. de rel. Marie-Aloyse;  
DALEY Joseph, du dioc. de Cleveland, p. r. St Michel-Aloysius;

**A l'oblation, comme novices frères :**

A N.-D. DE LANGONNET, LE 21 JUIN, LES POSTULANTS :

SONNIC, Prosper-Marie, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Adrien*;  
LE BOZEC Jean-Marie, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Émilien*;  
DURMEYER, Fr.-Xav., du d. de Ratisbonne, en rel. *F. Prudence*;  
MENNÉ Charles, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Claudius*.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A BEAUVAIS

JUILLET 1889. — JUILLET 1891.

1. Circonstances qui ont amené la transformation de l'Œuvre. — 2. Inauguration du nouveau collège. — 3. Un clerc noyé. — 4. Décès des PP. Bangratz et Conyngham. — 5. Bon esprit et piété des enfants. — 6. Premières communions. — 7. Fêtes et soirées récréatives. — 8. Distribution des prix. — 9. Nouvelles constructions. Bénédiction de la première pierre. — 10. Collège municipal de Beauvais. — 11. Sympathie envers notre Œuvre. — 12. Maison de campagne. Messe de réparation. — 13. Archiconfrérie et Messager de Saint-Joseph. — 14. Aumônerie du pensionnat des Frères. Ministère extérieur. — 15. Visite de Mgr Augouard et de Mgr Sonnois.

1. — Au moment où se terminait le dernier *Bulletin* de la communauté, l'œuvre des clercs de Saint-Joseph se poursuivait encore à Beauvais. Depuis, le *Bulletin général* (septembre 1889) a annoncé sa translation à Seyssinet et la fondation à sa place d'un nouveau collège (t. II, p. 331). Voici, en quelques mots, les circonstances qui ont amené ces changements.

Depuis longtemps, l'administration diocésaine voyait d'un œil peu favorable le développement donné à l'institution des clercs. C'était, à ses yeux, autant de ressources enlevées aux œuvres diocésaines, auxquelles on aurait voulu consacrer les aumônes obtenues par l'Archiconfrérie. De là différents avis émanant de l'évêché et transmis aux associés dans le *Messager de Saint-Joseph*. Les choses en étaient là, lorsque, dans les premiers jours du mois de mars 1889, un professeur du collège de Beauvais publiait un livre impie et obscène intitulé : *l'Anti-*

*catholique*. Ce fut un scandale. Monseigneur informa l'inspecteur d'Académie qu'il retirerait l'aumônier de l'établissement, si l'auteur de ce livre n'était pas exclu du personnel enseignant. L'inspecteur aurait bien voulu donner satisfaction à l'évêché; mais, comme le collège dépend de la municipalité, qui est radicale, il se vit les mains liées et il dut répondre à Monseigneur par une fin de non-recevoir. Alors Sa Grandeur menaça non seulement de retirer l'aumônier, ce qu'il fit aussitôt, mais encore de créer à Beauvais un collège catholique, pour battre en brèche l'influence pernicieuse du collège municipal.

Pris au mot par beaucoup de familles qui, depuis longtemps, demandaient la fondation d'une institution de ce genre, Monseigneur se mit à l'œuvre avec cette activité qu'il apporte à toutes ses entreprises. Mais la grande difficulté, c'était de trouver un personnel dirigeant. En vain avait-il frappé à la porte des principales congrégations enseignantes; en vain avait-il fait appel à quelques-uns de ses amis du clergé séculier : ces démarches étaient demeurées sans résultats. Il résolut alors de demander le départ des clercs et la fondation, à leur place, d'un collège catholique.

Ce ne fut pas, on le conçoit, sans peines et sans difficultés qu'on se résigna à accepter cette mesure. Le T. R. Père vint à Beauvais, le 13 juillet 1889; et, dans une longue conférence qu'il eut avec Monseigneur, il fut enfin décidé que l'œuvre des clercs serait transférée dans un autre diocèse et, qu'à cette condition, Monseigneur nous accorderait toute sa protection pour nos œuvres de l'Archiconfrérie, de l'aumônerie des Frères, et pour la nouvelle institution dont nous étions obligés d'accepter la charge.

2. — Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre. On était à la mi-juillet et il y avait beaucoup à faire pour être en mesure d'ouvrir un collège à la rentrée d'octobre. Un prospectus fut lancé, des locaux appropriés, des règlements et des programmes composés, une active propagande faite dans le département. Le résultat de ces efforts fut que, dès les premiers jours d'octobre, nous avions une trentaine d'élèves répartis dans les classes au-dessous de la troisième, les seules que l'on ouvrait pour commencer. Ce chiffre devait être porté à 43 avant la fin de l'année.

Le nouveau collège, qui prenait le nom d'*Institution du*

*Saint-Esprit*, fut solennellement béni et inauguré le 9 octobre. Monseigneur fit lui-même la bénédiction et prononça un discours où il exposa les intentions qu'il avait eues en créant ce collège. Dans un toast, que le T. R. Père prononça au dîner, on admira la finesse avec laquelle les choses les plus délicates furent exprimées sans pouvoir blesser personne. On cite encore ce toast dans toute la région comme un modèle de tact et de judicieuse fermeté.

3. — Le jour même où la fondation du nouveau collège était décidée (13 juillet 1889), un douloureux événement nous jetait dans la plus vive consternation. Le T. R. Père venait de nous quitter et, en son honneur, une promenade avait été accordée aux clercs de Saint-Joseph. A une demande qui lui avait été faite, en vue d'obtenir la permission de se baigner, le P. Supérieur avait répondu en renouvelant, à cet égard, ses défenses précédentes, vu le danger qu'offre la rivière dans les innombrables méandres dont elle entoure la ville. On n'aurait pas voulu désobéir à un ordre formel, mais on se dit qu'un bain de pieds ne pouvait être compris dans une défense semblable, et qu'il était d'ailleurs plus commode de le prendre en caleçon qu'avec les habits. Et là-dessus, on s'en alla tout droit au moulin de la Mie-au-Roy où, après cinq minutes, un des plus grands élèves disparaissait sous la chute d'eau de la vanne. Le P. Supérieur venait de rentrer de la gare, où il avait accompagné le T. R. Père, quand un enfant accourut, hors d'haleine, lui annoncer qu'un clerc s'était noyé au moulin. Courir chercher un médecin et se rendre sur le lieu de l'accident fut bien vite fait. Hélas! il était trop tard. Le corps du pauvre enfant fut bientôt retrouvé; mais impossible de le ramener à la vie.

4. — Un mois à peine après l'ouverture du collège, d'autres épreuves nous attendaient. En quelques jours, le bon P. Bangratz et le P. Conyngham nous étaient ravis par la mort. Le 7 novembre 1889, le P. Bangratz, en allant dire la sainte messe, tombait frappé d'une attaque d'apoplexie. A peine relevé, comme il faiblissait d'une manière inquiétante, le P. Pillu, seul Père présent, lui proposa de lui donner l'absolution. Le cher Père accepta avec reconnaissance, et il fit à haute voix son acte de contrition avec une ferveur qui remplit d'émotion ceux qui étaient drésents. Il alla beaucoup mieux dans la journée; mais,

dans la nuit suivante, il nous fut enlevé tout à coup sans que personne s'y attendît. Nos confrères ont lu dans la notice qui a été faite sur le bon P. Bangratz, le fait extraordinaire, toujours tout aussi inexplicable maintenant qu'alors, qui nous permet d'espérer que notre confrère n'aura pas tardé à recevoir la récompense de ses longs travaux.

Huit jours après, le P. Conyngham tombait presque de la même manière dans la chambre du P. Supérieur, pendant sa direction. Mais il fut trois jours malade. Il put recevoir le saint Viatique et l'extrême-onction avec une connaissance parfaite, et le dimanche 17, il s'éteignait doucement, entouré des soins pressés de ses confrères et soutenu de leurs prières.

Le P. Bangratz qui, cependant, avait bien regretté les petits clercs, aimait l'institution nouvelle : il voyait dans sa fondation le doigt de Dieu. De leur côté, nos jeunes élèves avaient déjà compris son affection pour eux, et ils se firent un pieux devoir de porter eux-mêmes jusqu'au cimetière une magnifique couronne qu'ils déposèrent sur sa tombe.

5. — Dès la première année, d'ailleurs, nous n'eûmes qu'à nous féliciter du bon esprit et de la piété de nos enfants. Tous nous viennent des meilleures familles de Beauvais et du département. Grâce à la discipline douce et paternelle avec laquelle nous les dirigeons, ils se sont bien vite attachés à nous. Ils écoutent volontiers les instructions qui leur sont données chaque dimanche à la messe et les jours de grande fête au salut. Plusieurs, parmi les plus âgés, ont la pratique de la communion hebdomadaire, et à chaque circonstance un peu marquante, il y a communion générale. Pour les habituer aux offices paroissiaux, plusieurs fois dans l'année, nous les conduisons à l'église de la paroisse ; par exemple, pour la cérémonie de la Chandeleur, celle des Cendres, à quelques-uns des offices de la Semaine sainte. Lorsqu'ils auront terminé leurs études, ils donneront ainsi plus volontiers l'exemple de l'assistance aux offices dans les localités qu'ils habiteront. Pendant les mois consacrés au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, au Saint-Rosaire et à saint Joseph, il y a un exercice à la chapelle. Tous aiment ces petites réunions. Déjà nous avons un noyau de congrégation de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges, formé par les élèves qui se sont fait remarquer par une plus grande piété.



6. — Ces pieuses dispositions de nos enfants nous ont donné, l'année dernière et cette année, des premières communions bien édifiantes. Vu l'exiguité de notre chapelle provisoire, la cérémonie a eu lieu en l'église Saint-Étienne, notre paroisse. Le beau chœur avait été mis à notre disposition par M. le Curé, qui nous avait dit : « Vous êtes chez vous ; faites comme vous l'entendrez. » Cet excellent doyen, ancien élève du Séminaire français de Rome, a poussé la gracieuseté jusqu'à mettre sur pied tout le personnel de l'église, et faire orner l'autel comme aux plus grandes fêtes de la paroisse.

L'année dernière, le P. Gachon avait prêché la retraite, et le R. P. Supérieur avait donné les instructions le jour de la première communion. Cette année, les exercices de la retraite ont été confiés au P. Richert. Le P. Helmer qui, depuis plusieurs mois, avait préparé les enfants à ce beau jour, leur adressa la parole pour le renouvellement des promesses du baptême.

Dans la lettre envoyée aux parents, le R. P. Supérieur avait eu la bonne pensée d'intercaler ce paragraphe : « Pour rendre plus complète la joie de ce beau jour, plusieurs familles ont eu, l'année dernière, la pieuse pensée d'accompagner leurs enfants à la table sainte : Nous ne pouvons qu'applaudir à ce touchant usage. » Aussi, pour quinze enfants admis à la première communion, cinquante personnes, dont quinze hommes, parents ou amis des enfants, imitèrent le bel exemple de l'année précédente.

Nous avons introduit l'usage de faire dîner ce jour-là les premiers communicants à la table des Pères : attention que les familles ont vivement appréciée.

7. — Comme dans les autres collèges de la Congrégation, nous avons quelques fêtes que nous pourrions appeler profanes, comme la fête du R. P. Supérieur, la distribution des prix et les séances récréatives. Nous profitons de la première pour inviter à dîner les personnages dont l'influence peut être avantageuse pour l'œuvre : tels que les membres du clergé de la ville, les principaux actionnaires de notre société anonyme, et les pères des enfants qui nous sont arrivés le jour de l'ouverture de l'institution, et que nous considérons comme les fondateurs de notre maison. En portant un toast à la prospérité de l'établissement, l'année dernière, le comte de Salis, cette année, M. l'archiprêtre

de la cathédrale, ont adressé au R. P. Supérieur les compliments les plus flatteurs sur la marche prospère de l'Œuvre, et ont prédit à la maison un brillant avenir. Le lendemain de cette fête, il y a eu grande promenade pour les professeurs et les élèves. Voici un extrait de ce qu'en disait le *Journal de l'Oise* cette année :

Les élèves de l'Institution du Saint-Esprit ont fait jeudi une très intéressante excursion à Clermont. M. l'abbé Sabatier, le digne aumônier de l'hospice, a conduit les élèves dans la superbe propriété que M. Guesnet mettait à leur disposition et qui est un des sites les plus pittoresques du département. Après le déjeuner, servi sur l'herbe à l'ombre des sapins, les élèves ont chanté un salut en musique dans la chapelle de l'hospice, trop petite pour recevoir l'assistance d'élite qui était accourue à l'annonce de la cérémonie. Le R. P. Kieffer a fait un sermon pour l'ouverture du mois de Marie, et il a su y glisser un délicat éloge à l'adresse des organisateurs de la fête et de ses hôtes si aimables. A la traversée de la Neuville-en-Héz, la fanfare a joué quelques morceaux de son répertoire, ainsi qu'à Bresles, où M. le Maire, sur la demande d'une famille dévouée à l'Institution, avait accordé l'autorisation de jouer sur la belle place de l'hôtel de ville. Il s'est montré en cela plus libéral que le maire de Clermont, M. Decuignières, qui a trouvé *opportun* de priver ces jeunes gens de cette distraction, sous prétexte que *cela ferait de la réclame à l'Institution du Saint-Esprit*. Il aurait été plus logique de défendre aux élèves du Saint-Esprit de circuler dans les rues. leur tenue distinguée et leurs bonnes manières sont une réclame bien autrement redoutable pour les amis de l'enseignement laïque et obligatoire que les accords très harmonieux, d'ailleurs, de leur modeste fanfare.

Quant aux séances récréatives, nos élèves ont obtenu un véritable succès. Dans un compte rendu intitulé « Une charmante soirée », le *Moniteur de l'Oise* dit en parlant de notre première soirée :

La première soirée de l'Institution du Saint-Esprit a réussi au-delà même des espérances des amis de la maison : Honneur donc à l'Institution du Saint-Esprit !

Nous ne pouvons prédire l'avenir, mais nous serions bien surpris si l'établissement de la rue Villiers-de-l'Isle-Adam, avec son intelligente et habile organisation, sa paternelle direction, et ses excellents maîtres, n'arrivait pas à prendre le premier rang parmi les institutions les plus connues.

Il va sans dire que nous n'attachons à ces sortes de récréations qu'une importance secondaire. Mais elles plaisent aux familles; elles donnent de la vie à la maison. D'ailleurs nous faisons en sorte que les élèves ne s'en occupent qu'en dehors des classes et des études, afin qu'elles ne portent aucun préjudice à leurs progrès.

8. — Notre première distribution des prix devait être célébrée avec une solennité particulière. Nous devons profiter de cette circonstance pour dire au plus grand nombre de familles possible l'importance que nous voulions donner à l'établissement.

Voici ce que dit de cette cérémonie le *Moniteur de l'Oise* :

Après une spirituelle allocution du R. P. Kieffer, supérieur de l'Institution du Saint-Esprit, qui s'est défendu de vouloir donner une nouvelle édition du *discours d'usage*, et a su adresser un délicat compliment aux principaux personnages de l'assemblée, la parole a été donnée à M. Joseph Ferré, avocat à la Cour d'appel de Paris.

M. Ferré, président, s'est d'abord défendu de vouloir faire un discours *présidentiel*. Ce serait de la politique. Puis avec une aisance admirable, un art parfait et une éloquence vibrante, il a exposé le but de l'Institution du Saint-Esprit et le genre d'éducation qu'on y donne. « Ce n'est pas la lutte de la robe contre la redingote, mais la lutte de l'enseignement chrétien contre l'enseignement *neutre*, qui est trop souvent autre chose; la lutte du collège libre contre les collèges asservis par les circulaires ministérielles, annuellement contradictoires quand elles ne le sont pas plus souvent. »

Après avoir montré les avantages de l'éducation religieuse par les aveux mêmes des révolutionnaires de 89, de Bacon, le père du sensualisme moderne, par les leçons de notre histoire nationale et notamment de l'année fatale, où les libres penseurs réservaient leurs fusils pour la guerre civile tandis que les Charette, les de Sonis, les Keller défendaient le sol de la patrie sous un gouvernement persécuteur, il a conclu par d'aimables paroles à l'adresse de tout son auditoire.

M. Ferré a été chaleureusement applaudi.

Le même journal termine en disant :

Voilà un établissement parfaitement classé maintenant. Nous savons que les demandes pour l'an prochain sont très nombreuses. Nous comptons sur 80 élèves. Nous ne saurions pas étonnés que le

chiffre de 100 fût atteint. Tout, en effet, attire les familles dans cette maison modèle.

Sans doute, cette année, les classes ne dépassent pas la quatrième, on n'a pas eu de lauréats aux examens du baccalauréat. Mais les succès obtenus cette année même, par les autres collèges de la congrégation du Saint-Esprit, nous garantissent ceux de Beauvais.

9. — Les prévisions du rédacteur se sont réalisées. Aujourd'hui nous avons 90 élèves. La place nous manque. Il nous a fallu acheter du terrain et bâtir. Maintenant un nouveau corps de bâtiment de 50 mètres, avec trois étages et un sous-sol, s'élève rapidement. Le Conseil municipal, qui est radical grâce aux ouvriers cosmopolites qui remplissent les fabriques, en gémit profondément; mais la vraie population de Beauvais, composée, grâce à Dieu, de familles chrétiennes, applaudit à nos succès. Notre prochaine distribution des prix doit avoir lieu dans le nouveau bâtiment. C'est le 25 octobre dernier qu'a eu lieu la cérémonie de la bénédiction de la première pierre. Le T. R. Père voulut bien lui-même donner cette bénédiction. Au compliment lu au nom des ouvriers par le chef de chantier, il répondit par quelques paroles élogieuses à l'adresse de M. l'architecte et des entrepreneurs; puis il félicita les ouvriers du titre d'*ouvriers chrétiens* dont ils venaient de se glorifier. Le R. P. Supérieur lut l'acte authentique de la cérémonie, lequel fut ensuite renfermé dans un tube en cristal, fermé au chalumeau, et scellé séance tenante avec quelques pièces de monnaie dans la pierre bénite.

10. — Nos succès rapides éveillèrent bien vite l'attention de l'administration. Elle eut d'abord l'idée d'élever un lycée, et pour cela le Conseil municipal vota la modique somme de 5 millions, qu'il n'avait pas en caisse. Malheureusement le projet ne fut pas approuvé par la Chambre des députés. Le proviseur eut alors la pensée de faire un peu de cléricisme à sa manière. Un aumônier fut demandé à Mgr l'Evêque de Beauvais qui refusa. « Vous n'aviez qu'à garder celui que je vous avais donné précédemment, dit-il aux solliciteurs; si vous tenez aux offices religieux, envoyez vos élèves à la cathédrale. » La veille du jour de l'an 1890, comme nous lui présentions nos vœux de bonne année, Sa Grandeur, après nous avoir parlé de cette demande, nous dit : « Ma conscience d'évêque ne me permet pas de leur

donner un aumônier. Un aumônier au collège, ce serait un trompe-l'œil pour les familles. C'est vous, Messieurs, ajouta Monseigneur, en s'adressant à nous, qui devez être le seul collègue chrétien à Beauvais. C'est en vous que les familles doivent avoir confiance. »

11. — Nous pouvons dire que cette sympathie nous est acquise. La Chambre de commerce, presque entièrement composée de républicains modérés, avait décerné l'année dernière des médailles aux différentes institutions du département. Elles devaient être attribuées dans chaque établissement à l'élève le plus avancé dans l'étude des langues modernes. L'importante maison des Pères Maristes de Senlis était la seule institution libre comprise dans cette distribution. Or, cette année, les membres de la Chambre de commerce firent savoir au R. P. Supérieur qu'ils seraient heureux de décerner aussi une médaille à l'institution du Saint-Esprit, pourvu qu'il leur en adressât la demande. Cette demande, bien entendu, ne se fit pas attendre. Un seul membre de la Chambre de commerce forma opposition ; mais cette voix discordante, qui était celle de l'adjoint de Beauvais, fut étouffée par une explosion générale de sympathie en faveur de notre maison.

12. — Parmi les mesures qui ont contribué à nous assurer l'approbation des familles, il faut mentionner spécialement la location d'une maison de campagne, qui offre aux élèves les plus précieuses ressources pour les jours de promenade.

Déjà la dernière année du séjour des clercs à Beauvais, nous avions loué une partie de l'ancienne léproserie de Saint-Lazare, située à 2 kilomètres de Beauvais. Mais ce petit enclos, d'un hectare à peine, ne se prêtait à aucun agrandissement et se trouvait dans un voisinage incommode. Tandis que nous cherchions quelque chose de mieux, nous reçûmes avis de l'évêché que l'ancienne abbaye de Saint-Lucien était à louer. Sans perdre un instant, nous visitâmes cette propriété, dont la vaste étendue, le site avantageux et pittoresque, ainsi que l'installation commode, nous enchantèrent : et le même jour nous convînmes du bail avec le propriétaire. Deux heures plus tard, nous l'avons appris depuis, cette occasion unique nous échappait sans retour.

Nous sommes entrés en jouissance de ce superbe domaine le vendredi de la mi-carême (1891), un siècle jour pour jour après

que les reliques de saint Lucien eussent été extraites du tombeau où elles reposaient depuis seize cents ans, et que le marteau des démolisseurs de la Révolution eût commencé sur l'antique monastère son œuvre d'inqualifiable vandalisme. Ce jour-là, en 1791, l'évêque intrus de Beauvais dit la dernière messe dans la basilique du monastère, et voici que cent ans après le P. Supérieur avait la consolation de rendre au culte catholique ces lieux profanés et de dire une messe de réparation, dans le modeste oratoire que nous y avons préparé en toute hâte. Le soir, les élèves de l'institution, musique en tête, faisaient leur entrée dans le monastère par la porte monumentale, surmontée encore de l'écusson mutilé des anciens abbés. Quelques instants après, arrivait M. le Vicaire général, qui fit la reconnaissance canonique de l'oratoire (il avait permis par anticipation d'y dire la messe le matin); et M. le Curé de Notre-Dame du Thil, paroisse à laquelle appartient l'abbaye, parcourait la propriété en jetant de l'eau bénite sur les herbages et sur les ruines, et récitant avec le R. P. Supérieur les prières liturgiques.

L'ancienne chapelle des clercs, bâtie en bois et en briques, avait dû céder sa place, à Beauvais, au nouveau bâtiment de l'institution : transportée à Saint-Lucien, elle s'élève maintenant sur les ruines de l'ancienne basilique et domine toute la vallée du Thérains. Augmentée d'une autre construction en bois, qui doit également être détachée de notre maison de Beauvais, elle servira en partie de chapelle de communauté et en partie de réfectoire pour les élèves. Une ferme est annexée à la maison de campagne, et le P. Kuhn (Basile), économe de la communauté, s'y occupe activement et avec succès d'un genre d'élèves qui rentre directement dans ses attributions.

La propriété, quoique située sur la commune de Notre-Dame du Thil, est attenante aux jardins de la ville; on y arrive par de délicieux ombrages, et le trajet depuis l'institution est à peine d'une demi-heure.

13. — Tout en nous attachant à développer l'œuvre du collège, nous ne négligeons pas celle de l'Archiconfrérie. Nous avons organisé, en 1889, une série de prédications pour tous les jours du mois de mars, et nous invitons à cette occasion des prêtres de la ville et des environs; chacun des Pères de la communauté est aussi appelé à faire une ou plusieurs instructions

dans le courant du mois. Ces pieux exercices sont assez fréquentés et donnent un peu de vie au centre de l'Archiconfrérie. Le *Messenger* a naturellement perdu un certain nombre d'abonnés, par suite du départ des clercs et de la publication du *Lis*. Le chiffre de nos abonnés reste néanmoins satisfaisant et nous faisons tous nos efforts pour l'augmenter (1).

14. — Le P. Pillu a remplacé le P. Bangratz comme confesseur des Frères. Le P. Richert conserve toujours les fonctions de premier aumônier des élèves; il est secondé, depuis le commencement de cette année, par le P. Bonjean, qui a su vite conquérir les sympathies de tous.

Le chiffre des pensionnaires a diminué depuis quelques années par suite de la création d'une école normale laïque. Par contre, l'Institut agricole a vu le nombre de ses élèves presque doublé depuis deux ans.

La retraite de commencement d'année est toujours prêchée par un Père Jésuite. Celle de première communion, dont les instructions sont suivies par tous les élèves, a été prêchée, en 1889, par le P. Leclerc; en 1890, par le P. Joseph, de Douvaine; cette année, par un Père Rédemptoriste.

A l'Institut agricole, il y a une Conférence de Saint-Vincent de Paul, qui distribue des secours très abondants aux familles pauvres qu'elle visite. Au pensionnat, il y a, pour les grands, une Congrégation de la Très-Sainte-Vierge; et pour les petits, une Congrégation de l'Enfant-Jésus, qui marchent bien.

Les Frères des Ecoles chrétiennes se sont montrés d'abord un peu inquiets de nous voir ouvrir à côté d'eux une institution qu'ils regardaient, bien à tort d'ailleurs, comme une maison rivale. Hâtons-nous d'ajouter cependant que ces petites difficultés tendent de plus en plus à disparaître.

Notre ministère hors de la communauté a dû forcément se restreindre depuis que nous sommes absorbés à l'intérieur de

(1) Nous avons introduit l'usage des gravures pour donner plus de valeur et d'attrait à notre publication. Nous y insérons volontiers des articles sur des sujets variés qui nous sont fournis par des prêtres amis ou par des confrères. Ce serait faire une bonne œuvre que de nous envoyer des relations intéressantes ou des articles sur quelque question à l'ordre du jour : nos confrères des différentes communautés, surtout des Missions, pourraient nous rendre sous ce rapport de grands services, et nous leur serions bien reconnaissants de leur pieux concours.

l'établissement. Cependant nous continuons à rendre aux prêtres du diocèse tous les services qui sont en notre pouvoir.

Les PP. Pillu, Richert, Helmer, mais surtout le Père Supérieur, font le plus souvent les frais de ce ministère extraordinaire. Le Père Supérieur prêche aussi de temps à autre dans les églises de Beauvais, notamment à la cathédrale, où il fait chaque année, en quelque fête solennelle, un sermon devant Monseigneur.

15. — Au mois de février dernier, nous avons eu le bonheur de posséder Mgr Augouard, dont le passage à Beauvais a laissé les plus vivants souvenirs. Nous réunîmes à cette occasion quelques notabilités ecclésiastiques et laïques en un modeste dîner, présidé par Sa Grandeur. Les journaux de la ville firent dans plusieurs articles le plus bel éloge de l'*Evêque des anthropophages*, et aujourd'hui encore on nous demande souvent de ses nouvelles.

Mgr Sonnois, évêque de Saint-Dié, était venu à Beauvais, l'an dernier, à l'occasion de la première communion de sa nièce, fille du général Sonnois, qui commande la garnison de Beauvais. Il accepta volontiers l'invitation que lui fit le R. P. Supérieur de venir visiter la communauté, et il passa près de deux heures au milieu de nous, approuvant tout ce qu'il voyait et y trouvant des réminiscences de son splendide collège d'Épinal.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH-DU-LAC

JUILLET 1889. — JUILLET 1891.

1. Visite du T. R. Père et de Mgr Barthet. — 2. Rude hiver de 1890-91. Etat sanitaire. — 3. Nouvelles constructions et installations. Cultures. — 4. Relations avec le clergé. Pèlerinage de la paroisse de Cruseilles à Saint-Joseph-du-Lac. — 5. Bon esprit et piété des enfants.

1. — Un des événements qui nous ont procuré le plus de joie, depuis notre dernier *Bulletin*, c'est la visite que nous a faite notre R. Père Général (28 février—1<sup>er</sup> mars 1891), à l'occasion d'une retraite pascalle, prêchée dans sa paroisse natale de Mégève, par les PP. Delaplace, Riaux et Adam, et qu'il était venu clôturer.

Une autre visite à mentionner également, c'est celle de Mgr Barthet, à son retour de Rome. Le 15 octobre 1889, nous



eûmes le bonheur de lui ouvrir nos portes au son de la fanfare, et de recevoir sa première bénédiction. Le lendemain, la belle chapelle gothique de Saint-Joseph-du-Lac, vrai bijou architectural pour le pays, avait revêtu ses plus belles décorations, et donnait asile au personnel des deux orphelinats, réunis pour la cérémonie de confirmation, que devaient recevoir 32 enfants. Oubliant la fatigue de son long voyage, Monseigneur voulut officier pontificalement et chanter la grand'messe. De notre côté, nous n'avions rien négligé pour donner à cette belle fête tout l'éclat possible : diacre, sous-diacre, chant et musique, rien ne manquait. Aussi la joie fut-elle grande pour tout le monde. Le nouvel évêque, non plus que nous, n'oubliera pas que c'est à Saint-Joseph-du-Lac qu'il a inauguré ses pouvoirs de faire descendre sur les âmes les dons de l'Esprit sanctificateur ; mais le plus heureux de tous a été le bon P. Joseph, qui s'est empressé de faire part aux lecteurs de *l'Ange de l'Orphelin* de la joie qui débordait de son cœur.

2. — De mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'un hiver aussi long et aussi rigoureux, pour cette partie de la Savoie, que celui que nous venons de traverser. Sept semaines de neige et de froid intense, voilà ce qui ne s'était jamais vu. Pendant plusieurs jours, les bateaux à vapeur ont été retenus prisonniers dans la glace, au port de Genève. Mais quels beaux jours pour les patineurs et les vélocipédistes, se livrant à leurs fols ébats sur l'immense cristal aquatique. Malheureusement trois d'entre eux y ont trouvé la mort, et trois autres ont dû prendre un bain forcé sous la glace rompue, jurant bien, cette fois, qu'on ne les y prendrait plus.

Hélas ! pendant qu'à Genève on s'amusait si fort, nos enfants, forcément réduits par la neige à l'inaction, grelottaient ici, faute de combustible inabordable. A défaut de mieux, on s'est jeté sur des feuilles sèches, au moyen desquelles on s'est bien fumé un peu, mais on a échappé à la congélation.

Rien d'étonnant qu'un pareil hiver ait laissé des traces dans un pays de vignobles, et qu'en ce moment on rencontre d'assez nombreux ceps sans vie, ou ne produisant que des branches infructueuses. A cela est venue s'ajouter la gelée de la Pentecôte, qui a détruit, dans huit communes voisines, un bon tiers de la récolte, déjà compromise par les rigueurs de l'hiver. Cependant,

pour nous, grâce à Dieu, nous ne pouvons pas trop nous plaindre : le voisinage du Lac nous préservant des gelées tardives, nous espérons, malgré tout, faire une assez bonne vendange.

Malgré les brusques changements de température dus au voisinage du Jura et des Alpes couverts de neige la moitié de l'année, l'état sanitaire a été bien satisfaisant ces deux dernières années.

A cette occasion, nous devons payer un tribut de reconnaissance à la mémoire de feu M. Germain, ancien élève de Cellule, docteur médecin à Douvaine, que le bon Dieu a appelé à une vie meilleure en juillet 1889. Durant son séjour en ce pays, il a prodigué gratuitement ses soins à tout notre personnel des deux maisons. Aussi a-t-il laissé parmi nous de biens vifs regrets.

3. — Depuis que nous avons pris la direction des deux orphelinats, de précieuses améliorations ont été faites : à Saint-Joseph, le personnel est mieux logé, grâce à quatre nouvelles chambres desservies par un bel escalier en fer ; plusieurs pièces de terre, offertes par des propriétaires gênés, ont été acquises ; la basse-cour s'est enrichie d'une vaste plate-forme cimentée pour le fumier, et d'une citerne contenant 40 mètres cubes d'engrais liquides, que des tonnes à purin perfectionnées transportent sur les champs et les prés. La porcherie complètement modifiée, vient d'être prise comme modèle par un grand propriétaire du voisinage. Elle renferme de quarante à cinquante locataires parfaitement logés.

Aux améliorations du dedans correspondent naturellement les améliorations du dehors. Ainsi, grâce aux soins du F. Romuald, l'état actuel de nos cultures, de la vigne surtout, est bien amélioré. Dire ce qu'à coûté de labeurs cette transformation ne serait pas facile. Que de défoncements, que de drains et d'engrais achetés ! Si du moins le succès venait régulièrement couronner ces louables efforts ! Mais il n'en a pas été ainsi en 1890. A côté de la vigne dont la récolte a été fort belle, nous avons vu pourrir dans nos champs, par suite de pluies persistantes, la moitié de nos pommes de terre, et le fléau a atteint toute la contrée. Mais cette épreuve ne doit pas nous décourager ; car ce tubercule, cultivé dans de bonnes conditions, vient très bien à Saint-Joseph-du-Lac. En effet, malgré l'année

défavorable, dix grosses pommes de terre pesant ensemble 3<sup>k</sup>400 et plantées avec leurs germes à 1 mètre de distance, ont produit des tiges de 2<sup>m</sup>50 de longueur et 42 kg de tubercules, ce qui aurait donné à l'hectare 38,000 kg, semence déduite (plus de 2000 fr.)

Le phylloxera, cette terrible maladie de la vigne, est venue s'ajouter ici au mildew (prononcez mildiou). Deux de nos voisins se sont vus contraints officiellement d'arracher une partie de leurs vignes phylloxérées; mais, Dieu merci, il n'y a rien dans les nôtres, grâce à la vigueur des ceps. Quant au mildew, il est si bien combattu chez nous par la bouillie bordelaise, que, des bateaux à vapeur naviguant sur le lac, les voyageurs distinguent fort bien nos vignes d'avec les autres à la couleur verte des feuilles.

Faute de ressources, le P. Joseph, toujours infatigable pourtant pour développer ses œuvres et assurer leur avenir, n'avait pu continuer la construction commencée en 1889, mais elle est si avancée en ce moment, que tout sera terminé avant la fin de l'été. De précieux avantages résulteront pour nous de cette construction, qui va relier notre habitation à la chapelle, et permettra de doubler le personnel dirigé et dirigeant. La principale cour se trouvera à l'abri de la froide brise du nord, l'accès de la chapelle sera à couvert, et la perspective de l'ensemble y aura beaucoup gagné.

4. — Pendant quelque temps, par suite de préventions et de malentendus, nos relations avec l'évêché ont été assez difficiles. Nous avons craint même un moment que l'autorité épiscopale n'interdît au public l'accès de notre chapelle, sous prétexte que cela détournait les habitants des églises paroissiales. C'eût été très fâcheux pour les gens des environs. Dieu merci, ces difficultés se sont dissipées, et nous voyons toujours avec joie le clergé voisin faire appel à notre concours pour les retraites, le temps de carême et les fêtes patronales.

Un de nos bons voisins, M. l'abbé Roy, curé d'Hermance (Suisse), a été l'objet d'une démonstration bien touchante de la part de ses paroissiens. Ceux-ci ayant appris que Mgr Mermillod l'avait nommé à une cure plus importante, n'ont épargné aucune démarche pour le conserver, et, finalement, Monseigneur s'est rendu à leurs désirs. Aussi quelles ne furent pas leurs exclamations de joie en apprenant cette bonne nouvelle!

La piété est en si grand honneur dans la paroisse de Cruseilles, chef-lieu de canton de la Haute-Savoie, que quiconque n'en connaîtrait les habitants que par les exercices de religion qui s'accomplissent dans leur vaste église, pourrait se croire dans une grande communauté. Or, parmi les pieux exercices affectionnés à Cruseilles, il faut mentionner les pèlerinages annuels. Nous en avons eu l'an dernier une preuve fort édifiante. Le lundi de la Pentecôte, cent dix pèlerins, le maire en tête, et conduits par leur vénérable archiprêtre, aidé de son vicaire, sont arrivés à Saint-Joseph-du-Lac, but de leur pèlerinage, vers 8 heures du matin. Avertis de leur arrivée par leurs chants, nous sommes allés les recevoir avec notre musique, qui les a conduits à la chapelle, encore tout ornée de guirlandes et d'oriflammes. Il y a eu d'abord messe basse de communion générale, avec allocution du P. Joseph, suivie d'un modeste déjeuner à l'ombre de nos marronniers fleuris, puis grand'messe à 10 heures; on se réorganise ensuite en procession jusqu'à Saint-François, où un frugal dîner, préparé sous un hangar converti en forêt, attendait les pieux pèlerins. A l'heure convenue, la procession se remet en marche, passe à l'église de Douvaine, qui se remplit à l'instant, y reçoit les félicitations de M. l'abbé Gruffat, archiprêtre, puis la bénédiction du très saint Sacrement, et retourne au bateau par Chens, laissant partout sur son passage un parfum de piété bien propre à rappeler la ferveur des premiers âges de l'Eglise.

5. — Depuis l'arrivée du P. Ducloux, l'esprit de nos enfants s'est sensiblement amélioré. C'est que le cher Père, chargé spécialement de les suivre en classe, au réfectoire, au dortoir, partout enfin, a su gagner leur confiance. Concurremment avec la dévotion à la sainte Vierge, qui réunissait déjà sous sa bannière plus de la moitié des enfants, il a organisé la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, avec la communion générale tous les vendredis du mois. Daigne ce divin Cœur bénir de plus en plus notre communauté!

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS, A DOUVAINE

JUILLET 1889. — JUILLET 1891.

1. Personnel. Première messe du P. Dekindt. — 2. Première communion. — 3. Congrégation des enfants de Marie. Indulgence de la Portioncule. — 4. Etat sanitaire. Mort d'un enfant. — 5. Relations avec le clergé. — 6. Nouveau mur de clôture. Tramways de Genève.

1. — Le personnel de Saint-François se compose du P. Schlewck, directeur, et du P. Dekindt chargé du catéchisme. Celui-ci s'est occupé, en même temps, de la formation de jeunes organistes, en sorte que nos offices n'ont plus rien à envier à la plupart des paroisses. Les FF. Louis de Gonzague et Fuscien sont chargés de l'école; le F. Magloire, du jardin et de l'agriculture.

Un des principaux faits à relater est la première messe que le P. Dekindt, un des premiers orphelins de cette maison, a chantée au sein de sa famille adoptive. Voici le compte rendu de cette cérémonie, fait par le *Courrier de Genève* :

Dimanche dernier (20 août 1889), une touchante et pieuse cérémonie se célébrait à l'orphelinat de Douvaine. Pour la première fois depuis que cet établissement existe, un orphelin, le premier recueilli par le R. P. Joseph, récemment ordonné prêtre et agrégé à la congrégation des Pères du Saint-Esprit, montait à l'autel et célébrait la messe, au milieu d'un grand concours d'amis, dans la chapelle de l'établissement, élégamment décorée pour la circonstance. Cette cérémonie, si solennelle déjà par elle-même l'était rendue plus encore par de beaux chants, admirablement exécutés par la chorale du cercle d'ouvriers de Genève, fondé par le P. Joseph. A l'évangile, le P. Joseph a pris la parole et, d'une voix que l'émotion et la reconnaissance faisaient trembler, il a salué le nouveau prêtre, autrefois son fils, maintenant son frère dans le sacerdoce.

Après la cérémonie, un cordial banquet réunissait les assistants, dont quelques-uns étaient venus de fort loin : de Lyon, de Chambéry, sous un hangar transformé en salle de verdure et orné de guirlandes, de bannières et d'écussons. Deux toasts furent portés, l'un par le P. Joseph aux bienfaiteurs de la maison et l'autre par M. le baron de la Rive, ami de l'orphelinat, au P. Dekindt, en lui souhaitant de longues et fécondes années de ministère. Quelques artistes de bonne volonté, amis aussi de l'orphelinat, ont charmé et égayé de leurs chants la fin du repas.

2. — Tous les ans, nous avons une première communion. Le

chiffre des deux années 1890 et 1891 s'élève à 41. Cette année surtout, la première communion a revêtu un caractère particulier : un enfant juif de quinze ans, baptisé la veille, eut le bonheur de s'asseoir ce jour-là, avec ses camarades, au banquet sacré. Son père, habitant de Genève, ne mit aucun obstacle à la conversion de son fils. « Faites-en ce que vous voudrez, disait-il, pourvu qu'il soit un honnête homme. » Quant à l'enfant, comme il ne montrait aucune aptitude pour les travaux des champs, son parrain, remarquable peintre de vitraux d'église, l'a immédiatement pris à sa charge et emmené avec lui.

Tous les ans, nos premiers communians font une grande promenade. Cette année-ci, ils ont été spécialement favorisés par une traversée sur le lac, depuis la côte de Savoie jusqu'à la côte de Suisse, et de là ils se rendirent à pied jusqu'à Ferney-Voltaire, où se trouve encore un orphelinat fondé sous la direction du P. Joseph. Inutile d'ajouter que les enfants furent gâtés par l'aumônier et les Sœurs, qui sont maintenant à la tête de cette maison.

Outre ces grandes promenades accordées aux premiers communians, nous en faisons encore d'autres, de temps en temps, dans nos environs si pittoresques et remplis des pieux souvenirs de saint François de Sales. Ainsi nos enfants se dirigent-ils volontiers vers les Allinges, où l'on conserve encore le chapeau du saint évêque de Genève.

Nos retraites annuelles ont été prêchées, l'année dernière, par le P. Dessaint, et cette année par le P. Richert, venu de Beauvais. C'est avec beaucoup d'attention et de recueillement que les enfants écoutèrent leurs instructions, et tous sans exception s'approchèrent des sacrements.

3. — Pour entretenir parmi eux l'esprit de piété, nous avons fait revivre la congrégation de Marie, qui, par suite de certaines circonstances, avait cessé d'exister. Au premier appel, la plupart des enfants se sont fait inscrire; et, pendant l'année, ils aiment à s'approcher en général, au moins une fois par mois, des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Notre chapelle jouit du privilège de la Portioncule. Dès la veille déjà, à deux heures de l'après-midi, où l'indulgence peut être gagnée, elle se remplit de pieux pèlerins, qui ne cessent

de sortir et de rentrer pour gagner autant de fois que possible les indulgences attachées à la visite de notre sanctuaire. Et parmi nos plus aimables visiteurs, nous comptons particulièrement la communauté de saint Joseph-du-Lac. Parmi les fêtes de la maison, nous devons signaler nos adorations perpétuelles, car nous en avons deux à Saint-François : le 14 juillet et le 17 septembre ; c'est ordinairement un prêtre étranger qui officie en ces jours.

4. — La santé du personnel et des enfants est bonne, et même, lorsque l'influenza faisait d'assez nombreuses victimes dans la contrée, nous n'avons pas eu trop à souffrir. Sur la population totale des deux maisons, qui est de 170 personnes, il ne s'est produit qu'un seul décès, et encore a-t-il été causé par un bien fâcheux accident. Dans une dispute survenue entre deux enfants occupés à éplucher des légumes, sous les yeux d'une Sœur, l'un d'eux a frappé son camarade au ventre avec son couteau, et, quatre jours après, la pauvre victime succombait, dans les meilleurs sentiments, demandant pardon pour le coupable au désespoir. Les journaux hostiles ont voulu exploiter contre nous ce fait, assurément très regrettable ; mais la justice, prévenue aussitôt, et sachant qu'aucun soin n'avait été négligé pour sauver la vie de l'enfant, nous a couverts contre la mauvaise presse, qui ne cachait pas son dessein de faire fermer nos deux maisons.

5. — Le R. P. Joseph, supérieur, et le P. Dekindt ont prêché la station des Quarante-Heures dans une de nos paroisses voisines. Pour les confessions du temps pascal, nous avons aussi prêté notre concours aux curés de différentes paroisses ; mais c'est surtout dans le canton de Genève qu'on demande le plus notre ministère. Bien des fois déjà le P. Supérieur a eu l'occasion de faire l'office de curé le dimanche, et les autres Pères ont été surtout appelés pour les confessions pascales.

6. — Dans le courant de cette année, nous avons mieux aménagé nos cours de récréation. Le R. P. Joseph les a fait complètement clore de murs, en sorte que nous sommes maintenant à l'abri des regards indiscrets. En même temps, ces cours ont été fournies de différents instruments de gymnastique.

Un autre avantage que la communauté aura désormais, c'est une communication plus directe et plus rapide avec Genève, où

nous avons nos principaux fournisseurs. Un tramway à voie étroite vient d'être construit depuis Genève jusqu'à Douvaine, et il passe devant notre porte. Ces Messieurs de l'administration nous accordent un arrêt facultatif, en sorte que nous pouvons monter ou descendre devant l'orphelinat.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE SEYSSINET

SEPTEMBRE 1889. — AOUT 1891.

1. L'œuvre de Seyssinet. — 2. Moyens. — 3. *Le Lis de saint Joseph*. — 4. Confrérie de Saint-Joseph. — 5. Chapelle de Saint-Joseph. — 6. Installations intérieures. — 7. Nos enfants. — 8. Personnel. — 9. Fêtes religieuses. — 10. Nos relations dans le diocèse. — 11. Ministère. — 12. Visites extraordinaires. — 13. Appel à nos confrères.

1. — Le *Bulletin* de septembre 1889 annonçait le transfert à Seyssinet de l'œuvre apostolique des clercs de Saint-Joseph, fondée, il y a seize ans, à Beauvais. Malgré ce changement de lieu, elle est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine : seulement, privée de son appui naturel, elle doit vivre désormais de sa vie propre.

2. — Les moyens matériels dont elle dispose pour cela sont des plus modestes ; ils se résument en un seul : la charité faite par des âmes dévouées à saint Joseph. Grâce à Dieu, le plus grand nombre des amis de l'œuvre, alors qu'elle était à Beauvais, ont eu à cœur de lui continuer leur dévouement après son transfert à Seyssinet ; et depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1889, lendemain de l'installation des clercs dans leur nouvelle maison, le courrier nous apporte chaque matin le pain du jour.

3. — Mais comme la charité a besoin de stimulants, il importait de conserver les bonnes volontés déjà acquises, d'en augmenter le nombre et d'intéresser pratiquement à notre œuvre, en les groupant par un lien commun, les bienfaiteurs que nous avons dans tous les pays ; c'est de ce besoin qu'est né le *Lis de saint Joseph*. Cette revue mensuelle, pour sa deuxième année d'existence, se tire à 2700 exemplaires et a 2300 abonnés. Depuis huit mois, nous avons reçu 500 nouvelles adhésions.

4. — Saint Joseph étant le protecteur et le père de notre maison, nous devons naturellement avoir à cœur de l'honorer par un culte tout particulier ; aussi, un de nos premiers soins fut-il



de solliciter de l'autorité diocésaine l'érection canonique d'une confrérie de Saint-Joseph affiliée à l'archiconfrérie de Beauvais. Mgr Fava, dès le 15 octobre 1889, eut la bonté de répondre à notre requête, en nous adressant la lettre d'érection demandée. Nous avons déjà plusieurs milliers d'associés ; mais l'exiguïté de notre oratoire nous empêche de donner aux exercices de la confrérie toute la solennité que nous désirerions.

5. — Heureusement que dans quelques jours l'inauguration de notre chapelle nous permettra de satisfaire ce pieux désir. Car nous avons maintenant une splendide chapelle qui flanque gracieusement, sur son côté nord, le château de Seyssinet. Due au talent du F. Ignace, bâtie dans le style du treizième siècle, en pierres de taille de La Grive, elle a bel air, avec son chemin d'accès en pente douce, son perron, son porche à porte monumentale, englobant une des tours du château que nous couronnerons sous peu d'un clocher à fines dentelures. Elle est encore toute nue, il est vrai, mais avec le temps, nous en ferons un sanctuaire digne de saint Joseph. Déjà les familles bourgeoises qui nous environnent nous ont promis plusieurs des objets d'ornementation intérieure, et le Père supérieur a pu obtenir de Rome un corps saint tout entier ; c'est un enfant de douze ans, martyrisé dans les premiers siècles de l'Église, il a nom : Placide.

C'était peut-être de la hardiesse que de construire un pareil édifice sans avoir les premiers fonds, mais c'est là un acte de foi que nous avons voulu faire dès la première heure, en la puissance et l'affection de saint Joseph. Il ne trompera point notre confiance. Il nous en a même donné la preuve, en nous permettant de contracter un emprunt dans des conditions exceptionnellement heureuses et en laissant s'achever sans accidents de longs et difficiles travaux.

6. — Ce n'est point seulement la chapelle de Saint-Joseph qui a grevé notre budget. On comprendra qu'une propriété de 20 hectares, négligée pendant plusieurs années, ne se remet pas en bon état sans des frais considérables. Le vignoble, si productif autrefois (l'ancien propriétaire récolta une année 150 hectolitres de vin), ne nous donna l'an dernier que 15 hectolitres. Il importait de défoncer au plus tôt le terrain épuisé et de rajeunir la vigne ; les bois, abandonnés à eux-mêmes, étaient devenus impénétrables, il fallut y faire des coupes intelligentes ;

l'intérieur du château, en certains endroits, tombait en ruine, les enfants n'avaient point de dortoir, la ferme était insuffisante, enfin la construction d'un parloir et d'un four en sous-sol est venue compléter la liste des installations nécessaires. Aujourd'hui, ces travaux urgents sont terminés, mais ils pèseront longtemps sur le budget de la Communauté.

7. — Nos enfants nous sont du reste très utiles pour une foule de petits travaux; et, grâce au système d'enseignement employé, grâce à leur bonne volonté, leurs études ne souffrent nullement des services manuels qu'ils nous rendent; elles sont même assez fortes. Malheureusement, nous sommes obligés de limiter leur nombre au chiffre moyen de 40. Ce ne sont pourtant point les sujets qui nous manquent; pour dix-huit places vacantes qu'il y aura dans quelques jours, nous avons en mains plus de cent demandes. Cet embarras du choix a son bon côté, car il nous permet de nous entourer pour l'admission d'un sujet de toutes les garanties d'intelligence, de piété et de vocation désirables. Aussi, sommes-nous très satisfaits de notre petit monde, qui ne nous donne que des consolations.

8. — Le personnel, bien que peu nombreux, est suffisant pour assurer la bonne marche de l'œuvre. Il se compose du P. Chauffour, supérieur; des PP. Taragnat, économiste; Dessaint, Dévigne, Lavolé, Boucheyras. L'an dernier, c'est le P. Mauger qui était directeur des clercs, mais comme il faut être en même temps professeur, il dut abandonner des fonctions trop pénibles pour son état de santé; c'est un nouveau profès, le P. Lavolé, qui le remplace. Un novice-clerc, M. Ribbes, est chargé de la surveillance. Le F. Casimir, joint aux fonctions de portier et de tailleur, celles de chambriste et de sacristain. Au mois de novembre dernier, le F. Faustlinien vint prendre la direction de la cuisine, en place d'un chef dont les services étaient trop onéreux; enfin, dans le courant de mai, le F. Constant nous arrivait pour donner ses soins à notre jardin potager en détresse. Il est de notre devoir de signaler ici le dévouement d'une bienfaitrice des clercs. Cette bonne demoiselle, âgée de cinquante-huit ans, a bien voulu venir se dévouer à l'œuvre de Seyssinet, qu'elle aima dès son origine. Elle trouve dans les soins à donner à la lingerie de quoi s'occuper largement.

9. — Il est une privation qui nous a jusqu'ici semblé bien

lourde : c'est l'impossibilité où nous sommes de donner aux fêtes religieuses la même solennité que dans les autres maisons de la Congrégation. Nous devons nous contenter des offices de la paroisse; c'est tout au plus, si dans de rares circonstances, comme le 15 octobre, anniversaire de la fondation de l'œuvre; le 19 mars, notre fête patronale; le 24 août, bénédiction de la première pierre de la chapelle et ordination de MM. Grégoire et Gsell, nous avons pu déroger à la simplicité habituelle. Du reste, l'assistance de nos enfants aux offices paroissiaux, où ils ont une large part au chant et aux cérémonies, est pour la population un exemple d'édification, et cela n'a pas peu contribué aux relations d'estime et de cordialité que les familles bourgeoises et les simples habitants ont avec nous.

10. — Cette cordialité de rapports est surtout précieuse, lorsqu'elle existe entre les religieux et le clergé : nous pouvons dire que, sous ce rapport, nous n'avons rien à désirer de mieux. Mgr Fava est d'une grande bienveillance, laissant à notre champ d'action la liberté la plus absolue; et nous n'avons que des amis dans les curés des environs. Mais ce sont nos rapports avec M. l'abbé Pérouse, le pasteur de la paroisse, qui nous sont particulièrement précieux : « Mon église est votre église, nous dit-il, faites-y le plus de bien qu'il vous sera possible »; et il n'est point de grandes fêtes où il ne pousse la délicatesse jusqu'à insister pour nous faire les honneurs des cérémonies.

11. — Grâce à ces relations si cordiales, l'œuvre du ministère nous est facile dans les environs de Seyssinet. Malheureusement, à part la semaine sainte où nous avons tous payé de notre personne, les PP. Supérieur et Économe sont les seuls à pouvoir s'y adonner facilement. Retraites pascals et de premières communions, adoration perpétuelle, sermons de circonstance sont les occasions habituelles où l'on sollicite notre concours. Le P. Supérieur a même prêché tout un carême dans une des paroisses de Grenoble. Outre que cela nous permet de rendre service et de nous créer de bonnes relations, les avantages pécuniaires que nous en retirons ne sont pas à dédaigner.

12. — Notre communauté est trop en dehors des grandes lignes de communication avec la Maison-Mère, pour qu'il nous soit possible de voir souvent quelques-uns de nos confrères. Nous avons eu du moins le bonheur de posséder à deux reprises

le T. R. Père au milieu de nous, le 24 octobre 1889, pour la bénédiction de la nouvelle demeure des clercs, et le 8 avril 1891 à son retour de Rome. Le P. Hubert, venu pour prêcher la retraite du commencement de l'année, resta à Seyssinet du 8 au 24 novembre, prêtant à notre bonne volonté le secours de sa longue expérience. Enfin, Mgr Fava aime à prendre Seyssinet comme but de ses promenades du soir : il nous arrive à l'improviste, accompagné d'amis auxquels il se plaît à montrer ses trésors. « Voilà pourquoi, dit-il, je les conduis à Seyssinet. »

Nous ne pouvons nous empêcher, en terminant ce *Bulletin*, de faire appel à la bienveillance et au dévouement de tous nos confrères, et de leur dire qu'ils feront beaucoup pour nous en propageant notre modeste revue et en inspirant autour d'eux le recours à saint Joseph par l'intermédiaire de ses petits clercs ; ce léger service leur coûtera peu, tout en pouvant avoir pour nous de grands résultats. Du reste, c'est encore là travailler pour les missions d'Afrique et la Congrégation.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Mgr Le Berre. — La Mission des Deux-Guinées, déjà si éprouvée en ces derniers temps, vient encore de faire une perte qui met le comble à ses deuils. Un télégramme, reçu au ministère de la marine, annonce que Mgr Le Berre est mort le 16 juillet. M. le sous-secrétaire d'Etat, dans une lettre du 20 juillet, a fait part au T. Rév. Père de cette douloureuse nouvelle en ces termes :

J'ai l'honneur de vous informer que, par télégramme du 16 juillet courant, M. le Commissaire général de la République dans le Congo Français m'a fait connaître que Mgr Le Berre, vicaire apostolique au Gabon, est décédé le même jour, à Libreville, après une longue maladie.

Je vous exprime tous mes regrets pour la perte cruelle que vient d'éprouver votre Congrégation en la personne de Mgr Le Berre. Je me plais, en même temps, à rendre hommage aux services signalés que ce prélat a rendus à la cause française dans ces parages.

Agréez, etc.

C'est donc le jour de la fête de Notre-Dame du Carmel que ce saint prélat a rendu son âme à Dieu. Il était dans sa soixante-douzième année et avait quarante-cinq ans, quatre mois de profession.

Depuis plusieurs mois déjà, Monseigneur se trouvait très fatigué. Son état avait même, un instant, paru si grave, au commencement du mois de mai, qu'on avait cru, sur sa demande, devoir lui donner les derniers sacrements, qu'il reçut avec les sentiments d'une ardente piété.

Sa maladie causa dans tout le pays une vive émotion; car tous, Européens et indigènes, professaient pour lui la plus grande estime, le plus sincère attachement. Le chef de la colonie, M. de Brazza, allait chaque jour le visiter. Les pauvres Noirs surtout étaient dans la désolation. Tous demandaient à Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge de leur conserver celui qu'ils considéraient et aimaient comme leur père; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les protestants et les païens eux-mêmes s'unissaient à ces prières.

Mgr Le Berre se remit, en effet, quelque peu, et le saint jour de la Pentecôte, il eut même encore la consolation de donner la confirmation à bon nombre de fidèles.

Cependant il sentait de plus en plus, disait-il, peser sur ses épaules le poids de ses quarante-cinq ans d'Afrique. La respiration devenait parfois très difficile; il s'affaiblissait sensiblement.

Ce pieux et zélé prélat avait une très grande dévotion pour le scapulaire du Mont-Carmel, qu'il aimait à distribuer à tous les nouveaux convertis. La sainte Vierge l'a récompensé de cette tendre piété, en l'appelant à Elle le jour de cette belle fête. (Lettres du P. Gachon, 3 mai, 7 et 19 juin.)

Le P. Emmanuel Giron. — Au moment où nous terminons ces lignes, nous recevons une autre bien douloureuse nouvelle : C'est l'annonce de la mort du P. Emmanuel Giron, profès des vœux perpétuels, mort à Loango, le 22 de ce mois, d'une fièvre bilieuse hématurique, après onze jours de maladie. Il était dans sa quarantième année, et avait quinze ans, quatre mois de profession.

Le P. Campana, qui informe de ce décès le T. Rév. Père, ajoute ces quelques lignes :

Le cher P. Giron a eu le bonheur de recevoir les derniers sacrements. Que la sainte volonté du bon Dieu soit faite ! Sa mort est un bien grand malheur pour Mgr Carrie, en ce moment absent de Loango, et aussi pour la Congrégation. Ce bon Père était, en effet, un excellent confrère, un saint religieux et un zélé missionnaire. J'espère qu'il a déjà reçu sa belle récompense, car il a bien travaillé pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres âmes. (Lettres du 25 juin 1891.)

— Nous recommandons également aux prières de nos communautés le bon P. Edouard Schwindenhammer, rédemptoriste, mort à Siviriez, en Suisse, le 30 juin dernier. Quelques moments avant de mourir, il dit à l'un de ses confrères : « Le médecin déclare que mon état est très grave. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Je me remets entièrement entre ses mains... Veuillez prier pour moi, et donner connaissance de ma mort à mes frères Jérôme et Eugène ainsi qu'à la chère sœur d'Amiens. »

Voici la notice du P. Morvan et celle de M. Adrien Montel, dont nous avons annoncé la mort au dernier *Bulletin*.

LE P. MORVAN

DÉCÉDÉ A SAINTE-MARIE DU GABON, LE 5 AVRIL 1891.

Le P. Jean-François-Marie Morvan, né au Faou (Finistère) le 23 mars 1863, était sur le point de terminer sa première année de théologie au grand séminaire de Quimper, quand le directeur de sa conscience, après quelques entretiens sur sa vocation, lui déclara que Dieu l'appelait à une grande grâce : celle d'annoncer la bonne nouvelle aux peuples infidèles. Docile à sa voix, qu'il regardait comme l'organe de la volonté de Dieu à son égard, il demanda à être admis au grand scolasticat de Chevilly, où il entra le 18 septembre 1885. Deux ans après, il passait au noviciat de Grignon, et faisait profession le 26 août 1888.

C'est avec joie qu'il reçut son obédience pour la Mission des Deux-Guinées, où, hélas ! il ne devait pas tarder à succomber.

Ce bon Père, dit le P. Gachon, était arrivé ici bien fatigué, au mois de janvier 1889. Malgré sa maladie de poitrine qui le minait lentement, il rendait tous les services qu'il pouvait. Toujours gai et serviable, il était très aimé de ses confrères, et nous l'avons tous bien vivement regretté.

C'est le 5 avril, à 8 heures du soir, que le cher P. Morvan a rendu

son âme à Dieu. Il avait reçu la veille les derniers sacrements avec beaucoup de ferveur, et avait fait la sainte communion le matin même de sa mort. Il était content de mourir. Tenant son crucifix entre ses mains, il me dit : « Il faudra l'envoyer à ma chère maman, cela lui fera plaisir. » Ah ! il aurait fallu voir avec quelle piété il le portait à la bouche pour le baiser ! « Mon Jésus, ayez pitié de moi, secourez-moi ! » Telles ont été ses dernières paroles. (Lettre du 6 avril 1891.)

M. MONTEL

NOVICE-PRÊTRE, DÉCÉDÉ A GRIGNON, LE 15 JUIN 1891

Né d'une famille toute remplie de foi et de piété, le 10 février 1864, le jeune Adrien Montel conçut de bonne heure le désir de se vouer à Dieu à l'exemple de son frère aîné, le P. Montel, Étienne, et de sa sœur, religieuse Saint-Joseph de Cluny. Il était du hameau de Saulnat, près de Cellule ; il entra, dès l'âge de douze ans (octobre 1876), au postulat de cette maison, et dix-huit mois après (10 février 1878), jour anniversaire de sa naissance, ses succès et sa piété lui valurent la faveur du saint habit religieux, quoiqu'il ne fût encore qu'en sixième.

Passé au grand scolasticat, le 14 septembre 1883, il gagna l'estime et l'affection de tous ses confrères par sa conduite édifiante, son caractère agréable et toujours égal. Mais sa poitrine inspirant quelque crainte, il fut envoyé, après sa philosophie, comme professeur à Mesnières, et y resta deux années. Revenu à Chevilly, il y acheva sa première année de théologie, mais sa maladie de poitrine s'étant aggravée, le T. R. Père l'envoya à la Guadeloupe en septembre 1887. Il y passa trois ans comme professeur, reçut successivement les ordres sacrés et fut ordonné prêtre par Mgr Laurencin, le 13 avril 1890.

Le 20 septembre de la même année, ce cher confrère nous rejoignit au noviciat. Ses forces étaient bien affaiblies, mais son énergie rare le rendait exact à tous les exercices du noviciat sans exception. Au commencement de mai, pourtant, ses forces trahirent son courage, et après les fêtes de la Pentecôte, il déclina rapidement. Le 3 juin, le R. P. Grizard jugea prudent de lui donner l'extrême-onction ; le cher malade nous remercia tous après cette touchante cérémonie.

Malgré son état de faiblesse, il monta encore au saint autel,

le 5 juin, jour de la fête du Sacré-Cœur. Mais quels efforts cette consolation ne lui coûta-t-elle pas ! Aussi ce n'est qu'à grand-peine qu'il pût aller jusqu'au bout. On le transporta dans son fauteuil, où il fit son action de grâce, et ne se releva plus. Le dimanche 7 juin, assis dans son fauteuil à la chapelle de l'infirmerie, et entouré de plusieurs de ses confrères, il eut le bonheur d'émettre ses vœux entre les mains du R. P. Grizard. Les jours suivants, la respiration devint plus pénible, et le 15, au sortir de l'oraison commune, il expira doucement.

M. Montel est la première victime que le bon Dieu a demandé au noviciat depuis sa translation à Grignon ; le premier confrère aussi qui repose au cimetière d'Orly. Le T. R. Père est venu lui-même, accompagné du R. P. Barillec, chanter la messe d'enterrement. Nous avons tous été bien sensibles à cette marque de paternelle affection. Plusieurs personnes du dehors sont venues au service funèbre. M. le Curé d'Orly a voulu y assister également, et a fait, à la demande du T. R. Père, les dernières prières au cimetière.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :
Le 6 juillet, le P. Théophile Meyer, de la cté de Détroit ;

Le 7, les PP. Faxel et Vieux, venant : le premier, de Loanda, et le second de Huilla (1).

Le 24, le P. Pillard, de la Guyane, et le P. Coquet, de la Trinidad.

Mutations. — Dans le courant du mois de juin, le F. Jovien a été envoyé de Mesnières à Saint-Ilan ; il a été remplacé à Mesnières par le F. Marius qui était en disponibilité à Chevilly.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maison-Mère. — La santé du R. P. Collin a été assez éprouvée en ces derniers temps ; et, comme il y a cinq ans, l'air de Bretagne l'avait complètement remis d'un semblable état de

(1) Ils ont obtenu l'un et l'autre du Gouvernement portugais non seulement le passage gratuit, mais encore un congé de quatre mois, avec traitement, comme missionnaires de la colonie portugaise d'Angola.

maladie, le T. R. Père a cru devoir lui procurer de nouveau quelques mois de repos. Le 20 juillet, il s'est donc rendu à Saint-Ilan, où il passera quelques jours, pour aller de là à Notre-Dame de Langonnet. On espère que le bon air, la tranquillité et les soins de nos chers confrères le rétabliront bientôt et qu'il pourra revenir à la Maison-Mère avec de nouvelles forces.

Chevilly. — L'année scolaire s'est terminée au grand scolasticat du Saint-Cœur de Marie le dimanche 19 juillet, par une ordination importante, qui comptait 25 diacres. Mgr Duboin, qui a fait cette ordination, est allé le dimanche suivant donner la confirmation à Mesnières.

Mgr Augouard. — Des lettres de Loango nous annoncent que notre cher évêque des *anthropophages* a fait une bonne traversée. Arrivé au Gabon le 3 avril au matin, M. de Brazza lui envoya immédiatement une baleinière, avec son secrétaire, pour lui souhaiter la bienvenue, et parvenu à terre il fut salué par sept coups de canon. A Loango, son ancienne mission, on lui fit une réception solennelle. Il s'occupa tout aussitôt d'organiser son départ pour Brazzaville; et quelques jours après il se mettait en route, ainsi que le P. Faure et le F. Germain, avec une caravane de 70 hommes. Malheureusement, dès les premiers jours, il fut pris de dysenterie, et malgré tous ses efforts pour continuer son voyage, il se vit obligé, au bout de six journées de marche pénible, de retourner à Loango, afin de se soigner et de prendre quelque repos. Là il fit un vœu au Sacré-Cœur, et au bout de quelques jours le mal disparut. Il s'apprêtait à repartir au moment où il écrivait sa dernière lettre au T. R. Père (24 mai),

Para. — Nos confrères de Para nous annoncent qu'il y a eu dernièrement quelques troubles dans cette ville, mais sans importance. Monseigneur a voulu, cette année, chanter pontificalement la messe dans leur chapelle, le jour de la Pentecôte, en signe d'affection pour la communauté. On dit que c'est la première messe pontificale chantée au *Carmo*. Le nombre de leurs élèves tend à augmenter. Les trois collèges qui leur font concurrence sont agonisants (Lett. du 17 juin 1891).

Sœurs de Saint-Joseph. — Le 2 juillet s'est réuni leur chapitre général qui, d'après leurs constitutions, se tient tous

les six ans. La Révérende Mère Basile a été réélue supérieure générale à l'unanimité moins une voix.

AVIS

Images du V. Père. — Pour satisfaire au désir d'âmes nombreuses, pieusement dévouées à la cause de notre Vénérable Père et répandre davantage son esprit parmi les fidèles, le R. P. Grizard a fait éditer, par une des meilleures maisons de Paris, diverses images présentant des textes choisis parmi les plus beaux passages des écrits de notre saint fondateur, et offrant comme un résumé de sa doctrine spirituelle. — Voici les titres de chaque série : *Esprit de prière*; — *Esprit d'humilité*; — *Esprit de renoncement*; — *Esprit d'abandon*; — *Esprit d'union à Dieu*; — *Mes Adieux* ou testament spirituel du Vénéral Père.

Ces images sont sur papier imitant le parchemin et dorées sur tranche; l'ornementation, d'un style simple et délicat, présente, sur une triple banderole entrelaçant des fleurs de lis, les trois mots : *Ferveur* — *Charité* — *Sacrifice*, avec l'emblème du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. — Prix : 0 fr. 60 la série comprenant six images, ou 13 francs les 12 douzaines. Adresser les demandes au Noviciat. Grignon-Orly (Seine).

Bulletin. — Prière aux différentes communautés de la Sénégambie de nous expédier leurs Bulletins : celles de Saint-Louis, Thiès, Dakar, Gorée et Rufisque pour le commencement d'octobre, et les autres pour le mois de novembre.

Maison-Mère, 28 juillet 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Zèle. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions à la profession. — Retraite et cérémonie de profession. — Retraite annuelle des Pères. — **Bulletins des communautés.** Cellule. — Castelnaudary. — Bordeaux. — Rome. — **Nécrologie.** *Décès:* P. Ingweiler; MM. Aspert et Desprats, novices. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* Travaux de galvanoplastie.

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS À LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 20 juillet, ont été admis à la profession religieuse les 40 novices-clerics, dont les noms suivent :

MM.

GIQUELAY, L.-Marie, né le 17 mars 1865, à Kernascleden (Morb.);
 KUENTZLER, Alph., né le 29 janv. 1864, à Lautenbach (Alsace);
 SUNDHAUSER, F.-X., né le 16 nov. 1864, à Kaysersberg (Alsace);
 JOGUET, Fran.-Gabriel, né le 17 mars 1863, à Flumet (Savoie);
 CABROLIÉ, Auguste, né le 15 mars 1861, à Campuac (Aveyron);
 O'ROKKE, Corneille, né le 23 mars 1861, à Kilcolgan (Irlande);
 SHIELDS, Laurent, né le 16 avril 1863, à Killalon (Irlande);
 O'HART, Jean, né le 7 août 1865, à Otahuhu (Irlande);
 STRÉBLER, Charles, né le 15 octobre 1865, à Mertzwiller (Alsace);
 DIETLIN, Jean-Achille, né le 4 avril 1865, à Durlingsdorf (Alsace);
 THIERRY, Paul-Louis, né le 10 mai 1866, à Reichshoffen (Alsace);
 BREINER, Michel, né le 21 juin 1866, à Mertzwiller (Alsace);
 UNVERZAGT, Louis, né le 27 mai 1865, à Benfeld (Alsace);
 STEINMETZ, Fr.-A., né le 8 juin 1867, à Minversheim (Alsace);
 EHRHART, Eugène, né le 2 mai 1865, à Zillisheim (Alsace);

HAUMESSER, Fr.-Joseph, né le 13 oct. 1865, à Riedwihr (Alsace);
 OBERLÉ, Alphonse, né le 20 avril 1865, à Boofzheim (Alsace);
 MONVOISIN, Gustave, né le 11 septembre 1867, à Vichy (Allier);
 NOIRJEAN, Charles-Joseph, né le 10 février 1866, à Ottrot (Alsace);
 STUDLER, Jean, né le 2 juillet 1867, à Schélestadt (Alsace);
 SÉMERY, Henri-Louis, né le 25 août 1861, à l'île Saint-Pierre;
 ROUPNEL, Julien-Charles, né le 17 mai 1867, à Merlerault (Orne);
 LE CITOL, Fr.-Marie, né le 1^{er} oct. 1859, à Huelgoat (Finistère);
 GUYOT Charles-Jean-Bapt., né le 20 juin 1867, à Servant (P.-de-D.);
 GOURDY, Jean, né le 30 septembre 1866, à Volvic (Puy-de-Dôme);
 BAILLY-COMTE, Paul-Herman, né le 15 déc. 1866, à Morbier (Jura);
 PERRÉARD, Cyrille, né le 8 oct. 1864, à Evires (Haute-Savoie);
 FLICK, Jean-Aloyse, né le 21 fév. 1865, à Memmelshofen (Als.);
 GRENET, Jean-Marie, né le 3 juin 1866, à St-Ignat (P.-de-D.);
 DOWNEY (1), Jean-Michel, né le 19 mai 1861, à Cork (Irlande);
 AUCOPT, Henri-Jacques, né le 9 juin 1868, à Commentry (Allier);
 BRAND, Eugène, né le 8 juillet 1868, à Vovray (Haute-Savoie);
 O'HANLON, Thomas, né le 17 mars 1862, à Gurteen (Irlande);
 MURPHY, Daniel, né en mars 1865, à Meenbanivan (Irlande);
 ULRICH, Romain, né le 10 août 1867, à Zellwiller (Alsace);
 MAC-DERMOTT, Henri, né le 17 mai 1864, à Loughcutragort (Ir.);
 CANCELLA, Louis, né le 12 mai 1866, à Aguas-Bellas (Portugal);
 RÉLING, Joseph, né le 29 juin 1860, à Lièpvre (Alsace);
 BODEVEN, Joachim, né le 6 janvier 1866, à Landaul (Morbihan);
 LE MEILLOUR, Jean-Marie, né le 24 oct. 1869, à Caudan (Morbih.).

Jours de messe mensuelle.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la sainte Messe aux intentions du T. R. Père sont réglés comme il suit.

Le 1^{er}, PP. Giquelay, Kuentzler; — le 2, P. Sundhauser; — le 3, PP. Joguët, Cabrolié; — le 4, P. O'Rorke; — le 5, PP. Schields, O'Hart; — le 6, P. Strebler; le 7, P. Dietlin; — le 8, P. Thierry; — le 9, P. Breiner; — le 10, PP. Unverzagt, Steinmetz; le 11, P. Ehrhart; — le 12, PP. Haumesser, Oberlé; — le 13, P. Monvoisin; — le 14, P. Noirjean; le 15, P. Studler; — le 16, P. Sémery; — le 17, P. Roupnel; le 18, P. Le Citol; — le 19, P. Guyot; — le 20, PP. Gourdy, Bailly-Comte; — le 21, P. Perréard; — le 22, P. Flick; le 23, P. Grenet; — le 24, P. Downey; — le 25, PP. Aucopt, Brand;

(1) Prononcez *Douny* et le nom suivant *Auco*.

— le 26, P. O'Hanlon ; — le 27, PP. Murphy, Ulrich, Mac-Dermott ;
— le 28, P. Cancelli ; — le 29, P. Réling ; — le 30, P. Bodeven ; —
le 31, P. Le Meillour.

RETRAITE ET CÉRÉMONIE DE PROFESSION

10 AOÛT 1891.

La retraite de profession a eu lieu au Noviciat de Grignon du 3 au 10 août, de manière à ménager quelques jours d'intervalle entre cette retraite et celle des Pères. Outre les novices, plusieurs Pères y ont pris part. Ce sont : les PP. Cogniard, Taragnat, Adam, Chauffour, Helmer, Raimbault, Spannagel, Faxel, Gardel, Meyer Théophile et Bénard. Le T. R. Père a bien voulu leur donner lui-même les exercices. Voici un aperçu de ses conférences, qui nous a été envoyé par un des novices.

Après une année de noviciat, une retraite est encore nécessaire. Nous voyons, en effet, les apôtres qui avaient fait leur temps de probation sous la direction de Notre-Seigneur lui-même, se renfermer cependant dans la solitude du Cénacle avant d'entreprendre le ministère de la prédication. Dieu veut nous donner à nous-mêmes ce qui nous manque ; aussi devons-nous entrer avec confiance dans notre cénacle et nous y livrer entièrement au divin Esprit, afin de recevoir ses dons avec abondance.

Le T. R. Père a rattaché les matières de ses conférences à trois de ces dons, qui perfectionnent spécialement la volonté : les dons de crainte, de piété et de force.

Le don de crainte est le premier que cet Esprit sanctificateur répand dans nos âmes : crainte salutaire de l'enfer, qui, de grands pécheurs, a fait de grands saints ; crainte de perdre le ciel et ses magnifiques récompenses, auprès desquelles les peines de la vie sont si peu de chose ; crainte de déplaire à Dieu, qui nous a adoptés pour ses enfants et qui nous comble de ses bienfaits. Ce dernier degré est le plus parfait.

Celui qui a ce don de crainte de Dieu est rempli de confusion à la vue de ses misères et de son néant ; plein de respect devant la Majesté divine, qui lui est toujours présente ; fidèle dans les moindres choses.

Le don de piété nous unit affectueusement à Dieu, avec ce

sentiment de respect et d'amour qu'un bon fils a pour le meilleur des pères. L'âme où l'Esprit-Saint a déposé cet inestimable don, est forte contre la souffrance : l'adversité la trouve toujours résignée, souvent même joyeuse ; mais ce qui est remarquable dans une âme où habite la piété, c'est son fidèle accomplissement de la volonté divine. Rien par elle n'est négligé.

Ce don précieux porte aussi à faire avec un grand soin tous les exercices religieux. On dit la sainte Messe avec grande dévotion. La préparation commence la veille au soir avec le grand silence, et l'action de grâces se continue dans la journée, adoucissant les peines quotidiennes. Le Bréviaire n'est pas remis à une heure tardive, qui exposerait à le dire avec négligence ou précipitation. On se sent heureux de le réciter au nom de toute l'Église, en union avec tant de saints prêtres et religieux, pensant que Notre-Seigneur prie avec nous et offre à son Père nos faibles prières (1).

Le don de piété renferme aussi l'esprit d'oraison, car pour bien faire oraison, il faut avoir faim et soif de sainteté, et pouvoir dire sérieusement, avec saint Jean Berkmans : *Volo esse sanctus*.

L'heure qui le ramène aux pieds de Jésus pour la visite, est vivement désirée par le missionnaire : il a tant de choses à dire à Notre-Seigneur ! Ses peines et ses joies, ses craintes et ses espérances sont autant de sujets d'entretien avec son Bien-aimé !

Le pieux exercice du chemin de la Croix est également un soutien pour l'ouvrier apostolique. C'est avec toute l'effusion de son cœur qu'il adore le divin Sauveur nous enseignant la patience par le portement de la croix, nous méritant des grâces de salut

(1) A ce sujet, le T. R. Père a rappelé deux avis importants : le premier, c'est d'avoir autant que possible des heures réglées pour la récitation du bréviaire, surtout pour les Petites-Heures, Matines et Laudes. C'est le moyen de n'être pas exposé à réciter le saint Office avec précipitation ni à se trouver en retard. Le second avis, utile surtout pour les pays chauds, c'est de consacrer à ses exercices de piété les premières heures libres après la récréation de midi, pendant lesquelles on peut difficilement sortir à cause de la chaleur. Ainsi, après Vêpres et Complies, on peut faire sa lecture spirituelle, puis, après 2 heures, on peut user de l'indult que nous avons d'anticiper Matines dès cette heure-là. Alors, on est complètement libre pour la visite des malades et les autres occupations du saint ministère, sans être exposé à retarder son Office jusqu'au soir, et à n'avoir plus de temps pour faire convenablement ses exercices spirituels.

par ses chutes multipliées, nous donnant de parfaits exemples de détachement, d'obéissance et de sacrifice par son dépouillement, son crucifiement et sa mort.

Le T. R. Père ayant dû s'absenter pendant vingt-quatre heures, a chargé le P. Hubert de le remplacer le lundi soir et le mardi matin. S'inspirant des sujets déjà traités, celui-ci nous a montré le don de crainte comme étant le vrai principe de l'attachement inviolable et du dévouement sans bornes que nous devons avoir pour notre famille religieuse.

Mais là ne s'arrête pas le zèle d'une âme toute à Dieu. Accomplir la loi ne lui suffit pas, c'est la perfection qu'elle recherche. Après avoir, sous le regard de Dieu, interrogé son cœur, le T. R. Père donne à ses enfants des avis pieux et pratiques sur la charité fraternelle, les vœux et le bon exemple.

La charité mutuelle est aussi un des effets du don de piété. Attachons-nous à cette vertu, pratiquons-la à l'égard les uns des autres, de manière que ceux qui nous voient reconnaissent à notre union de vrais disciples de Jésus-Christ. La charité est d'abord patiente, *patiens est* : elle est pleine de bienveillance et évite tout ce qui pourrait faire de la peine au prochain, *benigna est* ; elle supporte avec douceur les torts d'autrui, elle ne connaît pas les mauvais rapports, *non cogitat malum* ; elle est humble et généreuse, *non quærit quæ sua sunt* ; elle fait le bonheur des communautés, comme celui des anges et des saints dans le ciel. Enfants de la Congrégation, n'oublions jamais cette recommandation que nous fait le T. R. Père, avec l'apôtre de la charité : *Filioli, diligite invicem*.

Le religieux doit être plein de respect et même d'amour pour ses vœux. Ils sont pour lui un puissant moyen de mérite, puisque, d'après les auteurs spirituels, une seule action d'un religieux a plus de valeur devant Dieu que mille autres semblables accomplies par un simple chrétien.

La pauvreté nous délivre des liens qui retiennent à la terre ; on est heureux de se sentir pauvre, quand on veut être tout à Dieu. L'obéissance nous fait triompher de l'amour-propre ; elle convertit chacune de nos actions, même les moindres, en autant de sacrifices. La chasteté, en nous plaçant au-dessus des plaisirs grossiers des sens, nous dispose à chercher dans une sphère plus élevée le vrai et pur bonheur.

Nous sommes sur le point de partir et de dire adieu à la Maison-Mère. Pour remplir dignement notre mission, nous avons besoin du don de force. Apôtres, nous ne le serons, en effet, que par l'exemple et la souffrance; et, pour demeurer constamment fidèles à ces grands devoirs, il nous faut être revêtus de la vertu d'en haut.

Le bon exemple, nous le donnerons à nos parents, aux confrères avec lesquels nous aurons à vivre, aux peuples au milieu desquels nous serons envoyés. Ah! que nous prêchons bien quand on peut dire de nous : « Ce missionnaire est un saint! »

La souffrance est encore un puissant moyen de salut. C'est en souffrant que Jésus-Christ a racheté le monde et ce n'est pas par une autre voie que nous pourrions faire quelque bien. Aimons donc la souffrance, ou, du moins, acceptons-la avec paix et résignation; et, lorsqu'elle nous accable, rappelons-nous que jamais mieux qu'alors nous ne procurons la gloire de Dieu et ne sauvons les âmes.

Le don de force nous aidera à persévérer dans nos bonnes résolutions. Il est assez facile de bien commencer et de continuer pendant quelque temps; mais le difficile, et l'important cependant, c'est de persévérer sans faiblir et de persévérer jusqu'à la fin.

Nous sommes arrivés au jour de la profession. Au commencement de la cérémonie, le T. R. Père, dans une touchante allocution que nous sommes heureux de donner ci-après, commente ces paroles tirées de l'office du jour, fête de saint Laurent : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.*

Le diacre Laurent est, sans contredit, l'un des martyrs qui ont le plus illustré l'Église dès son berceau. Rien d'étonnant, dès lors, qu'elle ait fait une grande solennité du jour qui nous rappelle les combats et les triomphes de ce saint.

Mais ce jour est-il un jour bien choisi pour votre profession religieuse et votre consécration apostolique? Je n'hésite pas à répondre : Oui, ce jour est bien choisi. Ne vous êtes-vous pas préparés à la profession religieuse et à la vie apostolique, comme Laurent s'était préparé au martyre par l'amour des pauvres et des abandonnés, par le désir et la soif des souffrances, par le dépouillement de tout?

Plus d'une fois peut-être, ceux qui pensent selon la chair, et qui

n'élèvent guère leurs regards au-dessus de terre, vous ont dit : C'est folie de vous engager sans savoir où vous irez, sans savoir à qui vous aurez à faire, et cela pour un succès bien problématique. C'est folie de vous exposer pour un but aussi peu certain à la souffrance, à la perte de la santé et même de la vie!

Quand le préfet de Rome traitait de folie la fermeté de Laurent dans sa foi, et qu'il le menaçait de lui faire passer la nuit dans les supplices, Laurent répondit : « Ma nuit n'est point une nuit obscure. J'ignore, il est vrai, à quelles tortures tu vas me soumettre, mais tout est lumière dans le but auquel j'aspire et dans la récompense qui m'attend. » Votre réponse n'a pas été autre que celle de Laurent : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.*

I. — Les ombres de la nuit, pouvez-vous dire encore, dérobent à ma vue la place que j'occuperai au sein de ma famille religieuse. M'envolerai-je vers l'immense continent africain, objet de tous mes désirs; ou bien voguerai-je vers cette Amérique où, depuis un siècle surtout, affluent tous les peuples du monde, et où des milliers d'âmes affamées restent sans nourriture, faute de pasteurs pour la distribuer; ou bien encore, resterai-je dans cette vieille Europe, chargé de trouver et d'instruire des recrues apostoliques sans cesse renouvelées? *Mea nox.* Tout cela, pour moi, reste caché dans la nuit de l'incertain.

Toutefois, cette nuit, ô mon Dieu! n'est pas pour moi une nuit sombre. Je suis dans la main de mes supérieurs. Pour que j'en sois aimé à jamais, vous avez laissé tomber dans leur âme une étincelle de votre charité, et leur cœur est un miroir sur lequel vient se réfléchir le rayon de lumière divine, qui doit m'éclairer dans la route à suivre pour arriver là où vous m'attendez, là où je serai, par votre ordre, pêcheur d'hommes et moissonneur d'âmes; là, en un mot, où il me sera donné de faire ma nourriture de votre bon plaisir. *Mea nox obscurum non habet.* Et demain, ce soir peut-être, tout cela me sera connu : *Omnia in luce clarescunt.*

II. — L'apôtre saint Paul savait que des chaînes et des tribulations l'attendaient à Jérusalem. Pour moi, il m'a été dit comme à Laurent : *Majora tibi debentur certamina.* Tu ne pourras être apôtre sans avoir à soutenir des combats de premier ordre : *Majora certamina!* Jésus m'a fait entrevoir, comme à Paul, combien j'aurai à souffrir, pour la gloire de son nom : *Quanta oporteat pati.*

Mais, quels seront ces combats, et quelles seront ces souffrances? *Mea nox.* Je l'ignore. De quel nom s'appellera la fièvre qui, la première, me visitera en abordant les rivages africains? De quel nom, celle qui s'attachera à mes pas, qui s'acharnera à ruiner ma constitution? De quel nom celle qui me jettera, pour l'éternité, dans les bras du Christ, comme la croix y jeta saint André? *Mea nox.*

Et si Dieu commande à la fièvre de me respecter, ne serai-je pas moulu par la dent des bêtes? *Dentibus bestiarum molar*. Ne serais-je pas destiné à assouvir la faim d'un cannibale, après avoir été percé de sa flèche; ou bien encore, ne devrai-je pas m'abimer dans les gouffres profonds, creusés par les rapides d'un grand fleuve? *Mea nox!* Tout cela m'est inconnu. Oh! si le martyre m'était réservé!!

Mais, ce qui n'est pas obscur pour moi, c'est que je ne crains rien de tout cela, pourvu qu'il me soit donné de glorifier mon Dieu et de sauver des âmes : *Nihil horum vereor*. Ce que je sais bien, c'est que plus on me parle de dangers et de souffrances, plus on étale à mes yeux des formes multiples de martyre, plus je brûle du désir d'affronter ces dangers et ces supplices. Et si mon nom ne sortait pas pour les postes les plus dangereux, spontanément je m'écrierai avec saint Laurent : *Cur me deseris, Pater!*

La nuit plane donc encore sur les souffrances et les épreuves de toutes sortes qui m'attendent. Néanmoins, ce n'est point là pour moi une nuit obscure, car mon âme les désire toutes; mon cœur leur est ouvert, à toutes; ma volonté les embrasse toutes avec amour. A vous donc, ô mon Dieu, de préparer mon lot de souffrances, et de me fortifier, l'heure venue, où j'aurai à les endurer : *In luce clarescunt*.

III. — Oui, mes chers fils, vous aurez à souffrir, vous vivrez, désormais, de sacrifices. C'est à ce prix seulement que vous répondrez aux desseins de votre divin Maître. Il ne promet que croix et tribulations à ses apôtres. Pourtant, ne croyez pas qu'il vous laissera sans consolations. Il est trop bon pour se résigner à laisser ainsi d'autres lui-même, sans douceur et sans joie. Il les en inonde, lorsqu'ils demeurent fidèles *Superabundo gaudio*.

La vie apostolique et religieuse est un purgatoire, quant aux privations et aux souffrances qu'on y rencontre, et quant aux sacrifices qu'elle exige; mais elle est un paradis, quant à la paix qu'elle procure, quant aux joies et aux délices dont elle enivre. O vie religieuse, vrai paradis en ce monde, tu es mon partage! Je te possède, ô vie quasi-céleste, je t'aime comme j'aime mon Dieu, comme j'aime la sainte Église, comme j'aime les âmes, comme je m'aime moi-même! Je te possède aussi, vie sainte des apôtres, vie d'immolation et de mort incessante! Comment ne pas t'aimer, quand tu fais de moi un instrument de salut pour un grand nombre! Mettre une âme en paradis, mon Dieu, que c'est grand, que c'est admirable, que c'est divin! Mais, y en mettre des centaines et des milliers! Oh! je ne sais plus par quelles paroles exprimer ce bonheur! Aussi, quand il s'agit d'atteindre ce but, peut-on compter pour quelque chose tout ce qui s'appelle privations, souffrances, sacrifices; peut-on compter pour quelque chose la mort elle-même? Non! mille fois non!

Merci, mon Dieu, de m'avoir fait religieux apôtre!

Mes chers fils, dans quelques semaines, dans quelques mois tout au plus, un bon nombre d'entre vous n'auront, pour célébrer les divins mystères et annoncer la bonne nouvelle, d'autre abri que celui d'un grand arbre ou d'un toit de chaume. Qu'importe! Là, comme au sein des plus grandes basiliques, vous ferez, au milieu de quelques noirs, retentir des chants que répéteront les cieus eux-mêmes. *Alleluia!* Louanges au Très-Haut! Oh! le bel *alleluia* que celui que chante pour la première fois un nouveau régénéré, dans un lieu où, depuis des siècles et des siècles, l'écho des bois attendait de pouvoir le redire : *Sanctus! Sanctus! Sanctus!*

Je me sens tout ému en entendant vos nouveaux chrétiens chanter en pleine région sauvage, avec l'ardeur d'accent qui caractérise une foi toute fraîche. Arrière toutes les puissances de l'enfer! Arrière tous les dieux démons! Désormais, le Dieu trois fois saint, un et trois, est notre Dieu! *Amen!* Enfin, répètent-ils, enfin, nos yeux se sont ouverts à la lumière de la vérité! Enfin, nous sommes chrétiens, enfants de Dieu et de la sainte Église! Enfin, nous sommes délivrés d'une malédiction quarante fois séculaire! Enfin, nous sommes les cohéritiers du Fils de Dieu! *Amen! Sanctus! Alleluia!* Ce sont les chants qui remplissent l'éternité, comme ils remplissent votre sanctuaire, bâti de terre et de paille.

Venez, mes fils bien-aimés, venez vous immoler à Dieu et vous dévouer au salut des âmes, en vous établissant dans le sanctuaire inviolable du Cœur Immaculé de Marie!

Immolez-vous! Puis, partez là où par ma voix vous appelle la voix de Dieu. Je voudrais savoir que vous brûlez de l'amour des Séraphins, et que votre obéissance sera toujours prompte comme celle des Anges.

Que dis-je? Puis-je oublier les saintes dispositions qui vous animent en ce moment? Et pourquoi ne pas me contenter de vous dire avec l'apôtre saint Paul : Demeurez ce que vous êtes. *Sic state, charissimi.* Soyez néanmoins, comme Joseph, des enfants d'accroissement.

Je vous confie au Cœur Immaculé de Marie. Je supplie ce Cœur béni d'être à jamais votre guide, votre protection, votre joie, votre consolation, votre salut. *Ainsi soit-il!*

Après cette belle allocution, a eu lieu, selon le cérémonial ordinaire, la profession à laquelle ont pris part les quarante novices dont on a lu les noms au commencement de ce *Bulletin*. Puis les PP. Alaux et Spannagel ont prononcé les vœux perpétuels.

Au salut du Saint-Sacrement, on a fait la consécration à

l'apostolat, selon la formule laissée par notre V. Père. Plusieurs Pères de la Maison-Mère et de Chevilly avaient bien voulu venir s'associer à notre joie, et tout le monde se retira, emportant de la journée du 10 août le plus touchant souvenir.

RETRAITE ANNUELLE DES PÈRES

La retraite des Pères s'est ouverte à Chevilly le dimanche 16 août, pour se terminer le dimanche suivant, jour de la fête du Saint-Cœur de Marie. Y ont pris part :

Les RR. PP. Collin, Barillec, Delaplace, Levavasseur, Grizard, les PP. Peureux. Simonet, Guyot, Hubert, Le Bozec, Stervennou, Jouan René, Huvéty's, Richaume, Jégou, Reffé, Machon, Stoll, Meillorat, Riaux, Spielmann, Coquet, Gerrer, Thuet, Duss, Pallier Blaise, Botrel, Burg, Roserot, Mallet, Dubail, Dangelzer Michel, Schuster, Kuentz, Heintz, Alaux, Pillu, Pallier Édouard, Pillard, Gœpfert Emile, Bichet, Pascal Georges, Vulquin, Epinette, Brennan, Andrieux, Schurrer Xavier, Paris, Latappy Jean, Parsus, Kuentz Prosper, Schaller, Jouan Jean-Marie, Dangelzer Emile, Rémont, Palloc, Dabin, Lejeune, Thiallier, Høegy, Fraisse, Feger, Genoud. Viseux, Barrat, Heitz, O'Brien, Muller Népomucène, Reibel, Leininger, Boyce, Gagnière, Lutaud, Sornin, Gruffat, Dekindt, Maher, Artiguela.

Sont arrivés pendant la retraite, le P. Pascal de la Sénégambie et les PP. Martin, Berne et Le Berre de la Martinique.

Le T. R. Père a fait lui-même toutes les conférences en prenant, comme fonds de ses instructions, les sujets déjà donnés à la retraite du Noviciat, mais si bien adaptés aux besoins des Pères, que tout le monde a écouté ces précieux enseignements avec le plus grand intérêt et la plus grande édification.

Mgr Duboin officia pontificalement aux premières vêpres, ainsi qu'à la grand'messe de la fête du Saint-Cœur de Marie, et le T. R. Père général chanta les secondes vêpres.

A 5 heures et demie, eut lieu la cérémonie des vœux. Le T. R. Père prononça l'allocution suivante :

In me gratia omnis viæ et veritatis.

Mes chers Pères, ces paroles de l'Ecclésiastique s'appliquent littéralement à la sagesse, c'est-à-dire à Jésus-Christ, sagesse incréée,

sagesse éternelle du Père, voie unique pour aller au Père. *Nemo venit ad Patrem nisi per me*; à Jésus-Christ, lumière éternelle, source de toute lumière communicable aux hommes dans le temps, et lumière à la clarté de laquelle, dans l'éternité, nous pénétrerons l'essence même de Dieu, le secret de tous ses mystères et ses beautés infinies. *Lucerna est agnus.*

I. — Louanges et actions de grâces à cette divine Sagesse qui, durant la retraite, a redressé toutes nos voies, *Rectas facit semitas*, en nous faisant mieux connaître les voies de Dieu, et en nous guidant pour nous faire arriver plus sûrement à l'heureux terme où elles aboutissent!

Par la voie du repentir et de la pénitence, elle nous a conduits jusqu'à la fontaine de miséricorde où, plongée dans le sang de l'Agneau, la robe de notre âme a retrouvé toute sa blancheur; par la voie de l'humilité et de l'abandon, elle nous a fait arriver jusqu'à ce fleuve de paix où l'on éprouve ce qui est au-dessus de tout sentiment. Là, notre âme a recouvré toute sa ferveur religieuse et toute sa vigueur apostolique. Par la voie du sacrifice enfin, cette tout adorable sagesse nous a conduits jusqu'à cette fontaine du pur amour, dont les eaux, jaillissant jusqu'à la vie éternelle, ont rendu à notre âme cette ardeur et ces élans tout célestes qui l'ont fait s'écrier avec le plus saint des rois : « O mon Dieu! sinon vous, qu'y a-t-il pour moi au ciel et sur la terre? » *Quid mihi est...*

II. — Mes chers Pères, après avoir rendu hommage à Jésus-Christ, sagesse éternelle, auteur de toute grâce, voie unique pour arriver à la vie éternelle, *In me gratia omnis viæ*, livrons-nous à une autre pensée bien consolante pour nous, enfants privilégiés du Cœur immaculé de Marie : tout ce qui est dit absolument de la sagesse éternelle, l'Église l'applique d'une manière relative à la Très Sainte Vierge. Écoutez donc avec immense allégresse cette bien-aimée Mère, nous dire à son tour de sa voix la plus aimante *In me omnis gratia...* Oh! que c'est bien vrai! Toute grâce est en elle; son cœur en est tout à la fois le réservoir incommensurable et le canal. Aussi nombreuses sont les fibres de ce cœur très pur; aussi nombreux les canaux qui en partent pour offrir partout et à tous ceux qui marchent dans les voies de la justice, des rafraîchissements délicieux de grâce et de vérité.

Allez donc, mes chers confrères, allez avec confiance où vous appelle la divine volonté. Partout, vous aurez à votre disposition l'un des canaux qui partent du cœur de votre Mère. Votre âme a-t-elle soif, soif de Dieu, soif de vertu, a-t-elle soif du salut des âmes, désaltérez-vous à souhait. *Viator sitiens ad fontem os aperiet, et ab omni aqua proxima bibet.* Que dis-je! Vous serez toujours près de son cœur,

inépuisable réservoir de tout don céleste. Puisez-y donc selon le besoin et sans retenue. *Haurite nunc*. Mais quelles sont les voies préférées et providentielles du religieux apôtre?

1^o Tout d'abord c'est la voie de l'oraison, qui est la vraie voie de justice et de paix.

Dans nos oraisons, tenons-nous bien près de notre mère, si près qu'il nous soit donné d'entendre les battements de son cœur. Faisons comme sainte Catherine de Sienne. Toute petite enfant, elle suivait sa mère jusqu'à la sainte Table, et au moment où celle-ci venait de communier, Catherine s'appuyait bien fort sur sa poitrine, afin d'être plus rapprochée, disait la séraphique enfant, du Dieu que venait de recevoir sa mère.

A notre tour, pressons-nous sur le cœur de notre Mère, dans l'oraison, afin d'apprendre d'elle à savourer toute parole de Jésus ou dite de Jésus, afin d'apprendre d'elle à en nourrir nos âmes, et en nourrir l'âme du prochain.

Les paroles de Jésus et les paroles de Marie, oh ! l'excellent, oh ! le précieux viatique pour l'apôtre ! Elles ne sont pas seulement nourriture, mais esprit et vie.

O Mère divine, ô ma Mère, quand je prie, une petite place, je vous en conjure, une petite place près de vous, dans le modeste oratoire où vous reçûtes la visite de l'ange et où vous conçûtes le Verbe de Dieu. Obtenez-nous, par chaque oraison, de faire vivre plus parfaitement en nous Celui qui a été votre vie et votre lumière. Faites qu'il me soit donné de faire briller sa lumière au milieu des peuples infidèles, afin qu'ainsi ils puissent devenir enfants de Dieu. *Dedit potestatem fili os Dei fieri !*

2^o La voie de l'apôtre, en second lieu, est une voie de dévouement et de sacrifice. Mon Dieu, que je sois toujours prompt à me lancer dans la voie du dévouement, que je sois toujours ardent à la suivre sans que ni peines, ni travaux, ni fatigues, ni traverses quelconques ne puissent me ralentir dans cette marche tout apostolique. Je m'y sens si merveilleusement encouragé par votre exemple, ô ma toute bonne et tout aimable Mère, quand je vous vois, pour accomplir un acte de charité envers Élisabeth, vous hâter avec intrépidité par les sentiers montagneux et escarpés ! Ce n'est pas sans une raison toute mystérieuse que l'Esprit-Saint a voulu que je vous voie ainsi *A beuntem per montana cum festinatione*.

Allons souvent, mes chers Pères, puiser à la source féconde de la charité et du dévouement de notre Mère. Elle nous le permet, nous le savons, non seulement elle nous le permet, mais elle nous presse de le faire.

En entendant la voix de Marie, Jean-Baptiste, emprisonné dans le

sein de sa mère, tressaillit de bonheur et fut sanctifié. O très sainte Mère, obtenez-nous de participer largement à votre charité si ardente et à votre zèle si dévoué, afin que, au seul son de la voix des apôtres de votre très saint Cœur, les pauvres infidèles, plongés jusqu'ici dans les épaisses ténèbres de l'erreur, tressaillent de bonheur en entendant la bonne nouvelle et se convertissent. Faites, ô Marie, qu'il en soit ainsi. La gloire de votre Fils y est intéressée, votre propre gloire y est intéressée. *Procul et de ultimis pretium ejus*. N'êtes-vous pas la vraie, l'unique femme forte? Ne devez-vous pas être bénie, aimée, exaltée au loin, dans les immenses régions de l'Afrique et jusque dans leurs confins les plus reculés? Aidez vos apôtres, encouragez-les, fortifiez-les. Ils veulent aimer les âmes comme vous les avez aimées. Ils sont prêts, à votre exemple, à se dévouer pour elles jusqu'à la mort. Oui, mon Dieu, pour les âmes, nous sommes prêts à faire des sacrifices : sacrifice de notre pays et de notre famille, sacrifice de notre repos et de nos aises, sacrifice de toute joie et de toute consolation humaine; et, mon Dieu, si vous le demandez, sacrifice des joies et des consolations surnaturelles; sacrifice, enfin, de notre santé et de nos forces. Et puis, mon Dieu, vous êtes le maître de ma vie, prenez ma vie, et quand il vous plaira. *Pono eam pro ovibus*. Je la donne pour les âmes que vous me confierez; je la donne pour votre gloire en union avec le sacrifice qu'a fait de la sienne sur la croix votre divin Fils.

III. — En terminant, qu'il me soit permis de faire une autre application des paroles que j'ai prises pour texte. Je demande cette permission à Jésus et à Marie. Ne vous semble-t-il pas qu'elles conviennent à notre vénéré Père, notre lumière par ses doctrines, notre modèle par ses exemples?

Son cœur, pendant qu'il était sur la terre, renfermait de si grands trésors de charité, de zèle, de sollicitude pour ses enfants! Serait-il moins riche en dons ou moins généreux à les communiquer, maintenant qu'il est au ciel, comme nous avons toute raison de le croire et de l'affirmer? *Absit*. Je ne pourrais jamais ni le penser, ni l'écrire!

Je suis bien persuadé, au contraire, que Dieu en a fait pour nous un canal de grâces singulières, le canal de toutes les grâces dont nous avons besoin pour mener cette vie de sainteté religieuse et apostolique dont il nous a donné de si précieux exemples.

Du haut de son trône de gloire, il crie à tous ses enfants, à nous, par conséquent : *Sancti estote*. Et pour cela, soyez mes imitateurs. Marchez, à mon exemple, dans la voie de l'abnégation et du sacrifice; puisez, dans une vie toute d'oraison, cette paix, cette suavité, cette douce charité, dont l'Esprit-Saint avait orné mon âme, et dont vous aimez à rappeler le souvenir. Mettez en Dieu et dans le saint Cœur

de Marie toute votre confiance. Aimez les pauvres, les Noirs en particulier, comme je les ai aimés : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

O Marie, puisque vous m'avez permis de dire une parole à la louange et à la gloire de votre serviteur, j'ose vous adresser encore une prière. Par toutes les gloires qui rayonnent de votre Cœur Immaculé, je vous en supplie, rendez plus glorieux encore le tombeau de notre Père; illustrez-le par de plus éclatants miracles, afin que bientôt il nous soit donné de le voir sur les autels. Alors, nous vous le promettons, l'excès de notre joie, avec la grâce de votre divin Fils et par votre protection, engendra dans nos âmes jusqu'à des excès de zèle apostolique et de ferveur religieuse. Votre serviteur nous a laissé par écrit que jamais il n'avait recouru à votre Cœur très pur sans être exaucé. Vous ne rejetterez pas non plus la prière commune de tous ses enfants. *Da servis tuis cum omni fiducia loqui.* Ainsi soit-il!

Après cette touchante instruction, eut lieu l'émission des vœux perpétuels des PP. Alaux, Barrat, Heitz, Muller Népomucène, Reibel et Lutaud, puis la rénovation des vœux prononcée par tous les Pères qui avaient pris part à la retraite. Enfin un beau salut en musique couronna ces pieux exercices.

Le chapitre s'est tenu, comme à l'ordinaire, le lundi matin à 9 heures. Le service pour les défunts de la Congrégation a été renvoyé au lendemain, à cause de l'occurrence de la fête de Saint-Barthélemy. La messe a été chantée par le R. P. Machon.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-SAUVEUR, A CELLULE

JUIN 1889. — JUILLET 1891.

1. Personnel, mutations. — 2. Petit séminaire. Etudes. Nombre. Piété. — 3. Petit scolasticat. — 4. Noviciat des Frères. Orphelinat. — 5. Ministère. — 6. Visites de Mgr Boyer. Lettre exprimant ses sentiments pour la Congrégation. — 7. Influenza. Décès. — 8. Visites. — 9. Pèlerinage à Notre-Dame du Port.

1. — Dans le cours de ces deux dernières années, le personnel de la communauté a été à peu près entièrement renouvelé. En août 1889, les PP. Jules Brunetti, Chauffour, Grès, Muespach et Dessaint, recevaient de nouvelles destinations. Ajoutons le

départ du P. Schaal, resté un an ici pour le rétablissement de sa santé. Le P. Kunemann fut nommé, en septembre 1889, supérieur de la Communauté, en remplacement du P. Brunetti. La discipline et la classe de rhétorique furent confiées au P. Spielmann; l'économat au P. Ott, et la direction du Petit Scolasticat au P. Berstch. Avec eux arrivaient les PP. Palley et Travers, ainsi que de nouveaux scolastiques pour la surveillance des sections.

Le P. Kunemann se mit à la tâche avec une ardeur que sa santé, déjà trop ébranlée, ne put soutenir longtemps. Le T. R. Père, venu à Cellule le 25 octobre pour son installation, lui prescrivit des soins particuliers, qui ne purent arrêter les progrès de la maladie. Le 30 novembre, le bon Père faisait ses adieux à la communauté et partait pour Paris. Quelques jours après, il retournait au Sénégal où il put enfin trouver la guérison. L'intérimat fut rempli par le P. Spielmann, premier assistant, qui conservait en même temps ses autres fonctions. Enfin le lundi 17 avril 1890, une lettre du T. R. Père, lue devant les Pères et les Frères réunis, le nommait définitivement supérieur.

Au mois d'août dernier, les PP. Ott, Thomas, Jarles et Rumbach nous quittaient et étaient remplacés par les PP. Stoll, Parsus, Paris, Baumann et Michon.

2. — Le petit séminaire, notre œuvre principale, a reçu, pour les études, une direction nouvelle. En 1889, nous avons commencé, en effet, la préparation aux examens du baccalauréat, dont on avait cru devoir s'abstenir jusque-là, pour ne pas compromettre des vocations naissantes. Le premier résultat a été très consolant. Les quatre candidats présentés (deux scolastiques et deux élèves) ont tous été reçus, et deux avec mention. La nouvelle s'en répandit rapidement et fit une excellente impression dans le public.

Aux dernières vacances, des prospectus furent lancés qui changeaient quelque peu les conditions de la pension et élevaient son prix à 400 francs. Malgré cela, la rentrée assez heureuse, vu les circonstances, nous a permis de maintenir à 110 le chiffre des petits séminaristes. Mais les causes de diminution mentionnées au dernier *Bulletin* subsistent toujours. Disons que l'annexion de la maîtrise de Clermont au petit séminaire de

cette ville est sans contredit la plus importante. Jouissant de privilèges exceptionnels (1), elle compte en ce moment 80 enfants, dont la moitié au moins devrait, en temps ordinaire, entrer chez nous.

La retraite d'octobre 1889 a été prêchée par le P. Kunemann, et celle de 1890, par le P. Reffé.

L'esprit de nos enfants est d'ailleurs excellent. La dévotion du Sacré-Cœur a fait depuis plusieurs années de grands progrès. En ce moment, la Communion du premier vendredi du mois est une communion générale. La rentrée prochaine s'annonce dès maintenant comme favorable et nous permettra peut-être d'augmenter notre nombre.

3. — Le petit scolasticat s'est considérablement accru depuis la suppression de celui de Langonnet. En octobre 1889, le nombre des titulaires et des postulants était de 78. De nombreux départs le réduisaient à la fin de l'année scolaire à 60, et il se trouve, en ce moment, de 65.

Le scolasticat était trop étroit pour contenir tout le monde. Un dortoir du petit séminaire fut cédé; on fit deux salles d'étude, et durant quelques mois une douzaine d'entre eux furent mélangés à la section des moyens. Comme par le passé, ils tiennent une place honorable dans leurs classes.

Le 29 juin 1890, eut lieu une prise d'habit qui comptait six titulaires. En janvier 1891, une nouvelle de 7 titulaires. Enfin, l'année passée, M. Frey novice, a été ordonné prêtre à Clermont, et cette année, en mai, M. Schneider, grand scolastique chargé des cours de sciences mathématiques, a reçu la tonsure.

4. — Le noviciat des Frères compte en ce moment 15 postulants, dont quelques-uns sont venus d'Allemagne. Ils sont sous la direction du P. Parsus, économe.

L'orphelinat, qui comprenait par le passé une vingtaine d'enfants, n'en a plus aujourd'hui que 7. Nous avons limité leur nombre nous-mêmes autant que possible. Cette œuvre semble être plutôt pour l'établissement un embarras qu'un secours, et les circonstances en rendent la direction difficile.

5. — Notre ministère extérieur est toujours le même. Un Père remplit les fonctions de vicaire à la paroisse; un autre va jour-

(1) La remise très forte dont ses élèves jouissent leur est accordée jusqu'à la fin de leur grand séminaire.

nellement dire la messe chez les Sœurs de la Miséricorde. Le P. Supérieur, qui est le confesseur ordinaire de cette communauté, a prêché, cette année, la retraite aux élèves du pensionnat.

Au temps de Pâques, nous sommes presque tous en tournée apostolique, les uns pour les confessions, les autres pour prêcher la Passion. Et pendant l'année, MM. les Curés, surtout ceux des paroisses environnantes, nous invitent fréquemment pour leurs premières communions, l'Adoration perpétuelle et leurs fêtes patronales. Eux-mêmes sont heureux de venir nous visiter au petit séminaire, où ils reçoivent toujours une aimable hospitalité.

6. — Mgr Boyer se fait un devoir de venir à Saint-Sauveur trois ou quatre fois chaque année. Il a présidé, comme d'habitude, les deux dernières distributions de prix, où nos élèves ont exécuté, avec beaucoup d'entrain, les deux drames du P. Chauffour : *David et Jeanne d'Arc*.

Celle de cette année a été particulièrement brillante. Mgr Boyer y assistait avec M. Beauregard, vicaire général et le supérieur du grand Séminaire. De plus, une foule considérable d'ecclésiastiques. Nos élèves ont joué *Bouvines* du R. P. Longaye. Ce qui a rendu la journée plus belle, c'est sans contredit nos succès aux derniers examens : un bachelier ès sciences, M. Recht scolastique, et sur 7 candidats pour les lettres, 5 reçus, l'un d'eux avec mention. Ce résultat a été d'autant plus remarqué que tous les établissements autour de nous, y compris le lycée, ont été fort maltraités. D'après les renseignements que nous avons, aucun d'eux n'a plus de 5 candidats reçus, bien que le nombre des présentés ait été deux ou trois fois supérieur au nôtre.

Les deux dernières réunions des anciens élèves ont été aussi rehaussées par la présence de Sa Grandeur, ainsi que la fête patronale du séminaire au 19 mars.

Le P. Hubert avait eu la délicate pensée de lui adresser un extrait de lettre du P. Muraton, de la Mission de Huilla, l'un des nombreux missionnaires que nous ont fournis l'Auvergne et Cellule. Monseigneur en a été très flatté et lui a répondu par la lettre suivante qui témoigne de son estime pour la Congrégation

Mon cher P. Hubert,

Je vous remerce de vos prières et de vos vœux. Mon religieux souvenir vous est également fidèle.

J'ai lu avec grand intérêt le fragment de lettre du bon P. Muraton, notre compatriote. Je donne des ordres pour qu'il soit reproduit aussitôt que possible par *la Semaine religieuse*. Vous avez une belle part à l'évangélisation du continent africain. Vous êtes les plus anciens missionnaires français de cette partie de l'Afrique, vers laquelle se portent les regards et les sympathies de l'Europe, mais surtout la sollicitude du chef suprême de l'Église. Votre action y est d'autant plus efficace qu'elle opère avec moins de bruit. C'est l'action surnaturelle, et je suis particulièrement heureux de compter un si grand nombre des nôtres parmi vos apôtres... Hélas! la triste loi militaire va singulièrement appauvrir la source de cet apostolat : *Rogate Dominum messis*. Toutes les saintes âmes sont et seront fidèles à suivre cet ordre du Maître, et Lui continuera d'envoyer à sa moisson les ouvriers nécessaires.

Recevez, mon bien cher Père, mes sentiments affectueux et dévoués à vos œuvres et à vous, en Notre-Seigneur.

† J. PIERRE, évêque de Clermont.

7. — Nous avons payé nous aussi notre tribut à l'influenza. Nos élèves nous l'apportèrent au retour des vacances du premier jour de l'an. On essaya de résister, mais bientôt, maîtres et élèves, tous se virent frappés, et force nous fut de rendre quinze jours les enfants à leurs familles.

Notons ici deux décès : d'abord celui d'un scolastique, M. Laurent. Il venait d'arriver de Langonnet avec ses confrères, quand une tante voulut le prendre avec elle dans un pèlerinage à Lourdes. Au retour, il eut un refroidissement. Le mal fit des progrès si rapides qu'il mourait trois jours après, le 1^{er} septembre 1889.

Cette année, le 17 avril, succombait aussi presque subitement Joseph Broeg, agrégé frère. Venu d'Allemagne avec le F. Raphaël au noviciat des Frères, alors à Saint-Ilan, il fut, sur sa demande, accepté comme agrégé, et presque aussitôt envoyé en Auvergne vers 1859. C'est dans notre maison de Cellule qu'il a passé sa vie dans l'humilité, le travail et la prière, édifiant toujours les membres de la communauté et les quelques étrangers avec lesquels sa fonction de cocher le mettait parfois en

rapport. C'était un de ces hommes qui attirent les bénédictions d'en haut et qui doivent passer de la terre au ciel.

8. — Nous avons déjà mentionné l'arrivée du T. R. Père général, lors de l'installation du P. Kunemann. Nous eûmes le bonheur de le garder au milieu de nous du 25 au 31 octobre.

Nous avons eu la consolation d'offrir une hospitalité plus ou moins longue à plusieurs de nos confrères venus des missions. Le P. Rolle, qui séjourna deux mois; le P. Campana, le P. Jaouen, le P. Dahin, etc. Enfin, en avril dernier, le P. Grizard s'arrêta un jour à Cellule, dans un voyage qu'il fit en Auvergne pour accompagner un novice prêtre malade.

9. Terminons ce *Bulletin* par le récit d'un pèlerinage à Notre-Dame du Port. Il est d'usage d'offrir à Notre-Dame du Port, pendant la neuvaine qui précède sa fête, un bouquet, qu'accompagne aussi un cadeau, donné par ceux à qui on défère cet honneur. Ce sont les grands établissements du diocèse qui sont appelés successivement à cette fête solennelle.

C'était notre tour en 1889. Toute la maison se transporta à Clermont : Pères, Frères, séminaristes, scolastiques et orphelins. Monseigneur dit lui-même la messe. Les chants, les cérémonies, furent confiés à nos enfants. Après une allocution chaleureuse du P. Chauffour, Sa Grandeur, prenant à son tour la parole, les félicita vivement du spectacle édifiant qu'ils avaient offert à la foule qui emplissait la basilique, sans oublier le bouquet et l'ornement splendide offert par le séminaire. Tous nos enfants avaient communie le matin avec beaucoup de piété, ce qui avait été beaucoup remarqué. Ce pèlerinage nous fit connaître et laissa à la ville de Clermont une excellente impression de notre établissement de Cellule.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES A CASTELNAUDARY

JUILLET 1889. — JUILLET 1891.

1. Elèves de l'école et Alumnistes. — 2. Admissions aux examens. — 3. Retraites, première communion, fêtes. — 4. Conférence de Saint-Vincent de Paul. — 5. Soirées dramatiques et littéraires. — 6. Distributions des prix. — 7. Personnel. P. Schaffner. — 8. Ministère extérieur. — 9. Visites. Mgr Harmel, le P. Baur, le Très Rév. Père. — 10. Maison de campagne.

1. — La communauté de Saint-François de Sales, établie à Castelnaudary en 1887, achève en ce moment sa quatrième

année scolaire; l'historique de ses débuts se trouve consigné au *Bulletin* de juin 1889.

Le nombre des élèves de l'école, qui atteignait à peine le chiffre de 100 à notre arrivée, s'est élevé à 150 à la rentrée d'octobre 1890. Il est difficile de prévoir une augmentation sensible, à cause du voisinage de plusieurs établissements similaires à Sorèze, à Toulouse, etc. Nous possédons toutefois la confiance des bonnes familles du diocèse de Carcassonne, et les diocèses voisins de Toulouse, d'Albi et de Perpignan nous envoient aussi leur contingent. Les Perpignonnais forment une véritable colonie qui s'augmente chaque année, grâce à l'influence du P. Cyprien, capucin, que nos confrères de la Martinique ont connu autrefois sous le nom de P. Viallon, et qui, sous la bure de franciscain, reste profondément attaché à la Congrégation.

Nos enfants manifestent en général de bonnes dispositions : mais l'esprit de bien-être qui règne au sein des meilleures familles fait que nous avons à lutter contre les tendances dont il est le principe. Cependant, si la mollesse et l'insouciance sont des défauts à l'ordre du jour, les élèves savent user des moyens qui leur sont offerts pour maintenir en eux la vie chrétienne. Ils viennent régulièrement se confesser, et s'approchent assez souvent de la sainte Table; les instructions qui leur sont adressées les dimanches et les jours de fêtes sont écoutées avec intérêt, et il est à croire que les bons germes déposés dans leurs cœurs porteront tôt ou tard d'heureux fruits. Les anciens élèves se font un honneur de leurs principes chrétiens et de leurs pratiques religieuses.

L'œuvre de l'Alumnat, annexée à l'école, continue à nous donner de sérieuses consolations. Les jeunes gens qui, au nombre de près de 40, s'y préparent à l'état ecclésiastique, sont des modèles d'application et de bonne conduite pour leurs camarades du collège, dont ils partagent les classes. Une dizaine environ se destinent à la vie religieuse : quelques-uns ont déjà prononcé leurs engagements de scolastiques; cinq d'entre eux doivent subir les épreuves des divers baccalauréats à la session prochaine.

2. — Depuis le mois de juin 1887, nous avons enregistré l'admission de 27 bacheliers ès lettres, 13 bacheliers ès sciences, 1 élève à l'Ecole navale, 2 candidats à l'Ecole de Saint-Cyr; un

troisième est probablement admissible à la suite du dernier concours dont nous attendons de jour en jour le résultat.

A la session de juillet 1891, le nombre de nos bacheliers s'est augmenté de 10, dont 8 pour les lettres et 2 pour les sciences.

3. — Au début de l'année scolaire, les élèves mettent leurs travaux sous la protection divine par une retraite de trois jours. Celle de 1890 a été prêchée par le R. P. Exsupère, capucin de Toulouse, dont la parole ardente et convaincue a su trouver le chemin des cœurs.

La première Communion a lieu le jour de la Pentecôte. Une quinzaine d'enfants y prennent part chaque année, Monseigneur se fait un plaisir de nous témoigner sa bienveillance, en venant le lendemain donner la confirmation aux jeunes communiant; et toujours la nombreuse assistance reste sous le charme de la délicatesse et de l'éloquence du vénéré prélat.

La Fête-Dieu revêt aussi une certaine solennité : les dames de la ville contribuent volontiers à l'ornementation des reposoirs, en nous prodiguant les fleurs et la verdure, et une foule nombreuse et distinguée prend part à la procession. Le dimanche suivant, l'école tout entière, musique en tête, assiste à la procession générale de la ville; le Rév. Père Supérieur est ordinairement invité à porter le Très Saint Sacrement.

4. — La conférence de Saint-Vincent de Paul, établie dès notre arrivée, contribue à soulager beaucoup de misères et initie les nombreux jeunes gens qui en font partie à la pratique de la charité chrétienne. Au moment où la vogue est aux leçons de choses, ce contact avec la misère est une des meilleures que puisse recevoir le jeune homme, et les rigueurs de l'hiver que nous venons de traverser étaient bien de nature à rendre le tableau plus douloureusement instructif.

La caisse de la conférence s'alimente à l'aide de quêtes et de souscriptions volontaires, mais pour faire face à toutes les dépenses, il faut recourir presque chaque année à une loterie. La dernière a été tirée le jour de la fête du Sacré-Cœur : les lots affluaient de toutes parts et les listes étaient remplies longtemps à l'avance. M. Mir, notre député, qui n'a rien de clérical, s'était inscrit pour deux cents billets; deux... bénitiers lui sont échus! Puisse-t-il s'en servir un jour, ainsi que M^{me} Mir, fille du fameux Juif Isaac Péreire!

La plus cordiale entente règne entre les deux conférences de la ville et de l'école : celle-ci est invitée aux réunions générales de ces messieurs, qui, plusieurs fois, ont tenu leurs séances dans notre grande salle de l'Athénée.

5. — Des soirées dramatiques ont lieu à chaque trimestre, et notamment à l'occasion de la fête du R. P. Supérieur. Les élèves des hautes classes exercent, non sans succès, leurs talents de jeunes déclamateurs, en présence d'un auditoire que peut à peine contenir notre vaste salle de théâtre. A diverses reprises, M. Blandin, du Conservatoire de Paris, et M. Baret, du théâtre des Variétés, nous ont donné des représentations classiques pleines d'intérêt.

Au mois d'avril dernier, M. Besse de Larzes, le célèbre poète-improvisateur, accompagné de M. Mosnier, chanteur de genre, nous a émerveillés par ses étonnantes improvisations. Enchanté de l'accueil qui lui a été fait, le poète a offert une séance plus intime aux membres des corporations savantes, établies dans chaque section. La dictée de César, sur cinq sujets différents, improvisés et dictés simultanément, a provoqué les bravos les plus enthousiastes. Les Messieurs de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et le cercle des officiers ont pu l'applaudir à leur tour ; et, s'il conserve un bon souvenir de Castelnaudary, nous sommes heureux de le payer de retour.

Aux soirées dramatiques, il faut ajouter les séances littéraires données par les corporations savantes. Les deux principales ont eu lieu le lundi de la Pentecôte 1890 et 1891, en présence de Mgr Billard, venu pour donner le sacrement de confirmation. Cette dernière avait pour titre *Bouvines* et résumait les gloires de la France du moyen âge. Celle de l'année précédente avait pour but de célébrer Jeanne d'Arc. Monseigneur trouva dans son cœur d'évêque et de Français des accents vibrants de patriotisme et d'amour de la jeunesse. La *Semaine religieuse* reproduit son éloquente allocution, dans un article intitulé : *Une délicieuse matinée à l'école Saint-François de Sales*. Voici la fin de ce beau discours :

« ... Je sens mon embarras en pensant au juge qui a condamné Jeanne. On disait tout à l'heure qu'il était plutôt Anglais ou Bourguignon que Français. Citerai-je son nom ? Rappellerai-je sa dignité ?

Répugnance et dégoût à vous parler de lui . voilà ce que j'éprouve. N'est-il pas *innommable*?

« Consolons-nous tous en appelant de nos vœux le jour où l'Église notre mère placera sur les autels la Vierge inspirée, la libératrice de la France. Le nom de son juge tombera pour jamais dans l'oubli, et je me sentirai fier d'être Rouennais (1), en pensant que le supplice de Jeanne a été le prélude de sa gloire, et son bûcher le marchepied de son trône! »

Nous ne saurions nous empêcher, ajoute la *Semaine*, de féliciter et de remercier le R. P. Corbet et ses dignes collaborateurs de donner ainsi à leurs élèves des récréations portant leur esprit et leur cœur vers les grandes et nobles choses qui, seules, méritent notre amour et notre admiration : l'Église et la Patrie!

6. — Nos distributions de prix ont été présidées, l'une par Mgr l'Évêque de Carcassonne, l'autre par Mgr Duboin, que nous avons été heureux de posséder quelques jours au milieu de nous. Le Révérend Père supérieur prononce le discours d'usage et la proclamation des récompenses est entremêlée de récitations variées et de scènes dramatiques. Un orchestre, composé en majeure partie de messieurs de la ville, exécute les plus brillants morceaux de son répertoire.

7. — Le personnel de la communauté a subi quelques modifications. Leur mauvais état de santé a obligé quelques-uns de nos confrères à nous quitter pour essayer de se rétablir dans des fonctions moins absorbantes. D'autres, les PP. Tranquilli, Schaffner, Dissard, ont obtenu d'aller exercer leur zèle apostolique en diverses missions.

Le P. Schaffner a déjà reçu la récompense de son dévouement, La nouvelle de sa mort nous a été confirmée après deux mois d'incertitude. Un service solennel a été célébré pour le repos de son âme, et les nombreux témoignages de sympathie qui nous ont été manifestés à cette occasion, montrent combien sa mémoire reste chère à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de l'apprécier. Son rare talent de musicien, ses belles qualités d'esprit et de cœur nous le faisaient aimer comme un précieux auxiliaire et un excellent confrère.

8. — Nous conservons d'excellentes relations avec le clergé de

(1) Monseigneur était auparavant curé de la cathédrale de Rouen.

la ville et des environs : le Père supérieur a présidé plus d'une fois des cérémonies importantes, et nous sommes invités à prendre part aux événements religieux qui s'accomplissent autour de nous.

Le ministère extérieur, mentionné au dernier *Bulletin*, n'a point subi de modification. Les prêtres qui s'absentent ont ordinairement recours à nous pour se faire remplacer, et souvent pendant les vacances nous sommes chargés du service de quelques paroisses voisines.

9. — Parmi les étrangers de distinction qui nous ont honorés de leur présence, nous pouvons citer M. Léon Harmel, dont la parole d'apôtre a rappelé à nos jeunes gens les devoirs que leur impose leur titre de chrétiens dans la société; et M. l'abbé Didio, vice-recteur des Facultés catholiques de Lille, venu pour exposer les précieux avantages de la nouvelle Faculté de médecine.

A diverses reprises, nous avons pu donner l'hospitalité à plusieurs confrères, revenant des missions ou de passage dans le Midi. Le P. Bichet a séjourné plusieurs mois dans la communauté : les PP. Acker, Rémont, etc., nous ont visités en se rendant à Bordeaux ou à Notre-Dame de Lourdes. Le bon P. Etienne Baur nous est arrivé de Marseille, épuisé par la maladie et les fatigues du voyage; à son départ, son rétablissement était en bonne voie. Puisse Notre-Dame de Lourdes, qu'il est allé invoquer, ajouter de longues années encore à sa vaillante et féconde carrière!

Notre plus grand bonheur a été de recevoir le T. R. Père général, en septembre 1890, au cours de ses visites à diverses communautés des Sœurs de Saint-Joseph et de l'Immaculée-Conception. Il a passé quelques jours au milieu de nous, avant de se rendre à Limoux, ainsi qu'à son retour. Nous avons pu, en particulier, lui faire les honneurs de notre nouvelle maison de campagne de Layrac, dont il nous reste à dire un mot.

10. — Dès notre arrivée, le besoin s'était fait sentir d'avoir à notre disposition une propriété réalisant l'harmonie si vantée de l'utile et l'agréable. Nous avons loué une maison de campagne, située à 9 kilomètres de Castelnau-dary; mais l'éloignement ne permettait pas d'en tirer tout le parti désirable. Une belle propriété de 25 hectares, située à Layrac, à peu de distance de l'école, étant mise en vente, nous pûmes l'acquérir au mois de

juin 1889. Restaurée et modifiée, elle comprend actuellement une habitation décorée, suivant l'usage, du nom de château et une étable renfermant deux chevaux, quatre bœufs et sept vaches laitières, fournissant chaque jour le lait nécessaire à la consommation : c'est un précieux avantage. Dans la basse-cour, plusieurs centaines de poulets, de canards, d'oies et de dindons prennent joyeusement leurs ébats, et les lapins viennent, aux jours de fête, alimenter notre table. La propriété est en plein rapport et nous espérons en retirer quelques profits. Un beau parc, bien ombragé et abrité contre le terrible vent d'antan, si fréquent dans la terre classique des moulins à vent, permet aux professeurs de s'y délasser de leurs fatigues, les jours de congé. La distance est de vingt minutes à peine : on peut s'y rendre sans traverser la ville et sans frais de costume.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A BORDEAUX

JOIN 1889. — JUILLET 1891.

1. Mutations dans le personnel. — 2. Aumônerie des Sœurs de la Doctrine chrétienne. — 3. Ministère à la chapelle et à l'extérieur. — 4. Installation d'une statue de Notre-Dame des Victoires. — 5. Confrères de passage. Mgr Augouard.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons eu quelques changements dans le personnel de notre petite communauté. Au printemps de l'année 1889, le P. Bosch fut repris d'une maladie assez compliquée. Personne, toutefois, ne soupçonnait le caractère de gravité de cette rechute, lorsque, le 25 juillet 1889, il alla prendre, pour quelques jours, une hospitalité qui lui avait été généreusement offerte, chez les Sœurs Augustines de l'Assomption, à la Tresne. Mais à peine fut-il installé dans une charmante maison de campagne, que le mal redoubla d'intensité et le cloua pendant plus d'une année sur son lit de douleurs. Ce ne fut qu'après treize mois des soins les plus assidus et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, de la part de l'infirmière, Sœur Stanislas, que le cher Père put se hasarder à faire le voyage de Paris, et de là entrer en Alsace par la voie de Bâle (1^{er} septembre 1890). Depuis, il a eu encore beaucoup à souffrir, mais grâce à Dieu, il va mieux maintenant.

Déjà le cher P. Jules Brunetti nous était arrivé le 20 fé-

vrier 1890. En même temps qu'il visitait assidûment le P. Bosch, au plus fort de sa maladie, il continuait le service de l'aumônerie de la Tresne et celui des Sœurs de la Sainte-Agonie du Tondu.

Plus tard, dans le courant de septembre (1890), nous ont encore été adjoints les PP. Mauger et Haumesser.

2. — Près de notre communauté, dans la rue Bigot, se trouve l'importante maison des religieuses de la Doctrine chrétienne. L'aumônier du pensionnat étant venu à mourir pendant la vacance du siège de Bordeaux, MM. les vicaires-capitulaires avaient prié le P. Supérieur de pourvoir au service religieux de cet établissement. Ce service avait beaucoup souffert par suite de l'état maladif du desservant titulaire. Aussi, le bon P. Heitz, qui en fut chargé pendant son court passage à Bordeaux, y trouva-t-il un ample aliment à son zèle, car il fallait à nouveau tout régler et réorganiser. Les Sœurs des écoles, aussi bien que les élèves, étaient heureuses de cette sorte de résurrection de l'esprit religieux qui se traduisit plusieurs fois par des actes de piété et de mortification, surtout à l'époque de la première communion. Tout marchait donc à souhait, lorsque nous arriva le nouvel archevêque de Bordeaux, Mgr Lécot. Son premier acte administratif fut de nous retirer cette aumônerie, pour la confier à un ecclésiastique de la ville. Des missionnaires, disait-on, ne devaient pas être en même temps aumôniers. Cependant il n'a jamais été question de nous faire remplacer pour d'autres aumôneries assez nombreuses qui n'offrent aucune ressource matérielle.

3. — Le nombre des confessions quotidiennes dans notre chapelle a un peu diminué; mais, par contre, nous sommes littéralement envahis à la veille des jours de fêtes ou des grandes solennités. Au dehors, nous avons tous été successivement occupés par une série de prédications et d'autres fonctions du saint ministère dans les paroisses de campagne. Chacun, en particulier, a largement payé de sa personne pour venir en aide à MM. les Curés, soit dans le temps de l'Avent, soit en Carême, soit surtout pendant la durée des confirmations. Le *Bulletin religieux* du diocèse a relaté avec éloge les travaux de nos chers confrères et les succès qu'ils ont partout obtenus. Plaise à Dieu que ce bien ne soit pas seulement passager, mais durable!

4. — Dès son origine, notre chapelle avait été dédiée au Cœur Immaculé de Marie, refuge des pécheurs, et régulièrement affiliée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris. Il semblait donc tout naturel que la statue surmontant le maître-autel fût comme une copie de celle qui est connue sous ce titre dans le monde entier. On résolut d'ouvrir à cet effet une sorte de souscription volontaire, qui permit de réaliser ce pieux désir. Mais il fallait, pour cela, une transformation particulière du grand autel. Ce travail, assez dispendieux, a été presque achevé la veille du 1^{er} mai, et nous avons eu la consolation de célébrer solennellement le beau mois de Marie, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires. Tous les dimanches au soir, nous y faisons l'office de la sainte Vierge et les recommandations en usage au centre de l'Archiconfrérie. Bien des grâces déjà ont été obtenues, et nous avons tout lieu d'espérer que cette belle dévotion favorisera le retour à Dieu de beaucoup de pécheurs.

5. — Notre petite communauté est toujours heureuse de donner l'hospitalité aux membres de la Congrégation qui doivent s'embarquer à Bordeaux ou qui reviennent des Missions. Nous sommes plus heureux encore, lorsque le temps ou leur santé leur permet de séjourner au milieu de nous. Nous avons remarqué que le port de la barbe, qui, aux yeux de nos populations, est le signe distinctif du missionnaire, fait toujours une impression favorable et semble prédisposer les fidèles à mieux écouter la parole de Dieu. C'est ainsi que, durant leur séjour ici, le P. Michel Planeix et les PP. Rémont et Jouan ont inspiré partout en leur faveur une sympathie particulière.

Mais c'est bien Mgr Augouard qui a eu le plus grand succès. Si Sa Grandeur fût arrivée quinze jours plus tôt, Elle eût assurément fait une collecte des plus fructueuses. On ne l'a connu ici que sous le nom d'*Évêque des Anthropophages*, et ce titre a été plus que suffisant pour lui rallier tous ceux qui l'ont vu et entendu.

Avant de clore ce *Bulletin*, nous croyons devoir recommander aux prières de ceux qui les ont connus deux amis de notre communauté que le bon Dieu a appelés à Lui : M. l'abbé Pélisson, qui nous affectionnait particulièrement; et le vieux Courjaud, qui nous a rendu tant de services, pendant une quarantaine d'années qu'il s'occupait de nos intérêts matériels.

COMMUNAUTÉ DE ROME

AOÛT 1889. — AOÛT 1891

1. Personnel. Santé. — 2. Inauguration des nouveaux bâtiments. — 3. Bénédiction de la statue du Sacré-Cœur. — 4. Bibliothèque. — 5. Nombre des élèves. Bon esprit. Œuvres. — 6. Succès aux examens. — 7. Chant Grégorien. Fêtes du centenaire. — 8. Fêtes de l'Immaculée-Conception, du T. S.-Sacrement et de saint Louis de Gonzague. — 9. Visites. — 10. Villégiature des vacances.

1. — Le P. Roserot ayant été rappelé en France au mois de juillet 1890, pour être nommé supérieur du collège Saint-Joseph, à Épinal, le P. Liagre est venu, au mois d'octobre suivant, le remplacer dans sa double charge de préfet des cérémonies et de répétiteur de philosophie. La santé du R. P. Supérieur qui, vers le milieu de l'année dernière, avait inspiré de sérieuses inquiétudes, est en ce moment aussi bonne que possible. Celle des autres Pères se maintient dans un état satisfaisant, sauf celle du P. Brichet, qui souffre depuis plusieurs mois d'une affection au foie. Il est en ce moment en Bretagne, pour y reprendre de nouvelles forces, après vingt-trois ans d'absence.

2. — Quant au Séminaire français, les années 1890 et 1891 compteront parmi les plus importantes de son histoire. Passer huit années entières dans des travaux de démolition et de reconstruction, qui ont peu à peu fait disparaître l'ancienne maison pour lui substituer des bâtiments entièrement nouveaux, et cela sans accident, sans encombre, sans la plus petite interruption dans la marche ordinaire de la communauté, n'est-ce pas une marque éclatante de cette Providence divine, qui s'est plu à couvrir dès son berceau notre cher Séminaire? Mais nous serions ingrats si nous ne donnions, dans nos actions de grâces, une large place à notre grand protecteur saint Joseph. Sa main a été constamment avec nous, parfois d'une manière presque visible. Aussi l'inauguration solennelle du nouveau *palazzo de Santa-Chiara* a-t-elle eu lieu le jour de sa fête; et c'est à l'heure où le R. P. Supérieur prenait son bréviaire pour réciter l'office du Patronage de Saint-Joseph, que l'entrepreneur est venu lui déclarer que, les derniers travaux étant achevés, il quittait la maison et lui en remettait définitivement les clefs.

Ce que sont les nouvelles constructions, ce qu'ont été les fêtes

de leur inauguration, deux lettres adressées de Rome par le T. R. Père Général au R. P. Collin, l'ont déjà raconté dans le *Bulletin* (n^{os} de mars et d'avril 1891).

Voici cependant le petit compte rendu qu'en donnait le *Moniteur de Rome* :

Les cérémonies religieuses d'inauguration du nouveau Séminaire français ont eu lieu hier, et elles ont été accomplies par S. Em. le Cardinal-Vicaire, protecteur de l'établissement. Dans l'église de *Santa-Chiara*, annexée au Séminaire, il y a eu, le matin, messe solennelle, célébrée par Son Éminence, qui, l'après-midi, a donné aussi la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Les élèves du Séminaire, dont la *Schola Cantorum* jouit d'une si haute renommée, ont exécuté à ces cérémonies de la musique en plainchant, avec autant de fidélité des traditions que de *maestria* et d'ensemble dans l'exécution. C'a été un attrait tout spécial de ces cérémonies auxquelles ont assisté un très grand nombre de fidèles.

Après la cérémonie d'hier matin, S. Em. le Cardinal-Vicaire, voulant donner à ses protégés une nouvelle preuve d'affection, a présidé, au réfectoire du Séminaire français, le diner de la communauté.

Au toast délicat qui lui était porté par le doyen des élèves, Son Éminence a répondu en célébrant la bonté de saint Joseph à l'égard du Séminaire français, en portant la santé du Souverain Pontife et celle du R. P. Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, venu tout exprès à Rome pour les fêtes d'inauguration.

3. — Ajoutons un mot sur la cérémonie du 5 juin, qui a été comme le couronnement de ces solennités. Au mois de mars, le R. P. Général n'avait pu voir sous le dôme du gracieux monument construit au milieu de la cour d'honneur qu'une simple maquette en plâtre de la future statue du Sacré-Cœur. La statue en marbre y fut installée la veille même de la fête du divin Cœur de Jésus. Sous ses pieds et dans le socle fut déposé un acte solennel de consécration, signé par tous les membres de la communauté. Le lendemain, notre Cardinal Protecteur voulut bien venir en faire lui-même la bénédiction. Cette belle et pieuse image, pour nous servir d'une parole de Son Éminence, est comme le dernier sceau apposé par le divin Maître au cœur même du nouveau Séminaire. *Pone me ut signaculum super cor tuum*. Au bas de l'édicule, une fontaine jaillissante repré-

sente, par un symbolisme frappant, le fleuve de grâces dont le cœur de Jésus est la source. C'est ce symbolisme qui a dicté les inscriptions qu'on lit sur le piédestal (1).

Ce sont les élèves qui ont bien voulu couvrir les frais de ce monument. Pour parfaire la somme de 10,000 francs du devis de l'architecte, ils eurent la pensée d'organiser une loterie. Obtenir quelques lots du Pape, c'était en assurer le succès. Le P. Bricchet fit part de ce désir à l'un des camériers intimes de Léon XIII, Mgr Mocenni, qui s'empressa d'en parler à Sa Sainteté. Dès les premiers mots qu'il entendit à ce sujet, le Saint-Père ôta sa ceinture et sa calote et y joignit plusieurs camées. Ces lots, comme on le pense bien, assurèrent promptement le placement des billets. Ils ont été, en outre, un gage précieux de la haute bienveillance que le Souverain Pontife se plaît à montrer, en toutes circonstances, au Séminaire français de *Santa-Chiara*.

L'inauguration de ce monument fut une grande et belle journée. Le soir, on illumina tout le cloître, et des milliers de lumières rayonnaient autour du Sacré-Cœur. On se groupa auprès de la chère statue; on chanta des hymnes, on lut des poésies envoyées par plusieurs anciens élèves, et le R. P. Jouet, procureur à Rome des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, échauffa tous les cœurs par le feu de sa parole apostolique.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

Pendant la grande retraite, le T. R. Père a reçu l'annonce de la mort du P. Georges Ingweiller, de la Mission de Sénégambie. Aussitôt, il en a fait part aux Pères, qui tous ont pu dire, le lendemain, la sainte messe pour le cher défunt.

Ce Père est décédé à Dakar le 30 juillet, dans sa trente-huitième année, par suite de maladies compliquées de poitrine et d'estomac. Il était profès des vœux perpétuels et avait 11 ans 11 mois de profession.

(1) Au fronton, la prophétie : *In illa die erit fons vitæ*. Au pied de la statue, la réalisation : *Apud te est fons vitæ*. Au côté droit, la prière : *Sitivi in te anima mea. Quam multipliciter caro mea*. Au côté gauche, la grâce promise : *Ego principium et finis. Ego sitiienti dabo de fonte aquæ vitæ*.

Nous avons également perdu deux novices-prêtres : l'un, M. Aspert, phthisique au dernier degré, est mort dans sa famille, en Auvergne, la veille de l'Assomption, le 14 août, après avoir émis les vœux perpétuels entre les mains de M. le Curé de sa paroisse, autorisé par le T. R. Père à les recevoir; l'autre, M. Desprats, est mort au Saint-Cœur de Marie, le lendemain de la même fête, des suites d'une méningite tuberculeuse.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère : Le 3 août, le P. Leininger, venant de Ballarat; le 18, le P. Jean-Baptiste Pascal, de la Sénégambie; le 20, les PP. Martin, Berne, Laurent Le Berre, et un scolastique, M. Duret, de la Martinique; le 24, le P. Jean-Louis Le Citol, de la Guyane; le F. Gildas et M. Icol, de la Guadeloupe; le 28, le P. Dissard, de la Mission des Deux-Guinées.

Maison-Mère. — Le mauvais temps qu'il a fait durant le séjour du R. P. Colin à Saint-Ilan, l'a porté, au bout de trois semaines, à rentrer à Paris. Il est revenu à la Maison-Mère le 11 août. Sa santé va maintenant comme à l'ordinaire. Il a pu prendre part à la grande retraite et en suivre tous les exercices.

Deux-Guinées. — On vient de recevoir de bonnes nouvelles de la Mission des Adoumas. Il y a maintenant une cinquantaine d'enfants, tous baptisés à l'exception de deux. Les relations du poste avec la Mission qui avaient été si difficiles dans le passé, sont en ce moment excellentes. (Lettre du 8 juin 1891.)

Bas-Congo. — Le P. Krafft, supérieur de la Mission de Malange, vient de faire un voyage dans le royaume de Muata-Yamvo. Parti le 26 mai, il arriva, après seize jours de marche bien pénible, à Xinge, où le capitaine Texeira a établi son campement. Il y rencontra aussi M. Sarmento, l'explorateur portugais dans le pays de Lunda, qui, plusieurs fois, l'avait pressé d'aller le rejoindre pour choisir l'emplacement d'une future Mission.

Le cher Père a rencontré de très grandes difficultés dans ce voyage. Un jour même les indigènes avaient braqué leurs fusils pour tirer sur lui et ses porteurs. Le Père alors, s'avancant du

milieu de son petit groupe, leur montre sa poitrine, en leur disant de tirer s'ils en avaient le courage. Aussitôt ils baissèrent leurs armes et, grâce à son sang-froid, à son énergie et à sa patience, il put tout calmer.

Après deux jours de repos à Xinge, il alla, avec le capitaine Trigo-Teixeira et M. Sarmento, choisir un emplacement pour une future station. Le lieu s'appelle Moana-Anguella et est à deux journées de marche du Cuango. (Lettre du 28 juin 1891.)

Martinique. — Un cyclone épouvantable a ravagé la Martinique, le 18 août, faisant d'immenses dégâts. Plus de 400 personnes ont péri, parmi lesquelles 4 Sœurs de Saint-Joseph et 5 de Notre-Dame de la Délivrande. Grâce à Dieu, nos confrères ont été épargnés.

AVIS. — Travaux de galvanoplastie. — On sait qu'il y a dans notre maison du Grand-Quevilly un atelier de galvanoplastie, établi par le zèle de M. Pellecat et dirigé par le F. Fidèle. On y fait, entre autres choses, de très beaux chemins de croix et des médaillons du V. Père et du R. P. Le Vavasseur. Ces médaillons, sculptés par le P. Wunenburger, durant le séjour qu'il a fait en France, de 1888 à 1889, peuvent être d'un grand avantage, surtout pour les pays d'outre-mer. Voici les prix de ces objets :

Chemins de croix. N° 1. — Hauteur, 0^m.75; largeur, 0^m.55. — Prix, sans cadre et bronzé, 85 francs la station; avec cadre sculpté, en plus, 35 francs; — avec cadre argenté, en plus, 15 francs = 135 francs.

N° 2. — Hauteur, 0^m.43, largeur, 0^m.27. — Prix, sans cadre et bronzé, 25 francs la station; — avec cadre sculpté, en plus, 20 francs; en cadre argenté, en plus, 5 francs = 50 francs.

Médaillons du V. Père et du R. P. Le Vavasseur : 1^{re} grandeur, 0^m.38 sur 0^m.35, avec moulure : 15 francs; — 2^e grandeur, 0^m.30 sur 0^m.33, avec moulure : 12 fr. 50; sans moulure, 9 francs.

Chaque pièce argentée, 5 francs en plus.

Maison-Mère, 29 août 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** Rome (*suite*). — *Irlande.* Blackrock. — *Rockwell.* — *Portugal.* Porto. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Laudrin, Curtil et F. Pantaléon, M. Franco de Souza. — *Notices :* PP. Giron et Ingweiller. — **Nouvelles.** *Avis.*

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS AUX VŒUX

Par décision du Conseil, en date du 26 août, ont été admis :

Aux vœux perpétuels :

Le P. LAUDRIN, de la communauté de Saint-Martial (Haïti);
 Le P. LEDONNÉ, de la Mission du Zanguebar;
 Le F. DAMIEN, Schlieper, de la cté de St-Joseph du Lac;
 Le F. GEORGES Tanguy, de Notre-Dame de Langonnet;

Aux vœux de cinq ans :

Les PP. MALLET et GASCHY, de la communauté de Chevilly;
 Les PP. SORNIN, de la cté d'Épinal, et O'BRIEN, de Blackrock;
 Le P. MURATON, de la Mission du Cunène;
 Les PP. BARTH et GRIFFIN Frédéric, de la prov. des États-Unis;
 Le P. LEININGER, revenu récemment de Ballarat;
 Le F. MÉLAINE, Le Boetté, de la cté de N.-D. de Langonnet;
 Le F. PASTEUR Cabarrouy, de la communauté d'Épinal;
 Le F. DAMASE Ruhardt, de la maison de Saint-Mauront;
 Le F. VALENTIN Biechler, de la Mission du Rio-Pongo;
 Le F. ACAIRE Meyer, de la Mission du Zanguebar;

Le F. MARCEL Ley, de la Mission de Sénégalie ;
 Les FF. BRITO et DUARTE, de la Mission du Cunène ;

A la profession, les PP.

GOETZ Joseph, né le 16 mai 1864, à Otterswiller (Alsace) ;
 RIALLAND François, né le 6 juin 1863, aux Touches (Loire-Inf.) ;
 DEROUET Jean, né le 31 janv. 1866, à St-Denis de Villeneuve (Orne).

Les PP. Gœtz et Rialland ont fait leur profession, le 8 septembre, à la clôture de la retraite des Frères de Chevilly, et le P. Derouet, le dimanche du Saint-Rosaire, 4 octobre, à la fin de la retraite d'ouverture de la nouvelle année religieuse du noviciat.

Jours de la messe mensuelle à offrir aux intentions du T. R. Père :
 P. Gœtz, le 1^{er} ; — P. Rialland, le 2 ; — P. Derouet, le 3.

Ont été admis également à la profession, d'après une décision du 26 août :

A CHEVILLY, LE 8 SEPTEMBRE, LES FF. :

CÉCILIE Kress, né le 25 sept. 1873, à Wintershausen (Alsace) ;
 PROSPER Becker, né le 6 avril 1871, à Pontpierre (Lorraine) ;
 LÉONIE Amilhou, né le 9 janvier 1873, à Paris ;
 CHARLES Lithy, né le 10 février 1862, à Holtzwihr (Alsace) ;
 NÉPOTIEN Beautry, né le 29 mars 1869, à St-Pierre (Martinique) ;
 MATHIAS Meyer, né le 6 mai 1872, à Lumschweiler (Alsace) ;
 ARTHUR Heinrich, né le 29 avril 1872, à St-Pétersbourg (Russie) ;
 GILLES Brunagel, né le 28 août 1873, à Uberach (Alsace) ;
 NÉMÈSE Metz, né le 21 février 1871, à Ingersheim (Alsace) ;
 MÉDARD Beckendorff, né le 18 avril 1874, à Mulhouse (Alsace) ;

A CINTRA, LE 8 SEPTEMBRE, LES FF. :

GIL Gonçaves, né le 18 août 1864, à Alvoco-da-Serra (Portugal) ;
 LUCAS Ferreira, né le 15 oct. 1846, à Aldeia de Matto (Portugal).

A SAINT-ILAN, LE 20 SEPTEMBRE, LES FF. :

✓ EUCHER Schnœring, né le 17 août 1873, à Herrlisheim (Alsace) ;
 TRÉMEUR Loringuer, né le 10 av. 1861, à Plussulien (Côtes-du-N.) ;
 HERVÉ Le Pape, né le 7 avril 1867, à Lopérec (Finistère) ;

A SEYSSINET, LE F. :

FAUSTINIEN Rebeu, né le 26 août 1855, à Aston (Ariège) ;

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, comme novices-frères :

A CHEVILLY, LE 8 SEPTEMBRE 1891, LES POSTULANTS :

GUILLEMIN Edmond, du dioc. de St-Claude, en rel. *F. Epimaque*;
 MOSER Aloyse, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Célien*;
 HOCHSTETTER Emile, du d. de Strasbourg, en rel. *F. Maximien*;
 GASCHY Antoine, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Elimien*;
 JUNCKER Aloyse, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Julien*;
 WOTLING Auguste, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Matronien*;
 DETTWILLER Célestin, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Amand*;
 DUBUC Arthur, du dioc. de Rouen, en rel. *F. Valéry*;
 STERVENNOU Pierre, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Edern*;
 WEIPERT Fidèle, du dioc. de Rottembourg, en rel. *F. Justinien*;

A SAINT-ILAN, LE 29 SEPTEMBRE, LE POSTULANT :

BOREL Joseph, du dioc. de Saint-Brieuc, en rel. *F. Rieu*;

A BLACKROCK, LE 9 JUILLET, LE POSTULANT :

COSTELLO Patrice, du dioc. de Killaloe, en rel. *F. Malachie*;

AU NOVICIAT DE ROCKWELL, LE 9 AOUT, LE POSTULANT :

SHORTISS Pierre, du dioc. de Waterford, en rel. *F. Peter*,

AU NOVICIAT DE CINTRA, LE 8 SEPTEMBRE, LES POSTULANTS :

GOMES Antonio, du dioc. de Lisbonne, en rel. *F. Alfonso*;
 DE BRITO Antonio, du dioc. de Braga, en rel. *F. Sebastiao*;
 D'ANDRADE José, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Antonio*;
 JORGE José, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Camillo*;

AU NOVICIAT DE PITTSBURGH, LE 23 AOUT, LE POSTULANT :

LAFFERTY Jacques, du dioc. de Philadelphie, en rel. *F. Philippus*.

Ont été admis à l'oblation, comme scolastiques :

AU SCOLASTICAT DE PITTSBURGH, LE 21 JUIN, MM. :

ALACHNIEWICZ Ladislav, du dioc. de Kulm, pat. de rel. Aloyse;
 RETKA Michael, du dioc. de Kulm, pat. de rel. Marie-Aloïse;
 RYAN Jean, du dioc. de Cleveland, pat. de rel. Marie-Franç.-Paul;
 DALEY Thomas, du dioc. de Cleveland, pat. de r. Marie-François;
 DALEY Joseph, du dioc. de Cleveland, pat. de rel. Michel-Aloysius

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE ROME

AOÛT 1889. — AOÛT 1891.

(*Suite.* — Voir le n° 56, p. 152.)

4. Bibliothèque. — 5. Nombre des élèves. Bon esprit. OEuvres. — 6. Succès aux examens. — 7. Chant Grégorien. Fêtes du centenaire. — 8. Fêtes de l'Immaculée-Conception, du T. S. Sacrement et de saint Louis de Gonzague. — 9. Visites. — 10. Villégiature des vacances.

4. — Reste maintenant l'installation intérieure à compléter. La bibliothèque surtout réclame un prompt achèvement. Munie déjà dans sa partie inférieure de belles boiseries en pin de Norvège, elle recevra, dans le cours des vacances, une série de rayons qui, occupant toute la galerie supérieure, permettront le classement définitif des volumes.

5. — Nos chers élèves nous donnent toujours beaucoup de satisfaction. L'esprit de piété, l'union fraternelle, l'ardeur pour les études qui règnent parmi eux, indiquent que Notre-Seigneur habite et vit dans les cœurs. Ces deux dernières années, leur nombre a dépassé 70.

Grâce au bon vouloir du D^r Borromeo, chargé de faire passer le conseil de révision, la nouvelle loi militaire ne nous a pas trop éprouvés jusqu'ici. Toutefois, un de nos minorés devra passer l'année prochaine à la caserne.

Les associations de piété et de zèle se développent de plus en plus parmi nos séminaristes, L'Apostolat de la Prière, la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur, l'Adoration du Très Saint-Sacrement pendant une partie des récréations, sont en honneur parmi eux. Une pieuse association s'occupe à promouvoir par tous les moyens dont elle peut disposer, l'amour, la dévotion, le culte de la très sainte Vierge dans la communauté.

A la préparation des enfants pauvres pour la première communion, l'œuvre des catéchismes a joint le bienfait de la messe du dimanche. Un séminariste la dit à 11 heures. Ces petits abandonnés y assistent en chantant à pleins poumons des cantiques italiens. Enfin la conférence des œuvres initie au ministère sacerdotal, à tous les moyens d'action dont le prêtre doit

user de nos jours, ces jeunes gens destinés à exercer sur la régénération de notre chère patrie une si grande part d'influence.

6. — Les succès remportés aux concours et aux examens sont la meilleure preuve de l'application avec laquelle on cultive, au Séminaire français, les sciences sacrées. En 1889, nous avons obtenu 12 médailles et 56 diplômes, dont 21 pour le doctorat, 24 pour la licence, et 11 pour le baccalauréat; en 1890, 6 médailles et 65 diplômes répartis entre 29 docteurs, 21 licenciés et 15 bacheliers; en 1891, il y a eu 8 docteurs en théologie, 4 en philosophie, 5 en droit canon; en outre, 20 licenciés et 9 bacheliers.

7. — Si absorbante qu'elle soit, l'étude des hautes sciences ecclésiastiques ne nous fait point négliger les sciences secondaires. Le chant ecclésiastique, en particulier, a sa place d'honneur à *Santa-Chiara*. Au commencement de 1890, deux Bénédictins de Solesmes, les RR. PP. dom Macquereau et dom Cabrol, firent parmi nous un séjour de quelques mois. Ils imprimèrent alors, à l'étude du chant grégorien, une impulsion qui ne s'est point ralentie depuis. Sous ce rapport, la *scola* du Séminaire français jouit à Rome d'une réputation unique. Chaque dimanche, des amateurs, des députations de divers séminaires, viennent assister à nos offices. Mais c'est surtout dans les solennités du centenaire de saint Grégoire le Grand qu'on a pu juger du résultat que produit l'application pieuse et intelligente des principes de dom Potier. Son Em. le Cardinal-Vicaire fit à nos élèves l'honneur de les inviter à fournir tous les frais du chant, le jour où pour clore les fêtes du centenaire, il officierait pontificalement dans l'église de Saint-Grégoire au Célius. Dom Pothier lui-même assistait à l'exécution, le 12 avril. De l'aveu de tous les hommes compétents, cette messe en plain-chant, si différente de la musique bruyante et théâtrale que les Romains avaient coutume d'entendre en pareilles circonstances, constitue un véritable succès pour la méthode de l'illustre Bénédictin. *L'Univers* du 28 mai 1891 a publié en feuilleton un long et intéressant compte-rendu de l'application de la nouvelle méthode de chant grégorien à Rome, et particulièrement au Séminaire de Santa-Chiara.

8. — Deux de nos fêtes annuelles ont pris, ces deux dernières années, un éclat qui ne pourra que s'accroître à l'avenir : c'est d'abord la solennité de l'Immaculée-Conception, chère de tout

temps au Séminaire français, où elle remplace celle du Cœur très pur de Marie, qui tombe à l'époque des grandes vacances. Les dimensions plus vastes et l'heureuse disposition de la nouvelle salle des exercices a permis de donner plus de splendeur à la séance littéraire et musicale que les séminaristes offrent, ce jour-là, à leur Mère du ciel.

Les étroites limites de notre établissement ne nous permettaient pas, jusqu'en 1890, de faire la procession du Très Saint-Sacrement. Depuis deux ans, nos élèves sont heureux de dresser, dans notre belle cour, un trône au Dieu de l'Eucharistie, et de lui faire cortège à travers les galeries du cloître.

Les fêtes grandioses, célébrées tout récemment, dans l'église de Saint-Ignace, pour le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, a fourni aux séminaristes une nouvelle occasion de manifester leur piété. Beaucoup d'entre eux ont été fidèles, tous les jours de la neuvaine préparatoire à la fête, et durant l'octave, à se rendre en pèlerinage au tombeau de leur angélique patron. Le samedi, veille de l'Octave, ils ont rempli toutes les fonctions, à la messe pontificale chantée en l'honneur du saint.

9. — Il nous est impossible de mentionner tous les visiteurs, auxquels nos appartements, plus spacieux et plus commodes, nous ont permis d'offrir l'hospitalité. Nous avons eu, on le sait, à l'époque de nos fêtes, le bonheur de posséder, pendant quelques semaines, notre T. R. Père Général, et de le voir célébrer au milieu de nous les offices de la Semaine sainte. Les séminaristes n'oublieront jamais la bonté avec laquelle il les a reçus dans sa chambre. Sa conférence d'adieux leur a laissé la meilleure impression.

Outre un grand nombre d'évêques, les cardinaux Langénieux, archevêque de Reims, et Capecehatro, archevêque de Capoue, ont successivement honoré la maison de leur séjour. Mgr Barthet et Mgr Augouard y ont aussi résidé à l'époque de leur sacre.

10. — Nous allons, pendant les vacances, chercher hors de Rome un peu de repos. En 1889, Pérouse a été pour nous un centre merveilleux d'excursions et de pèlerinages, dans cette plaine de l'Ombrie où a vécu et où vit encore, pour ainsi dire, le séraphique François d'Assise. L'année suivante, Mgr l'Archevêque d'Aquila, dans les Abruzes, nous ouvrit gracieusement son palais épiscopal et son séminaire. Cette année, Subiaco, où

plusieurs fois déjà nous avons goûté le calme de la solitude et les délicieux souvenirs de saint Benoît, nous attire de nouveau. Dans quelques jours, les Pères iront s'y délasser et y refaire leur santé, pour commencer ensuite une nouvelle année de labeurs à la gloire de Dieu.

COMMUNAUTÉ DE BLACKROCK

AOÛT 1889. — AOÛT 1891

1. Nomination du P. Botrel comme supérieur. Décès d'un scolastique et de trois professeurs laïques. Epidémie de rougeole et influenza. — 2. Collège. Succès aux examens. — 3. Ecole universitaire. — 4. Scolasticat. — 5. Ministère. Missions données par les Pères. Abjurations reçues. — 6. Visites. Mgr Walsh, archevêque de Dublin.

1. — Comme on le sait, au mois d'août 1889, le P. Botrel a été nommé Supérieur de Blackrock et Provincial des communautés d'Irlande, en remplacement du P. Huvéty, appelé à la Maison-Mère.

Depuis le dernier *Bulletin*, il a plu à Dieu de rappeler à lui un de nos petits scolastiques, M. James Murphy. et trois de nos anciens professeurs laïques. A cause de sa grande piété, de ses talents, de son ardeur à l'étude et de sa régularité parfaite, M. Murphy avait reçu le saint habit, quoiqu'il n'eût pas encore quinze ans (25 mars 1889). Peu après, il fut atteint de pneumonie, et, après une longue maladie supportée avec la plus édifiante résignation, il s'éteignit doucement dans le Seigneur, le 23 décembre 1889. Il avait pour patron de religion saint Stanislas, et l'on peut en toute vérité lui appliquer les mêmes paroles qu'à ce grand saint : *Consummatus in brevi implevit tempora multa.*

Les professeurs laïques décédés sont : M. Farrelly, professeur à l'École universitaire; M. le docteur Casey, professeur de sciences très distingué; et M. Mac Donald, ancien professeur de littérature au collège, et depuis quelques années député à la Chambre des communes. Celui-ci n'a pas oublié Blackrock dans son testament. En effet, il laisse 12,500 francs à la communauté pour des messes à dire à son intention.

A part ces épreuves, nos santés, grâce à Dieu, ont été généralement bonnes. En novembre 1889, cependant, une épidémie de rougeole a affecté un certain nombre de nos enfants. Nous com-

mencions à nous réjouir d'en être débarrassés, quand l'influenza fit son apparition. Bientôt après, il y avait à la fois jusqu'à près de quatre-vingts personnes alitées. Presque tout le monde en a été atteint; heureusement elle n'a pas fait de victimes.

2. — La crise agraire et politique que traverse l'Irlande fait sentir son contre-coup dans tous les établissements d'éducation, surtout dans les collèges et les universités. Le nombre de nos élèves, quoiqu'il ne soit guère inférieur à celui du dernier *Bulletin*, ne s'est pas encore relevé au niveau d'autrefois. La plupart des collèges environnants ont éprouvé une baisse semblable à la nôtre.

Ce qui est consolant pour nous, c'est que nos élèves se montrent foncièrement pieux, dociles, laborieux, et sont généralement bien attachés à l'établissement.

Leurs succès aux examens peuvent sembler moins brillants que les années précédentes, si l'on ne considère que les chiffres, mais la différence est plutôt apparente que réelle, et provient en grande partie des changements introduits dans les règlements, par la Commission d'examen pour l'instruction secondaire. En effet, les nouvelles conditions d'examen diminuent environ de moitié le nombre des prix, et d'un tiers la valeur qu'ils avaient précédemment.

En 1889, nous avons obtenu 27 prix ou distinctions, dont 8 grands prix; en 1890, 29 prix ou distinctions, dont 5 grands prix. D'après les anciens règlements, au lieu de 5 grands prix, nous en aurions obtenu 11.

Une autre question qui se débat depuis quelque temps pourrait avoir pour nous un résultat défavorable. Il y a en ce moment une tendance provoquée surtout par les Frères de la Doctrine chrétienne et les institutions, à augmenter le nombre et la valeur des prix des écoles primaires et commerciales, au détriment des collèges. Presque tous les directeurs d'établissements où les études sont plus relevées, se sont joints à nous pour protester contre des règlements qui auraient pour effet de détourner les élèves des études libérales.

3. — Comme au collège, et pour les mêmes raisons, le nombre des étudiants de l'école universitaire a un peu diminué. Nous n'avons, du reste, qu'à nous réjouir du bon esprit qui règne parmi eux et de leur assiduité au travail. De nombreux succès

ont couronné leurs efforts. L'année dernière, l'Université de Blackrock occupait le second rang parmi les nombreuses écoles d'Irlande. Entre autres succès remarquables, nous signalerons l'obtention au concours de trois *scholarships* (ou bourses d'étudiants), dont deux pour les lettres et l'autre pour les sciences.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons la liste des lauréats pour 1891. Le résultat est très heureux pour Blackrock, qui obtient 37 *honneurs* ou distinctions, dont 10 grands prix.

De plus, sur trois prix de grande valeur que les Evêques d'Irlande offrent chaque année aux élèves les plus distingués des collèges catholiques, deux reviennent cette année au collège universitaire de Blackrock.

4. — Depuis le mois de septembre 1889, le scolasticat est placé sous la direction du P. Neville. Le nombre des scolastiques est d'une cinquantaine.

Il y a eu quatre cérémonies d'oblation qui ont fourni 12 nouveaux scolastiques titulaires, tandis que 15 nous ont quittés pour entrer au grand scolasticat.

Les 10 scolastiques qui se rendaient en France en 1889, ont failli être victimes d'une collision au milieu de la mer d'Irlande. Le bateau le *Banshee*, qui les portait avec 500 autres passagers, fut abordé par le steamer *Irène* qui lui arracha complètement sa roue gauche. Sans le sang-froid des officiers des deux vaisseaux et la promptitude de leurs manœuvres, le *Banshee* aurait été infailliblement coupé en deux. Comme les avaries de part et d'autre étaient sérieuses, les deux navires voguèrent de conserve vers Holy-Head. Les passagers en furent quittes pour un peu d'émotion et cinq heures de retard.

5. — Outre les différentes œuvres de l'établissement, les Pères ont aussi quelque ministère à l'extérieur. Le R. P. Supérieur est confesseur ordinaire des religieuses de Saint-Joseph, à Mount Sackville, et de celles de La Merci, à Booterstown. Le P. Ebenrecht remplit les mêmes fonctions auprès des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, à Linden, et le P. Leroux dit tous les jours la messe dans leur communauté. Le P. Hyland dit la messe et prêche tous les dimanches au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, à Mount Anville.

De plus, la plupart des Pères sont souvent appelés à remplacer

les aumôniers ou les prêtres séculiers des environs. Pendant les vacances, plusieurs Pères ont prêché un grand nombre de retraites et de missions. Signalons, en particulier, une mission prêchée l'an dernier, dans le nord de l'Irlande, par les PP. Ebenrecht, Hyland et Lee; elle a duré quinze jours et produit les résultats les plus consolants.

Nous mentionnerons aussi deux abjurations de protestants. L'une est celle de M. Mac Naughton, presbytérien écossais, qui, depuis quelque temps, était maître de gymnastique au collège. Il a reçu du P. Ebenrecht toutes les instructions préparatoires, et a été baptisé à la paroisse le samedi saint; mais il a tenu à venir faire sa première communion au collège le lendemain. L'autre abjuration est celle d'une dame du voisinage : elle y a été aussi préparée par le P. Ebenrecht qui lui a administré le saint baptême le 9 juillet 1890.

6. — Nous avons reçu, pendant ces deux années, quelques visites dignes d'être mentionnées. Citons en particulier celle de Sa Grandeur Mgr Walsh, archevêque de Dublin et primat d'Irlande, venu spécialement pour féliciter le R. P. Botrel de sa nomination comme supérieur. Un nombreux cortège d'ecclésiastiques accompagnait Sa Grandeur, et il va sans dire que nous avons tâché de rendre la réception aussi solennelle que possible.

En réponse au compliment du R. P. Botrel, Mgr l'Archevêque lui prodigua, d'une manière très délicate, les éloges les plus flatteurs; puis, s'adressant aux élèves, il leur dit que, se trouvant en présence d'un pareil auditoire, il ne pouvait mieux faire que de dire quelques mots sur la question de l'éducation en Irlande, question qu'il a tant à cœur. Ce discours, qui a duré 1 heure 45 minutes, est un des plus beaux et des plus importants que Mgr Walsh ait prononcés.

Après cette réception, Sa Grandeur a dîné avec la communauté. Sa réponse au toast du P. Botrel a été charmante. Il n'est guère possible d'exprimer plus franchement et plus cordialement l'intérêt que l'illustre prélat porte à notre congrégation et au collège de Blackrock.

Parmi les autres visiteurs de distinction, nous mentionnerons Mgr Logue, archevêque d'Armagh; Mgr Mac Golrick, évêque de Duluth au Lac Supérieur (Amérique); Mgr l'Evêque de Natchez (Mississippi); Mgr Phelan, évêque de Pittsburgh; Mgr Brown,

supérieur du séminaire national d'Irlande (Maynooth); Mgr Plunkett, vicaire général du diocèse et curé de Blackrock; M. le comte de Turenne, consul de France à Dublin. Le lord maire de Dublin, et quelques membres du Parlement, entre autres M. Sexton, sont aussi venus visiter l'établissement et dîner avec la communauté.

COMMUNAUTÉ DE ROCKWELL

AOÛT 1889. — AOÛT 1891.

1. Etat de l'Oeuvre. Amélioration. — 2. Collège. Augmentation du nombre d'élèves. Succès aux examens. — 3. Réouverture du scolasticat. — 4. Noviciat des Frères. — 5. Fêtes. Décoration de la chapelle. — 6. Ferme. Travaux de drainage et de reboisement. — 7. Epreuves. Epidémie de scarlatine. Influenza. — 8. Visite de Mgr Croke. Agitation contre Parnell. — 9. Mort du Curé de la paroisse

1. — A l'époque du dernier *Bulletin* (juillet 1889), l'établissement de Rockwell se trouvait dans une situation difficile. Déjà le scolasticat avait été supprimé, faute de ressources, le noviciat des Frères allait s'éteindre, le collège était en décadence. *Oportet restaurare omnia in Christo*, écrivait le T. R. Père, à la date du 19 février 1890. A ces paternels encouragements, il voulut bien ajouter un généreux appui. Tout le monde se mit donc à l'œuvre avec ardeur. Avec le secours de la Providence, aidés par de bonnes récoltes et des ressources provenant du relèvement du collège, comme nous le verrons plus loin, il nous fut possible, non seulement d'équilibrer notre budget dès la première année, mais encore de commencer un travail d'amortissement des dettes passées, travail qui, se continuant heureusement, doit nous libérer au bout d'une dizaine d'années.

2. — Le collège ne tarda pas à reprendre un nouvel essor. Des assurances formelles données aux familles, puis la connaissance vite répandue dans le pays d'une impulsion nouvelle donnée aux affaires, sur la base d'un puissant crédit, tout cela fit renaître et grandir la confiance, et le chiffre de nos élèves monta rapidement. Nous avons fermé en juin 1889 avec 50 pensionnaires; en 1890, nous en avons 72, et, cette année 1891, nous comptons 80 pensionnaires, 8 scolastiques et 12 externes, juste le chiffre de 100. En ce moment, nous préparons nos bâtiments pour une rentrée de 100 pensionnaires, 20 scolastiques et

autant d'externes. C'est à peu près, sauf pour le scolasticat, le maximum auquel Rockwell peut aspirer.

A ces causes de prospérité matérielle et financière, si nous ajoutons divers succès aux examens passés à Dublin, et un peu aussi, mais pas suffisamment encore, au concours général de l'*Intermediate*; de brillantes victoires remportées par notre club athlétique sur leurs rivaux des environs, et même sur le club militaire de Tipperary; les éloges de la presse qui nous est toute dévouée à Cashel, à Waterford, à Limerick et même à Dublin; l'incomparable beauté de ce pittoresque domaine avec ses grands arbres et ses allées, son *Rock* et son lac, ses immenses champs d'exercice; la bonne tenue, l'excellent esprit, l'amour de nos élèves pour leur cher Rockwell, qui fait d'eux autant d'apôtres de leur institution; les faveurs de Mgr l'Evêque de Cashel et du clergé des diocèses qui nous entourent, l'on comprendra sans peine que le collège jouisse d'un légitime renom, et puisse compter désormais sur un avenir assuré et que les circonstances peuvent même rendre des plus brillantes.

3. — Le scolasticat de Rockwell n'avait été que temporairement suspendu. Après être demeuré dans le silence du tombeau, depuis le mois de juin 1888, il reprenait vie au 19 octobre 1890. A la fin de la retraite annuelle que le bon P. Ebenrecht avait prêchée, six de nos élèves passèrent du collège à la maison du Lac. Voici ce que nous lisons, à ce sujet, dans le journal de la communauté.

Dimanche 19 octobre 1890. Fête de la Purété de Marie. *Resurrexit*. — Le grand événement du jour, le grand événement de l'année, c'est l'heureuse réouverture du scolasticat. Lazare est ressuscité! Dès hier au soir, six élèves ont passé au scolasticat. Ce matin, le R. P. Supérieur se rend à sept heures, dans leur modeste chapelle, où ils sont déjà réunis en prière, avec la colonie de la maison du Lac, les PP. Demaison et Leimann et le F. Delmas. Après une allocution toute de circonstance, il célèbre la première messe de la communauté, à laquelle tous communient. Le P. Demaison dit la messe d'action de grâces et prend la direction de l'OEuvre.

A dîner, tous les Pères de la communauté viennent prendre part à la fête. Les Frères et même les élèves la célèbrent également de leur côté, afin que la joie soit générale dans toute la maison. Les souhaits ne sont pas épargnés à la nouvelle branche : elle vivra, elle prospérera.

Nous comptons, en effet, sur un puissant renfort à la rentrée prochaine. Déjà un bon nombre de demandes nous ont été adressées. Nous demandons à chacun une pension annuelle de 15 guinées (300 francs) jusqu'à ce que nos ressources nous permettent de disposer de quelques bourses en faveur de certains enfants dont les talents compenseraient bien l'absence de fortune.

4. — Le 2 février 1890, le novice Frère Nicolas faisait sa profession au noviciat des Frères de Rockwell. Nous avons, depuis ce temps, reçu dans la maison trois postulants Frères : l'un a été envoyé à Paris, l'autre va l'y suivre et le troisième n'a pas continué. Nous n'avions donc en réalité, à Rockwell, qu'un postulat; mais nous espérons bien, avec le secours de saint Joseph, voir cette importante œuvre du Noviciat des Frères entrer aussi bientôt dans sa période de sérieuse restauration et de développement.

5. — Entre temps, nos fêtes reprenaient leur solennité : la fanfare ressuscitait pour y projeter ses airs de réjouissance. Les processions du mois de Marie, à Notre-Dame de Rockwell, et de la Fête-Dieu autour du lac, revoyaient leurs anciennes splendeurs; les dévotions au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph, les congrégations des Enfants de Marie et les exercices du saint Rosaire alimentaient la piété; la construction d'une chapelle latérale en l'honneur du Sacré-Cœur servait à la fois et la dévotion des âmes et les commodités du saint Sacrifice. Un superbe ciboire et un magnifique ostensor, dons des élèves à la fête du P. Supérieur, des bannières et des ornements, et puis la décoration artistique de la chapelle, œuvre du F. Dalmas, ne contribuaient pas peu à relever la pompe du culte divin.

6. — La ferme aussi avait ses perfectionnements : c'était la construction d'un grand hangar à foin et à blé, tout en fer, qui est d'un grand secours chaque année, au moment précis où le temps vaut le plus d'argent; c'était l'établissement d'un troupeau choisi de vaches laitières qui nous donneraient encore plus de produit si nous pouvions monter une bonne fromagerie telle qu'il en existe déjà dans plusieurs de nos maisons de France; c'étaient des améliorations nécessaires apportées dans le choix de nos animaux d'élevage des diverses races chevaline, bovine, ovine et porcine; c'était une vigoureuse impulsion donnée aux

méthodes culturales, au choix des semences de meilleur produit, à l'emploi des engrais industriels, à certains travaux de drainage et de reboisement, etc. Hâtons-nous de constater que nous sommes loin encore d'être avancés dans cette voie, et qu'il nous reste d'immenses progrès à réaliser pour rendre aussi productifs qu'ils peuvent l'être, nos terrains marécageux des bas de la propriété.

7. — Tout n'a pourtant pas été rose pour nous dans cette période de deux ans. Dès novembre 1889, il a plu au Ciel de nous éprouver par une épidémie de fièvre scarlatine. Comme les bâtiments du scolasticat étaient encore inoccupés à cette époque, nous y avons sur-le-champ interné et séquestré, comme dans une quarantaine en règle, les deux premiers élèves atteints, et le fléau ne s'est pas étendu à d'autres. Mais alors que ces deux étaient à peu près guéris, voici qu'un troisième, Richard Fennelly, un excellent enfant sous tous les rapports, est frappé et succombe après quatre jours de maladie, dans des sentiments de piété et de résignation qui furent une grande consolation à notre douleur. Les vacances de Noël approchaient; nous les devançâmes de quelques jours, et les élèves rentrèrent dans leurs familles sans qu'il y eût eu nécessité de recourir à la mesure, toujours regrettable, d'un licenciement officiel. Ces vacances de Noël, qui sont ordinairement de quinze jours en Irlande, furent prolongées jusqu'à un mois. Toutes les mesures de désinfection furent prises soigneusement. A peu près, toutes les familles de nos élèves nous témoignèrent leurs plus cordiales sympathies; deux seulement ne renvoyèrent pas leurs enfants à la rentrée, et ces pertes furent compensées largement par l'arrivée d'une dizaine de nouveaux.

Nous respirions à peine, que la trop fameuse *influenza* nous arrive et nous fait à peu près tous passer sous son impitoyable joug. Les classes sont suspendues pendant près de trois semaines; les dortoirs deviennent des salles d'infirmerie; les moins *influencés* soignent ceux qui le sont davantage. Le mal chez quelques-uns demeure plus persistant. Trois ou quatre cas nous donnaient de sérieuses inquiétudes. Néanmoins, la divine Providence ne nous demanda pas de nouveau sacrifice. La guérison, toutefois, ne fut pas aussi complète chez tous. Le P. L. Healy et le F. Aidan durent, pour se remettre, recourir à la ressource

extrême des eaux de Harrowgate, au comté d'York, qui les remirent sur pied.

8. — Cette année amenait en tournée de confirmation dans nos parages Sa Gr. Mgr Croke, archevêque de Cashel, qui voulut bien nous honorer de sa présence et choisir Rockwell pour son quartier général pendant quelques jours. On sait que le D^r Croke est le grand champion de la cause irlandaise, l'infatigable adversaire du dictateur déchu, mais toujours tenace et opiniâtre, C. S. Parnell. Le passage du digne prélat, à travers nos paroisses, n'a été qu'une succession de discours énergiques prononcés dans des meetings publics, d'ovations spontanées et enthousiastes, de démonstrations patriotiques auxquelles nous avons pris part dans la mesure où nous pouvions contribuer à leur splendeur, par notre présence aux cortèges, nos voitures, notre *bande*, ainsi que l'on appelle ici les corps de musique instrumentale, dont le rôle est nécessairement prédominant en pareil cas. En maintes occasions, Monseigneur nous témoigna sa profonde satisfaction de ce concours donné au mouvement d'agitation en faveur de la cause, chère entre toutes, de la catholique Irlande. Dans son discours à nos élèves en réponse à leur adresse, Monseigneur a parlé, dans les termes les plus flatteurs et les plus sympathiques, du collège de Rockwell « qu'il met sur le même rang dans ses affections que son propre séminaire de Thurles », puis de la France, l'amie fidèle de l'Irlande, puis de la congrégation, de son personnel et de ses œuvres, notamment de Rockwell et de Blackrock.

9. — Il nous reste, en terminant, à demander les prières de la congrégation pour le repos de l'âme de notre digne curé, feu le chanoine John Ryan. C'était un vieil ami de Rockwell, de la congrégation, en particulier des PP. Huvétyts et Gœpfert. Il s'est souvenu de nous dans son testament, et a fait à Rockwell une fondation de messes, en exprimant toute sa profonde gratitude pour les services que les Pères se sont toujours montrés si empressés à rendre à lui et à ses vicaires, au couvent et aux fidèles de la paroisse. R. I. P.

PORTUGAL

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE PORTO

SEPTEMBRE 1889. — SEPTEMBRE 1891.

- I. Collège. Accroissement du nombre d'élèves. Location d'une nouvelle maison. — 2. Personnel. Auxiliaires. — 3. Fête du R. P. Provincial. Centenaire de saint Louis de Gonzague. — 4. Difficultés des examens. Succès. — 5. OEuvres offertes. Fondations nouvelles. — 6. Travaux et améliorations. — 7 Ministère. — 8. Insurrection militaire à Porto.

I. — Dès le commencement de son existence, le collège Sainte-Marie a gagné la confiance des familles, grâce à l'esprit foncièrement religieux qu'il inculque à ses élèves, et à leurs succès aux examens. Aussi, malgré la difficulté des temps et en dépit de la campagne violente que les journaux francs-maçons mènent en ce moment contre les instituts congréganistes, nos efforts continuent-ils à être justement appréciés. La preuve en est dans l'accroissement rapide du nombre des élèves, qui, de 30 qu'il était en 1887, a suivi une marche ascendante jusqu'à cette année, où il s'est élevé à 180, dont 70 pensionnaires.

La place dont nous disposions était loin d'être suffisante pour loger tant de monde. Grand était notre embarras, lorsque la divine Providence est venue à notre secours : contre toute attente, nous avons pu louer une maison voisine, devant laquelle s'étend un petit jardin attenant à nos cours. Ce nouvel immeuble nous fournit les dortoirs, quelques chambres et des salles de classe. Des étages supérieurs, on jouit d'une superbe vue sur la mer et le Douro, sur la ville et les verdoyantes collines de Gaya.

Quoique, à plusieurs reprises, l'occasion se soit présentée pour nous de louer des maisons plus spacieuses, nous avons cru bon, suivant le conseil de personnes amies, de ne pas abandonner le quartier où nous sommes. De précieux avantages résultent, en effet, de la situation privilégiée de notre collège. Situé au centre de Porto et, par suite, accessible à un grand nombre d'externes; de plus, isolé par de vastes jardins des rues les plus proches et bâti sur un point élevé, il offre, outre le silence et la tranquillité, si nécessaires à la vie d'étude, toutes les garanties désirables d'hygiène.

2. — En agrandissant le local, il fallait songer à élargir les cadres du personnel enseignant. Il y a deux ans, la communauté se composait du R. P. Eigenmann, supérieur provincial et local, et des PP. Santos, Decremps et Ehrard. Au commencement de la dernière année scolaire, les PP. Magalhaès et Fortemps, nouveaux profès, ont reçu leur destination pour Porto. Grâce à ce renfort, il nous a été possible d'ajouter aux classes déjà existantes la troisième année du cours des lycées, comprenant l'histoire, le latin et les mathématiques. Pour la surveillance, MM. Marcel Masl et Pereira nous ont été grandement utiles. Cependant, malgré le concours de cinq professeurs auxiliaires, ecclésiastiques et laïques, notre nombre n'est pas, tant s'en faut, proportionné à la besogne. Cet excès de labeur a pesé surtout sur le R. P. Provincial, qui, outre les soucis de sa charge et des affaires de la province, s'est vu obligé, pour ne pas trop augmenter le nombre des auxiliaires et grever par là notre budget, de faire deux classes par jour.

Pour la première fois, nous avons eu, au mois de juillet dernier, une cérémonie de profession religieuse : les FF. Augusto et Gonzaga, après avoir rempli leur temps réglementaire de noviciat, se sont consacrés à Dieu dans la congrégation.

3. — Selon la coutume, la fête du R. P. Supérieur a été célébrée, cette année, avec éclat. Après chacun des divers compliments en prose et en vers qui lui ont été lus en plusieurs langues, l'orchestre, placé au fond de la grande salle du réfectoire, ornée pour la circonstance avec un goût exquis, a exécuté, sous l'habile direction de M. Paiva, notre professeur de musique, de délicieux morceaux de piano, de flûte et de violon. Au dehors, les cours étaient pavoisées. M. l'abbé Sébastiao, fondateur d'une œuvre de bienfaisance à Porto, a bien voulu nous honorer de sa visite et nous amener sa belle fanfare, qui n'a pas peu contribué à mettre de l'entrain à cette fête. Par là, ce digne ecclésiastique désirait manifester publiquement au R. P. Provincial sa gratitude pour les services que le collège rend à son établissement, en fournissant abondamment du travail à ses nombreux pensionnaires. De son côté, M. Paul Lauret, notre professeur de gymnastique, avait préparé, pour le soir, une séance qui devait être rehaussée d'une superbe illumination. Malheureusement, le mauvais temps n'a pas permis de réaliser

cette partie du programme. Les enfants s'en sont dédommagés en lançant à profusion des fusées, des pétards, etc.

Dans la journée, des télégrammes venus de Braga exprimaient en termes chaleureux les sentiments de reconnaissance et d'affection des élèves du collège du Saint-Esprit envers le R. P. Provincial et leurs condisciples de Porto.

La fête du centenaire de saint Louis de Gonzague, coïncidant avec la première communion, a été pour nos enfants une belle occasion de montrer leurs vifs sentiments de piété. Une agréable surprise nous a été réservée le soir par les élèves de l'instruction primaire. Ils avaient illuminé et décoré avec élégance leur salle d'étude, pour nous donner une séance littéraire et musicale. C'est avec beaucoup de naturel, d'intelligence et de grâce qu'ils ont récité leurs petites poésies et leurs dialogues en l'honneur de l'aimable protecteur de leur âge. La musique instrumentale de M. Païva a donné encore plus d'éclat à cette belle soirée.

4. — Quant au travail, nous avons lieu d'être satisfaits de nos élèves; leur application soutenue est ordinairement couronnée de succès aux examens. On convient généralement que ces examens sont la plaie de l'enseignement au Portugal, car ils ôtent toute initiative, toute liberté au maître, et imposent des efforts incroyables au professeur et à l'élève, sans grand résultat pour ce dernier. Mais ils sont passés dans les mœurs, ils ouvrent toutes les carrières, et les parents y tiennent tant, qu'il faut absolument s'y soumettre. Ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'ils deviennent de plus en plus difficiles pour les collèges libres, par suite de l'hostilité que leur montrent les examinateurs officiels, dans le but de favoriser les lycées. Malgré des conditions si défavorables, l'an passé, sur 102 élèves présentés, 85 ont été admis; et, cette année-ci, sur 158, nous avons obtenu 130 approbations, résultat bien satisfaisant, eu égard surtout à la moyenne des approbations au lycée de Porto, qui n'est environ que de 50 pour 100.

Grâce à la bonne renommée dont jouissent dans le pays les collèges du Saint-Esprit de Braga et celui de Sainte-Marie de Porto, on s'est adressé plusieurs fois au R. P. Supérieur pour lui proposer de prendre la direction de maisons d'éducation et d'autres œuvres. Ainsi, un bon prêtre du diocèse de Guarda, après avoir fait construire à ses frais un collège avec église, l'a offert

sans condition au R. P. Provincial. M. le docteur Mattos, chanoine de Vizeu, nous a exprimé le vif désir qu'on aurait dans son diocèse de nous voir chargés du petit séminaire. On a dû décliner ces offres, par suite surtout du manque de personnel.

Cependant, sur les instances de la bienfaitrice de Cintra, l'excellente comtesse de Camarido, la Maison-Mère a accepté la direction d'une œuvre à Campo-Maior, en faveur de pauvres et de vieillards. Cet établissement, situé près des frontières de l'Espagne, ne demandera qu'un personnel très restreint et pourra nous procurer de bonnes vocations.

On sait aussi qu'il est question d'établir une maison aux Açores, où l'on puisse envoyer nos aspirants, avant l'âge de dix-neuf ans révolus, afin de les soustraire au service militaire. Nous laissons à la Maison-Mère le soin de parler plus tard de ces deux fondations, qui paraissent en bonne voie.

7. — Parmi les travaux exécutés dans la communauté, il convient de mentionner ceux que le propriétaire de la maison a entrepris pour désobstruer les tuyaux qui nous amènent en abondance de l'eau d'une source située à l'extrémité de la ville. Grâce à cette amélioration, outre la fontaine coulant sans cesse qui alimente le réservoir de notre potager, nous avons maintenant devant notre porte d'entrée, encadrés de palmiers et d'autres arbres exotiques, un joli bassin et un jet d'eau qui entretiennent dans les environs une agréable fraîcheur.

L'eau est maintenant distribuée dans toutes les parties de la maison, sous une forte pression; elle provient de grands réservoirs d'une compagnie française, établie depuis plusieurs années à Porto. Cela nous permet de tenir nos appartements dans une grande propreté et d'avoir une bonne installation de bains.

Une autre amélioration à signaler, c'est le changement de l'uniforme de nos pensionnaires. On trouvait l'ancien trop sombre, trop austère; le costume du collège du Saint-Esprit, que nous avons adopté, en y apportant de légères modifications, a conquis aussitôt toutes les sympathies.

8. — Comme les années précédentes, MM. les Curés de la ville ont eu recours plusieurs fois à la parole, toujours bien goûtée, du P. Santos. Les PP. Decremps et Magalhaes ont eu à l'église du Carmo un ministère bien consolant. Celui que nous exerçons auprès des élèves ne nous donne pas moins de satisfaction. La

fréquentation hebdomadaire, pour bon nombre d'entre eux, des sacrements de pénitence et d'eucharistie, leur bonne conduite, leur reconnaissance et leur ouverture de cœur, témoignent suffisamment de leurs bonnes dispositions.

Outre la charge de confesseur extraordinaire des communautés des Sœurs de Saint-Joseph du royaume, le R. P. Provincial s'occupe toujours de la direction spirituelle d'un bon nombre de maisons de religieuses, et entre autres des Dames du Bon-Pasteur. Ces dernières nous rendent de grands services pour la lingerie. Elles ont des machines et emploient les procédés les plus perfectionnés, ce qui les met à même de satisfaire en peu de temps leur nombreuse clientèle.

9. — Le 31 janvier dernier, nous avons eu dans les rues de Porto le désolant spectacle d'une insurrection militaire, organisée par les républicains dans le but de renverser la monarchie, à laquelle ils attribuent les difficultés intérieures et extérieures au milieu desquelles se débat le pays. Presque toute la garnison était subornée. Seule, la garde municipale, chargée de la police de la ville, resta fidèle au devoir et eut le temps de s'emparer du télégraphe, du siège des autres principales administrations, ainsi que des points stratégiques les plus importants. Après bien des discours révolutionnaires, suivis de la proclamation de la république à la mairie et de la nomination d'un gouvernement provisoire, eut lieu le choc redouté entre les insurgés et les troupes fidèles. Plusieurs heures de suite, ils échangèrent une vive fusillade. La rue où se livra le combat était jonchée de morts et de blessés. Voyant enfin qu'ils avaient le dessous, les révolutionnaires jugèrent prudent de battre en retraite et de se réfugier à l'hôtel de ville où ils se barricadèrent. Mais les pièces de canon braquées contre cet édifice en eurent bien vite raison. Après deux heures de siège, les insurgés se rendirent à discrétion. Cette terrible scène se passait à quelques pas de nous et, à chaque décharge de l'artillerie, nos pauvres petits enfants frissonnaient d'épouvante. Fort heureusement pour nous, ce hardi coup de main des républicains avorta ainsi misérablement, car on ne sait trop quelles eussent été les conséquences de leur victoire. D'avance, ils avaient dressé une liste des maisons à livrer au pillage. Quant aux personnes, vu leur haine du religieux, on est en droit de penser que nous aurions passé, comme

on dit, un mauvais quart d'heure. Dans cette circonstance si critique, le R. P. Provincial avait eu soin de prendre les précautions que réclamait la prudence. C'est la seconde émeute révolutionnaire à laquelle nous assistons.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'annoncer trois nouveaux décès :

Le P. Yves Laudrin est mort en mer, le 27 août, revenant de Port-au-Prince. Il était dans sa trente-deuxième année, et avait trois ans de profession. Il a succombé par suite de dysenterie. M. l'abbé Colas, qui se trouvait à bord, l'a assisté à ses derniers moments et a célébré ses funérailles.

Le P. Joseph Curtil, profès des vœux de trois ans, est décédé à Saint-Joseph de Boffa, le 1^{er} septembre, par suite de fièvre bilieuse hématurique. Il était dans sa trente-quatrième année, et avait un an cinq mois de profession.

Le F. Pantaléon Méria a succombé à Loango, aux suites de la même fièvre, le 7 septembre. Il était profès des premiers vœux et avait trois ans cinq mois de profession.

Nous nous faisons un devoir de recommander aussi aux prières de nos confrères M. Joseph Franco de Souza, qui s'est éteint pieusement à Lisbonne, le 17 septembre, après deux jours seulement de maladie. Intrépide défenseur des œuvres catholiques, il avait fait preuve, en maintes circonstances, du plus grand dévouement à nos missions des colonies portugaises. A ce titre, on peut le regarder comme un bienfaiteur de notre congrégation. Le prochain bulletin de Cintra donnera quelques détails sur ce vaillant chrétien, qui laisse un vide immense dans le parti catholique en Portugal.

LE P. EMMANUEL GIRON

DÉCÉDÉ A LOANGO (CONGO FRANÇAIS), LE 22 JUIN 1891

Le P. Emmanuel Giron, né le 25 juin 1851, appartenait à une pieuse et excellente famille du diocèse de Nantes, qui a donné

quatre enfants au bon Dieu : le cher défunt et trois religieuses, dont l'une est en ce moment maîtresse des novices à l'importante communauté de Chavagnes, en Vendée, et les deux autres, religieuses de la Présentation. Un de ses cousins était secrétaire général de l'évêché de Nantes. Son père, aujourd'hui vieillard de quatre-vingt-un ans et modèle constant de toutes les vertus, est trésorier de la fabrique de la paroisse de Rémouillé, depuis 1852, et a toujours été le soutien des prêtres et des bonnes œuvres.

D'un esprit alerte et vif, le petit Emmanuel Giron était, dans son enfance, roi parmi les espiègles ; mais comme il n'avait que de bons exemples au foyer de la famille, la grâce agissait dans son âme.

C'est le soir de sa première communion qu'il fit part à ses parents de son désir d'aller au collège. Quelques mois après, il entra au petit séminaire de Guérande. Pendant toutes ses classes, son caractère enjoué et son bon cœur l'ont toujours fait regarder comme un bon camarade. Mais il était surtout fait pour l'action. Aussi, en 1868, voulait-il absolument partir à Rome et se faire zouave du pape. Il insista longtemps auprès de ses parents afin d'obtenir leur consentement, qui ne lui fut jamais accordé : sa bonne mère craignait trop pour l'avenir de son fils dans un milieu semblable.

Malgré son caractère enjoué et turbulent, l'esprit de foi et le sérieux d'un vrai chrétien dominaient ses pensées. Une fois devenu réfléchi, ce fut tout de bon, et il mûrissait en silence la vocation à laquelle il était appelé et qu'il devait embrasser avec tant de générosité et de dévouement. Ce fut, en effet, seulement après sa philosophie, qu'il fit part à ses parents de son dessein de se faire missionnaire, et il déclara qu'il le serait envers et contre tous. Sa mère essaya de le détourner de ce projet. Ce fut inutile (1).

Après avoir essayé plusieurs refus, il finit par obtenir l'autorisation d'entrer à Notre-Dame de Langonnet, où il arriva le 1^{er} mars 1872. Il avait alors près de vingt-deux ans. Le supérieur du séminaire de Nantes, où il faisait sa première année de théologie, lui délivra les meilleurs témoignages : « Son caractère,

(1) Ces détails sur l'enfance du P. Giron, nous les devons à l'obligeance de M. l'abbé Josnin, curé de Rémouillé.

disait-il, est bon, sociable, ouvert et franc; sa volonté docile, son cœur très généreux. On peut ajouter à ces bonnes dispositions une piété et une régularité bien satisfaisantes. »

Durant toute sa vie religieuse, le P. Emmanuel Giron a pleinement justifié ce jugement. Ordonné prêtre à Chevilly, le 28 octobre 1874, il y fit profession le 15 août 1875. « Les œuvres où la congrégation s'occupe des Noirs ont tous mes attraits, disait-il dans sa lettre de demande. » (8 juillet 1875.) Mais il sut faire généreusement le sacrifice de ses goûts. La Maison-Mère venait alors d'accepter la direction du séminaire-collège de la Réunion. (*Bull.*, t. X, p. 251). Le P. Giron y fut envoyé comme professeur (oct. 1875) et chargé de la classe de septième, ainsi que du cours de musique. Il se dévoua avec zèle à ses fonctions. Mais le collège ayant été supprimé à l'arrivée de Mgr Soulé, en 1877, le P. Giron revint en France. Quelques mois après, il était envoyé à la Guyane, où il eut le bonheur d'émettre ses vœux perpétuels (18 oct. 1878).

Là, il fut employé dans le ministère : c'était tout-à-fait conforme à ses attraits.

Parcourir les bois, écrivait-il, remonter le cours des rivières pour porter les secours de la religion aux Noirs, instruire les ignorants, ramener les égarés, consoler les affligés, est chose bien plus consolante pour moi que de siéger quatre heures tous les jours dans une boîte de professeur, où mijotent de quarante à cinquante copies dont chacune fournit abondamment les parfums du barbarisme, du solécisme et du créolisme. (Lettre du 2 novembre 1878.)

Nommé économiste de la communauté de Cayenne et procureur de la Mission, il fut en même temps et vicaire à la paroisse aumônier du camp Saint-Denis. Dans cet hospice, où tant de misères se trouvent rassemblées et se succèdent continuellement, il ramena à Dieu un grand nombre de malheureux qui, depuis bien longtemps, avaient oublié tout devoir chrétien.

Chargé spécialement de l'école primaire des Sœurs et des jeunes filles du peuple, il a fait à cette classe pauvre un bien qui dure encore. C'est lui, en effet, qui a réorganisé et mis sur un bon pied la réunion des Enfants de Marie. Aussi, malgré les années écoulées, son souvenir est-il encore vivant dans le cœur de ces jeunes filles qui souvent disaient : « Le P. Giron est sévère, mais il est bon pour nous. »

Il montra encore son zèle de missionnaire en contribuant à la décoration de l'église. Non content de diriger les travaux, il travailla lui-même et décora de sa propre main la chapelle du Sacré-Cœur et celle de la Sainte-Vierge.

Fatigué par suite de ces divers travaux, il fut contraint, en 1883, de rentrer en France. Les médecins jugèrent que l'état de sa santé ne lui permettait pas de retourner à Cayenne. Il reçut alors son obédience pour la mission du Congo. Il devait s'embarquer avec le P. Le Louet et le F. Pothin, à Hambourg, où leur passage était déjà arrêté à bord de l'*Aline Woermann*. Par une circonstance providentielle, ils furent détournés de cette voie au dernier moment; et le 18 octobre 1883, ils s'embarquaient à Bordeaux sur la *Gironde*. Or, en même temps qu'ils quittaient heureusement le port de cette ville, l'*Aline Woermann* sortait de Hambourg. Assaillie par une tempête sur les côtes de Hollande, elle se perdait corps et biens. Trois missionnaires protestants, qui avaient pris la place des trois missionnaires catholiques, disparurent dans les flots avec tout l'équipage du navire.

Arrivé dans la mission du Congo, le cher P. Giron s'y montra ce qu'il avait toujours été : un homme plein d'énergie et de courage dans les épreuves; un prêtre zélé et fervent, allant droit son chemin et ne craignant pas d'attaquer le mal partout où il le rencontrait; enfin un religieux modèle. Il avait pour la congrégation, et pour le T. R. Père Général, avec lequel il avait été à Cayenne, une affection toute filiale.

Sous un extérieur austère et même un peu rigide, le P. Giron cachait un cœur d'or. Son dévouement pour les Noirs qui lui étaient confiés était sans bornes. Il fut d'abord chargé de la station de Mboma, qu'il dirigea plusieurs années. Après l'érection du vicariat apostolique du Congo Français, Mgr Carrie l'appela près de lui et lui confia la direction du ministère à Loango et dans les villages environnants.

C'est dans cette charge, où il déployait le plus grand zèle, que la mort est venue prématurément le ravir. Depuis quelque temps déjà, le cher Père avait cependant le pressentiment de sa mort, comme on le voit par l'extrait suivant d'une lettre au T. R. Père, qui montre aussi ses sentiments de profonde humilité :

Il y a quelques semaines, j'ai fait ma retraite. C'est certainement la meilleure que j'ai faite en Afrique. Mes confrères m'avaient demandé de leur faire quelques instructions. Quoique bien malade, j'y consentis; mais le quatrième jour ma laryngite m'a obligé de cesser. Malgré cela, tous, j'en suis sûr, nous avons fait une bonne retraite. Pour mon propre compte, j'avoue que je m'y étais préparé longtemps à l'avance. M'attendant bien à mourir cette année ou l'année prochaine, je voulais faire ma retraite comme étant probablement la dernière. Si Dieu, pendant ces quelques jours, ne m'a pas élevé comme saint Paul jusqu'au troisième ciel, au moins m'a-t-il donné de voir un peu plus clair dans mes affaires spirituelles, et de me convaincre que je n'étais qu'un misérable, indigne du sacerdoce et de ma mission d'apôtre... (Lettre du 13 septembre 1889.)

Dans une lettre admirable de piété qu'il écrivait à son vieux père, quelques jours avant sa mort, il semblait encore annoncer sa fin prochaine. Les recommandations qu'il lui faisait et les élans d'amour pour la sainte Eucharistie et le Sacré-Cœur qu'il laissait échapper de son âme, montraient bien qu'il se préparait pour le voyage de l'éternité. Sa famille conserve précieusement cette lettre comme le testament d'un fils et d'un frère qui part pour le ciel.

Le P. Sauner, qui l'a particulièrement connu à Loango, nous adressé sur ce cher Père les lignes suivantes :

Mes relations avec le P. Giron ont commencé dès mon arrivée à Loango. Ce qui lui attirait surtout mon respect et mon affection, c'était son zèle ardent pour le salut des Noirs. Son idéal, à lui, consistait à réaliser à Loango le bien immense dont il avait été témoin à Cayenne. Pendant nos récréations, il nous entretenait longuement de ces beaux jours d'autrefois, où il avait eu de nombreux baptêmes d'adultes à conférer. Il nous parlait avec un certain enthousiasme de la piété si charmante et naïve de ses chers Cayennais, et il finissait par nous raconter les traits les plus frappants et de nature à nous édifier sur le Tiers-Ordre de Saint-François, les réunions pieuses des jeunes garçons et des jeunes filles, établies à la Guyane par le R. P. Guyodo. Il ne tarissait pas quand il avait commencé à nous en parler. Alors, quittant ce beau tableau, qui remplissait encore ses souvenirs, pour revenir à la position qui lui était faite à Loango, il ajoutait avec une certaine tristesse : « Hélas! quand verrons-nous ici ses beaux jours de la Guyane? »

Des beaux jours, le pauvre Père ne devait plus en voir, quoiqu'il

eût fait tout son possible pour hâter leur arrivée. La Providence l'a ainsi disposé : les uns doivent semer dans les pleurs et les travaux ce que d'autres récolteront dans la joie.

Voici, enfin sur ses derniers moments, quelques détails extraits d'une lettre du P. Gaëtan au T. R. Père :

Depuis une quinzaine de jours, le cher P. Giron était un peu fatigué. De petites fièvres lentes le minaient et, malgré le quinine et les fréquents purgatifs qu'il avait pris, il n'avait pu s'en débarrasser. Dans la nuit du 11 au 12 juin dernier, il fut saisi d'une fièvre bilieuse hématurique. Dès six heures du matin, l'excellent docteur Garnier, médecin de la marine, prescrivit les remèdes énergiques qu'on emploie en pareil cas : vomitifs, purgatifs, injections de quinine et d'éther. Du 15 au 19, l'accès de fièvre étant coupé, le P. Giron se sentit un peu mieux. Il parlait de prendre le paquebot du 25 pour rentrer en France, et nous avions nous-mêmes une lueur d'espoir; mais elle fut de courte durée, car les vomissements bilieux reparurent dans la nuit du vendredi au samedi 20. A partir de ce moment, le cher malade ne put garder ni les médicaments ni le bouillon qu'il prenait. Après la visite du docteur, je le confessai et lui administrai l'Extrême-Onction en présence de toute la communauté. Le cher malade reçut ce sacrement avec toute sa connaissance; sa foi était si vive qu'il arrachait des larmes à tous ceux qui étaient présents à la cérémonie. Il répondait lui-même aux prières liturgiques; et, à toutes les onctions, il demandait à haute voix pardon à Dieu de ses fautes. Nous pleurions tous.

Quand j'eus fini de l'administrer, il renouvela ses vœux et fit encore une fois un acte de résignation et d'abandon à la sainte volonté de Dieu. Ensuite il adressa aux enfants et aux chrétiens de son village de Saint-Benoît quelques paroles d'édification et les exhorta à persévérer jusqu'à la fin. C'était une scène bien touchante. J'ai regretté beaucoup que Mgr Carrie fût absent à ce moment. Sa Grandeur était en tournée pastorale à Setté-Cama et à Mayumba.

Le dimanche matin 21, le Père fut pris du hoquet : c'était un triste pronostic. Dans la journée, il répétait de fréquentes invocations pieuses au Sacré-Cœur de Jésus, au Cœur Immaculé de Marie, à saint Joseph. Vers minuit, le séminariste qui était de garde vint m'appeler. J'accourus auprès du cher Père, je lui donnai une dernière absolution et l'indulgence *in articulo mortis*. J'avais à peine fini qu'il rendait son âme à Dieu, sans agonie, en poussant doucement un dernier soupir.

L'enterrement de ce confrère cher et regretté a été un vrai triomphe. Tous les fonctionnaires de Loango, en grande tenue, les négociants, les miliciens et un grand nombre de Noirs des villages avoisinants assistaient à ses obsèques. (Lettre du 25 juin 1891.)

LE P. INGWEILLER

DÉCÉDÉ A DAKAR, LE 30 JUILLET 1891

Notice envoyée par le P. Jean-Baptiste Pascal.

Georges Ingweiller naquit à Gries (Bas-Rhin), le 13 novembre 1853. Dès son enfance, il se sentit attiré vers les saints autels, et sa pieuse famille se fit un bonheur de favoriser ces attraits naissants, même au prix de généreux sacrifices. « Elle se serait épuisée pour me fournir les moyens d'arriver au but de mes désirs », disait plus tard notre cher confrère. Le curé de sa paroisse lui donna les premières leçons de langue latine et le fit entrer au petit séminaire de Strasbourg. Ce fut là qu'il commença à connaître la Congrégation; les rapports qu'il eut un peu plus tard avec quelques petits scolastiques de Notre-Dame de Langonnet le décidèrent à solliciter la faveur d'y entrer. Le 30 septembre 1872, il y arrivait comme postulant, et deux ans plus tard, il revêtait le saint habit religieux. La période de sa formation religieuse se passa dans le calme et la paix; les seules difficultés notables qu'il rencontra lui vinrent du côté des études; mais une application énergique, soutenue par son esprit de foi et son ardent désir de contribuer au salut des âmes abandonnées, le firent triompher de ces difficultés, aussi bien que des tentations de découragement qui en étaient quelquefois la suite.

Admis à la profession, le 24 août 1879, le P. Ingweiller fut tout aussitôt destiné aux Missions d'Afrique, et il partit deux mois après pour la Sénégambie, où pendant douze ans il devait consacrer sa vie et ses forces aux travaux de l'apostolat. Dès son arrivée, il fut placé à Rufisque et se mit à l'œuvre avec ardeur. Le bon Dieu bénit ses généreux efforts. Voici, en effet, ce qu'il écrivait au T. R. Père, vers la fin de l'année 1881 :

Ma première année à Rufisque a été presque exclusivement consacrée à l'étude de la langue du pays. Cela fait qu'après un an et trois mois, j'ai pu parler le volof et même confesser en cette langue. Depuis le mois de mai dernier, j'ai fait une trentaine de baptêmes

d'enfants en danger de mort. C'est peu, mais je suis content; n'aurais-je envoyé au ciel qu'une seule âme, je serais satisfait. J'espère, avec la grâce de Dieu, faire un plus grand nombre de baptêmes durant le cours de l'année prochaine.

Par intervalles, le P. Ingweiller fut appelé à exercer le saint ministère à Gorée, à Dakar et à Guéréou; mais ce furent surtout les stations de la Cazamance : Sedhiou, Carabane et Ziguinchor, qui furent le théâtre de son dévouement. C'est dans cette partie de la Sénégambie que, pour le missionnaire, les souffrances sont plus grandes et les privations plus nombreuses. Le climat, humide et chaud à la fois, épuise les forces plus qu'ailleurs, et souvent l'on y est réduit à se contenter d'une nourriture bien grossière et bien primitive. En véritable missionnaire, le P. Ingweiller ne se laissa rebuter par rien de tout cela. Il s'appliqua à l'étude de la langue diola, comme il avait fait pour la langue volofe, et parvint à la posséder suffisamment pour en rédiger une grammaire. Il recueillit, en outre, des notes importantes pour le lexique. Ces travaux seront d'un grand secours pour les autres missionnaires, et ils sont d'autant plus méritoires de la part du cher Père, qu'ils étaient rendus plus pénibles pour lui par le climat et par la difficulté spéciale qu'il éprouvait à s'appliquer aux travaux intellectuels.

Cependant, dix années de labeurs et de privations avaient fortement ébranlé sa santé, très robuste dans le principe; l'estomac se trouvait passablement délabré et la poitrine fatiguée. En 1890, il vint passer quelques mois en France pour rétablir ses forces; mais l'amélioration ne fut pas aussi prompte qu'on pouvait l'espérer, et même l'état de sa poitrine fit juger prudent de le renvoyer, avant l'hiver, dans les pays chauds. Il repartit donc pour le Sénégal et alla courageusement reprendre son ancien poste à Carabane. Ce ne devait être, hélas! que pour peu de temps. Au mois d'avril 1891, il était obligé d'écrire à Mgr Barthet ces lignes, d'une édifiante sérénité, mais peu rassurantes : « Ma santé a bien baissé; je crois qu'il faut ne plus songer qu'à me préparer au grand voyage. »

Quelque temps après, il partait pour Dakar, afin d'y trouver le repos et les soins qu'exigeait son état. Malheureusement, une traversée longue et pénible et une quarantaine de cinq jours au lazaret de Dakar achevèrent de ruiner les forces du pauvre Père.

Quand il arriva à la communauté, il était exténué. On le confia aux bons soins des Sœurs de l'Immaculée-Conception, dans le dispensaire qu'elles ont près de leur maison. Le médecin constata que la poitrine était fortement endommagée; et comme, d'autre part, l'estomac refusait presque tout aliment, le malade ne fit plus que décliner de jour en jour. Très résigné et très patient, il ne demandait et ne refusait rien. Quand on allait le visiter, il parlait très peu; mais il aimait qu'on lui donnât les petites nouvelles de la communauté et de toute la Mission, et il les écoutait avec l'intérêt que l'on prend aux moindres détails qui touchent une famille que l'on aime. Il fit sa confession générale dans les premiers jours de juillet et reçut l'Extrême-Onction le 10 du même mois.

Mgr Barthet raconte ainsi ses derniers moments :

Le 28 juillet, le P. Ingweiller eut une crise que l'on crut devoir être la dernière; lui-même dit à la Sœur qui le soignait qu'il allait mourir; puis, se reprenant, il ajouta : « Mais non, je ne mourrai pas encore aujourd'hui, j'attendrai le retour de Monseigneur. » J'étais alors à Thiès; je revins le 30, à 6 heures 1/2 du soir. J'allai aussitôt voir le cher malade; je le trouvai très calme, mais entièrement épuisé; c'était un véritable squelette. Je lui demandai s'il souffrait, il me répondit : Non. Je lui adressai alors quelques paroles pour l'exhorter à faire bien généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie pour nos pauvres Noirs, et je lui fis ressortir le bonheur qu'il avait de mourir en mission, après avoir tant souffert. Je le quittai en le bénissant et lui promettant de revenir le voir le lendemain matin; mais je ne devais plus le retrouver vivant. Ce même soir, vers 8 heures 1/2, le P. Planeix alla passer la nuit auprès de lui. Notre cher confrère entra dans une douce agonie; il put cependant reconnaître le P. Planeix, qui lui donna aussitôt l'indulgence de la bonne mort. A peine les prières étaient-elles terminées qu'il rendit paisiblement son âme à Dieu.

Nous l'avons enterré le lendemain, à 4 heures 1/2 du soir. J'ai fait les prières de l'absoute à l'église, et quelques-uns de nos Pères et de nos Frères l'ont accompagné à sa dernière demeure, au cimetière du Bel-Air, qui est à plus d'une lieue de Dakar.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retour en France. — Le P. Sand, supérieur de la station de Linzolo, est rentré à la Maison-Mère, le 21 septembre; il était parti à pied de Linzolo, avec Mgr Carrie, le 30 juillet; quinze jours après, ils se trouvaient à Loango : jamais encore on n'avait accompli ce trajet d'une façon aussi rapide.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

A Saint-Nazaire, le 9 septembre : les PP. Fraisse et Guyot Charles pour la *Guadeloupe*; — le F. Marie-Joseph, pour la *Martinique*.

A Marseille, le 10 septembre, pour le *Zanguebar* : les PP. Strébler, Dietlin, Oberlé, Studler et Flick;

Le 15 septembre, pour *Sierra-Leone* : les PP. Schields, Joguet et Noirjean; — pour le *Bas-Niger*, le P. Reling; — pour le *Gabon*, les PP. Bailly-Comte, François Le Citol, Steinmetz et les FF. Mathias et Népotien; — pour le *Congo Français*, les PP. Brand, Le Meillour; — pour l'*Oubanghi*, le P. Gourdy et le F. Olivier; — pour le *Bas-Congo*, les PP. Breiner, Bodeven, Goetz, le F. Hilaire, et deux religieuses de Saint-Joseph de Cluny : les Sœurs Marie Saint-Prosper et Marie-Boniface.

A Bordeaux, le 26 septembre : le P. François-Joseph Haumesser, pour la *Martinique*.

A Lisbonne, le 6 octobre : le P. Ehrhart et le F. Gonzaga pour le *Cunène*; — les PP. Roupnel et Aucopt pour la *Cimbébasie*; — les FF. Geraldo et Ovidio pour le *Bas-Congo* : le gouvernement portugais a bien voulu leur accorder à tous le passage gratuit.

Au Havre, fin septembre, pour les *Etats-Unis* : le P. Boyce, précédemment à Sierra-Leone; le P. Fortemps, du Portugal; le P. Mac Dermott, nouveau profès; le F. Térance de la Maison-Mère.

Les placements dans les communautés d'Europe n'étant pas encore entièrement terminés, nous les réservons pour le prochain *Bulletin*.

Saint-Joseph du Lac. — Le jeudi 1^{er} octobre, a eu lieu la bénédiction d'un nouveau bâtiment élevé par les soins du

R. P. Joseph pour terminer les constructions de l'orphelinat de Saint-Joseph-du-Lac. Le T. R. Père a bien voulu lui-même aller présider cette cérémonie, à laquelle on avait tenu, dans l'intérêt de l'Œuvre, à donner une grande solennité. Le R. P. Barillec, qui était allé prêcher la retraite des Sœurs de Saint-Joseph à Cluny, s'était rendu en Savoie quelques jours auparavant. Au dîner qui a suivi la cérémonie, il y avait une réunion de quatre-vingts personnes, prêtres et laïques, de la ville de Genève et des environs.

Sur ces entrefaites, le T. R. Père a appris par télégramme la mort de son frère aîné à Megève. Il s'est rendu aux funérailles accompagné du R. Père second assistant.

Mesnières. — L'établissement de Mesnières a été cruellement éprouvé, sur la fin de l'année scolaire, par une épidémie de fièvre typhoïde. Grâce à Dieu, le fléau a maintenant disparu, et la rentrée a pu se faire comme de coutume.

Zanguebar. — Le dictionnaire français-swahili, auquel travaillait depuis longtemps le P. Sacleux, aidé de quelques confrères, et qu'il a fait imprimer à Zanzibar, est maintenant terminé.

Il forme un beau volume in-18 de plus de 1000 pages. — Prix de l'ouvrage relié : pris à Zanzibar, 18 francs ; à Paris, 20 francs.

Mission d'Onitsha. — Le P. Lutz a fondé, il y a quelques mois, une nouvelle station chez les Agouléris. Un catéchiste y est établi et y fait un grand bien. Le roi du pays, Idigo, est un des plus fervents catéchumènes. Non content de vivre en chrétien, après avoir renvoyé toutes ses femmes illégitimes, il s'est fait lui-même l'apôtre de ses sujets. Déjà la station compte plus de 60 néophytes.

Sénégal. — Mgr Barthet, accompagné du P. Guérin de Saint-Louis, est allé présider, à Thiès, le jour de la fête de sainte Anne, patronne de cette station, une première communion d'enfants. A cette occasion, 9 adultes ont reçu solennellement le baptême. Il y a eu ensuite confirmation. Le P. Lacombe, qui avait donné en langue indigène les exercices de la retraite préparatoire, a prononcé, en cette même langue, de touchantes exhortations le jour de la cérémonie.

Oubanghi. — Après bien des difficultés et des fatigues, Mgr Augouard est heureusement arrivé, le 18 juin, à Brazzaville. L'administrateur français, M. Dolisie, s'était joint au personnel de la mission pour aller au-devant du nouveau prélat, jusqu'à plus de 3 kilomètres. Inutile de dire avec quelle joie Sa Grandeur fut accueillie des Européens et des indigènes.

Quelques jours après, Monseigneur partait, sur *le Léon XIII*, pour l'Oubanghi, où il arriva le 5 juillet. Après une salve de mousqueterie, la première procession épiscopale se déroula sur la plage, aux yeux émerveillés des Noirs, pour conduire le pontife du port à la chapelle de la Mission.

Dans la lettre où il nous annonce son arrivée, Mgr Augouard confirme les nouvelles du double massacre des deux expéditions de MM. Fourneau et Crampel.

Bulletins. — Les bulletins de quelques communautés ne nous étant pas parvenus à temps, ce numéro a subi forcément quelques jours de retard.

Le prochain numéro paraîtra à l'époque ordinaire; nous espérons pouvoir y donner le bulletin de Rathmines que nous n'avons pas encore reçu.

Prière aux communautés de Sierra-Léone et du Rio-Pongo de nous expédier au plus tôt leurs bulletins.

Maison-Mère, 10 octobre 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fondation de Chippewa Falls. — **Bulletins des communautés.** *Portugal.* Braga. — Cintra. — Rathmines (Irlande). — *Sénégalie.* Saint-Louis. **Nécrologie.** *Décès :* F Césaire et P. Gleeson. *Notice* du P. Laudrin. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

FONDATION DE NOTRE-DAME DE CHIPPEWA FALLS (1)

DANS LE WISCONSIN (ÉTATS-UNIS)

D'après l'avis des Pères du conseil provincial des Etats-Unis, la Maison-Mère a cru devoir autoriser le R. P. Oster à accepter la direction d'une nouvelle paroisse en ce pays, dans l'Etat du Wisconsin. Cette œuvre lui avait été proposée, avec les plus vives instances, par le digne évêque de Lacrosse, Mgr Flash, un des prélats de l'Amérique les plus vénérés par sa sainteté et l'un des meilleurs amis de la congrégation. Sa Grandeur lui écrivait à ce sujet :

Je viens de perdre l'un des prêtres les meilleurs et les plus capables de mon diocèse, M. Goldsmith, curé de la paroisse de Notre-Dame, à Chippewa Falls. J'ai l'intention de confier cette importante paroisse à une congrégation religieuse, et la vôtre est, me semble-t-il, celle qui peut le mieux réussir.

Chippewa Falls est une paroisse de 10,000 habitants. Elle compte trois églises catholiques : Notre-Dame, Saint-Charles et le Saint-Esprit. La première est la plus grande des trois, et même la plus

(1) *Chippewa Falls* veut dire chutes de la rivière Chippewa. C'est une petite rivière de l'Etat du Wisconsin qui se jette dans le Mississipi.

considérable de tout le diocèse. Il y a du travail pour trois prêtres. Elle compte environ 600 familles (3000 âmes) composées de Français et d'Anglais. L'église, construite en pierre, est grande et belle, l'école est vaste et reçoit environ 600 enfants. Le presbytère, bâti en briques, est très bien. Le site de la ville est beau et très salubre.

En transmettant ces renseignements à la Maison-Mère, le R. P. Oster exposait ainsi les motifs qui militaient en faveur de l'acceptation de cette œuvre.

Le premier motif, disait-il, c'est l'espoir de recruter beaucoup de vocations. Le Wisconsin, en effet, est un pays foncièrement catholique; les habitants y ont conservé la foi robuste de leurs pères. Nos autres paroisses, en dehors de celles de l'Arkansas, sont placées dans des centres industriels, où la foi et les mœurs se sont moins bien conservées. Aussi nous fournissent-elles peu de vocations.

Un second avantage, c'est que nous pourrions avoir là une communauté complète de trois Pères; on pourrait même y employer un quatrième Père. Tout y est parfaitement disposé pour la vie de communauté.

Et, enfin, cette paroisse peut nous offrir des ressources importantes pour l'entretien de nos aspirants.

Aux Etats-Unis, l'ouest est le pays d'avenir, tout le monde le dit. Les autres congrégations y sont déjà pour la plupart implantées. Il importe pour nous de profiter de la bonne occasion que nous offre la Providence. (Rapport du 4 décembre 1890.)

Le conseil général a examiné cette proposition dans la réunion du 19 janvier 1891; et pour les motifs exposés par le R. P. Oster, il a été d'avis d'accepter la desserte de cette paroisse.

C'est le dimanche de Quasimodo, 5 avril, que nos Pères en ont pris possession. Le R. P. Oster est allé lui-même installer la nouvelle communauté de Notre-Dame; il a chanté la grand-messe et y a fait un sermon en français, qui a fait la meilleure impression. « J'ai été heureux de constater, écrivait-il ensuite au Très Rév. Père, que l'on n'avait exagéré en rien au sujet de ce qui nous avait été dit de Chippewa Falls. C'est une paroisse vraiment modèle. Elle se compose en majeure partie de *Français-Canadiens*. Le docteur Goldsmith, prêtre éminent pour la science et la piété, y est resté vingt et un ans, et a mis tous ses soins à la bien former; tout y est bien organisé. Nos Pères n'auront qu'à continuer son œuvre. » (Lettre du 30 avril 1891.)

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A BRAGA

OCTOBRE 1889. — OCTOBRE 1891.

1. Collège. Esprit de piété. Manuel de prières. — 2. Succès aux examens. — 3. Petit scolasticat. Association de prières en faveur des missions. — 4. Centenaire de saint Louis de Gonzague. Séance académique. — 5. Distribution des prix. Séance de gymnastique. Développement donné à ces exercices. — 6. Décès de deux scolastiques. Influenza. Nombreux malades. — 7. Ministère. Retraites. — 8. Congrès catholique de Braga. Visites. — 9. Fêtes données en l'honneur du nonce apostolique.

1. Notre collège, grâce à Dieu, ne cesse pas d'être florissant, malgré les difficultés systématiquement suscitées aux institutions libres. Le nombre des élèves se maintient à une très bonne moyenne. Cette année, nous avons atteint le chiffre de 291, dont 101 externes. Il nous serait, du reste, bien difficile de loger un plus grand nombre d'internes, car les constructions existantes deviennent absolument insuffisantes. Dans les dortoirs, au réfectoire et dans les salles de classe, partout nos enfants sont à l'étroit. Notre chapelle, en particulier, ou plutôt la salle qui sert de chapelle, ne nous permet plus depuis longtemps de nous y voir tous réunis, collégiens et membres de la communauté. Il nous est bien pénible, aux jours de messe solennelle, d'être obligés de laisser une division d'élèves à la salle d'étude.

Nos enfants répondent assez bien à nos soins. La communion fréquente est en honneur parmi eux. C'est par le moyen des associations de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph que nous obtenons ces consolants résultats. De plus, nous avons établi dans les cours primaires l'association de Notre-Dame des Anges, avec les règlements en usage à Cellule (1).

2. — Les succès de nos élèves aux examens ont toujours été relativement très satisfaisants. La lutte contre l'enseignement libre devient cependant de plus en plus ardente. Les professeurs du lycée ne dissimulent plus leur mauvais vouloir ou plutôt le

(1) Cette année, nous avons fait imprimer un *Manuel de prières et de cantiques* à l'usage de nos élèves. Dans ce petit volume de 400 pages, nous nous sommes efforcés d'insérer un choix de dévotions, de prières et de conseils appropriés aux besoins des enfants dont l'éducation nous est confiée.

mot d'ordre auquel ils obéissent. Il faut qu'à force d'intrigues ils peuplent les collèges de l'État et monopolisent l'enseignement secondaire. Une preuve entre cent. Un de nos enfants ayant été, cette année, refusé injustement dans un examen, sa famille mit l'examineur en demeure d'expliquer sa manière d'agir. Celui-ci avoua ingénument que l'enfant avait le tort de n'être pas élève du lycée.

Dans cette campagne contre les institutions libres, on touche du doigt l'action toute-puissante de la maçonnerie portugaise, s'acharnant contre l'enseignement moral et religieux.

Les collèges fondés en cette ville pour lutter contre nous n'en sont pourtant pas plus heureux. Leurs insuccès aux examens, dans ces dernières années, compromettent gravement leur avenir.

3. — Le petit scolasticat se développe lentement, faute de ressources. Nous avons, en ce moment, 32 aspirants, dont 12 titulaires. En 1890, nous en avons envoyé 4 au grand scolasticat de Cintra; cette année, il y en a eu 3.

Dans le but de faire mieux apprécier l'œuvre des vocations apostoliques, encore si peu connue dans le pays, nous avons établi au petit scolasticat, avec l'autorisation de la Maison-Mère, une association de prières et de bonnes œuvres pour la conversion de la race noire. Mgr l'archevêque de Braga, non content de nous accorder sa plus bienveillante approbation, voulut s'inscrire lui-même au nombre des associés, et daigna appliquer quarante jours d'indulgence à la prière de l'association.

L'inauguration de cette nouvelle œuvre a été faite le jour de la fête du Très Saint-Cœur de Marie (1891). Une séance charmante et parfaitement réussie, donnée en cette occasion par nos petits scolastiques, a gravé dans tous les cœurs le souvenir de ce jour béni, qui fera époque dans nos annales. Espérons que Notre-Dame des Noirs nous amènera peu à peu, avec de nombreux associés, une abondante moisson de prières et de bonnes œuvres.

4. — Le quatrième centenaire de saint Louis de Gonzague a été célébré dans l'établissement par une séance académique très intéressante. Les trois divisions du collège et le petit scolasticat lui-même y étaient représentés par de jeunes orateurs qui ont traité avec feu et aisance plusieurs sujets à la gloire de leur protecteur saint Louis de Gonzague, de la sainte Eglise, de

Léon XIII et du Portugal. Dans cette belle soirée, comme dans toutes nos fêtes analogues, la congrégation, le Très Révérend Père, nos œuvres et nos Missions, rien n'est oublié. C'est le thème favori sur lequel nos futurs docteurs aiment à faire leurs premiers essais dans l'art de la parole.

5. — La distribution des prix de cette année mérite une mention, car elle a eu un cachet spécial. Nous avons offert, en effet, au public nombreux et distingué qui avait répondu à notre invitation, une séance de gymnastique, sous la présidence de M. le chanoine Brito, vicaire général et recteur du lycée. Le succès des élèves a été complet, grâce à l'habile direction de leur professeur. Les marches et les contre-marches, exécutées avec un ensemble parfait et une remarquable précision, captivèrent particulièrement l'admiration générale. S'il faut en croire le témoignage d'un officier de la garnison de Braga, nos enfants feraient honte aux soldats portugais.

Dans un petit discours préparé pour la circonstance, un de nos élèves fit un magnifique éloge de nos œuvres en Portugal et dans le monde entier. Il salua avec enthousiasme le P. Duparquet, le fondateur de notre première maison en ce royaume, le vaillant champion de l'Afrique occidentale, l'ami du Portugal et de ses colonies.

Sur la demande du docteur de l'établissement, nous avons établi un cours de gymnastique, hygiénique et obligatoire. Le développement que nous avons donné à ces exercices, qui jouent ici un grand rôle dans l'éducation des collèges, nous a amenés à faire des améliorations dans nos installations et nos appareils, ce qui nous a placés, sous ce rapport, à l'un des premiers rangs dans le pays.

6. — En 1889, nous avons perdu un grand scolastique, M. Wisner, emporté par une maladie de poitrine; et, cette année, un petit scolastique a succombé aux suites d'une méningite.

En janvier 1890, l'influenza fit son entrée au collège. En peu de jours, la moitié des élèves étaient atteints. Force nous fut de suspendre pendant quelques jours les classes; car tous les Pères étaient occupés à la surveillance dans les différentes salles transformées en dortoirs. Nous n'avons cependant pas cru devoir licencier le collège. Grâce soient rendues à saint Joseph,

que nous invoquâmes dans une fervente neuvaine, le fléau disparut, sans occasionner ni rechutes, ni complications.

Dès le commencement de ces dernières vacances, il a sévi de nouveau dans le pays avec plus de fureur que jamais. La mortalité est effrayante au point que Mgr l'archevêque a ordonné des prières et des processions pour apaiser la colère de Dieu. Cette épidémie, ajoutée à la crise financière que traverse le pays, aura probablement un fâcheux contre-coup pour notre prochaine rentrée.

7. — Autant que le permettent les exigences du professorat, nous continuons notre ministère dans la communauté des sœurs du Sacré-Cœur de Marie et celle de Saint-Joseph, ainsi que dans diverses autres chapelles publiques. Le P. Supérieur a donné, cette année, les exercices annuels aux religieuses de Saint-Joseph de Braga; et le P. Blériot, à celles de Vianna do Castello. D'autres retraites, principalement à l'occasion de premières communions, ont été données par différents Pères. Nous sommes, en outre, heureux de rendre les petits services qu'on nous demande dans les diverses paroisses de la ville. Parfois aussi Mgr l'archevêque fait appel à notre concours pour les confessions au grand séminaire, à l'époque des retraites d'ordination.

Nos retraites annuelles ont été prêchées par le R. P. Provincial. C'était pour nous un véritable bonheur d'entendre de sa bouche comme un écho des conférences données par le T. R. Père, à la grande retraite de Paris. Il s'attachait à traiter les mêmes matières, et en leur donnant les mêmes développements.

8. — A l'occasion du congrès catholique de la province de Braga, en avril 1891, nous avons eu le plaisir de donner l'hospitalité à Mgr Quesada, le fondateur et l'ami de notre œuvre de Cintra.

M. Pedroso, l'infatigable protecteur de nos missions portugaises, voulut bien aussi répondre à l'invitation de Mgr l'archevêque et prendre place parmi les orateurs du congrès. Il parla avec éloge, quoique avec la réserve que lui dictaient les circonstances, de nos missions échelonnées sur la côte occidentale d'Afrique.

A la même occasion, nous reçûmes, avec toute la pompe que

permettait une visite imprévue, trois prélats de la province ecclésiastique, prenant part au congrès; c'étaient NN. SS. les évêques de Coïmbre, de Portalègre et de Bragance. Nous en profitâmes pour leur donner sur notre petit scolasticat, qu'ils visitèrent avec un vif intérêt, des notions qui paraissaient leur faire complètement défaut. L'illustre évêque de Coïmbre, bien connu par son célèbre conflit avec la Faculté de théologie de l'Université, nous a donné depuis des preuves de la satisfaction qu'il avait éprouvée au milieu de nous.

En raison de son importance, nous devons mentionner à part la visite qu'a daigné nous faire, au mois de mai 1890, Mgr le nonce apostolique de Lisbonne. Voici la relation des fêtes données en son honneur :

VISITE DE MONSIEUR VANNUTELLI

24-28 MAI 1890

Au mois de septembre 1889, Mgr Vannutelli, nonce apostolique à Lisbonne, avait daigné venir, dans le plus strict incognito, passer quelques jours avec nous sur la plage de Molédo. Il nous laissa espérer qu'il viendrait, l'année suivante, présider notre distribution des prix. Répondant à un télégramme que le R. P. Supérieur lui adressa, fin février, pour le jour anniversaire du couronnement de Léon XIII, Monseigneur écrivait :

Votre touchant télégramme est une nouvelle preuve de l'attachement filial et sincère au Saint-Siège qui caractérise la congrégation du Saint-Esprit, et qui règne d'une manière toute spéciale dans le collège de Braga. Je me suis empressé de télégraphier, hier même, au Saint-Père, pour lui annoncer de quelles manifestations il était l'objet, le jour anniversaire de son couronnement. Je n'ai pas tardé à recevoir la réponse du cardinal-secrétaire d'Etat, m'annonçant que Sa Sainteté accorde de tout cœur la bénédiction apostolique à ceux qui ont pris part à ces manifestations, et qui ont voulu, à cette occasion, témoigner de leur dévouement au Chef auguste de l'Église. Le collège du Saint-Esprit, maîtres et élèves, a une part toute particulière dans cette bénédiction. Je suis heureux de vous le dire, mon bien cher et révérend Père Supérieur. Je vous renouvelle, en même temps, pour vous et pour tous les bons Pères, l'expression de mon affectueux et reconnaissant dévouement.

Une lettre subséquente vint confirmer notre attente, et, dès

lors, nous nous mîmes de tout cœur à l'œuvre pour faire à Son Excellence une réception qui ne fût pas trop indigne du représentant du Saint-Siège.

Enfin, le 24 mai, veille de la Pentecôte, Mgr Vannutelli, accompagné de Mgr Quesada, l'insigne bienfaiteur de Cintra, et du R. P. Supérieur, faisait son entrée dans la ville de Braga. Il n'y eut pas de réception à la gare. En cela, nous avons dû respecter les intentions formelles du nonce. Nos élèves, disposés sur deux lignes, attendaient, le cœur haletant, l'apparition de l'auguste visiteur dont ils parlaient depuis deux mois dans leurs lettres aux parents. Enfin, le voici!... Une circonstance nous empêche de lancer nos bruyantes fusées pour dire à tous les échos notre fière allégresse; à l'heure même on faisait les obsèques d'une parente de Mgr l'archevêque. Cette délicate attention, approuvée du nonce, toucha profondément le vénérable prélat en deuil.

Le nonce apostolique est introduit dans le grand dortoir des élèves de l'instruction primaire, transformé en salle de réception. Il prend place sur un trône élégant surmonté de ses armes, et la bienvenue lui est souhaitée par un hymne, en son honneur, avec accompagnement d'orchestre. Ensuite, le R. P. Provincial, présent au collège dès la veille, lui lit une adresse. Il s'y fait successivement l'interprète de la communauté, exprimant à l'illustre représentant du Saint-Siège ses remerciements pour un honneur qui nous confondait, et l'interprète de la province, pour lui dire notre profonde gratitude en retour de la bienveillance dont il daigna nous honorer pendant sa nonciature; enfin, l'interprète de la congrégation, en affirmant hautement son attachement inviolable au Saint-Siège et son affection filiale pour la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ. Au nom du T. R. Père, il rappela tout ce que nos œuvres portugaises, sur le continent et dans l'Afrique occidentale, doivent à la haute protection et à la paternelle sollicitude du nonce apostolique.

« Merci, merci, répondit Son Excellence avec le plus aimable sourire, merci... Je ne sais que vous dire pour exprimer le bonheur et les consolations que je ressens déjà au milieu de vous. » Puis s'adressant aux élèves : « Je suis venu pour vous, mes chers enfants, uniquement pour vous. » A ces mots, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Le prélat admit ensuite

tout le monde, petits et grands, à baiser son anneau; et, ce durant, il causait avec la plus franche cordialité.

Le soir, à 8 heures, le nonce présida l'exercice du mois de mai, à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, splendidement illuminée. Il y eut des chants parfaitement exécutés par les petits scolastiques.

La journée du lendemain, fête de la Pentecôte, devait être remplie par des cérémonies religieuses, bien consolantes pour Monseigneur et pour nos enfants. Vers les 8 heures, après une messe basse dite par le R. P. Provincial, Son Excellence daigna distribuer la sainte communion à une quarantaine d'enfants, qui avaient ainsi l'inoubliable honneur de faire leur première communion des mains du représentant du Saint-Siège. Tous les élèves, du reste, eurent ensuite la même consolation. Une messe d'action de grâces fut dite par Mgr Quesada.

Mgr le Nonce se rendit ensuite à la cathédrale primatiale pour y célébrer la messe pontificale et donner la bénédiction papale. Le collègue l'y accompagna. Au seuil de la cathédrale, Mgr l'archevêque et son chapitre le reçurent avec les cérémonies d'usage. L'assistance était nombreuse. Cinq mille personnes, accourues des différentes paroisses de l'archidiocèse pour recevoir en ce jour la confirmation des mains de l'archevêque, représentaient dans l'enceinte sacrée le diocèse tout entier.

Le soir, une délicieuse fête nous réunissait autour de notre hôte bien-aimé, dans la salle de réception. C'était la cérémonie de la consécration des enfants de la première communion et des enfants de l'instruction primaire à leur patron, saint Louis de Gonzague. Plusieurs morceaux de longue haleine, avec accompagnement d'orchestre, furent exécutés avec autant d'entrain que d'ensemble par une quinzaine d'entre eux. Le nonce adressa en portugais quelques paroles d'édification et de remerciement : « J'écrirai au Saint-Père, dit-il, qu'au collège de Braga, on a une grande dévotion à saint Louis de Gonzague. » Il déclara plaisamment en terminant que c'était la première fois qu'il parlait portugais en public. Le jour suivant, 26 mai, Mgr le nonce conféra le sacrement de la confirmation à un grand nombre d'élèves.

En dehors des cérémonies religieuses auxquelles il se prêtait avec la meilleure grâce, le nonce faisait des visites et en recevait.

Il visita notamment le grand séminaire, les religieuses du Saint-Cœur de Marie et celles de Saint-Joseph. Dans la soirée eut lieu le dîner de fête. Étaient présents : le doyen du chapitre, le secrétaire de Mgr l'archevêque, le recteur du lycée, vicaire général, le docteur de l'établissement et quelques autres ecclésiastiques, amis de la maison. Monseigneur répondit succinctement et en termes bien sentis aux différents toasts qui lui furent portés, et dont les plus remarquables furent ceux du R. P. Provincial et du médecin de la maison. Hâtons-nous de dire que devant ces messieurs, il eut à cœur de relever les importants services rendus par la congrégation à la cause de la religion et de la civilisation, son attachement au Saint-Siège et les excellents résultats obtenus dans ce collège.

Au sortir de table, Son Excellence demeura émerveillée devant la splendide illumination qui s'offrait à ses yeux et qu'avait préparée le P. Kempf. Nous nous contenterons de résumer un long article de *l'Universal*, publié sous ce titre : *Fête du collège du Saint-Esprit*.

Il y a longtemps que nous n'avions pas assisté à une fête si brillante et si agréable. Le nonce apostolique est venu assister à ce qu'il peut y avoir de plus cordial et sincère, de plus solennel et spontané dans une fête scolaire, à laquelle participèrent maîtres, élèves et admirateurs du mérite et des vertus de Sa Grandeur. Le digne directeur de ce collège bien connu et si renommé n'a rien négligé pour manifester combien on y savait apprécier l'honneur de donner l'hospitalité à un nonce apostolique. Sur la large façade intérieure, l'illumination présentait un aspect grandiose. L'ensemble en était surmonté de cette inscription toute de feu. *Viva S. E. O. S. Nuncio*. Dans la cour, des guirlandes de ballons vénitiens se croisaient en tous sens. Au centre, une couronne de lumière se réfléchissait dans le miroir d'un petit lac improvisé, qu'alimentait un charmant jet d'eau.

On y rencontrait les familles les plus distinguées de la ville. Les élèves du collège, contents et expansifs, y prenaient leurs joyeux ébats, laissant pour un instant leurs livres en repos.

Le feu d'artifice fut aussi riche que varié. On y vit briller des emblèmes et des inscriptions en l'honneur du nonce apostolique. Plusieurs ballons de grande dimension furent lancés, et il convient de dire que Monseigneur nous apparaissait joyeux et enthousiaste, dirigeant avec habileté les préparatifs. Ce qui excita au plus haut

point notre admiration, ce fut la *marche aux flambeaux*. Qu'il était beau et saisissant le spectacle de ce bataillon enfantin, armé de torches enflammées, et remplissant les airs des cris de : *Vive le nonce apostolique! Vive Sa Sainteté Léon XIII!*

Que de regrets alors se réveillaient dans les cœurs de plus d'un des spectateurs attendris!... Nous avons vu d'anciens élèves distingués se rappelant, les larmes aux yeux, ces belles années de l'enfance, alors que tout était beau et innocent, et ils évoquaient en termes émus ces souvenirs en présence de leurs anciens maîtres. Il était minuit quand la fête fut close.

Le mardi 27, le nonce reçut, dans la matinée, la visite de Mgr Rebello, coadjuteur de Lamego. Nous étions tous loin de soupçonner que dans quelques jours une mort subite enlèverait ce digne prélat à notre affection. Son éloge est éminemment renfermé dans ces lignes que le nonce adressait au R. P. Supérieur, en date du 18 juin : « C'est une perte énorme que fait l'Église... L'évêque défunt était mon meilleur ami. » Nous le comptons, nous aussi, parmi nos plus bienveillants protecteurs.

Le soir, une nouvelle fête ramenait autour du représentant du Saint-Siège une assistance nombreuse et choisie. Le nonce présida une représentation théâtrale, suivie de la distribution solennelle des prix.

Plusieurs journaux de différentes nuances ont donné de nos fêtes, pendant ces quatre jours, des comptes rendus plus ou moins détaillés ; mais tous l'ont fait dans des termes qui traduisent leur sympathique admiration. Nous donnerons encore ici un extrait d'une correspondance due à la plume d'un professeur distingué du lycée de Braga :

Au dire de tout le monde, la fête d'hier était splendide. On débuta par l'hymne au nonce, exécuté par un groupe de collégiens qui furent justement applaudis. L'enceinte était remplie par la meilleure société de notre ville ; les jeunes acteurs remplirent leur rôle avec succès ; les scènes et les costumes étaient merveilleusement appropriés à l'époque et à la nationalité des personnages. Les changements de scène accusaient la main d'un maître, le R. P. Kempf, habile mécanicien et professeur de mathématiques.

Le drame, composé par le R. P. Rulhe, dissimulait, parmi les plus belles fleurs, la sévérité naturelle de l'enseignement moral. Développant en cinq actes un des plus beaux gestes de l'histoire portugaise, la *Restauration de l'Indépendance à Pernambuco*, il réveillait

les plus profonds sentiments de cet amour patriotique qui nous fit si glorieux dans les âges passés. Le langage en était parfaitement approprié à chacun des personnages et l'intrigue habilement conduite.

Telle est notre pensée sur cette pièce dramatique, qui est le fruit de sérieuses recherches historiques et d'une étude réfléchie. Qu'on nous juge comme on le voudra, nous ne cesserons jamais de patronner ce genre de drames qui moralisent en instruisant. Le nonce, Mgr Quesada, et tous les spectateurs manifestèrent leur satisfaction par des salves d'applaudissements. Une poésie charmante, l'*Hosanna*, récitée par un élève, fut aussi très applaudie. Le nonce offrit une grande médaille de vermeil au plus méritant dans chacune des trois divisions, et clôtura, vers les deux heures du matin, cette longue séance, en déclarant publiquement ses sentiments de profonde gratitude pour la réception qui lui avait été faite en ce collège et la haute estime qu'il accordait à l'établissement.

Le même article mentionne également une particularité qui rehaussa bien l'éclat et le charme de cette fête scolaire. Les nombreux élèves couronnés, d'entente avec le R. P. Supérieur, ménageaient au prélat une agréable surprise. Les prix distribués, un des couronnés s'avança et, au nom de ses camarades, s'exprima à peu près en ces termes.

Extrêmement touchés de la bonté et de la tendresse que Votre Excellence nous a témoignées pendant ces jours heureux ; désireux en même temps de donner aujourd'hui une preuve de notre amour filial et sincère pour le Saint-Père, nous avons résolu, ne pouvant mieux faire, de déposer aux pieds du chef de l'Église ces prix et ces couronnes que nous venons de remporter :

Quelques jours après, le nonce écrivait à ce sujet au R. P. Supérieur : « Je vais envoyer à Rome l'adresse des élèves et l'offrande au Saint-Père. Sa Sainteté en sera bien touchée, j'en suis sûr. Aussitôt que j'aurai une réponse, je vous écrirai de nouveau. »

Enfin, nous arrivons au jour fixé par Monseigneur pour son départ. Les élèves assistèrent à sa messe comme les jours précédents. Dans la matinée, l'archevêque de Braga vint rendre ses devoirs au représentant du Pape ; nous profitâmes, maîtres et élèves, de cette occasion pour témoigner à ce bon Père notre respectueux attachement. Tous les Pères de la communauté, ayant à leur tête le R. P. Provincial, se rendirent au salon de Mgr le nonce pour lui demander une dernière bénédiction. Il

nous la donna avec effusion, nous remerciant encore une fois de tout ce que nous avons fait pour lui, et rapportant tout au Saint-Père dont il se disait l'indigne représentant.

Voici comment l'*Ami de la Religion*, organe officiel de l'archevêché, raconte le départ du prélat.

Le nonce apostolique s'est rendu à Lisbonne par le train du soir. Il fut accompagné jusqu'à la gare par Mgr l'archevêque primat, les membres du chapitre, le gouverneur civil du district, l'administrateur du Conseil, le corps enseignant et les élèves des deux séminaires et du collège du Saint-Esprit, un grand nombre d'ecclésiastiques et quelques milliers de personnes. Au départ du train, on a porté des vivats frénétiques au nonce apostolique, à Sa Sainteté Léon XIII, à Mgr l'archevêque primat, à la religion catholique. Mgr Vanutelli faisait paraître la plus vive satisfaction pour l'accueil qu'on lui avait fait à Braga.

Nous ajouterons que plusieurs Pères et quelques sommités catholiques de la ville accompagnèrent le nonce jusqu'à Porto. Le P. Rooney le suivit jusqu'à Lisbonne, en se rendant à la communauté de Cintra.

Terminons ce récit par ces lignes que le nonce écrivait, le 10 juin, au R. P. Supérieur.

Si ma visite à votre collège a pu faire quelque bien, j'en suis moi-même très heureux; c'était ce que j'avais en vue en allant vous voir. Je conserverai toujours le plus agréable et le plus reconnaissant souvenir de l'accueil que vous m'avez fait. Mille et mille remerciements à tous, à vous tout particulièrement, cher Père Supérieur. Une bénédiction spéciale aux élèves et à toute la communauté.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BONNE-GRACE, A CINTRA

OCTOBRE 1889 — OCTOBRE 1891

1. Progrès matériels. Installations. Cultures. Eloges de la presse. — 2. Œuvre des Frères. Personnel. Retraites. Allocution du P. Schaller. — 3. Frères envoyés en Afrique. Cérémonie de départ. Novice décédé. — 4. Scolasticat de philosophie. — 5. Nos offices. M^{me} la comtesse de Camarido et Mgr Quesada. Visites. — 6. Mort de M. Franco de Souza.

1. On sait que, d'après un décret du 14 novembre 1889, le gouvernement portugais a reconnu notre œuvre, à titre d'école agricole coloniale et lui a concédé un subside annuel de 3 contos

de reis (16,666 francs) (1). Grâce à ce secours et aux produits de nos terres, nous avons pu, non seulement subvenir à l'entretien de notre nombreux personnel, mais encore améliorer et compléter nos installations. Des milliers de ceps nouvellement plantés nous font espérer que nous pourrons, dans un avenir prochain, récolter nous-mêmes notre provision de vin. Nous avons planté aussi des eucalyptus et des pins, dans le but de nous protéger contre le vent qui descend de la *Serra-Penna*, et cause un grand dommage aux arbres fruitiers. Mentionnons en passant notre rucher, dont le miel délicieux est estimé de tous les environs, et même de la maison royale, qui nous fait l'honneur de s'approvisionner chez nous.

Nos efforts, du reste, pour assurer la prospérité de l'œuvre, sont généralement reconnus et appréciés, comme en témoigne l'extrait suivant d'une feuille libérale de Lisbonne :

Il y a trois années, quelques religieux venaient s'établir au milieu d'une vaste propriété inculte, offrant pour toute habitation quelques masures abandonnées. *Trois contos de reis*, subside du gouvernement, c'était tout leur avoir. Ils devaient avec cela couvrir les frais des premières installations, de l'entretien et du pain de chaque jour... Mais ils avaient foi dans l'avenir et leurs espérances ne devaient pas être déçues... Aujourd'hui le visiteur de la *Quinta de bom Despacho* s'étonne de son rapide développement, de ses productions multiples en un délai si court et avec des ressources si modiques... Les ruines se relèvent et prennent l'aspect riant d'une construction moderne; de vastes bâtiments destinés à des ateliers sont en voie d'achèvement. Et au milieu de ces travaux, aux proportions grandioses, s'élève une petite chapelle, pauvre comme le fut le Christ, où les humbles défricheurs viennent s'agenouiller pour de courts instants... C'est là que l'on comprend, que l'on vénère une institution religieuse, aussi noble et riche par ses succès, par les services qu'elle rend à la civilisation, le bonheur qu'elle déverse autour d'elle, que modeste et pauvre dans ses ressources... Enfin, l'œuvre de cette communauté a tellement dépassé notre attente que nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à visiter la *Quinta de bom Despacho*, et nous sommes assurés qu'ils sortiront étonnés de la facilité avec laquelle nous pourrions résoudre le problème de l'instruction coloniale, en le confiant à des institutions semblables.

2. — La communauté des Frères se compose actuellement de

(1) Voir ce décret au *Bulletin* de janvier 1890, t. III, p. 467.

11 profès, 15 novices, 16 grands postulants et 16 petits postulants. Leur règlement est à peu près le même que celui de nos maisons de France, sauf quelques petites divergences réclamées par les circonstances. Notre pauvreté leur impose assez souvent des travaux supplémentaires, mais tous s'y livrent volontiers, à l'exemple des premiers missionnaires du Saint-Cœur de Marie, pour se former à l'esprit de sacrifice et de dévouement, qui doit caractériser les membres de notre chère congrégation.

Au mois de septembre 1889, le P. Labrousse a été chargé de la direction des aspirants, en remplacement du P. Supérieur, empêché par ses nombreuses occupations extérieures de s'adonner à cette œuvre avec la suite et la sollicitude qu'elle requiert.

La retraite de 1889 a eu lieu en septembre. Le R. P. Provincial en a donné les exercices, à son retour de France, où il était allé prendre part à celle des Pères. Ses instructions très substantielles étaient, en outre, bien appropriées aux besoins des âmes auxquelles il s'adressait. Il a particulièrement montré combien la vie des Frères, dans la communauté de Cintra, était propre à développer en eux l'esprit apostolique.

L'année dernière, à la même époque, le P. Santos est venu du collège de Braga pour donner ces mêmes exercices. Les quelques mots de saint Bernard, *Bernarde, ad quid venisti*, lui ont fourni la matière d'instructions on ne peut plus intéressantes.

Cette année, l'ouverture de la retraite a eu lieu le 1^{er} septembre. Le P. Santos l'a encore prêchée, à la grande satisfaction de tous. Le R. P. Provincial, retenu sur un lit de douleur depuis un temps assez long, est venu en présider la clôture. Son instruction, toute pleine d'à-propos, nous a vivement touchés. Deux Frères ont ensuite prononcé leurs vœux perpétuels, deux novices ont fait la profession, et quatre postulants ont revêtu le saint habit.

Tout dernièrement, à son retour d'Afrique, le P. Schaller a bien voulu aussi adresser quelques mots à nos Frères, et leur montrer les qualités qui font le bon missionnaire. Tout le monde a été enchanté des intéressantes histoires dont il a su agrémenter son entretien, qui a laissé dans tous les cœurs le plus vif désir de commencer au plus tôt cette vie apostolique, toute pleine de privations, de croix et de renoncement à soi-même.

3. — Notre communauté, d'ailleurs, a déjà fourni son petit contingent à nos chères Missions d'Afrique. Ainsi, l'année dernière, trois jeunes profès sont partis avec les PP. Visseq et Guyon. Un mois plus tard, deux autres sont allés rejoindre le P. Lecomte, à Caconda.

La cérémonie du départ a été des plus belles et des plus touchantes. Après la bénédiction, tous se sont rendus à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, dont la statue nous a été donnée par notre insigne bienfaitrice, M^{me} la comtesse de Camarido. L'illumination était superbe; mais ce qui a surtout rehaussé la fête, ce sont les divers chants exécutés en flot, portugais, latin et français. Le 6 octobre dernier, sont partis encore pour le Bas-Congo deux novices Frères : les FF. Géraldo et Ovidio (1).

4. — L'an dernier, en décembre, la Maison-Mère nous donnait l'autorisation de faire commencer la philosophie à quatre grands scolastiques, et nous envoyait le P. Grappe comme professeur. Au mois de septembre dernier, trois d'entre eux sont partis pour commencer leur théologie à Notre-Dame de Langonnet.

5. — Les personnes du dehors aiment à venir assister à nos offices, les dimanches et jours de fêtes. Ils accourent surtout nombreux à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Un catéchisme est fait par nous, ces jours-là, aux enfants des villages voisins.

Nos Pères et nos missionnaires de passage à Lisbonne continuent à recevoir la plus gracieuse hospitalité chez M^{me} la comtesse de Camarido. Inutile de rappeler, surtout pour ceux qui le connaissent, quel ami sincère et dévoué la Congrégation et ses œuvres trouvent en Mgr Quesada, revêtu récemment, à notre grande satisfaction, de la dignité de prélat domestique de Sa Sainteté.

(1) Un souvenir à notre cher défunt, le novice F. Custodio, décédé le 11 décembre 1889. Venu de Braga, ce novice fut saisi, peu de temps après son arrivée ici, d'un refroidissement occasionné par une imprudence. Les conséquences en ont été funestes. Malgré tous nos soins et les visites du médecin, il a succombé au bout de quelques semaines. La sainte mort qu'il a faite a été une grande consolation pour nous. Quelques heures avant d'expirer, il voulut voir son frère, alors postulant. Il l'embrassa avec toute l'effusion de son cœur; puis, prenant sa croix de missionnaire, il la baisa affectueusement à trois reprises différentes, et la présenta trois fois à son frère, afin que celui-ci la baisât également, en lui disant d'une voix presque éteinte : « Aime la croix, et en elle tu trouveras le bonheur. »

En août 1890, nous avons reçu la visite d'un pair du royaume, M. Costa Lobo, du vicomte Val Mor et autres. M. Costa Lobo est le premier membre de la Junta qui soit venu nous visiter en 1887 : Membre très actif de la Chambre-Haute, très respecté et redouté, il est pour nous un grand et sincère ami. Tous ces messieurs sont partis enthousiasmés, nous faisant des invitations réitérées d'aller les voir, et dîner avec eux, chaque fois que nous irions à Lisbonne.

Quelques jours après, le P. Supérieur fit la rencontre de M. Amaral, membre de la *Junta das Missoés*, le même qui a fait des rapports en notre faveur. Ce bon monsieur s'informa de tout : récoltes, santé, personnel, etc. ; et, quoique souffrant, il invita le Père à aller visiter avec lui une ferme modèle dans les environs.

6. — Au moment où nous terminons ce *Bulletin*, nous recevons la triste nouvelle de la mort de M. Joseph Franco de Souza. Il avait 67 ans. Ami généreux et dévoué de notre congrégation, il était depuis dix ans procureur de nos missions d'Afrique, et il a toujours déployé le plus grand zèle pour assurer le triomphe de notre cause en Portugal. Que la couronne de missionnaire soit dans le ciel la récompense de cet homme de bien, qui, dans les diverses étapes de sa vie, a toujours combattu le bon combat ! Le journal *A Palavra*, du 20 septembre, a publié un bel article nécrologique sur ce vaillant chrétien.

MAISON DE SAINTE-MARIE, A RATHMINES (DUBLIN)

SEPTEMBRE 1890. — OCTOBRE 1891

1. Historique de l'œuvre. Personnel. — 2. Inauguration. Espérances réalisées.
- 3. Séance musicale et dramatique. — 4. Ministère. Bienveillance du clergé.
- 5. Distribution des prix. — 6. Nouvelles constructions.

1. — Comme on l'a déjà dit au *Bulletin* de septembre 1890, on avait depuis longtemps l'intention de fonder un externat dans le quartier de Dublin le plus rapproché de Blackrock, à Rathmines. Cette fondation fut décidée par le Conseil général, le 25 juillet 1887 ; mais la gêne où l'on se trouvait en fait de personnel, par suite de la fondation de Ballarat (Australie), fit ajourner l'entreprise. Cependant l'œuvre devenant de plus

en plus urgente, la Maison-Mère, par décision du 11 avril 1889, résolut de commencer, sans plus tarder, l'établissement projeté.

Le R. P. Botrel, provincial d'Irlande, se mit immédiatement en quête d'un local convenable, et le 1^{er} août 1890, on entra, après beaucoup de démarches, en possession d'une assez vaste maison située bien en vue, au milieu d'un joli terrain d'environ 2 hectares.

L'ouverture des classes ayant toujours lieu, en Irlande, au commencement de septembre, il fallut déployer une grande activité pour approprier la maison à sa nouvelle destination, transformer les dépendances en classes, etc.

A la fin d'août 1890, le R. P. Fogarty était nommé supérieur de la nouvelle communauté; on lui adjoignit les PP. de Waubert, Evans et Norris, deux grands scolastiques, deux professeurs laïques, et les FF. Albert, Palémon et Cyprien.

2. — A défaut du bulletin de cette communauté, que nous avons en vain réclamé plusieurs fois, nous donnons quelques extraits de la correspondance.

Voici ce que le Père Supérieur écrivait à la Maison-Mère, vers la fin de septembre, au sujet de l'inauguration et des débuts de l'établissement.

Quoique les nouvelles constructions ne fussent pas terminées (elles ne le sont pas encore), l'ouverture du collège a eu lieu le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge. Espérons que notre bonne Mère veillera sur nous et bénira nos travaux. Les principaux journaux du pays ont parlé de l'inauguration de notre œuvre dans des termes très élogieux. Le R. P. Provincial, le chanoine Tricker, curé de la paroisse, et plusieurs autres prêtres sont venus rehausser de leur présence cette cérémonie.

Le chiffre des élèves, au jour de l'ouverture, a été de 34. Depuis ce jour, il est allé en augmentant, et aujourd'hui nous comptons 51 élèves présents. Nous espérons en avoir une dizaine d'autres avant Noël. (Lettre du 27 septembre 1890.)

Nos espérances, ajoutait-il un peu plus tard, ne se sont pas démenties jusqu'à présent. Les parents sont très contents du progrès de leurs enfants, et le mouvement en notre faveur s'accroît de jour en jour. Lors de ma dernière lettre, nous avions 51 élèves. Aujourd'hui, nous en avons 65. Nous espérons atteindre le chiffre de 80 au premier de l'an. (Lettre du 10 novembre 1890.)

3. — Le lundi 17 décembre 1890, il y a eu, pour la première

fois, une séance musicale et dramatique au collège de Rathmines. La nouvelle salle était comble : il devait y avoir trois cents personnes. Bon nombre de prêtres y assistaient : tous ceux de la paroisse et quelques-uns de Blackrock. Tout a parfaitement réussi et on n'a eu que des éloges de tous côtés. Le collège semble être bien lancé, grâce, sans doute, à la protection de la Sainte Vierge. Le chanoine Tricker, curé de la paroisse, est aussi bon que possible, et montre pour l'œuvre le plus vif intérêt. Du reste, nos Pères rendent aux prêtres de la paroisse beaucoup de petits services qui sont très appréciés. Il y a 72 enfants à l'école. Après Noël, il va en arriver d'autres. (Lettre du P. Botrel, du 17 déc. 1890.)

4. — Comme nous sommes libres les dimanches, ajoute le P. Fogarty, nous assistons quelquefois les prêtres de la paroisse ; aussi nous sont-ils très favorables. C'est sur leur chaude recommandation que plusieurs familles nous ont envoyé leurs enfants. Le curé de la paroisse, M. le chanoine Tricker, m'a invité à prêcher à l'occasion de la fête patronale, qui est Notre-Dame des Victoires. En l'annonçant à ses paroissiens, il a parlé en termes très élogieux de notre œuvre et de nous tous.

Le chiffre actuel des élèves est de 110. Si leur nombre continue à augmenter, nous ne saurons plus où les loger, car à peine avons-nous de la place pour 130. (Lettres des 26 décembre 1890 et 4 février 1891.)

5. — La première distribution des prix avait attiré non seulement les parents, frères et sœurs des enfants, mais encore les amis du collège et des élèves. Le succès des pièces de théâtre et des morceaux de musique a dépassé toutes les espérances. Les visiteurs sont partis vraiment émerveillés du talent des jeunes acteurs et des jeunes musiciens.

Mgr Donnelly a présidé cette distribution, et il a fait un *speech* magnifique, plein d'éloges, de remerciements, d'encouragements. (Lettre du 7 juillet 1891.)

6. — Sous le rapport de l'installation, une chose laissait d'abord beaucoup à désirer. La communauté, n'ayant pu trouver place dans le bâtiment qui renfermait les classes, avait dû se loger dans une maison voisine.

Nous sommes bien gênés, disait le P. Fogarty, d'être obligés

d'avoir deux maisons séparées l'une de l'autre. Heureusement que cet arrangement n'est que temporaire. L'année prochaine, nous espérons pouvoir bâtir sur le terrain attaché au collège. Pour le moment, nous tirons grand profit des champs qui entourent l'établissement. Les enfants s'en servent pour leurs jeux, et les parents en sont enchantés. (Lettre du 27 septembre 1890.)

Ces projets de construction ont été mis à exécution, comme on le voit par la lettre suivante :

Nos bâtiments commencés, il y a deux mois, se sont élevés comme par enchantement. Tout le monde s'étonne de la rapidité avec laquelle ils ont été construits. Nous comptons les voir terminés vers la fin du mois de juillet. Nous irons demeurer là, et nous pourrons sans difficulté y mener une vie de communauté parfaite. Nous avons actuellement 115 élèves. (Lettre du 7 juillet 1891.)

Les constructions sont finies et tout est bien installé. La communauté s'est transportée de Leinstersquarre à Saint-Mary's, dans la première semaine d'août. (Lettre du 29 septembre 1891.)

SÈNÉGAMBIE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS (SÈNÉGAL)

OCTOBRE 1889 — OCTOBRE 1891

1. Réception de Mgr Barthet. — 2. OEuvres. Hospice civil. Récit de deux conversions. — 3. Conférences de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Joseph. OEuvre apostolique. — 4. Écoles. Première communion et confirmation. Apostolat de la prière. — 5. Tiers-Ordre. — 6. Hôpital militaire. — 7. Difficultés. — 8. Acquisition d'un orgue. Sa bénédiction. — 9. M. Pesnel, chevalier de Saint-Grégoire le Grand. — 10. Grotte de Lourdes à Sor. Chapelle en construction. Pèlerinages.

1. — Notre dernier *Bulletin* exprimait les regrets que nous avait causés la mort de Mgr Picarda, et les vœux que nous faisons pour la prompte arrivée de son successeur, Mgr Barthet. En débarquant sur la terre d'Afrique, le premier soin de Sa Grandeur fut de venir tout d'abord au chef-lieu de la colonie, pour nous apporter les prémices de ses bénédictions apostoliques. Le 16 novembre 1889, la voie ferrée qui relie Dakar à Saint-Louis nous amenait donc notre nouvel évêque, avec le P. Audren et le P. Guérin, qui était allé à sa rencontre jusqu'à Thiès.

La réception solennelle eut lieu le lendemain, dimanche, avant la messe paroissiale. Une procession splendide se déroulait à travers les rues de la cité. En tête s'avançaient les enfants de l'ouvroir de Guet'Ndar; puis l'école du Nord, tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Elles étaient suivies des Enfants de Marie et des dames de la ville, après lesquelles marchaient les élèves du cours primaire et les jeunes gens du cours secondaire, que dirigent les Frères de Ploërmel. Les hommes fermaient ce cortège, groupés devant le dais, qu'on avait déployé pour protéger Monseigneur contre les rayons du soleil tropical. A peine l'a-t-on aperçu sur le chemin, que le *Benedictus Deus Israël* s'échappe de toutes les lèvres comme un témoignage spontané de la joie publique. Des musulmans, en foules compactes (Saint-Louis en compte au moins vingt mille), remplissaient toutes les avenues. Ils considéraient, avec le religieux respect qui les caractérise, le digne prélat s'avançant revêtu de sa chape épiscopale, mitre en tête et crosse en main. Au porche de l'église, le P. Guérin souhaite la bienvenue à Sa Grandeur.

Je suis heureux, Monseigneur, lui dit-il, de retrouver sous les traits vénérés du pontife le prêtre qui guida mes premiers pas dans la carrière sacerdotale. Comme Joseph envoyé en Égypte pour préparer les voies devant son père, je suis fier de vous présenter les fils que le Seigneur vous a donnés sur la terre d'Afrique : *Filii mei sunt quos donavit mihi Deus in loco isto...* Les œuvres multiples que Votre Grandeur a créées dans les Indes sont la plus sûre garantie de ce que votre administration va communiquer parmi nous de vie nouvelle.

La réponse de Monseigneur fut écoutée de tous avec une satisfaction particulière. Dès ce moment, le pasteur avait fait connaissance avec son troupeau, et il n'allait y avoir entre eux « qu'un cœur et qu'une âme ».

A l'issue de la messe qu'elle venait de célébrer, Sa Grandeur se rendit à l'hôtel du gouvernement, accompagnée du P. Guérin et du P. Audren. Avec sa courtoisie habituelle, M. Clément Thomas le reçut « en ami tout heureux de revoir un ami sur une terre lointaine (1) ».

(1) A son retour, Monseigneur trouva sur son bureau une missive adressée par l'une de nos meilleures chrétiennes, négresse vigoureuse encore malgré ses soixante-quinze ans. Légèrement lettrée dans sa jeunesse, son instruction s'est développée parmi les loisirs de l'hospice civil, où elle est reçue à titre

2. — En parcourant l'hospice civil, habituellement ouvert à une centaine de malades, Monseigneur fut frappé du bien immense que des religieuses ne manqueraient pas d'y réaliser. C'était là un projet étudié de vieille date et approuvé en principe, mais dont la mise à exécution était sans cesse différée. L'initiative de Sa Grandeur allait en faire une heureuse réalité. A sa prière, M. Fawtier, directeur de l'Intérieur, y installa, sans plus de retard, trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Leur présence a produit un changement notable : la propreté reluit davantage ; les visages sont moins assombris par la tristesse ; le ministère du P. Tisserand, qui le visite, est devenu plus facile et plus fructueux. Le Seigneur a su s'y choisir des élus, dont plusieurs même ont fait des morts particulièrement édifiantes. Deux, entre autres, nous semblent mériter une mention spéciale : celle d'un élève du cours secondaire et celle d'un Européen employé dans l'une de nos grandes maisons de commerce.

Le premier appartenait à une famille musulmane des plus fanatiques de Gorée ; mais, ayant toujours fréquenté les écoles des Frères, il connaissait notre sainte religion. Les deux dernières années, il avait même obtenu un prix au catéchisme de persévérance. Chaque jour, il récitait son rosaire ; le dimanche, il assistait dévotement à tous les offices. Ainsi chrétien de cœur, il n'était pas régénéré dans l'eau baptismale, parce que son père s'y opposait de tout son pouvoir. Il se sentit tout à coup miné par une de ces lentes maladies contre lesquelles la science ne peut rien d'efficace. A cette nouvelle, sa mère accourut de Gorée, autant pour le surveiller que pour le soigner. Une infirmerie manquant encore au cours secondaire, elle fit transporter son fils à l'hospice civil. Nuit et jour à son chevet, elle appelait près de lui tous les marabouts du pays, qui lui promettaient une guérison naturellement impossible. La Providence permit pour-

d'indigente depuis qu'un ulcère survenu à sa jambe droite a obligé de la lui remplacer par une jambe de bois. Voici cette missive, écrite sans aucune faute d'orthographe :

« Monseigneur, on m'avait dit que vous êtes aussi bon que vous êtes grand. C'est pourquoi j'ai voulu assister à votre réception solennelle, avec ma jambe tout usée, pour relever de ma présence l'éclat de la cérémonie. J'en suis revenu, comme tout le monde, si content de moi-même et si ravie de vous, que j'en ai cassé en route ma jambe de bois. Etant donc indigente à un seul pied, je viens vous demander de quoi la réparer au plus vite. Merci d'avance. Votre très humble servante, STRA-BA. »

On devine sans peine qu'une telle requête obtint un accueil favorable auprès de Sa Grandeur.

tant qu'un jour le malade se trouvât seul à seul quelques minutes avec l'aumônier. « Père, lui dit-il, je le sens, demain je ne serai qu'un cadavre. Donnez-moi sur le-champ le baptême. Le doigt de Dieu est ici bien sensible, ajoutait-il après l'avoir reçu. Maintenant je m'appelle Joseph! Je vais en bénir le Cœur de Jésus dans les siècles des siècles! » Le lendemain, pour ne pas soulever inutilement des difficultés, on laissa les musulmans l'ensevelir, sous les yeux de sa mère, comme un des leurs.

L'autre privilégié du Cœur de Jésus, était un enfant prodige de la capitale. Parvenu à sa trente-cinquième année sans avoir fait sa première communion, il était passé maître en fait d'impiété. Longtemps insensible aux bons procédés de l'aumônier qu'il insultait, et aux attentions les plus délicates des religieuses, il fut à la fin touché par la patience de l'un et par la charité des autres. Il voulut étudier une religion capable d'inspirer de pareils dévouements. Il se convertit, se confessa, reçut l'adorable Eucharistie, demanda lui-même l'Extrême-Onction, et mourut en prédestiné, le cœur plein d'un vif repentir pour ses égarements, et d'une confiance sans bornes en la miséricorde divine.

3. — Mgr Barthet s'est attaché à soutenir et à développer toutes nos œuvres. Son plus cher désir était d'entrer vite en relation avec les hommes de la paroisse, en vue de mieux les grouper autour des missionnaires. Les deux conférences de Saint-Vincent de Paul lui offraient, sous ce rapport, un noyau des plus précieux. Elles lui furent présentées à la première réunion générale qu'elles tinrent après son arrivée, et dont il avait bien voulu accepter la présidence. En réponse au discours que lui adressa M. Pesnel, discours où respiraient tout leur respectueux dévouement et toute leur affection filiale, Sa Grandeur s'exprima en ces termes :

Vous venez de me dire, Monsieur le Président, en votre nom et au nom de vos collègues, que vous éprouvez une vraie joie de m'avoir au milieu de vous. A mon tour, je suis très heureux de vous assurer que ce sont bien les mêmes sentiments qui m'animent à votre égard. Se pourrait-il, en effet, que mon cœur d'évêque ne fût pas dévoué tout spécialement à votre œuvre? En donnant ici le bon exemple, surtout aux hommes, en versant vos aumônes dans le sein des pauvres, en vous dépensant vous-mêmes pour eux, vous avez déjà tous ensemble réalisé beaucoup de bien, que je ne puis qu'encourager, et pour lequel je vous dois tous mes remerciements, avec toutes mes félicitations.

Mais ce bien-là, Messieurs, de quelle source découle-t-il, en majeure partie? Sans nul doute; de votre Société. Grâce à elle, vous êtes une force qui se décuple autant de fois que vous comptez de confrères. La main dans la main, serrés les uns contre les autres, vous formez comme une phalange invincible qui défie tous les efforts de l'ennemi. On s'y soutient mutuellement; on s'y excite au devoir; on y foule plus facilement sous les pieds le respect humain. Vous ne sauriez croire, Messieurs, combien on est heureux quand on a de tels auxiliaires dans le ministère apostolique! Continuez donc tous à être de plus en plus les dignes fils de Saint-Vincent de Paul par votre charité, par votre esprit de foi, par toutes les vertus chrétiennes dont il faut que les infidèles qui nous entourent voient en chacun de vous la vivante image. Avant de vous bénir de tout mon cœur, j'exprimerai un vœu : puisse votre conférence se développer comme le grain de sénevé; puisse-t-elle produire bientôt des rejetons à Dakar, à Rufisque et à Gorée!

Ce vœu se réalisera-t-il, et jusqu'à quel point? C'est encore le secret de l'avenir. Mais ni ces encouragements, ni ces conseils n'ont été perdus. La mort a fait des vides dans la conférence des pères de famille; plusieurs, appelés ailleurs par leur position sociale, ont dû quitter la colonie; plusieurs autres ont essuyé des revers de fortune : nulle de ces épreuves n'a refroidi la ferveur primitive que son fondateur avait su communiquer. La conférence des pères de famille reste debout, aussi vaillante, aussi généreuse, aussi exemplaire que jamais.

Sa sœur cadette, la conférence de Saint-Joseph, marche très bien aussi. Choisis avec soin, les associés s'y sont triplés en ces derniers temps. Le meilleur esprit les anime tous : M. Scias revit tout entier en M. Pesnel, leur vénéré président. Ils n'ont perdu qu'un seul membre, entré comme novice chez les Dominicains de Toulouse. Les jeunes gens de cette conférence font presque tous partie de la fanfare qu'a su créer le cher F. Magloire, directeur de l'école secondaire. Non seulement elle leur procure une distraction innocente et agréable, mais encore elle contribue à rehausser l'éclat de nos solennités religieuses aux principales fêtes.

C'est un but absolument analogue de préservation et de charité qui a inspiré la création de l'œuvre apostolique, chez les Enfants de Marie. Quelques congréganistes, autant qu'elles le peuvent chacune à son tour et en nombre uniforme, vont une

fois par semaine à l'école du Nord, pour y confectionner toute la soirée des objets propres à l'ornementation des chapelles. La Sœur, chargée du cours supérieur dans ce pensionnat, préside à ces séances d'ouvrage. Leurs cotisations mensuelles et quelques dons particuliers leur fournissent de quoi se procurer les matières premières, qu'elles transforment en ornements, en bouquets de fleurs, en linge sacré, pour les diverses stations de la mission.

4. — Mgr Barthet ne pouvait pas ne pas faire quelque chose de particulier pour nos écoles. Il leur témoigna tout son intérêt, en leur prêchant lui-même la retraite préparatoire à la première communion et à la confirmation annuelles.

Toujours en honneur dans ces établissements scolaires, l'apostolat de la prière y a reçu son couronnement. Les associés ne faisaient en commun leur communion réparatrice que le premier dimanche du mois. Le P. Guérin ne craignit pas de trop leur demander en la plaçant au premier vendredi, selon le désir exprimé par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Afin d'y attirer plus de monde, tout en fournissant à la piété des aliments nouveaux, on y déploie une certaine pompe extérieure : la statue du Sacré-Cœur y brille entourée de lumières ; les Enfants de Marie chantent des cantiques à la messe, en s'accompagnant de l'orgue. Le chiffre des communions s'est depuis élevé d'une manière notable. Auparavant, il nous suffisait par mois d'un millier d'hosties ; c'est quinze cents environ qu'il nous en faut aujourd'hui.

5. — Le tiers ordre de Saint-François, érigé canoniquement dans la paroisse, s'est aussi développé, sous la direction du P. Guérin. Composé de nos meilleurs chrétiens, il contribue largement à l'édification publique. Cette association doit déjà avoir un protecteur au ciel dans l'une des tertiaires morte en juin dernier. Dévorée vivante par un affreux cancer au sein, cette femme a enduré un long martyre de treize mois avec une patience et une résignation admirables à la volonté de Dieu,

C'est à la chapelle de la préfecture que se tiennent les réunions du tiers ordre, au premier lundi du mois pour tous les associés, au troisième pour les novices. Leur nombre ayant doublé, notre oratoire était devenu trop étroit. L'Œuvre consentit à l'agrandir à ses frais, en y ajoutant même un carrelage en ciment. Ainsi

Notre-Seigneur se trouve avoir un sanctuaire fort convenable, pour résider avec nous à la préfecture apostolique.

6. — Le P. Tisserand, de son côté, n'a pas négligé les soldats, dont il a spécialement le soin en sa qualité d'aumônier militaire. Il a visité par deux fois les camps de dissémination; partout, officiers et soldats se sont fait un vrai plaisir de lui installer de leur mieux son autel portatif et d'assister en armes à la sainte messe. C'est à l'hôpital de Saint-Louis, néanmoins, qu'il exerce le plus son ministère, toujours béni du Ciel. En 1889, sur 45 soldats qui sont morts sous ses yeux, 43 avaient reçu les derniers sacrements; en 1890, sur 47, il y en a eu 44 à faire la même fin chrétienne.

7. — Il ne s'ensuit pourtant pas que nous n'ayons avancé qu'à pleines voiles sur une mer sans tempêtes. Les musulmans, on le sait, ont ici le nombre pour eux. Avec le suffrage universel, ils sont pareillement la force. Certaines gens, avides d'une popularité malsaine, se firent une tactique de caresser leurs préjugés, afin de s'en faire des instruments. Aussi eurent-ils la majorité aux élections législatives, et plus tard aux élections municipales. A la suite d'une lutte très vive, le parti, qui représente les idées chrétiennes et conservatrices, eut pour la première fois le dessous. M. Crespin, qui était alors, au su de tout le monde, le vénérable de la loge maçonnique, devint maire de Saint-Louis à la place de M. de Bourmeister. Il arriva par la force des choses que plusieurs de nos œuvres eurent à souffrir de ce changement.

Parmi ces luttes de partis opposés les uns aux autres, notre constante préoccupation, tout en soutenant le bon combat, a été de garder intacts notre indépendance apostolique et notre liberté d'action. Somme toute, nous n'avons eu qu'à nous en féliciter devant Dieu.

(A suivre).

NÉCROLOGIE



La Mission de Sénégambie a été particulièrement éprouvée durant ce mois d'octobre. Plusieurs de nos missionnaires ont été saisis de fièvres et deux ont succombé.

La première victime a été le F. Césaire Le Roy, de la maison de Thiès, décédé à Dakar, le 4 octobre, dans sa quarante-troisième année, après quinze ans de vie de communauté et quinze ans de profession, par suite de fièvre pernicieuse.

Peu de jours après l'annonce de ce décès, un télégramme du 18 octobre nous apprenait la mort du P. Joseph Gieson, profès des vœux perpétuels, de la maison de Sainte-Marie de Gambie. Ce cher défunt était dans sa trente-septième année et avait sept ans et un mois de profession.

LE P. LAUDRIN

DÉCÉDÉ EN MER, AU RETOUR D'HAÏTI, LE 27 AOUT 1891.

Le P. Yves Laudrin était né à Moustoir, diocèse de Vannes, le 27 avril 1860. Après un an environ de leçons particulières, il entra au petit séminaire de Sainte-Anne, où il fit toutes ses classes, depuis la sixième jusqu'à la seconde. Ayant alors eu l'occasion de connaître la congrégation par un de ses condisciples, ancien élève du collège de Notre-Dame de Langonnet, il demanda à y être reçu comme petit scolastique. Il y entra le 25 septembre 1877; puis, en 1879, il vint à Chevilly pour faire sa philosophie.

Durant son scolasticat, il fut bien éprouvé par la maladie, et l'on crut devoir, pour ce motif, l'employer plusieurs années en maison. Il supporta ces épreuves avec courage et persévéra fidèlement, malgré tout, dans sa sainte vocation. Obligé d'interrompre ses études théologiques en 1881, à cause de sa santé délabrée, il fut employé, pendant trois ans, comme professeur au collège de Langonnet. Revenu ensuite au grand scolasticat, il dut le quitter une seconde fois, l'année suivante, à cause de ses maux d'estomac qui avaient reparu plus que jamais; et il fut envoyé comme professeur à la Guadeloupe. Il se trouva bien du climat de ce pays, et il en revint, en 1877, pour faire son noviciat.

Pendant son séjour à la Basse-Terre, il avait été promu aux ordres sacrés par Mgr Carméné.

L'extrait suivant d'une de ses lettres montre les pieuses dispositions avec lesquelles il avait reçu la grâce du sacerdoce :

Mon plus grand désir sur la terre est enfin accompli, écrivait-il

le 11 février 1887. Je suis prêtre depuis deux mois. J'en remercie Dieu qui, malgré mon indignité, a daigné me faire cette insigne faveur, réservée à ses seuls privilégiés. Jamais de ma vie je ne me suis senti aussi heureux que le jour de ma première messe. Jamais autant de consolations intérieures et surtout jamais autant d'amour de Notre-Seigneur. Oh ! que j'aime à me rappeler ce moment précieux pendant lequel je faisais mon action de grâce : c'était pour moi un avant-goût des joies célestes dont j'espère jouir pendant l'éternité.

J'ai dit ma première messe au Morne-Rouge, le lendemain de mon ordination. C'était une messe solennelle. Le P. Blanpin a eu la pieuse attention de donner un sermon sur le prêtre, sermon qui a ému tous les assistants et moi plus que tout autre.

Sa lettre de demande à la profession montre aussi avec quel abandon et quelle générosité de cœur il se donnait à Dieu.

Je suis venu dans la congrégation, disait-il, avec le seul dessein d'aller un jour en mission. Cependant, je suis disposé à m'en remettre avec abandon à mes supérieurs ; du reste, j'ai fait le sacrifice de ma vie, trop heureux encore si, à cette condition, je reçois la faveur que je sollicite.

Ce fut dans ces dispositions que ce cher confrère fit sa profession le 26 août 1888. Envoyé peu après au collège de Port-au-Prince, sa santé, déjà compromise, ne résista pas longtemps, quoique un climat chaud eût paru devoir lui être favorable. Moins de deux ans après, en effet, il se voyait obligé de rentrer en France et sans grand espoir de guérison, comme on le voit par la lettre suivante qu'écrivait le P. Jaouen, son supérieur, après avoir reçu la nouvelle de sa mort.

Ce cher Père n'a donc pas eu la consolation de vous voir et de voir sa famille. J'étais persuadé qu'il ne passerait pas l'hiver ; mais ici c'était aussi la mort certaine et à bref délai. Depuis plus de deux ans, il était condamné comme phtysique. Mais il s'est toujours fait illusion sur son état, parce qu'il ne toussait presque pas. La dysenterie, chez lui, était occasionnée par le mauvais état des poumons.

C'était un excellent professeur, et, jusqu'à la veille de son départ, il a tenu à remplir ses fonctions sans vouloir permettre qu'on le remplaçât. C'était l'esclave du devoir, et j'espère qu'il en a déjà reçu la récompense dans le ciel.

Le médecin que j'avais fait venir exprès, m'affirmait cependant qu'il n'y avait pas de danger pour le voyage, et le Père lui-même m'écrivait de Saint-Thomas qu'il y avait déjà une grande amélio-

ration dans son état. Il concluait en me disant : « Vous voyez que j'ai eu raison d'insister pour obtenir mon départ. » Ce qui me console, c'est qu'il avait un prêtre pour compagnon de voyage. (Lettre du 5 octobre 1891.)

Ce digne prêtre, M. l'abbé Collas, du diocèse de Rennes, a soigné le cher P. Laudrin avec un admirable dévouement pendant toute la traversée, mais surtout depuis le moment où celui-ci s'était vu obligé de s'aliter. C'est lui qui l'a assisté à ses derniers moments, après l'avoir confessé et administré. Voici la lettre qu'il a bien voulu écrire à ce sujet :

Le P. Laudrin, comme vous le savez, avait la dysenterie depuis six mois. Du 11 août au 23, le cher Père ne sentait pas d'accroissement dans sa maladie. Il montait sur le pont et venait à table comme tous les passagers. C'est le 23 août que, fatigué par le mouvement du bateau, il a commencé à ne plus paraître sur le pont, ni pour les repas. Le 24, il faisait appeler le médecin. A partir de ce moment je ne le quittai plus. La maladie faisait de terribles progrès.

Le jeudi 27 août, vers quatre heures du matin, je le confessai, l'administrai, et lui donnai l'indulgence de la bonne mort, car la fin avançait à grands pas. Il répondait lui-même *amen* après chaque onction. Vers six heures, après quelques secousses nerveuses, il entra dans les sentiments d'une humilité admirable, baisant son crucifix, embrassant l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours que je lui avais donnée, demandant hautement pardon de toutes ses infractions à la règle.

Vers huit heures, il s'endormit, et à dix heures, sans convulsions, sans effort, il rendit son âme à Dieu. Le lendemain, je psalmodiai les prières des morts dans sa cabine; le soir, à six heures, je chantai l'absoute dans l'entrepont, en présence de l'équipage et des passagers. Aussitôt après, on monta le cercueil sur le pont, et on déposa le cher défunt dans sa dernière demeure. Nous étions à deux jours du Havre. (Lettre du 19 sept. 1891.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Ont été nommés :

Supérieur de la nouvelle communauté de Notre-Dame de *Chippewa-Falls*, le P. Phelan, précédemment chargé de la direction du petit scolasticat de Pittsburgh (avril 1891);

Supérieur à Saint-François de *Douvaine*, en remplacement

du P. Guyot, le P. Schleweck, et directeur de la maison de *Saint-Joseph du Lac*, le P. Ducloux (4 oct.);

Préfet du petit scolasticat de *Pittsburgh*, en remplacement du P. Phelan, le P. Hehir (avril 1894);

Préfet du petit scolasticat de *Mesnières*, le P. Barrat, en remplacement du P. Thiallier (1^{er} septembre);

Préfet du petit scolasticat de *Rockwell*, le P. Leininger, en remplacement du P. Demaison (1^{er} septembre).

Placements et mutations. — Ont été placés récemment :

A Chevilly : le P. Guyot, de Saint-Joseph du Lac; le P. Demaison, de Rockwell; puis le P. Sundhauser et les FF. Hilarien, Prosper, Arthur et Gilles, nouveaux profès de cette année;

A Paris : le P. Pallier (Edouard), de Beauvais;

A Notre-Dame de Langonnet : le P. Cosse, de Beauvais; le F. Florent, de Cellule; le F. Marie-Pius, de Saint-Ilan; et les FF. Calixte et Ardouin, de Mesnières;

A Saint-Ilan : le P. Epinette, de Castelnaudary; le P. Perrière, les FF. Euchèr, Trémèur et Hervé, nouveaux profès, et le F. Gordien, de Langonnet;

A Mesnières : le P. Berne, revenu de la Martinique, et le P. Monvoisin, nouveau profès;

A Beauvais : les PP. Richaume et Reffé, de Castelnaudary; le P. Grœll, de Chevilly; le P. Sémery, nouveau profès; le F. Louis-Joseph, de Saint-Ilan; M. Mazo, novice, et M. Desmaroux, scolastique;

A Merville : Le P. Laplace, de Paris; les PP. Cabrolié et Grenet, nouveaux profès; et MM. Jacquemoud, Cambiaire et Bosson, scolastiques;

A Saint-Mauront : M. le Masson, prêtre agrégé, et le F. Mathieu, de Grignon;

A Épinal : le P. Dubail, de Mesnières; le P. Thierry, les FF. Nemèse et Médard, nouveaux profès; et M. Martin, scolastique;

A Bordeaux : le P. Goepfert (Émile), d'Épinal; et le P. Parvus, de Cellule;

A Seyssinet : le P. Grès, de Merville; et le F. Eric, de Saint-Mauront;

A Cellule : le P. Le Berre (Laurent), M. Higgins, novice, et MM. Mattéi et Rouxel, scolastiques;

A Castelnaudary : le P. Taragnat, de Seyssinet; les PP. Martin et Dissard, revenus récemment, le premier de la Martinique, le second du Gabon; le P. Gardel, d'Épinal; et M. Eglin, scolastique;

A Rome : les FF. Libérius, de Chevilly, et Lazare d'Épinal, ainsi que l'agrégé, Jules Barbé, de Saint-Mauront;

En Irlande : les PP. O'Rorke, O'Hart, Downey, O'Hanlon et Murphy (Daniel), de la dernière profession;

En Portugal : le P. Stoll, de Cellule; les PP. Schaller et Viseux, revenus, le premier de la Cimbébasie et le second de Huilla; le P. Michel (Joseph), de Chevilly; le P. Dekindt, de Douvaine; le P. Cancelli, nouveau profès; les FF. Acace et Claver, de Beauvais; et le F. Léonin, de la dernière profession.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 18 septembre, à Bordeaux, pour *Haïti*, le P. Kuentzler, nouveau profès, et le 18 octobre, M. Théodore, scolastique;

Le 12 octobre, à Marseille, pour *Maurice*, le P. Cotonéa, de Saint-Ilan, et pour le *Zanguebar*, le F. Damase, de Saint-Mauront, et le F. Eleuthère, de Paris; le 25, pour le *Congo français*, le P. Déroutet;

Le 18, à Liverpool, pour la *Trinidad*, le P. Kelly;

Le 28, à Bordeaux, pour la *Martinique*, le P. Thiallier et un novice, M. Remi Swinghedau.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Seyssinet. — Le dimanche 11 octobre, a eu lieu la bénédiction de la chapelle de l'œuvre. Mgr Fava a bien voulu présider cette cérémonie, à laquelle assistait le T. R. Père. Sa Grandeur avait eu la bonté, quelques jours auparavant, de le conduire dans sa voiture à la Grande-Chartreuse, pour la fête de saint Bruno; le R. P. Prieur a été pour lui d'une grande bienveillance et lui a promis de nouveaux secours pour l'œuvre des clercs.

Rentrées. — Nos maisons de Cellule, d'Épinal et de Beauvais ont eu une augmentation assez sensible dans le nombre de leurs élèves. A Cellule, il y a eu plus de 40 nouveaux, à Beauvais 36, à Épinal 45. — A Rome, on a 80 séminaristes.

Bas-Niger. — L'établissement d'Onitsha vient d'être cruellement éprouvé. Le 10 septembre, le bâtiment des enfants a été consumé par les flammes, ainsi que les magasins, avec toutes les provisions. La Mission se trouve dans la plus grande détresse. Les aumônes que nos confrères pourraient recueillir en sa faveur seront reçues avec reconnaissance.

Zanguebar. — Mgr de Courmont est revenu, sur la fin de septembre, de son voyage chez les Wahéhés, après une absence de deux mois et quatre jours. Ce voyage a été pour lui assez pénible; la fièvre l'a pris dès son arrivée à Mhonda et ne l'a pas quitté pendant cinq semaines; il se trouvait cependant un peu mieux au départ du courrier, le 3 octobre.

Nos stations de l'intérieur ont été menacées, par suite du massacre de l'expédition des Allemands chez les mêmes Wahéhés (17 août); jusqu'ici néanmoins elles n'ont pas eu à souffrir.

AVIS. — **V. Père.** — Pour répondre aux désirs de beaucoup d'âmes pieuses et faire connaître davantage notre Vénérable Père, on vient de faire éditer au noviciat :

1^o *Un calendrier à effeuiller* donnant : dévotions du mois, neuvaines préparatoires aux principales fêtes, et pour chaque jour une pensée pieuse et une pratique tirées des écrits de notre Vénérable fondateur.

2^o *Une série de 12 belles images*, sur papier imitant le parchemin, donnant, sous 12 titres différents (*Souhaits, Adieux, Amitié chrétienne, Humilité, Prière, etc.*), des pensées tirées également de ses écrits.

Le tout est en dépôt au noviciat. Grignon-Orly, par Choisy-le-Roi (Seine). Prix du calendrier, 0 fr. 50, port en sus. — Prix des images : la douzaine, 1 franc, et 1 fr. 20 franco; les 13 douzaines, 12 francs.

Maisons de formation. — Prière aux Directeurs des maisons de scolasticat et de noviciat de Frères, d'envoyer leurs *compte-rendus* dans la première quinzaine de novembre.

États du personnel. — On en adresse des feuilles à remplir, aux supérieurs provinciaux des maisons d'outre-mer. Prière de les retourner, de manière à ce qu'elles soient à la Maison-Mère pour le 1^{er} janvier au plus tard.

Maison-Mère, 28 octobre 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fondation de Saint-Nicolas de Drognens, en Suisse. — **Bulletins des communautés.** Sénégal. Saint-Louis (*suite*). — Dakar. — Gorée. — Rufisque. — Thiès. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Marcot, F. Maximilien, M. Vazeilles, curé de Cellule. *Notices* : FF. Pantaléon et Césaire. — **Nouvelles.** — *Avis.* Ecrits du V. P. (Supplément).

MAISON-MÈRE

FONDATION DE SAINT-NICOLAS DE DROGNENS

EN SUISSE

Sur les vives instances qui ont été faites auprès du T. R. Père, le Conseil général a cru devoir accepter, par décision du 22 octobre, la direction d'une colonie pénitentiaire en Suisse, dans le canton de Fribourg.

Cette œuvre avait été entreprise, il y a trois ans environ, par un excellent prêtre du diocèse de Lausanne, M. l'abbé Comte, curé de Châtel-Saint-Denis. Il n'y avait jusque-là, dans toute la Suisse, que des pénitenciers protestants. Les enfants des familles catholiques, que l'on avait à envoyer en correction, pour indiscipline ou vagabondage, se trouvaient donc exposés à perdre la foi. C'est ce qui porta le zélé curé de Châtel-Saint-Denis à commencer la colonie de Saint-Nicolas, avec les encouragements des conseillers catholiques des divers états de la Suisse.

Mais on ne tarda pas à sentir la nécessité, pour assurer la bonne marche de l'œuvre et sa stabilité, d'en confier la direction à une société religieuse. On fit donc appel à notre Congrégation déjà connue dans le pays par les orphelinats de Saint-Joseph du Lac et de Douvaine, qu'elle dirige près de Genève.

Cette œuvre de pauvres enfants abandonnés rentrait bien dans les fins de notre institut. Mais la grande difficulté pour nous était celle du personnel, à cause des nombreux besoins de nos Missions. La Maison-Mère, cependant, n'a pas cru devoir se refuser à profiter de cette bonne occasion que nous présentait la Providence de nous établir en Suisse. Dans les temps troublés où nous sommes, il importe, en effet, pour la Congrégation d'étendre ses racines en divers pays. Or, la maison de Saint-Nicolas de Drognens, visitée par le R. P. Barillec, à son retour de Saint-Joseph du Lac, le 5 octobre dernier, présente des avantages tout particuliers. Elle est située dans la partie la plus catholique de la Suisse, dans la paroisse de Siviriez, près de Romont, desservie par les RR. PP. Rédemptoristes, et tout près des frontières de France. La langue française est la langue du pays.

La propriété est très belle, elle contient environ 80 hectares, dont la plus grande partie est en prairies. Le chemin de fer de Lausanne à Fribourg passe à 50 mètres de la maison, et on pense même pouvoir obtenir une station ou du moins une halte. A cela, il faut ajouter que tout nous était offert sans que nous eussions rien à dépenser ; l'établissement peut même procurer des ressources. On espère, en outre, pouvoir recruter dans ce pays, l'un des mieux conservés de la Suisse, de bonnes vocations de scolastiques et de Frères. Le nouvel évêque de Lausanne et Genève, Mgr Deruaz, est très heureux de nous recevoir dans son diocèse, et se montre parfaitement disposé à notre égard.

L'œuvre est, d'ailleurs, encore au début : elle ne compte qu'une dizaine d'enfants, et ne demande, par conséquent, pour le moment, qu'un personnel restreint. Le T. R. Père y a envoyé, pour commencer, le P. Erhardt et le F. Didier, sous la direction du P. Jean-Baptiste Pascal, chargé d'installer les choses, en attendant son retour en Sénégal. C'est le 21 novembre, fête de la Présentation de Marie au temple, que nos Pères ont pris possession de cet établissement, placé sous la protection et le vocable de saint Nicolas.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL)

OCTOBRE 1889 — OCTOBRE 1891

(Suite. — Voir le dernier Bulletin, p. 208).

8. — La fabrique de la paroisse a pu faire, ces temps derniers, deux acquisitions dignes d'être spécialement mentionnées, celles d'un superbe tableau représentant la mort de saint Louis sur la plage de Tunis, et d'un bel orgue tout neuf.

Le tableau nous est venu de Rome, où le P. Brichet l'avait commandé à l'un des artistes qu'il connaît. Des amateurs de peinture y ont trouvé des choses vraiment supérieures. Il a aussi le mérite de garnir très bien tout un côté du chœur où il fait le pendant d'un autre tableau qui a les mêmes dimensions.

Quant à l'orgue, il est sorti de la maison Van Bever, à Lacken-lez-Bruxelles. Nos chrétiens désiraient depuis longtemps remplacer celui que nous avons par un autre plus complet et mieux assorti à l'église. La fabrique, malgré l'état assez précaire de ses finances, n'eut qu'une voix pour approuver le projet qui lui fut soumis, en octobre 1889, par le P. Guérin. Il y avait eu déjà bien des ouvertures en Alsace et en Bretagne, lorsque Monseigneur, qui vient de nous arriver, accorda sa préférence aux frères Van Bever, dont il avait apprécié tout le mérite à Grignon, pendant qu'ils y installaient un orgue. Moyennant 13,000 francs, payables en trois annuités inégales, ils devaient, en effet, nous fournir un orgue de 18 jeux à deux claviers à mains de 56 notes, et un pédalier à tirasses de 27 notes, avec buffet en bois de chêne. En exécution d'une clause, expressément formulée par Sa Grandeur, il était pareillement convenu que, outre un collage très soigné, chaque pièce serait vissée avec des vis en cuivre, pour mieux résister à l'action si dissolvante du vent d'est, dont le Sahara ne nous gratifie que trop souvent, en dépit du voisinage de la mer.

La fabrique se montra généreuse envers la Mission, en échangeant son vieil orgue contre une magnifique grille façonnée à

Saint-Joseph de Ngazobil, et qui maintenant entoure avec grâce ses fonts baptismaux. L'instrument n'avait besoin que de quelques retouches pour être remis en excellent état : Sainte-Marie de Bathurst en a fait l'acquisition. Tandis que la maison Maurel et Prom transportait gratuitement de Bordeaux à Saint-Louis les nouvelles orgues, la *Compagnie française* emportait les vieilles en Gambie, aux mêmes conditions. Grâce à l'extrême obligeance de la délégation municipale, qui vint sur ces entrefaites remplacer le conseil municipal de M. Crespin, dissous par un décret du conseil d'Etat, la tribune de l'orgue put être en même temps restaurée de manière à présenter un plus gracieux coup d'œil et un espace moins disproportionné au nombre toujours croissant des élèves de l'école secondaire qui l'occupe et qui ne nous aide pas peu pour le chant. La commission que la fabrique avait désignée pour examiner en dernier ressort et pour recevoir l'orgue déclara dans son rapport qu'elle se faisait un devoir d'exprimer hautement sa satisfaction unanime, au sujet de la puissance comme de la douceur de l'instrument.

Il ne restait qu'à en faire l'inauguration solennelle. La fête avait été fixée au premier vendredi de février, afin que, ce jour-là, consacré parmi nous par la communion réparatrice et par le salut du Saint-Sacrement en l'honneur du Cœur de Jésus, les nouvelles orgues lui rendissent, dans leurs premières harmonies, leur premier hommage. Bien avant l'ouverture de la cérémonie, l'église entière était remplie d'une assistance d'élite. Sur le devant de la nef, éclairée avec autant de goût que de richesse, se tenaient les principaux représentants de la magistrature, de l'administration et de l'armée, réunis autour de M. Fawtier, l'ancien directeur de l'intérieur, et de M. de Lamothe, le nouveau gouverneur de la colonie.

Monseigneur, à son vif regret, ayant été retenu loin de nous au-delà de toutes ses prévisions, dans sa tournée épiscopale, le P. Guérin bénit lui-même les nouvelles orgues, qui firent entendre aussitôt leurs voix puissantes et harmonieuses.

Durant ces premiers essais, le P. Audren était monté en chaire. S'inspirant des circonstances, il nous exposa quel est le rôle de la musique en général dans les chants liturgiques et quelle place prépondérante y revient à l'orgue, au plus grand profit des arts et de la piété.

9. — La semaine suivante nous ramena Monseigneur. Sa Grandeur avait à remettre à M. Pesnel les insignes de l'ordre des chevaliers de Saint-Grégoire le Grand, qu'Elle avait obtenus, pour lui, du Saint-Père, par un bref du 2 octobre 1890. Homme de foi et d'action, marchant à la tête de toutes les œuvres de charité de Saint-Louis, nul, mieux que lui, ne méritait cet honneur.

Monseigneur fit donner lecture du bref pontifical, devant les deux conférences réunies pour leur séance générale de carême, avec une foule d'amis. En attachant, de ses propres mains, les insignes de chevalier sur la poitrine de M. Pesnel, il lui dit :

Je suis certain que ce choix si mérité ne fera pas de jaloux.

— Chevalier du Pape! reprit M. Pesnel, très vivement ému. Puissé-je, soutenu de vos conseils, stimulé par vos exemples, me montrer moins indigne d'une faveur que rien, dans ma vie, ne me semble justifier!

M. Michel André, le vice-président de la conférence, l'interrompit à ces paroles :

Permettez-moi, dit-il, en s'adressant à Sa Grandeur, permettez-moi de vous remercier, au nom de tous mes collègues, du choix si heureux que vous avez fait en désignant, à Sa Sainteté Léon XIII, notre cher président, M. Michel Pesnel, comme chevalier du Christ. Cette magnifique distinction rejaillit sur tous ses confrères, qui se réjouissent tous grandement de voir cette croix reposer sur le cœur le plus noble, le plus chrétien, le plus généreux que nous ayons connu dans la paroisse de Saint-Louis.

A l'extérieur, catholiques, musulmans, sectaires eux-mêmes, n'eurent point d'autre langage, ni d'autres sentiments.

10. — Depuis plusieurs années, le P. Guérin consacre tous ses soins à l'annexe de Sor, l'une de ses œuvres de prédilection. Notre précédent *Bulletin* exprimait son désir d'y construire une chapelle, comme à Lourdes même. Les fondations s'y montrent déjà à fleur de terre. A cette œuvre devait largement concourir M. Couteau, digne émule de M. Pesnel dans sa vie privée; architecte de non moins de mérite, comme le témoignent les remarquables ouvrages dont il a couvert le Sénégal, depuis Konakry jusqu'au Soudan. Sur les instances du R. P. Guérin, il se chargea de faire le plan de la future église et de surveiller lui-même l'exécution des travaux, le tout gratuitement.

Assisté du P. Pascal, qui était venu pour prêcher une retraite aux Sœurs de Saint-Joseph, et du P. Guérin, tout rayonnant de joie, Sa Grandeur en a béni solennellement la première pierre, le 15 février 1890. De mémoire d'homme, jamais pareille chose n'avait eu lieu dans la paroisse; jamais peut-être non plus on n'y avait vu tant de monde.

La fête du 8 décembre dernier y fut aussi des plus brillantes, à cause de sa procession aux flambeaux et de son superbe feu d'artifice, que favorisa un temps à souhait, pour charmer les spectateurs.

Le P. Guérin a multiplié ses appels aux fidèles pour se procurer des ressources. Il a visité, personnellement, et non pas une seule fois, chaque famille de Saint-Louis, pendant que ses lettres allaient frapper à la porte de toutes celles qui sont en France : voilà d'où sont sortis les 24,000 francs déjà employés aux fondations. C'est beaucoup, sans doute, et cependant ce n'est que le quart de ce qu'il faudra pour mener à bon terme toute l'entreprise; car, dès que la chapelle sera terminée, on passera au dispensaire et à l'école également projetés en cet endroit. Il est probable que les ressources ne viendront que lentement, péniblement; mais elles viendront, parce que la Vierge Marie, dont l'intervention nous paraît si manifeste dans les débuts, y pourvoira elle-même jusqu'à la fin. Tel est le vœu par lequel s'achèvera ce *Bulletin*. C'est bien notre ferme espoir, en effet, que si l'annexe de Sor continue à marcher son train ordinaire, comme tout permet de le croire, il y aura dans un siècle, autour de Notre-Dame de Lourdes, une florissante chrétienté, qui sera véritablement digne de Saint-Louis par sa ferveur, et où germera pour le ciel tout un peuple d'élus.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A DAKAR

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1891

1. Réception de Mgr Barthet. — 2. Personnel. Mutations. — 3. Influenza. — 4. Eglise menaçant ruine. Démolition du clocher. — 5. Difficultés du ministère. Bien réalisé. — 6. Ministère aux hôpitaux. — 7. Ecoles. — 8. Retraites annuelles. — 9. Visites.

1. — Le 12 novembre 1889, nous avons la joie de recevoir notre nouveau vicaire apostolique, Mgr Barthet, qu'accompa-

gnaient le P. Planeix et un Frère. Le paquebot était arrivé dès la veille au soir, et néanmoins Sa Grandeur ne put débarquer que vers dix heures du matin. C'est qu'il était question de soumettre les passagers à une quarantaine. Heureusement, après plusieurs heures d'indécision, on finit par les laisser débarquer librement. Malgré la fatigue, Monseigneur était resté à jeun pour pouvoir célébrer la sainte messe. Les PP. Pascal, Guth et Renault, à la tête des fidèles accourus à sa rencontre, l'accompagnent à l'église. Pendant le saint Sacrifice l'orgue se fait entendre, et toutes les voix chantent avec entrain le *Benedictus* et le *Veni Creator*, pour remercier le Ciel de la venue de notre vénéré Pasteur et appeler sur lui les grâces et les bénédictions d'en haut. C'est avec une vive allégresse que la chrétienté de Dakar a reçu, la première, la bénédiction de son nouvel évêque si impatiemment attendu.

2. — Depuis le dernier *Bulletin*, le personnel de la communauté a été complètement changé. Après le départ du P. Stoffel (mai 1889), il se composait des PP. Guth, Kieffer, Jean-Marie Le Citol et du F. François d'Assise. Le P. Guth cumulait les fonctions de supérieur, de curé et de procureur de la Mission; le P. Le Citol était vicaire et aumônier des hôpitaux, et le P. Kieffer s'occupait de visiter et de catéchiser les Noirs dans la mesure que lui permettent son âge et son infirmité. Le P. Le Citol et le F. François d'Assise ont dû successivement rentrer en France. Monseigneur, réservant le P. Guth pour diriger divers travaux de constructions à exécuter à la Mission, a confié au P. Planeix le soin de la paroisse et au P. Muller la procure et l'aumônerie des hôpitaux. Le F. Mellon est venu remplacer le F. François d'Assise. Enfin, au mois de septembre 1890, Monseigneur a appelé à Dakar le P. Pascal, son vicaire général, qui, en ces derniers mois, a été obligé de rentrer en France pour y rétablir ses forces.

3. — L'influenza ne nous a pas oubliés dans son tour du monde; c'est en février qu'elle a fait ici son apparition. Tous les membres de la communauté furent successivement atteints; mais, grâce à Dieu, il s'en tirèrent à peu de frais. Il n'en fut pas de même des Noirs, qui ne peuvent pas ou ne savent pas se soigner, et parmi eux la mortalité fut assez grande. A la même époque, le P. Guth a souffert, pendant plusieurs semaines,

d'une terrible ophtalmie, contractée en soignant un pauvre enfant qui avait cette maladie. Dans le plus grand nombre des stations de la Mission, il n'y a point de médecin. Par suite, c'est à Dakar que nos confrères viennent se faire traiter, quand des maladies plus malignes ou plus prolongées demandent des soins spéciaux. C'est ainsi que nous avons eu au milieu de nous, en divers temps, les PP. Strub, Ropars, Ingweiller et le F. Marcel. Le F. Urbain, comme on le sait, est mort en venant aussi à Dakar, avant d'avoir pu débarquer.

4. — Le jour de Pâques, 6 avril 1890, nous avons eu une bien désagréable surprise. On avait déjà célébré les messes basses et tout, dans l'église, était préparé pour l'office pontifical; le premier coup de cloche allait sonner, lorsque arrive, comme une bombe, une dépêche du gouverneur donnant ordre de fermer immédiatement au public l'église de Dakar. Qu'on juge de notre étonnement et de celui de nos paroissiens qui, revêtus de leurs plus beaux habits, se disposaient à quitter leurs maisons pour se rendre à la grand'messe. Qu'était-il donc arrivé? Le voici. Depuis quelques semaines, des crevasses s'étaient produites à la voûte au-dessous du clocher reposant entièrement sur cette voûte; elles s'élargissaient sensiblement. A plusieurs reprises, nous avons attiré l'attention du directeur des travaux publics sur ce point. Jusque-là il ne paraissait pas s'en préoccuper, lorsqu'une nouvelle dépêche, envoyée par Monseigneur au P. Guérin, à Saint-Louis, pour le prier de rappeler au directeur des travaux, les lettres qu'on lui avait adressées touchant l'église de Dakar, fit croire à ce cher monsieur que le danger était imminent et qu'il fallait prendre une mesure radicale. Monseigneur dut donc se contenter de célébrer une messe basse dans la chapelle des Sœurs de l'Immaculée-Conception, où le tiers des fidèles à peine put pénétrer.

Depuis cette époque, le clocher de notre église a été démoli. On espérait ainsi remédier au mal; mais comme ce sont les fondements qui cèdent, dans cette partie de l'édifice, le travail de désagrégation se continue, quoique plus lentement.

5. — Le ministère de la paroisse est difficile à Dakar et peu fructueux. Cela tient à plusieurs causes. D'abord, nos chrétiens, venus de Gorée pour la plupart, sont disséminés sur un espace considérable et se trouvent comme noyés au milieu de plusieurs

milliers de musulmans, plus fanatiques les uns que les autres, tous animés d'un grand esprit de prosélytisme et cherchant surtout à corrompre nos chrétiennes, parmi lesquelles, malheureusement, il y a eu déjà plusieurs apostasies. En second lieu, les Européens, surtout les ouvriers employés au chemin de fer, affichent, presque tous, une grande impiété et ne manquent guère l'occasion de parler mal de la religion et de ses ministres à nos chrétiens noirs, avec lesquels ils sont en rapport dans les ateliers et les bureaux du chemin de fer. La moralité de ses messieurs est à l'unisson de leurs principes; de là bien des dangers aussi pour nos chrétiennes, employées souvent chez eux comme domestiques, blanchisseuses, etc.

Enfin, une autre chose bien pernicieuse pour nos jeunes gens, écrivains ou ouvriers, c'est qu'on les oblige à travailler le dimanche, partout, chez l'Européen, dans les boutiques, dans les bureaux, à la poste, aux ponts et chaussées, de sorte que les mieux disposés peuvent à peine venir assister à une messe basse le dimanche matin, n'entendent presque jamais la parole de Dieu, et finissent par faire comme l'Européen, c'est-à-dire se passer de religion.

Malgré tous ces obstacles, le bon Dieu ne permet pas que nos efforts restent entièrement stériles. Nous avons un bon noyau de chrétiens fervents, qui font partie de l'Apostolat de la Prière et qui communient au moins tous les premiers vendredis du mois. Cette année, nous avons pu réhabiliter sept mariages; plusieurs autres sont en bonne voie. Cette œuvre de réhabilitation des mariages est aussi difficile qu'importante, et Dieu sait tout ce qu'elle coûte de marches et de démarches au zèle du cher P. Planeix. En 1890, dix-sept enfants ou personnes âgées ont fait leur première communion. Cette année, 1891, trente-deux ont eu le même bonheur. Nous avons, chaque année, une quarantaine de baptêmes à la paroisse, sans compter ceux des enfants en danger de mort que le P. Kieffer et la Sœur chargée du dispensaire font dans le village musulman.

6. — Comme on l'a vu plus haut, le P. Muller cumule, avec ses fonctions de procureur de la Mission, celle d'aumônier des hôpitaux, ce qui lui donne un travail considérable. Généralement, les malades consentent à se réconcilier avec le bon Dieu, à leurs derniers moments; cependant, il y a, de temps en

temps, quelques récalcitrants qui refusent les secours religieux. L'hôpital militaire de Dakar est devenu considérable depuis qu'on a diminué celui de Gorée. Depuis le commencement de l'année jusqu'à ce moment (septembre), on y a compté une vingtaine de décès.

7. — Les écoles, dirigées par les Frères et les Sœurs, continuent à faire le bien, malgré de nombreuses difficultés, occasionnées surtout par l'insouciance de la plupart des parents, qui sont loin d'apprécier les avantages résultant pour leurs enfants de la fréquentation des écoles et les laissent trop souvent vagabonder au gré de leurs caprices. L'école des Sœurs de l'Immaculée-Conception, qui, jusqu'à présent, était entièrement à la charge de la Mission, a été, sur la demande de Monseigneur, reconnue comme école communale et sera désormais subventionnée à ce titre.

8. — C'est à Dakar que se réunissent chaque année la majeure partie des Pères de la Mission, pour faire en commun les exercices de la retraite. Cette réunion a lieu habituellement vers la mi-novembre, quand les nouveaux missionnaires sont arrivés de France. En 1890, elle fut retardée jusqu'au commencement de janvier. C'était la première fois que Mgr Barthet réunissait ses missionnaires autour de lui, et il avait voulu préalablement visiter le plus grand nombre des communautés, pour se rendre compte par lui-même de tout ce qui concernait leur personnel et leurs œuvres. Dans des conférences bien pratiques et toutes paternelles, Sa Grandeur, profitant de sa longue expérience de missionnaire, nous mit surtout en garde contre les tristes conséquences du relâchement dans l'homme apostolique. A l'appui de ses considérations, Monseigneur nous citait des exemples frappants dont il avait lui-même été témoin.

9. — Grâce à la position géographique de Dakar, nous avons l'avantage de recevoir la visite d'un grand nombre de missionnaires, soit de nos confrères, soit des membres des autres sociétés religieuses qui ont des missions sur la côte occidentale d'Afrique ou dans l'Amérique du Sud. C'est ainsi que nous avons eu, par deux fois, au milieu de nous, Mgr Augouard. Nous avons reçu également la visite de plusieurs officiers supérieurs de la marine. L'amiral de Cuverville, à son retour du Dahomey, ainsi que le commandant de la *Naïade*, le capitaine de vaisseau

Le Gorrec, est venu présenter ses hommages à Monseigneur; le commandant de la station navale, capitaine de vaisseau Reynier, et le commandant de la *Mésange*, M. Le Moine des Mares, en ont fait autant à plusieurs reprises. Pendant leur séjour à Dakar, ces messieurs ont, en outre, donné l'exemple de l'assistance aux offices du dimanche. Le commandant de la *Mésange*, qui avait passé, avec Monseigneur et le P. Muller, un mois en Cazamance, au commencement de cette année, nous avait voué un profond attachement. Il n'a laissé échapper aucune occasion de nous rendre service. Au moment du pèlerinage à Poponguine, il a fait lui-même toutes les démarches pour obtenir l'autorisation d'aller, avec son bateau, y conduire Sa Grandeur, et a contribué de tout son pouvoir à rehausser l'éclat de cette solennité religieuse.

COMMUNAUTÉ DE SAINT CHARLES, A GORÉE

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1891.

1. Personnel. Réception de Mgr Barthet. — 2. Diminution de la population. Accroissement du nombre d'élèves aux écoles. Dévotion au Sacré-Cœur. — 3. Fête-Dieu présidée par Monseigneur. — 4. Première communion, confirmation. — 5. Centenaire de saint Louis de Gonzague. Pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande. — 6. Ministère à l'hôpital militaire et à l'hôpital civil.

1. — La petite communauté de Gorée se compose du P. Renault, curé de la paroisse, et du P. Le Gall, venu de Rufisque, pour remplacer le P. Jacques Le Berre, envoyé à Ndianda.

Ce fut le mercredi 4 décembre 1889 que notre nouveau pasteur, Mgr Barthet, fit son entrée dans notre île. Sa Grandeur fut reçue au Pont de l'administration, où elle débarqua vers 7 heures, et de là, conduite processionnellement, au chant du *Benedictus*, jusqu'à l'église, ornée comme aux plus beaux jours de fêtes. Monseigneur était accompagné du P. Planeix, ancien curé de la paroisse, du P. Muller, procureur de la Mission, et des PP. Guth et Lavandier. Il célébra la sainte messe, puis adressa à la foule silencieuse et recueillie quelques mots d'édification et d'encouragement. Malheureusement, il n'avait que quelques instants à passer avec nous, et, dans l'après-midi, il nous quittait pour rentrer à Dakar, avec les Pères qui l'avaient accompagné.

2. — Comme on l'a déjà fait remarquer au dernier *Bulletin*, la population de Gorée tend à diminuer de plus en plus, à cause de l'agrandissement de Dakar et des autres localités avoisinantes. La troupe elle-même, qui depuis de longues années tenait garnison dans notre île, vient de nous quitter pour Dakar, Mpal et Louga.

Le nombre des enfants de nos écoles, au contraire, augmente toujours : il y en a 170 à l'école des Frères et à peu près autant à celle des Sœurs. Cela tient à ce que les habitants de Gorée, qui sont à la côte, désirent que leurs enfants soient élevés par les religieux et les religieuses, qui les ont instruits eux-mêmes.

Les communions mensuelles sont toujours nombreuses, ainsi que celles des fêtes. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus s'accroît aussi. Les enfants de Marie des écoles font la communion le premier vendredi du mois, et, en ce jour, elles portent sur leur poitrine l'image du divin Cœur.

3. — Les fêtes religieuses se célèbrent avec le plus d'éclat possible, surtout celle du Saint-Sacrement. Cette année, elle a eu un caractère d'autant plus solennel que c'était Monseigneur lui-même qui la présidait, Il avait comme assistants les PP. Pascal, vicaire général, et Muller, procureur de la Mission. Le P. Renault dirigeait la marche de la procession. La place du gouvernement était toute pavoisée, la promenade publique aussi. C'est de là que Monseigneur a béni la rade. Trois reposoirs avaient été dressés comme les années précédentes : l'un, en face de l'hôpital militaire ; l'autre, dans le nord ; et le troisième, dans le Bambara. En passant devant la pointe nord, les bateaux saluèrent le Très Saint-Sacrement, en élevant et en abaissant trois fois le drapeau national. C'est le *Sainte-Anne*, bateau de la Mission, qui le premier avait donné le signal. Les maisons des chrétiens qui se trouvaient sur le parcours de la procession étaient ornées pour rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie.

4. — Il y a eu une première communion de 45 enfants l'année dernière, le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul. La retraite préparatoire avait été prêchée par le P. Le Berre. Le grand jour arrivé, ce fut le P. Renault qui leur adressa la parole. La confirmation eut lieu le 15 août suivant, fête de l'Assomption ; mais la *dengue*, qui venait de faire son

apparition dans l'île, empêcha quelques-uns de participer à ce sacrement. Nous aurons sous peu une nouvelle première communion, que l'on pourra appeler la première communion des vieilles *mâm*, ayant ensemble *deux siècles* d'âge.

5. — Nous avons célébré de notre mieux le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, par un *triduum* qui a été prêché par le P. Le Gall. Durant ces jours, la foule remplissait l'église, et l'hymne *Salveto centies*, sous l'habile direction du F. Chrysogone, de la Doctrine chrétienne, était chantée avec entrain par les enfants des différentes écoles. Longtemps après, les enfants fredonnaient encore cette hymne, soit en allant en classe, soit en revenant, parce que, selon leur expression, ils la trouvaient belle *jusqu'à mourir*.

Ces deux dernières années, notre paroisse a été représentée au pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande, à Poponguine. L'an dernier, une souscription que nous avons faite nous permit de louer un petit bateau à vapeur, le *Badibou*, et une cinquantaine de chrétiens, ayant à leur tête leur pasteur, allaient porter leurs vœux et leurs hommages à la Vierge de la Délivrande. Cette année, trois bateaux, le *Paradis*, le *Rachel* et le *Rossignol* avaient été gracieusement mis à notre disposition, et quatre-vingt-dix d'entre nous allaient encore une fois se prosterner aux pieds de la bonne Mère et implorer son secours et sa protection.

6. — C'est le P. Le Gall qui dessert l'hôpital militaire depuis le départ du P. Le Berre. Malgré le peu de consolation que l'on rencontre dans ce ministère, il nous est permis, toutefois, d'y faire un peu de bien. Une douzaine de malades, ayant à leur tête un officier, ont tenu, l'an dernier, à célébrer la fête de Noël, en s'approchant de la sainte table. Presque tous aussi ont accompli leur devoir pascal.

Cette année, une quarantaine de soldats, tant artilleurs que fantassins, assistaient régulièrement à la messe et aux vêpres, chaque dimanche. Leur maintien pieux, du moins pour quelques uns, faisait bonne impression.

L'hospice civil, établi pour les indigents, est désormais confié aux bons soins des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Aussi la propreté règne partout et les malades sont mieux soignés. Gloire à Dieu et à saint Joseph !

MAISON DE SAINTE-AGNÈS DE RUFISQUE

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1891.

1. Personnel. Voyage du P. Alaux en France. — 2. Eglise. Nouveaux embellissements. Offices. Ministère. — 3. Visite de Mgr Barthet. Première communion et confirmation. — 4. Conversions de protestants. Ministère auprès des infidèles. — 5. Ecoles. Succès des Frères. — 6. Ecole des filles et dispensaire tenus par les Sœurs. Mort de Sœur Dominique. — 7. Visites : M. Vallon. M. de Lamothe. — 8. Mort de Lamartiny.

1. — Après avoir passé huit jours à l'hôpital de Dakar, le P. Alaux, fatigué à la suite d'une maladie d'estomac et du foie, a obtenu un congé de convalescence et s'est embarqué pour la France le 13 mai 1891. Il a été remplacé pendant quelques jours par le P. Pascal, puis par le P. Gaillard. S'étant bien rétabli en France, il s'est rembarqué, le 5 novembre dernier, à Bordeaux, pour reprendre son poste à Rufisque. Le travail n'y manque pas ; car, outre le ministère paroissial, il y a les catéchismes volofs et français et la visite des malades dans la ville et les environs.

Le F. Fridolin, qui est adjoint au Père, est chargé des soins matériels de la maison et de l'église, ainsi que du jardin. Il rend également service aux communautés voisines, en arrangeant leurs horloges.

2. — L'église, quoique malheureusement inachevée, s'orne et s'embellit de plus en plus, chaque année, grâce à la générosité des paroissiens. A la voûte, au carrelage et aux portes magnifiques dont il a été parlé au dernier *Bulletin*, on a ajouté, au-dessus du chœur, trois vitraux représentant la Sainte Famille ; deux statues, l'une du Sacré-Cœur et l'autre du Saint Cœur de Marie ; les fenêtres ont été restaurées et ornées de beaux rideaux rouges ; le 1^{er} octobre 1889, on a installé sept lampes électriques à la place des photophores. C'est le Conseil municipal qui a payé cette nouvelle installation, comme il l'avait déjà fait pour le presbytère et la maison des Sœurs. L'un des conseillers a même fait don d'un beau bénitier en marbre.

A tout cela, ajoutons un magnifique orgue portatif de 2 825 francs, dont l'inauguration a été faite le 25 décembre 1889.

Les offices se font comme dans les paroisses de France. Aux grands jours de fête, l'église, bien ornée par les Sœurs, aidées du bon F. Fridolin, se remplit d'Européens et de Noirs. A la

Noël, le *Minuit, chrétiens*, est toujours chanté par une magnifique voix européenne. Les dames de la ville nous prêtent aussi, de temps en temps, leur concours pour la musique et le chant. A ces grandes fêtes, et surtout à celle de sainte Agnès, notre patronne, il y a une soixantaine de communions; à Pâques, de 160 à 170.

Si nous n'en avons pas davantage, quoique la population catholique soit d'environ 500 âmes, Européens compris, c'est que ceux-ci, à part une douzaine, ne pratiquent guère.

Chaque année, il y a une trentaine de baptêmes et quatre ou cinq mariages. Auparavant, il était bien rare de voir un mariage à Rufisque. Deux choses nous gênent encore beaucoup pour en faire de plus nombreux : l'argent, qui manque aux Noirs pour faire la noce, qu'ils appellent *mbotaï*, et c'est un grand obstacle; ensuite les formalités à remplir devant la justice, lorsqu'ils n'ont pas été inscrits, à leur naissance, sur les registres de l'état civil. Pour ce dernier empêchement, nous le faisons disparaître autant qu'il est en nous, en remplissant nous-mêmes ces formalités.

Outre les offices du dimanche et des fêtes, nous célébrons les mois de saint Joseph, de Marie et du saint Rosaire, par des exercices quotidiens qui sont bien fréquentés.

3. — Peu après son arrivée, Mgr Barthet, notre nouveau vicaire apostolique, nous fit une première visite le 28 novembre 1889. Le P. Alaux, avec les Frères et beaucoup d'Européens et de Noirs, était allé l'attendre à la gare. On conduisit ensuite processionnellement Sa Grandeur au presbytère, puis à l'église, où elle donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement, et adressa la parole à un nombreux auditoire. Au sortir de l'église se trouvaient beaucoup de mahométans, heureux de voir le *grand marabout des Blancs*. Au presbytère, beaucoup de personnes vinrent lui rendre visite et lui demander sa bénédiction. Le lendemain, le P. Alaux l'accompagna dans sa visite aux fonctionnaires et dans la plupart des maisons de la ville. Tout le monde fut enchanté de le recevoir.

Le 25 mai 1890, Monseigneur revint au milieu de nous pour présider la communion et donner la confirmation. Sa Grandeur, assistée des PP. Audren, Alaux, Guth et Le Gall, bénit d'abord au presbytère les cierges de neuf jeunes filles et de huit jeunes

garçons, puis elle se rendit processionnellement à l'église pour célébrer la messe pontificale. L'assistance était des plus nombreuses. Avant de distribuer la communion aux enfants, Monseigneur leur adressa une touchante allocution. Après la messe, il fut reconduit processionnellement au presbytère, où il reçut les familles de la ville, qui vinrent lui demander sa bénédiction.

Au déjeuner qui suivit, prirent part les amis de la maison, les notables du Conseil municipal, et quelques Frères de Ploërmel, de Gorée, de Dakar et de Saint-Louis, avec ceux de Rufisque, ayant à leur tête le bon F. Didier, leur supérieur principal. Les bonnes âmes de la ville firent gracieusement les frais du repas.

Le soir, à trois heures, eut lieu la confirmation, suivie de la rénovation des vœux de baptême, le tout couronné par la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement. Le lendemain, à sept heures, messe d'actions de grâces, et au presbytère, compliment des enfants à Monseigneur.

Le 17 mai 1891, jour de la Pentecôte, nous avons encore eu une première communion de sept enfants. Le P. Gaillard leur avait prêché la retraite.

4. — Nous devons relater aussi deux conversions de protestants; l'une, d'un jeune homme qui a abjuré ses erreurs la veille de son mariage, et l'autre d'une signare de cinquante-cinq ans. Cette dernière a été confirmée par Monseigneur, quelque temps après avoir fait la première communion.

Tous les jours, de une heure à deux, excepté le dimanche, il y a, au presbytère, un catéchisme en volof pour les infidèles. Il y vient une dizaine de jeunes gens et jeunes filles, esclaves ou apprentis. On va, en outre, visiter les indigènes en ville et dans les villages, pour préparer au baptême des malades adultes en danger de mort, et baptiser des enfants moribonds. Ces baptêmes, y compris ceux des Sœurs, s'élèvent tous les ans à plus d'une centaine. Ce ministère est difficile, parce que nous travaillons au milieu de mahométans dont le fanatisme est très grand. Si nous arrivons à baptiser quelques-uns de leurs enfants moribonds, c'est que nous nous présentons avec des aumônes ou des remèdes.

5. — Notre dernier *Bulletin* annonçait que nous avions obtenu du Conseil municipal deux Frères des écoles chrétiennes pour nos enfants catholiques. Malgré cela, on conservait deux

instituteurs laïques avec une belle maison pour école. Mais ayant réussi, la première année, à faire obtenir, à trois de leurs élèves, le certificat d'études, ce à quoi les instituteurs laïques n'avaient jamais encore pu parvenir, les Frères s'attirèrent, par ce succès, toutes les faveurs. Le 14 décembre 1889, le conseil municipal vota la suppression de l'école laïque et l'adjonction d'un Frère aux deux autres. Le 1^{er} janvier 1890, à notre plus grande joie, ils prirent possession de la maison affectée jusque-là aux instituteurs laïques. Ils ont eu, depuis lors, de 70 à 80 élèves le jour, et de 80 à 100 le soir, à l'école d'adultes. Tous les ans, ils font recevoir des enfants au certificat d'études. Ajoutons qu'ils ne sont inquiétés par aucun inspecteur qui leur défende d'enseigner le catéchisme ou de faire faire la prière.

6. — Comme nous l'avons dit au précédent *Bulletin*, lors de la suppression de l'institutrice laïque, en 1888, les Sœurs reçurent les enfants de son école. Deux d'entre elles furent reconnues comme institutrices communales. Elles ont depuis de 60 à 70 enfants.

Outre les deux Sœurs de classe, il y en a une chargée de distribuer, tous les matins, des remèdes aux Noirs malades, et de soigner leurs infirmités et leurs plaies. Elle va encore faire des visites dans la ville et les villages, pour soulager ceux qui ne peuvent se rendre au dispensaire et, parfois, administrer le baptême aux moribonds. Sœur Dominique, depuis de longues années, était la bonne maman de tous ces pauvres malheureux. On venait la trouver des pays les plus éloignés, et toujours elle était prête à rendre service à tout le monde.

Au mois de mai 1890, nous l'avions envoyée en France pour s'y reposer et se faire faire l'opération de la cataracte. Elle nous revint au mois de septembre suivant, impatiente de reprendre sa besogne accoutumée. Malheureusement, au commencement de février 1891, elle fut prise d'une fluxion de poitrine, qui l'enleva au bout de huit jours : elle mourut le 11, après avoir reçu tous les sacrements, et dans la sainte résignation des élus. Inutile de dire quels vifs regrets elle a laissés, surtout parmi les pauvres malheureux. Aujourd'hui encore, il se présente au dispensaire des Noirs malades, venant de loin, qui demandent Sœur Dominique. et quand on leur répond qu'elle est morte, ils s'accroupissent sur leurs talons et fondent en larmes.

Depuis une année, on lui avait donné une compagne, pour l'initier à la connaissance des remèdes et de la langue. C'est celle-ci, sœur Sainte-Émilienne, qui l'a remplacée. Le nombre des Noirs malades, qu'elle soigne tous les jours au dispensaire, est d'une trentaine.

Il y a une quatrième Sœur qui s'occupe de l'église, ce qui porte leur nombre à 4. Elles ont six ou sept enfants qu'elles gardent continuellement. Cette année, nous avons marié l'une de ces enfants, qui se trouvait depuis une douzaines d'années chez les Sœurs.

7. — Nous avons eu à plusieurs reprises la visite du contre-amiral Vallon. Il vint une première fois à Rufisque, le 2 octobre 1889, pour préparer son élection à la députation. Dans cette circonstance, il fit une visite au P. Alaux, qu'il ne trouva pas au presbytère. Le 11, il revint, après son élection comme député du Sénégal, à la place de M. Gasconi. On lui fit une brillante réception : les maisons et les rues étaient partout décorées. Le P. Alaux fut invité à déjeuner avec le député, en compagnie des principaux commerçants de Rufisque, dans une maison particulière. Le soir, il y eut un dîner de trente-cinq couverts. En se retirant, M. Vallon invita tous ces messieurs à assister avec lui à la messe le lendemain, ce qu'ils firent pour la plupart.

M. de Lamothe, nouveau gouverneur, est aussi venu faire sa visite officielle à Rufisque, le 12 novembre 1890. Reçu à la gare par le maire, le conseil municipal, tous les employés, le Curé et les Frères, on le conduisit d'abord à la mairie, puis il visita les écoles, l'église et les principaux monuments. Au dîner, qui eut lieu en son honneur chez M. le maire, le P. Alaux fut placé à sa gauche. M. de Lamothe repartit le soir même pour Dakar.

8. — Nous ne saurions terminer ce *Bulletin*, sans dire un mot de la mort de M. Lamartiny, maire de Rufisque. Quoique franc-maçon, il nous a toujours été favorable. Il nous a même aidés beaucoup à établir les Frères et les Sœurs dans les écoles, à construire et orner l'église; c'est lui qui nous a fait établir pour rien l'électricité au presbytère, à l'église et à la maison des Sœurs; c'est lui encore qui a fait rembourser, par le Conseil général à la Mission, une somme de 3 000 francs, provenant d'un procès au sujet de pierres.

M. Lamartiny est mort sur mer, le 23 avril 1890, en se ren-

dant aux Canaries. Le P. Alaux a perdu en lui un grand protecteur et un puissant ami. Espérons qu'en vue de tout le bien qu'il nous a fait, le bon Dieu aura eu pitié de son âme!

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE DE THIÈS

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1891.

1. Mauvais hivernage. Influenza. — 2. Etat actuel de l'OEuvre. — 3. Fête de sainte Anne. Baptêmes et premières communions. Retraite par le P. Lacombe. Office pontifical. — 4. Pieuse mort de deux jeunes chrétiens. — 5. Colonie pénitentiaire. Bien opéré parmi ces enfants. Secours précieux qu'ils donnent pour les travaux. — 6. Bienveillance des gouverneurs et du Conseil général. — 7. Guerre de Sanor contre les Diobas. Sa lettre au P. Audren. Ambulance de la Mission.

1. — Un mot, d'abord, de l'état sanitaire de la communauté. L'hivernage, saison toujours pénible au Sénégal, est d'autant plus redoutable que la pluie a été plus abondante. C'est le cas de cet hivernage qui finit et de celui qui l'a précédé. Aussi les malades ont-ils été nombreux. L'an dernier, le P. Audren seul excepté, toute la communauté avait été éprouvée par la fièvre ou l'influenza. Cette année, ont été pris successivement, depuis juillet et à plusieurs reprises, les FF. Sotère, Phocas, Christophe, Nolasque, le P. Audren, et même un ancien Sénégalais à toute épreuve, le P. Lacombe. Ce dernier, pour retrouver ses forces, a été obligé de se rendre à Dakar, où l'attendaient de meilleurs soins.

La cause principale, c'est sans doute le soleil qui, à cette époque, se montrant souvent entre les nuages, lance sur nos têtes, non plus des rayons bienfaisants, mais des dards enflammés qui percent et casque et parasol. La prudence conseillerait de l'éviter, mais comment le faire dans une exploitation agricole? L'hivernage, c'est le temps de labourer, de semer, de sarcler, de récolter.

2. — Depuis le jour où le premier missionnaire de la Congrégation arriva à Thiès pour y fonder la nouvelle station, cinq années se sont écoulées. Malgré les épreuves et les difficultés de première installation, l'œuvre n'a cessé de grandir. Elle compte en ce moment un personnel de dix membres : trois Pères, cinq Frères, l'abbé Pellegrin, clerc indigène, et Dominique D'amé, l'ancien catéchiste de Palmarin.

Enfin, les Sœurs de Saint-Joseph, désirées depuis longtemps, vont venir bientôt et prêteront à l'œuvre un concours précieux. Elles seront d'abord au nombre de trois et habiteront le beau local qu'on termine pour elles.

Le terrain actuel de l'établissement occupe une surface de 30 hectares. Il est tout d'une pièce et propre à la culture. Pour l'exploiter, nous comptons déjà, avec un troupeau de trente bêtes à cornes, sept chevaux, quatre bœufs laboureurs, un matériel de quatre chariots, quatre charrues, dont deux excellentes, reçues, cette année, des ateliers Bajac (Liancourt, Oise).

Au point de vue religieux, la situation devient de plus en plus consolante. Il semble que l'heure providentielle pour la conversion de la tribu des Nones ait sonné.

Quand le P. Abiven est arrivé à Thiès pour fonder l'œuvre, les enfants des villages voisins avaient peur du missionnaire, et, à son approche, se sauvaient à toutes jambes. Maintenant, ces bons petits sauvages courent au-devant du missionnaire, le saluent par ces mots : « Avez-vous la paix ? » et en reçoivent volontiers l'instruction religieuse. Aussi croyons-nous être en présence d'une pépinière de futurs chrétiens. Grand merci à la bonne mère sainte Anne, qui protège et bénit son œuvre. C'est avec une joie bien sensible que nous voyons arriver, chaque année, la fête de notre glorieuse patronne.

3. — A cette époque, d'ailleurs, la nature elle-même, au Sénégal, se montre dans toute sa beauté. Sur la terre se déroule un immense tapis de verdure et, sur les arbres en fleurs, voltigent des milliers d'oiseaux au plumage éclatant. A chacune de nos deux dernières fêtes, Monseigneur présidait et, parmi les étrangers de distinction, se trouvait le colonel Dodds, commandant supérieur des troupes au Sénégal. Un officier à cinq galons, priant à genoux dans notre modeste chapelle, ou, comme parrain, tenant sur les fonts baptismaux un jeune sauvage converti, voilà un spectacle édifiant pour tous et spécialement pour les Noirs.

Mais les héros de la fête, l'année dernière comme cette année, c'était un petit nombre de jeunes gens païens qui allaient devenir chrétiens, et un petit nombre de chrétiens qui allaient recevoir leur Dieu pour la première fois. L'année dernière (1890), huit de nos enfants pensionnaires, et avec eux quatre jeunes

gens de la tribu des Nones, recevaient le saint baptême. Le colonel Dodds choisit comme filleul le plus robuste et, après la cérémonie, lui fit des propositions *d' enrôlement*. Sept de nos enfants firent leur première communion et furent ensuite confirmés par Sa Grandeur.

Cette année, à l'époque de notre fête patronale, la moisson spirituelle parut d'abord très belle, surprenante même, et dépassant de beaucoup nos espérances : le P. Lacombe présentait une liste de *cent catéchumènes*, tous jeunes gens de la tribu des Nones et des villages voisins. Et ce beau résultat était obtenu en deux mois par un seul missionnaire, aidé d'un catéchiste. N'est-ce pas le cas de citer la parole de l'Évangile : *Messis quidem multa*. Oui, vraiment, nous voilà bien, à Thiès, en face d'une belle moisson qui fait à la fois notre joie et notre tourment : notre joie, par l'espérance bien fondée de faire bientôt une récolte pour le paradis ; notre tourment, en voyant un trop petit nombre de moissonneurs en face du danger qui menace la moisson. Les musulmans, en effet, semblables à un nuage de sauterelles qui nous dérobe parfois la lumière du soleil, apparaissent à l'horizon et gagnent du terrain.

Un peu à cause de ce danger, qui nous fait craindre pour la persévérance de nos jeunes gens, les cent baptêmes n'eurent pas lieu au 26 juillet. C'était, de plus, l'époque des semailles, et tous nos compatriotes, retenus aux champs, n'avaient pu recevoir une instruction suffisante. La joie du missionnaire n'est pas perdue, mais seulement différée ; il espère bien la goûter à Noël ou à Pâques, quand il se verra dans les bras une gerbe abondante : *Venient cum exultatione portantes manipulos suos*.

Malgré ce contre-temps, notre dernière fête de Sainte-Anne offrit un cachet religieux tout particulier : c'était une vraie fête de famille. Seize de nos enfants pensionnaires avaient été préparés, par les exercices d'une bonne retraite, les uns au baptême solennel, les autres à la première communion et à la confirmation.

Le P. Lacombe, prédicateur de la retraite, qui sait si bien trouver le chemin du cœur, avait tellement saisi son auditoire, que tous nos jeunes gens étaient devenus sous sa main comme une cire molle. Lors de la rénovation des vœux du baptême, après avoir dépeint le ciel ouvert sur leur tête, les témoins invi-

sibles de leurs promesses, il parla des témoins visibles et, en premier lieu, de leur évêque, assis sur son trône et coiffé du *bonnet du jugement dernier* (1). A ces mots, tous les regards, mus comme par une étincelle électrique, se portèrent instinctivement sur la mitre épiscopale, avec un sentiment de religieux respect. Mais comment passer sous silence ce qui eut lieu la veille de la solennité. Il était sept heures et demie du soir : sous un ciel étoilé prenaient leur récréation, assis en cercle, tous les membres de la communauté, quand on vit s'approcher, avec modestie, une longue file de jeunes gens. Ils pénétrèrent l'un après l'autre dans le cercle, se jettent à genoux devant Monseigneur d'abord, puis devant chaque Père et Frère, en lui demandant pardon. C'étaient les élus de la fête, nos enfants, nos pauvres *prisonniers*. Aussi la journée du lendemain fut vraiment belle, vraiment consolante. La modestie et la piété de nos enfants étaient telle, qu'on aurait dit seize novices se disposant à faire leur profession. Les neuf baptêmes d'adultes terminés, la messe solennelle commence. Bon nombre de païens et de musulmans, attirés par le chant et la beauté de la cérémonie, se présentent aux fenêtres de la chapelle et penchent la tête pour mieux contempler ce spectacle qu'ils n'avaient jamais vu : seize jeunes gens habillés de blanc qui, avec piété et modestie, reçoivent les dons du Seigneur. « J'ai assisté à un bon nombre de premières communions, nous disait un ancien missionnaire, témoin de notre fête, mais jamais je n'ai vu des enfants mieux disposés. »

Une première communion de sept enfants, le baptême solennel de neuf adultes, c'est bien peu de chose, sans doute; c'est à peine quelques épis glanés dans un vaste champ. Mais une pareille fête au milieu des païens, et dans une contrée où jamais le bon Dieu n'avait été ni connu, ni adoré, ni servi, laisse dans le cœur du missionnaire une profonde impression et lui fait oublier bien des fatigues.

4. — Cette année, peu de jours après notre fête patronale, nous avons perdu un jeune chrétien baptisé dequis quelques jours.

C'était un orphelin de douze ans, un bambara, filleul du colonel,

(1) D'après le génie de la langue, le bonnet est signe d'une juridiction dont il faudra rendre compte au jugement dernier, tant celui qui l'exerce que ceux en faveur de qui elle est exercée.

qui lui avait donné le nom d'Amédée. Cet enfant s'était préparé au baptême avec le plus grand soin. Il était chrétien depuis vingt-quatre heures, quand il fut atteint de la maladie qui l'enleva huit jours après. Dès le premier jour, le docteur consulté déclara le mal sans remède. Cependant, ce jeune chrétien d'un jour souffrait avec patience et priait. On l'avertit de son état : « Je suis content, dit-il; d'aller voir le bon Dieu, mais avant, je voudrais me confesser. » Ayant reçu avec foi et piété l'absolution et l'extrême-onction, il s'endormit paisiblement dans les bras de l'abbé Pellegrin. Tous nos enfants, même les païens, demandèrent à passer la nuit près de la dépouille mortelle de ce petit ange qui, le lendemain, reçut les honneurs d'un enterrement de première classe.

Un autre fait semblable s'était passé dans la Mission, il y a un an.

Un jeune orphelin de douze ans, du nom de Paul, peu de temps après son baptême, fit aussi une mort très édifiante, et où le cachet surnaturel apparut manifeste. La vie de Paul sur la terre a été celle d'un martyr; il a souffert beaucoup dans son corps et dans son âme. D'un caractère doux et bon, il supportait sans murmure une maladie presque continuelle, et tous les ans il avait le premier prix de bonne conduite. Depuis deux ans, il demandait le baptême avec larmes. Il n'avait ni père ni mère, mais il lui restait deux sœurs musulmanes, qui refusaient d'une manière absolue de consentir à son baptême. Comme on pouvait nous l'enlever d'un jour à l'autre pour le placer dans un milieu musulman, on différât de le baptiser par prudence. Cependant, après bien des démarches, le P. Supérieur obtint le consentement désiré. Comment dépeindre la joie de Paul et la ferveur avec laquelle il se disposa au baptême? Comme il possédait une instruction plus que suffisante, on lui fit faire sa première communion. Dans cette circonstance solennelle, Paul montra une piété angélique sa prière était continuelle. Il n'était pas au bout de ses souffrances : des crises redoutables commencèrent. Paul reçut l'extrême-onction. Le voyant comme broyé par une crise plus terrible, le 15 septembre au soir, on crut que sa fin approchait et on fit devant lui les prières des agonisants. Cependant, il revint à lui, regarda tout le monde en disant : « Ce n'est pas aujourd'hui, c'est demain que je dois mourir. » Comme il fit cette prédiction à plusieurs reprises et à plusieurs personnes, entre autres au P. Jouan et aux FF. Sotère et Norbert, on le questionna : « Paul, pourquoi dis-tu que tu dois mourir demain? — Parce que je le sais. — Qui te l'a dit? — Jésus-Christ. »

Le 16 septembre, à midi, Paul dit de nouveau et d'un ton assuré

aux FF. Sotère et Norbert « Je vais mourir ce soir au son de l'*Angelus*. » Mais revenons au matin de ce même jour. Nous terminions l'oraison, quand cet enfant, devant qui nous avions récité la veille les prières des agonisants, entre à la chapelle, marchant sans soutien et portant les habits blancs de sa première communion. Le P. Supérieur, qui commençait à s'habiller pour dire la messe, surpris comme tout le monde de cette apparition, s'approche de l'enfant qui se tenait immobile et à genoux : « Que désires-tu, Paul? — La communion — Es-tu à jeun? — Non. — N'importe, tu peux communier en viatique. »

Paul faisait ainsi sa seconde communion et il savait que c'était la dernière de sa vie. Malgré sa faiblesse extrême, son action de grâces dura deux heures. Revenu sur son lit, Paul, après de longues et ferventes prières, voulut faire ses adieux à tout le monde. A chacun des Pères et des Frères, il tendit la main en disant : « Adieu, mon Père; adieu, mon Frère, je vais mourir; donnez-moi, s'il vous plait, un *souvenir*. » Puis, voyant près de lui le Frère menuisier : « Cher Frère, prenez ces souvenirs; fixez ces images dans mon cercueil à l'intérieur, ces croix et ces médailles à l'extérieur. » A peine avait-il fait cette recommandation, qu'il entend les enfants arrivant de promenade. « Si vous voulez leur dire de monter, je leur ferai mes adieux. J'ai quelque chose à leur dire. » Bientôt, trente-six enfants et jeunes gens sont réunis autour de Paul et gardent un silence religieux.

A leur vue, le regard du moribond s'anime, il se dresse sur son séant, et faisant des gestes de la main : « Mes amis, dit-il, écoutez-moi, car je vous parle pour la dernière fois; je vais mourir bientôt. Croyez-moi, vous êtes bien dans cette maison. Ici, on apprend à connaître et à aimer le bon Dieu. Obéissez aux Pères et aux Frères... Celui qui obéit au P. Supérieur, obéit au bon Dieu. Si vous agissez ainsi, vous serez bien contents au moment de la mort. »

Oh! qu'il était beau, qu'il était émouvant ce jeune prédicateur! Chacun de ses camarades s'approche et lui serre la main en pleurant. Un militaire français qui travaillait alors à la mission, témoin de cette scène, se cache dans l'embrasure d'une fenêtre pour dérober ses larmes. Deux heures se passent, et comme il l'avait prédit, au son de l'*Angelus*, Paul rendit à Dieu sa belle âme. Le lendemain, toute la communauté, vivement émue, lui fit de splendides funérailles. Le militaire demanda comme une faveur de creuser la tombe au *petit saint*.

En apprenant ces faits édifiants, Monseigneur nous écrivait : « La mort de votre cher petit Paul sera pour votre œuvre une

source de bénédictions. Les impressions que ses dernières paroles ont faites sur ses camarades porteront leurs fruits. »

5. — A l'établissement est jointe, depuis trois ans, la colonie pénitentiaire. Elle a été fondée par arrêté du 13 août 1888, d'après un contrat passé avec le gouvernement colonial. Cette école se développe lentement et compte aujourd'hui vingt-quatre détenus. Quand le gouvernement nous les envoie, ils sont tous ou à peu près tous païens ou musulmans. Leur histoire est presque toujours la même : venus de loin, ils étaient petits domestiques dans une des villes du Sénégal. Ayant méconnu une loi qui protège le bien d'autrui, un juge, devant lequel ils ont comparu, les a *acquittés* comme ayant agi *sans discernement*, mais a ordonné qu'ils seraient envoyés et ce, pour la plupart, jusqu'à leur vingtième année accomplie, dans notre école pénitentiaire.

Quand ils nous arrivent, on ne les tourmente point pour leurs convictions religieuses. Les grisgris, s'ils en portent, sont remplacés par la médaille miraculeuse. Seulement, on les instruit de la religion, on leur apprend à prier, à chanter. Petit à petit, une transformation, dont ils ne se rendent pas compte, s'opère en eux et le désir du baptême naît dans leur cœur.

A l'avant-dernière fête de sainte Anne, dix de nos détenus sollicitèrent le baptême; six, à cause de leurs bonnes dispositions et de leur demande réitérée, obtinrent cette faveur. Cette année, tous les non-baptisés, au nombre de quatorze, ont demandé le baptême, huit ont été admis et les autres différés.

La nature de cette œuvre est celle d'un orphelinat agricole, avec cette différence que le bien y paraît plus facile. On s'était demandé ce que l'on pourrait faire de ces pauvres prisonniers, et si cette œuvre était vraiment digne d'occuper des missionnaires. Qu'on examine les résultats obtenus. L'école pénitentiaire nous fournit nos meilleurs travailleurs. Ce sont les détenus qui labourent nos terres, soignent nos chevaux et conduisent nos chariots. La fenaison est commencée, huit détenus sont nos faucheurs. Jamais, sans ces enfants, nous n'aurions pu opérer la cuisson de trois cent mille briques, les manœuvres refusent de travailler au four, même avec double salaire. Voyant l'embarras du P. Supérieur, six détenus se sont dévoués et ont jeté dans des fours ardents plus de 600 stères de bois.

L'école pénitentiaire nous donne encore des apprentis maçons et menuisiers, notre cuisinier et nos meilleurs jardiniers.

Ces enfants, la plupart sans parents, s'attachent aux missionnaires et prennent volontiers l'esprit de famille. Leur piété a éclaté aux deux dernières fêtes de sainte Anne, où ils étaient en plus grand nombre, et pour le baptême et pour la première communion.

Dans un orphelinat ordinaire, on se plaint avec raison que les enfants sont enlevés trop tôt à l'apprentissage et que la pension est souvent mal payée. Nos détenus nous restent jusqu'à la vingtième année accomplie; le gouvernement paye exactement, pour chacun d'eux, la somme annuelle de 360 francs. De plus, la colonie nous aide, par des subsides, à construire pour nos détenus. Déjà nous avons reçu la somme de 35,000 francs. Il va sans dire que ces constructions, faites sur le terrain de la Mission, sont la propriété de la Congrégation.

Disons pour conclure que notre école pénitentiaire est précieuse à tous les points de vue; elle ne tardera pas à vivre de ses propres ressources et viendra même au secours des missionnaires occupés à la conversion des Nones.

6. — Si les pouvoirs publics nous sont toujours favorables et nous aident de leur mieux, c'est surtout à cause de l'école pénitentiaire. Notre ancien gouverneur, M. Clément-Thomas, a eu pour nous une bienveillance exquise. Il nous avait promis son appui près du Conseil général : il a tenu parole, et c'est surtout grâce à son intervention que ce même Conseil nous a voté, en deux fois, la subvention de 35,000 francs. La seconde portion de ce subside, votée en session ordinaire de décembre 1890, a revêtu un caractère tout particulier de bienveillance pour notre œuvre. Malgré la crise financière du moment, malgré l'opposition du directeur de l'intérieur, M. Fawtier, le vote qui nous allouait 15,000 francs a été enlevé à l'unanimité. Ces hommes politiques, qui ont dans leur programme de favoriser l'agriculture, ne trouvent au Sénégal qu'une seule œuvre agricole facile à visiter : la nôtre.

Notre nouveau gouverneur, M. Henri de Lamothe, nous est, pareillement, très favorable. Deux fois déjà, depuis un an, il nous a fait l'honneur de nous visiter et a accepté avec reconnaissance l'hospitalité de la Mission. La preuve qu'il a été satis-

fait de ce qu'il y a vu, c'est qu'il a engagé fortement les rois noirs du Baol et du Cayor à venir voir nos installations, nos constructions, nos plantations et nos cultures.

7. — Comme la mission de Thiès a pris part à la guerre des Diobas par une mission de charité, et que cette contrée doit être à bref délai parcourue par nos missionnaires, quelques détails pourraient intéresser.

Le Dioba est une contrée pittoresque, située entre la Mission de Thiès au nord, et celle de Poponguine au sud. Elle est protégée de toutes parts par des remparts naturels : du côté de Poponguine, c'est la mer avec ses brisants; partout ailleurs, ce sont des ravins ou des collines hérissées de buissons impénétrables. Au centre, des vallées ou des plateaux fertiles nourrissent une population d'environ 7,000 âmes. Protégés par la nature et doués d'une énergie sauvage, les Diobas, de la tribu des Nones, avaient jusqu'ici conservé leur indépendance; aucun roi noir n'avait pu les soumettre, pas même le puissant roi du Baol, le *Teigne*, qui commande à 180,000 habitants. Cette indépendance, dont ils étaient fiers, ils l'auraient encore, sans leur esprit de rapine. Possédant eux-mêmes de superbes et d'immenses troupeaux, ils auraient dû respecter ceux de leurs voisins et spécialement le petit troupeau de la Mission, qu'ils avaient dévalisé en plein jour. De nombreuses plaintes parvinrent jusqu'aux oreilles du gouverneur. M. H. de Lamothe, pour en finir avec leurs brigandages, a eu recours à un moyen habile. Exerçant au Sénégal, au nom de la France, le droit de *suzerain*, il donne le Dioba à un roi noir, à la seule condition qu'il en fasse la conquête et reconnaisse le protectorat français. Ce roi, c'était Sanor, chef des provinces indépendantes : Dadane, Diéguera, Sandok. Ce roi, aussi ambitieux que brave, accepte la proposition et se prépare à la conquête. Au 7 avril dernier, Sanor campait à Soussoum, dans le Sandok, sur la frontière du Dioka, d'où il dépêcha au P. Audren le message suivant :

Louange à l'Être Suprême! Dieu unique, immortel, grand, puissant et juste, qui n'a pas besoin d'employer des armes pour combattre les ennemis les plus rebelles!

Que sa miséricorde s'étende sur toi et sur ta maison!

Salut au serviteur de Dieu, Père Audren, supérieur de la Mission de Thiès!

De la part de Sanor N. Diage, chef des provinces Sérères indépendantes, que Dieu le protège, lui et les siens!

La présente est pour te faire savoir que je me dispose à aller prendre possession du Dioba. C'est une entreprise qui n'est pas des plus faciles et pour laquelle j'ai besoin de ton bon concours. Tes prières me sont des plus utiles. Je te prie donc de nous aider jusqu'à la fin de l'entreprise. Adresse tes prières à l'Éternel, pour qu'il daigne être pour nous.

SANOR N. DIAGE, *au camp de Soussoum, etc.*

Sanor, après avoir réclamé par nous des prières au Dieu des chrétiens, fait sa prière à Mahomet, lève l'étendard et franchit la frontière. Son armée était de 600 hommes, dont 400 cavaliers, armés chacun d'un sabre et de deux carabines et couverts de gris-gris. Les Diobas, échelonnés sur le bord de la brousse, attendent l'ennemi de pied ferme et, par une fusillade très meurtrière, tuent à Sanor ses meilleurs guerriers. Celui-ci, furieux, ordonne des charges de cavalerie, mais c'est à pure perte. Ses ennemis, blottis dans le creux des rochers ou derrière des buissons impénétrables, continuent à décimer son armée. Dans cette circonstance critique, Sanor s'empare de plusieurs puits, fait son *tata*, sorte de forteresse faite de troncs d'arbres, et s'y retranche. Les Diobas le cernent et songent à l'écraser. Sanor, ne se faisant point illusion, demande du secours au gouverneur. En quelques jours, une colonne sérieuse, formée de 500 hommes et ayant de l'artillerie, se forme à Thiès. Cependant, on apprit à la Mission que, dans le camp de Sanor, plus de cent blessés, baignés dans leur sang, demeureraient sans soin. Monseigneur, alors à Thiès, apprenant cet état de choses, résolut de leur porter secours. Il forme une ambulance qui a pour chef le F. Phocas, et, comme aides, un interprète, l'abbé Pellegrin, clerc indigène, le catéchiste Diame et le détenu Paul Sodé. On donne à l'ambulance des chevaux, des guides et une escorte de 50 hommes. La distance à parcourir était de 16 kilomètres et la route à suivre était loin d'être sans danger. La veille encore, un engagement avait eu lieu dans un ravin où ils devaient passer. Arrivés au camp, Sanor les reçut avec reconnaissance et aida de sa personne à leur installation. Aussitôt nos confrères se mettent à l'œuvre; plus de cent guerriers, noyés dans des mares de sang, réclamaient leurs soins. Souvent ils se voient en face

de plaies affreuses. Parfois le F. Phocas fait le chirurgien et extrait des balles; l'abbé Pellegrin trouve un jeune soldat blessé mortellement; il l'instruit et le baptise.

Cependant, les païens, témoins des prodiges de la charité chrétienne, se montrent très surpris. « Il est évident, disent-ils aux Frères, que votre cœur est plus tendre et meilleur que le nôtre... Peut-être que dans votre enfance, vous aurez sucé un meilleur lait que nous. »

Les Diobas eux-mêmes, qui avaient quelques blessés dans le camp, offrirent de l'argent à nos confrères et furent très surpris d'apprendre qu'ils soignaient les blessés gratuitement et pour l'amour de Dieu. Cette façon d'agir fit répandre au loin et grandir le respect envers les missionnaires.

Cependant, trois jours après nos confrères, arriva la colonne dont le P. Lacombe était l'aumônier. Mais les Diobas, ne voulant en aucune façon faire la guerre aux Français, déposèrent les armes et firent leur soumission au commandant de la colonne.

NÉCROLOGIE

La Mission de Kita, déjà si cruellement éprouvée par la mort des PP. Montel et Guillet, vient de faire encore une perte bien douloureuse en la personne de son supérieur : le P. Joseph Marcot est décédé à Kita, le 21 octobre, dans sa trente-troisième année, après quatre ans de vie religieuse, et trois ans, deux mois de profession, par suite de fièvre typhomalarienne.

Nous avons perdu aussi le F. Maximilien Youniou, profès des vœux de trois ans, de la maison de Notre-Dame de Langonnet, décédé dans cette communauté, le 12 novembre 1891, dans sa vingt-deuxième année, après quatre ans de vie religieuse et un an, sept mois de profession.

Nous recommandons également aux prières de nos confrères un ami et bienfaiteur de la Congrégation, M. l'abbé Louis Vazeilles, curé de Cellule depuis le 1^{er} juillet 1861. Pendant plus de trente ans qu'il a administré cette paroisse, ce prêtre pieux et zélé n'a cessé d'être dans les meilleurs termes avec nos

Pères. A l'occasion de ses noces d'argent, comme curé de Cellule, le P. Hubert, qui avait été son directeur et son ami pendant son long séjour en Auvergne, lui avait ménagé de belles fêtes, et obtenu des lettres d'affiliation à notre Congrégation (1^{er} juillet 1886). M. l'abbé Vazeilles songeait à prendre sa retraite quand la mort est venue le surprendre le 7 novembre, à l'âge de soixante-dix ans. Le P. Spielmann l'avait préparé et administré, et la communauté lui a rendu les derniers devoirs. Par un testament, trouvé après sa mort, il a laissé tout son avoir à la Congrégation. Il a donc un double titre à nos prières et comme bienfaiteur et comme affilié à notre famille religieuse.

LE F. PANTALÉON

DÉCÉDÉ A LOANGO, LE 7 SEPTEMBRE 1891

Le F. Pantaléon (Joseph-Méria), né à Steinsultz (Haute-Rhin), le 3 mai 1866, entra au postulat des Frères, à Chevilly, le 12 mars 1885. L'année suivante, il dut interrompre son noviciat pour aller satisfaire aux obligations du service militaire. Deux ans après, il rentra au noviciat et fut admis à la profession, le 19 mars 1888.

Après avoir passé quelque temps à Cellule, où il était chargé de la taillerie, il fut envoyé, sur sa demande, en mission et placé à Loango. C'est là qu'il a succombé.

Le cher F. Pantaléon, écrivait Mgr Carrie, a succombé, le 5 septembre, au bout de cinq jours de maladie, par suite de fièvre bilieuse. Après nous avoir tous édifiés par sa piété, durant sa maladie et surtout à la réception des derniers sacrements, il a fait une mort de prédestiné. C'est toujours pour nous une grande consolation de penser que ces saintes victimes ne sont pas perdues pour notre chère Mission. Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, il doit bien en être un peu de même de tous ces missionnaires qui donnent si généreusement leur vie pour le salut de cette pauvre Afrique. Il est impossible que, de ces tombes, il ne sorte pas un jour quelque arbre de vie pour ce triste pays, qui dévore ceux qui l'aiment le plus. (Lettre du 10 septembre 1891.)

LE F. CÉSAIRE

DÉCÉDÉ A DAKAR, LE 4 OCTOBRE 1891

Le F. Césaire (Joseph Le Roy), né le 29 septembre 1849, appartenait à une famille bien chrétienne de cultivateurs de Meslan (Morbihan). Il perdit sa mère à l'âge de cinq ans et son père quatre ans plus tard. Après avoir fréquenté quelque temps l'école des Frères, à Quimperlé, il fut employé aux travaux des champs.

En 1870, il fit la campagne en qualité de mobile. A son retour dans sa paroisse, il continua, comme par le passé, à s'approcher régulièrement des sacrements.

Sur la recommandation du curé de Meslan, il entra, le 2 novembre 1876, au postulat des Frères, à N.-D. de Langonnet. Devenu profès dans cette même communauté, le 29 septembre 1878, il fut d'abord employé à Saint-Michel jusqu'en 1885, puis à Saint-Joseph du Lac (1889), à Chevilly (1890), et envoyé enfin en mission le 10 décembre de la même année.

Placé à Dakar, il ne devait pas, hélas ! y travailler bien longtemps. Moins d'un an après, en effet, il était pris d'une fièvre pernicieuse. Transporté au dispensaire, il y mourait pieusement le soir même, 4 octobre, en la fête du T. S. Rosaire.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 2 novembre, le P. Erhardt, de la Mission du Rio-Pongo ;

Le 20, le P. Ropars, de la Mission de Sénégal ;

Le 25, le P. Le Rouzic, de la station de Mhonda, au Zanguebar.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 6 novembre, à Lisbonne, les PP. Giguélay et Ullrich, pour la Mission de la *Cimbébasie* ;

Le 9, à Saint-Nazaire, pour la *Guadeloupe*, le P. Duss, de Beauvais, et un scolastique, M. Level ; — pour la *Guyane*, le P. Pillard ; — pour la *Trinidad*, le P. Coquet ;

Pour la Mission de la *Sénégalie*, le 5 novembre, à Bordeaux, le P. Alaux ; — le 15, à Marseille, le P. Helmer, précédemment à Beauvais ; le P. Rémond, les PP. Unverzagt et Rialland, nouveaux profès ; M. Bodo, novice ; le F. Athanase, de Chevilly, et le F. Cécilien, de la dernière profession.

Placements. — Ont été placés, dans la nouvelle maison de Drogne, comme il a été dit au commencement du *Bulletin*, le P. Erhardt et le F. Didier, précédemment à Merville.

Le F. Anthime a été envoyé, le 7 novembre, de Chevilly à Saint-Mauront.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maison-Mère. — Mgr Duboin est parti de Paris, le 4 novembre, pour aller faire une ordination à Notre-Dame de Langonnet. La cérémonie a eu lieu le dimanche 13 novembre. Vingt-neuf scolastiques ont reçu la tonsure des mains de Sa Grandeur.

Portugal. — Le 20 novembre, le P. Schurrer s'est embarqué pour les îles Açores, afin d'y préparer la nouvelle fondation dont il a été parlé au *Bulletin* de Porto. On donnera plus tard des renseignements à ce sujet.

Nossi-Bé. — Le P. Guilmin est allé à Nossi-Bé le 5 octobre, pour y donner la confirmation. Trois jours après, il est tombé gravement malade. Cependant le 25, il a pu confirmer les enfants que l'on y avait préparés. Nous recommandons bien ce cher Père aux prières de nos Communautés.

— Nous leur recommandons aussi le P. Reffé, qui a été atteint, le 25 novembre, à Beauvais, d'une attaque d'hémiplégie. Grâce à Dieu, il va beaucoup mieux, d'après les dernières nouvelles que l'on vient de recevoir.

AVIS

Bulletin. — Prière aux diverses communautés des Missions de Sierra-Leone, du Bas-Niger et des Deux-Guinées, de nous envoyer leurs bulletins sans retard.

Etats du personnel. — Des feuilles à remplir ont déjà été expédiées aux maisons d'outre-mer. On en envoie également aux autres communautés, avec prière de les renvoyer au plus tôt, exactement remplies.

Maison-Mère, 28 novembre 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** De l'office du titulaire dans les églises et chapelles des Missions. — **Bulletins des communautés.** *Sénégal (suite).* — Poponguine — Saint-Joseph de Ngazobil. — Ndianda. — Joal. — Fadiout. — Ziguinchor. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Sauner, Brenna, Guilmin, Gachon, F. Henri Laur. — *Notice :* P. Gleeson. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** Le T. R. Père en Portugal.

MAISON-MÈRE

DE L'OFFICE DU TITULAIRE

DANS LES ÉGLISES ET CHAPELLES DE MISSIONS.

DÉCRET DU 28 NOVEMBRE 1891

Nous venons de recevoir de Rome, en réponse à des questions proposées par Mgr Barthet, le décret suivant de la Sacrée Congrégation des Rites, relatif à l'office du Titulaire des églises et des chapelles érigées dans le vicariat, et à celui de la dédicace. Comme il peut aussi intéresser nos confrères des autres missions, nous croyons utile de le reproduire au *Bulletin*. Il ne fait, du reste, qu'appliquer aux vicariats et aux préfectures apostoliques les principes du droit commun exposés dans le cérémonial du R. P. Le Vasseur.

Reste à décider, dans la pratique, quelles sont les chapelles qui ne sont encore que provisoires et dont les titulaires ne peuvent, par conséquent, jouir des privilèges liturgiques. En cas de doute, c'est une question à régler naturellement avec le Supérieur de la mission.

VICARIATUS APOSTOLICI SENEGAMBIAE

Rmus D. Maglcius Barthet, vicarius apostolicus Senegambiae, Sacrae Ruum Congregationi insequentia dubia pro opportuna solutione humillime subiecit, nimirum :

DUBIUM I. — Utum privilegia liturgica Titulorum Ecclesiarum, videlicet officium duplex primae classis cum octava, commemoratio in suffragiis sanctorum et in oratione *A cunctis* attribuenda sit Titularibus earum Ecclesiarum, quae nec consecratae nec parochiales proprie dictae sunt? Et quatenus affirmative :

DUBIUM II. — Utum hoc dicendum sit de omni Sacello praecipuo alicujus loci cui adscribitur Missionarius, etiamsi istud Sacellum sit valde pauper, parvum, modo fragili extractum et ad tempus tantum cultui divino destinatum?

DUBIUM III. — In hac Missione duae tantum adsunt Ecclesiae consecratae, nempe in Urbe Dakar, ubi habitualiter residet Vicarius apostolicus, et in civitate Gorée. Earum dedicationis anniversarium fit eadem die, qua in Gallia festum dedicationis omnium Ecclesiarum. Queritur utrum, praeter sacerdotes adscriptos his duabus Ecclesiis, etiam alii Missionarii in tota missione debeant vel possint hac eadem die recitare officium dedicationis?

DUBIUM IV. — Quatenus ex jure non possint, humiliter petitur ut ipsis pro gratia concedatur facultas recitandi hoc officium sub ritu cuplicis secundae classis vel duplicis majoris?

Et sacra eadem Congregatio, exquisito voto alterius ex Apostolicarum caeremoniarum magistris, re mature perpensa, ita propositis dubiis rescribendum censuit, videlicet :

Ad. I. *Affirmative, juxta alias Decreta.*

Ad. II. *Negative.*

Ad. III. *Omnes Missionarii tenentur officium dedicationis persolvere eadem die qua in Gallia festum recolitur dedicationis omnium Ecclesiarum.*

Ad. IV. *Provisum in antecedenti.*

Atque ita rescripsit, declaravit et servari mandavit, die 28 novembris 1891.

CAJETAN cardinalis. ALOISI MASELLA, S. R. C., Praefectus,
VINC. NUSSI, secretarius.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

SÉNÉGAMBIE

(Suite.)

MAISON DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE A POPONGUINE

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1911

1. Personnel. Voyage en France du P. Strub. — 2. Construction d'une église. Pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande. Éboulement du mur de façade. — 3. Invasion de l'islamisme dans le village chrétien. Désertion du catéchisme. Persévérance des jeunes chrétiens. Importation de Poponguine.

1. — Poponguine est l'un des points les plus sains du Sénégal, à cause de l'élévation du terrain et du voisinage de collines. Malgré cela, le P. Strub, supérieur de la station, fut obligé, en 1889, d'aller faire un séjour en France pour remettre sa santé délabrée, il fut remplacé pendant ce temps par le P. Guy-Grand. Il y a trois Sœurs indigènes pour le soin des malades et les écoles. Trois jeunes Bambara font le service de la maison, sous la direction du F. Rigobert.

Le P. Guth a également passé presque deux années ici, pour présider aux travaux des constructions qui ont été faites.

2. — Notre station a été dotée, en effet, d'une belle église en style roman, due à la charité des chrétiens de France, et en particulier de ceux de Notre-Dame de la Délivrande de Normandie, qui s'intéressent tout spécialement au pèlerinage fondé sous le même patronage en notre mission, par Mgr Picarda.

Le zèle industriel du P. Guth a permis d'exécuter un plan qui dépassait le budget de la charité. Les immenses blocs de terre qui jonchent le pays, ont été concassés et mis dans un four, d'où ils sont sortis en pierre calcinée, formant une chaux excellente. La terre bien examinée a été reconnue apte à faire des briques et bientôt on en a cuit cinquante mille, qui ont servi à la construction de l'église. De nouvelles études du terrain ont fait concevoir le projet de créer ici une poterie, de faire du ciment, de la chaux, du plâtre, etc.

Depuis l'établissement du pèlerinage à Poponguine, notre église est devenue, chaque année, le lieu de rencontre des chré-

tiens de la colonie Les deux années 1890 et 1891 ont vu le nombre des pèlerin aller en augmentant. L'an dernier, ils assistèrent à la pose de la première pierre. Le 15 août de cette année, la nef du nouvel édifice était suffisamment installée pour permettre aux missionnaires de la bénir et d'y célébrer solennellement la grande fête de la Sainte Vierge.

Pendant des ruines torrentielles lavaient les murs encore humides de la nouvelle construction. A notre grand émoi, au moment où nous allions nous mettre à table pour dîner, un craquement se fait entendre : l'éboulement du mur de la façade met tout l'édifice en danger d'une ruine totale. C'était le baptême du sacrifice et de la douleur, qui venait achever celui que l'église avait accompli le matin dans la joie et le triomphe. Néanmoins, on peut étayer l'édifice et attendre que le désastre fût réparé.

3. — Cette épreuve n'est pas la seule que notre jeune chrétienté ait eu à subir. Le village qui promettait de devenir entièrement chrétien a été visité, dans le courant de cette année, par les prophètes de l'islam, et les hommes et les jeunes gens qui suivaient le catéchisme pour se préparer au baptême, l'ont abandonné pour se rendre à la mosquée.

Mais ce qui devait être pour notre petite chrétienté une cause de destruction est précisément devenu, par la protection de Notre-Dame de la Délivrante, l'occasion de son affermissement dans le devoir. Depuis cette époque, en effet, la ferveur de nos chrétiens pour les pratiques de la religion va en augmentant. Tous les dimanches, ils chôment, malgré tous les efforts des anciens du pays pour les faire travailler. Nos jeunes filles ont renoncé à contracter mariage avec les jeunes gens qui s'étaient faits mahométans. Mais quelles persécutions ces jeunes personnes n'ont-elles pas subies ! Et que de vigilance et d'efforts de la part des missionnaires pour les soutenir dans leur résolution ! Celui qui connaît la haine des sectaires musulmans contre les chrétiens pourra seul le comprendre.

Le poste de Poponguine ne manque pas d'importance au point de vue de l'évangélisation. Il se trouve, en effet, à l'entrée du pays des Nones. Or, cette tribu, qui a été soumise, cette année-ci, au régime français, appelle les missionnaires comme des protecteurs contre les musulmans qui représentent l'auto-

rité nouvelle. Nous avons autour de nous, dans un rayon ne dépassant pas 2 lieues, une population de 5000 âmes qui nous connaît, et dont une partie a déjà reçu les premiers éléments de la doctrine chrétienne.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE NGAZOBIL

NOVEMBRE 1889. — NOVEMBRE 1891

1. Défunts : le F. Urbain et quatre Sœurs indigènes. — 2. Réception et visites de Monseigneur. — 3. OEuvres des religieuses indigènes. — 4. Le séminaire indigène. Nombre. — 5. L'orphelinat. Développement des cultures. Travaux des ateliers. Ouvrages de la langue. — 6. Jardin. — 7. Invasion des sauterelles. — 8. Ministère au dehors. Voyages.

1. — Dans le cours de ces deux dernières années, nous avons eu à déplorer la mort du F. Urbain. Depuis de longues années, chargé de la taillerie, et en même temps de l'instruction et de la surveillance des orphelins, ce bon Frère avait rendu de précieux services. Il s'intéressait à ses enfants, il les aimait, et l'on peut dire qu'il était payé de retour. Au mois de décembre 1890, il fut pris subitement de frissons et, comme s'il eût eu le pressentiment de sa mort, il voulut aussitôt faire une confession générale, répétant à tous qu'il ne relèverait pas de cette maladie. Un mieux sensible s'étant déclaré, il demanda à aller voir le médecin à Dakar; mais la traversée le fatigua, et il mourut, avant de débarquer, en rade de Dakar. Son souvenir est resté vivant au milieu de ses chers orphelins, et son dévouement de chaque jour aura été payé au centuple, nous l'espérons, dans la céleste patrie.

Beaucoup de Pères des communautés environnantes sont venus à Saint-Joseph refaire leur santé minée par les fièvres : c'est pour nous une bien douce joie de recevoir ces chers confrères.

L'influenza a exercé aussi ses ravages dans ces contrées; mais c'est surtout la petite congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie, religieuses indigènes, qui a été péniblement éprouvée.

Le 21 février 1890, la Sœur Salomé, venue de Joal à Saint-Joseph pour la retraite, était emportée par la contagion. Cette première victime est bientôt suivie de trois autres. Le 5 mars suivant, à Saint-Joseph, expire la Mère Véronique, supérieure de

Mbodiène; et, à Fadioute, la Mère Zacharie, qui y était aussi supérieure. Le corps de celle-ci fut amené, dans une pirogue, de Fadioute à Saint-Joseph, et l'absoute fut donnée devant les deux cercueils, au milieu des larmes de l'assistance. Le lendemain, la pauvre communauté des Sœurs de Fadioute perdait encore la Sœur Claire. Le fléau semblait ne vouloir pas être satisfait de cet holocauste : les deux Sœurs de Ndianda, la Supérieure de Joal, plusieurs Sœurs de Ngazobil étaient menacées; mais Dieu se laissa enfin toucher par les larmes des pauvres orphelines. Les symptômes de la maladie étaient le rhume avec un violent mal de tête et une fièvre assez tenace. Puis, facilement, le rhume dégénérait en fluxion de poitrine inquiétante. L'eau phéniquée fut souvent employée avec succès. Les Pères de Mbodiène et de Ndinda en distribuaient dans toutes les cases, et ils en ont constaté les heureux résultats.

Aucun enfant de l'orphelinat n'est mort de l'influenza, mais plusieurs ont succombé par suite de diverses maladies. Ces pauvres enfants avaient été trop mal soignés avant leur entrée dans la maison, ou trop maltraités dans l'esclavage. L'un d'eux, appelé Joseph Dioy, eut le bonheur de faire sa première communion, la veille de sa mort, à la chapelle. Il rayonnait de joie et disait à tout le monde combien il était heureux. Le jour même de sa mort, il offrit volontiers sa vie pour toute la Mission et pour Monseigneur en particulier.

Grâce à Saint-Joseph, les chiques ont beaucoup diminué parmi les enfants. Mais nous redoutons un autre fléau. Plusieurs d'entre eux ont été atteints, en effet, de dartres très dangereuses qui pourraient être, au jugement des Noirs compétents, un commencement de lèpre. Que Dieu nous préserve de cette terrible maladie!

2. — La plus grande consolation que Dieu nous ait ménagée, dans ces douloureuses circonstances, a été l'arrivée de Mgr Barthet. Dès le 5 novembre 1889, le P. Pascal, qui avait rempli les fonctions de provicaire, s'embarquait sur le *Sainte-Anne* pour aller attendre Sa Grandeur à Dakar. Dès le matin du 7 décembre, tout le monde était sur pied, sondant l'horizon du regard, pour apercevoir le *Sainte-Anne*. Trois beaux arcs de triomphe se dressaient sur le parcours que devait suivre Sa Grandeur : le chemin était bordé de branches vertes et des magnifiques feuilles

du palmier-éventail ou rônier. Enfin, des détonations annoncent l'arrivée de Sa Grandeur. Un grand feu est allumé sur le rivage, la cloche sonne à toute volée, la procession aux flambeaux s'organise, et Monseigneur descend, salué par de bruyantes détonations des fusils à pierre. Rien de plus pittoresque que de voir cette longue file de chrétiens se dérouler, la nuit, au milieu de la route illuminée. Il était neuf heures du soir. « Jamais pareille réception n'a été faite à un évêque de France ou de Navarre, nous disait Monseigneur, enchanté »

Le lendemain, c'était la belle fête de l'Immaculée-Conception, relevée encore par les splendeurs de la messe pontificale. Puis vinrent les joyeux souhaits de bienvenue de nos enfants des deux orphelinats, la réception des pères et mères de nos familles chrétiennes. Sa Grandeur visita ensuite les communautés des environs. Son quartier général était toujours Saint-Joseph. Nous eûmes le bonheur de posséder ainsi Monseigneur jusqu'au 16 décembre 1889, jour où il nous quittait pour ne revenir que le 7 mars 1891.

Le temps qui s'était écoulé nous avait paru bien long; aussi la joie fut-elle bien grande à cette seconde visite. Le 19, fête de saint Joseph, Monseigneur confirmait une sixantaine de chrétiens de Saint-Joseph, de Mbodiène et de Ndianda, et baptisait le premier-né du dernier mariage chrétien au village. Nous eûmes encore la joie de le posséder quelques jours à la fête du Sacré-Cœur, le 5 juin dernier.

3. — Le 8 juin, Sa Grandeur recevait la profession de deux religieuses indigènes, et donnait le voile à deux nouvelles novices. Ce fut une belle fête pour toute la Mission, et surtout pour la petite congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie. Ce jour-là, elles sentaient que leur bonne Mère voulait réparer les pertes que leur avait fait subir l'influenza. Forcées d'abord à quitter leurs maisons de Fadioute et de Ndianda, elles ont pu retourner à ce dernier poste et en fonder un nouveau à Pponguinge, auprès de Notre-Dame de la Délivrande. Connaissant les mœurs, les superstitions, la langue, les ressources du pays, elles rendent de très grands services aux missionnaires.

4. — Le séminaire indigène est une œuvre qui présente toujours de grandes difficultés. En ce moment, deux clercs indigènes rendent d'utiles services à la Mission, en faisant la classe

et le catéchisme, l'un à Saint-Joseph, et l'autre à Thiès. Deux autres, qui sont en philosophie, remplissent les mêmes fonctions au village et à l'orphelinat de Saint-Joseph, tout en suivant leur cours au Séminaire Cinq enfants sont à la hauteur de la classe de quatrième ou de cinquième. Mais nous espérons obtenir plus de résultat en prenant, dès le jeune âge, les enfants de nos familles chrétienne, qui semblent doués d'heureuses dispositions. Nous en avons déjà deux du village chrétien de Saint-Joseph, et le P. Laroise nous en promet de Joal pour la prochaine rentrée. Pour remédier à un bon nombre de difficultés, et pour donner un vie propre au Séminaire, Monseigneur se propose de le transférer dans un endroit plus propice au recueillement et à la retraite.

5. — Le 4 septembre 1890, le R. P. Pascal, vicaire général, était appelé à Daka par Monseigneur, pour y remplir les fonctions de supérieur et l'aider de ses conseils dans l'administration du vicariat, et le P. Kunemann le remplaçait à Saint-Joseph.

Depuis longtemps, celui-ci était malade de la dysenterie; mais depuis qu'il est à Saint-Joseph, son mal a complètement disparu. Le P. Chany est actuellement chargé de la discipline des enfants. Il exécute en même temps divers travaux très utiles et se livre avec ardeur à l'étude de la langue indigène.

Entre autres choses, le P. Kunemann s'est appliqué à donner une nouvelle impulsion au jardinage et à la grande culture, pour y trouver des moyens de subsistance et, en même temps, mettre en honneur ce genre de travail qui, dans les vues mêmes de Dieu, doit exercer partout la plus heureuse influence au point de vue de la civilisation, de la moralité et de l'évangélisation des peuples.

Des pompes, des réservoirs ont été achetés et installés; les puits creusés à nouveau pour fournir l'eau que réclament les jardins. En ce moment, un beau champ de riz fait l'admiration de tous les Noirs. C'est qu'une forte charrue a défoncé profondément la terre et enseveli les mauvaises herbes. Les cultivateurs des environs voudraient tous avoir la charrue et des bœufs pour retourner leurs champs. Peu à peu, espérons-le, l'esprit d'économie et de travail entrera dans les mœurs de ces pauvres peuples et les mettra à couvert du danger de la famine.

A l'imprimerie, on a terminé le nouveau dictionnaire français-

volof du P. Guy-Grand, réédité un manuel de prières en volof appelé *Clef du ciel : tiabi aldana*; imprimé un nouveau catéchisme français-volof et volof-français, abrégé du grand catéchisme de Mgr Kobès. Signalons aussi un petit catéchisme none, œuvre du P. Strub.

A la menuiserie, le Frère a employé plusieurs mois des ouvriers noirs de Gambie à la confection de portes et fenêtres destinées à la communauté de Thiès. Dernièrement encore, le cher F. Bonaventure a préparé les pièces de la toure de l'église de Poponguine.

6. — Aux jardins, la récolte des fruits, de mangues surtout, a été bien inférieure à celle des années précédentes. Les sauterelles, ou criquets voyageurs, sont arrivées au moment de la floraison et, malgré tous nos efforts, ont fait tomber beaucoup de fleurs. Elles firent leur première apparition à Saint-Joseph, le 8 août, et mangèrent quelques champs de petit mil. Chassées des champs, elles se réfugièrent dans la forêt où elles déposèrent des myriades d'œufs qui ne tardèrent pas à éclore. Alors les Noirs, conduits par les chefs au son du tmtam, creusèrent partout de longs fossés, où ils poussèrent les petites sauterelles et les y ensevelirent. Malgré toutes ces précautions, d'immenses nuages de sauterelles reparurent le 23 et le 4 décembre. Nous réussîmes à préserver les légumes, mais les arbres furent gravement endommagés par le haut. Le 23 janvier, elles repassent en venant du sud, mais sans faire de dégât; et le 27, le vent du nord nous les ramène. Le 7 février, nouvelle invasion plus nombreuse et plus terrible que toutes les précédentes. Heureusement, elle fut la dernière. Nous craignons de les voir revenir cette année, aux mêmes époques; jusqu'ici Saint-Joseph en a été préservé.

7. — Le village chrétien de Saint-Joseph de Ngazobil continue à se développer. Monseigneur a été frappé de la propreté des cases. Carrées pour la plupart au lieu d'être rondes, divisées au milieu par une cloison et souvent garnies d'une véranda en avant, elles accusent un grand progrès sur celles des gens de l'intérieur.

Tous nos chrétiens s'approchent des sacrements, et beaucoup aiment à faire le premier vendredi ou le premier dimanche du mois la communion réparatrice. L'apostolat de la prière a été

remis en honneur et presque tous, même les enfants, offrent au moins leur dizaine quotidienne au Sacré-Cœur de Jésus. Malgré leur peu de ressources, un bon nombre a fourni l'obole pour les âmes délassées du purgatoire, en entrant dans la confrérie de l'OEuvre caritative affiliée à celle de Montligeon (Orne).

Depuis plus d'un an aussi, les prières du matin et du soir se font en commun à l'église et sont assez fréquentées. Ces jeunes chrétiens rendent les grands services aux missionnaires, en les aidant dans les voyages et les servant auprès des populations qu'ils visitent. Parfois même, s'ils sont seuls, ils instruisent et baptisent des moribonds et en rendent compte aux Pères.

8. — Dans ces deux dernières années, les Pères de la communauté ont dû souvent desservir les postes environnants, devenus vacants par suite de la maladie ou du rappel du Père qui en était chargé. C'est ainsi qu'à la fête de la Pentecôte, l'an dernier, nous avons eu la consolation de voir, à Saint-Joseph, vingt baptêmes d'adultes d'Ndianda.

Chaque année, les pèlerinages à Notre-Dame de la Délivrande de Ponguine se font avec entrain et piété, et chaque fois ils ont donné occasion à l'un des Pères de la communauté de visiter les villages situés sur la route, d'y consoler et soigner des malades, et souvent d'y faire des baptêmes.

Les royaumes qui nous avoisinent désirent toujours avoir des missionnaires. Au mois de février 1890, nous avons fait une tournée apostolique au Diéghèm. Nous avons protégé, au moment de l'expédition dernière, les villages qui avaient reçu autrefois les catéchistes. Tous les chefs indigènes sont venus nous exprimer leur reconnaissance et nous demander avec instances de rester au milieu d'eux. Les chefs marabouts, qu'on a mis à leur tête, les écrasent d'impôts, demandant du mil, du miel, des chèvres, des bœufs, jusqu'à leurs fusils.

En janvier 1891, lors de notre dernière visite, les plaintes furent encore plus vives. Aussi, ayant jugé utile d'intervenir en leur faveur auprès du chef de tout le Diéghèm, Sanor, nous nous rendîmes à sa capitale. De belles promesses, voilà tout le résultat obtenu ; mais les exactions ont continué. Notre présence seule est capable de mettre un frein à l'invasion du mahométisme qui, terrorisant les gens, se sera bientôt imposé de force à tout le pays, comme il l'a fait, il y a une cinquantaine d'années, au

Cayor. Dans le Mbadane, province où réside le chef, les villages sont très grands, très rapprochés, et encore peu attaqués par les marabouts. Oh! quand pourrons-nous nous y établir?

Dans ce dernier voyage, nous sommes revenus par l'intérieur du Sine. Plusieurs villages sont immenses et dépassent en population Joal, deux ou trois fois au moins. Sières encore indépendants et fétichistes, ils sont rebelles jusqu'au mahométisme.

Le Saloum, d'après les rapports des derniers voyages, devient de plus en plus musulman. Le souvenir de Mgr Kobès y est cependant toujours vivant, mais il s'effacera quand aura disparu la génération actuelle, et les marabouts auront toute puissance. Alors ce sera fini : plus d'espoir de conversion d'ici à des siècles. C'est un royaume très grand qui nous échappe si nous n'allons bien vite y fonder des stations. Mais que les ouvriers sont peu nombreux et que la moisson est déjà en danger!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ÉTIENNE D'NDIANDA

DÉCEMBRE 1889. — DÉCEMBRE 1890

1. Réception de Mgr Barthet. — 2. Personnel : PP. Amann, Jouan, Le Gall
- L'influenza. Dévouement des Pères pour le soin des malades. — 3. Erection d'une communauté. Retour des Sœurs. — 4. Changements dans la population. Retour des gens au Saloum. — 5. Baptêmes. OEuvres. — 6. Mbodiène. Four à briques. Influenza. Mort de la Mère Véronique. — 7. Réception de Monseigneur à Mbodiène. Exactions des Musulmans. — 8. La Fasna et la Pointe. — 9. Zèle des jeunes gens. Mariages chrétiens en espoir.

1. — A l'époque où s'arrête le dernier *Bulletin*, la petite chrétienté de Ndianda se préparait à recevoir son bien-aimé pasteur, Mgr Barthet. Le 14 novembre 1889, tout était en fête dans le pays. La chapelle était toute tapissée d'oriflammes, de banderoles, de guirlandes et de verdure. Les papiers, au milieu desquels se trouvent les habitations, avaient donné leurs superbes feuilles en éventail pour former comme une allée triomphale jusqu'à l'entrée du village. Là s'élevait un dais, orné de feuillage et de fleurs. Les chefs de maison, en grand costume, attendaient Sa Grandeur : tous auraient voulu faire une brillante cavalcade au-devant du prélat; mais la maladie venait de leur enlever leurs chevaux.

A part un petit incident de voyage, qui n'eut pas heureusement

de fâcheux résultat (1), rien ne manqua à la fête : bruyantes détonations, chant et compliments volofs, présentation des autorités. Monseigneur fut surtout charmé du nombre des communions qu'il distrôua de sa propre main. « Nulle part ailleurs dans les environs j n'en ai distribué autant à ma réception », disait Sa Grandeur

Le soir, le chef musulman de N dofane, grand village situé à une lieue environ, enait saluer le successeur de Mgr Kobès et l'inviter à fonder ue station chez lui. Mgr Barthet, à un second voyage qu'il fit à Mianda, voulut rendre sa visite à ce chef et estima que la popuation de son village s'élevait à près de douze cents âmes, en grade partie sérères, c'est-à-dire hostiles aux marabouts et amides Pères.

2. — La populaton simple et bonne de Ndianda s'est toujours montrée très affecionnée aux Pères qui se sont dévoués pour elle. Au départ du P. Amann, en 1888, ce fut un deuil général. Aussi, chaque fois qu'il a reparu dans le pays, a-t-il été reçu avec de vives démonstrations de joie. En 1889, il envoya à Ndianda, son che petit village, un beau chemin de croix, dont l'inauguration se fit avec solennité, grâce au concours des jeunes séminaristes de Saint-Joseph. Il y vint lui-même une fois amener, comme à un lieu de délassement agréable, ses jeunes choristes de Gambie, qui revinrent enchantés de la beauté du paysage.

Le P. Jouan, qui succéda au P. Amann, a relaté lui-même, dans le précédent *Bulletin*, le dévouement de la population et le baptême du second chef. Le 13 août 1889, Monseigneur l'appela à Thiès pour être le bras droit du P. Audren. Les Pères de Ngazobil desservient alors à tour de rôle le poste de Ndianda, laissé vacant. Au commencement de janvier 1830, le P. Le Gall

(1) Monseigneur, parti de Ngazobil de bon matin dans une voiture traînée par une mule, avait pu arriver sans encombre, à travers les épines de la forêt, jusqu'aux champs de nil qui se trouvent sur le chemin. Là, il est rejoint par un Père qui arrive à cheval pour assister, lui aussi, à la fête. Le bon P. Audren, qui avait pris place près de Monseigneur dans la voiture, excite ce confrère à presser le pas de son cheval : « Allons, ventre à terre ! » lui crie-t-il. Le cheval s'emporte au galop ; la mule, surprise de son brusque passage, se jette de côté, et au même moment, la roue rencontrant une termitière, la voiture bascule avec son vénérable chargement dans les champs de mil. Tous font « ventre à terre ». Monseigneur en est quitte pour une légère contusion. Depuis, le *ventre à terre* du P. Audren est devenu légendaire.

s'en trouvait chargé, mais sa santé ne put se faire avec ce genre de vie dans la forêt. Bientôt il lui fallut rentrer à Ngazobil.

A ce moment, éclata l'influenza. Rien n'était plus navrant que l'aspect de ces pauvres quartiers attaqués par l'épidémie. Hommes, femmes, enfants, tous étaient étendus au soleil, roulés dans un misérable morceau d'étoffe, cherchant à dominer les frissons de la fièvre et les quintes inextinguibles de la toux. A peine se trouvait-il dans chaque famille un main assez forte pour soulever le mortier qui pile le couscou, et pour puiser l'eau. Le Père passait avec un flacon d'acide phénique, en distribuait quelques gouttes dans une bouteille qu'il remplissait d'eau, et la laissait aux malades.

Il en fut de même à N dofane. Souvent, de 7 heures du matin jusqu'à 1 heure du soir, le Père devait passer ainsi de case en case, sous un soleil brûlant et un vent d'est souffant. Bien peu moururent; aussi tous remerciaient-ils le Père avec effusion : « Toi, tu es bon, ton remède est bon, tu ne veux que le bien, Dieu te bénira. » Depuis lors, l'entrée de toutes les cases fut ouverte au Père, même à N dofane.

Les catéchumènes, déjà un peu instruits par le P. Jouan, à N dofane, redoublèrent d'ardeur pour s'instruire. Chaque semaine, le Père, ou au moins le catéchiste Jean-Marie, allaient faire répéter à une vingtaine de jeunes gens la lettre du catéchisme. On avait entrepris de prendre ainsi le premier quartier de N dofane, le plus rapproché; plusieurs venaient déjà à la messe à Ndianda; malheureusement la mort d'un chef a fait transporter ce quartier à l'autre extrémité de ce grand village. Pendant le catéchisme, les mères étaient là debout, par derrière, apprenant quelque chose, et surtout faisant la police, et se montrant fières des petites récompenses que recevaient les enfants sages.

3. — Le 8 mai 1890, le P. Rémont quittait Fadioute pour se rendre à Ndianda, Il fonda une Association du Sacré-Cœur parmi les jeunes gens, remit en vigueur la communion réparatrice du premier vendredi au premier dimanche du mois, établit l'Apostolat de la Prière et fit plusieurs baptêmes. Mais ses travaux au dehors le minèrent, et il fut contraint de quitter et de rentrer ensuite en Europe.

Au mois de décembre, Mgr Barthet détachait complètement

Ndianda et Mbodène de Ngazobil, pour en former une petite communauté, ayant son autonomie et composée du Père chargé de Ndianda et du Père chargé de Mbodiène. La maison de Ndianda, ayant deux compartiments, permet de loger deux Pères et facilite ainsi la vie de communauté. Le P. Le Berre (Jacques), vicaire à Gorée, fut nommé supérieur par intérim. Arrivé à Ndianda, le 9 décembre 1890 il se mit à l'œuvre pour amener les enfants au catéchisme.

Il s'agissait aussi de réinstaller les religieuses indigènes.

La Mère Martle et la Sœur Pierre, qui, pendant plusieurs années, avaient fait un si grand bien en élevant les petites filles et soignant les malades, avaient été prises par l'influenza et forcées, elle aussi de rentrer à Ngazobil. Enfin, au mois de mai dernier, à la grande joie des habitants, la Mère Marthe revenait définitivement, accompagnée de la Sœur Agnès. Elles sont pour nous d'un précieux secours dans les Missions, et nous rendent de grands services.

4. — Il y a cinquante ans, ces villages de Ndianda et de Ndoiane n'existaient pas. Les pauvres habitants du Saloum, chassés par la guerre et la famine, émigrèrent et furent recueillis par Mgr Jobès, dont la mémoire est toujours en grande vénération. La guerre et la famine ayant cessé, beaucoup pensèrent à rentrer au pays. Déjà, il y a quatre à cinq ans, un bon nombre des jeunes chrétiens du P. Amann avaient été obligés, malgré ses efforts, de suivre leurs parents. Depuis, chaque année voit quelque famille prendre le chemin du retour. Le terrain, disaient-ils, est meilleur, ils y ont leurs familles, des esclaves même qui travaillent pour eux, et ils n'ont pas d'impôts à payer, du moins les hommes libres. La population de Ndianda se voit par suite réduite à cent trente ou cent quarante personnes, dont la moitié est chrétienne.

C'est dans le Saloum et même dans le Sine qu'il nous faudrait rester et faire souvent des voyages pour visiter ces nombreux chrétiens qui réclament avec instance la présence du missionnaire au milieu d'eux. Faute de pouvoir occuper ou, du moins, visiter souvent ces immenses régions, nous avons la douleur de voir le pays se faire mahométan; et dans quelques années le bien que nous essaierons de faire sera paralysé par cet élément envahissant et corrupteur. Prions donc le bon

Dieu de nous envoyer beaucoup de bons et sants missionnaires.

5. — Nos chrétiens sont presque tous des jeunes gens ou des enfants, à part huit ou dix. Les adultes sont bien difficiles à convertir, mais ils ne refusent pas d'écouter les vérités de notre sainte religion et, au moment de la mort, Dieu, nous l'espérons, leur fera la grâce de recevoir le sacrement de baptême. Plusieurs, cependant, savent déjà les prières du chrétien et y trouvent un grand charme. Ils ne font pas ordinairement de difficultés pour laisser baptiser leurs enfants. Aussi, tous les enfants sont-ils baptisés, à part les enfants des marabouts et de quelques Tiédos endurcis. En 1888, il y a eu 28 baptêmes; en 1889, 11; en 1890, 45, et en 1891, 7.

L'influenza et les soins qu'on leur avait prodigués attirèrent beaucoup de jeunes gens vers notre sainte religion, et les parents n'y mirent aucune entrave, pour remercier le Père de ses soins, ce qui explique le grand nombre de baptêmes de 1890.

Tous les dimanches, nous avons le bonheur d'avoir de huit à dix communions, sans compter les jours de fêtes. A part quelques-uns, tous se confessent deux fois le mois, et une dizaine toutes les semaines, et cela, grâce à l'Apostolat de la Prière et de l'Association du Sacré-Cœur. Que le Cœur de Jésus soit loué! Puis, tous les soirs, nous nous retrouvons au pied des autels, où nous chantons avec entrain des cantiques en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph. Au milieu de cette forêt majestueuse de palmiers superbement panachés, rien n'est plus beau que d'entendre ces voix s'élever vers le Ciel pour attirer sur la terre les bénédictions célestes.

6. — A Mbodiène, il n'y avait pour le Père qu'une case en paille; la chaleur y était excessive durant la journée, et la nuit la fraîcheur pénétrait partout. C'était à ne pas y tenir. Monseigneur résolut d'y faire construire une maison en briques. Bientôt un chantier fut installé au village, des églises démolies, et la terre donna plus de trente mille briques. Le four fut construit et réussit à merveille : aussi pourrait-il servir à la construction d'un joli presbytère.

L'influenza a aussi fait son apparition à Mbodiène. Elle enleva en quelques semaines la bonne Mère Véronique, supérieure des Sœurs. Très douce et très dévouée, elle avait une grande habileté dans la cure des maladies du pays. Ce fut une grande perte,

tout le village la leura. Beaucoup de Noirs furent pris, et le Père et les Sœurs purent faire plusieurs baptêmes d'enfants et d'adultes.

7. — La veille du jour où Monseigneur se rendit à Ndianda, il avait été reçu à Ibodiène comme évêque et comme chef. L'arc de triomphe était un immense baobab qui fait presque face à la chapelle. Décoré avec goût par le F. Ciry, venu de Ngazobil, il présentait un aspect majestueux et plein de grâce. Là aussi, les fusils à pierre donnèrent des décharges formidables; et, après la cérémonie religieuse, Sa Grandeur dut assister à une réunion des chefs en règle. L'Évêque est toujours regardé comme le chef du village, vu que c'est Mgr Kobès qui l'a fondé et entretenu.

Ce qui porte ces populations vers les missionnaires, ce sont les exactions commises par les chefs musulmans. Un jour arriva vers le Père, une députation de sept villages du Diéghèm. Ils venaient demander si l'on consentirait à les accepter. « Oui, leur fut-il répondu, si vous vivez en paix et en bonne justice. » Une moitié du premier village du Diéghèm, appelé Diolofira, arriva bientôt, amenant en même temps leurs troupeaux. Nous nous réjouissions de voir s'accroître ainsi le nombre des habitants de Mbodièm; mais, pendant ce temps, les mahométans faisaient toutes sortes de belles promesses. Ils séduisirent les pauvres Diéghèm qui, du reste, craignaient beaucoup pour leurs greniers, ne trouvant pas la terre assez bonne et aimant avant tout leur forêt. Aussi rentrèrent-ils tous.

8. — A une bonne demi-heure de marche de Mbodiène se trouve le petit village de la Fasna, en grande partie chrétien. Perché sur une petite éminence qui longe et domine le marigot du même nom, le village de la Fasna est le reste du village du Saint-Michel fondé par Mgr Kobès. Les habitants vivent du produit des champs, de la chasse, de la pêche et de la vente des huîtres. Le marigot est bordé d'une double rangée de mangliers, aux racines desquelles sont collées des légions d'excellentes huîtres. Les jeunes gens de la Fasna sont d'excellents chrétiens, très assidus aux offices. Une jeune personne, du nom de Mozanne, y exerce un véritable apostolat, apprenant et faisant réciter les prières et les principales vérités du catéchisme.

Plus loin, Gaslèl fameux chasseur sérieux, occupe seul avec

sa famille l'emplacement de l'ancien village de la Pointe de Sarène. La polygamie, la superstition, sont deux grands obstacles à sa conversion, mais il promet toujours d'envoyer ses enfants chez les Sœurs pour les faire baptiser et instruire.

La chapelle de Mbodiène est encore bien pauvre; cependant elle s'est vue enrichie successivement d'un beau tableau de *Saint Benoît le Maure*, d'un Chemin de croix, d'une petite cloche; de temps en temps, les offices s'y célèbrent avec solennité, surtout à la fête de saint Benoît.

9. — Nous sommes heureux, malgré toutes nos misères, de voir la foi s'enraciner dans le cœur de nos populations. Plusieurs fois les jeunes gens de la Fasna se sont encouragés à venir, pendant la mauvaise saison, par des chemins presque impraticables, pour assister à la sainte messe. De même, ceux de Ndianda ont fait 6 kilomètres au moins pour venir à Ngazobil assister au Saint Sacrifice le dimanche, quand les Pères étaient trop peu nombreux ou trop malades pour se rendre chez eux.

Mais, pour les enfants, que de difficultés pour les faire venir au catéchisme et les préparer à leur première communion, à Ndianda en particulier! L'insouciance des parents et des enfants, et parfois la mauvaise volonté de certains parents ou tuteurs, en est la cause. Souvent ils les font travailler le dimanche, et les envoient de divers côtés, même à l'heure des offices. Cependant, grâce au catéchisme à domicile, à l'église et chez nous, nous parvenons à faire faire la première communion à quelques-uns d'entre eux. Ils aiment encore à assister à la prière du soir en commun, surtout dans les beaux mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur et du Rosaire, où ils chantent à gorge déployée, car « plus on chante fort, plus c'est beau », disent-ils. Il n'est pas rare non plus de voir le matin des jeunes gens ou des enfants venir faire leur prière en particulier à l'église aussitôt qu'elle est ouverte, pour se rendre ensuite à leurs champs.

Plusieurs mariages chrétiens se préparent, c'est là notre espoir; ces jeunes ménages, foncièrement attachés à la religion, seront des modèles pour la nouvelle génération chrétienne; là, le père et la mère, ayant été élevés dans ces parages, ne penseront pas au Saloum, où ils connaissent bien peu de monde. Ce sera le noyau d'une jolie chrétienté, qui, d'un grain de sénévé deviendra un grand arbre, la rosée de la grâce aidant. Daignent

le cœur de Jésus et le cœur immaculé de Marie réaliser ces vœux pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de ces pauvres Noirs!

MAISON DE LA PURIFICATION, A JOAL

D'CEMBRE 1889. — DÉCEMBRE 1891

1. Personnel. Ecoles. — 2. Associations pieuses. Œuvres de piété. — 3. Santé. Dispensaire. Influenza. — 4. 1^{res} communions et confirmations par Mgr Barthet. Fêtes. — 5. Visite de M. Chanel. — 6. Résultats du saint ministère. Excursions du P. Lamoise. — 7. Effets surprenants de la foudre.

1. — Le personnel de la station de Joal a subi, durant ces deux dernières années divers changements. Le F. Marcel, revenu après quelques mois de repos en janvier 1890, dut rentrer à Dakar le 6 mai de la même année, puis retourner en France pour raison de santé. Le F. Magloire, placé ici provisoirement et chargé en décembre 1889 du matériel et du jardin, partit en avril 1890 pour rentrer en France également. M. Louis, clerc indigène, vint nous aider pour la classe en décembre 1890. Il fut encore rappelé à Saint-Joseph en mars 1891.

Le P. Lamoise est toujours à son poste, comme supérieur et missionnaire. Le P. Lavandier, envoyé en décembre 1889 pour l'aider dans le ministère, est chargé des écoles et des associations pieuses. Le F. Protais, envoyé au mois de mars de Saint-Joseph pour la classe, s'occupe aussi du matériel et du chant.

Les écoles, un peu négligées dans ces derniers temps, par suite de la réduction du personnel, ont bien repris : la classe des garçons compte de 30 à 40 enfants ; celle de filles, dirigée par les Sœurs indigènes, Filles du Saint-Cœur de Marie, a de 40 à 50 élèves. Les enfants des deux écoles nous rendent de grands services pour le chant.

Le 16 août 1891, nous avons eu une distribution des prix pour les deux œuvres séparément. Malgré la pluie et le mauvais temps, le P. Kunemann voulut bien venir présider. Les chants préparés par le Frère furent goûtés. Les filles de la classe des Sœurs chantèrent aussi un cantique adapté à la circonstance. Les récompenses furent distribuées ; des négociants généreux avaient aidé les Pères à en faire les frais. Tout le monde s'en alla content, qui avec un sifflet, qui avec un couteau, un autre

avec une calotte à pompon; la joie était grande chez tous ces pauvres enfants.

2. — Les associations pieuses, établies depuis quelques années, se maintiennent bien. Les enfants du Sacré-Cœur assistent régulièrement à la messe et s'approchent des sacrements aux grandes fêtes de l'année. Les enfants de Marie ne le leur cèdent en rien. La congrégation des Saints-Anges, préparatoire aux deux autres précédentes, est aussi en bonne voie; nous confessions tous les mois ces enfants, ce qui les habitue à s'approcher fréquemment des sacrements. Mentionnons encore la Société des mères de famille, où entrent les personnes mariées; elles édifient, elles aident à produire le bien dans la Mission.

Outre la dévotion déjà établie des 7 dimanches de Saint-Joseph, des 6 dimanches de Saint-Louis de Gonzague, de la Communion du premier vendredi du mois, du Rosaire vivant et des saints scapulaires, nous avons, sur l'ordre de Mgr Barthet, donné un nouvel élan aux associés de l'apostolat de la prière. Il y en a 40 aux 3 degrés; la pratique de la communion réparatrice quotidienne nous donne de bons résultats : en juillet, août et septembre 1891, nous avons eu 300 communions.

L'association pour la délivrance des âmes du purgatoire compte 50 membres, dont 10 à perpétuité. Nous pouvons désormais célébrer une messe par semaine, au moyen des offrandes et cotisations. Heureux résultat en ce pays où l'on oublie trop souvent les morts!

3. — Depuis longtemps nous désirions avoir un dispensaire pour y soigner les malades. Grâce à l'allocation de 2000 francs que le gouvernement nous a continuée, nous en avons posé la première pierre le 1^{er} juin 1870, jour de la fête du Sacré-Cœur; et malgré les obstacles, tout a été achevé vers la fin de septembre. Rien, dans la nouvelle construction, ne laisse à désirer pour la solidité. Monseigneur en a lui-même fait la bénédiction solennelle.

L'influenza a fait irruption ici comme partout; le P. Lamoise en a été atteint, mais il en a été quitte avec des soins et une bonne réaction contre la maladie. Dans la contrée, plusieurs personnes sont mortes par suite d'imprudences; les Sœurs ont été très éprouvées, la Supérieure de Joal principalement, on craignit même pour sa vie. Nous fîmes, à cette occasion, une neuvaine contre l'influenza.

4. — Outre les grandes fêtes de l'année, nous avons quelques cérémonies qui raniment la piété des fidèles : d'abord la première communion ; elle a eu lieu le jour de la Toussaint 1890.

S. Gr. Mgr Barhet voulut bien venir, le 7 juin, donner la confirmation. Le matin, nous allâmes à sa rencontre, sur le chemin de Saint-Joseph, avec nos jeunes gens. Monseigneur descendit de voiture à l'entrée du village. Aussitôt, sur un signal du chef, décharge générale. Les cloches sonnent à toute volée. Sa Grandeur s'avance à travers les rues sur un parcours de plus d'un kilomètre, au milieu de la foule accourue de toutes parts ; les coups de fusil ne discontinuent pas. L'église est comble, jamais on ne vit joie pareille. Monseigneur dit la messe basse et donne aux enfants la confirmation. Le chef du village, au dehors, commande le feu à l'élévation et à la bénédiction. Le soir, Monseigneur chante les vêpres pontificales et rentre ensuite à Saint-Joseph. M. le brigadier des douanes et MM. les commerçants avaient fait les frais de la fête. Le P. Kunemann, assisté des PP. Guy-Grand et Le Berre, a bien voulu venir chanter la messe le 8 février 1889, jour de notre fête patronale. Le P. Lamoise avait donné, à Saint-Joseph, la conférence du 2 février sur notre vénérable Père. A la Saint-Pierre et Paul et à la Fête-Dieu nous avons eu de beaux offices. Le P. Chany avait accompagné le P. Supérieur et nous eûmes diacre et sous-diacre. La Fête-Dieu, surtout, attire tous les gens des environs. Avec l'aide du P. Sébire et de ses séminaristes, le chant et l'ordre laissent peu à désirer.

5. — Outre les visites de nos confrères des environs, nous avons reçu M. Chanel, cousin du bienheureux. Ce monsieur assista aux offices du samedi saint 1890 et passa avec nous la journée. Nous avons aussi vu MM. les Administrateurs de Dakar et du Sine-Saloum. Ce dernier assista, lors de sa visite, à la grand'messe et donna de bons conseils aux gens. Mentionnons encore l'arrivée de Mgr Barhet en décembre 1889. Il fut reçu suivant les prescriptions du rituel, on dressa des arcs de triomphe, on fit parler les fusils. Nous eûmes encore le bonheur de voir Sa Grandeur parmi nous en mars 1891, avec le P. Muller, procureur général.

6. — Voici les résultats généraux du saint ministère.

En 1890, 88 baptêmes, dont 25 en danger de mort, 16 mariages et 35 enterrements.

En 1891, 104 baptêmes, dont 26 en danger de mort, 6 mariages et 28 enterrements.

Le P. Lamoise, accompagné de quelque confrère, continue toujours ses excursions dans le Sine et le Saloam, et elles sont de plus en plus bénies de Dieu.

7. — Terminons par un extrait d'une de ses lettres à Monseigneur, dans laquelle il lui fait part d'un fait assez extraordinaire qui venait de se passer à Joal.

Dimanche, 27 septembre, au commencement des vêpres, la foudre tomba sur une case de mahométans, à l'extrémité sud-est de Joal, et la réduisit en cendres en peu d'instant. Cette case contenait en ce moment trois habitants de la famille et trois étrangers qui s'y abritaient contre l'orage. Tous les six furent foudroyés et brûlés. La seule personne qu'on retira vivante, une petite fille, fut conduite chez les Sœurs, au dispensaire. Elle eut le bonheur de recevoir le saint baptême, et mourut le lendemain.

Le seul chrétien habitant cette maison fut épargné, par la faveur de son ange gardien. C'était un petit enfant. Le soir même de ce jour, un vieux protestant malade, qui avait résisté à la grâce et à mes paroles, me fit appeler pour régulariser sa position. La voix du tonnerre avait fait en lui, paraît-il, plus d'impression que la mienne. Il reçut les sacrements, y compris le mariage, et mourut le lendemain.

Grâces donc au Dieu tout puissant et miséricordieux, qui sait ainsi tirer le bien du mal. (Lettre du 30 sept. 1891.)

MAISON DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, DE FADIOUTE

DÉCEMBRE 1889. — DÉCEMBRE 1891

1. Dures épreuves. Influenza. Abandon temporaire de la station. — 2. Retour des Pères. Incendie du village. — 3. Ministère. Confréries. Baptêmes d'adultes. Premières communions. — 4. Visites à Palmarin.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, la petite communauté de Saint-François-Xavier a essuyé de rudes épreuves. Au mois de février 1890, le village a été consumé par un violent incendie. L'église, les cases des Pères et celles des Sœurs ont été heureusement et, on peut le dire, miraculeusement protégées.

L'influenza, arrivant sur ces entrefaites, au moment où les gens étaient mal abrités par des hangards provisoires, a fait de nombreuses victimes. Deux Sœurs indigènes, Mère Zacharie et Sœur Claire, ont été emportées en deux jours par le fléau. La

situation morale était plus triste encore. Des influences néfastes éloignaient de plus en plus les chrétiens de l'église. Le journal de la communauté, à cette époque, porte souvent, aux jours de dimanche, cette mention désolante : Pas un seul homme à la messe. La position n'était pas tenable. La seule Sœur survivante fut rappelée à Saint-Joseph, et, après Pâques, le P. Rémont et M. Giraud quittèrent eux-mêmes Fadioute.

2. — Cependant, cet abandon ne pouvait être définitif et n'avait jamais été considéré comme tel. Aussi, après le retour du P. Strub à Poponguine, le P. Guy-Grand reçut-il de nouveau sa destination pour Fadioute, où il arriva de nuit, le 13 janvier 1891, avec un jeune Noir portugais, non encore baptisé. Tous deux soupèrent d'un biscuit et d'un morceau de fromage, reste du voyage, puis se couchèrent au milieu des rats qui avaient pris possession du presbytère.

Le lendemain, pendant que le Père sonnait la prière du soir, des cris de terreur se font entendre; un incendie terrible venait d'éclater. Une demi-heure après, 240 cases étaient en cendres. La grande rue, tracée l'année dernière à grand'peine, par le P. Rémont, avait sauvé la moitié du village. Le démon, furieux de se voir de nouveau disputer la place, aurait-il voulu se venger d'avance? Il ne serait certes pas téméraire de le croire.

La population s'est montrée, en général, enchantée du retour des Pères. Les circonstances, sans être absolument favorables, se sont cependant notablement améliorées.

Après la fête de Saint-Joseph, la communauté s'est complétée par le retour de M. l'abbé Giraud Sock.

3. — L'assistance aux offices, d'abord peu nombreuse, s'est augmentée peu à peu à mesure que les hommes, absents pour la plupart à cette époque, rentraient dans leurs foyers. Il faut avouer que bon nombre de ceux qui ont été baptisés n'ont jamais été chrétiens que de nom; ce n'est pas sur ceux-là qu'il faut compter. Mais d'autres sont plus sérieux et forment un bon noyau qui se développera, nous l'espérons, sous l'influence de la grâce.

De la confrérie du Sacré-Cœur, établie par le P. Rémont, il ne restait pas de trace. Il a fallu tout recommencer. La nouvelle association ne compte encore que quatorze membres, presque tous pères de famille; ils sont animés d'un bon esprit et les

demandes d'admission ne manquent pas. Ils se sont mis d'accord pour infliger une amende à celui d'entre eux qui manquerait la messe le dimanche, excepté à l'époque où il faut garder les champs contre les oiseaux; la règle est strictement observée.

Nous nous proposons d'établir une confrérie analogue parmi les femmes; mais la chose est plus difficile. Il y a cependant un mieux sensible, et tout semble indiquer que, si les Sœurs pouvaient revenir, nous aurions, parmi les femmes comme parmi les hommes, des résultats satisfaisants; malheureusement, il n'est pas encore possible d'y songer.

Les premiers temps, une foule de gens déclaraient vouloir se faire chrétiens ou, du moins, faire baptiser leurs enfants. Ici encore, on ne nous a pas trouvés assez généreux; tout s'est réduit à une trentaine de baptêmes, dont la moitié de jeunes gens et d'enfants adultes. Il y a encore plusieurs catéchumènes qui seront baptisés après la récolte. C'est surtout sur ces nouvelles recrues que nous comptons pour augmenter le nombre des chrétiens pratiquants.

Nous avons eu, en deux fois, 14 premières communions. Il ne nous est pas possible de donner à nos fêtes une grande solennité, puisque nous avons tout juste un célébrant et un chantre. Nous ornons l'église de notre mieux et nous nous efforçons de former peu à peu des chantres. En somme, les résultats obtenus depuis dix-huit mois, sans être merveilleux, dépassent ce que le passé nous permettait d'attendre, et nous avons l'espoir fondé de mieux réussir l'année prochaine.

4. — Le P. Guy-Grand n'a pu aller qu'une seule fois à Palmarin; il a été reçu avec le plus grand empressement par le chef, vieil ami des missionnaires, et la majeure partie de la population. Mais il n'y a pas à se faire illusion : on ne pourra faire du bien dans ce grand village que lorsqu'on sera à même d'y établir une résidence, et il est bien à craindre que le manque de ressources et de personnel ne retarde cette fondation.

Aurons-nous encore la douleur de voir le Sine devenir la proie des marabouts, comme le Saloum et le Ndiéguem, et le petit groupe de chrétientés qui entourent Saint-Joseph et Joal fermées par un cercle infranchissable? C'est ce qui est grandement à craindre pour un avenir très prochain. Puisse le bon Dieu éloigner de nous ce calice!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE, A ZIGUINCHOR

DÉCEMBRE 1889. — DÉCEMBRE 1891

1. Personnel. Maladies. — 2. Ministère. Catéchismes. Offices. Ecole. — 3. Abandon de coutumes superstitieuses. — 4. Visites à Sédhiou et dans d'autres villages. — 5. Visite de Mgr Barthet.

1. — Comme on l'a vu au précédent *Bulletin*, c'est le P. Ingweiller qui fut, en avril 1888, chargé, par Mgr Picarda, de commencer la station de Ziguinchor. Vers la fin de la même année, le P. Ropars lui fut adjoint. A la fin de la mauvaise saison 1889, se trouvant tous deux très fatigués, ils durent rentrer, le P. Ingweiller en France, et le P. Ropars à Dakar. Celui-ci, après quelques mois de repos, reprit l'œuvre en 1890; mais, cette fois encore, il fut contraint, à la mauvaise saison, de l'abandonner pour quelque temps. Au mois de janvier de cette année 1891, il s'y trouvait de nouveau avec le P. Gabriel Sène, que Monseigneur y avait envoyé de Gambie. Les deux Pères y ont passé la bonne saison; mais à raison de l'insuffisance du logement, le P. Ropars a quitté Ziguinchor au mois de juillet, pour aller demeurer pendant l'hivernage à Carabane. Tous les mois il devait passer quelques jours à Ziguinchor; malheureusement, la maladie l'a contraint de rentrer en France. Nous espérons que les soins et le repos le rétabliront suffisamment pour lui permettre de venir continuer auprès de sa chère jeunesse de Ziguinchor le bien commencé.

2. — Le saint ministère et l'école des garçons, telles sont les œuvres qui absorbent toutes les journées du missionnaire à Ziguinchor. En dehors de l'administration des sacrements et de la visite des malades, on fait des catéchismes quotidiens aux garçons pendant les heures de classe et aux filles dans l'après-midi. Il y en a encore un autre, après la prière du soir, pour les jeunes gens. Le Père qui est chargé du catéchisme régulier des filles est obligé de s'absenter pour aller desservir Sédhiou à peu près toutes les six semaines, ce qui occasionne dans ce catéchisme des interruptions préjudiciables à la rapidité des progrès.

Une autre circonstance qui fait que notre succès dans l'enseignement de la religion ne répond pas vite à nos désirs, c'est qu'il faut l'enseigner dans une langue peu familière à notre

petit monde. Le créole portugais qu'on parle à Ziguinchor est si dégénéré, c'est un tel amalgame de tous les dialectes des environs que, après expérience, nous avons renoncé à leur apprendre les prières et le catéchisme dans ce langage. Le pays étant maintenant rattaché à la colonie française du Sénégal, nous donnons l'enseignement en français et dans certaines circonstances particulières en volof.

Le dimanche, les offices sont fréquentés par une assez nombreuse assistance, et notre petite chapelle offre, ce jour-là, un coup d'œil qui ne manque pas d'originalité. Les bancs ne suffisant pas, nos paroissiens y suppléent de diverses façons; les uns, accroupis, s'assoient sur leurs talons, d'autres apportent de petits sièges du pays nommés *togou*, quelques-uns des caisses vides; le célébrant est obligé de se frayer un passage au milieu de tout ce monde pour arriver à l'autel.

L'école est fréquentée assidûment par une cinquantaine d'enfants de cinq à dix-sept ans. Il y a chaque jour deux classes et un petit cours de chant. Les enfants sont dociles, respectueux et prompts à nous rendre service.

3. — Ces bonnes dispositions se retrouvent en grande partie dans la population adulte. Nous en profitons pour travailler à déraciner certaines coutumes païennes répréhensibles. En voici un exemple. Quand une personne âgée meurt, ses funérailles sont accompagnées de chants, de danses, de festins, qui durent plusieurs jours et sont souvent l'occasion de désordres et d'abus plus ou moins graves. Or, dernièrement, une bonne vieille qui, tous les dimanches, appuyée sur son bâton, se traînait tant bien que mal à l'église pour assister à la sainte messe, tomba subitement malade. Le P. Gabriel Sène, quoique appelé un peu tard, eut le temps de lui administrer les sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Après son décès, les parents et amis vinrent trouver le Père, pour lui demander l'autorisation de faire les funérailles selon la coutume, c'est-à-dire avec accompagnement de danses et de festins. Le Père refusa. « Mais, dirent-ils alors, la bonne vieille ne sera pas contente; c'est elle-même qui nous a recommandé de faire tout selon la coutume. » Le Père persista dans son refus, déclarant que s'il y avait le moindre désordre, il ne ferait pas l'enterrement. C'en fut assez pour que tout se passât dans le silence et la paix.

Nous sommes parvenus également à rendre très rares les soirées de danses et de *tamtam*, qui, sans être ici très mauvaises, sont cependant toujours assez dangereuses.

4. — En dehors du ministère que nous exerçons à Ziguinchor même, nous sommes chargés d'aller de temps en temps visiter Sédhiou, en attendant que les circonstances permettent de placer de nouveau des Pères dans cette station.

En revenant de Sédhiou, le Père qui fait le voyage descend parfois et s'arrête quelques jours dans les villages échelonnés le long de la Cazamance. Dans plusieurs d'entre eux, notamment à Adéane, Diouloucouna, Tambacoumba et Coundioundou, se trouve un noyau de chrétiens abandonnés, qui sont heureux et contents de recevoir la visite du prêtre.

Après la semaine de Pâques, le P. Gabriel Sène, revenant à Ziguinchor, séjourna trois jours à Adéane. Il relata en ces termes le ministère qu'il y exerça :

J'arrivai à Adéane un samedi dans l'après-dîner. Aussitôt et avant même que j'eusse eu le temps de me remettre du malaise de la traversée, on vint m'avertir qu'il y avait deux baptêmes à faire et que c'était pressé, la marraine devant partir incessamment pour un voyage. Le lendemain dimanche, je pus célébrer la sainte messe. Une chapelle fut improvisée dans la galerie de la maison de mon hôte. Dès le lever, tout était balayé et rangé en ordre; des bassans (espèce de nattes) avaient été installés pour garantir du vent et du soleil l'autel, le prêtre et les assistants; les personnes de la maison de mon hôte et du voisinage remplissaient déjà presque toute la galerie pourtant assez longue, il y avait aussi des personnes de Gorée venues à Adéane pour prendre des médicaments. L'*Ave maris Stella* et autres motets furent chantés pendant la messe; un ancien élève de la Mission dirigeait le lutrin improvisé, composé de mon servent et de deux personnes de Gorée qui savaient lire. A l'issue de la messe, il y eut encore de nouveaux baptêmes.

Sachant que j'étais à Adéane, des personnes de Coundioundou et de Tambacoumba étaient venues faire baptiser des enfants. Il se présenta aussi plusieurs adultes, hommes et femmes, pour recevoir le baptême. Je leur fis comprendre que, à mon grand regret, vu leurs bonnes dispositions, n'ayant aucune notion religieuse, ils ne pouvaient être baptisés comme les petits enfants. Je les consolai de mon mieux en leur promettant d'aller une autre fois chez eux pour les instruire et les baptiser. Avant de partir, j'eus encore la consolation d'administrer les derniers sacrements à un jeune patron au cabotage qui

était venu de Gorée malade de la poitrine et dont j'appris la mort quelques jours plus tard.

Vers la même époque, le P. Ropars est allé passer une huitaine de jours à Diouloucouna. Il y a fait sept baptêmes, et il en aurait fait un plus grand nombre, s'il avait pu prolonger son séjour. Il a aussi béni plusieurs cases neuves.

5. — Au mois de janvier dernier, nous avons été honorés de la visite de S. Gr. Mgr Barthet. Nous avons été agréablement surpris par cette visite; nous l'attendions bien, mais le jour et l'heure nous ont pris à l'improviste. La présence de Monseigneur au milieu de nous remplit de joie toute la population, mais surtout les enfants qui se préparaient au baptême ou à la première communion et à la confirmation.

Sa Grandeur avait pour compagnon de voyage le P. Muller, procureur de la Mission. Pendant deux jours, ils visitèrent ensemble le village et choisirent les emplacements pour l'installation définitive des diverses œuvres de la Mission. Le troisième jour, ils durent partir pour Sédhieu, afin de profiter, pour visiter cette station, de l'excellente occasion que leur offrait le *Mirmidon*, chaloupe à vapeur qui fait le service de la rivière. Au grand regret des enfants, l'administration des sacrements fut ajournée jusqu'au retour de Sa Grandeur. Monseigneur revint, comme il avait été convenu, la veille du jour fixé pour la première communion, mais trop tard pour faire lui-même les douze baptêmes d'adultes que nous avions préparés; nous dûmes les faire quelques heures avant son arrivée. Le jour de la première communion, notre pauvre chapelle n'avait pour la décorer ni fleurs, ni lustres, ni candélabres; mais le maintien respectueux de nos enfants, leur recueillement et leur piété, étaient pour elle une ornementation sans nul doute plus belle aux yeux des anges et plus précieuse au cœur de Jésus. Pour rehausser le chant, nous avons emprunté un harmonium à un commerçant de la localité. Les PP. Muller et Ropars assistaient Sa Grandeur. Une foule compacte remplissait la chapelle et la moitié des assistants étaient demeurés dehors faute de place.

A l'issue de la messe, Monseigneur procéda à l'administration du sacrement de confirmation. Après la cérémonie, il adressa aux assistants quelques paroles qui furent traduites par le P. Ropars en créole portugais, et la foule s'écoula joyeuse et toute

consolée du pieux spectacle auquel elle avait assisté. Dans l'après-midi, Monseigneur nous quittait avec le P. Muller, pour rentrer à Carabane et de là à Dakar, par l'avis de l'État qui les avait amenés en Cazamance.

NÉCROLOGIE

Comme on l'a déjà vu par les billets mortuaires envoyés dans la plupart des communautés, cette fin d'année a été marquée par de nombreuses et bien cruelles épreuves pour la congrégation. Depuis le dernier *Bulletin*, en effet, nous avons reçu l'annonce de cinq décès :

Le P. Grégoire Sauner, profès des vœux de 3 ans, est décédé à Mayumba, le 30 octobre 1891, dans sa trente et unième année, après 11 ans de vie religieuse et 3 ans 2 mois de profession, par suite de phtisie.

Le F. Henri Laur, profès des vœux perpétuels, est décédé, le 15 novembre, à Sainte-Marie du Gabon, dans sa cinquantième année, après 30 ans de vie religieuse et 28 ans de profession, par suite d'épuisement.

Le P. Patrick Brennan, profès des vœux de 3 ans, est décédé à Ballarat, le 27 novembre, dans sa trente-cinquième année, après 19 ans de vie religieuse et 3 ans 2 mois de profession.

Le R. P. René Guilmin, profès des vœux perpétuels, préfet apostolique de Mayotte et Nossi-Bé, est décédé à Mayotte, le 30 novembre, après 42 ans de vie religieuse et 41 ans 2 mois de profession, par suite d'épuisement.

Enfin, le dernier décès est encore survenu dans la Mission du Gabon, déjà si cruellement éprouvée. Un télégramme de Sierra-Leone, arrivé à la Maison-Mère le 23 décembre, annonce la mort du P. Jean Gachon, profès des vœux perpétuels, vicaire général des Deux-Guinées. Il était dans sa quarante-cinquième année, avait 27 ans de vie religieuse et 17 ans 4 mois de profession.

Le 12 novembre est mort aussi, à Castelnaudary, M. Garandel, grand scolastique, par suite d'une phtisie pulmonaire compliquée d'asthme. Minoré depuis plusieurs années déjà, il n'avait pu avancer aux ordres sacrés, à cause de son état de santé; mais

il était d'une piété exemplaire, surtout dans les dernières années. « Depuis plus de deux ans, dit le P. Corbet, il communiait régulièrement chaque matin. »

LE P. GLEESON

MORT A DAKAR LE 17 OCTOBRE 1891

Le P. Joseph Gleeson, né à Garryard-Silvermines, au comté de Tipperary, le 10 mai 1835, entra au petit scolasticat de Blackrock, le 1^{er} août 1871. Ses études achevées, il demeura trois années au collège comme surveillant et fit pendant ce temps sa philosophie. Puis, après ses trois années de théologie et une année de noviciat à Chevilly, il émit ses premiers vœux le 1^{er} août 1871.

L'extrait suivant de sa lettre de demande d'admission à la profession montre dans quels admirables sentiments de détachement de lui-même, il se donnait tout entier à l'Institut.

Où l'on croit que je ferai le plus de bien, disait-il, vu les besoins de la Congrégation, là je voudrais être, indépendamment de toute autre considération, même celle de ma santé et de ma vie; et j'espère que je resterai toujours identifié avec la Congrégation dans mes souhaits, aussi bien que dans mon obéissance extérieure. (Lettre du 22 juillet 1884.)

Envoyé en Sénégambie, il écrivait de Liverpool au T. R. Père : « Impossible de vous exprimer ma joie pour être envoyé en Afrique, et sans l'avoir demandé. » (Lettre du 13 décembre 1884.)

Il fut placé à Sainte-Marie de Bathurst, où le ministère doit se faire principalement en anglais, et il se livra à ses nouvelles fonctions avec un zèle vraiment apostolique. Peu de temps après son arrivée, il écrivait au T. R. Père.

Monseigneur m'a donné l'autorisation de faire revivre l'œuvre des Akous. L'hôpital et la prison me donnent la plus grande consolation. C'est à la prison surtout qu'on sent qu'on est prêtre et missionnaire, quand on apporte à ces pauvres malheureux, vraiment affligés, les consolations de la vie surnaturelle. A ma première visite, il y en a eu 3 qui ont répondu à mon invitation de venir entendre un peu de catéchisme. Le dimanche après, il y en avait 6; la troisième fois, 12; et la quatrième, 15. Bientôt j'aurai tout le monde, si cela continue... (Lettre du 3 mars 1885.)

Tout en faisant du ministère, le P. Gleeson était principalement chargé des écoles, qui ont à Bathurst une grande importance. Il s'en occupait avec beaucoup de zèle et d'activité. Dans le but de les défendre contre les attaques des protestants, il composa, au moyen d'extraits des rapports des inspecteurs anglais, un mémoire imprimé en Irlande, et où il faisait ressortir avec beaucoup d'habileté les beaux succès des écoles catholiques de Bathurst, leur supériorité sur les écoles protestantes et les avantages tout particuliers qu'elles offraient aux familles. Antérieurement, il avait provoqué deux meetings, où l'éloge de ces écoles avait été fait, non seulement par des catholiques, mais encore par plusieurs notabilités protestantes de la colonie.

Le cher Père a contribué aussi par son zèle et ses soins à préparer plusieurs abjurations de protestants, dont quelques-unes avaient une situation importante.

Au mois de septembre dernier, il se rendit à Dakar pour sa retraite annuelle. Il l'avait terminée depuis une quinzaine de jours et attendait l'occasion d'un bateau allant en Gambie pour retourner dans sa communauté, lorsqu'il fut pris d'une fièvre intermittente, jugée d'abord sans gravité. On l'envoya cependant au dispensaire, tenu par les Sœurs de l'Immaculée-Conception, pour y être mieux soigné. Hélas ! peu de jours après, il y mourait presque subitement, le 17 octobre.

Voici comment Mgr Barthet annonçait ce décès au T. R. Père :

Le bon Dieu vient de nous demander encore un bien douloureux sacrifice : le P. Gleeson est mort hier soir, à 5 heures. Il s'était levé à 1 heure de l'après-midi et s'était promené dans la grande salle du dispensaire. A ce moment, il n'inspirait pas la moindre inquiétude, d'autant plus que le médecin qui le voyait tous les jours nous avait déclaré que sa fièvre était simplement intermittente.

Après sa petite promenade, le cher Père s'était retiré dans sa chambre, pour s'asseoir dans un fauteuil. C'est là qu'il a dû attrapper froid, car, s'étant recouché à 3 heures, le P. Guth, qui l'a trouvé ensuite sur son lit avec un simple drap pour le recouvrir, a remarqué que ses mains et ses pieds étaient glacés et que son regard devenait hagard. Il vint aussitôt m'en prévenir. J'accourus immédiatement, presque en même temps que le médecin, et nous le trouvâmes en proie à une fièvre de 44 degrés, ce que le médecin n'avait encore jamais rencontré, me dit-il. On lui appliqua des sinapismes, des

ventouses, le docteur fit une injection de quinine, mais tout fut inutile. A peine avons-nous eu le temps de lui administrer l'Extrême-Onction, qu'il expira doucement, à 5 heures, emporté par cet accès de fièvre. (Lettre du 18 octobre 1891.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retour en France. — Le 6 décembre, est arrivé à Marseille le P. Lorber revenant, pour cause de santé, de Sierra-Leone. Son état s'étant notablement amélioré durant la traversée, le T. R. Père l'a provisoirement chargé de la direction de la nouvelle maison de Saint-Nicolas de Drognens, que nous venons de fonder en Suisse.

Départs pour outre-mer. — Sont partis :

Le 9 décembre, de Saint-Nazaire, pour une nouvelle fondation projetée à *Lima*, au Pérou, le P. Jules Brunetti, de la communauté de Bordeaux, avec le P. Paloc ;

Le 12, du Havre, pour retourner aux *États-Unis*, le P. Théophile Meyer ;

Le 18, de Bordeaux, pour *Haïti*, le F. Edmond, précédemment à Épinal ;

Le 25, de Marseille : pour la *Sénégalie*, le P. Jean-Baptiste Pascal et le F. Convoyon, revenu il y a quelques mois de la Guyane ; — pour *Conakry*, les PP. Raimbault et Feger ; — pour le *Gabon*, le P. Lejeune, supérieur de la station de Lambaréné.

En se rendant au port d'embarquement, celui-ci a fait, dans les diocèses d'Autun, de Saint-Claude, de Belley et du Puy, une tournée de recrutement de vocations, malheureusement un peu rapide, mais qui promet cependant d'être fructueuse. Partout on a accueilli avec un vif intérêt les détails qu'il a donnés sur la Congrégation et ses Missions.

Placements. — Ont été placés :

A Beauvais, le P. Michel Dangelzer, revenu il y a quelques mois des États-Unis (7 décembre) ;

A Drognens, le F. Émile, et à Mesnières, le F. Marien, revenus l'un et l'autre de Castelnau le 1^{er} décembre ;

A Rathmines, le F. Kenny, de Notre-Dame de Langonnet (17 décembre) ;

A Saint-Ilan, le F. Lucain, de Mesnières.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Le T. R. Père en Portugal. — Ainsi qu'on l'a déjà annoncé dans les correspondances, le T. R. Père est allé visiter nos maisons du Portugal, où il était attendu depuis l'an dernier. C'est le 8 décembre au soir qu'il a quitté la Maison-Mère. Il a passé la journée du lendemain à Bordeaux, où il a pu voir en particulier les membres de la communauté; et le 11 décembre au soir, il était à Porto. Grande fête, comme on le pense bien, pour le collège de Sainte-Marie. Les élèves y sont au nombre de 192. Impossible d'en loger un de plus (Lett. des 12 et 16 déc.)

Le 15, le T. R. Père s'est rendu à Braga, où il a reçu un accueil non moins enthousiaste. Là, comme à Porto, nous écrit-il, pas une place disponible. Il y a 185 internes, 105 demi-pensionnaires ou externes, et, de plus, 35 scolastiques : c'est un total de 325 enfants. Et tout cela marche avec une parfaite régularité.

Le T. R. Père a visité rapidement l'asile tenu par les Sœurs de Saint-Joseph, à Braga, puis leur maison de Guimaraes; et le 23, il s'est rendu à Lisbonne. (Lett. du 21 déc.)

Ordinations. — En l'absence de Mgr Duboin, qui est encore à Langonnet, l'ordination des Quatre-Temps de Noël a été faite au Séminaire par Mgr de Forges, évêque titulaire de Ténarie. Elle comptait dix prêtres, dont six du séminaire.

Sénégalie. — La moitié du Conseil général du Sénégal vient d'être renouvelée. La liste conservatrice a passé à une très forte majorité, tant à Saint-Louis qu'à Dakar et Gorée. (Lettre de Mgr Barthet, 17 déc. 1891.)

Zanguebar. — Le massacre des Allemands par les Wahéhés faisait craindre beaucoup pour nos stations de l'intérieur. Grâce à Dieu, la paix semble devoir s'établir. Les Wahéhés eux-mêmes l'ont proposée, en s'offrant à rendre *jusqu'aux os* (c'est littéral) des Allemands massacrés. Nos missionnaires ont particulièrement contribué à obtenir cet heureux résultat. (Lettre de Mgr de Courmont, 3 décembre.)

Maison-Mère, 31 décembre 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du T. R. Père. — Admissions à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Sénégal (suite).* — Sainte-Marie de Gambie. — Carabane. — Sédhiou. — Kita. — *Sierra-Leone* : Freetown. — **Nécrologie.** Le cardinal Simeoni. — Décès du P. Kuentzler. — *Notices* : PP. Curtil, Sauner. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

LA SAINT-FRANÇOIS DE SALES

C'est la communauté du Saint-Cœur de Marie qui a eu, cette année encore, le privilège d'ouvrir cette fête. Depuis son retour du Portugal, le T. R. Père y était impatientement attendu, et lui-même désirait y aller au plus tôt. Mais un rhume assez fort, accompagné d'un peu d'influenza, très bénigne, du reste, l'avait obligé à remettre sa visite. Il s'y est rendu l'avant-veille de la fête, le 27 janvier, accompagné de quelques Pères de Paris, le R. P. Barillec et les PP. Hubert et Høgy.

A son arrivée à Chevilly, tous les Pères se sont réunis dans sa chambre, pour lui offrir leurs vœux de bonne fête. Les Frères, à leur tour, y sont allés à une heure.

Les scolastiques avaient préparé, à cette occasion, une séance théologique et récréative. Commencée à deux heures, elle ne s'est terminée qu'après cinq heures. Mais tout a été si bien exécuté que le temps a paru s'écouler rapidement. L'utile, d'ailleurs, s'y trouvait mêlé à l'agréable. En voici le programme :

- 1° *Vercingétorix* (morceau à quatre mains, par le P. Bonjean);
- 2° Souhais de bonne fête;

- 3° Cantate : *Les Moines du Saint-Bernard* ;
- 4° Dogme : *Le Transformisme* ;
- 5° *Les Dindons perdus* (chanson comique) ;
- 6° Morale : *Le Socialisme* ;
- 7° *Traviata* : Fantaisie (Verdi) ;
- 8° *Plain-Chant*. Morceaux d'exécution comparative ;
- 9° Histoire : *Dissertation* ;
- 10° *Les Dindons retrouvés* ;
- 11° *Fleurs d'Auvergne*.

Le T. R. Père a couronné la réunion par quelques mots sortis de son cœur paternel. Après avoir félicité les scolastiques d'avoir si bien exécuté les diverses parties du programme, il ajouta :

« Vous avez parlé du transformisme et vous avez réfuté à ce sujet les diverses théories des matérialistes et des impies. C'est très bien. Mais il y a un autre transformisme que nous apprend saint François de Sales, par ses exemples et ses écrits, et que je vous engage beaucoup à pratiquer : c'est celui qui nous transforme en Notre-Seigneur, de sorte qu'alors nous pouvons dire comme saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*.

« Vous avez également parlé du socialisme et du communisme. Il en est un aussi que nous avons à apprendre de saint François de Sales. C'est celui par lequel nous réaliserons cette autre parole de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes Christo lucrifaciam*. »

Après la séance, le T. R. Père a passé par Grignon, qu'il n'avait pu non plus visiter depuis son retour. Arrivé vers six heures, il fit aussitôt la conférence aux novices. Il leur montra saint François de Sales comme modèle, à la fois, de la vie religieuse et de la vie apostolique.

Une raison qu'il avait de ne pas retarder cette visite, c'est que les deux Pères du noviciat se trouvaient souffrants l'un et l'autre. Le P. Grizard a été pris fortement de l'influenza, sans gravité toutefois, et le P. Adam se trouvait aussi fatigué. Ajoutons que le P. Grizard va mieux : il a pu, d'ailleurs, continuer sans interruption les cours et les conférences aux novices.

Le 28 janvier au soir, veille de la Saint-François de Sales, tous les membres de la communauté de Paris sont allés présenter au T. R. Père leurs sentiments de piété filiale. Avec eux, se trouvait

Mgr Duboin, revenu de Langonnet le 26, et plusieurs Pères venus des Missions, notamment les PP. Baur, Bichet et Renault.

Le R. P. Collin, premier Assistant, a exprimé, en ces quelques mots, les sentiments de tous :

« Mon Très Révérend Père, il y a dix ans que la divine Providence vous a mis à notre tête. Durant ce temps, la Congrégation a été vraiment bénie du bon Dieu dans son personnel et dans ses œuvres. Nous allons donc bien prier votre saint patron de nous obtenir la grâce de vous conserver longtemps encore à notre affection, pour le bien de l'Institut. »

Le T. R. Père a répondu à peu près comme il suit :

« Mon cher Père Collin, il y a, en effet, dix ans que j'ai été mis à la tête de la Congrégation, d'abord comme vicaire général, et un peu après comme supérieur général. Durant ce temps, j'ai dû assumer sur moi et sur ma conscience bien des responsabilités. Je ne sais trop si le bon Dieu est content de la manière dont je les ai portées. Ce qui est vrai, c'est que la Providence, comme vous venez de le dire, a continué à bénir notre cher Institut. Pendant ces dix années, les vocations se sont bien multipliées, le nombre de nos maisons s'est notablement accru en Europe, en Amérique et surtout en Afrique ; les stations se sont plus que doublées dans les Missions ; j'ai eu même la consolation d'y faire ériger trois nouveaux vicariats.

« Au point de vue de l'esprit religieux y a-t-il lieu de se féliciter de la même manière ? C'est peut-être plus difficile à constater. Cependant il me semble que, sous ce rapport, nous avons lieu de bénir aussi la divine Providence. S'il y a eu parfois des choses à regretter, ce n'a été que des faits individuels et cela ne s'est jamais étendu ni à une province, ni à une communauté.

« Durant ces dix ans, l'orage n'a cessé de gronder autour de nous, puisque déjà on avait demandé au Saint-Père de pouvoir avancer la nomination du Supérieur général, dans la crainte des événements. Les inquiétudes n'ont point disparu, tant s'en faut. L'orage, au contraire, semble s'épaissir de plus en plus ; mais cela ne doit altérer en rien notre confiance. Remettons-nous, en toutes choses à la divine bonté, comme savait si bien le faire saint François de Sales. Demandons-lui aussi de perfectionner en nous de plus en plus l'esprit religieux, sacerdotal et apostolique. »

Les Frères sont venus ensuite conduits par le P. Hubert, qui en est spécialement chargé et qui s'est fait l'interprète de leurs sentiments de filiale affection et de religieux dévouement.

Le T. R. Père a répondu par ces paroles d'encouragement :

« Vous êtes dans le vrai, mon cher Père Hubert, en disant que la plus grande consolation que puissent me procurer les Frères, c'est d'être fervents. Et je puis dire que cette consolation, les Frères de la Maison-Mère n'ont cessé de me la procurer. Mon grand désir, toutefois, est qu'ils deviennent chaque jour meilleurs encore, réalisant ainsi les paroles du prophète David, qui dit : « Que celui qui est juste se justifie encore... Que celui qui est saint se sanctifie encore davantage. »

« Demeurez toujours bien attachés à votre vocation, mes chers Frères. L'âme du religieux vraiment attaché à sa vocation est une âme forte, de la force même de l'Esprit-Saint. C'est une âme prédestinée. Il n'est pas, en effet, de marque de prédilection plus certaine pour un religieux que l'amour persévérant de sa sainte vocation.

« Je vous remercie de vos vœux et de vos prières et vous pouvez compter que demain je prierai moi-même d'une manière toute spéciale pour vous. Je vais vous bénir. »

Le T. R. Père les embrassa ensuite, trouvant un mot aimable à dire à chacun. En la personne du F. Martinus, de la station des Adoumas, il embrasse, lui dit-il, tous les Frères d'Afrique.

Le jour même de la fête, le T. R. Père a chanté la grand-messe et officié au salut : c'est assez dire que l'on n'a pas, grâce à Dieu, d'inquiétude à avoir au sujet de sa santé.

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, comme scolastiques :

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 28 OCTOBRE 1891, MM. :

VALENTIN Joseph, du dioc. de St-Flour, pat. de rel. s. Fr.-Xavier ;
SCHEYER Jean, du dioc. de Spire, pat. de rel. saint Augustin ;

A CELLULE, LE 29 JUILLET, M. :

PITOT Charles, du dioc. de Verdun, pat. de rel. saint Charles ;

LE 25 OCTOBRE, MM. :

BARRIER Antoine, du dioc. de Clermont, pat. de rel. s. Joseph;
 SANSAC Louis, du dioc. de Rodez, pat. de rel. saint Joseph;
 SESTER Aloïse, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. Marie-Joseph;
 KERVÉGAN Louis, du dioc. de Vannes, pat. de rel. saint Augustin;
 DE MÉRANGE Antoine, du dioc. de Genève, pat. rel. s. L. de Gonz;
 OBENICHE Henri, du dioc. de Clermont, pat. de rel. saint Joseph;

A MERVILLE, LE 11 OCTOBRE, MM. :

RISSER André, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. saint Paul;
 HUBRECHT Alfred, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Lucien;

A BLACKROCK, LE 8 DÉCEMBRE, MM. :

BALDWIN Joseph, du d. de Dublin, pat. de rel. s. J.-Berchmans;
 SHEEHAN John, du dioc. de Kerry, pat. de rel. saint Patrice;
 O'REILLY Patrick, du dioc. de Dublin, pat. de rel. saint Joseph;
 MECHAN John, du dioc. de Raphoe, pat. de rel. saint Patrice;

A ROCKWELL, LE 8 DÉCEMBRE, MM. :

EGAN Daniel, du dioc. d'Ardagh, pat. de rel. Maria-Aloysius;
 KEANE Guillaume, du dioc. de Limerick, pat. de rel. s. F.-Xavier;

Ont été admis à l'oblation, comme novices-frères :

A LANGONNET, LE 28 OCTOBRE 1891, LES POSTULANTS :

QUER Alphonse, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Merry*;
 COLLIN Jean-Baptiste, du dioc. de St-Brieuc, en rel. *F. Quintien*;
 DANIELO Vincent-Marie, du d. de Vannes, en rel. *F. Eustoche*;
 LAFFÉTER Pierre-Louis, du dioc. de St-Brieuc, en rel. *F. Viateur*;
 LE ROUX Jean, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Mayeul*;

A CELLULE, LE 1^{er} NOVEMBRE, LES POSTULANTS :

HEINRICH Théodore, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Achille*;
 AVEL Jean-Marie, du dioc. de Clermont, en rel. *F. Nectaire*;
 MEIER Charles, du d. de Fribourg-en-Brigau, en rel. *F. Martial*;

A BRAGA, LES POSTULANTS :

DA COSTA Joao-Maria, du d. de Braga, en rel. *F. Clemente*;
 MOREIRA Francisco-Maria, du d. de Bragance, en rel. *F. Custodio*.

L'oblation de ces deux postulants doit avoir lieu le 2 février prochain.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

SÈNÉGAMBIE

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE GAMBIE

JANVIER 1890 — JANVIER 1892.

1. Réception de Mgr Barthet. Confirmation. Abjuration de protestants notables. — 2. Du chant chez les protestants. Eclat donné à nos offices. — 3. Dévouement des catholiques. Travaux exécutés gratuitement pour l'église. — 4. Nouvelles orgues. Cérémonies d'inauguration. Nouvelle tribune. Nouveau clocher. — 5. Saint ministère. Rareté des mariages. Fanfare. OEuvres de paroisse. — 6. Ecoles. Succès aux examens. Zèle du P. Gleeson. Regrets qu'il a laissés.

1. — Le premier fait marquant que nous ayons à signaler est la réception de notre nouveau vicaire apostolique. C'est le 5 février 1890, dimanche de la Sexagésime, que Mgr Barthet a fait sa première visite à Bathurst. Arrivé vers midi, à bord d'une goëlette, Sa Grandeur descendit dans la maison de commerce la plus proche du quai, où il reçut une gracieuse hospitalité. A l'issue des vêpres, nous organisâmes une procession pour aller à sa rencontre. Nos catholiques formaient deux files bien longues ; mais une foule quasi-innombrable, composée de protestants et d'infidèles de toute catégories, vinrent se joindre à eux pour faire cortège au nouvel Evêque et l'accompagner jusqu'à la porte de l'église. Monseigneur ménagea une joie bien douce à nos fidèles et à quelques protestants amis, qui avaient pu trouver place dans l'église, en leur adressant la parole en anglais. Son langage paternel lui gagna tous les cœurs. A l'issue de la cérémonie, les fidèles se pressèrent dans la cour de la Mission pour demander sa bénédiction.

Le premier dimanche de carême, Monseigneur administra le sacrement de confirmation à cent quarante personnes. Cette belle cérémonie fut précédée d'une autre bien touchante. Un des membres les plus influents de l'Eglise anglicane fit publiquement son abjuration entre les mains du vénéré prélat, et cet acte s'accomplit avec toute la solennité possible. Tous les yeux se mouillèrent de larmes quand le nouveau converti fit, d'une voix émue, sa profession de foi. Cette abjuration, suivant de près celle

du président du tribunal indigène de Lagos, et fils d'un ministre protestant retraité, fit une grande et heureuse impression sur toute la population, mais particulièrement sur tous les dissidents. Bien des convictions se trouvèrent ébranlées devant des exemples aussi imposants.

2. — Mais c'est peut-être à tort que nous parlons ici de convictions. Il semble que les protestants bien convaincus soient clairsemés à Bathurst. Ce qui donne une grande vogue au protestantisme, c'est assurément le chant : la mélodie, l'harmonie, c'est leur foi. Il faut le reconnaître : les anglicans, aussi bien que les Wesleyens, ont des exécutions de chant vraiment magnifiques. C'est le chant populaire exécuté à trois ou quatre parties. Parfois le service du soir ferait croire à la réunion d'un peuple de musiciens en délire. Chez les Wesleyens, les enterrements sont de véritables marches triomphales qui mettent toute la ville en émoi. C'est là un des côtés les plus séduisants de la religion protestante, ce qui nous oblige nous-mêmes de donner à nos offices le plus d'éclat possible.

Le chant, auquel nous donnons tous nos soins, a un cachet religieux qui attire même les hérétiques. Quand ceux-ci veulent être édifiés, ils viennent assister à nos bénédictions solennelles du Très Saint-Sacrement. Du reste, nos chrétiens ont une tenue irréprochable à l'église.

3. — Un des caractères particuliers des catholiques de Bathurst, c'est l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui peut contribuer à rehausser le culte. En cela, ils nous ont donné des preuves de dévouement bien remarquables. Ainsi, il est d'usage que lorsqu'il y a un travail à faire à l'église, il doit être exécuté gratuitement par les ouvriers catholiques : à eux de se faire aider, même par des protestants, si besoin est. A cet effet, le curé annonce en chaire le travail en question et donne rendez-vous à la catégorie d'ouvriers qui est à même de le faire.

Ces jours passés, désirant faire blanchir les trois nefs de notre église, nous avons confié ce travail à un chef maçon qui s'était offert spontanément à acheter la chaux et à amener un nombre suffisant de maçons pour achever le travail dans un jour. Ce qui, en effet, fut ainsi exécuté. Il y a deux ans, le sanctuaire et les deux chapelles latérales furent ornés de peintures qui, sans être fort délicates, font cependant très bel effet. Ce furent les

jeunes gens de l'école du soir, pour la plupart ouvriers déjà, qui s'organisèrent en compagnie de peintres. Nous leur fournîmes simplement les modèles découpés, le travail les occupa durant deux mois.

Un peu plus tard, les menuisiers firent un grand meuble, qui occupe tout un côté de la sacristie. Ce meuble, exécuté avec des bois incorruptibles, les plus belles essences du pays, est un vrai chef-d'œuvre. Dix menuisiers y travaillèrent pendant six semaines. Ce sont eux qui fournirent même une partie du bois.

L'un d'eux démolit une grande armoire en cèdre faite par son père, pour en faire la table de notre meuble; un autre apporta, un jour, une magnifique planche de caïlcédrat, qui formait le couvercle d'une immense malle de famille. Quand le meuble fut posé et verni, le chef menuisier fit demander le P. Supérieur et lui dit simplement : « Mon Père, le meuble est fini, nous vous en faisons cadeau. »

4. — Notre église ne possédait qu'un vieil harmonium qui, durant les grandes chaleurs, ne rendait aucun son. Le temple protestant, en face de nous, venait de faire l'acquisition d'un bel harmonium de 2500 francs. Nos catholiques songèrent dès lors à se procurer un instrument de ce genre, et nous fûmes favorisés au-delà de nos désirs. Saint-Louis ayant fait l'acquisition d'un nouvel orgue, nous céda l'ancien. Cet instrument, bien endommagé, fut remis à neuf par le facteur qui était venu poser celles de Saint-Louis; il reçut deux nouveaux jeux, le buffet fut refait et artistement travaillé par nos menuisiers, qui s'y mirent avec un entrain admirable. Cet orgue est aujourd'hui plus beau et plus mélodieux que lorsqu'il se fit entendre pour la première fois à Saint-Louis. Une qualité précieuse, c'est qu'il est acclimaté. Voilà plus de trente ans, en effet, qu'il supporte le vent d'est. Des quêtes faites à domicile couvrirent les dépenses, qui se montèrent au total de 2000 francs.

Nous voulûmes donner à la cérémonie d'inauguration toute la solennité possible. La plupart des protestants employés dans l'administration ou les maisons de commerce ayant offert leur obole, lors de la quête, nous les invitâmes à y prendre part. Ils répondirent pour la plupart à notre appel, de sorte que l'église était comble. Après la bénédiction de l'orgue, on exécuta divers morceaux. Les artistes abondent à Bathurst. Un protestant, chef

d'une maison de commerce, nous fit entendre quelques mélodies d'outre-Manche fort appréciées. Le regretté P. Gleeson prononça un discours magistral en anglais. Un chœur de musique, exécuté à l'unisson par toute l'assistance et accompagné par tous les sons réunis de l'orgue, fit un effet ravissant. La bénédiction du Très Saint-Sacrement clôtura la cérémonie.

N'oublions pas de noter ici qu'avant de placer l'orgue, nous refîmes la tribune tout à neuf. L'agent d'une maison de commerce, protestant, nous fit cadeau de deux belles colonnes en fonte à cannelures, de la valeur de 300 francs. Elles font très joli effet. Tout le travail fut exécuté gratuitement par nos menuisiers.

Nous possédons deux cloches, dont l'une, d'un calibre fort volumineux; c'est l'ancien bourdon de Saint-Louis. Or, l'installation qui les supportait menaçait de s'écrouler. Nous fîmes un clocher d'un nouveau genre, quelque peu original. Ce sont quatre magnifiques rôniers, accouplés en forme de pyramide, le tout surmonté d'un campanile. On dirait que l'architecte s'est inspiré du plan de la tour Eiffel.

5. — Le saint ministère nous donne à peu près les mêmes résultats que par le passé. Les jours de fête, nous avons environ 150 communions.

La grande plaie de Bathurst est la rareté des mariages. C'est à peine si nous en obtenons 7, en moyenne, par an. Et encore que de démarches à faire pour obtenir ce résultat! La cause principale de ce triste état de choses semble tenir à l'influence si pernicieuse que subissent nos jeunes gens dans leurs relations avec les protestants. Aussi est-il absolument nécessaire de créer des œuvres pour retenir ces jeunes gens dans la pratique de leurs devoirs, en les éloignant des contacts pervers. Cela offre ici des difficultés particulières, parce que ce n'est pas une œuvre qu'il nous faut, mais plusieurs, car nos catholiques se partagent en deux ou trois catégories distinctes, à raison de leur origine.

Nous avons organisé une petite fanfare qui, tout en maintenant sous notre direction plus directe quelques jeunes gens de nos écoles, nous aide également à relever nos offices les jours de fête. Le Père Supérieur dirige cette œuvre; mais ses absences prolongées de notre communauté, l'année dernière, en ont arrêté quelque peu les progrès.

Comme œuvres de paroisse, nous avons l'association du Sacré-Cœur pour les hommes et pour les femmes. L'association des Enfants de Marie existe dans l'école des garçons et dans celle des filles. Tous les associés sont fidèles à la communion mensuelle et à quelques autres pratiques de piété quotidiennes. Le premier vendredi du mois, nous avons l'heure de garde devant le Saint Sacrement.

6. — Nos écoles continuent à être prospères. Les succès de nos élèves ont été particulièrement remarquables cette année. L'inspecteur général a notifié, dans son rapport, que ce sont les mieux organisées de son district. Si ce n'était l'esprit de secte, qui s'est réveillé chez les protestants durant ces deux dernières années, toute la jeunesse de la ville affluerait à nos écoles, en présence de si beaux résultats. L'organisation de nos classes, le plan des études, la discipline, est l'œuvre du regretté P. Gleeson, qui s'y était dévoué avec un zèle infatigable, comme on l'a déjà vu dans sa notice (*Voy. Bulletin précédent*, n° 60, p. 281). Il n'a pas été donné à ce cher confrère de mettre la dernière main à ce qu'il avait entrepris. Une mort soudaine et tout à fait imprévue est venue l'enlever au moment où nous attendions son retour. Le bateau qui devait le ramener à Bathurst nous apporta l'annonce de son décès. Le même soir, il y avait bénédiction du Très Saint-Sacrement. A l'issue de la cérémonie, le Père Supérieur annonça cette triste nouvelle. Toute l'assistance fondit en larmes. Au service que nous célébrâmes le surlendemain, il y eut communion générale. Plus tard, il y eut encore d'autres services solennels demandés par les paroissiens, qui s'étaient cotisés pour les honoraires.

Le P. Gleeson avait passé près de sept années à Bathurst, sans rentrer en Europe. Durant ce temps, il s'était toujours dépensé avec générosité. Aussi a-t-il emporté les sympathies et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Terminons par quelques lignes adressées par le cher défunt au T. R. Père, et qui montrent bien les pieuses dispositions de son âme.

Je vous adresse ma lettre annuelle de direction que j'ai l'habitude de vous écrire à l'époque de ma retraite. Arrivé de Sainte-Marie de Gambie le premier dimanche de septembre, j'ai d'abord passé cinq jours au lazaret de Dakar, puis j'ai fait ma retraite que je viens de

finir ce matin 18 septembre. Je crois qu'elle a été bien bonne et remplie de grâces pour moi. C'est avec un cœur des plus reconnaissants que je bénis le bon Dieu et lui rends grâces de la grande miséricorde et bonté avec lesquelles il renouvelle ainsi ma vie, et, en me ménageant tant de secours religieux, et me conservant ainsi dans son amour malgré mon indignité. C'est maintenant que je me réjouis d'avoir eu de la dévotion envers Marie, et d'avoir rendu responsable de mon avenir, en quelque sorte, le Sacré-Cœur de Jésus... (Lettre du 18 septembre 1891.)

STATION DES SS. PIERRE ET PAUL, A CARABANE

JUIN 1890 — JANVIER 1892

1. Reprise de la station. Retour du P. Ingweiller. — 2. Première communion de sept enfants. Mort du P. Supérieur. — 3. Séjour du P. Amann. — 4. Visite de Mgr Barthet. — 5. Population très mélangée. Nombreux villages diolas. Difficulté de la langue. — 6. Ecole peu fréquentée.

1. — La station de Carabane, abandonnée pendant deux ans environ, fut reprise en mai 1890. Sur un ordre de Mgr Barthet, le P. Lacombe s'y rendait à cette époque, après avoir fermé la maison de Sédhiou, où son zèle actif, secondé par une longue expérience, n'obtenait que des résultats peu satisfaisants. Presque en même temps, M. l'abbé Sébastien Gigue, prêtre indigène, fermait aussi l'école qu'il dirigeait à Sédhiou pour venir ouvrir celle de Carabane, où les mahométans sont un peu moins nombreux. On sait, en effet, que ceux-ci pullulent à Sédhiou, qu'ils considèrent comme leur propre pays.

Vers le commencement de décembre 1890, le regretté P. Ingweiller, nouvellement revenu de France, prenait la direction de la station. Un nouveau profès, le P. Ferrérol, lui fut adjoint. M. l'abbé Gigue reçut alors son obédience pour Gambie; le P. Lacombe fut lui-même appelé à Dakar et, peu après, envoyé à Thiès.

2. — Le bon P. Ingweiller se mit aussitôt à l'œuvre avec beaucoup de zèle. Aussi, quelques mois après, le saint jour de Pâques, avions-nous le bonheur d'assister à une de ces cérémonies qui font déborder de joie le cœur du missionnaire et lui font oublier bien des peines, des privations et des déceptions même : sept enfants bien préparés s'approchaient pour la première fois de la sainte Table. Mais le bon Père s'était dépensé

auprès d'eux avec plus d'énergie que ne le comportait sa santé mal remise. Déjà épuisé par dix ans de travaux et de privations, dans un pays malsain et fiévreux, il se vit de nouveau à bout de forces. Le 26 mai, il quittait Carabane pour se rendre à Dakar, où il devait, hélas! succomber un mois après.

3. — Le P. Amann, venu de Gambie un peu avant pour faire exécuter certains travaux, dut prendre provisoirement la direction de la station et prêter au P. Ferrérol un concours d'autant plus précieux que celui-ci ne connaissait pas encore suffisamment la langue du pays. Il nous quitta le 29 juin, fête patronale de la station, après avoir chanté la grand'messe et présidé une première communion, qu'il avait lui-même préparée.

4. — Au commencement de janvier 1891, nous eûmes le bonheur de recevoir la visite de Mgr Barthet, accompagné du P. Muller. Sa Grandeur voulut bien rester plusieurs jours au milieu de nous. Malheureusement l'absence de nos chrétiens, occupés en ce moment à la récolte du riz, ne nous permit pas de lui faire une réception aussi solennelle que nous l'aurions désiré.

Pendant son séjour à Carabane, Monseigneur a eu beaucoup à souffrir de plaies provenant de la piqûre des chiques. Le bon P. Muller ne fut pas épargné non plus.

5. — Carabane est un village diola; mais en ce moment il est habité par un mélange de Diolas, de Volofs, de Mandingues, de Portugais et de Balantes. Chacun y arrive avec sa langue, ses coutumes, ses mœurs et surtout ses défauts. Ajoutons à cela que les mahométans, autrefois inconnus à Carabane, y sont déjà nombreux en ce moment. On conçoit qu'avec un pareil mélange le bien ne peut se faire que très lentement. On remarque, cependant, dans ces divers éléments, sauf chez les mahométans, un certain attrait pour notre sainte religion, qui, quoique entravé par la paresse et souvent le sangara (eau-de-vie), semble devoir se développer et donner de bons résultats.

Tout autour de Carabane se trouvent de nombreux villages diolas, avec lesquels nous pouvons communiquer facilement au moyen d'une petite embarcation. C'est surtout dans ce but que la Mission de Carabane vient d'acheter une petite chaloupe. Il y a ici un grand bien à faire. Malheureusement, la station a éprouvé une grande perte en la personne du bon P. Ingweiller, car c'était le seul missionnaire de la Sénégambie capable de parler cou-

ramment le diola. Cette langue n'offre pas de grandes difficultés, mais elle varie de village à village.

6. — Avant de terminer, un mot de l'école. Ici, nous sommes sans soutien de l'autorité et absolument laissés à nous-mêmes. Aussi les enfants viennent-ils en classe quand bon leur semble et s'en vont de même. Pendant la bonne saison, beaucoup sont employés sur les bateaux ; pendant les pluies, au contraire, tout le monde s'en va aux champs pour faire les plantations de riz. Ici encore les enfants suivent les parents et passent parfois deux, trois et même quatre semaines sans retourner au village et sans se préoccuper ni de l'abbé, ni de l'école. Aussi, dans le courant de l'année 1891, ne comptons-nous qu'une dizaine de premières communions. C'est peu pour l'île de Carabane, où il y a plus de 700 chrétiens.

STATION DE SAINT-JEAN, A SÉDHIOU

JANVIER 1890 — JANVIER 1892

1. Abandon provisoire de la station. Visite de Mgr Barthet et de plusieurs Pères. — 2. Assassinat de l'administrateur, M. Forichon, par des musulmans fanatiques.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, le manque de personnel a fait évacuer de nouveau provisoirement la station de Sédhiou en avril 1890. Elle est desservie par les Pères de Carabane et de Ziguinchor, qui profitent des occasions qui se présentent pour s'y rendre de temps en temps. Par suite du départ des Pères, l'école a du être fermée ; et pourtant, ces dernières années, elle était en état de grande prospérité. La majeure partie des élèves, il est vrai, étaient musulmans ; néanmoins elle était un puissant moyen de faire le bien, car elle donnait accès et influence auprès des familles.

Aux trois dernières fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, un Père s'est trouvé à Sédhiou pour les célébrer. A Noël, c'était le P. Lacombe, venu de Carabane. Comme Monseigneur avait annoncé sa visite pour le mois de janvier, le Père prolongea son séjour pour l'attendre et recevoir Sa Grandeur aussi solennellement que le permettaient les moyens dont il disposait. Monseigneur et le P. Muller qui l'accompagnait reçurent de tout le monde le meilleur accueil et passèrent huit jours à Sédhiou.

Ils admirèrent la belle situation et la bonne installation de la Mission, ce qui augmenta leur regret de la voir abandonnée. Le P. Lacombe resta encore quelques jours après leur départ pour continuer son ministère ; puis il s'embarqua pour Dakar, afin d'aller refaire ses forces épuisées par les ans et le climat débilisant de Sédhiou.

A Pâques et à la Pentecôte, ce fut le P. Gabriel Sène qui se rendit de Ziguinchor à Sédhiou. A Pâques, il y eut grand'messe ; les ouvriers chrétiens et les employés de commerce firent les frais du chant. Tout le monde admira le *Victimæ paschali*, exécuté par un ancien enfant de chœur de Gorée. Les communions pascales furent au nombre de 17. Le lieutenant qui commandait le poste militaire et la belle-mère de l'administrateur du cercle de Sédhiou donnèrent le bon exemple à nos chrétiens indigènes. L'administrateur lui-même et sa femme avaient pris jour pour remplir leur devoir de chrétiens, mais une fièvre malencontreuse vint les en empêcher, et le Père dut repartir aussitôt après.

2. — Dans la semaine qui suivit la fête de la Pentecôte, le P. Sène fut témoin de la fin tragique de ce même administrateur, M. Forichon, qui s'était toujours montré animé des meilleures dispositions vis-à-vis de nous et de nos œuvres. Après la fête, le Père se disposait à repartir pour Ziguinchor, M. Forichon vint le trouver et lui dit : « Père, il faut retarder votre départ, le Gouverneur va arriver, il faut que le clergé, que la Mission soit représentée, attendez donc, ce sera mieux. » Deux ou trois jours après, l'administrateur n'était plus : il était tombé victime du fanatisme musulman ; voici dans quelles circonstances.

Un Noir, du nom d'Alassane Faye, traitant dans la rivière, était arrivé à Sédhiou, en déclarant qu'il était envoyé de Dieu pour exterminer tout ce qui, dans cette localité, n'était pas ou ne voulait pas devenir mahométan, à commencer par l'administrateur. Personne, d'abord, ne prit ses dires au sérieux, et plusieurs de ses coreligionnaires essayèrent de le calmer, mais comme il s'était barricadé avec deux de ses adeptes dans une case où ils faisaient ensemble un sabbat infernal, hurlant des versets du Coran et proférant des menaces, l'administrateur les envoya sommer de sortir et de venir au poste expliquer leur conduite et leurs desseins. Ils refusèrent d'obtempérer à cet

ordre et blessèrent même un des soldats qu'on leur avait dépêchés. M. Forichon se rendit alors sur les lieux et, après avoir renouvelé l'ordre et la sommation, fit mettre le feu à la case. Les trois fanatiques sortirent enfin, en déchargeant leurs fusils et prirent la fuite. On croyait que tout était fini, lorsque, peu après, deux d'entre eux rencontrèrent l'administrateur qui se rendait seul au poste; ils lui barrèrent le chemin, et après l'avoir blessé d'un coup de fusil, ils l'achevèrent à coups de sabre. L'un d'eux fut tué sur place et les deux autres emprisonnés pour passer aux assises. Leur victime fut transportée au poste, où le P. Sène lava ses horribles blessures. Il eut ensuite à remplir le triste devoir d'aller annoncer sa mort à sa famille éplorée. Cette pauvre famille, composée de la belle-mère de M. Forichon, de sa femme et d'une petite fille de cinq à six ans, a dû reprendre depuis le chemin de la France.

Le P. Sène rentra peu de temps après à Ziguinchor. Pendant la mauvaise saison, les occasions sont rares, les pluies abondantes, les calmes fréquents et le plus souvent les embarcations n'ont pas même une méchante cabine pour abriter les passagers; on ne peut guère songer à visiter Sédhiou. Ce serait, du reste, assez inutile, la plupart des chrétiens ne demeurent à Sédhiou que pendant la bonne saison et la durée de la traite.

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DU ROSAIRE, A KITA (SOUDAN FRANÇAIS)

JANVIER 1890 — JANVIER 1892.

1. Personnel. Epreuves. Décès des PP. Montel, Guillet et Marcot. — 2. Nouvelles constructions. — 3. Ministère extérieur. — 4. Œuvre d'enfants. Classe. Travail manuel. — 5. Arbres fruitiers. Cultures diverses. Basse-cour. — 6. Bonnes dispositions de la population. Croyances religieuses. — 7. Esclavage. — 8. Visites. — 9. Expéditions de Ségou et de Niorot. — 10. Avenir de la Mission. — 11. Visite du nouveau commandant, M. Humbert.

Ce bulletin de Kita a été rédigé par le bon et regretté P. Marcot et expédié par lui à la date du 17 septembre. Il n'en aura que plus d'intérêt pour nos confrères. Nous le complétons par des lettres reçues depuis.

1. — Notre précédent *Bulletin* annonçait, en terminant, la mort du cher P. Montel Etienne. Ce n'était là, hélas! que le commencement de nos épreuves. Quelques mois plus tard (janvier 1890), le P. Guillet, supérieur de la Mission, était atteint

d'une forte fièvre bilieuse, qui nécessita son retour en France. Revenu à Kita en décembre 1890, il était emporté trois semaines après par un nouvel accès bilieux.

Tous ou à peu près, nous avons dû payer notre tribut à cette terrible maladie : le P. Marcot, en avril 1890 et en janvier 1891 ; les FF. Isaac et Darius, en août 1890. En janvier 1891, le P. Fal fut pris d'un mal de jambe qui le força à quitter la chambre durant plusieurs semaines ; ce mal fut suivi d'un panaris au pouce qui dura plus d'un mois. On voit que les épreuves ne nous ont pas fait défaut, et l'on peut vraiment dire que la Mission de Kita est fondée sur la croix (1).

2. — Malgré ces épreuves, les œuvres mentionnées au précédent *Bulletin* se continuent et se développent.

Au point de vue matériel d'abord, la Mission est actuellement bien établie. Nous avons maintenant quatre grands bâtiments en pierre : une chapelle, de 18 mètres sur 5 ; une maison d'habitation, de 30 mètres sur 12, galerie comprise ; une autre maison à Makadianbougou, de 15 mètres sur 5 ; et enfin à Bangassi un bâtiment, de 18 mètres sur 4, servant de magasin, lingerie, pharmacie, taillerie et menuiserie. Deux bâtiments en briques, de chacun 8 mètres sur 3, sont utilisés pour la cuisine, l'huilerie et le logement des enfants arrachés à l'esclavage. Diverses constructions en terre servent de classes, de cases pour les enfants internes de l'école, de cuisine indigène, de poulailler, de porcherie, de brasserie, de forge et de menuiserie indigène. Les écuries sont faites avec des piquets enfoncés en terre et reliés ensemble au moyen de bambous.

A Makadianbougou, la chapelle est en terre, ainsi que les dépendances. Nous pensons la remplacer, cette année, par une église en pierre. Nous devons aussi construire en pierre les bâtiments de l'école, qui menacent ruine et bâtir un logement pour les Sœurs. Dans la mesure du possible, nous remplacerons par des bâtiments en pierre nos autres constructions en terre, qui exigent, tous les ans, de coûteuses réparations. Tout

(1) En écrivant ces lignes, le cher P. Marcot ne se doutait pas qu'un mois plus tard Dieu allait lui demander à lui aussi le sacrifice de sa vie. On sait qu'il avait remplacé le P. Guillet comme supérieur. Le P. Abiven, qui remplit depuis provisoirement cette charge, a été très malade lui-même. Grâce à Dieu, il s'est assez bien remis.

l'hivernage est consacré à rassembler les matériaux nécessaires. Nos bâtiments sont tous couverts en paille et ceux en pierre tous maçonnés au mortier de terre. Les tuiles métalliques et la chaux sont des articles de luxe que la modicité de nos ressources ne nous permet pas de nous procurer. Car, outre le prix d'achat et le transport de France à Kayes, le transport de Kayes à Kita revient à 1 franc le kilogr., sans compter les pertes.

3. — A Makadianbougou, au centre d'une agglomération de villages désignés sous le nom générique de Kita, le P. Abiven et le F. Darius continuent l'œuvre du P. Montel. Catéchismes, visites apostoliques dans les villages, aumônerie du poste militaire, études et travaux sur la langue indigène, telles sont les occupations qui remplissent abondamment les journées du cher Père, tandis que le F. Darius a le soin du matériel et va de temps en temps travailler à la forge.

L'ignorance de la langue a été jusqu'à présent le plus grand obstacle à la réalisation de tout le bien qui aurait pu se faire ; car la grammaire du P. Montel est, sinon inutile, du moins très insuffisante pour l'étude du malinké, et ce cher Père n'a pas eu le temps de laisser des notes assez exactes ni assez nombreuses. Aussi a-t-il fallu composer une nouvelle grammaire et un nouveau dictionnaire et revoir complètement le catéchisme. Grâce au zèle du P. Abiven, ces divers travaux seront bientôt terminés, et ils pourront être imprimés quand l'expérience en aura fait connaître les inexactitudes et défauts. En attendant, l'évangélisation pourra se faire avec plus de succès, et les conversions, nous en avons la certitude, seront nombreuses. Mais il faudrait absolument un second Père à Makadianbougou, et des Sœurs pour s'occuper des filles.

4. — A vingt minutes au sud du village de Makadianbougou, dans une propriété de 7 à 8 hectares, nous avons une seconde œuvre pour les enfants. C'est là que se trouve notre installation principale, sous la protection de Notre-Dame du Rosaire. Nos enfants, au nombre de 60 (car les 10 petites filles sont élevées dans une famille chrétienne en attendant l'arrivée des Sœurs), sont des fils de chefs ou de notables des environs de Kita, ou bien des esclaves rachetés par la Mission. Tous sont à notre charge pour la nourriture, l'habillement, le logement et l'instruction. Seulement, l'administration nous donne une somme

annuelle pour l'entretien complet de 40 enfants, et nous recevons aussi une allocation de l'Alliance Française. Tous sont soumis au même règlement, car l'insuffisance du personnel ne nous a pas permis de faire deux sections, dont l'une serait plus particulièrement occupée à la culture. Ces enfants ont chaque jour 4 heures de classe et 4 heures de travail manuel.

La classe comprend l'instruction religieuse donnée par le Père Supérieur, et l'instruction primaire dont sont chargés les PP. Fal et Garnier. Une douzaine de ces enfants lisent et écrivent passablement et s'exercent, sous la direction du P. Garnier, à jouer des divers instruments de la fanfare que le P. Guillet avait obtenue du commandant supérieur. Tous ces enfants sont, en général, assez intelligents et animés de bonnes dispositions. Presque tous sont chrétiens, et les derniers venus soupirent après le jour de leur baptême. Mais les enfants du cercle de Kita ont parfois la nostalgie, et nous devons alors recourir au bras séculier du commandant du poste pour les arracher aux douces de la liberté.

Le travail manuel comprend l'apprentissage des métiers et la culture. Deux enfants travaillent avec le F. Isaac à la menuiserie; deux autres à la taillerie avec le F. Lin; trois sont apprentis maçons et un est à la forge avec le F. Darius; tous les autres travaillent aux champs. Quelques-uns sont jardiniers avec le P. Fal. Là, sous l'œil vigilant de ce cher Père, et grâce à ses bras infatigables, poussent à merveille les divers légumes de France. Mais ce n'est qu'après plusieurs essais qu'on a pu connaître les moments favorables pour les divers semis. Pour faciliter l'arrosage, toujours pénible durant la saison sèche (novembre-juillet), le jardin a été installé dans un bas-fond, sur le bord du marigot qui limite la propriété. Malheureusement, pendant l'hivernage, ce marigot devient torrent et une grande partie du jardin est couverte d'eau. Aux dernières inondations, le jardin fut complètement abîmé, et l'entourage emporté par les eaux.

5. — A notre arrivée à Kita, les arbres fruitiers faisaient complètement défaut dans le pays, à l'exception du papayer. Au poste, on avait cependant tenté quelques essais, mais ils étaient restés infructueux. Il nous fallut donc faire venir des graines. Nous sommes heureux de remercier nos chers confrères du bas Sénégal et de la Guadeloupe, qui ont bien voulu nous en

envoyer. Les graines venues de ces endroits ont généralement très bien réussi. Nous avons actuellement une centaine d'arbres fruitiers ou mieux de plants, car nous n'espérons pas en goûter les fruits, mais nos successeurs seront heureux de les trouver en rapport. Divers essais d'arbres de France n'ont pas réussi. La vigne seule semble à peu près dans son élément, mais les termites lui font une rude guerre.

Nos autres cultures comprennent les produits du pays : mil, maïs, riz, patates, pistaches, manioc, haricots, etc. Nous avons semé du blé, du sarrasin et des pommes de terre de France; mais, malgré une très belle végétation, rien n'a fructifié, à l'exception des pommes de terre, qui, mises en terre une seconde fois, y ont pourri. Au mois de décembre 1890, le commandant supérieur nous fit parvenir un petit sac de blé de Tombouctou, qui ayant été semé donna un rendement double. Puisse-t-il nous procurer à l'avenir d'abondantes récoltes!

Aux cultures se rattachent le troupeau et la basse-cour, que le bon F. Lin soigne de son mieux. Le troupeau ne renferme pas de bêtes à cornes. Nous trouvons au marché assez de viande pour la consommation journalière, et moins cher qu'elle ne nous reviendrait si nous faisons de l'élevage nous-mêmes. En fait de bétail, nous n'avons que 2 chevaux et 4 ânes. Nous aurions un âne en plus, sans la visite d'un lion, qui, en décembre 1889, nous l'enleva, après l'avoir poursuivi autour de notre maison d'habitation. La basse-cour se compose d'une cinquantaine de poules et d'une vingtaine de canards, tandis que la porcherie ne compte encore que deux jeunes habitants, donnés par le commandant du poste.

6. — Les bonnes dispositions de la population fétichiste de Kita, signalées au précédent *Bulletin*, ne font que s'accroître avec le temps. D'ailleurs, la tribu des Malinkés, qui occupe une grande partie du Soudan, et au milieu de laquelle nous sommes établis, partage, à l'égard des mahométans, les sentiments de sa sœur, la tribu des Bambaras. Les uns et les autres sont généralement animés d'une haine profonde contre les musulmans, haine que justifient les atrocités de ces sectaires. Aussi assistent-ils très volontiers au catéchisme du missionnaire, sauf à l'interrompre par des *tonâ*, *tonâle*, c'est vrai, c'est très vrai, ou par des *ounhoun* approbatifs.

C'est que la doctrine religieuse des Malinkés a plus d'un point de ressemblance avec les vérités que nous leur prêchons. Ils croient, en effet, à l'existence d'un Dieu éternel, créateur de toutes choses qui, dans une autre vie, punira les méchants par le feu et récompensera les bons. Ils admettent l'existence des anges bons et mauvais et l'immortalité de l'âme. Mais cette âme immortelle revient sur terre, après un certain temps de jouissances ou de souffrances matérielles, et commence une nouvelle vie : c'est une sorte de métempsycose. Pour les Malinkés, la Providence n'existe pas, mais le monde est gouverné par les sorciers et les génies, sorte d'êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme. Les bons anges ne font guère que tenir le tonnerre enchaîné. Parfois ils sont fatigués et lâchent un peu les rênes. C'est alors qu'on entend ces coups formidables qui font trembler la forêt. Malgré ces erreurs et les superstitions qui en sont la conséquence, il y a là un précieux noyau de vérités, qu'il sera facile de développer, pour amener peu à peu cette intéressante tribu à la plénitude de la foi chrétienne. Le grand obstacle, comme dans d'autres Missions, sera la polygamie.

7. — Une autre plaie du pays, c'est l'esclavage. Il existe et existera longtemps encore, malgré les efforts de l'administration. La raison en est qu'il faut absolument transformer les mœurs pour faire disparaître une coutume si profondément entrée dans les usages. L'esclavage actif ou les razzias n'existent plus, il est vrai, dans les pays de protectorat, et les nouveaux esclaves viennent du Ouassoulou, du Baninko, du Marina et des pays situés au-delà du Niger. Mais la vente, dans le pays, des esclaves pris ailleurs se pratique sur une assez grande échelle. Le mariage lui-même n'est qu'un véritable trafic d'esclaves. La jeune fille est vendue par ses propres parents à son futur mari qui, la dot payée, peut en disposer comme bon lui semble (1).

8. — Perdus à 1400 kilomètres de la côte, nous n'avons pas encore eu le bonheur de recevoir la visite d'un seul de nos confrères. Aussi ne pouvons-nous signaler que celle des étrangers.

La plus importante est celle que nous fait le commandant

(1) Le P. Marcot avait fait, sur cette question de l'esclavage, au Soudan, un fort intéressant rapport, qui a d'abord paru dans les *Annales* de la Congrégation (octobre 1891) et ensuite dans le *Correspondant* du 25 décembre.

supérieur, chaque fois qu'il passe à Kita. Il est toujours très bien disposé pour la Mission. A son dernier passage (mai 1891), M. le colonel Archinard envoya son chef d'état-major nous visiter de sa part, car il ne pouvait venir lui-même. Il était, en effet, tellement faible qu'on dut le transporter en civière de Kita à Kayes. Nous ayant fait prier de lui envoyer une députation d'enfants, nous les lui conduisîmes tous. Pour mieux graver les avis salutaires qu'il voulut bien leur adresser, il leur fit distribuer une notable récompense. Le rapport élogieux qu'il fit publier sur la Mission, l'année dernière, rapport en partie reproduit dans le *Bulletin général*, montre assez l'impression qu'il avait emportée de ses visites. L'inspecteur des colonies, M. Picanon, vint aussi à la Mission, lors de son passage à Kita, en 1890. Les officiers qui passent à Kita nous font toujours visite, et nous entretenons les meilleurs rapports avec le commandant du cercle, qui nous aide de tout son pouvoir.

9. — Les journaux ont parlé, à diverses reprises, des événements politiques qui se sont passés au Soudan, ces deux dernières années. Nous fûmes bien étonnés d'apprendre un jour que nous étions tous massacrés depuis un mois. La vérité est que l'expédition de Ségou, en 1890, celle de Niorot, en 1891, et celle qui est projetée dans le Ouassoulou, étaient on ne peut plus nécessaires, au point de vue humanitaire et français, et seront très utiles au point de vue chrétien. Jamais la tranquillité n'a été troublée à Kita. Dans le courant de l'hivernage dernier, les Toucouleurs interrompirent les correspondances le long du fleuve; il y eut des alertes entre Kayes et Kita; l'état de siège fut déclaré à Kita même, et, au premier coup de canon, nous devions nous rendre au fort, où chacun de nous avait sa fonction déterminée. Malgré cela, nous n'avons connu que par ouï-dire les fameux soldats d'Amadou-Ségou.

10. — Ces diverses expéditions assurent un vaste champ d'action à la Mission de Kita. Le pays de Niorot et le Bélédougou, grand et petit, nous sont ouverts au nord. Le royaume de Thiéba, l'allié des Français, nous tend les bras au-delà du Niger, et, au premier signal de notre arrivée, des cases spacieuses seront construites pour nous. L'Ouassoulou va devenir une province française, et les habitants, soi-disant mahométants, renversent les mosquées immédiatement après le départ

des soldats de Samory. Il y a là d'immenses contrées peu ou point attaquées par le mahométisme et où la moisson est mûre. Pourquoi faut-il que les ouvriers soient si peu nombreux et les ressources si insuffisantes!

Ailleurs, sans doute, la moisson est abondante aussi; mais nulle part peut-être, elle ne court autant de risque de se perdre irrémédiablement. Auparavant, en effet, les Musulmans étaient chassés du pays non soumis à leur joug, et, dans les pays vaincus, la haine des tyrans entretenait bien vive la haine de leurs doctrines. Aujourd'hui, les Musulmans peuvent s'établir partout, non plus en vainqueurs, mais en amis, et ils gagnent insensiblement du terrain. On peut en juger par ce qui a lieu à Kita. Les Malinkés protestent tous ne vouloir jamais accepter la doctrine du Croissant, et pourtant, à certains jours, on se croirait en plein pays musulman. Sous le nom de *fête des Semailles*, ils célèbrent, en effet, la fin du Ramadan et le Tabaschi. Le vendredi est un jour à part; c'est le principal jour du tamtam et du dolo; c'est le jour où l'on fait l'aumône; le jour choisi pour la circoncision des enfants, etc. Et pourtant il n'y a que quelques Musulmans à Kita. Ce qui se passe ici doit se passer ailleurs, et il sera trop tard de s'établir dans ces régions quand la place sera prise par les disciples de Mahomet. Aussi ne cessons-nous de prier et de demander au Maître du champ, *ut mittat operarios in messem suam*.

11. — Pour compléter ce bulletin du P. Marcot, voici quelques détails récents, extraits d'une lettre de Mgr Barthet :

Je viens de recevoir une lettre du P. Abiven de Kita, datée du 14 décembre. Il me dit que l'espèce d'épidémie qu'il y avait eu au Soudan semble disparaître. Tous les Pères se portaient bien : les FF. Darius et Lin seuls traînaient un peu depuis quelques jours.

L'établissement venait d'avoir la visite du nouveau commandant supérieur, M. le lieutenant-colonel Humbert, successeur de M. Archinard. Il a manifesté un grand intérêt pour l'école, et a dit que dans quelques années, il faudra avoir une école centrale à Kita pour tout le Soudan, dans le genre de celle tenue par les Frères de Ploermel, à Saint-Louis. Il a même demandé à nos Pères de composer une géographie du Soudan, pour la faire apprendre aux enfants. Le P. Abiven a promis d'essayer de réaliser ce travail. M. Humbert a dit aussi qu'il écrirait au ministère pour demander des Pères pour Cayes. Il m'avait annoncé à Thiès qu'il allait y faire

aussi construire un logement pour les Sœurs, chargées du soin de nos soldats malades. C'est surtout sur les instances du médecin en chef, le docteur Primel, qu'il m'a fait cette promesse. Enfin il a accordé au P. Abiven une toiture en toiles métalliques pour leur maison d'habitation et une petite scie circulaire pour le F. Isaac, qui est le menuisier de la Mission. (Lettre du 8 janvier 1892.)

MAISON DE SIERRA-LEONE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ÉDOUARD, A FREETOWN

JANVIER 1890 — JANVIER 1892.

1. Personnel. Maladies. Retours en France. — 2. Ministère. Difficultés suscitées par les ministres protestants. Ecoles. — 3. Travaux de fondation au Sherbro. — 4. Vol sacrilège à Murray-Town. — 5. Service et discours en l'honneur de sir Pope Hennessy. — 6. Obtention d'un cimetière catholique.

1. — Notre communauté a été bien éprouvée en l'année 1851. Le P. Boyce a quitté définitivement Freetown, après plusieurs crises de fièvre bilieuse hématurique, et le P. Lorber est rentré en France, au mois de décembre dernier, pour se guérir d'une maladie de foie. Mais le plus malade de tous a été le R. P. Blanchet. Il s'était rendu au Sherbro pour y faire des constructions en vue d'y établir des missionnaires. Après deux mois d'un travail ardu, il s'est trouvé tellement épuisé que, s'il n'avait eu la bonne fortune d'être ramené à Sierra-Leone par l'avis du gouverneur, il serait infailliblement mort à Bonthe, où il était à peu près sans soins.

Nous avons aussi eu pendant six semaines, comme malade, le P. Eugène Erhardt, de la communauté du Rio-Pongo. Le docteur Sharp, médecin militaire en chef, protestant irlandais, l'a visité tous les jours, et n'a rien voulu accepter en fait d'honoraires. Ce cher confrère est reparti pour France au mois d'octobre dernier. Nous l'avons d'autant plus regretté que, d'après l'avis des médecins, son état de santé ne lui permettrait pas de retourner dans les pays chauds.

Heureusement pour combler ces vides, la Maison-Mère a bien voulu nous envoyer trois nouveaux profès : les PP. Schields, Noirjean et Joguet. Partis de France, le 15 septembre, ils sont arrivés, le mois suivant, à bon port.

2. — Le mouvement des conversions se continue actif et consolant, grâce surtout aux visites à domicile que nous faisons chaque jour dans tous les quartiers de la ville. L'association du Sacré-Cœur, dont les réunions se tiennent les dimanches au soir, commence à faire du bien et nous facilitera plus tard les confessions et communions mensuelles.

Il faut bien, cependant, tenir compte du fait que Sierra-Leone est un foyer de protestants anglicans, où l'on est aussi Anglais qu'au cœur de Londres. Malheureusement les ministres protestants ne le savent que trop bien, et s'en servent adroitement pour tromper leurs ouailles. Ils leur prêchent continuellement que nous sommes des étrangers; qu'il n'y a pas de catholiques comme nous en Angleterre, et que, s'ils deviennent catholiques, ils seront bientôt les 'sujets d'un autre gouvernement. Ils nous appellent *Romains*. De là pour nous une grande difficulté pour la conversion de ces pauvres âmes.

Rien de particulier à dire de nos écoles, qui fonctionnent comme par le passé; celles des Sœurs occupent toujours la première place sur la liste des 60 écoles de la colonie subventionnées et inspectées par le gouvernement.

3. — La station de Bonthe au Sherbro, dont il est question depuis près de cinq ans, sera peut-être définitivement établie en avril prochain, si le personnel, toujours restreint, voit son effectif augmenter.

Le R. P. Blanchet y complète actuellement les installations premières. Sur un grand et beau terrain acheté au centre de la localité, il a bâti une maison et une chapelle-école. L'évêque anglican de Sierra-Leone y est allé, au mois de juin 1890, pour exciter les pauvres gens contre nous, en les engageant à ne pas nous céder un pouce de terrain; mais il était trop tard, nous étions déjà propriétaires.

4. — Nous avons été, dans la station de Murray-Town, l'objet d'un vol sacrilège. Dans la nuit du vendredi 20 février 1891, on nous prit tout ce qu'il y avait : le calice, les quatre chasubles (blanche, rouge, verte et violette), les saintes huiles, les nappes d'autel, les burettes, etc. Impossible de savoir quels sont les auteurs de ce vol. Il est probable que tous ces objets sont déjà bien loin dans l'intérieur et qu'ils serviront d'habits de fête à quelques rois ou chefs du pays. (Lettre du P. Lorber du 23 février 1891.)

5. — La mort de sir Pope Hennessy a été vivement ressentie à Sierra-Leone. C'est lui, en effet, qui, en 1872, alors qu'il administrait la colonie, a aboli les taxes sur les immeubles, taxes qui pesaient lourdement sur nos pauvres gens. Aussi le peuple de Sierra-Leone lui a-t-il gardé un reconnaissant souvenir, et célèbre-t-il chaque année, au 22 août, l'anniversaire de ce joyeux événement. Inutile de dire combien la mort de cet excellent gouverneur a causé de regrets ! Dès la réception de la douloureuse nouvelle, un comité se forma et décida de célébrer un jour de deuil par un service solennel à l'église catholique et une conférence à la salle dite *Vilberforce Memoriam Hall*, avec défense au public de se livrer à aucune espèce de réjouissances.

Le 6 novembre dernier, nous avons donc eu une messe de *requiem* avec absoute et oraison funèbre. L'église, qui avait été convenablement décorée d'oriflammes noires et de tentures de deuil, avait un aspect saisissant. Le gouverneur en uniforme s'y trouvait avec tout son conseil. La plupart des négociants influents de la ville y avaient pris place. Impossible de contenir la foule, les rues avoisinant l'église regorgeaient de monde, et si, à l'intérieur de l'édifice religieux, tout était calme et pieux, il n'en était pas de même à l'extérieur, où la police s'est trouvée impuissante à maintenir l'ordre.

En l'absence du R. P. Supérieur, le P. Lorber a chanté la messe, assisté des PP. Noirjean et Shields. Après l'évangile, le P. O'Carrol est monté en chaire et a fait, dans un beau langage, l'oraison funèbre du défunt, envisagé dans sa foi comme catholique, dans sa loyauté comme gouverneur et dans son patriotisme comme Irlandais. Les journaux de la localité ont parlé avec beaucoup d'éloges de cette cérémonie, mais surtout du sermon, que l'un d'eux même a reproduit *in extenso*. Cette cérémonie nous a valu la présence à l'église de plusieurs protestants notables, qui n'avaient jamais été témoins d'aucun office catholique et qui sont sortis de l'édifice religieux ravis et émerveillés.

6. — Nous avons le grand avantage de posséder actuellement un cimetière catholique. L'ancien ayant été condamné, le gouvernement a fait aménager un immense terrain à 40 minutes de la ville. Il nous répugnait beaucoup de voir s'y pratiquer l'ancien usage d'enterrer les catholiques, sans distinction avec les protestants et les païens. Le R. P. Blanchet a donc fait adresser une

double demande au gouverneur, à l'effet d'obtenir un terrain pour le personnel de la Mission et une autre pour les membres de notre église. Pas de difficulté pour le premier; mais pour le second le gouverneur ne voulait pas céder, alléguant que le fait d'accorder un terrain pour les membres de notre communion l'obligerait à faire la même concession aux autres confessions religieuses.

Cependant, sur les instances du major Crooks, secrétaire colonial, un brave catholique irlandais, et du docteur Ross, médecin de la colonie, le gouverneur Hay nous a accordé un grand et beau terrain tout à l'entrée du cimetière. Aussitôt, le journal *The Sierra Leone Times* de jeter les hauts cris, « ne comprenant pas, disait-il, la politique d'un gouverneur protestant qui accordait des faveurs aux Romains ». Mais il ne pouvait plus être question de revenir sur une concession légitimement faite et dûment enregistrée. Le R. P. Provicairé a donc fait la consécration de ce terrain, après une touchante allocution du P. O'Carrol. Et maintenant grande est la joie de nos chrétiens qui auront ainsi la suprême consolation de reposer sur une terre bénite.

NÉCROLOGIE

LE CARDINAL SIMÉONI

On sait déjà par les journaux que Son Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a succombé le 14 janvier dernier. Le pieux et illustre prélat s'est toujours montré plein de bienveillance pour notre Institut dont il était, par sa charge, le protecteur spécial. A ce titre, le T. R. Père le recommande d'une manière toute particulière aux prières de nos communautés.

Le cardinal Siméoni était né à Paliano, diocèse de Palestrina, le 12 juillet 1816. Pie IX l'avait créé cardinal *in petto* le 15 mars 1875 et l'avait publiquement promu à cette dignité le 17 septembre de la même année. L'éminent prélat occupait dans le Sacré Collège une situation considérable. Préfet de la Propagande et de la Sacrée Congrégation des affaires du Rite oriental,

il était, en outre, membre de la plupart des autres congrégations romaines et d'un grand nombre d'œuvres et d'ordres religieux, en particulier des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

D'après une lettre du P. Eschbach, la santé de Son Eminence s'était beaucoup améliorée dans ces derniers temps. Il s'occupait activement du gouvernement des multiples affaires dont il était chargé, lorsqu'une attaque d'influenza, compliquée d'une pneumonie foudroyante, est venue l'enlever en quelques jours.

Le cardinal reçut le saint Viatique le 13, en présence des professeurs et des élèves de la Propagande, auxquels il adressa un discours admirablement touchant. Il leur dit qu'après avoir bien travaillé, il espérait aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux, et il ajouta qu'il prierait toujours pour eux et faisait des vœux pour que son successeur fût plus capable et plus savant que lui. Il termina en leur recommandant d'être toujours pieux, soumis et dévoués à l'œuvre de la propagation de l'Évangile.

Nous avons déjà annoncé la mort du bon et cher P. Guilmin. Une lettre de Mayotte, du 30 novembre, nous apprenant sa grave maladie, ajoutait en *post scriptum*, qu'il ne passerait pas la journée. Il a vécu cependant, contre toute attente, quelques jours encore. Mais une lettre du P. Ball, du 31 décembre, nous annonce qu'il a succombé le 7 décembre au soir, veille de la fête de l'Immaculée Conception, heureux de rendre son âme à Dieu sous la protection spéciale de la Très Sainte Vierge.

Le Père Gachon, dont nous avons également annoncé le décès d'après un télégramme de Sierra-Léone, est mort le 21 décembre, fête de saint Thomas. Il était parti du Gabon le 7, sur les ordres du médecin, avec le P. Corlobé, malade lui-même. Mais, dès son embarquement, il se trouva plus mal, et il succombait quatorze jours après, en face du Cap-des-Palmes, à deux jours de Sierra-Léone, après avoir reçu les derniers secours de la religion, des mains du confrère qui l'accompagnait.

Au dernier moment, une bien douloureuse nouvelle nous parvient d'Haïti : le P. Kuentzler était allé, pour les fêtes de Noël, à Grand-Goave, à seize lieues de Port-au-Prince. Préférant

rentrer par la voie de mer, il s'embarqua, le 5 janvier, à sept heures du soir, sur une barge montée par trois hommes. Hélas! il s'est noyé en chemin. — Le P. Alphonse Kuentzler, profès des vœux de trois ans, de la communauté de Port-au-Prince, était dans sa vingt-huitième année : il avait douze années de vie religieuse et cinq mois de profession.

LE P. JOSEPH CURTIL

DÉCÈDE A BOFFA, LE 1^{er} SEPTEMBRE 1891

Le P. Joseph Curtil était né à Saint-Martin-la-Sauveté, diocèse de Lyon, le 6 mai 1858. Venu du séminaire des Missions étrangères, où il avait été ordonné sous-diacre, au séminaire des Colonies, il y reçut la prêtrise le 17 décembre 1887. On l'envoya ensuite à la Guyane, le 9 janvier 1888. Mais au bout de quelques mois de séjour à Kaw, comme curé, il revint malade en décembre de la même année. Il demanda alors à entrer dans notre congrégation. Admis au noviciat le 8 février 1889, il y fit profession le 28 février de l'année suivante :

Peu après, il recevait son obédience pour le Rio-Pongo, où il ne devait, hélas! travailler que bien peu de temps. Le P. Sutter, qui était son supérieur, nous a adressé sur ce cher confrère les détails suivants :

Le cher P. Curtil n'a passé que dix mois avec nous, il était arrivé au Rio-Pongo le 2 novembre 1890.

Ce qui m'a frappé en lui dès le commencement, ç'a été d'accepter toujours avec gaieté ce que l'obéissance lui commandait : « Comme vous voudrez » telle était sa réponse uniforme et invariable à tout ordre intimé sous une forme ou sous une autre, et cela jusqu'à son dernier soupir. Son plus grand cauchemar était de voyager sur eau. Or, pour aller à Sangha, c'est la seule voie praticable. Son tour de se rendre à cette station étant arrivé, il mit si bien la gaieté de la partie que sa répugnance première se changea en un vrai bonheur pour lui, surtout à la pensée que dans la dite Mission il y avait un vrai bien à faire.

Le 14 juillet, trois jours après son retour de Sangha, où il était resté trois semaines consécutives, le cher Père fut visité pour la première fois par une forte fièvre bilieuse hématurique. Deux jours et demi après l'accès, par suite d'un traitement au kinkéliba et à la quinine, il entra en pleine convalescence. Les forces toutefois lui

revenaient lentement. Il ne put dire la sainte messe que le 23 juillet, neuf jours après l'accès...

Après son complet rétablissement, son grand et unique regret a été de n'avoir pas succombé à cette première maladie.

« Qu'on serait heureux, répétait-il souvent, qu'on serait heureux si l'on pouvait mourir de la sorte! On ne souffre pas, on est sûr de recevoir l'Extrême-Onction, on est sûr de mourir en Afrique, que je voudrais mourir ainsi!... »

Son désir a été exaucé. Six semaines s'étaient à peine écoulées depuis ce premier accès, que le pauvre Père se vit de nouveau aux prises avec une nouvelle fièvre, plus forte encore que la première. Cependant elle dut céder par le traitement au *kinkéliba* et à la quinine. Trois jours après cet accès, il semblait aller mieux. Le teint jaune avait complètement disparu, et la fièvre diminuait graduellement. Son estomac, jusque-là revêché pour les aliments les plus légers, commençait à supporter toute sorte de nourriture. Le vendredi 28, il fut assez fort pour redescendre à Boffa. [Ce voyage de trois heures, loin de le fatiguer, avait même contribué à le rétablir un peu plus.

« Je me sens bien mieux, m'avait-il dit le lendemain de son arrivée à Boffa, et si l'avis arrive dans trois jours, je serai assez fort pour entreprendre le voyage de Sierra-Leone; préparez toujours mes effets, ajouta-t-il, mais, avant tout, n'oubliez pas de me donner l'Extrême-Onction, car je ne veux pas mourir sans l'avoir reçue. »

Trois jours après je lui donnai l'Extrême-Onction, non pas en prévision du voyage à Sierra-Leone, mais bien directement pour le grand voyage en l'autre monde.

Mardi matin, le 1^{er} septembre, après mon action de grâces, je fis une courte visite à notre cher malade et lui demandai des renseignements sur son état de santé. « Je me sens bien, me répondit-il, j'ai pu dormir presque toute la nuit. »

J'avais à peine commencé les petites heures que déjà le F. Jacques m'appelle à grands cris auprès du cher malade. J'accours en toute hâte, et je trouve le P. Curtil assis dans un fauteuil, sans connaissance. Le Père avait demandé au Frère qu'il l'aidât à se lever; mais à peine était-il assis qu'il perdit complètement connaissance. Il était environ 6 h. 3/4. Le malade resta dans cet état jusque vers 10 h. 1/2 et rendit le dernier soupir sans aucun effort. Je n'ai pu constater sa mort que par la cessation de la respiration.

LE P. GRÉGOIRE SAUNER

DÉCÉDÉ A MAYUMBA, LE 30 OCTOBRE 1891

Grégoire Sauner était né le 20 février 1861 à Brimigkofen, près Mulhouse. Après avoir fréquenté l'école primaire de son village, il fit ses études latines jusqu'à la troisième, chez les Frères de Marie, à Belfort; puis il passa au petit séminaire de Luxeuil. Vers le milieu de sa seconde, il demanda à entrer dans la Congrégation, qu'il avait connue par plusieurs scolastiques, notamment ses deux cousins, MM. Wira.

Admis au petit scolasticat de Cellule le 14 mai 1880, il arriva au grand scolasticat en septembre 1882 et passa au noviciat en septembre 1886.

Comme déjà à cette époque il avait une santé faible et qu'il crachait même parfois du sang, on l'envoya pendant une année à Rambervillers (1887-1888).

Admis à la profession le 26 août 1888, il fut, selon son désir, destiné aux Missions d'Afrique et envoyé au Congo français.

« Pieux et zélé, écrit Mgr Carrie, il aurait pu, avec de la prudence, vivre de longues années en Afrique et rendre ainsi de grands services. » Malheureusement, il n'était pas assez prudent pour le soin de sa santé. Tombé malade peu après son arrivée, il se releva bientôt la première fois.

Une quinzaine de jours avaient suffi, dit le P. Stoffel, pour remettre sur pied le P. Sauner. Les mois d'août et de septembre lui avaient été particulièrement favorables. Ses forces revenaient d'une manière surprenante, tellement qu'il pouvait facilement faire sa promenade journalière jusque dans les derniers villages qui se trouvent derrière la Mission. Mais cette santé apparente disparut bien vite quand des pluies continuelles commencèrent à nous inonder. A partir du mois d'octobre, plus de promenade, moins d'appétit. une toux plus forte, des nuits insupportables. Le bon Père pouvait cependant continuer à offrir le Saint Sacrifice tous les jours, malgré ses grandes souffrances. Il voulait même continuer à faire le catéchisme général du jeudi et confesser les élèves qui l'avaient choisi pour directeur. Quand on lui faisait remarquer que tout cela le fatiguait : « Il faut bien, disait-il, que je fasse quelque chose tant que je le puis. »

La nuit du 24 octobre fut pour lui un véritable martyre. Le lendemain, dimanche, il n'en pouvait plus. Il voulut cependant monter encore à l'autel; mais ses forces le trahirent. Il dut se contenter de

recevoir la sainte communion et d'assister à la messe de 8 heures. A partir de ce jour, il devint bien évident pour tous ceux qui l'entouraient que la mort approchait.

Le mardi 27, en effet, la journée fut plus mauvaise. Je lui proposai de lui administrer les derniers sacrements et d'accepter, au nom du T. R. Père, ses vœux perpétuels, auxquels il avait été admis quelques mois auparavant. Il accepta cette proposition avec la plus grande reconnaissance, ajoutant qu'il tenait à recevoir les sacrements pendant qu'il avait encore sa pleine connaissance.

Le 28 au matin et les jours suivants, je lui portai encore le bon Dieu. Vers 4 heures du soir, deux Européens vinrent prendre des nouvelles de sa santé. « Oh ! leur dit-il, je ne tiens plus à la vie, je vais guérir au ciel ! » Cette pensée du ciel lui était toujours présente à l'esprit dans ses derniers jours.

Le 29, il était relativement calme, mais d'une faiblesse extrême. Craignant que ce bien être apparent ne fût un présage de l'issue fatale, je lui proposai encore une fois de recevoir le sacrement de pénitence. Il accomplit ce grand acte avec toute la ferveur désirable. « Je crois que c'est la dernière nuit, me dit-il, je sens que je m'en vais ; je suis content d'aller au ciel. » Tout alla assez bien cependant jusqu'à 2 heures du matin. A ce moment, le bon Père entra en agonie. J'eus encore le temps de lui donner une dernière absolution. L'agonie ne dura que quelques minutes. Il s'endormit paisiblement et sans aucun effort.

Tous les Européens ont tenu à assister à son enterrement. C'est le premier membre de la Congrégation qui soit enterré au cimetière de la Mission.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 6 janvier, le F. Yves, venant du Bas-Niger et le F. Protais, de la Sénégambie ;

Le 12, le P. Corlobé, de la Mission des Deux-Guinées ;

Le 28, le P. Renault, de la Sénégambie.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués à Marseille :

Le 3 janvier, le P. Burg, pour l'île Maurice ;

Le 12, le P. Machon, retournant au Zanguebar.

Placements. — Ont été placés :

A Grignon, le P. Reffé, auquel son état de santé ne permettait plus de remplir, à Beauvais, les fonctions dont il avait été chargé (6 janvier) ;

A Saint-Michel, le F. Protais, (14 janvier) ;

A Drogens, le F. Divitien, précédemment à Grignon (22 janv.).

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Le T. R. Père. — Le voyage du T. R. Père en Portugal s'est très heureusement accompli. La généreuse fondatrice de notre maison de Cintra, M^{me} la comtesse de Camarido, lui avait depuis longtemps préparé ses appartements dans son palais de Picoas. Il y est descendu et a chanté la grand'messe la nuit de Noël, dans la chapelle des Sœurs de l'Immaculée-Conception, qui ont un orphelinat dans une dépendance du palais, assisté de Mgr Quesada et d'un autre prélat, comme diacre et sous-diacre. Le surlendemain, il s'est rendu à Cintra. Le Noviciat des Frères y est en bonne voie ; il compte, en ce moment, 21 aspirants, sans compter 14 petits postulants et quelques novices employés dans les autres maisons.

Les jours suivants, le T. R. Père est allé visiter Son Em. le Patriarche, ainsi que Son Ex. le Nonce apostolique, les maisons des sœurs de Saint-Joseph de Lisbonne et de Carnide ; puis, le 4 janvier, au soir, il reprenait le train de Paris, où il est arrivé en excellente santé, le jour de la fête de l'Épiphanie, 6 janvier.

Sénégalie. — Les chefs militaires de la colonie ont eu la bonne et chrétienne pensée de faire célébrer un service funèbre, à Saint-Louis, pour leurs camarades décédés durant l'année 1891, au Sénégal et au Soudan. Ces victimes sont au nombre de vingt-cinq. Ce service a eu lieu le 23 décembre.

Bas-Niger. — Nos Pères d'Onitsha ont eu la joie de voir couronner leurs travaux par une conversion bien remarquable. L'un des chefs les plus influents de la tribu des Agouléris, le roi Idigo, a renoncé à ses idoles pour embrasser l'Évangile, et a renvoyé toutes ses femmes, à l'exception d'une seule disposée aussi à se convertir. Après une année de préparation, il a reçu solennellement le saint baptême, avec sept de ses enfants, le 3 décembre dernier, et a jeté les fondements d'un nouveau village qui doit être composé de chrétiens.

Avis. — Prière à nos confrères des Deux-Guinées et du Congo de nous envoyer leurs bulletins sans retard.

Maison-Mère, 30 janvier 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du 2 février. — Ecrits et souvenirs du V. Père. — Nouvelles fondations aux Açores et à Lisbonne. — **Bulletins des communautés.** *Sierra-Léone (suite).* — Boffa. — Sangha. — Conakry. — *Bas-Niger.* — Onitsha. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Studler, O'Connor, F. Parfait, M. Kemfen, post. scol. — *Notice :* P. Marcot. — **Mouvement du personnel.** — *Avis.* Dispense du jeûne et de l'abstinence.

MAISON-MÈRE

LE DEUX FÉVRIER

Écrits et souvenirs du Vénérable Père.

Nous célébrions, cette année, le quarantième anniversaire de la précieuse mort de notre Vénérable Fondateur, dont la mémoire, loin de s'affaiblir avec les années, devient de plus en plus chère à notre piété filiale. C'est au Saint-Cœur de Marie, où reposent ses restes mortels, que l'on aime surtout à célébrer cette fête de famille. Le R. P. Barillec, qui s'y était rendu de Paris le matin, a fait la bénédiction des cierges et chanté la grand'messe. Le Très Révérend Père était resté pour cette cérémonie à la Maison-Mère. Après dîner, il est allé aussi à Chevilly avec le R. P. Collin, que tout le monde a été heureux de voir prendre part à cette fête, et le R. P. Le Vasseur, qui avait bien voulu accepter de donner la conférence d'usage.

Cette conférence, qui a un intérêt tout particulier lorsqu'elle est faite, comme cette fois, par un contemporain du vénérable serviteur de Dieu, avait été fixée à quatre heures, afin que les novices de Grignon pussent y assister. Le R. P. Le Vasseur a considéré le Vénérable Père comme fondateur, comme modèle et

comme intercesseur. Voici une courte analyse de ce pieux et intéressant entretien :

« Les éléments de l'œuvre des Noirs avaient été préparés au séminaire de Saint-Sulpice, où avait commencé l'apostolat si fécond du P. Libermann ; les premiers membres de la Congrégation furent tout naturellement ceux qui avaient partagé son apostolat. Nous avons été appelés à les suivre, nous devons marcher sur leurs traces, en correspondant fidèlement comme eux à notre sainte vocation.

« Après avoir donné une idée du genre de sainteté du Vénérable Père, l'orateur a résumé son esprit dans ces trois mots qui forment l'abrégé de son testament spirituel : CHARITÉ, FERVEUR, SACRIFICE ! Voilà les vertus à la pratique desquelles nous devons spécialement nous appliquer.

« Enfin, nous a dit le R. P. Le Vasseur, l'intercession de notre Vénérable Père est puissante et dévouée. Elle deviendra glorieuse, si nous obtenons de lui de nombreux miracles. Tâchons de les mériter, surtout par notre humilité. »

Écrits du Vénérable Père.

Dans un des derniers *Bulletins*, on a annoncé la publication des opuscules spirituels de notre Vénérable Père (n° 50, t. II, p. 920). En dehors de ces écrits, il en restait quelques autres de moindre importance pour le public, mais précieux cependant pour la Congrégation. On les a édités à part, dans un supplément de 340 pages, que l'on pourra faire relier à la suite du volume précédent.

Prix de ce supplément : broché, 1 franc ; les deux volumes réunis, 3 fr. 50. — S'adresser à la Procure générale.

Images et reliques du Vénérable Père.

Nous avons déjà parlé des images et du calendrier à effeuiller, édités par les soins du R. P. Grizard et des novices, pour faire connaître davantage notre Vénérable Père.

On vient de faire imprimer dans le même but, à Saint-Michel, de petites feuilles de propagande que nous engageons nos confrères à répandre autant que possible autour d'eux. Ce sont des images représentant notre Vénérable Fondateur sur son lit de

mort, et portant, avec son testament spirituel, une parcelle de ses vêtements, puis, au revers, un abrégé de sa vie.

Plus que jamais, c'est le moment de faire violence au ciel pour obtenir de Dieu qu'il fasse éclater les vertus de son humble serviteur. Pour cela, recourons avec ferveur à son intercession, et portons aussi les fidèles à y recourir avec confiance, pour les grâces qu'ils peuvent avoir à demander dans l'ordre spirituel ou temporel.

Nous pouvons offrir gratuitement à nos confrères autant de feuilles qu'ils pourront en désirer. S'adresser également au noviciat : Grignon-Orly, par Choisy-le-Roi (Seine.)

FONDATEMENTS NOUVELLES

Communauté du B. Fisher aux îles Açores.

On sait que la nouvelle loi militaire du 15 juillet 1889 accorde la dispense du service aux jeunes gens qui, avant l'âge de dix-neuf ans révolus, ont établi leur résidence à l'étranger, hors d'Europe (art. 50). A l'exemple d'autres instituts religieux, la Maison-Mère s'était aussitôt préoccupée de fonder un établissement où nos jeunes aspirants pussent au besoin jouir du bénéfice de cette exemption. Le Très Révérend Père avait tout d'abord pensé aux îles Açores, qu'il a eu l'occasion de voir à plusieurs reprises, dans ses voyages sur mer. Cependant, la pointe du Maroc paraissant offrir plus d'avantages, à cause de son rapprochement de l'Europe, il envoya le P. Eigenmann, au mois de juin 1891, visiter dans ce but la ville de Tanger. Mais une fondation dans ce pays eût exigé des dépenses considérables, car on ne pouvait y entreprendre aucune œuvre.

Sur ces entrefaites, un pieux ecclésiastique des Açores, M. l'abbé Jose Maria Eloy do Rego, vint, de la part de l'Évêque, trouver le P. Eigenmann à Porto, pour le presser d'accepter la direction d'une maison d'éducation à Ponta-Delgada, capitale de San-Miguel, île principale de l'archipel. Dans cette île, vivaient retirées de pieuses demoiselles, issues en ligne collatérale du Cardinal Fisher, martyrisé en Angleterre par Henri VIII, en 1535; et n'ayant pas d'héritiers, elles désiraient consacrer une grande partie de leur fortune à la fondation d'une institution

catholique, sous le titre de leur Bienheureux ancêtre. Le P. Eigenmann s'empressa d'en écrire au Très Révérend Père le 16 juillet, et le Conseil voyant là une occasion providentielle d'établir la maison que l'on avait en vue, accueillit favorablement ces propositions, sous la réserve toutefois de ne commencer que par les classes inférieures (Conseil du 20 juillet 1891).

Cependant, avant de rien conclure d'une manière définitive, on crut devoir envoyer un Père à San-Miguel, pour visiter sur les lieux ce qu'il serait possible de faire. Le P. Rulhe, chargé de cette mission, se rendit le 15 août aux Açores, et sur le rapport favorable qu'il lui adressa, la Maison-Mère accepta la fondation proposée, par décision du 15 septembre, jour octave de la Nativité de Marie.

Le P. Schurrer, désigné pour aller préparer cette fondation, est parti de Lisbonne le 20 novembre pour Ponta-Delgada. Il a été reçu avec la plus grande bonté par l'administrateur du diocèse, qui porte lui-même le nom de Fisher. Le 5 janvier, sont allés le rejoindre les PP. Fixel et Cancellà, avec M. Masl scolastique, les FF. Justino et Urbano; et le 15 s'est ouvert le nouveau collège, sous le nom d'*Institut Fisher, rua do Mercado*, 19.

Maison de S.-François de Sales, à Lisbonne.

Depuis longtemps déjà on sentait la nécessité d'avoir à Lisbonne une maison qui pût servir de pied-à-terre aux nombreux Pères et Frères de passage dans cette ville, et de résidence habituelle à nos confrères chargés de la procure des Missions du Congo portugais. Le développement qu'ont pris ces Missions et les rapports fréquents que l'on était, par suite, obligé d'entretenir avec le gouvernement, rendaient cette fondation de plus en plus nécessaire. Son Excellence le Nonce apostolique crut même devoir écrire au Très Révérend Père, pour le presser de ne pas la différer davantage. Nous donnons ici cette lettre, qui témoigne de toute la bienveillance du Prélat pour nos confrères du Portugal.

Lisbonne, le 23 septembre 1891.

Très Révérend Père Supérieur général,

Je suis, ici et à Cintra, témoin du grand bien que font chaque jour vos fils. Soit à la campagne, soit en ville, votre Institut du

Saint-Esprit se distingue par sa piété et son dévouement. Le P. Rooney, qui est supérieur à la *Quinta do Bom Despacho*, près de Cintra, se multiplie pour ainsi dire pour faire le bien. Les Frères laïques se conduisent d'une manière admirable.

Mais c'est nécessaire, je vous le dis franchement, qu'ils aient un pied-à-terre à Lisbonne. Le bon Père finira par ruiner sa santé; et le soin qu'on doit prendre continuellement des affaires de la Mission du Congo ne pourra être utile, si on ne pense à leur donner un pied-à-terre à Lisbonne. La chose me semble si nécessaire à faire, que sans cela je doute que les affaires se puissent continuer avec efficacité. Spécialement pour les Missions, il faut un homme qui soit continuellement sur place, parlant aux hommes du gouvernement et qui les dispose habilement en faveur des Missions et des missionnaires. Voilà donc ce que je demande avec confiance; et, pour ma part, je ne manquerai d'aider à ce but. Du reste, je vous prie, mon Révérend Père, de me recommander au Seigneur, et je demeure avec le plus profond respect,

Votre très humble et dévoué serviteur.

‡ D. JACOBINI, *Archev. de Tyr, Nonce apost.*

Nous ne pouvions ne pas nous rendre aux vives instances de ce digne prélat. Le T. R. Père lui répondit donc que nous étions tout disposés à commencer aussitôt que possible cette nouvelle fondation et qu'il verrait, à son prochain voyage en Portugal, comment réaliser ce projet.

De leur côté, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui venaient d'ouvrir une maison d'éducation au centre même de Lisbonne, dans l'ancien hospice irlandais de Saint-Patrice, n'avaient pas de plus grand désir que d'avoir de nos Pères pour la direction spirituelle de cette œuvre et de celle de Carnide. Et elles avaient même fait des démarches dans le but de nous trouver une habitation convenable.

A son arrivée à Lisbonne, le T. R. Père alla visiter la maison qui nous était proposée et la trouva bien convenable, du moins pour commencer. On la loua aussitôt et nos Pères en prirent possession le lendemain de l'Épiphanie, 7 janvier. Elle est située *rua San Thiago*, 9, presque en face de l'église du même nom.

En souvenir de la visite du T. R. Père, la nouvelle communauté a été placée sous le vocable de saint François de Sales, et son inauguration a eu lieu le jour de sa fête. Elle était

présidée par Mgr Quesada, heureux de nous témoigner, en son nom et au nom de M^{me} la comtesse de Camarido, l'intérêt qu'il porte à la Congrégation. Il était accompagné de M. l'abbé Quesada, son frère, et de M. le Curé de la paroisse de San-Thiago. Ce dernier, qui a connu autrefois nos confrères à Santarem, et qui est animé des meilleurs sentiments à leur égard, s'est empressé de mettre son église à leur disposition. En dehors des affaires de la procure et de la direction spirituelle des maisons des Sœurs de Saint-Joseph, nos Pères pourront encore faire beaucoup de bien par leur ministère. Nous sommes d'ailleurs heureux d'ajouter que cette nouvelle fondation a été vue avec satisfaction et par les familles catholiques de Lisbonne et par les nombreux ecclésiastiques qui connaissent la Congrégation, ainsi que par Son Em. le Cardinal-Patriarche et Mgr l'Archevêque de Mitylène.

La communauté de Saint-François de Sales se compose du P. Rooney, comme supérieur et procureur de nos Missions; du P. Grappe, aumônier du noviciat des Sœurs de Saint-Joseph de Carnide et de leur pensionnat de Lisbonne; et des FF. Estevao et Arsenio, chargés, le premier, des commissions et, le second, du service intérieur.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

SIERRA-LÉONE (*suite*).

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE BOFFA

JANVIER 1890. — JANVIER 1892

1. Personnel. Maladies. Décès. — 2. Ministère. Baptêmes. — 3. Influenza. Tous malades. — 4. Premières communions. Fêtes. — 5. Visites du R. P. Blanchet. Ses maladies. Confirmation. — 6. Visites du gouverneur. — 7. Chèvres condamnées et remplacées par un troupeau de vaches.

1. — A l'époque de notre dernier *Bulletin* (déc. 1889), le P. Sutter restait seul à Boffa avec les FF. Jacques et Valentin. Le P. Raimbault était parti pour la France depuis le 14 mai 1889, et le P. Boyce, après trois mois et demi de séjour à Boffa, nous avait quittés pour aller à Sierra-Leone, se faire soigner la main gauche, affreusement mutilée par un coup de fusil parti entre ses mains.

Ce ne fut qu'au bout de treize mois de solitude que le P. Sutter reçut en novembre 1890 de Sierra-Leone les PP. Feger et Curtil. Trois jours après son retour au Rio-Pongo, le P. Féger était repris d'une fièvre bilieuse hématurique. Grâce à Dieu, nous réussîmes à le conserver encore à la vie, et, un mois après l'accès, il se trouvait assez fort pour pouvoir se mettre en route pour France (voir *Bulletin*, n° 41, 1891). Quant au P. Curtil, après dix mois seulement de séjour au milieu de nous, il succombait le 1^{er} septembre dernier, par suite d'une fièvre bilieuse hématurique.

2. — On comprend aisément qu'au milieu de ces pénibles circonstances, où tour à tour la maladie et la mort vinrent diminuer notre personnel, le ministère auprès des adultes ait dû en souffrir. Pour le moment, nous ne comptons que 50 baptêmes, moitié moins que les deux années précédentes. A cela cependant il faut ajouter onze catéchumènes qui viennent assez régulièrement au catéchisme, et que nous espérons pouvoir baptiser bientôt.

Pour une raison ou pour une autre, les Noirs nous appellent toujours auprès de leurs malades. Ainsi nous avons pu baptiser à Boffa deux adultes, et un enfant à l'article de la mort. Cinq autres baptêmes de moribonds, dont deux d'adultes, ont été faits par d'anciens enfants de la Mission.

Sur 14 décès enregistrés, il y en a deux de nos anciens élèves et deux autres appartenant encore à la Mission, mais morts dans leur famille, l'un par suite d'une douloureuse extraction de glandes où le tétanos s'était mis, et l'autre par suite de l'influenza.

3. — C'est en avril et en mai 1890, que cette épidémie a fait son apparition dans nos parages. Sur les 60 enfants présents, pas un seul n'a été épargné. Ceux qui l'ont eu le moins fort sont restés couchés de deux à trois jours et les autres jusqu'à huit. Le F. Jacques, qui en avait été aussi fortement atteint, a dû garder la chambre pendant plus de quinze jours. Grâce à Dieu, nous n'avons eu à déplorer que la perte de l'enfant dont il a été parlé plus haut.

En mai 1891, nous avons eu aussi une épidémie de fièvre scarlatine. Avec des soins énergiques, nous avons réussi à sauver tous les enfants qui en ont été atteints.

4. — Pendant les années 1890-1891, et les deux fois à la fête

du saint Cœur de Marie, 19 enfants ont eu le bonheur de s'approcher pour la première fois de la sainte Table. Qu'elles étaient radieuses, en ce jour, ces petites figures noires qu'un petit costume blanc faisait encore mieux ressortir ! L'assistance, chaque fois, a été nombreuse. La plupart encore païens étaient accourus par pure curiosité pour voir la belle cérémonie ou assister à la première communion d'un de leurs enfants ou de leurs parents.

Les fêtes du Saint-Sacrement et de Noël n'attirent guère moins de monde. Le canon, il est vrai, se fait entendre en ces circonstances pour appeler tous les gens d'alentour.

5. — En février 1890, nous arriva de Sierra-Leone notre provicaire, le R. P. Blanchet. Mais, après quatre semaines de séjour à Sangha, il tombait malade par suite d'une fièvre hématurique. Heureusement, l'accès fut bientôt conjuré à l'aide de kinkéliba et de quinine; et, huit jours après, le cher Père était debout.

Il n'en fut pas de même cinq semaines après, à la réapparition de la même fièvre. Le 25 mai, saint jour de la Pentecôte, en l'entendant entonner le *Gloria* et le *Credo*, d'une voix puissante encore, personne n'aurait pu deviner que le surlendemain il serait aux prises avec une fièvre aussi forte. Cette fois, la fièvre résista à tout traitement pendant quatre jours. Et, sans l'intervention de saint Édouard, le kinkéliba et la quinine auraient-ils peut-être échoué. Cependant huit jours après l'accès, le cher Père se voyait assez fort pour se rendre à Sierra-Leone et s'y guérir tout à fait. Après la mort du P. Curtil, n'ayant pas de Père disponible à nous envoyer, il nous revint encore le 11 septembre 1891. « Je ne comptais pas revenir au Rio-Pongo cette année, disait-il dans une petite allocution adressée aux enfants à la chapelle, mais l'homme propose et Dieu dispose. »

A quelque chose malheur est bon ! Nous avons donc eu ainsi le bonheur de revoir notre cher P. Supérieur au Rio-Pongo et de le posséder pendant quatre semaines.

Aussitôt les nouveaux Pères arrivés à Sierra-Leone, le P. Lorber s'empressa de nous envoyer le P. Joguet, nouveau profès, afin de permettre au R. P. Blanchet de retourner à Frectown, où des affaires sérieuses réclamaient sa présence. Le dernier dimanche de septembre (27 sept.), il avait conféré la confirmation à 22 nouveaux baptisés.

6. — Le 11 janvier 1891, nous avons eu la visite de M. Ballay, gouverneur de Conakry. Après lecture d'un petit compliment improvisé à la hâte, il examina les enfants. Son impression ne dut pas être mauvaise, puisque de retour à Conakry, il nous alloua une somme de 2 000 francs pour 1891. Au mois de juillet suivant, il revint de nouveau, accompagné de M. de Lamothe, gouverneur du Sénégal et de quelques officiers de marine. Tous ces messieurs furent unanimes pour dire que notre œuvre est belle, mais incomplète : il nous faudrait, ajoutaient-ils, une école de filles comme au Gabon. Espérons que nous aurons un jour les ressources nécessaires pour l'établir.

Une statistique approximative du Rio-Pongo, faite par les soins de l'administration, estime que ce pays compte près de 60,000 habitants. Pour alimenter nos écoles, nous n'aurions donc pas besoin de faire appel aux autres rivières du Sud. D'ailleurs, les 65 élèves que nous avons, si nous en exceptons 2, sont du Rio-Pongo.

7. — Depuis quelques années, on essaie de toutes les façons d'utiliser les 49 hectares de terre que possède la Mission, soit en y plantant des colas, des caféiers ou autres arbustes ; soit encore en y faisant des plantations de riz, de manioc, de tabac, etc. Mais jusqu'ici ces divers essais n'ont guère été couronnés de succès. Nos biques, contentes de trouver un joli plant vert, abrité par des touffes d'herbes desséchées par le soleil des tropiques, s'en régalaient à nos dépens. On les chassait, on les corrigait d'importance ; mais les capricieuses bêtes ne s'en allaient plus loin que pour faire subir le même sort à quelque autre plante. Force nous fut donc de mettre un terme à ce vandalisme. A l'unanimité elles furent condamnées à disparaître de nos confins. Cependant, pour utiliser nos nombreux pâturages, elles furent remplacées par des bêtes moins nuisibles. Quatre vaches et six génisses font aujourd'hui l'ornement de notre basse-cour : elles sont plus dociles à la voix du gardien et plus utiles à la Mission.

STATION DE SANGHA

JANVIER 1890. — JANVIER 1892

Changements de personnel. Maladies. Épreuves.

Depuis le dernier *Bulletin*, la station de Sangha a vu plusieurs Pères se succéder les uns aux autres. Après la mort du P. Lacut (12 novembre 1889), le ministère auprès des adultes fut continué par les PP. Stoll et Feger; mais l'un et l'autre, par suite de leur mauvaise santé, durent bientôt quitter le Rio-Pongo : le premier, le 25 février 1890; et le second, le 5 mars.

Depuis le 2 mars 1890 jusqu'au 3 juin de la même année, le P. Blanchet resta seul à Sangha, et c'est alors qu'il fut atteint de la fièvre bilieuse dont nous avons parlé plus haut. L'arrivée du P. Boyce, le 31 mai 1890, permit au P. Blanchet de retourner à Sierra-Leone; jusqu'au 20 novembre 1890, la station de Sangha fut desservie par le P. Boyce. Après son départ pour Sierra-Leone, le P. Curtil et le P. Sutter continuèrent à tour de rôle à desservir cette station. La courte apparition du P. Erhardt au Rio-Pongo, du 20 mars au 24 août 1891, permit de laisser un Père et un Frère à poste fixe à Sangha. Le départ du P. Erhardt pour la France et la mort du P. Curtil, nous ont obligés de fermer provisoirement cette station. Cependant, pour ne pas abandonner les catholiques qui s'y trouvent, le P. Sutter y va tous les quinze jours. Espérons que bientôt les épreuves finiront pour cette pauvre station et qu'à l'avenir, le bon Dieu lui demandera moins de sacrifices.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE CONAKRY

FÉVRIER 1890. — JANVIER 1892

1. Envoi du P. Raimbault pour fonder la Mission. Concessions de terrain faites par le gouvernement. Motifs de cette fondation. — 2. Travaux de construction. Ouverture de l'école. Nombre des enfants internes et externes. Subvention accordée pour les écoles. — 3. Une chambre sert de chapelle. Assistance à la messe le dimanche. Temple protestant. — 4. Arrivée du P. Erhardt. Ministère extérieur. Résultats. Première fête de Noël, messe de minuit. — 5. Rapports extérieurs. Bonnes dispositions du gouvernement. Cadeaux de premier de l'an. — 6. Départ du P. Raimbault. Abandon temporaire de la Mission. Retour en France du P. Erhardt. — 7. Inauguration et bénédiction de l'hôtel du gouvernement. — 8. Hospitalité accordée aux missionnaires. — 9. Nouvelle organisation de la colonie.

1. — La fondation de la Mission de Conakry (1) remonte au mois

(1) Voir *Bulletin*, n° 48, t. II, p. 856.

demandèrent avec instance qu'on leur fit la classe le soir, après leur travail, promettant de rétribuer l'instituteur. Des livres anglais et français furent achetés à cet effet; mais jusqu'ici les circonstances n'ont pas permis l'ouverture de ce cours spécial. Il sera établi aussitôt que possible; ce sera pour nous un moyen de nous mettre en rapport avec ces jeunes gens, et peut-être d'en convertir quelques-uns. Le gouvernement nous confia tout de suite une dizaine d'otages venus de Grand Bassam et d'Assinie, Nous avons, par ailleurs, quinze enfants du pays, ce qui portait le nombre de nos internes à 25. Ce n'est point faute de demandes que ce chiffre n'a jamais été dépassé, mais uniquement parce que le local et nos ressources ne nous permettaient pas d'aller au delà.

4. — Aussitôt les classes commencées, l'Administration nous accorda une subvention mensuelle qui suffisait largement à l'entretien de nos 25 enfants. Sans aucun doute, cette même subvention sera inscrite au budget de la colonie pour l'année 1892. Mais nous attendons quelque chose de plus. D'après des promesses formelles et écrites, émanées du Sous-Secrétariat d'État des Colonies, nous espérons un traitement fixe pour le supérieur de la Mission, en qualité de curé de Conakry, et un subside particulier pour la construction des bâtiments scolaires et d'une chapelle.

3. — Jusqu'ici une chambre à l'étage nous servait de chapelle. Faute d'un ciboire ou d'une custode, nous ne pûmes, pendant près d'un an, conserver le Saint Sacrement. Pour permettre aux personnes du dehors d'entrer, le dimanche, dans notre petit oratoire, force nous était de placer sous la véranda la moitié de nos enfants ainsi que notre harmonium. L'espace réservé aux assistants était toujours occupé. Les Wolofs, moins difficiles que les autres, s'étaient fait une habitude de rester sous la véranda opposée à celle des enfants; nous y mettions des bancs, et ils assistaient ainsi à la messe à travers une fenêtre. Les Européens et même quelques dames apparaissaient de temps en temps. L'une d'elles se montrait très régulière; il lui fallait un certain courage pour rester trois quarts d'heure dans cette chambre surchauffée pressée contre les Noirs.

Les protestants possèdent un temple tout [près de l'hôtel du gouverneur. Il est surmonté d'une croix, ce qui fait croire aux

de février de l'année 1890. Le gouvernement français venait de choisir cette petite presqu'île pour y établir le chef-lieu des Rivières du Sud, suivant le nom qui leur était donné, à cause de leur situation, par rapport au Sénégal. Il importait d'autant plus d'y fonder une station de missionnaires que la position menaçait d'être prise par les sectes protestantes ou antireligieuses.

C'est alors que le T. R. Père désigna le P. Raimbault pour aller commencer cette œuvre. Il écrivait à ce sujet à Mgr Barthet, le 24 janvier 1890 : « Dites au P. Raimbault, en réponse à sa lettre du 4 janvier, qu'il doit donner suite à ce qui a été convenu pendant qu'il était en France, c'est-à-dire, se rendre aussitôt que possible à Conakry, pour y jeter les fondements d'une bonne station. »

Ce Père y arrivait le 8 février, à bord d'un aviso, sur lequel M. Clément-Thomas, alors gouverneur du Sénégal, lui avait accordé le passage gratuit, à la demande de Mgr Barthet. Tout le monde fut heureux à Conakry de l'arrivée du missionnaire.

2. — Obtenir deux concessions distinctes, une pour les Pères, l'autre pour les Sœurs, ne fut qu'une simple formalité. Le gouvernement local tenait beaucoup à notre installation au point de vue spécial des écoles. Il semblait opportun de profiter de ces bonnes dispositions. En outre, la nécessité d'une école de filles, au milieu du peuple Soso, pour laquelle le conseil général du Sénégal venait d'accorder 5.000 francs et l'utilité de devancer les protestants qui, depuis deux ans, demandaient un terrain à Conakry, ont été les principaux motifs qui firent entreprendre cette nouvelle fondation.

3. — Malgré une dysenterie opiniâtre qui obligea le P. Raimbault à garder la chambre pendant six semaines, les travaux de construction furent poussés activement, grâce au concours actif et intelligent de M. Couteau, créole de Saint-Louis du Sénégal, entièrement dévoué aux missionnaires. Le 14 juin 1890, la maison à étage, qui mesure 16 mètres de long sur 4 de large, était assez avancée pour permettre au Père de s'y installer avec un instituteur indigène et une quinzaine d'enfants. Les classes commencèrent dès le lendemain. Au bout de trois semaines, l'école était fréquentée par vingt et quelques externes, presque tous engagés, soit dans la milice, soit au service des Européens.

Les Sierra-Léonais, de jour en jour plus nombreux à Conakry,

voyageurs qui l'aperçoivent de la mer que c'est l'église catholique. Il est à souhaiter que nous aussi nous puissions avoir bientôt notre église ou tout au moins une chapelle.

4. — Après neuf mois de solitude, le P. Rimbault recevait dans la persoune du P. Erhardt, profès de 1890, un auxiliaire utile et précieux. Celui-ci prit immédiatement la direction de l'école et des enfants. Outre le catéchisme tous les jours et les conférences le dimanche, il faisait aux plus avancés six heures de classe par semaine. Le P. Supérieur, sachant l'anglais et le soso, connaissances indispensables pour le moment à Conakry, put alors se livrer davantage au ministère extérieur. Le résultat des quelques mois de cet apostolat a été quatre baptêmes d'enfants, la découverte et le retour de plusieurs brebis égarées, la préparation de huit adultes baptisés plus tard et la mise en train de trois mariages.

Après l'arrivée du P. Erhardt, il fut possible de donner un peu plus de solennité aux différentes fêtes qui se présentèrent. La fête de Noël, comme il est juste, fut de toutes la plus brillante. Rien de ce qui avait été demandé en France pour la circonstance n'était encore arrivé. Il fallut donc nous ingénieur. Aidés de nos enfants et de trois jeunes filles des Sœurs de Sierra-Leone, en vacances dans leurs familles, nous pûmes improviser une illumination et un décor goûtés des noirs et même des blancs. L'autel avait été dressé à l'extrémité de la véranda de la façade principale. Le reste de la galerie était couvert de nos bancs et de nos chaises et de celles que les commerçants avaient bien voulu nous prêter. La messe fut chantée par le P. Erhardt, et le P. Rimbault touchait l'harmonium. Blancs, mulâtres et noirs se partagèrent les cantiques et les morceaux de plain-chant. A l'offertoire, un solo de flûte, exécuté par un de nos anciens enfants, impressionna agréablement l'assistance. Il y eut une quinzaine de communions, et la quête fut fructueuse. Bon nombre de païens et quelques musulmans attirés par la curiosité, ne purent trouver de place; ils se contentèrent de regarder à distance.

5. — Suivant la recommandation de notre Vénérable Père aux premiers missionnaires, nous avons toujours eu de bons rapports avec les commerçants et les autorités civiles. Plusieurs chefs d'administration ont déjà été changés. M. Bayol, premier

gouverneur de la colonie des Rivières du Sud, n'a fait qu'apparaître à Conakry ; il a été remplacé par M. le docteur Ballay qui, dès le commencement, a témoigné de l'intérêt à notre œuvre. Il a augmenté de 2 000 francs la subvention accordée à nos écoles en 1890. Au premier de l'an, il a donné 100 francs à nos enfants qui étaient allés lui souhaiter la bonne année, conduits par le P. Erhardt. Un mois plus tard, il remettait 100 autres francs au P. Raimbault pour les enfants du Rio-Pongo, qu'il avait visités lors de son voyage dans cette contrée. Les deux maisons de commerce, installées à Conakry au début de la Mission, une française et l'autre allemande, se sont montrées de leur côté très généreuses vis-à-vis du fondateur.

6. — On se rappelle, sans doute, que les journaux ont reproché à M. Ballay de nous avoir chassés de Conakry. On l'accusait de favoriser les protestants, au détriment de l'influence française et du catholicisme. Nombre de rédacteurs de journaux allèrent à la Maison-Mère demander des explications sur cette affaire. La Chambre des députés même s'en émut. Or, il n'y avait en tout cela que des bruits mal fondés. Si la station a été quelque temps suspendue, c'est par suite de circonstances tout à fait indépendantes de M. Ballay.

Voici ce qui en est : le P. Raimbault étant tombé dangereusement malade a dû rentrer en France, au mois de mars. Le P. Erhardt, qui restait seul, a alors reçu l'ordre du R. P. Blanchet de se rendre dans le Rio-Pongo, avec une partie des enfants. Voilà toute l'affaire. Le gouvernement, dans cette circonstance, fit au contraire des démarches pour pouvoir garder le P. Erhardt à la tête de l'école. Ce Père a fait deux enterrements et douze baptêmes avant d'aller dans la Mission du Rio-Pongo. Les fièvres qu'il y avait contractées l'ont malheureusement obligé de revenir en France.

7. — Au mois de mai 1890, après l'achèvement des travaux, eut lieu l'inauguration de l'hôtel du Gouvernement qui n'a pas coûté, dit-on, moins de 200.000 francs. La cérémonie fut religieuse et profane. Le Gouverneur, après avoir répondu au discours du Directeur des Travaux publics, s'adressa au P. Raimbault en ces termes : « Monsieur l'abbé, vous êtes ici parmi nous le seul et digne représentant de notre religion ; je vous serais donc reconnaissant de vouloir bien vous joindre à nous,

dans la circonstance, pour appeler, sur la maison où je vais entrer, les bénédictions du Ciel. » Le Père lui répondit :

J'accepte avec bonheur de faire la cérémonie à laquelle vous m'invitez. Je suis heureux et fier d'être appelé à l'honneur de bénir la résidence du Représentant de la France dans ce pays. Ce sera un des plus agréables souvenirs du mon apostolat sur la côte occidentale d'Afrique.

Vous avez compris, Monsieur le Gouverneur, qu'en prenant possession, au nom de la France, de ce vaste et bel édifice, il convenait d'appeler d'abord les bénédictions d'en Haut. C'est là un acte chrétien qui vous honore, vous et l'administration. Cette bénédiction sera le gage assuré d'une assistance particulière de la Providence en faveur du Gouvernement qui l'a demandée, si surtout, fidèle à ses traditions d'autrefois, il favorise le catholicisme dans ces contrées en même temps qu'il y fera pénétrer le progrès et la civilisation.

Cette journée du 27 mai fut tout entière à la joie. Dans la soirée, il y eut danses, courses et feu d'artifice; et à la nuit tombante, un banquet où force toasts furent portés sous l'influence du champagne.

8. — Conakry est placé sur la ligne des deux compagnies à vapeur subventionnées par l'État et qui, depuis deux ans, font le service de la côte occidentale d'Afrique. Déjà un bon nombre de nos confrères du Gabon et du Congo, et quelques missionnaires de Lyon, nous ont fait le plaisir de descendre à la Mission. Une fois, entre autres, nous étions douze à table. Ce sera toujours avec la plus vive satisfaction que nous offrirons l'hospitalité à nos chers confrères d'Afrique.

9. — Un décret récent a changé la dénomination du pays. Voici à ce sujet ce qu'a publié le *Journal officiel* du 19 décembre 1891.

Les possessions françaises de la côte occidentale d'Afrique, comprises entre la Guinée portugaise et la colonie anglaise de Lagos, sont organisées par un décret qui leur donne le nom de *Guinée française et dépendances*.

L'administration supérieure de cette colonie est confiée à un gouverneur, qui est, en outre, chargé de l'exercice du protectorat de la république sur le Fouta-Djallon.

La colonie de la Guinée française et dépendances comprend trois groupes distincts qui sont administrés, savoir : 1^o la Guinée française proprement dite (actuellement dénommée Rivières du Sud), par

un secrétaire général; 2^o les établissements de la côte d'Ivoire (actuellement dénommés Etablissements de la côte d'Or), par un résident; 3^o les établissements du golfe de Bénin, par un lieutenant-gouverneur. Ces fonctionnaires sont placés sous les ordres directs du gouverneur, qui peut leur déléguer tout ou partie de ses pouvoirs.

Chacun des trois groupes constituant la colonie de la Guinée française et dépendances conserve son administration propre et son budget local spécial.

Un conseil d'administration est constitué dans la Guinée française et dans les établissements du golfe de Bénin. Le gouverneur préside le conseil d'administration dans l'établissement où il se trouve.

— M. Ballay, gouverneur de troisième classe des colonies, en mission spéciale dans les Rivières du Sud et dépendances, est nommé gouverneur de la Guinée française et dépendances. — M. Ballot, administrateur principal de première classe des colonies, hors cadres, résident des établissements français du golfe de Bénin, est nommé lieutenant-gouverneur desdits établissements. (Décret du 22 décembre 1891.)

BAS-NIGER

COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-TRINITÉ, A ONITSHA

MARS 1890. — MARS 1892

1. Epreuves. Mort de la Mère Clotilde. Epidémie de dysenterie. Enfant noyée.
- 2. Incendie. — 3. Etat actuel de l'œuvre. Ecoles. Dispensaire. — 4. Enfants abandonnés. Catéchumènes. — 5. Fête du Très Saint-Sacrement. Pentecôte, baptême d'adultes et confirmation. Noël, confirmation. Le roi Idigo et sa famille. — 6. Femmes accusées de sorcellerie. — 7. Projets de fondation à Onitshaville. — 8. Voyage à Brass. — 9. Plantations de café. — 10. Guerre de la Compagnie du Niger contre les Abutshis. — 11. Arrivée des missionnaires protestants à Onitsha.

A défaut de bulletin, nous y suppléons par quelques extraits de la correspondance.

1. — Le 8 avril 1890, nous avons eu la douleur de perdre la bonne Mère Clotilde, supérieure de nos religieuses. Elle a rendu sa belle âme à Dieu, après avoir reçu tous les sacrements, en pleine connaissance. Elle était restée alitée pendant huit semaines, et, durant tout ce temps, bien accablée par la pensée qu'elle était devenue inutile à la communauté. Je lui avais proposé de rentrer en France pour se remettre; mais elle avait refusé, en objectant qu'elle voulait mourir chez les Noirs, avec lesquels elle

avait passé la moitié de sa vie. Sœur Marie Claver, qui était son assistante, la remplace comme supérieure. (28 avril 1890.)

Pendant six mois, nous avons eu à Onistha wharf la dysenterie à l'état d'épidémie. Elle a enlevé bon nombre d'indigènes et surtout d'enfants. Nous n'avons pas été épargnés non plus. Près d'une quinzaine de nos enfants en ont été atteints et huit d'entre eux ont succombé. Ça été une grande épreuve pour nous. (Lettre du 1^{er} avril 1890.)

La veille de la Pentecôte 1890, une de nos jeunes filles rachetées, âgée d'environ seize ans, s'est noyée en se baignant, et, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'elle n'avait pas été baptisée. Trois sœurs, dont l'une appartenant à la Mission des Pères de Lyon, et qui se trouvait en changement, d'air chez nous, ont été témoins de cette triste scène. Nous ne pouvons pas comprendre comment cette jeune fille a pu se noyer dans un endroit où elle s'était baignée auparavant. Nous croyons que le démon n'a pas dû être étranger à cet accident, car, dans la matinée, nous lui avons enlevé par le baptême neuf adultes très bien disposés. En outre, cette pauvre fille, en causant avec une autre qui a été baptisée, lui avait dit qu'elle aimait mieux rester païenne et adorer les idoles. Aussi cette mort a-t-elle frappé tout le monde.

2. — Tout récemment, nous avons eu une nouvelle et bien terrible épreuve. Un incendie a éclaté, le 10 septembre 1891, à six heures et demie du soir, dans notre magasin, où quelques-uns de nos jeunes gens étaient occupés à faire sécher du manioc. En moins d'une heure, la plus grande partie de notre établissement était dévorée par les flammes : le magasin de provision, la menuiserie nouvellement reconstruite, la remise qui contenait les planches, l'écurie et tout le bâtiment des orphelins, dortoir, école et matériel des classes, la chambre et tous les effets du P. Buendorf, y compris son bréviaire. Tous les matériaux préparés pour la fondation d'Agouléri, ainsi que pour l'hôpital ; des milliers de nattes, de bambous, etc., ont été consumés. Cinq barriques de vin, que nous venions de recevoir, ont été perdues également, de sorte que nous serons même bientôt privés du bonheur de célébrer le Saint-Sacrifice, si les missionnaires de Lyon ne peuvent nous céder du vin de messe.

Notre maison d'habitation n'est éloignée que de 2 mètres de

la maison des enfants. Si le vent avait tant soit peu changé de direction, elle serait devenue, comme le reste, la proie des flammes.

Comme toutes nos constructions sont couvertes de feuilles de bambou, le feu s'est répandu si rapidement qu'il nous a été impossible de sauver pour ainsi dire quoi que ce soit. Les flammes avaient une telle intensité qu'elles atteignaient les arbres les plus élevés. Au moment de l'incendie, les indigènes des environs, nos chrétiens en tête, sont accourus de toutes parts pour tenter de l'arrêter; mais leurs efforts, vraiment admirables, sont restés infructueux, à cause de la violence du feu.

Les Sœurs, arrivées aussi à la hâte, ont éprouvé une peine indescriptible. Deux d'entre elles, malades de la fièvre, avaient quitté leur lit pour tâcher de concourir au sauvetage.

Les garçons et les filles, ainsi que toutes les personnes rachetées par la Mission, poussaient des cris lamentables. Quelques-uns se roulaient par terre, d'autres priaient à haute voix : « Jésus, Marie. Joseph, sauvez-nous! O mon Dieu, ayez pitié de nous! » Effrayés par ce brasier de flammes et craignant que toutes la Mission ne fût engloutie, ils couraient, affolés, criant au secours!

Nous évaluons les pertes à plus de 8000 francs; et déjà nous ne savions comment arriver à couvrir nos dépenses les plus indispensables. (Lettre du 11 septembre 1891.)

3. — Si nous parvenons à réparer ce malheur, la Mission sera à peu près installée. Les Pères ont leur maison avec les dépendances nécessaires, et les Sœurs également. Il y a deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Nous avons en outre une chapelle convenable définitive, la plus belle de la rivière. Enfin nous avons établi un dispensaire où tous les jours nous prodiguons les soins aux malades. Mais cela ne suffit point. Il nous faudrait un hôpital pour y admettre ceux qui sont incapables de se présenter chaque jour à la Mission, soit à cause de la distance, soit à cause de la nature de leur maladie. En gardant ces malades, nous opérerions auprès d'eux un bien immense; car nous pourrions les instruire et les baptiser à l'article de la mort! (Lettre du 28 août 1890.)

Mère Marie Claver est l'âme la plus heureuse au milieu de

tout ce monde. Rien ne l'arrête ni ne lui répugne. Chaque jour, elle acquiert plus d'expérience, en y joignant un peu de théorie, qu'elle puise dans des livres de médecine. Elle finira par devenir très habile. Elle fait venir de chez elle tout ce qui peut lui être utile pour la pharmacie (1^{er} mars (1891).

Nous avons des enfants un peu de partout, et peut-être que si nous ne recevions pas tant d'autres malheureux, les gens seraient plus portés à placer leurs enfants chez nous. Mais aussi, si nous n'avions pas reçu ces pauvres âmes, nous n'aurions pas sauvé la moitié de celles que nous avons envoyées au ciel. (Lettre du 28 août 1890.)

4. — Les jeunes garçons rachetés sont de 28 à 30. Le nombre de ceux qui fréquentent l'école en qualité d'externes varie de 4 à 10. Le nombre des filles en 1890 était de 25, mais il a été réduit à 17 en 1891, par suite du départ de quelques-unes, retirées par leurs parents pour être mariées.

On nous envoie souvent de petits enfants dont les mères sont mortes dans l'enfantement. Sœur Charles en a trois maintenant, qu'elle nourrit au biberon, comme une bonne mère. Ces trois enfants absorbent pour 1 franc de lait par jour.

Si un jour nous pouvions faire dire à Onitsha et dans tous les villages des environs que nous recevons les enfants malades et les orphelins, il est certain qu'il en viendrait en foule. Nous espérons pouvoir faire cela dans l'avenir, mais actuellement nos ressources sont trop restreintes, et c'est à grand'peine que nous subvenons aux besoins de ceux que nous avons. Quelques-uns de nos enfants déjà mariés forment le commencement d'un village chrétien, quelques autres se disposent à les y rejoindre bientôt, et ainsi, nous l'espérons, notre petit troupeau se développera peu à peu.

Nous avons toujours une bonne trentaine de catéchumènes. Parmi eux se trouvent l'instituteur et sa femme, la femme d'un chef et sa fille. Tous étaient protestants. Le bien se fait, mais pour en réaliser davantage, il manque des missionnaires et des ressources. La moisson est amplement mûre.

Notre champ d'opération est l'un des plus favorables de l'Afrique. Les habitants de cette vaste préfecture sont encore à peu près tous païens.

5. — Pour la première fois, en 1890, nous avons eu le bonheur

de faire la procession du Très Saint-Sacrement. Sœur Marie-Claver s'était multipliée pour préparer et orner les autels. Elle est infatigable ! La fête a été très belle et a laissé de pieuses impressions dans le cœur de nos fidèles.

La veille de la Pentecôte de cette même année, nous avons eu 9 baptêmes d'adultes, et, le jour même de la fête, 3 premières communions et la confirmation de 22 personnes. Tout s'est passé de la manière la plus édifiante. La chapelle avait été très bien ornée par les Sœurs.

Notre fête de Noël (1891) a été très belle. L'ornementation de la chapelle, grâce à la Mère supérieure, ne laissait rien à désirer. Une grande crèche que sa mère lui avait envoyée a fait un effet magnifique.

Ce même jour, j'ai pu donner la confirmation à 17 de nos chrétiens. Idigo (1) et son grand fils ont fait leur première communion à la messe de minuit et ont reçu la confirmation avec les autres.

Ce bon chef a édifié tout le monde par ses saintes dispositions. Il tient parfois des conversations si pieuses qu'on se croirait en présence d'un vieux moine. Sa femme, qui est encore catéchumène, mais qui sera baptisée bientôt, l'a accompagné à Onitsha. Elle est très bien disposée. Sur le conseil d'Idigo, elle a tenu à faire une confession générale de tous ses péchés.

Le lendemain de Noël, il est allé visiter le roi et les trois plus grands chefs d'Onitsha, dans l'intention de les engager à se faire chrétiens. Revêtu de son bel habit de néophyte et portant au cou une belle croix, il a fait grande impression sur ces personnages. Partout, l'accueil le plus solennel lui a été fait. L'un des chefs même tira un coup de canon, et il se disposait à en tirer trois autres quand Idigo l'arrêta en lui disant qu'il n'était pas un dieu.

6. — Comme partout en Afrique, la sorcellerie joue ici un grand rôle. A la suite de la mort subite d'une jeune fille d'Onitsha, une esclave a révélé qu'elle avait été empoisonnée par une sorcière. Celle-ci a avoué le fait et dénoncé des complices. On est arrivé ainsi à savoir qu'un grand nombre de protestantes y étaient mêlées, ce qui a causé un vrai scandale pour

(1) Le *Bulletin* suivant des Agouleris raconte en détail la conversion de ce chef et la cérémonie de son baptême avec sept de ses enfants.

leur église. L'agent diplomatique consulta les indigènes pour savoir ce qu'il fallait faire des coupables, et tous décidèrent qu'elles devaient être bannies d'Onitsha. Vingt-quatre femmes furent alors chassées d'un coup. Le juge de la Compagnie, voulant se rendre compte de ce qu'il y avait de fondé en tout cela, fit comparaître devant lui les plus coupables et les interrogea. Leurs révélations lui parurent si extraordinaires et les faits si diaboliques, qu'il renonça à porter un jugement en règle et confirma simplement les mesures qui avaient été prises à leur égard.

Pendant plus d'un mois, tout le monde ici était saisi d'une vraie panique, et, malheureusement, la Mission en éprouva un contre-coup des plus fâcheux. Voici pourquoi :

Depuis notre arrivée ici, nous avions admis les femmes qui étaient chassées de la ville d'Onitsha pour raison de sorcellerie. Au wharf même, où ces scènes se sont passées, elles avaient la permission de séjourner. Il n'y avait donc, jusque-là, aucun inconvénient à les recueillir dans la Mission. Mais aussitôt que l'on eut appris les faits racontés ci-dessus et qu'on vit que nous continuions de garder ces sorcières, alors qu'elles avaient été chassées d'ailleurs, il y eut contre nous un mécontentement général. On s'était même proposé de venir en foule à la Mission pour en chasser ces pauvres femmes, mais on n'osa pas à cause de la Compagnie. A plusieurs reprises, on nous fit dire que les parents viendraient reprendre leurs enfants, ou bien que l'on ne nous en donnerait pas d'autres si nous gardions ces femmes à la Mission. Cependant aucune d'elles n'avait été nommée avec les autres devant le public. Malgré cela, on croyait que c'étaient de vraies sorcières, parce que, pendant l'année, une douzaine d'enfants étaient morts chez nous de la dysenterie, et l'on supposait tout naturellement que c'étaient elles qui les avaient fait mourir.

C'est pour en finir avec tous ces ennuis que, d'un commun accord, nous prîmes, à la date du 5 octobre 1890, la résolution de les éliminer de la Mission. Il y avait sept femmes et un vieillard, tous catéchumènes.

7. — Les habitants d'Onitshaville réclament de plus en plus une station chez eux. C'est, en effet, un peu loin pour eux de venir à la Mission, et pour nous d'aller chez eux, soit pour soi-

gner leurs malades, soit encore pour les instruire bien régulièrement. Nous avons déjà choisi un emplacement dans un quartier bien élevé de la ville ; mais quand les habitants des quartiers voisins l'eurent appris, ils se plaignirent de ce qu'on n'allât pas plutôt chez eux. Nous allons donc examiner encore une fois quel quartier offre le plus d'avantages, et y construire une case pour un Père et une autre pour y servir de chapelle. Déjà maintenant ils se présentent très nombreux au catéchisme que nous leur faisons une ou deux fois par semaine dans la case d'un chef. Les enfants surtout atteignent souvent le chiffre de 100 à 150. Nous espérons donc opérer un grand bien au milieu d'eux. (Lettre du 1^{er} avril 1890.)

Une autre tribu se réveille aussi, c'est celle des Nzubés. Ils ont tant insisté pour avoir quelqu'un pour les instruire que je me suis décidé à leur envoyer un catéchiste. C'est aussi un roi avec toute sa famille qui promet de se faire chrétien et déjà il a imité Idigo, en construisant avec son monde des cases en dehors de leur village, pour être plus tranquille. Cette tribu se trouve à moitié chemin, entre les Agouleris et Onitsha. (Lettre du 31 décembre 1891.)

8. — J'écris ces lignes de Brass, où je me trouve depuis le 30 janvier (1891). M. Toconsend, notre bienfaiteur, m'a écrit si souvent et dans des termes si engageants que j'ai fini par me rendre à ses désirs. C'est lui qui me donne l'hospitalité, et il est aux petits soins pour moi. Quoique protestant, il estime au plus haut point les missionnaires catholiques. Il a très bien connu Mgr Le Berre au Gabon. Il désire ardemment que nous établissions une mission à Brass, et c'est pour cela qu'il a tant insisté pour que je vinsse m'entendre avec lui.

Il m'a assuré que je trouverais auprès de tous les Européens un bon appui. Il se chargera lui-même, au moment voulu, de faire les démarches nécessaires. Les uns fourniront du bois, d'autres du zinc, etc., en un mot, ils s'uniront tous pour nous procurer le matériel d'une première installation. Plus tard, ils seront encore là pour nous aider. Je sais qu'ils tâcheront même de nous trouver des secours en Angleterre. M. Toconsend nous obtiendra autant de terrain que nous désirerons.

Un mot sur M. Toconsend. A Brass, il y a une douzaine de blancs, représentant trois compagnies anglaises. L'un d'eux est

chargé du télégraphe. M. Toconsend est à la tête de tous ces messieurs, par son ancienneté et son importance. De fait, il est le délégué du consul anglais résidant à Bouny, et comme tel, il règle les palabres des blancs avec les indigènes et ceux des indigènes du voisinage. C'est pour cela que ceux-ci l'appellent le gouverneur de Brass. Ils ont d'ailleurs toute confiance en lui. Il y a dix ans qu'il habite le pays. Ce n'est donc pas le premier venu qui nous fait des avances.

Avant de quitter Brass, j'ai baptisé une de ses filles. Plus tard, elle sera confiée à nos Sœurs, puis envoyée en France pour y achever son éducation.

Depuis une année, trois compagnies établies ici se sont unies et ont formé l'*African association*. La sienne en fait partie. Elles avaient espéré obtenir pour cette union une charte royale, à l'instar de la Compagnie du Niger, mais elle leur a été refusée par le gouvernement.

J'ai quitté Brass le 10 février, et je suis rentré à Onitsha le 16 du même mois, amenant avec moi quatre garçons appartenant à des chefs du pays et que m'avait trouvés M. Toconsend. Tous les quatre avaient déjà été baptisés par les ministres protestants. D'autres suivront probablement. M. Toconsend a voulu me montrer par là que nous serions bien reçus à Brass par les indigènes, si nous venions à nous y établir.

J'ai fait des arrangements avec l'agent général de l'*African association* pour le Niger. Au lieu de nous faire payer par tonne et par passager, de Brass à Atani, la somme de 5 livres sterling (125 fr.), elle ne demandera que 30 shillings. Elle nous cédera les marchandises au prix coûtant. Je viens de prendre dans cette Compagnie un tonneau de tabac, sur lequel nous faisons une économie d'un peu plus de 1000 francs, c'est-à-dire que l'ancienne Compagnie du Niger nous l'aurait vendu cela de plus. Atani, où se trouve le dépôt de cette nouvelle compagnie, se trouve à 4 lieues d'Onitsha.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'avoir à annoncer dans ce *Bulletin* la mort de deux Pères et d'un Frère.

Le P. Jean Studler, profès des vœux de trois ans, a succombé, à Tununguo, le 9 janvier dans sa vingt-cinquième année, après neuf ans de vie religieuse et cinq mois de profession, par suite de fièvre bilieuse.

Le F. Parfait Augustin, profès des vœux de cinq ans, est décédé à Chevilly, le 9 février, dans sa soixante et onzième année, après sept ans de vie religieuse et quatre ans, un mois de profession, par suite d'épuisement.

Le P. James O'Connor est mort à la Trinidad, le 10 février, dans sa trentième année, après treize ans de vie religieuse, un an et cinq mois de profession, par suite de phthisie.

Nous avons perdu également un postulant, petit scolastique de Merville, Jacques Kemfen, d'Aix-la-Chapelle, décédé le 31 janvier. Il a été emporté, en vingt-quatre heures, par une congestion pulmonaire, survenue à la suite d'une inflammation d'intestins. Son dernier cri a été celui-ci : « Je suis au ciel. *Alleluia! Alleluia!* » Puis il s'est doucement endormi en récitant un *Ave Maria*. (Lettre du P. Riaux, 31 janvier 1892.)

LE P. MARCOT

DÉCÉDÉ, A KITA, LE 21 OCTOBRE 1891

Résumé d'une notice composée par le P. Sornin, pour la *Semaine religieuse de Saint-Dié*.

Né au hameau de Bellegoutte, paroisse de Corcieux, le 19 février 1858, Prosper Marcot n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit son père et devint orphelin. Son enfance jusqu'alors s'était écoulée simple et modeste, sous la garde de parents chrétiens, au milieu des montagnes des Vosges. Après avoir fréquenté l'école primaire, il avait été appliqué aux travaux des champs.

Le lendemain des funérailles de son père, un de ses frères, vicaire à Uzemain, lui demanda s'il voulait s'en aller avec lui

pour apprendre le latin et devenir prêtre. Huit jours après, le jeune Prosper arrivait à Uzemain et se mettait à l'étude du latin, avec cette ténacité, à la fois ardente et paisible, qui formait un des traits de son caractère. Grâce à cette application soutenue, il put, au bout de huit mois, être admis en cinquième au petit séminaire de Châtel. C'était en octobre 1874. Après deux années passées dans cette maison, il commença sa troisième au Séminaire d'Autrey. Les palmarès de 1877 et 1878 surtout témoignent de ses succès et de la satisfaction de ses maîtres (1).

En 1880, il entre au grand séminaire de Saint-Dié. Là, d'après le témoignage d'un de ses condisciples, il ne perdait jamais une minute de son temps. En dehors des études ordinaires, il se livrait même avec ardeur à celle de la langue hébraïque, et compulsait les saints Pères et les commentateurs, pour mieux comprendre l'Évangile.

En lisant les récits des apôtres des régions lointaines, il sentait naître en son cœur un désir toujours croissant de se consacrer au salut des infidèles. Et, dans cette pensée, il s'exerçait à supporter les privations et les fatigues. Dur à lui-même, il était cependant plein d'attention pour les autres, et toujours d'un caractère aimable et gai.

Il s'ouvrit un jour de ses projets à son directeur de conscience, qui lui imposa un délai. Il avait reçu le diaconat sans qu'aucune décision lui eût encore permis de suivre ce qu'il considérait comme l'appel de Dieu.

Au moment d'être ordonné prêtre, il résolut de faire une nouvelle tentative auprès de son évêque lui-même pour obtenir l'exécutif tant désiré.

Je me présentai, dit-il, à l'évêché, le soir du jour où Mgr de Briey avait prononcé l'éloge funèbre du P. Antoine, mort pour la foi. La circonstance ne pouvait être plus favorable. Monseigneur me reçut de la manière la plus paternelle; mais il me dit qu'en ce moment il avait besoin de moi et que ma place était déjà marquée dans le mouvement ecclésiastique.

(1) Voici, du reste, le jugement que portait sur lui son professeur de rhétorique : « Les devoirs du jeune Prosper Marcot revêtent un cachet spécial de travail sérieux et profond. Chez lui, la forme est correcte, mais reléguée au second plan. Le fond est tout. Choses tendrement pensées, vivement senties, et exprimées dans un style de fer: voilà l'homme tout entier. »

Au lendemain de son ordination, le nouveau prêtre voulut, dans un pieux élan de son cœur aller mettre sous la protection de Notre-Dame de Lourdes, ses intentions et ses projets d'avenir apostolique. Il sentait le besoin de confier au cœur maternel de Marie ses inquiètes préoccupations au sujet d'une vocation qui lui paraissait compromise par une trop longue attente.

Si je ne suis pas digne de l'apostolat, écrivait-il à son retour, je chercherai, du moins, à me dépenser plus entièrement aux âmes qui me seront confiées.

C'est à Remiremont que le nouveau prêtre fut appelé à consacrer les prémices de son zèle. Aussitôt arrivé, il accepte volontiers les charges les plus pénibles du saint ministère. Il les demande même à ses confrères, toujours dans le but de s'exercer par là, comme il le disait lui-même, à son futur apostolat dans les missions d'Afrique.

L'abbé Marcot, écrit un des prêtres du diocèse qui l'ont le mieux connu, ne voyait que Dieu et les âmes. On lisait dans ses yeux noirs le *Da mihi animas* du véritable apôtre. Jamais je n'oublierai ce regard profond et pénétrant qui semblait brûler du feu de l'apostolat. Esprit droit, intelligent, perspicace, il ne se laissait pas effrayer par les difficultés qu'il pouvait rencontrer sur sa route. Aussi quel bien n'a-t-il pas fait à Remiremont ! Quels souvenirs et quels regrets n'y a-t-il pas laissés ! Il en recevait naguère encore le témoignage jusqu'au fond du Soudan !

Le P. Marcot, ajoute un autre de ses confrères, vicaire en même temps que lui à Remiremont, se trouvait chargé avec moi des catéchismes de garçons. Je le vois encore affirmant son autorité au milieu de cette génération de plus en plus laïcisée. Quel regard ! quel geste ! quel ton ! Il était bien de la race des apôtres, des grands cœurs, des esprits distingués, des amis fidèles. Aussi, n'est-il pas oublié dans la ville de Remiremont : les enfants, aujourd'hui grandis, s'en souviennent ; les malades, visités par lui, le bénissent, son curé le vénère, et nous, ses anciens confrères, nous le regrettons, nous le pleurons plus que tous les autres et autant que ses parents.

Il s'occupait aussi du patronage des filles ouvrières (Remiremont étant ville d'industrie), dirigées par les religieuses de Saint-Charles. Combien ont été formées à la piété par ses soins assidus ; les bonnes religieuses ne l'oublieront jamais. (Lettre de M. Marin, curé d'Avillers.)

Cependant, le futur missionnaire nourrissait toujours les mêmes désirs. Mais renvoyé d'année en année par son évêque, qui aurait voulu le conserver pour son diocèse, il courbait humblement la tête sous la main qui le retenait. Enfin, après trois années d'attente, Mgr de Briey finit par lui accorder l'autorisation de suivre sa vocation. Désireux d'être tout à Dieu et aux âmes, il veut être missionnaire religieux. Et l'Afrique étant jusqu'ici la partie du monde la plus délaissée, il se décide à entrer dans notre Congrégation, spécialement vouée aux missions de ce vaste continent. Aussitôt, par l'entremise du P. Sundhauser, supérieur d'Epinal, il fait sa demande d'admission au noviciat et, au mois d'octobre 1887, il entre à Grignon.

Malgré son désir de passer inaperçu, le nouveau novice ne tarde pas à se faire remarquer de ses confrères par une régularité parfaite, une ferveur solide, ce sens judicieux et pratique, cet esprit d'activité et d'initiative si précieux au missionnaire. Aux heures d'étude, on remarque en lui le travailleur acharné, le chercheur infatigable, nourri de la lecture des Livres saints, entassant notes sur notes, et ne laissant rien perdre des nouveaux trésors que lui offrent la théologie ascétique et le droit régulier. Aussi, un de ses confrères ne fut-il pas trop surpris de voir un jour, dans sa chambre, un rude cilice, portant les traces d'un fréquent usage.

Le missionnaire était prêt; son zèle allait pouvoir prendre l'essor.

Voici comment il expose, dans sa lettre de demande à la profession, l'objet de ses vœux et de ses ardentes aspirations.

Je suis entré dans la Congrégation avec le désir d'être employé aux missions d'Afrique les plus pénibles et les plus nécessiteuses. Ces dispositions n'ont pas changé et je sollicite la réalisation de ce désir comme une véritable faveur. Je demande encore comme une nouvelle faveur de faire en même temps que la profession les vœux privés perpétuels et le vœu de persévérance et de stabilité dans la Congrégation.

La divine Providence allait le servir à souhait. Après avoir émis ses premiers vœux le 26 août 1888, et fait une courte visite d'adieu dans le pays des Vosges, il s'embarquait à Bordeaux pour les missions du Haut-Sénégal.

Le 20 octobre 1888, il partait de Saint-Louis avec la première caravane de missionnaires qui devaient aller s'établir à Kita. Elle se composait, outre quelques officiers et tirailleurs sénégalais, de 4 Pères, 2 Frères et 12 jeunes Bambaras, enfants de la Mission de Saint-Louis. Ces derniers étaient destinés à former le premier noyau de la chrétienté naissante.

Enfin, après deux mois de fatigues et de dangers, ils arrivent au but : « Me voici donc dans la Mission où Dieu m'a envoyé par la voix de mes supérieurs, écrit le P. Marcot. Je ne puis que continuer à le remercier de toutes les grâces qu'il m'a accordées, en particulier pendant ce voyage... Je n'ai eu la fièvre que deux ou trois fois et encore assez légèrement. »

Dès l'arrivée, il faut se mettre à bâtir; le P. Marcot se fait maçon avec ses confrères.

Savez-vous comment on fait les maisons dans ce pays-ci, écrit-il gaiement? On prend quelques piquets fourchus, on les enfonce en terre sur trois rangs; on les réunit par des perches, attachées aux piquets avec des écorces de bois en guise de corde. Voilà la charpente-faite. On attache avec les mêmes cordes des bambous sur les perches, du haut et le long des piquets, les bambous sont recouverts de paille. Voilà la toiture et les murs terminés. On coupe la paille par-ci par-là pour ouvrir des portes et des fenêtres. Au lieu de fenêtres et de portes, on se sert de nattes en paille tressée, que l'on place de manière à les pouvoir ouvrir et fermer à volonté. Et voilà la maison bâtie sans tous les embarras de matériaux dont vous avez besoin en France.

Et il fait très bon dans notre maison! On y est à l'abri du soleil, et les courants d'air, ménagés en grand nombre, y donnent assez de fraîcheur, quoique le thermomètre marque actuellement 36° 1/2.

Après les pénibles labeurs des premières installations viennent des contre-temps de toute sorte. Une des pauvres cases est renversée par une tornade. Une nuit, le lion vient enlever les deux ânes de la Mission. Puis vinrent les maladies, les fièvres brûlantes de ces climats. A deux reprises, le cher P. Marcot fut à deux doigts de la mort.

Une série d'épreuves plus cruelles commença par la mort du P. Etienne Montel. Quelques mois après, c'était le tour du P. Guillet, supérieur de la Mission. Et le P. Marcot écrivait en annonçant cette douloureuse nouvelle : « Pourquoi ne suis-je

pas mort à sa place? Mon Dieu! je ne murmure pas contre votre sainte volonté; mais que le *fiat* est amer!»

Ce *fiat* lui sembla plus dur encore quand il se vit chargé du fardeau du supérieurat. En vain avait-il conjuré de « jeter les yeux sur un plus digne et plus capable », ses supérieurs avaient déjà pu apprécier tout ce que lui devait la Mission de Kita.

A la fin de 1890, au moment où ses vœux de trois ans allaient expirer, il demanda à être admis aux vœux perpétuels par une lettre pleine d'humilité et de détachement de lui-même. Cette lettre arriva à la Maison-Mère, avec la note suivante de Mgr Barthet :

Le P. Marcot est digne à tous égards de la faveur qu'il sollicite. C'est un religieux exemplaire, qui fait un excellent supérieur de communauté et qui pourra être plus tard, si Dieu lui prête vie, un bon vicaire apostolique du Soudan, quand il y aura lieu de détacher cette Mission du vicariat de Sénégalie.

Sous la direction du P. Marcot, en effet, l'œuvre de Kita sembla prendre un nouvel essor. Des constructions nouvelles en brique et en pierre, commencées en 1889, s'achevèrent rapidement. Après la classe et le catéchisme, le cher Père y travaillait lui-même avec une infatigable ardeur.

On le trouvait partout, dit le P. Abiven, au chantier avec les ouvriers, à la forêt cherchant des bois de construction, au catéchisme avec les enfants, dont il savait si bien se faire aimer. Et cependant, malgré ses occupations multiples, il trouvait moyen de prendre des notes sur les langues bambara et malinké, de remplir tous ses devoirs religieux avec une ponctualité exemplaire et de garder toujours une douceur et une patience inaltérables, au milieu de tous les tracassés dont il était environné.

Tout en poursuivant ces travaux, le P. Marcot envoyait fréquemment des relations détaillées sur son œuvre (1). Le nombre des enfants rachetés de l'esclavage ou confiés à la Mission allait atteindre la centaine; il venait d'obtenir du colonel Archinard la promesse de nouveaux subsides et l'autorisation de faire appel à quatre religieuses de Saint-Joseph pour s'occuper de l'œuvre des jeunes filles, lorsqu'une mort soudaine et imprévue vint l'enlever à ses travaux et à l'affection de tous ceux qui l'avaient connu.

(1) Le *Correspondant* du 10 décembre 1891 a publié de lui un remarquable rapport sur l'esclavage.

Voici comment le P. Abiven annonçait au T. R. Père Général cette triste nouvelle :

Faudra-t-il donc appeler aussi Kita le tombeau des missionnaires ? Nous voici encore orphelins. Notre cher Père Supérieur vient de nous quitter pour aller rejoindre au ciel les PP. Montel et Guillet. Nous n'avons point à murmurer contre la Providence. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient, et nous courbons la tête avec résignation sous la main qui nous frappe. Cependant c'est bien dur ! Perdre dans l'espace de trois ans les trois missionnaires les plus anciens et les plus capables ! Qui pouvait prévoir un pareil malheur ? A part les deux accès de fièvre bilieuse de l'année dernière, la santé du P. Marcot s'était bien maintenue jusqu'ici. L'hivernage lui avait été favorable, et nous espérions que la bonne saison arrivant, nous n'aurions plus rien à craindre. Ce n'est que le 16 de ce mois que le Père commença à se plaindre d'un peu de fatigue et de malaise. Personne ne s'en inquiétait, et le médecin du poste lui-même ne trouvait rien de grave dans cet état.

Au moment où le Père Supérieur s'alita, arrivait de Kayes un petit détachement d'Européens, dont sept se mirent au lit en arrivant. « Ce sont les suites et les fatigues du voyage », disait-on. Mais lorsque, le lendemain, l'un d'eux mourut, le surlendemain deux, le jour suivant deux autres, et enfin un dixième, on se demanda si ce n'était point une épidémie.

Nous commençâmes nous-mêmes à nous inquiéter pour notre cher malade. Le mardi, 21 octobre, je l'engageai à se confesser et à communier, ce qu'il fit. Mais le médecin étant survenu, et affirmant qu'il n'y avait aucun danger, nous différâmes l'extrême-onction. Je n'étais cependant pas sans inquiétude, d'autant plus que j'avais encore à assister et à enterrer les pauvres soldats du poste. Je ne voulais pas abandonner le Père, et, d'un autre côté, je ne pouvais laisser les autres malades mourir sans sacrements. Le mardi soir, le médecin trouvant toujours l'état du Père sans gravité, j'allai coucher à la communauté de Saint-Mathieu, pour être plus près du poste, où il y avait encore un soldat à l'agonie. Hélas ! je ne devais plus revoir notre cher supérieur en vie ! Vers deux heures, le mercredi matin, le Frère qui veillait appella en toute hâte la communauté ! Le P. Fal eut à peine le temps de finir les onctions que le malade avait cessé de vivre. C'était le 21 octobre. Le lendemain, je recevais du commandant supérieur du Soudan le télégramme suivant : « Apprenons avec regret la perte douloureuse que vient d'éprouver la Mission, et prenons part à votre chagrin. »

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Ont été nommés, par décision du T. R. Père :

Supérieur principal des communautés de la Cimbébasie, et en même temps proposé au Saint-Siège comme Préfet apostolique de cette Mission, le P. Ernest Lecomte, en remplacement du P. Schaller, rentré en Europe l'année dernière (1^{er} nov. 1891);

Supérieur de la nouvelle communauté du B. Fisher, aux Açores, le P. Xavier Schurrer, de la communauté de Braga (4 nov. 1891);

Supérieur de la communauté de Saint-François de Sales, à Lisbonne, le P. Rooney, précédemment supérieur à Cintra;

Supérieur de la communauté de Cintra, le P. Schaller (25 décembre 1891);

Supérieur de la maison de Mayotte, en remplacement du P. Guilmin, décédé, le P. Houdé (10 fév. 1892);

Supérieur de la communauté de Saint-Nicolas de Drognens, en Suisse, le P. Bertsch, de la communauté de Cellule (5 fév. 1892);

Préfet du petit scolasticat de Cellule, en remplacement du P. Bertsch, le P. Lutaud, qui l'aidait dans cette charge (25 février 1892);

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 1^{er} février, les PP. Levadoux et Tuohy et les FF. Vincent, Gontran, Adelme, Basileé et Cornélie, de la maison supprimée d'Australie;

Le 24 février, le P. Schloeser, des Etats-Unis;

Le 26, le P. Horné, du Zanguebar.

Départs. — Se sont embarqués à Marseille :

Le 12 février, pour *Maurice*, le F. Oreste;

Le 25, pour retourner en Sénégambie, le F. Jean-Marie Jouan.

Placements. — Ont été placés récemment :

A *Cellule*, le P. Levadoux, revenu d'Australie.

A *Beauvais*, le F. Adelme, et à *Epinal*, le F. Cornélie, revenus également l'un et l'autre de l'Australie;

A *Drognens*, le F. Tugdual, de Saint-Ilan (16 février);

A *Saint-Ilan*, le F. Yves, revenu du Bas-Niger et le F. Prosper, de la communauté de Chevilly.

AVIS

Dispense du jeûne et de l'abstinence. — Nous venons de recevoir, à ce sujet, pour nos Missions, la lettre suivante du Saint-Office, que nous croyons utile de donner ici, pour le cas où elle ne serait pas parvenue partout.

S. R. UNIVERSALIS INQUISITIO

AD OMNES ARCHIEPISCOPOS EPISCOPOS ET LOCORUM ORDINARIOS
CATHOLICI ORBIS

Apostolicæ potestatis et benignitatis curas ad se vecavit, conditio et genus morbi, qui hoc tempore non Europam modo sed alias Orbis regiones late pervasit. Hoc enim grassante malo permotus Sanctissimus Dominus LEO XIII. pro summo studio quod gerit, ut non solum in iis quæ animi sunt, sed in iis etiam quæ sunt corporis bono Fidelium consulat, Suae sollicitudinis esse putavit, ea præsidia quæ in Sua potestate sunt conferre Fidelibus, quæ corporis vitæque incolumitati adversus morbi vim dominantis prodesse posse visa sunt. Quamobrem ministerio Sacri Concilii Supremæ Romanæ Universalis Inquisitionis utens, omnibus Archiepiscopis Episcopis et locorum Ordinariis Catholici Orbis, cunctis in regionibus qua morbus de quo supra dictum est, incubuit, Apostolica Auctoritate facultatem impertit, ut Fideles queis præsumt a lege solvant qua abstinentiam et ieiunium servare tenentur, donec iisdem in locis ipsorum iudicio, hanc Apostolicam indulgentiam publicæ valetudinis ratio et conditio requirat. Optat autem Sanctitas Sua, ut dum Fideles Apostolica hac benignitate utuntur, studeant impensius piis vacare operibus quæ ad divinam clementiam demerendam valent. Quapropter eos hortatur, ut sublevandis caritate egenis, celebrandis ad preces et sacra officia templis, frequentique sacramentorum usui ad Deum exorandum placandumque studiose dent operam, cum aperte pateat crebra quibus affligimur mala, ad divinam iustitiam esse referenda, quæ ob corruptos mores et late exundantem flagitiorum colluviem iustas pœnas ad hominibus expetit.

Romæ die 14 Ianuarii Anno 1892.

R. Card. MONACO.

Chapitres annuels. — Avec ce *Bulletin*, nous envoyons aux communautés les procès-verbaux des chapitres annuels de la Maison-Mère, imprimés à Saint-Michel. Prière aux Supérieurs d'en accuser réception et de les conserver avec soin.

Bulletins. — Prière aux communautés du Congo français, de l'Oubanghi et du Bas-Congo de nous envoyer leurs Bulletins sans retard.

Maison-Mère, 27 février 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Zèle. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Le nouveau préfet de la Propagande. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Bas-Niger (suite).* Gloriaibo. — *Vicariat des Deux-Guinées.* Sainte-Marie du Gabon. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Le Vavasseur, FF. Marie-Augustin et Thierry, Tardivel, agrégé. — *Notices :* PP. Gachon, Brennan, F. Maximilien, P. Kuentzler, F. Parfait. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

LE NOUVEAU PRÉFET DE LA PROPAGANDE

On a déjà appris par les journaux que Sa Sainteté le Pape Léon XIII a donné pour successeur au cardinal Siméoni, comme préfet de la Propagande, Son Éminence le cardinal Ledochowski, précédemment secrétaire des Brefs et grand chancelier des Ordres équestres pontificaux.

Mgr le comte Miécislas Ledochowski est né à Gork (diocèse de Sandomir) le 29 octobre 1822. Envoyé d'abord comme représentant du Saint-Siège à Santa-Fé de Bogota (Nouvelle Grenade), il en fut rappelé à l'époque de la persécution religieuse, en 1851. Le 30 septembre 1861, il fut nommé archevêque titulaire de Thèbes, puis député à Bruxelles en qualité de nonce apostolique.

Il occupait encore ce poste, lorsque, le 16 septembre 1865, les deux chapitres de Gnesen et de Posen l'éluèrent archevêque, en remplacement de Mgr Przyłuski. Préconisé dans le consistoire du 8 juillet 1866, le 14 avril de la même année, il prêtait serment entre les mains de Sa Majesté le roi de Prusse.

Au moment de la persécution religieuse d'Allemagne en 1874, il fut condamné d'abord à l'amende, puis interné à Ostrowo, petite ville voisine de la Silésie prussienne, sur son refus de comparaître devant la cour d'appel de Posen, dont il déclinait la compétence pour les affaires ecclésiastiques. Pie IX lui envoya la pourpre dans sa prison. Il fut créé cardinal dans le consistoire du 15 mars 1875, en même temps que NN. SS. Siméoni et Manning.

Au rétablissement de la paix entre le Saint-Siège et l'Allemagne, l'Eminentissime Ledochowski fut appelé à Rome par Sa Sainteté Léon XIII; et il jouit d'une grande et légitime influence auprès du Pape, qui l'a nommé, à la date du 27 janvier, préfet de la Propagande.

Quelques jours après, le Très Révérend Père s'est empressé de lui adresser ses félicitations et ses hommages respectueux, en son nom et au nom de la congrégation tout entière, par la lettre suivante :

Paris, le 30 janvier 1892.

Eminence Révérendissime,

Je viens d'apprendre par les feuilles publiques que le Saint-Père a choisi Votre Éminence pour remplacer le cardinal Siméoni dans la charge de préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Autant la mort du pieux et illustre prélat nous avait attristés, autant cette nomination nous comble de joie. Nul, en effet, ne pouvait mieux convenir à la tête des Missions, qu'un pontife déjà illustré par son zèle à confesser la foi.

Aussi je m'empresse de venir offrir à Votre Éminence, en mon nom et au nom de tout notre Institut, l'hommage de notre religieuse vénération et de notre filiale soumission. D'après nos règles et constitutions, nous dépendons de la Sacrée Congrégation de la Propagande, non seulement en ce qui concerne les Missions qui nous sont confiées par le Saint-Siège, mais en ce qui est de notre Institut lui-même. Nous serons heureux de suivre toujours la direction et les avis que Votre Eminence voudra bien nous donner.

Notre Congrégation est, du reste, spécialement vouée aux Missions, mais particulièrement à celles des pauvres Noirs dans l'Afrique et dans les colonies françaises et étrangères. Nous avons cependant aussi diverses maisons en d'autres pays, où nous aimons à nous dévouer aux âmes abandonnées.

C'est à ce titre que nous avons commencé à nous occuper, aux États-Unis, des Polonais émigrés dans ce pays; j'ai pu le constater

par moi-même, autant ils sont abandonnés sous le rapport spirituel, faute de prêtres connaissant leur langue et pouvant s'en occuper, autant il y a du bien à faire parmi eux, parce qu'ils conservent un profond esprit de foi. C'est une œuvre pour laquelle j'ose spécialement solliciter les prières et la bénédiction de Votre Éminence, ainsi que pour toutes nos Missions et la Congrégation tout entière.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Eminence,

De Votre Eminence Révérendissime, le très humble et très obéissant serviteur,

A. EMONET, *supérieur général.*

Son Éminence a daigné répondre par la lettre suivante :

Roma li 19 febbrajo 1892.

Rmò Padre,

Sommamente gradita mi é stata la sua del 30 gennajo u. s., con la quale si é compiaciuto a nome suo e dell'Istituto, farmi congratulazioni per la mia nomina a Prefetto di questa S. Congregazione. Ben conoscendo quanto bene si fa dai membri del suo Istituto a pro delle Missioni che sono ad esso affidate in varie parti del mondo, non posso che esprimerle il mio sentito compiacimento, con l'alto apprezzamento della loro opera.

L'espressioni poi di ossequio per la mia persona e anche piu l'assicurazione delle loro unite preghiere, sono per me di gran conforto nell'arduo ufficio che il Santo Padre si é dignato confidarmi.

Accetti intanto i sensi di mia considerazione, con la quale ho il piacere di dichiararmi,

Di V. P. Devotissimo Servitore,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *préf.*

Voici la traduction de cette lettre.

Rome, le 19 février 1892.

Très Révérend Père,

Votre lettre du 30 janvier dernier, par laquelle vous avez voulu, tant en votre nom qu'au nom de votre Institut, me faire parvenir vos félicitations au sujet de ma nomination comme préfet de cette Congrégation, m'a été des plus agréables. Connaissant parfaitement tout le bien qui s'opère par les membres de votre Institut dans les Missions qui lui sont confiées dans les différentes parties du monde, je

ne puis ici que vous en exprimer la satisfaction la plus sincère, avec ma haute approbation de leurs travaux.

Puis, les témoignages de soumission à l'égard de ma personne, et plus encore l'assurance que vous me donnez du concours unanime de vos prières, sont pour moi un aide puissant dans la charge si ardue que le Saint-Père a daigné me confier.

Veillez accepter en retour les sentiments de considération avec lesquels je me plais à me déclarer, de Votre Paternité, le très dévoué serviteur.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *préfet*.

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil :

Aux vœux perpétuels :

Le P. BUBENDORF, de la Mission du Bas-Niger;
 Le P. SCHULTZ, de la province des États-Unis;
 Les FF. PATROCLE Schulze, de la cté du Saint-Cœur de Marie;
 Les FF. CLET Castrec, de Langonnet, et GORDIEN Pempoulo, de Saint-Ilan;

Aux vœux de cinq ans :

Les PP. LAURENT, de la Guyane, et MURATON, du Cunène;
 Les FF. CAIUS Labrousse, et BLAISE Lévénéz, de Langonnet;
 Les FF. SALVIUS Rœhry et ALBAN Baumberger, de Mesnières;
 Le F. BRUNON Birghy, du Grand-Quevilly;
 Le F. MELLON Bishop, de la Mission de Sénégalie;
 Les FF. RAYMOND Thomas, du Gabon, et DUARTE Vaz, de Huilla;
 Les FF. ELIE Jonault et GERMAIN Le Gall, de l'Oubanghi;

A la profession :

A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES FF. :

AURÉLIEN Friederich, né le 4 août 1873, à Mollkirch (Alsace);
 MAMERT Leplat, né le 11 oct. 1870, à Lille (Nord);
 EDOUARD Klem, né le 19 décembre 1872, à Hattstatt (Alsace);
 EPHREM Dubois, né le 13 janvier 1874, à Mamers (Sarthe);
 FULBERT Heim, né le 12 juil. 1862, à Schreckemmanchlitz (All.);
 FLAVIEN Wolf, né le 8 octobre 1872, à Ribeaupillé (Alsace);
 AUXÈNE Heckly, né le 20 février 1873, à Sigolsheim (Alsace);

A LANGONNET, LE 19 MARS, LES FF. :

SAMSON Auffret, né le 14 février 1860, à Plénédel (Côtes-du-N.);
 RENÉ Arbey, né le 6 mars 1858, à Besançon (Doubs);
 THURIEN Auffredou, né le 31 janvier 1874, au Faouët (Morbihan);

A CELLULE, LES FF. :

ADÉLARD Rothbletz, né le 21 nov. 1873, à Elsenheim (Alsace) (1);
 AGLIBERT Gechter, né le 6 mai 1872, à Griesheim (Alsace);
 CLÉMENT Ulrich, né le 21 mars 1871, à Zellwiller (Alsace);

EN PORTUGAL, LES FF. :

ANGELO Vaz, né le 2 septembre 1873, à Rebeloza (Beira-Baixa);
 CARLOS Podão, né le 10 septembre 1863, à Covilhã (Beira-Baixa);
 ALEIXO dos Ramos, né le 25 mars 1866, à Covilhã (Beira-Baixa);
 TORQUATO Gonçalves, né le 19 déc. 1869, à Alvoco da Serra (B.-B.);
 URBANO Monteiro, né le 19 septembre 1871, à Panchorra (Douro).

 ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, par décision du T. R. Père :

AU NOVICIAT DES CLERCS A GRIGNON, LE 19 MARS, M. :

GARNIER Alfred, du dioc. de Saint-Claude, pat. de rel. saint Paul.

AU PETIT SCOLASTICAT DE CELLULE, LE 25 MARS, MM. :

KNOERR Joseph, du d. de Strasbourg, pat. de rel. Marie-Alphonse;
 VIGNAT Auguste, du dioc. de Nîmes, pat. de rel. Marie-Paul;
 TRÉNEULE Alfred, du dioc. de Rodez, pat. de rel. s. Ph. de Néri;
 PRÉSUMEY Claudius, du d. de Lyon, pat. de rel. s. A. de Padoue;
 CARRIÉ Joseph, du dioc. de Rodez, pat. de rel. s. L. de Gonzague;
 TAPPAZ Pierre, du dioc. de Lausanne, pat. de rel. s. F. de Sales;
 WELTER Charles, du d. de Strasbourg, pat. de rel. s. B. Labre;
 ZIND Alphonse, du d. de Strasbourg, pat. de rel. s. L. de Gonz.;
 VÉNARD Auguste, du dioc. du Puy, pat. de rel. saint Fr. Régis;
 DAUBENBERGER Georges, du d. de Strasbourg, p. de r. s. L. de Gonz.;
 THÉVENIN Raphaël, du dioc. de Paris, pat. de rel. saint Joseph;
 DUFFNER Albert, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Joseph;
 VIGARIÉ Auguste, du dioc. de Rodez, pat. de rel. saint Augustin;
 KWAPULINSKI Paul, du d. de Breslau, pat. de rel. s. Stan. Kostka;

(1) Le F. Adélard a fait sa profession à Cellule, le 25 octobre 1831; les deux autres Frères, le 25 mars de cette année.

A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POSTULANTS FRÈRES :

BAUMANN Jean, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Géronce* ;
 ROSENAST Jean-Charles, du dioc. de St-Gall, en rel. *F. Hubert* ;
 EBBERS Frédéric, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Novat* ;
 BRUNNER Sébastien, du dioc. de Ratisbonne, en rel. *F. Séraphin* ;
 MUNCKHOFF Henri, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Philippe* ;
 CHAUVEL Jos.-Jean-Marie, du d. de Rennes, en r. *F. Florentin* ;
 SPIELMANN Michel, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Valérien* ;
 DUSCH Auguste, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Marcellin* ;
 SCHULLER Georges, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Philibert* ;
 BRUNAGEL Emile, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Floribert* ;
 COMTE Jules, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Ferdinand* ;
 STAEHLÉ Eugène, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Viateur* ;

A CELLULE, LE 25 MARS, LES POSTULANTS FRÈRES .

LINTZ Augustin, du d. de Fribourg-en-Brisgau, en rel. *F. Odon* ;
 MEIER Ferdinand, du d. de Fribourg-en-Brisgau, en r. *F. Avit* ;
 STOLTÉ Guillaume, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Josse* ;

A CINTRA, LES POSTULANTS FRÈRES :

MARTINS Carneiro Joaquim, du d. de Coïmbre, en rel. *F. Abel* ;
 MENDES José, du d. de Guarda, en rel. *F. Amadeu* ;
 D'OLIVEIRA José-Joaquim, du d. de Braga, en r. *F. Boaventura*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

BAS-NIGER

(Suite.)

STATION DE SAINT-JOSEPH, A GLORIAIBO

DÉCEMBRE 1891. — MARS 1892

1. Historique de l'Oeuvre. Voyage de fondation par le P. Lutz. — 2. Bon accueil de la part du chef Idigo et de la population Choix d'un emplacement. —
3. Visite à une pauvre vieille lépreuse. Fuite des gens devant les Adas. —
4. Baptême de la lépreuse. — 5. Retour des Agouleris dans leur village. Noir blessé par un alligator soigné à la Mission. — 6. Idigo abandonne ses idoles. Quinze catéchumènes. — 7. Village chrétien. Baptême d'Idigo et de ses enfants. Case et chapelle provisoires. — 8. Station commencée.

Extraits de lettres du P. Lutz. 1. — Il y a trois ans environ, un chef important, nommé *Idigo*, de la tribu Ibo,

appelée ici Agouleris, m'envoya un message pour nous prier d'aller apprendre à sa tribu la religion et les coutumes des Oïbos (civilisés). A cette époque, nos installations d'Onitsha n'étant pas encore achevées, il nous fut impossible, à notre grand regret, de répondre à son appel. Toutefois me rappelant la demande de ce chef et désireux de savoir s'il était encore dans les mêmes dispositions, j'envoyai, au mois de février 1890, le P. Bubendorf lui faire visite. Il en reçut le meilleur accueil; ce bon chef lui confia même son fils pour le placer à notre école d'Onitsha. Quelques semaines plus tard, dans une autre visite, le Père obtint quatre autres enfants, et de nouvelles et vives instances lui furent faites pour qu'on allât bientôt commencer la mission demandée.

Je pris alors la résolution d'aller visiter moi-même ce chef, pour me rendre mieux compte de ses dispositions, et choisir en même temps un emplacement convenable pour la station projetée. Le 27 mai 1890, je m'embarquai sur notre pirogue, montée par cinq rameurs. J'étais accompagné d'un néophyte de trente et un ans, père de famille, protestant converti, et d'un jeune garçon racheté par la Mission, portant le nom de Francis; celui-ci devait me servir la messe. Le trajet était de 7 à 8 lieues. En route, il n'y avait rien à craindre, sinon un orage, et les hippopotames, très nombreux sur le parcours, et parfois très dangereux.

Le Niger forme, près de notre *Wharf* (débarcadère), un coude, et, juste au milieu de ce coude, il reçoit une rivière appelée Amambra-creek, qui peut avoir de 70 à 80 milles anglais de parcours. C'est cette rivière que je devais remonter à une distance de 20 milles.

Sur la rive gauche s'étendent au loin de hautes collines couvertes de verdure et de champs plantés d'ignames et de maïs. La rive droite est assez basse et en partie submergée pendant la saison des pluies. Mais c'est surtout chez les Agouleris que le pays est élevé. Là, on se croirait à Montmartre. Il y a des montagnes d'où l'on aperçoit un horizon sans fin. On voit le cours de la rivière dans ses détours, et, sur ses bords, de nombreux bosquets qui indiquent des villages.

Parti d'Onitsha à 8 heures du matin, j'arrivai à 3 heures de l'après-midi à Agouleribo. Une compagnie anglaise a établi une

factorerie en cet endroit, et c'est là que je devais descendre pour me rendre ensuite dans le village des Agouleris, distant du Wharf d'une bonne lieue. J'allai saluer en passant l'agent de la maison, et comme l'orage grondait au loin, je pris aussitôt avec mes hommes la route du village. Chemin faisant, j'aperçus dans les champs beaucoup de Noirs; à notre vue, ils se dressaient et étaient si effrayés qu'ils osaient à peine répondre à nos salutations. C'est qu'il ne leur était pas souvent arrivé de voir de si près un blanc habillé d'un costume tout noir.

2. — A notre arrivée dans son village, Idigo se présenta immédiatement, tout heureux de faire ma connaissance. Il portait sur sa tête un casque de cuirassier, et, sur ses épaules, deux couvertures rouges cousues ensemble. Un instant après, il s'empara de sa corne d'ivoire, précieux insigne de sa dignité, et souffla dedans pour annoncer à son village l'arrivée de son nouvel hôte. Puis il m'offrit une poule et le *cola* traditionnel, fruit que les gens du pays ne manquent jamais de présenter à leurs visiteurs. Quand il sut que je venais avec l'intention de choisir un emplacement pour la mission qu'il avait si ardemment désirée, il ne se possédait plus de joie. Il en fut si ravi qu'il se prosterna devant ses idoles, et leur adressa, à haute voix, les paroles suivantes : « Mes dieux, je vous remercie de m'avoir aujourd'hui envoyé ce blanc. Vous m'avez apporté le bonheur et la paix. Soyez toujours bons pour moi, etc. »

Cette action de grâces ainsi adressée à des idoles me remplit le cœur d'amertume. Il me semblait voir devant moi le démon lui-même emportant cette prière en ricanant, et content d'avoir pu montrer au prêtre du vrai Dieu qu'il avait en ce chef un grand et dévoué serviteur. Aussi pris-je, en ce moment même, la résolution de déclarer une guerre à outrance au prince des ténèbres, pour lui disputer cette âme, avec la confiance que je remporterais la victoire.

Les curieux ne tardèrent pas à se présenter en foule. Ils s'approchèrent d'abord assez timidement de ma personne, qu'ils examinèrent de haut en bas. Quand, à mon dîner, je fis usage de mon service de table, ils restèrent dans l'admiration. Cependant, ils ne purent s'empêcher de se sauver quelque peu, lorsque, m'étant levé, ils me virent mettre mes conserves sur le nez.

Le lendemain 28 mai, j'installai mon autel portatif sous un figuier sauvage, ayant la forme d'une ombrelle, et situé sur une grande place où se tenait un marché. Le petit Francis me servit la messe et le néophyte John Samuel récita le chapelet à haute voix, avec mes rameurs agenouillés sur des nattes. Bientôt une foule de païens, le chef en tête, accoururent. Sur un signe de ma part, ils s'agenouillèrent et restèrent dans cette pieuse attitude jusqu'à la fin, adorant ainsi, du moins de corps, la Victime immolée, encore inconnue à leur cœur. Je ne manquai pas de prier en ce moment notre divin Sauveur de répandre sur ces pauvres âmes ses plus abondantes bénédictions. Après la messe, je leur fis une courte instruction, à laquelle ils prêtèrent la plus grande attention.

Une heure après, je sortis du village, à la recherche d'un emplacement pour la future station. Je trouvai tout près d'un ruisseau qui coule non loin de là une petite hauteur qui me parut remplir toutes les conditions désirables pour l'établissement de notre œuvre. Ce terrain est à six ou sept minutes de l'eau. Nous pourrions faire un chemin qui y conduira tout droit, et établir même un potager sur les bords du ruisseau. On s'y trouvera en dehors du village, et on en sera assez rapproché cependant pour pouvoir facilement communiquer avec les cinq quartiers qui le composent. A cause de sa situation, cet endroit est salubre, et permet à la vue de s'étendre au loin. Tout près se trouve un petit bosquet, qui est le bois sacré du chef et de sa famille. Il nous en cède une partie, et nous espérons bien l'obtenir plus tard en entier, quand il aura renoncé à ses idoles. Le P. Bubendorf y a fait la chasse aux singes. A un quart de lieue se trouve le gros village des Umouéris, peuplade indépendante des Agouleris.

Le jour suivant, 29 mai, je dis encore la sainte messe sur la grande place et un bon nombre de païens y assistèrent. Je leur adressai de nouveau quelques paroles, et, comme je leur faisais remarquer qu'on devait garder le silence pendant la prière, le chef lui-même leur fit la leçon, en leur disant que ceux qui ne voulaient pas se taire n'avaient qu'à ne pas se présenter.

3. — Ici, qu'on me permette d'ajouter un épisode qui n'est pas sans intérêt.

Après mon déjeuner, un jeune homme vint me prier d'aller voir

sa mère qui était très malade. Je trouvai la pauvre femme enfermée dans une petite case qui ressemblait plutôt à un four qu'à une habitation. La porte en était si petite que je pus à peine y entrer. J'y vis une pauvre vieille atteinte de la lèpre. Quatre doigts de sa main gauche avaient été rongés par la maladie; elle n'avait cependant plus d'ulcère sur le corps; mais n'ayant rien pris depuis quatre jours, elle était devenue si faible qu'elle gisait à terre presque inanimée. Quoique âgée de plus de quatre-vingts ans et complètement épuisée par sa maladie, elle conservait cependant toute sa lucidité d'esprit.

Quand elle apprit que je me trouvais à sa porte, elle me dit : « Missionnaire, sois le bienvenu. Tu es bien bon d'être venu me voir. Je n'ai plus rien à faire sur la terre, je désire mourir au plus tôt, afin que mes enfants, que je vois maintenant tous heureux et bien portants, ne puissent pas être atteints de ma maladie. » Je la consolai de mon mieux et commençai à l'instruire, lui promettant de la revoir bientôt.

Je visitai ensuite le village; les habitants ne m'approchaient qu'avec méfiance. Un simple geste les faisait se sauver à toutes jambes, surtout les jeunes gens. Puis, voyant que je riais de bon cœur de leur grande timidité, ils se rapprochèrent et finirent même par me donner la main. Les vieux étaient plus braves, et quand j'entrais dans la case de l'un ou de l'autre, ils m'offraient toujours la place d'honneur; puis, chacun me présentait un petit cadeau, soit une poule, soit des ignames, soit simplement le cola, mais alors il était accompagné d'excuses de ne pouvoir offrir davantage.

Ce matin-là, ils étaient tous plongés dans une grande consternation. Des habitants d'Onougou situés à quatre lieues de distance étaient arrivés en débandade chez eux, et leur avaient annoncé que les Adas étaient tombés sur leur village pour le saccager et tuer tous ceux qu'ils pouvaient attraper. Les Adas se trouvent à trois journées de marche des Onougous. Ce sont peut-être les sauvages les plus féroces qui existent en Afrique. Les habitants d'Onitsha, ainsi que les Agouleris, racontent que par le passé ils traversaient le pays et tuaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. Petits de stature, et munis seulement d'un petit coutelas, ils fondent sur leurs ennemis avec la rage d'un tigre. Ils leur coupent la tête qu'ils mettent dans un sac suspendu à leurs épaules. Quand les sacs sont pleins, ils retournent en triomphe dans leur pays, et chacun conserve ces têtes comme de précieux trophées. Deux chefs Agouleris se rappellent avoir été témoins de ces formidables incursions.

Ces braves gens étaient donc loin d'être rassurés, car ils pensaient que, d'un moment à l'autre, ces Adas pouvaient fondre sur eux et les massacrer. Je tâchai de les rassurer de mon mieux. Ce jour-là, il

devait y avoir grand marché; et c'est à dix heures qu'il commence généralement. Je me proposais d'y acheter des chèvres, des moutons et des poules pour ravitailler notre mission d'Onitsha, qui manquait de vivres. Mais qu'arriva-t-il? Comme j'étais en train de montrer des images, avec un stéréoscope, aux nombreux visiteurs qui se trouvaient sur les lieux, j'entendis soudain pousser des cris de détresse; et en un clin d'œil, tout le monde disparut, comme par enchantement. Il ne restait plus à côté de moi que les hommes qui m'avaient accompagné.

Aussitôt le chef tout ému vint me dire qu'une foule d'Onougous venait de traverser le village, pour aller au wharf et se réfugier sur l'autre rive de l'Amombra-Creek, à cause des Adas qui les poursuivaient. Dans moins d'un quart d'heure, tous les habitants avaient quitté le pays. Pour ne pas me faire de la peine, le chef n'osait pas me conseiller de m'enfuir aussi. Voyant son embarras, je le rassurai en lui disant qu'après avoir pris un peu de nourriture, je me mettrais en route comme les autres. Je donnai ordre à mes hommes de serrer mes effets, et 10 minutes après nous primes le chemin du wharf. Partout, sur le bord de la route, les herbes avaient été piétinées, comme si une armée de soldats y avaient passé. C'est alors que je fus témoin de scènes bien émouvantes. Je vis d'abord des retardataires, des vieillards et des malades qui se traînaient très péniblement avec des bâtons; puis des mères de famille qui portaient des enfants sur leurs bras et des paniers ou calebasses sur la tête; ensuite des jeunes gens qui portaient un grand-père ou une grand-mère.

A la factorerie, on était inquiet à mon sujet. Un sous-agent se tenait au bas de la colline où je devais descendre, pour m'attendre. Il fut heureux d'apprendre que les ennemis étaient encore hors de vue. Je passai la nuit à la factorerie. Des sentinelles avaient été placées tout autour, pour nous donner l'éveil si l'ennemi faisait son apparition. La nuit s'écoula sans incident. Vers sept heures il arriva trois Onougous, venant de leur pays où ils s'étaient cachés dans les broussailles. Ils apportaient la nouvelle que leur village avait été incendié et que trois de leurs hommes avaient été tués par les Adas, guidés par les Adjalés, village voisin et ennemi. Cela suffit pour inspirer à tous les Agouleris une plus grande frayeur. Ils ne s'attendaient à rien moins, durant cette journée, qu'à une formidable attaque de ces gens, ou, pour le moins, à la destruction complète de leur village et au pillage des biens qu'ils y avaient laissés, tels que chèvres et moutons, très nombreux chez eux.

4. — Quant à moi, j'éprouvais une grande inquiétude au sujet de la pauvre femme malade, que j'avais visitée la veille, et à laquelle

j'avais promis d'aller la revoir. Si je ne retournais pas chez elle, elle pouvait mourir sans le baptême. D'un autre côté, je pensais qu'il était imprudent de retourner au village, que l'ennemi pouvait attaquer d'un moment à l'autre. Réflexion faite, je pris le parti de risquer ma vie au profit de cette âme abandonnée, et que je savais bien disposée à recevoir la grâce du saint baptême. Comptant sur l'assistance d'en haut, et accompagné de John Samuel, je repris à 8 heures le chemin des Agouleris. En route, je ne rencontrai personne, si ce n'est quelques Onougous qui nous donnaient de tristes nouvelles de leur pays. Arrivé au village, j'entendis de tous côtés des cris de chien, de moutons et de chèvres, mais pas une âme, tout était plongé dans un morne silence. C'est seulement près de l'habitation de la femme malade que j'aperçus un homme ayant son fusil sur l'épaule : c'était le fils de cette malheureuse, qui était resté en arrière pour la garder au risque de sa vie. Bel exemple de piété filiale ! Il fut bien surpris de me voir arriver ainsi, et du motif qui m'avait amené. Il me conduisit aussitôt à la case de sa mère, qui, en ce moment, se trouvait comme assoupie. Aussitôt qu'elle entendit ma voix, elle sembla reprendre de nouvelles forces, et me remercia de ma bonté à son égard : « Je viens, lui dis-je, vous apporter de grandes consolations. Je vais vous parler du bon Dieu et de votre âme. — Parlez, me répondit-elle, je suis prête à vous écouter et à faire ce que vous m'indiquerez. » Je l'instruisis aussitôt, dans les différents mystères de notre sainte religion, puis je l'excitai à une grande contrition de ses péchés. Au fur et à mesure que je parlais, je voyais qu'elle se laissait pénétrer par ces paroles de salut. Elle demanda à Dieu pardon de ses fautes, à haute voix, et me pria de lui donner au plus tôt cette médecine si efficace de l'âme, appelée ici l'eau du bon Dieu (*milli Isucku*). La voyant remplie de si bonnes dispositions, et sachant qu'elle n'avait plus guère que trois ou quatre jours à vivre, sans pouvoir attendre ma prochaine visite, je fis couler sur son front l'eau baptismale, que j'avais prise avec moi. Grande fut sa joie, et, dès lors, elle n'avait plus rien à envier sur cette terre. « Merci, me dit-elle, de tout ce que vous avez fait pour moi. Il ne me reste plus qu'à mourir et à aller vivre avec Dieu dans le ciel. » Et, comme elle demandait alors à boire, je versai un peu de vin dans une courge remplie d'eau. Elle en prit péniblement trois petites gorgées, et son fils mit le reste de côté pour lui en donner de temps à autre. J'avais aussi pris avec moi quelques biscuits ; je conseillai à celui-ci de les faire tremper et de lui en donner de temps en temps quelque petit morceau, en la faisant boire par intervalle. John Samuel me prêta une médaille, que je suspendis au cou de notre néophyte ; puis, après lui avoir fait mes dernières recommandations,

je la quittai, heureux du bien que j'avais pu procurer à son âme. Je remis ensuite à son fils une petite pièce d'étoffe, destinée à envelopper son corps à son enterrement, et je repris le chemin de la factorerie. Il était alors 9 heures et demie. Jusque-là, aucune trace des Adas, qu'on attendait à tout instant.

5. — Les Agouleris ayant appris que j'étais retourné chez eux, avaient repris un peu courage. Plusieurs même n'avaient suivi, dans le but d'aller chercher quelques provisions, et d'épier si l'ennemi ne venait pas attaquer leur village. Il y eut ainsi, toute la journée, un va-et-vient sur tout le parcours du chemin.

Je passai le reste de la journée au milieu des fugitifs, campés sur l'autre rive de l'Amambra-Creek. Il y avait là plusieurs milliers de ces pauvres malheureux, se consolant les uns les autres. Rien de plus triste que de voir ces infortunés presque nus et dépourvus de tout.

La nuit, je couchai sur une petite hauteur à la belle étoile, et, c'est le lendemain, après avoir dit la sainte messe au même endroit, vers 8 heures, que je m'embarquai pour retourner à Onitsha. A 4 heures, nous touchâmes à notre wharf. Une demi-heure avant, un orage très violent s'était déchaîné et avait failli nous jouer un vilain tour. Je pus me garantir assez bien contre la pluie, grâce à des couvertures et à des nattes du pays. Une petite pirogue montée par trois hommes avait chaviré, quelques instants avant notre arrivée, presque devant la Mission. Bons nageurs, ils tâchèrent de gagner la rive; mais l'un d'eux fut attaqué par un alligator : une lutte violente s'engagea entre les deux. Le Noir parvint enfin à s'en débarrasser, grâce à de violents coups de poing. Mais l'animal réussit une fois à se cramponner avec griffes et gueule à son corps, dont il enleva des morceaux de chair et y laissa ainsi de très grandes blessures. Sans hésiter un instant, le blessé se rendit directement à la Mission, où Sœur Marie Claver lui fit les premiers pansements. Depuis ce temps, il reste chez nous et chaque jour la Sœur lui prodigue ses soins. Il est assez bien guéri. Je rentraï à la Mission la veille de la Sainte-Trinité, fête patronale de la Mission.

6. — Peu après mon retour, j'appris que les Adas ayant tué une bonne vingtaine d'hommes chez les Ounoungous, au lieu de marcher sur Agouleribo, comme on le craignait, étaient rentrés chez eux. En conséquence les Agouleris avaient aussi réintégré leur village.

Dès la première entrevue que j'avais eue avec Idigo, il m'avait promis d'observer tout ce que je lui prescrirais. Après lui avoir donné le temps de la réflexion pendant deux mois, je mis sa promesse à l'épreuve.

Son titre de docteur avait fait sa réputation, et, en cette qualité, il était possesseur de plus de 50 idoles de toute vertu, de toute forme, de toute grandeur. Ces idoles, disait-il, constituaient sa force et aussi, je dois ajouter, sa richesse, étant pour lui la source de tous ses revenus. Je lui fis comprendre que la loi de Dieu défendait d'avoir des idoles en sa maison et qu'il aurait à se défaire des siennes. « C'est bien, me répondit-il, enlevez-les toutes quand il vous plaira. » Naturellement, je me hâtai d'user de cette permission.

Mais lorsque sa famille et ses compatriotes l'eurent appris, ce fut contre lui une indignation générale. Les autres docteurs et sorciers du pays annoncèrent partout qu'il mourrait dans l'année. Malheureusement pour leur prophétie, l'année se passa sans qu'il lui arrivât aucun malheur. Ce fut même à cette époque qu'il obtint le titre le plus élevé qu'un Agouleri puisse obtenir, et ce titre le mettait complètement au-dessus des autres chefs. Puis, lorsque les esprits furent calmés, et qu'on vit Idigo, après avoir rejeté ses idoles, vivre tout aussi heureux qu'auparavant, une quinzaine de familles se joignirent à lui et se firent aussi catéchumènes. Tous commencèrent à observer la loi du dimanche et l'abstinence du vendredi. Un missionnaire alors les visita souvent, passant des semaines entières auprès d'eux, dans une petite case, pour les instruire et soutenir leur courage dans les tracasseries et les épreuves de tout genre qui leur furent suscitées. Une épidémie, qui survint dans ce moment et qui emporta beaucoup d'enfants, fut regardée par beaucoup comme un châtiement provenant du ressentiment des idoles délaissées. Mais rien n'ébranla le courage de nos néophytes. Et aujourd'hui que ce fléau a disparu, nul ne songe à les accuser de quoi que ce soit.

7. — Cependant Idigo, voyant combien il lui serait difficile de pratiquer au milieu des la vraie religion, prit le parti de se retirer à trois quarts d'heure du village, sur un plateau élevé, qui est sa propriété. En même temps, il promit du terrain à tous ceux qui voudraient le suivre, pourvu qu'ils se fissent chrétiens. Nous ne pouvions demeurer indifférents à une telle résolution. Nous résolûmes donc de favoriser autant que possible ce mouvement, dans l'espoir qu'il donnerait naissance à un village chrétien.

Ce village chrétien, nous l'avons commencé : la date de sa

fondation est celle même du baptême d'Idigo, le 3 décembre 1891, fête de saint François-Xavier. Ce jour mémorable, nous ne l'oublierons jamais!

Un petit autel, aussi orné que le permettaient nos modestes ressources, avait été préparé. Nous avons aussi averti les indigènes que nous allions célébrer une fête. Bon nombre répondirent à notre appel. Dès que le moment de la cérémonie fut venu, Idigo déclara que, connaissant maintenant la vraie religion, il renvoyait cinq de ses femmes et n'en gardait qu'une seule, à laquelle il entendait se lier indissolublement.

Et comme la première de ses femmes se montrait peu disposée à apprendre la religion, il choisit pour épouse, selon mon avis, celle qui avait le plus grand désir de devenir chrétienne. Il la fit alors venir près de lui et, lui tenant la main, il prit ainsi tous les assistants à témoins de sa volonté ferme de suivre les lois de la morale évangélique. D'ailleurs, à toutes les questions, il répondit d'un ton ferme et assuré, qui dénotait un homme vraiment convaincu. Quand, après le baptême, je le revêtis de la robe blanche des néophytes, il était vraiment beau! Son visage, tout transfiguré, montrait la joie de son cœur, et nous faisait voir qu'il appréciait la grandeur du don qu'il venait de recevoir. Sept de ses enfants, dont quatre adultes, ont reçu la même grâce avec lui. La cérémonie a été très solennelle. La Mère Claver et Sœur Charles, le P. Reling et le F. Hermas, plusieurs garçons et filles, ainsi que quelques chrétiens, étaient venus d'Onitsha pour la circonstance.

Nos catéchumènes, en ce moment, sont dans les mêmes excellentes dispositions. Ils prient bien, et leur plus grand désir est de recevoir le baptême.

D'ailleurs, les Agouleris ne sont pas les seuls qui nous donnent de sérieuses espérances. Plusieurs tribus nous appellent et, sur un rayon de trois lieues, nous pouvons espérer faire beaucoup de bien. Déjà, dans un village, deux familles nous ont livré leurs idoles et se font instruire. Beaucoup d'autres familles, habitant d'autres villages, nous ont appelés. D'Onitsha, il ne nous était guère possible de répondre à leur appel. C'est pourquoi nous avons construit une case près du nouveau village d'Idigo, où l'un de nous se rendra de temps en temps pour satisfaire le pieux désir de ces âmes et leur annoncer la parole

de Dieu, en attendant que nous puissions y établir des constructions durables et nous y fixer définitivement. Cette case provisoire n'a que 6 mètres de long et sert en ce moment de résidence et de chapelle.

Idigo nous sera d'un grand secours pour le développement de cette œuvre. Sa conversion, en effet, a fait grand bruit. C'est en ce moment le principal événement qui occupe les indigènes. Influent et dévoué comme il l'est, avide surtout de faire connaître et aimer Jésus, il secondera beaucoup notre action; et, grâce à lui, nous pénétrerons en toute sûreté là où un blanc ne pourrait aller seul sans courir de grands risques.

VICARIAT DES DEUX-GUINÉES

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DU GABON

MARS 1890. — MARS 1892

1. Cruelles épreuves. Nombreux décès. Mort de Mgr Le Berre. Retours en France pour cause de maladie. — 2. Œuvres. Ecole primaire. — 3. Ecole professionnelle. — 4. Séminaire indigène. — 5. Ministère extérieur. Hôpital indigène. — 6. Arrivée de nouveaux profès. Mouvement du personnel. — 7. Visites : MM. de Brazza, l'amiral de Cuverville, Janssen, gouverneur de l'Etat du Congo.

1. — Notre chère Mission des Deux-Guinées vient de passer par une de ces douloureuses épreuves dont le contre-coup se fait sentir pendant de longues années. Jamais, depuis un demi-siècle que nos Pères évangélisent le Gabon, ils n'avaient eu à enregistrer coup sur coup tant de décès et de maladies.

Au mois de décembre 1890, le cher P. Troxler, à la grande surprise de tous les Pères, qui ne pouvaient croire à sa guérison, revint pour reprendre ses travaux apostoliques. Mais, hélas! ses forces ne secondèrent pas son courage; et, après avoir passé quelques semaines à la maison de Saint-Pierre de Libreville, il fut obligé d'entrer à l'infirmerie de Sainte-Marie. Là, il ne voulait point entendre parler de rentrer en France. Mourir en Afrique, c'était son plus grand, son unique désir. Ce désir fut exaucé, et il rendit sa belle âme à Dieu le mardi de la semaine sainte.

Malgré une maladie de poitrine qui le minait depuis longtemps, le cher P. Morvan avait conservé toute son ardeur de

jeune missionnaire. Aussi la fête de Pâques de 1891, célébrée par lui, à Saint-Joseph des Bengas, fut-elle plus solennelle que jamais; mais le lendemain il avait une crise terrible et se voyait obligé de venir à l'infirmerie de Sainte-Marie. Le dimanche de Quasimodo, en pleine connaissance et avec la résignation la plus sincère, il s'éteignait pieusement, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour ses parents, ses confrères et les pauvres Noirs qu'il avait tant aimés.

Mgr Le Berre, dont la santé était profondément altérée, fut vivement impressionné par la mort de ces deux Pères. Bientôt il tomba lui aussi pour ne plus se relever. Sa maladie fut longue. Les Pères et les Frères de la communauté s'étaient constitués ses gardes-malades et se partageaient les nuits. Mais c'était notre Frère infirmier, le bon F. Henri, qui devait le garder pendant le jour. Souvent même il était appelé au milieu de la nuit, pour essayer d'apporter quelque soulagement à ses cruelles souffrances. La mort du vénéré prélat, toute prévue qu'elle était, ne laissa pas de produire une vive émotion parmi les Pères et les Frères du vicariat apostolique, et surtout parmi les pauvres Noirs qui l'aimaient comme un père.

Le F. Henri, qui n'avait pas revu la France depuis dix-sept ans, encore affaibli par les fatigues et la peine que lui avaient causées la longue maladie et la mort de Monseigneur, était incapable de résister à une pareille secousse. Aussi, après avoir languï quelques mois, s'endormit-il paisiblement dans le Seigneur, en baisant avec amour son crucifix et son manuel des Règles.

Le P. Gachon était revenu de France par le paquebot de décembre 1890; mais l'impression de la Bible en pongoué et plusieurs sermons qu'il avait prêchés, l'avaient beaucoup fatigué, de sorte qu'il était rentré presque aussi malade qu'avant son départ.

La mort de Monseigneur, en lui imposant le fardeau de l'administration du vicariat, ne fit qu'aggraver son mal. Il perdit l'appétit, ses forces diminuèrent de jour en jour, bientôt même la mémoire lui fit complètement défaut. D'après l'avis du docteur, un changement d'air était seul capable d'agir avec succès sur cet organisme fatigué. Tous les Pères furent d'avis de tenter ce moyen extrême. Le P. Gachon s'embarquait donc le 7 décembre avec le P. Corlobé, que la fièvre poursuivait sans relâche

depuis la fête du Très Saint Cœur de Marie. Hélas ! Notre-Seigneur réclamait une nouvelle victime. Contrairement à nos prévisions, le paquebot s'attarda trop longtemps sur le golfe de Guinée, et lorsqu'il rencontra les climats plus frais tant désirés, notre bien-aimé vicaire général n'existait plus. Il était mort, le 22 décembre, deux jours avant de toucher à Sierra-Leone.

Puisse l'année 1892 nous faire oublier la précédente, et nous ramener bientôt, avec un nouveau vicaire apostolique, les Pères et les Frères que leur mauvaise santé a obligés de rentrer en France !

On est venu en foule assister aux funérailles de nos chers morts, surtout à celles de Mgr Le Berre. M. de Brazza, commissaire général du Congo français, toutes les autorités civiles et militaires, ainsi que les commerçants, avaient tenu à donner un dernier gage de respect et d'estime à notre vénéré Vicaire apostolique. Monseigneur était chevalier de la Légion d'honneur ; un détachement de troupes sous les armes vint lui rendre les honneurs militaires. Parmi les milliers de Noirs accourus de tous les points du Gabon, on n'entendait que gémissements et sanglots. Les femmes avaient quitté leurs pagnes aux couleurs voyantes pour revêtir de longs habits de deuil ; elles rappelaient par leurs larmes et leurs lamentations les pleureuses d'autrefois.

2. — Le P. Klaine, supérieur provincial et local par interim, a toujours la direction de l'école primaire, qui compte 80 enfants environ. Quelle patience ne faut-il pas pour instruire ces petits négrillons continuellement distraits ! Encore, s'ils nous dédommageaient de nos peines par leur bonne conduite quand ils sont devenus grands ! Mais, hélas ! les meilleurs d'entre eux ne persévèrent guère longtemps. Comment en serait-il autrement ? Dans les bureaux et dans les factoreries où ils sont placés, tout ce qu'ils entendent est contre la foi ou les mœurs.

Pendant le P. Klaine travaille toujours avec persévérance auprès de ses élèves, en suppliant le Ciel d'avoir pitié d'eux et de leur envoyer des patrons, sinon qui les encouragent à remplir leurs devoirs, au moins qui ne les en empêchent point.

M. le Directeur du Congo français songe à mettre nos écoles sous la dépendance du gouvernement. Depuis plusieurs années, nous touchions 2000 francs pour chacune d'elles ; mais cette subvention n'impliquait aucune servitude. Désormais, paraît-il,

une commission viendra examiner nos élèves, et la subvention ne sera plus fixe, mais dépendra du résultat de ces examens.

3. — L'OEuvre si intéressante des apprentis est dirigée par le P. Lichtenberger, qui est, de plus, procureur du vicariat et économiste de Sainte-Marie. Là, comme à l'école primaire, les résultats ne répondent guère d'une manière satisfaisante aux peines et aux sacrifices que l'on s'impose. Libreville, la capitale du Congo, a pris beaucoup d'extension ces dernières années. Le commerce semble vouloir s'y centraliser; Français, Anglais, Allemands, Espagnols, Portugais, Américains, etc., se comptent aujourd'hui par centaines sur cette plage où il n'y avait pas vingt Européens, il y a quelques années. Tous ces commerçants ont besoin de domestiques, de commissionnaires, de portefaix. A peine nos enfants savent-ils quelques mots de français qu'ils trouvent toujours un blanc qui les accepte à son service. Cela les éloigne des métiers. « Travailler! disent-ils, ça pas bon pour nous, bon pour Kroumen. »

Quelques-uns, plus sérieux, aiment cependant le travail, et arrivent à apprendre convenablement un métier. Ainsi, on a pu former quatre cordonniers. Mais il n'y a point d'atelier de cordonnerie à Libreville. Pour exercer leur métier, il leur faudrait acheter le cuir, les outils nécessaires, et attendre la clientèle. C'est si difficile que ces enfants n'osent pas même y songer. Il ne leur reste donc qu'à s'engager dans quelque factorerie. C'est ce que nos cordonniers ont fait.

Sur sept ou huit boulangers qui ont fait leur apprentissage à la Mission, depuis deux ans, trois seulement ont trouvé à se placer, l'un à bord d'un bateau, et les deux autres dans l'unique boulangerie qui fournit le pain à toute la colonie.

Les menuisiers sont plus heureux; ils peuvent toujours se caser quelque part, soit dans les ateliers de la marine, soit dans les factoreries, ou même sur les bateaux. Aussi le F. Dioscore, qui a le soin de leur formation, a-t-il toujours avec lui une dizaine de jeunes gens qui manient la scie et le rabot à merveille. Tous les ans, trois ou quatre menuisiers nous quittent pour faire leur *tour de Gabon*. Sortis de la Mission, nos apprentis n'ont également sous les yeux que de mauvais exemples, sont exposés même à des violences de la part de leurs parents s'ils refusent de retourner au paganisme, de sorte

que leur persévérance serait, en quelque sorte, un miracle.

Une grande entreprise industrielle ou agricole où nos jeunes gens, à leur sortie de la Mission, pourraient aller travailler, serait une œuvre des plus utiles. En attendant cette fondation qui produirait, croyons-nous, les meilleurs résultats, une de nos rares consolations, au milieu de leurs égarements, est de les voir conserver un bon souvenir de la Mission. S'ils connaissent quelque malade dans leur village, pour faire plaisir au Père, ils viennent l'en avertir, lui servent d'interprètes, et, au besoin, de payeurs ou de porteurs.

4. — Le P. Pringault a la direction du séminaire indigène. Malgré les grandes difficultés de cette œuvre, Mgr Le Berre ne s'est pas découragé. Bien que la génération actuelle ne soit peut-être pas destinée à donner des prêtres à l'Église, notre regretté Vicaire apostolique n'a pas hésité à jeter dès maintenant les fondements sérieux d'une institution où les enfants que Notre-Seigneur ne manquera pas de se choisir tôt ou tard, puissent abriter leur vocation. Deux ou trois enfants semblent en ce moment donner quelques marques, sinon de vocation, au moins de bonne volonté et de convictions religieuses. L'un d'eux surtout a résisté, avec une énergie peu commune à son âge, aux menaces, aux promesses les plus séduisantes et même à la police, à laquelle sa mère, encore païenne, a eu recours pour l'arracher à la Mission.

Pour se délasser de l'étude, les latinistes travaillent dans un atelier de reliure, que le F. Dioscore a installé à son retour de France, et ils commencent à nous rendre des services.

Si, en général, nos enfants s'égarent une fois sortis de la Mission, aucun d'eux cependant ne manque jamais de faire appeler un Père, dès qu'il se sent un peu malade.

5. — Depuis la fondation de Saint-Pierre de Libreville, le ministère, tout en devenant moins pénible à Sainte-Marie, est cependant beaucoup au-dessus des forces d'un seul missionnaire, à cause de l'éloignement des villages qu'il faut visiter. Le cher P. Delorme, malgré ses vingt-cinq ans d'Afrique, supporte gaiement le surcroît de fatigues que lui impose la mort du P. Gachon. A chaque heure du jour et de la nuit, à la moindre annonce de quelque malade à secourir ou d'un enfant moribond à baptiser, il arpente les chemins, et quels chemins! avec toute

l'ardeur d'un jeune missionnaire. Son zèle sait triompher des mille obstacles que le démon se plaît à susciter. Pendant ces deux dernières années, il y a eu 286 baptêmes, 30 premières communions, 70 confirmations et 22 mariages.

Notre cimetière est assez éloigné de la Mission, et cependant, le P. Delorme a, non seulement accompagné, mais quelquefois porté et déposé dans leur tombe, les 195 défunts auxquels nous avons donné la sépulture ecclésiastique. Nos chrétiens tiennent beaucoup à faire enterrer leurs morts à la Mission. 8 ou 10 kilomètres à parcourir, un cadavre sur les épaules, ne les effraient point; aussi notre propriété, bien que d'une étendue considérable, ne sera-t-elle bientôt plus qu'un immense cimetière.

Au ministère extérieur se rattache l'aumônerie de notre hospice indigène où, chaque année, meurent une trentaine de pauvres Noirs, après avoir reçu tous les secours de la religion. 150 ou 160 autres malades trouvent dans cet asile, avec la santé du corps, un bien infiniment plus précieux, la guérison de leurs âmes, que le P. Delorme sait admirablement consoler. Le plus grand désir de ce bon Père serait d'avoir un jeune confrère qu'il pût initier à ce ministère. A deux, ils feraient un plus grand bien. Aussi, grande est sa joie quand un paquebot nous amène de nouvelles recrues; mais, jusqu'à ce jour, hélas! il a été frustré dans ses espérances.

6. — Des deux Pères de la profession de 1890, arrivés le 9 novembre au Gabon, le P. Atzenhoffer fut envoyé à Saint-Joseph des Bengas, tenir compagnie au bon P. Morvan; et le P. Pringault fut chargé du séminaire. Trois nouveaux profès sont arrivés au mois d'octobre dernier : le P. Le Citol s'est rendu à la mission des Adoumas avec le F. Mathias. Le F. Népotien, qui devait les accompagner, n'ayant pu faire le voyage, a été envoyé à Saint-Joseph des Bengas, remplacer le F. Sylvestre, notre nouvel infirmier. Depuis plusieurs mois, deux Pères étaient seuls dans leurs stations. La place des deux autres nouveaux profès était donc toute désignée : le P. Steinmetz alla rejoindre le P. Buléon à Fernan-Vaz, et le P. Bailly-Comte remplaça le P. Corlobé à Donghila. Le F. Zacharie, arrivé à Libreville le jour de l'Ascension 1891, fut envoyé à Bata pour remplacer le P. Lievain, nommé à la station de Muny.

7. — Nous sommes en très bons termes avec Messieurs les

fonctionnaires de l'administration, témoins leurs visites fréquentes, et la part qu'ils ont prise, cette année, à notre deuil. M. de Brazza entre autres est venu jusqu'à deux fois par jour voir Monseigneur dans sa dernière maladie.

L'amiral de Cuverville, M. Janssen, gouverneur de l'Etat indépendant du Congo et quelques autres personnages, nous ont également honorés de leur visite ces deux dernières années.

NÉCROLOGIE

La Congrégation vient de faire une douloureuse perte en la personne du R. P. Léon Le Vavasseur, membre du Conseil général et directeur du séminaire des Colonies. On sait qu'il avait déjà eu plusieurs attaques d'apoplexie. Dans la nuit du 21 au 22, il en eut une autre plus sérieuse, qui lui paralysa tout le côté gauche, et qui de plus, se compliqua de pneumonie. Le cher malade n'est resté alité que cinq à six jours. C'est avec sa pleine connaissance et la plus parfaite résignation qu'il a reçu les derniers sacrements, le jour de l'Annonciation, et a rendu son âme à Dieu, le 27 mars, vers quatre heures du matin.

Il était dans sa soixante et onzième année et avait quarante-six ans de vie religieuse.

L'Univers et *le Monde* publient ce matin, 28 mars, une courte notice nécrologique du cher et regretté défunt.

Nous avons également perdu, le 22 mars, à la Maison-Mère, des suites d'une pleurésie, le F. Thierry Bussmann, profès des vœux perpétuels. Il était dans sa quarante-septième année et avait vingt ans de vie religieuse et dix-sept ans six mois de profession.

Il y a eu aussi deux autres décès à Notre-Dame de Langonnet :

Le F. Marie-Augustin Le Merle, profès des vœux perpétuels, est décédé à la maison de Saint-Michel, le 20 mars, à la suite d'une hémorragie cérébrale. Il était dans sa soixante-quatorzième année et avait trente-six ans un mois de profession.

Deux jours après mourait pieusement, dans la même maison, par suite d'une pneumonie, l'agréé Tardivel. En rentrant du

cimetière, où il venait de conduire les restes du cher F. Marie-Augustin, le P. Juillard s'empressa de se rendre auprès du bon Tardivel pour lui donner une dernière absolution; et, quelques instants après, celui-ci rendait le dernier soupir.

LE P. GACHON

DÉCÉDÉ EN MER, LE 22 DÉCEMBRE 1891

Notice faite par le P. Hubert, son ancien supérieur à Cellule.

Parmi les nouveaux élèves qui se présentaient au petit séminaire de Cellule le 10 octobre 1863, il en était un âgé de seize ans, dont rien alors ne laissait voir les qualités précieuses. Il s'appelait Jean Gachon. Fils unique de parents peu fortunés, mais très honnêtes et très chrétiens, il était né à Verrières, près Champeix (Puy-de-Dôme), le 8 août 1847. Baptisé le même jour par le curé de la paroisse, il avait grandi dans la simplicité de sa condition, et ce n'est que tardivement que ce prêtre, frappé par sa piété, lui avait donné quelques leçons de latin pour nous l'envoyer en sixième.

Placé, à cause de son âge, dans la première division des grands, il se vit décerner, dès la fin de cette première année scolaire, par le suffrage unanime de ses condisciples et l'approbation de ses maîtres, le prix de bonne conduite, qui est toujours accordé à quelque ancien des classes supérieures, dignitaire de la Société des Enfants de Marie. Cette distinction, unique dans les annales de la maison, il ne la devait ni à ses talents, qui paraissaient très ordinaires, ni à son savoir-faire, car il était naturellement peu adroit, mais à une vertu très solide, que la simplicité et la modestie du jeune homme ne parvenaient pas à cacher aux yeux de ceux qui vivaient avec lui. On peut donc dire qu'il est apparu dès le début ce qu'il est resté toute sa vie.

Déjà, à dix-sept ans, il n'aspirait qu'à se donner à Dieu. Lui-même a raconté comment, en mai 1864, il se sentit pressé d'entrer au petit scolasticat, et comment, en juin de la même année, le Sacré Cœur de Jésus lui inspira de demander d'y être reçu gratuitement, bien qu'il ne fût pas encore en cinquième. Le Très R. P. Schwindenhammer, instruit de l'estime dont

jouissait ce postulant, voulut bien lui accorder cette faveur, et le lauréat apprit son admission au moment même de son couronnement.

Pendant les cinq années qu'il a passées au petit scolasticat de Saint-Sauveur (1864-1869), son bon esprit ne s'est pas démenti un seul instant. Il est demeuré toujours dans l'humilité et un constant sujet d'édification, comme en témoignent et les notes de ses directeurs et les suffrages de ses confrères.

La bonne réputation avec laquelle il arrivait au grand scolasticat ne fit que s'y confirmer. Aussi, lorsque les cruels événements de 1870 le ramenèrent au berceau de sa formation, les Pères, qui le connaissaient, n'hésitèrent-ils pas à proposer son avancement aux saints ordres. Il était alors à Cellule, ainsi que plusieurs autres grands scolastiques, et avec eux il reçut la tonsure et les ordres mineurs, dans la chapelle des Enfants de Marie, le 12 novembre, et, le lendemain, le sous-diaconat, dans la grande chapelle, des mains de Mgr de Charbonnel.

Dès que la paix fut signée, M. Gachon revint prendre le cours régulier de ses études théologiques, après lesquels il fit son noviciat (1873-1874). Il a toujours donné pleine satisfaction à ses directeurs, réalisant vraiment la parole sainte : *Spiritu ferventes, Domino servientes*. Ne négligeant aucun des moyens que lui offrait la Congrégation pour avancer de vertus en vertus, il fit, dès qu'il put en obtenir la permission, les vœux privés, temporaires et perpétuels et celui d'entrer dans la Congrégation. Le R. P. Grizard, qui l'avait reçu au début de sa vie religieuse, alors qu'il était préfet du petit scolasticat de Cellule, et qui, plus tard, devenu maître des novices, fut appelé à donner son avis pour sa profession, disait de lui : « C'est un très bon religieux. » C'est sous de tels auspices qu'il se consacra définitivement au Saint-Esprit et au saint Cœur de Marie, le 23 août 1874. Par reconnaissance, il nous choisit, le P. Corbet et moi, comme témoins de ses engagements.

Dans le fond de son cœur, il désirait se consacrer au service des Noirs. Le bon Dieu a exaucé sa prière ; car, destiné après sa profession à la Mission des Deux-Guinées, c'est là qu'il a passé toute sa vie de missionnaire.

Avant de s'embarquer, il écrivait de Bordeaux, le 5 octobre 1874 :

Je pars le cœur content, heureux de pouvoir aller me sacrifier sur cette chère terre d'Afrique, tant aimée du Vénéré Père?...

Puis, cinq semaines plus tard :

Je suis, disait-il, arrivé au Gabon le 10 novembre. J'ai été reçu à bras ouverts par tous, avec cette douce et aimable charité qui distingue les membres de la Congrégation... Le Gabon est un pays magnifique. Je prie la bonne Mère de m'y conserver longtemps dans la constance, la ferveur et l'humilité, afin que, moi aussi, je puisse travailler de tout cœur au salut des pauvres âmes abandonnées. (Lettre du 18 novembre 1874.)

Il y a supporté le poids du jour et de la chaleur pendant dix-huit ans. Là, comme à Cellule, comme partout, il n'a cessé d'édifier tout le monde par sa conduite exemplaire et son excellent esprit. Il n'a été que dans deux postes : Sainte-Marie du Gabon et Saint-Pierre de Libreville. Placé d'abord à Sainte-Marie, il y fut spécialement chargé du ministère auprès des noirs. Puis, quand fut fondée la station de Saint-Pierre de Libreville, il en fut nommé supérieur (janvier 1882). Dieu seul connaît tout le bien qu'il a opéré dans la Mission. Voici seulement à ce sujet un passage d'une de ses lettres :

A Saint-Pierre, Notre-Seigneur bénit toujours nos petits travaux. Ce bon Maître nous paie bien cher ce que nous faisons pour lui. Que ne profitons-nous mieux de ses divines faveurs ! Nous avons fait, cette année, dans notre petite communauté, 208 baptêmes ; c'est 32 de plus que l'an dernier, ce qui nous fait 384 baptêmes pour 1887. Nous avons eu, en cette même année, 4712 communions ; 114 malades ont été administrés. Le nombre de nos visites aux infirmes s'est élevé à 1524. Nos rapports avec les Noirs sont toujours très bons ; ceux que nous avons avec les blancs sont aussi excellents, mais moins intimes, car, malheureusement, les Européens qui viennent ici n'aiment pas le bon Dieu. (Lettre du 18 novembre 1874.)

Ce passage dépeint bien l'esprit du pieux missionnaire. Sans être un brillant sujet, il ne manquait pas de moyens, comme le prouvent ses travaux sur la langue indigène et les lettres si intéressantes sorties de sa plume, et dont plusieurs ont été publiées, notamment celle qui a paru dans le n° 24 des *Annales apostoliques*, sur la maladie et la mort de Mgr Le Berre.

Ce sur quoi tout le monde est resté unanime, comme autrefois ses condisciples de Cellule, c'est sur sa supériorité incontestable

comme homme de bon conseil et de solide vertu. Aussi a-t-il conquis l'estime et l'affection des uns et des autres, inférieurs, égaux et supérieurs.

C'est ce qui explique le bien qu'il a fait et le choix que fit de lui Mgr Le Berre pour être son vicaire général, en 1887.

Le P. Gachon, disait Monseigneur, pour justifier ce choix, est aimé de tous les missionnaires, Pères, Frères et Sœurs. Les Noirs l'aiment aussi et ont confiance en lui. Il leur fait beaucoup de bien, parlant facilement leur langue. Il prêche bien; il est modeste, simple, voilà ce qu'on aime en ces pauvres pays d'Afrique. (Lettre du 17 janvier 1887.)

Devenu administrateur de la Mission, par suite de la mort du vénéré prélat, on peut dire qu'il est mort à la peine. Il est vraiment tombé à son poste, et ne l'a quitté que sur l'ordre des médecins. Déjà même, il était trop tard. Il n'eut pas, en effet, la force de supporter la traversée. Voici comment le P. Corlobé, qui l'accompagnait, raconte ses derniers moments :

Embarqué le 27 décembre sur *la Ville de Pernambuco*, le bon P. Gachon s'est alité le soir même. Il souffrait d'un feu qui lui brûlait tout le côté gauche, et éprouvait une grande soif qu'il ne pouvait apaiser, son estomac ne supportant aucune espèce de boisson. Il était d'une faiblesse extrême, et ne se préoccupait que de son bréviaire et de son chapelet. Le 18, je lui administrai l'Extrême-Onction, et je lui donnai l'indulgence *in articulo mortis*. Le capitaine Roux a constaté officiellement qu'il était décédé le 22 décembre 1891, à huit heures du matin, en mer, par 5°37' de latitude nord et 12°56' de longitude. Le même jour, le défunt était immergé, dans la soirée, en face du cap des Palmes, à deux jours de Sierra-Leone.

Le P. Blanchet eut l'attention de télégraphier au T. R. Père cette douloureuse nouvelle, en même temps qu'une lettre du P. Corlobé l'annonçait au Gabon.

C'est le 5 janvier, écrivait ensuite à celui-ci le P. Monnier, de Libreville, que votre lettre nous est arrivée. Le P. Breidel a aussitôt éclaté en sanglots. Comme le P. Klaine avait décidé qu'on célébrerait le service le surlendemain, jeudi 7, à Libreville, nous nous sommes mis, en pleurant, à faire les préparatifs. Nous avons pu orner notre église de même que pour Monseigneur. « Il a bien gagné cela, disait en pleurant le pauvre P. Breidel; c'est son église, c'est lui qui l'a faite. » Il était inconsolable.

Le service a eu lieu le jeudi, à huit heures et demie, en présence de tout le personnel de la Mission de Sainte-Marie et des Sœurs. Le gouverneur, avec une foule d'Européens, y assistait, et les Noirs se pressaient au fond de l'église, comme pour le service de Mgr Le Berre. En parcourant les villages, nous n'entendions que des louanges et des regrets sur lui et Monseigneur, avec des plaintes sur le malheur de la Mission. (19 février 1892.)

Le cher défunt n'a pas été moins regretté des Européens que de ses confrères et des Noirs. Nous n'en pouvons donner une meilleure preuve qu'en citant un extrait d'une lettre adressée au T. R. Père par un des employés de commerce de la côte occidentale d'Afrique.

Dimanche dernier, 27 décembre, aux exercices du soir de l'Archiconfrérie, à Notre-Dame des Victoires, j'ai appris une nouvelle qui m'a vraiment plongé dans la consternation. M. le Directeur de l'Archiconfrérie nous a annoncé la mort du R. P. Gachon, supérieur de la Mission de Saint-Pierre de Libreville. Cette perte est pour moi d'autant plus sensible et cruelle que le R. P. Gachon a été mon directeur spirituel et le confident de mes sentiments les plus intimes, pendant mon séjour au Gabon.

C'était une bien belle âme que celle du R. P. Gachon. J'ai pu en juger par le parfum des grandes vertus chrétiennes qui s'exhalait de ses enseignements et de ses conseils. Il n'eût pas été déplacé sur le siège épiscopal des vénérés MMgrs Bessieux et Le Berre. Mais le divin Maître ne l'a pas voulu ainsi. Et nous n'avons qu'à nous incliner devant cette adorable volonté, qui vous atteint, vous, mon T. R. Père, dans votre cœur paternel, et moi dans mes sentiments de fils, à l'égard du bon P. Gachon.

J'ai la pensée de vous faire plaisir en vous communiquant la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de recevoir de ce vénéré et bien cher Père. Vous voudrez bien me la retourner, parce que je la considère désormais comme une relique du regretté défunt.

Que dire au sujet de sa mort, sinon ce qu'il m'a écrit de celle de Mgr Le Berre? Et ne serait-il pas mort lui-même d'une inextinguible soif de Dieu, ainsi qu'il le raconte d'une pauvre négresse?

Permettez-moi, en cette douloureuse épreuve, d'offrir à vous, mon R. Père, et à toute votre communauté, l'expression de mes plus vifs et de mes plus sincères sentiments de condoléance.

Si vous me faisiez l'honneur d'une réponse, je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me donner quelques détails sur les causes de la mort prématurée de mon bien aimé et bien regretté Père.

Aussitôt après l'exercice du soir à Notre-Dame des Victoires, je suis allé demander une messe pour le repos de son âme et pour le développement de sa belle Mission. Il m'a été promis qu'elle serait célébrée à l'autel même de l'Immaculée Vierge Marie, qui a été témoin de tant de miracles.

Je suis sans inquiétude sur son âme, qui déjà possède Dieu. Le purgatoire a été fait sous les feux du Gabon, dont le P. Gachon a été victime. Et puis, il aimait tant la Vierge Marie, cette toute puissante et toute bonne Mère, qu'il a pris certainement en droite ligne son essor vers le paradis, dont elle est la Reine et l'Introductrice. C'était un vrai fils du V. P. Libermann!

Veillez, etc.,

Jules AUCHIEN,

Employé de la maison Ancel-Seitz.

Puisse la Congrégation avoir de nombreux missionnaires capables d'inspirer de si beaux sentiments!

LE P. BRENNAN

DÉCÉDÉ A BALLARAT, LE 27 NOVEMBRE 1891

Le P. Patrice Brennan était né à Sart (Irlande), le 28 juin 1857. Entré au petit scolasticat de Blackrock le 2 septembre 1872, il y compléta ses études littéraires et fut ensuite employé sept ans au collège en qualité de surveillant ou professeur. Il y fit en même temps sa philosophie et une première année de théologie, puis vint en 1885 au grand scolasticat de Chevilly, et le 26 août 1888, il émettait ses premiers vœux à Grignon. C'était un sujet de talents supérieurs; malheureusement, sa santé était assez délicate. Envoyé après sa profession à Ballarat, il y a succombé au bout de trois années.

Voici comment le P. Michel Levadoux raconte ses derniers moments.

Le samedi matin 28 novembre, vers quatre heures et demie, le P. Patrice Brennan rendait son âme à Dieu. Souffrant depuis le mois de mai précédent d'une maladie de cœur, il avait dû abandonner tout travail. Après deux mois de repos chez un prêtre de ses amis, il revint à Ballarat vers le 15 novembre, heureux, disait-il, de se retrouver au milieu de la Communauté.

Trois jours après, il se mit au lit et ne le quitta plus. D'abord

on ne soupçonnait pas la gravité de son mal, on croyait à une attaque d'influenza; mais bientôt des symptômes alarmants se manifestèrent et on se décida à lui administrer les derniers sacrements. Il reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique dans d'admirables sentiments de foi et de ferveur, et renouvela ensuite ses vœux perpétuels entre les mains du P. Croagh.

Ses forces semblèrent un moment se ranimer, mais ce ne fut qu'un mieux passager, le mal reprit bientôt le dessus, et il déclina rapidement. Sa résignation à la volonté de Dieu était admirable. Ses souffrances étaient très vives; il les supportait avec la plus grande patience, les offrant à Notre-Seigneur; et quand nous le plaignions, il nous disait qu'il souffrait tout cela en expiation de ses fautes.

Enfin, le samedi matin 28 novembre, vers quatre heures, sentant sa fin approcher, il demanda à recevoir une dernière fois la sainte communion, en recommandant de se hâter. Deux ou trois minutes après s'être uni à son Dieu, il s'éteignait doucement, presque sans agonie, ayant conservé jusqu'à la fin sa pleine connaissance.

Le jour suivant, un grand nombre de visiteurs vinrent prier devant la dépouille mortelle du cher défunt. Les funérailles eurent lieu le lundi. L'office des morts et la messe furent célébrés à la cathédrale, en présence de l'Évêque, de tous les prêtres du diocèse qui avaient pu arriver à temps pour la cérémonie, et d'un grand concours de fidèles. Depuis les funérailles de Mgr O'Connor, prédécesseur de l'évêque actuel, jamais on n'avait vu une aussi nombreuse assistance à un service funèbre. (Lettre du 4 février 1892.)

LE F. MAXIMILIEN YOUINOU

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 12 NOVEMBRE 1891.

Le F. Maximilien Youinou était né le 6 avril 1870, à Plounévez-Porzay (Finistère). Entré au postulat de Notre-Dame de Langonnet le 22 décembre 1888, il faisait ses premiers vœux le 19 mars 1890.

Il avait la poitrine faible; on espérait cependant qu'il se fortifierait; mais le bon Dieu en a décidé autrement.

Sa vie, dit le P. Jégou, a été édifiante et ses derniers jours se sont passés paisibles, sans grande souffrance, comme la plupart de ceux qui meurent poitrinaires. Il communiait souvent et faisait aussi régulièrement qu'il le pouvait ses exercices de piété. Il paraissait vraiment mûr pour le ciel. Depuis un mois environ, il avait

reçu les derniers sacrements. Le 9 courant, il a émis ses vœux perpétuels, et ce soir (12 novembre), avant de rendre le dernier soupir, il a pu encore réciter les prières de la recommandation de l'âme. Aussitôt qu'il a eu reçu l'indulgence plénière *in articulo mortis*, il a expiré. (Lettre du 12 novembre 1891.)

LE P. KUENTZLER

DÉCÉDÉ EN MER, LE 5 JANVIER 1892

Le P. Alphonse Kuentzler, né à Lautenbach (Alsace), le 29 janvier 1864, entra au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet le 4 octobre 1881. Passé au grand scolasticat le 4 novembre 1884, il fut envoyé en Haïti comme professeur, au mois de mars 1887. Il n'avait fait qu'une année et demie de théologie. Sa santé était faible et l'on craignait pour sa poitrine.

Tout en aidant pour les classes, il acheva ses études théologiques et reçut la prêtrise à Port-au-Prince le 20 avril 1890. Il revint ensuite à Grignon pour y faire son noviciat et fut admis à la profession le 10 août 1891.

Envoyé de nouveau en Haïti, selon ses vifs désirs, une mort prématurée et bien triste devait le ravir moins de trois mois après son arrivée. Voici en quels termes le P. Jaouen, son supérieur, annonçait son décès.

C'est la douleur dans l'âme que je vous écris. Le cher P. Kuentzler, à qui vous envoyiez des félicitations, n'est plus de ce monde. Plusieurs de nos Pères s'étaient rendus dans les paroisses voisines pour aider MM. les Curés, à l'occasion des fêtes de Noël. Le P. Kuentzler était du nombre. Il était allé à Grand-Goave, à 16 lieues d'ici. Craignant la fatigue du cheval, il avait préféré nous revenir par la voie de mer. Il s'embarquait le 5, à sept heures du soir, sur une barque montée par trois hommes. Hélas ! il ne nous est pas arrivé. Il est tombé à l'eau, nous ne savons comment, et nous ne le saurons probablement jamais, quoique l'on fasse une enquête à ce sujet. Le corps n'a pas été retrouvé. Pour moi, j'ai toujours rejeté l'idée de crime, car le capitaine de la goëlette est un très brave homme, ami du curé.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle perte c'est pour nous, surtout dans les circonstances actuelles. (Lettre du 11 janvier 1892.)

Avant-hier nous avons célébré, pour le repos de son âme, un service solennel auquel ont assisté M. l'Administrateur et tout le clergé de la capitale. Nous avons été devancés par le curé du Grand-Goave,

qui avait invité ses paroissiens à une messe chantée où il y a eu plus de cent trente communions. (19 janvier 1892.)

LE F. PARFAIT

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 9 FÉVRIER 1892

Le F. Augustin Parfait, né à Longpré-les-Corps-Saints (Somme) le 29 décembre 1824, fit profession le 31 juillet 1853. Après avoir été employé d'abord à la petite communauté de Notre-Dame des Victoires, puis au séminaire français de Rome, il fut, en 1860, autorisé, sur sa demande, à se retirer, pour secourir des parents âgés. Mais il resta toujours bon chrétien dans le monde. Il avait surtout une grande dévotion à Notre-Dame des Victoires.

S'étant établi à Paris, où il tenait un petit hôtel, il put y gagner une honnête aisance. Quelques années après la mort de sa femme, personne très pieuse aussi, il conçut le désir de rentrer dans notre congrégation, où s'était écoulée une partie de sa jeunesse. Son directeur, M. l'abbé Lhomme, aujourd'hui curé de Fontenay-le-Fleury, diocèse de Versailles, vint à la Maison-Mère demander pour lui cette faveur, et il fit lui-même de si pressantes instances qu'on ne crut pas pouvoir la lui refuser.

Reçu d'abord comme agrégé, il sollicita quelques mois après l'autorisation de porter la soutanelle des Frères, et enfin de renouveler ses vœux de religion. Il fut réintégré comme profès le 8 septembre 1891.

Il avait une piété sensible et une dévotion particulière à la croix. C'est lui qui a fait restaurer à ses frais le grand Christ de l'escalier du séminaire.

S'affaiblissant de plus en plus, il fut envoyé à Chevilly vers la fin de l'année dernière. Il y est mort dans les meilleurs sentiments de foi et de piété, le 9 février 1892.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 8 mars, le P. Ussel, du Congo français ;

Le 26 mars, le P. Le Roy et le P. Enderlin, du Zanguebar. —

Le T. R. Père se propose de présenter au Saint-Siège le P. Le

Roy, comme successeur de Mgr Le Berre, dans la charge de vicaire apostolique des Deux-Guinées.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 11 mars, au Havre, pour les États-Unis, le P. Grès, de Seyssinet, destiné à la maison de Détroit ;

Le 15, à Marseille, pour retourner à Lastousville (Deux-Guinées), le P. Dahin et le F. Martinus. Avec eux est parti le F. Roch, du Saint-Cœur de Marie, destiné au Congo français.

Placements. — Le P. Michel, de la communauté de Braga, a été envoyé, le 6 mars, au séminaire français de Rome, afin d'aider le P. Daum pour les répétitions à donner aux élèves.

Les FF. Édouard et Fulbert, nouveaux profès, sont placés : le premier, à Chevilly, et le second, à Grignon. Les autres demeurent, jusqu'à nouvel ordre, dans leurs communautés.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Chevilly. — Le samedi des Quatre-Temps du carême, 11 mars, il y a eu, au Saint-Cœur de Marie, une belle et nombreuse ordination. Elle comptait 5 tonsurés, 37 minorés, 32 sous-diacres, 3 diacres et 6 prêtres. Mgr Duboin se trouvant souffrant, le T. R. Père avait prié Mgr Bouvier, évêque de Tarantaise, qui prêche le carême à Saint-Jacques du Haut-Pas, de vouloir bien faire la cérémonie.

Avant de quitter Chevilly, le prélat a adressé aux scolastiques quelques paroles d'encouragement. Le T. R. Père l'a conduit ensuite à Grignon, où Sa Grandeur a bien voulu également adresser aux novices une pieuse exhortation.

Zanguebar. — Mgr de Courmont est parti en janvier pour une nouvelle tournée dans l'intérieur. Le 12 février, il se trouvait à Mrogoro, qu'il a quitté le 16, pour se rendre à La Longa. Il espère pouvoir amener les Wahéhés à conclure la paix avec les Allemands. (Lettre du P. Acker, du 6 mars 1892.)

AVIS. — Prière à nos confrères du Congo, de la Cimbébasie et du Cunène de nous envoyer sans retard leurs bulletins.

Maison-Mère, 29 mars 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Allocations de la Sacrée Congrégation de la Propagande à nos Missions. — **Bulletins des communautés.** *Deux-Guinées (suite).* Libreville. — Saint-Joseph des Bengas. — Muny. — Donghila. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Jaouen, Helmer; FF. Martin, Thierry, Mathias. — *Notices :* PP. O'Connor et Studler. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* Chapitre général. *Missiones catholicæ.*

MAISON-MÈRE

ALLOCATIONS DE LA S.-C. DE LA PROPAGANDE

A NOS MISSIONS

On sait que, par une encyclique du 20 novembre 1890, le pape Léon XIII a prescrit, dans tout le monde catholique, une quête à faire le jour de l'Épiphanie pour l'œuvre du rachat des esclaves et la suppression de la traite.

Sur l'avis du P. Eschbach, la Maison-Mère envoya, dans le cours de l'année dernière, une note à la Sacrée-Congrégation de la Propagande pour exposer les besoins de nos Missions, au point de vue de l'œuvre antiesclavagiste, et solliciter une part dans les produits de la quête. Après la réception de cette note, S. Ém. le cardinal Siméoni daigna nous accorder (8 décembre) une allocation de 100,000 fr. à répartir entre nos diverses Missions, par les soins du T. R. Père.

Nous nous estimions heureux de la part qui nous avait été faite; mais, lorsque parut, dans le numéro du 4 mars des *Missiones catholiques*, le tableau de la répartition faite entre les différentes sociétés de missionnaires, on vit que cette part était relativement bien inférieure. Le P. Eschbach alla tout aussitôt, avec confiance, trouver le nouveau préfet de la Propagande,

Mgr Ledochowski, pour plaider auprès de lui la cause de nos Missions. Son Éminence le reçut avec beaucoup de bienveillance et se montra toute disposée à nous accorder de nouveaux secours, proportionnellement à l'importance de nos œuvres. Le T. R. Père s'empessa donc de lui faire parvenir une nouvelle note détaillée sur nos différentes Missions d'Afrique.

En réponse à cette note, Son Éminence a bien voulu adresser au P. Eschbach la lettre suivante, écrite en entier de sa propre main :

Rome, le 2 avril 1892.

Très Révérend Père,

Je suis bien aise de pouvoir vous informer par les présentes que je tiens à la disposition de votre Supérieur général la somme de 220,000 francs à distribuer aux Missions confiées aux soins de votre Congrégation, dans le but exclusif de rachat et de l'entretien des esclaves et nommément :

Pour la Mission de Bagamoyo.	Fr. 60,000
Pour celle du Gabon.	40,000
Pour celle de l'Oubanghi.	40,000
Pour celle de Loango.	40,000
Pour celle d'Onitsha.	40,000

C'est à ces Missions susindiquées et pas à d'autres que la Sacrée-Congrégation alloue les sommes fixées plus haut, et je vous prie d'en instruire votre Supérieur général dont j'attendrai en temps voulu un rapport sur l'emploi de ces sommes et sur les résultats obtenus, particulièrement sur le nombre des esclaves que les missionnaires respectifs auront pu délivrer moyennant ces ressources.

Si, dans quelque autre Mission que votre vénérable Institut dessert, la chasse aux esclaves et le trafic de ces malheureux se pratiquent sur une vaste échelle; et si vos missionnaires y ont déjà entrepris l'œuvre de leur rachat et de leur établissement consécutif, je vous prierais, T. R. Père, de m'en informer, en m'indiquant en même temps ce qu'ils ont pu déjà obtenir avec l'aide de Dieu et grâce à leur zèle et à leur travail dévoué.

Je serai toujours disposé d'accorder dans la mesure des moyens à ma portée des subsides à l'avenir à ces Missions, dont les chefs ou leurs représentants légitimes me fourniront des renseignements positifs et détaillés sur l'œuvre de la libération des esclaves dans le rayon de leurs territoires.

Recevez, T. R. Père, l'assurance de ma parfaite considération.

Votre dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Préfet.*

Le T. R. Père s'est empressé de remercier Son Éminence de ces dons généreux, par la lettre suivante :

Paris, le 20 avril 1892.

Éminence Révérendissime,

Le Supérieur de notre maison de Rome m'a communiqué la lettre que vous avez bien voulu lui écrire pour lui annoncer les belles allocations que vous avez eu la bonté d'accorder à nos Missions du Zanguebar, du Gabon, de l'Oubanghi, de Loango et du Bas-Niger, pour rachat et entretien d'esclaves.

Je ne veux pas tarder à exprimer à Votre Éminence tous mes sentiments de vive reconnaissance en mon nom et en celui de nos missionnaires.

En leur transmettant les sommes que vous avez daigné leur attribuer, je ne manquerai pas de leur rappeler le rapport que demande Votre Éminence sur l'emploi de ces sommes et particulièrement sur le nombre des esclaves que l'on aura pu délivrer moyennant ces ressources. Je leur demanderai aussi de fournir à Votre Éminence des renseignements détaillés sur ce qu'ils ont pu faire par le passé et sur ce qu'ils penseraient pouvoir faire à l'avenir, pour cette œuvre si belle de la libération des pauvres esclaves.

Daignez agréer, etc.

A. EMONET, *Supérieur général.*

A notre grand regret, nos Missions n'ont pas été toutes comprises dans cette nouvelle répartition. Mais, comme on a pu le remarquer par sa lettre même, l'Éminentissime Préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande est tout disposé à accorder de nouveaux secours à celles qui en auraient besoin, en faveur du rachat et de la libération des esclaves, à la condition de fournir à ce sujet des renseignements positifs et détaillés.

A cette occasion, le T. R. Père recommande à tous les chefs de Mission d'avoir bien soin d'adresser le rapport demandé par Son Éminence sur ce qu'ils ont pu faire pour cette œuvre anti-esclavagiste.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE, A LIBREVILLE

JANVIER 1890 — AVRIL 1892

1. Souvenir à nos défunts. Mgr Le Berre et le P. Gachon. — 2. Personnel. — 3. Hôpital de la colonie. — 4. Hôpital civil pour les Noirs. Hospice des femmes. — 5. Aumônerie des Sœurs. Œuvre des filles. — 6. Population mélangée de Libreville. Mères chrétiennes. Traits admirables de foi et de dévouement. — 7. Confréries. Statue de sainte Anne offerte au P. Monnier par ses anciens condisciples. — 8. Invasion des Pahouins. — 9. Excursion dans les villages. Catéchistes. — 10. Offices et fêtes. — 11. Ecole.

1. — Quoique le *Bulletin général* ait déjà mentionné les deuils qui ont affligé la Mission du Gabon, nous ne saurions commencer le nôtre sans consacrer quelques mots à la mémoire de notre vénéré vicaire apostolique et de celui qui fut son bras droit et le fondateur de notre communauté.

Si Mgr Le Berre a laissé un grand vide, c'est son troupeau de Saint-Pierre qui en a le plus souffert. Depuis quelques années, il y a eu concentration de villages autour de Libreville, chef-lieu du gouvernement. Les anciens élèves de la Mission, employés dans les bureaux ou dans les factoreries, se sont groupés autour du Plateau pour être plus à proximité de leurs emplois; le Plateau fut d'ailleurs ici le commencement, le premier noyau de chrétiens au Gabon, par suite de l'affranchissement et de la conversion des esclaves congos installés à Libreville. Monseigneur ne l'oublia jamais; et, si ses enfants aimaient à aller le visiter et le consulter à Sainte-Marie, il le leur rendait au centuple. Jusqu'à sa dernière maladie, en effet, il n'a jamais omis de venir à Saint-Pierre, le samedi, à 5 heures et demie du matin, pour entendre leurs confessions. Le lundi, il revenait encore pour la direction des religieuses et, quand il avait terminé, il consacrait le reste de la matinée à visiter les fonctionnaires de l'administration et ses chrétiens de Saint-Benoît, du Plateau et de la Montagne-Sainte (1).

Mgr Le Berre aimait à faire le bien dans le silence, disant qu'il fallait être très bon pour les Noirs, que, plus ils étaient

(1) C'est le nom resté au monticule où résidait le vieux Vané, converti par le P. Poussot. (Ann. de la Prop. de la Foi. 1856. t. 28 et 29, p. 287, 82.)

malheureux, plus il fallait en avoir pitié, sans se rebuter jamais de leur ingratitude ou de leur mauvaise conduite.

Dès que la nouvelle de sa maladie se fut répandue dans les villages, tous nos chrétiens de Saint-Pierre accoururent en foule à la chapelle de Sainte-Marie et s'y succédèrent sans cesse, afin de réciter le chapelet pour sa guérison; à sa mort, ils se cotisèrent pour faire célébrer un service pour le repos de son âme; et, ce jour-là, l'église de Saint-Pierre, tapissée de tentures noires, fut à peine assez grande pour contenir la foule de chrétiens qui vinrent une dernière fois payer à Monseigneur leur dette de reconnaissance et d'amour.

Leurs larmes ont coulé encore bien abondamment, quand ils ont appris la terrible nouvelle qui nous a tous frappés : la mort du cher P. Gachon sur le paquebot qui le ramenait en France. Le bon Père leur rappelait à tous Mgr Le Berre et, avec lui, il avait tous leurs cœurs. A peine arrivé au Gabon, il avait été, presque dès le début, chargé du ministère de Libreville. Il avait aidé le P. Delorme dans les œuvres de Saint-Benoît et de Saint-Michel; mais surtout, en 1882, quand il s'agit de construire la nouvelle église de Saint-Pierre, le P. Gachon, nommé supérieur de la communauté, se dépensa et se sacrifia tout entier pour son église et ses chers Noirs. *Zelus domus tuæ comedit me... Impendar et superimpendar pro animabus...* Ces deux paroles résument toute sa vie. Depuis 1882, en effet, ce cher Père n'a jamais cessé de travailler à l'embellissement de son église. Pour elle, rien n'était trop beau, rien n'était assez digne; à chaque courrier, il écrivait une dizaine de lettres pour ses bienfaiteurs. Une statue, un ornement, une garniture d'autel, le rendaient heureux. Une de ses dernières joies a été de contempler une garniture de fleurs faite pour Noël par la R. Mère Supérieure des religieuses.

Pour les Noirs, son affection n'avait pas de mesure; il semblait avoir pris pour modèle saint Pierre Claver et le P. Laval. Il eût volontiers ajouté aussi à son nom le glorieux titre d'esclave des Noirs et il l'était en réalité : humble, modeste, très doux, dur à la fatigue, patient à la manière des saints, miséricordieux à l'exemple de Notre-Seigneur, sachant au besoin cependant réprimer les abus, c'était le missionnaire des Noirs par excellence. Sans rien de grand dans sa personne, sans autre

autorité ou prestige que sa sainteté, il avait gagné tous les cœurs. Aussi, à la mort de Mgr Le Berre, devint-il l'homme des Noirs, le confident de leurs peines et de leurs misères : c'était le saint. Hélas ! Dieu nous l'a enlevé.

2. — La communauté de Saint-Pierre de Libreville compte ordinairement deux Pères chargés du ministère et un Frère chargé du matériel et de l'école. En 1890, ce fut le P. Picarda qui remplaça le P. Gachon comme supérieur de la communauté et curé de la paroisse, pendant son séjour en France. A son retour, il lui remit cette charge et fut envoyé lui-même à Lambaréné. Mais, le P. Gachon ayant été, au bout de trois mois, appelé à Sainte-Marie pour aider Monseigneur, le P. Breidel (1) devint supérieur de la communauté et le P. Monnier lui fut adjoint comme vicaire. Ce sont eux qui, actuellement, desservent Libreville.

En septembre 1890, le F. Raymond a aussi remplacé dans la direction de l'école le F. Sylvestre appelé à Saint-Joseph des Bengas.

3. — Le ministère comprend à Libreville le service des hôpitaux de mer et de terre, l'aumônerie des Sœurs, les catéchismes des enfants, la visite des chrétiens de Libreville et l'apostolat auprès des païens des environs, enfin le service religieux de l'église.

L'hôpital des Européens de la colonie est le ponton *la Minerve*, sur la rade de Libreville. Il compte souvent de 30 à 40 malades, matelots, fonctionnaires de l'État et commerçants. Le P. Breidel, qui en a le service, y fait beaucoup de bien. Depuis huit ans qu'il en est chargé, en effet, il n'a jamais été obligé de refuser l'enterrement religieux pour refus des sacrements. Il lui faut bien parfois beaucoup de tact et de prudence pour certains commerçants ou fonctionnaires, mais il est rare qu'il n'ait pu faire baisser la croix ou donner l'Extrême-Onction. Les marins surtout, presque tous Bretons, lui donnent beaucoup de consolations : « Ils ne vivent tous, dit-il, que du souvenir de leur pays, de leur mère, de leur femme et de leurs enfants. » Le Père y va trois fois la semaine et, comme sa parole franche et joviale attire tous les cœurs, il ne revient presque jamais sans

(1) Le P. Breidel est rentré en France pour cause de santé, le 1^{er} avr.l.

un souvenir consolant. Un jour, c'est une confession entendue, une autre fois, une extrême-onction administrée, un excellent conseil donné, un cœur abattu relevé.

Un soir, à fond de cale, il rencontre quelqu'un qui l'attendait, le fusil sous la gorge : « Monsieur l'abbé, lui dit-il, je vous attendais pour laisser partir la détente : j'en ai assez de la vie ; mais, comme je vous aime bien, je veux vous serrer la main encore une fois. — La voici, mon ami, mais j'espère que ce ne sera pas la dernière. » Et, à force de parler, de supplier, le Père obtint un délai de deux jours. L'intervalle fut employé à faire des prières au Sacré-Cœur et à saint Joseph. Au bout de deux jours, un mercredi, le Père retourna : « Ça va bien, pourvu que ça dure, lui dit le marin ; je crois que j'en suis quitte pour cette fois. » Depuis lors, il va très bien. Gloire à saint Joseph !

4. — Le P. Breidel est encore chargé à terre de l'hôpital civil pour les Noirs : Kroumen, Sénégalais, Annamites ou déportés, Pahouins, Accras et autres, qui ont presque tous le défaut de ne pas comprendre un mot, soit de français, soit de la langue indigène. Mais trois ou quatre interprètes n'effrayent point le cher Père. L'habitude l'a familiarisé avec tout ce monde, et il fait en moyenne de 20 à 30 baptêmes dans cet hôpital. La Sœur Saint-Charles, d'ailleurs, l'aide beaucoup dans ce ministère. En qualité de lingère et d'infirmière, elle se réserve presque toujours le droit de passer avant le Père, et, en disposant la natte, en soignant le corps, elle trouve toujours le moyen de préparer les cœurs.

Mais où cette bonne sœur peut surtout excercer son zèle et son dévouement, c'est dans l'hospice des femmes qui lui est confié dans leur communauté même. Il compte en moyenne 50 malades, vieilles femmes paralytiques, aveugles, lépreuses, et petites orphelines presque toutes dévorées par des plaies affreuses. Aucun ministère n'est plus facile que celui-ci : baptiser à l'article de la mort, donner l'Extrême-Onction à celles qui n'en peuvent plus, adresser quelques paroles de consolation à celles qui attendent leur tour de départ, c'est à peu près tout. C'est le P. Monnier qui a cette heureuse besogne ; il y est toujours bien reçu et très heureux. Cette année, 27 malades ont reçu le baptême ; une vingtaine, l'Extrême-Onction ; 27 sont mortes à l'hôpital même, et 209, après y avoir passé plus ou

moins longtemps, en sont sorties mourantes, convalescentes ou ressuscitées.

5. — La communauté des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres compte 16 religieuses, une section de 30 jeunes filles apprenties, et une école de 90 élèves.

C'est ordinairement le plus âgé des Pères qui est l'aumônier des Sœurs. Il les confesse chaque semaine et leur fait une instruction à leur retraite mensuelle. Pour leur retraite annuelle de huit jours, il se fait aider par un autre Père de Sainte-Marie. Le même Père est aussi le directeur des jeunes apprenties; le vicaire a les enfants. Outre la confession de ces enfants, une fois par mois environ, nous leur faisons chacun un catéchisme par semaine et, à tour de rôle, une instruction chaque dimanche pour les enfants de Marie et les Congréganistes des Saints-Anges. On a pu établir parmi elles les deux congrégations de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges, et elles y tiennent beaucoup en général. Pour les exercer à la piété et les retremper, nous leur faisons faire une retraite de quatre jours avant la fête de l'Immaculée-Conception, et comme quelques jeunes filles du dehors s'y adjoignent, elle produit ordinairement de très bons résultats. Nous avons également établi l'OEuvre de la Sainte-Enfance parmi elles, et elles ont pu réunir 20 dizaines en se faisant zélatrices auprès de leurs petits frères et sœurs du village, et quêteuses auprès de leurs mamans pour la recette de la petite offrande. En 1890, il y a eu 7 premières communions parmi elles; en 1891, 18. Comme nous ne pouvons avoir recours à des prédicateurs extraordinaires, ce sont les Pères de Libreville qui leur prêchent toujours les retraites préparatoires à leur première communion et à leur confirmation.

En général, elles ont un esprit excellent, simple, docile, affectueux, attaché surtout à la religion. Malheureusement, plusieurs, à leur sortie, ne savent résister aux appâts de l'apprentissage vraiment infernal que leurs parents dénaturés leur font faire, et, au bout de six mois ou d'un an, elles sont hors d'état de recevoir les sacrements. Cependant, chaque année, quelques-unes se marient légitimement avec nos anciens élèves de la Mission, et c'est là l'espoir de la famille chrétienne au Gabon. Deux d'entre elles ont même embrassé la vie religieuse au mois de mai 1890. On a raconté ailleurs la cérémonie de leur profession,

nous n'y revenons pas. Depuis lors, elles persévèrent généreusement; l'une d'elles a été envoyée à la nouvelle fondation de Lambaréné; l'autre est restée au service de l'hospice des femmes malades; mais toutes les deux s'acquittent parfaitement de leur emploi.

6. — Notre ministère est assez compliqué. Dans ces dernières années, en effet, Libreville s'est accrue de presque du double de la population. Les Européens sont arrivés à un nombre tel et font parfois un séjour si court que le plus habile d'entre nous n'arrive pas à connaître leurs noms; le P. Breidel ne les voit guère qu'à l'hôpital quand ils y passent, ou... quand il a besoin d'argent pour ses œuvres et qu'il va frapper à leurs portes. Les Anglais et les Allemands surtout sont généreux.

Quant aux Noirs, ils affluent de tous les points de la côte : Sénégalais, Sierra-Leonais, Accras, Kroumen, Loangos et Pahouins, avec toutes les tribus du Gabon et de l'Ogowé, Pongoués, Boulous, Bengas, Oroungous, Akélais, Nkomis et Galoas... Les Sénégalais sont surtout musulmans, et nous ne réussissons pas mieux avec eux que nos confrères du Sénégal; quelques jeunes gens chrétiens qui nous arrivent de Saint-Louis' et de Gorée sont assez fidèles à la messe du dimanche, mais très peu peuvent faire leurs Pâques. Les Accras et Sierra-Léonais sont tailleurs, bijoutiers, commerçants, et presque tous sont protestants. Nous leur reprochons surtout d'introduire parmi nos chrétiens le luxe, l'esprit d'orgueil et d'indépendance vis-à-vis de la Mission. Les Kroumens sont les hommes de corvées du gouvernement et de toutes les factoreries. Nous ne les voyons qu'à l'hôpital civil où ils se laissent parfois baptiser avant de mourir. Les Loangos, que nous voyons employés comme blanchisseurs ou cuisiniers, sont presque tous fétichistes, et ils restent trop peu de temps parmi nous pour que nous ayons accès auprès d'eux. Quant à la majorité des Pahouins, que le gouvernement occupe, ils viennent tous de l'intérieur ou des rives de l'Ogowé, et étant hors de leur pays et de leur village, il n'est possible de les baptiser qu'à l'article de la mort.

Libreville a ainsi une population flottante de 1500 à 2000 hommes, auprès de qui nous ne pouvons avoir que très peu d'action, et dont malheureusement quelques voyageurs tiennent trop de compte dans leurs appréciations sur la chrétienté. Si

l'on veut juger de notre sainte religion au Gabon, il faut laisser la grande voie qui longe la plage depuis Sainte-Marie jusqu'à Glass; c'est là le centre du commerce et le rendez-vous de tous les ouvriers et étrangers de Libreville. La vraie population habite les petites collines situées à quelque cents mètres derrière le plateau, c'est là et dans les *mpindis* que se trouvent les chrétiens. Il y en a dans chaque village. Il est assez facile de les reconnaître à leur modestie et à la simplicité de leur langage.

Ils ne sont pas sans défaut, et notre présence est souvent nécessaire pour remettre les coupables dans le bon chemin. Cependant, nous avons plusieurs bonnes familles. Plusieurs mères chrétiennes enseignent la prière et le catéchisme à leurs petits enfants; d'autres sont véritablement admirables de dévouement pour le prochain. Faut-il appeler le missionnaire au moment de la mort, elles sont là et viennent elles-mêmes chercher le Père.

Une fois, à onze heures et demie du matin, une pauvre vieille de soixante-dix ans vient appeler le P. Monnier : « Viens, dit-elle, mon enfant se meurt. » Et pendant trois quarts d'heure, elle marche devant le Père, à travers les hautes herbes, sous un soleil de plomb, n'ayant pendant toute la route que des paroles animées de la foi la plus pure. Une autre récite constamment son chapelet en chemin, même quand elle revient du travail, avec sa hotte sur le dos. Elle a dernièrement perdu l'un de ses fils, mort subitement sans sacrements : elle a été admirable de foi et de force; depuis lors, elle passe des heures entières à l'église, abîmée en adoration devant le Saint-Sacrement. Il en est une qui a adopté deux petits orphelins à l'âge de trois ans. depuis lors, elle les soigne comme ses propres enfants. Une autre en a également adopté un, mais âgé de quelques mois seulement et presque toujours mala-lif, elle lui prodigue soins et caresses comme si c'était le plus bel enfant de la terre.

Le baptême établit surtout entre le parrain ou la marraine et leur filleul des relations admirables. Une de nos chrétiennes était morte presque subitement après la fête du Sacré-Cœur en 1891. Elle avait communié ce jour-là et, en partant, avait dit à la Supérieure des Religieuses : « Oh ! ne crains rien, je reviendrai bientôt, car *j'ai encore faim du bon Dieu.* » Hélas ! quel-

ques jours après, elle était appelée au banquet éternel. Or, le soir de sa mort, le missionnaire passant au village vit une réunion de chrétiens qui récitaient le chapelet auprès de la défunte. « Que faites-vous là, dit-il à la plus âgée : — Ah ! répond-elle, mon enfant est morte, c'est moi qui l'ai tenue au baptême, et je suis venue, avec mon autre enfant, apporter la caisse pour l'enterrer, et là nous prions notre chapelet. »

7. — C'est à la vue de tous ces faits que les PP. Picarda et Monnier ont songé à établir quelques confréries pour la persévérance de ces chrétiens. Le premier a établi le Rosaire, et, chaque dimanche avant les vêpres, un grand nombre de fidèles viennent assister à la récitation du chapelet faite par un missionnaire.

Tant pour préserver les jeunes filles que pour donner aux mères chrétiennes un moyen de rester fidèles à leurs devoirs, le P. Monnier a établi, en 1891, une confrérie de femmes chrétiennes qu'il a placée sous le patronage de sainte Anne : elle compte déjà une soixantaine de membres fidèles, tenant à leurs engagements et pratiquant leurs devoirs.

Le P. Monnier écrivait l'an dernier à Mgr l'Évêque de Vannes, au sujet de cette association de Sainte-Anne :

Mgr Le Berre, arrivant en 1846 au Gabon, s'empressa d'introduire la dévotion à sainte Anne dans le pays ; il plaça sa statue à la porte d'entrée de la chapelle, du côté de la communauté ; plus tard, il fit le village Sainte-Anne et couronna le monticule qui le domine d'un petit monument à la gloire de notre Bonne Mère. Le P. Buléon lui élève en ce moment une magnifique chapelle dans sa station, à Saine-Anne du Fernan-Vaz ; je voudrais aussi moi, l'enfant de son petit séminaire, je voudrais faire quelque chose aussi pour ma Bonne Mère ; je voudrais élever sa statue dans notre belle église de Libreville, en face de la chaire de Saint-Pierre, notre Patron, et la choisir pour patronne d'une Association de mères de famille, dont le but serait d'assurer l'avenir de nos jeunes filles par des mariages chrétiens et de les maintenir ensuite dans les devoirs de la vie chrétienne.

Telle est l'idée principale du projet que je médite contre l'œuvre de Satan, et c'est sa réalisation que je demande humblement à Votre Grandeur de vouloir bien bénir et encourager, en m'aidant, Monseigneur, à obtenir une belle statue de notre Bonne Mère. Pour qu'elle cadre bien avec notre Saint-Pierre, nous la voudrions assise,

instruisant la Sainte Vierge, de grandeur naturelle à peu près, soit assise de 1^m.10 de haut. Je n'ose, Monseigneur, demander à Votre Grandeur de nous procurer Elle-même cette statue ; mais je Lui serais très reconnaissant de vouloir bien communiquer cette lettre aux *Annales de Sainte-Anne* : peut-être quelques-uns de leurs lecteurs, de mes anciens condisciples ou amis, seraient-ils heureux de m'aider à compléter la somme que nos pauvres Noirs pourront me donner dans ce but, mais qui sera certainement insuffisante...

Cet appel du P. Monnier n'a pas été infructueux. Ses anciens condisciples au petit séminaire de Sainte-Anne se sont cotisés pour lui procurer une belle statue de cette glorieuse patronne. Elle a été expédiée au Gabon le 15 mars 1892.

8. — Derrière le Gabon, depuis 2 jusqu'à 20 et 25 kilomètres, sur les collines de Sibangue et dans les criques de la rivière Mondah, la nombreuse population des Pahouins s'établit partout. Cette nouvelle invasion enrayera-t-elle les progrès du christianisme pour établir sur ses ruines le fétichisme et la barbarie? Nous espérons bien, avec la grâce de Dieu et un renfort de missionnaires, la prévenir et nous en servir pour donner à notre chrétienté une vigueur nouvelle. Mais nous ne pouvons nous faire illusion, la lutte sera difficile : le Pahouin a pour lui le nombre, la force, la sauvagerie, le fétichisme et la polygamie ; on pourrait ajouter la protection de l'Européen, puisque sans religion, par le travail, il peut gagner tout ce dont il a besoin pour vivre à son aise et acheter le nombre de femmes qui lui plaît. Pour nous, nous n'avons que la grâce de Dieu : mais nous croyons qu'avec la prière de nos confrères et la protection de l'ange de l'Afrique, cela suffit.

9. — Le *Bulletin* a déjà raconté ce qu'étaient nos excursions dans leurs villages ; ce sont toujours les mêmes fatigues, et aussi les mêmes résultats à peu près : 2 ou 3 baptêmes par course et quelquefois une confession ou une extrême-onction. En 1891, nous avons pu établir un catéchiste dans l'un de ces villages. Sa fonction est surtout de faire l'école aux petits enfants, de baptiser les moribonds en notre absence, de nous guider et de nous servir d'interprète dans nos excursions. Les services qu'il nous rend nous font de plus en plus regretter de n'en avoir pas plusieurs comme lui. Il serait à désirer que l'on pût établir un catéchiste marié dans les principaux villages.

Voici les résultats des baptêmes pour ces deux années : en 1890, 186 et en 1891, 225. Les extrêmes-onctions ont atteint le même chiffre environ. En comptant une visite ou deux pour chaque sacrement, et en y ajoutant le ministère de l'église, des hôpitaux, des catéchismes, des retraites, on peut juger de notre travail. N'est-ce pas, à la lettre, le *messis quidem multa, operarii autem pauci* ?

10. — Le service de l'église nous demande chaque dimanche une grand'messe chantée, avec un sermon, le chapelet et une instruction avant les vêpres aux congréganistes ou aux mères chrétiennes, enfin les vêpres et le salut. Pour les instructions surtout, nous nous partageons ordinairement la besogne, à tour de rôle. Malgré cela, nous désirerions souvent le secours d'un autre confrère ; car parfois, après les fatigues et les courses de la semaine, le service des dimanches et fêtes est bien fatigant. Du moins, avons-nous la consolation de voir nos offices bien suivis. Depuis quelque temps surtout, les hommes et les jeunes gens viennent en assez bon nombre à la messe. Nous ne pourrions pas dire qu'ils sont aussi fidèles à leur devoir pascal. Sur les 200 communions de la fête de Pâques, il n'y avait pas plus d'une trentaine d'hommes. Aux autres grandes fêtes de Noël, de la Toussaint et de la Pentecôte, nous avons environ de 100 à 150 femmes et une dizaine de jeunes gens.

Il faut dire que la population européenne ne leur donne guère le bon exemple : quelques matelots de *la Minerve* seuls et deux autres Européens ont fait leurs Pâques cette année, et 3 ou 4 au plus sont fidèles à venir à la messe, le dimanche. Nos fêtes sont ordinairement très belles. A la Fête-Dieu, à la Saint-Pierre et à l'Immaculée-Conception, notre église ornée de bannières et d'oriflammes est splendide, et comme la musique de Sainte-Marie vient alors relever l'éclat de la cérémonie, l'affluence est telle que l'Église ne peut contenir tout le monde.

Une autre fête a réuni, contre notre attente, une foule de chrétiens et même de païens : la bénédiction des enfants, le 21 juin 1891, pour célébrer le centenaire de Saint-Louis de Gonzague, et le 6 janvier 1892 pour établir l'œuvre de la Sainte-Enfance. Une relation en a été envoyée pour les *Annales de la Sainte-Enfance*.

11. — Quoique à proximité de Sainte-Marie, Libreville a une

école; elle fut créée dès 1884 par M. le commandant Masson comme cours d'externat, et jusqu'ici l'administration a toujours continué de nous favoriser sous ce rapport. Hélas! nous ne pouvons jamais avoir plus de 10 à 15 externes fidèles. Une trentaine d'autres vont, viennent, retournent au village selon leurs caprices, leurs parents ne comprenant pas la nécessité de les envoyer à la Mission, en restant eux-mêmes chargés de les nourrir et de les habiller. Mais à côté d'eux, nous avons une quinzaine d'internes qui, tout en nous rendant les plus grands services pour l'église et notre ministère, apprennent catéchisme, arithmétique et langue française.

Daigne le Ciel détourner l'orage qui menace notre subvention annuelle et nous permettre de continuer de faire du bien à ces chers enfants!

STATION DE SAINT-JOSEPH DES BENGAS

JANVIER 1890. — AVRIL 1892

1. Personnel. Mutations. Décès. — 2. Œuvre des enfants. Nombre. Baptêmes. Cultures. — 3. Ministère. Obstacle de la polygamie. Baptêmes à l'article de la mort. — 4. Visites. Mgr Le Berre.

1. — Notre communauté se composait, en janvier 1890, des PP. Morvan, supérieur; Corlobé, directeur des enfants, et du F. Othmar, chargé du matériel. Le P. Morvan, toujours malade, se vit dans la nécessité de se retirer à Sainte-Marie pour s'y reposer. Le P. Monnier le remplaça depuis le mois de février jusqu'en avril. Le P. Morvan se croyant alors assez fort reprit de nouveau ses fonctions à Saint-Joseph des Bengas, et Monseigneur rappela le P. Monnier à Sainte-Marie.

Le P. Corlobé fut rappelé à son tour au mois d'août 1890, ainsi que le F. Othmar, pour se rendre l'un et l'autre à Donghila. Le P. Corlobé fut remplacé par le P. Atzenhoffer, nouveau profès, et le F. Othmar par le F. Sylvestre.

Le P. Morvan, atteint depuis longtemps d'une maladie de poitrine, continuait toujours à languir malgré les quelques jours de repos pris à Sainte-Marie. Après les fêtes de Noël 1890, le bon Père fut obligé de s'aliter et de s'acheminer ainsi peu à peu vers sa fin. Il a succombé, comme on sait, le 5 avril 1891, à Sainte-Marie, où il s'était retiré quelques jours avant sa mort.

Depuis ce temps, notre personnel ne comprenait plus que le P. Atzenhoffer, directeur, et le F. Sylvestre, chargé du matériel. Enfin, au mois de décembre 1891, le F. Sylvestre fut appelé à Sainte-Marie pour remplacer le F. Henri à l'hôpital.

2. — Nous entretenons en ce moment vingt-cinq enfants, qui nous donnent beaucoup de consolation. Le plus grand nombre d'entre eux ont reçu le sacrement de baptême. Pour rehausser encore davantage cette cérémonie, nous attendons toujours les jours de fête, et cela pour faire voir à tous les Noirs, qui viennent alors en assez grand nombre, la grandeur et l'importance de ce sacrement. C'est ainsi que le P. Atzenhoffer baptise quelques adultes à toutes les fêtes de l'année. Quelques-uns de ces enfants ont déjà fait leur première communion.

Parmi eux, il y en a qui nous rendent de bien précieux services pour la culture de notre jardin potager, ainsi que pour une foule d'autres travaux indispensables dans une communauté de l'intérieur. Ils nous sont encore très utiles pour le chant. Aux principales fêtes de l'année, ils exécutent les différentes messes de Dumont avec beaucoup d'entrain. Les Bengas qui viennent alors en grand nombre en sont dans l'admiration. Nous profitons de leur présence pour leur faire une bonne instruction.

3. — Comme partout en Afrique, la polygamie est ici un grand obstacle au zèle et aux efforts du missionnaire. Toutefois, à l'approche de la mort, la grâce les trouve en général bien disposés. Aussi est-il très rare, dans notre voisinage, que quelqu'un meure sans les secours de la religion. C'est ainsi qu'au mois d'août 1891, un pauvre païen du nom d'Ibabo étant malade depuis assez longtemps et voyant son mal s'aggraver, s'empessa de recevoir le baptême des mains du P. Atzenhoffer.

Nous allons, comme par le passé, dans la rivière Mondah. Le missionnaire est toujours le bienvenu chez ces pauvres gens.

4. — Les visites sont assez rares par ici. Nous avons eu cependant, cette année, celle de quelques officiers de marine.

Nos Pères de Muny, auxquels nous sommes toujours heureux de donner l'hospitalité, viennent aussi de temps en temps égayer la monotonie de notre communauté.

Enfin, la visite qui nous a été la plus chère est celle de notre regretté vicaire apostolique, Mgr Le Berre, en novembre 1890.

Sa Grandeur était accompagnée du P. Delorme et du P. Atzenhoffer, venu récemment de France. Le lendemain de son arrivée, Monseigneur donna le sacrement de confirmation à quelques-uns de nos enfants, ainsi qu'à plusieurs personnes du dehors. Pendant la grand'messe, chantée par le P. Delorme, Monseigneur se tourna vers l'assistance et fit une instruction bien touchante à nos Bengas. Tous étaient heureux d'entendre parler leur *bon Père*, car c'est ainsi qu'ils avaient coutume d'appeler Monseigneur. Il voulut bien passer quelques jours au milieu de nous et repartit le 24 novembre pour Sainte-Marie.

MISSION DU SACRÉ-CŒUR DE MUNY

AOÛT 1890. — AVRIL 1892.

1. Pays disputé entre la France et l'Espagne. — 2. Fondation de la Mission. Nouvelles constructions. Chapelle. — 3. Visites. — 4. Populations. Visites dans les villages. Préjugé contre le baptême. — 5. Jeunes Pahouins. Difficulté de les maintenir. Espérances.

1. — Les conférences entre la France et l'Espagne ont rendu le Muny assez célèbre, pour qu'il ne soit plus besoin de le faire connaître à nos confrères. Disons seulement que son embouchure se trouve vers le premier degré de latitude nord, en face des îles Elobey.

La Mission est située sur une petite colline, à 11 milles de l'embouchure du Muny, au point de jonction du Kongoué, affluent de la rive droite. On a une très belle vue sur tout l'estuaire, et derrière, à l'est, des collines boisées forment comme un rideau de verdure.

Nous sommes moins bien favorisés par rapport au terrain et à l'eau; mais nous espérons qu'avec les travaux projetés on pourra améliorer le sol et se procurer à proximité une eau saine et abondante.

Un établissement, sur ce point du vicariat, était depuis longtemps le vœu du regretté Mgr Le Berre, lorsque enfin ces discussions au sujet de la possession du Muny, qui naturellement étaient de nature à arrêter tout projet de station, vinrent providentiellement lui fournir les premières ressources qui faisaient défaut.

M. de Brazza, connaissant l'intention de Sa Grandeur, vint solliciter auprès d'elle la fondation d'une Mission dans le Muny, afin de favoriser l'influence française. A cet effet, il promit un secours de 8,000 francs, qui fut voté par le conseil colonial, mais avec la clause expresse d'élever sans retard une maison convenable, et de fixer la station sur la rive droite de l'estuaire.

On comprend que la fondation devenait à la fois une œuvre difficile et délicate. Deux nations promènent leur pavillon dans les rivières, et les PP. Espagnols d'Elobey, quoique n'ayant aucune juridiction, y font de fréquentes visites. C'est de ces rivières que venaient presque tous les enfants des écoles d'Elobey. Nous étions donc regardés comme des rivaux et des compétiteurs.

Les limites restreintes d'un bulletin ne nous permettent pas de relater ici les nombreux incidents politiques, survenus pour entraver la marche de l'œuvre. Mentionnons seulement, vu sa gravité, l'accusation d'avoir déchiré un pauvre petit pavillon espagnol, planté sur la plage à peu de distance de notre case primitive.

Un beau matin, paraît-il, des lambeaux seulement de ce drapeau flottaient autour de la rame qui servait de hampe. C'en était assez pour faire marcher les vapeurs, jouer les télégraphes, et mettre en émoi, à Paris même, les membres de la Commission.

2. — C'est le 11 août 1890 que Monseigneur envoya le P. Duron dans le Muny, pour y commencer la nouvelle Mission du Sacré-Cœur; mais ce ne fut qu'après un mois de peines et de contrariétés qu'il put commencer les travaux d'installation, sur la colline de Nkogo, choisie par le P. Picarda, qui avait été envoyé à cet effet.

Pendant que la première petite case s'élevait, le P. Duron logeait dans une case délabrée, où mainte nuit, après les fatigues de la journée, il dut rassembler ses menus effets et s'installer sur le sac de sel, pour les tenir à l'abri des pluies torrentielles de la saison.

Au commencement de décembre, le P. Reinlen est envoyé par Monseigneur pour tenir compagnie au P. Duron. Le logement devient étroit. Il nous faut trouver place dans l'unique appartement de 4 mètres sur 4 qui servait également de magasin, de salle à manger, etc.

Plus d'une nuit les fourmis voyageuses, mécontentes, sans doute, de trouver les plats vides, venaient se dédommager sur les dormeurs, et alors se sauvant à toutes jambes, comme de braves guerriers, il leur fallait stratégiquement employer et l'eau et le feu pour regagner leur lit abandonné.

Les travaux continuent sans interruption. Un hangar est construit pour abriter les matériaux de la maison d'habitation, arrivés en décembre; les brousses et les arbres de la colline tombent assez rapidement, mais le nivellement pour l'emplacement des bâtiments se fait lentement et péniblement. Les pioches n'entrent qu'à grand'peine dans le gravier solide qui constitue la calotte de la colline. Les Pabouins se demandent à quoi bon ce travail fatigant, et ils semblent ménager leurs forces pour pouvoir nous empêcher de dormir la nuit avec leur sauvage tam-tam.

A Pâques, une case en bambous de 25 mètres sur 7, destinée aux enfants, est achevée à moitié sur le sommet de la colline. Nous nous y installons plus à l'aise, en attendant que les circonstances soient favorables pour élever notre maison d'habitation.

Nous apportons aussi de la terre végétale pour commencer un jardin, et nous sommes dédommagés de nos travaux en voyant apparaître sur notre table : radis, salades, tomates, carottes, haricots, choux, etc. Aujourd'hui, grâce aux soins du F. Liévin, le jardin s'est agrandi et est en pleine voie de prospérité.

Enfin, en septembre 1891, nous arrivent, de Sainte-Marie, le F. Dioscore, menuisier, et sept apprentis. Ils amènent la charpente de la maison qui avait été préparée dans les ateliers de Sainte-Marie. Le F. Liévin nous arrive de Bata par la même occasion.

Vu les travaux que nécessitait la conformation de la colline qu'il a fallu choisir, des palétuviers se trouvant sur presque toute la rive, le commissaire général, M. de Brazza, voulut bien encore nous donner un secours pour couvrir les frais de la construction.

Le F. Dioscore pousse les travaux activement, les poteaux sont équarris, les planches rabotées et bouvetées en moins d'un mois. En novembre, nous logeons chacun dans une chambre

bien aérée, et le Frère peut se trouver à Sainte-Marie, avec tout son monde, pour y célébrer les fêtes de Noël.

La maison, sur colonnes en briques et couverte en tôle, mesure 24 mètres sur 9, y compris la vérandah de 2 mètres qui en fait le tour. La salle du milieu ayant 4 mètres sur 5 nous sert actuellement d'oratoire.

Avant de partir pour Sainte-Marie, le F. Dioscore nous a fait un bel autel; avec une image du Sacré-Cœur, c'est tout l'ornement de notre pauvre chapelle. Espérons que le Sacré-Cœur nous viendra en aide et que bientôt nous pourrons lui élever une chapelle suffisamment grande pour y célébrer les offices divins convenablement.

Une chapelle quelque peu ornée attirera en foule les pauvres Pahouins avides de voir le Dieu des blancs. C'est ainsi qu'au commencement, ils venaient s'extasier devant notre unique image de saint Antoine de Padoue portant l'Enfant Jésus; ils nous amenaient leurs visiteurs qui poussaient des cris d'étonnement. Quand nous eûmes une grande image du Sacré-Cœur, ils se disaient que nous avions changé de Dieu, et ils regrettaient le premier qu'ils avaient trouvé plus gentil. Mais, espérons-le, quand leur curiosité sera satisfaite, la grâce fera naître en eux d'autres sentiments.

3. — Nous recevons de nombreuses visites d'officiers de la marine et d'employés de commerce. Nous sommes en très bons rapports avec tous ces messieurs, qui nous renouvellent à l'occasion l'offre de leurs services. Nommons en particulier M. Marquer, capitaine de vaisseau. Le *Talisman*, qu'il commandait, a mouillé huit jours devant la Mission. Outre les navires de commerce, un aviso de l'État vient à peu près chaque mois et une canonnière est en permanence dans l'estuaire.

Mais n'oublions pas l'agréable surprise que nous procura la visite du regretté P. Gachon. Peu de temps après la mort de Monseigneur, il nous arriva à l'improviste, vers neuf heures du soir; il passa avec nous tout le lendemain et put se rendre compte de la disposition des bâtiments à élever.

4. — La population se compose d'abord des anciennes peuplades, les Osékianis ou Boulous et Balengis, qui tendent à disparaître peu à peu. Les Pahouins viennent de l'intérieur prendre leur place sans payer tribut, et à ces derniers vient se

mêler une autre race, les Oseybas. Tous ces peuples, quoique ayant leur langage propre, se comprennent, mais la langue pahouine sera la langue parlée.

Les Pahouins d'ici sont de mœurs assez douces; s'il leur arrive assez souvent d'arrêter et de piller les côtres ou les pirogues chargées de marchandises, c'est qu'ils voudraient un traitant dans leur village, c'est qu'ils se croient en droit de venger une prétendue injustice, et, il faut le dire aussi, c'est qu'ils savent que le pays est neutre. Le Pahouin est plus rapace et plus marchand que les autres. La richesse principale, chez lui, consiste dans le nombre des femmes, dont la dot est parfois très élevée. Un chef doit en posséder au moins une dizaine pour avoir du prestige.

La femme, il est vrai, n'est pas libre de se marier, car c'est au plus offrant que son père la vend; malgré cela, elle est ici généralement bien traitée par son mari.

Dans les nombreux affluents du Muny, principalement dans le Timbony et le Noyo, les villages sont nombreux et offrent un vaste champ de travail au missionnaire. Nous sommes partout bien reçus, même par des familles ennemies. Ce qui cause le plus grand étonnement de ces pauvres gens, c'est que nous ne faisons pas de commerce, et que nous venons de si loin pour leur faire connaître Dieu.

Un préjugé commun à la plupart des peuples s'oppose tout d'abord au ministère : c'est la croyance que le baptême fait mourir. Aussi, à notre approche, si l'on n'a pas déjà porté le malade dans les jardins de l'intérieur, on le cache soigneusement dans quelque coin de case. Espérons que ce préjugé diabolique disparaîtra comme ailleurs, et que de fréquentes visites, l'éducation des enfants, feront dissiper cette vaine frayeur du baptême.

Un missionnaire uniquement occupé du ministère aura une tâche pénible pour visiter les villages échelonnés le long de toutes ces rivières qui nous environnent; mais les résultats promettent d'être consolants et de compenser au centuple les fatigues qu'il faut s'imposer.

3. — Le Pahouin, essentiellement commerçant, aime bien que son enfant sache parler la langue du blanc pour pouvoir traiter avec lui directement; aussi les enfants ne nous manqueront pas.

Ces jeunes Pahouins ne sont pas nés avec des instincts d'ordre, ils ne sentent pas le besoin de savoir lire ou écrire, et se trouvent un peu comme l'oiseau dans la cage. Cependant ils apprennent assez vite à bien chanter et à estropier le français.

L'appât pour cette jeunesse, c'est d'avoir un joli pagne et, par-dessus tout, du poisson et du manioc.

Plus d'une fois encore verrons-nous ce petit monde s'envoler avec leur pagne et avec celui de leur voisin, s'ils peuvent l'accrocher. Pour cela il suffira du passage d'un oncle quelconque qui saura réveiller leurs petits instincts de vol, et cela à son profit.

Malgré toutes ces difficultés, nous espérons que le Sacré-Cœur mènera à bonne fin le bien commencé. S'il a fourni au missionnaire un moyen d'arriver à ces peuples, ou plutôt, si ces pauvres gens sont poussés de l'intérieur du continent mystérieux jusqu'au-devant du missionnaire, c'est qu'enfin il aura eu pitié de leur aveuglement, c'est qu'il veut les arracher à l'humiliant esclavage de Satan et leur ouvrir les trésors de son Cœur divin.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE DONGHILA

JANVIER 1890. — AVRIL 1892

1. Personnel. Mutations. — 2. Ecole. Nombre d'enfants. Leur attachement à la Mission. Difficulté d'obtenir des mariages chrétiens. — 3. Visite de la commission d'examen et de M. de Brazza. — 4. Ministère auprès des adultes. Visites des villages. — 5. Epreuves. Influenza. Choléra des poules. Incendie du village arrêté par le personnel de la Mission. — 6. Bouleversement du terrain. Profondes crevasses. — 7. Visite de Mgr Le Berre. Regrets laissés. — 8. Choix d'un emplacement pour une école de filles. Délimitation du terrain de la Mission.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, l'obéissance a appelé le cher P. Duron à continuer chez les Pahouins de Muny le bien qu'il avait fait, pendant près de trois ans, à ceux de Donghila. Bientôt après, le bon P. Corlobé vint nous rejoindre pour le remplacer. Il se mit aussi à l'étude de la langue pahouine avec un zèle qui fut béni de Dieu. Mais, au bout d'une année, c'est-à-dire au moment où il était à même de se faire comprendre des indigènes et où il allait leur faire beaucoup de bien, une maladie dont le germe était déjà ancien, obligea ce confrère à rentrer à Sainte-Marie, et bientôt après, sur l'ordre du médecin, à se rembarquer pour la France. Le P. Bailly-Comte a heureusement repris le

travail ainsi interrompu, et, autant que le soin de l'école dont il est chargé lui en laisse le loisir, il se met en devoir de surmonter les difficultés de la langue pahouine.

2. — Notre œuvre principale est celle des enfants. Il y a quelques années à peine, les Pahouins nous refusaient leurs fils. Aujourd'hui, ils viennent nous les offrir à domicile. Aussi leur nombre dépasserait-il bien vite la centaine, si la modicité de nos ressources ne nous obligeait à en refuser plusieurs.

Quelques-uns nous sont très attachés, et, bien souvent, ils nous supplient de ne plus les renvoyer dans leurs villages, parce que, disent-ils, « village à moi est tout païen, moi tourner païen aussi ». Hélas! bien souvent, en effet, ils *tournent païens*. Comment en serait-il autrement? Le jeune homme quitte la Mission à dix-huit ans. Il songe à se marier. Or, il lui sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver une jeune fille chrétienne. Pas d'écoles, en effet, pour celles-ci. Engager sa conjointe à se faire instruire, c'est à peu près peine perdue. Il ne lui reste donc qu'à acheter une petite fille, qu'il enverra à l'école des Sœurs à Libreville. Mais la dot à payer est d'environ 2 000 à 3 000 francs, et cet argent, il ne l'aura pas gagné avant l'âge de 40 à 50 ans. Cette dot exorbitante rend donc bien difficile la formation des villages chrétiens, et une école de filles tenue par les Sœurs ne changerait guère cet état de choses.

Cependant, malgré toutes les difficultés, nous poursuivons notre œuvre. Nous n'avons même pas diminué le nombre de nos élèves, comme devait nous le conseiller la diminution des secours qui nous ont été alloués. Il est, en moyenne, de 50 à 55.

3. — Au mois de mars 1890, une commission d'inspection scolaire désignée par les autorités est venue nous surprendre. Elle venait de visiter l'école des protestants établis à Foulabifoug, qui, à ce moment, était à l'état embryonnaire, et qui a fini par avorter. Le moment était donc bien favorable pour notre Mission. Son site, en effet, l'installation des différents locaux, le nombre de nos enfants, leur bonne tenue, leur instruction élémentaire, tout a été remarqué. Un rapport des plus favorables a été fait, mais nous en attendons encore les bons résultats pour l'œuvre.

Nous avons eu aussi parmi nous M. de Brazza. Lors de son voyage à la rivière Como, il nous demanda quelques-uns de nos

enfants pour lui servir d'interprètes ; il en fut enchanté. Mais ce qui lui fit encore plus de plaisir, ce fut de trouver, dans presque tous les villages, des jeunes gens parlant français et sortant tous de Donghila, Il regrettait que nos ressources ne nous permissent pas d'avoir un plus grand nombre d'élèves, et il nous promit de faire tout son possible pour qu'on augmentât notre budget.

4. — Jusqu'ici, les résultats du saint ministère ont été assez faibles chez les Pahouins. Auprès des adultes, il y a peu de chose à faire. Bien souvent encore on nous cache les malades. Heureusement, dans presque tous les villages, nous avons quelques chrétiens qui ont le courage de nous découvrir les pauvres moribonds que le démon, par ses suppôts, voudrait priver de la grâce du baptême. Nous profitons aussi de nos excursions en rivière pour recueillir de misérables estropiés ou de pauvres gens couverts de plaies, qu'on a relégués hors du village, sous un toit de feuillage. Tous ces abandonnés, et ils sont nombreux, sont envoyés par nous à l'hôpital de Sainte-Marie. C'est là que le regretté F. Henri était heureux de leur donner les soins réclamés par leur état ! Reste au P. Delorme à en faire des enfants de Dieu.

Les visites des villages éloignés de Donghila se font toujours autant que nos santés et nos moyens nous le permettent. Nous avons établi à Mafou une case où un Père va de temps en temps visiter les anciens élèves sortis de la Mission. On a là un pied-à-terre qui rend les excursions moins pénibles ; car, de cet endroit, on peut aller visiter grand nombre de villages et rentrer le soir chez soi. Cette case sert encore de lieu de réunion pour la prière, les dimanches et fêtes, en attendant qu'on puisse y installer un catéchiste d'une manière définitive. Il nous faudrait ici un troisième Père, pour ne pas laisser perdre une grande partie du bien qu'on pourrait faire. Que d'âmes, en effet, parmi les moribonds, qui ne demandent qu'à ce qu'on leur ouvre les portes du ciel, et qui meurent sans avoir la consolation de recevoir le baptême ! *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

5. — L'influenza est venue visiter nos Pahouins dans leurs forêts, mais la mortalité a été assez rare parmi eux. Dans les environs de la Mission, il n'y a eu que deux décès, et encore ces personnes avaient-elles eu trop tard recours aux remèdes que nous donnions.

Quant à notre établissement, il a été, grâce à Dieu, absolument préservé du fléau, quoique nous fussions en contact journalier avec les indigènes. Il faut connaître le caractère pahouin pour comprendre combien nous aurions eu de difficultés et d'ennuis s'il y avait eu quelques cas de mort parmi nos enfants.

Mais voilà qu'un fléau d'un nouveau genre est venu s'abattre sur tout le pays, et, cette fois, il nous a fallu payer notre tribut comme les autres : c'est le choléra des poules. Au bout de quinze jours, sur quatre-vingts volailles, il ne nous en restait que cinq ou six : c'était une perte de 1,500 francs. Tous les efforts que nous avons faits depuis, durant dix-huit mois, pour repeupler notre basse-cour, ont échoué contre la réapparition du même fléau.

Le jour de Noël 1890, à 6 heures du matin, une jeune femme du village de Donghila séchait des graines oléagineuses sur une claie en bambou. Etant sortie de sa case pour aller chercher du bois dans la forêt, le feu prit, pendant ce temps, au treillage imprégné d'huile, et en un clin d'œil, la flamme activée par une forte brise, fit des progrès effrayants. Il n'était pas tombé d'eau depuis un mois ; les cases étaient désertes, et c'en eût été fait du village, sans l'intervention du personnel de la Mission, qui, ayant fait la part du feu, mit fin à l'incendie. En moins d'un quart d'heure, une vingtaine de cases avaient été réduites en cendre.

6. — Dans la nuit du 17 au 18 février 1891, il s'est passé ici un phénomène extraordinaire, qui a occasionné un grand désastre.

Notre établissement est placé sur une colline de 40 mètres d'élévation au-dessus de l'estuaire du Gabon. Depuis 8 heures du soir jusqu'à 2 heures du matin, une pluie comme il devait y en avoir au déluge, ne cessa de tomber avec une violence inouïe. Point d'éclair, point de tonnerre, lorsque vers 2 heures du matin retentit un coup de foudre semblable à une décharge d'artillerie. Puis, calme complet jusqu'au matin. Seuls, nos chiens aboyaient. Après la messe, nous vîmes à travers les bananiers le terrain fraîchement remué. Quel ne fut pas notre étonnement, en allant nous rendre compte de ce qui s'était passé, de nous trouver sur les bords d'un précipice d'une dizaine de mètres de profondeur, et devant nous la terre boule-

versée en tout sens, les bananiers broyés, les palmiers transportés en désordre jusqu'au pied de la colline ! Du fond des crevasses sortaient des torrents d'eau qui entraînaient toute cette terre en bouillie jusque dans les mangliers.

Notre jardin potager a été à moitié couvert d'une couche d'éboulis variant de 1 à 2 mètres, dont la moitié est condamnée à ne pouvoir jamais être enlevée. Une quantité de plantes rares ont disparu sous la terre. Nos cressonnières si renommées ont été détruites. Tout le versant de la colline qui s'étend devant la Mission, a été disloqué d'un bout à l'autre. Où il n'y avait pas d'éboulement, il y avait des crevasses.

Ce phénomène ne s'est pas seulement localisé sur la colline où se trouve la Mission, il s'est encore manifesté à sept ou huit endroits différents, sur une distance de près de 6 kilomètres, et partout en même temps et avec les mêmes caractères.

Quelle a été la cause de cette perturbation ? Les uns prétendent que c'est l'effet d'un courant électrique ; d'autres disent que c'est l'action érosive des eaux, qui, sortent parfois en torrents, en deux sources différentes, de dessous la colline. Chargées de chaux et d'argile, elles auraient fini par désagréger les terrains en formation d'avec les roches plus solides.

Toujours est-il que nous avons essuyé de grandes pertes. Nos enfants ont eu beaucoup de peine à réparer les dégâts et à conjurer autant que possible les éboulements de terrain. Qu'en sera-t-il à l'avenir ? Dieu seul le sait.

7. — Dans les premiers jours de février 1891, nous eûmes le bonheur de posséder encore une fois au milieu de nous notre regretté vicaire apostolique, Mgr Le Berre. Son état de faiblesse nous causa une vive peine et nous fit appréhender que ce ne fût peut-être la dernière fois que nous avions le bonheur de le posséder. Détail remarqué à cette occasion : la première rose qui ait jamais fleuri à Donghila, s'est épanouie le jour de l'arrivée de Monseigneur ; elle était si bien placée qu'on aurait dit qu'elle voulait lui souhaiter la bienvenue. La deuxième s'est épanouie le jour du départ de Sa Grandeur, comme pour lui dire un adieu qui devait être éternel.

Sa mort, quoique pressentie, n'en a pas moins été douloureuse pour nous tous. L'espérance chrétienne peut seule faire comprendre que cette mort est une récompense. Que de

salutaires réflexions elle a inspirées à ceux qui ont eu le bonheur d'approcher Sa Grandeur durant sa dernière maladie! Quelle résignation, quel calme, quelle piété et quelle confiance en Dieu! Pouvons-nous douter un seul instant que nous n'ayons en lui un puissant intercesseur auprès de Dieu, et pour nous et pour nos pauvres Noirs?

8. — Dans différents bulletins, nous avons parlé du projet d'une école de filles. La Mère supérieure des Sœurs de l'Immaculée-Conception a profité de l'occasion d'un bateau de l'État pour venir avec trois de ses compagnes choisir un emplacement pour leur future Mission. L'arrivée de notre futur vicaire apostolique décidera, nous l'espérons, cette fondation.

Au mois d'octobre dernier, nous avons enregistré la délimitation de notre terrain, qui nous a été gratuitement offert par les indigènes. Par ordre de l'administration, un arpenteur de l'État est venu faire ce travail. Nos 10 hectares de terrain ne pourront donc plus nous être contestés.

NÉCROLOGIE

Nous devons malheureusement, cette fois encore, annoncer plusieurs décès. Nous avons perdu, à peu de jours de distance :

Le F. Mathias Meyer, à Lastoursville (Haut-Ogowé), le 2 février, par suite de fièvre bilieuse, dans sa 20^{me} année, après 5 mois seulement de profession ;

Le P. Michel Helmer, à Saint-Louis (Sénégal), le 14 février, par suite de phtisie, dans sa 38^{me} année, après 7 ans, 5 mois de profession ;

Le F. Théodose Bohl, à Sainte-Marie du Gabon, le 17 février, emporté par la même maladie, dans sa 35^{me} année, après 12 ans, 5 mois de profession ;

Le P. Guillaume Jaouen, supérieur du séminaire-collège de Saint-Martial à Port-au-Prince (Haïti), décédé en cette communauté, le 2 avril, par suite d'une pneumonie; il était dans sa 48^{me} année, et avait 21 ans, 7 mois de profession.

Le F. Martin Paget est mort à Cellule, le 6 avril, par suite d'une chute; il était dans sa 72^{me} année, et avait 36 ans, 7 mois de profession.

LE P. O'CONNOR

DÉCÉDÉ LE 10 FÉVRIER 1892

Le P. Jacques O'Connor, né à Meenbanivan, comté de Kerry (Irlande), le 7 mai 1862, entra au petit scolasticat de Rockwell, le 8 janvier 1879. Il y passa six ans, pendant lesquels il acheva ses études littéraires. Entré ensuite au grand scolasticat de Chevilly, en septembre 1885, il fit profession à Grignon, le 15 août 1890.

Envoyé peu après au collège de la Trinidad, comme professeur, il ne devait pas, hélas ! y travailler longtemps. Durant sa formation, il était déjà faible de poitrine. Contrairement à ce que l'on espérait du climat chaud de la Trinidad, ce mal ne tarda pas à faire de rapides progrès. Voici quelques détails extraits d'une lettre du P. Browne, sur la fin de ce cher Père :

Le pauvre P. O'Connor vient de rendre son dernier soupir, ce matin 10 février, à trois heures. Depuis quelques mois déjà il baisait sensiblement ; mais, pendant les dix derniers jours surtout, la maladie a fait des progrès effrayants. Il était devenu si faible, qu'il ne pouvait plus se soulever dans son lit sans être aidé. Pendant sa longue maladie, il a édifié tout le monde par sa patience et sa résignation.

Hier, après la prière du soir, toute la communauté s'est réunie dans la chambre du malade ; je lui ai administré les derniers sacrements, il avait encore sa pleine connaissance. En présence de tous, il a émis ensuite les vœux perpétuels. Il était heureux de voir arriver l'heure où il devait quitter ce monde pour aller rejoindre notre Vénéré Père et ses confrères dans le ciel. (Lettre du 10 février 1892.)

LE P. STUDLER

DÉCÉDÉ A TUNUNGUO LE 24 FÉVRIER 1892

Le P. Studler était né à Schlestad (Alsace) le 2 juillet 1867. Entré au petit scolasticat de Cellule le 16 octobre 1883, trois ans après il passa à Chevilly et fit profession à Grignon le 10 août 1891.

Dès son jeune âge, il avait ressenti pour la vie apostolique un grand attrait, qui n'avait fait que s'accroître de jour en jour. Aussi, au moment de faire sa profession, demanda-t-il la faveur

d'être envoyé en Afrique, et particulièrement dans les Missions les plus périlleuses ou avant-postes.

Son désir fut exaucé. Ayant reçu son obédience pour le Zanguebar, Mgr de Courmont l'envoya à Tununguo.

Mais hélas ! sa carrière de missionnaire devait être de bien courte durée. Moins de trois mois après son arrivée, son supérieur, le P. Mével annonçait, en effet, à Mgr de Courmont la douloureuse nouvelle de son décès, en ces termes :

Notre Mission vient d'être cruellement éprouvée par la mort inattendue du cher et regretté P. Studler, que le bon Dieu a appelé à lui le 9 janvier, vers six heures du soir.

Depuis le premier jour de son arrivée au milieu de nous, il a été pris d'une fièvre qui, sans être forte, l'a presque constamment tourmenté jusqu'à sa mort, malgré tous les remèdes : purgatifs, vomitifs et laxatifs, usités en semblables circonstances.

Le cher Père a dit néanmoins la sainte messe toute la semaine, sauf le samedi, qui devait être, hélas ! le jour de sa mort. Vers sept heures, il se présenta au déjeuner, qu'il prit comme à l'ordinaire. A dix heures, il se fit préparer deux œufs, qu'il prit au réfectoire. Pour lui tenir compagnie, j'allai moi-même prendre un peu de pain. Sur ce, il arriva que l'enfant chargé du réfectoire brisa la serrure de la porte, par maladresse. Comme je l'en reprenais, le P. Studler me dit . « Ce n'est rien ; je vais l'arranger tout de suite. »

Il passa une heure à arranger cette serrure, ne paraissant nullement malade. A midi il dina avec la communauté ; à la fin du repas, il s'excusa et me demanda la permission d'aller prendre un peu de repos. « Je sens un petit malaise, me dit-il, mais je ne suis pas malade ; c'est un rien qui va passer »

A une heure et demie, le F. Othon alla lui demander s'il désirait quelque chose. Il répondit : « Apportez-moi, je vous prie, un peu de thé. » Ce qui fut fait. Vers trois heures, il chargea un enfant d'aller lui cueillir quelques citrons qu'il se prépara lui-même.

A cinq heures, l'enfant m'appela en toute hâte pour voir le Père. Je le trouvai tout grelottant, ce qui indiquait un accès bilieux. Néanmoins tout l'extérieur de son corps était chaud et couvert de sueur, par suite des efforts qu'il venait de faire pour rejeter ce qui gênait son estomac. Je lui donnai un peu d'élixir de chartreuse, ce qui parut le soulager, car ses traits reprirent leur teint ordinaire et ses yeux devinrent moins hagards. Il essaya toujours de vomir, mais en vain.

Comme il n'avait plus l'usage de la parole, je lui dis quelques

mots pour le préparer à se confesser... Je lui donnai l'absolution. Soudain la respiration s'entrecoupa et le râle de l'agonie commença. Peu après, le Père tomba dans un profond assoupissement. Son pouls cessa de battre. L'âme s'était envolée laissant entre les bras de son confrère le corps qui semblait encore dormir, car la mort n'avait point altéré ses traits.

Le cher P. Studler repose auprès des restes du regretté P. Daull, dans le cimetière de la Mission : c'est là que nous aimons à aller prier sur sa tombe, persuadés que nous avons en lui un intercesseur au ciel pour notre Mission.

Le séjour du P. Studler au milieu de nous n'a été que de deux mois et demi. Déjà cependant il avait su s'attirer l'affection de nos chrétiens et de tous les indigènes, qu'il intéressait par ses conversations joviales et spirituelles.

Nous perdons en lui un excellent confrère. C'était aussi un missionnaire dévoué et disposé à tout pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Que de bien il aurait pu faire ! Mais Dieu en a disposé autrement. Nous nous contenterons de respecter ses desseins impénétrables, en disant : Que son saint nom soit béni (1) !

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 1^{er} avril, le P. Breidel, de la Mission du *Gabon*.

Le 2, les PP. Croagh, Lemire, Schmitt (Christian) et M. Stephens, novice, des maisons de *Ballarat* et de *Maryborough* en Australie. — Ces deux maisons ont été supprimées, à la fin de l'année dernière, d'après une décision du Conseil du 8 mai 1891, par suite de difficultés survenues relativement à l'œuvre du collège. Nos Pères ont quitté l'Australie avec les regrets des élèves et de leurs familles, ainsi que du clergé. La population de *Maryborough* surtout, évangélisée avec tant de zèle par le P. Lemire, a été vivement émue du départ de nos confrères.

Le 7 avril, sont arrivés à Lisbonne les PP. Visseg et Krafft, revenus le premier de *Malange* et le second de *Huilla*.

(1) Mgr de Courmont attribue la mort du P. Studler à une application bien mal entendue du système *Kneipp* comme hygiène. « Ce Père, dit-il, s'est mis à *Tununguo* à aller nu-pieds dans l'eau, à rester avec des vêtements mouillés tout exprès. On l'a trouvé au lit revêtu d'une mauresque et d'une flanelle trempées. Quelle hygiène pour ces pays ! Et, au lieu d'écouter les conseils qu'on lui donnait à cet égard, il aurait voulu persuader les autres à l'imiter. Heureusement, on s'en est bien gardé. » (Lett. du 5 mars 1892.)

Le 26 avril, est arrivé à Paris le P. Mével, de la Mission du Zanguebar.

Nominations. — Le T. R. Père a nommé récemment :

Le P. Hubert, préfet général des Frères, le R. P. Collin ayant demandé à être déchargé de cette fonction ;

Le P. Corbet, directeur du séminaire des colonies, en remplacement du R. P. Le Vavasseur, décédé ;

Le P. Marc Voegtli, supérieur du collège de *Castelnaudary*, en remplacement du P. Corbet ;

Le P. Adam, supérieur intérimaire de la Mission des *Deux-Guinées* (en attendant l'arrivée du nouveau vicaire apostolique), vu les décès et les maladies survenues en ces derniers temps dans le personnel de la Mission.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

A Lisbonne, le 6 avril, pour la Mission de *Cimbébasie*, les FF. Angelo et Carlos, nouveaux profès de Cintra ;

A Marseille, le 25 avril :

Pour le *Gabon*, le P. Adam ;

Pour le *Congo français*, les PP. Sand et Schmitt Georges, avec deux nouveaux profès, les FF. Mamert et Désiré. Ils sont destinés à aller fonder une nouvelle station à Bouanza, sur le Niari, à mi-chemin de Loango à Brazzaville, à douze journées de marche environ de la côte.

Placements. — Les Pères revenus de Ballarat ont été provisoirement placés : le P. Croagh à *Grignon*, en remplacement du P. Adam ; à *Beauvais*, le P. Lemire, en remplacement du P. Reffé ; à *Mesnières*, le P. Christian Schmidt, en remplacement du P. Maher, envoyé précédemment à *Rockwell*.

Ont été placés, en outre :

A *Épinal*, le P. Enderlin, revenu récemment du Zanguebar ;

A *Castelnaudary*, le P. Fuzier, comme préparateur au baccalauréat, en remplacement du P. Marc Voegtli ;

A *Saint-Ilan*, le P. Corlobé, revenu l'an dernier du Gabon, et le F. Aurélien, nouveau profès ;

A *Mesnières*, le F. Flavien, nouveau profès également ;

A *Paris*, le F. Géminien, en remplacement du F. Mamert, et le F. Maville, revenu d'Épinal.

A *Langonnet*, les FF. Damarin et Gordien, précédemment à *Saint-Ilan*.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maison-Mère. — Les anciens élèves du petit séminaire de Saint-Martial, à Port-au-Prince, actuellement à Paris, se sont spontanément entendus pour faire célébrer à leurs frais un service funèbre pour le repos de l'âme du P. Jaouen, décédé à Port-au-Prince, comme nous l'avons annoncé. Ce service a eu lieu, le 27 avril, dans la chapelle de la Maison-Mère. La grand-messe a été chantée par le T. R. Père général, et le plain-chant, exécuté par les grands scolastiques venus de Chevilly, où les élèves du séminaire se trouvaient en promenade.

La colonie haïtienne était représentée à cette cérémonie par un grand nombre de ses membres. On y voyait notamment les ministres d'Haïti à Paris et à Berlin, MM. Box et Delorme, un général haïtien, M. de Sesmaisons, ancien ministre plénipotentiaire de France en Haïti. C'est un touchant témoignage de la sympathique reconnaissance des Haïtiens envers la Congrégation et les Pères qui se dévouent pour le bien de leur chère patrie.

Séminaire français. — Ainsi qu'on a pu le voir dans les journaux, le P. Antoine Brunetti a été nommé consultant de la Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers. S. Ém. le cardinal Rampolla, secrétaire d'État de Sa Sainteté, a daigné l'annoncer lui-même au T. R. Père, par une lettre du 11 avril, en lui disant que le Souverain Pontife avait voulu par cette nomination nous donner un nouveau témoignage de sa bienveillante considération pour l'Institut. On sait que le P. Daum est déjà consultant de la même Congrégation; le P. Eschbach, de celle du Concile; et le P. Bricet, de celle de la Propagande.

Sénégalie. — Le P. Planeix est allé, avec le P. Sébire, faire une tournée au-delà du Thiès, dans une province du Cayor, le Ndoute, où l'on désirerait vivement pouvoir fonder une station.

C'est, dit Mgr Barthet, un pays riche et accidenté, ayant une population nombreuse. Les chefs de villages ne voulaient pas laisser partir les missionnaires. « Nous vous enverrons tous les enfants, leur disaient-ils, pour les instruire à votre gré. » Ils comptent surtout sur les missionnaires pour les protéger contre l'oppression et les pillages des musulmans. Oh! que n'avons-nous des ouvriers apostoliques plus nombreux! (Lettre de Mgr Barthet, 7 avril.)

Zanguebar. — Mgr de Courmont est rentré à Zanzibar à la

fin de mars, après un voyage de deux mois et demi dans l'intérieur. Il le résume ainsi lui-même dans une lettre du 2 avril :

J'ai pu visiter successivement toutes nos stations dans la partie sud du vicariat : Tununguo, Mrogoro, Lalonga, puis de nouveau Mhonda et Mandéra. Partout, j'ai eu à recueillir une belle moisson préparée par nos Pères : 196 baptêmes d'adultes et 297 confirmations; il faut noter qu'avant mon arrivée, nos Pères avaient déjà fait bon nombre de baptêmes d'adultes.

A Tununguo, j'ai pris avec moi le P. Mével pour fournir aux autres stations un prédicateur et un confesseur de passage.

Nos marches au soleil sous la pluie et dans l'eau ont été bien fatigantes. Nous avons été arrêtés deux jours au bord du Kingani par suite du débordement du fleuve. Fatigués d'attendre, nous nous sommes lancés dans une immense plaine inondée bordant les deux berges. Dans maints endroits, nous avons de l'eau jusqu'au cou, et les plus petits de nos compagnons, par-dessus la tête. Plusieurs fois, j'ai dû nager, tandis que le P. Mével se trouvait sur les épaules des plus grands. Enfin, après cinq heures de fatigues, nous avons pu nous en tirer sains et saufs.

AVIS

Chapitre général. — Le T. R. Père a adressé aux communautés une circulaire le convoquant pour le mois d'août. Prière de ne pas manquer d'en accuser réception. On trouvera un modèle de procès-verbal, pour l'élection des délégués, à la fin de la circulaire du T. R. Père Levavasseur du 10 avril 1881.

Missiones catholicæ. — On sait que la Propagande publie chaque année, sous ce titre, un annuaire donnant, d'une manière précise, l'état de toutes les Missions. Nous adressons de sa part, aux chefs de nos Missions, la feuille qui les intéresse, avec un questionnaire à renvoyer à Rome pour la fin de novembre. Prière de remplir exactement ce questionnaire et de le retourner à la Maison-Mère pour le 1^{er} du même mois.

Maison-Mère, 29 avril 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Acceptation de l'orphelinat d'Orgeville (Eure). — **Bulletins des communautés.** *Deux-Guinées (suite).* Lastoursville. — *Congo français.* Mayumba. — Sette-Cama. — **Nécrologie.** *Décès :* FF. Pacome, Thomas; MM. Vendeling, Brey, scolastiques. — *Notices :* PP. Le Vasseur, Helmer; FF. Mathias, Thierry, Martin. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

ACCEPTATION DE L'ORPHELINAT D'ORGEVILLE (EURE)

15 MAI 1892

Quelques années après la mort de M. Bonjean, premier président de la Cour de Paris, tombé sous les balles de la Commune d'une manière si noble et si chrétienne, ses trois fils, MM. Georges, Maurice et Jules Bonjean, s'inspirant de ses dernières pensées, fondèrent une société de protection pour l'enfance coupable ou abandonnée. Légalement reconnue d'utilité publique en 1880, elle ne tarda pas à devenir très prospère. Quand l'administration pénitentiaire cessa d'envoyer de jeunes colons à Saint-Michel, nous entrâmes en relations suivies avec ces Messieurs, qui fournissent depuis à cet établissement un grand nombre de sujets. Ils sont ainsi mieux que personne à même d'apprécier le bien fait aux pauvres enfants qui nous sont confiés; et souvent ils ont déclaré que, parmi les diverses maisons dans lesquelles ils placent leurs protégés, celle de Langonnet tenait le premier rang.

Donnant eux-mêmes l'exemple du sacrifice, ils avaient consacré à l'œuvre fondée par eux un vaste domaine de famille, qu'ils possédaient à Orgeville, près Pacy-sur-Eure (Eure). Afin d'assurer la perpétuité de cet établissement, ils avaient conçu le projet d'en confier la direction à notre Institut; et depuis

deux ou trois ans, ils nous avaient manifesté leur désir à ce sujet. Au mois de janvier de cette année, ils firent de nouvelles instances pour nous faire accepter cette œuvre. Le Très Rév. Père répondit d'abord que cela nous était impossible, faute de personnel. Cependant, ils revinrent à la charge d'une manière si pressante, que le Conseil général crut devoir accepter leur proposition, par décision du 9 février.

Les conditions qui nous étaient faites étaient d'ailleurs exceptionnellement favorables. La convention passée avec M. Georges Bonjean, propriétaire de l'établissement, en date du 16 février 1892, nous assure la jouissance complète d'une magnifique propriété de plus de 112 hectares, avec de vastes bâtiments et tout le mobilier agricole et celui de l'œuvre. Cette concession gracieuse est faite à la seule condition de faire servir l'exploitation à l'apprentissage agricole d'un certain nombre d'enfants à notre gré. La société se charge elle-même de nous en fournir, en accordant pour eux la même subvention qu'à Saint-Michel.

C'est le dimanche 15 mai que nous avons pris possession de ce nouvel établissement. La veille, MM. Bonjean avaient fait venir de Saint-Michel, pour les placer à Orgeville, vingt-cinq des enfants qu'ils y entretenaient. Les enfants qui s'y trouvaient précédemment avaient été licenciés depuis deux mois, de manière à nous laisser toute facilité de reprendre tout à neuf. L'aîné des frères, M. Georges, s'était rendu à l'avance à Orgeville, afin de disposer toutes choses pour recevoir les nouveaux venus. M. Jules vint, avec son second frère, à la Maison-Mère prendre le personnel qui devait être envoyé pour la direction de l'œuvre. Le R. P. Barillec fut chargé par le Très Rév. Père de les accompagner et de présider à leur installation. Le jour de l'inauguration de la nouvelle communauté, M. Georges Bonjean voulut faire la sainte Communion, avec sa femme et sa fille et M. Jules, son frère.

Nous ne saurions trop nous louer de la bienveillance de ces Messieurs : ils ont tenu à faire toutes choses avec une générosité très grande et pleine de délicatesse. De toutes les fondations, il n'en est certainement pas une qui nous ait été offerte d'une manière aussi favorable pour nous.

Le Très Rév. Père y est allé lui-même, quelques jours après, avec le P. Juillard ; il en est revenu très satisfait.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

VICARIAT DES DEUX-GUINÉES

(*Suite.*)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE CLAVER, A LASTOURSVILLE

MAI 1890. — MAI 1892.

1. Ministère. Visites dans les villages. — 2. OEuvre des enfants. Offices rehaussés par des chants. — 3. Ministère. Visites des malades. Baptêmes. — 4. Constructions. Hôpital. — 5. Bonnes relations actuellement avec l'administrateur. Voyage en France du P. Dahin et du F. Martinus. — 6. Lettre du P. Le Citol.

1. — Après la malheureuse guerre que certains agents du Congo français nous avaient livrée, et qui a mis notre œuvre à deux doigts de sa perte, tout était à recommencer, car il ne restait guère que des ruines. On se mit courageusement à la besogne. Sans négliger nos occupations si multiples dans la communauté, telles que constructions nouvelles, plantations d'arbres fruitiers, cultures, etc., nous nous efforcions surtout d'attirer de plus en plus les indigènes.

Pour cela, il fallait multiplier les courses apostoliques, parcourir les villages le plus souvent possible, causer familièrement avec tout le monde, leur apporter parfois quelques douceurs (la plus goûtée est le sel). Avec une petite poignée de ce genre de bonbons, on a vite une foule autour de soi. On leur raconte alors une petite histoire, puis on parle du bon Dieu en leur faisant un peu de catéchisme. L'auditoire s'assied par terre. Parfois, à défaut de sel, c'est le chant d'un cantique qui fait accourir le monde autour du missionnaire. Dans les premiers temps, un pauvre accordéon nous a été d'un précieux secours. Hélas! il n'a pu s'acclimater, au grand chagrin des pauvres Adoumas, qui aiment passionnément la musique.

Outre ces courses apostoliques à proximité de la Mission, c'est-à-dire à une demi-journée ou à un et deux jours de chez nous, nous sentions le besoin de nous faire connaître aussi chez les tribus voisines, jusqu'à huit à dix jours de marche. C'est le P. Reeb qui a dû faire à peu près tous ces voyages de longue durée, la santé du P. Dahin étant déjà bien délabrée.

2. — Grâce à ces nombreuses excursions, notre œuvre d'en-

fants atteignit en peu de temps le chiffre de 75. C'était plus que nous ne pouvions en loger. En ce moment ils sont encore une soixantaine.

Nous les avons divisés en deux sections : celle des travailleurs, qui comprend les plus avancés en âge, ou qui n'ont point d'aptitude pour la classe; la seconde comprend les enfants de l'école. Tous reçoivent régulièrement une heure d'instruction religieuse le matin et une le soir. En outre, nous leur faisons à tous chaque jour une bonne demi-heure de classe de chant, car c'est par le chant et la musique que nous attirons beaucoup nos bons Adoumas.

Tous les dimanches et fêtes, nous chantons la grand'messe et nos enfants exécutent avec entrain les messes de Dumont. Ils chantent, en outre, la plupart des cantiques des différentes époques de l'année. Pour répandre ces chants pieux dans les villages, nous avons traduit en langue du pays une bonne partie de ceux qui sont les plus connus en France.

Enfin, nous formons aussi aux cérémonies religieuses ceux de nos enfants qui montrent le plus de dispositions pour le service du saint autel. Tous les jours une demi-heure est consacrée à leur apprendre à tous les différentes prières latines, françaises et adoumas. Trois fois par semaine, les plus intelligents ont classe de cérémonie et exercice pour servir la messe. Ces chers enfants se disputent le bonheur de servir à l'autel. Dès le samedi soir, quelquefois déjà le vendredi et le jeudi, ils font des démarches auprès du Père pour obtenir de servir la messe le dimanche ou pour être de semaine aux messes basses. Souvent leurs parents viennent assister le dimanche aux offices pour voir leurs enfants transformés en petits *minissés*. Tous aiment entendre parler de Dieu et de tout ce qui touche à la religion; mais pour l'école ils sont moins ardents. « Pour aller au ciel, disent-ils, il n'est pas nécessaire de savoir lire. »

Il faut voir avec quel soin ils se préparent à la réception des sacrements. Qu'on en juge par le fait suivant :

C'était la veille de la fête de Pâques 1891. Réunis à la chapelle, ils faisaient leur examen de conscience pour la confession pascale. Le lendemain matin, le P. Dahin aperçoit dans différents endroits de la chapelle des tas de petits morceaux de bois. Il allait semoncer le sacristain, quand, regardant avec plus d'at-

tion, il vit que c'était à la place de nos chrétiens que se trouvaient ces bois. Le fait était clair pour celui qui connaît la manière de compter du Noir; c'est toujours sur ses doigts; s'ils ne suffisent pas, il se sert de morceaux de bois. Au moment d'entrer au confessionnal, ils y jetaient un dernier regard pour faire avec plus d'exactitude l'accusation de leurs fautes. Au retour du saint tribunal, leur bonheur et la ferveur de leur action de grâce leur avaient fait oublier de faire disparaître les traces de leur pieuse industrie.

3. — Tous les trimestres, nous leur donnons huit jours de congé, tant à cause des parents que des enfants eux-mêmes, qui ont, comme ils disent, *djala bola* (faim du village). Si ces vacances ont quelques inconvénients, elles ont aussi des avantages; car, à leur retour, ils nous indiquent où il y a des malades, et c'est alors ordinairement qu'un de nous se met en route pour aller les visiter et leur apporter la grâce du saint baptême.

Les deux dernières années, nous avons fait de soixante-quinze à quatre-vingts baptêmes chaque année. Les baptêmes *in articulo mortis* sont de plus en plus nombreux. Mais le manque de personnel, le mauvais état de nos santés, l'épuisement de nos forces, ne nous ont pas permis de continuer les courses si fructueuses dans les villages. Ah! si nous avions eu un Père de plus, que de bien il aurait pu faire!

Une fois sortis de la Mission, la plupart de nos enfants continuent à venir nous avertir quand il y a des malades dans leurs villages; et quand ils ne peuvent pas venir nous chercher, ils instruisent eux-mêmes les moribonds et les baptisent, puis ils arrivent joyeux pour nous en rendre compte. D'ordinaire, nous encourageons leur zèle par une brasse d'étoffe.

Malheureusement, nos jeunes chrétiens sont obligés de se marier à des païennes. C'est ce qui nous fait désirer d'avoir ici des Sœurs; mais notre éloignement de la côte et les difficultés du trajet ont fait que nous n'avons pu en obtenir jusqu'ici. Or, sans l'éducation des filles, nous ne ferons rien de sérieux.

4. — Voici l'état actuel de nos installations :

La première construction, faite en 1885, a 28 mètres de long sur 8 de large, avec véranda large de 1^m,80; elle comprend huit chambres pour le logement des Pères et des Frères.

La chapelle, construite en 1886 et 1887, a 21 mètres de long

sur 8 de large et 7 de haut; la sacristie en a 3 sur 8. Le maître-autel, en bois du pays, a été érigé en 1890; et deux autels latéraux, en 1886.

A la suite de la chapelle se trouve le réfectoire des enfants : 10 mètres de long sur 6 de large. La troisième construction, faite en 1889, comprend le réfectoire, le magasin, le parloir, la dépense, la pharmacie et la chambre du Père économiste. Ce bâtiment a 21 mètres de long sur 9 de large; à sa suite se trouve la salle de classe et le vestiaire.

Comme pendant au bâtiment habité par les Pères se trouve la maison des enfants; elle se compose d'un seul dortoir, au rez-de-chaussée, ayant 20 mètres de long sur 6 de large.

Tous ces bâtiments forment un grand carré, sans cependant se toucher, mais laissant un passage de 14 mètres dans chaque angle, et formant une cour carrée plantée d'arbres fruitiers du pays : manguiers, orangers, mandariniers, etc., distants de 6 mètres et donnant un assez bel ombrage.

L'hôpital, construit en 1889, a 10 mètres de long sur 5 de large. Une séparation a été faite au milieu : une moitié est pour les hommes et l'autre pour les femmes. Là, nous soignons tous les jours une vingtaine de malades de toutes sortes de maux. Les uns y restent et les autres n'y viennent que pour se faire panser. Cette œuvre produit beaucoup de bien.

5. — Nos relations avec le poste continuent à être bonnes. Le chef actuel est M. Mogenet, ancien scolastique de Cellule. C'est pour nous comme un confrère, et il est plein de bonté pour la Mission.

Le P. Dahin et le F. Martinus étant complètement épuisés ont dû faire un voyage en Europe pour se remettre (7 mai 1891-mars 1892). Le P. Dahin a profité de son séjour en France pour faire imprimer un petit catéchisme et un recueil de cantiques en langue du pays, et, de plus, un petit vocabulaire français-adouma et adouma-français. Ces ouvrages ont été imprimés gratuitement en Alsace.

C'est le P. Dahin qui a donné, cette année, à Notre-Dame des Victoires, l'instruction que l'on nous demande, chaque année, pour le dimanche de la solennité de l'Épiphanie. Il a été heureux de parler de ses chers Adoumas. Ses récits ont été écoutés avec une attention pieuse et soutenue.

6. — Complétons ce *Bulletin* par la lettre suivante du P. François Le Citol, envoyé par le T. R. Père à Lastoursville, avec les FF. Mathias et Népotien.

Je suis à Lastoursville, terme de mon voyage, depuis le 20 janvier, après avoir été en route depuis le 15 septembre... Nous étant reposés à Lambaréné pendant quelques jours, nous partîmes pour Ndjolé, afin de prendre le convoi de pirogues qui devait monter aux Adoumas. Mais le bon Dieu en avait décidé autrement : la rivière était fermée. Les Pahouins venaient d'attaquer le convoi précédent et de voler une pirogue chargée, après avoir tué deux Adoumas, en avoir blessé quatre et presque tué un tirailleur sénégalais.

Comme il n'était pas prudent de monter en ce moment-là, nous revînmes à Lambaréné, pendant que l'administrateur du Haut-Ogowé montait la rivière avec quelques hommes pour voir de quoi il retournait. Ne pouvant aller par eau, j'essayai, avec mes compagnons, de marcher par voie de terre. Faute de porteurs, nous fûmes obligés de revenir, après dix jours d'absence, harassés de fatigue, mais encore bien portants. La fièvre ne nous prit que quelques jours après.

Nous étions à peine sur pied que l'administrateur nous envoya sa canonnière pour monter à Ndjolé et filer aux Adoumas, escortés de cinquante tirailleurs sénégalais. L'administrateur lui-même et un officier commandant les tirailleurs devaient accompagner le convoi. Le Frère noir (Népotien), trop malade pour faire trente jours de pirogue, repartit pour le Gabon sur un avis de l'État, le *Basilic*. Le F. Mathias et moi nous quittâmes donc Ndjolé, en pirogue, le 16 décembre, pour naviguer, jusqu'au 20 janvier, à travers des rapides épouvantables, couchant tantôt dans des cases de Noirs, tantôt sous la tente, sur les bancs de sable. J'ai eu deux petits accès de fièvre en route, mais sans gravité. En arrivant du côté des Pahouins, on redoubla de précautions : un coup de fusil pouvait partir de la brousse et nous atteindre sans que nous vissions le tireur. J'étais armé jusqu'aux dents, mon fusil chargé d'un côté et mon revolver de l'autre. Mais les Pahouins, terrorisés par tout cet appareil militaire, vinrent le soir rendre les objets volés et promettre qu'ils n'attaqueraient plus les convois. Nous partîmes le lendemain, tranquilles désormais sur notre sort.

En arrivant à Lastoursville, le jeune F. Mathias se plaignit de douleurs de tête et de jambes presque en arrivant. Il se coucha, on le soigna, mais malgré tous les soins, il expira le 2 février au matin, après quatre jours de maladie. Sur trois qui sommes partis en même temps du Gabon, je reste donc seul. Qu'advient-il de moi ? Ce qu'il plaira au bon Dieu. Je suis heureux d'être ici ; il y a beau-

coup de bien à faire. La population est excellente et le climat, quoique africain, est cependant assez supportable. J'ai été fortement secoué par la fièvre bilieuse ces jours derniers; mais grâce à une médication énergique (vomitif et purgatif), je suis en ce moment sur pied et bien portant. (Lettre du 25 février 1892.)

CONGO FRANÇAIS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A MAYUMBA

MAI 1890. — MAI 1892.

1. Œuvre des enfants. — 2. Cultures. — Nouvelles plantations. Huitres.
3. Ministère. Chapelle.

1. — Le dernier Bulletin de Mayumba racontait les débuts de la station. Comme on a pu le voir, ils ont été assez difficiles. La population environnante ne comprenant pas l'utilité de l'éducation que nous voulions donner aux enfants, ne nous en confiait que très peu. Force nous fut donc d'entreprendre divers voyages à plusieurs journées de marche pour pouvoir créer un bon noyau de l'œuvre future. Grâce à Dieu, nos efforts ont été couronnés de succès; car, quelques semaines après ces premières démarches, le nombre de nos enfants atteignait le chiffre de 42.

Avec cette poignée de jeunes Noirs, dont les plus âgés avaient à peine douze ans, nous avons commencé à mettre la cognée aux arbres si nombreux qui couvraient notre terrain. Les meilleures essences ont été utilisées dans quelques-unes de nos constructions; les autres ont été réduites en cendre par le feu. A la fin de 1889, 40 hectares bien défrichés recevaient pour la première fois des semences de maïs, de lianes, de patates, des bâtons de manioc et 4,000 pieds de bananiers. Comme la terre est de premier choix, la récolte a été abondante.

Pendant les années 1890 et 1891, le nombre des enfants s'est augmenté de nouvelles recrues, et aujourd'hui il est de 103. D'après le jugement de Monseigneur et des Pères qui ont passé ici, ces enfants ont bon esprit et sont aussi laborieux que pieux.

Nous avons en outre racheté une dizaine de filles que nous avons envoyées chez les Sœurs de Saint-Joseph, à Loango.

2. — Non seulement nos champs de maïs, de manioc, de

patates et de bananiers nous donnent des récoltes plus que suffisantes pour l'entretien de ce nombreux personnel, mais nous avons pu vendre encore une bonne quantité de maïs.

Les allocations de la Sainte-Enfance diminuant de plus en plus, nous avons profité de la présence de M. de Brazza, ancienne connaissance du P. Supérieur, pour lui demander de nous procurer des plantes utiles, afin de nous créer des ressources. M. le Gouverneur voulut bien accueillir favorablement notre demande; et, dès son retour à Libreville, il donna ses ordres pour l'envoi désiré. A la fin d'octobre, ces précieuses plantes nous arrivaient. Il y avait 400 pieds de caféiers, autant de cacaoyers et près de 200 pieds d'autres plantes.

Malheureusement, le terrain destiné à les recevoir n'était pas préparé. Deux mois auparavant, on avait bien coupé les brousses et les arbres; mais la végétation est si puissante ici que les hautes herbes avaient eu le temps de tout envahir de nouveau. Cependant il était urgent de se presser, car le paquebot déposa au rivage, un samedi matin, ces vingt-cinq caisses de plantes, et il eût été imprudent de les laisser jusqu'au lundi. On se mit donc immédiatement à l'œuvre, et, le soir, non seulement les herbes avaient disparu, mais le sol était pioché, les sillons tracés, et tout ce millier de plantes mises en terre dans les meilleures conditions.

Nous ne cherchons pas seulement à procurer à nos enfants le *plat de résistance*, tous les jours, ils en reçoivent un autre, recherché des amateurs : ce sont d'excellentes huîtres. Sur une distance de 4 kilomètres, notre lagune est littéralement pavée de ces délicieux crustacés. Pendant la saison sèche, les femmes viennent de très loin y faire leur provision pour la saison des pluies. On voit parfois jusqu'à 30 et 40 pirogues amarrées à un bâton fixé au milieu de la lagune. Ce sont les femmes qui plongent et prennent des brassées de ces mollusques pour les déposer dans leurs pirogues, et les diriger ensuite sur un énorme banc de coquillages, où elles les ouvrent et les cuisent. Ces coquillages donnent une excellente chaux. Nous en avons fait plus de quarante barriques dans très peu de temps. Le poisson abonde aussi dans cette lagune, qui ne compte pas moins de 17 lieues de longueur. Nous attendons un filet en fil de fer galvanisé.

Nous avons aussi une belle porcherie. Nos enfants aiment à

prodiguer leurs soins à ces intéressantes bêtes, car ils savent que plus elles sont grandes et grasses, plus leurs plats sont bien garnis. Notre basse-cour est également bien peuplée; elle comprend plus de 250 canards.

3. — Notre personnel est trop restreint pour pouvoir se livrer au ministère extérieur dans les villages. Ce sont toujours des Pères malades qu'on nous envoie du Loango. Le P. Luec, vaillant missionnaire, destiné à évangéliser notre pauvre population indigène, a été rappelé au moment où il se préparait à exercer ce ministère et a été envoyé à Linzolo, pour remplacer le P. Sand, obligé de rentrer en France. Depuis, Mayumba a reçu le P. Carrer, qui toujours malade n'a pu s'occuper du ministère extérieur. Est venu ensuite le P. Sauner, mort, au bout de trois mois, de la phthisie. Le P. Brand le remplace actuellement, mais il souffre aussi de la poitrine.

Et cependant, s'il y a quelque part nécessité d'avoir un missionnaire ambulante, c'est bien à Mayumba. Depuis trois ans que nous y sommes installés, nous n'avons guère pu nous faire connaître dans les nombreux villages qui bordent la lagune. Il nous faudrait un missionnaire qui pût faire de petites étapes, séjourner dans tous les villages plus ou moins longtemps. Par ce moyen nous serions connus, le bien se ferait et les enfants nous seraient confiés.

Nous avons administré le saint baptême à 60 de nos enfants et à 6 adultes, dont 2 sont morts dans notre hôpital. Mgr Carrie, à son passage à Mayumba, a donné la confirmation à 55 de nos enfants.

Dieu merci, notre chapelle, construite en planches et sur piliers en fonte, est terminée. Nos forêts ont fourni une grande partie du bois, et cette économie ne nuit nullement à la solidité du bâtiment.

NOTA. — Le Bulletin de Loango et ceux des Deux-Guinées qui restaient à publier ne nous étant pas parvenus à temps, nous avons dû passer aux Bulletins suivants.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT-LABRE, A SETTE-CAMA

FÉVRIER 1890. — MAI 1892.

1. Voyage de Mgr Carrie et du P. Ussel. Choix de l'île Ngaley. Fondation. —
2. Travaux d'installations. Maison bâtie. — 3. Visite de Mgr Carrie. —
4. Salubrité. Fertilité. — 5. Mort d'un Frère indigène, le F. Alphonse Guidou. Maladie et départ du P. Ussel. Personnel. — 6. OEuvre des enfants. Villages environnants. Anciens villages de l'île. — 7. Dispositions des Camas à l'égard de la Mission. — 8. Soins donnés à des chefs. Leur bienveillance.

1. — En décembre 1889, Mgr Carrie reçut de M. le commissaire général, gouverneur du Congo français, communication d'une lettre d'un chef de la rivière de Sette-Cama, demandant la création d'une école dans son village. Pour condescendre à ce désir, Monseigneur se décida à visiter cette rivière, limite de son vicariat au nord, et, à sa grande surprise, il la trouva de toute beauté. Sa Grandeur fut même étonnée de ce que les commerçants anglais qui y étaient établis n'y eussent point encore appelé des ministres protestants. Aussi, malgré la pénurie de ressources et de personnel, la fondation d'une nouvelle station dans cette partie extrême de la Mission fut-elle résolue.

N'ayant pu visiter la lagune que très rapidement, Monseigneur confia au P. Ussel le soin d'étudier davantage la rivière et de choisir un endroit répondant à tous les besoins de l'œuvre projetée. Le P. Ussel arriva à Sette-Cama en mars 1890, et, grâce à la bienveillance des commerçants, grâce surtout à l'aimable hospitalité du chef de poste, M. Vey, qui l'hébergea un mois durant, il put bien explorer le pays. L'île Ngaley paraissant offrir toutes les conditions désirables, on en demanda la cession à l'administratiou. Assez élevée et assez spacieuse (environ 200 hectares), elle est située au centre de nombreux villages, à deux heures de pirogue des factoreries de la plage, à l'endroit où la lagune commence à prendre sa plus grande largeur (15 à 20 kilomètres). Placée assez loin des factoreries pour n'être pas incommodée de leur voisinage, elle en est cependant assez rapprochée pour qu'on puisse y avoir recours en cas de nécessité.

Au commencement d'août 1890, le P. Sublet, désigné comme aide du P. Ussel, put enfin, après bien des contre-temps, partir de Loango à bord du *Sergent Malamine*, emmenant avec lui neuf enfants de la Mission. Ce vapeur express mit quatre jours à parcourir une distance franchie en dix-huit heures par les

steamers ordinaires. Vingt Loangos, apprentis charpentiers ou manœuvres, l'avaient précédé de quelques jours.

2. — Raconter les commencements de la station de Saint-Benoît-Labre de Sette-Cama, c'est refaire l'histoire de la plupart de nos Missions à leurs débuts. Coucher sur la terre nue ou sur des fonds de pirogue, en plein air, ou sous un hangar exposé à tous les vents et à la pluie; bâtir, en un ou deux jours, une petite case qui doit servir à la fois de demeure pour les Pères, les enfants et la basse-cour, de salle de communauté et de réfectoire, de magasin et de chapelle, c'est ce qu'on doit faire en Afrique, dans toutes les nouvelles fondations.

Cette petite hutte ne nous préservait guère des injures de l'air, car le soleil, le vent et la pluie se jouaient à plaisir à travers les cloisons par trop à claire-voie. Les nombreux insectes de la forêt y avaient leurs libres entrées; de grosses fourmis rouges, attirées par les reliefs du repas du soir, ne se contentaient pas de si maigre pitance: elles paraissaient trouver plus succulente la chair même du pauvre missionnaire, occupé à prendre un repos cependant bien mérité. Malgré tout, on était heureux et content. Chaque matin, nous offrions le saint Sacrifice pour la régénération des pauvres Noirs. Et puis, nous étions chez nous dans notre île. Nous évitions ce va-et-vient journalier entre l'île et une factorerie protestante des environs, qui nous aurait fait payer assez cher son hospitalité.

C'est dans cette case que nous célébrâmes les fêtes de l'Assomption, du Saint-Cœur de Marie et de la Toussaint. Cependant les ouvriers attaquaient vigoureusement la forêt, les charpentiers préparaient les bois pour les constructions définitives. Ces arbres leur étant inconnus, ils en coupèrent contre lesquels les haches s'émoûssaient et se brisaient. Nous nous aperçûmes bientôt que notre choix n'était pas heureux: nos bois ne résistèrent pas longtemps aux tarières des insectes et il fallut recourir à d'autres.

Sur ces entrefaites (décembre 1890), nous arrivait le F. Vivien, avec un renfort de tailleurs de bois. La veille de Noël, une petite maison en planches était terminée: c'était le parloir et le magasin. Le parloir devint notre demeure. Nous ne pûmes résister au désir de célébrer la messe au milieu de la forêt, dans cet appartement qui avait bien des ressemblances avec le

premier temple du divin Maître. Là, au milieu des caisses, des marmites, d'instruments de travail, sur une table mal équilibrée, nous élevâmes un autel où nous pûmes offrir le saint Sacrifice. Lorsque, au milieu de la nuit, la voix sonore du cher F. Vivien entonna le *Minuit, chrétiens*, les habitants de la forêt : antilopes, perroquets et autres, réveillés par les chants, la fusillade, le tintement de la cloche et une illumination auxquels ils n'étaient pas accoutumés, chantèrent eux aussi à leur façon les louanges de l'Enfant-Dieu.

Il fallait se hâter de trouver des bois de charpente. On finit par découvrir, à trois quarts d'heure de l'île, une petite forêt d'assez beaux palétuviers. C'était loin, il fallait les tirer d'une boue infecte et profonde, et puis les transporter sur ses épaules à travers la forêt, sur une longueur de 500 mètres. Mais nous n'avions pas le choix. Nos jeunes Noirs y mirent tant d'ardeur et de courage que, en un mois, plus de deux cents pièces, mesurant 4 ou 5 mètres de longueur sur 0^m.15 de diamètre, étaient sur le chantier. Les pirogues chaviraient bien quelquefois ou coulaient à fond : heureusement qu'elles nous jouaient ces tours au sortir du port et non en pleine lagune, et on en était quitte pour quelques heures de retard, une corvée supplémentaire et un bain forcé dans la vase. La gaieté étant un préservatif excellent contre la fièvre bilieuse hématurique, les chercheurs de bois usèrent malgré tout largement de ce remède.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons perdu les deux doyens des Frères, par leur âge et leurs longs services :

Le F. Pacôme Le Houérou est mort à Cellule le 7 mai 1892, dans sa quatre-vingt-sixième année, après trente-six ans et trois mois de profession ;

Le F. Thomas Mabit, au Saint-Cœur de Marie, le 28 mai 1892, dans sa soixante-seizième année, après quarante-quatre ans de profession.

Nous avons aussi à annoncer le décès de deux scolastiques : M. Vendeling, scolastique minoré, est mort au grand scolasticat

de Chevilly, le 26 mai, par suite d'une maladie de poitrine; M. Georges Brey, petit scolastique de Mesnières, s'est éteint dans sa famille, le 9 mai, par suite de la même maladie.

LE R. P. LE VAVASSEUR

DÉCÉDÉ A PARIS, LE 27 MARS 1892

Léon-Michel Le Vavasseur naquit le 11 février 1822, à Argentan (Orne), de parents distingués par la position sociale et l'éducation. Son père, homme d'une rectitude et d'une fermeté antiques, était receveur d'enregistrement. Sa mère, Marie-Célestine Renault, originaire des environs de Saint-Dié, joignait à toutes les qualités du cœur qui font la mère affectueuse et vigilante, les avantages d'un esprit cultivé et d'une éducation soignée. Ajoutons que l'un et l'autre, excellents chrétiens, eurent à cœur d'élever leurs enfants selon les meilleures traditions de religion et de vertu. Deux fils naquirent de leur union : Gustave, aujourd'hui conseiller général de l'Orne, et Léon, dont nous esquissons la vie.

C'est au foyer domestique que le jeune Léon puisa les premiers germes de foi et de piété qui allèrent grandissant et se développant jusqu'au dernier terme de sa longue carrière. N'étant encore qu'enfant, on voyait déjà se révéler en lui l'élève du sanctuaire et même le liturgiste.

Dès son jeune âge, dit M. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, d'après les notes fournies par M. Gustave Le Vavasseur, il manifesta les goûts les plus prononcés pour les cérémonies religieuses. Porté à la piété véritable, il jouait au prêtre et à l'enfant de chœur dans ses moments de récréation. Tout ce qui confinait de près ou de loin à l'Église l'intéressait. Il étudiait dans tous leurs détails les cérémonies du culte, qu'il se plaisait à répéter en habit ecclésiastique. Le côté sérieux n'en souffrait pas, et il aimait surtout à s'associer prématurément aux œuvres de charité entreprises par les dames de sa famille et de l'entourage qui l'admettaient à leurs réunions, moitié par jeu, moitié par admiration,

*
* *

Après le bienfait de la foi, celui d'une éducation soignée fut le second avantage que lui procura l'affection de ses parents.

Léon fut placé de bonne heure au collège communal d'Argentan, qui se trouvait sous la direction de l'abbé Leguemay.

Il fit, ajoute M. de la Sicotière, ses premières classes au collège d'Argentan avec succès, fort considéré de ses maîtres, aimé autant qu'estimé de ses camarades pour la droiture et la franchise de son caractère, dont la gaieté et l'égalité d'humeur n'excluaient pas l'espièglerie. C'est là qu'il fit sa première communion avec les enfants de la ville. Ses camarades et ses jeunes contemporains ne doutaient déjà point de sa vocation ecclésiastique.

Il se distinguait aussi, remarque le R. P. Delaplace, par son esprit d'obéissance et par l'innocence de ses mœurs. Un des élèves avait, par sa conduite, blessé sa modestie. Il résolut de faire cesser le scandale. N'osant cependant en prévenir directement son supérieur, il s'adressa à un camarade plus âgé que lui, le priant de dénoncer le coupable. Mais invité à faire connaître lui-même la faute en question, il le fit avec ingénuité, et l'élève dangereux fut remis à sa famille. Nous tenons ce récit de sa propre bouche.

Depuis la fin de l'année 1828, les abbés de Salinis et de Scorbac venaient d'ouvrir à la jeunesse catholique, dans le diocèse de Meaux, le collège de Juilly, si célèbre dans le passé, et dont les parents chrétiens espéraient tant de bien pour l'avenir.

Dès les premiers temps de sa réouverture, Gustave Le Vavas seur y fut placé.

Quant à Léon, sa quatrième faite (1835), dit encore M. de la Sicotière, il alla rejoindre son frère. Il y acheva ses études, sinon au premier rang des lauréats, au moins dans la bonne moyenne des travailleurs, et distingué entre tous par les qualités qu'il a toujours possédées à un degré éminent, la pureté des mœurs, la régularité de la conduite, l'enjouement du caractère.

Il était, dit un autre témoignage, gai, jovial et parfois un peu espiègle, mais jamais au détriment de la vérité, ni de la justice. L'infirmerie des élèves était tenue par des religieuses. Or, il paria un jour que, malgré leur surveillance, il déroberait à l'infirmerie une bouteille de sirop sans être découvert. Ce qui fut dit fut fait; mais comme il ne voulait que s'amuser innocemment, il laissa la somme de 1 fr. 50 à la place du précieux flacon : bel exemple de probité de la part du jeune élève normand, qui devait toujours se faire remarquer par la droiture de son caractère.

*
* *

Cependant de plus hautes aspirations se faisaient déjà jour

dans le cœur de Léon Le Vavas seur. Après ses humanités, il sollicita et obtint sans peine son admission au séminaire d'Issy, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans et demi. C'était en octobre 1839.

Ce qu'était le séminaire d'Issy, lorsque Léon Le Vavas seur y entra, lui-même nous le fait connaître dans sa déposition pour la cause du vénérable Libermann.

En arrivant à Issy, en 1839, dit-il, je fus surpris de voir tant de vertus et de remarquer une aussi grande ferveur parmi les séminaristes. On attribuait cet heureux état de choses à l'influence du P. Libermann. Cette ferveur s'était répandue d'Issy au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, toujours grâce à l'influence du serviteur de Dieu; de là, la réputation de sainteté qu'il laissa après son départ.

Dès lors le jeune séminariste s'éprit d'admiration pour l'apôtre des Noirs; et il transcrivit de sa propre main bon nombre de ses lettres aux séminaristes d'Issy et de Paris. Un fait qui montre quelle était alors sa ferveur, c'est qu'il sollicita et obtint, n'étant encore que tonsuré, du R. P. abbé de Mortagne, de l'étroite observance de Cîteaux, des lettres d'association, datées du 26 août 1841.

A Issy et peu après à Paris, le jeune lévite trouva une élite de maîtres et de condisciples, dont il aimait à rappeler le souvenir jusqu'aux derniers moments de sa vie. Parmi les maîtres, nommons seulement M. Garnier, alors supérieur général; MM. de Courson, Gallais, Le Hir, Carbon et le vénérable M. Icard, actuellement supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, qui fut son professeur de morale. Parmi les condisciples, il suffira de citer Mgr Richard, Cardinal-Archevêque de Paris; Mgr de Forges, Mgr Baptistolier, évêque de Mende; M. l'abbé Caron, vicaire général de Paris, etc. Dans un semblable milieu, il fut lui-même le modèle du séminariste régulier et fervent.

On eut bientôt remarqué ses aptitudes spéciales pour le chant et les cérémonies. Aussi, une fois à Paris, devint-il le maître de chœur, et comme tel, revêtu de la chappe et portant le bâton traditionnel, il soutenait le chant de sa voix juste et à la note fortement accentuée.

De plus, la confiance de ses maîtres lui avait donné une place dans la confrérie du Sacré-Cœur, composée de séminaristes fervents, placés sous la tutelle d'un directeur et destinés

à faire rayonner la piété et la régularité dans le séminaire. Il exerça aussi la charge d'aumônier des pauvres.

Il aimait à se rappeler les belles cérémonies auxquelles il assista comme acteur ou spectateur. Une de celles qui avaient laissé dans sa mémoire une empreinte plus profonde, fut l'enterrement du duc d'Orléans, mort de la façon tragique que l'on sait et auquel assista tout le séminaire de Saint-Sulpice.

Après avoir entièrement terminé ses études théologiques et suivi pendant quelque temps ce que l'on appelait « le grand cours », l'abbé Le Vavasseur fut appelé à recevoir le sacerdoce. Il se prépara avec ferveur à cette grande grâce, et fut ordonné prêtre le 6 juin 1846.

Son père et sa pieuse mère étaient venus de Normandie assister à son ordination. Toutefois exact observateur du règlement et ne pouvant voir ses parents avant la célébration de sa première messe, il leur écrivit à l'hôtel du bon Lafontaine, où ils étaient descendus :

Je vous verrai avec plaisir demain. Sera-ce à midi? Je ne le crois pas; car ce sera un moment bien précieux pour moi; laissez-moi prolonger un peu le temps de mon action de grâces. Je serai peut-être encore à l'église, car la messe se dit assez tard. J'aurai donc le bonheur de célébrer demain les saints mystères. Je ne pourrai vous parler que de mon bonheur : il est plus grand que vous ne pourrez jamais vous l'imaginer.

Quelques jours plus tard, il écrivait à sa bonne Mère :

Sois persuadée que je ne t'oublierai jamais au saint Sacrifice. C'est le plus grand bonheur qui puisse exister sur la terre. C'est un bonheur tel qu'il ne peut se dire et que le prêtre seul peut connaître. Il fallait toute la charité d'un Dieu pour rendre de faibles mortels participants de dons aussi excellents et aussi précieux.

Tels étaient les sentiments qui devaient rester jusqu'à la fin comme le signe directeur de la vie sacerdotale de l'*élu du Seigneur*.

Après son ordination, rapporte le R. P. Delaplace, il vint dire une de ses premières messes au sanctuaire béni de Notre-Dame de Lorette, à Issy. J'avais le bonheur d'en être le sacristain, je lui donnai le calice de M. Olier et je lui servis la messe. Ce fut le commencement de nos relations. Bien des fois, depuis, il m'a rappelé ce doux souvenir. Nous ne nous doutions pas alors, qu'un jour une

même vocation nous réunirait l'un et l'autre dans le Saint-Cœur de Marie, pour expérimenter pendant quarante ans le *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*.

*
**

L'abbé Le Vavasseur songeait déjà sérieusement à entrer dans cette pieuse société. Pendant son séminaire, il s'était mis en rapport avec le V. Père, et nous voyons par ses lettres qu'il se tenait au courant des nouvelles concernant les premières missions des Noirs. Dès le mois de juin 1845, il écrivait à sa mère, dont il voulait prévenir et comme ménager l'excessive tendresse :

Ces Messieurs de Saint-Sulpice et M. le Supérieur de la Société du Saint-Cœur de Marie, voyant ma persistance, m'ont permis de faire l'épreuve de ma vocation pendant l'année qui me reste encore. Je vais donc éprouver ma vocation, et voir si c'est vraiment la voix de Dieu qui me pousse si fortement de ce côté. Attendons avec patience le résultat de l'épreuve; peut-être que le bon Dieu, content de la préparation de mon cœur, me rappellera auprès de toi et te rendra ton cher Isaac, que l'amour maternel n'aurait pas hésité à sacrifier, si telle avait été la volonté de Dieu.

Cette année de mûres réflexions et d'épreuve le confirma dans ses premiers traits de vocation; mais, contrairement à ses espérances, il éprouva une vive opposition de la part de ses parents, qui firent jouer tous les ressorts, et usèrent de toute leur influence pour le retenir dans son diocèse d'origine. Rien cependant ne put l'ébranler, encouragé d'ailleurs qu'il était par MM. Pinault et Carbon.

Je n'ai pas, écrivait celui-ci à sa famille, provoqué ni cherché à entretenir la vocation que croit avoir votre fils, mais je crois qu'il sera bien difficile de la rompre de force : plus on s'y opposera, plus il se fera conscience d'y tenir, craignant, s'il cède, de sacrifier la volonté de Dieu à celle des hommes. Dans cet état de choses, je ne sais pas si c'est le parti le plus prudent et le plus paternel de pousser l'opposition jusqu'à l'extrême; on ne sait pas, dans le fond, si sa vocation vient de Dieu ou non. Si elle vient de Dieu, voudriez-vous l'empêcher de la suivre? Si elle ne vient pas de Dieu, il n'y a qu'à laisser faire votre fils; il reconnaîtra bien vite son erreur et son imagination lui passera pour toujours.

Devant ces sages paroles et, paraît-il aussi, devant celles d'un bon curé de Normandie, confesseur de M^{me} Le Vavasseur, la

famille finit par céder, et elle accorda son consentement, mais ce n'était encore que d'une manière en quelque sorte conditionnelle. Le V. Père Libermann, dut, en effet, promettre à M^{me} Le Vavasseur que son fils ne partirait point pour les missions et que chaque année, aux vacances, il pourrait aller passer quelques semaines auprès d'elle. Il paraît même que c'est en cachette qu'il dut gagner le pieux asile après lequel il soupirait.

Le nouveau postulant fit son entrée au noviciat de la Neuville au mois d'octobre 1846, et le Vénérable Supérieur accueillit le nouveau venu avec cette bonté qui lui attirait tous les cœurs. Le 25 mars de l'année suivante 1847, il faisait sa consécration ou profession entre les mains du saint fondateur.

Peu de temps après, il fut envoyé à Notre-Dame du Gard, dont la congrégation avait pris possession depuis le mois de novembre 1845, et chargé de l'économat de cette importante communauté.

On a gardé le souvenir du soin avec lequel le nouvel Économe s'empessa de s'acquitter de sa charge, pratiquant la charité à l'égard de tous, allant au-devant des nouveaux et les recevant avec la cordialité la plus parfaite; s'efforçant de dissimuler par son industrie les mortifications forcées et les pénitences obligatoires que la pauvreté imposait à la communauté.

Il était lui-même d'une pauvreté et d'une simplicité touchantes, dont le R. P. Delaplace nous a conservé le souvenir.

En 1848, dit-il, je le retrouvai à Notre-Dame du Gard, où le Vénérable Père avait transféré la Communauté. J'allais m'entendre avec le pieux Supérieur au sujet de ma vocation. Le P. Le Vavasseur m'accueillit à bras ouverts; je fus très édifié de sa simplicité et de sa pauvreté. Il n'y avait qu'une seule chaise dans sa petite cellule, il me l'offrit et comme je lui disais : « Et vous, où allez-vous vous mettre? » il me montra son pauvre petit lit et s'y assit. Nous causâmes de Saint-Sulpice et de notre nouvelle vocation, à cœur ouvert.

C'est dans la seconde partie de l'année 1848 qu'eut lieu l'importante fusion de la jeune Société du Saint-Cœur de Marie avec celle du Saint-Esprit. Cette union amena nécessairement un changement dans la situation du personnel. A la rentrée d'octobre, le Vénérable Père fit venir le P. Léon avec lui à Paris, pour être un des directeurs et professeurs du séminaire colonial. Mais le P. Lurat, de la communauté de Bordeaux, ayant dû être

momentanément remplacé, il y fut envoyé pour quelque temps.

Enfin, vers le milieu de l'année 1849, il fut définitivement attaché à la direction du séminaire du Saint-Esprit, en qualité de professeur de liturgie et de droit canon.

Moins de trois années après, il était témoin des dernières souffrances et de la mort précieuse devant Dieu du Vén. Père. Plus tard il aimait à rappeler les vertus qu'il avait vu pratiquer au serviteur de Dieu, au séminaire du Saint-Esprit : son zèle sage et prudent, sa charité, son humilité, sa patience. Plus d'une fois il avait accompagné les élèves près du lit de douleur du Vén. Père, pour recevoir ses derniers conseils, ses dernières bénédictions. Et, dans la suite, il profitait de toutes les occasions pour rappeler aux séminaristes celui auquel le séminaire et les évêchés coloniaux devaient tant, et les vertus qu'il s'était efforcé d'inculquer aux futurs prêtres des colonies, par ses paroles et par ses exemples. Dans l'espérance que l'Église comblerait un jour les vœux émis pour la Béatification du Vén. Père, il composa lui-même d'avance une messe en son honneur. Et puisse-t-elle être bientôt chantée !

*

**

A l'époque dont nous parlons (1852), tous les diocèses de France, à l'exception de trois, suivaient la liturgie parisienne ou d'autres liturgies particulières. Or, dès l'origine de son Institut, le Vén. Père avait adopté le bréviaire romain et suivait, pour tout ce qui concerne le culte, les règles établies par Rome. Le P. Le Vavas seur n'avait pas eu de peine à laisser de côté les anciens usages parisiens, apportés par lui de Saint-Sulpice. Le séminaire du Saint-Esprit avait d'ailleurs été, de tout temps, un centre de bonnes doctrines, et il s'y trouvait alors un homme, le P. Gaultier, dont nul, à cette époque, n'égalait la réputation comme fauteur des doctrines romaines. Par ses soins dévoués, la bibliothèque de la maison avait reçu le fond le plus riche en fait de livres canoniques.

Le R. P. Léon Le Vavas seur se sentit donc tout naturellement porté à entrer dans le mouvement romain qui commençait à s'accroître, par suite notamment des travaux du savant Bénédictin de Solesmes, Dom Guéranger. Ses occupations ordinaires au séminaire l'attachaient à l'étude de la liturgie et du chant

grégorien; il avait d'ailleurs pour cette partie de la science ecclésiastique un goût très prononcé. Il s'appliqua d'abord à revoir, corriger, compléter le *Manuel des cérémonies* de l'abbé Favrel, à peu près le seul qu'on eût alors en France (1).

Tel qu'il sortit de ses mains, cet ouvrage put paraître à peu près neuf. Aussi fut-il parfaitement accueilli dès son apparition. La première édition de son *Cérémonial selon le rit romain*, parut chez Lecoffre en 1857, et reçut sept approbations épiscopales, qu'on peut lire en tête de la dernière édition. Nous citerons celle que lui donna l'éminent prélat, actuellement cardinal-archevêque de Toulouse, le 20 juin 1857.

Mon cher et Révérend Père,

M. l'abbé Favrel avait l'un des premiers fait de louables efforts pour introduire en France un bon traité de liturgie romaine, mais son ouvrage était defectueux en plusieurs points.

Avec cette science liturgique que je vous connais depuis longtemps, vous avez tellement complété et refondu le travail de M. Favrel, que celui que vous livrez au public est devenu un ouvrage nouveau. Je suis heureux, mon cher et Révérend Père, de vous adresser avec mes félicitations une approbation bien méritée.

† FLORIAN, ancien évêque de Saint-Denis, évêque élu de Limoges.

Au bout de deux ans, la première édition de cet ouvrage qui s'était présenté sous le titre modeste de *Cérémonial selon le Rit Romain, d'après Baldeschi et l'abbé P. Favrel, par le R. P. Le Vavasseur*, était épuisée et une seconde paraissait en 1859. C'est ainsi que sept éditions du *Cérémonial* se succédèrent jusqu'en 1889. Cet ouvrage reçut deux brefs laudatifs : le premier de Pie IX, daté du 21 novembre 1867; le deuxième de Sa Sainteté Léon XIII, du 20 juin 1882. Celui-ci est conçu en termes explicites et très élogieux.

Le grand ouvrage du *Cérémonial* fut complété par d'autres, moins importants, mais néanmoins reconnus nécessaires, à

(1) Le *Cérémonial* de l'abbé Favrel, vicaire général d'Arras, n'était, à peu de chose près, qu'une traduction de celui du Lazariste Baldeschi, maître des cérémonies pontificales, à Rome, et Baldeschi n'avait fait lui-même que traduire en italien le *Manuel des cérémonies* rédigé par Almeras, l'un des compagnons de saint Vincent de Paul et son premier successeur dans la direction de la Congrégation de la Mission.

savoir : les *Fonctions pontificales* et le *Cérémonial à l'usage des petites églises de paroisses* (1).

De plus le R. P. Le Vavas seur devint un des plus assidus collaborateurs de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, fondée par un canoniste éminent, l'abbé Marcel Bouix. Il envoyait régulièrement à ce recueil des articles destinés à faire connaître les décisions les plus récentes de la Sacrée Congrégation des Rites, à donner les explications qui s'y rapportent et en général à traiter des points liturgiques controversés. Une allusion élogieuse et délicate est faite à ces travaux périodiques dans le bref qu'il reçut de Léon XIII.

A partir de l'époque où parut son *Cérémonial*, le mouvement liturgique commencé s'accrut de plus en plus. On vit alors successivement les diocèses de France revenir à l'unité romaine, et, la plupart, adopter l'ouvrage du R. P. Le Vavas seur.

Là ne se bornait pas son travail. Il composait des messes et des offices pour divers Propres de diocèses ou de congrégations, en y ajoutant la notation musicale : il revoyait des cérémoniaux et directoires de diocèses où d'instituts religieux, et il eut, à ce sujet, une correspondance étendue et variée avec quantité de personnes engagées dans les mêmes questions. Il faut citer au premier rang le digne et savant prélat, Mgr de Conny,

(1) Voici le jugement porté sur ces divers ouvrages par M. le chanoine Girard, grand maître des cérémonies de la cathédrale de Belley :

« Parmi les auteurs qui, depuis environ quarante ans, ont écrit sur les matières liturgiques, le R. P. Le Vavas seur occupe assurément une place distinguée. Son *Cérémonial selon le rite Romain*, qui compte plusieurs éditions, et le *Cérémonial des Fonctions pontificales* l'ont mis au premier rang des Liturgistes de France. Aussi a-t-il obtenu, dès les premières éditions du *Cérémonial*, non seulement des approbations de plusieurs Archevêques et Evêques, mais encore son adoption dans beaucoup de diocèses.

« A chaque édition, l'auteur a su perfectionner son travail. Mettant à profit, avec une humble simplicité, les observations sérieuses qui lui étaient adressées, profitant, d'autre part, des recherches que plusieurs Liturgistes publiaient de temps à autre; enfin, recueillant avec un soin scrupuleux les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites rendues assez fréquemment sur divers points contestés, le R. P. Le Vavas seur est parvenu à faire la dernière édition de son *Cérémonial* aussi complète que possible.

« L'auteur a un mérite qui témoigne de la délicatesse de sa conscience, et que nous n'avons pas rencontré au même degré chez la plupart des auteurs, celui d'indiquer les textes qui appuient ses prescriptions, presque à chaque membre de phrase. Nous avons eu, dans un temps, le courage et la patience d'examiner la plupart de ses citations, et, disons-le, à la louange de l'auteur, elles nous ont paru toujours très exactes. »

auteur lui-même d'écrits liturgiques estimés. Il fit, de plus, partie de la commission chargée de préparer les livres de chant grégorien de l'édition de Reims et de Cambrai. C'est là qu'il noua avec M. l'abbé Bonhomme, mort curé de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, et si compétent dans cette partie, des relations qui durèrent jusqu'à la mort du vénérable curé.

Il fut également nommé, par le cardinal Guibert, membre de la commission liturgique instituée en 1875 par l'éminent prélat, à l'occasion du retour à la liturgie romaine du diocèse de Paris. Il travailla de tout son pouvoir à la faire établir dans toute sa pureté, et fit à cet effet des rapports importants pour cette commission, dont il était l'un des principaux membres, autant par son zèle et son assiduité, que par sa compétence dans la matière.

En témoignage de satisfaction, et comme gage d'encouragement pour ses travaux liturgiques, Mgr Maupoint, évêque de la Réunion, lui offrit, en 1862, un camail de chanoine honoraire.

En vous décorant, lui écrivait-il, je crois décorer le zèle même de la maison de Dieu et les cérémonies saintes. J'espère que le R. P. Supérieur vous permettra de porter le camail dans votre chapelle, qui est un peu la mienne, puisque c'est la chapelle du Séminaire colonial.

Le R. P. Le Vavasseur, malgré l'obligeance du procédé, déclina l'offre qui lui était faite. Mgr Trégaro, évêque de Séez, devait être plus heureux dans une offre semblable. Par lettre du 31 juillet 1889, il le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale, et le R. P. Le Vavasseur, qui ne pouvait guère refuser à cause de sa famille, prit possession de sa stalle au mois d'août suivant, pendant les vacances qu'il allait prendre au diocèse de Séez.

*
* *

Dès le 26 août 1855, en la fête du Cœur immaculé de Marie, il avait eu le bonheur d'émettre les vœux perpétuels. En 1885, il fut appelé à prendre la direction première du séminaire colonial. Puis, en 1887, une place étant devenue vacante dans le conseil général de la Congrégation, par suite de la mort du R. P. Burg, il fut nommé à cette charge de confiance.

Comme religieux et comme directeur du Séminaire colonial,

le R. P. Le Vasseur fut constamment un modèle. Sa régularité était vraiment exemplaire. Directeur des Séminaristes, il resta constamment séminariste lui-même, et montra, plus encore par ses exemples de chaque jour que par ses exhortations particulières et ses conférences spirituelles, ce qu'il faut faire pour être un bon élève du sanctuaire et devenir un prêtre selon le cœur de Dieu ; car il possédait éminemment l'esprit sacerdotal.

Comme religieux, il était des plus édifiants par son exactitude à observer les moindres règles, et par son esprit de modestie, de pauvreté, d'obéissance et de charité. Ses procédés avec ses confrères et les étrangers étaient toujours marqués au coin de la plus grande délicatesse, ce qui lui gagnait d'autant plus l'estime et la confiance.

Les élèves du Séminaire trouvaient en lui un véritable père, toujours à leur tête, à la maison comme à la promenade, toujours mêlé à leurs récréations, toujours prêt à partager leurs joies et leurs peines. Avec cela, il était ferme, et jamais la bonté de son cœur n'arracha aucune faiblesse à sa conscience, quand il s'agissait du bien du séminaire ou de quelque sujet en particulier.

Il préparait soigneusement, et toujours par écrit, ses sujets d'oraison, ses conférences et ses gloses sur le règlement. Et il en usait de même pour les instructions et sermons de circonstance, qu'il était parfois appelé à donner, soit au séminaire, soit au dehors. Habitué ainsi à tout écrire, il laisse manuscrits plus de vingt volumes de sermons, sujets d'oraison, explications de règlements, conférences catéchistiques et consultations liturgiques, sans parler de sa très volumineuse correspondance.

Il parlait d'une manière très correcte, très pieuse et très solide, citant à propos les textes des saintes Écritures, le plus souvent tirés de la liturgie sacrée et des offices de l'église. Son ton, son geste, tout était simple et naturel.

Son lever matinal — il se levait chaque jour à 4 heures, — sa constante régularité, son esprit de suite et de méthode, lui permettaient de mener de front tous ces travaux, et encore de recevoir beaucoup d'ecclésiastiques et de religieux qui avaient recours, soit à son ministère, soit à ses lumières en fait de chant romain et de questions liturgiques.

Par mode de délassement et de joviale récréation, il trouvait

encore le temps de faire de petites poésies pleines d'enjouement à l'adresse, tantôt d'un confrère, tantôt d'un autre. Elles ne manquaient ni d'à-propos ni de sel, mais elles ne blessaient personne. En ce genre, les vers semblaient jaillir de sa plume, comme ils coulent à flots de celle de son frère aîné, M. Gustave Le Vavasseur, lauréat de l'Académie, dont la verve spirituelle et féconde a traité tant de sujets et porté tant de toasts rimés, si chaleureusement applaudis à la fin des grandes assemblées départementales ou régionales.

Malgré un esprit plein de gaieté et une certaine pente à l'imitation par forme de joyeuse plaisanterie, le R. P. Le Vavasseur ne dérogeait jamais à cette gravité qui exclut la dissipation. Cela se remarquait surtout pendant le temps des vacances du séminaire. Il savait en sanctifier les délassements par l'accomplissement fidèle de sa règle et de ses exercices de piété. En outre, pour ne pas perdre tout à fait les avantages de la vie commune, et en même temps exercer, d'accord avec sa respectable famille, la charité envers certains confrères fatigués ou des séminaristes hors d'état d'aller en vacances, il en amenait toujours quelques-uns avec lui à la Lande. Une aile spéciale de la maison destinée à les loger, portait le nom de séminaire. De là, ces lignes de la *Semaine religieuse* de Séez :

On sait que chaque année le ramenait à La Lande de Lougé. Longtemps il lui fut donné d'y passer ses vacances auprès de sa mère vénérée. Depuis que la mort la lui avait ravie, il retrouvait chez son frère et sa belle-sœur, M. et M^{me} Gustave Le Vavasseur, l'affectueux dévouement et les traditions que seules les familles chrétiennes savent dignement garder.

Avec le R. P. Le Vavasseur, la maison de La Lande n'était pas seulement un centre qu'embellissait la culture des lettres, c'était encore la solitude qui invite l'homme à s'élever à Dieu. Les Pères du Saint-Esprit y trouvaient la plus accueillante hospitalité et, à chaque saison, plusieurs y accompagnaient le cher et vénéré confrère, aujourd'hui l'objet de leurs trop légitimes regrets.

Un confrère, le P. Vulquin, admis plus d'une fois dans l'intimité de la famille, à la Lande de Lougé, écrivait ces lignes :

La charité du bon P. Léon s'étendait de préférence sur ses confrères souffrants et qui avaient un besoin particulier de soins, ainsi que sur les séminaristes venus des lointains pays d'outre-mer; les

uns et les autres étaient traités avec une cordialité dont ils ont gardé le meilleur souvenir. Et que dire de sa régularité? A La Lande, on faisait les exercices comme au séminaire; le dimanche, les offices se célébraient dans leur intégrité, dans la chapelle vicariale, près de la maison, avec prédication; le soir, on ne se séparait pas sans avoir récité en commun la prière, à laquelle M^{me} Le Vavasseur ne manquait, pour aucune raison, d'être présente. De plus, le R. P. Léon se faisait un devoir d'assister les malades du dehors avec empressement, et il voulait que tout se passât conformément aux rubriques du rituel. Quelque grand que fût le désir du R. Père d'obliger confrères et élèves, on comprend qu'il y avait toujours moins d'élus que d'appelés. Aussi, chaque année, il offrait une sorte de compensation à la maison du Saint-Esprit par un envoi de volailles et de gâteaux, auquel tout le monde participait. Cette gracieuseté avait lieu régulièrement pour les fêtes de Noël et de l'Epiphanie.

Rien n'était touchant, pour ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins, comme le respect et l'affection qui s'échangeaient entre M^{me} Le Vavasseur et son fils, si dignes l'un de l'autre. Il assista lui-même sa pieuse mère dans les dernières épreuves; il dit la messe funèbre et donna l'absoute, profondément ému, mais saintement résigné. C'était en mai 1887; M^{me} Le Vavasseur avait dépassé sa quatre-vingt-dixième année et avait joui jusqu'à la fin de toutes ses facultés; elle était mûre pour le ciel. Après sa mort, le R. P. Léon et son frère, d'accord avec sa belle-sœur, convinrent qu'on continuerait les charités qu'avait coutume de faire leur respectable mère. En cela, ils n'avaient pas oublié les séminaristes pauvres ou peu aisés, aux besoins desquels il lui était doux de pourvoir.

*
* *

Cependant ce cher confrère ne devait pas tarder à aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux pour l'Église et de sa charité. Il tenait de son père, mort d'apoplexie, un tempérament qui avait des dispositions manifestes à la congestion cérébrale. Déjà, en 1882, plusieurs petites attaques, promptement conjurées, il est vrai, mais significatives, l'avaient averti de la présence du danger. Se trouvant à l'autel, au mois de mars 1890, il eut une attaque plus sérieuse que les autres. Reconduit à sa chambre et soigné promptement, il vit le danger

s'éloigner, mais non sans menaces d'un retour plus que probable. L'esprit était resté intact, les forces physiques n'étaient pas trop diminuées; et trois mois passés en Normandie lui permirent de revenir à Paris presque entièrement remis. Il faisait encore à pied la route de Paris à Chevilly, retour compris, ce qui fait un total de plus de 20 kilomètres. Il lui resta cependant certaine difficulté à s'exprimer et surtout à écrire; mais il n'en continua pas avec moins de zèle ses travaux ordinaires. Il put même, le 2 février dernier, faire à Chevilly la conférence traditionnelle sur le Vénérable Père, et il s'acquitta de cette mission à la grande satisfaction de tous : Pères, Frères et Scolastiques. Ce devait être là pour lui comme le chant du cygne.

Le 22 mars, en effet, le R. P. Le Vavas seur s'étant, par esprit de charité, rendu auprès d'un ecclésiastique de la ville qu'il devait confesser, fut pris, à son retour, d'un étourdissement, sur la place du Chatelet. Ramené à la maison par un confrère, et se trouvant mieux, il ne voulut pas se dispenser de présider la lecture spirituelle et suivit les exercices jusqu'à la prière du soir, puis il se coucha. C'était pour ne plus se relever. L'attaque de la nuit fut plus violente et, le matin, la paralysie était très alarmante.

Il ne dissimula pas la gravité de son état et il se confessa comme pour mourir.

Je suis content, dit-il ensuite au R. P. Delaplace, son confesseur. Bien des fois, il avait dit à celui-ci : « Surtout vous ne craignez pas de m'avertir, lorsque le moment sera venu de se préparer au grand voyage. » Et il ajoutait gaiement : « A présent, quand nous mourrons, nous ne mourrons toujours plus jeunes. »

Le jeudi 24, la maladie se compliqua de congestion pulmonaire et, sur l'avis du médecin, le T. R. Père Général lui administra, au milieu de l'attendrissement de ses confrères et des élèves, le saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence de la Bonne-Mort.

Le 25, le malade avait gardé toute sa connaissance, mais tout espoir avait disparu. Son frère, mandé par télégramme, arriva le soir, et embrassa ce frère dont la vie ne semblait plus tenir qu'à un fil.

La sainte communion lui fut encore apportée le 26 au matin; ce jour-là, il sembla éprouver un mieux notable : la respiration paraissait plus libre et la langue un peu dégagée. Mais ce n'était

là qu'un vain espoir. Le soir, il alla plus mal; et on commença à prévoir, à brève échéance, le dénouement fatal et redouté. Pour lui, il était d'un calme et d'une placidité admirables, se laissant faire par le médecin dévoué de la Maison, M. le docteur Coffin, assisté de son fils, et par les Frères infirmiers tout ce qu'on désirait de lui, avec la simplicité d'un enfant. Son abandon et sa confiance en Dieu étaient absolus, et il aimait à entendre prononcer les noms de ceux qui l'attendaient là-haut, et qu'il aurait tant de plaisir à revoir; entre autres sa vénérée mère, le Vén. Libermann, le P. Frédéric Le Vavasseur, le P. Gaultier, les anciens confrères de Saint-Sulpice, de la Neuville, etc.

La nuit qui suivit fut pénible. Vers 3 heures du matin, le P. Vulquin, mandé subitement auprès du mourant, comprit que le moment décisif était venu. Le malade le reconnut et lui serra fortement la main; il reçut une dernière absolution, suivit les prières des agonisants, puis, gardant sa connaissance jusqu'au bout, il expira doucement à 4 heures et demie, le dimanche *Lætare*, à l'heure où il avait autrefois coutume de se rendre à la chapelle pour faire sa préparation à la sainte messe. Ce fut, nous n'en doutons pas, pour aller entonner dans le ciel l'hymne de l'éternelle réjouissance, de l'éternel *Hosanna*.

Le service funèbre, dit M. de la Sicotière, a été célébré le mardi 29 mars, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, avec une pieuse solennité, à laquelle les regrets unanimes des élèves ecclésiastiques dont il était l'exemple et le directeur bien-aimé, donnaient un cachet particulier. Au pied du catafalque, recouvert seulement des insignes sacerdotaux ou religieux, une magnifique couronne, offerte par les jeunes élèves du séminaire colonial, témoignait leur affection filiale.

La messe a été chantée avec la plus touchante et la plus harmonieuse correction. Les scolastiques de Chevilly étaient venus prêter leur concours. Signalons en particulier l'exécution du *Dies iræ* et du *Libera*, dont les élèves du séminaire, sous la direction d'un des Pères, ont reproduit d'une manière saisissante l'expression musicale qui s'adapte si merveilleusement au texte.

Les assistants, continue l'article précité, pleins du caractère de grandeur, de paix, de consolation, de religieuse simplicité de la cérémonie, admiraient la beauté des ornements sacerdotaux dont les officiants étaient revêtus. Lorsque le T. R. P. Emonet, supérieur général de la Congrégation, après avoir chanté la messe, s'est avancé

pour donner l'absoute, revêtu d'une magnifique chape en velours noir, couverte de broderies d'or en relief, entièrement neuve et assortie au reste de l'ornement, les amis du défunt et le chasublier se sont souvenus, les larmes aux yeux, que cette chape avait une légende. Le R. P. Le Vavasseur l'avait commandée au commencement de l'année. C'est en allant en surveiller l'exécution et en hâter la livraison, qu'il fut surpris par les premiers symptômes de l'attaque qui l'a emporté. — « Pourquoi cette magnifique chape, lui demandaient ses confrères, et à quoi bon cette prodigalité mortuaire? — Qui sait, répondait le P. Léon, quel dignitaire nous aurons à enterrer? Il faut compléter notre bel ornement. » Puis, serré de près par un intime, il ajouta en souriant : « Je l'étrénerai ».

Le Cardinal Richard, qui avait été le condisciple, à Saint-Sulpice, et l'ami du P. Le Vavasseur, n'avait pu, malgré son désir formellement exprimé, arriver à temps pour le visiter à son lit de mort, et lui avait envoyé sa bénédiction, qui fut accueillie par le moribond avec une affectueuse reconnaissance.

Le clergé de Paris était représenté aux obsèques par plusieurs de ses membres; parmi eux on remarquait le R. P. Supérieur des Missions-Étrangères, l'un des assistants de la Congrégation de Saint-Lazare, des curés de paroisse, des chanoines de Notre-Dame, entre autres, M. l'abbé Amodru, l'ancien héros de la Roquette; des prêtres de Saint-Sulpice, etc. etc.

A M. et à M^{me} Gustave Le Vavasseur, bon nombre de personnes unies à la famille par les liens de la parenté ou de l'amitié, étaient venues se joindre, pour prendre part à la cérémonie, et unir leurs prières à celles de ses frères en religion.

La cérémonie terminée, le corps fut transporté à Chevilly, à la maison du scolasticat. Après une présentation à la chapelle de la communauté, il a été inhumé provisoirement au cimetière de Chevilly, en attendant qu'il puisse être déposé dans l'ossuaire que possède la Congrégation dans la propriété.

Bon nombre de lettres de condoléances parvinrent à la Maison-Mère dès la nouvelle de la mort du P. Léon Le Vavasseur, et chaque courrier des colonies en apporte d'autres de ses anciens élèves. Voici ce qu'écrivait au T. R. Père Général l'un d'entre eux, M. l'abbé David qui, après avoir longtemps exercé le saint ministère à Bourbon, continue à travailler avec zèle dans le diocèse de Blois.

Mon Très Révérend Père,

M. l'abbé Chadel m'a appris la triste nouvelle de la mort du bon et bien vénéré P. Léon Le Vavasseur. Ce bon et Révérend Père, mon bienfaiteur, mon ami dévoué, ce saint religieux m'a toujours porté intérêt et s'est toujours saintement dévoué à mon bonheur. C'est à lui que je dois d'avoir repris du ministère paroissial, il m'en a fait un cas de conscience; la dernière lettre qu'il me faisait l'honneur de m'adresser, je la garde comme une relique... Honneur aux congrégations qui forment et possèdent d'aussi saintes âmes, nos maîtres, nos modèles, notre édification et notre exemple en toutes choses!

Nous terminons par cette lettre de Son Em. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, au T. R. Père Général. Ce sera l'épilogue de cette courte notice.

Toulouse, le 29 mars 1892.

Très cher et honoré Père,

Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à m'annoncer le douloureux événement. Vous savez le vif attachement que j'avais pour cet excellent Père que je pleure avec vous. Voilà donc qu'une pierre fondamentale de votre institut vient encore de disparaître! L'édifice n'a rien à redouter, il repose sur un roc solide et il a fait ses preuves.

Saint Pie V est glorifié dans le ciel, en partie, pour avoir travaillé à rétablir l'unité de la liturgie catholique. Le bon P. Léon a travaillé à cette œuvre avec un zèle infatigable et une patience que Dieu seul a pu apprécier, Aussi, ses livres bénis du ciel sont répandus dans toutes les parties du monde et ils y jouissent d'une autorité bien méritée.

Il vous appartient d'apprécier tout ce qu'il y avait de richesse dans ce cœur sacerdotal et religieux; ce qui m'a toujours frappé, c'est que je l'ai vu constamment pratiquer ce qu'il enseignait aux autres, et selon la parole du divin Maître : *Hic magnus vocabitur in regno caelorum.*

Mais comme un peu de poussière peut s'attacher aux âmes les plus saintes, demain je dirai une messe de *Requiem* avec une application de l'indulgence plénière pour ce cher défunt.

Veuillez, très cher et honoré Père, agréer la nouvelle assurance de mon affectueux et inaltérable dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† Fl. card. DESPREZ, Archev. de Toulouse.

LE P. HELMER

DÉCÉDÉ A SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL), LE 14 FÉVRIER 1892

Le P. Michel Helmer, né à Mertzwiller (Alsace), le 21 février 1854, entra au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet le 28 septembre 1869. Il y fit ses classes littéraires depuis la quatrième. Passé au grand scolasticat en 1873, après avoir fait sa philosophie et une année de théologie, il demanda à être envoyé dans une de nos maisons comme professeur. Sa santé laissait à ce moment déjà bien à désirer. A la suite de cette demande, il fut placé à Langogne, où, pendant trois ans, il professa un cours élémentaire de mathématiques.

Revenu au grand scolasticat en 1878, des raisons de famille l'obligèrent à quitter momentanément la Congrégation. Il y fut réadmis en 1882. Prêtre à Chevilly le 30 novembre 1883, il émit ses premiers vœux le 24 août 1884.

Après sa profession, il fut envoyé au séminaire-collège de la Martinique, pour y professer les mathématiques élémentaires. Mais son grand désir étant d'être employé dans le ministère, il reçut, vers la fin de 1889, son obédience pour la Guyane. Là, il remplaça quelque temps M. Brunet, à Kourou, puis le P. Hervé, à Sinnamary.

Mais le climat de la Guyane ne fut pas favorable à sa santé. Presque toujours malade, la dysenterie mit même, à plusieurs reprises, sa vie en danger.

Obligé de rentrer en France, en juin 1890, il fut placé à Beauvais, au mois de novembre de la même année; puis, envoyé en Séné­gambie, en novembre 1891. Il était au comble de ses vœux, car, depuis longtemps, il désirait aller en Afrique. Hélas! peu de mois après, il devait y succomber.

Voici, sur ses derniers moments, quelques détails envoyés par le P. Guérin, son supérieur.

Le P. Helmer a donc rendu son âme à Dieu. Il est mort ce matin (14 février) à neuf heures, après avoir reçu les derniers sacrements. Comme le craignait le médecin en chef, le P. Helmer est mort dans une quinte de toux, en crachant. (Lettre du 14 février 1892.)

Les obsèques de notre cher confrère ont eu lieu le 15 février, avec toute la solennité possible. L'assistance était nombreuse, moins nombreuse cependant que si la cérémonie s'était faite l'après-midi.

Inutile de dire quel grand vide cette mort laisse au milieu de nous. Le P. Helmer était la joie de notre communauté par son heureux caractère, et nous avions en lui un collaborateur des plus dévoués et des plus habiles. En ville, on avait su l'apprécier. Dès les premiers jours, je recevais des félicitations pour mon nouveau vicaire. On se réjouissait de penser que c'était lui qui devait prêcher la station de Carême. Les Enfants de Marie surtout l'avaient en vénération. Elles ont éclaté en sanglots à la première parole que j'ai dite à l'église pour annoncer sa mort.

Le cher Père a conservé son humeur joviale jusqu'au dernier moment. Il voyait bien que c'était fini, que ce n'était plus qu'une affaire de quelques jours. Il s'est mis à nous raconter d'avance comment les choses se passeraient à son enterrement. « Quand vous aurez chanté *requiescat in pace*, on reprendra le chemin de la maison et l'on dira : Oh ! le pauvre Père, il n'a pas fait long feu à Saint-Louis ! »

LE F. MATHIAS

DÉCÉDÉ A LASTOURSVILLE LE 2 FÉVRIER 1892

Le F. Mathias (Aloys Meyer), né à Lumschweiler (Alsace), le 6 mars 1872, était le dernier enfant d'une brave veuve. Pour ne pas se pervertir dans les fabriques de Mulhouse, il demanda, avec l'assentiment de sa pieuse mère, à entrer dans notre congrégation comme Frère.

« C'est, disait le Curé de sa paroisse, un enfant assez bien doué, d'un caractère très doux et d'une conduite irréprochable; sa mère, qui n'est guère riche, s'impose cependant avec joie tous les sacrifices pour son admission. »

Aloys avait alors quatorze ans. Entré au petit postulat des Frères, à Chevilly, le 24 septembre 1886, il y passa trois ans, au bout desquels il fut admis au grand postulat le 14 octobre 1889.

Quoique d'une bien faible santé, il fut autorisé à émettre ses premiers vœux le 8 septembre 1891. Peu après après, il partait avec le P. Le Citol pour Lastoursville. Il y est mort douze jours après son arrivée.

Voici la lettre du P. Reeb annonçant ce décès à la Maison-Mère :

Le cher F. Mathias vient de mourir, après quelques jours passés à Lastoursville. En effet, arrivé ici le 20 janvier, il tombait malade le

28 du même mois, et le 2 février, fête de la Purification, il recevait la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Le Vénérable Père nous demandait un sacrifice ; mais quel plus beau jour aurait-il pu choisir pour l'exiger de nous ? En ce jour, le saint Cœur de Marie l'avait appelé à Lui, en ce jour il voulait que le premier, un de ses enfants des Adoumas tombât au champ d'honneur où l'obéissance l'avait appelé.

Le F. Mathias était d'une constitution faible et délicate ; mais, religieux accompli, il ne comptait pas avec ses forces. Comme le demandaient nos saintes Règles, il était *paratus ad omnia*. Pieux, régulier, d'une obéissance à toute épreuve, il pouvait être ici très utile. Nous comptions beaucoup sur lui, surtout au moment où il nous arrivait. Hélas ! nos espérances devaient être trop tôt déçues !

Le 28, le F. Sidoine trouvait le pauvre Frère au jardin paraissant très fatigué : il se plaignait d'une courbature générale. Immédiatement, on lui administra les remèdes qu'exigeait son état ; mais ils furent sans effet.

Le samedi 30, le délire commençait et continuait le 31 et le 1^{er} février. Depuis deux jours, on le faisait veiller. Le 1^{er} au soir, pendant que nous soupions, les deux enfants qui le gardaient ne purent l'empêcher de se lever. Prévenu par l'un d'eux, nous le trouvâmes sans connaissance, pris d'une crise très forte. C'était le commencement de l'agonie. Je me hâte de lui donner une dernière absolution et de lui administrer l'extrême-onction. Vers la fin de cette cérémonie, il paraît reprendre connaissance. Quelques larmes perlaient de ses yeux. Le P. Le Citol reste à ses côtés, l'exhortant, lui récitant des actes de contrition, d'amour, d'abandon à la volonté de Dieu. Comme je l'entendais parfois parler l'allemand, je lui répète les mêmes actes en cette langue. Vers 10 heures, je récite les prières des agonisants et lui donne l'indulgence de la bonne mort.

Brisé de fatigue, je rentre chez moi. Le P. Le Citol et deux enfants veillaient auprès du malade. Vers minuit, la crise avait passé. Le Frère s'assoupit. Quelques légers gémissements indiquent qu'il vit encore. Il arrive ainsi jusqu'au matin. Vers 7 heures 1/4, il rend sans effort son âme à Dieu.

Dire l'émotion de nos enfants et de nous tous m'est impossible. Tout le monde sanglotait. Immédiatement, nos enfants se rendent à la chapelle prier pour le cher défunt. M. Mogenet, chef de station, qui était invité à déjeuner à la Mission ce jour-là, n'a pu s'empêcher de nous adresser, dans un langage très chrétien et tout sympathique, ses condoléances. Il nous a rappelé que « tous nous sommes appelés à tomber martyrs pour la sainte cause qui en a vu tomber tant d'autres ».

L'enterrement a eu lieu le soir à 4 heures. M. Mogenet, avec tout son personnel, y assistait. Trois coups de canon annoncèrent à nos chers Adoumas que nous conduisions un de leurs missionnaires à sa dernière demeure. Le lendemain eut lieu le service solennel. Et maintenant qu'une première victime a offert sa vie pour nos chers néophytes, espérons que du haut du ciel elle nous protégera nous et nos œuvres. (Lettre du 20 février 1892.)

LE F. THIERRY

DÉCÉDÉ A PARIS, LE 22 MARS 1892

Le F. Thierry, Jean-Baptiste Busmann, était né à Tham (Haut-Rhin), le 9 juin 1846, d'une famille d'ouvriers chrétiens. Son père était chantre à l'église de la paroisse, et il le fut aussi lui-même. Dans son enfance, il apprit le métier de ferblantier. En 1870-1871, il prit part comme mobile à la défense de Belfort.

En 1872, ayant connu la congrégation par le P. Lainé, qui était du même village, il demanda à y être reçu et, sur les bons témoignages de son curé, il fut admis au noviciat des Frères, à Chevilly, le 19 juin 1872.

Après sa profession, il fut envoyé à la mission du Gabon, d'où il revint malade au bout de quelques mois. A son retour, il fut employé successivement à Cellule, à Chevilly, à Merville, à Mesnières, etc.

Occupé, enfin, à la Maison-Mère comme ferblantier, il s'y rendit utile surtout pour la préparation des caisses en zinc expédiées dans les missions. Il avait, d'ailleurs, beaucoup d'habileté pour toutes sortes de travaux, et déployait le plus grand zèle quand il s'agissait de préparer un départ de caisses pour l'Afrique.

Tombé malade au mois de mars, il souffrait depuis plusieurs jours, lorsqu'une pleurésie se déclara. Son état s'étant rapidement aggravé, on l'engagea à se préparer au dernier passage. Il fit généreusement son sacrifice. Avant de lui donner l'Extrême-Onction, le R. P. Barillec lui adressa quelques mots pour le porter à la confiance et à l'abandon entre les mains de Dieu, et exprima en son nom, aux membres présents de la communauté, les regrets de ce bon Frère pour tout ce qui avait pu, de sa part, faire de la peine aux autres.

Le soir, vers huit heures, le T. R. Père alla le voir pour lui offrir de lui apporter la sainte Communion qu'il n'avait pu recevoir. Quel ne fut pas son étonnement de trouver le malade pouvant à peine respirer! L'agonie avait commencé. On eut à peine le temps de faire les dernières prières que le pauvre Frère expirait au bout de quelques minutes, pendant que le T. R. Père lui donnait une dernière absolution.

LE F. MARTIN PAGET

DÉCÉDÉ A CELLULE LE 6 AVRIL 1892.

Notice faite par un des Frères de la communauté.

Séraphin Paget, en religion F. Martin, naquit au Petit-Villard (Jura), le 26 avril 1820. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il se présenta comme postulant à Notre-Dame du Gard, le 18 juin 1854. Le 8 septembre de l'année suivante, il faisait sa profession.

Après avoir passé deux ans environ, tant à Notre-Dame du Gard qu'à Saint-Ilan et à Carlan, il fut envoyé à Cellule, où il arriva le 4 octobre 1856. C'est dans cette communauté que le cher Frère devait s'immoler, pendant près de trente-six ans, dans une vie toute d'abnégation.

On sait combien furent durs et pénibles les débuts des œuvres de Saint-Sauveur, débuts auxquels le F. Martin eut une si large part. Il peut être justement donné comme un modèle de l'esprit religieux.

Durant son long séjour en Auvergne, il n'a jamais fait une visite au dehors et, tout en étant plein de zèle et de dévouement pour ceux dont il éleva les enfants, il ne les a jamais vus que dans sa classe ou au parloir, et avec une réserve pleine de dignité. Jamais il n'a demandé à retourner au pays ou à prendre quelques jours de vacances, qu'il avait cependant largement méritées. Pendant près de quarante ans, une seule fois il a dû se rendre dans le Jura pour des affaires de famille et une fois il fut appelé à la retraite des Frères, au Saint-Cœur de Marie, sur l'initiative de son supérieur.

Il avait pour principe de ne rien demander; il n'a fait exception à cette règle que pour exposer le vif désir qu'il avait de consacrer sa vie à la conversion des Noirs. Plusieurs fois il

exposa ce désir, tout en s'abandonnant à la décision de ses supérieurs, pour lesquels il était rempli de vénération.

C'est cet esprit d'obéissance qui lui fit surmonter sa répugnance quand, à quarante-six ans, il lui fallut passer un examen devant l'Académie de Clermont pour obtenir le brevet à l'aide duquel il fut nommé, en 1866, instituteur public de Cellule. On sait que, pendant vingt-neuf ans, il fut maître de cette école. Dieu seul peut apprécier le bien qu'il a fait pendant ce laps de temps! Aussi était-il bien fatigué et bien usé quand les décrets de laïcisation vinrent l'atteindre. Néanmoins il se retira le cœur gros, affectionné qu'il était à son emploi et désireux qu'il eût été de mourir à son poste.

Ici commence un nouveau genre de vie pour le cher F. Martin. On crut devoir le charger de la forge! Jamais il ne lui vint à l'idée de s'en plaindre. « On m'a mis à la ferraille, disait-il gaiement, parce que je ne suis plus bon à autre chose. » Ces paroles montrent assez son humilité et son genre d'esprit.

Employé à part de la communauté tant qu'il était instituteur, ses confrères connurent moins alors ce qu'il y avait en lui de trésors de vertus; mais, durant les six dernières années de sa vie, qu'il vécut tout à fait au milieu d'eux, on eut de fréquentes occasions d'admirer en lui les qualités du parfait religieux.

Il était d'une famille honorable et estimée au Petit-Villard. Un de ses neveux, prêtre, est même professeur au petit séminaire de Lons-le-Saulnier. Jamais on ne l'a entendu parlant des siens ou de ce qu'il avait laissé dans le monde. Le bon Dieu l'avait doué de qualités particulières, jamais il ne s'en prévalut pour avoir le pas sur le moindre de ses confrères.

Il excellait aussi dans l'amour de la sainte pauvreté; et si, par suite des circonstances, il la pratiquait, forcément peut-être, dans les commencements de Cellule, il le faisait bien librement et bien volontairement en des temps plus prospères et jusque dans sa dernière maladie.

Voici comment le P. Spielmann faisait part à la Maison-Mère de la maladie et de la mort de ce cher Frère :

Le 21 mars, le bon F. Martin fit une chute à la forge et tomba si malheureusement qu'il se fit au genou une blessure très profonde. Le P. Bosch lui prodigua aussitôt tous ses soins et pansa la blessure en attendant l'arrivée du médecin. Le Frère ne croyait pas au

moindre danger; mais le médecin considéra son état comme assez grave, vu l'âge avancé du malade. Son mal prit bientôt, en effet, une tournure inquiétante. Le 2 avril, on crut prudent de porter au bon Frère le saint Viatique et de lui donner l'Extrême-Onction avec l'indulgence plénière.

A partir de ce moment, le cher malade ne parla plus que de mourir, et de mourir vite, pour ne pas causer d'embarras à la communauté. Jusqu'au dernier moment, il garda une sérénité d'âme parfaite et presque de gaieté.

Aussitôt qu'à Cellule, on connut la gravité de sa maladie, ses nombreux amis, presque tous ses anciens élèves, se firent un devoir d'accourir pour le voir une dernière fois. Il les reconnut tous et eut pour chacun une parole aimable.

Le 5 avril, il manifesta, à plusieurs reprises, un vif désir de recevoir encore une fois la sainte communion. On eut le bonheur de réussir à lui faire avaler une petite parcelle de la sainte hostie. C'était pour lui le *Nunc dimittis*. Il annonça qu'il mourrait le lendemain, premier mercredi du mois. Il avait toujours eu une grande dévotion à saint Joseph. C'est, en effet, ce jour-là, vers la fin de l'oraison des Pères, que ce cher Frère a doucement exhalé sa belle âme, sans efforts et sans convulsions. Nous eûmes ainsi la consolation de pouvoir offrir pour lui, immédiatement après sa mort, le sacrifice de la messe.

Il est de tradition, le premier mercredi du mois, d'adresser un mot aux enfants sur le bon saint Joseph. Il me fut facile, sans causer la moindre surprise, d'appliquer à notre cher défunt ces paroles du Psalmiste : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. (Lettre du 6 avril 1892.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Ont été nommés par le T. R. Père :

Supérieur principal des communautés de *Mayotte* et *Nossi-Bé*, en remplacement du R. P. Guilmin, décédé, le R. P. Walter (10 mars); celui-ci vient d'être également nommé, par le Saint-Siège, préfet apostolique des mêmes îles, par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, du 22 mai;

Supérieur principal de nos communautés d'*Haïti*, en même temps que supérieur local du petit séminaire de Saint-Martial, le P. Bertrand, en remplacement du P. Jaouen, décédé (5 avril);

Directeur de la nouvelle maison d'*Orgeville*, le P. Guyot, précédemment à la Maison-Mère (14 mai).

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 6 mai, le P. William Power, de la *Trinidad*; 1892

Le 8, le P. Wieder, de *Huilla*, arrivé le 24 avril à Lisbonne, et venu ensuite à Paris avec le P. Krafft, dont on a déjà annoncé le retour de Malange;

Le 12, le P. Antoine Levadoux, du *Congo français*;

Le 17, le F. Marie-Stanislas, de *Port-au-Prince*;

Le 23, le P. Schaal, du Séminaire-collège de la *Martinique*;

Le 24, le P. Klaine et le F. Austremoine, du *Gabon*;

De la *Guyane* : le 28 avril, le P. Laurent; le 24 mai, le P. Guyodo, avec les PP. François et Le Belley.

Départs pour l'étranger. — Se sont embarqués :

Le 18 mars, à Bordeaux, pour *Haïti*, le P. Laurent Le Berre, de Cellule;

Le 6 avril, à Bordeaux, le P. Renault, pour retourner au *Sénégal*;

Le 9 mai, à Saint-Nazaire : pour la *Martinique*, M. Esvan, scolastique de Notre-Dame de Langonnet; pour la *Guadeloupe*, le P. Chauty, précédemment à Beauvais, et le P. Ehrardt, placé provisoirement à Drognens;

Le 15 mai, à Marseille, pour la Mission de Sierra-Léone, le P. Lorber et le P. Tuohy, revenu d'Australie;

Le 20, au Havre, le P. Michel Dangelzer, pour les États-Unis;

Le 25, le P. Haumesser, de Bordeaux, pour le Pérou.

Placements. — Ont été placés :

A *Bordeaux*, en remplacement du P. Haumesser, le P. Visseq, revenu de *Huilla*;

A *Paris*, le F. Porphyre, comme remplaçant du F. Thierry, et le F. Maville, d'Epinal;

A *Orgeville*, avec le P. Guyot, le F. Yves, revenu il y a quelques mois d'Onitsha; le F. Emery, de Chevilly; le F. Epimache, novice, et provisoirement le P. Breidel, revenu du *Gabon*, ainsi que le F. Victorien, de la maison de Paris.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maison-Mère. — Le T. R. Père est allé le 25 mai visiter nos maisons de Bretagne, où il était appelé depuis longtemps

par les vœux de nos confrères. Après quelques jours passés à Saint-Ilan, il s'est rendu à Notre-Dame de Langonnet; il doit rentrer à Paris le 2 juin.

— Par un décret du 19 avril dernier, le gouvernement a autorisé la Congrégation à accepter un legs de 2 000 francs (1) qui lui a été fait par M^{lle} la baronne Didelot, le 28 décembre 1886, en souvenir d'un filleul qu'elle avait eu dans une de nos maisons. Cet acte officiel montre que notre institut continue à jouir sans conteste de l'existence légale.

Sénégalie. — Mgr Barthet nous écrit en date du 17 mai :

Je suis allé, le 2 mai, visiter *Sainte-Marie de Gambie*. Le dimanche suivant, j'ai officié pontificalement à la grand'messe et donné la confirmation à soixante et onze personnes. L'église était pleine de monde. Beaucoup de protestants étaient venus y retenir des places à l'avance, et plusieurs d'entre eux ont été profondément impressionnés au spectacle de cette solennité du culte catholique. Le gouverneur, quoique protestant, est très bien disposé à l'égard des Pères et des Sœurs.

A *Thiès*, le P. Audren a baptisé, le 15 mai, cinquante-six catéchumènes; et d'autres, en aussi grand nombre, se préparent à recevoir la même grâce dans deux mois.

Les *élections municipales* ont été bonnes dans toutes les communes du Sénégal. A Dakar, où régnait une municipalité de francs-maçons, la bonne liste l'a pleinement emporté dès le premier tour de scrutin.

Cimbébasie. — Outre les établissements de Caconda et de Cassinga, deux nouvelles stations ont été fondées récemment dans cette Mission: celle de l'Immaculée-Conception, au Coutato, et celle du Saint-Rosaire, au Cacoutchi, près de Bihé. Ces œuvres donnent de bonnes espérances pour l'avenir.

Cunène. — La contrée du Cunène a été successivement désolée par la sécheresse, par la gelée et par une invasion de sauterelles. De tous côtés l'on trouvait de pauvres Noirs morts ou mourants de faim.

Malgré ces épreuves, la Mission se développe. Le P. Antunès a fondé, sous la protection et le vocable de saint Benoît, une nouvelle station à Tyvinguiro, dans une magnifique vallée. La

(1) Cette somme s'est trouvée réduite à 1741 francs, par suite des frais de transmission.

propriété a près de 150 hectares, et elle peut facilement être arrosée. Ce sera une précieuse ressource dans les sécheresses auxquelles on est exposé dans cette région. (Lett. 18 févr. 1892.)

Guyane. — Par décision du Sous-Secrétaire d'État des Colonies, en date du 5 novembre 1891, le R. P. Guyodo a été admis d'office à faire valoir ses droits à la retraite, pour ancienneté de service; et d'autres de nos confrères se sont vus ensuite rayés du cadre du clergé de la colonie.

On comprendra facilement le vrai motif de ces mesures, provoquées par le nouveau gouverneur, M. Albert Grodet, si l'on se rappelle ce que disait le dernier Bulletin de Cayenne, au sujet des écoles libres établies par le zèle de nos Pères, afin de préserver la foi des enfants.

Le Saint-Siège a cru devoir céder pour éviter de plus grands maux, et par un décret du 13 mars 1892, la Sacrée Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique de la Guyane, en remplacement du R. P. Guyodo, M. l'abbé Pignol, investi déjà civilement du titre de supérieur ecclésiastique par décision du Sous-Secrétaire d'État du 15 décembre 1891.

Nous n'avons pas besoin de dire quels vifs et unanimes regrets a excités partout, dans la colonie, le départ forcé du bon P. Guyodo qui, depuis plus de quarante ans, se dévouait si généreusement au bien des pauvres Noirs de ce pays.

AVIS

Bulletins. — Prière aux communautés du Congo français et du Bas-Congo, qui n'ont pas encore expédié leur Bulletin, de l'envoyer sans aucun retard. Nous rappelons aussi cette demande à nos confrères de la Cimbébasie et du Cunène.

Maison-Mère, 30 mai 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Brefs de Mgr Le Roy. — Allocations à nos missions. — Don de la Propagande à Huilla. — Admissions à l'oblation et aux vœux. — **Bulletins des communautés.** *Gabon (suite).* Bata. — Fernan-Vaz. — Lambaréné. — *Congo français.* Sette-Cama (*suite*). — **Nécrologie.** *Décès :* FF. Paulinus, Antonin, Alban. — *Notice :* F. Henri. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

BREFS DE MONSIEUR LE ROY

VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON

Dès la mort de Mgr Le Berre, la pensée du Très Rév. Père Général, pour le choix de son remplaçant, s'était arrêtée sur le P. Alexandre Le Roy. Cependant, il n'avait pas cru devoir faire, à ce sujet, des démarches à Rome avant le retour de celui-ci en France. Après son arrivée à la Maison-Mère, il s'empressa de le proposer au Saint-Siège, comme on l'a vu au *Bulletin* n° 63. L'affaire a passé à la Congrégation de la Propagande dans la première réunion qui a suivi. Sa nomination a été agréée par le Souverain Pontife et, par un bref daté du 3 juin, Sa Sainteté lui a confié le titre d'évêque titulaire d'Alinda (1), avec la charge de vicaire apostolique du Gabon. C'est le nom actuellement donné au vicariat.

(1) Alinda, évêché de Carie (Asie Mineure), érigée au cinquième siècle, à 177 kilomètres sud-est de Smyrne, sur un affluent du Menderé. Cette ville porte aujourd'hui le nom de Mogla ou Mougla (11,000 habitants). Elle est située, dit Vivien de Saint-Martin, dans une ravissante et fertile vallée. Les évêques connus d'Alinda sont : Primachus, qui souscrivit au concile d'Ephèse; Jean, à celui de Chalcedoine; Théodoret, à celui de Constantinople.

TITRE ÉPISCOPAL DE MGR LE ROY

LEO PP. XIII

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Apostolatus officium, meritis licet imparibus, Nobis ab alto commissum, quo Ecclesiarum omnium regimini divina Providentia præsidemus, utiliter exequi, adjuvante Domino, satagentes, solliciti corde reddimur ac solertes ut, cum de earumdem Ecclesiarum regiminibus agitur committendis, tales eis in Pastores præficere studeamus, qui populum suæ curæ creditum sciant non solum doctrina verbi, sed etiam exemplo boni operis informare, commissasque sibi Ecclesias in statu pacifico ac tranquillo velint et valeant, auctore Domino, salubriter regere ac feliciter gubernare. Dudum siquidem provisionem Ecclesiarum omnium nunc vacantium et in posterum vacaturarum ordinationi ac dispositioni Nostræ reservavimus, decernentes ex tunc irritum et inane, si secus super his a quoquam, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contigerit attentari. Jam vero Episcopali Ecclesia Alindensi in Caria, sub Archiepiscopo Stauro-politano, propinqua Milasæ et Stratoniciæ, certo modo vacante, Nos ad illius Ecclesiæ provisionem, in qua nemo præter Nos se potest poteritve immiscere, supradictis reservatione ac decreto obsistentibus, paterno studio intendentes, post deliberationem, quam hac super re cum Venerabilibus Fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis habuimus diligentem, demum ad te, dilecte fili, e legitimis nuptiis progenitum, atque in ætate etiam legitima constitutum, simulque integritate vitæ, prudentia, consilio, aliisque præstantibus animi ingenique laudibus conspicuum, oculos mentis Nostræ convertimus. Peculiari te igitur benevolentia complectentes, et a quibusvis excommunicationis et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris ac pœnis, quovis modo vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes et absolutum fore censentes, eandem titularem Ecclesiam Alindensem de persona tua nobis et memoratis Cardinalibus ob tuorum præstantiam meritorum accepta, de Fratrum eorumdem consilio, apostolica Nostra auctoritate providemus, teque illi in Episcopum præficimus et Pastorem, curam, regimen et administrationem Ecclesiæ ejusdem in spiritualibus ac temporalibus tibi plenarie committendo, in Illo, qui dat gratiam et largitur dona, confisi te omnia ad majorem Dei gloriam, sempiternamque animarum salutem esse expleturum. Verum tibi indulgemus ut, donec prædicta Ecclesia inter mere titulares adnumeretur, ad illam accedere, et apud eam personaliter residere minime tenearis. Ceterum

facultatem tibi apostolica Nostra auctoritate tribuimus, ut a quocumque quem malueris catholico antistite gratiam et communionem Sedis Apostolicæ habente, accitis atque in hoc illi assistentibus duobus Episcopis, vel, si hi reperiri commode nequeant, duobus eorum loco Presbyteris in Ecclesiastica dignitate constitutis, simili gratia et communionem fruuentibus, consecrationis munus recipere licite possis et valeas; eidemque antistiti ut, receptis a te prius catholicæ fidei professione juxta articulos ab hac S. Sede propositos, ac Nostro et Romanæ Ecclesiæ nomine fidelitatis debitæ solito juramento, munus prædictum tibi Apostolica Nostra auctoritate impendere licite similiter queat. Sed enim præcipimus ut, nisi receptis a te prius juramento ac fidei professione hujusmodi, consecrationis munus dictus antistes tibi conferre, tuque illud suscipere præsumseritis, tam idem antistes quam tu, et a Pontificalis officii exercitio, et a regimine atque administratione Ecclesiarum vestrarum suspensi sis eo ipso. Non obstantibus constitutionibus et ordinationibus apostolicis, nec non dictæ Ecclesiæ etiam juramento, confirmatione apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis, consuetudinibus, ceterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ apud S. Petrum sub anulo Piscatoris, die III junii MDCCCXCII, Pontificatus nostri anno decimo quinto.

S. Card. VANNUTELLI.

Dilecto Filio Alexandro Le Roy Presbytero e congregatione Spiritus Sancti et Immaculati Cordis B. Mariæ Virginis.

TITRE DE VICAIRE APOSTOLIQUE

LEO PP. XIII

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Cum ex Apostolico munere quo fungimur Ecclesiarum omnium cura Nobis demandata fuerit, felici illarum Statui ac prospero regimini pro re et tempore consulimus. Jam vero cum per obitum bo : mem. Petri Le Berre Vicariatus Apostolicus Gabonensis in Africa vacare contigerit, Nos, de consilio Venerabilium Fratrum Nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium negotiis Propagandæ Fidei præpositorum ad illius provisionem animum intendentes, tibi, dilecte Fili, qui in Africanis missionibus deservendis, prudentiæ, pietatis, et Apostolici zeli insignia dedisti testimonia, officium hujusmodi demandandum censuimus. Te igitur, quem per similes litteras Nostras hoc ipso die datas titularis Ecclesiæ Alindensis Episcopum renuntiavimus, peculiari benevolentia complec-

tentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis censuris, sententiis et pœnis quovis modo vel quavis de causa latis, si quæ forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes. et absolutum fore censentes, hisce Litteris auctoritate Nostra vicariatus apostolici Gaboneusis Vicarium apostolicum cum omnibus facultatibus necessariis atque opportunis eligimus, facimus, et constituimus. Mandamus propterea omnibus et singulis ad quos spectat, ut te in hujusmodi munus ejusque liberum exercitium recipiant et admittant, tibi que in omnibus pareant, faveant ac præsto sint, tuæque salubria monita ac mandata reverenter excipiant atque efficaciter adimpleant, secus sententiam seu pœnam quam rite tuleris in rebelles seu statueris ratam habebimus, et faciemus, auctorante Deo, atque ad satisfactionem condiguam inviolabiliter observari. Non obstantibus constitutionibus, et ordinationibus apostolicis ceterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub anno Piscatoris, die 3 junii 1892. — Pontificatus Nostri anno decimo quinto.

P. Card. VANNUTELLI.

Dilecto Filio Alexandro Le Roy Presbytero e congregatione Spiritus Sancti et Immaculati Cordis B. Mariæ Virginis.

ALLOCATIONS ACCORDÉES A NOS MISSIONS

POUR L'EXERCICE 1892-1893

Nous venons de recevoir communication du chiffre des subsides accordés à nos Missions par les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance; en voici le tableau :

Missions.	Prop. de la Foi.	S ^{te} Enfance.	Totaux.
Sénégalie	50,000 fr.	46,000 fr.	96,000 fr.
Sierra-Léone.	21,000	14,000	35,000
Bas-Niger.	10,000	11,000	21,000
Deux-Guinées.	33,000	34,000	67,000
Congo français.	23,000	21,000	44,000
Oubanghi.	28,000	16,000	44,000
Bas-Congo.	25,000	23,000	48,000
Cimbébasie.	13,000	15,000	28,000
Cuâné.	6,000	10,000	16,000
Zanguebar.	38,000	41,000	79,000
Guyane (Oyapock).	4,000	»	4,000
Mayotte.	2,000	5,443	7,443
	<u>253,000</u>	<u>236,483</u>	<u>489,483</u>

On a vu au *Bulletin* n° 64 les secours accordés à nos Missions par la Sacrée-Congrégation de la Propagande, en vue de la libération des esclaves et de leur entretien. S. Em. le cardinal Ledóchowski vient, en outre, d'octroyer *proprio motu*, à la Mission du Cunène, dans le même but, la somme de 30,000 francs. Voici la lettre par laquelle l'éminentissime Prélat fait connaître ce don gracieux au R. P. Eschbach, procureur de la Congrégation à Rome.

Rome, le 17 mai 1892.

Très Révérend Père Procureur,

J'achève à l'instant la lecture de la lettre du R. P. Muraton, missionnaire, à Huilla, sur le Cunène, que les *Missions catholiques* ont reproduite dans leur livraison, n° 1197. N'ayant alloué aucune somme à cette localité dans la distribution des secours destinés au rachat des esclaves, récemment faite par votre intermédiaire, et prenant en considération les nécessités urgentes de la Mission de Huilla, aggravées par la famine qui ravage cette contrée, je m'empresse de vous informer que la Sacrée-Congrégation met à la disposition du R. P. Muraton la somme de 30,000 livres italiennes, que je vous prie de venir toucher chez moi, pour les faire parvenir le plus vite possible au destinataire pour l'entretien des enfants et des esclaves rachetés déjà, et pour le rachat et l'entretien d'autres, s'il plait à Dieu d'en fournir à cette Mission.

Sur ce, je prie Notre-Seigneur de vous tenir en sa sainte garde.

De V. R. le tout dévoué serviteur,

M. Card. LEDÓCHOWSKI, *préfet*.

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis, par décision du T. R. Père :

COMME NOVICE CLERC, A BEAUVAIS, LE 8 MAI, M. :

MAZÔ Louis-Marie-Joseph, du d. de s. Claude, p. de rel. s. Jean.

AU SCOLASTICAT DE LANGONNET, LE 31 MAI, MM. :

GABON Adol.-Franç.-Marie, du d. de Quimper, p. de r. s. Joseph;
 MASOERO Louis, du dioc. de Turin, pat. de rel. saint Augustin;
 RISBOURG Luc.-Auguste, du d. de Paris, p. de r. s. Fr. de Sales;
 RAULT Jean-Pierre, du d. de St-Brieuc, p. de r. s. Pierre-Claver;
 COLOMBEL Pierre.-Marie, du d. de Rennes, p. de r. s. Pierre-Claver;
 TRESGARTE Jean, du dioc. de Lyon, pat. de rel. saint Alphonse;

EZANNO Franç.-Joseph, du d. de Vannes, p. de r. s. Pierre-Claver;
 COTEL Pierre, du dioc. de Saint-Brieuc, pat. de rel. saint Paul;
 MORTELLEC Yves-Marie, du d. de Saint-Brieuc, p. de r. s. Jean.

AU SCOLASTICAT DE M'SNIÈRES, LE 12 JUIN, MM. :

STOFFEL Jean-Benoît, du dioc. de Strasbourg, p. de r. s. Joseph;
 WOLF Bernard, du dioc. de Breslau, p. de r. s. Louis de Gonz.;
 DURREMBERGER Émile, du dioc. de Strasbourg, p. de r. s. Joseph.

AU SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 20 AVRIL, MM. :

TOUQUET Georges, du dioc. de Cambrai, p. de r. saint François;
 RENCK Albert, du d. de Strasbourg, pat. de rel. s. Louis de Gonz.;
 HÜSSER Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. de r. s. Fr.-Xavier;
 MORELLE Alphonse, du dioc. de Strasbourg, p. de r. saint Joseph;
 CAPELLE Henri, du dioc. de Paris, pat. de rel. saint Joseph;
 MAUGUEN René, du dioc. de Vannes, pat. de r. s. Louis de Gonz.;
 MESNAGÉ Emile, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. François-Xavier;
 DEMONCEAU Ernest, du d. de Meaux, p. de r. s. François-Xavier.

AU SCOLASTICAT DE ROCKWELL, LE 21 JUIN, MM. :

CREMIN Michel, du dioc. de Kerry, pat. de rel. s. Louis de Gonz.;
 MAHER Thomas, du dioc. de Cashel, pat. de r. s. Louis de Gonz.;
 BYRNE Richard, du dioc. de Cloyne, pat. de rel. s. Pierre-Claver;
 O'DONNELL Denis, du dioc. de Cashel, pat. de rel. s. L. de Gonz.;
 MEADE Patrice, du dioc. de Waterford, pat. de rel. Marie-Joseph.

AU SCOLASTICAT DE BRAGA, LE 8 MAI, MM. :

OTTA Wenceslas, de Leitmeritz (Bohême), p. de r. s. Adalbert;
 PINTO de Figueredo Luiz, du d. de Lamego, p. de r. s. P.-Claver;
 GONÇALVES Manoel-Joao, du d. de Braga, p. de rel. s. L. de Gonz.;
 ANTONIO Polycarpo-Xavier, du d. de Guarda, p. de r. s. F.-Xavier;
 GONÇALVES da Rocka José, du d. de Braga, p. de r. s. F.-Xavier;
 CARDONA João, du dioc. de Guarda, p. de r. s. François-Xavier.

Ont été admis comme novices frères :

A LANGONNET, LE 31 MAI, LES POSTULANTS :

CLOAREC Jean, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Cantien*;
 JOURDREN Jean-Louis, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Aristide*;
 DILY Joseph, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Robustien*;
 MOULLEC Pierre, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Hortense*;
 AUFFRET Marie-Joseph, du d. de St-Brieuc, en r. *F. Maximilien*.

A SAINT-ILAN, LE 6 JUIN, LE POSTULANT :

HIART Louis, du dioc. de Rennes, en rel. *F. Léon*.

A CELLULE, LE 25 MARS, LES POSTULANTS :

LINTZ Augustin, du dioc. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Othon*;

MEIER Ferdinand, du dioc. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Avit*;

STOLTÉ Guillaume, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Josse*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

MISSION DES DEUX-GUINÉES

COMMUNAUTÉ DE SAINT-DOMINIQUE, A BATA

JUIN 1890. — JUIN 1892

1. Débuts. Visites dans les villages. Baptême d'une protestante. Cases offertes aux Pères. — 2. Enfants confiés par les indigènes. Bonnes dispositions. Catéchismes. — 3. Offices et fêtes. — 4. Tornade. Bâtiment renversé. — 5. Bonnes relations avec les Européens. Secours aux naufragés de l'*Albatros*. — 6. Voyage du P. Breidel à Benito et à Bata. Population. Site. Bien à faire.

1. — La Mission de Bata, fondée au mois d'avril 1889, par le regretté P. Fuchs, compte trois années d'existence. Les espérances qu'elle avait fait concevoir, dès le début, n'ont fait, grâce à Dieu, que s'accroître et se réaliser déjà en partie.

Par suite de nos divers travaux d'installation et du peu de connaissance de la langue indigène, il nous avait été difficile jusqu'ici de nous occuper, d'une manière assidue, du saint ministère, du soin des malades, de l'instruction des enfants, etc. Actuellement, chacun se fait un devoir de visiter les villages, de faire des courses apostoliques, à dix, vingt et trente lieues à la ronde. Ces voyages se font habituellement à pied. Partout, les indigènes nous reçoivent avec bienveillance, et tous sont unanimes à nous manifester le désir qu'ils auraient de nous voir établis auprès d'eux.

Ceux qui se disent protestants ne sont pas non plus bien terribles. Apprenant qu'une pauvre vieille femme se mourait, le P. Ferré alla pour la voir et essayer de la ramener à la vraie foi. En entrant au village, il apprit qu'elle était la mère des deux

plus fameux protestants de l'endroit. « Il n'y a donc guère de chance, pensa-t-il, d'approcher de la malade. » Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit venir à sa rencontre ces deux protestants ! Ils l'invitèrent à entrer dans leur case et à voir leur mère. Il leur parla alors du baptême et de sa nécessité. Ils eurent l'air de comprendre. Eux-mêmes allèrent répéter à leur mère ce que le missionnaire leur avait dit et l'exhortèrent fortement à recevoir ce sacrement, ce qu'elle accepta de grand cœur... Cette pauvre femme est morte quelques instants après avoir été régénérée.

Deux chefs de différents villages, afin de nous enlever tout prétexte de ne pas nous établir chez eux, avaient même fait construire deux cases pour nous recevoir. Ces braves gens pensaient que nous allions en prendre immédiatement possession, et qu'ainsi leur cause allait être gagnée. Mais, on le conçoit, le manque de personnel aussi bien que la modicité de nos ressources ne nous ont pas permis de répondre à leurs avances.

2. — Nous nous sommes contentés d'accepter les enfants qu'ils nous forçaient, pour ainsi dire, de prendre. C'est ainsi que, dans deux tournées qu'il fit à Campo, on offrit au P. Davezac, supérieur, une quarantaine d'enfants, dont il conduisit un grand nombre à la Mission.

Ces enfants nous donnent en ce moment les plus grandes consolations. Désireux de s'instruire et de devenir chrétiens, ils se montrent parfaitement dociles aux enseignements qu'on leur donne. Le catéchisme, qu'on leur fait deux fois par jour en langue kombée, les intéresse surtout au plus haut point. Aussi l'apprennent-ils, pour la plupart, assez facilement. Ils savent, au reste, qu'à chaque grande fête ils sont examinés en public par le P. Supérieur, et que ceux qui répondent d'une manière satisfaisante sont baptisés. Il n'en faut pas davantage pour entretenir parmi eux l'émulation, la bonne conduite et la piété. Dans ces circonstances, il faudrait voir ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas le bonheur d'être admis au baptême : ils sont inconsolables.

Dans le principe, les parents, trompés par les protestants américains, très nombreux ici, nous refusaient leurs fils. Aujourd'hui, ils sont complètement désabusés. Beaucoup se donnent la peine d'entreprendre de longs et pénibles voyages

pour nous amener eux-mêmes leurs enfants. Malheureusement, nos installations provisoires ne nous permettent plus d'accepter qui que ce soit. Ainsi, dans le courant de cette année, nous nous sommes vus forcés d'en refuser plus de soixante.

3. — Grâce à tout notre petit monde, nous pouvons, les jours de fête, célébrer les offices d'une manière assez convenable. Les vieux païens qui nous entourent ne manquent jamais, ces jours-là, de venir à la messe. Mais, hélas ! les chants des enfants et les sons de l'harmonium semblent les intéresser plus que tout le reste.

4. — Par un bienfait de la divine Providence, la Mission a échappé dernièrement à une épreuve qui n'eût pas manqué d'être funeste à nos œuvres, et nous eût causé à nous-mêmes de graves désagréments.

Il y a deux ans, nous avons fait construire une grande case en bambous, servant à la fois de réfectoire, de classe et de dortoir. Tout le monde la croyait solide, car elle avait coûté cher. Or, dans la soirée du 10 mars 1892, une tornade éclate tout à coup pendant le souper. On ferme les portes, et on continue le repas. Cependant le vent redouble, le tonnerre devient formidable, la pluie tombe à torrents, les éclairs éblouissants se multiplient et tout cela inspire des sentiments de frayeur. La joie a fait place à un morne silence. On cesse de manger. Les grâces terminées, les enfants selon l'usage se dirigent en rang vers la cour, quand soudain la case s'effondre et brise dans sa chute tables, lits et tout le petit mobilier qu'elle renferme. Grâce à Dieu, personne n'était atteint ; et nous en avons été quittes pour quelques semaines de travail et d'ennui.

5. — La Mission est dans d'excellents rapports avec tous les Européens de Bata. Les commandants des bateaux, tant français qu'étrangers, omettent rarement de nous faire visite. Tous, en un mot, se font un plaisir de nous être utiles et agréables. Autant que possible, nous leur rendons la réciproque. Ils le savent fort bien, du reste. Lors du naufrage du malheureux *Albatros*, sur les côtes de Bata, la Mission n'a pas été la dernière à porter secours à ces pauvres naufragés. Ces Messieurs, d'ailleurs, se sont plu à le reconnaître ; ils ont vivement apprécié, en cette circonstance, l'utilité et le zèle des Missions catholiques.

6. — Complétons ce *Bulletin* par l'intéressante relation sui-

vante d'un voyage fait à Bénito et à Bata, en octobre 1890, par le P. Breidel.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père, sur l'ordre de Monseigneur, j'ai fait un voyage à Bénito et à Bata; et à mon retour Monseigneur veut que je vous rende compte de mon excursion.

Les habitants de Benito virent avec peine le départ des Pères pour Bata. On accusa quelques-uns d'entre les Nkombés d'avoir empoisonné le bon P. Fuchs, et jamais ils n'ont démenti cette accusation; ils ne l'ont même pas niée. La chapelle restait; vers le mois de juillet, Monseigneur voulut la faire transporter à Bata, mais M. de Brazza pria instamment Sa Grandeur de la laisser en place, et, pour venir un peu en aide à la station de Bata, il fit voter par le conseil d'administration une somme de 2000 francs.

Les Nkombés de Benito, désespérant de jamais ravoïr les missionnaires, et voyant que le poste français lui-même avait été abandonné, se rendirent à Eloby, et supplièrent les Espagnols de veïr s'établir dans leur pays. Un vapeur, appelé le *Fernando Poo* se rendit à la rivière Benito; il avait des missionnaires à bord. On distribua des pavillons à tous les chefs, et les Pères eux-mêmes descendirent, parcoururent les villages, donnant des pavillons, excitant les habitants à se mettre du côté de l'Espagne. Malheureusement pour eux, le Résident de Bata se trouvait en ce moment à Bénito pour préparer l'installation d'un nouveau poste français. Il vit les Pères et les Espagnols. Aussitôt il envoya un rapport au Gabon, insistant sur la nécessité d'avoir des missionnaires français dans ce pays. M. de Brazza demanda un Père de Sainte-Marie, et promit de payer tous les frais occasionnés par ce voyage à Benito.

Je partis donc du Gabon sur le *Taygète*, le 7 octobre; le lendemain matin je descendis à Benito, mais je n'y restai que quelques heures. Je repartis pour Bata avec le même vapeur. Le soir, j'étais dans cette station.

La Mission est située sur une colline s'élevant en pente douce et s'avancant assez loin dans l'intérieur. Le terrain est fertile, une fontaine creusée dans le roc vif fournit de l'eau en abondance, le trop-plein coule dans la basse-cour et va rejoindre un petit ruisseau qui arrose le jardin.

Après avoir passé quelques jours à Bata, je partis pour Benito dans le canot de la Mission. Je fus reçu avec joie par les Nkombés; ils accoururent à la chapelle, me suppliant de rester toujours au milieu d'eux. Je visitai tous leurs villages, et je fus grandement surpris en entendant tous les enfants parler français. Un grand bien s'était fait pendant le court séjour des Pères dans ce pays. Il me

semble cependant qu'on a bien fait de quitter ce poste. Les habitants sont trop peu nombreux. On rencontre beaucoup de villages le long de la plage, mais ils renferment un ou deux hommes et une quinzaine de femmes; pas d'enfants. C'est une race qui va s'éteindre peu à peu. De plus, ces pauvres Nkombés sont plus corrompus que tous les autres Noirs de la côte. Peut-être dans la suite pourra-t-on y revenir, car les Pahouins se rapprochent de la côte; ils ne sont plus qu'à quatre ou cinq journées de marche dans l'intérieur, et cherchent à s'établir le long de la rivière. En ce moment, le chef de poste, M. Mouzin, fait un voyage à l'intérieur dans le but de hâter leur arrivée. La chapelle est très belle, très grande et fort bien entretenue, le chef Menindjé en prend un très grand soin. De temps à autre, un Père de Bata pourra séjourner une ou deux semaines parmi ce peuple, faire le catéchisme et visiter les malades. Telle est l'intention de Monseigneur. Les enfants de Benito vont à Bata pour faire leur éducation. Je trouvai à Benito le capitaine de frégate M. Rouvier, commandant de la marine à Libreville, avec plusieurs de ses officiers; ils étaient tous dans l'admiration en voyant les résultats obtenus en si peu de temps par les missionnaires, et ils regrettaient fort notre départ. Ces Messieurs faisaient l'hydrographie de la rivière Benito et de ses environs.

Après un séjour de huit jours à Benito, je repartis pour Bata, et comme une tornade nous assaillit à mi-chemin du voyage, je me fis descendre à terre, et je continuai ma route à pieds. La plage est unie, on ne rencontre pas une seule roche jusqu'à Bata. Arrivé à la petite rivière Ikoukou, les Noirs vinrent en foule avec des pirogues pour me passer à l'autre bord. On peut aller facilement à pieds de Bata à Benito en dix heures, et visiter les villages assez nombreux échelonnés le long de la côte.

A Bata tout change, la population est extrêmement nombreuse. Elle se divise en plusieurs familles parlant la même langue, le Nkombé. Ces familles sont : les Nkombés, les Mogandas, les Momas, les Bomondis et les Arhango; les Balengis sont un peu plus à l'intérieur des terres, et ils parlent une langue différente du Nkombé. Les villages sont très peuplés; ainsi le village des Bomondis, situé à deux ou trois kilomètres de la Mission, compte près de 1200 âmes; ils sont fiers et indépendants. Pendant mon séjour à Bata, ils ont eu un palabre avec le poste français; comme on les menaçait, le chef répondit au résident : « On n'a qu'à venir, j'ai trois cents guerriers; ils se lèveront comme un seul homme au moindre de mes ordres. »

La population de Bata n'est pas encore gâtée par les factoreries, les enfants sont nombreux. De plus, les protestants n'y comptent qu'un seul prêche, et c'est un Noir qui préside.

Les bons indigènes ont une très grande confiance dans les Pères; dans leurs palabres avec le poste, ils viennent toujours consulter les missionnaires. Le P. Davezac m'envoya visiter tous les villages; on m'a moutré tous les malades sans la moindre difficulté. J'ai eu le bonheur de baptiser un de ces pauvres malheureux abandonnés; tous sont accourus pour entendre le catéchisme et voir comment le missionnaire fait pour rendre quelqu'un enfant de Dieu; d'autres malades seront baptisés sous peu.

Les Pahouins s'approchent de la côte, ils sont innombrables; des Momas m'ont affirmé qu'à cinq journées de marche de la côte, il y a des villages pahouins, ayant plus d'un kilomètre de long, et se touchant presque les uns les autres. Ces bons sauvages sont presque nus, mais leur figure est bien sympathique. M. Dolisie est en ce moment en mission chez ces peuples pour les faire venir à la côte. Il faudra nécessairement trois Pères à Bata, dont un continuellement en course de Bata à Benito ou de Benito à Campo pour visiter les villages, et baptiser les moribonds. A Campo, les Noirs sont aussi nombreux qu'à Bata, ils ont à leurs frais bâti une grande case pour le Père qui viendra les visiter. Quel bien à faire au milieu de ces Noirs simples et bons! Le bon P. Davezac est toujours zélé, actif. La maison avance, mais au prix de qu'elle-s fatigués! Quand la chapelle sera construite à son tour, le coup d'œil de la Mission, vue du large, sera ravissant. (Lettre du 19 nov. 1890.)

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE, AU FERNAN-VAZ

JUIN 1890 — JUIN 1892

1. Transformation du pays. Nouvelle chapelle. Son érection. — 2. Fêtes de Noël et de sainte Anne. — 3. Rapport officiel sur le Fernan-Vaz. — 4. Œuvre des enfants. Parents bien disposés. Travaux manuels. Défrichements. Plantations. — 5. Ministère extérieur. Visites dans les villages. — 6. Personnel. Changements.

1. — La Mission de Sainte-Anne du Fernan-Vaz, fondée le 7 mars 1887, achève à peine sa cinquième année d'existence et, aujourd'hui, là où ne se trouvait naguère qu'une forêt impénétrable, habitée seulement par les gorilles et les bêtes fauves, on peut admirer une jolie petite cité moitié européenne, moitié indigène, d'un fort agréable aspect. Elle comprend de vastes plantations, des cases jetées çà et là, qu'habite une population fort animée et qui augmente de jour en jour. Un gentil clocher à jour domine le tout et semble fier de porter si haut la croix

du salut là où jadis régnait le démon. Dans ce clocher, trois fort belles cloches se balancent et invitent trois fois le jour les pauvres Noirs à saluer la Reine du ciel.

Comment, en si peu de temps, a pu s'accomplir un tel travail? Nous l'attribuons surtout à la protection de sainte Anne. Des difficultés, en effet, avaient surgi; elles paraissaient insurmontables; et voilà que soudain tout s'arrange et va à merveille. Notre église semblait ne devoir s'achever jamais; et voilà que depuis des mois elle est le rendez-vous des Nkomis qui viennent en foule assister à nos fêtes. Il se trouvait dans cet édifice des pièces de fer énormes. Pour les monter, nous n'avions qu'un seul ouvrier européen aidé de Noirs maladroits, qui jamais n'avaient vu un pareil travail. Bien des pièces avaient été égarées ou non expédiées. « L'église restera inachevée, disait-on parfois, dans un moment de découragement. » Mais sainte Anne voulait être honorée à Fernan-Vaz. Elle dirigea tout si bien que les travaux s'achevèrent sans le moindre accident. Bientôt on vit tomber les uns après les autres tous les échafaudages, et le 16 août 1891, en la fête de saint Joachim, on put faire l'inauguration de l'église de Sainte-Anne des Nkomis.

Depuis ce jour, nous avons constaté avec bonheur une affluence de plus en plus considérable à nos offices. Une vaste nef, éclairée de chaque côté par cinq grandes fenêtres, permet à un grand nombre d'indigènes d'y assister, sans être incommodés par la chaleur, car un système d'aération établit un courant d'air permanent dans tout le vaisseau.

Nous n'avons rien négligé, dans cette église, pour produire sur le Noir un effet saisissant qui lui parle de la grandeur de Dieu. Un porche ouvert par trois grandes baies, et dominé par une statue monumentale de Sainte-Anne en fonte dorée, donne accès dans l'église et, en pénétrant dans la maison de Dieu, le Noir se sent petit malgré lui, et comme écrasé par la majesté du saint lieu. *Vere locus iste sanctus est.*

A gauche, en entrant se trouve le baptistère, entouré d'une grille romane; à droite, un confessionnal; à l'extrémité de la nef, à la jonction du transept, la chaire de vérité, faisant face à la statue du Sacré-Cœur; les autels de la Très Sainte Vierge et de Saint-Joseph occupent les deux ailes du transept; enfin, au fond de l'église, le sanctuaire avec son autel monumental, qui

domine toute l'assistance, et, dans la voûte, une niche à jour éclairant la statue de sainte Anne, notre patronne.

Ainsi le païen ne voit que de loin les rites sacrés de nos saints mystères, et il se retire toujours en murmurant : « Le Dieu que prêchent les Pères est vraiment le Dieu des dieux ! Oh ! comme les paroles que l'on nous dit dans cette maison entrent doucement dans le cœur ! »

On sait que cette belle église, l'une des plus belles de la côte d'Afrique, est due à la générosité du P. Bichet et de sa digne mère ; elle a coûté près de 130.000 francs.

2. — Les fêtes qui attirent les plus grandes foules sont celles de Noël, de la Fête-Dieu et de Sainte-Anne. La fête de Noël, en 1891, a été remarquable entre toutes. Dès la veille, la voix de notre vieux canon portait à tous les échos du lac l'annonce du grand jour. Bientôt on vit arriver de tous côtés nombre d'embarcations : les unes livraient à la brise leurs voiles pittoresques, d'autres, montées par de vigoureux rameurs, nous rappelaient les évolutions des baleinières sur nos côtes de France ; enfin, le plus grand nombre arrivaient chargées de 15, 20 et 25 pagayeurs, chantant à tue-tête les chants les plus variés.

Tous les Européens établis au Fernan-Vaz s'étaient donné rendez-vous à Sainte-Anne, pour célébrer en famille cette fête dont le souvenir ne se perdra pas de longtemps. Les cloches carillonnaient à faire rêver du pays absent, et le vieux canon qui, autrefois, annonçait l'arrivée des pirates et des négriers, tonnait, ce jour-là, en l'honneur de l'Enfant-Jésus, le libérateur du genre humain.

Jusqu'à minuit, il fallut tenir cette foule éveillée. Dire combien ils étaient là serait difficile, mais leur nombre, croyons-nous, pouvait s'élever entre 600 et 700. Ce chiffre nous paraît consolant pour un pays neuf, où jamais encore la religion n'avait été annoncée, et cette sympathie des Nkomis pour la Mission nous promet d'autres résultats pour l'avenir.

Pour tuer le temps, on donna à ces braves gens une représentation de lanterne magique. Ce fut un succès.

Enfin minuit sonna. Les offices furent célébrés avec toute la solennité possible. A voir cette foule recueillie, silencieuse, tous ces pauvres païens accourus là pour adorer l'Enfant-Dieu, une douce joie inondait nos cœurs de missionnaires et nous faisait

oublier les peines du passé en nous encourageant pour l'avenir.

Du reste, tous les Européens qui visitent notre Mission et qui constatent l'affluence du peuple aux offices du dimanche s'accordent à dire que Sainte-Anne est un centre important de mission; et nous ajouterions avec eux qu'elle serait une station d'avenir si une école de filles, tenue par des religieuses, était là pour nous seconder; car que nous sert d'élever des garçons si, en sortant de chez nous, ils ne peuvent se marier chrétiennement?

3. — Pour qu'on ne soit pas tenté de penser que notre imagination se plaît à embellir le coin de terre que nous arrosons de nos sueurs, nous en appellerons au témoignage de l'un des derniers voyageurs du Fernan-Vaz, que l'on ne saurait taxer de partialité.

Au mois d'octobre 1891, M. le gouverneur de la colonie du Congo français envoyait dans le Fernan-Vaz un délégué, M. Berton, administrateur colonial, avec mission d'explorer le pays, de rechercher si les ressources de cette région, son climat, les dispositions des indigènes, justifieraient l'établissement, sur ce point, d'une nouvelle circonscription administrative. Le rapport de M. Berton, publié dans le journal officiel de la colonie, donne sur le Fernan-Vaz des détails fort intéressants au point de vue de la population, du climat et du commerce. En voici un extrait :

La race dominante, la plus digne de l'intérêt et des sacrifices de notre colonie, est certainement celle des Nkomis. Lorsque les négociants anglais s'établirent anciennement au Fernan-Vaz, ils eurent souvent maille à partir avec ces indigènes, ne connaissant les Blancs que par les tristes échantillons qui se trouvaient en relations permanentes avec le Fernan-Vaz, pour le commerce des esclaves... Les Nkomis sont des hommes de teinte plus foncée que les M'pongoués, de taille bien prise, aux formes athlétiques, rappelant celle des Kroumens... Ce qui fait la force réelle de ce peuple, c'est la réglementation rigoureusement observée de la hiérarchie et du pouvoir. L'autorité est partagée entre plusieurs familles puissantes, dont quelques-unes possèdent jusqu'à cent villages. Mais, parmi ces familles d'antique origine, une seule a le privilège de fournir à la nation le *Re Ngondo*, grand chef des Nkomis, et chef de tous les rois de la tribu. C'est le système féodal. Quand le *Re Ngondo* vient à mourir, les chefs de villages et les grands dignitaires se réunissent

et choisissent son successeur parmi les membres de la famille royale des *Awogos*.

Le *Re Ngondo* a seul le droit de nommer aux grandes dignités et cette nomination confère le titre de *Oga*. L'autorité du *Re Ngondo* est très réellement reconnue, sans conteste, par tous les *Nkomis*, et son pouvoir est absolu... Les Européens trouvent au Fernan-Vaz une nourriture convenue et à bon marché. Les légumes produisent beaucoup et sans difficultés. Cette région est très giboyeuse; les grandes plaines sont parcourues par les bœufs et les antilopes; le lac fournit le lamentin, l'hippopotame et d'excellent poisson. Beaucoup de sangliers et de porcs sauvages dans la brousse. Le voisinage de la mer permet de se procurer facilement des huîtres et des crustacés.

Grâce aux brises qui rafraichissent constamment l'atmosphère, l'état de santé des Européens est généralement satisfaisant.

En général, les terres qui environnent le Fernan-Vaz sont basses et quelquefois marécageuses. Cependant, on trouve de véritables plateaux à l'extrémité de la lacune *Ntyonga*, dans l'estuaire du *Rembo Nkomi*, dans le *Rembo* lui-même, et dans la crique *Mpivée*, à l'entrée de laquelle se trouve la mission de Sainte-Anne, d'ailleurs admirablement située.

La lacune *Ntyonga* renferme beaucoup de plaines propres à la culture, et appelées, à mon avis, à un très grand avenir agricole, dont sauront profiter, je l'espère, les maisons françaises de la colonie. Enfin, la brousse des pays équatoriaux, avec sa sylve colossale, et prête à l'exploitation, dresse sa frondaison un peu partout.

Le Fernan-Vaz est parcouru dans tous les sens, par des brises rafraichissantes, et les orages s'y font sentir avec moins d'intensité qu'au Stanley-Pool et au Gabon. Rien, enfin, ne saurait rendre l'impression inoubliable que laissent certains couchers de soleil! la magie de ce spectacle est souvent pour beaucoup dans l'affection que peut inspirer un pays qui n'est pas le sol natal.

4. — Les *Nkomis* ne nous ont pas voué leurs sympathies sans avoir, au préalable, fait notre connaissance. A notre arrivée, ils se montraient défiants. Nous étions pour eux des étrangers. On n'osait guère nous confier des enfants, et encore ne le faisait-on qu'avec réserve. Aujourd'hui, toute crainte a disparu et on nous les envoie très volontiers. Si nos ressources nous le permettaient, nous en aurions bientôt plus de 80. Leur chiffre, en ce moment, s'élève à 49 : notre local et nos moyens ne nous permettent pas d'en accepter davantage.

Nous nous efforçons de garder ces enfants le plus longtemps

possible, afin de les familiariser avec des habitudes de vie chrétienne, et de fonder sur eux notre petite chrétienté naissante. Plusieurs d'entre eux sont ici depuis l'origine de la Mission; ils ont grandi chez nous, et aujourd'hui ce sont de grands jeunes gens qui nous rendent d'importants services. Grâce à leur concours, nous n'avons plus besoin de main-d'œuvre; nous n'avons gardé que quatre ouvriers pour les cas extraordinaires.

Aux mois d'août, septembre et octobre 1891, ces enfants ont défriché un vaste terrain et planté un champ de manioc, maïs, patates et bananes, qui, dans un an, nous sera d'une grande ressource pour leur entretien. Déjà un autre champ de bananes, planté il y a un an, commence à produire et nous fournit, à certains jours, la moitié de la ration des enfants. Dans quelques années, nous l'espérons, l'OEuvre se *subviendra à elle-même*. C'est là notre but, et nous sommes convaincus que tel doit être l'objectif de toutes les missions qui veulent s'assurer l'avenir.

La Propagation de la Foi nous apporte, il est vrai, chaque année, son obole : le sou du pauvre qui fait vivre le missionnaire. Mais ne devons-nous pas, dans la mesure de nos forces, alléger les privations de nos bienfaiteurs? Etablis sur un sol riche et fertile, ne devons-nous pas travailler de nos mains et faire sortir de ce sol la prospérité même de notre OEuvre? C'est là, croyons-nous, un de nos premiers devoirs. Depuis l'achèvement de nos travaux de construction, la réalisation de ce projet est une de nos grandes préoccupations.

D'autre part, nous achevons en ce moment une route qui mesure 5 kilomètres et qui relie, à travers la forêt, la Mission aux grandes plaines qui conduisent aux pays d'Agnambié et de Ngové. Jusqu'à ce jour, nous n'avions aucune voie de communication par terre. Tous les voyages se faisaient en pirogue. Aujourd'hui, cette grande artère est un débouché pour les gens qui viennent de l'intérieur. La Mission y trouve aussi de grands avantages. C'est d'abord une agréable promenade et un chemin facile pour visiter les nombreux villages qui se trouvent dans l'intérieur. En outre, cette trouée nous a permis de découvrir une forêt magnifique d'arbres précieux pour la charpente, la menuiserie et l'ébénisterie, et ce chemin nous en rend l'exploitation facile. N'oublions pas une fontaine qui jaillit de la roche et ne tarit jamais. Autrefois, pendant la saison sèche, il nous

fallait envoyer très loin chercher une eau plus ou moins potable : c'était une de nos grandes privations. Aussi ne saurions-nous assez remercier la divine Providence de nous avoir fait trouver cette source précieuse, qui est située au sud de la Mission, en pleine forêt, et sur notre propriété.

5. — Dans ces deux dernières années, les travaux de construction de notre chapelle absorbant tout notre temps, nous n'avons pu vaquer au saint ministère autant que nous l'aurions désiré. Mais depuis leur achèvement, le P. Buléon a visité successivement toutes les parties du territoire confié à notre zèle. Le pays de Ngové, le Ntyonga, Gnongo, Olendé, Mpivié, Ashebé et le Rembo, tout a été parcouru, et la plupart des villages ont reçu la visite du missionnaire.

Mais pour faire le bien, il faudrait que ces visites fussent fréquentes, et deux Pères suffiraient à peine à cette tâche. Hélas ! nous ne sommes que deux en tout, et si l'on s'absente trop longtemps et trop souvent, les œuvres de la communauté en souffrent aussi. Que faire donc ? Le bon Dieu ne nous demandera pas compte de l'impossible.

6. — Actuellement, le personnel de la communauté de Sainte-Anne du Fernan-Vaz se compose du P. Buléon, du P. Steinmetz et du F. Isaure. Le P. Bichet, qui nous était revenu au mois de juillet 1890, avec le constructeur de la chapelle, M. Isambert, a été repris violemment de ses rhumatismes. Après quatre rechutes successives, les médecins lui ont prescrit son retour en France.

Un terrible accident a forcé également le P. Dissard à rentrer en Europe. Ce cher confrère fit, en novembre 1890, une chute du haut de l'escalier donnant accès sur notre véranda et eut les deux bras luxés. Malgré tous nos soins, ils n'ont pu être entièrement remis et nous avons appris avec peine que les médecins de France ont renoncé à tenter une opération dont le résultat eût été douteux.

Le P. Dissard nous quittait le 12 juillet 1890, et, jusqu'au mois de novembre, époque de l'arrivée du P. Steinmetz, le P. Buléon dut rester seul. En juillet, le P. Stalter vint passer trois jours à Sainte-Anne, et, après la retraite annuelle, le P. Delorme y fut envoyé à son tour pour y passer quelques semaines. Mais on avait compté sans les vingt-cinq ans d'Afrique

qui pèsent sur les épaules de ce vétéran du Gabon. Au bout de quelques jours, le bon Père, très fatigué, dut rentrer à Libreville.

Depuis ce temps, les PP. Buléon et Steinmetz se partagent la besogne, et s'ils ne peuvent toujours suffire à la tâche, au moins ont-ils la consolation de pouvoir se dire qu'ils font ce qu'ils peuvent.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER (BAS-OGOWÉ)

JUIN 1890. — JUIN 1892.

1. Nouvel établissement des Sœurs. Enfants bien disposés. — 2. Construction d'une chapelle pour les Sœurs. Tabernacle venu de Notre Dame des Victoires de Paris. OÈuvre des catéchistes. Ecole. — 3. Protection de saint Joseph dans la disette. — 4. Ouvrages du P. Lejeune bien accueillis. — 5. Lettre du P. Lévêque.

1. — Le travail le plus important exécuté dans ces deux dernières années, à Lambaréné, c'est la construction de l'établissement des Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres. Elles arrivèrent ici, le 23 juin 1890, au nombre de quatre. Mgr Le Berre lui-même, à son dernier voyage, avait béni l'emplacement et le premier pilier de leur habitation; c'est un bâtiment en planches. Une partie en avait été fournie par l'ancienne factorerie Woermann; l'autre partie est due à la générosité de la station de Lastoursville qui, de cette façon, nous a largement dédommagés des sacrifices que nous avons faits pour elle. Cette construction n'a donc absolument rien coûté à la procure du Gabon. Les piliers, poutrelles, madriers sont dus à notre industrie, et les couvertures, cases en bambou et autres accessoires sont le fruit de nos économies.

Les petites filles des Sœurs paraissent en ce moment bien disposées. Plaise à Dieu qu'elles restent toujours ainsi! car les occasions de se perdre à leur sortie ne leur manqueront pas. De plus, elles ont sans cesse sous les yeux les exemples des anciennes élèves de Libreville, qui sont loin d'être toujours édifiantes. Nous redoutons beaucoup cette influence, car il existe dans l'Ogowé, chez les Galoas, les Pahouins et les autres races cette fâcheuse conviction que les élèves de Sainte-Marie et des Sœurs ont atteint le *nec plus ultra* de la perfection.

Avec plus de fermeté et plus de sévérité contre les désordres

des Noirs, nous pensons pouvoir conserver ces enfants. Elles sont aujourd'hui au nombre de 37. Avec quelques milliers de francs de plus, nous pourrions en avoir facilement 150.

2. -- En ce moment, nous construisons le premier bâtiment sérieux de notre Mission. Pendant son séjour en France en 1891, le P. Lejeune a pu se procurer une machine à briques, tuiles, carreaux, etc., elle fonctionne à merveille sous la direction de l'habile F. Aubert. Une première fournée de 12,000 briques a parfaitement réussi, une autre réussira encore mieux, nous l'espérons; c'est avec ces briques que nous construisons pour les Sœurs une chapelle de 12 mètres de long sur 6 de large. Un bel autel a été acheté pour cette chapelle par le P. Lejeune. Le tabernacle est un souvenir précieux de Notre-Dame des Victoires; c'est celui qui se trouvait à l'Archiconfrérie. On l'a remplacé par un neuf, et l'ancien, beau tabernacle en marbre, a été offert par M. Dumax au T. R. Père, qui l'a cédé à la Mission de Lambaréné.

La chapelle finie, nous préparerons les matériaux nécessaires pour une maison d'habitation un peu confortable. Nous ne demanderons pour cela rien en France ni à Sainte-Marie. Chaux, planches, etc., nous ferons tout par nous-mêmes.

3. — L'œuvre des catéchistes établie par le P. Lejeune, il y a deux ans, a fait des progrès en certains endroits, en particulier à Mpomona, village éloigné de Lambaréné d'une journée de pirogue. Le catéchiste de ce village, Félicien, qui est très zélé, a obtenu à lui seul 20 baptêmes d'adultes. Celui de Sainte-Marie d'Oumubriano, Philippe, n'a pas aussi bien réussi, et nous nous sommes vus forcés de le changer de place. A part donc quelques petites misères, cette œuvre marche bien. C'est un des moyens les plus puissants d'étendre l'action des missionnaires, qui ne peuvent être partout.

4. — Les résultats, il est pénible de l'avouer, ne sont pas aussi durables que pourrait l'espérer le zèle des Pères qui en sont chargés. Nos anciens enfants sont presque tous employés dans les factoreries comme boys, interprètes, etc., et hélas! ils ont souffert de la mauvaise influence des tristes employés européens avec lesquels ils sont en contact. Leur pauvre âme est bien malade. On a pu cependant ramener au bercail deux de ces pauvres brebis perdues, et l'on a quelque espoir d'en ramener

encore d'autres. Nous avons eu aussi 5 ou 6 désertions.

Les protestants américains et français, animés contre nous d'un zèle satanique, ont fait apostasier plusieurs de nos chrétiens : ils les ont gagnés uniquement par l'argent. En revanche, ils ont pu constater que, dans certains villages où nos catéchistes sont installés, leur influence a diminué considérablement.

Nous devons une grande reconnaissance à saint Joseph. Une disette affreuse règne dans tout le pays depuis le mois de janvier 1892. Le P. Lévêque s'était vu forcé d'envoyer ce qui nous restait d'enfants à la Mission dans tous les lacs, toutes les rivières et tous les villages du pays, afin d'y chercher des vivres. Or, quelques jours après l'arrivée du P. Lejeune, nous avons commencé une neuvaine au grand saint, et le deuxième jour de cette neuvaine, les vivres nous arrivaient en abondance de tous côtés.

Les factoreries se sont vues forcées de congédier leur personnel noir, faute de vivres. La Mission protestante achète le riz à 1 franc le kilo. Depuis notre recours à saint Joseph, notre magasin est plein et pas plus tard qu'hier, nous avons pu fournir à l'équipage de l'*Eclaireur* (annexe des *Chargeurs Réunis*) 1000 maniocs et 1000 autres à la factorerie Sajoue. Gloire et reconnaissance à notre saint bienfaiteur !

Un mot des ouvrages du P. Lejeune en langue indigène. Celui qui produit le plus d'effet sur les Noirs, est un recueil de cantiques et la réfutation du protestantisme. Il s'épuise très vite et l'on en demande encore de tous les côtés. Les protestants eux-mêmes (nous parlons des Noirs) aiment à se le procurer.

5. — Complétons ce *Bulletin* par un extrait de lettre du P. Lévêque au T. R. Père, du 4 mai 1890.

On serait, dit-il, peut-être tenté de se décourager, en voyant l'inconstance de ces pauvres peuples, le peu de progrès que fait la religion dans ce pays, le petit nombre de chrétiens qui persévèrent, et cela malgré le soin que nous prenons des enfants à la Mission, malgré les catéchistes que nous établissons dans les villages, malgré les visites aussi fréquentes que possible que nous y faisons nous-mêmes. Ne voilà-t-il pas, en vérité, autant de causes de découragement, surtout après un travail si pénible ? Non, ces succès ne nous découragent point ; car notre mission ne fait que commencer, et la croix se trouve nécessairement au commencement de toutes les œuvres de Dieu ; ensuite, nous ne pouvons faire autant de mariages

chrétiens que nous le voudrions vu le manque de femmes chrétiennes. Or, si une mère est païenne, les enfants deviennent difficilement bons chrétiens.

Nous voudrions voir ces pauvres païens convertis d'aujourd'hui à demain ; mais peut-être que Dieu demande encore pour cela, dix, vingt ou même cent ans de labeur. Du reste, n'est ce pas déjà quelque chose d'être reçu dans un pays infidèle d'être accueilli partout avec respect et vénération. enfin, d'avoir acquis l'estime de ces peuples et une influence considérable sur eux ? N'est-ce pas quelque chose de voir ces pauvres gens venir à nous lorsque nous visitons leurs villages, et là écouter nos instructions sur la place publique ou dans une case offerte par eux ? Enfin, n'est-ce pas surtout quelque chose de pouvoir pénétrer partout (et même d'être appelé) pour visiter les malades, leur administrer le baptême et les derniers sacrements ?

Non, maintenant plus que jamais, mes confrères et moi, au lieu de nous décourager, nous avons, au contraire, bon espoir en l'avenir.

CONGO FRANÇAIS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT LABRE, A SETTE-CAMA

FÉVRIER 1890. — MAI 1892.

(Suite. — Voir n° précédent, p. 423.)

Le 18 avril 1891, notre maison d'habitation était terminée. Bâtie sur colonnes en fer (ce qui est pour ainsi dire obligatoire pour éviter les fourmis blanches qui font tant de ravages dans ces pays), elle mesure 23 mètres de long sur 10 de large. Elle comprend sept chambres bien aérées et bien spacieuses, séparées par un corridor large de 2 mètres ; puis une salle à manger et une salle de récréation, ces deux dernières sont en partie à claire-voie, système qui y entretient une douce fraîcheur.

Une chambre fut immédiatement convertie en chapelle et, tous les soirs du mois de Marie, enfants, charpentiers, ouvriers vinrent avec bonheur écouter et chanter les gloires de la *Reine des cieux*.

Le samedi 16 mai, veille de la Pentecôte, le P. Supérieur bénissait la nouvelle chapelle : elle mesure 20 mètres sur 7.

Le lendemain, dans cette chapelle bien nue encore, nous célébrions de notre mieux la fête patronale de notre chère con-

grégation. Le matin, grand'messe, puis, le soir, bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement, bonheur dont nous avons été privés depuis de longs mois.

Le 18 mai, le bon F. Vivien nous quittait avec ses charpentiers et les ouvriers, pour aller construire une chapelle à Mayumba.

3. — Mgr Carrie avait promis de venir visiter, aussitôt qu'il le pourrait, la station de Sette-Cama. Aussi l'attendions-nous impatiemment. Le *Sergent-Malamine*, sur lequel il avait pris passage pour se rendre auprès de nous, était passé devant Sette-Cama sans que le capitaine s'en fût aperçu. Ce fut heureux; car ce jour-là, chose qui arrive malheureusement trop souvent à cette époque de l'année, la barre était infranchissable, et aucune embarcation n'eût osé affronter le courroux des flots. Monseigneur dut donc aller jusqu'au cap Lopez. Peu de jours après, le vapeur *Ville de Maceio*, venant en sens contraire, ayant passé par là, le reçut à son bord, et par considération pour Sa Grandeur, le capitaine Tancreis voulut bien stopper à Sette-Cama; il poussa même l'amabilité jusqu'à faire répandre de l'huile devant l'embarcation portant à la plage notre bien-aimé premier pasteur.

A notre grand regret, Mgr Carrie ne put rester que deux jours au milieu de la communauté naissante de Sette-Cama. Après avoir admiré l'île et donné à ses enfants sa bénédiction et ses précieux conseils, il nous quittait pour se rendre par terre à Mayumba.

4. — Bien que Sette-Cama soit un nom peu rassurant, car il signifie, en portugais, *sept lits* ou sept couches funèbres, en souvenir de sept Portugais morts autrefois sur cette plage, le climat cependant y est relativement sain. L'île Ngaley, en particulier, semble, par sa position même, devoir être très salubre. Située à une grande lieue en ligne directe de la mer, elle a 20 mètres d'élévation au-dessus de la lagune. La lagune Ndogo, étant alimentée par un assez grand cours d'eau, le Rhembo, ses eaux ne sont jamais assez basses pour que nous ayons à redouter des émanations malsaines. Durant la saison chaude, la température est bien supportable; et, pendant la saison fraîche, nous jouissons d'une délicieuse fraîcheur. Les poitrines fatiguées n'ont pas à craindre l'air trop vif des bords de la mer.

Lorsque la hache de nos enfants aura abattu les brousses et

les grands arbres qui nous entourent, rien n'empêchera la brise de venir nous rafraîchir durant la chaleur de la journée. De plus, nous pourrons jouir d'un magnifique panorama : le lac parsemé d'îles à la végétation luxuriante s'étendant à perte de vue; puis, au loin, à l'horizon, la chaîne bleue des montagnes.

Le terrain est d'une fertilité remarquable. Nous avons obtenu de beaux épis de maïs et de belles racines de manioc. Le bananier est loin de végéter ici, et, comme son fruit fait à peu près le fond de la nourriture des Noirs du pays, depuis la mi-janvier 1892, nous en avons planté plus de mille pieds, ce qui suppose 2 hectares de défrichements.

Le terrain convient admirablement aux arbres fruitiers : manguiers, avocatiers, carossoliers, orangers, mandariniers, goyaviers, néfliers du Japon, tout y pousse très vigoureusement. Quant à nos essais de jardinage, ils sont très rassurants. Les navets, les raves d'Auvergne, les choux et les salades du F. Anaclel pourraient presque soutenir la comparaison avec les légumes du F. Marolle. Nous avons aussi obtenu quelques pommes de terre de la grosseur d'un œuf de canard.

5. — Cependant, quoique le climat soit sain, quelques-uns d'entre nous ont eu à lutter contre la maladie, et la mort même est venue nous visiter. Il faut, sans doute, en chercher la cause dans notre première habitation trop primitive et aussi dans les miasmes s'exhalant des brous-ailles coupées entrant en putréfaction.

Le 5 mars 1891, le F. Alphonse Guidou était emporté par une fièvre pernicieuse. Ce bon Frère indigène, véritable modèle de douceur, de piété et d'obéissance, était d'un dévouement à toute épreuve. Charpentier, tailleur, connaissant d'autres métiers encore, ayant un grand ascendant sur les enfants, parlant très bien la langue du pays, il pouvait rendre à la Mission naissante de précieux services. Le bon Dieu, en l'appelant à lui, nous a demandé un grand sacrifice. Du haut du ciel, le F. Alphonse est, nous en avons la confiance, un intercesseur pour cette Mission de Sette-Cama qu'il aimait beaucoup et où il avait beaucoup souffert.

Le P. Supérieur a eu assez souvent la fièvre, voire même un accès de fièvre bilieuse hématurique. Fatigué par un assez long séjour au Congo, il a dû aller demander au climat de France des forces nouvelles.

Par suite du départ du P. Ussel, supérieur, le personnel de la communauté se compose actuellement du P. Sublet, supérieur et économiste; du P. Carrer, directeur des enfants; et du F. Anacleto, chargé du jardin et de la basse-cour. Ce cher Frère a pour surveiller la basse-cour des aides beaucoup trop nombreux : l'aigle, le boa, le mbaku (espèce de fouine) font à nos volailles des visites beaucoup trop assidues.

6. — Nous avons actuellement vingt-cinq enfants venant des différentes tribus qui nous entourent. Lorsque la fantaisie leur prend de parler chacun leur langue, c'est une véritable tour de Babel. Heureusement pour nous, ces enfants comprennent tous le fiote de Loango et commencent à balbutier quelques mots français.

Ils sont pieux et obéissants. Ils aiment beaucoup les cérémonies religieuses et le chant. Ils chantent en pagayant, ils chantent en travaillant. Leurs refrains sont très guerriers. Plus fiers, plus énergiques que les Bavilis, lorsque cette fierté aura été transformée et dominée par l'action de la grâce, ils feront, nous osons l'espérer, de vaillants chrétiens.

Les Camas, ressemblant en cela à beaucoup d'autres tribus, n'aiment pas le travail, qui est le lot des femmes. A elles de planter le manioc, les patates, etc. C'est bientôt fait; elles grattent un peu la terre et, dans ce petit trou, enfonce le bâton de manioc, la liane de patate, et puis c'est tout.

La rivière est très poissonneuse; mais le Noir trouve encore l'exercice de la pêche trop pénible. Lorsqu'il désire assaisonner son pain de manioc d'un peu de *mbissi*, il se contente d'une proie plus facile, les crabes.

Ont-ils besoin d'étoffes pour se couvrir? Hommes et enfants partent dans la brousse, à la recherche du caoutchouc, et reviennent, trois ou quatre mois après, riches pour une année. Le Cama aime beaucoup cette vie nomade; et nos enfants, qui en ont savouré la douceur, ont bien un peu regretté leur liberté, lorsqu'ils se sont vus obligés d'observer les règlements de la Mission. Leur règlement journalier, donnant une large part au travail manuel, il a été un peu dur pour ces enfants de s'y habituer. A présent, ils sont tout aussi contents d'aller au travail que de se rendre à l'école.

7. — Occupés jusqu'à ce jour aux constructions et aux défri-

chements les plus nécessaires, nous n'avons pu encore parcourir les villages pour y exercer le saint ministère. Le terrain étant ici très fertile, le Noir, ami du *dolce far niente*, devait naturellement s'y établir. Aussi les villages sont-ils très nombreux. Mais, pour y parvenir, il faut franchir les différents canaux de la lagune. Ces courses apostoliques consistent, selon sa volonté, à s'asseoir, à se coucher ou à se tenir debout dans une pirogue; une tente met le missionnaire à couvert de la pluie ou des rayons trop ardents du soleil. Elles ont le grand inconvénient de grever fortement notre budget, car ces embarcations demandent de forts payeurs, et nos enfants sont trop faibles pour nous rendre ce service. Force nous est donc de profiter des occasions qui se présentent : parfois c'est le représentant du gouvernement qui va régler quelque palabre; parfois c'est un commerçant qui s'en va raviver le zèle des Noirs pour la recherche du caoutchouc. Mais ces voyages offrent de grands inconvénients. Le missionnaire ne peut, en effet, distribuer son temps comme il le voudrait et il n'est pas libre. De semblables voyages habituent les Camas à la vue du missionnaire; c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

L'île Ngaley ne renferme aucun village, mais, à en juger par les vestiges qui en restent, autrefois ils y étaient nombreux. Les Noirs s'établissaient là pour cueillir la noix de palme, la fameuse noix de Kola, qui est ici en abondance; et, comme nos forêts renferment plusieurs espèces de liane à caoutchouc, les Noirs venaient y faire la récolte de la précieuse gomme.

À notre arrivée, il y avait deux villages dans l'île. L'un d'eux nous gênait pour les cultures et pour les installations. Moyennant quelques pièces d'étoffe et quelques bouteilles d'eau-de-vie de traite, le chef, Kuau, consentit à abandonner son terrain. Le 10 août 1890, il déménageait, emmenant avec lui ses femmes, ses enfants, ses esclaves, emportant ses maisons et ses fétiches. Ses dieux consistaient en crânes de sangliers, de singes, cornes d'antilopes, poils d'éléphants, herbes de toutes sortes; puis un paquet de chiffons entourant le ventre de ses divinités. Il détacha aussi religieusement une belle branche de ses arbres fétiches. La nuit précédant son exode, Kuau, avec ses hommes, avait passé sa veillée d'armes à chanter tout un recueil de chants patriotiques en l'honneur de ses divinités. Il était encore

dans notre port, qu'on gravait une grande croix dans l'écorce de l'arbre sacré, d'où sont nées une multitude de petites racines adventives. Puisse la croix de notre Rédempteur en produire de plus nombreuses et plus profondes dans le cœur de nos pauvres Camas !

Saint Laurent nous avait délivrés de Kwau et de ses fétiches. Restait le second village. Là, le sceptre était tombé en quenouille : la reine Kubumba y exerçait son autorité. Ce petit village ne nous gênait pas. Placé à l'autre extrémité de l'île, nos cultures ne s'étendraient probablement jamais jusque-là. Kubumba se persuada cependant que les *Minissés* voulaient aussi la faire déguerpier. Elle envoya, en conséquence, son frère, Ngouvi, un grand Noir à figure de brigand, nous réclamer dommages et intérêts. Aux demandes, Ngouvi ajouta des menaces, déclarant qu'il viendrait la nuit brûler notre habitation. Reentrant chez lui, il rencontra nos ouvriers qui venaient de couper du bois. Avec sa nombreuse escorte, il voulut les attaquer, mais nos hommes présentèrent fusils, haches et sabres. Le belliqueux Ngouvi jugea plus prudent de battre en retraite. Il fut condamné par M. Vey, notre sympathique chef de poste, à nous apporter mille pailles et mille bambous (1), ce qu'il fit. Et oncques on ne revit ni Ngouvi, ni sa sœur, la reine Kubumba.

8. — Les deux principaux chefs du pays, King William et King Kol, sont bien disposés à l'égard de la Mission. Ils jouissent d'une très grande influence dans toute la rivière et jusqu'à Bengo, c'est-à-dire à trois journées de la plage.

Dès 1885, King William avait demandé à l'administration la fondation d'une école à Sette-Cama. Il n'eut pas plus tôt appris que nous pouvions enfin recevoir des enfants, qu'il nous en confia plusieurs. Lorsqu'il nous les amena, il souffrait d'une grande plaie fort mauvaise. Les remèdes et les charlataneries de ses nombreux Ngangas n'avaient fait que l'envenimer. Elle ne résista pas longtemps à l'eau phéniquée et à l'iodoforme du

(1) Le bambou de ce pays, qui n'a de ressemblance que le nom avec celui de Chine ou des Indes, est la branche ou plutôt le pétiole des feuilles pennées d'un palmier qui affectionne particulièrement les endroits marécageux. Les chevrons et les clôtures des habitations de ces pays sont faits avec ces bambous. Les soies de ces mêmes feuilles pennées, cousues ensemble, s'appellent *paille*. Une paille peut couvrir 10 à 15 décimètres carrés d'une toiture. Un ouvrier peut faire 30 à 40 pailles par jour.

P. Supérieur. En reconnaissance, King William nous a promis d'autres enfants ; mais, à l'heure présente, il a tant de palabres à régler, de jugements à rendre et, partant, d'étoffes à gagner, qu'il ne songe guère à tenir sa promesse.

King Kol est un autre chef de ce pays plus puissant peut-être que King Villiam, parce qu'il est plus redouté. Il a également des obligations envers la Mission : le P. Supérieur l'a guéri à deux reprises. En septembre dernier, un de ses hommes nous était apporté les jambes en compote. Un bufle qu'il avait blessé lui avait fait à coup de cornes trois profondes blessures à une jambe. Les *bilongos* du Minissé le guérèrent. Pour nous témoigner sa reconnaissance, King Kol nous amena sept enfants. Un jour il vint les voir, et apprenant que l'un d'eux ne nous donnait pas satisfaction, il le fait venir, l'étend par terre et, devant ses camarades, de sa main royale, lui administre avec son bâton une magistrale correction. Cette leçon produisit sur les jeunes spectateurs les plus salutaires effets.

Quant au chef de Copa, qui, en 1889, avait demandé à l'administrateur l'établissement d'une école dans son village, demande qui avait occasionné le voyage de Monseigneur dans la rivière Nologo, il semble nous bouder. Nous ne pouvions raisonnablement nous établir sur ses domaines. Il demeure à huit grandes lieues de la plage. Le pays est aride : il n'y a là-bas que quelques misérables villages, refuge de ceux qui ont quelque gros méfait sur la conscience et qui n'aiment à voir l'autorité que de très loin. Nous espérons qu'une visite faite à Sa Majesté dissipera sa mauvaise humeur.

Le Noir de ce pays est assez doux de caractère. Il aime à rire, à jaser, mais il est méfiant. Lorsque le minissé entre dans un village où il est connu, on court immédiatement au-devant de lui, on l'entoure, on ne se rassasie pas de l'entendre. Mais la scène change lorsqu'il visite un village où il n'est pas connu : femmes, enfants se sauvent dans la forêt. Seuls quelques hommes, les plus courageux sans doute, regardent avec défiance, répondent par monosyllabes. Cela ne dure heureusement pas longtemps. La peur s'en va, les fugitifs reviennent et écoutent volontiers. Ils s'aperçoivent bien vite que nous ne sommes pas venus pour brûler leur village, mais pour leur apporter de bonnes paroles de paix et de salut, et l'on se sépare bons amis.

Les guérisons que nous avons obtenues nous font apprécier. Les Noirs vont jusqu'à dire que nous pourrions ressusciter les morts. Le fait est qu'ils trouvent nos remèdes excellents. Ils ont de plus l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses. Il n'en est pas de même de ceux des Ngangas ; ceux-ci font payer leurs simagrées un paquet, c'est-à-dire 20 dollars d'étoffe.

Lors donc que la Mission aura un hôpital pour recevoir les malades souvent abandonnés dans les villages et qu'on nous confierait volontiers, lorsque nos finances nous permettront de visiter régulièrement les cases flotes, de travailler à guérir les âmes et le corps, la grâce du bon Dieu faisant germer dans ces cœurs la semence de la parole divine, la Mission de Saint-Benoît Labre pourra, nous l'espérons, faire, comme ses aînées, d'abondantes moissons pour le Ciel.

NÉCROLOGIE



Nous avons, cette fois, à annoncer les décès de trois Frères :

Le F. Paulinus Colgan, profès des vœux de cinq ans, est mort à Port d'Espagne, le 26 avril, dans sa trente-deuxième année, par suite de phtisie ;

Le F. Antonin Evesque, à Saint-Louis (Sénégal), le 6 juin 1892, dans sa soixante-douzième année, par suite d'épuisement.

Le F. Alban Baumberger, à Mesnières, le 16 juin 1892, dans sa vingt-quatrième année, par suite d'une fièvre typhoïde.

Voici la notice du F. Henri :

LE F. HENRI LAUR

DÉCÉDÉ A SAINTE-MARIE DU GABON, LE 15 NOVEMBRE 1891

Le F. Henri (Romain Laur), né à Kirchberlingen (Wurtemberg), le 29 mai 1842, avait dix-neuf ans lorsqu'il entra au postulat des Frères, à Notre-Dame de Laugonnet. Il y fit sa profession au bout de deux ans, le 29 septembre 1863, et, après trois années passées dans cette communauté, il reçut son obédience pour la mission de Sainte-Marie du Gabon. Il y remplit successivement plusieurs fonctions, entre autres celles d'acheter les provisions destinées au personnel de la Mission. Ces vivres

sont apportés à domicile par les indigènes du pays, qui reçoivent, en retour, du tabac, des tissus, de l'eau-de-vie, ou divers autres articles dont ils ont besoin. Le bon F. Henri apportait à cet emploi peu facile un soin consciencieux, et plus d'une fois il eut le scrupule d'avoir cédé trop facilement aux exigences des vendeurs. Du reste, dans toute sa conduite, il se montra constamment fervent religieux, assidu au travail, fidèle à tous les exercices de règle et d'un dévouement à toute épreuve.

En 1872, il fut pris d'une fièvre bilieuse qui faillit l'emporter. Un retour et un séjour prolongé en Europe lui rendirent peu à peu ses forces, et il put revenir au Gabon, en 1873, complètement remis.

Dans le courant de l'année 1877, on lui confia la charge d'infirmier, et, en même temps l'hospice de la Mission, où les incurables, les pauvres infirmes, les délaissés de toutes sortes trouvent un refuge assuré, en même temps que les remèdes de l'âme et du corps. Dans l'accomplissement de ces fonctions, il déploya, durant quatorze années consécutives, un véritable zèle d'apôtre, préparant au baptême et à une mort chrétienne des centaines de païens.

Il était à la fois infirmier, pharmacien, médecin et chirurgien, tant à l'égard des membres de la communauté qu'à celui des malades de l'hospice. Dès qu'un Père ou un Frère était indisposé, il était aux plus petits soins pour lui. Son expérience, jointe à son habileté, lui attirait la confiance, et maintes fois il a opéré des guérisons que n'aurait pas obtenues plus d'un médecin de 1^{re} classe.

Mais c'est surtout à l'égard des pauvres noirs infirmes que cet excellent frère a fait preuve d'une charité héroïque. Il avait étudié à fond les remèdes du pays; et par ce moyen, il guérissait des plaies invétérées et soulageait bien des douleurs, sans se laisser d'ailleurs arrêter en rien par les infirmités les plus répugnantes pour la nature. Aussi les gens des villages voisins venaient-ils de tous côtés recourir à ses soins. Il en a guéri un grand nombre, atteints de fluxions de poitrine, fort communes dans le pays, à l'époque de la saison sèche.

Cependant, vers ses dernières années, ses forces diminuèrent considérablement; il devint sujet à de fréquents rhumatismes et à d'autres infirmités qu'engendre l'anémie. Il eût bien désiré

retourner quelque temps en Europe, pour reprendre de nouvelles forces. Mais Mgr Le Berre, jugeant sa présence indispensable, remettait toujours ce voyage à une époque ultérieure.

Durant la dernière maladie de Monseigneur, le cher F. Henri, quoique pouvant à peine tenir debout, était presque jour et nuit au chevet du lit du vénéré malade. Aussi depuis cette époque, sa santé alla-t-elle de plus en plus en déclinant. La saison étant dès lors trop avancée pour un retour en France, on se promettait bien de profiter du printemps prochain pour sauver une vie si précieuse; mais il était trop tard.

Vers la fin d'octobre, il ressentit dans la région du foie et de l'estomac une vive douleur qui le força de s'aliter. On crut pouvoir conjurer le danger, malheureusement, les remèdes restèrent sans effet. Le cher malade, qui depuis quelque temps déjà avait un pressentiment de sa fin prochaine, fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et se résigna entièrement à sa sainte volonté. Huit jours avant sa mort, il demanda et reçut l'Extrême-Onction avec les sentiments de la plus vive piété, puis successivement le saint Viatique et tous les autres secours de la religion. Enfin il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le jour anniversaire de la Délicace des églises, laissant dans la désolation les membres de la Mission et les pauvres malades qu'il avait tant aimés, et qui tous avaient aussi pour lui la plus vive affection.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés en France :

Le 5 juin, le R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo;

Le 19, le P. Oster, supérieur provincial des États-Unis.

Départs et mutations. — Le 25 juin, est parti de Marseille pour Conakry, le F. Gildas de la Maison-Mère;

Le P. Muespach, qui était aux îles Saint-Pierre et Miquelon, a reçu son obédience pour les États-Unis. Il a quitté l'île Saint-Pierre, le 29 mai;

Le F. Corentin a été envoyé, le 17 juin, de Saint-Joseph du Lac à Orgeville.

Maison-Mère. — Nous avons eu, cette année, l'avantage de posséder, pour notre fête de la Pentecôte, le digne représentant

du Souverain Pontife à Paris, Mgr Ferrata. Son Excellence a daigné officier pontificalement à la grand'messe; mais, à notre regret, le prélat n'a pu rester à dîner avec nous : il n'accepte d'invitation nulle part. Nous avons au repas nos invités ordinaires, quelques-uns des chanoines qui se sont occupés de la cause du Vénérable Père; des membres des œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance; M. le Supérieur des Missions étrangères; le Procureur des Lazaristes, M. Bettembourg, et M. Coffin, fils, qui s'occupe généreusement avec son père du soin de nos malades.

Mesnières. — L'an dernier, au mois de juillet, cet établissement avait été cruellement éprouvé par une maladie de fièvre typhoïde, qui avait fait plusieurs victimes parmi les enfants et parmi les Sœurs attachées au service de l'œuvre. Cette année, le R. P. Libermann et plusieurs Frères sont tombés malades à leur tour; et par mesure de précaution, l'on a cru devoir avancer les vacances du collège, de quelques semaines. Le T. R. Père est allé, à cette occasion, visiter de nouveau cette maison, pour porter à la communauté ses paternels encouragements. Il a quitté Paris le 10 juin et est rentré le 15 par Beauvais. Nous nous hâtons d'ajouter que le R. P. Libermann est en ce moment bien rétabli; les Frères vont aussi beaucoup mieux.

Zanguebar. — Depuis que les Anglais et les Allemands se sont partagé le Zanguebar, on s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de diviser également le vicariat en deux juridictions. Le T. R. Père a porté récemment la question à Rome, ainsi qu'il l'a annoncé dans la circulaire, n° 5. Mgr le Secrétaire de la Propagande a fait connaître le 5 juin, au R. P. Eschbach, que, tout en acceptant la chose en principe, l'on croyait opportun d'attendre encore, eu égard aux circonstances.

Trinidad. — Notre collège de Port d'Espagne a obtenu des succès remarquables aux derniers examens de Cambridge : sur 19 élèves présentés pour le baccalauréat, 12 ont été reçus; et 2 ont gagné des *Scholarships* ou grands prix. Ce sont des bourses annuelles de 150 livres sterling (3.750 fr.), pour trois années.

Maison-Mère, 30 juin 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Le cinquantenaire du noviciat. — Témoignage en faveur de nos missions. — **Bulletins des communautés.** *Congo français (suite).* Loango, Linzolo. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Umbdenstock, Grünenwald, F. Edèse. — *Notices :* P. Guilmin, F. Marie-Augustin. — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.** Au sujet de l'arrivée à la Maison-Mère. — Dates des retraites et du Chapitre. — **Bulletins.**

MAISON-MÈRE

~~~~~

### LE CINQUANTENAIRE DU NOVICIAT

Le Noviciat de la Neuville s'ouvrit, on le sait, au mois de septembre 1841 ; c'était donc aux novices de l'année 1891-92 que revenait le bonheur de fêter le cinquantième anniversaire de sa fondation. Cette fête a eu lieu le mercredi 13 juillet.

Dès la veille, était arrivé à Grignon le R. P. Collin, à qui revenaient principalement les honneurs de la journée, en qualité de premier novice de la Neuville. Le lendemain à 6 heures, il célébrait la sainte messe, en présence de toute la communauté, pour les membres et aspirants défunts de la Congrégation. A 7 heures, le R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo, la disait à l'autel du Sacré-Cœur, pour la Congrégation et ses bienfaiteurs. A 9 heures, les novices assistaient de nouveau au saint Sacrifice, offert par le P. François, l'un des vétérans de nos Missions, pour tous les membres vivants de notre Institut.

A 3 heures, on se réunissait dans la vaste salle Saint-Thomas, habilement décorée pour la circonstance. Aux premiers rangs

étaient assis, avec le T. R. Père Général et le R. P. Collin, Mgr Duboin et Mgr Le Roy, ainsi que les membres du Conseil général. Autour d'eux se pressaient plusieurs Pères de Paris et de Chevilly et d'autres venus des Missions; des prêtres et des laïques amis de la Congrégation; les grands scolastiques de Chevilly; plusieurs Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, de l'Immaculée Conception de Castres et de Saint-André; enfin nombre de bienfaiteurs et bienfaitrices du Noviciat.

Après un prologue pour souhaiter la bienvenue à l'assistance et dédier la séance au V. Père et à son premier novice, on a exécuté une belle cantate dont les paroles sont de Mgr Le Roy et la musique du P. Bonjean. Ce dernier était venu lui-même diriger l'exécution du morceau. De plus, dans le cours de la séance, il a donné deux solos de clarinette et de piston, qui ont été très applaudis.

Après la cantate, un novice a lu un récit intitulé : *le Noviciat à travers cinquante ans*. Il nous a fait rapidement parcourir les diverses étapes par lesquelles a passé le Noviciat, montrant au fur et à mesure, en même temps que l'accroissement du nombre des novices, le développement des œuvres de la Congrégation dans les différentes parties du monde.

Puis nous avons eu le plaisir d'entendre une belle poésie du P. Chauffour, intitulée : *Une journée du Noviciat à la Neuville*. Il y représentait les jeunes aspirants de la Neuville groupés autour du V. Père, pauvres, souffrant les plus grandes privations, mais avec cela heureux et contents.

Les novices ont débité ensuite un dialogue intitulé : *les Préoccupations du novice*. L'assistance a montré par ses applaudissements que cette petite pièce l'avait beaucoup intéressée et récréé.

Le temps s'écoulait trop vite, car au grand regret des novices, on se vit dans la nécessité de supprimer un discours, où l'on avait exposé la dévotion du Noviciat envers le Sacré-Cœur de Jésus et le Saint Cœur de Marie, ainsi que les effets de cette dévotion pour le développement de la Congrégation.

La séance fut clôturée par une autre poésie du P. Chauffour, composée aussi pour la circonstance : *les Adieux au noviciat*. Qu'on nous permette de citer quelques strophes de cette pièce, si goûtée des vieux missionnaires qui assistaient à la séance :

Adieu jour trois fois saint, à jamais mémorable,  
 Grand jour du sacerdoce, éternel souvenir,  
 Ivresse sans limite et pour toujours durable  
 Qui pourtant va finir!

Car Jésus s'immolait entre mes mains novices,  
 Comme s'il eût été pour moi seul immolé.  
 C'est mon tour maintenant, Ciel, à quels sacrifices  
 Je me sens appelé!

Adieu, oh! dernier jour, jour de si douces larmes,  
 Jour à jamais béni de la profession!  
 Oh! pourrai-je garder ces trésors et ces charmes  
 De l'immolation!

Adieu, ô maître, ô père, ô modèle d'apôtre,  
 Qui gardiez, qui teniez tous nos cœurs à nous tous.  
 Ah! Père... des amis nous en trouverons d'autres;  
 Mais pas un comme vous!

Immédiatement après la séance eut lieu le salut du Très-Saint-Sacrement, auquel assistèrent toutes les personnes invitées.

Après le salut, une heureuse surprise devait terminer la journée : une dépêche arrivée de Rome à l'adresse du R. P. Collin fut remise à ce dernier par le T. R. Père. « S. S. Léon XIII envoyait à notre premier novice sa paternelle bénédiction. » Et nos confrères de Rome se joignaient à nous tous pour adresser au R. Père premier assistant, leurs plus filiales félicitations.

---

## TÉMOIGNAGE EN FAVEUR DE NOS MISSIONS

### TÉMOIGNAGE EN FAVEUR DE NOS MISSIONS

Mgr Le Roy a fait, le 3 juin dernier, une conférence à la *Société de géographie* de Paris. Il a parlé de trois peuplades très intéressantes de la côte orientale d'Afrique, qu'il a récemment visitées avec Mgr de Courmont : les Watwa, les Massaï et les Wa-tchaga. Des projections à la lumière oxhydrique accompagnaient cette communication, qui a été écoutée avec une sympathique attention.

A la fin de la séance, le président, M. Cheysson, l'a remercié par ces paroles, que nous reproduisons ici, comme un précieux témoignage en faveur de notre Institut et de ses œuvres.

Le P. Le Roy nous a charmés ce soir par sa verve, son entrain et sa gaieté: il a parlé avec une sympathie très sincère de ces pauvres Noirs d'Afrique; mais ce qu'il n'a pas dit et ce que nous devons dire ici, c'est que la Congrégation du Saint-Esprit, à laquelle il appartient, a fondé dans l'Afrique Orientale des villages chrétiens aujourd'hui très prospères.

A ce sujet, nous pouvons prendre comme juge le gouverneur anglais sir Bartle Frère, qui, après les avoir visités, leur a rendu un hommage d'autant plus précieux qu'en général nous ne sommes pas gâtés sous ce rapport.

Les missionnaires sont là-bas les pionniers de la France; ils étendent son influence, ils la font connaître et aimer. Aussi leur en devons-nous une vive reconnaissance.

Le P. Le Roy nous a dit qu'il allait bientôt retourner auprès de ses confrères: la Société le prie de leur apporter l'expression de ses félicitations et de ses remerciements pour les grands services qu'ils rendent à notre pays ainsi que pour le dévouement dont ils font preuve envers le drapeau français. » (*Vifs applaudissements.*) — (Bull. de la Société de Géographie, 1892, n° 41, p. 279.)

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### CONGO FRANÇAIS

#### COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A LOANGO

JUIN 1890. — JUIN 1892

1. Epreuves. Décès: Pères, Frères, Sœurs. Maladie de Mgr Carrie. — 2. Ecole primaire. Apostolat de la prière. OEuvre des Sœurs. — 3. Petit séminaire. Séminaristes typographes. — 4. Premières communions et confirmations. — 5. Ordinations. Sermon du premier diacre indigène. — 6. Ministère à l'hôpital indigène et à l'hôpital des Européens. Mort édifiante d'un explorateur, M. Bigrel. — 7. Visites dans les villages. — 8. Visite de Mgr Carrie à Linzolo. L'OEuvre des filles. — 9. Villages chrétiens. — 10. Fêtes. Consécration du vicariat au Sacré-Cœur. — 11. Bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes. — 12. Première procession de la Fête-Dieu. — 13. Consécration dialoguée des enfants au Sacré-Cœur. Premier jeu d'artifice. Admiration des Noirs. — 14. Bénédiction d'une statue du Sacré-Cœur. — 15. Nouvelles constructions. — 16. Bienveillance de l'administration M. Cornu. Cultures latives. — 17. Réception de Mgr Augourd. — 18. Visites. Le commandant Tancrede et M. Ancel-Seitz. Le capitaine du *Talisman* et M. de Brazza. — 19. Nouvelle visite de M. de Brazza. M. Fraissinet. — 20. Expédition Maistre.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, notre communauté a été bien cruellement éprouvée par de fréquentes fièvres bilieuses

hématuriques. Cette terrible fièvre, qui règne ici à l'état endémique, nous a enlevé les chers et regrettés PP. Hivet et Giron, ainsi que le bon F. Pantaléon, dont le *Bulletin* a déjà donné les notices nécrologiques.

Les Sœurs ont eu, elles aussi, à payer leur tribut. Le 25 avril 1890, succombait l'excellente sœur Justine, après trois semaines de fièvre bilieuse hématurique. C'était la première victime parmi les religieuses de la Mission; et tout dernièrement, dans l'espace de quinze jours, nous avons perdu deux autres religieuses toutes jeunes encore, par suite d'accès de la même fièvre. L'une, Sœur Casimir, a succombé le 24 janvier 1892, et l'autre, Sœur Hélène, le 8 février suivant.

Mgr Carrie fut pris aussi, le jeudi 20 novembre 1890, d'une fièvre lente qui, pendant la nuit, prit un caractère alarmant. Se sentant assez mal, il fit appeler en toute hâte auprès de lui les PP. Giron, Gaétan et Levadoux, et demanda aussitôt à recevoir le saint Viatique et l'extrême-onction. Cependant, après une infusion d'*aiapana*, la réaction s'opéra en quelques instants. On lui administra ensuite une forte dose de quinine et se sentit mieux. On jugea alors à propos de différer l'administration des sacrements jusqu'au lendemain matin. Mais le surlendemain, vers deux heures du matin, on vint réveiller précipitamment les trois Pères qui avaient été appelés la nuit précédente. Monseigneur leur déclara qu'il se sentait très mal. Craignant, cette fois, un dénouement fatal, il nomma le P. Giron provicaire du Congo français et le chargea d'administrer le vicariat, s'il plaisait à Dieu de l'appeler à Lui, en attendant qu'il lui fût donné un remplaçant.

Dans cette situation extrême, un Père tourna ses regards vers le ciel et proposa à Sa Grandeur, pour obtenir sa guérison, de faire un vœu au Sacré-Cœur de Jésus et de lui promettre de faire donner, dans tout le vicariat, le salut du Très Saint-Sacrement, le premier vendredi de chaque mois, après avoir fait assister à la messe de sept heures tous les enfants. Monseigneur répondit qu'il accédait de grand cœur à ce qui lui était proposé. A partir de ce moment, nous constatâmes avec bonheur un mieux sensible dans l'état du cher malade. Amour donc et reconnaissance au Sacré-Cœur!

Néanmoins, le P. Giron écrivit au R. P. Campana et à l'excel-

lent docteur Lucan, pour leur faire part de l'état de Sa Grandeur. Le docteur nous envoya, courrier par courrier, quelques médicaments, entre autres le fameux *Pambotano*, antidote efficace contre les fièvres ataxiques qui, découvert hier, a déjà fait son tour du monde. D'ailleurs, les heureux résultats déjà obtenus par tous ceux qui l'ont employé en Amérique, en Europe et même en Afrique, montrent suffisamment son efficacité. Ce précieux médicament compléta la guérison de Monseigneur. Aussi, quand, le 26 novembre, nous le vîmes réapparaître au réfectoire, notre joie fut-elle au comble.

Fidèle à son vœu, Sa Grandeur ordonna que, à partir du 5 décembre 1890, tous les enfants de la Mission (garçons et filles) assistassent, le premier vendredi de chaque mois, à la messe de sept heures, suivie immédiatement du salut du Très-Saint-Sacrement, et que cette prescription fût religieusement observée dans toutes les stations du vicariat.

2. — L'école primaire a pour directeur, en ce moment, le P. Le Louët. Elle compte environ cent cinquante élèves, qui font de sensibles progrès en classe. Depuis que nous avons établi l'apostolat de la prière à Loango, les enfants, en général, nous donnent les plus grandes consolations. Les deux premiers degrés comprennent tous ceux qui, étant baptisés, n'ont pas encore fait leur première communion. Les séminaristes, les novices, les postulants Frères, ainsi que quelques enfants de l'école primaire, parmi les plus sages, composent le troisième degré. Ceux-ci font, tous les premiers vendredis du mois, la communion réparatrice à la messe qui se dit à sept heures du matin.

Malgré les cruelles épreuves qui ont également visité les Sœurs, l'œuvre des filles se développe. Les quatre-vingt-quinze enfants qui la composent en ce moment ont fait aussi de vastes plantations de patates, de maïs et de manioc. La Rév. Mère Saint-Charles est très contente de leurs bonnes dispositions et de l'attachement qu'elles témoignent aux religieuses.

3. — Nos séminaristes, grands et petits, sont animés d'excellentes dispositions. Depuis que l'apostolat de la prière et la communion réparatrice sont établis ici, nous avons également constaté parmi eux une plus grande piété. Nos deux diacres indigènes complètent et achèvent leurs études ecclésiastiques. A



la fin de cette année, ils seront ordonnés prêtres. Les cinq autres plus avancés parmi les petits séminaristes ont commencé depuis Pâques la philosophie.

A la fin des prochaines vacances, pour remplacer leurs devanciers, nous nous proposons de faire entrer au petit séminaire quelques autres enfants de l'école primaire, choisis parmi les plus sages, les plus dociles et les plus intelligents.

Nos jeunes typographes ont fait de rapides progrès. Outre le *Mémorial du vicariat*, petit recueil périodique comprenant les décrets et actes divers du Saint-Siège, etc., ils ont pu imprimer deux grammaires fotes, dont une abrégée par le P. Ussel, et l'autre, plus complète, par Mgr Carrie. Ils ont aussi imprimé deux catéchismes en langue fote : ceux de Loango et de Linzolo ; et le catéchisme français du vicariat. Une histoire sainte en langue indigène, ainsi que plusieurs cantiques, ont été également édités dans la même langue.

Du Gabon à Saint-Paul de Loanda, et même jusqu'à Mboma, nous recevons sans cesse de nombreuses demandes d'imprimés, de cartes de visite, sans parler des factures et bordereaux de l'administration coloniale et de MM. les négociants.

Tous nos visiteurs sont émerveillés de la belle impression des ouvrages de nos séminaristes typographes. Si ces messieurs ne les avaient vus à l'œuvre, leur composeur en main, ils n'auraient jamais cru, disent-ils, que de petits Noirs pussent exécuter de pareils travaux, eux que l'on jugeait incapables d'aucune culture intellectuelle.

4. — En avril 1890, nous avons le bonheur de voir s'approcher pour la première fois de la sainte Table, avec le plus grand recueillement et la plus tendre piété, 24 jeunes garçons et 10 petites filles. Le 25 mai suivant, Sa Grandeur confirmait 75 jeunes chrétiens et 25 jeunes filles. C'est la plus nombreuse confirmation que nous ayons vue à Loango.

En 1891, la première communion de nos enfants a été présidée par le R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo, venu de Landana pour assister à la réception de Mgr Augouard. Il a distribué le pain des élus à 20 jeunes garçons et à 8 jeunes filles de la Mission. Dans l'après-midi, c'est encore lui qui a présidé la belle et touchante cérémonie de la rénovation des vœux du baptême et de la consécration à la Sainte Vierge, et qui a clôturé

la journée par le salut solennel du Très Saint-Sacrement.

5. — Le 1<sup>er</sup> mars 1890, nous avons eu à Loango une cérémonie aussi touchante que nouvelle, tant pour nos enfants que pour la population. Mgr Carrie ordonna prêtre le P. Souza, diacre, de la Mission du Bas-Congo. Le cher P. Frankoual l'accompagnait. M. l'abbé Charles-Célestin Maonde, clerc indigène du Congo français, reçut aussi, le même jour, les quatre ordres mineurs. Notre modeste église était comble. Blancs et Noirs étaient accourus pour la circonstance.

Le samedi des Quatre-Temps de l'Avent, 22 décembre 1890, Monseigneur fit une autre ordination; il conféra les ordres mineurs à M. l'abbé Louis de Gourlet, de la Mission du Bas-Congo; et le sous-diaconat à M. l'abbé Charles-Célestin Maonde, de celle de Loango, tous deux clercs indigènes. Il était bien consolant de voir le premier indigène du Congo français faire ce que nous appelons le *grand pas* et se consacrer ainsi pour la vie au service du Seigneur.

Aux Quatre-Temps de l'Avent suivant, le samedi 19 décembre 1891, Monseigneur conféra le diaconat au P. Le Meillour et à M. l'abbé Charles Maonde, et le sous-diaconat à M. l'abbé Louis de Gourlet.

Le dimanche 10 janvier 1892, fête de l'Épiphanie, M. l'abbé Maonde exerça ses fonctions de diacre à la messe solennelle. Après le chant de l'évangile, il alla demander la bénédiction de Monseigneur, et, pour la première fois, nous entendîmes un enfant de l'Afrique rappeler à ses frères fiotes, dans leur propre langue, ce que Notre-Seigneur a fait pour eux, par l'entremise des missionnaires, qui quittent tout, parents, amis, pays, afin de leur montrer le chemin du ciel. Puis, avant de terminer, dans un insinuant appel à l'adresse des Européens présents à la messe, il excita leur générosité en faveur des malheureux Noirs esclaves.

Ce premier lévite indigène parle avec âme. Ses gestes sont faciles et naturels, son ton ferme et énergique. Les Noirs, qui comprenaient parfaitement son discours, étaient dans l'admiration. Nos enfants disaient après la messe : « Ah! s'il y avait beaucoup de prêtres indigènes pour prêcher aux Fiotes, dans leur langue, on les convertirait bientôt. »

Vers la fin de janvier dernier, M. le Vicaire général et admi-

Le directeur du diocèse d'Angola nous envoyait un de ses grands séminaristes, M. Alvès, pour recevoir les saints ordres. Le samedi des Quatre-Temps, il reçut, des mains de Mgr Carrie, le diaconat, ainsi que M. l'abbé Louis de Gourlet, de la Mission du Bas-Congo. Enfin, le 19 mars, fête de saint Joseph, Monseigneur conféra la prêtrise à M. Alvès. Le lundi 21, celui-ci nous quittait, avec le grand regret d'être obligé de repartir si tôt pour Saint-Paul de Loanda.

6. — Notre ancien hôpital, en bambous, pour les indigènes, incendié par l'imprudence d'un petit varioleux, a été remplacé par un autre plus coquet et plus solide, dont les parois et la toiture sont en tôle galvanisée. C'est un excellent moyen pour attirer les Noirs à la Mission. En soignant les plaies de leurs corps, nous pouvons plus facilement, avec la grâce de Dieu, gagner leurs âmes et leur ouvrir le chemin du ciel. Aussi, c'est avec bonheur que nous voyons les adultes et les enfants malades des villages païens, après avoir été soignés à notre hôpital, venir apprendre le catéchisme que M. l'abbé Maonde enseigne tous les jours à une heure en langue indigène.

Il y a, en outre, tous les jeudis, un grand catéchisme d'une heure un quart, fait par un Père à l'église pour tous les chrétiens. Indépendamment de cela, le Frère instituteur et plusieurs catéchistes indigènes sont chargés, chaque jour, de faire répéter aux enfants la lettre du catéchisme pendant une demi-heure.

Les Sœurs, de leur côté, en soignant avec dévouement les femmes malades des villages, font aussi beaucoup de bien à leurs âmes. Celles qui séjournent quelque temps dans leur hôpital finissent toujours par demander le baptême; elles nous laissent aussi facilement baptiser leurs enfants en bas âge, et leur ôtent elles-mêmes tous les hideux fétiches dont ces pauvres petits malheureux sont couverts.

De plus, une Sœur est chargée de faire, tous les jours, une demi-heure de catéchisme aux femmes adultes qui se préparent au baptême.

Bien que nous n'ayons pas un hôpital à la Mission, pour recevoir les Européens, nous sommes cependant très heureux de donner nos soins aux officiers malades, aux explorateurs fatigués, anémiés ou perclus qui viennent de l'intérieur, et même à des négociants qui mourraient faute de médicaments. C'est

pour nous une douce consolation, en soulageant leurs corps, d'arriver à leurs âmes.

Ainsi, sur la demande du docteur Garnier, nous donnions, le 18 juillet 1891, l'hospitalité à M. Bigrel, membre de l'expédition de M. Dybowsky. Il nous arrivait de la Londina atteint d'une tuberculose aiguë. Fils d'une excellente et pieuse famille de Quimper, M. Bigrel s'était enrôlé dans cette seconde expédition du lac Tchad. Ayant rencontré Mgr Augouard qui se rendait à Brazzaville, et, quelque temps après, Mgr Carrie qui se dirigeait sur Linzolo, il avait été profondément touché de leur bonté. Leurs bons offices et les soins qu'ils lui avaient donnés, tout cela lui avait sensiblement remué le cœur. Comme de jour en jour son état s'aggravait, nous lui parlâmes de recevoir les sacrements. De prime abord, il fut un peu dur à la détente; mais nous fîmes des neuvaines à Notre-Dame des Victoires et au Cœur sacré de Jésus. Quelques jours après, se ressouvenant de ses pieux parents et du beau jour de sa première communion, il demanda de lui-même à faire ses devoirs. A partir de ce moment, ce n'était plus le même homme, tant la grâce l'avait changé. Le 22 août, muni des derniers sacrements, il mourut dans les sentiments de la plus grande piété. Tous les Européens assistèrent, le lendemain, à la messe de *Requiem*, chantée pour le repos de son âme et à son enterrement.

7. — Notre personnel, toujours trop restreint, et en majeure partie fatigué, ne nous a pas permis de nous livrer aux courses apostoliques, autant que nous l'aurions désiré. Nous avons eu cependant la consolation, durant les années 1890 et 1891, de faire 130 baptêmes, et nous avons fait 7 mariages et enregistré 24 décès.

Depuis la mort du regretté P. Giron, c'est le P. Le Louët qui s'occupe du ministère extérieur, autant que le lui permet sa faible santé. Il est toujours accompagné d'un catéchiste indigène. Dans ses tournées, il a eu la consolation de baptiser 6 petits enfants, qui sont morts quelques heures après. D'autres fois, grâce aux soins donnés aux malades, il a pu instruire ou faire instruire, par son catéchiste, des adultes gravement malades, et il en a baptisé 5 quelque temps avant leur mort.

Les Pères qui sont professeurs profitent des jours de promenade pour faire un peu de ministère qui n'est pas sans fruits.

Notre sainte religion, en effet, est plus connue; la Mission plus aimée, et l'accès des missionnaires plus facile auprès des Noirs. Il y a beaucoup de bien à faire auprès de nos Loangos.

8. — On a vu, au *Bulletin* de Sette-Cama, que Mgr Carrie avait été faire une exploration dans la rivière de Sette-Cama, en février 1890. En 1891, il alla visiter la communauté de Linzolo. Après une absence de quarante-quatre jours, il nous arrivait le 14 août 1891 dans la matinée, ramenant avec lui le P. Sand, dont la santé bien fatiguée exigeait un prompt retour en Europe, et 15 petites filles de Linzolo, qui ont été réunies à celles des Sœurs de Loango, pour recevoir une éducation plus complète. Les religieuses ont été frappées de leur bonne tenue.

L'œuvre des filles de Linzolo a déjà donné une dizaine de mariages chrétiens. Il y reste encore 15 autres petites filles, très jeunes, qui n'ont pu faire le voyage de Loango. Cette œuvre a parfaitement réussi jusqu'à ce jour et promet beaucoup pour l'avenir. C'est un essai qu'on pourrait tenter dans les nouvelles stations, lorsqu'elles ne peuvent avoir des religieuses. Ces filles sont installées, dans un village chrétien, à dix minutes de la Mission. Leur installation se compose d'une simple case du pays, fermée à clef pendant la nuit. Elles sont sous la surveillance et la responsabilité d'une bonne chrétienne. Celle de Linzolo, douée d'une rare énergie, a parfaitement conduit sa petite œuvre. C'est, du reste, son honneur et son gagne-pain. Ces enfants suivent à peu près le règlement des garçons de la Mission. Tous les jours, la directrice fiote les conduit au catéchisme fait par l'un des Pères.

9. — Le village chrétien de Saint-Benoit, établi par le regretté P. Giron, est toujours l'objet de nos soins et de notre constante sollicitude. C'est de là, en effet, que sortira, si Dieu bénit nos efforts, une génération chrétienne plus capable de recevoir les dons inestimables de la grâce.

Ce village se compose, en ce moment, de dix familles chrétiennes. Le P. Dérouet leur fait le catéchisme deux fois par semaine. Nous sommes contents de ce petit troupeau, qui s'acquitte fidèlement de ses devoirs religieux; il s'augmentera prochainement par de nouveaux mariages qui se préparent.

Au mois de septembre 1891, notre Mission a fait l'acquisition d'un magnifique terrain au village de la Martinique, qui peut

mesurer environ 25 hectares. On le destine à devenir le deuxième village chrétien, pour l'œuvre dite du *Retour*, c'est-à-dire des brebis égarées, qui, après avoir fait de tristes expériences dans le monde et erré dans les factoreries et les maisons des Blancs, reviennent enfin au bercail. Nous avons placé cette œuvre sous le patronage de saint Joseph.

10. — Le 13 juin 1890, fête du Sacré-Cœur de Jésus et fête patronale de notre Mission, fut pour nos enfants et nos chrétiens une délicieuse journée. Le matin, à huit heures, il y eut messe solennelle et communion générale. Le soir, à cinq heures, au salut, Mgr Carrie, dans une pieuse et touchante allocution sur la dévotion au Sacré-Cœur, nous montra que Jésus devait régner dans nos cœurs, comme roi, et bientôt dans l'intérieur de l'Afrique, où tant d'âmes malheureuses gémissent encore captives sous la puissance de Satan.

Puis, Sa Grandeur renouvela la consécration de tout son vicariat au Sacré-Cœur. Nos jeunes familles chrétiennes, avec leurs bébés mollement assis sur la hanche de leur mère, firent aussi leur consécration à ce divin Cœur. Monseigneur lut ensuite une amende honorable et donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Aussitôt après le souper, les Pères, les Frères et les enfants se rendirent dans la cour du séminaire, où les séminaristes avaient préparé une jolie illumination, autour de la statue du Sacré-Cœur, placée au milieu de la véranda. Le tout avait été orné avec goût. Les séminaristes exécutèrent avec entrain et succès quelques chants en l'honneur du Sacré-Cœur en français, en latin et en fiote. Ensuite le P. Hivet, avec un accent d'indignité piété, lut une amende honorable très touchante et renouvela la consécration au Sacré-Cœur de nos chers séminaristes.

11. — Le 8 décembre 1890, fête de l'Immaculée-Conception, nous fûmes heureux de voir Monseigneur, parfaitement guéri, présider en habits pontificaux, assisté des PP. Giron et Levadoux, comme diacre et sous-diacre, la bénédiction d'une belle statue en fonte de Notre-Dame de Lourdes, haute de 1<sup>m</sup>.70, don généreux d'une pieuse demoiselle alsacienne.

Vers cinq heures de l'après-midi, les enfants des Sœurs et ceux de la Mission, les Frères et les Pères en surplis, bannières et oriflammes déployées, se rendaient, aux chants des litanies

de la Sainte Vierge, processionnellement, la croix en tête, devant la statue de Notre-Dame, érigée à l'entrée du vaste et magnifique potager des enfants, que le F. Jérémie cultive avec zèle.

La grande avenue des bananiers et les abords de la statue avaient été décorés et ornés avec soin : deux cordons de lanternes vénitiennes, aux couleurs variées en rehaussaient l'éclat. Au milieu de cet encadrement de lumière, notre bonne Mère du ciel apparaissait belle et majestueuse, sur le piédestal que ses chers enfants noirs lui avaient dressé. Après le chant du *Magnificat*, le regretté P. Sauner nous adressa une courte et pathétique allocution sur les grandeurs et les pouvoirs de la Vierge Immaculée. Puis, Monseigneur bénit solennellement la statue. La cérémonie terminée, nous retournâmes processionnellement à l'église, à la clarté des flambeaux et des lanternes vénitiennes portées par les enfants, en chantant avec entrain : *Ave, Ave, Ave Maria!*... Le salut solennel du Très Saint-Sacrement vint clore cette belle journée.

12. — Depuis la fondation de la Mission de Loango, nous avons pu, pour la première fois, le 31 mai 1891, faire la procession de la Fête-Dieu. Un magnifique reposoir, habilement orné et décoré par les soins des religieuses de Saint-Joseph et par M<sup>me</sup> Carrieu, femme du commissaire-trésorier de la colonie et excellente chrétienne, avait été dressé au pied du calvaire de Saint-Benoît. Sur le parcours, on admirait les arcs de triomphe artistement travaillés et ornés par les séminaristes et les enfants de l'école primaire, sous la direction du P. Le Louët.

A l'arrivée de la procession à Saint-Benoît, la petite cloche du village chrétien salua le Bon Pasteur Jésus, qui venait visiter ses habitants. Là, sur un magnifique reposoir, élevé de 5 mètres, étincelant de lumières et orné de fleurs variées et de verdure, le Très Saint Sacrement fut placé dans une splendide exposition, à la grande édification de la foule des indigènes qui n'avaient jamais vu encore une pareille cérémonie se dérouler sous leurs yeux.

Après le chant de quelques motets parfaitement exécutés par nos séminaristes, le *Tantum ergo* fut enlevé avec ensemble et précision. Au moment de la bénédiction, donnée par Mgr Carrieu, trois coups de canon, renforcés d'une vive fusillade, annoncèrent

à tous les habitants de Loango que le Dieu trois fois saint bénissait leurs personnes et leurs villages.

En rentrant à l'église, la procession passa à côté du noviciat des Frères indigènes, orné splendidement par eux. Les séminaristes avaient aussi préparé un joli petit autel, à l'angle de la maison dite le presbytère, où la statue du Sacré-Cœur dominait, entourée de fleurs et de candélabres fleurdelisés. Tous les instruments d'agriculture et d'horticulture, artistement disposés, formaient la haie du côté de notre verger et faisaient dans le tableau un effet ravissant. C'était pour la première fois que notre divin Sauveur bénissait les cours intérieures de notre communauté. Tout le monde s'est retiré heureux et édifié de cette belle cérémonie.

13. -- Le vendredi 5 juin 1891, nous célébrions, avec une solennité extraordinaire, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Depuis que Monseigneur avait reçu l'agrégation de tout son vicariat à l'apostolat de la prière, nous n'avions pas encore fait la consécration dialoguée des enfants de notre Mission. En l'absence de Sa Grandeur, le P. Giron célébra la messe solennelle avec diacre et sous-diacre. L'autel était richement orné et l'illumination brillante. Le Très Saint Sacrement étant exposé et voilé, le P. Giron fit une courte et chaleureuse allocution. La consécration dialoguée des enfants au Sacré-Cœur eut lieu ensuite. Le P. Giron lisait la partie du prêtre, et tous les enfants, portant sur leur poitrine l'image du divin Cœur, lui répondaient avec une foi vive. Rien de touchant comme cette cérémonie, clôturée par l'amende honorable et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Pendant la récréation du soir, il y eut une magnifique illumination autour de la statue du Sacré-Cœur, placée sur une estrade ornée de fleurs, de bannières et d'oriflammes. Les séminaristes exécutèrent, comme au salut, quelques beaux morceaux et, dans l'intervalle des chants, cinq forts coups de canon alternant avec une fusillade bien nourrie invitent au loin les habitants à invoquer le Sacré-Cœur de Jésus.

Les flammes de Bengale et les chandelles romaines excitèrent surtout des cris d'admiration. « Ah ! oh ! s'écriaient les enfants, qui n'avaient jamais vu un feu d'artifice, le Cœur de Jésus a changé la nuit en jour. Que c'est beau ! que c'est beau ! » Et les



païens, de leur côté, de frapper des mains et de dire : « Ah ! ah ! les blancs ! les blancs ! oh ! oh !... »

Ces lampions aux couleurs variées, ces lanternes vénitiennes, ces chants pieux, ce trône éclatant de lumière et orné de verdure et de fleurs, tout cela faisait vraiment un effet magique. Vers neuf heures, la cloche sonna la retraite et tout le monde se retira pieusement impressionné.

14. — La belle fête de Noël, célébrée en 1890 et 1891 avec toute la solennité des années précédentes, a été rehaussée la dernière fois par la bénédiction d'une statue du Sacré-Cœur. Après les vêpres pontificales, suivies immédiatement du salut du Très Saint-Sacrement, nous nous rendîmes processionnellement devant la grande et belle statue bronzée du Sacré-Cœur de Jésus, placée sur le faitage de la maison des Pères. Cette statue, de 2<sup>m</sup> 50 de haut, se voit de la rade et à plus d'une lieue de la Mission. Sur son piédestal, artistement travaillé et orné d'une bordure découpée en festons, on lit cette inscription : *Posuerunt me custodem.*

C'est là, au pied de cette statue élevée de 15 mètres au-dessus, de nos têtes, que le P. Le Meillour, encore diacre, prit pour la première fois la parole. Dans une pieuse allocution, il nous montra ce que le Cœur de Jésus a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui. Puis, Monseigneur, en habits pontificaux, fit la bénédiction. Plusieurs Européens et négociants assistaient à cette belle cérémonie. Après le souper, il y eut illumination et feu d'artifice.

15. — L'œuvre des enfants se développant chaque jour, nous avons été obligés de construire un nouveau bâtiment, couvert en tôle galvanisée, pour les besoins de cette œuvre. Commencé le 9 novembre 1891, il a été achevé le 2 décembre. Cette construction, qui mesure 26 mètres de long sur 6 de large, comprend la cuisine, les magasins de vivres, la procure, la lingerie, la pharmacie et l'infirmerie. La véranda couverte, de 3<sup>m</sup> 50 de large, qui est attenante au corps de bâtiment, sert à nos enfants de réfectoire et de salle de récréation quand il pleut. Ce mode de construction nous a permis de restreindre les dépenses et épargné la construction d'un autre bâtiment.

Comme l'ancienne procure de la Mission ne pouvait plus contenir les nombreux colis et ballots que nous recevons en dépôt

pour être expédiés à Brazzaville et à Linzolo, nous avons été obligés de construire aussi un nouveau local, qui nous servira de magasin et de procure. Les travaux, commencés le 12 septembre 1891, sous la direction du F. Vivien, s'achevaient le 21 octobre. Ce bâtiment mesure 22 mètres de long sur 8 de large, et comprend 3 magasins, 2 chambres et 2 parloirs, dont l'un est pour les Européens, et l'autre pour les Noirs; c'est là qu'on leur fait maintenant, tous les jours, le catéchisme.

16. — Nos relations avec les administrateurs et les autres fonctionnaires du gouvernement sont, Dieu merci, toujours excellentes. Malgré les idées du jour, ils nous rendent tous les services qu'il est en leur pouvoir. Même les protestants et les francs-maçons se montrent dévoués à l'égard de la Mission.

Ainsi, M. Pierre, directeur du jardin d'essai de Libreville, envoyé à Loango en mission spéciale, par M. le Commissaire général, nous apportait, en janvier 1891, 500 cocos, ajoutés à ceux que nos chers confrères du Gabon ont eu l'amabilité de nous envoyer. Le tout ayant parfaitement levé, nous avons pu faire de magnifiques rangées de cocotiers, qui bordent aujourd'hui les trois grandes avenues conduisant à l'entrée de la communauté. M. Pierre nous a également procuré une serre de plantes et d'arbres précieux de Cayenne et des Antilles, qui nous permet de compléter et d'embellir notre verger, commencé en 1887. C'est avec bonheur que Mgr Carrie a planté de ses propres mains l'abricotier d'Amérique, le canelien, le giroflier, des sapotilliers, des calebassiers, des manguiers greffés, des pommiers-cannelles, le cœur-de-bœuf, le grenadier, le litchi, le jacquier, la pomme-rose, le bananier-figue d'Amérique, le jambosier, etc. Nos successeurs en savoureront plus tard les fruits délicieux.

Profitant des bonnes et fortes pluies des jours précédents, dès le 2 novembre 1891, nos enfants, séminaristes et novices Frères, se sont mis de tout cœur et avec une grande activité aux plantations. En moins de trois jours, ils ont planté 100,000 pieds de manioc, semé des patates, du maïs et différentes espèces de haricots du pays, tels que zanguiers, chérococos et congos, ainsi que des arachides, dans la belle et fertile vallée de la Lubenda, autrefois marécageuse, mais qui, par suite des travaux de drai-

nage que nous y avons faits, a été transformée en vastes et magnifiques champs.

Espérons que toutes ces cultures, avec la grâce de Dieu, nous dédommageront des dépenses considérables de riz et de haricots que nous avons été obligés de faire venir, chaque mois, de Hambourg. Il faut l'avouer, un vilain côté de Loango, c'est d'être trop souvent menacé de la disette, par suite de la sécheresse et du peu de fertilité de ses plateaux.

M. Maxime Cornu, directeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, avec lequel nous sommes en rapport, nous envoie souvent, par colis postaux, des graines de plantes rares des Indes et des autres pays intertropicaux, qui ont bien réussi dans notre riante et fertile vallée. Déjà de magnifiques arbres à pain s'y dressent à côté de gigantesques et verdoyants avocatiers chargés de fruits, sans parler de notre vaste plantation de bananiers, que tous nos visiteurs appellent avec admiration une vraie *forêt de bananiers*.

17. — Le 13 avril 1891, vers dix heures et demie du matin, était signalé le paquebot-poste, *la ville de Maranhao*. Au même instant, tous nos enfants de s'écrier : « Mgr Augouard ! Mgr Augouard ! » Aussitôt nous commençâmes les préparatifs pour recevoir Sa Grandeur. Un arc de triomphe est dressé. Des pavillons du poste, obligeamment prêtés par M. Victor de Kerraoul, administrateur-intérimaire de Loango, sont plantés, avec des oriflammes et des banderoles, le long de la belle avenue qui conduit de la plage à la Mission.

Les PP. Campana, Giron et Levadou vont à bord chercher Sa Grandeur. Vers deux heures et demie, Mgr Augouard débarque. Au moment où il met pied à terre, il est accueilli par trois *vivats* chaleureux et une fusillade nourrie, dirigée par nos chrétiens du village de Saint-Benoît. Mgr Carrie, tous les Pères, les Frères, les enfants de la Mission, les filles des Sœurs et nos chrétiens accompagnent l'évêque de Sinita jusqu'à l'entrée de l'église, magnifiquement décorée, où les deux prélats revêtent leurs habits pontificaux, et les Pères leurs surplis. Les cloches et l'harmonium mêlent leurs joyeux accords. Puis, au chant du *Benedictus*, on pénètre dans la chapelle.

Le cantique terminé, Mgr Augouard monte à l'autel, et, dans une courte et vive allocution, il trouve d'affectueuses paroles

pour tous. Puis il se recommande aux prières de toute l'assistance pour obtenir la grâce de porter saintement le lourd fardeau de l'épiscopat. Il nous donna ensuite sa paternelle bénédiction et entonna le *Te Deum*. Le cher P. Faure et le F. Germain accompagnaient Sa Grandeur. Comme ils avaient apporté un grand nombre de colis, les enfants employèrent deux jours tant à les débarquer qu'à les transporter. C'est pourquoi ils ne purent lui présenter leurs hommages respectueux que le 13, à deux heures de l'après-midi. Dans sa réponse à leur compliment, Mgr Augouard leur fit un attrayant récit de tout ce qu'il avait vu et fait en France depuis son départ de Loango, ce qui les intéressa vivement.

Le dimanche 19 avril, fête du Patronage de Saint-Joseph, Sa Grandeur voulut bien officier pontificalement à la grand'messe. La quête anti-esclavagiste, prescrite par le Souverain Pontife et fixée en ce jour-là par Mgr Carrie, fut faite à cette messe. Tous les enfants de la Mission, garçons et filles, ont tenu à honneur de donner leur obole en prenant sur leurs bons points ou leurs petites économies. Les Européens présents à la messe ont aussi généreusement donné leurs offrandes. M. Addo, négociant noir d'Acra et protestant, qui n'avait pas d'argent en poche au moment de la quête, est venu dans l'après-midi nous apporter la somme de 50 francs. Le produit de cette quête, qui s'est élevé, pour le Loango, à 132 francs, a été envoyé à Rome avec le total de celle des autres stations du vicariat.

18. — Le 9 juin 1891, nous eûmes la visite du commandant de la *Ville-de-Maceïo*, M. Tancrede, et celle de M. Ancel-Seitz, riche manufacturier d'Épinal et bon catholique, recommandé par le T. R. Père. Il nous fit les offres les plus avantageuses pour les tissus et les marchandises que la Mission prendrait chez lui. Après avoir fait des acquisitions considérables de terrain à Loango et à Landana, M. Ancel a établi des maisons de commerce sur ces points de la côte. A Loango, c'est M. Le Corneur, ancien gérant de la maison Daumas et C<sup>e</sup>, qui régit ses affaires.

Le 10 août 1891, nous recevions également M. le capitaine de frégate Marquers, commandant du croiseur français le *Talisman*, accompagné de tous ses officiers. Deux heures après, M. de Brazza, commissaire général, venait aussi faire connaissance avec la Mission de Loango, qu'il n'avait pas encore vue

depuis qu'il était gouverneur du Congo français. Avec grande satisfaction, il visita notre imprimerie, la reliure, les classes et toutes les dépendances de notre établissement.

Il voulut surtout voir nos jardins potagers, dont il avait tant entendu parler à Libreville par MM. les officiers de marine, qui en avaient apporté d'immenses provisions de légumes frais pour leurs collègues en station au Gabon. En admirant les magnifiques choux quintals, les grosses têtes de Milan, les énormes tomates, les belles laitues de Batavia, les grosses aubergines violettes, les planches de poireaux, navets, petits pois, carottes, etc. M. de Brazza, se tournant vers le jardinier annamite qui le suivait, lui dit : « Les jardins de Loango sont splendides et les légumes superbes. Il faudrait en faire venir de pareils à Libreville. » Le pauvre Annamite, un peu ahuri, répondit modestement : « Oui, mon commandant, *mais ça terre là di Loango, i en a beaucoup bon pour chardinaze. C'est pas comme ça à Libreville.*

Pendant que M. de Brazza faisait sa tournée dans nos potagers, on réunit à la hâte, dans la grande classe de l'école primaire, les séminaristes, les novices et les postulants Frères, ainsi que tous les enfants. A sa grande surprise, quand M. le Commissaire général y entra, on le complimenta et les enfants exécutèrent quelques morceaux de chant qui lui plurent beaucoup. En nous remerciant, il recommanda aux enfants de toujours bien travailler, de parler le français et de se bien conduire. Trois *vivats* chaleureux saluèrent ces paroles si paternelles.

Quoique pressé d'aller voir l'établissement des Sœurs, M. de Brazza voulut entrer un instant au salon et accepta un petit rafraîchissement. Il témoigna alors aux Pères sa vive satisfaction pour les résultats obtenus, en si peu de temps, dans une Mission toute récente, et les encouragea à persévérer dans cette voie de progrès, qu'il était très heureux de constater *de visu*.

19. — Le 11 septembre 1891, M. le Commissaire général arrivait de nouveau à Loango, et, le dimanche 13, il venait en grande tenue faire une visite officielle à Monseigneur, qu'il avait bien regretté de n'avoir pas pu voir lors de son premier voyage. M. Valter, jeune Alsacien de vingt-deux ans, son secrétaire particulier, et M. Cholet, administrateur du Loango l'accompagnaient. Le mardi 15, il revenait, suivi d'une nombreuse cara-

vane de Noirs, pour apporter aux enfants les cadeaux qu'il leur avait promis pour faire une tombola. Inutile de dire leur joie.

Le 22 septembre, avant de quitter le Loango, M. le Commissaire général vint encore une fois présenter ses respects à Monseigneur; il lui remit en aumône 100 francs pour la Mission et 100 francs pour les Sœurs. Le lendemain, il prenait la route de Brazzaville avec cent cinquante porteurs, sans compter les laptots sénégalais. Nous avons appris depuis que M. Valter, le jeune secrétaire particulier de M. de Brazza, venait de mourir à Brazzaville.

M. Fraissinet, l'un des chefs de la Compagnie des paquebots de Marseille, est venu avec M. Carriez, commissaire du *Taygète*, visiter aussi notre Mission. Comme c'est le premier voyage qu'il faisait en Afrique, il a tenu à voir toutes les dépendances de notre établissement, ainsi que nos jardins potagers. Il a admiré tout ce que nous avons fait en si peu de temps et avec un personnel aussi réduit.

Quoique protestant, à ce qu'on dit, il a été d'une grande amabilité. Il a proposé à Monseigneur de se charger de nous fournir à bon compte tout ce dont nous pourrions avoir besoin à Marseille. On sait, d'ailleurs, que cette Compagnie nous a fait des réductions bien plus avantageuses, soit pour le transport des colis, soit pour les passagers, que celle des *Chargeurs-Réunis* du Havre.

20. — Vers la fin de février (1892), une nouvelle expédition française, ayant pour chef M. Maistre, débarquait à Loango : elle avait pour mission de renforcer celle de M. Dybowsky et de poursuivre le projet de M. Crampel pour atteindre le lac Tchad.

MM. Clozel, de Beahgle et Bonnel de Mézières, tous trois membres de cette expédition, nous ont demandé l'hospitalité pendant qu'ils organisaient leur caravane. Les deux premiers sont des administrateurs venant de l'Algérie. Le troisième, le plus jeune, M. Bonnel, est un petit cousin du R. P. Du Lac, ancien supérieur de la maison des Pères Jésuites de la rue Lhomond.

M. Clozel, qui avait eu l'honneur de voir à la Maison-Mère notre T. R. Père, ainsi que le R. P. Barillec, nous en parla avec grande vénération. Ces intrépides explorateurs portaient sur leur poitrine le scapulaire du Mont-Carmel et la médaille miraculeuse, afin de mettre sous la protection spéciale de la sainte Vierge

leur long et périlleux voyage. La veille de leur départ, ils nous ont fait les adieux les plus touchants et les plus affectueux. Ils ont, en particulier, adressé à Monseigneur leurs plus vifs remerciements pour tous les services que la Mission leur avait rendus.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE LINZOLO

JUILLET 1890. — JUILLET 1892

1. Personnel. Maladies. Retours en France. — 2. Ministère. Excursions dans les villages. Enfants recueillis. Baptême d'un chef. — 3. Premières communions. Fête de Noël. — 4. Extension de l'Œuvre. — 5. Visites. Mgr Carrie. Confirmation. Projet de fondation à Bouanza. Le P. Paris, etc. — 6. Européens en convalescence à Linzolo. M. Greshoff, bienfaiteur de la Mission.

1. — Les années 1890-1891 ont été bien cruelles pour le personnel de notre Mission. Le P. Schmitt, atteint d'abord d'une fièvre bilieuse hématurique puis d'anémie, se voit contraint de rentrer en France. Le 6 janvier 1891, il quitte Linzolo et se rend à la côte, en compagnie du R. P. Huberland, supérieur ecclésiastique du Congo belge. A Nemlao, un dangereux accès de fièvre bilieuse met sa vie en péril. Grâce aux remèdes énergiques du docteur Étienne, de l'État du Congo, et aux soins fraternels des PP. Campana et Callewaert, notre cher confrère échappe au danger. Le 22 avril, il s'embarque pour France sur la *Ville-de-Maceio*. Au Gabon, où le vapeur fait escale, le malade est repris d'un nouvel accès de la même fièvre, et à tel point que Mgr Le Berre, de vénérée mémoire, ne pouvait se décider à le laisser continuer son voyage. C'est aux bons soins du regretté F. Henri qu'il doit la santé.

Le P. Carrer, nouveau profès, destiné à remplacer le P. Schmitt à Linzolo, quitta Loango vers la fin de novembre 1890, avec le P. Sallaz et le F. Elie qui se rendaient à Brazzaville. Malheureusement, après cinq jours de marche, il se vit obligé de rebrousser chemin par suite de maladie. En attendant, le P. Sand et le F. Euphrase portaient seuls tout le poids des œuvres de Linzolo. Enfin, le 22 février 1891, nous arriva le cher P. Luec, de la communauté de Mayumba. Mais bientôt la maladie porta de nouveaux coups. En mai de la même année, le P. Sand fut à son tour pris d'un violent accès de fièvre

hématurique. Le docteur Lims, ministre protestant établi à Hinchawa, près Léopoldville, appelé en toute hâte à Linzolo, le soigna pendant huit jours. Il se montra plein de dévouement et de bonté; grâce au traitement énergique qu'il lui fit suivre, notre cher malade fut bientôt hors de danger. Parti de Loango pour l'Europe le 23 août 1891, il est rentré dans la Mission au mois de mai dernier, avec de nouvelles forces, et aussi avec des ressources précieuses recueillies par son zèle.

2. — Outre le ministère que nous avons à Linzolo, nous faisons de temps à autre des excursions lointaines qui durent parfois une quinzaine de jours. Un grand bien est réalisé dans ces courses apostoliques, car jamais on ne rentre à la Mission sans être accompagné de 4, 6 et jusqu'à 10 pauvres enfants, qu'on a eu le bonheur d'arracher à l'esclavage et à la mort. Nous faisons de plus quelques baptêmes et soignons de nombreux malades.

Nos relations avec les indigènes sont des meilleures; ils aiment à venir à la Mission et à s'y faire soigner, quand ils sont malades. La confiance qu'ils nous témoignent nous permet de nous introduire facilement chez eux, quand ils se trouvent en danger de mort.

En juin 1890, un des chefs les plus influents de la région tombe gravement malade. Le P. Schmitt va le voir, et l'invite à songer à son âme. Le brave homme accepte sans aucune résistance le ministère du Père, reçoit le baptême, et meurt quelques heures après, dans les meilleures dispositions.

3. — Le deuxième dimanche après Pâques, il y a, chaque année, grande fête à Saint-Joseph de Linzolo. En 1890, vingt-cinq néophytes s'approchèrent pour la première fois de la sainte Table. Pour donner plus d'éclat à la fête, le bon et regretté F. Schaffner vint tenir l'harmonium qui, sous ses doigts habiles, rendit des sons jusque-là inconnus de nos bons Noirs émerveillés. En 1891, les élus appelés à s'asseoir pour la première fois au banquet eucharistique étaient au nombre de vingt.

En 1890, grâce au concours du P. Sallaz, la messe de minuit put être célébrée avec diacre et sous-diacre. A onze heures trois quarts, arrivée des enfants portant des torches et chantant avec entrain : *J'entends là-bas dans la plaine...*, morceau que répétaient au loin les échos de nos montagnes. A la grand'



messe : *Minuit, chrétiens*, illumination de la crèche, effet merveilleux.

4. — Nos œuvres prennent de jour en jour de nouveaux développements. Le nombre de nos enfants est maintenant de cent trente. Nos villages chrétiens se peuplent peu à peu. En 1890, plusieurs nouveaux ménages sont allés y fixer leur demeure ; en 1891, encore cinq nouvelles familles chrétiennes.

5. — Parmi toutes les visites que nous avons reçues, celle qui nous a causé le plus de joie est celle de notre cher et vénéré Vicaire apostolique. Le 20 juillet 1891, Saint-Joseph de Linzolo avait la consolation de revoir, pour la troisième fois, Mgr Carrie. Dès le matin de ce jour, attendu avec impatience, tout le monde est sur pied pour guetter l'arrivée du prélat. Au village chrétien de Saint-Isidore, qu'il devait traverser pour arriver à la Mission, force fleurs, oriflammes, etc. Le chemin que doit suivre Monseigneur pour aller de ce village à la Mission est tout enguirlandé. Enfin, à l'entrée de la Communauté un magnifique arc de triomphe, avec cette inscription : *Benedictus qui venit in nomine Domini*.

Après s'être reposé de ses fatigues et avoir rendu visite à nos chrétiens, Mgr Carrie alla saluer Mgr Augouard et M. l'Administrateur de Brazzaville. Pendant ce temps, nous préparions nos chrétiens au sacrement de la Confirmation.

Le dimanche 30 juillet, au retour de Sa Grandeur, grande fête à Linzolo. Messe pontificale, la première célébrée dans le Haut-Congo. Pour rehausser l'éclat de la cérémonie, Mgr Augouard avait bien voulu nous envoyer les PP. Sallaz et Moreau, pour faire diacre et sous-diacre. Stupéfaction des Noirs à la vue des splendeurs des ornements. Ce qui excitait surtout leur admiration, c'était le beau chapeau de Monseigneur (la mitre), son grand bâton et sa soutane violette. Tous auraient bien voulu avoir un *nkoutou* (soutane) comme Sa Grandeur.

Monseigneur repartit pour la côte au commencement d'août, accompagné du P. Sand, dont la santé, minée par la fièvre, exigeait un prompt retour en France. En passant par Bouanza, il visita le pays et décida la fondation d'une future station en cet endroit. Ce projet est en voie de réalisation en ce moment.

Une autre visite, bien agréable aussi, a été celle du bon et cher P. Paris. Il revenait de l'Oubanghi, où seul il avait fait les

premières installations de la Mission, et se trouvait, par suite, exténué. Il passa trois semaines chez nous, afin de recouvrer assez de forces pour retourner à la côte et de là en France. Le voyant si faible, et craignant qu'un accident ne lui arrivât en chemin, on jugea opportun de le faire accompagner, par le P. Schmitt, jusqu'à Manianga, à huit jours de marche de Linzolo (*Via Boma*).

Les PP. Allaire, Remy, Sallaz et Moreau, de la Mission de l'Oubanghi, nous font le plaisir de nous visiter également, de temps en temps, dans notre solitude.

6. — Outre les visites de nos confrères, nous recevons aussi celles de M. l'Administrateur et de ses subordonnés. Tous ces Messieurs sont heureux de passer quelques jours dans notre chère Mission, vraie oasis au milieu de l'Afrique. Les Européens de Brazzaville viennent à peu près tous à Linzolo, quand ils sont sérieusement malades, ou quand ils relèvent de fièvre bilieuse-hématurique.

Mais ce qui apporte toujours une nouvelle joie à nos enfants, c'est de revoir notre insigne bienfaiteur, M. Greshoff, gérant en chef des factoreries hollandaises du Haut-Fleuve. On pourrait appeler ce bon Monsieur la providence de notre Mission. Quoique protestant, il ne laisse passer aucune occasion de nous être agréable. A toutes les fêtes, il procure à nos orphelins, ses chers protégés, quelques douceurs. Le cadeau est doublé le jour de la fête de l'Assomption, car il tient à ce qu'ils célèbrent avec une extrême joie le triomphe de leur Mère du ciel. Daigne la Sainte Vierge bénir ce cher bienfaiteur, et lui faire quitter l'erreur pour embrasser la vraie foi!

## NÉCROLOGIE

**Décès.** — Le P. Xavier Umbdenstock, profès des vœux de trois ans, est mort à Kassinga (Cimbébasie), le 18 avril 1892, dans sa 30<sup>e</sup> année, après 10 ans de vie religieuse et 2 ans 8 mois de profession, par suite de fièvre bilieuse hématurique;

Le P. Nicolas Grünenwald a été emporté par un accès de fièvre cérébrale, le 30 juin 1892, à la Basse-Terre, Guadeloupe,

dans sa 28<sup>e</sup> année, après 13 ans de vie religieuse et 3 ans 3 mois de profession ;

Le F. Edèse Ritter a été enlevé par suite d'abcès, à Mesnières, le 7 juillet 1892, dans sa 30<sup>e</sup> année, après 8 ans de vie religieuse et 5 ans 3 mois de profession.

---

## LE R. P. GUILMIN

PRÉFET APOSTOLIQUE DE MAYOTTE ET NOSSI-BÉ

DÉCÉDÉ A MAYOTTE, LE 7 DÉCEMBRE 1891

Le P. Guilmin naquit à Saint-Symphorien (Manche), le 1<sup>er</sup> janvier 1823. Voici sur son enfance quelques détails recueillis de sa bouche et transmis par le P. Ball.

Son père était un ancien capitaine ayant servi sous Napoléon I<sup>er</sup>. Comme il n'avait qu'un seul fils, il avait sur lui d'autres vues que celle de le consacrer à Dieu. Néanmoins la divine Providence ménagea les choses de façon à amener le père à consentir à tous les sacrifices.

Un jour que le curé de sa paroisse vint visiter l'école où l'on apprenait les premiers éléments, la personne qui se dévouait à ce rude labeur fit quelques plaintes sur le compte du *petit Jean* (1) et de l'un de ses camarades qui, par moments, préféreraient le plaisir d'aller dénicher les oiseaux à celui de se faire instruire. « Petit Jean, lui dit aussitôt le bon prêtre, tu diras à ta maman de venir chez moi au sortir de la messe. » Quelle pouvait bien être cette commission ? L'enfant, peu rassuré à cet égard, eut bien la tentation de n'en rien faire. Aussi ce fut avec une certaine anxiété qu'il vit venir l'instant du retour de sa mère : « Eh ! mon enfant, lui dit-elle aussitôt qu'elle fut rentrée, M. le Curé veut que tu ailles tenir compagnie à son neveu. Il vous fera la classe. Tâche d'être bien sage. Tu reviendras à l'heure des repas. » Quel ne fut pas le soulagement du pauvre petit Jean, qui s'attendait à de vertes réprimandes !

Au bout de quelques années, le bon curé proposa au père d'envoyer son fils au petit séminaire de Mortain, pour y compléter ses études. Le bon papa qui, maintes fois, pendant sa carrière militaire, avait regretté de n'avoir pas d'instruction, fut vite persuadé, d'autant plus que, ne voyant pas nécessairement le sacerdoce au bout du petit séminaire, il ne s'estimait pas encore condamné à perdre son fils.

(1) Il avait reçu au baptême les prénoms de Jean-René ; mais habituellement, on lui donnait simplement le nom de Jean.

Pendant que le petit Jean, comme on l'appelait toujours à la maison et au presbytère, était en troisième ou en seconde, un de ses condisciples eut la triste idée de semer dans son âme une tentation qui faillit l'éloigner pour jamais du sanctuaire. « Votre père, lui dit-il, ayant été capitaine, vous pourriez entrer facilement à Saint-Cyr. » Comme le jeune Guilmin venait, d'ailleurs, de lire l'histoire de Napoléon, il s'imaginait déjà parcourir l'Europe à la tête de vaillantes armées; et bien souvent, au lieu de songer à ses devoirs, il voyait flotter devant ses yeux le beau drapeau de la France.

Sa piété, cependant, l'avait fait choisir par ses condisciples comme préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Vers la fin de ses études, un prêtre du Saint-Esprit, en tournée de recrutement, vint au petit séminaire de Mortain. On lui permit de faire une conférence aux élèves. Le soir même de cet entretien, le jeune Guilmin alla le trouver, s'offrant à lui pour les œuvres difficiles. Mais quand son confesseur en entendit parler, il lui déclara que n'ayant pas été jusque-là instruit de cette détermination, il lui défendait d'y donner suite. Et les choses en restèrent là.

Quand il eut achevé ses études au petit séminaire, son père consentit sans résistance à ce qu'il entrât en philosophie. Il fut ordonné prêtre à Coutances, le 23 décembre 1848, et le bon vieillard (car son père était déjà avancé en âge) fut le membre de la famille qui partagea le plus le bonheur du jeune élu.

Pendant quelque temps, l'abbé Guilmin resta sans place. Habitué depuis longtemps au régime du séminaire, sa vie inactive lui fut un fardeau, et il demanda à rentrer au milieu des théologiens, au moins jusqu'à ce qu'il fût placé. Il suivit donc les cours. Une seule distraction pour lui à cette vie de séminaire fut son ministère dans une petite communauté des environs. Pendant ce temps, des réflexions lui remirent dans l'esprit ses premiers projets de vie apostolique dans les pays lointains. Il s'en ouvrit à son directeur; et celui-ci pensa aussitôt à l'œuvre naissante des missionnaires de Notre-Dame du Gard, dont il connaissait le fondateur. « Cette œuvre est admirable, ajouta ce bon prêtre, mais elle demande un grand esprit de sacrifice. »

Ce fut la lumière pour l'abbé Guilmin; et sa résolution d'y entrer fut prise à l'heure même. Restait à obtenir le consentement de son évêque, chose qui ne devait pas être facile, d'après les directeurs du séminaire. Le diocèse de Coutances avait alors à sa tête un prélat dont le nom est resté fameux pour son atta-

chement aux idées gallicanes : c'était Mgr Robiou. Il avait dit aux jeunes prêtres, le jour de l'ordination à laquelle avait participé le P. Guilmin : « Mes bons amis, nous sommes débordés par la cour de Rome; mais tenons bon, tenons bon. Je ne donnerai jamais la juridiction à un prêtre qui, là-dessus, ne suivrait pas mes opinions. »

L'un des vicaires généraux parla cependant du jeune abbé Guilmin à Monseigneur, qui demanda tout d'abord à le voir. Le salon épiscopal s'ouvrit pour le solliciteur, juste au moment où un prêtre de distinction s'y trouvait. Le prélat s'écria aussitôt qu'il vit le nouveau visiteur : « Voilà un jeune missionnaire; il part pour le Congo. » Et là-dessus, il l'embrassa chaleureusement. Quand on apprit au séminaire cette issue de sa demande, on lui conseilla de partir immédiatement, de crainte que Sa Grandeur ne revînt à d'autres sentiments.

Le soir même, l'abbé Guilmin devait prêcher au couvent des Ursulines de Mortain, où l'une de ses sœurs prenait part à la vêture. Son père et sa mère y assistaient. Après avoir parlé des avantages de la vie religieuse, le prédicateur ajouta : « Pour vous montrer, mes Sœurs, que ce que je vous dis est bien le fond de ma pensée, je vous annonce que je vais moi-même embrasser la vie religieuse. Je pars ce soir; et j'espère bientôt me sacrifier pour le salut des Noirs. » On s'imagine facilement l'impression que durent produire ces paroles sur ses parents, que rien n'avait préparés à cette nouvelle.

Quelques jours plus tard, l'abbé Guilmin entra à Notre-Dame du Gard (12 juin 1849), et il reconnut que, sans le savoir, il était venu dans la congrégation qui avait fait l'objet de ses premiers vœux. (Notes du P. Ball.)

Au noviciat, le P. Guilmin fut un modèle de régularité, de piété, de simplicité et d'humilité. Déjà il montrait ces qualités solides, cette générosité, cet esprit de pauvreté et d'abnégation, qui devaient en faire plus tard un religieux fervent et un véritable apôtre, ne vivant que pour la Congrégation, ne respirant que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il aimait beaucoup notre V. Père et s'efforçait de se remplir de son esprit.

Reçu profès à Notre-Dame du Gard, le 22 septembre 1850, il fut d'abord envoyé quelque temps à Bordeaux, puis à Cayenne, avec les PP. Thoulouse et Guyodo (1851). Là, outre la part qu'il

avait à remplir dans le ministère ordinaire, il fut spécialement chargé de l'école des Frères. Mais le P. Thoulouse, que le Vénérable Père avait choisi comme supérieur de la nouvelle communauté, ne tarda pas être atteint de la fièvre jaune, et il mourut après un séjour de six semaines dans la Mission qu'il venait de fonder, le jour même de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. (16 juillet 1851.) Le P. Guilmin fut désigné pour le remplacer comme supérieur.

Les difficultés de toutes sortes ne devaient pas lui manquer. A peine débarqués, une ligue s'était formée contre les trois missionnaires, et une pétition avait été faite pour demander leur rappel. On les accusait, et le P. Guilmin en particulier, de se « poser en protecteurs des Noirs, en amis de la petite propriété et en prédicateurs de la liberté ».

Le préfet apostolique, Mgr Dossat, se fit leur zélé défenseur. Dans des notes officielles envoyées au Ministère, il témoignait en ces termes, en faveur du P. Guilmin : « C'est un excellent prêtre ; il est plein de zèle et de dévouement. il fait tout le bien possible aux enfants de l'école des Frères. »

Malheureusement, tombé malade au bout de deux ans de lutte, épuisé de fatigue et miné par la fièvre, le cher Père dut rentrer en France (1853).

A son arrivée à Paris, il exerça pendant quelques mois la charge d'économe au séminaire colonial, puis il fut envoyé à Notre-Dame du Gard, pour faire la classe aux étudiants qui n'avaient point achevé leurs humanités. L'année suivante (1855), il les accompagna au collège de Gourin, fondé par M. l'abbé Maupied, dont on avait pris la direction vers la fin de 1854 ; il fut placé à la tête de la communauté naissante, inaugurée par le R. P. Collin.

On ne se ferait pas une idée aujourd'hui de ce qu'était alors cette maison de Gourin. Tout y laissait à désirer sous le rapport de l'installation matérielle (1).

Et cependant, les maîtres, qui n'avaient point alors un régime

(1) On peut s'imaginer son état de pénurie, en songeant que la modeste salle qui servait de chapelle avait un autel formé de planches grossièrement rabotées, et des chandeliers faits en branches de sureau recouvertes de ces feuilles métalliques avec lesquelles on enveloppe le chocolat. Le régime alimentaire était à l'avenant. On aurait peine à se faire une idée du menu ordinaire dans ces temps héroïques.

différent de celui de leurs élèves, ne manquaient pas de besogne. Il y avait là, outre les aspirants à la Congrégation et au séminaire des Colonies, au nombre d'une soixantaine, quatre-vingts élèves, depuis la classe préparatoire jusqu'à la philosophie inclusivement, « et pour tout ce monde, dit le P. Hubert, nous n'étions que dix professeurs, Pères et scolastiques. Aussi chacun cumulait-il plusieurs emplois ».

C'était le cas surtout pour le cher P. Guilmin, qui était, en même temps que professeur de seconde et de rhétorique, directeur de cette importante maison. Chaque jour, il enseignait successivement, le matin, de huit à onze heures, et le soir, de deux à cinq heures; il faisait, en outre, la conférence à nos jeunes étudiants, et prenait sur son sommeil pour sa correspondance avec la Maison-Mère.

Or, au milieu de ces occupations multiples, de ses souffrances physiques, qu'il ne pouvait dissimuler aux yeux de ceux qui vivaient avec lui, de mille difficultés inhérentes à une telle direction dans de telles conditions, le cher P. Guilmin était habituellement plein de gaieté et de bonne humeur. C'est lui qui eut à transférer l'œuvre de Gourin à Notre-Dame de Langonnet; il resta dans cette dernière communauté jusqu'en 1861. (Notes du P. Hubert.)

Envoyé ensuite à l'île Maurice, il fut d'abord placé à la paroisse de l'Immaculée-Conception, où il s'occupa d'une manière toute spéciale de l'œuvre des Noirs. C'était son œuvre de prédilection, il s'y dévoua avec le plus grand zèle. En 1866, au retour du P. Thevaux en France, il le remplaça, à la cathédrale, pour la même œuvre des Noirs. En 1869, il fut placé pendant deux mois à l'île Rodrigues, dans des circonstances où la position du prêtre était délicate et embarrassante vis-à-vis du gouvernement. Mais sa prudence et son esprit de conciliation triomphèrent de toutes les préventions. Il fut un des grands admirateurs du P. Laval, et nous devons à ses souvenirs de précieux renseignements sur l'apôtre de Maurice. (*Bull.*, t. VI, p. 497.) Puis, il devint supérieur du collège de Port-Louis, que l'on avait fondé peu auparavant. Mais ce poste, qu'il accepta par obéissance, comme il l'avait fait quand on l'avait envoyé à Gourin, n'était guère conforme à ses attrait. Ce que le cher Père recherchait, c'était une vie humble, cachée et tout entière au service des âmes les plus

délaissées. La lettre suivante, qu'il écrivait alors au T. R. Père, nous fait voir ses admirables sentiments sous ce rapport :

Depuis la fin de l'année dernière, je me suis déchargé des différentes fonctions que je remplissais dans la maison. Je viens d'être relevé officiellement de la dernière, que je conservais nominativement, celle de préfet des études. Ma présence au collège n'a donc plus de raison d'être.

Aussi, mon T. R. Père, je viens vous prier humblement de me rappeler, pour me mettre dans le ministère auprès des pauvres. Que si vous me laissez à Maurice, je vous prie de m'envoyer à Sainte-Croix, parce que c'est un endroit où il n'y a à peu près que des pauvres.

Dans toute hypothèse, s'il vous plaisait de me laisser à Maurice, je vous prierais très instamment de ne pas me nommer assistant de la vice-province, comme vous le propose le R. P. Duboin, mais de me laisser travailler dans un petit coin, avec un supérieur auquel j'aie à obéir, mais que je n'aie aucune charge dans la Congrégation. (Lettre du 5 avril 1879.)

Cependant, revenu malade de Maurice, en 1881, le P. Guilmin fut peu après nommé supérieur du collège de Langogne, dont il conserva la direction jusqu'à notre départ de cette maison, en 1883. Outre la charge de supérieur, ce bon Père avait les confessions des religieuses du couvent, de l'hospice et des gardes-malades. Son zèle et sa piété le firent vivement regretter. (*Bulletin*, t. XIII, p. 441.)

Vu l'état de fatigue du P. Guilmin, le T. R. Père avait eu d'abord la pensée de le garder alors à la Maison-Mère, pour y finir paisiblement ses jours. Mais le zélé missionnaire ne pouvait se résoudre à demeurer inactif. Aussi quand, à la mort du P. Scheuermann, en 1884, on lui proposa d'aller le remplacer à Mayotte, accepta-t-il avec joie, malgré tout ce que ce poste pouvait avoir de difficile et de pénible. Il fut donc nommé préfet apostolique des îles Mayotte et Nossi-Bé, et là, comme partout, le cher Père continua à se dépenser tout entier au service des âmes.

Dans cette nouvelle position, il trouvait largement de quoi satisfaire son esprit de renoncement et de sacrifice ainsi que son amour de la solitude et de la pauvreté.

Le bon Père était surtout un parfait modèle dans l'observation



de cette dernière vertu. Doué naturellement d'un grand esprit d'économie, il veillait à ce qu'il ne se fit aucune dépense inutile. Sachant, par l'expérience qu'il avait acquise dans la direction des maisons de formation, combien elles sont importantes pour l'avenir de l'Institut, mais aussi quelles grandes dépenses elles occasionnent à la Maison-Mère, il s'attachait à lui venir en aide; et malgré ses modiques ressources, il savait trouver le moyen de lui envoyer chaque année d'importants secours, prélevés sur ce qu'il regardait comme son superflu, mais qui, en réalité, étaient le fruit de son industrieuse économie.

Dans ces petites colonies, on est facilement exposé à des difficultés avec les autorités locales, avec lesquelles on se trouve constamment en contact, et qui se montrent parfois peu favorables, pour ne pas dire hostiles. A Mayotte, particulièrement, il y avait eu jusque-là bien des luttes à soutenir. Le P. Guilmin, par sa discrétion, sa prudence et son esprit de modération, sut éviter toute difficulté avec MM. Ferriez, Gerville-Réache et Papinaud, successivement chargés de l'administration de Mayotte, pendant qu'il en était le supérieur ecclésiastique. Il se bornait, du reste, avec les chefs d'administration et de service, aux seuls rapports de convenance et de nécessité, tout en leur témoignant, à l'occasion, la déférence voulue.

Rentré en France, au mois de juillet 1887, pour y remettre sa santé bien fatiguée, le R. P. Guilmin repartit avec empressement pour sa chère Mission, au mois d'octobre suivant. A un vétéran comme lui, il convenait de mourir sur le champ de bataille où il avait désiré combattre.

A cette occasion, Mgr Le Roy rapporte de lui le trait suivant. Durant son dernier séjour en France, il serait allé volontiers passer quelques jours dans son beau pays de Normandie, qu'il n'avait pas revu depuis dix-sept ans. « Mais j'attends, confiait-il un jour à son compatriote, que le T. R. Père me le dise; pour moi, je n'en ferai pas la demande. » Le T. R. Père n'y pensa pas sans doute, et le Père, religieux aussi renoncé que zélé missionnaire, s'embarqua pour Mayotte sans espoir de retour, et sans avoir eu la consolation de revoir le sol natal ni ses chers parents.

Voici ce qu'écrivait le P. Houdé, à l'occasion de sa mort.

Le 7 décembre, à 9 heures du soir, le R. P. Guilmin, notre cher

et vénérable supérieur et préfet apostolique, a rendu son âme à Dieu. Sans doute, la Sainte Vierge a voulu qu'il entrât au ciel le jour de sa belle fête de l'Immaculée Conception. Sa mort a été la mort du juste, la mort d'un saint. Le cher P. Ball, qui, depuis deux ans, se trouve à Dzaoudzi pour la construction du presbytère et qui a été presque continuellement auprès de lui pendant sa maladie, donnera des détails sur ses derniers moments.

Quelques mots seulement, qui montreront quelle basse opinion il avait de lui-même. Après une vie de travail, d'abnégation et de souffrances de tout genre, le R. P. Guilmin se croyait réellement un serviteur inutile. Le 29 novembre, après les offices faits à Mamoutzou, je me rendis avec les grands enfants de la Mission à Dzaoudzi, pour visiter notre cher malade; je lui parlai de la sainte communion, de la communion spirituelle, il me répondit :

« Je suis comme une roche : depuis un mois je ne fais pas de prière (Il avait fallu lui défendre de dire son bréviaire). — Quelle belle occasion de faire des actes d'humilité et de dire au bon Dieu . je suis devant vous comme une bête de somme. — Oui, c'est facile à dire. Si on le pensait seulement ! » Quelques jours avant sa mort, il me disait : « C'est fini, mon cher, je vais mourir; mais toute ma vie, ajoutait-il dans un profond sentiment d'humilité, je n'ai été qu'un mauvais prêtre, etc. »

Que de traits édifiants il y aurait encore à citer !

Dans ses entretiens toujours paternels et simples, il avait toujours un mot pour le bon Dieu. Je n'oublierai jamais ce qu'il me dit un jour, en parlant des romans. « Je n'aime pas les romans, même les meilleurs ne sont pas à lire. On y perd le goût d'un travail sérieux; la foi et la piété s'en vont peu à peu. Voici ce qui m'est arrivé, quand j'enseignais la rhétorique à Langonnet. Je crus de mon devoir de parcourir les œuvres de Chateaubriand et entre autres les *Natchez*, afin de pouvoir par moi-même me former un jugement sur ces ouvrages. Je priais le bon Dieu et la Sainte Vierge, pendant le saint Sacrifice de la messe, lorsque je sentis sur ma poitrine un coup, comme s'il m'avait été donné par une main invisible, mais un coup réel et physique et une voix me dit : Ne lis pas cela. » (Lettre du 26 déc. 1891.)

Voici maintenant la lettre du P. Ball sur les derniers moments du cher défunt.

Dès la première visite que fit le docteur à notre cher malade, après son retour de Nossi-Bé, où il était allé donner la confirmation, nous fûmes clairement avertis qu'il n'y avait plus d'espoir de gué-

raison. Les poumons étaient dans un état déplorable; ce qui n'est pas surprenant, quand on sait que, depuis de longues années, il souffrait d'un fort catarrhe, interrompu seulement par quelques journées de repos.

Pendant les quelques semaines qu'il a plu à Dieu de le soumettre encore à la souffrance, notre bon Père a été d'une patience admirable. Jamais une plainte contre la douleur... Un jour qu'il était un peu mieux, il me dit : « Quelle vie que la mienne! Point de bréviaire, point de prières; je suis même incapable d'avoir une pensée. » Je le consolai de mon mieux, il me remercia bien sincèrement.

Cependant le pauvre Père baissait de jour en jour. Dans la nuit du 7 décembre, l'enfant qui le veillait vint me chercher. A mon arrivée, le cher malade me demanda l'heure : « Une heure du matin, mon Père, lui répondis-je. — Elle ne tourne donc pas cette horloge, reprit-il. » Nous étions à la veille de l'Immaculée Conception. Et notre cher Père Supérieur, qui avait une tendre dévotion envers la Vierge immaculée, aurait désiré mourir le jour de sa fête.

Après ma messe, je fus bien convaincu que si le bon Père devait passer la journée, il achèverait cette belle fête au ciel. Je lui dis donc : « Mon Père, je crois que la Sainte Vierge vous veut au ciel pour la fête de son Immaculée Conception. Je vous trouve bien fatigué aujourd'hui. — Tant mieux, tant mieux, reprit-il. — Voulez-vous vous confesser encore? Je vais vous donner l'absolution. Et aux premières vêpres de l'Immaculée-Conception, je vous apporterai le bon Dieu. »

Il accepta avec bonheur et se confessa d'une manière si émouvante que j'eus de la peine à prononcer la formule d'absolution.

Vers une heure un quart du matin, voyant que le cher Père reposait, je fis rapidement la visite des malades de l'hôpital. Quand je revins, je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Tout fut disposé et, un instant après, il recevait le saint Viatique pour la dernière fois... J'eus à me rendre ensuite au confessionnal, à cause de la fête du lendemain. A cinq heures et demie, j'étais de retour. En me voyant, il me montra la fenêtre : « Ouvrez-la, me dit-il, il n'y a pas d'air. » Sitôt que je l'eus fait, je vis ses yeux se retourner. Un enfant alla prévenir aussitôt les Sœurs, qui avaient demandé la faveur d'assister à ses derniers moments. Elles vinrent donc prier auprès du mourant, tandis que je récitais les prières des agonisants. Pendant ces prières, le cher malade revint un peu à lui et répéta deux fois : Jésus, Marie, Joseph! Il essaya encore de répéter ces noms bénis, bien que sa langue et ses lèvres fussent incapables de les articuler distinctement. Au bout de quelques minutes, sa poitrine se

souleva; mais, toutes les forces ayant disparu, l'expectoration s'arrêta dans la gorge, et notre bon P<sup>r</sup> Supérieur rendit le dernier soupir. Sa figure était sereine, il semblait vraiment s'être endormi d'un sommeil paisible, du sommeil des justes. Il était neuf heures du soir, le 7 décembre; vingt-quatre jours seulement manquaient à sa soixante-dixième année.

A cause des fortes chaleurs d'ici, il nous fallut faire l'enterrement le 8 septembre, dans l'après-midi. Nous lui fîmes des funérailles aussi solennelles que possible. M. le gouverneur et tous les fonctionnaires y assistèrent. Sur le quai de Dzaoudzi, avant de mettre la bière dans le canot qui devait transporter le corps à Mamoutzou, M. le gouverneur me demanda la permission de lui dire un adieu. En peu de mots, il fit l'éloge des grandes vertus de notre cher et regretté préfet apostolique. Un prêtre n'eût pas tenu un langage plus chrétien et plus catholique. (Lettre du 31 décembre 1891.)

---

### LE F. MARIE-AUGUSTIN LEMERLLE

DÉCÉDÉ A SAINT-MICHEL, LE 20 MARS 1892.

(Résumé d'une notice faite par le P. Guyot.)

Né à Frossays, dans la Loire-Inférieure, le 18 octobre 1818, d'une pieuse famille de cultivateurs, Augustin-Joseph Lemerlle eut le bonheur de recevoir au foyer paternel une solide éducation chrétienne, qui en fit un enfant pieux et docile, un jeune homme modèle et un militaire sans reproche. Pendant son service, à Paris, il aimait à aller souvent épancher son cœur aux pieds de Notre-Dame des Victoires. M. de Galitzin, prince russe, exilé de sa patrie, unissant à sa piété envers Marie un grand zèle pour le bien des soldats, ne tarda pas à remarquer l'assiduité du pieux militaire aux réunions de l'Archiconfrérie. De cette piété envers Marie naquirent, entre l'illustre prince et le simple soldat, des relations intimes qui ne devaient cesser qu'à la mort.

Vers cette époque, M. du Clézieux, le créateur de Saint-Ilan, venait, par des écrits pleins de chaleur, d'appeler, sur sa fondation, l'attention de la haute société parisienne. Ils y attirèrent le prince protecteur et son protégé : le premier, pour aider l'œuvre naissante d'une part de sa fortune; et le second, pour lui consacrer à jamais tout son cœur et toutes ses forces.

Pour assurer l'avenir de l'œuvre naissante, le zélé fondateur comprit la nécessité d'en confier la direction à un institut religieux. Dans ce but, il n'hésita pas, d'accord avec son évêque, à lier par des engagements religieux le faisceau d'hommes dévoués qui s'offrit à lui pour se faire ses auxiliaires.

Sa Grandeur Mgr Lemée ayant bien voulu bénir la nouvelle famille religieuse et la consacrer à Dieu, la plaça sous le patronage de saint Léon, jeune martyr de quinze ans, dont les reliques venaient d'arriver des catacombes de Rome. La petite communauté des Léonistes étant ainsi constituée, l'unanimité des suffrages éleva au premier rang, avec le titre de Prieur, le F. Augustin, que désignaient, d'ailleurs, à cette fonction les précieuses qualités de son cœur, ses aptitudes à toutes choses et la droiture de son esprit.

Qui pourrait dire ce que l'œuvre de Saint-Ilan a coûté de soucis et de fatigues au cher F. Augustin? Sa modestie l'aurait caché, si des témoins oculaires n'avaient dévoilé les précieuses qualités du cher Frère Prieur, qui savait, dit-on, admirablement se débrouiller dans les circonstances difficiles, se faisant, tour à tour, surveillant, professeur, catéchiste, lingeur, cuisinier, architecte, maçon, charpentier, forgeron, etc. « Pour se tirer d'affaire, disait-il, il n'y a souvent qu'à le vouloir. »

Par suite de diverses circonstances, que nous n'avons pas à détailler ici, l'institut des Frères Léonistes de Saint-Ilan, après treize ans d'une existence traversée par bien des épreuves, dut chercher au dehors une vie nouvelle. Ce fut alors que la Providence amena sa fusion avec notre Congrégation. (8 septembre 1855.) A partir de ce jour, l'œuvre de M. du Clézieux grandira de toute la force qu'elle puisera dans le sein de sa Mère d'adoption, à laquelle en retour elle fournira d'excellents Frères missionnaires et les premiers fondateurs de la belle œuvre agricole de Notre-Dame de Langonnet.

L'ancien Prieur, connu depuis sous le nom de F. Marie-Augustin, se met humblement, pendant six mois, au rang des novices de notre Institut; puis il y fait, avec bonheur, sa profession, comme simple religieux, le 2 février 1856, et trois ans après ses vœux perpétuels. Il va nous dire, lui-même, avec quels sentiments il avait accepté ce changement de vie.

Mon Très Rév. Père, écrivait-il au Très Rév. P. Schwinden-

hammer, le 4 janvier 1857, je n'ai pas encore eu le bonheur de m'entretenir avec vous, depuis que vous avez bien voulu prendre l'œuvre de Saint-Ilan sous votre protection. Je ne sais comment vous témoigner toute la reconnaissance que nous vous devons pour un tel bienfait. Je bénis la divine Providence qui a bien voulu permettre cette heureuse adoption. Je ne trouve pas assez d'expressions pour vous dire combien je suis content de tout ce qui s'est fait à l'égard de Saint-Ilan, tant pour les Frères que pour cette belle œuvre, qui allait périr...

Je puis vous dire avec naïveté que je me trouve heureux dans ma nouvelle position. J'ai renouvelé mes engagements avec bonheur, osant espérer que le bon Jésus me donnera des forces pour accomplir sa sainte volonté. J'ai beaucoup à combattre mon caractère trop vif, et je crois que très souvent j'agis d'une façon trop naturelle, malgré mon désir de ne rien faire que pour le bon Dieu tout seul...

Ce fut le 13 mai 1856 qu'arriva, à la ferme de Kerlorois, la première escouade d'enfants, au nombre de 7, sous la conduite du F. Marie-Augustin. C'est là, dans un grenier mal éclairé, qu'il commença, sous la direction du P. Guyot, l'œuvre intéressante de Saint-Michel, transférée plus tard près de l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet, et appelée à devenir en quelques années l'une des plus belles colonies agricoles de France.

Ceux qui ont vu à l'œuvre le bon F. Marie-Augustin peuvent seuls juger de tout ce qu'il lui fallut de prévoyance, de persévérance, d'activité et de prudence, pendant une longue période de trente-six années, pour mener de front, et avec un égal succès, la direction des travaux agricoles, sur un vaste terrain de plus de 300 hectares, conquis en grande partie par de pénibles défrichements, et, avec cela, la direction disciplinaire de 4 à 500 jeunes détenus, peu enclins, on le sait, à supporter le joug de l'autorité. Ce Frère était, en effet, tout à la fois chef de famille des enfants et le premier chef de cultures de l'établissement. Grâce à ses excellentes qualités naturelles, soutenues et sanctifiées par ses vertus religieuses, il s'acquittait de cette double tâche avec tant d'aisance qu'il paraissait être là comme dans son élément. Aux rudes labeurs du jour, il aimait à joindre les fonctions d'instituteur, de catéchiste, de chantre, et même de conférencier. Oui, de conférencier, et l'on ne saurait croire avec quelle facilité de sa part et quel profit pour les enfants il s'acquittait de cette tâche des grands hommes.

Fidèle, pour ne pas dire scrupuleux observateur de la règle, jamais il n'entreprenait rien de nouveau sans en référer à qui de droit. D'ailleurs, sa docilité aux décisions de ses supérieurs n'avait d'égale que le respect qu'il n'a jamais cessé de leur témoigner, rendant ainsi les rapports mutuels aussi faciles et aussi affectueux qu'il était possible de le désirer.

Il en était de même, du reste, de ses relations avec les nombreux Frères, chargés sous ses ordres d'exécuter les travaux et de conduire les enfants. Toujours maître de lui-même, comme il convient à celui qui a charge de diriger les autres, et d'humeur toujours égale, notre cher Frère savait admirablement allier les devoirs de l'autorité avec une douce fermeté, faisant à propos à la conciliation les sacrifices que commande la charité. Ses aimables qualités lui gagnaient facilement l'estime, la confiance et l'affection de tous ses confrères. D'ailleurs, son ascendant naturel lui donnait une autorité si incontestable, qu'il n'a jamais rencontré parmi eux d'adversaires ni d'envieux.

Mais c'est peut-être dans ses relations avec les enfants que les qualités du cher Frère ont brillé avec le plus d'éclat. Quelle patience, quelle prudence, quelle fermeté, quelle charité! Gouverner une colonie nombreuse n'est pas une fonction facile et commode. Et cependant le F. Marie-Augustin s'en est acquitté à souhait, pendant sa longue carrière. Faut-il s'étonner dès lors qu'il ait exercé un si puissant empire sur les enfants? « Le F. Marie-Augustin, disaient-ils, est parfois sévère, mais il est juste. » C'est que, en effet, il savait si bien se posséder, être bon sans faiblesse, sévère sans aspérité, que, dans l'application même des peines disciplinaires, il gardait toujours le calme et la dignité, qui sont le vrai cachet d'une autorité supérieure. Aussi son ascendant était tel qu'une parole, un signe, un regard, suffisait souvent pour ramener à l'ordre les plus récalcitrants. Il possédait surtout à un degré remarquable le talent d'exciter les enfants au travail par un entrain dégagé, son air gai et, au besoin, par une parole joviale.

Le bon Dieu avait largement doté ce bon Frère de qualités vraiment remarquables; mais il les avait cachées à ses propres yeux par la plus belle entre toutes: une sincère humilité. Jamais il ne parlait de lui-même; jamais il n'a fait un pas ni dit une parole pour attirer sur lui l'attention. Aussi aimons-nous à

croire que tant de vertus si longuement et si religieusement pratiquées lui auront obtenu une belle récompense.

Voici la lettre du P. Juillard, faisant part de sa maladie et de ses derniers moments.

C'est le cœur bien gros que je vous écris ce soir. Notre bon F. Marie-Augustin, après trois jours de maladie (congestion cérébrale), vient de rendre sa belle âme au bon Dieu, vers cinq heures du soir (20 mars). Je ne puis me faire à l'idée que je ne l'aurai plus là près de moi : c'est une perte irréparable pour Saint-Michel.

Le 15 mars, il se sentit pris d'un violent mal de tête et, ne pouvant plus suivre les travaux, il se mit au lit pour ne plus se relever.... Le 19, fête de saint Joseph, le docteur vint le voir pour la seconde fois et ne nous laissa plus d'espoir de le sauver : c'était une hémorragie cérébrale. J'allai aussitôt l'engager à se préparer à la mort. Il était plein d'admirables sentiments de foi et de résignation, et c'est dans ces dispositions qu'il reçut les derniers sacrements, en présence des Pères et des Frères. Ce ne fut cependant que le lendemain dimanche (20 mars), qu'il s'éteignit doucement. Il est tombé sur la brèche comme un vaillant soldat.

Saint-Michel perd en lui son premier fondateur, un modèle de dévouement, d'esprit de sacrifice, de piété et de générosité.

Pendant deux jours, nos enfants, profondément attristés, ne se livraient plus à leurs jeux ordinaires. Tous sentaient qu'ils venaient de perdre le meilleur des pères.

Ses obsèques ont été dignes du fondateur de Saint-Michel. Tout le grand scolasticat est venu chercher le corps de notre cher Frère. La musique instrumentale, les tambours voilés de crêpe ont fait entendre au loin leurs sons les plus lugubres. Bon nombre de laïques, amis du défunt, se sont joints à nous pour l'accompagner à sa dernière demeure, au cimetière de l'abbaye. (Lettres du 20 mars et 25 avril 1892.)

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 10 juillet, le P. Messenger et le F. Sotère, de la Sénégamie ; le P. Le Louet, du Congo français ; le F. Aubert, du Gabon ;

Le 15, le P. Breiner, du Bas-Congo ;

Le 20, le P. Folie et les FF. Phébus et Ronan, de Saint-Pierre et Miquelon ;



Le 23, le P. Hostier, de la Martinique, et le P. Allgeyer, de la Trinidad;

Le 24, le P. Murphy, de Pittsburg;

Le 25, le P. Girard, supérieur de la Guadeloupe.

**Mutations.** — Sont partis de la Guyane, le 3 juin, le P. Friederich pour Lima, et le P. Moysan pour la Martinique.

**Maison-Mère.** — Sur les vives instances des Pères de Castelnaudary, le T. R. Père est parti de Paris, le 17 juillet, pour aller visiter cet établissement, et y présider la distribution des prix le 20 juillet. Il doit revenir par les communautés de la Savoie et par celle de Saint-Nicolas de Droguens, qu'il n'a pas encore vue, et où différentes questions à traiter réclament sa présence. Il est accompagné du P. Lancel.

L'année scolaire s'est terminée, comme d'habitude, au grand scolasticat de Chevilly, par une nombreuse ordination, faite par Mgr Duboin, le dimanche 17 juillet. Elle comprenait 4 tonsurés, 6 minorés, 4 sous-diacres, 27 diacres et 5 prêtres, dont 2 du noviciat, 1 du séminaire colonial, et un ancien élève de nos Pères de Para, qui vient de terminer son séminaire à Saint-Sulpice.

**Bas-Congo.** — La station de Nemlao, de même que celle de Boma, ayant dû être cédée aux missionnaires belges, le personnel de cette communauté s'est transporté à Cabinda, capitale du Congo portugais, le 1<sup>er</sup> novembre 1891, pour y fonder une nouvelle station, sous le vocable de l'Immaculée-Conception. L'école des garçons compte une quarantaine d'enfants. Pour l'école des filles, les Religieuses de Saint-Joseph vont s'en occuper dans quelques jours.

**Maurice.** — Nos confrères savent déjà qu'un épouvantable cyclone a ravagé cette île le 29 avril dernier.

C'est, disait le P. Garmy, un désastre comme il n'y en a jamais eu. Le tiers de la ville est détruit; les morts et les blessés sont en grand nombre... Saint François-Xavier a été vraiment privilégié. Le dôme de Sainte-Croix s'est abattu, écrasant les autels et les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église de Saint-Joseph est en ruine.

Les deux ailes de droite et de gauche de notre ancien collège, où se trouvait, depuis quelques années, une école primaire réunissant

près de 1200 enfants, sont à terre l'une et l'autre ; la façade de devant a tenu bon, mais la toiture du couchant a été enlevée... Pour réparer le tout, il faudrait 200,000 francs. Je vais tâcher de vendre les débris de mon mieux. (Lettre du 12 mai 1892.)

---

## AVIS

**Retraites et Chapitre.** — Le T. R. Père fait savoir que les retraites annuelles de la Maison-Mère auront lieu aux époques ordinaires : celle des futurs profès, à Grignon, du 8 au 15 août ; et celle des Pères, à Chevilly, du 21 au 28. Le Chapitre général se tiendra immédiatement après cette seconde retraite, à laquelle tous les capitulants devront prendre part.

**Aux voyageurs.** — Nous croyons devoir donner un avis qui, à cette époque de l'année, a une utilité particulière. Les membres et les aspirants qui ont à venir à la Maison-Mère, doivent faire en sorte d'arriver de jour. A partir de 9 heures du soir, la porte de la maison est absolument fermée, et le cordon de la sonnette détaché. Si, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles et indépendantes de sa volonté, on se voyait obligé d'arriver de nuit, entre 9 heures du soir et 4 heures du matin, on devrait, dans ce cas, annoncer l'heure de son arrivée par télégramme.

**Bulletins.** — Prière aux communautés du Zanguebar de préparer leurs bulletins, de manière qu'ils puissent arriver à la Maison-Mère pour le 1<sup>er</sup> décembre.

Maison-Mère, 26 juillet 1892.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT BARILLEC.



**Ferveur. — Charité. — Sacrifice.**

---

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions à la profession. — Retraite des nouveaux Pères. — **Bulletins des communautés.** *Vicariat de l'Oubanghi.* Brazzaville. Saint-Louis de l'Oubanghi. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Faure. — *Notices :* P. Jaouen, FF. Antonin, Théodose, Paulinus. — **Nouvelles des communautés.** — **Avis** Décret concernant les confessions et communions des religieuses. — Images et Calendrier du Vénérable Père.

---

## MAISON-MÈRE

~~~~~

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 12 juillet, ont été admis à la profession religieuse, les 31 novices-clerics dont les noms suivent :

MM. :

STEPHENS, John, né le 10 mars 1839, à Mayo (Irlande),
 RADIGUET, Arsène, né le 4 septembre 1865, à Tinchebray (Orne),
 CADIO, Jean-Marie, né le 17 février 1858, à Pleugriffet (Morbihan),
 MAC-DONNELL, Jacques, né le 31 mars 1865, à Passage-Wert (Irl.),
 MEISTERMANN, Paul-Édouard, né le 5 nov. 1864, à Eguisheim (Als.),
 CLAUSS, Émile, né le 14 septembre 1866, à Wantzenau (Alsace),
 PEMBROKE, Thomas, né le 23 déc. 1864, à Castleisland (Irlande),
 STREBLER, Bernard, né le 26 mars 1867, à Mertzwiller (Alsace),
 KÖNIG, Joseph, né le 19 juin 1867, à Reichshoffen (Alsace),
 STEINMETZ, Jean, né le 2 décembre 1867, à Morschwiller (Alsace),
 HUFFSCHMITT, Florent, né le 17 nov. 1865, à Steinbourg (Alsace),
 STERKY, Louis, né le 28 octobre 1867, à Strasbourg (Alsace),

BENOIT, Paul-Henri, né le 25 janvier 1867, à Langogne (Lozère),
 FISCHER, Thomas, né le 17 décembre 1866, à Lautenbach (Alsace),
 WIRTZ, Jean-Georges, né le 15 octobre 1868, à Oberdorf (Alsace),
 WALTER, Aloys, né le 8 avril 1866, à Maennolsheim (Alsace),
 LE CLEC'H, François, né le 24 fév. 1868, à Kerfeunteun (Finistère),
 PARK, Thomas, né le 26 février 1868, à Preston (Angleterre),
 JAEKEL, Aloyse, né le 29 mai 1869, à Langenoels (Allemagne),
 HENRY, Joseph-Marie, né le 13 juillet 1867, à Gourin (Morbihan),
 BERTHELOT, Charles-Aug., né 28 mars 1859, à Chartres (E.-et-L.),
 CROS, Pierre, né le 22 mai 1867, à Lembras (Dordogne),
 MEÇHIN, Jean, né le 6 octobre 1866, à Effiat (Puy-de-Dôme),
 HABERKORN, Aug., né le 8 août 1865, à Bretzingen (Bade),
 WALSH, Michel, né le 9 juillet 1869, à Tullaroan (Irlande),
 BOULEUC, Georges-Joseph, né le 5 août 1868, à St-Malo (I.-et-V.),
 SCHWARTZROCK, Alexandre, né le 8 janv. 1860, à Gnesen (Allemag.),
 KROELL, Léon-Paul, né le 19 juin 1865, à Dannemarie (Alsace),
 BOUGES, Émile, né le 3 mars 1862, à La Terisse (Aveyron),
 MITCHELL, Michel, né le 18 mai 1857, à Moore (Irlande),
 TRISTAN, Ange, né le 1^{er} septembre 1866, à Groix (Morbihan).

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la sainte messe aux intentions du T. R. Père, sont réglés comme il suit :

Le 1^{er}. P. Stephens; — le 2, P. Radiguet; le 4, P. Cadio; — le 5, P. Mac-Donnell; — le 6, P. Meistermann; — le 7, P. Clauss; — le 11, P. Pembroke; — le 13, PP. Strebler, Kœnig; — le 14, PP. Steinmetz, Huffschmitt; — le 15, PP. Sterky, Benoit, Fischer, Wirtz; — le 16, P. Walter; — le 18, P. Le Clec'h; — le 19, PP. Park, Jaeckel, Henry; — le 20, P. Berthelot; — le 26, P. Cros; — le 28, PP. Méchin, Haberkorn, Walsh, Bouleuc, Schwartzrock; — le 29, P. Krœll; — le 30, P. Bouges; — le 31, PP. Mitchell, Tristan.

RETRAITE DES NOUVEAUX PÈRES

La retraite de profession s'est ouverte, comme les années précédentes, au noviciat de Grignon, le 8 août, pour se terminer le jour de l'Assomption. Le T. R. Père en a donné lui-même les instructions. La cérémonie des vœux, commencée à trois heures, s'est terminée à cinq, par le salut du Très Saint-Sacrement.

Voici l'allocution du T. R. Père, qui avait pris pour texte : *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent angeli*. En cette fête de la glorieuse Assomption de Marie, les anges sont dans la joie :

Pendant sa vie terrestre, les anges furent en grand nombre commis à la garde et au service de Marie. Ils la reconnurent dès lors comme leur Reine et leur Souveraine, car le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu en elle ne leur fut point caché; l'un des plus éminents d'entre ces esprits célestes avait été choisi pour annoncer cette grande nouvelle à l'humble Vierge d'Israël.

Puis, à la naissance de l'Emmanuel, ils avaient dû, suivant l'opinion accréditée d'un Père de l'Église, quitter le ciel pour venir en corps chanter les louanges et la gloire du nouveau-né, et annoncer à la terre une ère nouvelle de paix et de salut.

Instruits donc des grandeurs de Marie, de sa maternité divine en particulier, anges, archanges, thrônes, chérubins, séraphins étaient jaloux de servir cette divine Mère et de lui prodiguer tous les témoignages de leur angélique vénération. Ils savaient bien qu'Elle avait reçu une plénitude de grâces unique, une plénitude allant bien au-delà de tous les trésors de grâces, préparés dès l'éternité aux purs esprits, et aux hommes ayant existé ou devant exister. Néanmoins, tant qu'elle vécut de sa vie mortelle, ils ne purent jamais pénétrer l'incomparable beauté de son intérieur. Seul, le regard intiniment pénétrant de Dieu voyait à découvert tout ce qu'il y avait de trésors, de mystères, de gloires dans l'intérieur de cette unique beauté, chef-d'œuvre de ses mains.

Aussi, quand Dieu éleva jusqu'aux cieux, pour en être couronnée reine, Marie revêtue de son corps glorieux, et que les anges purent la voir dans toute la gloire de son triomphe et dans tout l'éclat de ses mérites, ils furent dans l'étonnement; et comme s'il leur eût été difficile de reconnaître en elle Celle qu'ils avaient servie depuis tant d'années, au temple, à Nazareth, en Égypte, en Galilée, à Jérusalem, ils s'écrièrent tous d'une voix : *Quæ est ista?* Ils la reconnaissent, et leur joie d'avoir une si éclatante Souveraine, prend des accroissements sans bornes; leur joie d'avant n'était que l'ombre de celle qui les transporte en ce moment : *Gaudent Angeli*.

Nous-mêmes, tant que nous demeurerons ici-bas, nous sommes incapables de connaître l'étendue des splendeurs d'une fête au ciel, surtout quand il fête le couronnement de sa Reine; mais nous nous associons, ô Esprits bienheureux, avec transport, à votre joie et aux félicitations que vous adressez à votre Souveraine et à la nôtre.

Oui, chers confrères, *gaudeamus omnes in Domino*. Réjouissons-nous

tous avec les anges dans le Seigneur, en célébrant la grande fête de l'Assomption de notre Mère!

Nous n'avons pas vu le ciel, mais nous savons qu'il est le séjour de la joie, de la paix et du bonheur parfaits; c'en est assez pour que nous ne cessions de soupirer après ses gloires et ses délices.

Ce que je voudrais surtout connaître du ciel en ce jour, c'est l'étendue du bonheur et de la gloire de notre divine Mère. Comment en mesurer l'étendue ici-bas? Qui sait cependant? Si nous additionnons, pour en faire une somme unique, toutes les félicités et toutes les gloires des anges et des saints; et si nous élevons le chiffre ainsi obtenu jusqu'à la centième, jusqu'à la millième, jusqu'à la dix-millionième puissance et au delà, n'aurons-nous pas alors la valeur du ciel de Marie et la somme de ses gloires et de ses félicités? Peut-être. Mais nous ne saurons pas quand même ce qu'est son bonheur, n'ayant aucune donnée sur la plus petite unité de notre opération. car *nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt Illum!*

En attendant qu'il vous soit donné de contempler les gloires de Marie au ciel, une grande joie pour vous, chers novices, vient s'ajouter en ce jour à la joie de tous les enfants de l'Eglise sur la terre. En effet, il sera à jamais consigné dans les fastes de la terre et des cieus, que Marie, après avoir été aujourd'hui témoin des serments faits par vous à son divin Fils, vous a reçus pour jamais dans le sanctuaire de son Cœur Immaculé.

En ce moment béni et solennel, les anges répètent la parole du Très-Haut, quand Jésus descendit dans les eaux du Jourdain. Oui, les Anges, avec un accent de céleste admiration, en parlant de Marie et en parlant de vous, s'écrient : *Ce sont ses fils bien-aimés. Elle a mis en eux ses maternelles complaisances!*

Prédestination consolante à jamais que celle d'avoir été choisis de toute éternité, pour être les enfants du cœur de la Mère de Dieu! Que de tendresse dans ce Cœur! Que de sollicitude et d'amour! Quel trésor de puissance et de lumière! *Je suis l'enfant du Cœur de Marie!* Je n'ai pas besoin de chercher d'autres marques de prédestination pour être assuré de mon bonheur éternel.

Soyons-en bien persuadés, plusieurs de nos confrères défunts, un grand nombre peut-être, sont au nombre des âmes bienheureuses qui forment l'escorte de Marie, en ce jour anniversaire de sa solennelle entrée dans le ciel. Bientôt, dans quelques années, nous aurons nous-mêmes cet immense bonheur, si nous sommes fidèles à remplir la mission que nous avons reçue du divin Fils de Marie, et dans l'accomplissement de laquelle Marie s'engage à nous aider de toutes ses tendresses et de toute sa puissance.

Voulez-vous connaître cette mission? Regardez le ciel s'ouvrir devant vous, comme il s'ouvrit devant saint Pierre. Que verrez-vous?

Un linge très blanc, descendant du ciel, retenu par ses quatre extrémités, et formant ainsi une sorte de vase. Ce vase est rempli de nombreux animaux : d'oiseaux, de reptiles, de quadrupèdes de toutes sortes. Il est dit à chacun de vous comme à saint Pierre : *Occide et manduca* « Tue et mange. »

Les animaux ! ce sont dans notre vieux monde civilisé, les hommes superbes et ambitieux, les hommes de haine et d'envie, les hommes de luxe et de plaisir.

Dans le noir continent africain, ce sont les sauvages aux mœurs immondes et aux coutumes féroces.

Quelques-uns d'entre vous devront coopérer, en Europe, à l'œuvre difficile et périlleuse de changer en des trésors d'humilité, de charité et de mortification, des âmes jusque-là superbes, rongées d'envie et affamées de voluptés.

D'autres, en plus grand nombre, armés du saint Évangile et du glaive de la parole, auront la crucifiante mission de transformer, en Afrique, les tigres en agneaux, les vautours en colombes, et de donner aux rochers la mollesse de la cire.

Les uns et les autres, pour accomplir votre mission, vous aurez à vaincre des armées de démons et à renverser une légion de préjugés ; mais ne craignez pas ; celle qui vous reçoit aujourd'hui dans son cœur est *terrible comme une armée rangée en bataille*. Elle a engendré le lion de Juda. Elle saura mettre en vous un cœur de lion ; rendre *votre amour fort comme la mort*.

Courage donc, mes bien chers novices, quand tout à l'heure, vous signerez votre acte de profession, Marie présentera à la signature de son divin Fils votre acte de prédestination éternelle.

Demain, ou dans quelques jours, en vous envoyant là où vous appelle la divine volonté, je vous embrasserai et je vous dirai . *Au revoir !*

Au revoir ! si ce n'est pas sur la terre, au revoir au ciel ! En effet, je ne puis le dire sans émotion, il y en a plusieurs que je ne reverrai plus en ce monde.

Au revoir au ciel ! « Que pas un ne manque à ce rendez-vous éternel ! Arrivez-y tous, non seulement chargés d'une belle moisson de mérites, mais encore chargés d'une abondante moisson d'âmes. *Amen !*

Après ces touchantes paroles, un prêtre postulant, M. Pierre, a reçu le saint habit religieux, puis les novices dont on a lu plus haut les noms ont émis les premiers vœux, et les PP. Schleweck, Berne et Gruffat ont fait leurs vœux perpétuels.

Outre les novices et ces trois Pères, prenaient part à cette

retraite, les PP. Schuster, Bichet, Hassler, Reignat, Bonjean, Lemire, Croagh, Horné, Spannagel, Heitz, Valter, Schmidt (Christian) Boucheyras, Courtine, Levadoux, Demaison, Breiner, Semery et Perréard.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-HIPPOLYTE DE BRAZZAVILLE

JUIN 1890 — JUIN 1892

1. Personnel. Erection du vicariat. Etat général. — 2. Voyage et réception de Mgr Augouard. — 3. Construction pour une école de filles. Briqueterie. Menuiserie. — 4. Difficultés pour avoir des vivres. Recours à saint Joseph. Exploits et prise d'un léopard. — 5. Impôts sur les caravanes. — 6. Œuvre d'enfants. Esclaves rachetés. Baptêmes. Premières communions. Confirmations. — 7. Vente d'objets contre des bons points. Dispositions des Noirs pour la musique. — 8. Hôpital pour les Noirs et les Blancs. Belle mort d'un Européen. — 9. L'administration. Les explorateurs. — 10. Visites. Le gouverneur de l'Etat indépendant du Congo. M. le prince de Croy. M. de Brazza. — 11. Baptême du *Courbet*. — 12. Visite de Mgr Carrie et des confrères de Brazzaville.

1. — Au moment où le P. Augouard, à la fin de 1889, remontait, sur le *Léon XIII*, à Saint-Louis de l'Oubanghi, pour prendre la direction de cette nouvelle station, le P. Paris, nouveau supérieur de la communauté de Brazzaville, fatigué par le climat et par les travaux de la fondation de Saint-Louis, se voyait obligé de retourner en France pour y reprendre de nouvelles forces. C'était une nouvelle série d'épreuves qui s'ouvrait pour notre communauté.

En février, le P. Augouard descendait de Saint-Louis avec la dysenterie, et, après s'être reposé à Brazzaville, quelques jours seulement, il partait aussi pour la France, se demandant si Dieu lui accorderait jamais de la revoir.

Le P. Schaffner nous arrivait le 20 novembre 1889, après un affreux voyage. Au départ du P. Paris, il prenait la direction de la communauté; mais pendant l'année qu'il passa ici, il fut continuellement éprouvé par la fièvre, et le 29 décembre 1890, après une maladie de trois jours seulement, il allait se joindre à

nos confrères du ciel et prier pour l'œuvre naissante. Avant de mourir, il avait dit plusieurs fois qu'il fallait une victime pour que la Mission devînt prospère, et c'est lui que Dieu agréa, après un court séjour au milieu de nous.

Pendant que Dieu nous éprouvait dans notre personnel, il permettait que notre œuvre prît un grand développement. Mgr Carrie avait demandé le partage de son vicariat en deux Missions, pour que la diffusion de l'Évangile se fît sur une plus vaste échelle. La demande, présentée par la Maison-Mère, fut favorablement accueillie à Rome, et le 14 octobre 1890, Sa Sainteté Léon XIII érigeait le nouveau vicariat de l'Oubanghi, ou Congo français supérieur, avec les limites relatées au *Bulletin* d'octobre 1890.

En même temps que le bref d'érection du nouveau vicariat, paraissait aussi le bref nommant Mgr Augouard vicaire apostolique, et le 23 novembre, avait lieu le sacre de l'*Evêque des Anthropophages*, comme on l'appela dès lors en France.

Quoique le vicariat de l'Oubanghi soit déjà exploré depuis plusieurs années et que tous les explorateurs s'y soient donné rendez-vous, on n'en connaît guère que les principales rivières; mais l'intérieur des terres, mais la région qui se trouve au-dessus des rapides de l'Oubanghi est à peu près inconnue et nous réserve encore bien des surprises.

Deux plaies affreuses ravagent ce pays : l'anthropophagie, qui existait partout à notre arrivée ici, et qui disparaît devant l'action de la religion, mais qui existe encore dans le Moyen Congo et tout l'Oubanghi. Mgr Augouard a été témoin de ces affreux repas et le P. Allaire a été sur le point d'en être victime. La deuxième plaie est l'esclavage : les Arabes font de fréquentes razzias dans le Haut-Oubanghi, pour s'y procurer de la marchandise humaine, et les peuplades se font entre elles une guerre acharnée, dans le but unique de se procurer des esclaves comme nourriture ordinaire et extra-fine, car à leurs yeux aucune viande ne surpasse la chair de l'homme. Voilà donc quels sont les diocésains échus au zèle de notre Vicaire apostolique, diocésains dont on ne peut même pas connaître le chiffre approximatif.

2. — Le 10 mars 1891, Mgr Augouard s'embarquait à Bordeaux pour se rendre dans son vicariat apostolique. M. le Sous-secrétaire d'Etat des colonies, pour reconnaître les services

rendus par le prélat, lui avait accordé passage gratuit en première, ainsi qu'au P. Faure et au F. Germain. A bord de la *Ville de Maranhao*, on donna à Monseigneur une spacieuse cabine d'officier supérieur, où il eut le bonheur de célébrer chaque jour la sainte Messe, sans incommoder les passagers et sans être dérangé par personne.

Le *Bulletin* et les *Missions catholiques* ont déjà raconté les réceptions qui lui furent faites tant au Gabon qu'à Loango, nous n'y reviendrons donc pas. Trente-cinq jours après son départ de France, il arrivait sans encombre à Loango.

Il en repartit pour Brazzaville le 4 mai 1891, emmenant avec lui le P. Faure et le F. Germain. En arrivant dans la grande forêt de Mayumbe, il fut repris de la dysenterie et devint si faible qu'il fut obligé de retourner en hamac à Loango. Ce fut bien pénible à Sa Grandeur de tourner le dos à sa Mission et de laisser partir seuls le P. Faure et le F. Germain. Dans ces tristes conjonctures, Monseigneur s'adressa au Sacré-Cœur, qui seul pouvait le tirer de ce mauvais pas. Il lui fit le vœu de lui consacrer son vicariat et d'y tenir sa dévotion en grand honneur.

Au bout de quinze jours qui parurent bien longs, le Sacré-Cœur lui accordait la guérison et lui laissait reprendre le chemin de son vicariat. Deux jours ne s'étaient pas encore écoulés que la fièvre le saisit à son tour. Malgré tout, il voulut aller en avant, mais dans la forêt le hamac était impossible. Il fallait gravir et descendre des montagnes qui se succèdent. Si encore la nourriture avait pu lui donner des forces ; mais il ne pouvait supporter qu'un peu de soupe aux ignames, le cuisinier noir se trouvant très bien de la poule qui avait servi à confectionner cette maigre pitance. Il arriva exténué au poste français de Loudima. Là il rencontra un compatriote qui fut aux petits soins pour lui, et quoiqu'il ne fût pas encore guéri, il partit néanmoins un peu plus rassuré. Le chemin le plus difficile était fait et les porteurs purent marcher plus rapidement. Au fur et à mesure qu'il approche de Brazzaville, les forces lui reviennent, la joie de revoir son vicariat y était bien pour quelque chose aussi, et le 17 juin au soir, il plantait sa tente à quatre jours de marche seulement de sa Mission.

Le nouvel Évêque y fut reçu de la façon la plus cordiale par les autorités civiles ; M. l'Administrateur était parti au-devant de

lui jusqu'à une heure de marche. La force armée, comprenant cinquante Noirs en grande tenue de miliciens, présentait les armes. Mais là où la joie fut plus grande et plus intime, ce fut à la Mission, qui avait revêtu un air de fête pour ce jour si désiré. Drapeaux, oriflammes, tentures, arc de triomphe, tout avait été mis à contribution. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté à la chapelle, pendant que les pétards, fabriqués la veille, remplaçaient le canon pour les salves réglementaires.

A partir de ce moment, et en reconnaissance de ce que le Sacré-Cœur avait bien voulu exaucer Monseigneur et les prières de ses petits Noirs, on célèbre à la Mission le premier vendredi du mois avec une solennité toute particulière.

A l'arrivée du nouveau personnel, il y eut nécessairement quelques changements. Monseigneur choisit Saint-Hippolyte de Brazzaville comme résidence ordinaire; le P. Moreau descendit de Saint-Louis pour prendre la direction des travaux; les PP. Remy et Sallaz, les FF. Germain, Élie et Honoré complétèrent le personnel.

3. — Notre Mission est encore dans la période d'installation. Le projet d'une œuvre de filles dirigée par des religieuses n'avait pu encore jusqu'ici être mis à exécution (1). Les petites négresses ont été, en effet, délaissées jusqu'à ce moment. Comme il est moralement impossible aux missionnaires de commencer une telle œuvre sans le concours de religieuses, Sa Grandeur voulut inaugurer son épiscopat par la fondation d'une œuvre de filles, complément nécessaire de nos œuvres de garçons.

Le gouvernement mit gracieusement à la disposition de la Mission le terrain nécessaire pour la nouvelle fondation. Les travaux préparatoires furent commencés immédiatement et, le 28 août 1891, Monseigneur bénit la première pierre de la future maison des Sœurs. Cette maison, qui a un étage, est sur le point d'être terminée.

Mais toutes ces constructions ne se font pas avec la même facilité en Afrique qu'en Europe : elles sont pour les Pères et les Frères de véritables écoles de patience. Le F. Germain, avec vingt-cinq Noirs sous ses ordres, est chargé de la briqueterie. Monseigneur nous a apporté d'Europe toutes les pièces essen-

(1) Le 25 juin dernier, quatre Sœurs de Saint-Joseph sont parties de Marseille, à destination de Brazzaville, pour y commencer l'Œuvre des filles.

tielles pour deux machines à briques. Lors des essais, il se foula les deux poignets, par suite de la rupture de la chaîne du double levier. Ces accidents sont toujours les premiers résultats obtenus, lorsqu'on veut entreprendre quelque chose en Afrique. Nos pauvres ouvriers noirs ont mis beaucoup de temps à s'habituer au maniement de ces machines venues de l'autre côté de la mer, et, si l'on peut faire 1,500 briques par jour, ce n'est pas sans quelque doigt écrasé par la presse ou quelque tête légèrement endommagée par la chute d'un bloc de terre. Depuis l'arrivée de Monseigneur, plus de 140,000 briques sont déjà sorties du four et ont été mises en œuvre.

Les briques ne sont pas encore refroidies, au grand déplaisir de nos porteurs, qu'elles sont transportées par ceux-ci jusqu'au chantier, où quatre maçons sénégalais, sous l'œil vigilant de P. Moreau, en font de magnifiques maisons, de véritables phénomènes pour l'intérieur de l'Afrique.

Nos travailleurs noirs ne sont pas méchants, mais ils ne sont jamais pressés et il faut exercer une surveillance continue pour obtenir quelques résultats. Ils se couchent tout simplement quand on n'est plus là pour les surveiller; ou bien, après avoir chargé le nombre réglementaire de briques, ils en jettent deux ou trois dans les grandes herbes qui bordent le chemin, cherchant ensuite à échapper au contrôle du P. Moreau qui surveille l'arrivée des convois.

Les maisons en briques, quoique coûteuses au moment de leur construction, sont, en réalité, très économiques. Elles remplacent avantageusement les maisons en paille que nous avons jusqu'à ces dernières années; ces demeures provisoires étaient aussi l'habitation de toutes les espèces de fourmis blanches connues et le rendez-vous de tous les êtres nuisibles de la création, sans compter le danger des incendies et le renouvellement fréquent des toitures.

Le F. Honoré est chargé de la menuiserie et de la charpente des maisons; mais ici encore nous ne pouvons avoir des planches toutes faites et des poutres bien équarries qu'après être allés mettre le fer au pied des géants des forêts vierges, dont les échos sont étonnés d'entendre les coups de hache de la civilisation moderne. Alors le F. Germain enfourche son âne et remorque à sa suite une trentaine de Noirs qui, bientôt, gémiront

sous le poids d'un madrier autant que tous les essieux mal graissés de nos chariots d'Europe.

Enfin le F. Élie se charge de nous mettre à couvert, en coiffant toutes nos maisons de toitures de zinc solides et durables.

Le gouvernement nous vient un peu en aide, en nous envoyant comme ouvriers les porteurs de caravanes qui n'ont pas accompli le voyage de Loango à Brazzaville dans le nombre de jours réglementaires. C'est ce que nous appelons les *caravanes en prison*, prison qui se fait toujours dehors, à l'encontre de ce qui se passe dans les pays civilisés. Ici, en effet, condamne-t-on un Noir à deux ou trois ans de réclusion, on l'envoie faire une promenade à l'Oubanghi, dans un poste français où il aura pour prison l'estomac d'un anthropophage quelconque, s'il s'avise de s'éloigner tant soit peu de la protection du chef de poste; on ne peut pas dire ici que, pour punir un homme, on le mette sous les verrous.

4. — Toutes les œuvres de Dieu, pour être fécondes, ne doivent s'accomplir qu'au milieu de difficultés de toutes sortes; et c'est pour cela que tous ces travaux se font dans un temps de famine complète. Cent vingt personnes à nourrir chaque jour, avec une nourriture qui viendra ou qui ne viendra pas, c'en est assez pour faire passer le P. économe par des tranches de toutes sortes.

Le gouvernement, qui a plus de cinq cents Noirs à nourrir, a pris le monopole des pains de manioc, de sorte que nos enfants et nos ouvriers font triste figure devant les cinquante petits pains qu'ils auront à se partager. Bien heureux encore s'ils en ont cinquante chaque fois!

Chaque jour, nos enfants s'adressent au bon saint Joseph, pour le prier de ne pas oublier son titre de Père nourricier, titre sous lequel saint Joseph est le plus connu ici.

Les vivres pour le personnel blanc sont hors de prix et c'est une véritable aubaine pour nous, lorsque la chance nous a favorisés d'un civet de singe ou d'un maigre gigot de bouc plus ou moins odoriférant. Les hippopotames fuient la civilisation et se retirent dans les rivières inexplorées, ce qui occasionne un grand vide dans notre garde-manger et dans celui de nos enfants.

Par ce temps de famine, nos Noirs se font encore plus facile-

ment maraudeurs qu'en aucun autre temps; aussi, comme c'est un peu la lutte pour l'existence, deux de nos ouvriers, voulant sans doute se procurer des vivres par des moyens illicites, se virent gratifiés de coups de couteau. L'un d'eux reçut une blessure mortelle.

Le léopard, dont on a parlé dans le dernier Bulletin de la Mission, continue toujours ses ravages dans notre basse-cour. L'année dernière, il venait attaquer notre chien sur la véranda de notre maison; un peu plus tard il terminait par un coup de maître la série de ses exploits, en nous tuant sept chèvres: c'étaient les sept dernières, hélas! Depuis le commencement de la Mission il nous avait tué plus de 40 têtes.

Importunés de ces visites trop fréquentes, nous faisons un piège dans la basse-cour même, et au bout de quatre mois nous voyons notre persévérance récompensée. Le léopard s'était enfermé lui-même, en faisant tomber la trappe.

Le lendemain matin toute l'artillerie de la Mission est sur pied. Une balle suffit pour nous délivrer de ce carnassier par trop coûteux à entretenir. La peau fut conservée, pour être offerte à Monseigneur, lors de son arrivée au milieu de nous. La chair du tigre est excellente et il serait à désirer que notre table en fût souvent fournie; on s'habitue à tout en Afrique. De temps en temps les chasseurs de la station nous envoient de la trompe d'éléphant, le meilleur morceau de la bête.

Le boa, le serpent-cracheur, connaissent malheureusement aussi le chemin de notre basse-cour. On dirait que tous les animaux malfaisants de la création se sont ligués contre nous.

5. — La famine, les carnassiers, les serpents de toutes sortes, c'en serait assez, il semble, pour nous affamer, et cependant nous avons encore des impôts considérables, qui depuis quelques mois seulement livrent un assaut furieux à notre pauvre budget. On peut les appeler: les impôts sur la charité. Nous sommes obligés de payer 2 francs par porteur et 25 francs par contre-maître de caravane. Le transport déjà si onéreux de tout notre matériel de Loango à Brazzaville se trouve donc par la même augmenté; et ce seront nos œuvres qui en souffriront.

On nous avait bien promis des exemptions, mais malheureusement elles sont mises dans le cahier des oublis volontaires, et l'on nous gratifie de belles paroles qui sont loin de remplacer

les secours dont nos œuvres ont tant besoin. C'est donc sur la charité seule que nous devons compter maintenant, et si elle vient à nous faire défaut, c'est la ruine à bref délai.

6. — Parlons maintenant de notre œuvre d'enfants, l'espoir de la Mission. Jusqu'à ces dernières années, les travaux de première installation nous avaient empêchés de nous en occuper, et nous n'avions guère qu'une douzaine de petits Noirs dans notre école.

Au mois de mars 1890, le P. Remy fit une excursion chez les Basoundis, accompagné du P. Schmidt, de la Mission de Linzolo, et, dans cette excursion, il eut le bonheur de racheter dix enfants de l'esclavage.

Rien de plus curieux et en même temps de plus triste que ces rachats d'esclaves. On marchande ces petits Noirs, comme on marchanderait n'importe quel animal; et bien souvent on les paye moins cher qu'on ne payerait une chèvre ou un porc.

Dans un village, le chef était aveugle. A l'arrivée de l'homme blanc dans sa case, le pauvre vieux se figure qu'il va recouvrer la vue, parce que le blanc est tout-puissant et qu'il consentira à lui rendre ce service. Le Père lui explique que cela est impossible et que d'ailleurs il n'a pas avec lui les remèdes pour cette maladie. Le chef insiste, il promet un enfant, puis deux; et voyant l'inutilité de ses efforts et que peut-être le Père ne trouve pas le cadeau assez gros, il lui promet en plus un énorme porc qui, à ses yeux, valait plus que les deux enfants.

Un autre jour, le Père voit un homme amenant un grand garçon pour être vendu. Cet homme avait eu le malheur de voler, et il était obligé de vendre son fils pour payer l'amende. L'enfant est donc acheté; mais voilà sa sœur qui, cachée derrière un arbre, regardait attentivement tout ce qui se passait. Elle s'approche de son frère en pleurant et lui donne pour son voyage un peu de tabac, quelques arachides et du manioc. Voilà qui fait bien de la peine de séparer le frère de la sœur; mais si ce n'est pas le missionnaire qui achète cet enfant, ce sera un Noir quelconque, et de main en main ce pauvre être finira par aller échouer dans la marmite de quelque naturel de l'Oubanghi.

Nos enfants sont d'origine très différente, parce que la Mission de Brazzaville est placée à l'intersection de plusieurs tribus, et est le point de départ de tous les vapeurs naviguant dans le

Haut-Congo ou ses affluents. Balalés, Basoundis et Batékés sont nos plus proches voisins et nous fournissent le plus grand nombre d'enfants; mais nous avons aussi des Bayanzis et même des enfants donnés par Tippo-Tip à des commerçants d'ivoire.

Nous avons déjà eu jusqu'à 50 enfants, mais tous ne mordent pas également à la civilisation. Les enfants rachetés par nous restent assez facilement à la Mission, parce qu'ils ne trouveraient pas de gîte ailleurs; mais les enfants libres que le gouvernement nous envoie en assez grand nombre, ne s'attachent pas si facilement à nous; ils regrettent toujours leurs vieilles cases enfumées, la vie vagabonde qui leur est si chère, et surtout la paresse qui est, à leurs yeux, paraît-il, leur principale vertu, car pour eux c'est se déshonorer que de travailler.

Malgré toutes ces difficultés, nous avons déjà eu quelques résultats et quelques consolations au milieu de ces populations. A Pâques 1890, nous avons une première communion, la première qui fut faite au Stanley-Pool. Au 1^{er} novembre 1891, nous en avons cinq, et, en ce même jour, Monseigneur administrait le sacrement de confirmation à six de nos enfants. Les baptêmes augmentent peu à peu chaque année. Ces cérémonies dédommagent le missionnaire de bien des peines.

7. — Pour encourager nos petits Noirs, nous avons tous les trois mois une petite vente d'objets venus d'Europe. Chaque enfant peut se procurer ce qu'il lui plaît, contre les bons points qu'il a gagnés pendant le trimestre écoulé. Au milieu des couteaux et des pelotes de fil, figurent toujours quelques morceaux de viande fraîche; les yeux se dilatent à la vue de ces morceaux de *mbissi* et on ne les laisse pas longtemps sur la table. D'autres ont des préférences marquées pour les couteaux, d'autres pour une brasse d'étoffe; d'autres pour une pelote de fil; ce sont les prix qui leur conviennent le mieux et qui leur sont les plus utiles.

Une des dispositions naturelles du Noir, c'est l'aptitude pour la musique; aussi nos enfants chantent-ils déjà les messes du 2^e et du 6^e ton. Un harmonium nous étant parvenu à peu près intact, malgré tous les accidents qu'il a dû subir sur la tête des Noirs, nos offices sont devenus plus solennels et les chants de nos enfants plus justes; mais il fallait voir l'étonnement de tout

ce monde, lorsqu'ils entendaient cette boîte faire tant de musique à la fois.

8. — Une œuvre qui nous fournit encore l'occasion de faire quelque bien, c'est l'hôpital. Tous les vapeurs venant du Haut-Congo descendent toujours avec des hommes blessés ou malades, on nous les envoie pour les soigner, et parmi ceux qui ne guérissent pas, il est bien rare qu'il en meure sans baptême. Les Blancs aussi viennent quelquefois se faire soigner à la Mission, et quelle qu'ait été leur conduite pendant leur vie, ils reviennent ordinairement au bon Dieu à l'heure de la mort. Loin de leur patrie et de leur familles, il reçoivent avec reconnaissance les consolations du missionnaire.

Au mois de mai dernier, la station française de Brazzaville demandait notre secours pour un agent dangereusement malade. Nous le faisons transporter à la Mission, où il nous sera plus facile de le soigner et surtout de lui proposer les sacrements. Cet homme était atteint du tétanos; à chaque instant ses membres se raidissaient comme des barres de fer, et des crises terribles menaçaient de le tuer en l'étouffant. Pendant la première crise, nous nous proposons de lui parler du salut de son âme, mais le malade était à peine revenu à lui qu'il veut de lui-même se confesser et recevoir les derniers sacrements. Il nous demande ensuite pardon de toutes les impatiences qui pourront lui arriver pendant ses crises; il répète avec nous les noms de Jésus, Marie, Joseph; il remercie le Père qui l'a confessé et meurt en tenant sa main dans la sienne. Il y avait à peine quatre heures qu'il était avec nous.

Mais, lorsque ces malades ne sont pas à la Mission, ceux qui les entourent nous préviennent quelquefois trop tard de la maladie de ces pauvres gens, qui s'en vont alors rendre leurs comptes au tribunal de Dieu, avant d'avoir mis leurs affaires en règle sur la terre, et cependant beaucoup parmi eux voudraient mourir en chrétiens: comme cet ouvrier belge qui, n'ayant aucun prêtre pour l'assister à son lit de mort, voulut qu'on en fit venir un pour l'enterrer selon les cérémonies de la religion dans laquelle il était né.

9. — Voilà l'œuvre des Missionnaires pendant ces deux dernières années, au centre de l'Afrique; ils s'avancent peu à peu vers les tribus anthropophages qu'il leur faudra bientôt.

civiliser et vers ces multitudes d'âmes qu'il leur faudra sauver.

Pendant ce temps, les hommes se remuent; les explorateurs travaillent intrépidement, quoique avec moins de succès, à traverser ce coin encore inconnu de l'Afrique centrale.

Voici quelques renseignements sur ces explorations, dont les journaux ont tant parlé :

C'est tout d'abord l'expédition *Crampel* qui quittait Brazzaville en 1886. La fièvre et la dysenterie lui enlèvent deux blancs, et le reste de l'expédition est à peine sur la route du Tchad, que Crampel lui-même et un de ses compagnons sont massacrés. C'est le *Léon XIII* qui apportait le premier cette triste nouvelle à Brazzaville, le 14 juillet 1891.

L'expédition *Dybowski*, qui devait, en principe, renforcer l'expédition Crampel, la remplace maintenant, mais le sort de la première inspire à celle-ci une prudence salutaire.

En janvier 1891, l'expédition *Fourneau* se dirigeait à son tour vers le lac Tchad par la Sangha. Arrivée au-dessus de cette rivière, au milieu de peuplades guerrières, cette expédition est attaquée vers le matin : M. Blanc est tué, et les deux autres, y compris M. Fourneau, sont blessés; quinze noirs sont tués et une trentaine blessés. On recule après avoir brûlé et les corps des morts et toutes les provisions. Ce n'est qu'à grand'peine qu'ils peuvent se procurer des pirogues, et après quarante-deux heures d'une navigation continue, ils arrivent au premier poste français. Tous ces insuccès refroidissent bien un peu le zèle des autres explorateurs. Cependant, chacun compte sur sa bonne étoile et espère toujours réussir mieux que ses devanciers. Une des causes d'insuccès de ces expéditions, est qu'elles agissent très souvent en dehors de la Providence et de Dieu, et, en cela, elles suivent le courant des idées actuelles. Quelques rapprochements feront voir qu'en dehors de Dieu l'homme est bien peu de chose.

M. Crampel passait dans toutes nos stations, sans faire une visite à la Mission et sans montrer le moindre signe extérieur de religion. M. Crampel ne comptait que sur lui-même, et il est mort à la tâche.

M. Fourneau, qui ne partait que quelques mois après le premier, fit une aumône à notre œuvre, et nos enfants lui promirent le secours de leurs prières. M. Fourneau fut blessé, il est vrai, mais il en réchappa. Le hasard a produit cela, dira-t-on, mais pour nous la main de Dieu n'y est pas étrangère.

Mgr Augouard, en revenant en Afrique, voyagea avec l'expédition *Quiquerez*, dont on a tant parlé. Les deux compagnons de celui-ci demandèrent en partant la bénédiction de Sa Grandeur; seul,

M. Quiquerez s'en abstint; seul aussi il est mort, et ses deux compagnons en furent quittes pour la peur. Est-ce le hasard qui a encore produit cela en cette circonstance? Si c'est vrai, il faut croire que ce hasard a été conduit par la main de Dieu pour enseigner les hommes.

On dirait qu'on cherche aussi à introduire en Afrique la civilisation laïque, mais jusqu'à ce moment les explorateurs ne se lancent guère qu'à la recherche de leur propre gloire appuyée sur un bout de ruban. L'instruction laïque et obligatoire n'a pu encore produire assez de courage pour venir se dévouer à l'œuvre des noirs, où l'avancement le plus rapide est surtout du côté de l'éternité.

En ce moment encore, la station française de Brazzaville est remplie d'explorateurs et de laptots sénégalais qui vont aussi se livrer à l'assaut du Tchad. Tout converge vers ce lac, c'est l'attraction de l'instant. Nous souhaitons à ces explorateurs un meilleur succès qu'à leurs devanciers, et nous espérons que tout ce qu'ils feront pour réussir dans leurs entreprises humaines, servira aussi à faire avancer l'œuvre de Dieu, car l'homme, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, suit toujours la voie que Dieu lui a tracée.

10. — Depuis que Mgr Augouard a établi sa résidence à Brazzaville, nous avons eu plusieurs visites officielles. C'est tout d'abord M. le Gouverneur général de l'État indépendant qui, après avoir reçu la visite de Monseigneur, vint la lui rendre immédiatement. Il choisit le jour de l'Assomption (1891) afin de pouvoir assister à la messe avec tout son personnel, qui comptait huit à dix blancs. Tous ces messieurs furent émerveillés des chants de nos enfants et de nos constructions. A son retour du Haut-Congo, M. le Gouverneur a tenu à rendre le premier visite à Sa Grandeur.

M. le prince de Croy, de Belgique, est resté quelques jours au milieu de nous, et nous a laissé en cadeau un magnifique âne de Ténérife. M. le comte d'Ursel nous laissa la fenelle, de sorte que nous voilà avec une magnifique race qui pourra nous rendre beaucoup de services pour nos cultures.

Au mois d'octobre dernier, arrivait M. de Brzza, commissaire général du gouvernement dans le Congo français. Il vint visiter nos établissements, et un de nos enfants lui adressa en français le compliment de bienvenue. Il récompensa nos enfants en leur donnant quelques objets d'Europe pour faire une tombola.

11. — M. l'Administrateur de Brazzaville profita de la présence

de M. le commissaire général pour lancer un nouveau vapeur sur le Congo, vapeur extra-rapide destiné à porter les courriers dans l'Oubanghi. Ce vapeur fit ses premiers essais un dimanche et les trois fois qu'il sortit dans la suite, ce fut encore le dimanche.

Monseigneur crut devoir en faire la remarque à M. de Brazza, lui disant que cela ne lui porterait pas bonheur. La leçon fût comprise, et, dès le lendemain, Sa Grandeur était invitée à bénir le nouveau vapeur appelé le *Courbet*. La cérémonie fut faite avec toute la solennité possible; le vapeur disparaissait sous les pavillons et les tentures; la force armée était sous les armes, et tous les agents du gouvernement étaient en grande tenue avec M. le commissaire général à leur tête. Mais la bénédiction ne suffit pas pour effacer la faute originelle du vapeur, et le *Courbet* subit des avaries continuelles qui vinrent donner raison à la prophétie de Monseigneur.

M. de Brazza, pendant son séjour à Brazzaville, eut de nombreuses entrevues avec Monseigneur, au sujet de l'avenir de la Mission et de la colonie, ainsi que des moyens à employer pour civiliser les peuplades du Congo. Mais les temps qui trouvent toujours immuable la religion catholique, ont apporté beaucoup de changements dans la politique des hommes, et M. le commissaire général put s'apercevoir qu'au Congo, comme partout ailleurs, les œuvres de Dieu ne peuvent guère s'accorder avec les transactions imposées par les hommes du gouvernement actuel.

12. — Une visite qui nous fut bien agréable fut celle que Mgr Carrie nous fit en juillet 1891. Pour la première fois, la communauté de Saint-Hippolyte voyait deux évêques sous son toit, ce qui est rare au centre de l'Afrique. Mgr Carrie était venu visiter la Mission de Linzolo, qui n'est qu'à six heures de Brazzaville, et Sa Grandeur ne voulut pas retourner à Loango sans rendre visite à Mgr Augouard, qu'il avait vu naguère si malade à la côte. Ce fut une véritable fête pour nous tous de revoir le fondateur de deux vicariats du Congo français, de recevoir sa bénédiction et ses encouragements pour notre œuvre. Malheureusement, cette visite fut de bien courte durée; Monseigneur ne resta qu'un jour avec nous et repartit immédiatement pour Loango.

Nos confrères de Linzolo viennent, après leurs fièvres, prendre un peu de repos dans notre communauté, et c'est toujours avec le plus grand plaisir que nous les recevons parmi nous. De temps en temps, nous leur portons les secours de notre ministère, lorsque la maladie oblige l'un d'eux à retourner en France. C'est ainsi que le P. Gourdy, aussitôt après son arrivée à Brazzaville, fut envoyé à Linzolo pour aider le P. Luec, alors seul dans cette station depuis quelques mois.

Les Pères belges de Scheut-lès-Bruxelles viennent aussi nous demander l'hospitalité en se rendant dans leurs stations du Haut-Congo.

Par l'ensemble de ce bulletin, on voit donc que notre œuvre est encore en ce moment dans sa période d'installation, et que les difficultés surgissent nombreuses de tous côtés; mais de nombreuses espérances nous encouragent aussi pour l'avenir. Avec la grâce de Dieu et les prières de nos confrères, nous arriverons, espérons-le, à faire connaître la religion chrétienne à tous nos anthropophages.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI

JUIN 1890 — JUIN 1892

1. Personnel. Difficultés auprès des enfants. — 2. Voyage en France du P. Augouard. Son retour comme vicaire apostolique. — 3. *Le Léon XIII* assailli par les Noirs. Enfant dévoré par un léopard. Prise du fauve. — 4. Œuvre des enfants rachetés. Comment on fait ces rachats. — 5. Éducation des jeunes esclaves. Ses difficultés. Instinct sauvage. Grand bien à faire. — 6. Réception de Mgr Augouard.

1. — Le 15 novembre 1889, le P. Paris, qui avait eu toutes les fatigues de la fondation de Saint-Louis, prenait passage sur *le Léon XIII*, pour redescendre à Brazzaville, dont il venait d'être nommé supérieur. Mais les durs travaux qu'il avait dû s'imposer avaient ruiné sa santé; aussi, quelques semaines après son arrivée à Brazzaville, était-il obligé d'aller demander à la mère patrie le renouvellement de ses forces épuisées.

Sous l'active direction du P. Augouard, qui vint le remplacer, la station prit un nouvel essor : les grands arbres de la forêt se transformèrent en planches; en trois jours des hangars furent élevés pour mettre à l'abri les briques des futures constructions.

Le P. Moreau s'occupait des petits enfants rachetés et des cultures. Quant au P. Allaire, troisième membre de cette lointaine communauté, les voyages et l'entretien du *Léon XIII* lui prenaient tout son temps.

Perdus au milieu de cette Afrique centrale, que l'on connaît si peu et dont la plupart des explorateurs parlent si faussement, nous ne voyons que rarement des visages européens sur notre rocher de Liranga. Pour nous consoler de notre isolement, nous aimons à nous entretenir de la Congrégation, du scolasticat et du noviciat. Le *Bulletin* surtout est attendu avec impatience. « Nos confrères sont-ils heureux, nous disons-nous en le lisant, de faire ainsi des conversions! » Pour nous, si nous voulons nous faire écouter des Noirs, il faut que nous leur fassions des cadeaux, et encore nos instructions ne doivent-elles pas être bien longues. Les enfants ont partout d'excellentes dispositions; hélas! nous ne pouvons pas toujours en dire autant des nôtres (1).

2. — Au milieu des difficultés du début, la divine Providence nous réservait une cruelle épreuve, suivie d'une bien grande joie. « Je ne sais ce que j'ai, dit un jour le P. Augouard, mais je ne me sens plus de forces. » C'était la dysenterie, maladie commune et trop souvent mortelle dans ces contrées. Le mal empirant, le P. Supérieur se vit obligé de quitter ses deux confrères pour revenir à la côte. Quel serrement de cœur ce fut pour les trois missionnaires que cet adieu forcé avec son horizon si sombre! Le 13 février 1890, le P. Augouard était à Brazzaville, et quelques semaines plus tard il arrivait mourant à Loango.

Aujourd'hui que S. Gr. Mgr Augouard est revenue parmi nous comme vicaire apostolique, nous remercions Dieu de cette

(1) Voici un trait qui les peint au naturel.

Ayant fait une petite récolte d'arachides, nous les avons exposées au soleil avant de les renfermer en magasin, pour les distribuer aux jours de fête. Deux enfants furent désignés pour les protéger contre la voracité des poules. Tout en écartant les poues, les deux jeunes factionnaires se permettaient de les remplacer d'une manière peu avantageuse pour nos provisions. Le P. Moreau, averti, leur fait restituer les arachides qui bondaient leurs pagnes. Cinq minutes après, accusation d'Imbo contre Botoulowaka pour nouveau vol d'arachides. Le pagne est de nouveau dégarni. « C'est Imbo qui me les a données, disait « Botoulowaka pour se défendre. » Pour en finir, on lie les mains à celui-ci derrière le dos. Le Père avait à peine tourné les talons que le bambin s'était allongé par terre, la tête au milieu des arachides, qu'il croquait à belles dents. Il est vrai que les petits Blancs des écoles de France en feraient bien souvent tout autant!

épreuve, car elle a été la source de nouvelles bénédictions pour notre œuvre.

3. — En revenant de conduire le P. Augouard à Brazzaville, le *Léon XIII* fut un jour assailli par les indigènes, qui déchargèrent sur lui trois fois leurs armes à feu. Heureusement, pas de perte à déplorer. En Afrique centrale, les Blancs, encore peu connus, sont solidaires les uns des autres. Or, l'avant-veille, un capitaine d'un des bateaux de l'État indépendant avait voulu prendre de force une poule dans un village. Il fut tué et, de plus, on blessa le mécanicien qui l'accompagnait. Sur ce, notre vapeur passe, on l'attaque; mais il nous met promptement hors de portée.

Le lendemain de son retour à Saint-Louis, par une tempête excessivement violente et malgré tout ce que l'on tenta pour le sauver, le *Léon XIII* sombra sous les yeux des missionnaires, rendus impuissants par la violence de la tourmente.

Huit jours plus tard, grand émoi dans la petite communauté. « Père! Père! crient les enfants, du sang, du sang, tout près de la case! — Mais où est donc Bongouélé, demande l'un d'eux? je ne l'ai pas vu ce matin. » Bientôt hélas! sa mort affreuse ne fait plus de doute pour personne, car on vient de retrouver un lambeau de son pagne à côté des taches de sang.

Ce jour-là, qui était un dimanche, il n'y eut point de chants à notre humble chapelle!... A la station de Saint-Louis, l'éloignement de tout village indigène semble avoir cimenté encore plus fortement qu'ailleurs l'union des enfants rachetés avec les Pères. Les missionnaires aiment les enfants auxquels ils ont sauvé la vie en les rachetant de l'esclavage, et l'on sent que les enfants leur rendent un peu de cet amour. Quand ils s'adressent à eux ils emploient le mot indigène *papa*, qui répond absolument au mot français.

Pauvres enfants! comme ils avaient peur, ce jour-là! La sainte Messe terminée, les PP. Allaire et Moreau, chacun un fusil sur l'épaule, se dirigent sur les traces sanglantes; tous les enfants sont restés à la Mission; seuls quelques travailleurs indigènes les accompagnent pour les aider à suivre la piste. Ils n'avaient pas fait 500 mètres que l'un d'eux s'écrie, en montrant un endroit dont il détourne les yeux: « Tiens, le voilà! » Grand Dieu! c'était horrible! Nous apercevons une boule sanglante où il n'y a plus ni nez, ni oreilles, ni menton; et, cinq mètres plus loin, deux jambes intactes avec la moitié d'un buste où il n'y a plus ni poitrine, ni cou, ni bras:

ce sont là les restes du pauvre Bongouélé, un des plus grands enfants de la Mission. Ce qui nous fut surtout pénible, ce fut de penser que ce pauvre enfant âgé d'environ quatorze ans, n'étant que depuis trois mois à la Mission, n'avait pas reçu le baptême, faute d'être suffisamment instruit. Nous avons cependant la confiance que dans sa miséricorde infinie Dieu aura eu pitié de son âme, car il commençait à réciter le *Notre Père*, à balbutier le nom de Marie; et, sans doute, il lui aura été tenu compte du désir qu'il avait plusieurs fois exprimé de se faire baptiser.

La nuit suivante, la panthère revint, mais tout le monde s'était barricadé. Les trois jours qui suivirent furent employés à faire un piège, où notre terrible voisin ne tarda pas à se faire prendre. Un coup de fusil nous en délivra pour toujours. La viande de l'animal fut trouvée délicieuse. D'ailleurs, en ce pays, de tout ce qui est viande rien ne se perd : chauves-souris, rats, serpents, tout se mange, même sans être dépouillé : les vers qui pullulent parfois, servent d'assaisonnement.

4. — Ici, plus que partout ailleurs, les efforts des missionnaires doivent naturellement se porter vers l'enfance, car dans l'Oubanghi le sort des jeunes esclaves est particulièrement digne de pitié! Dans certaines contrées, on tue un enfant, en effet, comme on égorge un cabri. La chose ne semble nullement criminelle aux indigènes. Ils s'étonnent même de nos reproches à ce sujet. « Comment, nous disent-ils, dans ton pays les hommes ne se mangent point? Ce n'est pas possible. Mais goûte donc une fois de cette viande; elle est si bonne que tu voudras toujours en manger! »

Comme il n'y avait point de villages auprès de la station, où il nous fût possible de faire des instructions suivies aux indigènes, il fut décidé que l'on irait rechercher les esclaves à vendre dans les rivières, et que l'on voyait si fréquemment passer devant la Mission, amarrés dans des pirogues descendant le Congo Inférieur, où ils étaient vendus.

Voilà donc *le Léon XIII* en route. Il lui faut dix jours de navigation pour arriver à l'endroit où l'on trouve de petits esclaves à vendre. Les enfants que l'on vend ainsi sont de pauvres créatures que l'on a volées à leurs mères, soit dans une guerre, soit parce qu'on a pu les saisir hors du village. Y a-t-il beaucoup d'enfants dans un village? C'est un motif suffisant pour lui déclarer la guerre. Cinq ou six villages s'entendent, on

profite de la nuit pour tomber à l'improviste sur le village endormi, on prend les enfants, les chèvres et l'ivoire, on tue tout le reste, on mange les morts, on se partage les dépouilles, et l'on s'en retourne en criant victoire! Ce sont là des faits de chaque jour.

Peut-être serait-il intéressant de dire comment les missionnaires opèrent le rachat de ces enfants. Voici de quelle façon les choses se passent d'ordinaire.

Dès que la venue du Blanc est signalée, femmes et enfants de fuir dans la forêt, emportant ce qu'ils ont de plus précieux. Dans beaucoup de cas, les hommes font de même. Parfois, ils sautent sur leurs lances et leurs flèches et attendent de pied ferme. On leur fait alors le signe d'amitié, en se frottant les deux avant-bras; s'ils répondent par le même geste, on peut approcher. On va trouver le chef qui, comme préambule, demande toujours un cadeau. Alors les négociations s'engagent. Seulement, il ne faut pas montrer trop d'ardeur pour ce que l'on désire sous peine de le payer un prix double.

« Toi, tu es un grand chef, tu as beaucoup d'esclaves, veux-tu m'en céder un? Je te donnerai des étoffes, du fil de cuivre, des perles, un chapeau, une assiette, une cuiller, une fourchette, un miroir, etc. »

Le chef accepte, car des enfants il pourra toujours s'en procurer, tandis que les marchandises qu'on lui offre sont chose rare. Il fait donc venir un petit enfant, dans plusieurs cas on devrait dire un petit squelette vivant. « Mais, reprend-il tout à coup, on m'avait pourtant dit que les blancs ne mangent pas les hommes, pourquoi donc veux-tu cet enfant? »

C'est alors le moment d'expliquer que le missionnaire n'est venu dans le pays ni pour faire la guerre, ni pour acheter de l'ivoire, mais pour parler du bon Dieu. Si l'instruction dépasse cinq minutes, les Noirs défilent les uns après les autres ou vous réclament un paiement pour continuer à vous entendre. C'est peu encourageant pour l'orateur.

Enfin le petit esclave est là, il a tout entendu : « Veux-tu venir avec moi? lui demande le missionnaire. » Ordinairement, l'enfant répond « oui », car c'est pour lui un moyen d'échapper à la cruauté de ses maîtres. D'autres fois, le pauvre enfant, déjà tout abruti par les mauvais traitements, répond : « Cela m'est égal. » A quoi s'intéresserait-il d'ailleurs, le pauvre malheureux? Lui qui, depuis le peu de temps qu'il est au monde, a assisté à l'assassinat de son père et de sa mère, a vu brûler son village, et, chaque jour, est

témoin du sacrifice d'autres enfants, qui ont été pris dans les mêmes circonstances que lui! En mangeant de leur chair, il se dit : « Demain, peut-être, ce sera mon tour! » Ce petit être de dix ans est donc blasé sur tout ce qui s'appelle souffrance ou bonheur. Pour l'ordinaire, plus les enfants sont jeunes, plus ils désirent venir avec nous.

Un jour, le P. Allaire ne voulait pas en accepter un, parce qu'il le trouvait trop petit et trop jeune; il allait s'en débarrasser lorsque, lui saisissant la soutane, le pauvre enfant le supplie de ne pas le laisser : « Je veux aller avec toi, disait-il en pleurant, je veux aller avec toi! » Bien entendu, il fut exaucé.

Dans certaines rivières, la rançon d'un petit enfant dépasse à peine le prix d'un vulgaire cabri. Aux yeux des indigènes, l'embonpoint influe sur le prix.

L'enfant racheté, on l'amène à bord; on lui explique de suite qu'il n'est plus esclave, on lui donne un beau pagne et on lui sert à manger. Il dévore tout ce qu'on lui donne. Puis, arrivé à la Mission, il fait bien vite connaissance avec les autres enfants, parmi lesquels il trouve souvent des compagnons d'enfance.

5. — Il reste fort à faire ensuite pour donner à ces petits sauvages une bonne éducation. Pour eux, en effet, mentir ou voler ne sont considérés comme choses mauvaises que lorsqu'ils sont pris. Le travail, surtout le travail de la terre, est une honte. En s'y adonnant, un chef se déshonore. Il n'y a que les femmes esclaves qui travaillent. Que d'enfants nous ont quittés pour la simple raison qu'il fallait travailler à la Mission! C'est alors que le missionnaire doit payer de sa personne et donner par lui-même l'exemple du travail pénible, du travail manuel.

Le caractère des Noirs, indolent et mou sous bien des rapports, ne manque pas cependant de susceptibilité ni de vivacité. Dans les villages, pour de simples paroles, pour une injure, la réparation ne peut se faire que par l'effusion du sang. Devant des amis, les deux adversaires s'arment d'un couteau; et quand, à la première blessure, le sang coule, l'honneur est sauf (1).

(1) Voici ce qui s'est passé un jour à la Mission même : un enfant, arrivé ici dans un état de maigreur remarquable, y avait pris, en peu de temps, un embonpoint extraordinaire. Un beau jour, en s'amusant, un de ses camarades le traite d'hippopotame. Mboko lance un regard terrible sur celui qui venait de le qualifier ainsi. Sans dire un mot, il s'arme d'un grand couteau, se dirige vers le seuil de la porte, y applique l'index de sa main gauche et, d'un seul coup, se coupe le doigt. Cela fait, il vient tranquillement demander au Père de

Quand nous disons aux enfants qui arrivent à la Mission que c'est très mal de manger de la chair humaine, ils sont tout étonnés.

Le chien fait aussi leur regal. Nous en possédions un à la Mission dont nous voulions nous défaire. Les enfants l'ayant appris vinrent en députation le demander pour eux. Six mois se passent, l'animal était devenu gros et gras. A la première fête qui se présente, les enfants de demander que Fox leur restitue en viande ce qu'ils lui ont donné en manioc pour l'engraisser. A chaque nouvelle fête, nouvelle demande. A la fin, on leur accorde le pauvre Fox. Grande joie parmi eux ! car, paraît-il, la viande de chien a un fumet particulier pour les peuples anthropophages. Pendant que les enfants faisaient les rations du pauvre chien, mis en pièces, un Père, s'approche d'eux et leur dit : « C'est donc bien bon cette viande-là ? — Oh ! oui, Père, c'est bien meilleur que l'hippopotame ou le bœuf ; mais, ajoute un gamin de neuf ans, cela ne vaut pas cependant la viande de l'homme.

Cependant, malgré leurs instincts naturellement sauvages, ces pauvres enfants ne laissent pas de nous donner quelques consolations. Si le travail est pénible, il est loin d'être sans résultat. Les quarante-deux jeunes Noirs qui sont actuellement à la Mission sont tous remplis du plus ardent désir, bien des fois exprimé, de recevoir le baptême et les autres sacrements de l'Église. Contrairement aux indigènes du dehors, ils aiment entendre parler du bon Dieu. L'un d'eux se plaignait dernièrement en regardant un catéchisme en images : « Il n'y a donc pas encore de Noirs au ciel, disait-il, car je ne vois que des figures de blancs. » Une chose qui les intéresse vivement aussi, c'est de savoir s'ils auront toujours la peau noire quand ils seront au ciel.

Le bien que les missionnaires peuvent faire dans l'Oubanghi est certainement immense ; car, si l'on avait les ressources nécessaires, c'est par centaines qu'on y rachèterait de pauvres petits enfants destinés à la mort. Aussi, le retour de Mgr Augouard comme vicaire apostolique a-t-il été pour nous, en même temps qu'une bien grande consolation, un grand sujet d'espérance pour l'avenir de notre chère Mission.

6. — Terminons ce *Bulletin* par la réception de Mgr Augouard.

le panser. Aux reproches sévères qu'on lui adresse, il répond : « Comment, on m'appelle hippopotame et cela ne me ferait rien ! Tu nous a dit qu'il était défendu de se battre. Aussi n'avais-je plus qu'à me couper le doigt pour prouver la douleur que me faisait une telle injure. »

Voici comment il la raconte lui-même dans une lettre au T. R. Père :

Arrivé à Brazzaville, je ne m'y arrêtai que quelques jours. La fièvre ayant disparu et les travaux les plus pressants étant expédiés, je me remis aussitôt en route sur *le Léon XIII* pour aller visiter Saint-Louis de l'Oubanghi. Aussitôt débarqué au port de la Mission, je revêtis mes ornements pontificaux, et l'on vit se dérouler pour la première fois dans l'Oubanghi une procession épiscopale. Tous ces sauvages enfants des forêts ouvraient des yeux émerveillés. Ils admiraient surtout la crosse et la mitre, et pensant à la durée de mon absence, ils se disaient entre eux que ce devait être une bien grande chose puisque j'avais mis dix-huit lunes à les attraper!

Par une délicate attention, les PP. Allaire, Moreau et le F. Elie, qui venaient de construire une chapelle, m'avaient attendu pour en faire l'inauguration. Trois statues, presque de grandeur naturelle et fort bien réussies, étaient sorties de leur atelier en plein vent et ornaient le modeste sanctuaire où, ce jour de dimanche, le Dieu de l'Eucharistie voulut bien descendre. Sans doute, nous étions bien loin des splendeurs des fêtes que j'avais eu le bonheur de présider en France, mais aussi quelle n'était pas notre émotion, et, je puis le dire aussi, la joie des anges en voyant cette touchante cérémonie dans ce pays sauvage, au centre de l'Afrique!

Ayant passé une semaine à Saint-Louis, je descendis à Brazzaville avec le P. Moreau et le F. Elie. J'avais hâte de commencer les travaux pour l'établissement des Sœurs. (Lettre du 20 septembre 1891.)

NÉCROLOGIE



Décès. — Le P. Pierre Faure, qui était parti avec Mgr Aùgourd, pour le nouveau vicariat de l'Oubanghi, a succombé à Brazzaville, par suite de phtisie, le 28 mai dernier. Il était dans sa vingt-huitième année, et comptait six années de vie religieuse, mais un an et neuf mois seulement de profession.

LE P. JAOUEN

DÉCÉDÉ A PORT-AU-PRINCE, LE 2 AVRIL 1892

M. l'abbé Morice, administrateur de l'archidiocèse de Port-au-Prince, a fait part à son clergé de la mort du P. Jaouen par la circulaire suivante, qui renferme une notice intéressante sur notre cher et regretté confrère.

Port-au-Prince, le 7 avril 1892.

Cher Monsieur le Curé,

Il n'y a qu'un mois, M. l'abbé Dambreville rendait son âme à Dieu, à l'infirmerie du petit séminaire-collège. Nous avons à peine transmis cette pénible nouvelle, qu'une grave maladie couchait presque à la même place le R. P. Jaouen, supérieur de l'établissement.

Aujourd'hui, la volonté de Dieu nous commande de reprendre la plume, pour vous faire part d'un nouveau deuil, en même temps que d'un nouveau triomphe pour notre foi. *J'ai entendu une voix du ciel me dire : Ecrivez, Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, l'Esprit de Dieu les attend pour les inviter à se reposer de leurs travaux, car leurs œuvres les accompagnent.* Le R. P. Supérieur a été rappelé au repos éternel, le samedi 2 de ce mois, après une semaine de continues souffrances, qu'il a supportées en esprit de pénitence, avec une édifiante résignation.

Le R. P. Jaouen naquit à Plouégat-Guerrand, diocèse de Quimper, le 17 août 1844. Toute l'ambition de ses pieux parents était de donner leur enfant au Seigneur. Aussi confièrent-ils le soin de son éducation à des maîtres chrétiens qui prirent à tâche de cultiver en lui les germes de la vocation ecclésiastique. Il fit ses humanités au collège de Saint-Pol de Léon et suivit, pendant deux ans, les cours de philosophie au grand séminaire de Quimper.

Ses aspirations le portaient vers la vie religieuse. La réputation de sainteté du Vén. P. Libermann fixe son choix dans la congrégation naissante du Saint-Esprit, dont le principal but est l'évangélisation du peuple noir. Le jeune novice ne pouvait manquer de faire de rapides progrès dans la vie spirituelle, sous des maîtres tels que le P. Libermann, Mgr Riehl et le P. du Plessis. C'est à leur école qu'il se forma à la science pratique de la véri-

table humilité, qui le portait à s'oublier lui-même naturellement, en toute occasion.

De 1870 à 1886, il remplit, à la Martinique et à la Guadeloupe, les fonctions de professeur et d'aumônier, à la satisfaction de ses supérieurs.

Le R. P. Jaouen arrivait en Haïti en novembre 1886, comme curé de Pétionville. Cette paroisse, située à 6 kilomètres de la capitale, domine la rade de Port-au-Prince et la vaste plaine du Cul-de-Sac. La fraîcheur du climat en rend le séjour délicieux en toute saison. Il eût été difficile de mieux choisir, pour ses goûts comme pour sa santé. Il aimait les fatigues du ministère extérieur et les longues excursions à travers les montagnes. Au retour de ses courses fréquentes, il reprenait avec une scrupuleuse exactitude les exercices de la vie commune ; et son bonheur était au comble, quand ses confrères du séminaire ou quelque prêtre du clergé séculier venaient le surprendre et lui demander l'hospitalité pour quelques jours. En cela, du reste, il ne faisait que suivre l'usage établi par le P. François, son prédécesseur, et gardé comme un héritage de famille par le P. Runtz, appelé à lui succéder.

Le 19 janvier 1887, deux mois après la mort du R. P. Lejeune, on imposa un lourd sacrifice au curé de Pétionville, en le nommant supérieur du petit séminaire. Le religieux ne choisit pas, il obéit. Le nouveau supérieur avait mieux à faire qu'à commander. Il voulut donner l'exemple en tout point, n'exigeant des autres que ce qu'il accomplissait lui-même. Il fut le père et le serviteur de la maison. Son administration ferme et soutenue a contribué, pour une large part, au succès toujours grandissant du petit séminaire-collège. Il avait trouvé 245 élèves, il en a laissé 450. Mgr Hillion l'avait en haute estime ; il le nomma chanoine honoraire, dès la première promotion qu'il fit, le 15 août 1888.

Les chaleurs excessives de Port-au-Prince attaquèrent trop vite la santé du R. P. Jaouen. Bientôt les médecins parlèrent d'un congé, mais il s'obstina à rester sur la brèche jusqu'à complet épuisement. Obligé de partir au commencement de l'année 1890, il s'empessa de revenir à son poste, dès que l'obéissance le lui permit.

Le climat reprit immédiatement sur lui son travail de des-

truction, que l'air natal n'avait fait qu'enrayer. La crise finale a été précipitée de quelques mois seulement, par une attaque de pneumonie aiguë, qui vint à bout, en huit jours, de son tempérament épuisé d'avance.

Les douleurs cuisantes de sa dernière maladie ont achevé de purifier une vie toute consacrée à Dieu. Il reçut de nos mains le saint Viatique et l'Extrême-Onction, avec l'indulgence de la bonne mort, le jeudi 31 mars, à sept heures et demie du soir. Il laissa son testament spirituel à ses confrères, dans ces belles recommandations, qui montraient si bien le fond de son âme : « Mes Frères, gardons fidèlement cette devise de nos saintes Règles : *cor unum et anima una*, un seul cœur et une seule âme. »

Le lendemain, à huit heures, nous célébrâmes les funérailles dans la chapelle du séminaire, entouré du clergé de la capitale, des Frères, des Sœurs, des élèves du petit séminaire et d'une foule innombrable de fidèles.

M. le Président de la République et M. le baron d'Avril, ministre de la France par intérim, y assistaient au premier rang, en témoignage de leur respectueuse estime pour le défunt et de leur profonde sympathie pour l'œuvre du petit séminaire.

Trop souvent divisé pour le reste, le peuple de Port-au-Prince a montré, une fois de plus, qu'il ne forme, lui aussi, qu'un cœur et qu'une âme dans la manifestation des sentiments chrétiens.

Vous voudrez bien, cher Monsieur le Curé, célébrer le saint Sacrifice de la messe pour notre regretté défunt, et y inviter vos paroissiens.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de notre affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

J.-M. MORICE, *administrateur.*

LE F. ANTONIN

DÉCÉDÉ A SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL, LE 6 JUIN 1892

Résumé d'une notice faite par un Frère de l'Instruction chrétienne de Saint-Louis, d'après des notes données par un des anciens élèves du F. Antonin.

Né le 18 juillet 1820, aux Sallèles (Ardèche), d'une honorable famille du Vivarais, dans laquelle Dieu s'est choisi un grand

nombre de religieux et de religieuses, Antonin Lévesque puisa au foyer paternel cette piété douce et énergique en même temps, qui devait le soutenir et le distinguer toute sa vie. C'est là que s'opéra en lui le travail incessant de la grâce, façonnant peu à peu cette âme d'enfant pour les combats de l'avenir, et l'attirant doucement vers la vie religieuse. Mais, avant de se donner complètement à Dieu, il dut passer par la dure épreuve de la caserne. On était au plus fort de la guerre d'Algérie (1842); le jeune militaire pensait être envoyé en Afrique. Déjà les pays lointains avaient de l'attrait pour cette âme généreuse qui ne demandait que le sacrifice, mais les ordres de ses chefs le retinrent en France, et il dut passer une grande partie de son service à Bitche, petite forteresse de la Basse-Alsace, qui s'est illustrée par le courage de ses défenseurs en 1870. Là, il conquit successivement les galons de caporal, de sergent et de sergent-major.

La vie de garnison ne changea rien à ses habitudes chrétiennes. Foulant aux pieds le respect humain, il communiait deux fois par mois, et ne cessait de donner en tout le bon exemple à ses camarades, au témoignage de l'un d'entre eux, venu plus tard, ainsi que lui, au Sénégal.

Mais, sous l'uniforme militaire battait un cœur d'apôtre. Aussi, à peine libéré, Antonin Lévesque demanda-t-il son admission parmi les Frères Léonistes de Saint-Ilan, où il resta, du 16 mai 1847 au 2 février 1836, date de sa profession dans notre Institut. Son esprit mûr, son expérience, son ardeur à toute sorte de travail, l'avaient fait particulièrement apprécier dans la colonie de Saint-Ilan. Mais la Providence le voulait au Sénégal.

Mgr Kobès, de vénérée mémoire, brûlait de développer une œuvre qui lui était chère entre toutes : élever des enfants, les former au travail, à l'agriculture, et constituer peu à peu des familles chrétiennes. Dans ce but, il demanda avec instance un Frère qui pût le seconder dans son entreprise. Le F. Antonin en ayant eu connaissance, supplia le T. R. P. Supérieur général de l'envoyer en Sénégambe. La Mission venait de perdre coup sur coup sept ou huit missionnaires. Cela ne l'effraya nullement, et, après trois mois de traversée, il se jetait aux pieds de Mgr Kobès, heureux de mettre à sa disposition son zèle et son expérience. On lui confia le soin de tous les jeunes enfants que l'on élevait ;

il devait leur apprendre le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et le travail manuel.

Aucune culture n'avait encore été entreprise à Dakar : pas de légumes, pas d'autres fruits que les fruits sauvages de la forêt. Le F. Antonin se proposa, dès son arrivée, de cultiver cette terre et de lui faire produire d'abord les légumes de France. Les débuts furent pénibles : Mgr Kobès ne comptait pas trop lui-même sur la réussite, et les Noirs, habitués à ne rien faire de pénible, opposèrent souvent leur apathie à l'énergie indomptable du Frère. Mais rien ne le déconcerte. Il se lève la nuit, creuse un puits dans une petite vallée qui descend à la mer, et obtient de l'eau douce en abondance. Avec de l'eau douce, tout est possible dans les pays chauds, au Sénégal, en particulier. Bientôt les légumes de France viennent en abondance à Dakar, et un jardin splendide orne ce coteau qui, jusque-là, n'avait produit que des plantes sauvages.

Une autre culture était incomparablement plus chère au zélé religieux : celle du cœur et de l'esprit des enfants qui lui étaient confiés. Par toutes sortes de moyens, il s'efforçait de leur donner des habitudes et des idées chrétiennes et de réprimer leurs mauvaises tendances. Il eut bientôt conquis l'affection de tous ces chers enfants par sa douceur constante, son dévouement sans bornes, et l'ascendant puissant que lui donnaient son âge, son expérience et ses vertus.

Pendant les récréations, il exerçait ses jeunes élèves aux exercices militaires. La marche au pas, un fusil de bois sur l'épaule, les mouvements de toute sorte que l'on fait exécuter aux recrues, devinrent familiers à cette petite troupe improvisée. Une grande revue ayant eu lieu à l'occasion de l'arrivée du gouverneur Faidherbe, celui-ci fut enchanté de la prestesse et de l'habileté des jeunes soldats. Il les encouragea beaucoup et félicita hautement le bon Frère. Une maison vaste et bien aérée s'était élevée à Dakar ; un jardin superbe l'entourait ; une nombreuse pépinière de néophytes se développait sous les yeux des missionnaires. A tout cela, le F. Antonin avait une large part.

En 1865, un nouveau champ d'activité s'ouvre devant lui, quand, pour des raisons que nous n'avons pas à rappeler ici, Mgr Kobès transféra l'œuvre des enfants à Saint-Joseph de Ngazobil. Là, rien n'était fait ; on se trouvait transporté subite-

ment au milieu d'une forêt, dans un pays sauvage. Point d'autre abri contre l'ardeur d'un soleil brûlant, que le feuillage des arbres et les cases des Noirs. Le terrain une fois choisi, notre intrépide pionnier commence à déblayer, pour pouvoir construire les vastes bâtiments qui abritent aujourd'hui les œuvres de la Mission et autour desquels s'élève un village noir entièrement composé de chrétiens. L'infatigable Frère, en creusant la terre, trouva les matériaux nécessaires à toutes les constructions. Les arbres de la forêt vinrent s'aligner en poutres, solives, portes et fenêtres; il bâtit aussi un four à chaux, dont le produit servit non seulement aux besoins de l'établissement, mais en outre s'écoula facilement au profit de l'Œuvre dans le reste de la colonie.

A Saint-Joseph de Ngazobil, le F. Antonin trouvait les grands bois et un terrain très propre à la culture; c'est ce qu'il demandait pour pouvoir dresser les enfants aux travaux des champs. Aussi, après quelques années, tout était transformé en une superbe oasis verdoyante. Les bœufs, dressés pour la première fois sur cette terre, tracèrent les sillons dans les champs et traînèrent docilement les chariots à travers la forêt; les basses-cours se peuplèrent de volailles, de porcs et de moutons; le fourrage poussa et tomba sous la faux en coupes régulières; on vit même s'élever un petit chantier de construction pour la marine, et deux bateaux, *le Saint-Joseph* et *le Pie IX*, purent porter au loin les produits de la naissante colonie.

Le jour ne suffisait pas à l'activité dévorante du F. Antonin, et souvent il continuait pendant la nuit le travail commencé. Voilà pour l'extérieur. Mais, qui pourrait dire le sentiment surnaturel, l'intention apostolique qui animait toutes les actions du saint religieux! Tout cela n'est connu que de Dieu qui en a déjà, nous en avons la ferme confiance, récompensé magnifiquement ce bon serviteur.

Seize ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait mis le pied sur la terre sénégalaise. Tant de fatigues qu'il s'était imposées avaient miné sa santé et usé ses forces. Mgr Kobès dut le forcer, en 1872, à interrompre ses divers travaux, et le désigna pour la communauté de Saint-Louis. C'est là qu'il a passé les vingt dernières années de sa vie, dans le silence et l'obscurité, travaillant à se faire oublier, pour ne vivre que sous le regard

de Dieu seul, passant la majeure partie de son temps à s'occuper de l'ornement et de la propreté de l'église.

Tous ceux qui ont pu connaître intimement ce bon religieux savent quel calme, quelle douceur, quelle charité, régnaient constamment dans ses paroles. Le poste que ses supérieurs lui avaient donné à Saint-Louis était, dans leur intention, un poste de repos; mais le repos était inconnu au F. Antonin; aussi, quelle activité ne déployait-il pas encore naguère, malgré ses soixante-dix ans! Constamment il travaillait, priait ou lisait.

Mgr Barthet voulut lui donner, l'an dernier, le plaisir d'un voyage à Thiès. Le bon Frère se montra très heureux de visiter cette station, si riche d'espérances; mais, de retour à Saint-Louis, il se trouva mal, et une fièvre presque quotidienne le fatigua beaucoup pendant le dernier hivernage. A cette fatigue vint s'ajouter l'influenza, et depuis ses forces déclinerent de jour en jour. Rien de plus édifiant que le récit de ses derniers jours sur cette terre d'exil.

Comme un voyageur fatigué voit venir avec joie la fin d'un pénible voyage, de même le saint religieux attendait avec calme et sérénité le moment du repos suprême. Il parlait de la mort avec une tranquillité qui arrachait des larmes d'attendrissement à ceux qui l'approchaient.

Sa respiration étant devenue difficile, il ne pouvait pas se rendre à l'église : c'était une grande peine pour lui de ne pouvoir plus aller recevoir chaque jour l'aliment divin de nos âmes, suivant son habitude. Il y suppléait en communiant le plus souvent possible à la chapelle de la communauté ou dans sa chambre.

Dans la crainte de mourir sans avoir reçu les derniers sacrements, le bon Frère fait venir un jour le Père supérieur et le supplie de lui donner le lendemain même l'Extrême-Onction et la sainte Eucharistie. Le P. Guérin, quoique un peu surpris, accède à sa demande pour le lendemain matin. Les Pères préparent sa chambre, puis se rendent au réfectoire pour le souper. Quel n'est pas leur étonnement, quelques minutes après, de voir apparaître le malade qui a quitté sa chambre et s'est traîné péniblement jusque-là.

— Pourquoi donc, mon bon Frère, avez-vous quitté votre chambre, disent les Pères; on allait vous servir?

— C'est, dit-il, afin de prendre avec vous mon dernier repas et pour que la chambre que j'occupe reste bien nette, car elle doit recevoir demain la visite de Notre-Seigneur.

Les quelques jours qui suivirent, le bon F. Antonin ne s'entretenait plus que de la mort et du ciel, attendant ce bienheureux moment qui allait combler ses vœux, tous ceux qui le voyaient en étaient profondément touchés. Le malade eut encore une fois la consolation de célébrer sur la terre la Fête patronale de la Congrégation et il alla l'achever au ciel, car c'est dans la nuit du dimanche au lundi de la Pentecôte, qu'il rendit sa belle âme à Dieu.

Toute la population de Saint-Louis a tenu à honneur de montrer son attachement au bon religieux qui l'avait édifiée pendant vingt ans. On remarquait, dans le nombreux cortège qui l'accompagnait à sa dernière demeure, le Président du Conseil général, le Maire de la ville, le Commandant d'artillerie, tout le corps médical, des officiers de marine, plusieurs sous-officiers et soldats.

Sur le bord de la tombe, M. Victor Jourbet, ancien élève de la mission, prit la parole et retraça la vie du bon religieux et les services rendus par lui aux nombreux enfants qu'il avait élevés. Il termina par ses paroles . « Adieu, Frère Antonin ! Du haut du ciel, jetez un regard sur la mission de Saint-Joseph. Priez, afin que les missionnaires puissent atteindre le but qu'ils poursuivent avec tant de zèle ! Demandez, en particulier, que parmi les enfants qu'ils élèvent se rencontrent de nombreuses vocations sacerdotales, qui rendent plus facile l'évangélisation de ce pays ! »

Complétons cette notice par quelques extraits de lettres du P. Guérin à Mgr Barthet, qui montrent les admirables sentiments de foi et d'abandon à Dieu du cher défunt, dans sa maladie et à ses derniers moments.

Saint-Louis, 14 mai 1892. — Le bon F. Antonin est gai comme un pinson. Savez-vous pourquoi ? C'est que ce matin, je lui ai porté le saint Viatique et donné l'Extrême-Onction. Tous les jours il avait peur de se laisser aller au sommeil, craignant de se réveiller dans l'éternité, sans avoir reçu les sacrements. Le docteur m'avait déjà dit que nous pourrions bien le trouver mort dans son lit un de ces quatre matins. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu lui refuser la faveur qu'il demandait avec tant d'instance. Il en a été tellement heureux, qu'un mieux sensible s'est produit subitement. Il a mis sa belle soutane, est sorti dans la galerie, où il s'est promené un peu, pendant qu'on mettait de l'ordre dans sa chambre. Ce matin le docteur Ayme est venu le voir. Il lui a dit tout de suite : « Vous savez, j'ai reçu l'Extrême-Onction : j'avais peur de mourir comme ça, sans sacrements. » Le docteur n'a pu s'empêcher de sourire.

7 juin 1892. — Le bon F. Antonin a rendu son âme à Dieu, hier,

6 juin. Je n'ai pas à faire devant vous l'éloge du regretté défunt. Ayant toujours été un religieux modèle, il est mort comme un saint.

En sortant d'une crise qu'on croyait être la dernière, il disait « Comme le chemin de la mort est difficile à trouver ! Pourquoi ne suis-je donc pas mort quand Monseigneur et tous les Pères étaient là m'entourant et priant pour moi ! » — A minuit, il s'éteignit comme une lampe qui manque d'huile, sans secousse aucune. On se demandait s'il ne dormait pas. Il dormait, mais du sommeil du serviteur fidèle qui est allé recevoir la récompense de ses travaux. »

LE F. THÉODOSE BOHL

DÉCÉDÉ A SAINTE-MARIE DU GABON, LE 17 FÉVRIER 1892

Le F. Théodose-Alexandre Bohl, né le 12 février 1858, à Soppe-le-Haut (Haut-Rhin), fut d'abord employé durant cinq ans dans une filature de coton. Ayant connu la Congrégation par son cousin, le F. Eutrope, il demanda la faveur d'entrer au postulat des Frères. Arrivé à Chevilly, le 24 mars 1877, il fut admis à la profession, le 8 septembre 1879 ; puis après quelques mois passés à la Maison-Mère et à Mesnières, il fut selon ses désirs envoyé en Afrique.

Ce fut le 17 décembre 1880 qu'il arriva au Gabon. Mgr Le Berre le destina d'abord à la station de Saint-Joseph des Bengas, où l'on n'eut qu'à se louer de son zèle pour ses fonctions. Rappelé à Sainte-Marie, il se dévoua tout entier à l'œuvre des apprentis, à laquelle il fut désormais attaché. C'est lui qui était chargé de la surveillance dans les travaux de grande culture et dans leurs divers exercices journaliers.

Cette charge lui fournit maintes fois l'occasion d'exercer sa patience et sa charité. Les jeunes Pahouins, de douze à vingt ans, qu'il avait à conduire, habitués par leurs parents à une vie d'indolence et d'inaction, n'étaient pas précisément d'une docilité exemplaire. Aussi que d'efforts de patience et de vigilance il fallut au bon F. Théodose. Il s'y mit avec courage ; et c'est à cette œuvre pénible, mais aussi bien méritoire, que furent employées ses dix dernières années.

Depuis trois ans sa santé commençait à décliner, il tenait bon néanmoins et remplissait quand même ses fonctions ordi-

naires. C'est seulement quand il fut à bout de forces qu'il renonça à toute occupation extérieure. Il ne tarda pas à être pris d'une laryngite granuleuse qui aggrava considérablement sa phtisie; elle lui causait des douleurs intolérables aux oreilles, chaque fois qu'il était obligé de prendre un peu de nourriture. C'est dans cette maladie que son âme acheva de se purifier. Cinq jours avant sa mort, il demanda lui-même et reçut l'Extrême-Onction, puis le saint Viatique et tous les autres secours de la religion. Enfin, le jour de la fête de la fuite de Notre-Seigneur en Égypte, un mercredi, à une heure un quart de l'après-midi, il passa à une meilleure vie, en présence de tous les membres de la communauté réunis pour l'aider de leurs prières.

LE F. PAULINUS

DÉGÉDÉ A PORT D'ESPAGNE LE 26 AVRIL 1892

Le F. Paulinus (Colgan), né à Clombrin (Irlande), le 20 avril 1860, entra comme postulant à Rockwell, le 11 octobre 1882. Profès le 8 décembre 1884, il fut employé à Rockwell, en qualité de réfectoier, jusqu'à son départ pour la Trinidad (octobre 1889).

A peine débarqué à Port d'Espagne, il se mit avec une sainte ardeur au travail que son supérieur lui assigna. Il fut d'abord professeur de septième, puis surveillant des élèves et caviste. Il apportait une préparation consciencieuse dans l'enseignement de sa petite classe, et traitait ses jeunes élèves avec une douceur qui ne se démentit jamais. Dans sa surveillance, il visait plutôt à empêcher le mal qu'à sévir contre les coupables; et si, parfois, une petite dissipation s'était manifestée, il n'avait recours à une forte punition, qu'après avoir épuisé à la fois les blâmes, les conseils et les menaces. Aussi fut-il toujours sincèrement aimé des élèves.

La même bonté de cœur marquait ses rapports avec les membres de la communauté et les personnes du dehors. A l'égard de ses supérieurs, la promptitude formait le cachet d'une obéissance qui ne connaissait ni retard ni raisonnement. Sa charité vigilante lui faisait prévenir une demande de services de la part de ses confrères, de sorte qu'il s'était déjà offert à faire telle ou telle chose avant qu'on eût eu le temps de l'en prier.

Malheureusement, il devait être prématurément enlevé par une phthisie, venue à la suite d'imprudences regrettables. Il avait pris l'habitude de se baigner le soir, peu de temps après le repas, et immédiatement avant de se coucher. Il allait aussi tête-nue en plein soleil, malgré les avis qui lui étaient donnés, et passait des heures entières avec des habits trempés par la pluie ou la transpiration. Aussi fut-il bientôt pris du terrible mal qui devait le conduire à la tombe. Voyant lui-même venir sa fin, il en parlait avec calme. Il n'abandonna même pas son travail ordinaire. Pendant plusieurs semaines encore, on le vit se traîner où l'appelait son devoir. Jusqu'à la fin, sa régularité et sa piété ont été exemplaires.

Voici comment le Père Supérieur annonçait son décès :

Le F. Paulinus est mort le 26 avril, muni des secours de la religion et après avoir émis ses vœux perpétuels. Il a gardé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Pendant les trois dernières semaines, la maladie avait fait des progrès extraordinaires : il n'avait presque plus de poumons. Arrivé de Rockwell au mois d'octobre 1889, il n'est pas resté longtemps avec nous, mais il s'est toujours montré bon religieux, pieux, régulier, humble et obéissant. (Lettre du 19 mai 1892.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours d'outre-mer. — Sont arrivés en France :

Le 23 juillet, Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, et le P. Amann ;

Le 24, le P. Roth, supérieur de la communauté de Bay-City, aux États-Unis ;

Le 28, le P. Schwab, sup. de la communauté de Sharpsburg ;

Le 6 août, le P. Raimbault, contraint de revenir de Conakry, par suite de graves accès de fièvre bilieuse (1) ;

Le 8, les PP. Rumbach et Cadoret de Saint-Pierre Miquelon.

Le 9, le P. Bertrand, supérieur du collège de Port-au-Prince, en Haïti, et le P. Runtz, supérieur de Pétionville ;

Le 11, le P. Browne, supérieur du collège de Port d'Espagne, Trinidad ;

(1) Ce cher confrère a été très souffrant ; à la fièvre s'est ajoutée, durant la traversée, la dysenterie. Grâce à Dieu, il va beaucoup mieux.

Le 16, le P. Vanhaecke, supérieur du séminaire-collège de la Martinique, et le P. Moysan, revenu de la Guyane.

Bas-Niger. — On sait que M. Mizon est revenu récemment en France, après un long et important voyage du Niger au Congo, qui a duré près de deux ans, de septembre 1890 à juin 1892.

Nos missionnaires avaient été heureux de le recevoir et de le soigner à Onitsha, lui et ses hommes. Plus reconnaissant que d'autres explorateurs auxquels on a rendu le même service et qui ont paru l'avoir complètement oublié, M. Mizon n'a pas craint de rendre publiquement hommage au dévouement de nos confrères. Dans le discours qu'il a prononcé à la Sorbonne, le 10 juillet 1892, pour rendre compte de ses explorations, il a dit ces paroles, après avoir parlé de la station anglaise d'Aboutchi.

Quel parallèle à établir entre cette station d'Aboutchi qui a tant fait couler de sang africain et celle que les missionnaires français du Saint-Esprit ont établie à quelques kilomètres plus haut, près de la ville d'Onitscha qui, elle aussi, a eu sa guerre avec la Compagnie ! Nous y fûmes reçus par le R. P. Lutz, entouré de ses enfants noirs qui regardaient avec curiosité le commandant français dont le vapeur portait le même pavillon que celui qui flottait sur la Mission, ce pavillon sur lequel rien n'est écrit. Ce fut dans cet asile de paix que je laissai aux soins dévoués des missionnaires et des Sœurs, le quartier-maître Poisat et le tirailleur algérien Ahmed, miné par la fièvre. Le sergent-fourrier était atteint aussi ; il fallut nous arrêter quelques jours ; je profiterai de ce retard pour transporter le matériel à Assaba, situé en face et un peu au-dessus de la Mission d'Onitsha, puis revenir chercher les malades. J'étais moi-même gravement atteint ; l'anémie consécutive, due aux blessures que j'avais reçues, m'avait fait la proie des maladies du pays, fièvre et dysenterie. (Compte rendu des séances de la Société de géographie de Paris, n° 12, 1892, p. 369.)

Zanguebar. — Comme l'ont annoncé les journaux, de graves événements ont eu lieu, en ces derniers temps, dans l'intérieur du pays. Les Allemands ont été battus par le Sultan de Mochi et tous les Européens expulsés du Kilima Ndjaro. Seuls, les missionnaires ont été gardés dans le pays, parcequ'ils instruisent les enfants et soignent les malades. Au milieu même de ces troubles, le P. Gommenginger a envoyé les jeunes Noirs de sa station à Bagamoyo pour s'y marier. Partis le 25 juin du

Kilima-Ndjaro, ils sont heureusement arrivés le 2 juillet à Mombassa et le 9, fête des Prodiges de Marie, à Zanzibar.

AVIS

Décret concernant les confessions et communions des religieuses. — On a publié dans un précédent *Bulletin* (n° 52, p. 30) le décret général du 17 décembre 1890, relatif au compte de conscience, ainsi qu'aux confessions et communions dans les instituts religieux. La S. C. vient, sur la demande de l'Évêque de Malaga, de rendre sur ce même sujet d'importantes décisions, que l'on peut résumer comme il suit :

1° C'est à la supérieure locale qu'il faut s'adresser pour demander un confesseur extraordinaire. Cette permission ne doit pas être réservée aux supérieurs majeurs, quoiqu'on puisse toujours, en cas de besoin, recourir à eux, de même qu'au supérieur ecclésiastique;

2° Les supérieurs ne peuvent jamais refuser cette permission, ni se montrer difficiles à l'accorder, sauf aux inférieurs à ne la demander que pour de réels motifs de conscience;

3° Chacun peut choisir ce confesseur parmi ceux qui sont désignés par l'ordinaire;

4° La fréquence des communions à accorder dépend du confesseur, nonobstant ce qui est établi dans les règles même approuvées par le Saint-Siège. Voici la partie essentielle de ce décret :

Dubia I. Quis sub nomine Præsulis vel Superioris, cujus est subditis concedere vel denegare Confessarium extraordinarium, intelligitur? An ipse qui ordinarium Confessarium deputavit, vel potius qui domui præest sive vir sit, sive femina?

II. Cum ex Decreto superior, quicumque sit, nequeat Confessarium extraordinarium denegare, immo nec ægre se ferre petitionem demonstrare, teneturne subditi precibus semper indulgere, quamvis plane videat necessitatem esse fictam, et vel scrupulis, vel alio mentis defectu, ut veram ab ipso petenti apprehensam?

III. Præsul, qui ex dictis Confessarium extraordinarium subdito concredit, designare debet in unoquoque casu nominatim personam ipsius Confessarii, vel idem Religiosus eligere poterit, inter diversos ab Ordinario deputatos, sibi munus impleat?

IV. In eodem allato Decreto hoc præceptum invenitur : « Quoties ob fervorem et spiritualem alicujus profectum Confessarius expedire judicaverit, ut frequentius quam diebus statutis in propriis regulis accedat Religiosus ad sacram Synaxin, id ei ab ipso Confessario permitti poterit.

Cum vero in pluribus Constitutionibus, Apostolica Sede approbatis, non tantum certæ statuuntur dies ut Religiosi ad sacram mentis accedant, verum explicite vetetur ne ultra præfatas dies ipsi Religiosi Communionem accipiant, veluti de Monialibus Discalceatis Sanctæ Mariæ de Monte-Carmelo constat, sequens oritur dubium

Utrum Constitutiones quarumdam Familiarum religiosarum, quibus vetatur ne Moniales sive Religiosi Sacram Eucharistiam recipiant ultra certas et statutas dies, abrogatæ fuerint in hoc capite Decreto 17 dec. 1890, ita ut eis non obstantibus liceat Confessario frequentiore accessum suis Religiosis pœnitentibus concedere, vel adhuc post memoratum Decretum in vigore maneat?

Sacra Congregatio propositis dubiis respondendum censuit prout respondet :

Ad. I : Negative ad primam partem, affirmative ad secundam.

Ad. II : Affirmative ; sed subditi moneantur non posse extraordinarios Confessarios petere, nisi ad id adigantur ut propriæ conscientiæ consulant.

Ad. III : Negative ad primam partem, affirmative secundam.

Ad. IV : Quo vero ad postremum dubium, quod frequentiore ad S Synaxim accessum quam diebus statutis in propriis regulis respicit, abrogatas censendas esse Constitutiones, quibus vetatur, ne Moniales sive Religiosi Sacram Eucharistiam recipiant ultra certos et statutos dies.

Romæ, 17 Augusti 1891. — J. Card. VERGA, *Præfectus*.

Images et calendrier du Vénérable Père. — Pour répondre aux désirs manifestés par des âmes pieuses, on vient de faire éditer :

1. *Le portrait du Vénérable Père*, portant au verso, en trois langues (français, anglais, allemand), un abrégé de sa vie, et au recto : 1° une série de douze pensées tirées de ses écrits : Saint-Esprit, — Jésus. — Marie, — Joseph, — prière, — humilité, etc. etc. ; 2° une série de trois textes : souhaits de bonne année. — (La douzaine, 1 fr., franco.)

2. *Un calendrier à effeuiller* donnant : dévotions du mois, neuvaines préparatoires aux principales fêtes, et pour chaque jour une pensée pieuse et une pratique tirées des écrits du V. P. Libermann, considérablement amélioré ; en tenant compte des observations, désirs qui nous ont été communiqués à la suite de notre premier essai pour l'année 1892. — (1 franc, la demi-douzaine ; 6 francs, franco.)

Pour les membres de la Congrégation, remise de 200 pour 100. Le tout en dépôt au Noviciat. Grignon-Orly, par Choisy-le-Roi, (Seine).

Maison-Mère, 20 août 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT . BARILLEC.



Zeveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Retraite annuelle et chapitre général. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Préfecture du Bas-Congo.* Landana. — Cahinda. — Luali. — Malange. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Le Citol et Ray; FF. Dulhac et Timothée. — *Notice :* P. Grunenwald. — **Mouvement du personnel.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

RETRAITE ANNUELLE DE LA MAISON-MÈRE

ET CHAPITRE GÉNÉRAL

La retraite annuelle des Pères a eu lieu, selon l'usage, à Chevilly, dans la semaine qui précède la fête du Saint-Cœur de Marie.

Étaient présents, outre le T. R. Père, Mgr Barthet, les RR. PP. Grizard, Collin, Barillec, Corbet, Huvéty; les PP. François, Peureux, Delaplace, Guyodo, Guyot, Hubert, Le Bozec, Le Belley, Eschbach, Baur, Richaume, Ott, Jégou, Klaine, Power, Eigenmann, Browne, Richert, Cogniard, Meillorat, Schwab, Riaux, Roth, Spielmann, Taragnat, Gerrer, Oster, Thuét, Juillard, Hossenlopp, Pallier (Blaise), Botrel, Roserot, Mallet, Martin, Runtz, Jarles, Kræmer, Frécenon, Kuentz (Aloyse), Heintz, Bertrand, Hostier, Vanhaecke, Gœpfert (Émile), Dunoyer, Murphy, Vœgtli (Marc), Faugère, Rumbach, Vulquin, Chauffour, Ducloux, Andrieux, Paris, Latappy (Jean), Planeix, Prono, Krafft, Levadoux (Antoine), Amann, Kuentz (Prosper), Girard, O'Toole, Cadoret, Campana, Mével, Breidel, Dangelzer (Eugène),

Le Louet, Messenger, Fink, Bourauël, Allgeyer, Hægy, Genoud, Grœll, Wieder, Barrat, Moysan, Gaschy, Leininger, Chassagnol, Michaud, Bénard, Kuntzmann, Descours, Artiguela, Gerzat, Tacheix, Sundhauser, Monvoisin, Grenet.

Malgré ses nombreux travaux, le T. R. Père avait bien voulu se charger de présider lui-même ces exercices; mais, dans la nuit du dimanche au lundi, il se trouva pris d'une forte indisposition, qui persista presque toute la semaine, ce qui le mit dans l'impossibilité de donner toutes ses instructions. Comme il les avait écrites et soigneusement préparées, il put faire lire celles du matin par le P. Prono; et, malgré son état de fatigue, il fit lui-même, chaque soir, un entretien sur les points les plus pratiques de la vie religieuse; il vit, en outre, les Pères en direction, comme à l'ordinaire.

L'objet des conférences du matin était le saint sacrifice de la messe. Elles ont été fort goûtées de tous; et, comme elles sont de nature à servir utilement aux supérieurs, dans les retraites particulières des communautés, plusieurs Pères ont émis le vœu qu'elles soient imprimées. On espère que ce vœu pourra se réaliser.

Durant la retraite générale, nous avons perdu le bon P. Ray, bien affligé, depuis longtemps, par une cruelle maladie. Tous les Pères présents à Chevilly ont pris part à ses funérailles, qui ont eu lieu solennellement le vendredi 26, à 9 heures du matin.

Les premières vêpres de la fête, ainsi que la messe solennelle du lendemain, ont été célébrées pontificalement par Mgr Barthet.

Le T. R. Père, qui se trouvait déjà un peu mieux dès le samedi, chanta les secondes vêpres; elles furent suivies d'une réunion préparatoire des membres de droit et des délégués du chapitre, à l'effet d'agrèer les Pères choisis par le conseil comme remplaçants des supérieurs ou des délégués absents.

A 5 heures, eut lieu la cérémonie de clôture de la retraite, présidée par le T. R. Père. Après le chant du *Veni Creator*, il prononça une courte allocution sur ces paroles extraites de l'office du jour : *Mecum sunt gloria et divitiæ*. Puis les PP. Ducloux, Allgeyer, Kuntzmann et Artiguela é mirent leurs vœux perpétuels, et tous les retraitsants prononcèrent ensemble la rénovation de leurs saints engagements. Après quoi, le R. P. Barillec proclama les noms des membres du chapitre, et

tous vinrent successivement prêter à genoux, au pied de l'autel, le serment prescrit par les constitutions.

Le lendemain lundi, la messe pour les confrères défunts fut chantée, à 8 heures et demie, par le P. François.

La première séance du chapitre se tint bientôt après, à 10 heures et demie. Le T. R. Père dit en commençant : « J'ai à communiquer une nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser tous les capitulants. Le P. Eschbach, avant de quitter Rome, a eu la faveur de voir le Saint-Père; et, sur sa demande, Sa Sainteté a bien voulu accorder une bénédiction toute spéciale au chapitre, afin d'appeler les lumières du Saint-Esprit sur ses travaux. En retour, j'ai adressé au Souverain Pontife une dépêche télégraphique pour le remercier de sa grande bienveillance et lui offrir les hommages de filial dévouement de toute l'assemblée. »

Le T. R. Père fit ensuite donner lecture des constitutions et du règlement relatifs à la tenue du chapitre général, ainsi que de la liste des capitulants. Voici cette liste, telle qu'elle fut alors proclamée :

D'après les constitutions 9 et 13 et les derniers décrets du 19 mars 1892 relatifs à l'organisation administrative de l'Institut et à la convocation du chapitre, font partie du chapitre :

D'abord comme membres de droit, en vertu de leur charge :

1^o Le T. R. Père Général;

2^o *A titre de membres du Conseil général ou de fonctionnaires généraux* : les RR. PP. Collin et Barillec, assistants; Delaplace, Libermann et Grizard, consultants; les PP. Peureux, procureur général; Hubert, préfet général des Frères; Eschbach, procureur de la Congrégation, à Rome;

3^o *A titre de supérieurs provinciaux* : Mgr Barthet, provincial de la Sénégambie; Mgr Le Roy, provincial du Gabon; et les PP. Botrel, provincial d'Irlande; Eigenmann, provincial du Portugal; Oster, provincial des États-Unis;

4^o *A titre de supérieurs de vice-provinces*, comptant au moins six Pères, outre le supérieur : les PP. Campana, supérieur du Bas-Congo; Vanhæcke, supérieur de la Martinique; Bertrand, supérieur d'Haïti; Guyodo, supérieur de la Guyane;

5^o *A titre de supérieurs de maisons principales* : les PP. Jégou, supérieur de Notre-Dame de Langonnet; Riaux, supérieur de Merville; Roserot, supérieur d'Épinal; Spielmann, supérieur de Cellule,

Voegtli, supérieur de Castelnaudary; Girard, supérieur de la Gualoupe; Browne, supérieur de la Trinidad; Dunoyer, du Para;

6° *A titre de délégués des provinces* : les PP. O'Toole, délégué d'Irlande; Hossenlopp, délégué du Portugal; Amann, délégué de la Sénégambie; Klaine, délégué du Gabon; Mével, délégué du Zanguebar; Hostier, délégué de la Martinique; Runtz, délégué d'Haïti; Schwab et Murphy, délégués des États-Unis;

7° *A titre de remplaçants*, choisis de l'avis du Conseil, pour représenter des supérieurs ou des délégués régulièrement empêchés de venir au chapitre : les PP. Baur, remplaçant Mgr de Courmont, provincial du Zanguebar; Meillorat, remplaçant le P. Garmy, provincial de Maurice; Hassler, remplaçant le P. Blanchet, supérieur de Sierra-Léone; Levadoux, remplaçant Mgr Carrie, supérieur du Congo français; Paris, remplaçant Mgr Augouard, supérieur de l'Oubanghi; Gerrer, remplaçant le P. Lecomte, supérieur de la Cimbébasie; Huvéty, remplaçant le P. Antunès, supérieur du Cunène; Kræmer, remplaçant le P. Kieffer, supérieur de Beauvais; Corbet, remplaçant le P. Limbour, délégué de Maurice; Messenger, remplaçant Mgr Duboin, délégué de la Sénégambie.

En tout quarante-cinq membres.

La réunion du lundi soir commença à 2 heures et demie. Conformément aux constitutions, on procéda d'abord à l'élection des membres du Conseil général. Voici le résultat de ce scrutin, qui fut annoncé le lendemain par le T. R. Père à la Communauté : premier assistant, le R. P. Grizard; second assistant, le R. P. Collin; consultants : les RR. PP. Libermann, Barillec, Corbet et Huvéty.

Les sessions suivantes ont été consacrées à l'examen de différentes questions intéressant la Congrégation et ses œuvres. Bien que nous devions garder le silence sur ce qui s'y est passé, nous pouvons dire cependant que, durant ces cinq jours de travaux continus, tout s'est accompli dans la paix et la charité, chacun n'ayant en vue qu'un seul but, le plus grand bien de la Congrégation et le développement de ses œuvres. Ces réunions furent clôturées par la lecture des procès-verbaux et la signature des actes du chapitre par tous les capitulants. Les résultats en seront plus tard promulgués par le T. R. Père.

Le chapitre avait duré du lundi 29 août au vendredi 2 septembre. Ce dernier jour eut lieu, à 11 heures et demie, un salut solennel d'actions de grâces.

A la fin de la dernière séance, Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, le premier des membres du Chapitre par sa dignité, se faisant l'interprète de tous, adressa au T. R. Père les paroles suivantes :

Je suis sûr d'être l'interprète fidèle du Chapitre général en vous exprimant, mon Très Révérend Père, nos plus sincères remerciements pour la direction si paternelle et si apostolique que vous avez donnée à l'examen des diverses questions qui nous ont été soumises. Nous en emporterons tous le meilleur souvenir, et nous serons heureux de communiquer l'impression si douce qui nous en reste à tous les confrères que nous représentons.

Le T. R. Père répondit en termes émus combien il était touché des paroles de Sa Grandeur, et il exprima sa joie et sa reconnaissance envers tous. Mais il voulut avoir un mot particulier à l'adresse de nos chers confrères d'Afrique.

« Non seulement, ajouta-t-il, je porte les missionnaires d'Afrique dans mon cœur, mais encore je les ai, suivant les expressions du V. Père, en grande admiration et en sainte envie, pour tout ce qu'ils font et souffrent pour le bon Maître. Je prie les Supérieurs des Missions de vouloir bien faire part à tous les Pères et Frères de ces sentiments qui m'animent. »

Avant de se séparer, le T. R. Père proposa aux membres du Chapitre d'envoyer une adresse au Saint-Père, en signe d'hommage et de filial dévouement. Cette proposition fut accueillie avec empressement. Nous publierons plus tard le texte de cette adresse, avec la réponse du Saint-Père.

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil :

Aux vœux perpétuels :

Par décision du 6 mai 1892 :

- Les PP. ESPINASSE, DARNAL et PAULUS, du Bas-Congo ;
- Le P. BAUD, directeur de la maison de Saint-Bernard (Réunion) ;
- Le F. FUSCIEN Jenny, de la maison de Douvaine ;
- Le F. AUGUSTIN Jansen, de la communauté de Cintra ;

Par décision du 27 juin .

Les PP. KUNTZMANN et CORLOBÉ, de Notre-Dame de Langonnet;
 Le P. SCHLEWECK, supérieur à Douvaine;
 Le P. DUCLOUX, directeur de la maison de Saint-Joseph du Lac;
 Le P. GERRÈS, de la communauté de Saint-Martial (Haïti);
 Le F. CASSIEN Troesch, de la Mission du Bas-Congo;
 Les FF. ALYPIO, MOUTA, BRITO, SILVA, LOURENCO, NAVAL, du Cunène;
 Le F. THÉOPHILE Ourvoies, de la Cté de N.-D. de Langonnet;

Par décision du 12 juillet :

Le P. BÉNARD et le F. RUMOLD, de la communauté de Beauvais;
 Le P. GARNIER, de la Mission de Kita;
 Le F. TERTULLIEN Moll, de la province des États-Unis;
 Le F. RONAN Brelivet, de Saint-Pierre et Miquelon;

Par décision du 8 août :

Le P. ARTIGUELA et le F. MAVILLE Bescond, de la Maison-Mère;
 Les PP. BERNE et GRUFFAT, de la communauté de Mesnières;
 Le P. MICHON et le F. BONNET Wolmer, de Cellule;
 Les PP. VISEUX, FONSECA et ERHARD (Charles), du Portugal;
 Le F. BENEDICT Kaiser, de la communauté de Chevilly.

Aux vœux de cinq ans :

Par décision des 6 mai et 27 juin :

Le P. POYER-POULET, de la communauté de Nossi-Bé;
 Les PP. MURATON, MARQUES et le F. JOAQUIM Campos, de Huilla;
 Les PP. FAUGÈRE, MICHAUD, DESCOURS, de Castelnaudary;
 Les PP. HERMAN et ACKERMANN, de la Martinique;
 Les PP. BOURAUDEL, de Blackrock, et LESTRONAN, d'Haïti;
 Le F. CYRILLE Scholash, de la communauté du Grand-Quevilly;
 Le F. MARIEN Bredle, de la maison de Douvaine;
 Les FF. ROGER Manning et MARIE-VINCENT Mac-Caulay, de
 Blackrock;
 Le F. GERVASIO Dantas, de la Mission du Bas-Congo;
 Le F. EDMOND Mac-Sweney, de la Cté de St-Martial (Haïti).

Par décision du 12 juillet :

Le P. MAHER, de la communauté de Rockwell;
 Le P. LAVANDIER et le F. ATHANASE Lustig, de la Sénégalie;

Le P. GALWAY et le F. OMER O'Connell, des États-Unis;
 Les FF. PHILADELPHÉ Jacquemin et ARBOGAST, de Saint-Ilan;

Par décision du 8 août et du 1^{er} septembre :

Les PP. FINK, d'Épinal, et SCHMIDT Christian, de Mesnières;
 Les PP. GAEPFERT (Émile), de Bordeaux et DEKINDT, du Portugal;
 Le P. O'HALLORAN, de la Trinidad, et le F. ACACE Keller, de Braga;
 Les FF. MAROLE Jæcker, MATERNE Comte, AMBROISE Ulmer, de
 Chevilly;
 Les FF. MARIE-DOMINIQUE Kervégant, MARCIEN Neumayer, de
 Mesnières;
 Le F. JUSTIN Wathlé, de la communauté d'Épinal;
 Le F. NICOMÈDE Cansot, de la communauté de Langonnet;
 Les FF. SIXTE Ardillon, BÉRENGER Brunel, LUCIEN Kapfer, de
 Cellule;
 Les FF. CASIMIR Ulmer, de Seyssinet, HERMIAS Adam, du B. Gongo;
 Le P. TOUSSAINT et les FF. ELEUTHÈRE DEUSSEN, DULHAC Kuntz,
 BASILIDE HUSS, de la Mission du Zanguebar.

A la profession :

A Chevilly, le 8 avril :

Le F. DÉsirÉ Lorentz, né le 17 sept. 1854, à Willer (Alsace);

Le 8 septembre, les FF. :

HERMÈS Amiot, né le 3 oct. 1857, à Longeron (Maine-et-Loire);
 APOLLINAIRE Bernhard, né le 29 déc. 1872, à Sigolsheim (Alsace);
 MÉLÈCE Buchinger, né le 7 déc. 1866, à Unterlaichling (Bavière);

A Braga, le 29 juin, les FF. :

VIDAL Porphyrio de Brito, né le 21 sept. 1860 à Alvôco da
 Serra (Portugal);
 TORQUATO Gonçalvès, né le 19 déc. 1869, au même endroit.

A Saint-Ilan, le 22 septembre :

Le F. HERMOGÈNE Donval, né le 4 août 1868, à Landerneau (Finist.)

ADMISSIONS A L'OBLATION

Par diverses décisions de la Maison-Mère ont été admis :

AU NOVIAT DES CLERCS, A GRIGNON, MM :

PIERRE Ludovic, du d. de St-Brieuc, p. de rel. s. Yves (15 août);
FOUSSEMAGNE Jean, du d. de Lyon, p. d. r. s. Robert (22 sept.);

AU SCOLASTICAT DE CHEVILLY, LE 16 JUILLET. MM :

LANGLARD Henri, du dioc. d'Autun, pat. de rel. s. Paul;
GALLO Michel, du d. de Mondovi (Italie), p. de rel. s. Bernard;
DÉCAILLET Pierre, du d. de Sion (Suisse), pat. de rel. s. Maurice;
DE MOUZON Raymond, du dioc. de Metz, pat. de rel. s. F.-Xavier;
DUCLOS Hyacinthe, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Gildas;
LE MELLEC Jules, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Goustan;
PATRY Emile, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. Louis de Gonzague;
ROUX François, du dioc. de Valence, pat. de rel. Marie-Joseph;
LESCURE Léopold, du dioc. de Tulle, pat. de rel. s. Pierre-Claver;
MAHÉ Pierre, du dioc. de St-Brieuc, pat. de rel. s. Yves;
AUDIC Jean-Louis, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Cado;

AU SCOLASTICAT DE BLACKROCK, LE 3 JUILLET, MM :

SCHAFFNER Louis-Victor, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Joseph;
MAC GURK Jacques, du dioc. de Derry, pat. de rel. s. Stanislas;
HOGAN Joseph, du dioc. de Dublin, pat. de rel. s. Stanislas;

AU NOVIAT DES FRÈRES, A CHEVILLY, LE 8 SEPT., LES POSTULANTS :

NEUMEYER Aloys, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Landelin*;
HABERBUSCH J.-Bapt., du d. de Strasbourg, en rel. *F. Fraterne*,
CAILLAUD Clément, du dioc. de Nantes, en rel. *F. Similien*;
MORITZ Jean-Charles, du d. de Strasbourg, en rel. *F. Justinien*;

A CELLULE, LE 14 AOUT, LES POSTULANTS :

HERMANN Mathieu, du d. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Martin*;
RETTIG Grégoire, du d. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Quillian*;

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES DE LANDANA

MAI 1890. — AOUT 1892

1. Personnel. — 2. Exploration du P. Paulus. — 3. Ministère. Fêtes et dévotions. — 4. Centenaire de saint Louis de Gonzague. Représentation d'une pièce. — 5. Hôpital. Adultes baptisés. Épidémies. — 6. Villages chrétiens. — 7. Séminaristes indigènes. — 8. Noviciat de Frères indigènes, catéchistes. — 9. Œuvres de Saint-Joseph et de Saint-Isidore. Travaux des enfants. Sécheresse. — 10. Construction d'un puits. — 11. Œuvre des filles. — Lettre de la Mère Supérieure au R. P. Barillec. — 12. Visites à la Mission.

1. — La communauté de Saint-Jacques de Landana se compose actuellement du R. P. Campana, préfet apostolique, supérieur provincial et local; des PP. Frankoual, directeur du petit séminaire; Paulus, procureur de la Mission; Darnal, chargé de l'Œuvre des enfants; Breiner, directeur du grand séminaire; et Gœtz, économe de la communauté, chargé du noviciat des Frères indigènes. Les Frères sont au nombre de cinq, à savoir : les FF. Hilaire, infirmier, et charpentier; Pothin, agriculteur et maçon; Straton, jardinier, ferblantier; Cassius, chargé de la basse-cour; Gervasio, instituteur; et un Frère indigène, le F. Claver, catéchiste.

2. — Le P. Paulus a pu dernièrement entreprendre plusieurs excursions apostoliques dans le royaume de Cacongo, dans le but d'y chercher un emplacement favorable à la fondation d'une nouvelle station. Il a remonté la *Loukoula*, rivière navigable sur un très long parcours, et coulant entre des collines d'une fertilité remarquable. Ces collines sont couronnées par de grands et nombreux villages, où les missionnaires trouveront de quoi exercer leur zèle.

Il a été en général bien accueilli; mais il va sans dire qu'en partant pour ces explorations, il faut avoir bien soin de se munir de différentes sortes d'objets, car le noir est très mendiant, et son refrain se traduit sans cesse par ce mot : *kabila*, donne. Il est bien vrai que, de son côté, il fait parfois des cadeaux; mais

ils coûtent ordinairement bien cher, ce qui fait qu'on préfère acheter plutôt que de recevoir des présents de cette sorte.

3. — Quant au ministère extérieur, tous les Pères s'y livrent autant que le permettent les occupations et les charges de la communauté. C'est après la saison des pluies surtout que le temps pour les excursions et la visite des villages est le plus favorable, car on peut alors s'absenter plus longtemps; on a ainsi plus de facilités pour l'exercice de ce ministère. Quoique fatigant, il est vrai, c'est le plus consolant pour le missionnaire; car outre les baptêmes administrés de temps à autre aux adultes ou aux enfants en danger de mort, on a parfois le bonheur de pouvoir arracher au démon quelques pauvres âmes. Ainsi, tout dernièrement, à la suite de quatre ou cinq absences de huit jours, un clerc indigène, M. l'abbé Loutète, nous a ramené des villages une quinzaine de garçons et une quarantaine de petites filles, et l'on peut dire que pour ces dernières, c'était une véritable pêche miraculeuse, car très difficilement les parents consentent à se séparer de leurs filles pour les faire instruire, ce qui, on le conçoit, met un grand obstacle au mariage de nos néophytes et, par conséquent, empêche le développement de nos villages chrétiens.

Voici maintenant le résultat de notre ministère depuis notre dernier *Bulletin* :

Enfants actuellement présents.	320
Baptêmes d'enfants et d'adultes.	117
Premières communions.	53
Confirmations.	55
Mariages.	9
Enterrements.	30

Nous tâchons de donner à nos fêtes le plus de solennité possible, et c'est ce qui attire dans notre chapelle une foule de païens, venus des villages environnants. Le noir, en effet, comme tout autre, sent et comprend ce qu'il y a de beau et de grand dans nos saints mystères, et, par conséquent, il est d'autant plus édifié que le prêtre apporte dans leur célébration plus de modestie et de recueillement. L'Immaculée-Conception, Noël, la Fête-Dieu, les fêtes de Pâques et de Pentecôte, celles du Saint-Cœur de Marie et du Sacré-Cœur de Jésus sont célé-

brées plus solennellement encore que les autres fêtes. Cette année-ci, à celle du Saint-Cœur de Marie, les PP. Moulin et Frankoual ont eu le bonheur d'émettre les vœux perpétuels. Plusieurs autres Pères et Frères des communautés de la préfecture ont pris part à la retraite annuelle commune.

La dévotion au Sacré-Cœur est la dévotion en honneur parmi nos enfants, qui tous sont agrégés à l'*Apostolat de la prière* et en remplissent les conditions et les pratiques. Un grand nombre d'entre eux font la sainte communion le premier vendredi, et d'autres le premier dimanche du mois. En fait de dévotions, surtout parmi les noirs, c'est bien le cas de dire : *pauca, sed bona*.

Depuis quelques années déjà, à la fête du Sacré-Cœur de Jésus, nous avons exposition du très saint Sacrement toute la journée. L'année dernière, à la fête de l'Épiphanie, jour de la Manifestation de Jésus aux gentils, tous nos enfants se sont consacrés au divin-Cœur de Jésus. A la fin de cette cérémonie, qui a été bien touchante, chacun d'eux a reçu, comme souvenir de sa consécration, une médaille du Sacré-Cœur.

4. — Saint Louis de Gonzague étant le patron de la jeunesse, nous avons tenu à célébrer de notre mieux son troisième et glorieux centenaire, afin d'inspirer par là à tous nos enfants un grand amour pour cet aimable saint et les porter à imiter ses vertus. La fête a été précédée d'une neuvaine préparatoire et suivie d'un *triduum*. Une magnifique statue de saint Louis de Gonzague, don d'une bienfaitrice, nous était arrivée bien à propos pour la circonstance. A la clôture du *triduum*, elle fut portée processionnellement par les petits séminaristes indigènes à leur maison d'habitation, où l'attendait une belle petite niche.

A cette époque, le *Messenger du Sacré-Cœur de Jésus* publiait une pièce en vers, composée pour le troisième centenaire de ce saint; comme elle ne pouvait que produire beaucoup de fruit dans le cœur de tous nos enfants, nous la fîmes apprendre aux élèves du petit séminaire, qui l'exécutèrent aussi bien qu'on pouvait le désirer de leur part. En ce moment-là le commandant d'un navire de guerre français, le *Talisman*, se trouvait à la Mission avec tous ses officiers. Il voulut bien présider cette petite séance, et il ne put s'empêcher de manifester

sa surprise, disant qu'il ne se serait jamais attendu à un pareil résultat de la part de ces petits négrillons.

5. — L'évangélisation des adultes dans les villages est assez difficile; aussi l'hôpital que nous avons ouvert à l'entrée de l'établissement, et où nous soignons tous les jours bon nombre de malades et d'infirmes, est-il un des moyens les plus puissants pour gagner ces pauvres âmes. De temps à autre, nous avons le bonheur de donner le saint baptême à quelques-uns de ces adultes en danger de mort. Depuis notre dernier *Bulletin*, une dizaine d'entre eux nous ont procuré cette consolation. Il y en a même qui, après avoir été guéris, demandent à être baptisés et restent à la Mission.

Il y a quelques mois à peine, un petit garçon de douze à treize ans, qui était venu se faire soigner à l'hôpital, suppliait quelques jours après le P. Supérieur de vouloir bien l'admettre au nombre de nos enfants. Comme il était gravement malade, on s'empressa de l'instruire des principales vérités de la religion, et il fut baptisé sous les noms de *François-Marie-Paul*. Quelques jours après, son âme s'envolait au ciel.

L'an passé, nous avons été bien éprouvés par la maladie : la variole s'est d'abord fait sentir fortement au milieu de nous; beaucoup de nos enfants en ont été atteints, et quelques-uns même en sont morts. Ajoutons à cela des fluxions de poitrine qui, dans ces derniers temps encore, les ont attaqués en bon nombre, et nous en ont même enlevé deux ou trois.

6. — Nous avons deux villages chrétiens qui portent les noms de *village du Sacré-Cœur* et *village de Saint-Isidore*. Ils comptent chacun une dizaine de grandes cases qui sont elles-mêmes entourées de jolies plantations. Ces ménages vont devenir maintenant bien plus nombreux, car l'œuvre des Sœurs de Saint-Joseph, continuant à prospérer, fera que nos villages chrétiens se développeront dans les mêmes proportions. Un Père en a la direction, et ce n'est pas sans difficulté qu'il arrive à faire prendre à tous ces pauvres chrétiens de bonnes habitudes et à les maintenir dans la vertu.

7. — Nous nous appliquons toujours avec le plus grand soin à la formation du clergé indigène, œuvre difficile, mais importante et nécessaire. En effet, quel grand bien peut réaliser un bon prêtre indigène au milieu de ses compatriotes dont il

connaît si bien les mœurs, les habitudes et les préjugés!

La préfecture apostolique du Bas-Congo possède maintenant son grand et son petit séminaire indigènes. Le grand séminaire est sous la direction du P. Breiner, qui a commencé la philosophie à trois de ses séminaristes. Deux autres font encore leurs études théologiques; l'un d'eux est tonsuré et l'autre a été ordonné sous-diacre à Noël dernier, par Mgr Carrie. Nous espérons que sous peu nous aurons le bonheur de voir monter à l'autel le premier prêtre indigène de la Mission de Landana.

Les petits séminaristes, au nombre de quinze, sont dirigés, comme par le passé, par le P. Frankoual. La plupart suivent en ce moment des cours de latin. De temps à autre, ils ont besoin d'être stimulés au travail, ce qui ne contribue pas peu à exercer la patience du maître. Sans exclure complètement les auteurs profanes, nous leur faisons suivre de préférence les auteurs chrétiens, c'est-à-dire les Pères latins, où ils trouvent, en même temps que la nourriture de l'intelligence, celle du cœur et de la volonté, qui a tant besoin d'être fortifiée, surtout chez ces pauvres enfants.

8. — L'œuvre des Frères indigènes compte en ce moment une dizaine de postulants, sept novices et deux Frères profès. C'est le P. Gøetz qui en a la direction. Cette œuvre, si elle vient à prospérer, pourra être d'un grand secours pour les missionnaires, qui trouveront en elle des auxiliaires très utiles pour les travaux manuels, la direction des écoles et les catéchismes. On les emploie à la reliure, à la taillerie, au jardinage, à la menuiserie. Le soin de la sacristie est également confié à l'un d'eux. Leur règlement est à peu près le même que celui de nos Frères; comme eux ils ont chaque mois une retraite d'un jour. Le jour de leur prise d'habit, ils se consacrent à Dieu sous forme de promesse pieuse, et ce n'est seulement qu'après un temps assez long d'épreuves qu'on leur permet d'émettre leurs vœux pour un an. Cette œuvre existe depuis quelques années déjà dans les deux Missions du Congo.

Nous tâchons de donner à quelques-uns de nos enfants une instruction plus développée, afin de pouvoir en former des catéchistes pour les villages et des instituteurs pour les écoles. A cet effet, ils passent un examen, et, une fois mariés, ils reçoivent une certaine rétribution par mois, ce qui les encourage et

stimule beaucoup leur zèle dans leur fonction d'instituteur.

9. — La troisième catégorie d'enfants, qui est la plus nombreuse, est celle dite de *Saint-Joseph*. Elle a pour directeur le P. Darnal. Elle compte environ 220 enfants, parmi lesquels se trouvent un assez grand nombre de mulâtres. Délaissés des blancs qui leur ont donné le jour et déclassés par les noirs, ils seraient fort malheureux si les missionnaires ne leur venaient en aide. D'un autre côté, cependant, une fois instruits et bien élevés, ils ont sur les noirs du pays une grande influence.

En général, ceux d'entre les enfants qui n'ont pas été rachetés se montrent parfois d'un caractère assez difficile, et il arrive par conséquent à quelques-uns de s'enfuir dans leur village, parce que, une fois ou l'autre, ils ont été contredits. Ceux qui, ayant déjà reçu l'instruction primaire, ont fait preuve de peu d'aptitude pour l'étude, ne fréquentent plus l'école et forment une section à part dite de *Saint-Isidore*. Ils sont appliqués pendant les classes à différents travaux manuels et reçoivent une petite paie qui les aidera à s'établir plus tard dans les villages chrétiens.

Les journées des enfants sont partagées à peu près également entre la classe et le travail manuel. Ils sont en classe pendant la partie la plus chaude de la journée, c'est-à-dire de dix heures à midi moins vingt minutes, et de une heure et demie à quatre heures. L'étude principale dans la Mission est celle de la langue portugaise, à laquelle le plus grand nombre s'applique matin et soir; c'est seulement aux enfants déjà assez avancés qu'on permet l'étude de la langue française. De plus, tous les samedis soirs, un cours de langue flote, fait par un clerc indigène, est donné à quelques-uns d'entre eux, afin de leur apprendre non-seulement à bien parler leur langue mais encore à la savoir bien écrire.

L'agriculture et l'horticulture sont, comme par le passé, les principales branches auxquelles sont appliquées nos jeunes gens. Placés sous la surveillance et la direction des Frères, ils cultivent de vastes jardins, suivant des principes méthodiques, afin que plus tard ces notions de culture soient par eux introduites parmi les indigènes. En ce moment, nous avons en exploitation 150 hectares environ d'un terrain très fertile, ce qui nous permet de pouvoir faire, pendant la saison des pluies, deux récoltes de maïs et de haricots.

Mais un terrible fléau à craindre, c'est la sécheresse : ainsi, l'année dernière, les pluies n'ayant pas été très abondantes, les récoltes ont été assez minimales ; de là un grand embarras pour nourrir tant d'enfants. Cette année-ci encore, quoique plus favorable, ne paraît cependant pas jusqu'à présent devoir être aussi bonne, sous le rapport des moissons, que bien des années précédentes. Notre verger et notre jardin potager sont toujours très prospères.

Les travaux de charpente et de menuiserie sont également exécutés par les enfants, et jamais la Mission n'a recours à des bras étrangers.

10. — Comme construction, nous avons à mentionner un magnifique puits qui, sous la direction des bons FF. Hilaire et Pothin, a été creusé et maçonné par les enfants eux-mêmes. Ce puits, de 18 mètres de profondeur, est surmonté d'un château d'eau qui approvisionne les différentes maisons d'habitation. Nos enfants n'auront donc plus besoin d'aller chercher aussi souvent de l'eau au jardin, ce qui leur faisait perdre un temps assez considérable, lequel sera maintenant heureusement employé aux travaux des champs. La briqueterie nous a été d'un bien grand secours pour la maçonnerie du puits, qui ne renferme pas moins de 50,000 briques.

11. — L'œuvre des filles qui est confiée aux Sœurs de Saint-Joseph, et qui, lors de notre dernier *Bulletin*, n'avait qu'une quarantaine d'enfants, en compte en ce moment près de cent dix, ce qui est une grande espérance pour la formation et le développement de nos villages chrétiens.

Les filles ont ici, en général, un caractère assez difficile, ce qui ne laisse pas de créer aux religieuses bien des difficultés. L'éducation qui leur est donnée est analogue à celle des garçons : les travaux des champs leur sont spécialement enseignés. Une magnifique statue de saint Pierre Claver, patron de la communauté, se dresse au milieu de leur cour. Il est représenté baptisant une petite négresse, ce qui donne lieu à bien des réflexions naïves de la part des noirs du dehors qui la voient pour la première fois. Depuis l'an dernier, les Sœurs ont la consolation d'avoir une messe chantée, dans leur petite chapelle, à la fête de saint Joseph.

Chaque année, les exercices de la retraite annuelle leur sont

donnés par un Père, et tous les mois, le R. P. Préfet leur fait également une petite instruction le jour de la retraite mensuelle.

Voici un extrait de lettre écrite par la R. M. Supérieure au R. P. Barillec, et qui renferme d'intéressants détails sur cette œuvre :

Dernièrement, nous avons marié quelques-unes de nos plus grandes filles. Leurs parents les ont laissées se marier chrétiennement; ils étaient même très heureux de cela. Vous voudrez bien continuer de recommander au Cœur de Jésus celles qui sont encore exposées à nous être enlevées. Il n'y a pas quatre jours, des parents cruels voulaient prendre de force une de nos enfants baptisées. Vous comprenez combien grande eût été notre douleur, si nous avions vu cette pauvre enfant retomber dans le paganisme. Par une Providence admirable, le résident de Landana arriva au même instant. Quand les parents virent les soldats, ils eurent peur et se sauvèrent.

M. le Résident nous amenait une pauvre petite mulâtresse, qui avait subi les plus mauvais traitements, de la part de sa mère décidée à s'en défaire. Pour cela, elle avait jeté l'enfant au feu et lui avait fait des incisions avec un couteau et des épingles. Une de ces incisions avait même 4 centimètres de profondeur. Nous avons soigné de notre mieux cette pauvre petite; aussi est-elle presque complètement remise (1).

Elle ne veut plus retourner chez sa mère. Cette malheureuse, paraît-il, boit cinq bouteilles de tafia par jour; ce qui explique pourquoi elle est si cruelle...

Le bon Dieu maintient le nombre de nos jeunes filles à 105. La semaine passée, l'une d'elles est morte et une autre s'est mariée. Le samedi d'après, la sainte Vierge nous en a envoyé deux nouvelles bien gentilles. Pour le moment, nous ne pouvons en recevoir davantage, car nous n'avons plus de place. Il nous faudrait 10,000 francs pour agrandir nos bâtiments, et saint Joseph ne se presse guère de nous les envoyer. Nous lui avons suspendu une fiole d'eau au cou, pour lui demander de la pluie, et il ne nous en a point encore donné! Acheter tout pour les enfants n'est pourtant pas une petite affaire, et c'est ce à quoi nous oblige la grande sécheresse qui a pesé et qui pèse encore sur nous. Aussi le manioc est-il excessivement cher. Nous ne pourrions tenir longtemps ainsi. Mais nous comptons sur le secours de la Providence.

Les 34 baptêmes que nous avons faits, cette année, sont pour nous

(1) Comme elle couche avec nous à cause des soins continuels qu'il lui faut, elle appelle ma compagne *papaïe! papaïe!* Sœur Joseph rit de tout son cœur et se laisse volontiers appeler *papa!*

une grande consolation : elle seule nous suffit et nous encourage à supporter les misères inhérentes à la vie de missionnaire. (Lettre du 9 mai 1892.)

12. — Nous ne saurions terminer ce *Bulletin* sans dire un mot des principales visites que nous avons reçues dans ces derniers temps. Son Excellence, M. le gouverneur de Cabinda, accompagné du Résident de Landana et de quelques autres messieurs, voulut bien descendre à la Mission, où il fut reçu par tous les Pères de la communauté. Un enfant vint, au nom de tous ses petits camarades, lire au gouverneur un compliment en portugais, tandis qu'un autre lui présentait un magnifique bouquet; puis tous les enfants, groupés près du réfectoire, chantèrent en son honneur une cantate en portugais. En nous quittant, il nous assura qu'il garderait le meilleur souvenir de Landana.

M. Ancel-Seitz, d'Epinal, excellent chrétien, et bien connu de plusieurs de nos confrères, s'empressa aussi de venir visiter la Mission lors de son voyage à la côte occidentale d'Afrique. Son intention étant d'établir des comptoirs sur cette côte, il trouva que Landana paraissait très favorable à ses projets. Lui-même, d'ailleurs, le manifeste dans une lettre de remerciement au R. P. Supérieur dont voici quelques extraits :

Je ne puis assez vous remercier, mon bon et excellent Père, de l'accueil si affectueux que vous avez bien voulu me faire, des bons conseils que vous m'avez donnés; j'en ai été touché; certes sans vous, et sans le voisinage de la Mission, je ne me serais pas établi à Landana, et par suite sur la côte d'Afrique; vous êtes mon seul appui vrai dans ces parages, et si empressé que je puisse être, et mes enfants après moi, auprès de vous, je ne paierai pas la dette de reconnaissance que je commence à contracter envers la Mission. J'aimais déjà bien les religieux, puisque je leur ai confié ce que j'ai de plus cher au monde, mes enfants; mais je les aimerai et vénérerai encore davantage, maintenant que leur influence leur viendra en aide dans leurs établissements sur la côte d'Afrique, et qu'ils auront occasion de profiter de leurs conseils, de leur expérience et de leur inépuisable bonté. Ils feront de leur mieux, comme moi, pour vous en être reconnaissants.

Votre bien reconnaissant et obligé,

P. ANCEL-SEITZ.

Les protestants eux-mêmes qui sont de passage à Landana

tiennent à visiter notre Mission, et sont surpris du développement que prennent nos œuvres. L'un d'eux, venu dernièrement à cet effet, écrivit quelques jours après au R. P. Préfet :

Mon Révérend Père, en réfléchissant sur tout ce que j'ai vu dans votre belle Mission, j'ai senti le désir d'avoir une part à votre souvenir; c'est pourquoi je serais très heureux si vous vouliez bien accepter pour vos enfants la modeste somme que je vous envoie. Vos ressources, je le sais, sont loin d'être grandes, et je suis vraiment étonné qu'avec si peu, vous soyez arrivé à des résultats pareils.

J'espère que cette preuve de sympathie et d'appréciation de votre travail ne sera pas la moins bien venue, précisément parce qu'elle vient d'une personne qui n'est pas de votre religion.

Agrérez encore une fois, mon Révérend Père, avec tous ceux qui vous assistent dans cette œuvre si belle, l'assurance de mon respect et de ma plus haute considération, avec les vœux les plus ardents pour votre succès.

Mais les visites qui nous font le plus de plaisir sont celles de nos confrères. Le P. Charles Wunemberger est venu passer quelques jours au milieu de nous, lors de son voyage à Cabinda, au mois de septembre dernier. Nous aurions bien voulu le retenir plus longtemps encore à Landana, où son amabilité et sa gaieté lui avaient bien vite concilié l'affection de tous.

Le bon P. Krafft, supérieur de la Mission de Malange, a bien voulu rester quelque temps parmi nous, avant son départ pour l'Europe, que nécessitaient depuis un certain temps déjà et ses fatigues de longues années d'Afrique et les intérêts de sa propre Mission.

Mgr Carrie nous a envoyé aussi le P. Levadoux en changement d'air, ce qui nous a fait grand plaisir. Nous espérons que Sa Grandeur ne manquera pas de venir elle-même, sous peu, faire une petite visite à Landana, sa première Mission.

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DE L'IMM.-CONCEPTION, A CABINDA

NOVEMBRE 1891. — AOÛT 1892

1. Transfert de la communauté de Nemlao à Cabinda. — 2. La nouvelle station. Achat d'une propriété. Arrivée des Pères. Installations. — 3. Occupation de Nemlao par les missionnaires belges. Lettre du supérieur au P. Callewaert. — 4. Bénédiction de la nouvelle chapelle.

1. — Le *Bulletin général* a déjà annoncé la fondation de cette communauté. (Voir n° de juillet 1892, p. 523.)

A défaut de bulletin, voici quelques extraits de la correspondance. C'est d'abord une lettre du R. P. Campana annonçant le transfert des missionnaires de Nemlao à Cabinda :

De l'avis du conseil de la Mission, j'ai cru devoir prier le supérieur des missionnaires belges d'occuper Nemlao, comme ils avaient fait pour Boma. Il m'a répondu qu'ils étaient prêts à nous remplacer, à condition qu'il leur fût permis de nous indemniser, condition bien facile à accepter. Déjà nous déménageons et songeons à porter notre tente ailleurs.

J'écris à M. le Gouverneur de Cabinda qui s'est déjà plaint que cette capitale du Congo portugais soit depuis longtemps privée de secours spirituels. Je lui dis que les missionnaires de Nemlao pourront, dans quelques jours, occuper Cabinda, pourvu que le gouvernement de la province les seconde un peu dans leurs premières installations, jusqu'à ce que la Mission elle-même puisse, par ses propres ressources, se créer des moyens d'existence. Si sa réponse est favorable, nous aurons là un poste d'avenir; car il y aura beaucoup de bien à faire et parmi la population noire qui nous est très attachée, et parmi les Européens qui deviennent de plus en plus nombreux sur cette côte. (Lettre du P. Campana du 12 octobre 1891.)

Quelques jours plus tard, il écrivait de nouveau :

Après mûre réflexion, nous allons poursuivre l'œuvre de Nemlao à Cabinda, sur un point bien situé, à 2 kilomètres de la petite capitale du Congo portugais. C'est un emplacement bien favorable sous tous les rapports. Les terrains sont bien fertiles et, au point de vue sanitaire, c'est ce qu'il y a de mieux dans les environs de Cabinda. (Lettre du 20 octobre 1892.)

2. — De son côté, le P. Frankoual donnait sur cette nouvelle communauté, ainsi que sur l'arrivée des Pères, les détails suivants

La station de Cabinda, placée sous le vocable de *Nossa Senhora da Conceição* (Notre-Dame de l'Immaculée-Conception), agréablement située sur les bords de la mer, possède une magnifique plantation de cocotiers, qui s'élèvent au nombre d'environ 7000. L'air y est très sain, le terrain fertile. La Mission s'est établie dans une ancienne propriété, qui a été achetée, et où se trouvaient déjà quelques bâtiments. On les a réparés, et on y a ajouté ceux de Boma, qu'on a transportés à Cabinda.

Les PP. Callewaert, Espinasse et le F. Cassius, venus de Nemlao, ainsi que le F. Ovidio, nouvellement arrivé de Cintra, font partie de cette communauté. Cabinda étant une petite ville qui renferme un assez grand nombre d'Européens, nos confrères pourront réaliser un grand bien parmi eux, car jusqu'à présent ils avaient été privés du ministère du prêtre. (Lettre du P. Frankoual, de février 1892.)

3. — Une lettre récente du supérieur des missionnaires belges, adressée au P. Callewaert, annonce ainsi l'occupation de Nemlao

Moanda, le 13 juin 1892.

« Mon cher Père Callewaert,

« La maison française Dumas, Béraud et C^e a fusionné avec l'État indépendant, les *Magasins généraux*, etc. L'État indépendant reprend une partie de ses terrains du Bas-Congo. J'ai des assurances formelles quant au terrain de Nemlao. On va l'enregistrer au nom de la congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheut-lès-Bruxelles. C'est comme représentant de cette congrégation que je puis reprendre les bâtiments de Nemlao, appartenant légalement au R. P. Campana. Je désirerais que ce transfert se fit par contrat de vente et achat.

« Quoi qu'il en soit, suivant la promesse que j'ai faite au Révérend Père, je vais occuper immédiatement Nemlao.

« Puissé-je y réussir comme vous et mener à bonne fin les travaux que vous avez si habilement et si hardiment entrepris et mis en bonne voie d'exécution.

« Veuillez, etc.

« Signé : HUBERLANT. »

4. — Voici enfin une lettre du P. Callewaert, annonçant la bénédiction de la nouvelle chapelle.

Nous venons de célébrer la fête du Sacré-Cœur avec une solennité extraordinaire. C'est la bénédiction de notre chapelle par le P. Frankoual qui nous a valu une cérémonie de première classe. Aujourd'hui, la cloche, suspendue à 10 mètres au-dessus du sol, et qui n'avait point encore retenti sur la plaine, a lancé ses joyeux carillons à tous les échos d'alentour; un épouvantable canon, pesant 2,700 kilos, que nous avons trouvé dans les herbes, a, par trois fois, fait trembler tout le canton.

La cérémonie de bénédiction, commencée à 8 heures, a été suivie d'une messe chantée, pendant laquelle il y a eu sermon en

portugais, par le P. Frankoual. A l'instant même nous venons de terminer par la bénédiction du chemin de croix.

La chapelle est jolie. A la voir, on croirait que rien n'y manque. Pourtant la tribune est vide : un harmonium a sa place marquée entre les piliers de la tourelle, mais il n'y est pas... (Lettre du 25 juin 1892.)

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A LUALI

MAI 1890. — AOUT 1892

1. Personnel. Installations. Briqueterie. — 2. Chapelle. Autel offert par une dame de Bavière. — 3. Soins des malades. — 4. Relations avec les indigènes. — 5. Prochaine installation des sœurs de Saint-Joseph. Accident mortel arrivé à un enfant.

1. — Au mois de mai 1890, le personnel de la communauté du Sacré-Cœur de Luali se composait du P. Moulin, supérieur ; du P. Darnal, chargé de l'œuvre des enfants ; et du F. Aimé, qui avait la direction des travailleurs, des cultures et du jardinage.

Au mois de juillet suivant, ce dernier était remplacé par le F. Hermias. Au mois de septembre de la même année, le P. Koller, nouvellement rentré d'Europe, venait prendre la place du P. Darnal, rappelé à Landana. Il manquait un professeur pour le portugais : le R. P. Préfet nous envoya le F. Arnaldo, le 6 décembre 1890.

Jusqu'à présent, presque tout notre temps a été absorbé par les constructions dirigées par le P. Supérieur, ainsi que le défrichement des forêts. Au mois de novembre 1890, le R. P. Préfet bénissait la maison des Pères. Cette maison mesure 20 mètres de longueur sur 8 mètres de largeur. Une véranda de 2 mètres de largeur en fait le tour, et permet de se mettre à l'abri contre les rayons du soleil.

Au mois de septembre 1891, le P. Darnal, délégué par le R. P. Préfet, bénissait une grande maison à étage, destinée à recevoir les enfants de la Mission. De plus, il y a deux cuisines, l'une pour les missionnaires et l'autre pour les enfants ; un magasin pour conserver les vivres et un petit bâtiment pour les achats.

Toutes ces diverses constructions sont en planches, à part les cuisines et le magasin des vivres. Les grandes dépenses occasionnées par les transports de ces planches, nous ont con-

duits à essayer de mouler des briques ; car nous possédons une excellente terre argileuse tout auprès de la Mission. Les premiers essais ayant été couronnés de succès, le F. Hermias s'est mis avec ardeur à construire une bonne briqueterie. Par l'intermédiaire du P. Charles, supérieur de la communauté de Saint-Paul de Loanda, nous avons, en effet, pu nous procurer à bon compte une machine à deux moules, qui fonctionne très bien. Si les santés se maintiennent, nous espérons avoir bientôt une chapelle toute en briques.

Actuellement, nous n'avons pas de chapelle proprement dite. Une des chambres de la maison en tient lieu provisoirement, et nous permet de conserver le Très Saint Sacrement depuis le mois de novembre 1890. Ce petit oratoire possède un magnifique autel en style roman, dû à la générosité d'une dame de Bavière. C'est le P. Koller, lors de son dernier voyage en Europe, qui donna à l'artiste le dessin de cet autel. De chaque côté du tabernacle, il y a deux bas-reliefs : l'un représente la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'autre saint François-Xavier baptisant les infidèles. Dans ces bas-reliefs, l'artiste a fait figurer quelques personnages Noirs, ce qui fait le plus grand plaisir aux indigènes.

Derrière le tabernacle, se trouve une statue du Sacré-Cœur de Jésus mesurant 1^m,45 de hauteur. A droite, on aperçoit la statue de la très sainte Vierge, tenant en ses bras l'Enfant Jésus, et, à gauche, saint Joseph.

Cet autel est réellement beau et attire l'attention de tous nos visiteurs. Il nous tarde de le voir dans une belle chapelle, où nous puissions célébrer nos saints mystères avec une plus grande solennité.

Grâce encore à la sollicitude du P. Koller, la Mission du Luali a également une jolie cloche, pesant environ 200 kilogs. Elevée à 8 mètres de terre elle se fait entendre au loin et excite l'admiration des Noirs.

3. — Mais ce qui frappe surtout nos pauvres sauvages, c'est le soin que nous prenons des malades. Chez eux, rien pour rien : avant même de visiter un malade, les féticheurs exigent des cadeaux, font payer très cher des remèdes qui souvent ne font qu'aggraver le mal, et après des semaines et des semaines de souffrance, laissent le patient dans la plus grande misère.

On comprend, après cela, que les Noirs admirent le dévouement des missionnaires. Aussi quel bien nous pourrions faire si nous possédions un petit hôpital, pour y recevoir les malades ! Il y en aurait bien peu qui mourraient sans avoir reçu le saint baptême, mais c'est toujours le même refrain : les ressources nous manquent.

4. — Nos relations avec les indigènes sont très bonnes, si on en excepte toutefois le grand chef, Mauhéema. Malgré les belles promesses qu'il avait faites au R. P. Préfet, ce prince se montre assez hostile à la Mission. Il s'était figuré que, lorsque les missionnaires seraient dans son pays, il aurait le droit d'exiger d'eux tout ce qu'il voudrait. Voyant donc que nous ne lui accordions pas tout ce qu'il désirait, il s'est déclaré notre ennemi. Homme ambitieux et cupide, il ne recule devant aucun excès pour satisfaire son ambition et son orgueil. Un simple manque de respect de la part d'un de ses sujets suffit pour qu'il le fasse empoisonner ou brûler. C'est ainsi que, il y a quelques jours seulement, il a fait exécuter deux hommes. Nous nous sommes fait un devoir d'avertir le gouvernement de toutes ses cruautés.

Malgré l'hostilité de ce chef, les indigènes nous confient volontiers leurs enfants. Nous en avons vingt-cinq actuellement à la Mission. Nous acceptons tous ceux qui se présentent, mais nous n'allons pas en chercher dans les villages, à cause de notre pénurie. L'année dernière, en effet, a été une année de sécheresse, les cultures en ont extrêmement souffert. Cette année est plus favorable : nous avons déjà fait une bonne récolte de maïs. Nous pourrions donc recevoir un plus grand nombre d'enfants, si les pluies continuent.

5. — Nous sommes en train de construire une maison pour les Sœurs de Saint-Joseph, et nous espérons pouvoir les recevoir au mois de juillet. Les indigènes paraissent disposés à confier leur filles aux religieuses, mais à la condition évidemment qu'on leur fera des cadeaux.

Tout fait espérer que la Mission du Sacré-Cœur du Luali est appelée à faire un grand bien au milieu de ces populations.

Avant de terminer, mentionnons un accident qui vient d'arriver dans la Mission. Tout récemment, un enfant s'amusa, le soir, à lancer des morceaux de manioc dans la cour. Malheureusement un de ces morceaux alla frapper au défaut des côtes

un de ses camarades qui s'affaissa aussitôt. Il passa la nuit tant bien que mal. Le lendemain il expirait, après avoir reçu tous les sacrements. La veille au soir, il s'était confessé et le lendemain il voulait faire la sainte communion; c'était le premier vendredi du mois de mars. Cette mort édifiante a fait une grande impression sur tous nos enfants et même sur les indigènes des environs.

Espérons que nous aurons en lui un intercesseur auprès du Sacré-Cœur de Jésus, pour notre chère Mission.

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DE L'ASSOMPTION, A MALANGE

MAI 1890. — AOUT 1892

1. Difficulté du début. — 2. Installations. Etat actuel de la Mission. — 3. Obstacles au bien. Polygamie. Manie d'imiter les Blancs. — 4. OEuvre des enfants. Renfort de personnel. Classes. — 5. Amour du chant et de la musique. Fanfare. Assistance aux fêtes. — 6. Travaux des enfants. Divers métiers. Cultures. Basse-cour. — 7. Visite du R. P. Préfet. Sa lettre à la Maison-Mère.

1. — La fondation de la Mission de Malange n'a pas été sans difficultés. La première a été la grande distance à laquelle se trouvent d'ici tous les matériaux nécessaires aux constructions, cela étant ajouté par surcroît à la cherté de la main-d'œuvre. Une seconde a été l'ignorance des usages et des coutumes du pays. Une troisième a été l'insuffisance du personnel. Souvent un membre est resté seul à la Mission, chargé de la classe en même temps que de la paroisse de Malange, pendant que ses confrères étaient allés soit se procurer des porteurs, soit faire un voyage d'exploration comme celui du P. Krafft à Capenda, Camulemba, dans le but d'y choisir un terrain pour la fondation d'une nouvelle station.

Mais la difficulté qui a surpassé toutes les autres est celle qui nous est venue de la part des porteurs. Ceux-ci, voyant pour la première fois des hommes blancs habillés de robes et avec de longues barbes, les ont pris pour les féticheurs des Blancs. De là une grande crainte des missionnaires, dont ils n'avaient jamais expérimenté la bonté et la douceur. Ajoutons que pour notre malheur, la petite vérole se déclara sur la route des caravanes et particulièrement au Dando, dès notre arrivée à Malange. Aussi, demeurâmes-nous six mois sans recevoir aucune

charge, et sans avoir même des couvertures pour nous abriter contre le froid, terrible ici, quoique en Afrique. Mais hâtons-nous d'ajouter que toutes les craintes des porteurs disparurent peu à peu. En voyant la manière dont les *Ganga Nzambi* (missionnaires) les traitaient, ils finirent même par préférer le service des missionnaires à celui de tout autre Européen.

2. — Malgré toutes ces épreuves, la Mission est en ce moment bien établie. Nous avons cinq grands bâtiments. Une maison d'habitation de 22 mètres de long sur 5 de large, non compris la véranda, et divisée ainsi : une salle à manger de 4 mètres sur 4 ; une autre, de 10 mètres de long, servant de chapelle provisoire ; le reste comprend deux chambres pour les Frères.

Une seconde maison, de 20 mètres de long sur 4 de large, est répartie en trois compartiments, dont un sert de classe, un autre de dortoir pour les enfants, et le troisième, de chambre pour le Frère surveillant.

Trois autres constructions, ayant les mêmes longueur et largeur que la précédente, sont utilisées pour les ateliers de cordonnerie, tailleurie, charpenterie, cuisine et magasin des Pères, cuisine et magasin des enfants, etc.

Tous ces bâtiments sont couverts en paille, qu'on se propose de remplacer par du zinc dont une partie est déjà arrivée.

3. — Ici, comme dans toute l'Afrique, le grand obstacle à la pratique de la religion chrétienne, c'est la polygamie. Plus le Noir a de femmes, plus il est riche ; car autant de femmes, autant de bras pour travailler et lui procurer des ressources. Ici, comme ailleurs, le Noir est vaniteux et fier de pouvoir se vêtir à l'européenne. Chaque jour, on en rencontre ayant chapeau, veste, culotte, souliers, et cela dans un tel état que le tout pourrait servir à habiller ces mannequins que l'on met parfois dans les champs pour effrayer les oiseaux. Ajoutons à cela que le Noir d'ici a l'habitude de porter un parasol à la main ou tourné à l'opposé du soleil. Aussi avons-nous quelque peine à faire quitter aux enfants qui nous arrivent la culotte et la veste en lambeaux dont ils sont accoutrés pour leur faire revêtir le pagne et la blouse en usage à la Mission.

Avec cette manie d'imiter le blanc, poussée jusqu'au ridicule, tous les Noirs des environs de Malange, sachant quelques mots portugais, ont laissé leurs noms d'origine indigène pour prendre

ceux des blancs. Dans leur pensée, un homme baptisé est un homme civilisé; aussi veulent-ils faire baptiser tous leurs enfants. Le nombre des baptêmes est, en moyenne, de vingt par mois, et, si l'on voulait l'administrer à tous les adultes qui le désirent et se présentent, il serait triple. On a bien de la peine à faire comprendre à ces pauvres gens que notre religion ne permet pas de conférer ainsi le baptême, car eux-mêmes ont été baptisés par des prêtres portugais, sans être instruits et sans avoir jamais pratiqué leur devoir de chrétiens.

Avec le temps et la grâce de Dieu, espérons que nous pourrons leur faire bien comprendre ces choses et leur apprendre cette religion chrétienne qui prohibe la pluralité des femmes et toutes leurs superstitions. En effet, ces Noirs de Malange qui, extérieurement, ont un certain cachet de civilisation, sont tout autant, sinon plus superstitieux, que les vrais sauvages. Mieux vaudrait avoir affaire à ces derniers qui ne connaissent rien de la civilisation.

4. — Un des moyens les plus puissants pour détruire cette fausse éducation est, sans contredit, l'œuvre des enfants. Actuellement, nous en avons 80, dont 45 externes et 35 internes; ces derniers sont à notre charge pour la nourriture, l'habillement, le logement et l'instruction. Jusqu'à la fin de l'année 1891, l'insuffisance du personnel ne nous avait pas permis de faire deux divisions. Depuis l'arrivée du P. Bodeven et du F. Geraldo (fin décembre 1891), la classe est répartie comme il suit : le P. Bodeven est professeur des enfants qui savent lire et écrire passablement et qui commencent à apprendre le calcul; le F. Geraldo enseigne l'alphabet et les tableaux aux plus petits et à ceux qui sont nouvellement arrivés à la Mission.

5. — Tous ces enfants aiment beaucoup le chant, quelques-uns d'entre eux apprennent les notes de musique et s'exercent à jouer de divers instruments, que la population blanche de Malange et de Quinol, petite bourgade voisine, ont offerts à la Mission. Déjà une douzaine de ces enfants sont à même de pouvoir faire une partie d'accompagnement.

Le chant est aussi généralement bien exécuté à notre chapelle. Aussi quand, aux grandes fêtes, la Mission se rend à l'église paroissiale, celle-ci est toujours bondée de monde. Peut-être, il est vrai, cette foule est-elle attirée plutôt par la musique et la

curiosité que par une vraie dévotion ; mais nous profitons de ces circonstances pour lui annoncer la parole de Dieu. Espérons que tôt ou tard la divine semence fructifiera et produira des fruits dans ces âmes.

L'ornementation de l'église n'est pas non plus d'un petit attrait pour ces braves gens, qui, avant notre arrivée, n'avaient jamais été témoins des cérémonies religieuses de notre sainte Eglise, et n'avaient jamais vu que le culte aride et sec de la religion protestante, auquel d'ailleurs ils ne prêtent aucune attention, si ce n'est pour faire entre les deux religions une comparaison tout à notre avantage.

A Pâques dernier, l'église était si bien ornée, grâce au zèle et au savoir-faire du F. Aimé, et notre petite fanfare a produit si bon effet, que jamais encore nous n'avions vu tant de monde venir à nos cérémonies. La plupart n'ont pu y trouver place. Le ministre protestant lui-même, entraîné peut-être par l'attraction générale, est venu assister à la sainte messe. Plaise à Dieu que ce bon mouvement lui attire la grâce de la conversion,

6. — Le travail manuel, auquel les enfants se livrent en dehors des heures de classe, comprend l'apprentissage des métiers et la culture. Deux enfants travaillent avec le F. Aimé à la taillerie ; un autre à la cordonnerie avec le F. Ludger ; deux sont apprentis charpentiers, et un est passé maître cuisinier.

La Mission possède déjà deux grandes allées, à peu près d'un kilomètre de long chacune, bordées de bananiers et d'ananas. D'autres, plus petites, sont garnies de papayers et de palmiers. Nous avons aussi essayé une plantation de café, mais on ne peut encore se prononcer sur sa réussite.

Par ailleurs, les cultures comprennent les produits du pays : manioc, maïs, patates, pistaches, haricots, petits pois qui semblent être ici dans leur élément. La canne à sucre réussit aussi très bien. Seulement, le temps ne nous a pas permis jusqu'ici de préparer un terrain pour cette espèce de culture. Pour tous ces travaux, notre troupeau nous est d'un grand secours : il se compose actuellement de 12 bœufs et d'une trentaine de vaches et taureaux. Nos poules sont au nombre d'une quarantaine ; et nos lapins varient entre quinze et vingt. Les moutons ne réussissent guère : sur une quarantaine que nous avions achetés, il ne nous en reste que dix-sept ; encore sont-ils dans un assez triste état.

7. — Comme nous sommes à quelques centaines de lieues de la côte, nous ne recevons pas beaucoup de visites. Nous avons à signaler cependant celle du R. P. Campana, préfet apostolique, qui n'a pas craint d'affronter les fatigues et les difficultés inhérentes à un tel voyage, surtout quand on l'accomplit dans les conditions où il l'a fait, sans doute pour épargner les dépenses qu'occasionnent toujours un grand nombre de porteurs. Nous avons appris sa résolution de venir nous voir, avec un plaisir mêlé de crainte pour lui; aussi notre joie n'en a-t-elle été que plus vive lorsque nous avons pu l'embrasser et le recevoir à la Mission. Tout le monde a été heureux de sa visite : non seulement la communauté, mais tous les amis des missionnaires conserveront le meilleur souvenir de son passage au milieu de nous.

Voici comment il en rendait compte lui-même à la Maison-Mère.

Grâce à Dieu, je suis enfin parvenu à Malange, la veille du 1^{er} de l'an 1892, mais non sans peine. J'ai mis quinze jours du Dando à la Mission de Malange. J'ai dû faire en grande partie ce voyage à pied. J'avais cependant un bœuf porteur, sur lequel je montais de temps en temps; mais il n'a pas tardé à ne plus condescendre à mes désirs, trouvant sans doute que la charge était au-dessus de ses forces.

Prévenu de mon arrivée, le bon P. Krafft s'empressa de m'envoyer du renfort. C'est ainsi qu'à trois journées de marche de Malange les deux FF. Aimé et Ludger vinrent à ma rencontre avec de nouvelles montures (bœufs) qui me permirent alors de continuer ma route plus commodément.

Le P. Bodeven avec le F. Géraldo devant voyager aux frais du gouvernement, étaient restés au Dando, attendant que le chef militaire de la localité leur procurât des porteurs de hamac, ce qu'il fit, en effet, huit jours après mon départ. Grâce à leur système de locomotion plus facile, ces deux confrères ne tardèrent pas à me rejoindre, de sorte que nous eûmes la consolation de nous présenter tous ensemble à la chère communauté de Malange le 31 décembre 1891, juste à temps pour prendre part au chant du *Te Deum*.

On a fait ici une très belle Mission : ce sont de beaux commencements qui donneront de bons résultats. L'école est bien fréquentée, les catéchismes que l'on fait, soit à la chapelle de la Mission, soit à l'église paroissiale, sont bien suivis et le bien se fait...

Je trouve que le climat de Malange est bien comparable à celui de Huilla : on y trouve les mêmes plantes, la même végétation. Les cultures s'y font aussi comme en Europe, c'est-à-dire qu'à l'exemple

de ce qui se pratique sur le plateau de Huilla, on peut avantageusement y cultiver le froment, les céréales d'Europe, en général, les légumes, les arbres fruitiers, etc. C'est un second Huilla, et il faut espérer que la Mission de Malange marchera aussi sur les traces de celle du Cunène, aujourd'hui si florissante.

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à annoncer dans ce *Bulletin* quatre nouveaux décès :

Le P. Le Citol François, profès des vœux de trois ans, est décédé à Njolé, en descendant de la station des Adoumas (Gabon), le 7 juillet, dans sa trente-troisième année, après cinq ans de vie religieuse et onze mois de profession, par suite de dysenterie.

Le F. Dulhac Kuntz, profès des vœux de cinq ans, de la Mission du Zanguebar, est mort à Mondha, le 7 août, dans sa vingt-septième année, après dix ans de vie religieuse et sept ans de profession.

Le F. Timothée Allain, profès des vœux perpétuels, est décédé à Cellule, le 23 août 1892, dans sa soixante-neuvième année, après trente-six ans de vie religieuse, par suite d'épuisement.

Le P. Ray Émile, profès des vœux perpétuels, a succombé, comme nous l'avons déjà dit au commencement de ce *Bulletin*, le 25 août, à Chevilly, dans sa cinquantième année, après trente-deux ans de vie religieuse et vingt-quatre ans de profession.

LE P. GRUNENWALD

DÉCÉDÉ A LA BASSE-TERRE (GUADELOUPE), LE 30 JUIN 1892

(Notice rédigée par le P. Girard, supérieur de la communauté.)

Le P. Nicolas Grunenwald était né à Forstheim, près Wœrth, le 20 mars 1865. Ses parents avaient fondé sur lui les plus belles espérances, pensant bien qu'un jour il leur serait donné de jouir auprès de lui d'un repos mérité; mais le jeune Nicolas fit évanouir, sans tarder, ces rêves enchanteurs, en déclarant qu'il voulait être missionnaire. C'est dans cette pensée qu'il se présenta, le 24 septembre 1879, au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, après avoir achevé sa quatrième au

collège de Haguenau. La lettre de recommandation du curé de Forstheim donne le jeune aspirant comme pieux et plein de bonne volonté, deux qualités que tout le monde s'est plu à lui reconnaître.

Après d'excellentes humanités, il fut admis au grand scolasticat, où il lui fut permis de se préparer aux épreuves du baccalauréat, tout en suivant les cours de philosophie et de théologie. Il les subit avec un grand succès et, à son examen de philosophie, il s'attira, par ses réponses sur le Kantisme, les félicitations de M. Jules Janet,

Au mois de mars 1888, au milieu même de son noviciat, il fut envoyé à la Guadeloupe. On y avait un besoin urgent d'un professeur de rhétorique; sur le désir du T. R. Père, le jeune novice se dévoua généreusement pour aller remplir cette charge. Aussi lui permit-on bien volontiers de faire sa profession à la Basse-Terre, en même temps que ses confrères la faisaient à Grignon; la cérémonie, cependant, ne put avoir lieu que le 2 octobre.

Les déboires ne manquèrent pas au nouveau professeur; mais le principal, comme le plus pénible, fut de voir ses élèves refusés aux examens par un jury dont les membres, on le sait, sont juges et partie. C'est à peine si l'accueil presque enthousiaste fait dans la colonie à son admirable discours sur Jeanne d'Arc vint apporter quelque adoucissement à ses amertumes. Les débutants se persuadent assez facilement que le savoir tient lieu de tout, même des leçons de l'expérience: toutefois, si le P. Grunenwald a partagé cette illusion, il n'a pas tardé à s'apercevoir que c'était faire fausse route, et, dans la suite, il a recherché avec soin les conseils de l'expérience.

Avec de telles dispositions, il ne pouvait que progresser sûrement dans la science et la vertu; mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, avait jugé que le cher Père était mûr pour le ciel. Le 24 juin 1892, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le conduire à la tombe. Malgré les soins qui lui furent prodigués par deux médecins, le mal ne cessa de faire des progrès. Pourtant, le 29 juin, fête des saints Apôtres Pierre et Paul et première communion au collège, le malade semblait hors de danger, lorsque, le lendemain matin, un accès pernicieux se déclara sans que rien pût l'enrayer.

Notre cher défunt s'est confessé, a reçu l'Extrême-Onction, l'indulgence *in articulo mortis*, et s'est endormi dans le Seigneur après une agonie calme; les prières des Agonisants venaient d'être terminées. Les médecins ont déclaré qu'il avait succombé à un accès pernicieux de fièvre cérébrale.

Sa mort laisse un grand vide dans la communauté. Il était aimé et estimé des élèves et de la population basse-terrienne; une innombrable assistance d'élite a accompagné sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière, et cela dans le plus religieux silence. Ses funérailles ont été célébrées à la cathédrale; l'absoute a été donnée par Mgr Laurencin; les cordons du poêle était tenus par M. Bemus, conseiller général et maire de la Basse-Terre; M. Pinder, chef du service administratif; M. Bunel, directeur de l'Intérieur par intérim; M. le docteur Carmichaël.

Voici les lignes parues dans un des journaux de la colonie à la mémoire du cher et regretté défunt.

Une nouvelle épreuve vient de frapper le collège diocésain. Vendredi 1^{er} juillet, une foule considérable accompagnait la dépouille mortelle du R. P. Grunenwald à sa dernière demeure. Le respect et la douleur se lisaient sur tous les visages.

Qu'avait donc fait de si éclatant ce jeune religieux, moissonné à la fleur de l'âge, pour être l'objet d'une pareille manifestation? Il avait modestement rempli son devoir.

A peine a-t-il été entrevu, et pourtant, en s'en allant vers Dieu, il a emporté les regrets les plus vifs comme les plus sincères de la population basse-terrienne.

Par son aménité autant que par son savoir, le P. Grunenwald s'était attiré les cœurs et les intelligences; aussi la nouvelle de sa mort prématurée a-t-elle été accueillie avec une indicible tristesse, on pourrait dire avec une vraie consternation. Le collège perd, dans la personne du P. Grunenwald, un professeur éminent, et la Gadeloupe, un cœur tout dévoué. (*Le Patriote*, 9 juillet 1892.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Ont été nommés par le T. R. Père, le 7 septembre :

Supérieur de la Maison-Mère, le R. P. Grizard, premier Assistant;

Supérieur à Grignon et Maître des Novices clercs, le P. Gerrer;
Supérieur de la communauté du Saint-Cœur de Marie et Préfet

du grand scolasticat de cette communauté, en remplacement du P. Gerrer, le P. Vanhæcke, rentré le 16 août de la Martinique ;

Supérieur de la communauté de Saint-Pierre et de la vice-province de la Martinique, en remplacement du P. Vanhæcke, le P. Prono, précédemment directeur du collège de Mesnières ;

Supérieur de la nouvelle maison d'Orgeville, le P. Guyodo, revenu de la Guyane.

Retours d'outre-mer. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 5 août, le P. Dunoyer, supérieur de la cté du Para ;

Le 18 août, le P. Fréconon et le F. Pius, des îles Saint-Pierre et Miquelon ;

Le 25 août, le P. Sacleux, de Zanzibar ;

Le 21 septembre, le P. Waeckel, de Maurice.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 9 septembre à Saint-Nazaire, pour la *Martinique*, les PP. Prono ; Gruffat, de Mesnières ; le Rouzic, de Castelnaudary, et trois scolastiques, MM. Kermabon, Boussart et Butsch ;

Le même jour, pour la *Guadeloupe*, le P. Girard, supérieur de la communauté de la Basse-Terre ; puis, le 26, M. Fonfraid, scolastique. Le P. Haumesser (Joseph) doit aussi passer dans la même colonie, de celle de la Martinique.

Le 11, à Cherbourg, pour les *États-Unis*, le P. Oster, provincial, avec le P. Murphy, le P. Schuster, revenu précédemment d'Haïti, et un nouveau profès, le P. Schwartzrock. Le P. Schwab est parti vers la fin de ce mois ;

Le 12, pour le *Zanguebar*, le P. Mével et quatre nouveaux profès, les P. Clauss, Kœnig, Huffschmidt et Jæckel ;

Le 18, pour *Haïti*, le P. Bertrand, avec le P. Bénard, de Beauvais ; le F. Edouard, de Chevilly, et MM. Schœffler et Kieffer.

Le 20, à Bordeaux, pour le *Soudan français*, les PP. Cros et Bouges, nouveaux profès ; le P. Chany doit les y accompagner de Dakar ;

Le 25, de Marseille, pour le *Bas-Niger*, le P. Cadio, et pour le *Gabon*, les PP. Le Clec'h, Henry, Tristan et le F. Hermias, tous nouveaux profès.

Maison-Mère, 28 septembre 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Sacre de Mgr Le Roy. — Division de la Mission de Cimbébasie. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Bas-Congo (suite).* Saint-Paul de Loanda. — *Cimbébasie.* Cassinga. — Caconda. — Le Bihé. — Catoco. — **Nécrologie.** *Décès :* FF. Carlos, Angelo, Basilide, Théophile. — *Notices :* FF. Pacôme, Alban, Edesse, Dulhac. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — **Avis.** Images et calendriers du Vénérable Père. — Bulletins. — Etats du personnel. — Comptes-rendus des Missions. — Annonce et envoi de traites et d'intentions de messes.

MAISON-MÈRE

LE SACRE DE MONSIEUR LE ROY

VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON

Comme on a déjà pu le voir dans les journaux, le sacre de Mgr Le Roy a eu lieu le 9 octobre (1), à la cathédrale de Coutances, son diocèse d'origine. Plusieurs de ses condisciples et deux de ses anciens directeurs au Séminaire avaient particulièrement fait des instances pour que, dans l'intérêt même des Missions, il se fit sacrer dans son pays natal; et Mgr Germain tenait beaucoup à conférer lui-même au vaillant missionnaire l'onction épiscopale. Dans une *lettre-circulaire* du 2 octobre 1892, Sa Grandeur avait annoncé au clergé et aux fidèles du diocèse cette solennité extraordinaire, que l'on n'y avait pas vue depuis 1853, et prescrit des prières dans toutes les églises

(1) On l'avait remis à ce jour pour attendre la rentrée des élèves du Séminaire.

et chapelles, pour appeler les bénédictions d'en haut sur le nouvel élu.

Sont allés de Paris prendre part à cette fête, outre le T. Rév. Père et le R. P. Grizard représentant la Maison-Mère, les PP. Klaine, Sacleux, Bichet et Breidel, représentants des Missions du Congo et du Zanguebar.

Le *Bulletin de Coutances*, dans les numéros du 14 et 21 octobre, a publié au sujet du sacre de Mgr d'Alinda une fort intéressante relation, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire in-extenso, à cause de son étendue. En voici du moins, les principales parties :

Cérémonie du sacre.

Depuis quinze jours, on travaillait activement à rajeunir et à parer la cathédrale; on enlevait la poussière des murs et des colonnes; puis on appendait les oriflammes qui flottaient des deux côtés de la nef et autour du chœur, avec leurs emblèmes et leurs devises; il y en avait deux rangs superposés; l'on remarquait surtout les quinze bannières des mystères du Rosaire, où la vie humaine trouve, dans les actes de la vie divine, l'exemple à suivre, la source du courage et l'invitation à la confiance et à l'amour. Du haut en bas des piliers qui supportent le dôme du côté du sanctuaire, descendaient deux larges bandes d'étoffe couleur de feu, sur lesquelles on lisait en lettres d'or : *Mission du Zanguebar*; — *Mission du Gabon*. Des cartouches appendus aux colonnes du sanctuaire portaient l'indication des étapes parcourues par l'évêque élu, depuis Saint-Sénier de Beuvron, où il reçut la vie, les premières grâces et bientôt les premiers appels de Dieu, jusqu'à Pondichéry (Saint-Sénier de Beuvron, collègue de Saint-James, Abbaye-Blanche, Séminaire de Coutances, Séminaire de Cellule, Congrégation du Saint-Esprit, collègue de Pondichéry).

Au fond du sanctuaire, au centre d'un baldaquin surmonté d'une couronne qui enveloppe et domine l'autel, se détachent sur fond de pourpre les armes de Mgr l'Evêque d'Alinda (1), au-dessous des armes du Pape et entre les armes de NN. SS. les Evêques de Coutances, de Bayeux, de Roséa et d'Abdère.

(1) Voici les armoiries de Mgr Le Roy : d'azur, avec soleil levant sur falaise au naturel et croix d'or en chef, symbolisant la lumière de l'Evangile qui se lève sur l'Afrique; en pointe, les armoiries de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie; écu moyen âge, et bordure de sable avec coquilles d'argent, rappelant l'origine de Basse-Normandie et du Mont Saint-Michel. — Devise : *O Oriens, veni et illumina!*

Les prélats et le clergé vinrent processionnellement de l'évêché à la cathédrale; à l'entrée de l'impasse de l'évêché s'élevait un arc de triomphe, à partir duquel des guirlandes et des fleurs apposées aux murailles et aux grilles de la cathédrale faisaient une route joyeuse jusqu'au portail de l'évêché encadré et couronné de verdure.

Le Grand Séminaire, les prêtres venus en aussi grand nombre que possible pour un dimanche des différentes parties du diocèse, presque tout le clergé de la ville, le vénérable chapitre, précédaient les prélats. Après Mgr Morel, Mgr Le Roy, évêque élu, marchait entre les deux évêques assistants, Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa, et Mgr Barthet d'Abdère, vicaire apostolique de la Sénégambie. Mgr de Bayeux s'avancait ensuite, accompagné de sa chapelle, précédant Mgr Germain, évêque consécrateur.

La foule, très sympathique, couvrait la place, gardant un silence religieux qui était de sa part la meilleure preuve d'une foi vive et d'un profond respect.

Après notre entrée, la cathédrale se trouva promptement remplie, du portail jusqu'au chevet. Un nombre considérable de fidèles avaient trouvé place dans les galeries du chœur et de la nef.

Partout et constamment la tenue fut parfaite et vraiment édifiante, malgré la longueur de la cérémonie...

L'office terminé, quand le nouvel Evêque eut parcouru la cathédrale pour répandre ses premières bénédictions, les prélats rentrèrent processionnellement à l'Evêché; mais, cette fois, Mgr Le Roy présidait et bénissait.

Le dîner au palais épiscopal.

Mgr Germain avait invité au dîner des Evêques la famille de Mgr Le Roy, au milieu de laquelle on distinguait sa vénérable mère, et un nombre de prêtres que la vaste salle avait peine à contenir. Ce furent de vraies agapes, comme au premier siècle. Dans ces réunions, où règnent à la fois le respect, l'affection, l'expansion confiante et joyeuse, on a l'image ravissante de ce que serait la société si le Christianisme la pénétrait tout entière. La souffrance et le deuil n'en seraient pas bannis, sans doute; mais, en dépit de ces maux passagers, adoucis par l'espérance, la charité nous rendrait, avec ses meilleurs aspects, le paradis terrestre en nous entr'ouvrant le ciel.

A la fin du dîner, le T. R. P. Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, se leva pour remercier Mgr Germain, ce qu'il fit avec une bonne grâce et une délicatesse exquises.

Il rappela que la Congrégation a déjà vu treize de ses fils appelé

à l'épiscopat. Chaque fois que cet honneur fut accordé à la Compagnie, elle eut la joie de constater la bienveillance dont les Evêques de France l'honorent. Les Pasteurs des diocèses d'où les nouveaux élus étaient originaires ont toujours rivalisé de bonté et de générosité à l'égard de ces Evêques missionnaires. Cependant jamais aucun n'a fait ce que Mgr Germain vient de faire pour Mgr l'Evêque d'Alinda, et le R. P. Emonet demande à emprunter un mot de l'Écriture, en le modifiant un peu pour exprimer toute sa pensée : *Tu supergressus es universos.*

Il termine en disant que s'il aimait beaucoup le P. Le Roy, il aime plus encore Mgr Le Roy.

Nous voudrions pouvoir reproduire la réponse de Mgr Germain. Au moins en indiquerons-nous le sens général. Après avoir dit qu'au lieu de recevoir il avait à offrir des remerciements pour la joie qui lui était donnée de saluer une Congrégation qui, toute jeune encore, avait donné à l'Église treize Evêques, treize apôtres, Sa Grandeur dit combien il avait été heureux d'imposer les mains à un fils du diocèse de Coutances, devenu son frère dans l'épiscopat; il rappela les souvenirs pleins de charme que le nouveau prélat a laissés à tous ceux qui ont vécu près de lui, au Petit Séminaire de Mortain et au Grand Séminaire spécialement. Aussi quelle part le clergé et le peuple de Coutances ne prennent-ils pas à cette fête, dont l'honneur rejaillit sur tous!

N'est-ce pas une grande joie d'avoir conféré la plénitude du sacerdoce à un Evêque qui va porter si loin le nom de Dieu, à qui appartiennent tous les peuples; qui va reculer les bornes du royaume de Jésus-Christ, en étendant les conquêtes bienfaisantes de son amour; qui va consoler l'Église des attaques qu'elle subit et des épreuves qu'elle traverse, en répandant au sein des ténèbres les lumières de sa foi, au milieu des tribus sauvages et féroces, les bienfaisantes influences de sa charité, dans des régions jusque-là stériles pour la vertu et pour le ciel, les merveilles de sa fécondité.

Combien la joie de cette fête est accrue par la présence des vénérables Prélats qui s'y sont associés; par la présence d'un Evêque pour lequel Mgr Germain a toujours les sentiments d'un Fils, qu'il est si heureux de voir présider à ses meilleures fêtes, et qui lui-même, naguère, dans des solennités inoubliables, pouvait constater ce qu'il est aux yeux du Pontife suprême, de ses Frères dans l'épiscopat, de son clergé et de son troupeau; — par la présence d'un Prélat, lui aussi enfant du diocèse, qui a laissé à Lyon comme partout des souvenirs et des fruits durables de son passage; qui a, lui aussi, été un apôtre de l'Afrique, dans cette Tunisie où la croix s'implantera de plus en plus à l'ombre du drapeau français, et qu'ⁱ

ne nous a jamais fait qu'une peine, celle de voir que sa santé ne répond pas assez à l'ardeur de son zèle.

Mgr Germain se félicite également de la présence de Mgr Barthet; mais il lui faudrait ici, dit-il, emprunter la voix des chrétiens de Chandernagor, fiers et reconnaissants du collège magnifique, des églises, de tous les établissements que le pieux et vaillant pontife leur a laissés avant d'aller porter à d'autres peuples sa parole et son cœur apostoliques; il faudrait entendre l'écho des louanges qui s'élèvent et se répondent en son honneur des rives de l'Inde aux rives de la Sénégambie.

Lyon, la ville des œuvres et des missions, nous envoie pour cette grande circonstance un député qui la représente excellemment, le directeur de cette grande œuvre de la Propagation de la Foi, qui est l'honneur de notre siècle et de notre patrie.

Après lui avoir dit combien il le remercie d'être venu de si loin prêter à la fête l'honneur de son concours et le bienfait de sa parole, Monseigneur remercie de nouveau le P. Emonet; puis il félicite en termes émus la mère du nouvel évêque assise à la droite de son fils; c'est un beau jour pour elle, et qui est la digne récompense de son dévouement et de sa foi. Sans doute, ce sera demain la séparation douloureuse, mais, pour des chrétiens, y a-t-il vraiment une séparation, puisque toujours ils se retrouvent en Dieu?

Enfin, s'écria Monseigneur, je ne puis, au jour du sacre d'un évêque, oublier le Chef suprême de l'Église, l'auguste, l'immortel Léon XIII, dont la sollicitude ne se borne pas aux peuples civilisés, auxquels il prodigue avec une si attentive bienveillance ses enseignements et ses conseils, mais embrasse, dans sa charité et son zèle, les tribus assises dans les ombres les plus épaisses de l'ignorance et de la mort. A Léon XIII notre amour et notre dévouement!

Les Vêpres. — Discours de Mgr Morel.

A trois heures, Nos Seigneurs les Evêques se rendirent processionnellement, comme le matin, à la cathédrale, où le nouvel Evêque allait présider les Vêpres et donner le Salut du Saint-Sacrement.

Pendant cet office, comme pendant la Messe, l'excellente musique des Frères d'Avranches rehaussa la beauté de la cérémonie, en faisant entendre dans la cathédrale et au dehors, pendant la procession, des morceaux dont le choix et l'exécution montrèrent combien est légitime la réputation dont elle jouit, et justement méritées les nombreuses récompenses qu'elle a conquises.

Peut-être avait-on pu mieux l'apprécier encore pendant qu'elle jouait, avec un entrain merveilleux et infatigable, dans le jardin de

l'Évêché, vers la fin du dîner. Aussi reçut-elle de Mgr Germain des remerciements et des éloges qui allèrent au cœur de tous.

Immédiatement après les Vêpres, Mgr Morel monta en chaire.

Nous voudrions pouvoir reproduire le discours qu'il prononça (1). Ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas entendu nous devraient en cas bien plus que la jouissance, pourtant si vive et si noble, que fait naître dans l'âme une parole éloquente mise au service de la vérité, — nous voulons dire l'allégresse fortifiante que l'on ressent en voyant s'épanouir et se développer les grandes œuvres, c'est-à-dire les grands bienfaits de Dieu au sein de l'humanité.

L'orateur avait pris pour texte la devise de Mgr Le Roy : *Oriens, veni et illumina*. Quel choix heureux, dit l'orateur. Quelle vue profonde! Quel présage et quelle prière! C'est une prière ardente de votre âme, Monseigneur, vous l'adressez à celui qui est la Lumière du monde! C'est la supplication tremblante de votre humilité. — Vous demandez à Dieu qu'il soit votre lumière; et, en même temps, vous l'invoquez pour le troupeau qui vous est confié. Comme il s'est levé sur nous, peuples privilégiés, illuminés depuis tant de siècles des splendeurs vivifiantes de son Évangile, qu'il se lève sur ces tribus malheureuses de votre Afrique, si tristement plongée dans l'ombre de la mort!

C'est le sens que vous donnez à cette devise. Nous en voyons un autre. Il nous semble entendre ces multitudes privées de Dieu, captives du mensonge et des plus épaisses ténèbres, vous appeler, vous, l'envoyé de Dieu, et vous crier, par la voix de toutes leurs misères et de tous leurs besoins : *O Oriens, veni et illumina*. La crainte vous a saisi, quand vous avez vu tomber sur vos épaules le fardeau de l'épiscopat; mais vous seul avez craint; nous, au contraire, nous avons salué avec joie et espérance ce matin de votre épiscopat, et faisant écho à la voix des anges de votre jeune Église, nous demandons avec confiance que par votre ministère la lumière de Dieu brille enfin sur ces terres désolées : *O Oriens, veni et illumina*.

C'est tout ce que Mgr Morel dira du nouveau Vicaire apostolique du Gabon. Toute louange pâlerait auprès des pages dans lesquelles Mgr Germain a résumé sa vie; au lieu de le faire souffrir en parlant de lui, l'orateur obéira à la prière que son zèle et sa modestie ont inspirée à l'Évêque missionnaire, en parlant, comme il l'a demandé, de la Propagation de la Foi.

Après ce discours, le salut fut donné par Mgr Le Roy.

(1) Les *Missions catholiques* ont donné, dans le numéro du 1^{er} octobre, un compte rendu du sacre de Mgr Le Roy, avec un résumé très bien fait du discours de Mgr Morel.

Mgr Le Roy au Grand Séminaire.

Le lundi, fête de l'Intérieur de Marie, se clôturait la retraite de rentrée des élèves du Grand Séminaire tenu par les Sulpiciens. Mgr le Roy officia pontificalement en présence de Mgr Germain.

Au dîner présidé par Sa Grandeur prirent part Mgr Hugonin, Mgr le Roy et plusieurs de ses confrères. Sur la demande de Mgr Germain, divers toasts furent portés au nouvel élu : d'abord par un professeur du Séminaire, ensuite par les PP. Le Belley, en créole de la Guyane; Sacleux, en swahili et Bichet, en pongoué.

A la fin, Mgr Le Roy se lève pour se féliciter de l'occasion qui lui est fournie d'exprimer sa reconnaissance envers tous. Et s'adressant à Mgr Germain : « Je voudrais à mon tour, dit-il, vous rendre quelque chose de ce que vous me donnez si largement, mais ma cathédrale est encore à faire et mon chapitre à créer... Cependant, si je ne puis faire de chanoines d'honneur, nous établissons là-bas, comme nos devanciers d'Europe, de France, de Normandie, des villages nouveaux qui, peut-être, deviendront des villes, qui, peut-être, deviendront des capitales. Eh bien, si la Providence m'en donne les moyens, et le séminaire de Coutances son approbation, nous l'établirons, ce village, et, au jour de son baptême, voulez-vous? nous l'appellerons *Germainville*... »

Au milieu des applaudissements, Mgr Germain se lève. « J'accepte, répond-il, votre capitale, mais à la condition que vous en resterez toujours le roi. »

A vêpres, Mgr le Roy adressa aux élèves une charmante allocution sur les devoirs du prêtre.

Ces belles et touchantes fêtes ont eu un délicieux épilogue, mardi midi; vingt-cinq prêtres de son cours ont été heureux d'offrir au vénéré prélat un fraternel banquet au Grand-Séminaire, qui fut leur foyer commun d'études théologiques et d'initiation aux vertus sacerdotales (1).

Il va sans dire que cette réunion tout intime a été marquée au coin de la plus franche cordialité.

Mgr Le Roy, dont tout le monde connaît l'esprit pétillant et l'ai-

(1) A l'occasion de son sacre, plusieurs de ses amis ont fait hommage à Mgr Le Roy de divers présents. Citons entre autres choses : une croix pectorale, don de sa paroisse natale (St-Sénier de Beuvron); une autre croix pectorale, de Mgr Germain, évêque de Coutances; une mitre, de l'Association des Anciens Elèves de l'Abbaye-Blanche (Mortain); deux autres mitres, des OEuvres apostoliques de Paris et de Lyon; un ornement en drap d'or, des anciens condisciples du Grand Séminaire (Coutances); une crosse, des anciens élèves de Cellule (Puy-de-Dôme); un anneau, d'une dame bienfaitrice de la Mission; et divers autres cadeaux, ceinture, rochets, etc.

mable abandon, — oubliant un instant la réserve que lui impose sa haute dignité, — nous a ravis par le charme avec lequel il répondait à nos mille questions et nous racontait ses voyages accidentés, ses labeurs pénibles, les dangers qu'il a courus et les joies profondes qu'il a éprouvées....

Malgré la consigne imposée par sa modestie, de ne porter aucun toast, M. l'abbé François Carnet, se faisant l'interprète de tous, a tenu à exprimer à notre affectionné prélat nos sentiments de joie, de respect et d'affection.

Après lui, M. l'abbé Aubry a lu un acrostiche sur Mgr Le Roy :

M onseigneur, près de vous vos frères réunis
 O nt dans l'âme un bonheur que ma voix impuissante
 N e saurait bien vous dire. Et mon cœur me dit : Chante !
 Salue et le Pontife et ces instants bénis !
 E lu de Léon Treize à cet honneur insigne,
 I ntroduit dans les rangs par un père chéri,
 G uerrier du Christ, demain tout joyeux et ravi
 N ous vous verrons partir au loin... Un champ moins digne
 E t moins vaste pouvait de votre zèle ardent,
 C in jour être la part. Mais le Gabon brûlant
 R ecevra votre foi. Heureuse et belle vigne !

 T e Roy ! de ce grand nom ces murs comme nos cœurs
 E nchantés garderont l'éternelle mémoire.
 N ien n'y manque, la science et les saintes ardeurs
 O nt tressé sa couronne : elle est toute de gloire,
 S aluerai-je un autre Alexandre vainqueur !

Que ne puis-je reproduire la verve et les saillies avec lesquelles le spirituel Vicaire apostolique a répondu à ces compliments. Au moins, ce que je puis dire, c'est qu'il a mis le comble à notre joie, quand il nous a affirmé que le souvenir de son diocèse, du séminaire, de ses anciens confrères, l'avait suivi partout, et que toujours, surtout dans ses heures d'abattement et d'isolement, il aimait à reporter ses regards attendris vers la France et ceux qu'il ne cesse de porter dans son cœur.

Nous ne pouvions oublier Mgr Germain, dont nous sommes les fils aînés dans le sacerdoce et qui venait d'en donner la plénitude au plus digne d'entre nous. Ensemble nous sommes allés lui présenter nos hommages, et ce Père bien-aimé a fait à ses enfants un accueil profondément affectueux.

Après avoir reçu la bénédiction des deux prélats, nous sommes rentrés au Séminaire où un salut solennel, donné par Mgr Le Roy, a terminé cette douce et inoubliable journée.

DIVISION DE LA MISSION DE CIMBÉBASIE

1^{er} AOUT 1892

Dans la vaste étendue que lui donnait le décret de son érection, la mission de la Cimbébasie embrassait trois parties distinctes : la partie nord, renfermant le pays des Amboellas et des Ganguellas, à l'est de la colonie portugaise d'Angola et soumise à l'influence du Portugal; la partie sud, comprenant les pays de l'Ovampo et du Damara, au-dessous du fleuve Cunène, aujourd'hui soumise à l'Allemagne, et enfin le Betchouanaland.

Après avoir essayé, on le sait, de fonder des établissements dans ces dernières contrées, nos missionnaires ont été amenés par les circonstances à concentrer leurs efforts sur la partie nord de la préfecture. Le T. R. Père a donc prié le Saint-Siège de vouloir bien confier à d'autres instituts les pays qu'il ne nous était pas possible d'évangéliser; et la Sacrée-Congrégation de la Propagande vient de rendre un décret dans ce sens.

Notre Congrégation conserve la partie nord de la Mission, sous le nom de *Préfecture de la Cimbébasie supérieure*; la partie allemande forme une préfecture nouvelle, confiée aux Pères Oblats, sous le nom de *Préfecture de la Cimbébasie inférieure*; et enfin, le Betchouanaland est réuni au vicariat de l'État libre d'Orange.

Voici le texte de ce décret :

Quo fructuosius provideretur evangelicæ prædicationi in peramplis regionibus quæ modo Præfecturam Apostolicam Cimbebasiensem in Africa constituunt, expediens visum est præfatam missionem dividere, pluresque illuc mittere evangelicos operarios. Quapropter in generali conventu diei 25 superioris mensis julii, Emi Patres sacræ Congregationi de Propaganda Fide præpositi, re mature perpensa, statuerunt ut prædicta missio sequenti lege dividatur.

Efformetur scilicet ex ea, in regionibus septentrionalibus, independens missio, Præfectura apostolica Cimbebasie superioris nuncupanda, curæ Congnīs Spiritus Sancti et Immaculati Cordis Mariæ relinquenda, cujus limites hi erunt : ad septentrionem cursus fluminis Kassaï; ad orientem gradus 22 longitudinis orientalis (Greenwich); ad occidentem cursus superior fluminis Cunene; ad meridiem arcus meridianus qui sequitur, ab occidente orientem versus, cursum inferiorem prædicti fluminis Cunene, quique modo etiam possessiones lusitanicas et germanicas dividit.

Insuper constituatur alia Apostolica Præfectura, cui nomen erit Cimbebasie inferioris, congregationi Oblatorum Mariæ Immaculatæ concredenda, sequentibus confiniis : ad septentrionem cursus inferior fluminis Cunene et arcus meridianus qui ipsum sequitur, præfatas dividens lusitanicas germanicasque possessiones; ad orientem gradus 22 longitudinis orientalis (Greenwich); ad meridiem gradus 23 latitudinis australis, ea lege ut civitas Rehoboth una cum ipsius territorio pertineat Præfecturæ apostolicæ fluminis Orange; ad occidentem Oceanus Atlanticus.

Demum regiones Bechuanaland nuncupatæ, pariter usque modo Cimbebasiensis missioni subjectæ, Vicariatus Apostolico Status Liberi Orange incorporentur. Has autem regiones, sequentes circumscribunt limites; scilicet : ad septentrionem gradus 23 latitudinis inter intersectiones gradum longitudinis 20 et 52; dein ipse gradus 22 usque ad lineam Tropici; hæc vero linea usque ad flumen Limpopo, apud confinia missionis Transvallensis · exinde flumina Limpopo et Notuani et Hart usque ad introitum hujus fluvii in territorium de Griqualand West; dein ejusdem Griqualand West limites septentrionales et flumen Orange, usque ad prædictum gradum 20 longitudinis; demum idem gradus usque ad 23 latitudinis.

De quibus omnibus SSmo D. N. Leoni Div. Prov. PP. XIII, in audientia diei 31 ejusdem mensis julii, per infrascriptum Archiepiscopum Tamiathensem S. Congn̄is de Propaganda Fide Secretarium relatione peracta, eadem Sanctitas Sua supra expositum Emorum Patrum sententiam ratam habuit, confirmavit, præsensque ad id confici jussit Decretum.

Datum Romæ ex ædibus S. Congn̄is de Propaganda Fide, die 1 augusti, anni 1892.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Præf.*,
† IGNATIUS, *Archiep. Tamiathen, Secretus.*

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décision de la Maison-Mère :

A la profession, comme Pères, MM. :

SEVERINO Joseph, né le 18 mars 1867, à Rio-de-Janeiro (Brésil);

GARNIER Alfred, né le 10 mars 1864, à Champdivers (Jura);

MAZÔ Louis-Marie-Joseph, né le 7 octobre 1864, à Plasnes (Jura);

LEPORTIER Georges, né le 26 août 1866, à Flers (Orne);

BODO René, né le 12 septembre 1866, à Concarneau (Finistère).

Les trois premiers ont fait leur profession à Grignon, le dimanche 2 octobre, fête du Saint-Rosaire; les deux autres ont été autorisés à la faire dans la Mission dans laquelle ils ont déjà été envoyés : M. Leportier, à la Guyane, et M. Bodo, en Sénégambie.

Jours de messe mensuelle à dire par ces nouveaux profès aux intentions du T. R. Père : le 1^{er}, P. Severino; — le 7, P. Garnier; — le 14, P. Mazô; — le 16, P. Leportier; le 18, P. Bodo.

A la profession, comme Frères :

A CINTRA, LE 8 SEPTEMBRE, LES FF. :

SILVINO Pinto, né le 9 février 1872, à Telloès;
HENRIQUE Nunes, né le 15 septembre 1856, à Barrôco;
SILVERIO d'Oliveira, né le 15 mai 1862, à Panchorra.

A PARIS, LE 7 OCTOBRE, LE F. :

CLAUDIEN Desserveltaz, né le 30 juillet 1872, à Annecy (Hte-Savoie).

A LANGONNET, LE 30 OCTOBRE, LES FF. :

PRUDENCE Dürmeyer, né le 26 novembre 1873, à Than (Bavière);
CLAUDIUS Menne-Charles, né le 20 fév. 1864, à Menne (Westphalie);

A l'oblation :

A CINTRA (PORTUGAL), LE 8 SEPTEMBRE, LES POSTULANTS :

MARQUES Raphaël, d. de Guarda (Portugal), en rel. *F. Mauricio*;
THOME Joze, du d. de Lamégo (Portugal), en rel. *F. Mattheus*;
PERREIRA Joaquim, d. de Porto (Portugal), en rel. *F. Belchior*;

A CHEVILLY, LE 8 OCTOBRE, LE POSTULANT :

CHRUPALA Simon, du dioc. de Posen, en rel. *F. Chrysostome*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE LOANDA

JUILLET 1890. — SEPTEMBRE 1892.

1. Personnel. Procure des missions portugaises. Crise financière. Bienveillance du gouverneur général. — 2. Ministère à la forteresse et à l'hôpital. Mort d'un crocheteur des Jésuites. — 3. Ecole. Premières communions. Peu de persévérance. — 4. La visite du R. P. Campana et des confrères. Arrivée du nouvel évêque d'Angola.

1. — Au mois de mai 1891, le P. Faxel étant rentré en Europe a été remplacé par le P. Souza. En décembre de la même année,

nous est arrivé le F. Miguel. Le P. Charles Wunenburger continue toujours à diriger la communauté.

Nous avons à nous occuper ici des autres missions portugaises, en qualité de procureurs. La station de Malange surtout nous a fort occupés ces derniers temps, car nous recevons tous ses colis : nous devons les retirer de la douane et les rembarquer de nouveau.

Le difficile pour nous est de percevoir les allocations du gouvernement, surtout cette année-ci, qui est une année de crise générale. Cinquante fois et plus, on est obligé de monter la garde, pendant des heures entières, devant ces messieurs de l'administration, pour tâcher d'obtenir ce à quoi on a droit, et toujours on entend la même réponse : *Repassez demain; aujourd'hui c'est impossible.*

Cependant le gouverneur général nous est très favorable, et il fait tout ce qu'il peut pour nous obliger. Quand les affaires vont mal, le P. Charles va le trouver, et dès que Son Excellence le voit arriver avec des papiers en main, il dit en souriant : « Encore une litanie à entendre ! » Et il lui accorde ce qu'il demande, autant du moins que le permettent les finances de la province. Il nous a fait rembourser, et cela par pure bienveillance, des sommes assez considérables payées pour frais de douane. Depuis le 1^{er} janvier 1892, il nous accorde l'eau gratuitement; sans quoi nous aurions à la payer 3 francs le mètre cube. Il nous a fait allouer également 500 francs pour réparations urgentes dans notre demeure.

2. — La forteresse, dont le P. Souza est aumônier, continue à recevoir des déportés. Leur nombre, actuellement, est d'environ 200, dont une trentaine de femmes. Le règlement oblige ceux qui ne sont pas enfermés en cellule à assister à la sainte messe les dimanches et fêtes. Malheureusement, leurs mœurs les tiennent éloignés des sacrements. Cette année, une vingtaine seulement ont fait leurs Pâques.

Le P. Charles va à l'hôpital deux fois par jour : une fois le matin, à 6 heures, pour dire la messe aux religieuses; il y revient, à 4 heures du soir, pour visiter les malades. Sur près de 30 morts par mois, 20 à 25 reçoivent les sacrements. Ceux qui les refusent catégoriquement sont rares. Pour quelques-uns c'est toujours la sempiternelle réponse : « Je vous avertirai

quand le moment sera venu. » Malheureusement le moment arrive à la dérobée, et les infortunés sont obligés de partir pour le grand voyage sans la préparation nécessaire.

Parmi ces malades, il en est de tous les pays : anglais, belges, français, allemands, hollandais, etc., voire même d'anciens crocheteurs des Jésuites en France. L'un d'eux avait été élève des Pères pendant plus de onze ans. Au moment de l'expulsion, il reçut ordre de mettre à la porte son ancien supérieur, et il s'exécuta. Mais la malédiction tomba sur lui. Peu de temps après, poursuivi à son tour par les autorités, il se vit obligé de s'enfuir en Espagne, de là en Portugal et enfin dans cette colonie, où il est mort à l'hôpital, assisté par un religieux et des religieuses.

3. — Nous cherchons aussi à faire quelque bien à la jeunesse au moyen d'une école entièrement gratuite. C'est la seule ici où l'on enseigne le catéchisme. L'année dernière, trois de nos enfants ont fait leur première communion, chose bien rare à Loanda. Cette école, qui comptait, au mois de novembre dernier, 53 élèves, marchait donc assez bien. Mais les œuvres de Dieu souffrent contradiction. Actuellement, un de nos adversaires travaille à éloigner de nous les enfants de la ville, et il n'y réussit que trop bien, grâce à ses calomnies et à ses mensonges.

En outre, quand nos élèves savent un peu lire et écrire, leurs parents les retirent de l'école, ou ils la quittent d'eux-mêmes, sous prétexte qu'ils en savent déjà assez et qu'ils leur faut apprendre un métier. Une fois hors de l'école, ils oublient les principes religieux qu'on s'était efforcé de leur inculquer.

4. — Le R. P. Campana, notre provincial, est venu visiter notre communauté; il y est resté du 5 au 10 novembre 1891. C'a été une vraie consolation de le posséder au milieu de nous ces quelques jours. Il a bien voulu nous encourager et se montrer satisfait de nos œuvres.

Nous nous faisons également un plaisir de donner l'hospitalité à nos confrères allant en mission ou retournant en Europe, qui tous ont à passer quelques jours à Loanda. Ordinairement, ils en profitent pour venir nous voir. Ainsi, durant ces deux dernières années, nous avons reçu plus de quatre-vingts personnes : Pères, Frères, Sœurs de Saint-Joseph, etc.

Le nouvel évêque d'Angola, Mgr Antonio Dias Ferreira,

est arrivé le 12 avril dernier. Le 13, a eu lieu la réception d'usage. Ce prélat semble bien disposé envers nous. Mais nous n'avons pu encore régler avec lui nos affaires de domicile et autres. Depuis le 1^{er} janvier dernier, nous habitons de nouveau provisoirement l'ancien palais épiscopal, tandis que Monseigneur est dans une maison louée. Resterons-nous ainsi? L'avenir en décidera.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA CIMBÉBASIE

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A CASSINGA (AMBOELLAS)

JUILLET 1890. — SEPTEMBRE 1892

1. Le R. P. Lecomte, préfet apostolique en remplacement du R. P. Schaller. —
2. OEuvre d'enfants. Village chrétien. Bushmen. — 3. Travaux matériels. Canal. Cultures. Charrois. — 4. Apprentissage de divers métiers. Besoin de Frères. Maladie du P. Merlen. Mort du P. Umbdenstock. — 5. Extraits d'une conférence du P. Schaller à la Société de Géographie de Lisbonne.

1. — Le principal événement que nous ayons à mentionner, depuis notre dernier *Bulletin*, est le départ pour l'Europe du R. P. Schaller, précédemment Supérieur de la Mission. Après sept années de pénibles travaux et de souffrances continuelles, il s'embarquait à Mossamédès, en mars 1891. On sait qu'il a été chargé depuis de la direction de l'œuvre importante de Cintra, en Portugal. Le R. P. Lecomte a été appelé à le remplacer dans la charge de Préfet apostolique de la Cimbébasie, par décret de la Propagande, en date du 3 avril 1892, et le P. Génie est demeuré Supérieur à Cassinga.

2. — Dans ces deux dernières années, l'œuvre des enfants s'est notablement développée : nous en comptons en ce moment 110, et nous avons pu en envoyer un certain nombre aux Missions de Caconda et du Bihé. Ces enfants, déjà formés et sachant bien travailler, sont d'un grand secours pour les stations nouvelles. Aussi nous consolent-ils du peu de bien qu'il nous est donné de faire auprès des indigènes. La population de Cassinga est, du reste, très restreinte, quelque peu défiante et assez difficile à gagner. C'est à grand'peine que nous sommes arrivés à faire une douzaine de baptêmes de petits enfants et à en réunir une dizaine d'un peu plus grands à l'école.

Outre les huit familles formées d'enfants rachetés et élevés à la Mission, nous avons au village chrétien cinq autres familles agrégées, que nous préparons au baptême. Peu à peu, d'autres viendront s'y joindre; car déjà l'on sait dans le pays qu'au village de Saint-Joseph chacun peut jouir en paix du fruit de ses travaux, sans être exposé aux exactions de qui que ce soit.

Cinq familles de Bushmen sont installées près de la Mission, mais ces malheureux sont si dégradés qu'on ne peut guère en espérer autre chose que de baptiser leurs enfants en danger de mort, comme le P. Génie l'a fait dernièrement.

3. — Les grands travaux matériels que nous avons entrepris nous ont empêchés jusqu'ici de nous appliquer au ministère extérieur autant que nous l'aurions désiré; mais nous comptons terminer, dans quelques mois, de solides et spacieux bâtiments; grâce à ces constructions, la santé du personnel et la bonne marche des œuvres ne pourra que s'améliorer considérablement.

Au moyen du canal creusé il y a deux ans, le P. Richard et le F. Anastase ont pu mettre en mouvement une scierie et un moulin. Actuellement, le P. Merlen vient d'installer un autre moulin et une scie circulaire.

Les cultures ont pris un grand développement. Le blé vient à merveille. Nous pouvons fournir de la farine aux stations de l'intérieur et, en outre, réaliser d'assez beaux bénéfices : nous en avons vendu, cette année, plusieurs milliers de kilogrammes à Caconda et à Huilla, où nous avons un débit assuré. Le prix élevé que nous en retirons nous dédommage amplement des frais de transport.

Nous n'avons plus besoin de Boërs pour les charrois de Caconda à Cassinga, et nous espérons pouvoir bientôt aller chercher nous-mêmes, avec nos jeunes gens, toutes nos charges jusqu'à Benguella, ce qui nous procurera une grande économie.

4. — Nous cherchons aussi à former quelques enfants aux divers métiers les plus usuels; mais c'est bien difficile, car nous n'avons pas les Frères nécessaires pour cela. La Préfecture ne possède pas même un seul ouvrier, ce qui oblige les Pères qui ont quelques connaissances pratiques à les utiliser de leur mieux.

Malheureusement, outre que le travail d'évangélisation en souffre, les santés en ont été fort ébranlées : le P. Merlen s'est

vu sur le point de succomber. Il s'est remis avec la belle saison, mais nous craignons fort qu'il ne puisse passer à Cassinga une nouvelle saison de pluies.

En même temps, nous avons la douleur de perdre le P. Xavier Umbdenstock. Ce cher Père était d'une constitution robuste, mais il ne se ménageait pas assez dans les travaux manuels. Affaibli depuis quelque temps, il commençait à se sentir mieux, quand un accès de fièvre pernicieux l'enleva, après quelques jours seulement de maladie. A peine eut-il reçu les derniers sacrements, en d'excellentes dispositions, qu'il perdit connaissance jusqu'à sa mort.

5. — Pour compléter ce court *Bulletin*, voici quelques extraits d'une conférence faite par le P. Schaller à la Société de géographie de Lisbonne, en mai 1891, et publiée dans la *Revue* de cette association :

A 425 kilomètres de la côte et après avoir franchi 140 kilomètres du chemin qui nous mène directement au Zambèze, nous avons jeté en 1885 les humbles fondements de la belle Mission qui s'appelle Cassinga.

Je passe sous silence bien de grandes et vaillantes tribus de notre Mission, l'heure de la délivrance des ténèbres infernales ne semble en effet pas encore venue pour les guerriers du Cafima, de l'Evaré et de l'Oukounyama, et je vous dirai quelques mots de celle au milieu de laquelle nous nous sommes établis : je veux parler des Ambôellas ou Ganguellas. Nous avons cru devoir commencer la civilisation par ce peuple, parce qu'il est doux, de facile abord, plutôt timide que hardi et intrépide, offrant d'une manière particulière des aptitudes à la civilisation. Il n'est point revêche comme tant d'autres peuples africains, il est docile, désireux d'apprendre et essentiellement imitateur, faisant en petit ce que fait le blanc en grand.

Occupons, Messieurs, nous les premiers, les vastes territoires que nous connaissons, occupons-les surtout par de bonnes et solides colonies, parmi lesquelles peut figurer, à mon avis, au premier rang (et cela soit dit sans aucune prétention) une Mission comme celle de Cassinga.

Déjà Messieurs, vous avez appris à la connaître, par le bienveillant éloge qu'en a fait le célèbre et impartial major Arthur de Paiva, dans son mémoire sur l'expédition du Coubango et publié par l'honorable Société de géographie.

Cette Mission se trouve actuellement renfermée dans une trop petite enceinte de 100 mètres carrés. On y remarque de nombreux

bâtiments, modestes il est vrai, mais parfaitement en harmonie avec les faibles ressources que peuvent chaque année nous attribuer les deux bienfaisantes œuvres de la propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Ces constructions sont bien loin d'être suffisantes encore ; surtout ce ne sont que des constructions provisoires, car, vu notre manque de ressources, vu notre inexpérience quand nous commençons la Mission, vu la nécessité de procurer au plus tôt, par le défrichement et la culture, la subsistance à nos enfants rachetés, nous n'étions pas en mesure d'en faire de meilleures. Mais ce provisoire ne saurait durer, les maisons menacent ruine, le nombre des enfants augmente tous les jours, car nous savons, malgré notre extrême pauvreté, faire des sacrifices et racheter tous les ans quelques unes de ces créatures malheureuses en apparence aux yeux des hommes, mais bien heureuses de jouir du bienfait de la liberté et de la civilisation.

Il nous faut donc reconstruire, et au plus tôt, notre Mission de Cassinga, car, outre qu'elle ne suffit plus à contenir tout le personnel qui la compose, elle est dans un site insalubre.

Elle se trouve placée à 50 mètres d'une rivière, dans un bas-fond où l'hygiène laisse beaucoup à désirer, où s'amassent des miasmes qui nous causent des fièvres, minent notre santé et nous mettent souvent à deux doigts de la mort.

400 mètres plus loin, à l'endroit même où campait l'expédition de Mr. le major Arthur de Paiva en 1889, il y a un joli petit plateau, c'est là que, de l'avis de tous les visiteurs, devrait se trouver établie notre Mission.

Bien plus, les filles rachetées et appelées à épouser un jour les jeunes gens que nous élevons, s'augmentent aussi considérablement.

Il nous faut donc songer à les retirer de Huilla, où elles sont provisoirement établies, et leur préparer des bâtiments convenables dans la Mission même : on conviendra en effet que l'œuvre des filles et l'œuvre des garçons, élément de futures unions légitimes, tout en étant à une certaine distance, cependant doivent se trouver réunies. C'est par le mariage que nous formerons les familles et par les familles les villages chrétiens.

Je vous ai entretenus, Messieurs, de notre Mission qui est à reconstruire sur un plan plus vaste et avec des matériaux plus durables, laissez-moi vous dire maintenant un mot de ce qui est fait, de ce qui est stable, de ce que nous n'avons qu'à entretenir et qu'à faire fructifier.

Vous parlerai-je ici des nombreux hectares de terrains rendus aptes à donner non seulement tous les produits du pays, mais encore la plupart de ceux qu'on admire en Europe? Déjà aux produits indi-

gènes se mélangent les beaux légumes de nos jardins d'Europe, déjà nous jouissons des fruits de la vigne, du produit des arbres fruitiers introduits dans le pays, déjà nous récoltons un blé qui donne 60 pour 1 dans une terre relativement peu riche.

Pour assurer nos cultures contre les sécheresses, comme celle qui cette année sévit dans une grande partie de l'Afrique et qui fera tant de victimes parmi les pauvres noirs, nous avons, avec la force de nos bras et de ceux de nos enfants dévoués, creusé un canal de 4,000 mètres de long, sur 2 mètres de large et pour le moins 60 centimètres de profondeur. Ce canal peut fournir l'eau suffisante à un bon moulin, à une bonne scierie, à l'arrosement des cultures; seulement, où sont les ressources pour réaliser ce que nos bras ne sauraient faire? Ces ressources, Messieurs, nous ne pouvons les attendre que des cœurs généreux du Portugal, si accoutumés à venir en aide non seulement à la misère, mais encore et surtout aux œuvres civilisatrices, comme l'est une Mission bien établie et bien conditionnée.

Les indigènes voyant nos travaux, sont étonnés, souvent nous aident et sont excités à tirer eux-mêmes plus de parti des terrains dont ils disposent. Ils seraient surtout heureux d'apprendre quelque métier utile et lucratif.

Partout, mais surtout en Afrique, l'exemple vaut mieux que mille démonstrations. Les indigènes nous ont vus à l'œuvre, pour mener une honnête existence avec les produits de la terre; il leur fallait encore le spectacle d'une famille bien composée, il leur fallait le modèle d'une famille chrétienne. Déjà nous leur avons donné cet exemple. Dix familles chrétiennes formées dans notre Mission, tout en jouissant du bienfait de la liberté, montrent aux indigènes qu'il n'est pas impossible, à l'homme fortifié par la religion, de vivre dans l'état de mariage tel que l'a institué Notre-Seigneur Jésus-Christ. A côté de ce village nous en fonderons d'autres qui se développeront insensiblement et pourront devenir des centres de travail et de civilisation. Ne pourraient-ils pas devenir aussi des auxiliaires? Pour cela que faudrait-il? Des armes et une certaine instruction militaire qui feraient au besoin de nos chrétiens de vaillants soldats.¹

L'œuvre de la civilisation est donc passablement déjà avancée au point de vue physique et moral; qu'en est-il maintenant au point de vue de l'instruction et de l'extension de l'influence portugaise, car, comme je le disais, Messieurs, plus haut, ce n'est que par le travail, par la religion et par l'instruction que l'on colonisera d'une manière fructueuse et durable, que l'on élèvera les pauvres noirs d'Afrique à un niveau convenable de civilisation, niveau auquel ils peuvent arriver, à quelques exceptions près, avec la patience et la longanimité du missionnaire?

Or je dis que l'instruction s'avance et est en honneur à Cassinga. Dernièrement le noble et dévoué gouverneur de Benguella, Mr. Francisco de Paula Cid, qui n'a pas craint les fatigues d'un voyage à Caconda, au Coubango et à Cassinga, a pu, par l'examen qu'il a fait passer à nos enfants, juger de leur progrès soit dans la connaissance de la langue portugaise, soit dans la lecture, l'écriture, le calcul et l'orthographe même. Du reste à ce point de vue, Messieurs, je dois l'avouer, nous n'avons qu'à modérer même le zèle que nos petits noirs apportent à l'étude; on dirait qu'ils sont convaincus que c'est pour eux un moyen de s'élever au-dessus de leurs compatriotes plus ou moins civilisés...

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A CACONDA

JUILLET 1890. — SEPTEMBRE 1892

1. Nouvel emplacement. Avantages. Travaux. Exploits d'un lion. — 2. École. Baptêmes. — 3. Arrivée des Sœurs. Quarante-cinq filles. OEuvre d'avenir. — 4. Epidémie de variole. Disparition du F. Carlos dans la forêt. — 5. F. Angelo dévoré par un lion.

1. — En arrivant à Caconda, nous comptions acheter, pour nous y établir, certaines propriétés à notre convenance et à proximité de la petite colonie portugaise. Après les avoir occupées une année entière, nous fûmes priés de les évacuer et de chercher un autre emplacement. Toutefois, la divine Providence nous servit à souhait, et nous trouvâmes, à trois quarts d'heure du fort, de vastes terrains qui joignaient aux avantages des premiers celui d'une parfaite tranquillité. Un bois épais couvrait le terrain choisi. On se mit à l'œuvre avec courage, et en moins d'un an la forêt avait été remplacée par des cultures et des habitations en briques sèches, élevées par le P. Merlen, alors à Caconda, et le F. Narcisse.

Aujourd'hui, un canal de 2 kilomètres amène à la maison l'eau d'un ruisseau voisin; un moulin d'une construction fort primitive attend d'être prochainement remplacé par un autre plus perfectionné; les jardins et les champs sont en plein rapport; des arbres fruitiers ont été plantés; une longue et large allée, bordée de bananiers déjà grands, conduit à la porte principale. Les Portugais, en voyant ce qui a été fait en si peu de temps, en restent dans l'admiration (1).

(1) Il y a pourtant une petite ombre au tableau. Notre bétail vient d'être fortement décimé : dans une seule nuit, le lion nous a enlevé quatre vaches et

L'expérience est venue confirmer nos espérances sur ce que nous attendions de Caconda comme procure et sanitarium. Sa position centrale le met en rapports également faciles avec les deux points extrêmes, Cassinga et Bihé, que l'on atteint en sept ou huit jours de marche. Le chemin des chars, qui conduit à Benguella, n'est pas ce qu'on pourrait désirer de mieux, mais nous espérons qu'on l'améliorera peu à peu. Déjà les attelages et wagons de la Mission ont fait plusieurs fois ce trajet sans trop de fatigue.

Le climat est excellent : il serait difficile d'en trouver un meilleur dans toute la colonie : ni grandes chaleurs, ni gelées ; les pluies sont régulières ; les terrains fertiles ; et si, cette année, les vivres sont un peu chers, c'est dû à la famine qui règne à Huilla, où l'on transporte des wagons entiers de maïs.

2. — On conçoit que nos œuvres ne puissent encore être bien développées. Nous avons un certain nombre d'enfants du pays, quand on nous obligea d'abandonner notre première résidence, ce qui amena le licenciement de notre école. Depuis, il ne nous a pas été possible de donner à cette œuvre tout le soin qu'elle réclame.

Nous avons du moins la consolation de baptiser un grand nombre de petits enfants. Ainsi nous comptons près de cinq cents baptêmes depuis notre arrivée ici. Si nous pouvions nous absenter et visiter les villages, la moisson serait encore bien plus abondante. En passant plusieurs semaines dans chacun des principaux centres de population, nous pourrions instruire et baptiser une foule d'enfants de six à quatorze ans, car on a auprès d'eux un accès facile, et l'on est parfaitement reçu dans tous les villages.

Jusqu'à présent, le défaut de personnel, surtout de Frères pour diriger les travaux, nous a totalement empêchés de nous livrer à ce ministère. Le P. Richard, outre ses fonctions de procureur, doit être maçon et menuisier. Il attend avec impatience le moment où il pourra avoir un peu de répit, pour se rendre

un magnifique tureau, malgré les coups de fusil que nous ne cessions de tirer dans les ténèbres. Il faut que ce féroce animal soit doué d'une force prodigieuse, car nos bêtes furent enlevées par une ouverture située à 1 mètre et demi du sol : les pieux, serrés au pied, s'écartaient un peu au sommet, et il en profita pour faire cet exploit. C'est pour nous une perte sèche de 600 à 700 francs.

auprès des populations qui le réclament. Le P. Siméon, appelé à Cassinga par la mort du P. Umbdenstock, a été obligé d'interrompre les catéchismes qu'il avait commencés à Caconda.

3. — De plus, l'arrivée des Sœurs et des filles nous a occasionné un surcroît de travail. En effet, à cause de la famine qui règne à Huilla, s'étant vues contraintes de venir à Caconda plus tôt qu'on ne comptait, il nous a fallu nous multiplier pour leur préparer à temps le logement nécessaire. Elles arrivèrent le 16 juin dernier (1892), conduites de Huilla jusqu'ici par le F. Narcisse, dont elles ont apprécié beaucoup le dévouement pendant tout le trajet. Malgré la pauvreté de leur installation, elles sont heureuses d'être enfin là où elles doivent résider définitivement. Le site, du reste, est splendide et à cinq minutes seulement de la Mission, de sorte que les deux œuvres, tout en étant convenablement séparées, peuvent se rendre mutuellement les services nécessaires.

Ces Sœurs, au nombre de cinq, ont à diriger quarante-cinq jeunes filles, la plupart rachetées par la Mission. Quelques-unes leur ont été confiées par les petits chefs de Cassinga. A Caconda, on les attendait avec impatience. Dès qu'elles auront le local nécessaire, elles ne manqueront pas d'élèves. On leur en offre de tous côtés, même des Amboellas, du Coutato et du Bihé. Cette œuvre est donc appelée, croyons-nous, à prendre un grand développement.

4. — Depuis plus d'un an, une épidémie de variole fait de grands ravages dans toute la contrée. La Mission, longtemps épargnée, a été visitée à son tour. Nos trente enfants, venus de Cassinga, en ont été atteints et deux en sont morts. Deux autres ont succombé à d'autres maladies. Au milieu des plus pressants travaux, nous avons donc été absorbés par les soins à donner aux malades; aussi, n'avons-nous encore rien d'achevé.

Pour comble d'épreuves, un malheur, jusqu'à ce jour inexplicable, est arrivé au Frère charpentier, sur lequel nous comptions pour terminer le bâtiment. Les FF. Angelo et Carlos, venus de Cintra, débarquaient à Benguella le 6 mai. Huit jours plus tard, ils profitèrent de chars venus de Caconda pour prendre le chemin de notre communauté, car leur départ ne nous avait pas été annoncé assez à temps pour que nous pussions aller nous-mêmes les chercher. A quelques jours de marche de Benguella,

le F. Carlos, sous le coup d'une assez forte fièvre, s'éloigna des chars pour aller à la recherche d'un peu d'eau, afin d'étancher sa soif. Sans doute qu'il se sera trop éloigné, sans s'en apercevoir, et qu'il aura perdu la direction, ce qui est assez facile dans ces régions complètement inhabitées; toujours est-il qu'il ne revint pas à la voiture : coups de fusil, claquements de fouets, recherches de tous côtés, rien ne fut épargné pendant plusieurs jours et tout demeura sans résultat. La caravane dut continuer sa route, sans trouver le moindre indice qui pût mettre sur les traces du malheureux Frère, qui, sans doute, sera bientôt mort de faim et de fièvre ou aura été dévoré par quelque fauve. Cette cruelle épreuve nous a été bien sensible à tous, et c'est le cœur bien douloureusement oppressé que nous demandons à nos confrères des prières spéciales pour l'infortuné F. Carlos (1).

Au moment d'imprimer ce *Bulletin*, nous recevons de Caconda la douloureuse nouvelle de la mort d'un autre Frère, survenue aussi d'une manière bien malheureuse. Voici comment le P. Richard en fait part au T. R. Père :

Le pauvre F. Angelo, qui était arrivé ici le 12 juin, après avoir laissé en chemin son infortuné compagnon, le F. Carlos, a eu comme lui une fin lamentable. C'était le dimanche 7 août, jour de retraite mensuelle. Le Frère sortit vers le soir pour réciter son chapelet à l'entrée du bois, à moins de 300 mètres de la maison; mais lorsqu'on sonna la méditation, il ne parut point, ce qui nous étonna beaucoup, car il était très régulier et très pieux. Au souper, à 6 heures et demie, ne le voyant pas encore arriver, j'envoyai les enfants crier de tous côtés pour l'appeler, pensant qu'il s'était égaré dans le bois; mais les enfants revinrent aussitôt, disant que le chien refusait d'avancer et qu'il devait y avoir quelque chose. Nous partons alors armés de fusils; et, après quelques instants de recherches, guidés par notre chien, nous trouvons le chapeau du Frère tout piétiné,

(1) Le F. Carlos Podaó (Rodrigues), né le 10 septembre 1863, à Covilhã (Portugal), était entré au postulat des Frères de Cintra le 14 septembre 1888. Il savait le métier de charpentier et avait reçu en portugais une assez bonne instruction, ce qui lui aurait permis, en cas de besoin, de se rendre utile dans l'enseignement. Reçu du saint habit religieux le 10 décembre 1889, il faisait sa profession le 19 mars 1892 et partait peu après pour la Cimbébasie. Comme on l'a vu plus haut, c'est en se rendant à Caconda qu'il a disparu dans la forêt.

puis la trace d'un corps qu'on aurait traîné dans les herbes. En suivant cette trace, nous rencontrons un soulier, puis un morceau de manche de soutane. Plus de doute, le pauvre jeune Frère a été la proie du lion, et ne voulant pas exposer mon monde inutilement, je donne l'ordre de rentrer à la Mission, me réservant de faire le lendemain, au jour, de plus amples recherches. Il était alors 8 heures du soir.

Le lendemain matin, le P. Aucopt, les FF. Narcisse et Ricardo et moi, nous partons en suivant la trace, parfaitement marquée dans les herbes par le passage du lion entraînant sa victime, Ma main tremble encore en vous racontant cette scène aussi émouvante que terrible. Après avoir traversé plusieurs mares de sang, nous rencontrons ici et là des lambeaux d'habits, des ossements à demi rongés, un pied enveloppé dans le pantalon, et enfin, à une heure de distance et cachés dans un fourré, la tête et le tronc du pauvre Frère, que nous rapportons à la maison avec toute l'émotion que nous inspirait un tel événement. Le lion était couché auprès des restes, qu'il gardait sans doute pour son prochain repas ; mais il s'enfuit à notre approche. Le soir même, nous lui tendions un piège, dans lequel il tomba, et où il reçut un coup de fusil à l'épaule.

Le chef de Caconda vint avec le greffier dresser procès-verbal de la mort du Frère, et nous fîmes ensuite l'enterrement avec toute la solennité possible (1). (Lettre du 26 août 1892.)

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ROSAIRE, AU BIHÉ,

(FLEUVE CACOUTCHI)

FÉVRIER 1891. — SEPTEMBRE 1892

1. Nécessité de cette fondation. Pacification du pays. — 2. Voyage d'exploration du P. Lecomte. Construction d'abris provisoires. — 3. Arrivée des PP. Roupnel et Aucopt. Incidents de voyage. — 4. Etat de la Mission. Beau site. Terres fertiles. Population très dense. Sécurité. Peuple commerçant. — 5. Baptême trop facilement administré par prêtres portugais. — 6. Trente baptêmes. Villages bien disposés. Ouvrages du P. Lecomte en langue m'boundou. Projet d'aller au Zambèze.

1. — Le gouvernement portugais n'avait autorisé la fondation de Caconda et ne lui avait affecté un subside, que dans l'inten-

(1) Le F. Angelo Vaz (Daniel) était né à Rebeloza (Portugal), le 2 septembre 1873. Entré à Braga comme postulant Frère, le 10 décembre 1889, il fit aussi sa pro-

tion de préparer ainsi l'établissement d'une station au Bihé. Depuis plusieurs années déjà, deux missions protestantes américaines et une anglaise s'efforçaient d'y faire des adeptes. Les intérêts de notre sainte religion se joignaient donc aux vues politiques du Portugal, pour presser l'envoi de missionnaires dans ce pays.

L'entreprise n'était pas des plus faciles : difficulté des communications, mauvais vouloir des populations, tout rendait le séjour des Européens au Bihé très précaire. Or, avant que nous ayons pu nous y établir, une suite de circonstances providentielles ont entièrement changé cette situation. Un soulèvement des indigènes ayant contraint le gouvernement portugais à organiser à grands frais une puissante expédition dans ces parages, une salutaire terreur s'est bientôt répandue dans toute la région comprise entre Caconda et le Bihé et, finalement, l'importante tribu qui l'habite a été complètement pacifiée.

2. — A peine cet heureux résultat de l'expédition fut-il connu, que le P. Lecomte partit de Caconda pour le Bihé (décembre 1890), afin d'y choisir l'emplacement de la Mission. Après de nombreuses recherches restées infructueuses, il dut renoncer à se fixer dans l'intérieur du Bihé proprement dit, donnant ses préférences à la région qui forme la limite entre le Bihé et les tribus ganguellas, à douze heures sud du fort portugais. On pourra ainsi travailler plus efficacement à l'évangélisation de tout le nord de la préfecture apostolique, qui précisément confine au Bihé.

En septembre suivant (1891), un nouveau voyage du P. Lecomte lui permettait de procéder à la construction des abris provisoires. Grâce à la bonne volonté des indigènes et au concours bienveillant de deux mulâtres établis dans le voisinage, le personnel arrivant au milieu des pluies allait trouver les abris indispensables, sans lesquels il eût fallu remettre la fondation à la belle saison suivante.

3. — Les PP. Roupnel et Aucopt arrivaient à Caconda à la mi-décembre, après un voyage qui, depuis Benguella, n'avait pas manqué d'incidents. Notons seulement que dans une cir-

fession le 19 mars 1892. Il était cuisinier et un peu jardinier. Comme son compagnon de voyage, il n'a pu, hélas! offrir à Dieu que le sacrifice de sa vie, car il venait à peine d'arriver à son poste, lorsqu'il y a trouvé la mort la plus cruelle.

constance une inondation subite leur fit perdre une grande partie de leurs bagages, les obligeant à fuir, au milieu de la nuit, à travers les flots. Après dix jours à peine de repos, le P. Lecomte les emmenait au Bihé avec le F. Silvano. Malgré la crue des rivières, les boues profondes et une culbute qui renversa la voiture sens dessus dessous, on estima avoir fait une excellente traversée, quand on se vit sain et sauf à la nouvelle Mission, le samedi 6 février (1892). Les PP. Roupnel et Aucopt comptaient depuis Lisbonne quatre mois de voyage.

4. — La Mission du Saint-Rosaire au Bihé se présente dans des conditions matérielles assez avantageuses. L'emplacement choisi offre une vue magnifique. L'horizon s'étend à deux et trois jours de marche jusqu'au versant du Coango. Après un an d'expérience, nous croyons pouvoir dire que le climat est réellement bon, car nos santés se sont parfaitement soutenues, malgré la pauvreté et le dénuement inséparable de toute fondation à l'intérieur. Les terres sont fertiles. En ces années de famine qui désole le pays sud, les vivres ici sont d'une abondance telle que notre grand regret est d'en refuser dix fois autant que nous ne pouvons en acheter. Les transports sont fort onéreux. Ils se font partie par Caconda, avec les chars de la Mission; partie directement de Benguella, par des porteurs que le chef de la forteresse met gracieusement à notre disposition. Chaque porteur nous revient à 25 ou 28 francs et prend 30 kilos de marchandise. Le voyage aller et retour est de cinquante jours.

La population est considérable. Nous ne croyons pas exagérer, en estimant à 100,000 âmes le nombre des indigènes qui nous entourent dans un rayon de sept à huit heures de marche. On en compterait 10,000 à deux ou trois heures de chez nous. Notre champ d'action est donc bien vaste.

Grâce à la dernière expédition, la sécurité est parfaitement garantie pour les personnes et pour les biens de tout blanc. Ce qu'il y a d'excessif dans la frayeur inspirée par l'Européen en général tombe facilement après quelque temps de relations avec nous. Nous avons même déjà gagné la confiance des villages voisins, car ils voient dans notre présence une sauvegarde contre les excès des soldats ou des rusés coquins qui abusent du nom de la forteresse pour rançonner et piller ces pauvres gens sans que ceux-ci osent leur résister.

Les Bihénos et Ganguellas, au milieu desquels nous sommes fixés, sont tous négociants. Il n'est pas d'enfant de dix à douze ans qui ne soit allé à Benguella plusieurs fois. Des jeunes gens de quatorze ans ont visité le Zambèze et les rives du Tanganyka. Aussi leur principale ambition est-elle de pouvoir lire, écrire et parler le portugais. A peine étions-nous arrivés qu'on nous offrait des élèves en plus grand nombre que nous ne pourrions en recevoir d'ici quelque temps. Nous en acceptâmes quinze pour commencer. Le désir d'apprendre nous amènera donc les enfants, et, une fois que nous les tiendrons à la Mission, il nous sera facile de leur donner, en même temps que des notions de portugais, une bonne instruction religieuse. La grâce du bon Dieu fera le reste. Dès que nous serons convenablement installés et plus connus, notre influence s'étendra à plusieurs journées à la ronde, car déjà des Ganguellas riverains du Coanza demandent à nous envoyer leurs fils.

5. — On a, dans le pays, une certaine idée du baptême. Plusieurs roitelets, de nombreux chefs de caravane sont baptisés. Les négociants de Benguella, pour se créer des clients assurés, présentent au baptême les personnages importants et ils en sont parrains. Le filleul reconnaissant ne manque pas de porter son caoutchouc et son ivoire chez le parrain. Inutile de dire que ces pauvres gens n'ont aucune instruction préliminaire, et nous ne pouvons que gémir de cette profanation des sacrements. Toutefois, le bon Dieu sait tirer le bien du mal, car nous profitons de cette facilité avec laquelle les adultes se laissent baptiser, pour sauver nombre de petits enfants.

6. — Nous avons comme voisins plusieurs familles de mulâtres et de Noirs civilisés, auprès desquelles nous avons déjà eu la consolation d'exercer notre saint ministère. Une trentaine d'enfants ont été baptisés. Les villages indigènes des environs sont assez disposés à suivre cet exemple, et, dès que le P. Roupnel saura suffisamment la langue *m'boundou* pour les visiter, il ne peut manquer de faire une ample moisson spirituelle.

Nous disons la langue *m'boundou*, car ici c'est la langue savante, et, quoiqu'elle soit propre aux Bihénos, les Ganguellas la parlent couramment. De plus, comme elle est plus facile que le *ganguella*, nous l'avons adoptée dans nos rapports avec les indigènes. C'est, du reste, à peu près la même qu'à Caconda.

Aussi le P. Lecomte a-t-il déjà pu terminer la grammaire et le vocabulaire commencés à Caconda et laisser, en partant du Bihé, le P. Roupnel assez au courant pour se perfectionner tout seul. Il a aussi composé un résumé de la doctrine chrétienne, avec les principales prières et quelques cantiques, dont nous nous servons chaque jour à la Mission.

La nouvelle station du Bihé est encore très importante à un autre point de vue. Grâce au caractère aventureux des indigènes, on peut former ici des caravanes de porteurs pour tous les pays. Ainsi il nous serait facile d'aller visiter nos confrères du Zanguebar, malgré l'énorme distance qui nous en sépare. Nous avons, du moins, l'espoir d'atteindre un jour le Zambèze. Ce qui nous paraît plus prochainement réalisable encore, c'est un établissement au Cuando, à plus de 1,000 kilomètres de la côte. On y arriverait d'ici en quinze jours. On y songera quand nos stations actuelles seront bien consolidées.

COMMUNAUTÉ DE MARIE-IMMACULÉE DE CATOCO

(FLEUVE COUTATO)

AVRIL 1891. — SEPTEMBRE 1892.

1. Reprise de la Mission du Couvango. — Choix d'un autre emplacement. —
2. Constructions provisoires par le P. Génie et le F. Nicaise. Retour à Cas-singa. Indigènes bien disposés. Beaux sentiments d'un fils de roi.

1. — On a déjà vu, dans notre dernier *Bulletin*, que la station de Marie-Immaculée au Couvango, à peine fondée, avait dû être abandonnée, avec l'espoir, toutefois, qu'on la reprendrait bientôt. En effet, le gouvernement portugais ayant châtié les rebelles et pacifié le pays, on aurait presque pu rentrer immédiatement, comme, du reste, la population le demandait. Mais il fallait d'abord procéder à la fondation de Caconda, et le personnel n'était pas suffisant pour faire face à tout. On dut donc patienter jusqu'en avril 1891, époque à laquelle les PP. Lecomte et Génie explorèrent de nouveau tout le pays de Catoco, pour examiner s'il n'y avait pas d'emplacement plus avantageux que celui qu'on avait choisi dès le principe. Renonçant aux bords du Couvango, où la population avait été fort réduite par la guerre, ils s'arrêtèrent entre les fleuves Coutato et Coutchi, où on les reçut avec joie. Mais ne pouvant encore s'y fixer d'une manière

définitive, ils emmenèrent avec eux à Cassinga une douzaine d'enfants des principales familles du pays, entre autres les fils du fameux Quibouaco, qui avait ruiné la Mission du Couvango.

Bientôt, le pays ne tarda pas être troublé de nouveau, par suite d'intrigues et de compétitions entre les prétendants au trône de Catoco. Le chef du fort portugais, trompé par de faux rapports, brûla le village du plus fidèle allié de son gouvernement et de la Mission. Cependant il laissa plus tard les peuples se grouper autour de lui pour fonder un nouveau village, qui est actuellement le plus important de toute la tribu de Catoco.

2. — Aussitôt que la paix fut rétablie, le P. Génie s'occupa de faire élever quelques constructions à l'endroit choisi. Il y résidait à cette fin, depuis un certain temps, avec le F. Nicaise et une vingtaine d'enfants, quand la maladie des PP. Merlen et Umbdenstock le rappela à Cassinga. La mort du cher P. Umbdenstock vint encore diminuer notre personnel, déjà si restreint, et il nous fut impossible de nous fixer définitivement au pays de Catoco.

Pourtant les indigènes nous y attendent avec impatience. Ils ont mis la plus parfaite bonne volonté pour nous aider dans nos travaux et ils prennent soin de nos maisons. Les enfants de ce pays que nous avons à Cassinga, depuis dix-huit mois, nous donnent beaucoup de consolation, et ils nous seront d'un grand secours pour commencer notre œuvre. Nous fondons des espérances spéciales sur un des fils de Quibouaco, qui, à peine âgé de onze à douze ans, fait preuve de sentiments qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un jeune Noir. Comme il demandait instamment le baptême, nous lui objections que nous voulions auparavant l'assurance de la part de ses frères aînés qu'on ne le contraindrait pas à suivre les coutumes superstitieuses des Ganguellas :

« — Qu'à cela ne tienne, répond-il aussitôt. Mes frères seront les premiers d'avis qu'une fois baptisé, je dois suivre les préceptes de la religion chrétienne et non les coutumes ganguellas.

— Mais le peuple t'y contraindra par la force?

— Moi, fils de roi, personne n'osera me toucher. Du reste, peu importe, une fois baptisé, ils peuvent me tuer, j'irai tout droit au ciel.

— Du moins, tes compatriotes ne voudront pas de toi pour roi?

— Oh! cela est le moindre de mes soucis. Je puis cultiver mon champ et avoir un pagne pour me vêtir, sans être roi... »

Ce simple trait donne une idée de nos chers enfants de Catoco. Il y a un grand bien à faire dans cette tribu. Nous n'attendons que l'arrivée du nouveau personnel pour nous y fixer, cette fois, avec la grâce de Dieu, d'une manière stable et définitive.

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons, cette fois, à annoncer quatre décès dont deux sont arrivés d'une manière bien triste, comme on l'a déjà dit, dans le cours de ce *Bulletin* (1).

Le F. Carlos Podaô, de la Mission de Cimbébasie, s'est perdu dans la forêt le 15 mai 1892, en se rendant de Benguella à Caconda, et n'a pas été retrouvé. Il était dans sa 29^{me} année, avait 4 ans de vie religieuse et 2 mois de profession.

Le F. Angelo Vaz, qui l'accompagnait, a été lui-même, peu de jours après, dévoré par un lion à Caconda, le 7 août. Il était dans sa 20^{me} année et avait 5 ans de vie religieuse et 5 mois de profession.

Le F. Basilide Huss, de la Mission du Zanguebar, est décédé le 6 septembre 1892, à Zanzibar, par suite de fièvre hématurique. Il avait 45 ans, dont 10 de vie religieuse et 8 de profession.

Le F. Théophile Ourveois, profès des vœux perpétuels, de la communauté de Notre-Dame de Langonnet, est décédé le 8 septembre 1892, par suite de phtisie. Il était dans sa 34^{me} année et avait 20 ans de vie religieuse, 13 ans 5 mois de profession.

LE F. PACÔME

DÉCÉDÉ A CELLULE, LE 7 MAI 1892

Notice envoyée par un Frère de la communauté de Cellule.

Le cher Frère Pacôme (Yves Le Houérou) s'est éteint pieusement, le samedi soir, 7 mai 1892. C'était le Frère le plus âgé de la Congrégation, il était né le 6 avril 1807; il avait donc quatre-vingt-cinq ans et un mois. Depuis bientôt un an, ses infirmités

(1) Voir pages 618 et 619.

le tenaient séparé de la communauté, et des soins tout particuliers lui étaient devenus nécessaires. Cet état l'affligeait beaucoup ; c'était pour lui un véritable sacrifice que de se voir privé de cette vie commune qui avait fait sa joie et son bonheur depuis son entrée en religion.

Le F. Pacôme appartenait à une famille pieuse et aisée du diocèse de Saint-Brieuc. Ses parents l'envoyèrent faire ses études au petit séminaire de Plouguernevel, d'où il passa au grand séminaire diocésain. Puis, les circonstances l'ayant mis en rapport avec des prêtres des colonies, il vint frapper à la porte du séminaire du Saint-Esprit. Cependant il ne se crut point appelé au sacerdoce, et il rentra dans son pays, où il vécut avec édification, conservant toujours le désir de se consacrer au service de Dieu.

M. du Clésieux venait alors de fonder l'œuvre de Saint-Ilan et faisait appel aux hommes de bonne volonté qui voulaient, sous le patronage de Saint-Léon, mener la vie religieuse et travailler au bien des enfants abandonnés. Yves Le Houérou fut des premiers à répondre à cet appel, et le 2 février 1846 il entra à Saint-Ilan pour y faire profession le 1^{er} novembre 1847. Il était, avec le F. Marie-Augustin, une des colonnes de la société naissante.

On sait comment cette œuvre se fusionna avec notre Congrégation. Le F. Pacôme resta quelque temps encore à Saint-Ilan avec le cher et regretté Frère Marie-Augustin, dont il était un des plus zélés collaborateurs. Puis il rejoignit celui-ci à Langonnet, où il est resté plusieurs années, exerçant les emplois les plus variés et les plus pénibles.

Dès 1858, le R. P. Schmoderer, supérieur de Saint-Ilan, apostillait ainsi la demande de vœux perpétuels de ce fervent religieux. « Rien ne s'oppose à ce que le F. Pacôme fasse ses vœux perpétuels. C'est un des meilleurs Frères de la Congrégation, et celui sur la persévérance duquel il y a le plus à compter. »

En 1866, le F. Pacôme fut envoyé à Cellule. Là, comme à Saint-Ilan, ses vertus lui valurent bientôt l'estime et la vénération de ses confrères, ainsi que de toutes les personnes avec lesquelles il eut des relations.

Parmi ses vertus, on peut noter particulièrement cet esprit de foi et d'humilité, qui lui fit contracter l'habitude de se découvrir

respectueusement, même dans ses dernières années, chaque fois qu'il passait auprès d'une personne portant un habit ecclésiastique, fût-ce le dernier de nos aspirants. Son obéissance était si remarquable, que bien des fois on l'a vu voler, en quelque sorte, au-devant des désirs de ses supérieurs, et accomplir ce qu'il croyait être de leur bon plaisir. Que dire de son amour pour la sainte pauvreté? Pour qui ne le connaissait pas, sa manière d'agir sous ce rapport aurait pu être qualifiée d'avarice; mais le cher Frère était bien loin d'agir par un motif si défectueux : il ne voyait en cela que la vertu de pauvreté, et les besoins de la Congrégation (1).

Toujours plein de zèle et de dévouement, il ne fallut rien moins qu'un anéantissement presque complet des forces physiques, pour l'obliger à rester dans l'inaction. Tant qu'il put se traîner, il chercha à rendre quelques services dans la maison, souffrant de n'en pouvoir faire davantage.

Pour résumer la belle carrière du cher Frère Pacôme, on peut affirmer que, pendant ses quarante et quelques années de vie religieuse, il n'a pas cessé un jour de faire valoir le talent que le divin Maître lui avait confié. Aussi, nous en avons l'espoir fondé, comme au serviteur fidèle de l'Évangile, il lui aura été dit : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.*

LE F. ALBAN

DÉCÉDÉ A MESNIÈRES, LE 16 JUIN 1892

Le F. Alban (Baumberger Georges), né le 14 janvier 1869, à Kirchberg, canton de Saint-Gall (Suisse), était l'aîné d'une pieuse et nombreuse famille. Consacré à la Sainte Vierge dès avant sa naissance, il conçut, jeune encore, un vif désir de se faire religieux dans un ordre dédié à sa bonne Mère du ciel; et, sur l'avis du curé de son village, il demanda à être admis dans notre Congrégation en qualité de Frère. Il entra à Chevilly le 2 mars 1887.

(1) En quittant sa famille, en 1866, il s'était fait constituer une rente viagère de 300 francs, qu'il appliquait depuis longues années à l'entretien d'un scolastique.

Reçu à l'oblation le 8 septembre suivant, il fut envoyé, en janvier 1889, à Mesnières, d'où il revint faire sa profession au Saint-Cœur de Marie en mars de la même année.

Il témoigna alors un grand désir d'être envoyé en Afrique, mais la divine Providence en décida autrement, et il retourna à Mesnières, où il fut employé comme aide-maçon, puis comme peintre. Non seulement il édifiait ses confrères par sa piété, sa régularité et sa grande charité, mais encore il les attirait à la dévotion envers Marie que ses pieux parents lui avaient appris à aimer, dès son bas âge. Tous les jours, sans manquer jamais, et par n'importe quel temps, il allait au fond du parc se prosterner devant la statue de la Très Sainte Vierge, pour renouveler à ses pieds sa consécration à cette bonne Mère.

Au commencement de juin, il fut pris d'une fièvre typhoïde avec complication de pneumonie. Quand le T. R. Père alla visiter Mesnières, le 10 juin, il était déjà très mal. Le dimanche de la Très Sainte-Trinité, il reçut de ses mains le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le Frère qui l'assistait à ce moment rapporte qu'il fit son action de grâces avec une ferveur touchante et de manière à émouvoir jusqu'aux larmes. Les derniers jours de sa maladie, il parlait peu, mais il priait continuellement et avait les yeux fixés sur une statue de sa bien-aimée Mère du ciel. Ses dernières paroles furent des invocations à Jésus, Marie, Joseph. Il répétait la suivante toutes les dix ou quinze minutes : « O Marie, ô ma Mère, venez me chercher vite, je ne veux plus vivre sur la terre, venez tout de suite, tout de suite, ô ma chère Mère ! »

Enfin, ses désirs furent exaucés, et le jour même de la fête du Très Saint-Sacrement, 16 juin, il rendit son âme à Dieu. Il s'est éteint doucement, sans souffrance apparente. « C'était, dit le P. Reignat, un Frère d'une édification remarquable, régulier, charitable, toujours empressé à faire ce qu'on lui demandait et d'une piété vraiment angélique. »

LE F. EDESSE

DÉCÉDÉ A MESNIÈRES, LE 7 JUILLET 1892.

Notice rédigée par le P. Eugène Dangelzer.

Le F. Edesse (Jean-Baptiste Ritter) naquit à Lautenbach, diocèse de Strasbourg, le 24 juin 1868. Ses pieux parents s'appliquèrent de bonne heure à lui donner cette éducation chrétienne, qui forme comme le cachet propre des bonnes familles d'Alsace. Aussi, l'enfant n'avait pas encore atteint sa quatorzième année, que déjà il sentait intérieurement un vif désir de se vouer au service de Dieu. Le départ pour le grand scolasticat d'un de ses cousins, M. Alphonse Kuntzler, ne fit que le confirmer dans sa résolution de quitter le monde; mais la tendresse de ses parents devait lui susciter de nombreux obstacles : il ne put exécuter son projet qu'à l'âge de vingt et un ans.

Entré au postulat de Chevilly au mois de novembre 1885, il fut, après sa profession, placé dans la communauté de Mesnières, où devaient s'écouler les cinq années de sa carrière religieuse.

Ce bon Frère a toujours été un modèle; et l'on peut, à bon droit, lui appliquer ces paroles de nos saints Livres consacrées à l'éloge de saint Stanislas de Kostka : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Avant tout, il était l'homme de la règle. La règle était pour lui l'expression de la volonté divine; il l'aimait, il l'observait avec une fidélité presque minutieuse, et l'on peut affirmer que pendant tout son séjour à Mesnières, il n'a jamais manqué volontairement à un seul exercice.

Sa charge de caviste et de réfectoier du collège le mettait parfois dans des situations délicates; mais, malgré sa timidité, rien ne pouvait le faire transiger avec son devoir. En présence de toute demande mal venue, il disait simplement : « Je ne puis vous donner cela : ma règle me le défend. »

Le bon Dieu lui avait accordé le don d'une piété peu commune, et loin de la laisser décroître avec les années, il montra toujours un soin jaloux de se maintenir et même de progresser dans sa première ferveur du noviciat. Lors de sa demande d'admission aux vœux perpétuels, son supérieur, le R. P. Liber-

mann, a rendu de lui ce témoignage : « Ce Frère est un excellent religieux, fidèle observateur des règles, très attaché à la Congrégation, et sa piété va toujours croissant. »

Debout tous les matins dès trois heures et demie, il se hâtait de se rendre à la chapelle, pour se préparer à l'oraison par l'exercice du chemin de la croix. Il communiait régulièrement quatre fois la semaine, et quand il se rencontrait une fête qui permettait une communion de plus, il n'omettait pas de mettre à profit une grâce si précieuse.

A sa dévotion pour l'Eucharistie se joignait un grand amour pour la Très Sainte Vierge. Quelques jours après son décès, on lisait dans une lettre adressée par un de ses frères au R. P. Libermann :

Mon frère a toujours été un ange de piété. Ma mère m'a raconté qu'encore tout enfant, il prenait rarement part aux jeux des compagnons de son âge; il aimait à passer ses récréations au pied d'un autel de Marie, et quand on voulait le trouver, c'est d'ordinaire là qu'il fallait aller le chercher.

Devenu religieux, il professa jusqu'à son dernier soupir une dévotion vraiment singulière envers la Mère de Dieu. Les jours consacrés par l'Église à honorer ses grandeurs étaient plus particulièrement pour lui des jours de prière et de recueillement, et, à l'exemple des saints, il avait pris l'habitude de s'y préparer à l'avance par des triduums et des neuvaines. Ses occupations lui laissaient-elles un moment libre, on le trouvait occupé, soit à égrener son chapelet, soit à lire un livre de piété aux pieds d'une image de Marie.

Pour donner une idée du recueillement et de l'union à Dieu dont ce bon Frère était favorisé, rappelons ici une confiance qu'il fit un jour en direction à son Père spirituel : « Mon Père, lui dit-il, je ne perds jamais de vue la présence de Dieu; ou bien je prie, ou bien je médite sur quelque bonne pensée. »

Non moins remarquable était son esprit de pénitence. Pour ôter toute satisfaction à la curiosité naturelle, il tenait habituellement les yeux baissés. Dans sa nourriture, il cherchait à se priver le plus possible, estimant toujours qu'il était trop bien traité. Jamais de matelas : une simple paille lui suffisait. Pendant un certain temps où il était souffrant, le R. P. Supérieur 'ayant obligé à se servir d'un matelas, il s'en débarrassa dès

qu'il fut remis. C'est aussi son esprit de mortification qui lui fit désirer d'être martyr. « Oh ! disait-il parfois à un Frère, dans les pieux entretiens qu'il avait avec lui, oh ! s'il m'était donné de verser mon sang pour le bon Dieu, que je serais heureux ! »

Ce n'étaient pas là de ces désirs stériles qui ne trouvent aucune application dans la conduite de la vie : il le fit bien voir pendant sa dernière maladie. Obligé de s'aliter à la suite d'un malheureux accident qui provoqua chez lui un empoisonnement du sang, il fut pendant plus de quinze jours en proie à des souffrances terribles, et il les endura avec une résignation parfaite (1).

Une nuit, le Frère qui le gardait s'était avisé de lui dire :

« — Eh bien ! le bon Dieu a exaucé vos vœux ; vous avez à présent le martyr que vous avez si souvent désiré.

« — Oui, répartit le malade, et un long martyr encore ; car, quand on vous coupe la tête, c'est vite fait, mais ici c'est plus long. Toutefois, que la volonté de Dieu s'accomplisse. »

Il eût beaucoup aimé mourir un samedi. Prenant donc son désir pour une certitude, le matin de sa mort, il dit à plusieurs reprises au Frère qui veillait à son chevet : « Vendredi, vous irez chercher mon confesseur pour qu'il me donne une dernière absolution, et samedi la bonne Vierge viendra me prendre. » La Sainte Vierge devança ces pieux souhaits. Il mourut un jeudi, après avoir fait une dernière confession dans les sentiments de la foi et de la componction la plus vive. Après sa mort, ce ne fut parmi les Pères et les Frères de la communauté qu'un regret unanime, se traduisant par ce mot : « C'était un saint religieux ! »

LE F. DULHAC

DÉCÉDÉ A MEONDA, LE 7 AOUT 1892

Notice envoyée par son supérieur, le P. Lutz Émile.

Joseph Küntz, qui devait porter plus tard le nom de F. Dulhac, naquit le 16 avril 1866, à Friesenheim (Bas-Rhin), de parents

(1) Il s'était fait arracher une grosse dent, qui le faisait beaucoup souffrir ; à la suite de cette opération, une série d'abcès se déclarèrent et se communiquèrent même à l'œil qu'il perdit complètement ; puis eut lieu une résorption purulente qui l'enleva en peu de temps.

foncièrement chrétiens, qui ont donné à Dieu cinq de leurs enfants. Ses premières années se passèrent sous l'œil vigilant d'un père qui unissait la fermeté à une grande bonté, et qui ne pardonnait aucun écart.

Quelques mois après sa première communion, en septembre 1880, Joseph entra au petit postulat des Frères, à Chevilly; puis, deux ans plus tard, au noviciat. Pendant ces quatre années de probation, le bon Frère a toujours montré un grand esprit d'obéissance, une infatigable ardeur au travail, et un véritable zèle à bien s'acquitter des fonctions qu'on lui avait confiées. Admis à faire sa profession religieuse, le 8 septembre 1884, il s'embarqua un mois après pour le Zanguebar.

Mgr de Courmont le plaça à Mhonda, mais au bout de huit mois de séjour dans cette station, les fièvres le contraignirent d'aller à Mrogoro, puis à Zanzibar, où sa santé se rétablit. Renvoyé ensuite à Mhonda, il y est resté depuis le mois de janvier 1887 jusqu'à sa mort.

Les qualités qui distinguaient le cher F. Dulbac étaient nombreuses, et elles lui gagnaient l'estime et l'affection de tous.

C'était d'abord une fidélité aux exercices de règle, qui ne s'est jamais démentie un instant, puis une obéissance exacte à toutes les décisions de ses supérieurs. Il n'entreprenait jamais aucun travail, si minime qu'il fût, sans les consulter et recevoir leur approbation. Il apportait au travail une activité étonnante. A peine arrivé à Mhonda, il se mit à former plusieurs de nos orphelins aux métiers de maçon et de menuisier, et c'est, aidé de ces enfants et de cinq ou six chrétiens mariés, qu'il a rebâti en trois années, non plus en torchis, mais en briques sèches, tous les dix bâtiments que renferme actuellement la Mission. Il a déployé un véritable talent d'architecte dans la construction de la maison d'habitation des Pères. Cette maison, encore unique en son genre dans l'intérieur, comprend deux petites caves, installées sous la véranda du rez-de-chaussée, un rez-de-chaussée où se trouvent notre magasin, la bibliothèque et la pharmacie, et une salle de catéchismes, et enfin un étage où sont trois appartements pour les Pères. Rez-de-chaussée et étage sont entourés d'une véranda de 2 mètres de largeur, et l'œil y jouit d'un panorama magnifique : au sud et à l'est s'étend, en effet, une plaine sans horizon; au nord et à l'ouest

se dressent les beaux pics du Nguru, couverts de forêts vierges.

Nous avons aujourd'hui cinquante garçons dans l'orphelinat de la Mission. On a toujours admiré la manière pleine de tact, de douceur et de fermeté, avec laquelle le regretté Frère savait mener tout ce petit monde et s'en faire aimer. Il ne punissait jamais un enfant sous le mouvement de la colère, mais à 6 heures du soir, il appelait dans sa chambre les délinquants de la journée, et là, après une bonne semonce, il leur infligeait la punition méritée.

A toutes ces bonnes qualités, le bon F. Dulhac joignait un grand esprit de mortification. Toujours content et de bonne humeur, il endurait, sans jamais se plaindre, les maladies, les misères et les contrariétés de toutes sortes, qui sont comme inhérentes à ces contrées. Il ne se mettait au lit, pour se soigner un peu, que lorsqu'il n'avait plus la force de se traîner au dehors. Malgré son épuisement et ses fatigues, il ne voulait pas entendre parler de repos.

Cependant, en septembre 1891, Monseigneur l'amena avec lui à la côte, pour lui donner le temps de réparer ses forces, épuisées par quatre années de labeur incessant; mais le cher F. Dulhac, au bout de trois ou quatre semaines de séjour à l'hôpital de Zanzibar, ne put résister à ses vifs désirs de retourner au plus vite au Nguru, et il nous revint à la fin d'octobre, sans que l'on pût constater une véritable amélioration dans l'état de sa santé.

Depuis le 20 juillet, nous remarquions avec une douloureuse surprise qu'il pâlisait et maigrissait beaucoup; mais il nous rassurait toujours, en disant qu'il se portait aussi bien qu'à l'ordinaire; et, en effet, il continuait ses occupations et gardait sa gaieté habituelle. Nous étions tous, nous aussi bien que lui, dans une complète illusion. Le lundi matin 1^{er} août, il ne vint pas à la prière, il avait la fièvre. Le mardi, il nous dit carrément : « Chers confrères, ma vie est finie, je ne verrai pas la fin de la semaine; je désire recevoir les derniers sacrements. » Le mercredi, il se confessa et reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique.

Le bon Dieu, avant d'appeler à lui son bien-aimé serviteur, voulut qu'il passât, comme ses élus, par le creuset de la tentation : il permit donc au démon de lui inspirer, pendant deux jours et deux nuits, des pensées de désespoir. Nous fîmes tout notre possible pour le rassurer contre les frayeurs du jugement,

en l'exhortant surtout à mettre sa confiance en la sainte Vierge et en son patron saint Joseph.

Cette terrible épreuve cessa le jeudi matin ; et depuis ce moment, il fut toujours plein de calme et de confiance et ne cessa de répéter avec amour les pieuses invocations que nous lui suggérions.

Le samedi matin, il prononça ses vœux perpétuels et reçut l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

Le soir, vers 8 heures, il perdit connaissance, et alors commença pour le pauvre Frère une agonie longue et douloureuse. Il rendit sa belle âme à Dieu, le dimanche 7 août, à 2 heures de l'après-midi.

Pendant sa maladie, nos enfants, garçons et filles, ont souvent récité, à la chapelle, le chapelet à son intention. Après sa mort surtout, des prières nombreuses ont été dites pour le repos de son âme.

Le lendemain, le P. Strébler a fait l'enterrement, auquel ont assisté tous nos chrétiens. Ses restes reposent auprès de ceux du F. Jean-Pierre, dans le cimetière de la Mission.

Tous les deux sont aujourd'hui, nous en avons la confiance, nos protecteurs au ciel, car ils ont tout quitté pour suivre Notre-Seigneur et sacrifier pour sa gloire leur santé et leur vie.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Plusieurs modifications ayant été faites dans les fonctions de l'administration générale, le T. Rév. Père croit utile d'en donner au *Bulletin* le tableau complet, tel qu'il a été fixé par décision du 16 de ce mois.

SECRETARIAT. — Secrétaire général, le R. P. Barillec.

Secrétaire particulier du T. Rév. Père, le R. P. Huvéty.

Secrétaire archiviste, le P. Ott.

Rédacteur du *Bulletin*, le P. Latappy.

Secrétaires des correspondances : les RR. PP. Grizard, Barillec, Corbet, Huvéty et Hubert.

Le R. P. Grizard est chargé des correspondances avec les maisons de France et les missions d'Afrique dépendant de la France (Séné-gambie, Gabon, Congo français, Oubanghi) ; — le R. P. Barillec, des

correspondances avec Rome et le Ministère, les maisons du Portugal et les missions des pays portugais (Bas-Congo, Cimbébasie, Cunène); — le R. P. Corbet, des correspondances avec les évêques des colonies françaises (Martinique, Guadeloupe, Réunion); — le R. P. Huvéty, des correspondances avec les communautés d'Irlande, des Antilles (Martinique, Guadeloupe, Trinidad, Haïti, la Guyane, le Brésil, le Pérou, les États-Unis et les missions de langue anglaise (Sierra-Leone et Bas-Niger); — le P. Hubert, des correspondances avec les maisons du Zanguebar, de Maurice, de Bourbon, de Mayotte et de Nossi-Bé, et des lettres à écrire aux Frères.

PROCURE. — Procureur général, le P. Peureux, spécialement chargé des commandes et des correspondances y relatives.

Sous-procureur général, le P. Meillorat, chargé de la vérification des comptes et budgets des provinces et communautés, de l'examen et devis de constructions et autres dépenses exigeant l'autorisation de la Maison-Mère, du soin des papiers relatifs aux propriétés de la Congrégation.

Econome général, le P. Lancel, chargé du dépôt des valeurs, de la tenue des registres de compte, ainsi que du registre général des messes.

PRÉFETS GÉNÉRAUX, avec les attributions fixées par les constitutions :

Préfet général des scolastiques et préfet général de santé, le R. P. Grizard;

Préfet général des Frères, le P. Hubert;

Préfet général des études, le P. Gerrer;

Préfet général du culte, le P. Haegy.

Ont été nommés en outre :

Supérieur provincial de la *Guyane*, le P. Krænner, en remplacement du P. Guyodo;

Supérieur à la *Trinidad*, en remplacement du P. Browne, le P. Lemire, placé provisoirement à Beauvais, à son retour d'Australie;

Préfet du petit scolasticat de *Mesnières*, le P. Rolle; le P. Riaux, supérieur à *Merville*, est chargé en même temps de la direction des scolastiques de cette maison, en remplacement du P. Rolle.

Placements en Europe. — Ont été placés récemment :

A *Grignon*, comme sous-maître des novices-clercs, le P. Sterky, nouveau profès, et le F. Josaphat, de Saint-Michel ;

A *Paris*, le P. Ussel, comme professeur de philosophie au séminaire, en remplacement du P. Édouard Pallier, et le F. Phébus, revenu de Saint-Pierre et Miquelon ;

A *Langonnet*, le P. Bonjean, provisoirement ;

A *Saint-Michel*, les FF. Bénigne, de Langonnet ; Mansuet, de Grignon ; et Privat, de Cellule ;

A *Saint-Ilan*, le P. Berthelot, nouveau profès, et le F. Astère, de Saint-Michel ;

A *Mesnières*, les PP. Rolle et Bécue, de Merville ; Michaud, de Castelnaudary ; Courtine, de Cellule ; Boucheyras, de Seysinet ; Sémary, de Beauvais ; Radiguet, nouveau profès ; M. Remy Swynghedaw, revenu de la Martinique ; les FF. Pius et Ronan, de Saint-Pierre et Miquelon ; et le F. Méléce, nouveau profès ;

A *Orgeville*, le P. Jarles et le F. Louis-Joseph, de Beauvais ;

A *Beauvais*, les PP. Blaise Pallier, de Cellule ; Frécenon, de Saint-Pierre et Miquelon ; Barrat, de Mesnières ; Grenet, de Merville ; Mazô, nouveau profès ; le F. René, de Saint-Michel ; les PP. Klaine et Horné y ont aussi été envoyés provisoirement.

A *Merville*, les PP. Schaal, de la Martinique ; Richaume, de Beauvais ; Leininger, de Rockwell ; et le F. Prudent, de Saint-Michel ;

A *Saint-Mauront*, le P. Guyot, précédemment à Orgeville ;

A *Épinal*, le P. Eugène Dangelzer, de Mesnières ;

A *Cellule*, les PP. Thierry, d'Épinal ; Perréard, de Saint-Ilan, Benoit, nouveau profès ; et le F. Géminien, de Paris ;

A *Bordeaux*, le P. Le Belley et le F. Marie-Stanislas, revenus, le premier de la Guyane, et le second d'Haïti ;

A *Castelnaudary*, le P. Krøll, nouveau profès ; et MM. Déras, Valentin et Lacourbas, scolastiques ;

A *Seyssinet*, le P. François, revenu de la Guyane ; et le P. Monvoisin, de Mesnières ;

A *Douvaine*, le P. Simonet, de la Maison-Mère ;

A *Drogens*, le P. Rumbach, revenu de Saint-Pierre et Miquelon ;

A *Rome*, le F. Apollinaire, nouveau profès ;

En *Portugal*, le P. Fortemps, des États-Unis ; les PP. Aloïs

Walter, Haberkorn et Sévérino, nouveaux profès; et M. Matchin, grand scolastique;

En *Irlande*, le P. Christian Schmidt, revenu précédemment d'Australie; les PP. Stephens, Pembroke, Walsh, nouveaux profès; un scolastique, M. Bertèche; et le F. Omer, rentré des États-Unis.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 3 octobre, à Marseille, pour la *Réunion*, le P. Cadoret, revenu de Saint-Pierre et Miquelon;

Le 9, à Saint-Nazaire, pour retourner à la *Martinique*, le P. Hostier;

Le 12, à Marseille, pour le *Zanguebar*, le P. Baur, avec les FF. Vincent, de Paris, Ephrem et Claudien, nouveaux profès, et Chrysostome, novice.

Le 12 également, à Southampton, pour la *Trinidad*, le P. Lemire, les PP. Croagh, de Grignon et Mac-Donnell, nouveau profès, avec un grand scolastique, M. Otter, puis, le 22, le P. Allgeyer.

Pour les *États-Unis*, le 3 septembre, le P. Power, précédemment à la *Trinidad*; le 14 octobre, le P. Weckel, revenu de Maurice, et le 23, le P. O'Brien, d'Irlande, et le P. Park, nouveau profès.

Le 21, à Lisbonne : pour le *Bas-Congo*, le P. Wieder, précédemment au Cunène, et le F. Estevao, de Cintra; — pour la *Cimbébasie*, les PP. Strebler et Fischer, et le F. Silvino; pour le *Cunène*, le P. Steinmetz; — et pour *Loanda*, le F. Vidal, tous nouveaux profès;

Le 25, à Marseille, pour la *Sénégalie*, le P. Ropars et le P. Méchin, nouveau profès; M. Fousse-magne, novice, et le F. Héribert, précédemment à Mesnières; — pour *Sierra Léone*, le P. Kuntzmann, de Langonnet; — pour le *Congo français*, les PP. Bouleuc et Garnier, nouveaux profès, avec le F. Protais; — et pour l'*Oubanghi*, le P. Paris, revenu, il y a deux ans, de la même Mission.

Retour en France. — Est rentré à la Maison-Mère, le 13 octobre, de la Mission du Gabon, le R. Reinlen.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Noviciat. — Le nouveau vicaire apostolique du Gabon, Mgr Le Roy, vient de faire à Grignon, le 28 octobre, une nombreuse ordination. Elle comptait 4 sous-diacres, 5 diacres et 29 prêtres, tous novices, sauf 2 prêtres étrangers.

Séminaire du Saint-Esprit. — Les rentrées dans nos établissements ont été généralement très bonnes. Au séminaire des Colonies, le chiffre des élèves était tombé, à la fin de l'an dernier, à 31 ; cette année, le nombre des demandes d'admission a dépassé toute attente. Le ministère a bien voulu nous autoriser à porter le chiffre des boursiers à 45 pour ce trimestre, et dès le jour de la rentrée, on se trouvait au grand complet.

Dons de la Propagande. — Les Missions de la Sénégambie et du Bas-Congo n'avaient reçu jusqu'ici qu'une très faible part, accordée par la Maison-Mère, sur les fonds recueillis pour l'œuvre antiesclavagiste. Sur les demandes faites par Mgr Barthet et le R. P. Campana, et appuyées auprès du cardinal Ledochowski par le R. P. Eschbach, Son Éminence vient de leur accorder à chacun une somme de 30,000 francs.

Colonies. — Mgr Laurencin est rentré en France le 24 août et ne doit plus, dit-on, retourner à la Guadeloupe, à cause de son état de santé. Mgr Fuzet vient aussi d'arriver de la Réunion, le 2 octobre ; on sait qu'il est question pour lui d'un siège en France.

Congo français. — Mgr Carrie écrivait à la date du 4 juin :

Nous partons ce soir pour Bouanza, le P. Sand et moi, avec les FF. Vivien et Désiré. A mon retour, dans un mois environ, le P. Schmidt et un autre Frère, iront rejoindre leurs confrères à Bouanza. J'ai tenu moi-même à les accompagner, pour les aider à choisir un terrain favorable.

Cunène. — La Mission du Jaou, près de Huilla, a été attaquée, le 31 juillet, par un petit roi voisin et 40 ou 50 de ses gens. Le P. Kieffer (André), qui remplace le P. Wieder à la tête de la station, a failli être tué, au moment où il allait, sans armes, essayer de calmer les esprits. Les FF. Maxime et Lucius,

avec quelques élèves de la Mission, se sont alors avancés avec courage pour repousser l'attaque. Le roi et cinq de ses guerriers ont payé leur audace de leur vie. A la Mission, il n'y a eu qu'un enfant blessé. (*Revue coloniale de Lisbonne.*)

Saint-Pierre et Miquelon. — Le dernier *Bulletin* annonçait le retour de nos confrères de Saint-Pierre et Miquelon, déjà placés depuis en diverses communautés. La Maison-Mère a cru, en effet, devoir décider, par délibération du 6 mai 1892, l'abandon de l'œuvre que nous avons en cette colonie. On verra plus tard, au *Bulletin* de la communauté, les circonstances qui ont amené cette mesure. Nous nous bornons à ajouter ici que le départ de nos Pères a excité de vifs regrets parmi la population de ces petites îles, où ils ont fait beaucoup de bien.

AVIS

Nous rappelons l'avis donné à l'avant-dernier *Bulletin* relativement aux *images et calendriers du V. Père*, en priant les membres des communautés de les répandre autour d'eux autant que possible. — S'adresser au Noviciat. Grignon-Orly, par Choisy-le-Roy (Seine).

Prix des images : la douzaine 1 franc, franco.

Prix du calendrier : 1 franc; la douzaine, 6 francs, franco.

Pour les membres de la Congrégation, remise de 20 pour 100.

Bulletins. — Au numéro 67, on a déjà réclamé les bulletins de Zanguebar, en priant de les faire parvenir à la Maison-Mère pour le 1^{er} décembre. Prière aux diverses communautés de Maurice, de Bourbon, de Mayotte et de Nossi-Bé, d'envoyer aussi les leurs aussitôt que possible.

On recommande de n'écrire que d'un seul côté de la page et de laisser une marge suffisante pour les corrections qu'il pourrait y avoir à faire. Pour diminuer les frais de port, les adresser, comme papiers d'affaire, au R. Père Secrétaire général.

États du personnel. — On envoie des feuilles aux communautés d'outre-mer; on en enverra aussi prochainement aux maisons d'Europe. Prière de les remplir exactement et de les retourner sans délai au secrétariat général.

Missions. — Certaines missions se sont trouvées fort en retard, la dernière fois, pour l'envoi de leurs comptes rendus à la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Il ne faut pas oublier que les allocations annuelles ne sont accordées, par ces deux œuvres, qu'après réception et examen de ces comptes rendus. Cette année même, une de nos Missions a failli se voir privée de tout subside, pour n'avoir pas envoyé au temps voulu les rapports exigés.

On sait que ces pièces sont demandées pour le mois de décembre : au moins faut-il les faire parvenir pour le mois de janvier. Et, comme il peut arriver des irrégularités à la poste, surtout pour les Missions de l'intérieur de l'Afrique, on fera bien de s'y prendre à l'avance pour leur envoi.

Traites et intentions de messes. — D'après des avis déjà donnés par le passé, on rappelle que les traites et les mandats adressés à la Maison-Mère ne doivent pas être mis au nom du Supérieur Général, mais au nom personnel du R. P. Procureur, *Monsieur Peureux*, connu pour ces sortes d'affaires. Le T. R. Père peut se trouver absent ou empêché, et il ne convient pas, d'ailleurs, de faire figurer son nom sur des effets de commerce.

Il suffit d'annoncer l'envoi de ces traites dans la correspondance ordinaire ; quant aux explications et autres détails, on doit les donner sur des feuilles à part, à l'adresse des Pères de la Procure.

Ce dernier avis s'applique aussi aux intentions des messes que l'on peut avoir à demander ou à envoyer à la Maison-Mère. C'est à la Procure qu'il faut écrire à ce sujet.

Maison-Mère, 29 octobre 1892.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Adresse du Chapitre à Sa Sainteté et réponse du Saint-Père. — **Bulletins des communautés.** *Mission du Cunène.* Huilla. — Lubango. — Tymniguiro. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Raimbault, MM. Teyssier, Stoffel et Durrenberger. — *Notices :* Nouveaux détails sur la mort des FF. Carlos et Angelo; PP. Faure, Le Citol; F. Timothée. — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

ADRESSE DU CHAPITRE A SA SAINTÉTÉ

ET RÉPONSE DU SAINT-PÈRE

Le Souverain Pontife vient d'envoyer au T. R. Père une lettre, signée de sa main, en réponse à l'adresse du Chapitre. Nous nous empressons de donner ici le texte de ces deux documents, avec leur traduction pour les Frères :

Adresse du Chapitre.

Beatissime Pater,

Ambrosius Emonet, Moderator Generalis Congregationis Sancti Spiritus sub tutela Im. Cordis Beatæ Mariæ Virginis atque ejusdem Congregationis capitulares in decennali ab Instituti sui legibus præscripto generali Capitulo coadunati, jam omnibus et singulis, quæ ad gloriam Dei animarumque salutem magis promovendam proposita fuere, rite perpensis necnon, prout ipsis in Spiritu visum est, concorditer feliciterque definitis atque decisis, priusquam ad sibi assignatas etiam remotissimas

orbis regiones missionariorum penes populos potius infideles apostolica munera obituri, libenter redeant, rursus, quod in limine jam capituli fecere, oculos Romam versus ad Christi Domini Vicarium, ad Patrem amantissimum, ad Beatitudinem Vestram ex animo vertunt, nec non mente et corde ad sacros pedes Vestros se provolvunt, eo sane fine ut pro impetrata apostolica Benedictione, pro paterna et eximia benevolentia quam erga religiosam suam familiam, erga Africanas difficillimas Missiones ipsis commissas, erga Gallicum Seminarium a consodalibus in Urbe creatum et rectum, ab exordio Pontificatus sui, Sanctitas Vestra passim et indubiis signis **testificari dignata est**, iteratas gratiarum actiones **agant atque devotissimi sui animi nova luculentioraque præbeant argumenta.**

Nihil utique antiquius, nihil sanctius Congregationis S. Spiritus sodales, uti omnibus notum est, unquam habuerunt quam ut, non quidem in necessariis modo et definitis, sed et in liberis etiam doctrinis et opinionibus, non in rebus tantum fidei et morum, sed in ecclesiastici insimul juris disciplinis, quæ Romana Sedes decreverit, approbaverit, patrocinata fuerit, et ipsi ex corde decernant, approbent et patrocinentur. Sodalitium undequaque esse « in manu Sanctæ sedis » (*Regula*, p. 1, cap. III, art. 1) et in manu Ejus atque superiorum se debere esse « paratos ad omnia. » (*Ibid.*, cap. II, art. 1.) Congregationis alumni omnes et singuli a prima sui ingressus die docentur; imo et his inhærere ex animo tenentur, quæ in capitularibus constitutionibus gallico idiomate exaratis, ita leguntur.

« I. Tous les membres doivent spécialement témoigner la vénération la plus profonde, le dévouement le plus généreux et la soumission la plus entière envers Notre Saint-Père le Pape, comme étant le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le chef suprême de l'Église, et en particulier des instituts religieux. Ils se feront une obligation de répandre ces mêmes sentiments parmi le clergé et les fidèles et, à l'occasion, de soutenir de tout leur pouvoir les augustes prérogatives du Souverain-Pontife.

« II. En fait de questions théologiques ou de discipline ecclésiastique, la Maison-Mère, les communautés et les membres doivent non seulement se soumettre, d'esprit et de cœur, aux décisions formelles du Saint-Siège, organe infaillible de la vérité, mais encore régler leurs sentiments et leur conduite, leur ensei-

gnement et leurs prédications, sur les doctrines approuvées à Rome. Et même, parmi les opinions librement agitées dans les écoles, on suivra de préférence celles que l'on saura être favorisées davantage par le Saint-Siège. »

Verum, Beatissime Pater, cum sodalitium nostrum principalem suam domum Lutetiæ Parisiorum habeat, ea propter moderator ejusdem generalis atque capitulares se sapientissimis ac paternis monitis plene adherere velle quæ in maximum Gallorum Gentis bonum, non unis mox ad id datis Litteris, Sanctitas Vestra optimo consilio patefecit, explicito verbo, opportunam occasionem nacti, affirmant atque declarant.

Interea, Beatissime Pater, quo majori cum profectu in diem tum ipsi tum consodales arduis status perfectionis virtutibus acquirendis studere valeant atque in animarum magis perditarum procurandam æternam salutem efficacius intendant oratores, sacros pedes Vestros deosculantes, Apostolicam Benedictionem rursus enixe implorant,

Lutetiæ Parisiorum ex domo primaria Cognis S. Spiritus,

Die 2 Septembris 1892.

SANCTITATIS VESTRÆ,

humillimi obedientissimi ac devotissimi filii.

(*Suivent les signatures.*)

Très Saint-Père,

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Ambroise Emonet, ainsi que tous les membres du Chapitre général de la même Congrégation, réunis pour leur assemblée décennale, selon les Règles de leur Institut, ayant soigneusement examiné toutes les questions qui leur ont été soumises et les ayant heureusement résolues et décidées de concert, selon qu'il leur a paru expédient dans le Saint-Esprit, étant sur le point de se disperser pour aller avec joie reprendre les fonctions apostoliques qu'ils remplissent principalement dans les régions lointaines, auprès des peuples infidèles, tournent de nouveau et de tout cœur, comme ils l'ont fait au début même du Chapitre, leurs regards vers Rome, vers le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vers leur Père très aimé, vers Votre Sainteté. D'esprit et de cœur, ils se prosternent à vos pieds sacrés, afin de rendre à Votre Sainteté de nouvelles actions de grâces pour la bénédiction apostolique qu'ils en

ont obtenue, pour la paternelle bienveillance dont Elle a daigné, dès le commencement de son pontificat, entourer leur famille religieuse, les Missions très difficiles de l'Afrique qui leur sont confiées, et le Séminaire français créé et dirigé par leurs confrères dans la Ville éternelle, et afin de vous témoigner de nouveau et d'une façon éclatante leurs sentiments de filial attachement.

Les membres de la Congrégation du Saint-Esprit, comme il est connu de tous, n'ont jamais rien eu de plus à cœur que de professer, approuver et soutenir ce que le Saint-Siège décrète, approuve et soutient, non seulement dans les choses nécessaires et définies, mais encore dans les doctrines et opinions libres, et cela non seulement pour ce qui concerne la foi et les mœurs, mais dans ce qui touche au droit et à la discipline ecclésiastique. Chacun des membres de la Congrégation, dès le premier jour de son entrée, est instruit de ces principes que l'Institut est absolument « dans les mains du Saint-Siège. » (*Règle*, I, chap. III, art. 1), et que, sous sa dépendance et celle des supérieurs, tous doivent « être prêts à tout ». (*Ibid.*, chap. III, art. 1.) Bien plus, ils sont tenus d'adhérer de cœur à ces principes, selon ce qu'il est dit dans les Constitutions rédigées en langue française.

« I. Tous les membres doivent spécialement témoigner la vénération la plus profonde, le dévouement le plus généreux et la soumission la plus entière envers Notre Saint Père le Pape, comme étant le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le Chef suprême de l'Église et, en particulier, des Instituts religieux. Ils se feront une obligation de répandre ces mêmes sentiments parmi le clergé et les fidèles, et, à l'occasion, de soutenir de tout leur pouvoir les augustes prérogatives du Souverain Pontife.

« II. En fait de questions théologiques ou de discipline ecclésiastique, la Maison-Mère, les communautés et les membres, doivent non seulement se soumettre, d'esprit et de cœur, aux décisions formelles du Saint-Siège, organe infaillible de la vérité, mais encore régler leurs sentiments et leur conduite, leur enseignement et leurs prédications, sur les doctrines approuvées à Rome. Et même, parmi les opinions librement agitées dans les écoles, on suivra de préférence celles que l'on saura être favorisées davantage par le Saint-Siège. »

Or, Très Saint Père, comme notre Institut a sa maison principale à Paris, le Supérieur général et les membres du chapitre saisissent cette occasion favorable pour affirmer et déclarer en termes exprès, vouloir adhérer pleinement aux très sages et paternels avis que Votre Sainteté a adressés, par plusieurs lettres, pour le plus grand bien de la nation française.

Enfin, Très Saint Père, afin qu'eux-mêmes et leurs confrères

puissent s'appliquer avec un plus grand profit à acquérir les vertus élevées de l'état de perfection et à procurer efficacement le salut éternel des âmes exposées à se perdre, tous embrassent vos pieds sacrés et implorent de nouveau avec instance votre bénédiction apostolique.

A Paris, de la Maison-Mère, le 2^e jour de septembre 1892.

De Votre Sainteté,
les très humbles et très dévots serviteurs.

Réponse du Saint-Père.

LEO P. P. XIII

Dilecte fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Observantissimæ litteræ, quibus Tu, dilecte fili, et tuæ Congregationis capitulares in decennalibus ab Instituto præscriptis generalibus comitiis coadunati gratos suos erga Nos animorum sensus patefecistis, eo jucundiores Nobis extiterunt quod una simul novum luculentissimum documentum constituunt præcipuæ illius devotionis et amoris, quo in sanctam Sedem omnia Congregationis membra feruntur. Nec enim vobis satis esse profitemini in necessariis modo et definitis doctrinis summo Pontifici adhærere sed in liberis etiam opinionibus, quidquid Romana Sedes decreverit ac probaverit, vos ex corde probare et patrocinari declaratis, velut vestri ordinis leges, expressis verbis præcipiunt. Itaque Tu, dilecte fili, et capitulares Nostris monitis recenter in maximum Ecclesiæ et Gallorum gentis bonum repetitis litteris patefactis, opportuna hac nacti occasione, plenam vestram adhesionem præbetis. Hujusmodi declarationes, quas operibus vestris conformes esse probe novimus, Nobis magno solatio fuerunt, Nostramque erga benemeritum vestrum sodalitiū præcipuam benevolentiam confirmant et augment. Cujus cum novum testimonium vobis exhibere cupiamus apostolicam benedictionem unicuique vestrum ex corde impertimus, Deum ferventer et Immaculatam Virginem, sub Cujus tutela ordo est constitutus, exorantes ut cælestium gratiarum auxilio sodalitiū in dies amplificetur, atque Ecclesiæ ac societatis utilitate nova semper incrementa afferre et cumulare valeat.

Datum Romæ apud S. Petrum die XI octobris anno MDCCCXCII,
Pontificatus Nostri decimo quinto. LEO P. P. XIII.

*Dilecto filio, Ambrosio Emonet,
Moderatori generali Congregationis Sancti Spiritus, Lutetiæ Parisiorum.*

LÉON XIII PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

La lettre très respectueuse par laquelle vous Nous exprimez vos sentiments de filiale gratitude, Vous, cher fils, et les membres du chapitre de votre Congrégation réunis pour leur assemblée décennale, selon les règles de votre Institut, nous a été d'autant plus agréable qu'elle constitue un nouveau et éclatant témoignage du dévouement et de l'amour qui rattachent tous les membres de votre Congrégation au Saint-Siège. Car ce n'est pas assez pour vous de professer que vous êtes pleinement soumis au Pontife romain dans les choses nécessaires et les doctrines définies; mais, même dans les opinions libres, tout ce que le Saint-Siège décrète ou approuve, vous déclarez l'approuver et le soutenir de tout cœur, comme les Règles de votre Ordre vous en font un devoir en termes formels. C'est pourquoi, saisissant cette occasion, Vous, cher fils, ainsi que les membres du chapitre, vous apportez votre pleine adhésion aux avis récemment donnés par Nous dans plusieurs de Nos Lettres, pour le plus grand bien de l'Église et de la nation française. Ces déclarations qui, Nous le savons parfaitement, sont conformes à votre manière d'agir, ont été pour Nous d'une grande consolation, et elles ne font que confirmer et accroître la bienveillance toute particulière que Nous portons à votre Institut si bien méritant. Désireux de vous en donner un nouveau gage, Nous vous accordons de tout cœur à chacun de vous Notre bénédiction apostolique, priant Dieu avec ferveur, ainsi que la Vierge Immaculée sous le patronage de laquelle est placé votre Ordre, afin que, par le secours des grâces célestes, votre Société se développe sans cesse, et qu'elle puisse produire toujours et plus abondamment de nouveaux fruits pour le bien de l'Église et de la société.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XI^e jour d'octobre de l'année 1892, de Notre Pontificat la XV^e.

LÉON XIII.

*A Notre cher fils, Ambroise Emonet,
supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, à Paris.*

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

MISSION DU CUNÈNE

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A HUILLA

JUILLET 1890. — OCTOBRE 1892.

1. Séminaire diocésain. — Augmentation des bourses. — Orphelinats des garçons et des filles. — 2. Hôpital pour les Noirs. Ministère auprès d'eux. — 3. Sèche-herse. Invasion des sauterelles. Famine. Lettre du P. Ehrart. — 4. Base générale de l'OEuvre, le travail. Agriculture. Ateliers divers. — 5. Industries. Tannerie. Brasserie. Scierie. — 6. Moulin à eau. Machine à vapeur. Imprimerie. Travaux. — 7. Nouveaux bâtiments. Développement de l'OEuvre. — 8. Visites des gouverneurs et de Mgr l'Evêque de Loanda.

A notre grand regret, n'ayant pas encore reçu cette fois *le Bulletin* de Huilla, nous sommes obligés d'y suppléer, comme pour le dernier (juin 1890), par quelques extraits de la correspondance et des rapports adressés aux OEuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

1. — Nous avons toujours la direction du séminaire diocésain de Saint-Paul de Loanda. Sur les instances de Mgr Castro, l'allocation du gouvernement de la métropole, qui ne permettait que l'entretien d'une quinzaine de séminaristes, a été augmentée considérablement, de manière à pouvoir en entretenir une quarantaine. Leur nombre actuel (28 mars 1891) est de 45, dont 3 ont commencé leurs études de philosophie. La plupart sont recrutés parmi les enfants des colons de Madère, établis au Lubango et à Humpata.

Par suite de l'agrandissement de l'œuvre des Sœurs, nous avons été obligés de transférer ce séminaire à Saint-Joseph, pour laisser aux Sœurs son ancien local, sur la rive gauche de la Mucha. Mais le nombre des élèves s'étant accru, cette œuvre se trouve de nouveau à l'étroit et réclame un grand bâtiment avec dortoir, salle d'étude, salles de classe, etc. Cette construction est commencée, mais elle est malheureusement un peu en retard, faute d'ouvriers et de bois de charpente, que nous sommes obligés d'aller nous-mêmes chercher à plusieurs lieues de distance.

A l'orphelinat des garçons, dit de Saint-Joseph, nous avons

en ce moment 110 enfants. A l'orphelinat des jeunes filles, 84, et les Sœurs qui le dirigent sont au nombre de 5. Le local où se trouvait le séminaire leur ayant été laissé, cette œuvre pourra désormais prendre un développement aussi grand que l'orphelinat des garçons. Il comprend trois corps de bâtiments : le premier, de 42 mètres de long sur 6 de large, renferme l'habitation des Sœurs, la cuisine et la chapelle; le second, de 60 mètres de long sur 5 de large, contient le dortoir des enfants, ainsi qu'une salle d'étude et de travail; le troisième, de 30 mètres de long sur 4 de large, forme les dépendances des deux premiers.

Outre l'enseignement primaire et celui des travaux propres à leur condition, on apprend encore à ces enfants à cultiver les champs, pour les habituer à une vie sérieuse et de travail.

Une idée dont la réalisation nous préoccupait depuis longtemps, c'était l'établissement, dans cette œuvre, de métiers de tissage. Dans un pays où la culture du coton produit si abondamment et où cependant les tissus sont si chers, on comprendra aisément toute l'utilité d'une pareille industrie, non seulement pour créer des ressources à l'œuvre, mais aussi pour fournir à ces enfants le moyen de gagner plus tard leur vie honnêtement. Or, la Rév. Mère Supérieure des Sœurs a promis une Sœur sachant diriger ces sortes de métiers. (Rapport au T. R. Père du 21 mars 1891.)

2, — Dès le début, nous avons cru qu'il fallait gagner la confiance des Noirs par l'établissement, à la Mission, d'un petit hôpital. Un petit bâtiment, de 22 mètres de long sur 3 de large, divisé en une dizaine de chambrettes, et couvert de chaume, fut bâti à cette fin. Les malades ne se firent pas attendre, et depuis il en est toujours comble. Maintenant, la visite du missionnaire aux villages des Noirs n'excite plus de défiance. On vient le chercher de loin, quand les malades n'ont plus la force de venir à la Mission, et l'on reçoit volontiers le baptême de sa main.

Le ministère auprès des Noirs des *fazendas* (fermes) de Capangombé, Biballa et Mouhino, est fait par un autre Père. Chaque année, plusieurs mariages et une centaine de baptêmes en sont les fruits.

Les colonies de Humpata et de San Pedro de Tyibia, privées de prêtres, ont été visitées de temps à autre. Dans ces deux colonies, nous avons eu, chaque année, environ 150 communions

pascales, beaucoup de baptêmes d'enfants et une dizaine de mariages.

3. — La Mission de Huilla a eu à subir cette année de dures épreuves. Voici à ce sujet quelques détails extraits d'une lettre du P. Ehrart à l'un de ses confrères à Chevilly :

Je vous parlais de l'horrible famine qui règne dans nos régions; le manque de pluie depuis deux ans, une forte gelée du mois d'août dernier (7 degrés au-dessous de zéro) sont causes de ce fléau qu'aucun moyen humain n'est à même de conjurer.

Aujourd'hui la misère est profonde plus de vivres, point de récolte à espérer; les Noirs n'ont même plus de quoi ensemercer leurs champs; ils se nourrissent de feuilles d'arbres et de racines sans vertu nutritive, qui même très souvent les empoisonnent. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer de ces pauvres gens morts de faim dans leur misérable hutte; j'en ai vu mourir au milieu des chemins.

Chaque jour, des mères nous apportent leurs enfants pour les arracher à une mort certaine; mais ces pauvres créatures sont tellement affaiblies par les privations que nos soins ne sauraient les ramener à la vie, dont ils ne conservent qu'un souffle. On est obligé de les baptiser dès leur arrivée, de peur de les voir mourir sans le sacrement de régénération.

De grands jeunes gens viennent également se réfugier à la Mission dans l'espoir d'échapper aux horreurs de la faim et de prolonger encore pour quelques jours leur existence. Nous les accueillons, nous les soignons en toute charité chrétienne; mais, hélas! aujourd'hui nous sommes nous-mêmes réduits à capituler devant la misère; et quelles perspectives pour l'avenir. Pas une goutte de pluie; toujours un soleil de plomb, et 500 personnes à nourrir, sans compter les nombreux païens qui chaque jour viennent implorer notre secours.

A la famine vient s'ajouter un autre fléau non moins terrible, une invasion de sauterelles. Sorties de l'intérieur de l'Afrique, elles sont venues depuis huit jours s'abattre sur le plateau de Huilla. Leur nombre n'est pas appréciable. Quand elles sont en vol, elles ressemblent à de gros nuages noirs, longs de plusieurs lieues. Malheur aux plantations et aux forêts sur lesquelles elles s'arrêtent! tout ce qui est vert et tendre devient leur proie. Nous employons tous les moyens à notre disposition pour éloigner ou anéantir ce terrible ennemi; mais qu'est-ce d'en tuer quelques millions, quand il y en a des milliards!

C'est au milieu de notre dîner qu'on est venu nous annoncer leur arrivée sur le terrain de la Mission. Aussitôt, Pères, Frères, Sémi-

naristes et enfants noirs s'arment de bâtons, parcourent les plantations et commencent le massacre. Mais, c'était peine inutile. Imaginez-vous une chute de gros flocons de neige couvrant en un clin d'œil toute une contrée, et vous aurez une idée de cette invasion.

Il fallait songer cependant à nous prémunir contre les nouvelles bandes qui se suivaient à petits intervalles. Pour cela on ramassa de l'herbe sèche, on porta de la paille sur différents points de la propriété, puis on alluma le tout, ainsi que les hautes herbes qui occupent les espaces non cultivés. Au bout de quelques instants, la fumée couvrait maisons et plantations, et les nouveaux nuages de sauterelles passèrent par dessus.

Cependant celles qui s'étaient jetées sur notre terrain étaient en nombre pour dévorer toutes nos plantations; déjà même on nous annonçait que les colons, nos voisins, avaient tout perdu, que du maïs d'une hauteur de 2 à 3 mètres avait été mangé jusqu'à une petite partie de la tige plus dure que le reste.

Nous tournons alors nos regards vers le ciel. Un des Pères propose de chercher à la chapelle la statue de saint Joseph et de la placer au milieu des champs. Tout le monde approuve cette idée et la confiance revient. Une caisse monumentale sert de piédestal, et saint Joseph passe la journée au milieu de cette pluie de sauterelles.

Le soir du même jour, ô vrai prodige! nous constatons de nos yeux que toutes nos plantations ont été respectées, tandis qu'à quelques minutes de notre station tout était dévoré. Les chemins qui traversent nos plantations sont couverts de sauterelles, tandis que dans l'intérieur de nos champs, nous n'en trouvons plus ou presque plus. Toutes ont disparu comme par enchantement.

Toute notre reconnaissance se tourne vers saint Joseph; c'est lui qui nous a protégés, qui nous a sauvés d'un grand désastre. Ce jour, on le pense bien, restera célèbre dans les annales de la communauté de Huilla.

Allez-vous me croire, si je vous conte que, ces jours derniers, nous avons mangé des sauterelles? C'est cependant un fait, et je puis même ajouter que ce petit mets n'est pas du tout méprisable. Pour les Noirs, elles constituent une nourriture bien plus saine que les herbes et les racines qu'ils mangent pendant la disette. Saint Jean-Baptiste ne s'en était-il pas lui-même nourri pendant tout son séjour dans le désert?

Des nuées de sauterelles passent encore aujourd'hui au-dessus de nous, mais elles ne s'arrêtent pas; saint Joseph veille sur nous. Son intervention miraculeuse nous a même distraits quelque peu de la réalité de notre situation vraiment critique.

Aujourd'hui un troisième fléau nous menace : c'est la petite

vérole, qui vient de faire son apparition tout près de notre Mission ; nous ne l'avons pas constatée chez nous, et notre confiance en saint Joseph pourra encore une fois nous sauver.

Mais ne dirait-on pas que tous les démons de l'Afrique se sont réunis dans nos régions pour travailler de concert à la destruction de notre chrétienté, de la colonie et de toute la province ? Je ne sais ce que nous allons devenir, si personne ne nous vient en aide. Nous comptons sur les pluies des mois de décembre, janvier, février, mais, hélas ! pas une goutte jusqu'à ces jours derniers. Les chaleurs sont atroces et le manque de vivres est presque absolu. Pour moi, je place toute ma confiance en Dieu et je cherche à faire pénétrer ce sentiment dans l'âme des 250 enfants qui me sont confiés (1). (Lettre du 20 février 1892.)

Dieu a eu pour agréable cette confiance et il n'a pas tardé à venir au secours de la Mission affligée ainsi que nous le voyons par l'extrait suivant d'une lettre du P. Antunès :

Je regarde comme providentiel le secours de 30,000 francs qui nous a été accordé par Son Eminence le Cardinal-Préfet de la Propagande, et je l'attribue à la consécration au Sacré-Cœur que nous avons fait de notre pauvre Mission éprouvée si cruellement par la famine. Nous avons toujours eu confiance au divin Cœur de Jésus et dans l'intercession de saint Joseph. Quand, au milieu de la famine, les petits enfants fuyaient leurs villages pour se réfugier à la Mission, j'ai toujours eu le ferme espoir que Notre-Seigneur ne laisserait pas périr ces pauvres petits et que saint Joseph trouverait le moyen de solder nos dettes. Nous n'avons pas été déçus. (Lettre du P. Antunès, du 30 août 1892.)

4. — Ce que nous nous sommes proposé ici dès le commencement a été d'établir l'œuvre sur la base du travail, de telle sorte que, si elle venait un jour à être privée de subsides, elle ne pérît point pour cela, mais pût se soutenir au moyen de ses propres ressources, de ses productions, en un mot, de son travail. Pour atteindre ce but, nous nous sommes trouvés d'abord en face de mille difficultés : manque de bras, manque de ressources, etc. Toutefois, en économisant de toutes les façons et en faisant travailler tout le monde, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nous sommes parvenus à réaliser des économies

(1) Les *Missions catholiques* du 13 mai 1892 ont publié également, sur le même sujet, une lettre du P. Muraton.

importantes, qui nous ont permis d'acheter des machines et de suppléer ainsi au manque de main-d'œuvre.

Voici quelques détails qui pourront intéresser, au sujet des cultures, des ateliers et de diverses industries que nous avons pu créer.

Obligés d'employer notre personnel assez restreint, non seulement aux divers métiers, mais encore aux constructions, nous n'avons pu donner à nos travaux d'agriculture toute l'extension que nous aurions désiré. Néanmoins, nous avons déjà conquis par nos défrichements environ 12 hectares de terres maintenant en plein rapport, dont 3 forment notre jardin potager, 3 également sont occupés par des arbres fruitiers et les 6 autres employés à la grande culture.

Le jardin potager possède, en fait de légumes, les espèces d'Europe les plus estimées, et ne laisse rien à désirer sous le rapport de la production ni de la qualité. Nous essayons en même temps d'acclimater les meilleures espèces d'arbres fruitiers d'Europe, soit au moyen de semis ou par la greffe, et nous introduisons en même temps tous les arbres des tropiques qui offrent quelque chance de pouvoir donner des fruits sous le climat de Huilla. Ainsi, nous avons plusieurs variétés de bananes qui donnent assez bien, ainsi que l'ananas, la goyave, le café, etc. Nous essayons en ce moment le cocotier, le palmier, le dattier, le papayer, l'avocatier, l'acajou, etc.

Notre grande culture comprend surtout le froment. Parmi les espèces que nous cultivons, nos visiteurs ne se lassent pas d'admirer celle dite *blé de mars de Californie*, introduite par la Mission, il y a trois ans, et supérieure sous tous les rapports à toutes les autres espèces cultivées ici. La culture de la patate douce, des haricots, de la betterave, complète nos productions agricoles. Nous ne cultivons pas le maïs, parce que nous pouvons nous le procurer à bas prix auprès des indigènes.

Nous ne saurions passer sous silence nos essais pour acclimater la vigne. A notre arrivée sur le plateau de Huilla, la réussite de cette culture était encore douteuse. Aujourd'hui, ce problème est résolu. Notre vigne, bien que modeste, d'environ 1000 pieds, donne chaque année d'excellents raisins, et nous avons l'espoir de pouvoir porter à 2000, l'an prochain, le nombre de nos provins.

Nous avons, en outre, établi des ateliers où s'opère un travail considérable. Ces ateliers sont : la menuiserie, dont le personnel de deux Frères et de trois enfants est insuffisant, mais qui nous rend de précieux services; la taillerie où travaillent continuellement cinq enfants avec un Frère; la briqueterie et tuilerie qui en occupent quatre; la boulangerie avec une pétrisseuse mécanique, au moyen

de laquelle un enfant fait tous les jours du pain pour une centaine de personnes; la brasserie, où deux enfants fabriquent une excellente bière; la forge, où nous raccommo- dons nos chars sans le secours des Boërs, qui se faisaient payer très cher.

5. — Outre ces industries qui restreignent nos dépenses, nous nous sommes attachés à en créer d'autres, dans le but de nous procurer des ressources.

Citons en premier lieu une tannerie. Cette industrie, si elle était bien développée, serait capable à elle seule d'entretenir ici une grande œuvre. Comme elle est montée à présent, elle produit déjà avec la cordonnerie près de 12,000 francs par an; mais nous espérons que dans deux ans, grâce aux moteurs à vapeur dont nous disposons et au moulin à broyer le tan que je viens de commander, elle pourra produire annuellement de 25 à 30,000 francs. Le tannage des peaux est ici, en effet, très avantageux; car, à cause des frais de transport, le cuir tanné d'Europe revient très cher à Huilla et dans tout l'Angola. Or, nous pouvons produire de très bon cuir tanné à bon marché, en nous servant des écorces de mupanda extrêmement riches en tannin, écorces qui ne nous coûtent que le travail de les ramasser à côté de la Mission.

Comme le pays est très abondant en bœufs, il l'est aussi en peaux. On estime que le plateau de Huilla peut en fournir plus de mille annuellement. Or, une peau de bœuf nous coûte 3 francs, et nous la vendons 50 francs et plus, après l'avoir tannée. En ce moment, nous faisons des installations pour en tanner mille par an, installations qui seront terminées avant deux ans. En supposant que les frais de main-d'œuvre pour une vingtaine de personnes employées à cela soient de 15,000 francs, il nous restera encore un bénéfice de 35,000 fr.

Deux bonnes chaudières, l'une de 500 litres, l'autre de 150 litres nous servent à volonté et à la fabrication de la bière et à la distillation de la betterave. C'est au P. Bonnefoux que nous devons cette installation aussi économique qu'utile. Le maïs produit une bière aussi bonne que celle qui est faite avec de l'orge. Jusqu'à présent, le houblon nous est venu d'Europe, mais nous allons tenter de l'acclimater à Huilla. Grâce à la modicité du prix du maïs que nous achetons aux indigènes, chaque litre de bière nous revient, tous frais compris, à 0 fr. 08! Nous engageons vivement nos confrères des Missions, où le maïs vient en abondance, à ne pas se priver d'un pareil avantage : les essais qu'ils tenteront ne laisseront pas d'être couronnés de succès. Notre brasserie a été pour tout le district un vrai sujet d'étonnement : un litre de bière s'y vend en effet jusqu'à 3 francs!

Une autre source de production, ce serait la fabrication des liqueurs, qui se vendent très cher dans la province. Quelques essais que nous avons tentés dans cette branche d'industrie ont pleinement réussi. Nous distillons de très bonne eau-de-vie de canne et nous réussissons même à en faire d'excellente chartreuse. Mais il nous faudrait un Frère pour diriger et surveiller ces opérations délicates.

La scierie mécanique procurerait aussi des ressources importantes. Tout le monde demande à venir scier du bois chez nous ; mais n'ayant pas de Frère qui puisse continuellement être là, nous sommes obligés de refuser et de tarir cette source de revenus.

6. — Une autre installation non moins importante que les précédentes est celle d'un moulin à eau. Une chute de 4 mètres, dirigée sur une roue horizontale, nous a procuré une force suffisante pour faire mouvoir deux meules des Açores, qui nous fournissent toute la farine nécessaire aux établissements de Huilla et du Jaou. De plus, nous avons construit, attendant au moulin, notre four à pain muni d'une pétrisseuse mécanique Roland, qui nous fournit sans presque aucun travail une pâte excellente (Rapport du 28 mars 1891.) (1).

L'arrivée du P. Marquès nous a permis de faire fonctionner l'atelier de typographie, monté par le P. Antunès, lors de son dernier voyage en Europe. Une machine de Marinoni donne en moyenne 1200 exemplaires à l'heure. Un petit catéchisme élémentaire, en portugais, vient d'être tiré à 2200 exemplaires. Nos travaux sur la langue indigène continuent avec activité et nous espérons pouvoir bientôt commencer le travail de l'impression d'un dictionnaire.

7. — Parmi les bâtiments construits en ces dernières années, nous devons mentionner un dortoir pour les Frères, de 22 mètres de long sur 7 de large ; un autre dortoir et salle de classe pour les enfants noirs, de 35 mètres de long sur 5 de large ; deux autres bâtiments plus petits, l'un de 10 mètres de long sur 7 de large, pour les ateliers de cordonnerie, de tailleurie et de reliure ;

(1) Dans le dernier voyage que j'ai fait à Mossamédès, dit le F. Maxime, nous avons été chercher une grosse machine à vapeur de la force de 20 chevaux ; elle pèse plus de 5,000 kilogrammes ; la chaudière seulement, avec les roues, atteint le poids de 4,800 kilogrammes. Jamais aucun poids pareil, en une seule pièce, n'avait remonté la Chella. Néanmoins, la machine est arrivée en bon état ; et, le lendemain après-midi, on a pu la faire marcher, après que le P. Supérieur l'eût bénite et lui eût donné le nom de *Sainte-Anne*. (Lettre du 14 août 1892.)

un autre de 16 mètres de long sur 4 de large, pour la typographie. Tous ces bâtiments sont construits en briques et couverts en tôle galvanisée. La tôle galvanisée a donné d'excellents résultats à Huilla. Nous y trouvons surtout l'avantage de la solidité jointe à la légèreté, ce qui dispense de charpentes lourdes et compliquées. Frappés de ces avantages, tous les commerçants du plateau commencent à faire couvrir ainsi leurs maisons. Le gouvernement vient également de faire faire par notre intermédiaire une commande importante destinée aux bâtiments publics du Lubango et de Humpata.

On le voit, d'année en année, notre œuvre se transforme et grandit. Tous ceux qui l'ont vue presque embryonnaire, il y a quatre ans, sont étonnés de la retrouver maintenant adolescente et pleine de vitalité.

Si l'on considère le côté moral, il n'est pas moins satisfaisant. Nos enfants sont de bons chrétiens, instruits, et de bons ouvriers. Ils sont dévoués à la Mission comme des enfants à leur famille. (Rapport au T. R. Père du 28 mars 1891.)

8. — L'an dernier, au mois de mai, nous avons eu la visite du gouverneur de Mossamédès, M. Luiz Bernardino Leitão Xavier; et, cette année, au commencement de juillet, celle de Son Excellence le gouverneur général de Loanda, M. Guillaume Augusto de Brito Capello, frère du célèbre explorateur Capello. L'un et l'autre sont restés plusieurs jours à la Mission et ont tenu à aller visiter la station du Jaou. Ce qui a surtout frappé ces messieurs, c'est qu'avec si peu de ressources et de personnel, notre Mission ait fait plus que les colonies de Madériens, pour lesquelles le gouvernement dépense, chaque année, plusieurs centaines de mille francs. (Lettre du 30 juillet 1890.)

Nous avons eu également, à diverses reprises, la visite de l'Évêque diocésain, Mgr Antonio de Castro Leitão. Il a même daigné célébrer pontificalement, et prêcher dans la chapelle de la Mission, le jour de l'Immaculée-Conception 1890. Voici un extrait de sa péroraison :

En voyant devant moi, vêtus comme nous, parlant comme nous, professant notre sainte foi, moulés à l'image de nos mœurs, tant de gentils jeunes gens et jeunes filles, incorporés de cœur et d'âme à notre nationalité, instruits, moralisés, et bien formés à l'agriculture

et aux arts et métiers, de manière à offrir des résultats visibles et palpables de tout ce qui se fait dans cette magnifique mission; en les voyant tous en ce moment allègres et joyeux, régénérés par la foi et la pratique de la vie chrétienne, qui engendre dans le travail la paix et l'abondance; en les voyant prendre part à notre joie, dans cette solennelle circonstance, lever les mains au ciel, entonner des chants à Marie, ravis de sa gloire comme des fils bien nés, je ne puis, messieurs, retenir un témoignage d'admiration et de reconnaissance pour ceux qui, il y a neuf ans à peine, vinrent dans ce désert, et qui, avec de faibles ressources, ont ainsi transformé les hommes et les choses, démontrant pratiquement que le Noir est capable de civilisation et qu'il peut former des colonies agricoles et industrielles, solides et profitables.

En effet, tout ce que nous voyons ici est fait par nos chers petits Noirs, sous la direction de quelques missionnaires et de Frères auxiliaires, secondés depuis trois ans seulement par les courageuses Sœurs de Saint-Joseph de Cluny... (Extrait du *Bulletin* du diocèse d'Angola et Congo.)

STATION DE SAINT-JOSEPH, AU LUBANGO

JUILLET 1890. — AOÛT 1891

1. Personnel. Lettre du P. Viseux. Intéressants détails sur son ministère.
2. Mauvais vouloir de l'administration. Article contre les Sœurs. Pétition au roi contre les Pères. Abandon de la station.

1. — On sait que les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, déjà établies au Lubango depuis 1888, pour donner l'éducation aux petites filles de la colonie de Madériens établis en cet endroit, avaient demandé avec instances un des Pères de Huilla pour le service religieux. Ce fut d'abord le P. Galéron qui en fut chargé (27 janvier 1889). Mais frappé par la maladie, il ne put y rester longtemps et fut remplacé, le 28 mai de la même année, par le P. Viseux. Celui-ci écrivait au T. R. Père, le 5 novembre 1890, une lettre dont nous extrayons les intéressants détails suivants sur son ministère :

Il y a près d'un mois que le cher P. Galéron a rendu son âme à Dieu. Il m'avait précédé dans l'humble ministère de curé que je remplis au Lubango; il m'a toujours bien édifié, et j'ose espérer que nous comptons en lui auprès du bon Dieu un intercesseur de plus.

Nous suivons le F. Alypio et moi, les bonnes traditions que le cher Père nous a laissées. Nous vivons de la vie religieuse et de

communauté, autant que cela nous est possible. Tous les mois, le bon Frère va faire son jour de retraite à Huilla ; pour moi, j'y vais ordinairement tous les quinze jours.

J'ai le bonheur de pouvoir administrer les derniers sacrements aux malades, à toutes les heures du jour et de la nuit, à travers bois, rivières et rochers. C'est la vraie vie de missionnaire ; aussi ma plus grande peine est-elle de voir un de mes paroissiens mourir sans sacrements. J'en ai déjà administré près d'une vingtaine.

Depuis le commencement d'octobre, je bine tous les quinze jours et aux fêtes. C'est un service régulier à la nouvelle colonie du Calculovar, à 12 kilomètres d'ici, que j'ai entrepris sur la demande du gouverneur général, avec l'agrément de l'autorité ecclésiastique.

Depuis le 26 mai 1889 que je suis au Lubango, j'ai donné soixante et quelques instructions et deux petites retraites aux enfants de la première communion. J'ai donné le plus d'éclat possible à cette cérémonie, avec le concours des Sœurs de Saint-Joseph, qui ont fait les couronnes, les voiles et exécuté les chants avec accompagnement d'harmonium. C'était un usage inconnu ici : on confessait les enfants à sept ou huit ans, et on leur donnait la sainte communion sans aucune cérémonie.

J'ai eu la joie de baptiser 101 enfants, dont un petit nombre sont déjà allés au ciel. J'ai fait 58 enterrements et célébré 32 mariages.

Cette paroisse a le bonheur de posséder une communauté religieuse de cinq Sœurs de Saint-Joseph. Outre les confessions de tous les huit jours, je leur donne une instruction pour la retraite du mois. Le F. Alypio va travailler leur jardin la moitié de la semaine. De leur côté, les Sœurs entretiennent la chapelle publique, qui jusqu'à présent se trouve dans leur maison, elles nous font la cuisine et raccommodent notre linge. L'année passée, on a écrit contre elles dans un journal, et, cette année, c'est contre moi. Le démon n'est pas content de voir des religieux et des religieuses ici ; il enrage d'avoir vu 74 personnes faire leurs Pâques avec le cher P. Galéron, et ensuite 334 se confesser et communier de ma main ; sans compter plus de 30 personnes qui se sont confessées et qui ont communiqué plus de deux, trois ou quatre fois.

Nous célébrons solennellement le premier vendredi du mois. Durant la sainte messe et le salut, les enfants des Sœurs chantent et une Sœur touche l'harmonium. Tous les dimanches et jours de fête, nous avons aussi la bénédiction du Très Saint-Sacrement, suivie de la récitation du chapelet en public, avec recommandations particulières en esprit d'union avec Notre-Dame des Victoires.

Chaque semaine, je fais trois fois le catéchisme pour les enfants, et les dimanches et jours de fête, après la messe, je le fais pour tout

le monde. Les parents même y assistent, heureux d'apprendre les vérités de la religion.

Les Sœurs de Saint-Joseph, de leur côté, sont chargées de l'éducation des petites filles; elles leur font des catéchismes quotidiens, les réunissent les dimanches et jours de fêtes. Elles visitent fréquemment les familles pauvres et instruisent aussi plusieurs jeunes mères chrétiennes. (Lettre du P. Viseux du 5 novembre 1892.)

2. — Lorsque nos Pères avaient été chargés du service religieux de la colonie de Lubango, ils avaient remplacé un prêtre indien, changé par l'Évêque de Loanda, et qui n'avait pas été très content de cette mutation. Or, l'administrateur de la colonie ne tarda pas à prendre fait et cause pour l'ancien curé contre nos Pères. Un des fonctionnaires publia même un article dans le journal *les Colonies portugaises*, où il disait : « Les enfants des Sœurs de Lubango ne font que chanter et prier; une institution laïque les remplacerait avantageusement. »

Quelques mois après l'arrivée du P. Viseux, des employés de l'administration adressèrent aussi une pétition à Sa Majesté le Roi de Portugal, pour lui demander un autre curé. Cette pièce était présentée au nom de 133 colons, dont les noms y figuraient, quoiqu'ils n'en eussent pas eu connaissance; les raisons alléguées étaient futiles aussi. Mais, comme la calomnie produit toujours quelque effet, cette attaque fit mauvaise impression auprès du gouvernement de Lisbonne. Le mauvais vouloir des fonctionnaires vis-à-vis des Pères et des Sœurs s'était d'ailleurs souvent manifesté au sujet des écoles. Ils prétendaient qu'on n'enseignât pas la religion aux enfants. Voyant cela, et pour couper court à toutes difficultés, le P. Antunès pria Mgr l'Évêque de Loanda de mettre un autre prêtre diocésain au Lubango, ce qu'il fit peu après. Le P. Viseux fut alors rappelé à Huilla et les Sœurs de Saint-Joseph transférées au Jaou, par décision de l'Évêque.

STATION DE SAINT-BENOIT, A TYMNIGUIRO

AVRIL. — OCTOBRE 1892

1. Fondation. Propriété. — 2. Personnel. Vocable.

1. — Le P. Antunès annonce ainsi, dans une de ses lettres au T. R. Père, la fondation d'une nouvelle station dans la belle vallée du Tymniguiro.

Notre œuvre de Huilla s'est développée de telle façon que le cours d'eau qui l'arrose n'était plus suffisant pour entretenir nos plantations, dans la saison sèche. Il nous fallait, chaque année, acheter une grande partie des vivres dont nous avions besoin pour nourrir notre personnel. Afin d'assurer l'avenir de cette œuvre, nous avons acquis une propriété ayant de l'eau en abondance et assez de terre pour y établir une ferme agricole qui, dans les années de pluie comme dans les années de sécheresse, produira de quoi nourrir au moins six cents enfants.

Cette propriété, nous l'avons trouvée dans la vallée du Thimnigiro. Assise sur un site enchanteur, elle comprend 150 hectares de terrain, tout irrigable par une petite rivière un peu plus petite que l'Ellé de Langonnet, mais qui a une quantité d'eau dix fois supérieure à celle de notre Moucha. Cette propriété a déjà été autrefois cultivée et est en friche depuis une vingtaine d'années. Tous les Pères étant d'accord sur la nécessité de s'établir dans cet endroit, j'allai le visiter avec le P. Bonnefoux, le 12 février 1882, et l'achetai pour le prix de 3,300 francs. Au dire de tout le monde, c'est pour rien. Sur le plateau, on ne connaît aucun endroit aussi avantageux. C'est situé à une demi-journée de Huilla. (Lettre du 18 février 1892.)

2. — La nouvelle station vient de commencer sous la direction du P. Bonnefoux, ayant sous lui les FF. Britto, Albano et vingt enfants de Huilla. Ils travaillent la terre et comptent avoir, pour le mois de mai, 6 hectares de terrain labourés et prêts à être ensemencés de froment. L'œuvre a pour patron saint Benoît, et ce ne sera pas, pour ce grand patriarche, vainqueur du démon, une sinécure, car le pays est mal famé, plein de voleurs et d'assassins. Nous avons aussi planté sur la montagne où sera la chapelle, une grande croix de bois, pour que Notre-Seigneur en prenne possession. (Lettre du 2 avril 1892.)

NÉCROLOGIE

~~~~~

**Décès.** — Nous avons à annoncer le décès du P. Raimbault (Jean-Baptiste), supérieur de la Mission de Conakry, mort à la Maison-Mère, le 14 novembre, des suites d'une longue et doulou-

reuse maladie occasionnée par des abcès au foie. Il était dans sa 36<sup>e</sup> année et avait 18 ans 11 mois de vie religieuse.

On recommande également aux prières des communautés un novice-prêtre, M. Marius Teyssier, décédé à Chevilly, le 17 novembre, et deux petits scolastiques de Mesnières, MM. Jean Stoffel et Émile Durrenberger, morts dans leurs familles pendant les vacances, le premier le 13 juillet, et le second le 2 septembre.

---

## LES FF. CARLOS ET ANGELO

### NOUVEAUX DÉTAILS SUR LEUR MORT

Au dernier *Bulletin*, nous avons annoncé la mort tragique de ces deux Frères. Dans une lettre qui vient de nous arriver, le P. Leconte donne à ce sujet quelques nouveaux détails que nos confrères liront avec un douloureux intérêt.

Pour s'expliquer l'accident arrivé au F. Carlos perdu sur le chemin de Benguella à Caconda, il faut savoir que de la côte à Caconda, par la route des voitures, on ne rencontre pas de populations. La première moitié du trajet particulièrement se fait à travers un véritable désert. On a toujours soin de recommander aux voyageurs, à leur départ de Benguella, de ne pas s'écarter des wagons, précisément à cause de la facilité avec laquelle on peut s'égarer. Au reste, la contrée est infestée de bêtes féroces.

Pendant les premiers jours, on ne trouve pas ou presque pas d'eau ; on doit en faire provision dans les voitures et l'épargner avec le plus grand soin. Arrivé à l'un de ces campements, désolé par la sécheresse, le F. Carlos, brûlant de fièvre, s'informe de la distance à parcourir avant d'atteindre le premier ruisseau. Les Boërs lui indiquent la montagne au pied de laquelle il coule. Sur ce, il prend un cruchon comme pour aller y puiser. Le conducteur des chars lui fait observer que la rivière est éloignée, qu'il ne faut pas songer à s'y rendre, que, du reste, il y a encore de l'eau dans les barils. « Bien, répond le Frère, je vais seulement me reposer à l'ombre de cet arbre. » J'imagine que la soif devenant plus ardente, le malade voulant une eau fraîche et à discrétion, se sera dirigé vers la montagne indiquée, jugeant que la distance était moindre qu'on ne le disait.

Au moment d'atteler les bœufs, il ne reparait pas à la voiture. On l'appelle en vain ; on va voir près de l'arbre où il avait dû s'asseoir, rien ; on part à sa recherche dans diverses directions : cris, claquements de fouets, coups de fusil, tout reste sans réponse.

Le F. Angelo était désolé. Les Boërs voulant continuer leur route, lui laissèrent un des leurs, avec lequel il poursuivit les perquisitions durant plusieurs jours, jusqu'à ce que des wagons attardés les rejoignirent. Au bout de deux semaines, il arrivait à Caconda, plus mort que vif, et racontait, ainsi que je viens de le rapporter, la disparition de son compagnon.

Le pauvre F. Carlos aura-t-il succombé après une longue et terrible agonie, consumé lentement par la fièvre, la soif et la faim ? ou sera-t-il devenu, encore vivant, la proie des fauves ? Nul ne le sait.

On espérait toujours à Caconda que la divine Providence ramènerait le voyageur égaré, on priaient continuellement à cette intention, et on se proposait de fêter son retour par un solennel *Te Deum*. Le F. Angelo réglait déjà certains détails de la fête, bien loin hélas ! de se douter qu'il allait bientôt disparaître lui-même d'une façon non moins tragique...

---

Les lions qui depuis longtemps nous faisaient de fréquentes visites devenaient de plus en plus audacieux. On ne comptait plus les porcs, les chèvres et les chiens qu'ils avaient saisis dans les environs. Une douzaine de bœufs avaient été pris chez nos voisins et, outre plusieurs Noirs des caravanes, neuf personnes du pays avaient été dévorées. A la Mission, on avait dû abandonner certaines cases un peu éloignées ; et le F. Angelo, en particulier, n'osait le soir se rendre seul à la chapelle distante de quarante pas à peine.

La frayeur et les précautions redoublèrent quand trois lions nous eurent égorgé cinq bœufs la même nuit. Les coups de fusil tirés au hasard dans l'obscurité ne troublèrent nullement leur festin ; et, à l'aurore, on les entendait encore broyer les ossements d'un des bœufs dont il ne restait plus le matin, qu'une cuisse.

Plusieurs pièges furent dressés avec des fusils, mais sans

résultat. Nos voisins plus heureux tuèrent deux des monstres. C'étaient des lions énormes, dont ceux des ménageries d'Europe ne peuvent donner aucune idée.

Le P. Richard a déjà raconté la mort du F. Angelo. Ce bon Frère était dans un chemin large, à peine éloigné de 300 mètres de la Mission. Jamais personne n'aurait soupçonné qu'avant le coucher du soleil il pouvait y avoir du danger à circuler en cet endroit. C'est là cependant que le lion l'a enlevé...

Le lendemain matin, réunissant tout ce que l'on avait d'armes, on part à la recherche des restes du pauvre Frère.

Pendant plus d'une heure, on suit ses traces, rencontrant d'abord plusieurs flaques de sang, puis des lambeaux d'habits, un pied enveloppé dans le pantalon, un autre pied dans le caleçon, un os de la cuisse, tout cela distant l'un de l'autre était tombé au fur et à mesure que le lion le déchiquetait. Enfin dans un fourré on découvre le tronc et la tête. Le bon F. Angelo semble dormir, la tête est un peu penchée à gauche, les traits de la figure sont très reconnaissables. Aucune contraction, aucun signe de lutte ou de souffrance. Il n'a pas dû voir venir le lion, qui l'a saisi par derrière. Lui mettant une patte sur la tête, il l'a mordu à la nuque et lui a tranché du coup la colonne vertébrale. Le Frère récitait alors son chapelet que nous avons trouvé le lendemain ainsi que le scapulaire rouge de sang. Les jambes ont été dévorées jusqu'aux hanches et les mains jusqu'aux poignets.

Nous recueillîmes avec la plus poignante émotion ce qui restait du cadavre, et nous célébrâmes les funérailles le lendemain.

Dès le soir même, on dressait un piège à fusil à ce terrible lion; et, à peine était-on rentré à la maison qu'il venait s'y faire prendre. Il avait reçu la charge dans l'épaule. Pendant plus de deux heures, il resta sur place, rugissant d'une manière effrayante. Nous voulûmes aller lui donner le coup de grâce, mais quand il nous vit approcher, il fit un tel vacarme que nous dûmes battre en retraite. Il était si furieux que personne, malgré le clair de lune, n'osait approcher assez pour le tirer à coup sûr.

Au point du jour, il avait disparu, laissant de grandes flaques de sang et de petits os sortis de la blessure. Le coup était mortel; aussi les Noirs ne tardèrent-ils pas à découvrir le squelette du terrible mangeur d'hommes. On pense, en effet, que

c'est le même qui fit tant de victimes. On sait que si en règle générale le lion ne s'attaque pas à l'homme, il ne veut plus d'autre nourriture une fois qu'il en a goûté. Depuis lors, on a joui de la plus grande tranquillité dans tout le pays de Caconda, et sans cesser de prendre les précautions que demande la prudence, on se croit désormais en sécurité. (Lettre du P. Lecomte du 25 septembre 1892.)

## LE P. FAURE

DÉCÉDÉ, A BRAZZAVILLE, LE 28 MAI 1892

*Notice envoyée par Mgr Augouard.*

Le vicariat de l'Oubanghi n'a pas encore deux années d'existence et voilà déjà la seconde victime que le bon Dieu nous demande. En effet le cher P. Faure est mort le 28 mai par suite d'une phtisie pulmonaire (1).

Le voyage de Loango à Brazzaville lui fut très pénible, à cause de plaies à une jambe qui fut très fatiguée de ces longues marches à pied. Pendant les trois semaines de son séjour à Brazzaville, il ne sortit point de sa chambre, il fallut même le porter en hamac pour l'embarquer sur le *Léon XIII*, lorsqu'il eût reçu sa destination pour Saint-Louis de l'Oubanghi. Aussitôt arrivé dans cette dernière communauté, il commença à cracher d'une façon inquiétante, et le P. Allaire constata bientôt que le mal était sans remède.

Au mois de février dernier, il descendit à Brazzaville, et il fallut encore le porter en hamac, du port jusqu'à la Mission. Il se faisait illusion sur son état; mais je crus devois l'avertir du danger, et il fit volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie.

(1) Cette mort hélas! était prévue depuis plusieurs mois, car on peut dire que le pauvre Père est tombé victime de ses imprudences. Pendant le voyage de Bordeaux à Loango, malgré mes conseils de vieil Africain, il ne voulait point prendre les précautions les plus élémentaires et il se riait des sombres pronostics que je faisais sur sa santé. Il voulait descendre à terre à toutes les escales et il s'exposait en plein midi aux rayons ardents du soleil, pour faire des promenades qui n'étaient point indispensables. Il mangeait de préférence les fruits verts et acides et il prétendait que son estomac était à l'épreuve des maux dont je le menaçais. Il dormait les fenêtres ouvertes et s'exposait à de brusques variations de température qui pouvaient devenir mortelles. Il vit, mais trop tard, que mes conseils avaient leur raison d'être. Puissent ces avis être utiles à nos jeunes confrères que leur ardeur inconsidérée rend souvent imprudents!

Le 19 mars, il eut un fort accès de fièvre qui acheva de l'abattre, tellement que nous crûmes qu'il touchait à ses derniers moments. En hâte, on rassembla les confrères qui se trouvaient dans la communauté et les enfants qui partaient pour la promenade, et ce fut au milieu de tout le monde en larmes qu'il reçut l'extrême onction et l'indulgence plénière. Il était bien préparé à aller achever au ciel la fête de saint Joseph, en l'honneur duquel il avait voulu célébrer la sainte messe le matin, malgré son état de faiblesse.

Toutefois, nous vîmes bientôt que le malade ne touchait pas à ses derniers moments : l'accès de fièvre une fois passé, les forces revinrent et un mieux sensible se fit sentir. Cependant le bon Père était vexé de n'être pas parti quand il était si bien préparé; et il nous racontait plaisamment ce qu'il pensait au moment où il croyait passer de ce monde dans les flammes du Purgatoire : « Ah! ça, mon garçon, dans deux minutes tu vas te chauffer! »

Le mieux qui s'était fait sentir ne fut pas de longue durée, et cependant le Père se prit encore à espérer sa guérison, demandant une foule de remèdes qui seraient demeurés sans résultats et que nous ne pouvions, hélas! lui procurer. On songea alors à l'envoyer à la côte, car il le désirait vivement, et nous faisons tout pour lui être agréable.

Vers le milieu de mai, l'appétit disparut, et nous vîmes clairement que le fatal dénouement approchait. Outre sa maladie de poitrine, le pauvre Père souffrait horriblement de l'estomac, et il se plaignait sans cesse de la violence de la douleur. Sa chambre étant contiguë à la mienne, je me levais souvent pour voir s'il avait besoin de quelque chose. Dans la nuit du 27 au 28 mai, il eut une crise, pendant laquelle je lui donnai l'absolution; mais il se remit encore, et le matin il demanda lui-même un peu de nourriture. Le P. Remy était à son chevet, pendant que je recevais la visite de l'administrateur de Brazzaville! Le malade, après avoir parlé quelques instants sans se douter de son état sembla vouloir dormir. Il poussa un profond soupir; le P. Remy n'eut que le temps de lui donner une dernière absolution, et il expira doucement, sans une minute d'agonie, le 28 mai, à 9 h. 45 du matin.

Peu de temps avant sa mort, le bon Père me manifestait le

regret de n'avoir pu faire aucun travail depuis son arrivée en Afrique. Je le consolai en lui disant : « Il y en a qui souffrent en travaillant, mais vous, vous travaillez en souffrant : vous ne perdez point votre temps, puisque telle est la volonté de Dieu. »

Les obsèques du P. Faure eurent lieu le soir même à 5 heures. La plupart des Européens de Brazzaville y assistèrent, ayant à leur tête l'administrateur principal en grande tenue, donnant ainsi à la Mission une marque évidente de leur douloureuse sympathie.

Daigne le Seigneur se contenter des deux premières victimes qui, j'en ai la douce confiance, intercèdent pour nous au Ciel, en compagnie du Vénérable Père.

---

## LE P. LE CITOL

DÉCÉDÉ A N'DJOLÉ, LE 7 AOUT 1892

Le P. Le Citol (François-Marie) était né à Huelgoat (Finistère) le 1<sup>er</sup> octobre 1859. Entré à l'âge de douze ans au petit séminaire de Pont-Croix, il en sortit après avoir commencé sa seconde, pour entrer au petit scolasticat de Langonnet (7 oct. 1878). Passé au grand scolasticat de Chevilly, il en partit en 1880 pour s'enrôler dans l'armée. Il fit quatre ans de service militaire au 7<sup>me</sup> régiment de hussards à Pontivy (Morbihan). Revenu du service avec le grade de maréchal des logis, il se plaça dans une grande maison de commerce à Paris. Mais bientôt il redemanda humblement et avec les plus vives instances la faveur d'être réadmis au grand scolasticat, où il rentra le 25 octobre 1887, après une absence de sept ans.

Prêtre à Grignon le 28 octobre 1890, il fit profession le 10 août 1891, et fut envoyé peu après à la Mission des Adoumas (Gabon). Il y arriva vers la fin de l'année, et se mit courageusement à l'œuvre. Le 2 juin 1892, le P. Reeb écrivait, en effet, à la Maison-Mère :

Je suis bien content du P. Le Citol. Il est bien dévoué, très gai. Il fera un bon missionnaire. Il a bien pris aux Adoumas. Nos enfants l'aiment beaucoup. Il fait la classe avec entrain et apprend l'Adouma. Il a même ajouté au programme scolaire les exercices

militaires. Sa santé a laissé un peu à désirer, mais maintenant elle va mieux. J'espère que le bon Dieu voudra nous le conserver longtemps.

Ce vœu hélas ! n'a point été exaucé. Frappé par la maladie, le jeune missionnaire dut bientôt reprendre le chemin de la côte ; mais il succomba durant le trajet.

Voici comment le P. Adam raconte ses derniers moments.

A la suite des fatigues d'un trop pénible voyage pour se rendre aux Adoumas, le pauvre Père eut un accès de fièvre bilieuse. A peine rétabli, voilà qu'un second accès le jette sur le lit. Il n'en est débarrassé que pour se voir atteint d'une dysenterie contre laquelle tous les remèdes employés restèrent sans effet.

Au bout de deux mois, le P. Reeb, son compagnon, jugea nécessaire de le faire descendre au Gabon. Le voyage ne fit qu'augmenter le mal.

En revenant à la côte, il eut le bonheur de se croiser à Bououé avec le P. Dahin qui se rendait aux Adoumas. Celui-ci trouvant le cher malade bien affaibli, lui donna la sainte communion et l'extrême onction. Le P. Le Citol désirait d'ailleurs, lui-même, recevoir les derniers sacrements, car, à la proposition qui lui en fut faite, il répondit d'un ton décidé : « Oui, oui, cela vaut mieux ; c'est plus sûr. » Avant de l'administrer, le P. Dahin lui fit faire un acte d'abandon à la sainte volonté de Dieu, ainsi que le sacrifice de sa vie en union avec Jésus crucifié. Les deux confrères se quittèrent pour ne plus se revoir sur cette terre.

Accompagné du F. Sidoine, malade aussi, le P. Le Citol continua sa route jusqu'à N'djolé. Là, le médecin n'osa pas prendre sur lui de lui laisser continuer le voyage. En effet, malgré tous les soins pressés du Frère et de l'administration, le cher Père déclina rapidement.

Le 7 juillet au matin : « Mon cher Frère, dit-il, je vais mourir aujourd'hui. » Cherchant à le tranquilliser en lui disant que le médecin avait trouvé un peu de mieux : « Ne dites pas cela, ajouta-t-il, je vais mourir aujourd'hui. Allons, faites pour moi ce que j'ai fait pour le F. Mathias. Vous avez vu comment j'ai récité les prières des agonisants, comment je lui ai fait dire de temps en temps Jésus, Marie, Joseph. Mon tour est arrivé, faites de même pour moi. » — Le Frère obtempéra à ses désirs, et ensemble ils récitèrent les prières des agonisants.

« Et, maintenant, ma croix, demanda-t-il. » Quand le Frère la lui eût donnée, il la couvrit de baisers, en répétant souvent les doux



noms de Jésus, Marie, Joseph. « Mon Frère, serrons-nous la main, et merci de tout ce que vous avez fait pour moi. Au revoir là haut, c'est fini. »

A partir de ce moment, il tomba dans le délire. Tous les Européens présents entourèrent le lit du moribond pour recevoir son dernier soupir. Il expira, en effet, le soir même à 9 heures et demie, 7 juillet.

Le Frère récita un *De Profundis*, puis revêtit le défunt de son costume religieux et le veilla toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, l'administration fit dresser une magnifique chapelle ardente, garnie de candélabres et de lumières. A 5 heures, le Frère récita un dernier *De Profundis* sur le cercueil, et tout le personnel administratif en grande tenue accompagna le cher défunt à sa dernière demeure. C'est donc à N'djolé que repose sa dépouille mortelle. Le P. Lejeune doit aller y élever un petit monument avec une croix en fer. Tous ceux qui monteront aux Adoumas ou qui en descendront iront prier sur cette tombe pour le cher défunt. (Lettre du P. Adam du 28 juillet 1892).

---

## LE F. TIMOTHÉE

DÉCÉDÉ A CELLULE LE 23 AOUT 1892

(Notice envoyée par un Frère de la communauté de Cellule).

Le cher F. Timothée (Jean-Baptiste Allain), naquit le 21 février 1824, à Elven (Morbihan). D'un pays foncièrement catholique, il demeura toujours, durant les années qu'il passa dans le monde, fidèle aux principes religieux qui lui avaient été donnés. Il avait reçu une instruction élémentaire à peine suffisante pour pouvoir lire et écrire, mais il gagnait honorablement sa vie, en faisant de solides chaussures, et, de temps en temps, il exerçait le métier de charbonnier. Cette dernière occupation lui permettait de protéger dans les bois les réfractaires si nombreux en Vendée et en Bretagne sous la monarchie de 1830. C'est en voulant garantir ainsi l'un de ses compatriotes contre les poursuites des gendarmes, qu'il reçut à la jambe le coup de feu qui l'a rendu infirme toute sa vie et n'a pas été étranger à sa mort.

Sur le lit de douleur où le retenait sa blessure, le jeune Breton put considérer à loisir, à l'exemple de saint Ignace de Loyola, la vanité des choses humaines; et, comme ce grand

saint, il résolut, si le bon Dieu lui conservait la vie, de se consacrer entièrement à son service. Ses pieux désirs furent pleinement accomplis : après avoir languï quelques années dans les hôpitaux, il en sortit boiteux ; mais sa plaie parut suffisamment guérie pour n'être plus un obstacle à son admission dans une communauté religieuse.

Ce fut en 1856 qu'il alla frapper à la porte de notre noviciat de Frères, transporté depuis peu de Notre-Dame du Gard à Saint-Ilan. Il y fut reçu, non, comme on le pense bien, sans quelque hésitation ; mais le R. P. Directeur, voyant l'esprit de foi et le caractère fortement trempé du postulant, ferma les yeux sur une infirmité que tant de qualités morales devaient si largement racheter.

Il serait difficile de raconter en détail la vie de sacrifices et de souffrances physiques que le bon religieux a menée pendant ses trente-six années de communauté. Durant son noviciat, rien ne le rebutait, ni la sévérité des règlements, ni les habitudes si mortifiées des premiers Frères de la congrégation. Aussi fut-il admis sans difficulté à la profession. Il eut le bonheur de la faire, la nuit de Noël 1858, à Notre-Dame de Langonnet, dans le modeste oratoire alors établi dans le fond du grand corridor ; car l'église de l'abbaye n'avait pu encore être rendue au culte.

Trois mois plus tard, le nouveau profès quittait sa chère Bretagne pour ne plus la revoir et pour aller dépenser ses forces et sa vie dans l'Auvergne, devenue sa patrie adoptive. Il était envoyé à Cellule pour y remplir les deux emplois de cordonnier et de portier. Nul plus que lui ne fut plus fidèle à son poste ; car, durant les trente-trois ans et cinq mois qu'il passa dans la communauté, il ne s'est point absenté un seul jour de la maison. Aussi n'a-t-il jamais eu d'autre chapeau que celui de sa prise d'habit et l'a-t-il conservé toujours à peu près neuf, bien que sa couleur eût entièrement changé.

Comme il aimait sa cellule, il aimait, et plus encore, sa communauté. Quelques jours avant sa mort, il dit à celui qui écrit ces lignes : « Je n'ai jamais demandé à changer, j'ai désiré et je désire encore mourir à Saint-Sauveur. La paroisse a pour patronne sainte Anne et, comme Breton, j'ai toujours eu une grande dévotion à cette sainte. »

Aux premières années de la fondation de l'établissement, le personnel était bien restreint, quoique les œuvres fussent multiples. Aussi le cumul des charges était-il ordinaire parmi les Frères. A ses fonctions de portier et de cordonnier, le F. Timothée joignit, plusieurs années durant, celles de surveillant des orphelins, de chambriste, d'auxiliaire des Frères et de distributeur des goûters des élèves; et toujours il se dépensa de son mieux dans ses divers emplois.

Son exactitude et sa fidélité étaient telles qu'on disait de lui : « Le F. Timothée ne connaît que sa règle ou sa consigne; ne lui demandez rien qui n'y soit conforme, ce serait inutile, il ne transige pas. » Il était, en effet, Breton et intransigeant, mais dans le sens chrétien et religieux.

Tant d'occupations pour un infirme devaient, de temps en temps, avoir un retentissement douloureux dans la jambe blessée. Au bout d'une vingtaine d'années, les cicatrices se rouvrirent et, de ces plaies, sortirent, de loin en loin, des fragments d'os qui, dans leur trajectoire, occasionnèrent au patient des crises extrêmement douloureuses. Un pansement journalier, dont il s'acquittait lui-même, lui était devenu nécessaire. De plus, tous les trois mois environ, les plaies cessaient de couler pendant quelques jours, et alors le pauvre Frère était en butte à de nouvelles tortures. Malgré cette existence si pénible, il ne se laissait jamais décourager. « Je ne demande pas à mourir ni à guérir, disait-il; que la volonté du bon Dieu se fasse! »

Ce bon Frère n'a gardé le lit que les quinze derniers jours de sa vie. Toute nourriture lui était alors devenue insupportable; il ne pouvait prendre qu'un peu de liquide. Sa grande consolation, c'était la sainte communion, qu'il aurait voulu recevoir quotidiennement, comme il l'avait fait depuis l'émission de ses vœux perpétuels, c'est-à-dire pendant trente ans environ.

La veille de sa mort, le P. Lutaud lui fit l'application des indulgences de la bonne mort et, le matin, vers une heure et demie, il expira, muni de tous les secours de la religion, assisté d'un Père et entouré de la communauté des Frères, qu'il a constamment édifiée et pour qui ses exemples seront d'une impérissable mémoire.

---

Le P. Hubert, qui a eu longtemps sous sa direction les FF. Pacôme

et Timothée, ainsi que le F. Martin, décédé peu de temps avant eux, nous communique à leur sujet les lignes suivantes, qui complètent parfaitement les notices qu'on vient de lire.

Voilà trois anciens Frères que perd la Congrégation dans la communauté de Cellule pendant cette année 1892. On peut véritablement les donner en modèle à tous ceux qui survivent.

J'ai eu la consolation de les avoir avec moi, pendant mon long séjour en Auvergne. Je devrais chercher minutieusement pour me rappeler une petite circonstance où l'un ou l'autre aurait manqué en quelque chose, tandis que les faits édifiants se presseraient sous ma plume. Ils appartenaient à cette génération qui a fourni les FF. Elie et Jean, et l'on peut dire qu'ils ont perpétué dans la communauté de Cellule les meilleures traditions de pauvreté, d'obéissance, de modestie, d'amour de la Congrégation et de la maison à laquelle on les avait attachés. On ne savait qu'admirer le plus en eux des vertus de régularité, de religion, d'humilité ou de charité.

Ces trois Frères ont travaillé à Cellule de longues années : le F. Pacôme, vingt-six ans ; le F. Timothée, trente-quatre ans ; et le F. Martin, trente-six ans. On peut et on doit leur attribuer une grande part du bien qui s'y est fait. Tous les trois, ils ont été, dans la force du terme, les serviteurs fidèles dont parle la sainte Ecriture. Ils ont généreusement pratiqué jusqu'à la fin cette vie de simplicité, de dévouement, de sacrifice, qui doit caractériser le vrai membre de la Congrégation. Jamais la moindre défaillance dans l'amour de leur sainte vocation ; toujours un dévouement sans bornes pour cette œuvre de Cellule, à laquelle ils ont encore rendu de bien plus grands services par leurs solides vertus, que par leur zèle infatigable.

Le dernier qui disparaît, le bon F. Timothée, était peut-être le premier de ces trois religieux si, après leur mort, on ne devait pas éviter de les distinguer. Il a eu le mérite spécial d'une vie de souffrances terribles, qui en a fait une victime continuelle.

Puissent ces trois Frères défunts, du haut du ciel, communiquer leur esprit à nos aspirants et à nos Frères profès ! C'est un vœu que je confonds avec une espérance, ne pouvant croire qu'en s'adjoignant à la Congrégation triomphante, ils cessent d'avoir à cœur les intérêts de celle qui continue le combat.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Départs.** — Se sont embarqués :

Le 5 novembre, à Dieppe, pour retourner au *Para*, le P. Du-  
noyer, supérieur de notre maison du Brésil, avec un nouveau  
profès, le P. Wirtz ;

Le 10, à Bordeaux, pour retourner au *Sénégal*, Mgr Barthet  
et le P. Amann, avec le P. Moysan, revenu de la Guyane, et le  
F. Basilée, précédemment en Australie ;

Le 18, le P. Runtz, pour retourner en *Haïti* ;

Le 30, le P. Rumbach, de Drognens, pour le *Pérou*.

**Placements et mutations.** — Ont été placés récemment :

A *Blackrock*, le P. Mitchell, de la dernière profession ;

En *Portugal*, le P. Aloïs Walter, aussi nouveau profès ;

A la *Trinidad*, le P. Lang, d'Haïti ;

A la *Maison-Mère*, le F. Blaise, de Langonnet ;

Au *Grand-Quevilly*, le F. Damien, de Saint-Joseph-du-Lac.

**Mgr Le Roy.** — Quelque temps après son sacre, le nouveau  
vicaire apostolique du Gabon est allé, sur les désirs du T. R. Père,  
faire une tournée dans les séminaires de Saint-Brieuc, de Vannes,  
de Nantes et de Rennes, pour y rappeler le souvenir de nos  
Missions et exciter des vocations. Cette tournée de recrutement  
ne sera pas, nous l'espérons, sans d'heureux résultats. (1)

Le 20 novembre, Mgr Le Roy a donné la tonsure et les ordres  
mineurs à quelques-uns de nos scolastiques de Langonnet ; et  
le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent, 27 novembre, il a fait l'ordination  
principale du séminaire du Saint-Esprit. Plusieurs novices y ont  
aussi participé.

**Oubanghi.** — Ainsi qu'on l'a vu dans le dernier numéro des  
*Annales apostoliques*, Mgr Augouard a construit, à Brazzaville,  
une belle église en briques, de 40 mètres de long sur 13 de large.  
Les fondations en ont été bénites le 1<sup>er</sup> juin, jour de la Pente-  
côte. Elle doit être achevée en ce moment ; les travaux de ma-  
çonnerie étaient déjà terminés vers la fin d'août. Elle est dédiée  
au Sacré-Cœur. (Lett. du 13 juillet et du 6 août.)

**Zanguebar.** — Mgr de Courmont est allé faire un nouveau  
voyage au Kilima-Ndjaru, pour y conduire une escouade de

(1) Avant de repartir pour la Sénégambe, Mgr Barthet était allé, dans le  
même but, faire un tour dans les diocèses de Saint-Claude et de Besançon.

jeunes chrétiens mariés de Bagamoyo. Parti au mois de septembre, il est rentré à Zanzibar dans les premiers jours de novembre. Il a fondé une nouvelle station, sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance, à Boura, dans le pays de Taïta, à mi-chemin à peu près de la côte et du Kilima-Ndjaro, mais dans la région soumise à l'influence anglaise. La population y est nombreuse, les eaux abondantes et le site charmant. Il a placé le P. Flick à la tête de cette nouvelle fondation. (Lett. du 31 oct. 1892.)

**Colonies.** — Mgr Soulé, ancien évêque de Saint-Denis (Réunion), vient d'être nommé administrateur du diocèse de la Guadeloupe, en remplacement de Mgr Laurencin, admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite pour ancienneté de services. (Décret du 21 nov. 1892.) — Au dernier moment, nous apprenons que Mgr Laurencin vient de tomber très gravement malade.

Par un décret du 27 novembre, Mgr Fuzet est transféré du siège de Saint-Denis à celui de Beauvais. Il est remplacé à la Réunion par M. l'abbé Fabre, curé de Charenton.

---

## AVIS

**Comptes-rendus.** — Prière aux directeurs des maisons de formation (scolasticats et noviciats de Frères) d'envoyer, sans retard, leurs comptes rendus du commencement de l'année religieuse.

**Bulletins.** — Les supérieurs des diverses maisons du Zanguebar, de Maurice, de Bourbon, de Mayotte et de Nossi-Bé, qui n'ont pas encore envoyé leurs Bulletins, sont priés de les faire parvenir au plus tôt.

**Cantiques.** — On a déjà parlé au Bulletin de Cellule du *Recueil de chants religieux* publié par le F. Sébastien. (T. II, p. 168.) Nous recommandons spécialement cet ouvrage à nos confrères. Il renferme 280 cantiques notés en musique et 50 motets pour les saluts du Saint-Sacrement, tous très bien choisis. — S'adresser à Cellule. Prix : 3 francs relié, avec remise 2 fr. 70.

Maison-Mère, 29 novembre 1892.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Nouveaux dons de la Propagande à nos Missions. Avis au sujet de l'emploi de ces fonds. — **Bulletins des communautés.** *Mission du Cunène (suite).* Station du Jaou. — *Vicariat apostolique du Zanguebar.* Zanzibar. — Mombassa. **Nécrologie.** *Décès :* P. Le Louet. Mgr Laurencin. L'abbé Lambert. — *Notices :* P. Umbdenstock. — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### NOUVEAUX DONS REÇUS DE ROME POUR NOS MISSIONS

#### AVIS AU SUJET DE L'EMPLOI DE CES SOMMES

Ainsi qu'on l'a déjà annoncé (1), sur les demandes de Mgr Barthelet et du R. P. Campana, l'Éminentissime Préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande a bien voulu leur accorder à chacun une somme de 30,000 francs, pour l'œuvre de la libération des esclaves. Voici la lettre adressée à ce sujet, par Son Éminence au P. Eschbach, qui leur avait présenté ces deux demandes.

Rome, le 23 octobre 1892.

Très Révérend Père Procureur,

J'ai pris connaissance avec un vif intérêt des rapports de Mgr Barthelet, vicaire apostolique de la Sénégambie, et du R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo, que vous m'avez transmis dernièrement et qui m'informent de l'état de l'esclavage dans ces lointaines

(1) *Bulletin* d'octobre, n° 70, p. 638.

contrées, ainsi que des efforts des missionnaires pour le combattre et des résultats obtenus par eux.

Désirant seconder ces efforts autant que je le puis, et sachant que les ressources matérielles peuvent, avec la bénédiction de Dieu, y contribuer efficacement, je mets à la disposition des deux chefs de Missions susmentionnés une somme de 30,080 livres pour chacun. Les deux lettres que je leur adresse par votre entremise et que j'unis à la présente, déterminent l'emploi qui doit être fait de ces sommes, conformément aux intentions de Sa Sainteté et du désir de la Sacrée Congrégation. Veuillez bien passer chez moi, mon Révérend Père, pour toucher les 60,000 livres en question et en soigner ensuite l'envoi aux destinataires, tandis que je vous renouvelle l'expression de tous mes meilleurs sentiments.

Votre dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *préfet*.

De son côté, Mgr Augouard, à la première nouvelle du subside alloué pour l'Oubanghi, s'était empressé d'en remercier le Cardinal Préfet de la Propagande, en exposant de nouveau le malheureux état des esclaves de sa lointaine Mission. Son Eminence, touchée de ces récits, lui a répondu par la lettre suivante, lui annonçant une seconde allocation de 40,000 francs.

Rome, le 21 novembre 1892.

Monseigneur,

Je réponds bien tard à votre lettre du 6 juillet, mais vous m'excuserez facilement en apprenant les résultats qu'elle a obtenus. En effet, le tableau que vous retracez de vos établissements sur le Haut-Oubanghi, des horreurs que commettent les indigènes de ces contrées adonnées au cannibalisme de la pire espèce et au trafic des esclaves, et la peine que vous exprimez de voir réduite de moitié par les frais d'échange et de transport les 40,000 francs que la Sacrée Congrégation vous avait alloués pour vous aider à combattre ces effroyables méfaits; toutes ces raisons m'ont déterminé *Vi duplicare annonam*. Par conséquent, je mets à votre disposition, pour le but sus-indiqué, la somme de 40,000 livres italiennes que je dépose entre les mains du R. P. Procureur de votre Congrégation.

Comme pour racheter les malheureux enfants destinés à la boucherie, il faut se rendre là où l'on peut les trouver, et que pour y aller, une embarcation est absolument nécessaire, j'estime que vous appliquerez avec rigueur à l'œuvre antiesclavagiste la somme que



vous prendrez sur cet argent pour maintenir en état votre *Léon XIII*, qui vous transporte dans ces pays sauvages.

Je prie Votre Grandeur, cette fois aussi, de m'informer en son temps de l'emploi qu'Elle fera de ces fonds et du résultat qu'Elle aura obtenu avec l'aide de Dieu.

Je vous renouvelle, Monseigneur, l'expression de mon sincère dévouement.

Card. LEDOCHOWSKI, *préfet*.

A l'occasion des subsides accordés à la Sénégambie et au Bas-Congo, l'Éminentissime Préfet de la Propagande a donné, au sujet de l'emploi des fonds alloués pour l'œuvre antiesclavagiste, des avis importants, que nous nous faisons un devoir de transmettre à nos confrères des Missions. C'est le P. Eschbach qui les a reçus de la bouche même de Son Éminence. Voici ce qu'il écrit à ce sujet au T. R. Père Général :

Rome, le 29 octobre 1892.

Mon Très Révérend Père,

Je vous envoie ci-inclus deux chèques représentant les 60,000 lires italiennes reçues de la Propagande. Et en me les remettant hier, le Cardinal a tenu à me dire ce qui suit, avec mission de vous le transmettre et par vous aux destinataires.

« Ces allocations que fait la Propagande aux Missions doivent être employées dans le sens spécial indiqué par elle, c'est-à-dire, dans le cas présent, à la fondation d'une œuvre antiesclavagiste à *Kayes* et à *Malange*. Mais cela ne veut pas dire que ces sommes ne doivent être employées *qu'au seul rachat d'esclaves*.

« Les missionnaires peuvent prendre sur ces allocations les sommes nécessaires pour leurs voyages et leur propre entretien, pour la construction des maisons destinées aux enfants rachetés, pour l'entretien de ces derniers, etc.

« Il est probable, ajouta le bon Cardinal, que les 30,000 lires ne sont pas suffisantes pour les fondations susdites. *J'en ajouterai d'autres, sur la demande des chefs de ces Missions.* »

Donc, à l'œuvre!!!... Et puis des rapports détaillés?...

A. ESCHBACH.

# BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## MISSION DU CUNÈNE

(Suite.)

### COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES AU JAOU

JUILLET 1890. — OCTOBRE 1892.

1. Voyage d'exploration. Accueil pressé des Noirs. — 2. Débuts de l'OEuvre. Case provisoire. Renfort de personnel. Maison en briques. — 3. But et vocabulaire de l'OEuvre. Visite du gouverneur. Installation. Visites des Pères de Huilla. — 4. Epreuves. Difficulté des communications. Epidémie de variole. Le F. Luiz blessé par son fusil. — 5. Invasion des Hottentots. Famine, sécheresse, sauterelles. — 6. Bénédiction de la maison. Six mariages chrétiens. — 7. Ministère. Baptêmes d'adultes. — 8. Site avantageux. Ecoles. Hôpital. Retour en France du P. Wieder. — 9. Attaque d'une bande de Noirs. Paix rétablie.

1. — Depuis le départ forcé de nos missionnaires de Humbé, le R. P. Antunès n'attendait que le moment favorable de fonder une nouvelle station. Deux fois il avait, à cet effet, cherché un endroit propice. Enfin, le 11 mai 1889, accompagné des PP. Rolle et Wieder, il alla prendre possession de l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui notre maison du Jaou. Déjà, ils l'apercevaient de loin, lorsque leur char se trouve arrêté devant une forêt impénétrable. Impossible d'aller plus avant. Les Noirs avertis accourent en foule. Au bout d'une demi-heure, plus de cinquante personnes environnent de toutes parts les nouveaux arrivants. Jeunes et vieux, armés de haches et de coutelas, tous se mettent à leur frayer un chemin à travers la forêt : les arbres tombent comme par enchantement ; les grosses pierres qui peuvent aussi gêner la marche de la petite caravane sont arrachées avec effort et roulées loin du sentier. Quatre ou cinq heures après, le char précédé du chef du pays et escorté d'hommes, de femmes et d'enfants, arrive en triomphe au pied d'un vieux figuier, autrefois le rendez-vous des Boërs, qui venaient à cette place se partager les bœufs volés aux pauvres indigènes. C'est là que les missionnaires dressèrent leur tente.

R. P. Le Supérieur, accompagné de ses deux confrères, visita le pays pour chercher un emplacement, et poussa une visite au

chef. Celui-ci avait sa sœur malade : elle consentit à se laisser baptiser par le Père et mourut le lendemain.

Faute de temps, et à cause aussi de quelques circonstances imprévues, le R. P. Antunès dut rentrer avec sa caravane à Huilla (19 mai), tout en promettant aux Noirs de revenir bientôt pour leur amener définitivement des missionnaires.

2. — Tout étant préparé pour la nouvelle fondation, le P. Wieder, le F. Joseph et quelques enfants se remirent en route, et ils redressèrent leur tente sous le vieux figuier sauvage (17 juin 1889). Le lendemain même, le Père eut le bonheur d'instruire et de baptiser une pauvre femme qui semblait ne plus vivre que pour recevoir la grâce du baptême.

Grâce aux bonnes dispositions des Noirs, les missionnaires peuvent bien vite élever une petite maison provisoire. Le bois s'amoncele autour de leur char, et pendant que les hommes ajustent les diverses pièces de la charpente, les femmes ramassent de la paille pour en confectionner la toiture.

Le bon F. José, qui avait accompagné le P. Wieder pour creuser une conduite d'eau, s'en retourna à Huilla, après avoir achevé son travail, ce qui permit au R. P. Antunès de nous envoyer d'abord le F. Duarte et ensuite le F. Luiz. Un Père, deux Frères et quelques enfants, voilà le personnel de la nouvelle station. Leur premier soin fut de construire une maison en briques séchées au soleil.

3. — Notre œuvre sert à compléter celle de Huilla. C'est, en effet, au Jaou, au milieu des Noirs, que s'établiront désormais les jeunes gens de la Mission, pour y former peu à peu un village chrétien, sous le vocable de *Notre-Dame des Victoires, refuge des pécheurs*.

La nouvelle station, commencée sous de si heureux auspices, ne pouvait manquer de se développer promptement. Mais que de travail et de peines pour si peu de monde ! Le P. Antunès le comprit et il envoya le P. Rolle à notre secours comme supérieur.

A peine installé, on lui annonce la venue du nouveau gouverneur du district, arrivé depuis peu à Mossamédès. Satisfait de sa visite à Huilla, il avait accepté avec plaisir du P. Antunès l'invitation de visiter aussi le Jaou. Grâce à nos efforts, nous arrivâmes à lui préparer une chambre assez convenable dans la nouvelle maison, encore dépourvue de portes et de fenêtres.

Malgré tout, il fut heureux et content, et demanda même la photographie du nouveau bâtiment pour le faire voir à nos bons amis. Quelques jours après, on lisait dans *le Journal de Mossamédès* :

Cette nouvelle mission du Jaou s'est tellement développée en peu de mois que le visiteur en est surpris. Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'influence et le prestige dont jouissent les missionnaires au milieu d'un peuple si féroce.

Le lendemain même du départ du gouverneur, nous nous installions dans les nouveaux bâtiments, mesurant 21 mètres de long sur 10 de large, ayant un étage, et aux deux côtés, dans le sens de la longueur, deux petits hangars qui nous permettent de prendre nos récréations à l'air, même pendant la saison des pluies.

Outre la visite du gouverneur, nous avons reçu de temps à autre celle du R. P. Antunès, ainsi que de nos confrères de Huilla, qui, tour à tour, viennent nous apporter leurs encouragements, toujours bien nécessaires au début d'une œuvre.

4. — En effet, les épreuves ne nous ont point manqué. Trois mois à peine s'étaient passés depuis l'arrivée du P. Rolle, qu'il partait pour l'Europe. Son départ réduisit de nouveau la communauté à un seul Père et deux Frères. Or, bien que la distance de Huilla au Jaou ne soit que de 5 à 6 lieues, les communications ne sont pas toujours bien faciles; car, entre les deux établissements, il existe une rivière assez dangereuse à passer, surtout pendant la saison des pluies. A cette époque, le Père resté seul au Jaou ne peut avoir aucune communication avec ses confrères de Huilla. Espérons que ce pénible état de choses ne durera pas longtemps.

La variole fit irruption dans notre nouvelle maison encore mal fermée. Tous les petits Noirs l'eurent tour à tour; mais, grâce à Dieu, aucun ne succomba.

Une autre épreuve, qui aurait pu avoir des suites graves, fut l'accident arrivé au F. Luiz. Voulant un jour tirer un oiseau, le fusil lui éclate entre les mains et il tombe sans connaissance. Il en fut quitte cependant pour quelques brûlures assez profondes occasionnées par la poudre. Et, grâce aux soins du médecin appelé en toute hâte, il fut bientôt à même de reprendre ses fonctions.

5. — Le 2 novembre de l'année 1890 eut lieu une invasion qui, Dieu merci, n'a pas eu de suites trop fâcheuses. Les Hottentots, attirés par le grand nombre de femmes, d'enfants et de bœufs qui étaient dans nos environs, se réunirent au nombre de 300, armés de fusils fournis par les Allemands et les Anglais, et vinrent faire main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent dans le pays. Les Noirs, effrayés par le grand nombre de morts et de blessés, se réfugièrent en foule à la Mission, avec femmes et enfants, traînant après eux non seulement leurs troupeaux, mais encore tout ce qu'ils possédaient, ce qui, à vrai dire, se réduisait à bien peu de chose. Impossible de décrire cette scène : les pleurs des femmes, le beuglement des bêtes, les cris des enfants, les coups de fusil des Hottentots, tout cela formait un vacarme épouvantable.

Le P. Wieder dut faire face à tout comme il put. Quinze fusils, avec au moins huit cartouches, furent distribués aux plus habiles tireurs ayant chacun son poste. Pour diriger les opérations, le Père se tenait à l'endroit le plus élevé de la maison, lorsqu'une balle vint effleurer son chapeau. « Descends, Père, descends, tu vas te faire tuer et qui nous défendra, s'écrient les Noirs! » Il envoya courrier sur courrier à Huilla pour demander du secours. Les PP. Bonnefoux et Colomb accoururent près de nous, mais ils furent obligés de retourner à leur poste, également menacé, et peu s'en fallut même qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis. Déjà les Noirs cachés dans la Mission dépassaient le nombre de 1000, sans compter leurs 800 bêtes, lorsque arriva le roi et toute sa suite. Furieux d'avoir déjà perdu un troupeau de ses bœufs, il excita ses gens, et, conduits par notre pasteur, ils allèrent attaquer une bande de Hottentots préparant leur dîner. Au dire des Noirs, deux ou trois de ceux-ci tombèrent et d'autres furent blessés. Toujours est-il qu'ils s'éloignèrent. D'ailleurs, le gouverneur ayant été averti, nous envoya six soldats bien armés, qui restèrent chez nous jusqu'à la disparition du danger. Mais nous sommes toujours exposés à recevoir de nouveau la visite peu agréable de ces sauvages Hottentots.

Après cette épreuve est venue celle de la famine. C'est le manque de pluie, suivi de l'arrivée des sauterelles qui a réduit ce pays à un état pitoyable. Quand une livre de pain se vend 2 francs et un sac de pommes de terre de 80 à 90 francs, il y a

vraiment de quoi se lamenter. Aussi tout le monde a-t-il cruellement souffert de cette disette.

6. — Malgré ces épreuves, notre œuvre ne cesse de prospérer. Notre principal bâtiment étant achevé, le R. P. Antunès, accompagné de deux Pères, de quelques Frères et de bon nombre de séminaristes, vint, le 1<sup>er</sup> jour de l'an 1892, chanter la grand-messe aux sons de l'harmonium habilement touché par le P. Bonnefoux. Après l'Évangile, il profita de la présence des indigènes accourus à notre invitation, pour leur expliquer clairement le but de l'œuvre et la signification de la grande croix (haute de 6 mètres et ornée d'un grand Christ venu d'Europe) que nous avons placée devant la maison. Les Noirs furent très contents de cette instruction, qui fit le thème favori de leurs conversations pendant plusieurs jours. Après le chant de la messe eut lieu la bénédiction de la croix, ensuite celle de la maison.

Le 26 juillet 1891 eut lieu également une cérémonie bien consolante : six ménages chrétiens reçurent le sacrement de mariage. C'est sur eux qu'est fondé en grande partie l'avenir de notre œuvre. Grâce à leur salutaire influence, un grand changement s'est déjà opéré dans le voisinage.

7. — Jusqu'ici, les travaux d'installation et l'étude de la langue ont pris à peu près tout le temps dont les Pères pouvaient disposer. Ils ont pu cependant procurer le salut de quelques âmes. Un jour, deux Noirs chargés de présents du pays passaient devant la Mission, se rendant auprès du féticheur pour le consulter sur la maladie de leur sœur. Le P. Wieder engage conversation avec eux et arrive à se faire conduire auprès de la malade, qu'il peut instruire et baptiser. Deux jours après, elle rendait son âme à Dieu, pendant que ses amis consultaient les entrailles d'une poule pour savoir qui lui avait donné la mort.

8. — La station est placée au centre d'une population immense; elle a de l'eau en abondance, ce qui fait que le jardin produit tous les légumes d'Europe, ainsi que la plupart de ceux d'Afrique. Les Noirs sont maintenant familiarisés avec nous. Tous les jours il en vient un grand nombre. Des enfants de six à sept ans arrivent seuls et de loin pour demander un peu de sel. Les malades se présentent par quinzaines et s'en retournent contents. Le seul qui ne soit pas satisfait, c'est le grand sorcier qui

commence à perdre ses pratiques. Ceux qui entreprennent de grands voyages viennent nous confier leurs petites richesses, assurés qu'ils sont de les retrouver intactes à leur retour.

Tout est donc en bonne voie. Nos écoles marchent bien. Celle des garçons compte 20 enfants et celle des Sœurs 30 filles.

Il est rare que les malades refusent le saint baptême. Dans ses tournées, le P. Wieder a même eu le bonheur de baptiser le grand féticheur du roi, ainsi que les deux successeurs du chef du village Tymafo.

Grâce à notre hôpital, les Sœurs font également beaucoup de bien : par leurs soins matériels, elles préparent le cœur des pauvres Noirs à recevoir la grâce du baptême. En un mot, la moisson est prête; elle est belle, mais les moissonneurs font défaut. *Rogamus ergo Dominum messis...*

Le P. Wieder, fatigué par des travaux de tout genre et souffrant beaucoup de l'estomac, a dû rentrer en France au commencement de cette année, pour s'y remettre. Il laissa pour le remplacer le P. Kieffer, aidé du P. Ulric récemment arrivé (1).

9. — Le 31 juillet dernier a eu lieu un conflit avec les indigènes, dans lequel tout le personnel de la station, Pères, Frères, Sœurs et enfants, aurait pu être massacré. Par une protection toute spéciale de Notre-Dame des Victoires, à qui la communauté est dédiée, un des enfants seulement a été légèrement blessé.

Voici comment le F. Maxime rapporte le fait, dans une lettre écrite à l'une de ses sœurs, religieuse de Saint-Joseph de Cluny :

Huit jours après être de retour d'un voyage que je venais de faire à Mossamédès, mon compagnon de route et moi nous avons demandé à aller visiter la Mission du Jaou. Partis de Huilla le samedi matin 30 juillet, à sept heures, nous sommes arrivés vers midi. Le soir nous avons été voir un nouveau chemin qu'on est en train de faire et qui doit aboutir à Mossamédès. Le lendemain, nous sommes allés avec le P. Kieffer chez le *sova* ou le roi du pays, pour lui faire visite. Il fut très surpris de nous voir, car il n'aimait pas beaucoup les blancs. Cependant, à son tour, il nous accompagna jusqu'à la Mission, avec à peu près 40 hommes et quelques femmes. Le P. Supé-

(1) Avant de repartir pour l'Afrique, le P. Wieder a fait sur la mission du Jaou, à la Société de géographie de Lisbonne, une conférence qui a été fort applaudie. (*Correio de Portugal*, 20 oct. 1892.)

rieur lui fit des remontrances sur la manière dont il se comportait avec les Pères, ajoutant que s'il ne voulait pas être leur ami il ne resterait pas comme roi.

Vers midi, pendant que nous étions à dîner, voilà qu'un autre chef arrive; celui-ci était notre ami, et il venait pour fêter une de ses filles, réjouissance à laquelle on se livre chez eux quand elles arrivent à un certain âge. Mais le sova était ennemi de ce dernier, et déjà même plusieurs fois il avait voulu le tuer. Nous avions presque fini de dîner, quand tout à coup ces deux chefs se précipitent l'un sur l'autre.

Le P. Supérieur arrive à temps pour lever le fusil de l'un d'entre eux, qui était sur le point de lâcher le coup. On entre en pourparlers; mais le sova se fâche tellement qu'il part en courant avec ses Noirs, disant qu'il viendrait faire la guerre la nuit à l'autre chef. Le P. Supérieur court après lui pour tâcher de le calmer, mais il ne voulut rien entendre; il était même si furieux, qu'il donna l'ordre de faire feu sur le Père et le Frère qui l'accompagnait.

Moi, j'étais resté à la porte de la maison, ne me doutant pas de ce qui allait arriver. Voyant viser le Père, je cours à l'intérieur chercher un fusil avec des cartouches, et me précipite du côté de mes confrères pour les défendre. Au moment où j'arrive, j'empoigne le sova et je le tiens bon. Lui tire son coutelas et veut m'en percer, mais il ne pouvait pas, car je le tenais bien. Jusqu'à ce moment, on n'avait pas encore tiré de coups de fusil, mais tout était prêt. Un Noir attrape le P. Supérieur, le jette par terre et se prépare à le tuer avec sa sagaie. A ce moment, une lance tombe à mes pieds, en même temps qu'un coup de fusil est dirigé sur moi : mon ange gardien l'a fait dévier. La poudre avait parlé. Je lâche le sova, je recule quelques pas et le feu commence, un feu terrible, au milieu duquel nous n'avons échappé que par miracle. Tout cela s'est passé dans un instant.

Le Noir qui tenait le P. Kieffer par terre a eu peur, l'a lâché, et c'est ainsi qu'il a échappé. Mais si de notre côté le feu avait tardé quelques secondes, il aurait été tué. Tout d'abord, nous n'étions que deux à faire le coup de feu : le F. Luiz et moi. Les six enfants mariés accoururent et nous fîmes battre en retraite les révoltés, qui ont perdu cinq hommes et en ont eu quatre autres grièvement blessés. Un seul des nôtres a été touché, et, grâce à Dieu, légèrement.

Il y a déjà quinze jours que ces choses-là se sont passées, et le pays n'est pas encore tranquille. Je ne sais ce qui arrivera. Enfin, je vous prie d'unir vos prières aux nôtres, en actions de grâces de ce que nous ne soyons pas tous restés sur le champ de bataille. (Lettre du F. Maxime, du 14 août 1892.)



Ce conflit, comme on aurait pu le craindre, n'a pas porté préjudice à l'œuvre du Jaou, ainsi qu'on peut le voir par l'extrait suivant d'une lettre plus récente du P. Muraton.

Le roi mort, ses partisans s'empressèrent de retirer de la hutte royale les fétiches de la tribu et une foule d'autres objets appartenant de droit à son successeur. Ils les apportèrent à un des frères du défunt qui, par ce fait, lui succéda au trône.

La plupart des Vandjaous sont d'ailleurs très bien disposés pour la Mission. La mort de leur sova les a délivrés de l'homme qu'ils haïssaient le plus, qui les volait et les tuait selon son bon plaisir. Aussi, à part ceux qui vivaient de ses brigandages, tout le monde est-il content. (Lettre du 31 avril 1892.)

---

## ZANGUEBAR

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A ZANZIBAR

AOÛT 1890. — NOVEMBRE 1892.

1. Le sultanat de Zanzibar. Zanguebar allemand. Droits de Douane. — 2. Zanguebar anglais. Conventions successives. — 3. Situation du vicariat au point de vue politique. Conflits d'intérêts à Zanzibar. Accident arrivé au sultan. — 4. Relations de la Mission avec les diverses autorités. Difficultés avec le général Matthewus et le consul portugais. — 5. Rapports avec les autres Missions. La Mission anglicane. — 6. La Mission catholique et l'esclavage. Dons d'esclaves libérés. — 7. OEuvres. Paroisse. Ecoles. Nouvel hôpital. Son inauguration. OEuvre de M<sup>me</sup> Chevalier. — 8. Travaux de linguistique. — 9. Empoisonnement. Maladies. Décès. — 10. Tournées de Mgr de Courmont. Résultats. — 11. Visites.

1. — Lors de notre dernier *Bulletin* (juillet 1890), le sultan de Zanzibar, Seyid Ali, administrait encore lui-même les îles de Zanzibar et de Pemba ; mais ses possessions à la côte avaient déjà été cédées pour cinquante ans à deux compagnies, l'une anglaise et l'autre allemande, ayant chacune droit de souveraineté. Depuis, les choses ont encore changé, et de nouvelles modifications sont à faire sur les cartes géographiques.

Le gouvernement impérial allemand a pris la place de la compagnie allemande de l'Afrique Orientale (*Deutsch ostafrikanische Gesellschaft* (1), et, comme l'empereur d'Allemagne ne

(1) Par abréviation, on désigne la Compagnie allemande par les initiales D. O. A. G., ou Doag ; et la Compagnie anglaise, *Impérial British East Africa Company*, par I. B. E. A. C.

pouvait être le vassal du sultan de Zanzibar, celui-ci se vit obligé de céder, pour la somme de 5,000,000 de marcs, la partie administrée par ladite compagnie (1<sup>er</sup> janvier 1891). Depuis Vanga donc jusqu'au Mozambique, et depuis la côte aux lacs Tanganyika et Nyanza, le pays appartient maintenant à l'Allemagne, ce qui fait que nos anciennes stations se trouvent toutes en pleine colonie allemande.

Par suite de cette cession de territoire, les traités conclus entre les puissances et le sultan sont périmés, dans cette partie de l'Afrique, et nous rentrons dans le droit commun. Nous l'avons immédiatement senti par l'imposition des droits de douane qu'il a fallu subir. Heureusement, Mgr Hespers, chanoine de Cologne et membre du Conseil colonial à Berlin, nous a obtenu en partie l'exemption de ces droits, jusqu'à concurrence de 1,200 marcs, concession que nous espérons pouvoir faire élargir (1).

Mgr de Courmont vient de recevoir du sultan pour Mgr Hespers la décoration de l'étoile brillante, et celle de commandeur pour M. Oster, un bienfaiteur de la Mission.

2. — La Compagnie anglaise *Imperial British East Africa Company* s'était fait donner, pour cinquante ans, des privilèges tout à fait semblables à ceux de la Compagnie allemande, par un contrat passé le 24 mai 1887 entre le sultan et le directeur de cette société, Georges Sutterland Mackenzie. Le 9 octobre 1888,

(1) Voici la lettre par laquelle ce prélat voulut bien annoncer cette nouvelle au T. R. Père :

« Vous avez sans doute déjà appris, par les journaux, que le Conseil colonial de Berlin a voté un nouveau règlement de douanes pour l'*Est africain* et que le gouverneur le publiera sous peu. Grâce à la bienveillance du gouvernement, j'ai obtenu une série d'adoucissements pour les missions. La chose a offert quelques difficultés, car les autres puissances coloniales comme l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal, la Hollande n'accordent presque pas de ces réductions aux missions. Cependant, vu l'action heureuse surtout de vos missionnaires, le gouvernement accepta aussitôt les propositions que le Conseil colonial leur fit pour les Missions...

« Comme je suis en qualité de membre du Conseil colonial en rapport avec les plus hautes autorités, je m'offre volontiers pour adresser de semblables réclamations à l'administration des Affaires étrangères et j'y défendrai énergiquement les intérêts des Missions. Je me suis assuré, lors de ma dernière présence à Berlin, qu'on tiendra compte, autant que possible, de ces réclamations. »

(Lettre du 15 novembre 1891.)

de nouvelles modifications ont été faites à cette convention, toujours cependant avec cette clause expresse que : « les droits accordés par le sultan aux sujets des puissances européennes et américaines ayant des traités avec le sultan soient respectés. » (Art. 1<sup>er</sup>.)

Le 24 mars 1890, nouvelle convention et nouvelles concessions du sultan (pauvre sultan!). Cette fois, il dut affermer à la Compagnie anglaise ses possessions de la côte, les cinq villes du nord comprises. « Mais, pour le coup, dit le sultan, ce sera la dernière concession que je ferai, et qu'on n'y revienne pas tant que je vivrai ». L'*Imperial British East Africa Company* s'est donc engagée à ne plus demander d'autre concession durant la vie du sultan, excepté sur l'offre qu'il en ferait lui-même ou avec l'approbation du gouvernement anglais. En attendant, elle paie au sultan la rente annuelle de 11,350 livres sterling, soit 283,750 francs, représentant sa part de revenus des douanes le long de cette côte.

Un nouvel arrangement est survenu également entre l'Angleterre et l'Italie, dans le nord de notre Mission. Kisimayou appartiendra entièrement à l'Angleterre, et la sphère d'influence de celle-ci s'étendra d'une manière continue depuis la rivière Umbé jusqu'à la rive droite du Juba (en tout 400 milles de côtes), Wito ayant déjà été cédé aux Anglais par les Allemands.

3. — De tout cela résulte pour la Mission la situation que voici :

1<sup>o</sup> Dans la *partie allemande*, elle est soumise au droit commun, et *pratiquement* les traités des puissances avec le sultan n'y sont plus appliqués. Cependant, entre la France et l'Allemagne, il doit exister une convention, signée en novembre 1890, accordant protection réciproque aux missionnaires des deux pays, dans leurs colonies respectives.

2<sup>o</sup> Dans la *partie anglaise et italienne*, nous vivons encore sous le régime des traités, ces deux nations étant toujours censées gouverner au nom du sultan, et liées par conséquent par les traités faits avec le sultan.

Les traités une fois abolis (ce qui arrivera peut-être prochainement), nous aurons pour protection une convention anglo-française, datée du 3 août 1890, où il est dit pour Zanzibar et Pemba : « Les missionnaires des deux pays jouiront d'une com-

plète protection. La tolérance religieuse, la liberté pour tous les cultes sont garanties. »

De plus, pour la partie allemande, anglaise et italienne, nous avons toujours l'Acte de Berlin, de 1885, et l'Acte général du Congrès de Bruxelles, où l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la France et Zanzibar se sont perpétuellement obligées à protéger réciproquement leurs missionnaires.

Pour l'île de Zanzibar et Pemba, le protectorat anglais a été proclamé. Les Anglais gouvernent sous le couvert du sultan, en payant à Sa Hautesse une rente annuelle de 300,000 roupies (1); mais les traités avec la juridiction consulaire continuent à exister. Les Anglais voudraient en finir le plus tôt possible avec cet ancien état de choses. Tous les gouvernements céderaient : il n'y a que la France qui s'y oppose, et elle ne cédera qu'en obtenant des compensations.

C'est cela même qui fait aux Anglais une situation très délicate à Zanzibar, avec leur protectorat. Ce protectorat n'était que nominatif jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1892. Cependant, dès le 6 août 1891, Sir Gérald Portal a remplacé Sir Euan Smith, comme consul général à Zanzibar. Dès son arrivée, le nouvel agent britannique prit les mesures nécessaires pour donner à Zanzibar un nouvel essor. Le général Matthews fut nommé premier ministre de Sa Hautesse; un Anglais fut mis à la tête de l'administration douanière, un nouveau général anglais à la tête des troupes du sultan; et, le 1<sup>er</sup> février 1892, au milieu de tous les Européens et négociants indiens réunis au bruit du canon, la musique du sultan y mêlant ses plus joyeuses fanfares, toute la population indienne (payée pour cela) se livrant à l'enthousiasme le plus délirant, Sir Gérald Portal, agent diplomatique et consul général de l'Angleterre, proclama Zanzibar port libre. Ce fut une faute.

Ce même jour, parut le premier numéro de *The Gazette*, le premier journal de Zanzibar.

Le premier jour de ce mois, dit-elle, met Zanzibar au rang des ports importants du monde, pour ceux qui croient que les impositions sont des obstacles au développement du commerce...

Oui, mais *prius est vivere*, et Sir Gérald parut l'avoir oublié,

(1) La valeur de la roupie oscille entre 1 fr. 50 et 2 francs.

ou plutôt il avait sacrifié sa poule aux œufs d'or, sans s'être auparavant assuré s'il aurait de quoi la remplacer.

Dès le lendemain, il commença à établir une taxe *statistique* sur les importations et exportations ; mais les consuls des autres puissances s'y opposèrent tous, ne reconnaissant pas à l'agent britannique le droit d'imposer quoi que ce soit avant l'abolition des traités ; et, depuis, c'est une lutte continuelle entre le consulat d'Angleterre et les autres consulats : le premier essayant, par des impositions nouvelles, de se créer des ressources dont il s'est privé en déclarant Zanzibar port libre, les autres, forts de leurs traités non encore abolis, refusant de s'y soumettre. C'est ainsi que nous avons eu successivement des conflits au sujet des droits sur la *liste statistique* des importations et exportations, les patentes sur les boissons, le *warrant*, les timbres, etc.

Une chambre de commerce, établie dans le but d'appuyer le gouvernement dans ses projets de réforme, semble, au contraire, vouloir s'opposer à toutes ces innovations onéreuses. Et, en attendant, le gouvernement du protectorat, ainsi que le sultan, manquent d'argent, et, sans argent, comment faire (1) ?

4. — Au milieu de tous ces conflits d'intérêts rivaux, nos relations avec les autorités locales sont toujours restées des meilleures. Le sultan ne manque jamais l'occasion de nous donner une marque spéciale d'attention. C'est peu, mais que pourra-t-il dorénavant ?

(1) Les Anglais ne manquent jamais l'occasion d'amuser le sultan quand ils le peuvent. Alors, pour lui faire oublier les signatures données, ils lui rendent les honneurs souverains comme ils le feraient à la reine Victoria elle-même.

Ainsi, le 8 juillet 1891, ils ont inauguré ce qu'ils appellent le *Cooper-Institute*. C'est une maison établie à Nazi-Modya, en dehors de la ville. Elle a été bâtie avec les 50,000 francs d'indemnité imposés au sultan Seyid Bargash, quand des trafiquants d'esclaves, surpris en flagrant délit, ont, dans leur résistance, assassiné le lieutenant Cooper, de la marine anglaise. Elle doit servir de lieu de réjouissance aux marins anglais, pendant leur séjour à Zanzibar. A la fin de la fête, comme le sultan rentrait en ville, dans sa voiture attelée de quatre chevaux, ceux-ci, effrayés par la musique et le canon, s'emportèrent. Sa Hautesse se croyant en danger voulut sauter de voiture, se foula la jambe et se démit une épaule. Disons en passant qu'à cette occasion il refusa le traitement des médecins anglais et indiens, dont son frère, Seyid Khalifa, s'était mal trouvé.

Il guérit cependant, et le premier jour où il put de nouveau sortir, ce fut une vraie fête nationale. On tira du canon, on joua de la musique et l'on peut dire que, littéralement, toute la ville et toute l'île de Zanzibar se massèrent successivement par groupes sur la place du palais pour le féliciter.

Les consuls français et anglais, ainsi que tous les autres, nous sont toujours dévoués. Voici en quels termes le nouveau gouverneur allemand, M. de Soden, répondait à la lettre de bienvenue de Monseigneur :

Monseigneur, veuillez agréer mes plus sincères remerciements pour l'aimable lettre dans laquelle vous avez bien voulu me souhaiter la bienvenue sur cette terre d'Afrique. Je n'ai guère besoin de vous assurer, Monseigneur, que je prendrai toujours à cœur les intérêts des missionnaires et des Missions catholiques de notre protectorat, et que je serai heureux de pouvoir contribuer, pour ma part, à leur bien-être et à leur développement.

Soyez persuadé, Monseigneur, qu'il me sera toujours un des plus agréables devoirs de continuer les relations courtoises et amicales qui ont existé depuis si longtemps entre les missions catholiques et les représentants de notre gouvernement.

Veuillez, etc. (Lettre du 17 avril 1891.)

Cependant, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur et de la conciliation, le P. Acker dut faire appel au Consul français contre le général Matthews, premier ministre du sultan, à l'occasion d'un chemin de la Mission que le général voulait tout simplement s'adjuger pour agrandir sa cour intérieure.

De son côté, le consul général du Portugal, M. Bras de Souza, voulut se donner le contrôle exclusif et la disposition des fonds de deux sociétés fondées par les Goanais pour secourir la Mission. Son idée serait même d'arriver à établir à Zanzibar une paroisse séparée pour les Goanais, sous la dépendance du Prélat portugais de Mozambique, qui n'aurait pas été fâché de voir étendre ainsi son influence et son autorité. Mgr de Courmont a cru devoir en écrire, le 4 mai dernier (1892), à la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour prévenir des divisions qui auraient pu aboutir à ranimer, à Zanzibar, l'ancien schisme de Goa. S. Em. le Cardinal Ledochowski lui a répondu, le 9 juin, par une lettre qui réproouve énergiquement toute tentative de ce genre, il ajoute qu'il écrit dans le même sens au Prélat du Mozambique. Les difficultés, malheureusement, ne sont cependant pas encore aplanies.

Dans ces occasions, le consul français, M. Ottavi, a prêté à Mgr de Courmont et au P. Acker le concours le plus énergique. Son prédécesseur, M. Lacau, nous avait quittés le 3 décembre 1890,

emportant tous nos regrets ; et, jusqu'au 4 septembre 1892, le consulat fut géré par M. Ottavi. Durant tout ce temps, celui-ci fut pour nous d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

Le nouveau titulaire, M. Lucien Labosse, venant de Djeddah, est arrivé en septembre. Il est également bien disposé à l'égard de la Mission.

5. — Nos rapports avec les Pères d'Alger et les Bénédictins de Bavière sont aussi des plus fraternels, et nous sommes toujours heureux de prêter aux uns et aux autres notre concours pour leurs achats et l'expédition de leurs caravanes.

N'oublions pas non plus de mentionner nos bonnes relations, on pourrait même dire amicales, avec les membres de la Mission anglaise (*University Mission*). Ces rapports de charité et de douceur font tomber bien des préjugés que nos frères séparés apportent avec eux d'Angleterre. Ils se disent catholiques et seraient très heureux en général (le *bishop* en particulier) de fraterniser avec nous ; mais que faire ? Le dogme est là, inébranlable, et la vérité ne change pas. En attendant, ils gagnent tous les jours du côté du catholicisme, et les bons procédés, ainsi que la grâce de Dieu aidant, qui sait s'ils ne reviendront pas à la vraie foi ?

Ils ont en ce moment environ 25 exemplaires de notre catéchisme swahili.

Ces jours derniers, je vois entrer dans ma chambre trois grands garçons de 18 à 20 ans. Je reconnais tout de suite que ce sont des enfants de la mission anglaise. Apercevant un livre qui sortait de la poche de l'un d'eux, je lui dis :

— Quel beau livre as-tu donc là ?

— C'est votre catéchisme, me répondit-il. Oh ! c'est vraiment un bon livre. Tout y est expliqué : les prières, les vérités de la foi, les sacrements, tout, et nous sommes venus vous prier de vouloir bien nous en donner à chacun un semblable.

— Mais celui que vous avez, de qui le tenez-vous ?

— C'est le Révérend chargé de nous instruire qui nous l'a prêté, mais il faudra le lui rendre.

Parmi les nombreuses publications en swahili, faites par cette Mission, il se trouve un catéchisme de l'Église d'Angleterre, qui, tout compris, *Pater* et *Symbole des Apôtres*, donneraient à peine le contenu de deux pages du *Bulletin*.

Chacun a sa doctrine, et dès qu'il s'agit de formuler un enseignement général, on ne s'entend plus... Et ils s'imaginent qu'ils font partie de l'Église catholique et qu'ils en ont l'enseignement!

6. — Ce qui produit surtout une impression en notre faveur sur les Européens, quand il s'agit de comparer les missions catholiques et protestantes, c'est notre conduite à l'égard des esclaves libérés. Chaque fois que les navires anglais font une capture d'esclaves, le premier choix est naturellement toujours laissé à la Mission anglaise. D'après le dire des Anglais eux-mêmes, ce qui semble la diriger dans ce choix, c'est toujours la bonne santé, l'air intelligent, la bonne tournure. De cette façon, il arrive que sur 40 à 50, elle en prend souvent un ou deux à peine. Pour nous, au contraire, nous les acceptons tous indistinctement. Cette manière d'agir est, disent-ils, « plus samaritaine ».

Durant ces deux dernières années, nous avons encore reçu plus de 150 de ces esclaves libérés par les Allemands et les Anglais. Comme on le voit, la contrebande de chair humaine continue malgré les lois et une stricte surveillance, et elle continuera aussi longtemps qu'il y aura ici des musulmans.

Mgr de Courmont écrivait à ce sujet, en effet, il y a peu de temps, au T. R. Père :

Le consul anglais, Sir Gérald Portal, vient de nous envoyer de nouveau 31 esclaves libérés. Il en avait envoyé 8 auparavant. Avec ceux que nous ont récemment donnés les Allemands, nous en avons reçu en moins d'un mois 115. Je me propose d'écrire cela au cardinal Ledochowski. Les 60,000 francs trouvent un emploi qui en justifie l'attribution au Zanguebar. (Lettre du 15 août 1892.)

Un cas même très curieux vient de se présenter et il se juge en ce moment à la cour anglaise. Les croiseurs anglais ayant visité le *S. S. Kilwa*, un des vapeurs du sultan, mais administré par les Anglais, et faisant le service entre Zanzibar, la côte et le Benadir, ils y ont découvert 12 esclaves. Les traitants, voyant que les boutres sont fréquemment visités, ont tout simplement imaginé de faire donner aux esclaves qu'ils veulent exporter, des billets de passage comme à des voyageurs.

7. — Parlons maintenant de nos œuvres. Notre petite paroisse et les écoles sont à peu près ce qu'elles étaient lors de notre



dernier *Bulletin*. En novembre 1890, le P. Kocher prit la direction de l'œuvre des enfants; et, l'année dernière, nous avons eu parmi eux environ une quinzaine de premières communions.

Notre nouvel hôpital est enfin terminé; au mois de novembre nous l'avons ouvert au public. C'est un des plus beaux bâtiments de Zanzibar. Le F. Céré mérite bien une mention spéciale pour la peine qu'il s'y est donnée.

Le 6 août 1892, nous en fîmes la bénédiction solennelle; et, le 8, Mgr de Courmont donna un dîner, pour pendre, comme on dit, la crémaillère. Voici comment il faisait part de cette fête à la Maison-Mère :

Pour faire l'inauguration de l'hôpital, nous avons profité du passage du vice-amiral anglais Sir Nicholson. Nous avons, au déjeuner donné à cette occasion, les consuls et les personnalités marquantes de Zanzibar. Nos enfants ont chanté et fait, par l'heureuse exécution des chœurs, une excellente impression. Des personnes qui s'y entendent trouvent que notre maîtrise est comparable aux bonnes maîtrises de Paris. Et notez que l'orgue est tenu par un des plus anciens et que leur répertoire contient quatre messes en musique, qu'ils en chantent les parties sous les yeux et non par routine... (Lettre de Mgr de Courmont du 15 août 1892.)

Voici une petite statistique qui montre que l'hôpital de Zanzibar est aussi utile à la Mission elle-même qu'au public.

De juillet 1890 à septembre 1892, 40 Pères et Frères y ont passé, comptant ensemble 957 journées de présence; 5 Pères d'Alger ayant 83 journées, et 2 Pères bénédictins, 21; sans parler des enfants de la Mission.

Outre cela, pendant cette même période, l'hôpital a reçu 137 Anglais, 39 Français, 92 Allemands, 46 Portugais et autres.

La petite œuvre de M<sup>me</sup> Chevalier continue tout doucement. Malgré une absence de quatre mois à Bourbon, elle a, pour son compte, depuis le dernier *Bulletin*, 35 baptêmes *in articulo mortis*, avec un nombre considérable de malades et de consultations données chez elle. En novembre, elle a quitté la maison qu'elle habitait, pour prendre possession de l'ancien hôpital de la Mission, où elle est mieux sous tous les rapports.

8. — Les travaux de linguistique dont nous avons déjà parlé au dernier *Bulletin* se poursuivent toujours. Le dictionnaire français-swahili est terminé et mis en vente au prix de 10 rou-

pies ou 20 francs. La partie swahilie-française est sous presse. On en était même à la 90<sup>e</sup> page, quand le P. Sacleux est tombé malade et a dû nous quitter pour aller se remettre en France. Espérons qu'il nous reviendra bientôt. Pendant son séjour à Chevilly, il s'occupera de l'histoire sainte et du paroissien. La grammaire swahilie sera remise, sans doute, après l'impression du dictionnaire.

9. — Quelque temps avant de rentrer en France, ce bon Père a failli être victime d'une fâcheuse imprudence, dont Mgr de Courmont rend ainsi compte au T. R. Père :

Le P. Le Roy avait rapporté de notre voyage au Kilima-Ndjaru une sorte d'igname pousse-en-l'air, que le P. Sacleux avait plantée dans notre jardin. Voyant la liane chargée, nous avons voulu, samedi 17 juillet, goûter de ce légume. Il faut, paraît-il, le cuire une première fois, le laisser un jour jeter son eau, le recuire le troisième jour et alors seulement le manger. Aucune de ces précautions n'avait été prise. Aussi une demi-heure après diner, tous ceux qui avaient mangé de ce plat, de sentir une sueur froide, puis des nausées et finalement de vomir et de vomir. J'étais du nombre et nous étions ainsi une trentaine tant ici que chez les Sœurs. J'ai été un des plus résistants, ce qui ne m'a pas empêché de vomir à sept reprises différentes, de 1 heure à 11 heures de la nuit. Le P. Kocher a été passer la nuit à l'hôpital et, le lendemain, dimanche, il vomissait encore.

Mais le plus maltraité est le P. Sacleux. Chez lui, pas de vomissements. Aussi, gardant tout ce poison dans le corps, il s'est senti à un moment si mal qu'il se croyait perdu. Quand il essayait de se tenir debout et de marcher, il s'affaissait chaque fois, éprouvant des palpitations de cœur violentes et des crampes. Le médecin appelé à minuit, l'a un peu soulagé. Cependant, toute la journée du dimanche et la soirée surtout, ont été fort mauvaises. Nous l'avons fait porter pour la nuit à l'hôpital, où le médecin a réussi à le faire vomir, ce qui l'a soulagé. Maintenant, il est hors de danger. Nous pensions qu'en apprenant ce fait, le P. Le Roy n'aurait eu qu'à crayonner du comique, mais l'incident arrivé au P. Sacleux y a mêlé du tragique, et nous ne rions plus comme au début. (Lettre du 13 juillet 1892.)

En juin 1890, le P. Acker fut repris de dysenterie. Il crut éviter un long voyage en Europe, en se rendant en changement d'air à Bourbon. Nos confrères de cette île et de Maurice le reçurent à bras ouverts, et aucun soin ne lui manqua. Aussi se

remit-il vite, et le 3 novembre, il fut de retour à Zanzibar. Mais à peine rentré, la maladie le reprit et Monseigneur dut le renvoyer en France en décembre.

A cause de l'hiver, Mgr Livinhac lui offrit de passer la mauvaise saison à Alger. Le T. R. Père accéda à ce désir. Les Pères d'Alger furent d'une cordialité et d'une prévenance au-dessus de tout éloge. S. Em. le cardinal Lavigerie voulut même pousser l'amabilité jusqu'à payer au Père le voyage de Biskra et de Carthage.

De longues années d'Afrique ou la maladie ont aussi contraint de rentrer en France, pour y remettre leur santé : les PP. Baur, Machon, Mével, Le Rouzic, Enderlin, Horné.

La mort a cruellement frappé dans nos rangs et nous a enlevé successivement : le P. Charles Gommenginger, le 10 décembre 1890, en vue de Zanzibar, à son retour du Tana ; le P. Helfer, à Mrogoro, le 19 novembre 1890 ; le F. Acheul, à Zanzibar, le 6 janvier 1891 ; le P. Studler, à Tununguo, en janvier 1892 ; le F. Dulbac, à Mondha, en août 1892 ; enfin, le 6 septembre 1892, le F. Basilide, à Zanzibar, où il était venu en changement d'air.

Nous avons la confiance que tous ces chers défunts jouissent du repos éternel qu'ils avaient si justement mérité.

10. — Durant ces deux années, Mgr de Courmont n'a guère discontinué ses voyages d'exploration et ses visites des stations. Ainsi, il a fait, en compagnie du P. Le Roy, le voyage du Kilima-Ndjaru, du 10 juillet au 10 octobre 1890. L'année suivante, au mois de juillet, il essaya de faire une nouvelle tournée, mais la maladie le retint à Mhonda jusqu'en septembre, et il ne put reprendre ses visites que du 9 janvier au 26 mars 1892 ; cette fois accompagné du P. Mével.

Cette tournée pastorale ne manqua pas de péripéties, comme on peut le voir par la lettre suivante de Sa Grandeur au T. R. Père :

Mon voyage est donc heureusement terminé, et j'ai pu faire le tour complet de toutes nos stations, dans la partie sud du vicariat, visitant ainsi successivement Tununguo, Mrogoro, La Longa et à nouveau Mondha et Mandéra. Partout j'ai eu une belle moisson préparée par nos Pères. En voici le détail :

|                     |    |                     |     |                 |
|---------------------|----|---------------------|-----|-----------------|
| A Tununguo. . . . . | 42 | baptêmes d'adultes, | 62  | confirmations ; |
| A Mrogoro. . . . .  | 16 | —                   | 70  | —               |
| A La Longa. . . . . | 70 | —                   | 111 | —               |

A Mhonda (depuis août), 54 baptêmes d'adultes, 54 confirmations;  
 A Mandéra. . . . . 12 — — — — — » — —

Le P. Kornmann était absent de Mandéra quand j'y suis arrivé, ce qui m'a empêché d'y confirmer. Et notez qu'avant mon arrivée, comme je le marque pour Mhonda et Mandéra, nombre de baptêmes d'adultes avaient été faits, notamment à Mrogoro, par nos Pères des stations.

A Tununguo, j'ai pris avec moi le P. Mével, afin de fournir aux chrétiens des autres stations un confesseur de passage et un prédicateur pour quelques jours de retraite. Nos marches au soleil et, par contre, aussi dans la pluie et sous l'eau, ont été bien fatigantes. En rentrant, arrivés au Kingani, nous avons été arrêtés deux jours par la crue et le débordement du fleuve. Fatigués d'attendre, nous nous sommes lancés dans une immense plaine inondée, bordant les deux berges. Dans maints endroits, nous avions de l'eau jusqu'au cou, et, les plus petits, par-dessus la tête. Plusieurs fois, j'ai dû nager, tandis que le P. Mével se haussait sur les épaules des plus grands. En un endroit, où tout le monde perdait pied, sorte de ravine profonde sur laquelle on avait jeté un pont en planches flottant alors en morceaux séparés, nous avons dû organiser une espèce de radeau pour passer les charges et ceux de nos porteurs qui ne savaient point nager. Sans cet expédient, je ne sais ce qui serait advenu, car la nuit pouvait nous surprendre dans cette plaine submergée, dont pas un point n'émergeait hors de l'eau. Nous avons mis cinq heures à effectuer cette rude corvée. (Lettre du 2 avril 1892.)

Du 4 au 6 juillet 1892, Monseigneur profita de l'aimable offre du commandant du *Hugon*, M. Juhel, pour aller à Dar-ès-Salam rendre sa visite au Dr Kayser, président du Conseil colonial de Berlin, et envoyé en mission sur la côte orientale d'Afrique par le gouvernement allemand.

Sa Grandeur écrivait à la Maison-Mère au sujet de ce voyage :

Le commandant du *Hugon*, navire de guerre français, m'a très gracieusement pris à son bord, pour aller à Dar-ès-Salam. Je tenais à y faire visite à M. Kayser (conseiller privé de l'Empire et président du Conseil colonial) qui, à Zanzibar, m'avait fait sa première visite après celle faite au sultan. Je devais du même coup voir le gouverneur, M. de Soden, et lui parler de l'Usagara. Ces messieurs ont été charmants pour le commandant français et pour moi. Le soir même de notre arrivée, nous avons dîné chez le gouverneur avec M. et M<sup>me</sup> Kayser. Le lendemain, le navire de guerre a fait route sur Bagamoyo, et ça été grande fête à la Mission, où j'ai réuni les principaux

Allemands de la ville et tous les officiers du bord à dîner. Ceux-ci ont été émerveillés de l'établissement. (Lettre du 18 juillet 1892.)

Enfin, Sa Grandeur nous a quittés, le 14 septembre dernier, pour aller, en compagnie du P. Flick, faire une nouvelle tournée au Kilima-Ndjaru et choisir l'emplacement d'une nouvelle station (1).

11. — Parmi les voyageurs de distinction qui nous ont honorés de leur bienveillante visite, nous avons à signaler particulièrement : le major von Wissmann, à son second retour ; l'amiral Nicholson, commandant en chef de l'escadre anglaise du Cap ; le baron de Soden, gouverneur de l'Afrique orientale allemande ; M. le comte Tyszkiewicz et M. Senkiewicz, le fameux publiciste polonais ; M. Audren Jameson, le frère du fameux Jameson, accusé d'anthropophagie par Stanley ; l'amiral Prouet ; les commandants Jauréguiberry, Ravel, Juhel, Pougin de la Maisonneuve ; Mgr Cazet, vicaire apostolique de Madagascar, et bon nombre de prêtres se rendant dans les îles du sud ou en venant ; Mgr Barbosa, prélat du Mozambique ; le P. Healy, envoyé par le T. R. Père pour se rendre bien compte de ce que sont les Missions d'Afrique, afin de pouvoir ensuite d'autant mieux exciter le zèle des Anglais et des Américains en faveur de nos œuvres. Ce cher Père a passé environ cinq mois avec nous. Nous avons été heureux de nous mettre entièrement à sa disposition.

Nous avons eu également M. Von Eltz, les capitaines Jacques, Stairs et Trivier, le marquis de Bouchamps, le D<sup>r</sup> Peters, M. Borchert, etc., etc. ; enfin, par le courrier d'octobre 1892, M. de Mahy, député de la Réunion. « Le souvenir le plus agréable que j'emporte de mon voyage, ne cessait-il de nous répéter, ce sont mes deux visites chez les Pères Jésuites de Tamatave et les Pères du Saint-Esprit de Zanzibar. »

(1) Le dernier *Bulletin* a annoncé cette nouvelle fondation (N<sup>o</sup> de novembre 1892, p. 671).

## STATION DU SAINT-ESPRIT, A MOMBASSA

SEPTEMBRE 1891. — NOVEMBRE 1892.

1. Voyages d'exploration. Arrivée des missionnaires. — 2. Notes historiques sur Mombassa. — 3. Lettre du consul général d'Angleterre à Mgr de Courmont, au sujet de la nouvelle fondation. — 4. Vocabulaire et personnel. Installation. Ministère. Procure des Missions anglaises. — 5. Populations. Sectes protestantes. — 6. Relations avec l'administration. — 7. Visites.

1. — Avant l'établissement définitif de la station de Mombassa, le P. Le Roy avait été envoyé à diverses reprises, par Mgr de Courmont, visiter cette partie du vicariat. Il a publié plusieurs intéressantes relations de ces voyages (1).

En 1889, il vint y résider pendant cinq mois, de juin à octobre 1889. A peine arrivé, il écrivait au T. R. Père :

Enfin, je vous écris de Mombassa. J'y suis venu le 22 juin, avec mission d'y chercher une maison. La maison est trouvée...

Quant à la position, elle est bien claire : nous sommes en retard, tout à fait en retard ! Depuis quelque temps, la Compagnie anglaise de l'*Est Africain*, qui a obtenu ces pays du sultan, s'y est installée avec autant d'intelligence que la Compagnie allemande a déployé de sottises du côté de Bagamoyo. Le pays est tranquille et prend un essor extraordinaire. Les chemins sont ouverts. Les protestants, établis ici avant nous, sont à toutes les avenues et prennent de bonnes positions... (Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1889.)

Pendant ce séjour, le P. Le Roy fit divers voyages de reconnaissance à Malindi, dans la vallée du Sabaki, le Giriama et les autres pays du nord plus rapprochés ; puis dans le pays de Digo au sud. Partout il trouva des populations nombreuses, intéressantes et très sympathiques. Un compte rendu de ce séjour à Mombassa et dans les environs a paru dans les *Annales apostoliques* du mois d'octobre 1890.

En novembre de la même année 1889, Mgr de Courmont, accompagné des PP. Le Roy, Charles Gommenginger et du F. Acheul, passa de nouveau à Mombassa en allant fonder la mission du Tana, qui dut, comme on sait, être abandonnée l'année suivante. La relation de cette expédition et de ses suites parut sous ce titre : *Au Zanguebar anglais*, dans les *Missions catholiques* (septembre-décembre 1890).

(1) *Histoire et état présent de Mombassa*, paru dans les *Missions catholiques*, novembre 1887.

Enfin, en 1891, le P. Le Roy fut envoyé à Mombassa avec le F. Simplicien et deux jeunes chrétiens, Angelo et Marcel, pour y occuper l'immeuble précédemment acheté de D. B. Pereira, comprenant une maison et un terrain de l'autre côté de la rue, pouvant à la longue devenir un jardin. Partis de Zanzibar le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, sur le boutre de la Mission, ils n'arrivèrent que le samedi suivant, 12 septembre.

Le lendemain, dimanche, fête du saint Nom de Marie, la messe est dite dans le salon de MM. A. et D. Pereira. La plupart des Goanais prévenus à la hâte viennent y assister. La station de Mombassa est fondée. Il y avait alors une cinquantaine de catholiques, dont quelques Goanais et plusieurs Malabars de Bangalore, ces derniers employés de la Compagnie.

2. — Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de donner ici quelques notes sur la ville où est fondée notre communauté. Voici ce qu'en écrit le P. Machon :

Les gens du pays donnent à la ville de Mombassa le nom de *Mvita*, qui rappelle le nom de ses conquérants, les Wamvita venus du nord. Déjà, avant Mahomet, des Arabes y venaient, et, un peu plus tard, des Persans eux-mêmes.

Après la prise de Zanzibar, le Portugais Ravasco imposa un tribut à Mombassa (1499). Mais, depuis, le pays fut souvent en insurrection et la ville plusieurs fois assiégée et brûlée. En 1587, Mathias d'Albuquerque construisit la forteresse et Francisco de Gama la termina en 1594, ainsi que divers autres travaux de défense.

En 1630, un sheik indigène voulant venger l'assassinat de son père, commis à l'instigation des Portugais, se rendit à la forteresse avec trois cents Noirs, feignant une visite au gouverneur, et le tua, pendant que ses gens massacraient la garnison, ainsi que l'aumônier qui disait la messe, et, de plus, la gouvernante et sa fille. En ville, les Portugais, réfugiés au couvent des Augustins, se défendirent sept jours. Sur une fausse promesse d'avoir la vie sauve, ils sortirent, mais furent aussitôt percés de flèches : prêtres, soldats, femmes et enfants, rien ne fut épargné. Sur la grande terre, les Portugais périrent aussi, victimes d'un pareil mot d'ordre. Il y eut une répression, en 1635, mais une nouvelle faute du principal officier portugais occasionna un nouveau soulèvement de la part des Arabes, et la forteresse fut prise définitivement vers 1721, d'après la chronique arabe...

De l'occupation portugaise, il ne reste plus que le fort, quelques

fortins plus ou moins en ruïnes, ainsi qu'une maison de Francisco de Gama. Il y avait au fort une chapelle, dont il reste encore quelques murs, quelques colonnes du côté du sanctuaire, un lavabo en pierre sculptée, datant de 1593, ainsi que la moitié d'un bénitier qui mesure 0<sup>m</sup>.90 de diamètre et qui était constamment profané par les Arabes. Le Dr Mac Donald a pu nous faire céder ces deux souvenirs précieux, et ils sont maintenant fixés près de la porte d'entrée de notre chapelle. Il ne reste plus de traces de l'église et du cimetière des Augustins, situés à 150 mètres de la communauté. Une autre église était en construction dans la rue principale; elle sert aujourd'hui de mosquée.

Un monument du christianisme que l'on est heureux de rencontrer, et ce qu'il y a peut-être de mieux conservé ou respecté par le temps, est l'emblème du Cœur sacré de Notre-Seigneur, placé sur un mur encore bien crépi en blanc, au-dessus de la porte d'entrée du fort. On dirait que trois clous forment les flammes du Sacré-Cœur, entouré de rayons et surmonté du monogramme du saint nom de Jésus. Au-dessus de ce frontispice devait être un dessin effacé; une petite croix seule apparaît encore. Par-dessus, et sur le cintre qui encadre la porte, se trouve une grande pierre portant les noms de ceux qui construisirent le fort, terminé en 1639. Que le Saint-Esprit souffle de nouveau sur ces peuples et que le Sacré-Cœur les attire à lui pour toujours! (Lettre du P. Machon, du 9 octobre 1892.)

3. — Avant de commencer l'œuvre, Mgr de Courmont avait écrit, le 19 novembre 1888, au consul général d'Angleterre à Zanzibar, le colonel Euan Smith, pour lui exposer ses projets et s'assurer sa bienveillante protection. Le consul lui répondit aussitôt par la lettre suivante :

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre, datée du 19 courant, dans laquelle vous m'exposez votre intention d'établir à Mombassa, et, par la suite, sur d'autres points du territoire soumis à l'influence britannique, des succursales de l'hôpital français à Zanzibar et de la mission française à Bagamoyo.

C'est de tout cœur que je souhaite la bienvenue à l'annonce de votre projet d'étendre le champ d'action de votre mission, mission qui depuis nombre d'années s'est justement attirée l'admiration, la bienveillance et le respect de tous ceux qui s'intéressent à l'extension de l'influence des missionnaires dans l'Afrique orientale, quelle que soit leur dénomination, et cela par la charité, la sagesse, le tact,



la bienveillance et l'abnégation avec lesquels son action a été caractérisée et dirigée de la façon la plus heureuse.

C'est avec le plus grand plaisir que je me permets de vous promettre, Monseigneur, tout l'appui que, dans ma position officielle, je pourrai heureusement être à même de vous donner pour la réalisation de votre charitable projet. J'ai déjà envoyé une copie de votre lettre à mon gouvernement, sollicitant son approbation et appui pour le projet que vous avez en vue, et par le vapeur qui partira d'ici lundi prochain, je me propose d'adresser également une copie de cette même lettre à M. G. Mackenzie, directeur en chef de la Compagnie impériale britannique de l'Afrique orientale, recommandant en même temps à sa plus cordiale assistance et appui toute personne envoyée par vous à Mombassa, y commencer l'œuvre projetée, si digne d'éloges. Ci-inclus, vous trouverez la copie de la lettre que je vais envoyer à M. G. Mackenzie, lundi prochain.

J'ai l'honneur, etc.

En même temps, M. le consul général écrivait à son agent à Mombassa :

Monsieur,

J'ai l'honneur de soumettre, par la présente, à votre plus bienveillante attention, copie d'une lettre que j'ai reçue de Mgr de Courmont, évêque de la mission catholique de Zanzibar. Par cette lettre, il me fait savoir son intention d'établir à Mombassa, avec la permission, l'appui et l'encouragement de la compagnie impériale britannique de l'Afrique orientale, une succursale de l'hôpital français à Zanzibar, qui a produit un bien si grand et si étendu.

Avec la plus entière confiance, je recommande ce projet à votre cordiale bienveillance et à votre appui pratique. L'établissement d'un hôpital, tel qu'on a projeté de le faire, ne peut manquer de réaliser le plus grand bien en faveur de toute la population en général, mais surtout pour la partie européenne. Le tact, la sagesse et le bon sens pratique qui ont toujours caractérisé l'administration de la mission française, le soin qu'ont toujours pris les membres de cette mission de se tenir absolument en dehors des affaires et complications politiques, de quelque nature qu'elles fussent, les excellentes et cordiales relations qu'ils ne manquent jamais d'établir et de maintenir avec toutes les classes de la population indigène, le bien sérieux et pratique qui a toujours résulté de leurs travaux, toutes ces considérations me donnent l'assurance que la Compagnie impériale britannique de l'Afrique orientale, et les populations indigènes confiées à présent aux soins de cette Compagnie, ne manqueront

pas de recueillir, dans le présent et dans l'avenir, les plus grands avantages de la fondation, au milieu d'eux, d'une mission, dont les efforts, jusqu'à ce jour, ont été couronnés d'un succès si signalé et si bien mérité.

C'est sous l'impression de cette conviction, que je recommande si chaudement à votre sollicitude le projet en question.

J'ai l'honneur, etc.

4. — La nouvelle communauté est dédiée au Saint-Esprit. Elle se compose actuellement du P. Machon qui a remplacé le P. Le Roy comme supérieur, le 1<sup>er</sup> février 1892, et du F. Damase. Le P. Flick, qui avait été adjoint pendant quelque temps au P. Machon, a été placé par Monseigneur à la tête de la nouvelle fondation de Boura.

Dès l'arrivée de nos missionnaires, il leur fallut se mettre à l'œuvre pour se loger. L'état de la maison était misérable, assez peu solide, mal disposée pour une communauté. En un mot, tout était à peu près à refaire. Le P. Le Roy sut en tirer parti pour en faire une maison très convenable et d'assez belle apparence. Une chapelle y fut ménagée, donnant place à une cinquantaine de fidèles (chiffre actuel des catholiques).

Quelques décorations artistiques, exécutées dans le sanctuaire, en relèvent la simplicité, en attendant l'arrivée d'un chemin de croix, de tableaux, statues, chandeliers, etc. Deux petites cloches servent à appeler les fidèles aux offices. Le chant y est assez goûté, et c'est un peu par ce côté que l'on nous juge. Plusieurs messieurs de la Compagnie, et même un Révérend et sa dame, sont venus l'écouter, déclarant que « ce sont de beaux commencements ». M<sup>me</sup> Portal et les matelots catholiques y viennent quand ils sont de passage. Un excellent violoniste et un bon ténor goanais relèvent beaucoup nos offices.

Dans le dessein de faire revivre ici l'esprit chrétien et préparer les voies au saint Évangile, nous avons établi l'adoration réparatrice toute la journée du premier dimanche du mois. Nos Goanais ont mis de la bonne volonté à venir adorer Notre-Seigneur aux heures déterminées.

Un des buts de la fondation de Mombassa a été d'en faire une procure pour les missions de la partie anglaise. C'est ce qui a été presque aussitôt mis à exécution par l'envoi d'une caravane au Kilima-Ndjaru. C'est, en effet, d'ici que part la route la plus

facile et la moins coûteuse pour aller dans cette station. Nous avons en outre l'avantage d'être en relation avec de nombreuses tribus de l'intérieur, jusque dans l'Ouganda.

A l'époque où le P. Le Roy arriva à Mombassa, la Compagnie avait fait venir plusieurs caravanes de Waganda et de Wasoga; il eut le bonheur d'en instruire un bon nombre et d'en baptiser plusieurs en danger de mort. Depuis cette époque, il y a eu peu de baptêmes; du reste, ces sortes de caravanes ont à peu près cessé.

5. — L'avenir religieux de Mombassa ne se dessine pas encore. Les habitants, au nombre de 1,600, sont en grande partie influencés par les mœurs et les usages mahométans, et, par conséquent, revêches à notre action; mais, au milieu de tout ce monde, il y a certainement à glaner pour le ciel, surtout dans les campagnes, où se trouvent des libérés, des malheureux qui aiment le travail et la paix. On entrevoit parmi eux des dispositions qui semblent être meilleures que dans les populations du Sud.

A quelque distance, il y a des populations considérables qui seraient heureuses de recevoir la parole du salut, mais on n'a pu encore à peu près rien faire pour elles. C'est toute une petite organisation à créer, afin de gagner ces pauvres Noirs et de les prémunir contre l'invasion des diverses sectes protestantes, qui ont pris dans ces parages une assez grande extension, grâce à l'appui que depuis longtemps elles reçoivent de l'Angleterre. C'est ici que se trouve le quartier général de l'influence qui a fait naître les troubles de l'Ouganda.

Notre présence à Mombassa n'a pas été non plus sans inquiéter la secte. Vite, elle a installé en ville un ancien lieutenant de vaisseau, avec sa femme, pour ranimer le zèle protestant, y commencer les offices pour ces messieurs de la Compagnie et les Noirs qui sont de la secte; tandis qu'un autre ministre doit s'occuper bientôt de discussions avec les Arabes. Un grand temple protestant doit être construit d'ici quelque temps pour éclipser notre petite chapelle.

6. — Toutefois nos relations avec l'administration de la Compagnie paraissent bonnes. Plusieurs de ces messieurs nous sont même très sympathiques. Le P. Le Roy avait su se concilier l'affection de beaucoup de monde, et son départ a laissé de vifs

regrets. Aussi, tous ont-ils fait les meilleurs vœux pour que Dieu lui accorde un long et fécond épiscopat.

La Compagnie a vu ses finances baisser, les idées de Gladstone peu portées pour les colonies devenir en faveur, et bien des projets déçus, entre autres celui des chemins de fer de Mombassa à l'Ouganda, car les ingénieurs sont partisans d'une ligne qui partirait de Lamou; aussi vient-on de diminuer le nombre des fonctionnaires. Il se pourrait d'ailleurs que le gouvernement prit lui-même la direction des affaires.

7. — Mgr de Courmont nous est arrivé vers la fin d'avril et a fait ici un assez long séjour. Il est venu une seconde fois le 15 septembre dernier, dans le but de se rendre au Kilima-Ndjaru avec le P. Flick; il est parti, en effet, le 20 du même mois.

Lady Portal, qui nous avait déjà fait visite à son retour d'Alexandrie, se trouvant ici en même temps que Monseigneur, est venue assister à sa messe, pendant laquelle Sa Grandeur a bien voulu faire une pieuse exhortation en swahili.

## NÉCROLOGIE



**Décès.** — Nous avons perdu, dans le courant de ce mois, le P. Georges Le Louet, phtisique déjà depuis longtemps, et revenu, il y a quelques mois, de la Mission du Congo français. Il est décédé à Notre-Dame de Langonnet, le 10 décembre, dans sa 36<sup>e</sup> année, après 10 ans de vie religieuse, et 9 ans 3 mois de profession.

Le 18 décembre est décédé à La Tronche, près Grenoble, où il s'était retiré, après son retour en France, au mois d'août dernier, Mgr François Laurencin, archevêque d'Anazarbe, administrateur apostolique de la Guadeloupe.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés, M. l'abbé Louis-Marie Lambert, chanoine honoraire de plusieurs diocèses, ancien aumônier de l'Institut national des sourds-muets à Paris. C'était un des membres du tribunal ecclésiastique institué pour le procès de béatification de notre Vénérable Père. Il est décédé à Bourg-la-Reine (Seine), le 15 décembre 1892, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

## LE P. UMBDENSTOCK

DÉCÉDÉ A CASSINGA, LE 18 AVRIL 1892

Xavier-François Umbdenstock, né à Hausen (Haut-Rhin), le 9 septembre 1862, d'une chrétienne famille de cultivateurs, entra au petit scolasticat de Langonnet le 27 octobre 1882. Il avait passé une année au lycée de Colmar, puis deux années à Luxeuil, et fait sa troisième en 1881-82 à Rambervillers. C'est par la famille Merky qu'il avait connu la Congrégation. Le P. Sundhauser, disait en le présentant : « C'est un bon garçon, d'un caractère doux, même un peu timide. Il a passé un an chez nous, nous n'avons jamais eu de reproche à lui faire. Je crois qu'il fera un bon missionnaire. »

Durant son temps de probation, en effet, sa bonne volonté et son application ne se démentirent jamais. Prêtre le 28 octobre 1888, il fit profession le 15 août 1889 et reçut peu après son obédience pour la Cimbébasie. Là, il fut placé à Cassinga.

Le P. Xavier, comme on l'appelait habituellement, était un homme très robuste, mais il ne savait pas assez se ménager. Malgré les remontrances de ses confrères, il se livrait à des travaux manuels avec le même entrain que s'il avait été en Europe. Était-il pris de quelque indisposition, il voulait se soigner lui-même, et cela ne lui réussissait pas toujours. C'est ce qui a contribué, sans doute, à amener sa fin prématurée.

Depuis quelque temps déjà, dit le P. Génie, en annonçant son décès, le P. Umbdenstock, se trouvant fatigué, ne faisait plus de travail manuel; mais personne ne croyait encore à sa fin prochaine. D'ailleurs il n'avait pas souvent la fièvre. La veille même du jour où il s'est alité, il avait fait une assez longue promenade. Dans la nuit du mercredi au jeudi saint, il fut pris d'un accès bilieux et, malgré tous nos soins, quatre jours après il était mort. Il avait pu recevoir, en pleine connaissance, tous les sacrements.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Départs.** — Se sont embarqués :

Le 10 décembre, à Bordeaux, pour le *Sénégal*, le F. Marie-Abel, précédemment au Grand-Quevilly, et le F. Sotère, revenu de cette mission au mois de juillet;

Le 12, à Marseille, pour l'île *Maurice*, le P. Laurent, rentré de la Guyane au mois d'avril.

**Retours en France.** — Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, est arrivé à Marseille, le 21 décembre, avec le F. Céré. Sur les instances de Mgr Robert, il est resté en cette ville pour officier à la fête de Noël.

**Portugal.** — Au mois de juillet, nos Pères de Lisbonne ont changé de demeure. Leur nouvelle maison est beaucoup plus grande, entourée d'un beau jardin, parfaitement située et très rapprochée de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph dont ils ont la desserte. Nous n'avons pas besoin de dire qu'ils seront heureux de donner l'hospitalité à ceux de nos confrères qui ont à passer en cette ville. — Adresse : *Loyos, 7. Lisbonne.*

**Sénégalie.** — Le P. Abiven écrivait de *Kita*, le 14 mai :

La population est toujours bien disposée pour la Mission. Le samedi saint, j'ai baptisé un des fils du grand chef marabout de *Kita*. Depuis longtemps, cet enfant me demandait le baptême. Craignant des difficultés, je lui avais répondu que je n'accéderais à sa demande que lorsque son père serait venu m'assurer qu'il y donnait son consentement. C'est ce que fit celui-ci, et, pour plus de sûreté, je tins à ce qu'il assistât à toute la cérémonie. Je ne désespère pas, d'ailleurs, d'obtenir aussi la conversion de ce grand marabout.

**Bas-Niger.** — Cette Mission est toujours en bonne voie. A la nouvelle station de *Gloriaibo*, le nombre des catéchumènes continue à augmenter. A la suite de conflits entre les Agouléris et les agents de la Compagnie britannique, le roi Idigo, qui était allé pour arranger le différend, a été retenu, au mois de juin, comme prisonnier par les Anglais. Il n'est pas encore relâché, mais n'en reste pas moins fermement attaché à la foi et se fait même apôtre auprès de ses compagnons d'infortune.

M. Mizon, parti, il y a quelques mois, comme l'ont annoncé les journaux, pour remonter le Benoué et gagner le lac Tchad, a passé la journée du 4 oct. à la Mission d'Onitsha, avec ses compagnons. Il a fait au P. Lutz un don de 500 fr. pour les enfants.

AVIS. — Prière aux supérieurs d'envoyer sans retard, à la Maison-Mère, les *comptes* et *budgets* de leurs communautés.

On rappelle aussi le prompt envoi des *états du personnel*.

Maison-Mère, 29 décembre 1892.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifices.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Décret relatif aux instituts religieux. — **Zanguebar** (suite). Bagamojo. — Mandérah. — Mhonda. — **Nécrologie.** Décès : PP. Düllmann, Norris, Corlobé, Horné, M. Le Roy. — *Notices* : P. Le Louët, F. Thomas, F. Basilide. — **Nouvelles.** — **Avis.** Vie allemande du V. P. — Corrections à l'ordo.

## MAISON-MÈRE

### DÉCRET RELATIF AUX INSTITUTS RELIGIEUX

4 NOVEMBRE 1892

La Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers vient de rendre un décret des plus importants, relativement à l'appel aux ordres majeurs des membres des instituts religieux et à leur exclusion ou à leur sortie de la société qui les y a fait promouvoir. Nous croyons utile de le reproduire au *Bulletin*.

#### DECRETUM

Auctis admodum ex singulari Dei beneficio votorum simplicium Institutis, uti multa inde bona oriuntur, ita aliqua parit incommoda facilis alumnorum huiusmodi societatum egressus, et consequens, ex iure constituto, regressus in diocesim originis. Hæc autem graviora efficit temporalium bonorum inopia qua nunc Ecclesia premitur, unde Episcopi sæpe providere nequeunt ut illi vitam honeste traducant. Hæc, aliaque id genus, etiam de alumnis Ordinum votorum solemnium, perpendentes nonnulli Sacri locorum Antistites, pro Ecclesiastici ordinis decore et fidelium ædificatione, ab Apostolica Sede enixis precibus postularunt, remedium aliquod adhi-

(1) Pour nous conformer à l'usage ordinaire des publications périodiques, nous mettrons désormais en tête de chaque numéro du *Bulletin*, le nom du mois au commencement duquel il paraîtra. C'est pourquoi le présent numéro porte *février* u lieu de *janvier*.

beri. Cum ergo totum negotium SSmus D. N. Leo PP. XIII detulisset Sacræ huic Congregationi Episcoporum et Regularium Negotiis et Consultationibus præpositæ, Emi Patres in Conventu Plenario habito in Vaticanis ædibus die 29 mensis Augusti anni 1892, prævio maturo examine ac discussione, perpensaque universa rei ratione, opportunas edere censuerunt dispositiones per generale decretum ubique locorum perpetuis futuris temporibus servandas. Quas cum SS. D. N. in Audientia diei 23 Sept. huius anni 1892 infrascripto Secretario benigne impertita probare et confirmare dignatus fuerit, ea quæ sequuntur per præsens decretum Apostolica Auctoritate statuuntur et decernuntur.

I. Firmis remanentibus Constitutione S. Pii V diei 14 oct. anni 1568, incipient. *Romanus Pontifex*, et declaratione sa. me. Pii PP. IX edita die 12 mensis Iunii anni 1858, quibus Superioribus Ordinum Regularium prohibetur, ne litteras dimissoriales concedant Novitiis aut professis votorum simplicium triennalinm, ad hoc ut titulo Paupertatis ad SS. Ordines promoveri valeant, eadem dispositiones extenduntur etiam ad Instituta votorum simplicium, ita ut horum Institutorum Superiores non possint in posterum litteras dimissoriales concedere pro SS. Ordinibus, vel quomodocumque ad sacros Ordines alumnos promovere titulo Mensæ communis, vel Missionis, nisi illis tantum alumni, qui vota quidem simplicia, sed perpetua iam emiserint, et proprio Instituto stabiliter aggregati fuerint; vel qui saltem per triennium permanserint in votis simplicibus temporaneis quoad ea Instituta quæ ultra triennium perpetuam differunt professionem. Revocatis ad hunc effectum omnibus indultis ac privilegiis iam obtentis a S. Sede, necnon dispositionibus contrariis in respectivis Constitutionibus contentis, etsi tales Constitutiones fuerint a S. Sede Apostolica approbatæ.

II. Hinc notum sit oportet de generali regula haud in posterum dispensatum iri, ut ad Maiores Ordines alumnus Congregationis votorum solemnium promoveatur quin prius solemnem professionem emiserit, vel per integrum triennium in votis simplicibus perseveraverit, si alumnus Instituto votorum simplicium sit addictus. — Quod si interdum causa legitima occurrat, cur quispiam Sacros Ordines suscipiat triennio nondum expleto, peti poterit ab Apostolica Sede dispensatio, ut Clericus vota solemnia nuncupare possit quamvis non expleverit triennium, quoad Instituta vero votorum simplicium, ut vota simplicia perpetua emittere possit, quamvis non expleto tempore a respectivi Instituti Constitutionibus præscripto pro professione votorum simplicium perpetuorum.

III. Dispositiones contentæ in decreto S. C. Concilii iussu sa. me. Urbani VIII edito die 21 septembris 1624 incipient. *Sacra Congregatio*,



ac in decreto eiusdem S. C. iussu sa. me. Innocentii XII edito die 24 mens. Iulii anni 1694, incipien. *Instantibus*, ac in aliis decretis generalibus, quibus methodus ordinatur a Superioribus Ordinum Regularium servanda in expellendis propriis alumnis, nedum in suo robore manent, sed servandæ imponuntur etiam Superioribus Institutornm votorum simplicium, quoties agatur de aliquo alumno vota simplicia quidem sed perpetua professo, vel votis simplicibus temporaneis adstricto ac in sacris insuper Ordinibus constituto dimittendo; ita ut horum neminem et ipsi dimittere valeant, ut nuuc dictum est, nisi ob culpam gravem, externam, et publicam, et nisi culpabilis sit etiam incorregibilis. Ut autem quis incorregibilis revera habeatur, Superiores præmittere debent, distinctis temporibus, trinam admonitionem et correctionem; qua nihil proficiente Superiores debent processum contra delinquentem instruere, processus resultantia accusato contestari, eidem tempus congruum concedere, quo suas defensiones sive per se, sive per alium eiusdem Instituti religiosum, exhibere valeat; quod si accusatus ipse proprias defensiones non præsentaverit, Superior, seu Tribunal, defensorem, ut supra, alumnum respectivi Instituti ex officio constituere debet. Post hæc Superior cum sno Consilio sententiam expulsionis aut dimissionis pronuntiare poterit, quæ tamen nullum effectum habebit si condemnatus a sententia prolata rite ad S. C. EE. et RR. appellaverit, donec per eandem S. C. definitivum iudicium prolatum non fuerit. — Quoties autem gravibus ex causis procedendi methodus supradicta servari nequeat, tunc recursus haberi debeat ab hac S. C. ad effectum obtinendi dispensationem a solemnitatibus præscriptis, et facultatem procedendi summario modo iuxta praxim vigentem apud hanc S. C.

IV. Alumni votorum solemnium, vel simplicium perpetuorum, vel temporalium, in Sacris Ordinibus constituti, qui expulsi vel dimissi fuerint, perpetuo suspensi maneant, donec a S. Sede alio modo eis consulatur; ac præterea Episcopum benevolum receptorem invenerint, et de ecclesiastico patrimonio sibi providerint.

V. Qui in Sacris Ordinibus constituti et votis simplicibus obstricti sive perpetuis, sive temporalibus, sponte dimissionem ab Apostolica Sede petierint et obtinuerint, vel aliter ex Apostolico privilegio a votis simplicibus vel perpetuis vel temporaneis dispensati fuerint, ex claustris non exeant, donec Episcopum benevolum receptorem invenerint, et de ecclesiastico patrimonio sibi providerint, secus suspensi maneant ab exercitio susceptorum Ordinum. Quod porrigitur quoque ad alumnos votorum simplicium temporalium qui quovis professionis vinculo iam forent soluti, ob elapsam tempus quo vota ab ipsis fuerunt nuncupata.

VI. Professi tum votorum solemnium, tum simplicium ab Ordinariis locorum ad Sacros Ordines non admittantur, nisi, præter alia a iure statuta, testimoniales litteras exhibeant, quod saltem per annum sacræ theologiæ operam dederint si agatur de subdiaconatu, ad minus per biennium, si de diaconatu, et quoad presbyteratum. saltem per triennium, præmisso tamen regulari aliorum studiorum curriculo.

Hæc de expresso Sanctitatis Suæ mandato præfata Sacra Congregatio constituit atque decernit, contrariis quibuscumque, etiam speciali et individua mentione dignis, minime obstantibus.

Datum Romæ, ex Sacra Congregatione Episcoporum et Regularium, die 4 novembris 1892.

I. CARD. VERGA *Præf.*

† IOS. M. ARCH. CÆSARIEN. *Secretarius.*

Ce décret, comme on le pense bien, a produit un vif émoi dans toutes les congrégations religieuses, émoi d'autant plus grand que rien ne l'avait annoncé. Dès sa publication, le P. Eschbach s'empressa de l'envoyer à la Maison-Mère, où on le reçut le 24 novembre. Or, trois jours après, le dimanche 27, avait lieu l'ordination du Séminaire, à laquelle devaient participer plusieurs novices pour le diaconat et la prêtrise et un scolastique pour le sous-diaconat. On se trouva naturellement très embarrassé.

Le décret, il est vrai, ne paraissait pas se rapporter à ceux qui étaient déjà engagés dans les ordres majeurs. Pour plus de sûreté, néanmoins, on crut devoir consulter à Rome. Le P. Eschbach répondit, en effet, par dépêche télégraphique, que pour ceux-là il n'y avait aucune difficulté, mais qu'il fallait attendre pour le scolastique à promouvoir au sous-diaconat.

Cependant, les nouvelles dispositions de ce décret au sujet de l'appel aux ordinations nous mettaient dans de très grands embarras, surtout en face des lois militaires de France. Il faut, en effet, pour jouir de la dispense accordée aux élèves ecclésiastiques, non seulement être sous-diacre à vingt-six ans, mais encore être prêtre, de façon à pouvoir remplir un poste reconnu par l'État ou être envoyé en mission. Or, ce serait chose impossible pour presque tous nos sujets, si l'on ne pouvait les faire avancer au sous-diaconat que trois ans après la profession. Nous perdrons donc certainement beaucoup de vocations, et

nous ne pourrions même envoyer personne dans nos missions durant plusieurs années, lorsqu'elles ont partout de si grands besoins.

Pour nous, en particulier, ces difficultés devenaient d'autant plus grandes que le noviciat des clercs se fait après les études théologiques. Il faudrait donc changer entièrement à ce sujet nos constitutions, approuvées cependant, après mûr examen, par la Sacrée-Congrégation de la Propagande.

D'une autre part, une raison importante à faire valoir pour le maintien de nos privilèges, c'est que nos scolastiques prennent, à leur oblation, l'engagement de persévérer dans leur vocation. Ils se trouvent donc déjà liés d'une manière stable à la Congrégation, selon la pensée du nouveau décret.

Le T. R. Père s'empressa d'écrire au P. Eschbach, qui fit aussitôt d'actives démarches pour tâcher d'obtenir la faveur de conserver nos usages et nos traditions. Grâce à Dieu, elles ont pu avoir un heureux résultat. Voici comme il l'annonce lui-même au T. R. Père, dans ses lettres du 8 et du 30 décembre 1892.

Je n'ai cessé durant tout ce mois de m'occuper de la grave affaire dont vous m'avez chargé. Après avoir vu le cardinal Ledochowski et le secrétaire de la Propagande, qui ont été, comme nous, surpris par la publication inattendue de ce décret, je suis allé voir le secrétaire et le substitut des Évêques et Réguliers. Ils ont été d'avis que nous ne relevions que de la Propagande. J'ai donc fait un rapport tendant à mettre en doute que nous fussions atteints par ces décisions ou à en solliciter la dispense ; puis après avoir lu ce rapport aux deux secrétaires de la Propagande, je l'ai déposé, selon leur avis, à la Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers.

Quelques jours après, je suis allé en conférer avec le Cardinal Préfet de cette Congrégation, Mgr Verga, et le P. Brunetti a vu, de son côté, le secrétaire, Mgr Graniello. Voici ce qu'ils nous ont déclaré .

I. La Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers, par le décret du 4 novembre, n'a pas entendu changer des traditions, telles que les nôtres, sanctionnées par le temps et approuvées par le Saint-Siège.

II. Nous pouvons donc continuer, quant aux ordinations, comme nous avons fait jusqu'à ce jour, à cette double condition ;

1<sup>o</sup> Que nous n'ordonnions nos sujets qu'après avoir obtenu leur excorporation de leurs diocèses respectifs ;

2<sup>o</sup> Que, dans le cas où ils viendraient ensuite à quitter la Congrégation, ils trouvent un évêque qui veuille bien les recevoir dans son diocèse.

Ces réponses reçues, je suis allé les rapporter à la Propagande, comme il avait été convenu, et comme d'ailleurs l'avait indiqué le secrétaire des Évêques et Réguliers,

Après que je leur eus tout exposé, Son Em. le Cardinal Ledochowski et le Secrétaire m'ont dit l'un et l'autre :

« Eh bien, vous pouvez être tranquille; mettez ces réponses par écrit, comme venant de vos audiences avec le Préfet et le Secrétaire des Évêques et Réguliers, et conformez-vous-y. »

Voilà donc cette grosse affaire bien terminée.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### ZANGUEBAR

(Suite.)

#### COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BAGAMOYO

SEPTEMBRE 1890 — DÉCEMBRE 1892

1. Pacification du pays. Bienveillance des fonctionnaires allemands. — 2. Baptêmes à l'hôpital allemand. Établissement de nouvelles familles. Extension des villages chrétiens. Nombreux catéchumènes. Chiffres des baptêmes, des premières communions et des mariages. — 3. Adoration réparatrice. Premier dimanche du mois. Communions pascales. Confirmations. — 4. Lèproserie. Hôpital. — 5. Ville de Bagamoyo. École pour les Indiens. Enterrement solennel du lieutenant Krantzler. — 6. Orphelinat. Local trop étroit. Nouveaux ménages. — 7. Services rendus par les Frères. Leurs emplois. Voyage en France du P. Baur. — 8. Visites. — 9. Nouveau gouverneur, M. de Scheele.

1. — Notre dernier *Bulletin* prenait fin au moment où se terminait la guerre de l'invasion allemande. Bushiri, chef des troupes indigènes, ayant été pris et pendu par le major Wissemann, il ne restait plus qu'à tranquilliser le pays et à lui donner la sécurité. C'est à cela qu'ont travaillé tous les gouverneurs qui se sont succédé à Bagamoyo, depuis le baron de Gravenreuth, mort au Cameron, jusqu'à M. Leuè notre gouverneur actuel.

Comme l'évangélisation du pays est liée à la bonne harmonie qui existe entre les pouvoirs civils et religieux, nous avons fait notre possible pour vivre en parfaite intelligence avec tous ces Messieurs de l'administration, soit civile, soit militaire. Nous

n'avons eu qu'à nous louer de leur bienveillance à notre égard. Plusieurs même se sont montrés dévoués pour nos œuvres et quelques-uns ont témoigné d'une largeur d'idées peu communes chez les dissidents. Citons en particulier le capitaine Richelmann : il était venu ici avec des préventions contre nous, et, lorsqu'il nous eut vus à l'œuvre, il nous devint très favorable. Après deux ans d'absence, il continue des relations avec le P. Supérieur et avec d'autres confrères. Dans un ouvrage qu'il vient de publier en Allemagne, il fait le plus bel éloge de la Mission. M. le docteur Schmitd n'a pas craint, lui aussi, dans un grand ouvrage, de critiquer et de blâmer vertement les missions protestantes, en les comparant aux missions catholiques, et de citer pour modèle Notre-Dame de Bagamoyo.

Faut-il parler encore de M. de Perpandt, qui nous a procuré les fonds pour la construction d'une léproserie, et qui se plaisait à appeler le P. Delpuech son bon ami? N'oublions pas, non plus, M. Schesner, polonais d'origine, et surtout M. Esche qui s'est exposé généreusement au blâme de ses chefs, dans son affection pour nous et surtout dans ses générosités à notre égard. Le bon Dieu l'en a récompensé en lui donnant de l'avancement.

2. — Grâce à ces bonnes relations, nous avons pu réaliser un bien considérable pour les âmes. Mentionnons d'abord les résultats obtenus par le bon F. Oscar. Toute faculté lui a été laissée de pénétrer dans l'asile des varioleux pendant l'épidémie : la consigne militaire, si sévère pour tous, à l'hôpital allemand, n'existait pas pour lui. Aussi sa moisson pour le ciel est-elle grande; car, pendant le cours de cette épidémie, plus de trente malades ont reçu par ses mains la grâce du baptême, après l'instruction préparatoire.

Un autre bien réel opéré, c'est l'établissement de nouvelles familles sur le terrain de la Mission, et l'instruction donnée à un grand nombre de païens, jusqu'ici soumis à l'influence musulmane. Avant l'invasion allemande, la propagande était nulle et sans résultat. Bagamoyo ne comptait pas de catéchumènes. Depuis lors, cela a bien changé. Un peu de statistique le fera mieux comprendre. Avant la guerre, Bagamoyo comprenait 40 familles chrétiennes, réparties en deux hameaux différents. Aujourd'hui, il existe deux villages bien distincts, ayant chacun

sa chapelle. Le premier est formé de 60 ménages, le second de 27; un troisième, en voie de formation, en compte déjà 4 à la Lagune; il y a, en outre, 16 familles chrétiennes; ce qui donne un total de 107 ménages chrétiens.

Quant aux catéchumènes inscrits et suivant régulièrement les catéchismes, leur nombre s'élève au moins à 150. Ce qui est le plus consolant, ce sont les baptêmes d'adultes instruits et longuement préparés. Ils se répartissent ainsi pour ces deux années : en 1891, le samedi saint, 45; à l'Assomption, 20; — en 1892, le samedi saint, 12; à la fête du Saint-Rosaire, 27. En tout 107.

Quant aux baptêmes d'enfants et de moribonds, il faut en ajouter 60 pour 1891, et 124 pour 1892. Ce qui donne un total de 291, dont 107 d'adultes.

Les premières communions se font toujours avec une grande solennité et avec des démonstrations propres à frapper l'imagination de ces braves gens. Le P. Delpuech aime à les mettre sous la garde de la Sainte Vierge, au jour de sa glorieuse assumption. En 1891, les premiers communiants étaient au nombre de 64; en 1892, ils étaient 60. Total, 124 pour les deux années.

Pour ce qui est des mariages, on en compte 20 pour l'année 1891 et 33 pour 1892, ce qui fait en tout 53.

3. — En arrivant dans la Mission, Mgr de Courmont a établi l'Adoration réparatrice pour chaque station. Bagamoyo ne pouvait rester en arrière; le premier dimanche de chaque mois, le Saint Sacrement est exposé toute la journée. Le matin, il y a près de 200 communions, et les groupes se succèdent d'heure en heure à la chapelle pour demander pardon à Notre-Seigneur et implorer ses grâces. A part cette communion mensuelle, presque tous les dimanches il y a plus de 50 communions, et les jours de fête elles sont habituellement de 200. Mais la communion pascale revêt une solennité particulière, car elle est précédée d'une retraite préparatoire de trois jours. Les retardataires sont inconnus ici.

Il reste encore à parler du sacrement de confirmation. Sa Grandeur a pu le conférer à 109 chrétiens en 1891, et à 66 en 1892. Total : 175.

## RÉCAPITULATION POUR LES ANNÉES 1891 ET 1892 .

|                                |        |
|--------------------------------|--------|
| Baptêmes d'adultes. . . . .    | 291    |
| Premières communions. . . . .  | 124    |
| Mariages. . . . .              | 53     |
| Confirmations. . . . .         | 175    |
| Communions ordinaires. . . . . | 15 000 |
| Familles chrétiennes. . . . .  | 107    |

4. — Nous avons vu les faits d'évangélisation extérieure, travail plus ou moins personnel du P. Emmanuel Delpuech. Les œuvres annexées à la Communauté relèvent plus particulièrement du P. Karst. Elles ne sont pas moins consolantes : au milieu de ses travaux et de ses souffrances, ce cher Père a pu recueillir de beaux fruits pour le ciel. Citons d'abord la léproserie construite depuis deux ans, où sont soignés plus de vingt lépreux ; puis un hôpital adjacent à la Mission, où meurent chrétiennement un grand nombre d'indigènes venus de l'intérieur, abandonnés par les leurs et heureux de trouver un asile.

5. — Notre dernier *Bulletin* faisait espérer que dans un temps plus ou moins éloigné, nous serions établis au centre même de Bagamoyo, et que la croix brillerait sur cette ville arabe ou païenne depuis son origine. Ce jour est arrivé, car nous avons déjà une école au centre même de la ville. Un riche et généreux Indien, Séwa-Hadji, qu'on a vu à la Maison-Mère en 1889, nous a cédé tout un établissement pour ouvrir une école et un dispensaire. Plus de 60 garçons indiens fréquentent cette école confiée au F. Oswald, qui est aidé par un maître de cette nation et un autre swahili.

A la mort du brave lieutenant Krantzler, la croix a traversé la ville pour la première fois. Ce courageux et vaillant officier s'était confessé avant de mourir, et ses restes ont été solennellement portés au cimetière, accompagnés par le prêtre en chape, et les chantes de la Mission. Espérons donc que ce premier pas franchi, on ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

6. — Mais l'œuvre principale de Bagamoyo est toujours l'orphelinat. Le bon Dieu s'est plu à répandre ses bénédictions sur cette belle œuvre. Les enfants n'ont cessé d'affluer ; et, depuis deux ans, malgré les départs successifs pour les stations et les autres établissements, le local a toujours été trop étroit.

Dix-huit nouveaux ménages sont allés s'établir sur le Kilima-Ndjaru; quatorze jeunes gens viennent de partir avec le P. Mével pour fonder une nouvelle station chez les Wataïta. L'effectif de Zanzibar a été augmenté par des envois successifs de garçons ou de filles. Les stations déjà fondées ont été renforcées par de nouveaux envois venus de Bagamoyo.

Malgré tout, le nombre des garçons est encore aujourd'hui de 166, et celui des filles de 168. C'est un fait inouï dans les annales de Bagamoyo que ce dernier nombre ait seulement égalé le premier, et aujourd'hui il le dépasse.

7. — Pour la bonne marche de tout ce petit monde, le P. Delpuech est généreusement aidé par les FF. Hygin, Oswald, Othon et Aubin. Le F. Hygin, préposé à la section des grands, est chargé de tous les travaux de la maison, tels que constructions, bâtisses, cocoterie. Il a, en outre, la direction du chant, qui est exécuté avec une précision et un entrain inconnus jusqu'ici.

Le F. Oswald est proprement maître d'école, ce qui ne l'empêche pas de diriger une petite bande chargée de la propreté de la communauté.

Le F. Othon, outre sa charge de la basse-cour, aide aux travaux de la vanillerie, que dirige le F. Adelin; le F. Aubin s'exerce aux travaux de mécanique et d'ajustage avec le F. Polycarpe, tout en surveillant les enfants sa semaine, à tour de rôle avec les autres Frères.

Les travaux de la menuiserie sont toujours dirigés par le F. Géréon. De son atelier sont sortis de vrais ouvrages d'art, tels qu'un autel pour Mandéra et une porte pour l'hôpital de Zanzibar. C'est encore au F. Géréon que l'on doit la conservation de nos ornements, car il a beaucoup de soin pour la sacristie; et, dans les missions, rien de plus important.

Ces derniers temps, le jardin a pris beaucoup de développements, grâce au F. Adelin. N'oublions pas de mentionner le F. Léonce qui, dans sa charge de chef d'intérieur, montre aussi beaucoup de dévouement.

Notre communauté a eu un peu à souffrir de l'absence prolongée de son vénéré Supérieur. Épuisé de fatigues, par suite de ses longues années de mission, le R. P. Etienne Baur s'est vu forcé de s'absenter de sa chère communauté plus qu'il ne l'aurait



voulu. Mais enfin il nous est rendu maintenant, et, nous aimons à le croire, pour longtemps. A son retour, les Enfants de Marie, organisés en bataillon scolaire, lui ont fait une réception qui a été bien sensible à son cœur paternel.

8. — Divers personnages nous ont honorés de leurs visites. Citons entre autres : M. le colonel Euan Smith, consul d'Angleterre; MM. Ravel et Juhel, avec leurs officiers du *Boursaint* et du *Hugon*; M. Kayser, président du Conseil colonial de Berlin, avec sa femme; M. Ottavi, gérant du consulat de France; MM. Fleury, consul de Belgique, et Cottoni, consul d'Italie; MM. les capitaines Jacques et Long, des expéditions belges; M. le marquis de Bonchamps, envoyé par une Société internationale au Katanga. Celui-ci voulut se confesser et communier avant son départ. Enfin, M. le comte de Løwenstein a édifié tous nos chrétiens en faisant la communion pascale, le jour de Pâques, à la grand'messe.

9. — Au dernier moment, nous recevons du P. Baur une lettre dont nous extrayons le passage suivant, ayant trait à la visite du nouveau gouverneur :

M. le baron de Soden va partir sous peu. Son remplaçant, M. de Scheele, est arrivé. Le baron de Soden l'a conduit tout de suite aux différentes stations, à partir de Tanga jusqu'au sud. A leur arrivée à Bagamoyo, je suis allé leur faire une visite; ils m'ont très bien reçu. Ils sont venus le jour même à la Mission; mais, comme ils étaient pressés, ils ne sont restés que quelques instants. M. de Scheele m'a fait bonne impression : il m'a dit qu'il aura le plaisir de nous voir assez souvent; que si j'avais besoin d'aller à Dari-Salam, etc., je n'aurais qu'à le prévenir, il fera tout ce qu'il pourra pour mettre un vapeur à ma disposition. On dit qu'il est déjà parti pour l'intérieur, afin de visiter les stations militaires, etc. (Lettre du 31 décembre 1892.)

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A MANDÉRA

SEPTEMBRE 1890. — DÉCEMBRE 1892

1. Progrès de la chrétienté. Nouveau village chrétien. — 2. Ecole. Nombre d'enfants. — 3. Arbitrage dans les différends entre les Noirs. — 4. Achèvement de la chapelle. — 5. Visites. Personnel.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, la chrétienté de Mandéra s'est développée d'une manière assez consolante. D'octobre 1890 à novembre 1891, nous avons enregistré 115 baptêmes, dont 71 d'adultes et 44 d'enfants. Ces néophytes sont en partie des esclaves libérés par les autorités européennes, puis confiés à la Mission, et en partie des enfants et des adultes du pays. Un certain nombre de païens du voisinage ont consenti à faire baptiser leurs enfants, peu après leur naissance; de sorte que, dans un certain nombre d'années, leurs villages seront chrétiens. Le chiffre total de nos néophytes est d'environ 200.

Pour étendre l'autorité de la Mission et faciliter au loin son action, nous avons résolu de fonder un nouveau village chrétien à 2 lieues de Mandéra, dans un lieu désigné sous le nom de Madessa. Huit jeunes ménages s'y sont installés ces jours derniers.

2. — L'école compte en ce moment 45 enfants, dont une vingtaine sont du pays et libres; le reste appartient à la Mission ou au village chrétien. Les premiers ont assez bon caractère, mais l'inconstance ou plutôt l'amour de la liberté les porte assez souvent à faire l'école buissonnière. Si les parents savaient tant soit peu discipliner leurs enfants et réprimer leurs caprices, nous en aurions un plus grand nombre, car, le plus souvent, l'obstacle vient de ceux-ci, qui font ce qui leur plaît, sans aucune répression. Cependant nous les avons assez pour les instruire de leurs devoirs religieux.

C'est sur cette jeunesse que reposent l'espoir de l'œuvre et l'avenir du pays. Nous aimons à croire que, parvenus à l'âge mûr, leurs habitudes chrétiennes seront un contrepoids aux mœurs païennes, dont il est impossible de faire démordre les vieux et les adultes. Ceux qui ont achevé ici leur éducation, au nombre de six, sont restés fidèles aux enseignements qu'ils avaient reçus. Les jours de fêtes et même plus souvent, ils reviennent s'approcher des sacrements.

3. — Un grand nombre de Noirs continuent toujours à chercher dans la Mission un appui pour régler leurs différends. L'un vient demander qu'on lui fasse rendre sa femme, qui a été enlevée ou qui est devenue infidèle; un autre se plaint d'être incriminé comme coupable de sorcellerie; celui-ci se récrie de ce que son débiteur trouve bon de ne pas le payer; celui-là de ce qu'on l'a oublié dans le partage des biens de son père défunt, etc.

C'est assez fatigant de les entendre et très difficile de les contenter. Cependant quelquefois on y arrive et l'on rétablit la paix entre eux. Souvent aussi on a pu sauver la vie à des enfants infailliblement condamnés par les coutumes du pays et même les baptiser.

4. — Grâce au dévouement du F. Alexandre, nous avons achevé, au mois de juin dernier, notre chapelle toute bâtie en pierres. Elle a une longueur de 27 mètres sur une largeur de 7.

Un petit clocher de 13 mètres, surmonté d'une belle croix dorée, la couronne et domine au loin la contrée. Les fenêtres sont garnies de vitraux, que le F. Alexandre nous a procurés pendant son séjour en France. L'intérieur est orné d'un bel autel, dû au F. Géréon, de Bagamoyo, et des trois statues de saint François-Xavier, patron de la station, de la sainte Vierge et de saint Joseph.

Sur l'invitation de Sa Grandeur, le P. Bresson, supérieur de la procure des Pères d'Alger, à Zanzibar, devait venir faire la bénédiction de cette chapelle, mais des obstacles vinrent entraver son voyage.

5. — A diverses reprises, Mgr de Courmont nous a honorés de sa visite et, chaque fois, il est arrivé à l'improviste. En octobre 1890, il est venu accompagné du P. Le Roy : c'était au retour du voyage du Kilima-Ndjaru. En juillet 1891, il avait comme compagnon le P. Boulé. Après un séjour d'une semaine, durant lequel il a donné le baptême à 23 catéchumènes et la confirmation à 22 de nos chrétiens, il nous a quittés pour se rendre à Mhonda. Enfin, au mois de mars dernier, Sa Grandeur revenait avec le P. Mével des stations de La Longa et de Mhonda. Après un repos de trois jours, tous les deux se rendirent à Bagamoyo.

Notre communauté se compose actuellement des PP. Korn-

mann, Dietlin et du F. Alexandre. Grâce à Dieu, nos santés se sont généralement maintenues dans un état satisfaisant.

---

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR A MONDHA

SEPTEMBRE 1890 — DÉCEMBRE 1892

1. Souvenir à nos chers défunts. Le F. Dulhac. — 2. Le P. Le Rouzic rentré en France. — 3. Le P. Machon remplacé comme supérieur par le P. Lutz. Personnel. — 4. Influence des missionnaires dans le pays. Autorité comme juges. Note de Mgr de Courmont à ce sujet. — 5. Constructions. Chapelle. — 6. Aide des Noirs pour ces travaux. — 7. Ministère. Baptêmes, etc. — 8. Visites des villages. Difficultés provenant des vieillards et des femmes. — 9. Ecoles de garçons et de filles. — 10. Visites. Mgr de Courmont. — 11. Officiers allemands. Expéditions dans le pays. — 12. Jardin potager. Travaux du F. Théodemir. Nouvelle propriété de Saint-Paul.

1. — Le premier dimanche d'août 1892, la divine Providence demandait à la station de Mhonda une seconde victime en la personne du F. Dulhac. A ce cher défunt notre premier souvenir.

Alsacien d'origine, le F. Dulhac faisait concevoir les plus belles espérances pour le développement de la Mission, quand la mort vint le frapper au moment où il était le plus apte à faire le bien (7 août 1892). Pendant les six années qu'il a passées à Mhonda, il n'a cessé de se dépenser pour le bien de la communauté. Nous lui devons, en effet, les nombreux bâtiments qu'il a construits à l'aide de quelques enfants; le beau petit ruisseau qui, sur un parcours de 2 kilomètres, nous amène l'eau dans la maison et arrose le jardin potager (1); notre belle propriété de Saint-Paul, qui, l'an dernier, n'était qu'une forêt impénétrable, et maintenant est devenue un champ magnifique; enfin, les quatre ponts jetés sur les quatre branches du Walé. Il connaissait et la langue swahilie et celle des gens du pays. Ses manières simples et franches plaisaient à tous et lui gagnaient les cœurs. Il savait surtout se faire estimer et aimer des enfants. Jamais il n'en punissait aucun qu'après un double avertissement. Ainsi le récidiviste n'avait aucune excuse. Ne pouvant par lui-même évangéliser ces pauvres Noirs qu'il aimait tant, il facilitait, du

(1) C'est au P. A. Gommenginger et au F. Dulhac qu'est dû le travail de la prise d'eau, rendue très difficile par les accidents de terrain entre la station et le torrent voisin. (Note de Mgr de Courmont.)

moins, cette tâche au Père, en se chargeant lui-même de tout le matériel.

C'est son ardeur excessive au travail qui a causé sa mort prématurée. Il a continué à se dépenser jusqu'au jour où ses forces le trahirent complètement. Pendant la semaine de sa maladie, ses préoccupations étaient toujours au sujet du travail des enfants. « Je ne suis pas là, disait-il souvent au F. Théodomir, qui le veillait sans cesse; je ne suis pas là, les enfants ne travaillent pas! »

Nos quatre cents chrétiens, ainsi que beaucoup de païens, ont assisté à ses funérailles. Son corps repose au cimetière de la Mission, près des restes du regretté F. Jean-Pierre.

2. — La création de notre deuxième village chrétien, dédié à saint Pierre et situé sur les bords du Walé, nécessitait la présence d'un troisième Père, qui s'y rendrait plusieurs fois la semaine, afin de procurer à ces nouveaux chrétiens le bienfait du saint Sacrifice de la messe et de compléter leur instruction. Heureux de constater les nombreux baptêmes faits tant à Mhonda qu'à Saint-Pierre, Monseigneur nous envoyait, vers Noël 1890, le cher P. Le Rouzic. S'étant très sérieusement mis à l'étude de la langue, ce Père put bientôt se rendre à Saint-Pierre, pour instruire la jeunesse chrétienne qui s'y trouvait rassemblée un peu de tous les points. Malheureusement, le climat de Nguru était beaucoup trop rude pour la santé déjà faible du P. Le Rouzic. « L'air humide des hautes montagnes est trop chargé de miasmes, disait-il souvent; ma poitrine n'y résistera pas. » Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser, car, au mois d'août 1892, se sentant très fatigué, il dut regagner la côte, en compagnie de Mgr de Courmont et du F. Dulhac pour retourner en France.

Pendant son court séjour à Mhonda, le P. Le Rouzic a rendu de grands services pour le chant. Actuellement, plus de dix de nos enfants sont capables d'exécuter les différents morceaux de musique qu'il nous a laissés, ce qui permet de donner plus de solennité aux différentes fêtes de l'année.

3. — Une autre perte bien regrettable pour la station est celle du P. Machon, notre Supérieur. Après quatorze années de pénible travail, Monseigneur avait accordé à ce cher Père la faveur d'aller demander à la mère-patrie un renouvellement de

forces qui lui permissent de continuer encore pendant de longues années ses travaux apostoliques. Tous, Pères, Frères et chrétiens avaient alors la ferme confiance de le revoir bientôt. Mais nos espérances furent bien déçues. Monseigneur, ayant eu besoin d'un missionnaire expérimenté pour la jeune mission de Mombassa, que venait de fonder le P. Le Roy, jeta les yeux sur le P. Machon, comme le plus digne d'occuper ce poste important. A son retour de France, le cher Père reçut donc son obéissance pour cette nouvelle communauté. Lui-même nous annonça cette décision en des termes très émus.

Le P. Émile Lutz ayant eu le bonheur de vivre six ans avec lui, a eu le temps de s'instruire à son école; aussi l'a-t-il remplacé comme supérieur.

En octobre 1892, sont arrivés le P. Charles Strébler et le F. Théodemir. Le personnel actuel se compose donc du P. Émile Lutz, supérieur, du P. Strébler économe, chargé des enfants et du village de Saint-Pierre, et du F. Théodemir chargé des travaux.

4. — Le départ du cher P. Machon a causé de vifs regrets à Mhonda. Il était, en effet, comme le grand souverain du Nguru. Ses manières aimables lui avaient gagné le cœur de tous les chefs du pays, qui le prenaient volontiers comme arbitre de leurs différends. Au jour marqué, les deux adversaires, accompagnés chacun de ses avocats et de ses témoins, comparaissaient devant lui, et il avait la patience de les écouter des journées entières; puis il rendait sa sentence, à laquelle les deux adversaires se soumettaient sans aucune restriction.

Par suite des cadeaux qu'elle a reçus à l'occasion de ces jugements, la Mission a obtenu un grand nombre d'enfants, beaucoup de bêtes à cornes, des moutons et des poules en quantité. De plus, les nombreuses guerres ont diminué, la paix règne dans les environs et les pauvres Noirs se sentent heureux sous la protection des Pères.

— Mgr de Courmont, en ce moment à la Maison-Mère, consulté au sujet de ces jugements, nous donne les détails suivants :

Pendant la période des hostilités entre Bushiri et le major de Wissmann, commissaire impérial de l'Est africain allemand, la Mission dut accepter de celui-ci le soin de juger d'office les différends

survenus entre les indigènes. Or l'usage existant dans le pays est que tout juge ou toute personne choisie comme arbitre reçoit un présent avant de procéder à l'examen de la cause sur laquelle il doit se prononcer. Pouvions-nous laisser subsister cet usage par rapport à nous, constitués juges en vertu d'un mandat régulier de l'autorité civile, sans manquer à cette règle du droit interdisant au magistrat d'accepter des présents? Ce n'était en réalité qu'un honoraire offert pour des fonctions nullement rétribuées d'ailleurs; de plus, aux yeux des Noirs, une sentence arbitrale ou un jugement quelconque rendu à titre gratuit est sans valeur.

Cependant, nous crûmes devoir consulter à Rome, et nous fûmes autorisés à juger selon les formes et dans les conditions usitées dans le pays. On comprend dès lors comment, à l'occasion de ces jugements, quantité de cabris, de moutons, de poules, affluèrent dans les stations. Nous reçûmes aussi nombre d'enfants, car souvent le Père disait au Noir, lui offrant un mouton : « Garde ta bête, mais amène-moi ton fils pour l'école. »

Ce rôle d'arbitres officiels de la justice dans le pays ne pouvait nous convenir que pendant la période agitée de la conquête opérée par le major de Wissmann. Il y eût eu trop d'inconvénients dans l'état ordinaire des choses, même en dehors de son incompatibilité avec notre caractère de missionnaire, à le continuer. Aussi dûmes-nous refuser au baron de Soden, les circonstances n'étant plus les mêmes, le service que nous avons rendu à son prédécesseur. Ce fut au grand regret de la population qui venait à notre tribunal, assurée d'un accueil bienveillant et d'une décision, dont la connaissance de la langue, des usages et même des affaires et des litiges du pays garantissait la justice.

Nous rendons encore, comme simples arbitres choisis d'un commun accord par les plaignants, des sentences qui n'ont rien d'officiel, mais tirant leur valeur de la confiance que les Noirs mettent en nous, et de notre seule autorité paternelle de missionnaire. (Note de Mgr de Courmont.)

5. — On sait que la station de Mhonda est la plus ancienne du Zanguebar, après celle de Bagamoyo. Jusqu'à ces dernières années, elle était cependant la plus pauvre en fait d'installations. Les murs, après avoir été fouettés pendant une douzaine d'années par les pluies d'orage, menaçaient ruine. En 1889, le regretté F. Dulhac, aidé des plus grands de nos enfants et de quelques chrétiens, se mit à l'œuvre. Quatre grands bâtiments s'élevèrent successivement. Le premier comprend la cuisine, le

réfectoire des Pères et des Frères, celui des enfants et une petite salle contenant la machine à moudre : il a 15 mètres de long sur 6 de large et est recouvert de feuilles de tôle; le second renferme le dortoir des enfants, de plus une grande chambre pour le Frère chargé de leur surveillance; dans le troisième, il y a l'école des garçons et la menuiserie; dans le quatrième, l'école des filles; enfin, nous avons plusieurs petites dépendances pour les différents habitants de la basse-cour.

En 1890, on commença une maison d'habitation pour les Pères et les Frères; elle fut terminée en 1891. Entièrement construite en briques séchées au soleil, on y a ménagé deux caves où se trouvent nos provisions de bouche; trois grandes chambres au rez-de-chaussée, dont l'une sert de magasin, l'autre de pharmacie et la troisième de salle de catéchisme. Celle-ci est ornée de tableaux dont les uns représentent les grands mystères de la religion; d'autres, quelques paraboles de l'Évangile, comme par exemple celle du roi qui invite ses amis au festin; d'autres enfin, des sujets pieux, tels que la mort du pécheur et du juste, l'expulsion d'Adam et d'Ève du paradis terrestre, les péchés capitaux, etc. Chaque jour, le Père donne avec beaucoup d'intérêt l'explication de ces tableaux aux catéchumènes. C'est un puissant moyen d'attirer ces pauvres Noirs et de leur faire comprendre un peu les grandes vérités.

Au premier étage, il y a également trois chambres. Tout autour de la maison se trouvent deux varangues de 2 mètres de large, ce qui nous permet de contempler d'un œil tranquille les plus grands orages. Le toit est composé de feuilles de tôle et le tout est surmonté d'une belle croix en bois. Cette croix est aperçue de plus de quarante villages païens. Fasse le Sacré-Cœur de Jésus qu'elle soit pour tous un signe de salut et de bonheur!

Après l'achèvement de notre maison, Monseigneur accorda au regretté F. Dulhac un congé d'un mois à Zanzibar. Il revint avec un nouveau courage et commença aussitôt les préparatifs pour la future chapelle. Mais, hélas! il n'avait eu que le temps de dresser un plan, lorsque la mort vint le surprendre. Cette nouvelle chapelle, devenue urgente, tant à cause de l'augmentation des chrétiens que des petites rixes qui surgissaient entre eux par rapport aux places, aura 36 mètres de long sur 9 de



large et une tour de 20 mètres de haut. Bâtie en briques cuites au four, elle comprendra une tribune et deux autels latéraux, et sera recouverte de feuilles de tôle. Si les grands orages qui vont venir ne font pas trop de ravages, nous pourrons la livrer au culte pour les fêtes de Noël ou de l'Épiphanie.

6. — Les Noirs qui nous entourent nous ont beaucoup aidés dans ces travaux. Les femmes se sont chargées de nous apporter, et la terre glaise pour faire les briques, et le bois pour les brûler. Les hommes ont coupé les arbres, taillé les planches et transporté le tout à la maison. Plus de trois cents hommes et de deux cents femmes nous ont ainsi prêté leur concours, surtout pour la chapelle. Et que nous demande donc cette foule en retour de son travail? Les femmes, un peu de linge et quelques perles; les hommes, un peu de tabac, de la poudre et quelques pierres à fusil. Il leur suffit de savoir que le Père est content d'eux.

A l'époque des cultures, les indigènes nous donnent également des preuves certaines de leur attachement. Le moment d'ensemencer arrivé, chaque chef de village vient avec ses hommes cultiver une partie de nos champs, ce qui permet à nos enfants de défricher toujours davantage. Si, par hasard, un chef n'a pu venir, il n'oubliera certainement pas le Père au moment de la moisson. Aussi voit-on alors des bandes entières de Noirs venir apporter de la nourriture pour les enfants du Père. Nous pouvons certifier que plus de cent chefs sont tout à notre disposition, et qu'ils n'attendent qu'un ordre du P. Supérieur pour venir nous aider. Nous avons la ferme confiance que le Cœur de Jésus, tenant compte des bonnes dispositions de ces pauvres gens, récompensera largement les travaux qu'ils ont faits pour la chapelle élevée en son honneur, et qu'un jour il accordera au plus grand nombre la grâce du baptême.

7. — Les nombreux travaux dont on a parlé plus haut n'ont pas empêché notre saint ministère auprès des âmes d'être très fructueux, comme on le verra, par le nombre des baptêmes et autres sacrements que nous avons administrés depuis notre dernier *Bulletin*.

Ainsi, de janvier 1890 à janvier 1891, nous comptons 42 baptêmes d'adultes et 22 d'enfants; l'année suivante, 67 d'adultes et 23 d'enfants; enfin, cette année, nous avons atteint le chiffre de

100 pour les premiers et de 20 pour les seconds, ce qui fait en tout, pour les trois années, 276 baptêmes.

En 1891, il y a eu 46 premières communions, et, en 1892, 38. Total, 84.

Le nombre des confirmations, pour 1891, est de 128 ; et, pour 1892, de 54. Total, 182.

Enfin, l'année dernière, il y a eu 15 mariages, et cette année 11. En tout, 26.

40 néophytes étaient prêts pour l'Assomption : mais, à cette époque, les deux Pères étant gravement malades, et, à la Tous-saint, la chapelle n'étant pas encore terminée, on a été obligé d'attendre jusqu'à l'année prochaine.

Après leur première communion, nos chrétiens demandent à communier à chaque grande fête et surtout à chaque premier dimanche du mois. Ce jour-là, nous nous unissons à tous les fervents catholiques du monde entier pour rendre nos hommages au Cœur de Jésus. A 2 heures de l'après-midi commence le salut solennel, pendant lequel il y a exposition du Saint Sacrement et récitation du chapelet. Entre chaque dizaine, nos enfants chantent un petit motet. Il est vraiment consolant pour nous de les voir venir si fidèlement faire leur heure d'adoration. Après le salut, le Père lit à haute voix une amende honorable au Sacré-Cœur.

8. — Les nombreux adultes que nous avons baptisés ces dernières années, sont venus eux-mêmes à la Mission écouter l'explication du catéchisme que leur faisait tous les jours le P. Émile Lutz. Mais dès que les installations seront un peu achevées, le P. Supérieur visitera successivement les nombreux villages qui demandent à être instruits, et établira dans chacun une famille chrétienne qui leur apprendra les prières. Si le bon Dieu nous donne la santé nécessaire, les baptêmes d'adultes seront doublés dans deux ans.

Dans ces visites de villages, le Père, après les premiers entretiens avec le chef, rassemble son monde, leur parle un peu des grandes vérités. Tous écoutent et encouragent le missionnaire par des marques d'approbation. Celui-ci les engage alors à visiter sa grande maison. Ils viennent tous et chacun reçoit un petit cadeau : les hommes, une mauvaise pierre à fusil ; les femmes, quelques verroteries, quelques perles. C'est pour eux le coup de la grâce. Ce minime présent leur fait dire que le blanc

est généreux et qu'il donne de belles choses pour rien. Ils demandent qu'un chrétien s'installe chez eux; leur désir est bien vite satisfait. Aujourd'hui, huit adultes du village de Saint-Antoine ont reçu la grâce du baptême, plus deux enfants; le reste va le recevoir sous peu. C'est notre troisième village chrétien, ainsi appelé, parce que le Père le visita pour la première fois à la fête de ce saint.

Les difficultés que l'on rencontre dans le ministère viennent surtout des vieillards et des femmes. Ces vieux se contentent de nous donner de belles paroles : « Instruis, nous disent-ils, toutes mes femmes et mes enfants. Pour moi, je suis trop âgé, mon intelligence est trop racornie pour apprendre ce que tu enseignes. » On se tourne donc du côté des jeunes gens. Petit à petit, ils s'habituent à venir à la Mission et prennent goût au catéchisme. Les faits de ce genre ne sont pas rares en ces dernières années.

Quant aux femmes, l'infanticide, fortement enraciné au Nguru, est le principal obstacle qui les empêche de se faire baptiser. « Quand j'aurai reçu le baptême, disent-elles au missionnaire, tu me défendras de tuer les enfants qui naissent dans telle ou telle mauvaise condition. Cependant, s'ils vivaient, toute ma famille serait malheureuse. » C'est en vain qu'on leur montre l'exemple de nos familles chrétiennes. Elles répondent toujours qu'elles sont obligées de tuer les enfants nés dans ces conditions.

Pour les Noirs déjà avancés en âge, on n'a donc guère accès auprès d'eux qu'au moment de leur mort. C'est pourquoi il est bon de porter ses efforts sur les jeunes gens de quinze à trente ans, qui n'opposent que la paresse, assez facile à vaincre, si l'on veut s'en donner la peine.

9. — Les écoles nous donnent également beaucoup de consolations et de grandes espérances. Celle des garçons comprend cinquante enfants rachetés, vingt du village chrétien et une vingtaine d'autres qui viennent des environs se faire instruire. Ceux-ci, après avoir reçu le baptême, préfèrent généralement rester avec leurs camarades de la Mission, parce que, disent-ils, il y a beaucoup de fruits. Deux fois le jour, l'instituteur, qui est un ancien chrétien de Bagamoyo, leur fait la classe de 10 heures à 11 h. 1/2 et de 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2. Le reste de la journée est consacré au travail manuel.

L'école des filles comprend les 20 qui ont été rachetées, 15 du village chrétien et quelques païennes. Une veuve chrétienne leur fait la classe aux heures indiquées plus haut. Parmi les garçons et les filles plusieurs auraient l'âge de se marier. Quand la chapelle sera terminée, ils recevront ce sacrement et nous les placerons dans la propriété de Saint-Paul. Ils formeront ainsi le noyau d'un quatrième village.

Quant au rachat d'esclaves, nous nous occupons surtout des parents de nos chrétiens. Quand l'un d'eux a une mère, un frère ou une sœur esclave, nous lui avançons la somme nécessaire pour les racheter; et comme c'est le Père qui est censé les acheter, il les a toujours à meilleur prix.

Ces derniers temps nous avons aussi recueilli à la Mission plusieurs jeunes gens qui avaient été injustement vendus à des Arabes. Amenés à la côte, ils ont profité d'une occasion favorable pour s'évader, et comme ils savaient qu'auprès du Père ils seraient bien accueillis, ils sont venus nous demander l'hospitalité.

10. — Le pays du Nguru est un peu éloigné de la côte ainsi que de la grand'route des caravanes. De plus, son climat est réputé très rude et ses fièvres terribles; aussi les visiteurs sont-ils rares. Parmi ceux que nous avons eu le bonheur de recevoir, mentionnons en premier lieu notre vénéré vicaire apostolique, Mgr de Courmont. Il nous arriva la première fois le 2 août 1891. Prévenus à l'avance, nous n'avons rien négligé pour faire à Sa Grandeur une splendide réception. Le drapeau du Sacré-Cœur flottait au haut de la maison; la grande allée que le cortège devait traverser était ornée de guirlandes. Tous nos chrétiens revêtus de leurs plus beaux habits de fête étaient rangés sur deux lignes, attendant avec impatience l'arrivée de leur Evêque.

A 11 heures, six de nos enfants, habillés en suisse, saluent par une fusillade nourrie l'entrée de notre premier Pasteur. Pendant son séjour, il fit une nombreuse confirmation et visita le village chrétien de Saint-Pierre, où il fut accueilli avec grand enthousiasme. Plus de quarante coups de fusil furent tirés en son honneur. Hélas! le climat du Nguru ne l'épargna point: la fièvre ne le quittait plus. Ayant voulu partir pour la Longa, il dut revenir à Mhonda et se faire porter à la côte.

Monseigneur revint une seconde fois le 9 mars, accompagné du P. Mével. Il fit encore une nombreuse confirmation. Après un séjour de deux jours, il repartit pour la côte en passant par Mandéra.

11. — Le 5 janvier 1891, nous avons reçu la visite de deux officiers allemands : M. le baron de Perbandt et M. de Bronsart, avec 5 sous-officiers et 90 soldats. Le commandant était venu pour se rendre compte de l'état des esprits au Nguru et régler les différends. Il fit plusieurs expéditions contre les chefs les plus coupables et brûla plus de vingt villages. Il nous quitta le 16 du même mois, sans laisser un bon souvenir parmi les indigènes.

Le 28 septembre 1892, nous arrivèrent deux naturalistes allemands. Ils ont trouvé dans nos montagnes de la plombagine, du fer, un peu de chaux, mais surtout des gens furieux qui tirèrent sur eux à chacune de leurs excursions.

Aussi nous quittèrent-ils, après un séjour de dix-huit jours, laissant à la Mission trois garçons et autant de filles, qu'eux-mêmes avaient enlevés à deux Arabes qui les amenaient à la côte.

Nos confrères de Mandéra sont également venus nous voir ; mais, peu habitués à notre climat, la fièvre ne les épargna point et ils se hâtèrent de retourner à Mandéra.

12. — Terminons ce *Bulletin* par un mot sur le jardin potager et la propriété de Saint-Paul. A cause de ses nombreux travaux de construction, le regretté F. Dulhac ne pouvait s'occuper du jardin potager comme il l'aurait voulu. En novembre, nous est donc arrivé le F. Theodemir, qui avait déjà fait ses preuves de bon jardinier à Zanzibar. Il s'est mis aussitôt à l'œuvre et, au bout de six mois, le résultat de ses travaux persévérants a été des plus encourageants ; on voyait alors, en effet, dans notre jardin, tous les légumes d'Europe ; et, même pendant la plus grande sécheresse, nous n'en avons point manqué.

Les pommes de terre réussissent bien. Le P. Machon nous en avait envoyé de toutes petites. On les a plantées et la récolte a été bonne. Dans quelques années, nous pensons en avoir un beau champ.

La propriété de Saint-Paul nous a été léguée par un généreux bienfaiteur du Nguru, un vieux chef criblé de dettes. Se voyant

activement poursuivi par ses créanciers, il implora le secours du P. Machon. Celui-ci prit en main sa cause et parvint à le dégager de sa situation critique. Par un acte de généreuse reconnaissance, ce vieux chef nous offrit alors cette propriété. Située entre deux belles rivières, elle s'étend sur un espace d'une lieue.

Elle n'était d'abord qu'une forêt impénétrable. Le travail si pénible du défrichement ne découragea pas le bon F. Dulhac. Au bout de deux mois, une surface de 3 hectares était cultivée. La récolte fut très bonne. Dans deux ou trois ans, cet immense champ suffira presque, nous l'espérons, pour l'entretien de nos enfants.

Pour nous rendre dans cette propriété, il fallait passer les quatre branches du Walé, chose très ennuyeuse, surtout au moment des pluies. Profitant de la belle saison, le F. Dulhac jeta un pont sur chaque branche. Quand il y travaillait, les Noirs lui disaient : « Blanc, tu te fatigues en vain ; lorsque les pluies viendront, ton pont partira. » La saison des pluies est venue : l'eau a passé au-dessous et au-dessus des ponts sans les entamer. Actuellement, les gens du pays sont contents de s'en servir.

Cette propriété est encore peuplée de bêtes sauvages, telles que sangliers, tigres, etc., qui font un grand ravage dans les champs de maïs. Heureusement, elles trouvent un terrible ennemi en la personne du F. Théodemir, qui leur fait une chasse à outrance.

C'est à Saint-Paul que nous établirons désormais nos enfants, au fur et à mesure qu'ils pourront se marier. Ce village se trouve très rapproché de celui de Saint-Pierre. Nous avons la ferme confiance que ces deux grands apôtres les protégeront et les rendront prospères.

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Décès. — Nous avons, pour le premier *Bulletin* de cette année, à annoncer les décès de quatre Pères :

Le P. Joseph Düllmann, profès des vœux perpétuels, de la

maison de Saint-Pierre (Martinique), est mort le 18 décembre 1892, dans sa 68^e année, après 38 ans de vie religieuse et 37 ans 3 mois de profession, par suite d'épuisement.

Le P. Jean Norris, profès des vœux de trois ans, de la maison de Rathmines (Irlande), est décédé le 2 janvier, dans sa 33^e année, après 17 ans de vie religieuse et 2 ans 4 mois de profession, par suite de phtisie.

Le P. Joseph Corlobé, profès des vœux perpétuels, de la Mission du Gabon, s'est éteint, également par suite de phtisie, à Chevilly, le 19 janvier, dans sa 28^e année, après 9 ans de vie religieuse et 3 ans 5 mois de profession.

Le P. Jean Horné, profès des vœux de cinq ans, de la Mission de Zanguebar, a été rapidement enlevé, à Beauvais, dans sa 35^e année, le 24 janvier, après 17 ans de vie religieuse et 8 ans 5 mois de profession, par suite d'une congestion pulmonaire.

Nous venons, en outre, de perdre un scolastique à Chevilly, M. Charles Le Roy, du diocèse de Quimper, minoré. Il est mort le 26 janvier, par suite de phtisie.

LE P. LE LOUËT

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 10 DÉCEMBRE 1892

Résumé de notices envoyées par les PP. Bonjean et Levadoux.

Le P. Georges Le Louët, né à Quimper le 1^{er} mars 1857, était le douzième enfant d'une famille profondément chrétienne, qui a donné à Dieu trois prêtres (1) et une religieuse. Placé dès l'âge de douze ans au Petit Séminaire de Pont-Croix, sa nature droite et généreuse le fit bientôt aimer de tous ses condisciples. Après avoir fait sa philosophie au Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, Georges entra, au mois d'octobre 1878, au Grand Séminaire de Quimper. A partir de ce moment, il s'opéra en toute sa conduite une heureuse transformation. Tout en conservant ses manières aimables et son humeur joyeuse, il devint, au témoignage de ses condisciples et de ses maîtres, un modèle d'application et de piété. On remarquait spécialement en lui cette tendre dévotion envers Marie, dont il devait donner tant

(1) L'aîné des trois est mort après un an de ministère. Le cadet, après avoir passé cinq ans dans le clergé séculier, est entré chez les Bénédictins de Kerbéneat, où il est en ce moment profès sous le nom de P. Félix. Le troisième était le P. Le Louet.

de preuves pendant tout le reste de sa vie. En allant d'un exercice à l'autre, il prenait discrètement son chapelet et l'égrenait avec recueillement.

A la fin de chaque année scolaire, au lieu de dépenser, en amusements ou en parties de plaisir, l'argent que ses parents mettaient à sa disposition, il l'employait à faire le pèlerinage de Lourdes. Pendant quatre ou cinq années de suite, et avec un bonheur toujours plus grand, le jeune séminariste alla déposer son tribut de reconnaissance et d'amour aux pieds de la Vierge immaculée.

Sa piété chaque jour plus tendre, son désir de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes lui firent de bonne heure concevoir le désir d'embrasser la vie religieuse et apostolique. La douloureuse agonie de sa sœur religieuse, sa résignation et son bonheur à l'heure de la mort achevèrent de l'y décider. Et une circonstance providentielle l'attira dans notre Congrégation. Le P. Horner parcourait alors les divers séminaires de Bretagne, pour tâcher de susciter quelques vocations. Ayant entendu ce zélé missionnaire faire le tableau saisissant des misères du peuple africain, le jeune lévite vit aussitôt la route qu'il devait suivre. Lui aussi serait missionnaire des Noirs! Il termina ses études théologiques et reçut la prêtrise au Grand Séminaire de Quimper (10 août 1881); puis, l'année suivante, il entra au noviciat de Grignon.

Admis à faire sa profession religieuse au mois d'août 1883, ce fut avec un véritable transport de joie qu'il reçut la nouvelle de sa destination pour le Congo.

J'ai fait ma profession religieuse dimanche dernier, écrivait-il à un de ses frères; désormais je ne m'appartiens plus; j'appartiens tout entier corps et âme au Cœur Immaculé de Marie, qui fera de moi ce qu'Il lui plaira... Je serai un instrument bien faible assurément pour travailler à la conversion des pauvres infidèles; mais je suis heureux de donner à Dieu, qui a tant fait pour moi, une marque de ma bonne volonté; je suis heureux de lui sacrifier, pour le salut de ces pauvres âmes, tout ce que j'ai de plus cher au monde, mon pays, mes parents et ma vie...

Parti de Bordeaux, le 20 octobre 1883, le jeune missionnaire arrivait à Landana, le 18 décembre; il se mit tout de suite à l'œuvre avec ardeur. Le Supérieur de la Mission, craignant pour

sa faible santé, le garda à Landana et lui confia la classe des latinistes. Mais ce travail ne suffisait pas à son zèle, il demanda d'aller de village en village évangéliser les Noirs, baptiser les mourants et recueillir les pauvres enfants abandonnés. Rien de plus édifiant que les lettres qu'il écrivait à sa famille au sujet de son ministère. A toutes les pages, on trouve l'expression du zèle ardent qui brûlait son cœur d'apôtre.

Dans l'intérieur de la communauté, ce zèle se manifestait surtout par une action incessante à l'effet de propager parmi ses enfants la dévotion au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge et à saint Joseph.

A la suite d'une épidémie, Mgr Carrie consacrait au Sacré-Cœur la Mission du Congo. Le zèle du missionnaire redouble alors d'intensité. Il écrit au directeur du *Message*, lui demande des diplômes d'agrégation pour toutes les stations de la préfectures, reçoit pour lui-même la charge de sous-directeur, sollicite et obtient d'une personne charitable la somme de 600 francs pour l'achat d'une belle statue en bronze du Sacré-Cœur de Jésus; et il la fait ériger au milieu d'un village chrétien dont toutes les familles se consacrent à ce divin Cœur.

Son amour pour Marie se manifestait d'une manière non moins édifiante. A peine arrivé dans sa Mission, le P. Le Louët demande avec instances et reçoit d'une pieuse personne une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes. Aussitôt il se met à l'œuvre avec ses enfants pour élever à Marie, sur cette terre d'Afrique, un monument qui lui rappelle ces roches Massabielle, devant lesquelles il aimait tant à s'agenouiller. Le monument s'élève, mais au prix de quel travail!

Chaque pierre, écrivait-il, a été pêchée dans la mer à une demi-lieue environ de la Mission, et plusieurs de ces pierres ne pèsent pas moins de 1000 kilos.

Enfin la grotte est achevée; et, du haut de ce trône de miséricorde, Marie étend son regard tutélaire sur toute la Mission. La joie du bon Père était alors à son comble : elle fut de courte durée. Un malfaiteur vint, en effet, pendant la nuit, renverser la statue et lui briser la tête à coups de pierre. Mais le misérable expia peu après son sacrilège dans des circonstances où le doigt de Dieu apparut visiblement. Un coup de feu lui fracassa le

crâne, comme il avait lui-même brisé la tête de la Vierge.

Le cœur du missionnaire fut contristé de l'outrage fait à Marie; ses enfants se joignirent à lui pour faire amende honorable à leur bonne Mère, et tous ensemble prirent la résolution de faire leurs efforts pour s'en procurer une autre plus belle encore.

Quelle ne fut pas ma surprise, écrivait-il peu après, en voyant la plupart des enfants venir me trouver pour me dire qu'ils voulaient, eux aussi, autant qu'il était en leur pouvoir, contribuer à l'achat d'une nouvelle statue! Les plus anciens m'offrent leurs petites économies s'élevant jusqu'à 5 et 8 francs. Ceux qui n'avaient pas d'argent, mais qui avaient obtenu quelques prix, m'apportent les objets qu'ils avaient reçus : l'un un livre, l'autre une assiette, celui-ci une chemisette, celui-là un pagne, etc. J'étais ému jusqu'aux larmes en recevant ces dons de la pauvreté. Les jeunes gens mariés vinrent à leur tour m'apporter leurs offrandes et je disposais bientôt d'une somme de 130 francs. C'est là une somme énorme pour nos jeunes Noirs.

Le cher Père fit ensuite un appel à la générosité de sa pieuse famille, et, grâce à elle, il réunit en peu de temps la somme suffisante pour acheter une magnifique statue en fonte, dont la bénédiction solennelle a laissé un profond souvenir à Landana.

Il put aussi, en recourant à la charité, se procurer une belle statue de saint Joseph qu'il plaça au milieu de la cour des enfants. Sur une plaque de marbre adhérente au piédestal, il grava lui-même ces mots : *Posuerunt me custodem*. Ils m'ont établi gardien. En toute occasion, il inspirait à ses élèves une confiance sans bornes en l'intercession de ce puissant protecteur de l'enfance. Il composa en son honneur un cantique en langue fiote, et son plus grand bonheur était de réunir sa petite famille au pied de l'image vénérée pour chanter ensemble les louanges de l'auguste époux de la Reine des anges.

Que dire maintenant des pieuses industries de son zèle pour obtenir une foule de choses que le maigre budget de la Mission ne lui permettait pas de se procurer? Après les statues dont nous venons de parler, ce sont des vitraux pour la chapelle, un chemin de croix, le magnifique catéchisme en images, publié par la direction du *Pèlerin*, une statue de saint Benoît-le-Maure; celle de saint Jacques, patron de son église; des images, des

médailles, des crucifix; ce sont, enfin, des jouets pour ses enfants, des filets de pêche, etc., qu'il obtient de la charité.

Ne crains pas de nuire à ta famille par tes bonnes œuvres, écrivait-il à un de ses frères. Je ne pense pas que les bonnes œuvres aient jamais ruiné personne; au contraire, ceux qui les font attirent sur leurs familles les bénédictions de Dieu...

Ses parents n'étaient point les seuls, d'ailleurs, qu'il savait intéresser à son œuvre. Racheter des enfants pour les élever dans la foi chrétienne, c'était là le principal objet de la sollicitude du P. Le Louët. Ses pressants appels furent entendus, et il serait difficile de compter les sommes de 50 francs, prix ordinaire d'un petit enfant, qu'il reçut de bienfaiteurs généreux. Afin d'exciter leur sympathie, il se faisait photographe, à ses moments de loisir, pour envoyer à l'un la photographie de son filleul africain, à l'autre des groupes d'enfants; à tous, en un mot, un souvenir qui leur prouvât qu'ils n'obligeaient pas un ingrat.

Son zèle ne se bornait pas aux œuvres d'apostolat et de charité. Pour faciliter à ses confrères l'évangélisation des Noirs du Congo, il se mit avec ardeur à l'étude de la langue fiote et à la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire. Malheureusement, la maladie qui le minait sourdement ne lui a pas permis d'achever ces travaux.

Sa complexion, en effet, était trop faible pour résister à tant d'efforts. Dès l'âge de vingt-deux ans, il avait déjà ressenti les premières atteintes de la maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau. Le climat de Landana, quoique lui convenant mieux, sous certains rapports, que celui de France, ne put enrayer le mal. Uniquement occupé, d'ailleurs, de sauver des âmes et de gagner le ciel, il ne se mettait guère en peine de sa santé :

Tu me demandes des nouvelles de ma santé, écrivait-il gaiement à un de ses frères en 1889, elle est un peu comme la lune : tantôt elle croît, tantôt elle décroît. En ce moment, elle semble entrer dans une période de croissance. Mais le mal n'est pas déraciné. Il faudrait pour cela un vrai miracle : le poumon gauche étant plus qu'à moitié démoli. Tu me proposes de faire une neuvaine pour ma guérison, je le veux bien; mais, pour te parler franchement, je n'ai pas plus

envie de guérir que de ne pas guérir. C'est l'affaire du bon Dieu, qui fait toutes choses pour le mieux.

Lors de la division de la Mission du Congo, le P. Le Louët était resté attaché à la préfecture de Landana. En 1891 il passa à Loango où il remplaça le P. Giron dans le ministère des villages. Son zèle l'emporta souvent plus loin que ne le comportaient ses forces, et bientôt il tomba malade au point de ne plus pouvoir continuer ses travaux.

Malgré son énergie et sa bonne volonté, il dut alors abandonner le champ de bataille, où il avait lutté si généreusement l'espace de neuf ans, et reprendre le chemin de la patrie. Il part, et sa première pensée en remettant le pied sur la terre de France, est d'aller à Lourdes saluer sa bonne Mère et remettre entre ses mains le soin de sa destinée. Marie combla son cœur de grâces et de bénédiction, mais elle ne lui rendit pas ses forces : il était mûr pour le Ciel.

En quittant les Pyrénées, il se rendit à Paris pour se reposer quelques jours à la Maison-Mère, puis il partit pour sa chère Bretagne. Après quelques semaines passées au sein de sa famille, le cœur plein de confiance et de résignation, il venait à Notre-Dame de Langonnet se préparer à la mort dans la solitude et le recueillement. Voici à ce sujet, des détails transmis par le P. Bonjean :

S'abandonner entièrement entre les mains du bon Dieu et sanctifier ses derniers moments, telle fut dès lors son unique préoccupation. Pendant le jour, il jouissait d'un calme et d'une tranquillité relative; mais, le soir, une toux violente lui déchirait la poitrine, et la plupart de ses nuits se passaient sans sommeil. Le 20 octobre, encouragé par les doux rayons du soleil, il quitta la chambre et fit une petite promenade. Il se sentait mieux, disait-il. Hélas! c'était le calme qui précède la tempête. Le soir, il fut pris d'une nouvelle et grave hémorragie : c'était comme l'annonce de sa mort prochaine.

Toutefois, il devait résister encore tout un mois aux ravages de la maladie. Pendant les trois dernières semaines, le pauvre agonisant dut rester immobile sur un fauteuil : des plaies vives se formèrent sur son corps; le moindre effort, le plus léger mouvement ravivaient la douleur cuisante de ces plaies. Qu'on ajoute à ces souffrances une respiration chaque jour plus difficile, l'impossibilité de dormir et même de sommeiller, et l'on aura une idée de ce martyr. Au milieu de ces souffrances, pas une plainte, pas un regret pour ce monde

qu'il allait quitter, mais un abandon total entre les mains de la Providence, une confiance admirable en la protection de Marie. Sa croix de missionnaire et une petite statue de Notre-Dame de Lourdes ont eu ses dernières confidences. En les pressant sur ses lèvres et sur son cœur, il trouvait la force de tout supporter.

Dans ses derniers jours, il reçut d'un Noir du Congo, à la conversion duquel il avait travaillé de longues années, une charmante lettre ; ce Noir lui annonçait qu'il venait de recevoir le baptême à Loango avec toute sa famille. Impossible de dire la joie que causa au pauvre moribond la lecture de ces lignes touchantes ! Elles augmentèrent, s'il est possible, l'amour qu'il avait pour ses chers enfants d'Afrique. La Mission du Congo ! son vicaire apostolique ! il les portait vraiment dans son cœur. Ils eurent sa dernière pensée et sa dernière parole.

« Vous offrez vos souffrances et votre mort au bon Dieu, pour les missions, lui disait-on quelques instants avant sa mort ? »

« — Oh ! oui, répondit-il... Le Congo !... Mgr Carrie !... »

Il aurait bien voulu mourir le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. « Si vous ne mourez point ce jour-là, lui dit-on, vous mourrez dans l'octave, c'est toujours la fête de la Sainte Vierge. » En effet, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le samedi suivant 10 décembre, fête de la Translation de la sainte maison de Lorette. Marie a exaucé tous les vœux de son fidèle serviteur en l'appelant à elle un samedi, pour le faire bénéficier de cette précieuse indulgence sabbatine dont il nous entretenait souvent.

Puisse la Bretagne, toujours si catholique, nous envoyer de nombreux imitateurs de son zèle et de ses vertus pour aller, comme lui, travailler à la conversion de cette pauvre Afrique !

LE F. THOMAS

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 28 MAI 1892.

Le F. Thomas Mabit était un des premiers Frères de la Congrégation. Né à Pellerin (Loire-Inférieure), le 25 juillet 1816, il entra au noviciat de la Neuville le 18 juin 1846, à l'âge de trente ans. Durant sa longue carrière, ce bon Frère a été employé dans plusieurs de nos maisons. Avant la fin de son noviciat, il fut placé à la communauté naissante de Bordeaux, et c'est là qu'il fit sa profession le 2 février 1848. Après quelque temps de séjour à Bordeaux et à Paris, il fut envoyé à Cayenne, d'où

il rentra en France vers la fin de 1858, pour aller à Notre-Dame de Langonnet.

En 1865, il était à Rome, d'où il fut rappelé à la Maison-Mère, dans le courant de septembre, pour être placé au noviciat des Frères. Revenu quelque temps à Bordeaux en 1866, il en repartit pour la Sénégambie en novembre de cette même année. Rentré en France deux ans après, il fut de nouveau attaché à la communauté de Bordeaux, et il y resta, cette fois, jusqu'en 1884, époque où, sa santé étant épuisée, le T. R. Père l'envoya au Saint-Cœur de Marie, pour y passer dans la retraite ses dernières années.

Partout où il a été, le F. Thomas s'est fait remarquer par son esprit de foi, de dévouement et d'attachement à la congrégation et à ses œuvres. C'est ce qu'on trouve dans les témoignages de ses supérieurs, principalement dans une lettre écrite de Rome, en date du 19 septembre 1865.

Ce cher Frère eut cependant une époque de défaillance dans sa vie religieuse (1859). Mais après quelques années passées comme simple agrégé, il fut, sur ses vives instances, réadmis comme membre profès le 20 novembre 1866. Pour obtenir cette faveur, il s'était soumis avec courage et édification à faire une nouvelle année de noviciat.

Pendant les dernières années de sa vie, à Chevilly, le bon Frère Thomas a été un modèle de patience, dans le support des infirmités de la vieillesse et les douleurs de la maladie. Si la dévotion à la sainte Vierge est un signe de prédestination, on peut avoir confiance au sujet du salut de ce cher défunt. Avec quel empressement et quelle ferveur, en effet, il récitait le chapelet ! Ce fut alors, pour ainsi dire, son unique occupation. On le vit jusqu'à la veille de sa mort, et bien que ses facultés intellectuelles fussent très affaiblies, égréner avec bonheur son rosaire. Aussi Marie a-t-elle récompensé son fidèle serviteur, en lui obtenant la grâce de mourir un samedi et le dernier du beau mois de mai.

Ses derniers instants ont été calmes et résignés. Il faisait généreusement le sacrifice de sa vie et demandait même souvent la mort pour aller plus vite avec le bon Dieu, dans la miséricorde duquel il avait une confiance illimitée. On lui avait donné l'extrême-onction dans toute sa connaissance, le vendredi saint,

à la suite d'une indisposition qui faisait craindre sa fin prochaine. Lui-même avait déjà exprimé à plusieurs reprises le désir de la recevoir.

Depuis ce temps, dit le P. Hassler, ses forces diminuèrent de plus en plus ; ses organes et ses facultés s'affaiblirent de jour en jour, mais jamais une plainte ne sortit de sa bouche. Même le jour de l'Ascension, au moment où il paraissait entrer en agonie, je lui demandai plusieurs fois s'il souffrait, il me répondit avec calme : « Non ! » et cependant il était dévoré par la fièvre. Je crus alors devoir lui donner une dernière absolution et lui appliquer l'indulgence de la bonne mort. Faisant des efforts, que la paralysie de la langue rendait beaucoup plus pénibles, il essayait de répéter après moi les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, que je lui suggérais, en même temps qu'il embrassait avec une grande piété sa croix de missionnaire. Le lendemain vendredi, toute connaissance avait cessé, et c'est sans l'avoir recouvrée qu'il rendit son âme à Dieu, par les mains de Marie ; c'est, du moins, notre plus intime confiance, puisque l'agonie se continua jusqu'au samedi. (Lettre du P. Hassler, du 28 mai 1892.)

LE F. BASILIDE

DÉCÉDÉ A ZANZIBAR, LE 6 SEPTEMBRE 1892

Le F. Basilide (Huss Louis) était né le 8 juin 1848, à Wegersheim (Bas-Rhin), d'une famille foncièrement chrétienne. Dès sa jeunesse, il se sentit attiré vers une vie pieuse et retirée, sans cependant avoir encore d'attrait pour la vocation religieuse. Ce fut peut-être la raison pour laquelle il servit d'abord pendant quatorze ans, en qualité de domestique, à la Maison-Mère des Sœurs de Ribeauvillé.

Ayant connu notre congrégation par différents membres, notamment par le P. Acker et le F. Ladislas, il demanda à y être admis et entra au postulat des Frères, à Chevilly, le 8 octobre 1882. Profès, le 8 septembre 1884, il fut envoyé à la Mission de Zanzibar.

« Le F. Basilide, dit Mgr de Courmont, arrivé ici en même temps que le F. Dulbac, mort à Mhonda, avait, avec ce dernier, beaucoup de points de ressemblance. Comme lui, il s'identifiait avec les intérêts matériels de la station où il était placé. Que n'a-t-il pas fait d'abord, avec le P. Charles Gommenginger, de

si regrettée mémoire, pour le seconder dans l'installation de Mrogoro! Et plus tard, combien il s'est dépensé pour veiller aux constructions, cultiver le jardin, étendre la plantation de caféiers et compléter tous les arrangements de cette ravine de Tougéné, si pittoresque aux regards, si agréable comme lieu de promenade et l'un des charmes de Mrogoro les plus appréciés des voyageurs. Développer les ressources matérielles, aider le plus possible à l'entretien du personnel de la communauté, par le rendement du jardin, les produits de la basse-cour et du troupeau; c'était son but constamment poursuivi avec intelligence et dévouement. Combien de tels auxiliaires sont utiles dans nos stations! Les Pères peuvent alors s'en remettre à eux avec confiance du soin du matériel, pour s'adonner entièrement au soin des âmes. » (Lettre du 12 septembre 1892.)

Comme il était souvent malade depuis quelque temps, ajoute le P. Acker, Monseigneur l'avait rappelé à Zanzibar, dans le dessein de l'envoyer en changement d'air en Europe. Il arriva à Zanzibar, le 10 août, bien fatigué, et il fut bientôt pris d'un accès de fièvre hématurique : c'était le septième ou le huitième. Il le surmonta cependant, même encore un autre moins fort; mais ces accès successifs le réduisirent à une faiblesse extrême. Les *Messageries maritimes* qui passent ici le 3 de chaque mois, par parti pris de ne pas embarquer de malades, refusèrent de le prendre à bord.

Le 4 et le 5 septembre, il paraissait aller mieux et nous recommandions à espérer. Toutefois, une diarrhée tenace le fatiguait beaucoup. Le 6, au matin, il eut de l'oppression avec des étouffements. Je le vis et lui ayant déjà donné deux fois la communion en viatique, je ne crus pas qu'il y eût urgence de lui administrer l'Extrême-Onction, d'autant plus que le Frère me donnait l'assurance qu'il allait mieux. Je fis une visite au P. Lutz, qui occupait la chambre voisine à l'hôpital. J'y étais à peine entré qu'on m'appela vite auprès du F. Basilide, qui était entré en agonie. J'eus le temps de lui donner l'Extrême-Onction avec l'indulgence *in articulo mortis*, et il rendit son âme à Dieu. (Lettre du 6 septembre 1892.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Nominations. — Par décision du T. R. Père, en date du 1^{er} janvier, a été nommé supérieur à *Seyssinet*, en remplacement du P. Chauffour, appelé comme professeur au séminaire colonial, le P. Epinette, de la communauté de Saint-Ilan.

Cause du P. Laval. — On sait qu'il est question depuis longtemps déjà de travailler à introduire la cause du vénéré P. Laval. Le T. R. Père a confié cette mission au P. Meillorat, par décision du 15 janvier, et l'envoie à cet effet à l'île *Maurice*, à titre de Postulateur. Ce Père s'embarque le 3 février à Marseille. — Les Pères de Chevilly sont chargés, à sa place, de la rédaction des *Annales apostoliques* de nos Missions et de tout ce qui concerne l'Association de prières pour les Noirs.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 21 janvier, à Lisbonne, pour le Bas-Congo, le P. Breiner, revenu de cette Mission pour cause de santé, au mois de juillet dernier ;

Le 25, à Marseille, le F. Adelme, de la communauté de Beauvais, envoyé à Sierra-Léone, pour tenir l'école de garçons.

Retour en France. — Le 21 janvier, au moment où s'embarquait le P. Breiner, est arrivé à Lisbonne le P. André Kieffer, de la Mission du Cunène.

Notre-Dame des Victoires. — Mgr Le Roy a présidé, cette année, l'office de l'Archiconfrérie, le dimanche de la solennité de l'Épiphanie, 8 janvier. Il était accompagné du R. P. Grizard, des PP. Bichet, Høgy et de plusieurs Frères. Pendant plus de trois quarts d'heure, il a tenu son pieux auditoire sous le charme de sa parole, faisant un tableau animé de la vie malheureuse du Noir, depuis le berceau jusqu'à la tombe, et y entremêlant des scènes de superstitions, d'infanticide, d'anthropophagie, etc.; enfin opposant à ces lugubres récits l'œuvre du missionnaire pour tirer ces pauvres gens de leur état de dégradation, en faire des chrétiens et les conduire au ciel. Aussi la quête a-t-elle été relativement très fructueuse (435 francs).

Congo français. — Mgr Carrie écrit au T. R. Père, à la date du 18 décembre 1892 :

Nous avons eu hier une très belle et consolante cérémonie : celle de l'ordination des deux premiers prêtres indigènes du Congo, MM. les abbés Mahon et Louis de Gourlet. Le premier, noir pur sang, appartient au vicariat ; le second, mulâtre, fils d'un père français, appartient à la préfecture du Bas-Congo.

Tous les deux ont dit aujourd'hui leur première messe avec une

piété bien édifiante et une aisance remarquable dans le chant et les cérémonies.

Espérons que ces prémices du sacerdoce au Congo persévéreront dans leurs saintes dispositions et sauveront un grand nombre d'âmes. Ce sont là deux fruits précieux de quinze à seize ans de travail et de patience. Nous sommes amplement dédommagés de nos peines. Un saint Pape disait qu'il préférerait l'ordination d'un seul prêtre indigène à la conversion de 10,000 infidèles. Nos deux prêtres valent donc mieux que la conversion de 20,000 infidèles.

Avis. — *Vie du V. Père, en allemand.* Un excellent prêtre du Wurtemberg, M. l'abbé Joseph Muller, curé de Borslingen, vient de publier une traduction en langue allemande de la vie de notre vénérable Père, par le cardinal Pitra. Ne trouvant pas de libraire qui voulût se charger de l'impression de cet ouvrage, il l'a fait imprimer à ses frais. Nous n'avons pas besoin d'engager nos confrères à la répandre dans les pays où l'on parle allemand.

— On recommande aussi l'ouvrage déjà connu du P. Frécenon, *les Promesses du Cœur de Jésus*, dont la 2^{me} édition vient de paraître, avec une bénédiction du Saint-Père. S'adresser à la Maison-mère ou à l'auteur à Beauvais. Prix : 2 fr. 50.

Corrections à l'Ordo. — Un décret du 17 juillet 1892 établit que, si le dimanche de la Passion se trouve être le 19 mars, la fête de saint Joseph se célèbre le lendemain. Notre Ordo, qui était rédigé avant ce décret, doit, en conséquence, être corrigé comme il suit :

19. *Dom. Passionis.* V. de seq.

20. *Fer. 2. Alb. S. JOSEPH, SPONSI B. M. V. (e 19 huj.)* dupl. 4. Cl. Lect. 9 et Com. *Fer. in L et M. Credo.* Præf. de Cruce. *Ev. Fer. in fine.* In V. com. seq. et *Fer.*

22. *Fer. 4. S. Cyrilli Hierosolym. E. C. D...* In V. com. *Fer.*

Bulletins. — Prière aux communautés de la Martinique, de la Guadeloupe et d'Haïti de nous envoyer sans retard leurs bulletins.

Maison-Mère, 30 janvier 1893.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** La fête du 2 février. — La Saint-François de Sales. — **Zanguebar** (suite). Mrogoro. — Tununguo. — **Nécrologie.** Décès : F. Lin, M. Théodore, scolastique. — *Notices* : PP. Ray, Raimbault. — **Nouvelles des communautés** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

LA FÊTE DU 2 FÉVRIER

Selon l'usage, plusieurs Pères et plusieurs Frères de la Maison-Mère, ayant à leur tête le T. R. Père général, se sont rendus au Saint-Cœur de Marie, le jour anniversaire de la mort de notre V. Père. Après dîner, comme d'habitude, toute la communauté est allée à son tombeau pour prier aux intentions de la Congrégation.

La conférence traditionnelle, qui a eu lieu à quatre heures, a été faite par le P. Delaplace. Il a pu nous parler des vertus de notre saint fondateur avec d'autant plus de compétence et d'intérêt qu'il l'a personnellement connu et a été formé à son école.

Son entretien a été l'explication de ces paroles du Seigneur à Ananie, en parlant de saint Paul : *Celui-ci m'est un vase d'élection pour aller porter mon nom devant les rois, les nations et les enfants d'Israël, car je lui montrerai tout ce qu'il aura à souffrir pour mon nom.* Paroles qui se sont admirablement vérifiées aussi dans notre V. Père. Il a été, en effet, un vase d'élection rempli de toutes sortes de grâces et de vertus; et, par ses fils spirituels, il a porté le nom de Dieu devant nombre de tribus de l'Afrique.

A lui aussi, on peut appliquer cette autre parole de l'Écriture : « Si le grain confié à la terre n'y meurt, il reste seul; mais si la terre devient son tombeau et qu'il s'y décompose, il rapporte beaucoup de fruits. Comme preuve, le P. Delaplace nous raconte à grands traits tout ce que notre V. Père a eu à souffrir : 1^o Dans son enfance et sa jeunesse, pour préparer sa conversion au christianisme; 2^o après sa conversion jusqu'à la fondation de la congrégation, notamment à Saint-Sulpice, à Rennes et à Rome; 3^o depuis la première fondation de la Société du Saint-Cœur de Marie à la Neuville, jusqu'à sa mort précieuse devant Dieu.

Dans le développement historique de ces pensées, notre cher confrère, faisant appel à ses souvenirs personnels, nous a déroulé, dans une suite de tableaux, les souffrances physiques et morales du V. Père, les contradictions qu'il a rencontrées au dedans et au dehors, les travaux incessants auxquels il s'est livré, malgré une santé de plus en plus éprouvée.

Notre saint fondateur a été vraiment le grain de froment qui meurt au sein de la terre dans laquelle il a été déposé. Par sa soumission à la volonté de Dieu et par sa fidélité à la grâce, il a mérité, en effet, que son âme fructifiât par la pratique de toutes les vertus, l'humilité, la patience, la douceur, l'abandon entier à la divine Providence, un zèle ardent pour le salut des âmes, en particulier de la race noire.

Puis, sans parler des sujets nombreux, fervents et saints que Dieu lui a donnés pour enfants, que de belles et grandes œuvres seront à jamais sa gloire! C'est d'abord, après nos premières Missions, la réunion de la Congrégation avec celle du Saint-Esprit, la réforme du séminaire des colonies, l'établissement des évêchés coloniaux, nos Missions dans les colonies françaises et anglaises; mais surtout nos chères Missions d'Afrique, sans parler de beaucoup d'œuvres secondaires.

En terminant, le P. Delaplace nous a exhortés à marcher tous sur les traces du V. Père, c'est-à-dire dans la voie du renoncement, de la mort à nous-mêmes, pour opérer efficacement le bien, à son exemple, dans les postes respectifs où la divine Providence nous a placés.

LA SAINT-FRANÇOIS DE SALES

La Saint-François de Sales tombant cette année le dimanche de la Septuagésime, a été renvoyée au vendredi 3 février. On a également remis à ce jour la fête du T. R. Père, à la Maison-Mère. Le 1^{er} février, il était allé officier au Saint-Cœur de Marie, pour la fête patronale du grand scolasticat. Dans la soirée, il a vu successivement les Pères, les Frères et les scolastiques, qui lui ont offert leurs vœux de bonne fête. Ensuite, il s'est rendu au noviciat de Grignon où, après avoir reçu les vœux des novices, il leur a fait une conférence spirituelle.

Le 3 février, au matin, les Pères de la Maison-Mère se sont réunis dans sa chambre, et le R. P. Premier Assistant lui a exprimé nos sentiments à tous en ces termes :

Nous sommes heureux, mon Très Révérend Père, à l'occasion de votre fête, de vous offrir nos respects et nos vœux. En vous les exprimant au nom de la communauté, je crois répondre au désir de nos Pères absents en me faisant aussi leur interprète; et ainsi, tous unis dans un même sentiment de dévouement et de filiale affection, nous remercions le bon Dieu des bénédictions qu'il a répandues sur vous et sur toute la Congrégation pendant l'année qui vient de s'écouler. Nous le prions de faire que cette nouvelle année soit pour vous une année heureuse et bénie. A cette fin, nous rappelant les paroles par lesquelles notre V. Père désignait son successeur, nous nous ferons un devoir, — devoir facile à remplir auprès de vous, mon Très Révérend Père, — par nos prières et notre dévouement, de vous aider à porter le fardeau que la divine Providence vous a imposé, en vous confiant le gouvernement de la Congrégation.

Dans sa réponse, le T. R. Père a confirmé les paroles du R. P. Assistant, en disant qu'il y aurait ingratitude à ne pas reconnaître les bénédictions toutes spéciales répandues sur la Congrégation et ses œuvres par la bonté divine. Il nous a exhortés à en témoigner une grande reconnaissance à Dieu et au Cœur Immaculé de Marie, ainsi qu'au V. Père, à l'intercession duquel il est permis de penser qu'elles sont dues en grande partie.

« En ce qui regarde ma personne, a-t-il ajouté, je suis heureux de le dire hautement, tous les membres de la Congrégation n'ont cessé de me témoigner respect, confiance, affection

et soumission, et c'est là, peut-être, ma plus grande consolation.

« Mais, si le grand nombre se montre vraiment dévoué, fervent dans la pratique des vertus religieuses, appliqué à vivre de la vraie vie surnaturelle dont notre saint fondateur nous a donné de si beaux exemples, il s'en est trouvé, et il s'en trouve encore, qui sont trop négligents dans l'observation de la règle, qui ne sont pas assez généreux quand il s'agit de se sacrifier aux dépens de la vie naturelle. Il en est qui ne comprennent pas assez qu'en faisant vœu d'obéissance ils ont fait abnégation entière de leur volonté; et ils reprennent souvent, dans le détail de leur conduite, ce qu'ils ont donné à Dieu. »

Le T. R. Père a terminé en se recommandant aux prières de tous les membres de la Congrégation; car, a-t-il dit, « plus il y a longtemps qu'un Supérieur général porte le fardeau de sa charge, plus il en trouve le poids lourd et même écrasant ».

Quelques instants après, le P. Hubert lui a présenté les Frères et s'est exprimé en ces termes :

Vénération filiale, religieuse reconnaissance, vœux de bonheur sans réserve, voilà ce que les Frères de la Maison-Mère, interprètes de tous les Frères de la Congrégation, sont heureux de vous exprimer, mon Très Révérend Père, à l'occasion du retour de la Saint-François de Sales. Ils supplient votre gracieux patron de vous conserver longtemps, très longtemps, à notre amour. Ils vous prient de les bénir et avec eux tous nos Frères absents.

« Je vous remercie, mes bien chers Frères, a répondu le T. R. Père, des sentiments dont le P. Hubert vient de se faire l'interprète. Ils n'ont rien d'exagéré, car j'ai souvent constaté la vénération et la reconnaissance dont je suis l'objet de votre part. Je vous recommande d'être toujours des modèles que les Frères en passage n'aient qu'à imiter. »

Alors le T. R. Père, après leur avoir adressé quelques mots comme aux Pères, les bénit, et avec eux tous les Frères de l'Institut, et il les embrasse, en ayant un mot aimable pour chacun.

Il a reçu ensuite les compliments et les vœux des élèves, qu'il a encouragés par des paroles toutes paternelles.

A 9 heures a eu lieu la grand'messe, chantée par le T. R. Père. Il a également officié au salut solennel du soir, qui a été parfaitement exécuté par les séminaristes, sous la direction du P. Høgy.

Au dîner de la communauté, nous avons les aumôniers des

maisons avec lesquelles nous sommes en rapport, ainsi que M. Lancel et son beau-frère, dans la famille duquel le T. R. Père et Mgr de Courmont venaient de passer quelques jours à l'occasion d'un voyage à Troyes.

ZANGUEBAR

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A MROGORO

SEPTEMBRE 1890. — JANVIER 1893.

1. Personnel. Décès : P. Heller, F. Basilide. — 2. Ministère *Mlali, Kiroka, Mikési*. Sorcières délivrées. — 3. OEuvre des caravanes. — 4. Baptêmes d'adultes. Confirmations. Catéchumènes. — 5. Menaces des Mafiti et des Wahéhés contre la Mission. — 6. Ecole. Orphelinat. — Petite vérole. — 7. Appréciation des étrangers. Dr Peters. — 8. Le café de Mrogoro à la table de Guillaume II et au sacre de Mgr Le Roy. — Le *Moka-Zanzibar*.

1. — A l'époque où s'arrête le dernier *Bulletin* de Mrogoro, divers changements avaient été opérés déjà dans le personnel de la communauté, et d'autres sont survenus plus tard. C'est ainsi que le P. Mével a été remplacé par le P. Karst et celui-ci par le P. Horné. Ils ont été aidés successivement par les PP. Boulé, Oberlé et Toussaint, secondés du F. Basilide.

Aujourd'hui, la station a pour supérieur le P. Boulé. Le soin de l'économat et des œuvres locales est surtout confié au P. Toussaint. Le F. Adelin, placé précédemment à Bagamoyo, est chargé du jardin et du service matériel de l'établissement.

Cette communauté a été cruellement éprouvée dans ces dernières années. La première de ces épreuves a été la mort du P. Helfer, décédé le 23 décembre 1890. Il avait reçu obédience d'aller de Tununguo à Mrogoro, pour remplacer quelque temps dans ce poste le P. Karst appelé à la côte. A peine arrivé, il fut pris d'une fièvre bilieuse hématurique. Déjà fort affaibli et fatigué, il tomba dans une sorte de somnolence, de laquelle il sortait à peine pour recouvrer quelques instants lucides. Sa maladie se prolongea une huitaine de jours. Le P. Ledonné, averti par le F. Basilide, eut le temps d'accourir de La Longa et d'administrer ce cher confrère. Sa mort fut comme un doux prolongement de son sommeil.

Le P. Helfer, décédé à Mrogoro, n'était que de passage dans cette communauté. C'est aussi pendant un séjour qui devait être de courte durée, à Zanzibar, pour une convalescence qu'on espérait rapide, que le F. Basilide y rendit son âme à Dieu, le 6 septembre 1892. C'est comme pour nous avertir que rien, pas même le lieu de sa sépulture, ne saurait être assuré à la destinée errante du missionnaire, toujours dans la main de Dieu.

2. — Le ministère a eu ici, comme partout, ses difficultés et ses fruits. Les jugements rendus à la station, d'abord comme d'autorité judiciaire, puis à titre d'arbitre, ont donné facilité d'instruire, tout en réglant les différends. Non contents de se faire juger et catéchiser à la Mission, les gens de divers villages sont venus prier le P. Karst d'ériger une croix chez eux. Ils voulaient se déclarer ainsi protégés du Père, désireux de recevoir de lui, non seulement des arrêts de justice et l'enseignement religieux, mais, de plus, une sauvegarde les mettant en sûreté contre leurs ennemis.

C'est ainsi qu'une très belle et intéressante Mission a été entreprise à *Mlali*, à une journée de marche de Mrogoro. La croix se dresse dans le village; le Père y reçoit une hospitalité empressée quand il s'y rend, puis sa parole est respectueusement écoutée et ses décisions ponctuellement suivies, qu'il s'agisse d'apaiser une querelle, de fixer une question en litige, de demander des enfants pour l'école ou d'organiser la défense contre les *Mafitis* ou les *Wahéhés*. Dans les derniers temps surtout, plus particulièrement menacés, ils ont redoublé d'instances pour nous voir chez eux. Mais une assistance armée ne saurait leur être donnée par nos chrétiens; le prestige de la Mission a suffi jusqu'ici pour imposer aux tribus pillardes une crainte salutaire pour nous et nos protégés. Malheureusement, ce prestige est fortement entamé, et il baisse de plus en plus, à mesure que celui de l'Européen, qu'on supposait invincible, subit des échecs. C'est la conséquence regrettable de divers succès infligés à des expéditions allemandes témérairement engagées dans des luttes inégales.

Ce n'est pas à *Mlali* seulement que s'est exercé notre zèle. Les hautes montagnes au pied desquelles se trouve la station, la riche vallée de *Kiroka*, les fonds fertiles des collines de *Mihésé*, renferment quantité de villages. Une population intéres-

sante, nullement contaminée par des influences musulmanes, comme c'est particulièrement à déplorer pour la ville de Mrogoro, y sollicite la venue du Père, sa parole réglant les différends, ses enseignements dissipant leurs superstitions, son intervention toute bienfaisante enfin dans les questions qu'on lui soumet ou qu'il sait amener.

La plaie des *sacrifices humains* est particulièrement invétérée dans toute la région. Nous avons pu, étant avertis à temps, arracher aux flammes du bûcher neuf malheureuses femmes déclarées sorcières et qui devaient être brûlées.

3. — Mus par une pensée toute de charité et de zèle en faveur des pauvres Noirs des caravanes, le P. Mével et le P. Karst avaient réussi à détourner leur marche de la voie suivie jusque-là, pour les faire passer au bas de la Mission, à une portée de fusil environ. Une grande et belle croix fut plantée par le P. Karst à l'extrémité d'une sorte d'avenue, dessinée encore par un déboisement de la forêt, effectué autrefois par le P. Charles Gommenginger, et s'abaissant en pente douce depuis la chapelle jusqu'à la lisière des mimosas de la plaine.

Ce chemin plus direct pour les caravanes, avait aussi l'avantage de rencontrer les nombreux ruisseaux qui descendent de la montagne, mais se perdent un peu plus loin dans le sol. Le pied de cette croix marquait une première halte. Et, d'ordinaire, on la prolongeait un peu sur l'ordre du Père. Pouvant suivre de la station le ruban noir des porteurs se déroulant par ce sentier, depuis le départ du campement, il était déjà rendu au pied de la croix quand y arrivait la caravane. Alors il faisait une instruction sur les vérités les plus nécessaires. Puis il allait aux malades, donnait aux uns quelques remèdes, et retenait ceux dont la vie semblait plus menacée, pour les mener à la station, les instruire et les baptiser.

Telle a été l'*Œuvre des caravanes*. Elle n'est plus aussi fructueuse qu'autrefois. Beaucoup de caravanes, on ne sait pourquoi, reprennent l'ancien chemin. Mais là, en un point propice, nous avons commencé un village chrétien. Les malades pourront y être recueillis et, en cas d'urgence, baptisés par notre catéchiste.

4. — Dans le courant de février 1892, Mgr de Courmont est arrivé dans notre station, venant de *Tununguo*, d'où il

amenait le P. Mével. Celui-ci prêcha une retraite de préparation au baptême de nos adultes et à la confirmation. Elle fut suivie par tous nos chrétiens, autant, du moins, pour les plus éloignés, que le leur permettait la distance à parcourir de chez eux à la chapelle. Une très belle cérémonie en marqua la clôture.

Cette année (1892), nous avons eu 62 baptêmes d'adultes. Le chiffre de nos chrétiens n'atteint encore que 167. Mais les catéchumènes sont en assez grand nombre. Il suffirait d'un peu de sécurité assurée aux populations environnantes, pour que, laissées uniquement à l'impulsion religieuse donnée, elles affluassent à nos catéchismes et à nos offices du dimanche.

5. — Cet état d'inquiétude qui règne autour de nous est causé surtout par les menaces de pillage, d'incendie et de massacres des *Mafitis* et des *Wahéhés*, nos voisins. Les uns et les autres ont, à différentes reprises, tracassé et même pillé nos indigènes du district, amenant à leur suite nombre de prisonniers. Leur attitude hostile se continue. Kingo, le grand chef de Mrogoro, s'attend à une attaque des *Wahéhés*. Elle aurait lieu également contre la Mission, d'après les bruits qui nous arrivent. Le moment choisi serait celui des grandes pluies de la *Masika*. Les rivières, alors débordées, fermeraient les routes aux soldats allemands; et, ni de la côte, ni de l'*Usagara*, des secours ne pourraient nous arriver à temps.

Voilà les bruits qui nous tiennent en haleine. La prudence nous commande de ne pas négliger les avertissements qu'ils contiennent. Aussi, tout en priant Dieu de nous assurer les loisirs de la paix pour vaquer aux travaux de l'évangélisation, nous réparons notre enceinte, nous armons la station de fusils Gras, et nous exerçons nos chrétiens, préparant à la lutte possible leurs mains, et surtout leurs courages et leur foi.

6. — Nous ne négligeons pas, pour ces périls du dehors, nos œuvres du dedans. Nos chrétiens du village sont fidèles même aux exercices journaliers, auxquels ne peuvent prendre part ceux des environs. Prières du matin et du soir, chapelet, chants de cantiques, ils font tout cela avec un pieux ensemble.

Les enfants attirent spécialement notre sollicitude; ils sont au nombre de soixante-dix baptisés, dont trente à l'école et les autres encore dans les familles. Malheureusement, deux épidémies de petite vérole ont sévi dans la contrée. L'orphelinat

a été particulièrement éprouvé; il y a eu quelques morts, ainsi qu'au village.

7. — Ces enfants, pendant leurs travaux manuels, sont nos principaux auxiliaires pour toute la besogne qu'exigent l'entretien de la propreté dans la station, la culture du jardin, le développement de notre caféière. Combien les Européens de passage, Pères d'Alger, explorateurs et chefs d'expédition, Belges, Allemands ou autres, apprécient nos légumes et nos fruits! C'est là une des attractions de Mrogoro. Mais une autre, supérieure encore, est l'air pur qu'on y respire, la fraîcheur qui descend de son pic au sommet coiffé d'une forêt vierge, et le somptueux panorama, dont l'œil suit les prolongements vagues arrêtés au loin par la chaîne de teinte bleuâtre des montagnes du *Nguru*. C'est ce qui a surtout excité l'admiration du docteur Péters, à son retour de l'*Uganda*. Parfaitement reçu par nous alors, il a fait dans son livre publié, depuis, un pompeux éloge de la station, et loué très chaudement la cordialité avec laquelle on y a toujours traité les étrangers.

8. — Nous avons dit un mot de la *caféière*. Elle est due, en son état actuel, au P. Charles Gommenginger qui en a commencé la plantation, et au F. Basilide qui l'a étendue. Mais elle peut être augmentée encore; surtout, des procédés meilleurs peuvent être suivis pour l'époque de la cueillette, et le mode de préparation des gousses. Nul doute que tout cela, fait avec intelligence et méthode, ne permette d'obtenir à *Mrogoro* un excellent café. Le F. Adelin, né aux Antilles et entendu dans cette culture, sera l'homme de ce progrès. La station, quant à cet article d'approvisionnement, se suffit depuis longtemps, et sa production lui fait déjà de petites ressources.

Son café, demandé expressément pour cela par un officier allemand, a dû être servi à la table de l'empereur Guillaume II. Il a un autre titre à consigner ici. Un ballot, expédié au T. Rév. Père par Mgr de Courmont, a fourni, pour le dîner du sacre de Mgr Le Roy, le fameux *Moka-Zanzibar* (1), placardé

(1) On peut se demander d'où vient cette dénomination *Moka-Zanzibar* ou *café de Zanzibar*, attendu que le pays n'en produit pas. Autrefois, la maison *Roux et Freyssinet* avait un comptoir très important à Zanzibar. Là se centralisaient les différents achats de café faits pour son compte dans la mer des Indes, et que ses navires emportaient ensuite à Marseille. Le nom, donné par

à Paris en alléchantes enseignes, mais introuvable partout en Europe. En réalité, le *Moka-Zanzibar* n'existe qu'au Zanguebar et seulement dans nos stations. Le café servi dans la circonstance mentionnée plus haut est le premier et le seul qui ait été bu ailleurs qu'ici. Ajoutons qu'il a été trouvé excellent.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-AUGUSTIN DE TUNUNGUO

SEPTEMBRE 1890. — JANVIER 1893

1. Personnel. Souvenir aux PP. Helfer et Studler. — 2. Jugements rendus à la Mission. Ministère. Ecole. — 3. Bambalawé, chef de l'Ourougourou, sauvé du bûcher par le Père. Ses brigandages. Sa conversion. — 4. Les Mafitis. Leurs incursions et brigandages. Mis en fuite par le caron de la Mission. Etablissement d'un poste allemand. — 5. Visite de Mgr de Courmont. Baptême de 45 adultes.

1. — Nous ne saurions commencer ce *Bulletin* sans reporter nos premières pensées vers les chers confrères que nous avons perdus, dans le cours de ces trois dernières années. Le 19 novembre 1890, le P. Helfer, après avoir passé sa trop courte vie d'apostolat à Tununguo, succombait à Mrogoro, comme on l'a vu au *Bulletin* de cette communauté. Le P. Studler, fort, jeune, actif, semblait appelé à rendre de grands services à la station. Malheureusement, une fièvre, augmentée par une application malentendue du système Kneip, devait bientôt le ravir. Le 9 janvier 1892, il mourait presque subitement. Malgré son état de faiblesse, rien ne faisait prévoir un dénouement si prompt. Il est vrai qu'il cacha sa maladie, autant qu'il lui fut possible, s'exagérant ses forces, refusant de prendre des remèdes, disant toujours : « Je ne suis pas malade, je suis très fort ; ce n'est rien : demain ou après-demain, je serai guéri. » Le matin même de sa mort, il fit des efforts surhumains pour surmonter le mal qui le minait. Pris d'un très fort accès de fièvre à 5 heures et demie, il rendait son âme à Dieu vers 6 heures. Son corps repose au cimetière de la Mission, près des restes du regretté P. Daull.

les négociants uniquement pour indiquer l'entrepôt d'où provenait la cargaison, a été pris et exploité pour celui de la production ; et l'on s'est évertué avec succès à faire croire aux consommateurs qu'ils buvaient du *café de Zanzibar*.

Le P. Helfer fut remplacé par le P. Le Petitcorps. Plus tard, Mgr de Courmont ayant eu besoin du P. Mével pour la nouvelle station de Bura, l'a remplacé ici, comme supérieur, par le P. Kornmann, de la maison de Mandéra (décembre 1892). Notre communauté se compose donc actuellement des PP. Kornmann, Le Petitcorps et du F. Damase.

2. — Nos relations avec les indigènes sont des meilleures. Quand ils ont des différends à arranger, ils viennent à la Mission, exposer leurs plaintes et griefs, et s'en tiennent d'ordinaire à la décision donnée par le Père, qui profite de la circonstance pour glisser à chacun quelques mots de catéchisme.

Quand un malade est en danger, on nous fait avertir aussitôt, et l'un des Pères est vite à son chevet. Il essaie de le guérir, s'il y a possibilité, ou il le prépare à la mort en lui conférant le baptême, s'il voit qu'il n'y a plus d'espoir. Les chrétiens nous aident beaucoup sous ce rapport. Dès qu'ils savent un indigène gravement atteint, ils se rendent en toute hâte auprès de lui, le soignent, l'instruisent et préparent ainsi la voie au Père, qu'ils appellent pour administrer le baptême. Si le cas est pressant, ils le confèrent eux-mêmes, heureux d'envoyer une âme au ciel et d'avoir à porter cette bonne nouvelle au Père qu'ils aiment et vénèrent.

Les enfants de l'école nous donnent aussi beaucoup de consolations. Toutes les fois qu'un congé leur permet de rentrer dans leur famille, ils ne manquent pas d'engager père, mère, frères et sœurs à se rendre à la messe du dimanche. Ils les entretiennent longuement des leçons de catéchisme, qu'ils ont apprises pendant la semaine, font les petits prédicateurs, interrogent leurs parents sur les différentes actions de la semaine, qu'ils ne manquent pas de blâmer si elles sont mauvaises, ou de louer si elles sont bonnes. Ces parents, fiers de les voir feuilleter des livres et de les entendre lancer, à tort et à travers, quelques mots français ou allemands, restent émerveillés de leurs progrès et les rangent déjà au nombre des savants, supérieurs au fameux Tippo-Tippo et au puissant Kingarou, roi de l'Ukami, qui ne savent même pas lire.

Au commencement de cette année, notre école comptait une cinquantaine d'enfants, la plupart fils ou neveux de chefs. C'est principalement sur eux que repose notre espoir d'opérer peu à

peu la conversion de cette malheureuse région, encore plongée dans les pratiques superstitieuses et cruelles du plus hideux fétichisme.

L'histoire suivante rapportera un de ces traits journaliers où le Père a pu intervenir à titre de sauveur.

3. — Le nom de Bambalawé, roi de l'Ourougourou, inspire encore aujourd'hui la frayeur, à cause des nombreuses vexations qu'il a exercées sur la tribu des Wakamis. Quand tous les chefs se déclarèrent les alliés de la Mission, cet homme, fier et cruel, comptant sur les forces de ses fidèles Mafitis, repoussa toutes nos propositions, et continua à tourmenter les pauvres Wakamis qui se rendaient dans l'Ourougourou échanger leur sel contre des chèvres, du maïs ou du manioc.

Disons, en passant, que cette longue chaîne de montagnes appelée Ourougourou, découpée par de larges vallées arrosées de nombreux cours d'eau, est d'une fertilité prodigieuse et comme une sorte de grenier d'abondance. C'est là que vont s'approvisionner, en temps de famine, les Wakamis, les Wakoutous et les Wakwérés.

Bambalawé trouvait commode de vivre à leurs dépens, surtout de s'accaparer leurs hommes et d'en faire ses esclaves. Lassé d'entendre parler de ses rapines, le P. Mével résolut de convoquer une réunion de chefs pour essayer de les soustraire à son influence néfaste. Comme les Warogourous se défient des Européens depuis le passage des soldats allemands à travers leur pays, le rendez-vous dut être donné dans un village à mi-chemin de la Mission et de l'Ourougourou. Tous les chefs convoqués se présentèrent, à part ce Bambalawé, qui répondit par des propos grossiers. Le Père, après avoir expliqué la présence des missionnaires dans la contrée et ajouté que leur but était de procurer le bien et la paix, conclut en proposant de rompre toute relation avec cet homme.

Toute l'assemblée accueillit favorablement les paroles du Père et promit de s'y conformer. Quand Bambalawé connut le résultat de la réunion, il entra dans une grande fureur et se mit à dévaliser de plus belle tous les voyageurs qui passaient près de ses villages. On lui fit des remontrances, on le menaça même de le dénoncer au gouvernement allemand, ce fut en vain. La Providence se réservait elle-même de transformer le cœur de cet homme sanguinaire. Voici ce qui lui arriva.

Un chef nommé Gudi avait eu une longue discussion avec Bambalawé, à propos d'une dent d'ivoire trouvée au fond d'un torrent desséché, qui formait justement la limite de leurs terres. Quelques jours après, ce même Gudi fut pris d'une violente dysenterie qui

l'emporta rapidement. Tout le monde le pleura, car il était aimé et respecté de ses sujets, et l'on fit le serment sur sa tombe de venger sa mort.

Les soupçons se portèrent aussitôt sur Bambalawé; mais comme c'était un chef, personne n'osait s'attaquer à lui. On eut alors recours à la ruse. Les frères du défunt prirent six jeunes filles, autant de jeunes garçons, deux défenses d'éléphant, deux ballots de linge, beaucoup de chèvres et de moutons et un gros sac de sel. Ils allèrent les offrir aux Mafitis, les invitant à leur livrer en échange Bambalawé qui, jusque-là, avait été leur meilleur ami. Éblouis par l'appât de ces riches cadeaux, ces derniers se mettent aussitôt en chemin, arrivent chez Bambalawé qui les reçoit fort bien, comme d'habitude. Pendant que ce chef régale ses hôtes d'une abondante bière, dix Mafitis s'emparent de lui, à son grand étonnement, le garrottent et l'amènent ainsi près de la victime qu'il était accusé d'avoir immolé à sa vengeance.

Il est lié à un poteau au milieu du village et tout le monde fait une ronde autour de lui en chantant : « Le voilà, le voilà, l'oiseau de nuit de la caverne; coupons du bois d'ébène pour brûler les membres hideux du maudit hibou! » Les enfants le battent avec de petites verges, les femmes lui crachent au visage et les hommes lui jettent des cendres brûlantes sur la tête, fraîchement rasée. Puis, pour éprouver s'il est coupable, par deux fois on lui fait prendre une boisson bouillante, qui lui brûle les lèvres; par deux fois il doit plonger les mains dans une jarre d'eau chaude, pour saisir la pierre qui est au fond, sans se brûler, ce qui n'est guère facile...

Pendant ces scènes, un de ses parents vient en toute hâte à la Mission, nous annoncer que Bambalawé, convaincu de sortilèges, allait être conduit au bûcher. Le P. Supérieur court au plus vite chez le plus proche parent du défunt, qui avait tout pouvoir sur le sort du prétendu coupable. Après lui avoir fait le cadeau d'usage, il lui demande à voir le *mchavi*, nom donné au faiseur de maléfices, puis il ajoute :

« Tu es donc un traître? N'avais-tu pas promis que tu ne condamnerais personne à mort, sans avoir préalablement averti la Mission? Sais-tu que si le gouvernement allemand apprend que tu pratiques encore ces usages barbares, tu seras pendu comme Bushirl? »

« — C'est vrai, dit timidement le chef. Mapéra, j'ai manqué; mais que faut-il faire à présent? »

« Cours dire que si Bambalawé est brûlé avant que j'arrive, celui qui aura allumé le feu sera lié et livré aux Allemands, qui le feront pendre sur la grande place de Bagamoyo. »

Vite les ordres sont donnés et le Père arrive peu après au carre-

four. Que voit-il? Le bûcher tout préparé, et déjà Bambalawé couché sur le lit de fagots, dans l'état le plus humiliant et le plus propre à inspirer une pitié mêlée d'horreur.

Dès qu'il aperçoit le Père, il lui dit d'une voix faible : « Ne me laisse pas tuer. Sauve-moi pour être toujours ton esclave. » Les chrétiens qui accompagnaient le missionnaire délient le coupable, qui a peine à rester debout, tellement ses jambes avaient été étroitement liées par de minces cordes. Ses fils le transportent au village voisin, où le Père dit au frère du défunt de réunir sans crainte tout son monde pour faire la réconciliation.

« Bambalawé, dit le Père, a été un mauvais homme et Dieu a permis cette épreuve pour lui faire expier ses crimes et ouvrir les yeux à la vérité. Il a fait beaucoup de mal, mais il est innocent de la mort de Gudi ; c'est pour cela que je n'ai pas voulu le laisser mourir. Dorénavant, ne croyez pas aux sorcelleries, qui sont des illusions du démon, ne tuez personne sans nous avertir. Bambalawé viendra à la Mission, où il sera instruit de la religion, et mènera dorénavant une toute autre vie. »

Depuis ce temps, les Warougourous assistent aux catéchismes, qui se font à la Mission. Bambalawé a cessé ses brigandages, son neveu Simba, devenu Augustin par le baptême, est l'un de nos meilleurs enfants, aimant à s'intruire des vérités de la religion, pour convertir plus tard les villages de son oncle.

4. — Depuis le terrible échec subi par les Mafitis dans les environs de Bagamoyo, qu'ils avaient voulu piller et brûler à l'instigation de Bushiri, ces brigands s'étaient retirés dans leur pays et vivaient sans bruit du produit de leurs champs, dans les riantes vallées arrosées par les eaux limpides du Ruhaha, qu'ils n'osaient plus franchir. Cependant ils gardaient au fond de leurs cœurs une haine et un désir de vengeance, qu'ils savaient dissimuler jusqu'au moment propice. Ces sentiments ne tardèrent pas à éclater ; et la Mission faillit elle-même être la victime de leur colère. Mais la divine Providence nous a heureusement protégés. Voici, en abrégé, le récit de ces événements.

Nadio surtout, l'un des principaux chefs, était inconsolable de la perte de son unique fils. Assailli par les soldats de M. de Gravenreuth, ce jeune guerrier, plein de courage, allait percer de sa lance cet officier, lorsque celui-ci lui logea une balle dans la tête, et l'étendit raide mort à ses pieds. Nadio envoya ses hommes consulter le sorcier, pour savoir s'il pourrait rendre son fils à la vie, ou au moins lui dire où s'était envolée son âme, quel était son nouveau séjour, si elle

avait des femmes et des esclaves, si elle avait à boire et à manger à satiété. Un homme ayant le don de ressusciter les morts fut découvert, et consentit à faire revivre ce fils, à la condition de recevoir 20 femmes, 12 jeunes garçons, 30 bœufs et 50 chèvres ou moutons. Le cruel Nadio se mit aussitôt en devoir de séparer 20 femmes de leurs maris, de leurs enfants, de leurs cases, de s'emparer de 12 garçons, des bœufs et des chèvres demandés, heureux de recouvrer à ce prix ce fils qu'il n'avait plus. Le sorcier reçut fort bien les cadeaux ; en retour, il promit qu'au bout d'un an, le fils tant regretté renaîtrait à la lumière et serait, par suite de sa résurrection, invulnérable à la guerre... C'est ce qui décida les brigands à déposer les armes pour un an.

L'année se passe et le fils promis ne reparait point. On commence à se défier du fameux sorcier. Le père infortuné, lassé d'attendre, et reconnaissant qu'on l'avait trompé, entre dans une grande colère. Il vient lui-même, à la tête de ses hommes, trouver l'imposteur, enfonce sa lance dans le cœur du vieillard, et la retirant toute pleine de sang la plonge dans les entrailles de sa femme ; puis il leur coupe la langue et les mains à tous les deux, et les pend aux branches d'un petit arbre, pour qu'ils deviennent la pâture des hyènes du désert,

C'est alors que Nadio, dans l'excès de sa douleur et à la vue du sang, sentit renaître son courage d'autrefois, et levant les yeux vers la montagne, prétendu séjour des esprits, il s'écria avec majesté et d'une voix forte :

« Esprits infernaux, qui habitez les sommets des hautes montagnes, où ne pénètrent jamais les mortels, acceptez le sacrifice de ces deux imposteurs que je viens de vous immoler, pour rendre heureuse l'âme de mon fils. Je jure, en votre présence et sur leurs cadavres encore fumants, de venger mon fils dans le sang des blancs et de me repaître du carnage de leurs alliés. Que ces étrangers sortent du pays ; et pour vous, esprits qui nuisez aux mortels, soyez avec nous pour confondre ces perfides qui ont fait cesser nos fêtes, nos joies, nos jeux et le succès de nos armes... »

Le vieillard avait parlé aussi haut que ses forces le lui permettaient. Ses gens, tremblant de peur, écoutaient avec stupéfaction toutes ces paroles et imprécations qui, répétées par les échos des montagnes, s'éteignaient dans la profondeur des vallons solitaires.

A partir de ce jour, le tambour de guerre retentit dans les coins et recoins de la tribu du Mahengé. Tous les guerriers s'étant rassemblés, passent, cette fois sans crainte, les eaux du Ruhaha, campent à Kisaki, chez leurs frères d'armes qu'ils forcent à les suivre. Toutes les poules noires du pays sont immolées à l'entrée des cases fétiches. Deux boucs blancs, aux têtes coiffées d'un morceau de peau

de tigre, sont attachés au pied de l'arbre favori du dieu des armées, auquel ont touché toutes les lances des guerriers. Après toutes les formalités requises dans ces circonstances, les troupes fortes et hardies sortent de leur campement et se mettent en campagne.

Le 25 juillet de l'année dernière, ils font leur apparition dans les villages de Maguguni, éloignés de notre station de six heures de marche à peine. Ils font des esclaves, après avoir tué quelques hommes, mais laissent les villages intacts, contrairement aux habitudes de ces pillards, consistant à les livrer aux flammes quand ils ont fait main basse sur tout ce qui leur convenait.

Quelles étaient les intentions de ces Mafitis, le nombre de leurs hommes, quel itinéraire suivraient-ils? Se contenteraient-ils, comme autrefois, de piller ces quelques villages et s'en retourneraient-ils après chez eux, ou pousseraient-ils leurs incursions vers une autre région, ou viendraient-ils attaquer la Mission? C'étaient là autant de questions que nous nous posions, tout en prenant nos mesures pour nous défendre en cas d'attaque.

On renferma tout le monde dans la clôture de la Mission. Les femmes chrétiennes furent logées dans le dortoir de nos enfants d'école qui, dans ces circonstances, couchaient à la belle étoile; les hommes furent transformés en soldats. Chacun avait son poste et ses instructions, au cas où l'attaque se ferait. A toutes les extrémités des chemins, étaient postées des sentinelles qui, à la moindre alerte, devaient, par un chemin détourné, rentrer à la Mission et l'informer de quel côté venait l'ennemi. Deux ou trois jours se passèrent dans l'anxiété, et l'ennemi ne se montrait pas. Il s'attardait au pillage, brûlant ensuite et dévastant toute la contrée, massacrant les guerriers, emmenant les femmes et les enfants. Le butin volé et le grand nombre des prisonniers entravaient sa marche. Le chiffre des combattants s'élevait à environ 2000.

Enfin, voilà qu'au milieu de la nuit, des fugitifs viennent nous dire. Les Mafitis sont tout près de vous. Dès l'aurore, en effet, une longue traînée de fumée et de flammes, des cris, des pleurs, nous avertissent qu'une attaque vient encore d'avoir lieu et que notre tour approche. Alors, chacun sent comme un frisson lui parcourir les membres, tous les visages pâlisent, et un profond silence règne un instant dans toute la maison. Les femmes, en proie à la plus vive épouvante, veulent escalader les murs, pour se sauver dans la forêt, où elles auraient été plus exposées à être emmenées captives. Nos meilleurs soldats ne se sentent plus la force de se défendre... quand le Père supérieur, témoin de cet abatement général, s'écrie :

« Vite, vite, chacun à son poste, c'est le moment décisif. Il faut vaincre ou se laisser égorger; pas de milieu. Qu'avons-nous à

craindre, puisque nous défendons la Mission et Dieu lui-même? C'est Lui qui le veut, et il ne permettra jamais que ces brigands pillent et livrent aux flammes le temple que nous lui avons élevé! »

Pour stimuler l'ardeur de nos guerriers et refroidir celle des Mafitis, il donne ensuite l'ordre de tirer le canon d'alarme. Son formidable et sourd mugissement se répercute dans tous les échos d'alentour; des coups de fusil retentissent aussi... On attend... on attend, et on attend encore... Quand le jour parut, le fleuve roulait ses eaux claires, comme la veille; les oiseaux gazouillaient dans le feuillage leurs refrains de chaque jour, mais toute la plaine était déserte...

Bref, les Mafitis ne parurent point. On vint nous dire que la détonation du canon et le bruit de la fusillade les avaient tellement épouvantés, qu'ils s'étaient enfuis dans leur pays par le chemin le plus court, se figurant que nous étions à leurs trousses pour les punir de leurs rapines. Ils avaient laissé dans leur camp les blessés qui n'étaient pas en état de les suivre.

C'est ainsi que cette incursion prit fin. Mais, hélas! tout était dévasté. Ceux qui avaient échappé à ce vandalisme n'avaient plus leurs femmes, leurs enfants; leurs cases avaient été livrées aux flammes, leur récolte pillée ou brûlée. Plusieurs d'entre eux étaient encore couverts du sang qui sortait de leurs blessures, d'autres restaient comme hébétés, ne sachant que croire de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Quelque temps après, les Allemands, sous la direction du lieutenant Schmith, firent une expédition qui n'eut d'autre résultat que d'incendier quelques villages de ces brigands. Or ceux-ci les avaient reconstruits avant le retour de l'expédition à Bagamayo.

Le pays restait encore désert, et Monseigneur se rendant à Tununguo, en février 1892, eut la désolation de ne rencontrer que des ruines sur son chemin. A son retour, Sa Grandeur parla à M. de Soden de ce triste état de choses. En ce moment, un poste est établi à Kisaki, à deux jours de marche de la Mission. Il suffira espérons-le, pour retenir ces vandales au-delà du Rouhaba et mettre fin à leurs incessants brigandages.

5. — Depuis longtemps, nous attendions avec impatience l'arrivée de Mgr de Courmont; au mois de février 1892, Sa Grandeur se rendit au milieu de nous. Dès le matin de ce jour, tout le monde endimanché accourut au fleuve voir le cher et vénéré Évêque, qui fut accueilli avec bonheur. Monseigneur se laissait approcher par tous les Noirs, qui s'agenouillaient sur son passage, et les bénissait en leur disant à chacun quelques

mots, ce qui les rendait heureux pour tout le reste de la journée.

Quand Sa Grandeur franchit le seuil de la chapelle, trois coups de canon annoncèrent à toute la contrée que l'Évêque était dans la Mission; des salves de coups de fusil y répondirent de tous côtés, exprimant de la sorte la joie des chrétiens et des païens qui étaient tous en fête.

Ce qui réjouit surtout Monseigneur, c'était les nombreux enfants de l'école qui, pour la plupart, fils ou neveux de chefs, lui laissaient entrevoir le bel avenir de la Mission, et espérer qu'un jour, par l'intermédiaire de ces jeunes chrétiens, tous les Noirs de la contrée viendraient se faire admettre au nombre des enfants de Dieu.

Après s'être reposé des fatigues de son voyage, Monseigneur parcourut les alentours de la Mission qu'il trouva fort embellis; il admira surtout l'ordre et la propreté qu'il rencontrait partout.

Quelques jours après, en présence d'un nombre considérable d'indigènes, accourus pour la circonstance, il conférait le baptême à 45 adultes, et, dans la soirée, administrait également le sacrement de confirmation à 63 personnes, auxquelles il adressa une allocution en swahili.

Le grand chef du pays, Mwingi-mkuu, qui désire vivement le baptême, mais qui n'a pas encore la force de rompre avec ses mauvaises habitudes, voulut, du moins, présenter son fils aux fonts baptismaux. Cet enfant reçut au baptême le nom de Pierre. Sa Grandeur resta une dizaine de jours avec nous et repartit, au grand regret de tout le monde, pour se rendre à Mrogoro, emmenant avec lui le P. Mével, qui devait l'accompagner dans le reste de sa tournée et ne plus revenir dans cette Mission de Tunungo, berceau de sa vie apostolique.

NÉCROLOGIE



Décès. — Nous avons à annoncer le décès du F. Lin Oliviero, de la maison de Kita (Soudan français), mort dans cette communauté le 10 janvier 1893, par suite de dysenterie. Ce Frère faisait à Kita son année de service militaire. Il était dans sa

22^e année et avait 7 ans de vie religieuse, dont 4 ans 4 mois de profession.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés un scolastique, M. Théodore, décédé le 28 décembre 1892, par suite de phtisie, au petit séminaire de Port-au-Prince (Haïti), où il était employé. Le matin de sa mort, avant de lui administrer les derniers sacrements, le P. Supérieur l'autorisa à émettre ses vœux, ce qu'il fit en présence de la communauté, dans les sentiments de la foi la plus vive, et en offrant généreusement le sacrifice de sa vie, heureux qu'il était de mourir dans la congrégation. (Lettre du 6 janvier 1893.)

LE P. RAY

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 25 AOUT 1892

Résumé d'une notice faite par le P. Sornin et parue dans la « Semaine religieuse » de Saint-Dié.

Émile Ray naquit à Saint-Trivier de Courtes, au diocèse de Belley, le 27 janvier 1843. Son enfance s'abrita sous l'aile d'une pieuse aïeule. Des mains de cette aïeule il passa dans celles des Frères de la Croix, qui dirigeaient l'école du village, puis, de là, au pensionnat que les mêmes religieux venaient de fonder à Bourg, près du siège de leur maison-mère.

Bientôt, pourvu d'une excellente instruction primaire et d'une éducation soignée, il rejoignit sa mère à Paris, et celle-ci lui procura une situation avantageuse dans le commerce (1). Mais, au lieu de s'adonner au plaisir, il consacrait tous ses loisirs et une bonne partie de ses appointements à des œuvres de miséricorde; et bientôt il résolut d'embrasser la vie religieuse.

C'est sous les auspices de M. l'abbé Hamon, auquel le jeune employé avait confié la direction de sa conscience, que sa pieuse mère vint elle-même le présenter au R. P. Levavasseur (novembre 1860). Celui-ci fut ravi des pieuses dispositions du nouveau postulant. Aussi le reçut-il avec empressement, et lui-même le conduisit au petit scolasticat que l'on venait d'ériger à Cellule, au commencement de cette même année.

(1) Il était employé comptable à la Compagnie Barbey, des armements maritimes, Paris-le Havre.

Dès son arrivée, Émile Ray dut mener de front l'enseignement de la tenue des livres et des mathématiques aux élèves du premier cours de français, avec l'étude du latin et du grec. Au rapport de son supérieur, il répondit si bien aux soins de son précepteur, qu'à la rentrée d'octobre 1861, il pouvait suivre la classe de troisième.

Voici un extrait de la note que rédigea sur lui le P. Préfet du scolasticat, lorsque le jeune Ray dut entrer en philosophie.

Travail constamment opiniâtre, conduite irréprochable. C'est le meilleur enfant que nous ayons connu à Cellule. A fait toutes ses études secondaires en quatre ans, avec de modestes mais constants succès. Travaille lentement, mais réussit très bien, surtout en littérature *Fera un excellent professeur*. A des aptitudes marquées pour la musique. Homme formé quant au jugement et à la vertu...

Les études du scolasticat et surtout les exercices du noviciat, suivis avec contention et une ardeur excessive par le pieux aspirant, affaiblirent considérablement sa santé. Mais on espérait que la vie active le remettrait bientôt. Admis à la profession le 23 août 1868, il reçut son obédience pour le collège de la Basse-Terre, à la Guadeloupe. Le beau ciel des Antilles et les saines exhalaisons de la plage eurent bien vite produit leur salutaire effet, et voilà le P. Ray plein d'entrain et de santé. Il ne tarda pas à être appelé à occuper la chaire de rhétorique. Il cumulait en même temps la charge de préfet des études et de directeur de la musique du collège. Avec toutes ces fonctions, le zélé religieux trouvait encore le temps d'exercer le ministère au pensionnat de Versailles de la Guadeloupe, dont la direction spirituelle lui avait été confiée. Pendant six années, interrompues seulement par un séjour de quelques mois en France, pour se remettre de quelques accès de fièvre, il s'acquitta de tous ses devoirs avec une régularité et des succès toujours constants.

Le P. Ray alla prononcer ses vœux perpétuels au collège de Saint-Pierre, à la Martinique, le 8 janvier 1872. Deux ans après, fatigué par une névralgie qui ne lui laissait aucun repos, accablé, comme il le disait lui-même, de souffrances morales et physiques, sans consolations ni du ciel ni de la terre, il rentra définitivement en France. Attaché d'abord à l'Archiconfrérie de Saint-Joseph de Beauvais, il s'y livra avec une ardeur toute

nouvelle au saint ministère et à la direction des âmes. Entre temps, il collaborait au *Messenger de Saint-Joseph*. Toutefois, la meilleure partie de ses soins et de sa sollicitude était réservée aux élèves du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, dont il était l'aumônier. Il se levait régulièrement à quatre heures et se privait de la lecture des journaux, afin d'économiser, sans détriment pour ses occupations courantes, une heure au moins par jour au profit de la théologie.

Après quatre ans de séjour à Beauvais, nous retrouvons le P. Ray au petit séminaire de Saint-Sauveur, à Cellule, berceau de sa vie religieuse, en qualité de préfet de la division des moyens et de professeur de troisième, avec une classe qui ne comptait pas moins de 50 élèves.

Il s'acquitta de ses fonctions, dit le P. Hubert, à la grande satisfaction de tous. Deux années durant, il continua ce travail avec courage. Mais sa santé ne pouvait résister longtemps à un tel fardeau. Enfin, après un repos de quelques mois, le T. R. Père Général le nomma professeur et assistant du P. Sundhauser, à Rambervillers, que la congrégation venait d'accepter.

Le P. Ray avait trouvé sa voie.

En acceptant la direction du collège de Rambervillers, il était convenu que, la première année, on ne recevrait point d'élèves au-dessus de la troisième. Le P. Ray, chargé d'abord de cette classe, devait donc suivre ses élèves jusqu'en philosophie, et occuper ensuite, jusqu'à ses derniers jours, la chaire de rhétorique. Trois sortes d'occupations se partagent les journées du cher Père, dans ce nouveau poste : la classe, la direction des consciences et le soin de sa propre sanctification.

Me voici à nouveau professeur de troisième, écrit-il. J'ai demandé à Dieu un apostolat; Dieu me répond, par la voix de mes supérieurs, en me confiant des jeunes gens à instruire... Loin de murmurer, je veux voir dans cette divine réponse une précieuse faveur et un plein acquiescement du ciel à mes vœux et à mes prières. Désormais, je suis tout entier à mes élèves et aux travaux qui m'incombent pour les instruire et les élever chrétiennement. Tout pour Jésus!...

En effet, toujours debout dès quatre heures, le P. Ray consacre d'abord ses premiers instants à l'oraison et à la sainte

messe. Puis vient la préparation à la classe et la correction des devoirs. Il attachait à ce double travail la plus grande importance et y apportait les soins les plus assidus et la plus scrupuleuse attention.

Chargé de la préparation à la première partie du baccalauréat ès lettres, il ne tarda pas à entrer en relation avec les personnalités les plus marquantes de la Faculté de Nancy. Il avait trouvé, en particulier, chez l'un d'eux, l'accueil le plus sympathique et le concours le plus éclairé. Une ou plusieurs fois par trimestre, un stock de devoirs était expédié de Rambervillers à l'éminent professeur, pour en revenir, bientôt, chargés de notes et d'appréciations du plus haut intérêt. Qu'il nous soit permis de rapporter ici le témoignage d'affectueuse sympathie que nous avons recueilli de sa bouche même, lors du départ et de la maladie du P. Ray : « Je regrette profondément ce départ, nous disait-il, vous perdez dans ce bon Père un excellent professeur et un maître plein de dévouement et d'affection pour ses élèves. »

Le P. Ray, en effet, aimait ardemment ses élèves et, en se dévouant à eux, il n'avait garde de sacrifier la formation du cœur à la culture de l'esprit. Aussi, les enfants n'avaient-ils pas tardé à sentir tout ce qu'il y avait pour eux de tendresse dévouée dans ce cœur de prêtre, et un bon nombre y avaient répondu par une confiance pleine d'abandon. C'est le propre de la jeunesse de discerner ceux qui l'aiment et de s'ouvrir à eux. Que de larmes essuyées ! que de plaies adoucies par le baume d'une bonne parole ! Que de chutes prévenues et que de relèvements effectués, dans ces entretiens intimes où le P. Ray mettait tant de tact et de délicate réserve !

Nous avons parlé de son *journal spirituel*. Nous y trouvons consigné, jour par jour, le détail de ses progrès et de ses défaillances dans la piété. Règlements particuliers, plans de vie, résolutions de retraite, direction et étude de sa propre conscience, tout cela entrecoupé de prières, d'éclans d'amour, d'ardentes aspirations vers Dieu...

Le bon P. Ray avait pris une part importante aux conseils du P. Sundhauser, au sujet du transfert de la maison de Rambervillers à l'institution Saint-Joseph d'Épinal. C'est là qu'il devait offrir à Dieu son dernier sacrifice. Depuis quelque temps déjà, il supportait en silence les atteintes d'un mal terrible. Après deux

années de pénibles travaux à Epinal, il lui fallut bien, enfin, demander un soulagement à ses souffrances. Le 3 avril 1891, il quittait les larmes aux yeux, sa chère maison d'Epinal, pour se rendre à la Maison-Mère.

Quand il arriva à Paris, dit le P. Hubert, nous le trouvâmes dans un état déplorable. Tourmenté de scrupules, il considérait sa maladie comme un châtiment de ses fautes, et lui qui, nous pouvons l'affirmer, avait toujours brillé par sa modestie, sa charité et sa mortification, se croyait hors de l'amitié de Dieu et semblait ne plus espérer miséricorde. Heureusement, après trois mois de luttés, Dieu lui fit la grâce de trouver la paix, il accepta sa croix avec amour et s'abandonna paisiblement à la divine volonté.

Hélas ! sa triste infirmité n'eut pas la même issue ; elle poursuivait impitoyablement son œuvre destructive. Retiré à Chevilly depuis le mois de mai 1891, le P. Ray reçut les derniers sacrements le 24 août 1892, et le lendemain, il rendait sa belle âme à Dieu, après un martyre qui avait duré plus d'un an.

C'était pendant notre grande retraite annuelle, à laquelle la tenue du Chapitre général, qui devait la suivre, avait attiré un grand nombre de Pères venus de toutes les parties du monde. Le cher confrère eut, de ce fait, l'immense consolation de recevoir, au matin même de sa mort, le secours de plus de cent messes, pour son repos éternel. Nous avons la confiance que les anges l'introduisaient au ciel, au moment où ses restes mortels recevaient les honneurs d'une magnifique sépulture, en présence de ses nombreux confrères et de tout le personnel de la communauté du Saint-Cœur de Marie.

LE P. RAIMBAULT

DÉCÉDÉ A PARIS, LE 14 NOVEMBRE 1892

Le P. Jean-Baptiste Raimbault naquit à Jallais, diocèse d'Angers, le 21 septembre 1857, d'une pieuse famille qui, sur six enfants, en a donné quatre à la vie religieuse. Il appartenait à la race de ces héros de la Vendée militaire, qui, à la fin du siècle dernier, enrôlés sous cette devise : *Dieu et le roi !* combattirent si glorieusement pour défendre leurs foyers et leurs autels contre l'incendie et la profanation.

Dès sa plus tendre jeunesse, il manifesta une grande piété et donna des marques toutes particulières de vocation apostolique. Malgré tous les obstacles qu'il eut à surmonter de la part

de ses parents et de ses maîtres, pour embrasser la carrière de missionnaire, il sut toujours demeurer fidèle à ce qu'il considérait pour lui comme l'appel de Dieu, et finit par triompher de toutes les difficultés.

On ne lira pas sans intérêt, sur cette première partie de sa vie, les détails suivants donnés par une de ses sœurs (1).

Dès sa plus tendre enfance, mon frère se fit remarquer par sa piété. A l'église, il était très sage pendant les cérémonies, mais après il posait mille questions à maman : « Que je voudrais recevoir Jésus comme vous, lui dit-il un jour. — Quand tu seras plus grand ! » lui répondit maman. Alors il reprit, en montrant sa poitrine « Il y a assez de place, il est tout petit, Jésus ! » Souvent il se plaisait à imiter les cérémonies de l'Église et à mettre des fleurs autour d'une statue de la Vierge.

A sept ans, on l'envoya chez les Frères de Saint-Gabriel, à Jallais. Bientôt il fut le plus fort des quatre classes des Frères ; et il se faisait aimer de tous ses camarades.

Vers cette époque, on vit déjà se manifester en lui les premiers germes de sa vocation.

Souvent, ajoute sa sœur, nos parents lisaient devant nous les *Annales de la Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*. Mon frère disait alors : « Oh ! que je voudrais bien aussi être missionnaire ! » Et il me recommandait de prier pour cela.

Lorsqu'on lui donnait de l'argent pour ses menus plaisirs, il le mettait dans le tronc de l'église, disant que c'était pour acheter des petits Chinois. Aussi était-ce pour lui une très grande joie de quêter à la fête de la Sainte-Enfance en faveur de l'Œuvre.

A l'approche de sa première communion, il me répétait souvent : « Prie bien, afin que je fasse une bonne première communion et pour que Jésus me dise si je dois être missionnaire. » Il demanda à maman de jeûner, pour mieux se préparer. Le jour tant souhaité arrivé, il est au comble de la joie. Il m'a souvent dit depuis qu'il se croyait au paradis, que Notre-Seigneur lui avait dit qu'il serait missionnaire. Il fit part de cela à nos parents, qui l'engagèrent de continuer à prier, lui disant qu'il se trompait peut-être. « Oh ! non, dit-il, j'ai bien entendu. »

Après avoir passé quatre ans à l'école primaire, on le mit, pendant un an, chez M. le Curé, pour apprendre le latin. Chaque fois qu'il

(1) Sœur Callista, religieuse de Saint-Joseph de Cluny, en ce moment à Pontlevoy.

venait des religieux prêcher dans la paroisse, il allait se confesser à eux, les suppliant de l'emmener. Une fois, l'un d'eux lui ayant donné quelque espoir, il courut vite le dire à notre père. Mais celui-ci lui signifia qu'il ne voulait plus en entendre parler, que si le bon Dieu lui donnait la vocation d'être prêtre, il resterait dans le diocèse, que d'ailleurs il n'avait pas assez de santé et qu'il était trop jeune : il n'avait encore que douze ans.

Mes parents l'envoyèrent au collège de Beaupréau. Tout en partant, le cœur bien gros, il nous fit promettre, à mes sœurs et à moi, de dire tous les jours un *Souvenez-vous* pour lui obtenir cette faveur. A peine depuis un an au collège, il tombe gravement malade d'une fièvre occasionnée par la fatigue. Les religieuses qui le soignèrent ont assuré n'avoir jamais vu un enfant si candide, si obéissant et si pieux. Enfin petit à petit, il revient à la vie : « Tiens, s'écrie-t-il, je ne suis pas mort. Mon bon ange ne l'a pas permis, pour que je sois missionnaire. Cette fois-ci, on le voudra bien. » Mais il essaya encore un refus. « Eh bien, puisque c'est comme cela, je ne me tracasse plus. Seulement, je vais tant prier la Sainte Vierge qu'on verra bien si je n'obtiens pas cette grâce. »

Afin de s'en rendre digne, il priait en effet avec beaucoup de piété; il me dit un jour : « Lorsqu'on entre à l'église, il ne faut pas se mettre vite à prier sans penser au bon Dieu; il faut l'adorer et penser que c'est à Lui qu'on parle. » Il avait de plus une grande dévotion au Saint-Esprit. Il disait souvent que, sans son assistance, il ne ferait rien de bon. Saint Joseph était aussi un de ses protecteurs. Lorsqu'on lui donnait de l'argent, il le remettait à maman pour qu'elle lui fit dire des messes.

A quinze ans, il recommence à demander la permission de partir pour les missions, car il était passé un Père (1) au collège qui en avait beaucoup parlé. Mon frère avait fait ses conventions avec lui, de sorte qu'il croyait partir tout de suite. Mais cette fois-ci, il subit une vraie persécution de la part de nos parents, qui voulaient encore une dernière fois éprouver sa vocation. Ses sœurs se mettent de la partie, si bien qu'il lui faut rester encore un an au collège.

Je crois qu'à cette époque, il fit le vœu de chasteté entre les mains de la Sainte Vierge, la suppliant d'être son avocate, afin qu'il pût, un jour, être religieux. Peut-être dut-il à ces supplications le consentement de nos parents qui se consolait en se disant : Personne ne voudra de lui, il n'a pas de santé.

Au moment où il se croyait délivré de tous les obstacles et libre

(1) Le P. Horner, d'après ce que nous voyons dans une lettre du P. Raimbault.

de s'en aller, voilà que ses maîtres avertissent Monseigneur, qui s'oppose formellement à son départ, au grand contentement de notre famille. Tout le monde recommence à le persécuter promesses, menaces, rien n'est épargné.

Le pauvre patient ne perdait cependant pas confiance : « Vous le verrez, disait-il, je serai un jour missionnaire ! » En effet, quelque temps après, il entra au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, à l'âge de seize ans.

C'est à mon frère que je dois moi-même le précieux avantage d'être religieuse de Saint-Joseph. Quand j'étais au noviciat de Gourin, il venait de Notre-Dame de Langonnet presque tous les mois me voir à pied, par le bon ou le mauvais temps, et chacune de ses visites me faisait beaucoup de bien, car je regrettais parfois les oignons d'Égypte. (Lettre du 28 novembre 1892.)

Prêtre à Chevilly le 21 novembre 1880, le P. Raimbault fit profession le 28 avril 1881. Durant son temps de probation, il avait continué à se montrer laborieux, fervent, régulier, mais souvent il souffrait de la poitrine ou de l'estomac, ce qui obligea ses supérieurs à l'envoyer plusieurs fois se remettre dans sa famille.

Aussitôt après sa profession, il reçut son obédience pour la pénible et difficile Mission de Sierra-Leone. Préparé de longue main comme il l'était, le P. Raimbault devait se montrer en Afrique et se montra, en effet, un véritable apôtre, en même temps qu'un religieux toujours fidèle à la règle.

Je trouve à Freetown, écrivait-il peu après son arrivée, tout le mouvement dont j'ai besoin ; car chaque soir, ou à peu près, je sors visiter les familles chrétiennes. C'est en même temps pour moi un grand moyen de me familiariser avec l'anglais. Le reste de la journée, j'étudie cette langue, pour commencer à prêcher dans quelques semaines. Je suis heureux de pouvoir déjà enseigner le catéchisme à deux enfants protestants qui veulent devenir catholiques.

Les courses assez nombreuses que je fais ne m'ont jamais empêché d'accomplir mes exercices de règle. Je n'ai point oublié cette maxime des saints . « Gardez la règle et elle vous gardera. » Au reste, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, je venais à l'oublier, j'aurais sous les yeux l'exemple du bon P. Blanchet qui me la rappellerait. Je m'estime heureux de commencer ma vie apostolique sous un missionnaire si zélé et si dévoué. Tant de bien à faire à ces pauvres âmes ! Qui ne sentirait son zèle s'enflammer ! (Lettre du 22 octobre 1881.)

A l'occasion de ses vœux perpétuels, qu'il émit à Freetown, le

1^{er} novembre 1884, le P. Raimbault recevait de son supérieur le témoignage suivant :

En Afrique, il y a toujours progrès quand il n'y a pas relâchement, et dans le P. Raimbault il n'y a pas de relâchement. Il a toujours vécu en bon religieux dans la Mission. Il s'est surtout montré bon missionnaire, pendant les fortes fièvres bilieuses qu'il a eues au Rio-Pongo. (Lettre du P. Blanchet du 29 mai 1884.)

L'année suivante, le P. Raimbault dut, pour raison de santé, faire un voyage en France. Son séjour à la Maison-Mère et ensuite dans sa famille le remit assez bien. Il sut d'ailleurs l'utiliser dans l'intérêt de la Mission.

En retournant à Boffa, en décembre de la même année (1885), il eut la consolation de faire un baptême sur le paquebot, deux jours après son départ et au beau milieu d'une tourmente. « La mère et la petite Maria, dit-il, faisaient si bonne contenance qu'elles me donnèrent assez d'aplomb pour dominer les effets d'un violent mal de mer. »

Quel bonheur pour lui, d'ailleurs, chaque fois qu'il lui était donné de gagner une âme à Dieu !

Le 11 juillet 1886, lisons-nous dans une de ses lettres, j'avais la grande joie de régénérer aussi un vieillard, pour le moins octogénaire, qui s'est enfin rendu après une assez longue résistance. Il avait joui d'une certaine considération, car il passait pour habile médecin et était souvent consulté. C'était aussi un fervent disciple de Mahomet. Vu son grand âge, il était devenu peu scrupuleux, ces dernières années, à l'égard du jeûne; mais il ne manquait jamais de figurer, avec son long bâton, à la prière publique et aux réjouissances qui clôturent ici le ramadan.

Cette année, on est allé, comme par le passé, l'inviter à prendre part à cette fête; mais il a refusé de s'y rendre, disant : « Laissez-moi tranquille, je n'irai plus avec vous. Il y a deux chemins : jusqu'ici je marchais dans le mauvais; le prêtre blanc m'a fait connaître le bon et désormais je marcherai dans ce bon chemin jusqu'à ma mort, car je veux aller au ciel. » Sur ce, il quitte sa case, et s'en vient à la Mission. « Aujourd'hui, me dit-il, je viens passer la journée avec toi. » Cet acte résolu du *vieux de la montagne*, ainsi que nous l'avions surnommé, ne nous laissant plus de doute sur la sincérité de ses sentiments, je décidai de l'admettre quelques jours après au baptême.

Au moment où l'eau sainte coulait sur son front, il s'écria : « Me voilà baptisé, merci, mon Dieu! Je ne veux plus ni diable, ni péché;

je ne veux que faire le bien. » Après la cérémonie, je lui dis de se mettre un instant à genoux pour remercier le bon Dieu. Mais se mettre à genoux n'était pas assez pour lui. Il se prosterna de tout son long sur les carreaux de la chapelle et s'écria de nouveau « Aujourd'hui j'ai été baptisé; bon Dieu, merci! Je suis content! Tous mes péchés sont sortis! Maintenant, si je meurs, j'irai au ciel, j'irai au ciel; bon Dieu, merci! » Il se releva rayonnant de gloire et de bonheur. De tels spectacles, ajoute le P. Raimbault, font oublier toutes les souffrances du missionnaire.

Depuis son arrivée au Rio-Pongo, le zélé missionnaire s'était adonné à l'étude du soso, langue indigène du pays. Il profita de son séjour en France, en 1885, pour achever et faire imprimer une grammaire, un dictionnaire et un catéchisme en cette langue.

Ces ouvrages reçurent bon accueil, non seulement de la part des indigènes, mais aussi de l'administration. En ayant fait hommage à M. Bayol, lieutenant-gouverneur, celui-ci lui adressa, à la date du 7 novembre 1885, une lettre de félicitations dont voici quelques extraits :

Mon Révérend Père, je vous remercie de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en me dédiant votre dictionnaire. J'en accepte la dédicace. J'ai pu, depuis longtemps, me rendre compte du dévouement des missionnaires apostoliques à la côte occidentale d'Afrique, et je n'ai pas oublié avec quel zèle infatigable la Mission du Rio-Pongo, en particulier, a su développer chez les indigènes la connaissance de notre langue et le respect du nom français.

Le travail que vous publiez aujourd'hui est une œuvre des plus utiles. Il sera profitable à notre chère patrie, et vos efforts auront puissamment contribué au progrès de la civilisation dans cette partie du continent africain.

Le P. Raimbault avait aussi fait hommage des mêmes ouvrages au Conseil général du Sénégal; il en obtint, l'année suivante, une allocation de 5,000 francs pour les écoles de Saint-Joseph de Boffa.

En 1886, de graves événements eurent lieu au Rio-Pongo, par suite de la mort presque simultanée des deux frères du roi. Le pays fut alors bouleversé par les incursions et les pillages de plusieurs chefs compétiteurs. Durant ces troubles, l'Almany du Timbo se donna la mission de rétablir l'ordre et d'assurer le commerce avec l'intérieur. Il se mit donc en marche à la tête de 30,000 hommes qui dévoraient tout sur leur passage.

La nouvelle de son approche porta partout la crainte et la terreur. Enfin, un beau matin, on apprit qu'il était arrivé à Ousmania, sur les limites du pays Soso. Là, il fit appeler le roi du Rio-Pongo, John Katty, et tous les chefs du pays; et ceux-ci prièrent le P. Raimbault de les accompagner pour aller le voir.

L'almany Alpha Hamoudou reçut avec beaucoup d'honneur le Père qui put lui parler de sa Mission, ayant pour but, lui dit-il, « d'enseigner à tous la bonne manière d'aimer, de prier et de servir le grand Dieu qui punit les méchants et récompense les bons ». Il dut aussi bien plaider la cause du Rio-Pongo. Toujours est-il que l'almany rebroussa chemin, peu après, avec ses trente mille hommes.

Le *Bulletin* de novembre 1887 a publié une longue et intéressante relation de cette visite, envoyée par le P. Raimbault.

Très affaibli de nouveau par sa maladie de foie, le cher Père se vit obligé de repartir pour la France, au mois de mai 1889. Il eut l'occasion de voyager sur mer, pendant huit jours, avec le fameux Dinah-Salifou, le roi des Nalous, qui venait du Rio-Nunez visiter l'exposition et dont les journaux de l'époque ont tant parlé. Placé à table à la droite de la reine Phillis, il dut, pour la tirer d'embarras en face de son assiette, lui apprendre, séance tenante et au grand amusement des convives, à se servir du couteau et de la fourchette.

La fondation de la Mission de Conakry, qui remonte au mois de février 1890, est due aussi, comme on sait, au P. Raimbault. Le gouvernement venait de choisir cette petite presqu'île pour y établir le chef-lieu des Rivières-du-Sud, suivant le nom qui leur était donné, par rapport au Sénégal. Il importait d'autant plus d'y fonder une station de missionnaires que la position menaçait d'être prise par les sectes protestantes ou antireligieuses. C'est alors que le T. R. Père désigna le P. Raimbault pour aller commencer cette œuvre.

Ce cher Père y arrivait le 8 février 1891, à bord d'un aviso, sur lequel M. Clément-Thomas, alors gouverneur du Sénégal, lui avait accordé le passage gratuit, à la demande de Mgr Barthet. Tout le monde fut heureux à Conakry de l'arrivée du missionnaire. Obtenir deux concessions distinctes, une pour les Pères, l'autre pour les Sœurs, ne fut pour lui qu'une simple formalité.

Malgré une dysenterie opiniâtre qui l'obligea à garder la chambre pendant six semaines, il poussa activement les travaux de construction, et, le 14 juin 1890, la maison à étage, qui mesure 16 mètres de long sur 4 de large, était assez avancée pour lui permettre de s'y installer avec un instituteur indigène et une quinzaine d'enfants. Les classes commencèrent dès le lendemain. Au bout de trois semaines, l'école était fréquentée par vingt et quelques externes.

Après neuf mois de solitude, le P. Raimbault recevait dans la personne du P. Erhart, profès de 1890, un auxiliaire utile et précieux. Celui-ci prit immédiatement la direction de l'école et des enfants.

Mais le cher Père avait eu tant à souffrir, par suite de fièvres et de privations de toutes sortes, qu'il tomba dangereusement malade et dut rentrer en France au mois de mars 1891. Il se remit cependant encore tant bien que mal, et retourna dans sa Mission en octobre de la même année.

Lorsqu'il repartit cette dernière fois, il voyait bien, dit sa sœur religieuse, ce qui l'y attendait.

« Mais si tu exposais, lui dis-je, ton état de santé à tes supérieurs, ils ne t'y renverraient pas? »

« — Mais non, répondit-il, je veux aller y préparer au moins l'installation des Sœurs. Après, si je n'en puis plus, je resterai en France, ou j'irai dans un autre endroit. »

On peut donc dire en toute vérité que le P. Raimbault s'est sacrifié à sa Mission. Son énergie et son dévouement lui ont valu, malgré la brièveté de ses travaux, l'admiration et le respect de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, même d'hommes peu religieux. Voici ce qu'un explorateur, depuis rédacteur d'un journal républicain, *le Progrès*, écrivait sur sa visite à Conakry :

Arrivé à Conakry, je songeai à rendre les visites du personnel blanc de la colonie, et j'allai immédiatement présenter mes civilités au R. P. Raimbault, supérieur de la Mission du Saint-Esprit dans les rivières du Sud...

Après avoir décrit les diverses installations, les travaux des missionnaires et de leurs petits négrillons, M. E. Laumann concluait ainsi :

Nous ne sommes pas suspect de cléricisme, et nous le disons bien

haut. Mais devant les exemples donnés par ces missionnaires, hardis pionniers de la foi chrétienne, qui s'en vont sans salaire, sans espoir, trembler la fièvre et mourir à la tâche ingrate, loin de leur patrie et de ceux qui les aiment, il ne faut que s'incliner, plein de respect et de reconnaissance. C'est un devoir que j'accomplis, en envoyant au R. P. Raimbault, après un an de distance, le témoignage de mon reconnaissant souvenir et l'assurance de mon respect... (Mars 1892.)

Le dernier séjour du P. Raimbault à Conakry fut de courte durée. Repris bientôt de la fièvre bilieuse, il eut de graves accès au foie. Aussi, au mois de juillet 1892, le médecin en chef de la Guinée française le renvoyait d'urgence en France, dès qu'il fut en état de supporter la mer. Il débarqua à Bordeaux le 6 août, et, après quelques jours de repos, il arriva le 16 à la Maison-Mère, excessivement faible. Cependant, il parut aller un peu mieux. M. le docteur Coffin et son fils le soignèrent avec le plus grand dévouement ; presque chaque jour, ils venaient le voir. On commençait à espérer un peu de le sauver ; mais de nouveaux abcès se formèrent successivement, et l'on dut renoncer à l'espoir d'enrayer le mal.

Voici, sur cette dernière partie de la maladie, des détails donnés par le P. Hubert, son confesseur.

Le cher P. Raimbault n'a cessé d'édifier tous ceux qui l'ont vu pendant sa maladie, par son calme, sa patience et son abandon à la sainte volonté de Dieu. Homme d'un caractère énergique et gai ; il a si bien supporté son mal, qu'on pouvait croire qu'il en triompherait. Cependant, le 6 novembre, son état paraissant s'aggraver, je lui parlai de l'Extrême-onction. Il en parut d'abord surpris, mais ensuite me remercia, me pria d'arranger cela avec le T. R. Père ; et le soir même il recevait, dans les sentiments de la foi la plus vive et d'une tendre piété, le sacrement des mourants, que lui administrait le T. R. Père, entouré des membres de la communauté.

Le lendemain, il me dit se trouver mieux, et il accepta un cordon de saint Joseph. Je l'engageai à demander sa guérison. « Non, me dit-il, ce que le bon Dieu voudra. » Cette dernière semaine, il souffrait beaucoup, mais toujours sans se plaindre. Le samedi 12, je le surpris, disant : « Que je souffre ! Oh ! Jésus, tout ce que vous voudrez, *fiat !* » Et quand il me vit près de lui, nous causâmes comme d'habitude.

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Le T. R. Père à Rome. — Le T. R. Père est parti pour Rome, avec Mgr de Courmont, le 25 février, pour aller déposer aux pieds du Saint-Père, à l'occasion de son jubilé pontifical, les vœux et les hommages de la Congrégation tout entière. Nous nous unissons tous à lui d'esprit et de cœur dans cette circonstance solennelle.

Le matin de ce même jour, Mgr de Courmont a fait une ordination importante au grand scolasticat de Chevilly.

Départs. — Mgr Le Roy s'est embarqué, le 10 février, à Bordeaux, pour le Gabon, avec le P. Bichet et le F. Claudius.

Sur l'invitation de Mgr Barthet, il doit s'arrêter une quinzaine de jours en Sénégambie, pour y visiter les établissements principaux de cette Mission.

Le sous-secrétaire d'État des colonies a bien voulu lui accorder un passage gratuit, pour lui et ses deux compagnons.

Oubanghi. — Les 4 Sœurs de Saint-Joseph envoyées à Brazzaville sont heureusement arrivées à destination le 24 août 1892, après un voyage de 22 jours de Loango au Stanley-Pool. Elles se sont mises aussitôt à l'œuvre avec courage.

Dans une lettre datée du 24 décembre, Mgr Augouard nous annonce son prochain départ, sur une canonnière du gouvernement, pour aller choisir l'emplacement d'une nouvelle station dans le Haut-Oubanghi. Cette station portera le nom de Saint-Paul des Rapides.

Nous croyons avantageux d'offrir à nos Communautés de beaux livres de prix, format in-8°, reliure toile pleine et tranche dorée. — Henri Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes, Episodes miraculeux de Lourdes et Bernadette*, 3 volumes à 2 fr. 75 chacun au lieu de 4 francs chez les libraires. S'adresser à la procure.

Vie allemande du V. Père. — Cet ouvrage, annoncé au dernier *Bulletin*, se vend à la librairie Jos. Roth, à Stuttgart. Silberburgstrasse, 195 (Wurtemberg). Prix : 5 marcs (6 fr. 25).

Bulletins. — Prière aux communautés de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti et de la Trinidad, de nous envoyer leurs bulletins sans retard.

Maison-Mère, 28 février 1893.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Zeuxeur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Voyage du T. R. Père et de Mgr de Courmont, à Rome. — **Zanguebar** (*suite*). La Longa. — Bura. — Kiléma. — **Nécrologie.** *Notices* : PP. Raimbault (*suite*), Norris, Corlobé, F. Théophile. — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

LETTRES DU T. R. P. GÉNÉRAL

SUR SON VOYAGE A ROME

à l'occasion du jubilé pontifical de Léon XIII.

Rome, le 4 mars 1893.

Mon cher Père Grizard,

Huit jours se sont écoulés depuis mon départ de Paris. Il est temps que je vous donne des nouvelles. Je ne vous dis rien de notre voyage de Paris à Marseille, sinon qu'il a été excellent.

Comme vous le savez, je désirais depuis longtemps connaître la maison de Béthanie, où nos missionnaires reçoivent une hospitalité si charitable et si généreuse. Mon désir a été satisfait. J'ai vu cette pieuse maison ; j'ai goûté le charme de l'hospitalité que l'on y reçoit, et je l'ai quittée le cœur débordant de reconnaissance. J'en ai emporté, de plus, un sentiment de grande édification.

Pour exprimer ce que je pense de M^{lle} Grandval, fondatrice et directrice de l'œuvre si éminemment apostolique de Béthanie, il faut que je remonte aux temps apostoliques. Son nom doit être inscrit parmi les noms des saintes femmes de l'Évangile. Elle reçoit les missionnaires comme d'autres Jésus-Christ, avec la simplicité, la dignité, l'esprit de religion qui régnaient dans la maison de Marthe et de Marie.

Une chose que j'ai été très heureux de constater, c'est que le règlement de la maison est à peu près celui d'une communauté. Plusieurs exercices ont lieu en commun. La chapelle est d'un goût exquis; elle invite au recueillement et à la dévotion; c'est avec un bonheur véritable que j'y ai célébré le saint sacrifice de la messe à notre arrivée.

Le régime de la maison ne dépasse guère celui d'une communauté, sauf par la perfection de l'apprêt. La bonne demoiselle Grandval avait fait quelques invitations à l'occasion du passage de Mgr de Courmont et du mien; et, non contente de nous avoir hébergés, elle insista encore, à notre départ, pour nous faire accepter un panier de provisions. Tout est charité chez elle, et elle est admirablement secondée par des aides qui partagent son esprit de foi et son dévouement.

Vous savez combien, sans le connaître personnellement, j'estimais Mgr Livinhac; j'ai eu la bonne fortune de le rencontrer à Béthanie. C'est un véritable apôtre, un prélat d'une simplicité admirable.

Nous avons visité le bel établissement des Sœurs de Saint-Joseph, que je n'avais jamais vu. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie nous y avons été reçus. Nous avons aussi fait une visite à Mgr Robert, qui a été rempli de bienveillance. Enfin, notre petit séjour à Marseille s'est terminé par une courte apparition à Notre-Dame de la Garde. Nous n'y avons pas prié bien longtemps, mais nous l'avons fait avec grande confiance.

Nous n'avons pu quitter la ville illustrée par Lazare, Marthe et Marie, que le mardi soir, par le train de minuit. Le lendemain, mercredi, un peu après sept heures du soir, nous arrivons à Carrù, diocèse de Mondovì, dans le Piémont, où l'on nous presse de faire une fondation. On y jouit d'une vue superbe sur les Alpes-Maritimes. La population est très chrétienne; tout le monde pratique. Elle est également laborieuse et, par suite, elle jouit d'une certaine aisance. Les vocations ecclésiastiques y sont nombreuses.

Je vous expédie cette lettre de Rome, où nous venons d'arriver avant-hier.

Bonjour affectueux à tous.

A. EMONET, *supérieur général.*

Rome, 14 mars 1893.

Mon cher Père Grizard,

Ma dernière lettre vous annonçait sans aucun détail notre arrivée à Rome le 2 de ce mois. Ai-je besoin de vous dire avec quelle affection nous avons été reçus par nos confrères du Séminaire français? Vous vous rappelez dans quel état de délabrement se trouvait la santé du P. du Plessis aux vacances dernières. Le mieux qui s'était produit pendant son séjour en France paraît s'être assez bien maintenu. Le P. Daum est toujours affligé des mêmes tremblements. Néanmoins, il y aurait plutôt amélioration qu'aggravation dans son état. Quant au P. Supérieur, malgré les travaux excessifs auxquels il est obligé de se livrer, sa santé continue à s'améliorer lentement.

C'est toujours avec grande consolation que je vois notre chère maison de Rome. Les élèves y sont au nombre de 84. Je ne pense pas qu'il y ait en France un séminaire où règne meilleur esprit. J'ai trouvé l'établissement enrichi d'une superbe statue de saint Joseph, en marbre blanc : c'est un nouveau don des élèves.

Avant tout autre détail, j'arrive à l'audience que nous a accordée le Saint-Père, dimanche dernier, 12. Une audience du Pape, en effet, est, de toutes les consolations que l'on goûte à Rome, celle qui prime toutes les autres. J'ai été reçu conjointement avec Mgr de Courmont. Je laisse à Monseigneur le soin de raconter ce qui le touche personnellement.

Voici à peu près littéralement mon entretien avec le Saint-Père :

« — Êtes-vous content du collège de Santa-Chiara?

« — Oui, Très Saint-Père, j'en suis content.

« — Eh bien! moi aussi, j'en suis très satisfait; et je suis heureux de voir les évêques français y descendre, parce qu'ils peuvent voir de leurs yeux la bonne direction donnée à leurs élèves. »

Puis le Saint-Père ajouta quelques mots d'éloge à l'adresse du R. P. Eschbach et du « grand administrateur de la maison », le P. Bricet. Sa Sainteté me demanda ensuite si nous avions d'autres collèges comme celui de Rome. Je répondis affirmativement, en désignant nos scolasticats et le séminaire colonial. Il ajouta :

« — Combien avez-vous de maisons en France?

« — Quinze, Très Saint-Père, ai-je répondu.

« — C'est bien.

« — Et pour combien d'années êtes-vous élu ? Pour six ans ?

« — Non, Très Saint-Père, je suis élu à vie.

« — Ah ! très bien. Quand on est élu pour six ans, on n'a pas le temps d'organiser un plan d'administration ; mais quand on est élu à vie, on peut exécuter un plan. »

Puis, après quelques secondes de silence, il ajouta d'un ton solennel :

« — J'approuve ; oui, j'approuve cela. »

Le Saint-Père ayant cessé de m'interroger, j'en profitai pour déposer à ses pieds les hommages de vénération et de soumission filiale de tous les membres de la Congrégation, et je le priai de bénir l'Institut, toutes ses œuvres et tout le personnel qui le compose : bénédiction que le Saint-Père s'empressa d'accorder avec grande bienveillance.

Je lui fis ensuite l'offrande de 20,000 messes, qu'une circonstance tout à fait imprévue avait mises à ma disposition, peu de jours avant mon départ pour Rome.

« J'accepte, dit Léon XIII. Elles me sont très utiles pour les Évêques d'Italie, qui n'ont pas de ressources, et qui m'en demandent souvent. J'en avais un certain nombre ; mais elles sont à peu près épuisées. Sont-elles d'un franc ? ajouta-t-il.

« — Oui, Très Saint-Père. »

Puis, avec une satisfaction marquée, il répéta, en déposant le pli : « Vingt mille messes ! »

Je baisai sa main qu'il me présenta, et je repartis avec Mgr de Courmont, en observant le cérémonial accoutumé, et profondément ému de l'extrême bienveillance que venait de me témoigner le Saint-Père, ainsi qu'à toute la Congrégation.

Nous avons vu aussi par deux fois le Cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande. Nous avons pu constater, ici comme au Vatican, jusqu'à quel point la Congrégation est appréciée. Son Eminence a fait un grand éloge de nos missionnaires et de la manière dont nos œuvres sont conduites. Il s'est entretenu plus particulièrement avec Monseigneur, en lui demandant force détails sur le Zanguebar, et en donnant sa complète approbation à tout ce qui se fait dans son vicariat. Et, de lui-même, il lui a offert une somme de 40,000 francs pour la fondation et l'en-

trétien d'une nouvelle station, sur le territoire anglais, et dans laquelle seraient reçus les esclaves adultes délivrés par les Anglais et donnés à nos Pères.

Avant de prendre congé du Cardinal, Mgr de Courmont lui remit un rapport sur sa Mission, au point de vue particulier de l'œuvre antiesclavagiste. Son Eminence manifesta sa satisfaction, en disant que c'était le premier qu'Elle recevait.

Aussi ai-je été moi-même tout particulièrement heureux de recevoir, dans l'intervalle de nos deux visites, un rapport de Mgr Augouard. Ce fut une vraie consolation pour moi de pouvoir le présenter au bon Cardinal avant mon départ de Rome. Je ne puis douter que ce rapport ne lui ait été agréable, puisqu'une nouvelle allocation vient d'être accordée à notre cher Vicaire apostolique de l'Oubanghi.

J'ai admiré avec quelle perfection l'éminent Préfet de la Propagande parle notre langue ; mais ce que j'ai admiré encore bien davantage, c'est la connaissance si grande qu'il a de nos pays de Mission et le zèle avec lequel il s'occupe de tout ce qui tient à l'extension de la foi, en particulier de l'œuvre antiesclavagiste (1).

Au dernier moment, il me dit qu'il aurait bien désiré avoir quelques conférences avec moi. Je m'offris tout aussitôt à différer mon départ ; mais il ne l'a pas voulu. C'était d'ailleurs un moment de surcharge de travail pour Son Eminence.

Je ne saurais vous dire combien je suis heureux d'avoir fait la connaissance du Cardinal Ledochowski. C'est un homme de Dieu que dévore le zèle apostolique.

Ces jours derniers, nous avons eu le bonheur de pouvoir visiter la maison paternelle de saint Ambroise ; j'ai même eu la consolation de dire la messe dans la propre chambre de mon saint patron.

Nous nous disposons à quitter Rome, demain mercredi.

Mes sentiments bien affectueux à tous.

A. ÉMONET, *supérieur général.*

(1) Tout le monde s'étonnait que, dès son entrée à la Propagande, le Cardinal Ledochowski fût au courant plus que personne de la géographie et des Missions d'Afrique. C'est que, durant sa captivité en Prusse, l'ancien Archevêque de Posen passait ses longs loisirs à lire et à étudier tout ce qui s'était publié sur le continent mystérieux. Dieu le préparait ainsi de loin à sa future mission de préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Nous ajoutons ici le compte rendu que Mgr de Courmont a bien voulu nous donner de l'audience particulière qui lui a été accordée.

Le billet reçu du majordome de Sa Sainteté fixait au dimanche 12 mars, à 11 heures, l'audience du Saint-Père accordée, sur notre demande, au Très Révérend Père et à moi. Déjà dès 10 h. 1/2, nous étions au Vatican. Après quelques instants d'attente dans un des grands salons du palais, l'un des camériers me fait passer dans la salle du Trône. Des prélats domestiques, des gardes nobles, vont et viennent, disposent tout, s'arrêtent enfin à des places marquées ; le Pape semblait prêt à paraître. Je croyais devoir être reçu dans cette salle du Trône, où tout avait été préparé pour les réceptions. Mais à un signal d'un des camériers, on me fait entrer dans une des pièces où le Saint-Père donne ses audiences privées. Comme je franchissais le seuil, Sa Sainteté, à peine entrée, s'asseyait, au fond, sur un fauteuil. Je ne fus pas sans une certaine émotion en voyant devant moi, le Vicaire de Jésus-Christ et en l'entendant d'une voix paternelle me dire :

« — Ah ! l'Évêque de Zanzibar !... Approchez. »

Je m'approche, en effet, mais sans me croire dispensé par cette bienveillante invitation des trois génuflexions obligatoires. Tout en avançant, je ne perds rien de l'attitude et de l'expression des traits du Saint-Père. Le teint de son visage tranche à peine sur la couleur blanche de ses vêtements, avec lesquels, au contraire, contraste fortement le manteau de pourpre qui se déroule en plis somptueux de ses épaules jusqu'à terre. Je suis enfin à ses pieds et je baise sa mule brochée de fils d'or. Puis je saisis la main qu'il me présente, et colle mes lèvres sur son anneau et sur ses doigts : ceux-ci se dégagent seuls des mitaines blanches que porte le Saint-Père.

Dès l'abord, Léon XIII, d'une façon toute paternelle, semble comme s'excuser de ne pouvoir me retenir longtemps, à cause du grand nombre d'audiences qu'il doit donner aux pèlerins. Et continuant :

« — Vous êtes à Zanzibar, me dit-il ?

« — Oui, Très Saint-Père, sur la côte orientale d'Afrique.

« — Vous demeurez sur le continent ?

« — Non, Très Saint-Père ; j'y suis lors de mes tournées, mais ma résidence est à l'île de Zanzibar.

« — Et qu'est-ce qui est maître de ce pays; n'est-ce pas l'Allemagne?

« — Très Saint-Père, l'Allemagne est maîtresse sur une partie de la grande terre; sur une autre, c'est l'Angleterre ainsi qu'à Zanzibar où le Sultan est sous le protectorat anglais.

« — Mais n'êtes-vous pas persécutés?

« — Non, Très Saint-Père, pas jusqu'ici du moins. Anglais et Allemands sentent de quels secours nous leur sommes, et ils ne nous sont pas opposés. Ils nous favorisent même dans une certaine mesure.

« — Et cependant, ajoute le Saint-Père, il y a eu des persécutions de vos côtés, dans l'*Uganda*.

« — Oui, Très Saint-Père, mais c'est moins le fait du gouvernement anglais que celui d'une compagnie, dont les agents ont été poussés à ces indignités et ces cruautés par les missionnaires protestants, jaloux des conversions plus nombreuses qu'opéraient les Pères blancs et ne voulant pas que l'influence passât aux catholiques.

« — Et quel nombre de catholiques avez-vous dans le vicariat?

« — Environ 3 000, Très Saint-Père : notre Mission est relativement jeune, car elle n'existe que depuis 33 ans.

« — Et quand avez-vous été fait évêque?

« — Il y aura bientôt dix ans, Très Saint-Père, et par Votre Sainteté.

« — Mais de qui relève votre Mission et d'où tirez-vous vos ressources?

« — Très Saint-Père, comme vicaire apostolique je relève directement de Votre Sainteté par la Propagande. Ce sont les deux œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance dont les allocations soutiennent principalement nos œuvres. Je tâche aussi, comme elles seraient insuffisantes, de me faire des ressources d'ailleurs.

« — Très bien. Et vous avez des chapelles? reprend le Pape.

« — Douze, Très Saint-Père; et nous allons, sous peu, construire une église à Zanzibar.

« — Et vos catholiques, sont-ils venus d'ailleurs, ou sont-ce des convertis?

« — Ils sont en très grande majorité des indigènes, instruits

et baptisés par nos missionnaires. Quatre cents environ sont étrangers au pays.

« — Mais comment les formez-vous, et persévèrent-ils? »

J'explique alors à Sa Sainteté notre façon de procéder, et Elle me dit : « C'est bien. »

Jusque-là je n'avais fait que répondre aux interrogations suivies de Léon XIII. Profitant d'un léger arrêt :

« — Très Saint-Père, lui dis-je, je suis heureux de pouvoir annoncer bientôt à nos catholiques du Zanguebar que j'ai eu le bonheur de déposer aux pieds de Votre Sainteté les hommages de leur piété filiale et de leur religieuse vénération, en même temps que les vœux ardents qu'ils font pour le maintien de vos forces et de votre santé si utiles au bien de l'Église.

« — C'est bien, me dit Léon XIII; mais quand partirez-vous?

« — Dans quatre ou cinq mois seulement pour Zanzibar; mais dans quelques jours pour la France, Très Saint-Père.

« — Eh bien! une fois de retour, vous direz à vos chrétiens que vous avez vu le Pape, le père commun des fidèles, et qu'il suit avec joie les progrès de la Mission. Vous leur direz aussi que je les bénis, ce que je fais en vous bénissant vous-même. »

Le Saint-Père me bénit; et, à peine redressé, je prends sa main, la baise, et lui présente un pli contenant la liste des personnes et l'énumération des différentes intentions pour lesquelles je désire une bénédiction particulière. Le Saint-Père touche ce papier et me dit : « Oui, je bénis tout cela. »

Je me penche et baise de nouveau sa mule; et sentant que la séance avait été assez longue pour moi, sans attendre d'être congédié, je dis au Saint-Père :

« — Je me permets de rappeler à Votre Sainteté qu'Elle a daigné accorder à notre T. R. Père général de le voir en même temps que moi. — Ah! oui, appelez-le. »

Je me lève et avertis à la porte un des camériers. Le T. R. Père met environ une minute à arriver, et moi, revenu aux genoux du Pape, Sa Sainteté continue à m'interroger.

« — Où êtes-vous à Rome, me dit-Elle encore?

« — Très Saint-Père, au sémiuaire français; et il y a d'autres évêques que Votre Sainteté a daigné recevoir en audience : Monseigneur de Rodez, Monseigneur de Versailles, Monseigneur de Grenoble, Monseigneur de Montauban.

« — L'évêque de Bayeux a dû arriver aussi, le journal l'annonçait hier.

« — La nouvelle n'est pas exacte, Très Saint-Père. »

L'entretien allait continuer quand le Pape aperçoit le T. R. Père général et s'interrompt pour poursuivre l'audience avec lui.

J'ai dit en commençant que le visage du Saint-Père ne contrastait guère avec la blancheur de ses vêtements. Non, sans doute. Léon XIII a le teint pâle et sa figure est, ce qu'on sait, fortement accentuée dans tous ses traits, amaigrie, mais non émaciée. Son regard surtout, plein d'animation, et sa voix vibrante et légèrement saccadée, montrent une âme intelligente et énergique qui rend ce visage singulièrement expressif.

ZANGUEBAR

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT, A LA LONGA

SEPTEMBRE 1890. — FÉVRIER 1893

1. Personnel. Santé. — 2. Ministère. Baptêmes. Confirmations. Villages chrétiens. — 3. Wahéhés et Allemands. Expédition Zelewski massacrée. — 4. La Mission négocie la paix. Les Allemands s'avancent en armes. Embarras de Monseigneur. — 5. Attaque des Wahéhés. Caravane détruite. Officier allemand et ses hommes tués. Kondoa pillé et brûlé. — 6. Station de La Longa évacuée, puis réoccupée. — 7. Nouvelle incursion des Wahéhés.

1. — Les circonstances ont nécessité quelques changements dans le personnel de la communauté. Au P. Horné, envoyé à Mrogoro comme supérieur, a succédé, en janvier 1892, le P. Ledonné. Le P. Le Toussaint lui a été d'abord adjoint; mais ayant reçu tout récemment son obédience pour Mrogoro, il a été remplacé par le P. Oberlé. Celui-ci ne faisait que rentrer à son premier poste d'où, à la mort du P. Studler, il avait été provisoirement retiré pour être mis à Tununguo. De son côté, le F. Mathurin, après plusieurs années de séjour à La Longa, a été appelé à Bagamoyo, où il est chargé du soin de la vanillerie.

La communauté de Saint-Benoit a été éprouvée par la variole, des fièvres hématuriques et d'autres maladies. A la suite d'accès pernicieux des plus dangereux, les PP. Toussaint et Ledonné ont dû même être portés à la côte et passer à Zanzibar un

temps de convalescence assez long. Le P. Ledonné a été aussi légèrement atteint de petite vérole : ce dernier fléau a fortement sévi dans tout le pays et dans le village chrétien.

Avant de rentrer à La Longa, le P. Oberlé, épuisé par les fièvres et dont la vue était très mauvaise, avait dû également séjourner plusieurs mois dans notre hôpital de Zanzibar. Enfin, il a fallu y envoyer, en novembre dernier, le F. Mathurin, bien fatigué par suite de fièvres persistantes.

2. — Relever d'une fièvre et reprendre ses tournées, en guise de repos de convalescence, *missionner*, comme nous disons, avec la fièvre, c'est là notre existence ordinaire en Afrique. Et n'est-ce pas un travail plus efficace, celui qui est ainsi sanctifié par la souffrance? Aussi les progrès des œuvres encouragent et récompensent nos efforts. Les trois villages de *Saint-Benoît*, de *Saint-Raphaël de Kondoa* et de *Bon-Secours*, ont pris d'heureux développements. Du 20 novembre 1891 au 20 octobre 1892, il y a eu 104 baptêmes d'adultes; le chiffre des confirmations a été un peu inférieur. Nos chrétiens sont maintenant au nombre de 255. L'orphelinat compte 45 enfants.

Les catéchumènes se présentent déjà d'assez loin. Le Kaguru, province voisine, sollicite de fréquentes visites du missionnaire. Le P. Ledonné s'y est rendu plusieurs fois. Le F. Mathurin y est allé aussi pour ériger une grande croix, qu'un des principaux chefs voulait avoir dans son village.

Plus près de la station, à *Dumi*, se trouve un autre chef entièrement dévoué à la Mission. Il désire qu'on établisse chez lui chapelle et catéchiste. Fort honoré de l'amitié des Pères, il ne demande en retour qu'à leur être utile pour les aider à se procurer des vivres, quand ils sont rares, et leur rendre tous les services possibles. On verra plus loin combien on a été heureux de l'avoir dans le voisinage.

3. — Le *Bulletin* a parlé en son temps de l'expédition malheureuse du commandant de Zélewski dans l'Uhéhé, au mois d'août 1891. Voulant absolument pénétrer jusque dans la capitale du *Mkuu wa Nyika* (le grand du désert), sultan de ce pays, ce commandant allait devant lui, brûlant les villages et refoulant les populations, sans penser à ce qu'il devait craindre du désespoir d'une tribu guerrière, comme celle qu'il combattait. Aussi qu'arriva-t-il? C'est que, à deux journées environ de la

capitale, il fut entouré d'une multitude immense de Wahéhés. Ceux-ci, habilement dissimulés dans les hautes herbes, laissèrent les soldats de l'expédition allemande s'engager dans un étroit défilé, sorte de coupe-gorge. S'élançant alors sur eux, ils en firent un complet massacre. Cette colonne, forte de 300 soldats Soudanais ou Zoulous et de 12 Européens, fut ainsi exterminée; son armement, composé de canons Maxim et de fusils Mauser, ses munitions, ses approvisionnements, tout tomba entre les mains des Wahéhés. L'arrière-garde seule, non encore entrée dans le piège, réussit à se sauver.

La terreur fut grande dans tout l'Usagara, quand on vit arriver les quelques débris de cette expédition. Ce fut de la Mission que les quatre officiers allemands échappés au massacre reçurent la première assistance en vivres et en vêtements. Une colonne de 150 hommes environ partit de la côte et vint faire une démonstration militaire dans le pays, ce qui contribua beaucoup à tranquilliser les esprits. Elle eut aussi pour effet de montrer aux Wahéhés que, s'ils quittaient leur province pour tenter une invasion, ils se heurteraient à des forces supérieures et seraient à leur tour vaincus. (Lettre de Mgr de Courmont, 3 octobre 1891.)

4. — Quelque temps après, le baron de Soden vint à Zanzibar et pria Mgr de Courmont de s'entremettre pour arranger cette affaire. Il s'agissait de décider le sultan des Wahéhés, tout fier encore de sa victoire, à demander la paix. Elle devait être d'un si grand avantage pour la Mission et pour les districts de La Longa et de Mrogoro, que Monseigneur chargea immédiatement les Pères de tout tenter pour mener à bien cette affaire. Ce n'était pas chose aisée. Cependant le P. Toussaint paya bravement de sa personne. Il se transporta plusieurs fois dans l'Uhéhé et entretint les chefs de ces parages de l'objet des négociations; puis, quand le sultan se décida à envoyer des députés, ce fut lui qui alla les prendre pour les accompagner à La Longa.

Ils nous arrivèrent au mois de février 1892. Monseigneur se trouvait alors dans la station, pour sa tournée de confirmation. Il y eut une séance solennelle où Sa Grandeur, entourée de tout le personnel de la communauté, auquel s'était adjoint le P. Mével, exposa aux six envoyés du sultan, accompagnés d'une trentaine de suivants, les avantages et les conditions de la paix.

Après force observations et débats selon les formes usitées, il fut entendu que la députation retournerait auprès du sultan, qu'ensuite ce dernier enverrait des délégués spéciaux, porteurs de présents pour M. de Soden, et qu'alors on stipulerait définitivement les conditions du traité.

Malheureusement, il y eut des lenteurs; et quand les délégués furent signalés à la frontière, le P. Toussaint, qui alla encore, cette fois, les chercher pour les accompagner à la côte, ne put en amener que deux à la Mission; les autres, rendus défiants par quelques petits chefs intéressés à ce que les négociations n'aboutissent pas, retournèrent auprès du sultan. Rassurés par nos Pères sur les dispositions du gouverneur allemand, les deux délégués, arrivés à La Longa, y laissèrent leurs présents et s'en allèrent renseigner exactement leur maître et l'engager à hâter le départ d'une nouvelle ambassade.

Mais, sur ces entrefaites, une pointe aventureuse était poussée dans la direction de l'Uhéhé, par la garnison allemande de Kisaki. Après l'établissement d'un poste de près de 200 soldats à Kilasa, à deux heures de La Longa, un second était choisi et occupé dans les environs de Pala-Ulanga, sur la frontière des Wahéhés. Tout cela leur parut en contradiction manifeste avec ce que nous leur disions des dispositions pacifiques des Allemands et coupa court aux négociations. Nous étions ainsi mis dans une situation très fautive vis-à-vis des Wahéhés. Comment auraient-ils pu, en effet, ne pas douter de la sincérité de notre rôle, surtout après que nous avions reçu chez nous une partie des présents destinés à faciliter les arrangements avec M. de Soden?

5. — Ils dissimulèrent quelque temps leur indignation. Mais, au mois d'octobre 1892, une caravane de commerce, très richement pourvue et comptant un millier de porteurs se rendant aux Lacs, fut attaquée par eux à Kondoa. Tuer ces porteurs ou les emmener comme esclaves, s'emparer des marchandises, en un mot, anéantir la caravane, tel fut le résultat de leur rapide et audacieux coup de main. Le poste allemand, établi à une demi-heure du campement envahi, s'étant porté au secours, l'officier, M. Bruning et quelques soldats soudanais périrent. Les Arabes du pays, dont les maisons furent pillées et les femmes capturées, ne purent échapper au massacre.

Quant à nos chrétiens de Kondoa, ils avaient fui à temps. Mais la chapelle et plusieurs cases du village de Saint-Raphaël furent incendiées. Chose bizarre, les Wahéhés ayant ouvert le coffre contenant les objets du culte, emportèrent les ornements, mais respectèrent le calice, la patène et le missel. Ils pensèrent, sans doute, que ces objets servaient aux incantations et aux sortilèges des blancs et n'osèrent s'en emparer.

6. — Que se passait-il pendant ce temps à La Longa? Le P. Ledonné, attentif à toutes les menaces venues de l'Usagara, avait cru prudent, quelques jours avant l'affaire de Kondoa, d'éloigner de la station les enfants et les femmes, et d'abriter en lieu sûr les vases sacrés et les autres objets de valeur. Ce fut précisément le village du chef de Dumi, dont nous avons parlé plus haut, qui servit de refuge. Le F. Mathurin partit avec les enfants et un premier convoi. La résolution du P. Ledonné était de grouper autour de lui les chrétiens et les indigènes des environs, armés de fusils, pour défendre la station, si les Wahéhés l'attaquaient. Mais la panique fut si grande que toute la population prit la fuite. Rester avec quelques hommes seulement eût été affronter le péril inutilement : il partit donc, lui aussi, pour Dumi, ainsi que les derniers chrétiens restés à leur poste.

Saint Benoît, qui veillait sur sa chère Mission, n'en permit pas le pillage et l'incendie. Les Wahéhés avaient-ils médité de dévaster la station? On ne sait. Il paraît qu'à Kondoa, trouvant fermé le chemin qui y menait, ils crurent la chose faite par ordre des chefs et ne s'y engagèrent point.

Mais quelle désolation pour la Mission que l'abandon forcé auquel on avait dû se résoudre et qui rappelait les plus mauvais jours de la guerre de Bushiri! Il n'y eut heureusement pas de pillage pendant l'absence des membres de la communauté. Revenus, ainsi que la population chrétienne, après plusieurs jours passés à Dumi, ils s'appliquèrent à tout remettre en ordre, s'efforçant aussi d'inspirer confiance aux indigènes partis et cantonnés au loin, pour les ramener dans leurs villages déserts et les rendre à leurs cultures.

7. — Et maintenant où en sont les choses? La garnison allemande de Kilasa a été renforcée. Malgré cela, les menaces des Wahéhés tiennent toujours le pays dans la terreur. Du reste, vers la fin de novembre, ils ont fait une incursion à une distance

de 7 à 8 heures de La Longa. Le village où réside la reine de l'Usagara a été incendié et celle-ci emmenée prisonnière.

A la Mission, on se tenait prêt à repousser une attaque, et nombre de cases, où l'ennemi aurait aisément pu mettre le feu à la paille du toit, ont été découvertes. Les Wahéhés se sont portés vers le Kaguru, ce pays nommé précédemment et qui donne tant d'espérance pour l'œuvre de l'évangélisation.

Cette situation, par l'anxiété où elle tient tout le monde et l'arrêt qu'elle apporte à tout dans la région, est une dure et calamiteuse épreuve. Puisse saint Benoît la faire cesser bientôt!

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A BURA

SEPTEMBRE 1892. — FÉVRIER 1893.

1. — Motifs de cette fondation. — 2. Voyage d'exploration de Mgr de Courmont et du P. Flick. — 3. Le P. Flick seul provisoirement. Débuts. Baptêmes. Départ pour Kiléma. — 4. Arrivée du P. Mével. Nouvelles installations. — 5. Détails sur la population. Baptêmes. — 6. Voyage à Mwanda. Souvenirs de la Bretagne. Alliance avec le vieux chef.

1. — On a déjà vu que la Maison de Mombassa avait été fondée en vue de servir de procure pour les stations à établir à l'intérieur, dans la partie septentrionale du vicariat. En effet, dès que son installation fut complète, elle put envoyer des caravanes à Kiléma. Cependant il importait d'avoir une situation intermédiaire entre le Kilima-Ndjaru et la côte. Bura parut tout indiqué pour cela. Ce pays, en effet, est salubre et forme une sorte d'oasis, qui coupe de longues étapes en pays désertique; sa population, qui est dense, n'est pas encore entamée par l'islamisme et le protestantisme; il offre un milieu excellent pour recruter des porteurs. En outre, l'un des principaux chefs Bogoli, nous avait adressé de pressants appels. Enfin, un établissement à Bura nous faisait une troisième station en pays de protectorat anglais.

2. — Après avoir en partie organisé une caravane à Zanzibar, Mgr de Courmont se rendit à Mombassa pour la compléter, et partit de là pour son voyage d'exploration. Il prit avec lui le P. Flick, dans la pensée de le conduire jusqu'au Kilima-Ndjaru. Bura supposé choisi, ne devait être occupé que, plus tard, par le P. Mével, incessamment attendu de France.

Le 30 septembre 1892, la caravane arrivait à Bura. Le chef Bogoli lui fit un excellent accueil. Dès le lendemain, Monseigneur et le P. Flick visitaient les environs pour choisir un emplacement. Il fut bientôt trouvé, et, d'un avis unanime, reconnu superbe. Comme en cette partie anglaise du Vicariat, l'expérience a démontré qu'*un tiens vaut mieux que deux tu auras*, pour profiter des bonnes dispositions du chef et surtout pour ne pas laisser à quelque Révérend le loisir de venir dresser sa tente à l'endroit choisi, Sa Grandeur arrangea les choses de manière que le P. Flick pût occuper et garder la place, puis Elle partit le 3 octobre pour le Kilima-Ndjaro.

3. — Resté seul, le P. Flick ne perdit pas son temps. Renonçant à la case royale dont Bogoli s'était retiré lui-même pour la lui offrir, le Père continua de camper sous la tente. Chaque matin, il y disait la messe sur un autel portatif; puis, dans la journée, s'abouchant avec les indigènes, à l'aide d'un interprète, il s'instruisait de leurs usages, apprenait leur langue et leur expliquait les vérités fondamentales de la religion. Il les rendait ainsi de plus en plus désireux de nous avoir chez eux. Déjà, dès les premiers jours, il eut le bonheur de baptiser sept enfants et deux adultes en danger de mort. Deux hommes accusés de sorcellerie allaient être déférés au jugement du *mganga* (devin) et brûlés; il obtint de Bogoli qu'on ne donnât pas suite à l'affaire, après lui avoir montré la barbarie de ces monstrueuses pratiques.

Voulant se rapprocher de l'endroit choisi par Monseigneur pour préparer déjà la prise de possession définitive, le P. Flick s'employa aussi, avec le concours des indigènes, à construire une case et diverses dépendances, destinées à recevoir, à l'arrivée du P. Mével, et son personnel et ses marchandises.

De retour à Bura le 18 octobre, Monseigneur en repartait le 23 pour la côte. Il avait de nouveau examiné les lieux et fixé, en le marquant d'une croix creusée dans le sol, l'emplacement de la future station. Le P. Flick resta seul pendant près de deux mois. Il devait entretenir les bonnes dispositions du chef et de ses gens, afin de simplifier la tâche du P. Mével.

4. — Ce fut dans les derniers jours de décembre 1892 qu'arriva la caravane d'occupation : elle se composait du P. Mével, du F. Solanus, d'une quinzaine de garçons de Bagamoyo et du

contingent de mariés devant compléter le village chrétien de Kiléma. Quelques jours après, le P. Flick partait pour le Kilima-Ndjaro.

Le P. Mével était accompagné du P. Rhomer, que ses aptitudes comme constructeur de stations désignaient pour cette fondation nouvelle.

A la date du 8 janvier dernier, le P. Mével donnait à Mgr de Courmont les détails suivants :

Nous bâtissons dans l'endroit que vous avez désigné au P. Flick, là où vous avez tracé une croix. Bogoli nous a cédé quelques feuilles de tôle, ce qui nous permet d'avoir déjà une habitation convenable et de plier nos tentes. La chapelle provisoire a été terminée le 6 janvier, et nous y avons célébré aujourd'hui la première messe. Ce nous sera une grande consolation d'y avoir le saint Sacrement et d'y faire nos exercices de règle.

Déjà, nous avons donné l'hospitalité à M. Hamilton, l'Anglais de Tavéta qui quitte ce poste pour se rendre à Mombassa. Il en a paru fort content. (Lettre du 8 janvier 1893.)

Le P. Mével ajoute à ce sujet, dans une lettre du 2 février :

Au moment où je vous écris, nous avons trois cases : la première, qui a 10 mètres de long, sert de magasin et de chambre à coucher pour deux d'entre nous ; la seconde, de même dimension, comprend un dortoir pour les enfants venus de Bagamoyo, un compartiment pour le Frère qui les surveille et un autre pour le réfectoire de la communauté ; la troisième, qui a 12 mètres de long sur 6 de large, forme notre chapelle, ce qui nous permet déjà de célébrer dignement les offices, auxquels viennent régulièrement assister nombre de Wataïta.

5. — Dans la même lettre, le P. Supérieur donne sur la population ces détails intéressants :

Cette population timide semble heureuse de nous voir au milieu d'elle. Les jeunes gens des environs ne se lassent pas de venir chaque jour à la Mission suivre les leçons de catéchisme qui s'y donnent dans la soirée. Les femmes se présentent le matin, de bonne heure, pour vendre leurs denrées ; elles ont coutume d'en débattre le prix à outrance et de demander tout d'abord le double de la valeur de ce qu'elles apportent ; elles se résignent même à passer toute la matinée devant la porte du magasin : ce n'est que lorsqu'elles entendent sonner l'*Angelus* qu'elles se décident à lâcher leur marchandise pour un prix raisonnable.

Elles sont, d'ailleurs, aussi loquaces qu'intéressées. Leur parle-t-on des vérités de la religion, elles semblent écouter très avidement, quand tout d'un coup, reportant leurs pensées sur leurs articles de marchandises : « Ce que tu dis là est très beau et très bon, font-elles ; mais aurai-je un grand linge pour mes bananes, ma poule, etc. ? » Elles sont surtout avides de perles, de verroteries, dont elles s'entourent le cou et les reins. Un fil de grains de verre suffit pour captiver l'attention d'une nombreuse assistance.

Le mtaïta, d'humeur douce et facile, est prodigue de son temps. Venu le matin à la Mission pour tel ou tel motif, il n'en sortira qu'à la tombée de la nuit, ce qui nous permet de lui inculquer facilement les vérités de notre sainte religion. Jusqu'ici, nous avons déjà fait une dizaine de baptêmes, car nous avons un moyen facile pour découvrir le gîte des mourants. Quand un mtaïta, en effet, est pris d'une maladie incurable ou qu'on le voit sur le point de trépasser, l'ancien du village pousse une profonde et sourde exclamation. C'est le signal convenu. tous ceux qui sont présents lancent des cris sinistres, ce qui fait une sorte de charivari en règle. Ces clameurs lugubres, répétées par les échos des montagnes, ne tardent pas à frapper nos oreilles. Aussitôt l'un d'entre nous accourt dans la direction d'où part cette musique discordante. Il est soudain conduit auprès du malade qui, d'ordinaire, se trouve à la porte de sa case. Il l'instruit de son mieux et le régénère dans les eaux du baptême. J'ai administré hier ce sacrement à la principale femme de Bogoli, qui est animée des meilleures dispositions.

6. — De Bura, nos Pères pourront rayonner dans les alentours et répandre au loin la bonne nouvelle. Le P. Mével a déjà fait une importante excursion qu'il raconte ainsi :

Le P. Machon, sous la date du 16 janvier 1893, me donnait l'avis suivant . « Je crois qu'il va se former une Mission méthodiste dans les environs de Taita. Vous feriez bien de faire alliance avec le chef de Mwendéka ou Mwanda, où se trouvent encore plus de Wataïta que chez Bogoli. » Cette nouvelle m'intrigua vivement et je ne pus être tranquille qu'après m'être résolu à faire une excursion à Mwanda pour examiner les choses sur place.

Un matin donc, quand d'épaisses nuées blanches se déroulaient encore sur les chaînes de Bura, j'escaladai la montagne qui est à notre droite, par un sentier large, rocailleux et très raide. Je laissai bon nombre de villages derrière moi. Comme la pente était des plus rapides, je me sentis bien vite à bout de forces, mais je pressai le pas pour arriver au faite et m'y reposer. Je fis cependant une halte

pour mieux considérer le chemin que je venais de parcourir. Et quelle ne fut pas ma surprise de voir de nombreux Wataïta, qui me contemplaient des pieds à la tête, de leurs villages flanqués sur tous les points avancés de la chaîne? Grand fut mon étonnement aussi de considérer la nombreuse population qui nous entoure, et qui peut à son aise, chacun du seuil de sa porte, suivre des yeux tous nos mouvements dans notre communauté, assise sur l'un des plateaux de la large vallée de Barawa.

Après m'être reposé un instant sur le sommet, je continuai ma marche sur un large plateau qui monte graduellement, mais en pente douce, jusqu'au pied du pic appelé Vuria, à travers des champs de bananeraies, de patates douces, de manioc et de millet. Ces champs ne sont interrompus çà et là que pour faire place à d'immenses villages, dont le plus petit ne le céderait en rien à celui de Simba-Mwéné, voire même à la grande ville de Mrogoro; et ces sortes de villages se comptent par vingtaines dans ces montagnes.

Sur cette élévation, que je ne saurais au juste apprécier, mais qui, selon toute apparence, peut être évaluée à 1800 mètres, l'on voit, jusque sur les flancs des pics les plus élevés, paître des troupeaux de vaches, de moutons et de chèvres.

Je dus contourner ensuite le pic de Vuria, par un sentier étroit, large d'un décimètre environ, juste de quoi poser le pied. Il fallait m'accrocher aux arbustes pour ne pas tomber dans les gouffres béants qui s'ouvraient devant moi. Toutefois, je ne pus m'empêcher de jeter un regard sur ces précipices, et peu s'en fallut que je ne fusse pris de vertige. Je m'accrochai aux fougères et je pus enfin mettre les pieds sur un large rocher, d'où je contemplai à loisir les bruyères, non de Bretagne, mais de Bura. J'avoue que là je me sentis porté à fredonner la chanson si chère au cœur breton

Je suis natif du Finistère,
A Saint-Pol j'ai reçu le jour,
Mon pays est le plus beau de la terre;
Mon clocher, le plus beau d'alentour!
Que j'aime ma bruyère, etc.

Effectivement, je n'avais pas seulement à contempler la bruyère de Bretagne, mais encore ses fougères, ses mûriers, ses ronces, sa mousse toute verte, toute jaune, toute blanche, comme je l'ai si souvent vue à Plougastel.

Bref, je dus encore franchir monts et vallées pour arriver à Mwanda. C'est un gentil petit district, situé au milieu des nombreux vallons qui descendent du Vuria, où effectivement se trouvent un grand nombre de Wataïta. Ils vivent heureux dans ce coin du noir continent, sous la direction de leur vénérable chef, vieillard à

cheveux blancs, qui semble s'appliquer à faire le bonheur de ses sujets, en les menant avec douceur dans la voie la plus commode et la plus sûre, qui est celle de la paix. Aussi son premier soin fut-il de me dire de ne pas troubler la paix qui régnait chez lui, et qu'il me souhaitait comme le comble du bonheur. Je m'empressai de lui répondre que, bien loin de troubler cette paix, je désirais la consolider en lui donnant une base plus solide qui est celle de la foi.

A ces mots, la physionomie du bon vieillard se déride, il me prend les mains, les baise en me souhaitant la bienvenue, me priant de contracter avec lui une alliance que ne saurait rompre les mortels. Après avoir échangé quelques paroles d'amitié, une grande jarre de *tembo* est apportée devant nous — une jeune fille y plonge une longue calebasse, qu'elle remplit de cette précieuse boisson, et la présente d'abord au vieux chef tout rayonnant de joie. Nazigué en boit la moitié à longs traits et me présente le reste en crachant de tous côtés, surtout sur ma soutane qui en fut tout humectée. Je bois à mon tour de ce *tembo* que je ne dédaignais pas en ce moment, après une course sous un soleil de plomb, qui venait de darder presque verticalement ses rayons sur ma tête.

Pressé par la soif, je vidai d'un trait le reste de la calebasse. Le vieillard en parut tout triste et me demanda en termes émus en quoi il avait pu me déplaire. Je reconnus immédiatement que j'avais omis un détail important du cérémonial accoutumé. Je m'empressai de réparer ma faute en disant que la boisson m'avait tellement plu que je l'avais bue tout d'un trait, contrairement à mes habitudes, mais que je me réservais d'observer le cérémonial Kitaita, toute la soirée, c'est-à-dire de *cracher* autant que possible. Immédiatement, la physionomie du vieillard reprit son expression de gaieté; pour moi, toutes les fois que l'idée m'en venait à l'esprit, je ne manquais pas de lancer quelques jets de salive sur le linge crasseux du vieux chef, ou celui de ses enfants. Ceux-ci ne cessaient de caresser ma barbe et de me demander si tous les Européens en avaient une semblable. Quand leurs questions indiscrettes étaient poussées trop loin, je leur crachais à la figure, et ils m'en remerciaient gravement comme si je leur avais fait un grand honneur.

Le bon vieillard me supplia avec instances de bâtir une case chez lui. Je le lui promis. Dès que nous nous trouverons tant soit peu installés, le P. Rhomer ira avec quelques enfants construire une case-chapelle à Mwanda. Un d'entre nous visitera ce district chaque semaine, pour y faire le catéchisme et soigner les malades. Plus tard, quand nos travaux d'installation seront terminés, une école y sera créée, et les enfants du chef viendront s'y faire instruire pour devenir les catéchistes du district que gouverne leur honoré Père.

Avant de m'en aller, je dus recevoir du chef un gros mouton en cadeau. Il voulut même m'accompagner à moitié chemin, me baisa les mains qu'il arrosa encore une fois de son intarissable salive et retourna tout heureux chez lui, pendant que je me hâtais de rentrer à la Mission avec mon mouton. Cet innocent compagnon se permit en chemin bien des licences, au point de m'entraîner avec lui dans les gouffres, si je n'avais pu m'accrocher aux bruyères. Grâce à Dieu, nous arrivâmes cependant tous deux sains et saufs.

Cette excursion m'a permis de constater que toutes ces montagnes du Taïta sont couvertes d'une population dense, dont la porte d'entrée serait la vallée de Barawa, celle que nous occupons.

L'endroit que Monseigneur a choisi est le plus beau, celui qui jusqu'ici paraît offrir le plus d'avantages pour l'établissement d'une florissante Mission, appelée à rayonner sur tous les flancs de ces montagnes et à porter la bonne nouvelle à ce pauvre peuple, encore enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la plus grossière superstition. (Lettre du 2 février 1893.)

Voilà où en est l'œuvre de Bura. Les débuts, sans doute, en seront pénibles, comme partout. Mais pour soutenir notre courage, nous n'aurons qu'à élever nos cœurs vers notre protectrice. La station est dédiée, en effet, à *Notre-Dame de la Sainte-Espérance*, dont la chapelle, dans l'église Saint-Séverin à Paris, est un centre de si fervente et si universelle dévotion. *Spes non confundit.*

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE KILÉMA

SEPTEMBRE 1890. — FÉVRIER 1893

1. Choix de Kiléma et du vocable. — 2. P. Gommenginger reste seul. Difficultés pour l'envoi des caravanes. Arrivée du P. Rhomer et du F. Blanchard. — 3. F. Acheul. Sa mort. — 4. Beau site. Constructions. Jardin. — 5. Visites d'Européens. Bishop Tucker. Rapports avec la mission protestante. — 6. Les Allemands au Kilima-Ndjaru. Mandara, chef de Mochi, reconnaît leur suzeraineté. — 7. Méli, son fils, les repousse. Mort du baron de Bulow. — 8. Fumba se fait vassal de Méli. Visite de celui-ci à la Mission. Fraternalisation. Cadeaux forcés. Œuvres en souffrance. — 9. Attitude expectante des Allemands. Situation incertaine. — 10. Voyage de Mgr de Courmont. Promesses du chef Fumba. — 11. Arrivée des jeunes mariés. Petits Massaï rachetés. — 12. Personnel actuel. Mission protestante de Mochi supprimée.

1. — C'est en 1890, à la suite d'un voyage d'exploration fait au Kilima-Ndjaru par Mgr de Courmont, les PP. Le Roy et Gommenginger, qu'a été décidée la fondation de Notre-Dame de

Lourdes de Kiléma (1). La si intéressante relation de ce voyage, publiée en ce moment dans les *Missions catholiques* par Mgr Le Roy (2), nous dispense d'en parler ici. On y trouvera également tout ce qui a trait aux démarches préalables et aux circonstances particulières qui nous ont amenés à nous établir chez Fumba, de préférence aux autres états du Kilima-Ndjaro, désignés par les indigènes sous le nom de Chaga. C'est, du reste, l'un des plus beaux endroits de toute cette région magnifique du Kilima-Ndjaro.

Mgr de Courmont et le P. Le Roy étaient partis de Zanzibar le 10 juillet. Le 8 septembre, ils quittaient le Chaga pour retourner à la côte, où ils arrivaient le 10 octobre. Accompagnés jusqu'à Arusha par le P. Gommenginger, ils se séparèrent alors de lui ainsi que du baron d'Eltz, chef de la station allemande de Mochi. Ce dernier leur avait donné, pendant leur séjour au Kilima-Ndjaro, la plus aimable hospitalité. Ce fut chez lui également que le P. Gommenginger continua de demeurer jusqu'à ce qu'il lui fût possible de s'établir à Kiléma, chez le roi Fumba.

2. — C'est le 9 février 1891 qu'il alla commencer la nouvelle fondation. Ce retard avait été occasionné par suite de la difficulté de lui expédier les objets indispensables de culte et d'entretien. Tout devait être envoyé de la côte, et l'on ne trouvait pas de porteurs. Une expédition du major de Wissmann, faite alors contre Sina, un des chefs du Chaga opposé aux Allemands, absorbait pour ses caravanes tout ce qu'on pouvait trouver d'hommes disponibles. De plus, les terribles Massaï, malmenés en diverses rencontres par les troupes du major, infestaient les chemins. La terreur de leur nom, divers coups de main hardis contre les Allemands, occasionnaient de nombreuses désertions parmi les porteurs. Les officiers prussiens s'en plaignaient beaucoup. Et quand le P. Rhomer et le F. Blanchard purent se

(1) Il convenait que la dévotion à Marie, si universellement répandue sous ce vocable, eût, dans la Mission, un centre chrétien où elle fût plus spécialement en honneur. De plus, cette haute montagne du Noir Continent, s'élevant à plus de 6000 mètres et couronnée sous les tropiques de neiges éternelles, ne semblait-elle pas rappeler l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge et son incomparable pureté? C'est pour ce double motif qu'a été choisie la dénomination de Notre-Dame de Lourdes. (Note de Mgr de Courmont.)

(2) N° du 22 juillet 1892 et suivants.

mettre en route, à la tête d'une centaine de Noirs, ils eurent à en faire, après huit jours de marche, une bien fâcheuse expérience. Sans l'obligeance de M. de Wissmann, qui fit encadrer leur caravane par une compagnie de Soudanais, ils auraient dû rebrousser chemin, en laissant éparpillées sur la route la plupart des charges destinées à Kiléma.

Enfin, après une longue et pénible attente, le P. Gommenginger, seul depuis environ six mois, reçut un premier contingent d'enfants de Bagamoyo, accompagnés de 43 porteurs. Le F. Oscar était allé lui-même à Pangani pour mettre les hommes en route, vers la mi-janvier.

Un mois après, le 20 février, le P. Rhomer et le F. Blanchard partaient du même lieu pour le Kilima-Ndjarro avec 41 de nos jeunes gens de Bagamoyo et 178 porteurs. Leur caravane se joignit à deux autres en partance, ce qui faisait une expédition de près de 400 hommes. Ils arrivèrent heureusement à Kiléma vers la fin de mars. Mais il fallut près d'une année pour réussir à faire parvenir les charges à destination : beaucoup étaient perdues, d'autres avaient leur contenu détérioré. (Lett. de Mgr de Courmont, 19 janv., 3 mars 1891.)

3. — Le F. Blanchard, destiné dès le principe à la fondation du Kilima-Ndjarro, avait été, dans la suite, placé à Bagamoyo. Ce fut le décès du F. Acheul qui le rendit à sa destination première. Nous devons ici un souvenir spécial à ce dernier, car il appartenait à la communauté de Notre-Dame de Lourdes.

On a déjà vu, dans le *Bulletin* de Saint-Joseph du Tana, avec quel dévouement ce bon Frère s'était attaché à cette station, s'appliquant aux premiers travaux d'installation, suivis, bientôt, hélas ! des soucis et des soins pénibles du déménagement. Alors que le P. Charles Gommenginger, à la suite de fatigues inouïes, était pris, après son retour dans le bas fleuve, d'une fièvre bilieuse hématurique à laquelle il succombait en mer, lui, au contraire, conservait une santé parfaite, malgré les travaux de tout genre auxquels il avait dû s'employer. Sa nouvelle obédience fut pour le Kilima-Ndjarro. Il avait, en attendant, à préparer les charges et à tout mettre en ordre pour le départ de la caravane, qu'il était chargé de conduire. Il s'acquitta de ce soin avec beaucoup de zèle. Tout était en règle, et l'on n'attendait plus que la fin du recrutement des porteurs pour se mettre

en route, quand le F. Acheul fut saisi à son tour d'une fièvre hématurique. Les soins les plus assidus lui furent donnés à notre hôpital de Zanzibar; les prières, les neuvaines à Notre-Dame de Lourdes s'ajoutèrent à ces soins; mais rien n'y fit. Après être resté environ une quinzaine de jours malade, le 6 janvier 1891, fête de l'Épiphanie, au matin, il rendit son âme à Dieu dans les sentiments de la foi la plus vive et d'une touchante piété. Combien son concours aurait été utile pour les débuts si difficiles de Kiléma, lui qui joignait à tant de savoir-faire, à tant de connaissances pratiques, une si respectueuse soumission et un si souple abandon envers ses supérieurs!

4. — Malgré des entraves de toute nature, les travaux commencèrent à Kiléma. Le terrain concédé par Fumba, et duquel il fallut faire partir, en les désintéressant, divers possesseurs, fut occupé; et, sur le dos de la colline dévolue à la Mission, un plateau supérieur, dont l'altitude est de 1 646 mètres, fut choisi pour l'établissement de la communauté. Rien de comparable à ce site. Tandis qu'au nord se dressent la coupole arrondie et toute blanche du *Kibo* et le sommet dentelé du *Kima-Wenzé*, marqueté d'échancrures de neige, au sud, la vue, arrêtée au loin par les montagnes de *Paré*, descend ces pentes et se repose sur la nappe d'eau miroitante du *Dyipé*, pour aller ensuite se perdre à l'est dans le vague horizon du désert de *Séringetti*. Le docteur Peters, visitant la station quelques mois après les débuts, ne put contenir son admiration. Se rappelant *Mrogoro*, dont le panorama l'avait également séduit: « Il n'y a que vous autres, dit-il au P. Gommenginger, qui sachiez choisir les sites. »

Les constructions furent menées avec entrain. Chargé de les diriger, le P. Rhomer eût à payer largement de sa personne. Il allait à la forêt couper des arbres avec les enfants et, à la maison, surveillait la fabrication des briques, les travaux de bâtisse et de menuiserie, aidé en tout cela par le F. Blanchard.

Bientôt, la chapelle et six grandes et belles cases s'élevèrent. De toutes parts, on venait les voir. Et les gens de dire unanimement: « Il n'y a pas comme les missionnaires pour faire de belles maisons. » La bénédiction solennelle de nos maisons d'habitation fut faite le 19 mars 1892, et celle de la chapelle le jour de Pâques.

Les cultures n'étaient pas négligées non plus. Le F. Blanchard, surnommé par les indigènes *Makokota* (le défricheur), eut bientôt un jardin magnifique : choux, carottes, navets, salades de toutes sortes, pommes de terre, choux-fleurs, bananes de différentes espèces, tout poussait à merveille. Aussi, combien de fois, dans les stations voisines, les officiers allemands, les missionnaires ou les employés anglais, firent-ils leurs délices des paniers de légumes que la Mission leur envoyait en présents!

5. — Quant aux relations extérieures, le P. Auguste Gommenginger avait parfaitement réussi à se faire bien venir de la population, des chefs surtout. Il fallait, dès le commencement, établir un courant vers l'école et la chapelle. Il réussit, en peu de temps, à avoir une classe de quarante-cinq enfants, parmi lesquels les fils du sultan Fumba et ceux de Maréale, grand chef de Marangu. De plus, Fumba donnant l'exemple de l'assistance aux offices, il arrivait parfois que toute l'enceinte était occupée.

Les rapports ont été aussi pleins de cordialité avec les Européens du voisinage ou de passage dans la contrée. Tous les explorateurs ont tenu à visiter la station. Le *bishop* Tucker, après s'être rendu auprès des missionnaires protestants de Mochi, resta chez nous, à Kiléma, un jour et deux nuits. Chose à noter : plutôt que d'accepter l'hospitalité chez les Allemands du poste militaire, où, lors d'une visite, on lui offrait de passer la nuit, il revint coucher à la Mission.

Du reste, entre nous et les missionnaires de Mochi, depuis le voyage de Monseigneur et du P. Le Roy, les relations ont été, non seulement courtoises, mais marquées de bons offices. L'un d'eux, le docteur Baxter, s'est surtout montré très empressé à nous rendre service. Il est même venu passer deux jours à la communauté pour soigner le P. Supérieur, alors très malade. En outre, le P. Rhomer ayant été pris, à la suite d'une piqûre d'épine, d'un mal de jambe dont il ne parvenait pas à se guérir, le P. Gommenginger n'hésita pas à l'envoyer auprès du charitable docteur. Ce mal exigeant un repos absolu et des soins assidus, M. Baxter garda le Père un mois entier chez lui, et ne voulut rien accepter pour une hospitalité si prolongée.

6. — Les choses allaient ainsi au mieux, à la station et dans le pays, quand de tristes événements vinrent tout bouleverser.

A l'époque du voyage d'exploration de Mgr de Courmont, en 1890, l'influence allemande, établie par les procédés habiles de M. le baron d'Etz, était prépondérante dans tout le Chaga. Mandara, le chef de Mochi, l'emportait alors en puissance sur tous ses rivaux. Il avait même envoyé des députés à Berlin. Ceux-ci, émerveillés des magnificences et du grand appareil militaire déployés dans la capitale de l'empire d'Allemagne, étaient revenus avec la plus haute idée du peuple allemand. Ils avaient rapporté, du reste, à Mandara, de superbes cadeaux de l'empereur. La voie à suivre paraissait claire à l'esprit perspicace de ce chef. Il n'y avait qu'à reconnaître l'empereur comme son suzerain et à s'entendre avec son représentant, pour tâcher de se rendre mutuellement de bons offices. Il en résulterait pour lui une domination réelle et bien garantie sur tous ses rivaux du Chaga. Mais, ne faisant rien que d'accord avec les Allemands, et ceux-ci se servant de lui pour exécuter tous leurs desseins au Kilima-Ndjaro, c'était en retour pour l'Allemagne un moyen très simple et très économique de gouverner toutes les provinces de ce beau pays.

Mandara ne venant pas à bout de dompter un chef récalcitrant, Sina, une expédition contre celui-ci fut faite avec un plein succès par le major de Wissmann. Ce fut une leçon pour tous les chefs plus ou moins déterminés à se soumettre, et d'où ressortait avec éclat la puissance des armes allemandes. Plus que jamais l'autorité de Mandara s'affirma, et, se concentrant entre les mains de l'officier résidant à Mochi, elle assurait à l'Allemagne une facile et peu dispendieuse domination sur le Kilima-Ndjaro.

7. — Cependant, Mandara déjà vieux vint à mourir. Son fils Méli, jeune homme ardent et aux visées ambitieuses, lui succéda. Au lieu de le suivre de près et de l'assouplir à la domination acceptée par son père, on commit l'imprudence d'abandonner le poste de Mochi pour s'établir, sur les confins du Chaga, à Marangu, chez le chef Maréale. Il ne resta chez Méli que quelques Soudanais et le drapeau allemand dont ils avaient la garde.

Du reste, peu après la défaite de Sina, de nouveaux officiers étaient venus remplacer les premiers et une administration toute militaire avait succédé aux formes douces, quoique éner-

giques, du baron d'Eltz. Il y eut, pour les chefs, des surprises désagréables préparant des mécomptes irritants; et de là, au sein de la population, des ferments de révolte contre une domination assez bien acceptée dans le principe, mais qu'on sentait étrangère. A Mochi, en particulier, on aspirait à secouer le joug, et Méli rêvait déjà de reprendre pour son compte personnel le rôle glorieux de son père Mandara.

Il serait trop long de raconter par le menu tout le détail des faits qui amenèrent la lutte ouverte. Ils aboutirent, pour les Allemands, à une sorte de nécessité d'attaquer Méli, qui, s'étant complètement affranchi de leur autorité, les traitait avec hauteur.

Malgré leur petit nombre, les soldats du poste de Maréale, conduits par le baron de Bulow, tentèrent, en juin 1892, de réoccuper la position perdue de Mochi. Mais Méli résista victorieusement. Les Soudanais, privés de chefs, leurs officiers et sous-officiers ayant été mis hors de combat, prirent la fuite, emportant sur un brancard M. de Bulow blessé. En chemin, celui-ci ayant été de nouveau assailli fut tué, et les fuyards se débandèrent. Au lieu d'essayer de défendre leur poste de Maréale, ceux qui y étaient restés ou qui avaient pu y rentrer, l'évacuèrent précipitamment, de sorte que, à la suite de ce désastre, tout le Kilima-Ndjaru se trouva soustrait à la puissance allemande. (Lett. de Mgr de Courmont, 3 et 18 juillet 1892.)

8. — Qu'on juge de l'effet produit par cette victoire sur l'esprit de Méli. Triompher des Allemands, c'était pour lui prendre leur place dans le gouvernement de tout le Chaga. Aussi, ne pouvant souffrir un instant de délai, il envoya aux différents chefs sommation de le reconnaître comme principal sultan. Seuls, Maréale et Sina, l'adversaire implacable de Mandara, refusèrent. Quant à Fumba, il hésita quelque temps. Les Allemands se seraient trouvés là, prêts à le soutenir, il leur serait resté fidèle. Mais sans aide de leur côté, ne pouvant lutter contre Méli, il dut se rallier à sa cause et payer un tribut considérable, comme signe de vasselage.

Pendant quelque temps, Méli lui demanda le renvoi de nos Pères. Mais le trouvant décidé à rompre avec lui, s'il persistait dans ce désir, il céda. Fumba, qui était allé lui-même négocier ce point, revint, joyeux, faire part de son succès à la Mission.

Obligé de nous laisser à Kiléma, Méli résolut de tirer de notre résidence chez son vassal, le meilleur parti possible. Il se fit d'abord *frère de sang* avec le P. Gommenginger ; puis, étant venu visiter son nouveau consanguin, il inspecta toute la communauté, demandant, avec une indécatesse sans pareille et en vrai collecteur d'impôts, tout ce qui était à sa convenance ou à celle de ses gens. Malgré les cachettes du P. Rhomer et la diplomatie du P. Gommenginger, il fallut s'exécuter et payer une dizaine de charges de marchandises. (Juin 1892.)

Ce n'était pas le plus triste de la situation. Prévoyant des complications, le P. Supérieur, aussitôt après la défaite des Allemands, avait envoyé à la côte les garçons dont les mariages devaient, du reste, s'effectuer vers cette époque à Bagamoyo. Il vit son école se licencier d'elle-même peu à peu. Les parents n'envoyaient plus les enfants, et Fumba, que ne stimulait plus maintenant l'influence des Allemands, ne réagissait point. Enfin, les offices du dimanche n'étaient guère plus fréquentés.

9. — Qu'allaient donc faire les Allemands pour reconquérir la situation ? Près de six cents hommes furent envoyés de la côte au Chaga. C'était trop peu. Exaltée par la victoire, la population, ses chefs en tête, n'entendait aucunement se replacer sous leur domination : elle ne voulait même pas qu'il fût question de paix. Sentant leur infériorité, les Allemands se bornèrent à occuper sans coup férir leur ancienne position de Maréale, qu'ils convertirent en petite forteresse ; ils y établirent 150 hommes et renvoyèrent le reste. C'était malheureusement faire aveu d'impuissance. Méli n'en triompha que de plus belle. Aussi, moins que jamais, peut-on espérer de voir la domination allemande redevenir ce qu'elle était dans le pays par la voie pacifique des arrangements avec les chefs.

C'est donc une attitude expectante que garde l'Allemagne au *Kilima-Ndjaru*. La tactique des chefs de l'expédition est de fomentier des divisions dans le parti de Méli. Ils pourvoient également d'armes et de munitions Sina et Maréale, leurs alliés, leur fournissent quelques soldats et les lancent contre leurs adversaires. Jusqu'ici cependant ces attaques ont été infructueuses. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces Messieurs, désireux de harceler également Fumba, voudraient nous voir quitter Kiléma, où leurs obus pourraient être projetés de

leur fort jusque dans la Mission. Ils nous offrent un emplacement très beau à Marangu, où Maréale a déjà fait bâtir une maison pour nous recevoir. Mais quitter Kiléma, c'est sacrifier une station magnifique et compromettre l'avenir de l'œuvre, surtout si nous allions chez Maréale. Les gens du Chaga, chez lesquels nous sommes, ne veulent pas entendre parler de notre départ. Ils ne verraient dans cet acte qu'un gage donné contre eux aux Allemands. Peut-être cependant serons-nous obligés d'en passer par là, surtout si l'Allemagne organise une sérieuse expédition contre Méli. Fumba serait le premier attaqué et il faudrait bien en prévision de cette éventualité, pleine de périls pour nous, évacuer momentanément la Mission. Puisse Notre-Dame de Lourdes, notre patronne, écarter ce malheur !

Tout récemment, Mgr de Courmont recevait du P. Gommen-ginger, une lettre dont voici quelques extraits :

La situation au Kilima-Ndjaru est la même que lors du passage de Votre Grandeur. Ces jours-ci, on voulait encore faire la paix : les conditions imposées par Méli ont été jugées inacceptables. Celui-ci nous avait invités à l'aider dans ces négociations, ce à quoi nous nous sommes prêtés, avec la meilleure volonté ; mais, à notre grand regret, les pourparlers n'ont pas eu de succès. Décidément, ce sera la force qui dira le dernier mot. (Lettre du 2 février 1893.)

10. — C'est le vendredi 7 octobre 1892, que Mgr de Courmont, après un second voyage, arriva de nouveau au Kilima-Ndjaru. Il reçut un accueil très chaleureux de toute la population de Kiléma, Fumba en tête. Les salves de coups de fusil, le bœuf traditionnel, les fatigantes assiduités des *Akidas* ou ministres, les salutations de chacun, rien ne manqua pour traduire la sympathie générale, mais tout cela dut se rendre en cadeaux. Méli envoya son ambassade et ses présents, ainsi que Maréale et un autre chef.

Dans plusieurs entretiens qu'il eut avec Fumba en réunion solennelle, Monseigneur se plaignit de la situation nouvelle faite à la Mission : plus d'enfants dans les classes, rare assistance aux offices, demandes incessantes de cadeaux, épuisant les ressources destinées à l'entretien des écoles et au soin des malades. Sa Grandeur lui fit entendre que si cet état de choses devait continuer, nous irions nous établir ailleurs, beaucoup de chefs nous appelant dans d'autres provinces. C'était toucher

la corde sensible, car Fumba sait fort bien ce qu'il perdrait si nous venions à quitter Kiléma. Aussi, ayant réuni ses *Akidas*, il leur exposa ces plaintes, et leur fit ses recommandations pour qu'il y fût donné satisfaction. Peu de jours après, un heureux retour se manifestait : l'école, les catéchismes et les offices du dimanche étaient plus fréquentés.

11. — En revenant au Kilima-Ndjaru, Monseigneur n'avait voulu emmener avec lui que trois des nouveaux ménages devant y rester (1). Jugeant qu'il n'y avait pas d'inconvénients à nous en donner d'autres, après s'être d'ailleurs entendu avec Fumba pour que, en temps de guerre, ils fussent protégés et tenus comme neutres, il prit ses mesures pour leur prochain envoi. Ils sont arrivés au mois de janvier 1893 et portent à dix-huit le nombre des familles chrétiennes de Kiléma.

Ce qui a augmenté, dans ces derniers temps, le personnel des enfants, ce sont les jeunes Massaï dont le P. Supérieur a pu effectuer le rachat. La vente de ces enfants s'explique par la grande famine qu'a subie cette tribu. Leur unique richesse, ce sont les bœufs, et une épizootie terrible venait de ravager leurs troupeaux. Le nombre de ces petits Massaï est d'une trentaine.

12. — Le P. Rhomer nous a quittés pour aller aider à la construction de Bura. C'est le P. Flick qui est venu prendre sa place.

Un fait d'une grande importance pour nous, c'est la suppression de la mission protestante de Mochi. Dans l'affaire de la révolte de Méli, les Révérends étaient fortement accusés d'avoir favorisé les vues ambitieuses du jeune chef, et aidé au succès obtenu, par des introductions d'armes. Et tout cela pour amener une substitution du protectorat anglais au protectorat allemand. Le D^r Baxter, principalement visé, se justifia dans une lettre rendue publique quelque temps après. Mais le bishop Tucker, blessé de ces imputations, donna ordre à ses missionnaires de quitter Mochi. Ils sont partis, en effet, vers la mi-octobre, au grand déplaisir de Méli. C'est à Tavéta, en territoire de protectorat britannique, qu'ils ont fixé leur nouvelle station. Là, ils reçoivent les enfants de Mochi, que Méli continue à leur

(1) Ces jeunes gens, après avoir aidé à faire les premières constructions, étaient retournés à la côte pour se marier. Partis de Kiléma le 25 juin 1892, ils arrivèrent à Zanzibar le 9 juillet, fête des Prodiges de la Sainte Vierge.

envoyer; mais ils semblent avoir complètement renoncé à la partie allemande.

Ainsi le champ est libre devant nous. Daigne Notre-Dame de Lourdes ne pas permettre que l'hérésie s'implante sur la belle montagne aux neigeux sommets, symbole de sa Conception et de sa Pureté immaculées!

NÉCROLOGIE

Par une grâce singulière, dont nous remercions la Providence, nous n'avons reçu l'annonce d'aucun décès depuis le dernier *Bulletin*.

LE P. RAIMBAULT

(Suite. — Voir le n° précédent, p. 763).

Le dernier dimanche qu'il a passé sur la terre, il me dit : « Cher Père, je sens que je vais mourir, je vous prie d'écrire, aussitôt après ma mort, à mon Curé et à mes sœurs. Puis, cette croix de missionnaire qui est sur ma poitrine, je désire qu'on l'envoie à ma vieille mère, si elle n'est pas morte avant moi, et qu'on la conserve dans ma famille.

Je retournai près de lui à 5 heures $3/4$ et lui donnai, sur sa demande, une dernière absolution, avec l'indulgence *in articulo mortis*. Après l'avoir reçue, il me dit d'une voix éteinte : « Dites bien au T. R. Père que je meurs content dans la Congrégation. » Puis : « Depuis mon arrivée, j'ai toujours obéi; j'ai été où l'on m'a envoyé; je n'ai rien demandé, rien refusé. J'ai eu à souffrir et j'ai souffert sans me plaindre. J'ai fait le vœu héroïque... Demain, j'espère être en Paradis. » Je lui donnai mes commissions pour le ciel. Rien n'était plus touchant et plus consolant que ce dernier entretien, pendant lequel le cher Père faisait ses préparatifs pour l'éternité, avec autant de tranquillité que s'il avait dû s'embarquer pour l'Afrique.

Un nouvel abcès s'étant déclaré au côté, les médecins crurent qu'il y avait lieu de l'ouvrir, tout en ne conservant que peu d'espoir de sauver le malade. Celui-ci y consentit sans la moindre difficulté. L'opération se fit le dimanche soir, à 9 heures. Elle réussit aussi bien que possible; on retira plus d'un litre de pus. A son réveil, il avait paru soulagé. Il avait pu causer un peu d'abord avec le

R. P. Supérieur et, à 4 heures, avec le T. R. Père lui-même, à qui il réitéra son bonheur de mourir dans la Congrégation. J'avais évité de retourner près de lui, pour ne pas le fatiguer, quand on vint me dire qu'il entraînait en agonie : il était 8 heures 1/2. Je me rendis près de sa couche, où déjà se trouvaient le T. R. Père, qui lui donna une dernière absolution, et le R. P. Supérieur avec qui nous récitâmes les prières des agonisants. Sans la moindre secousse, il rendit, vers 8 heures 3/4, le dernier soupir.

Placé sur un lit de parade, revêtu des ornements sacerdotaux, couvert de sa barrette, ayant en mains son chapelet, il semblait dormir. C'est ainsi qu'il est resté jusqu'à la mise en bière.

Le lendemain, il fut transporté au Saint-Cœur de Marie, accompagné par plusieurs des Pères et des Frères de la Maison-Mère. Le P. Hassler, de sa profession, chanta la messe solennelle et le P. Sacleux, de la Mission du Zanguebar, présida l'inhumation, à laquelle assista tout le personnel de Chevilly.

La mort du P. Raimbault a très péniblement affecté nos confrères de Sierra-Léone, où il avait fait tant de bien. Leurs lettres, et en particulier celle du P. Lorber, du 11 janvier 1893, sont un témoignage des regrets qu'il y a laissés. A Conakry, en particulier, où le cher Père était universellement aimé et estimé, cette douloureuse nouvelle a été tout un événement.

Pendant le mois qu'il était resté alité ici, écrit le P. Féger, les Européens et les Noirs venaient le voir fréquemment et demandaient de ses nouvelles, quand il ne pouvait les recevoir. Je dois citer notamment M. le gouverneur Ballay, M. le Secrétaire Général et M. le Dr Drevon, qui l'a soigné avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Dès la réception de la lettre qui nous annonçait son décès, nous avons célébré un service solennel pour le repos de son âme. Presque tous les Européens ont répondu à notre invitation. M. le Secrétaire Général, gouverneur par intérim, est arrivé le premier avec une grande partie du personnel de l'administration.

Informé de sa mort, le digne curé de sa paroisse natale, M. l'abbé Godard, écrivait également au T. R. Père :

La fin édifiante du cher P. Raimbault ne nous surprend point. Elle a été l'écho fidèle de sa vie tout entière. Il appartenait à une des familles les plus chrétiennes de ma paroisse. Sa pauvre mère, qui vit encore, est infirme, souffrante : elle ne peut quitter son lit ou son fauteuil. Elle est pleine de la patience et de la résignation la plus admirable ; elle n'a qu'un regret : c'est de ne pouvoir plus aller à l'église.

Ils étaient six enfants ; quatre filles sont devenues religieuses : l'une est morte, il y a quelques années, édifiant par sa résignation toute la communauté de Sainte-Marie. Trois vivent encore, dont une est supérieure de la communauté de Sainte-Marie aux Verchers (Maine-et-Loire), et deux religieuses dans la Congrégation de Saint-Joseph.

Dès son enfance la plus tendre, le P. Raimbault annonçait ce qu'il serait plus tard. Piété, docilité parfaite à tout ce que ses parents demandaient de lui, rien ne laissait à désirer. M. Branchereau, frère de M. le Supérieur du grand séminaire d'Orléans, ayant remarqué en lui de si heureuses dispositions, lui donna les premières leçons de latin.

Au collège de Beaupréau, il se distingua par sa piété, la plus scrupuleuse fidélité à tous ses devoirs, et s'acquit ainsi bientôt toutes les sympathies de ses condisciples et de ses maîtres. Il nous est revenu quelquefois depuis qu'il nous avait quittés, toujours pour nous édifier. Toute la paroisse le revoyait avec plaisir et écoutait avec intérêt les récits qu'il nous faisait de ses travaux apostoliques.

Comme vous, mon Révérend Père, nous sommes persuadés que le bon Maître lui a accordé une belle récompense au ciel.

LE P. NORRIS

DÉCÉDÉ A BATHMINES LE 3 JANVIER 1893

Né le 23 août 1860, à Clonmel, diocèse de Waterford (Irlande), Jean Norris entra au petit scolasticat de Rockwell le 31 décembre 1875. A la fin de ses classes, en 1879, il fut employé comme surveillant et professeur au collège, jusqu'au mois de septembre 1883. Il passa alors au grand scolasticat de Chevilly. Mais, au bout de six mois, il y tomba malade de la poitrine, et fut renvoyé en Irlande. Depuis ce temps, jusqu'au mois de décembre 1887, il resta à Rockwell comme professeur et aide du P. Gœpfert, pour la rédaction du *Messenger de Saint-Joseph*.

En décembre 1887, il fut placé à Braga en qualité de professeur d'anglais. On espérait que le climat du Portugal serait favorable à sa santé. Elle se soutint, en effet, et, sur les recommandations de ses supérieurs, qui le donnaient comme un modèle, on pensa qu'il y avait lieu de le faire avancer aux saints ordres et de l'admettre aux vœux, malgré son état maladif. Il entra donc au noviciat le 1^{er} février 1890 et fit sa profession au mois d'août.

Il fut ensuite placé en qualité d'économiste au collège de Sainte-

Marie, à Rathmines, alors à ses débuts. Là, ses manières douces et son caractère aimable lui gagnèrent bientôt l'affection de ses confrères et l'estime des prêtres et des personnes du monde qui entrèrent en rapport avec lui. Mais la phthisie progressant de jour en jour, il dut bientôt se préparer à mourir, ce qu'il fit par la réception des derniers sacrements et par une prière incessante, avec la plus admirable résignation à la volonté de Dieu. Le 3 janvier, il expirait doucement dans la paix du Seigneur.

La chapelle de notre externat de Rathmines étant trop petite pour y faire le service funèbre, le corps fut porté à Blackrock, distant seulement de 3 kilomètres. Le P. Botrel, accompagné de plus de soixante ecclésiastiques en surplis, reçut la dépouille mortelle de notre cher confrère à l'entrée du collège, et la conduisit solennellement au catafalque disposé dans la chapelle de l'établissement. Le P. Fogarty chanta la grand'messe, ayant le P. O Toole comme diacre et le P. Pembroke comme sous-diacre.

Avec les Pères de nos deux communautés de Blackrock et de Rathmines, auxquels s'étaient joints les PP. Limbour et Stéphans, de la communauté de Rockwell, assistait un nombreux clergé. On y remarquait les chanoines Fricker et Lee et des représentants des différents ordres religieux de la ville de Dublin.

LE P. CORLOBÉ

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 19 JANVIER 1893

Joseph-Marie-Théophile Corlobé naquit, le 6 avril 1865, à Locmariaquer (Morbihan), de parents cultivateurs et bons chrétiens. Le vicaire de sa paroisse ayant remarqué en lui des signes de vocation sacerdotale, lui enseigna les premiers éléments de latin, et obtint ensuite son entrée au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Après cinq années passées dans cet établissement, pendant lesquelles il avait donné pleine satisfaction à ses maîtres, par sa conduite et son application au travail, il sentit s'éveiller en lui un grand attrait pour les Missions, que la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* ne fit que développer en son cœur.

Sur les avis et les encouragements de l'un de ses professeurs, M. l'abbé Buléon, frère d'un de nos missionnaires, il entra à Chevilly en philosophie le 3 octobre 1884, et fit profession à

Grignon le 15 août 1889. Envoyé au Gabon, il ne put, hélas ! y travailler que bien peu de temps. Tombé malade de la poitrine, il fut obligé de rentrer en France, où il arriva le 12 janvier 1892. Après avoir été respirer l'air natal pendant quelques mois, il se retira à Notre-Dame de Langonnet, où sa maladie fit de plus en plus de progrès.

Ayant été admis à faire ses vœux perpétuels, il demanda à venir les émettre à Chevilly, ce qu'il fit le 2 octobre 1892. C'est là qu'il a passé ses derniers jours, en se préparant à paraître devant Dieu. Voici comment le P. Vanhæcke faisait part de ses derniers moments et de sa mort :

Il a plu au bon Dieu de rappeler à Lui le cher P. Corlobé, cette nuit, 20 janvier 1893, à onze heures vingt-cinq du soir. Je ne sais si l'on peut être plus résigné, plus patient que ce cher Père, si on peut se disposer à la mort avec plus de simplicité, de confiance et d'abandon à Dieu. Il n'a gardé le lit que huit jours environ, et, dès le commencement de cette dernière phase de sa maladie, il disait que ce ne serait pas long. Jeudi matin 19, je l'administrai et lui donnai dans la journée l'indulgence de la bonne mort. Il me demanda quelle fête se célébrait le lendemain. Je lui dis que nous espérions le voir arriver au dimanche, fête du Saint-Cœur de Marie ou au moins jusqu'au samedi. « Non, me répondit-il, ce sera cette nuit. » En effet, il s'est éteint doucement, sans souffrance et agonie apparente, cette nuit même, à onze heures vingt-cinq.

Ce bien-aimé défunt n'a exercé qu'un court apostolat ; mais si l'on juge de sa vie par ses derniers jours, elle a dû être bien agréable au bon Dieu. Plusieurs fois, à ses derniers moments, il a fait volontiers le sacrifice de tout lui-même pour l'Afrique, pour sa Mission et ses chers confrères, pour le T. R. Père et la Congrégation, pour les scolastiques, au milieu desquels il était venu mourir.

LE F. THÉOPHILE

DÉCÉDÉ, A SAINT-MICHEL, LE 8 SEPTEMBRE 1892

Le F. Théophile (Ourvois-Joseph), né à Saint-Caradec (Morbihan), le 4 septembre 1859, de parents bien chrétiens, entra tout jeune au noviciat des Frères de Notre-Dame de Langonnet (15 novembre 1872). D'un caractère doux et uniforme, il gagna bien vite l'affection de ses supérieurs et de ses confrères. Cependant, comme il manquait encore d'une certaine maturité, il fut prorogé pour sa profession jusqu'au 19 mars 1879.

Placé ensuite à Saint-Michel, il dirigea pendant cinq ans une section de jeunes colons avec beaucoup de zèle et de fermeté, quoiqu'il ne fût encore âgé que de vingt-deux ans. Envoyé après à Saint-Ilan, il y remplit le même emploi, pendant quatre ans.

Mais, en 1888, souffrant déjà des premières atteintes de la maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau, on dut le décharger de ses fonctions, et il revint à Saint-Michel, où il fut un peu occupé à la menuiserie.

Plus la phtisie faisait de progrès, plus il devenait intérieur et strict observateur des moindres points du règlement, surtout pendant cette dernière année. Chacun même était surpris de le voir assister à tous les exercices, alors qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Naturellement doué d'une humeur gaie, il voyait venir la mort avec un calme admirable, désirant de tout son cœur être délivré de cette triste terre d'exil pour s'unir à Dieu. Il avait une dévotion spéciale à la sainte Vierge; aussi cette bonne Mère lui a-t-elle fait la grâce de rendre le dernier soupir le 8 septembre 1892, dans sa trente-quatrième année. Sa mort, comme sa vie, a été douce et pleine d'édification.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Départ et arrivée. — Le 28 février est parti de Lisbonne, pour *Para*, le F. Claver, de la communauté de Cintra.

Est arrivé, le 1^{er} mars, à Marseille, le P. Colrat, supérieur de nos communautés de la Réunion. Il se trouvait très malade à son départ; la traversée lui a fait beaucoup de bien.

Blackrock. — Tous les journaux de Dublin (*Freeman's* des 17 et 29 mars) parlent avec éloge de notre collège de Blackrock, « déjà si célèbre, disent-ils, par la force de ses études, et maintenant non moins fameux par ses succès aux jeux athlétiques de la balle au pied ». Les deux divisions des élèves (les grands et les moyens) viennent, en effet, après une série de victoires remportées sur les autres collèges, catholiques et protestants, de gagner les deux grandes coupes d'argent, récompense si enviée par les divers établissements d'Irlande.

Sénégalie. — Au mois de janvier, Mgr Barthet a réuni en synode les Pères de la Mission, pour l'examen de nouvelles

ordonnances relatives au saint ministère, préparées par le P. Pascal. Ces réunions avaient été précédées de la retraite annuelle, qui s'est clôturée le dimanche 15 janvier par la profession du P. Bodo, précédemment envoyé comme novice dans la Mission, et par la rénovation commune des vœux. Le lendemain matin, Monseigneur a célébré la messe du Saint-Esprit, à laquelle ont communié tous les missionnaires. Le synode s'est terminé le 18, et l'on a tenu ensuite le Chapitre provincial.

Conakry. — Le conseil d'administration de la colonie a voté 35,000 francs pour la construction d'une maison pour les Sœurs, plus 3,300 francs pour l'entretien de deux Sœurs chargées des soins à donner aux malades. Il a, en outre, accordé un terrain à la Mission pour une école professionnelle, selon la demande qu'avait faite le P. Raimbault avant de quitter Conakry; puis il a voté 2,000 francs pour les premières installations. La même somme doit être allouée chaque année. (Lettre du P. Féger, 18 février 1893.)

Oubanghi. — Le P. Paris, parti le 25 octobre de Marseille, avec huit confrères destinés aux Missions du Sénégal, de Sierra-Leone et du Congo, est arrivé à Loango après 27 jours de traversée. Le 30 novembre, il a pris la route de l'intérieur, avec le P. Sand qui retournait à Bouanza. C'est alors que sont venues les difficultés : soleil torride, pluies torrentielles, fuite de cinq porteurs abandonnant leurs charges, puis toute la caravane se débandant à Bouanza. Enfin le cher Père est arrivé le 29 décembre à Brazzaville en bonne santé. (Lettre du 5 janvier 1893.)

AVIS. — Le P. Vulquin a publié, avec l'approbation du T. R. Père, un petit ouvrage intitulé : *la Direction spirituelle, d'après les écrits et les exemples du vénérable Libermann*. Nous ne pouvons que recommander à nos confrères cet opuscule, destiné à faire connaître et apprécier la doctrine et les vertus de notre saint fondateur. — Paris, librairie Saint-Paul. In-18 de 175 pages. Prix, broché, 0 fr. 60.

— Prière aux communautés d'Haïti, de la Trinidad et de la Guyane de nous envoyer leurs bulletins.

Maison-Mère, 29 mars 1893.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Zeveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Maurice.** Saint-François-Xavier. — Cause du P. Laval. La Cathédrale. — Mahébourg. — Saint-Jacques. — Rodrigues. — **Nécrologie.** *Décès :* le P. Breidenbent et le F. Olivier. — *Notices :* PP. Düllmann, Le Serre, Breidenbent, Horné, F. Lin. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil :

Aux vœux perpétuels :

- Les PP. COLOMB, de la mission de Huilla, et RICHARD, de la Cimbébasie (10 nov. 1892);
 Les PP. GAILLARD, de la Mission de Sénégalie, PAWLAS, du Bas-Niger, et SALLAZ, de l'Oubanghi (*déc. du 19 fév. 1893*);
 Le P. DESNIER, de la communauté du Para (29 mars 1893);
 Les FF. VITUS Haag, de Chevilly, et PRIVAT Hugel, de Langonnet (10 nov. 1892);
 Les FF. VICENTO dos Santos et GONÇALVO Goureira, du Portugal (*déc. du 4 janv. 1893*).

Aux vœux de cinq ans :

- Les PP. BINGER, de la Martinique, et MERLEN, de la Cimbébasie (10 nov. 1892);
 Le P. BARTH, des États Unis (*déc. du 4 janv. 1893*);
 Le P. SOUZA et le F. MIGUEL da Silva, de Loanda (19 fév. 1893);
 Le F. JUSTINO da Silva, du Portugal (4 janv. 1893);
 Les FF. CAÏUS Labousse, de la communauté de N.-D. de Lan-

gonnet; RIQUIER Laugel et ANTHYME Bernard, de Saint-Mauront; MARIE-STANISLAS Martial, de Bordeaux; RIGOBERT Steichen, de la Sénégambie (*déc. du 19 fév. 1893*).

Le F. CLAVER Correia, de la communauté du Para (29 mars 1893).

A la profession :

A CHEVILLY, LE 20 MARS 1893 :

Le P. PIERRE Ludovic, né le 21 juin 1865, à Lannion (Côtes-du-Nord).

Messe du mois à l'intention du T. R. Père, le 7 de chaque mois.

A CHEVILLY AUSSI, LE 20 MARS, LES FF. :

CÉLIEN Moser, né le 6 janvier 1875, à Ribeauvillé (Alsace);

JULIEN Juncker, né le 28 mars 1874, à Heimsbrunn (Alsace);

MATRONIEN Wotling, né le 10 mai 1872, à Guémar (Alsace);

VALERY Dubuc, né le 1^{er} décembre 1867, à Avesnes (Seine-Infér.);

JUSTINIEN Weipert, né le 2 juin 1872, à Ergenzingen (Allemagne);

MAXIMIEN Hochstetter, né le 24 sept. 1874, à Bootzheim (Alsace);

ELIMIEN Gaschy, né le 9 mars 1874, à Elsenheim (Alsace);

AMAND Dettwiller, né le 12 octobre 1875, à Odern (Alsace).

A LANGONNET, LE 19 MARS, LES FF. :

QUINTIEN Collin, né le 30 janv. 1865, à St-Martin-des-Prés (C.-du-N.);

EUSTOCHE Daniélo, né le 17 mai 1865, à Caden (Morbihan).

A CINTRA, LE 19 MARS, LES FF. :

JULIO Lopez, né le 12 mai 1867, à Loriga (diocèse de Guarda);

SANCHO Marquès, né le 18 fév. 1864, à Loriga (diocèse de Guarda);

CAMILLO Jorge, né le 22 juin 1867, à Aguas-Bellas (dioc. de Guarda);

JERONYMO Andrade, né le 7 juin 1865, à Povôa de Concêlho (*id.*);

ESTANISLAU Carilho, né le 21 octobre 1870, à Alfaiates (*id.*).

A PITTSBURGH, LE 28 AOUT 1892 :

Le F. GAUDENTIUS Duffner, né le 18 fév. 1859, à Stolberg (Allem.).

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis, par décision du T. R. Père :

A titre de novices clercs :

A GRIGNON, LE 25 MARS 1893, MM. :

MANGOUT René, du dioc. de Poitiers, p. de rel. s. François-Xavier,

JL MINTIER DE LA MOTTE-BASSE Joseph, du diocèse de Tours;

patron de religion saint Paul.

A titre de scolastiques :

A LANGONNET, LE 22 MARS 1893, MM. :

VERRIER Alfred, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. L. de Gonzague;
 BESLIN Auguste-Alexandre, du dioc. du Mans, pat. de r. s. Julien;
 HERSON Eugène-Constant, du dioc. du Mans, pat. de rel. s. Denis;
 DUBAIL Victor, du dioc. de Besançon, pat. de r. s. Al. de Liguori;
 PIMOLÉ Jean-Marie, du dioc. de Carcassonne, pat. de rel. s. Paul;
 BERNADOU Joseph-Marie, du dioc. d'Albi, pat. de rel. s. Jean;
 IBRAHIM Dimitri-Alexandre, du Caire, pat. de rel. s. Joseph;
 COSSON Joseph-Marie, du dioc. de St-Brieuc, p. de r. s. F.-Xavier;
 ROBERT Jean-Marie, du dioc. de St-Brieuc, pat. de rel. s. Paul;
 BEAUCHÈNE Joseph-Marie, du dioc. de Nantes, pat. de rel. s. L. de
 Gonzague;
 SALLE Honoré-François, du dioc. de Coutances, p. de r. s. Joseph;
 BRIAULT Maurice-Louis, du d. de Coutances, p. de r. s. Augustin;
 STREICHER Georges, du d. de Strasbourg, pat. de rel. s. Paul (1);

A CELLULE, LE 9 AVRIL, MM. :

DEWASTE Louis, du d. de Cambrai, p. de r. s. Alph. de Liguori (2);
 TAILLAND Jean-Fr.-Mar., du d. de Lyon, p. de r. s. L. de Gonzague;
 BERNARD Jean-Baptiste, du d. de Clermont, pat. de rel. s. Joseph;
 CONNAN Joseph-Marie, du dioc. de St-Brieuc, pat. de r. s. Yves;
 KOHLER Auguste, du dioc. de Strasbourg, p. de r. s. Fr.-Xavier;
 KAPP Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Fr. de Sales;
 FISCHER Nicolas, du dioc. de Metz, pat. de rel. s. Joseph;
 WÆLFFEL Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. de r. s. Augustin;
 DEVANTE Louis-Marie, du d. d'Autun, p. de r. s. L. de Gonzague;
 SCHOCK Bernard, du dioc. de Luxembourg, pat. de r. s. Joseph;
 WEITZEL Jean-Pierre, du dioc. de Luxembourg, p. de r. s. Joseph.

A MERVILLE, LE 3 DÉCEMBRE 1892, MM. :

COUTRET Camille, du dioc. de St-Dié, pat. de rel. s. Augustin;
 DOTTER Charles, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Paul de la Croix;
 LAMBERTY Corneille, du dioc. de Cologne, p. de r. s. Fr.-Xavier;
 MULLER François, du d. de Cologne, p. de r. s. L. de Gonzague.

(1) MM. James et Montagné étaient également admis à l'oblation pour le 22 mars; ils n'ont pu participer à la cérémonie, ayant dû s'absenter pour passer au conseil de revision.

(2) M. Dewaste est grand scolastique.

A BLACKROCK, LE 8 DÉCEMBRE 1892, MM. :

BOLAND Michel-Alphonse, du d. de Killaloe, pat. de rel. s. Joseph;
 NAUGHTON Joseph, du d. d'Elphin, p. de r. s. Jean l'Évangéliste;
 LYNCH Austin, du dioc. de Cork, pat. de r. s. Jean l'Évangéliste;
 CLANCY James, du dioc. d'Ossory, pat. de rel. s. L. de Gonzague;
 DORAN John, du dioc. d'Elphin, p. de rel. s. Louis de Gonzague;
 WHELAN James, du dioc. de Dublin, pat. de rel. s. Joseph.

A PITTSBURGH, LE 2 FÉVRIER 1893, MM. :

BECK Adolphe, du dioc. de Pittsburgh, p. de r. s. François-Joseph;
 LAUX Jean, du dioc. de Trèves, pat. de rel. s. François-Xavier;
 DUCOUT Marion, du dioc. de Clermont, pat. de rel. s. Augustin.

A titre de novices Frères :

A CHEVILLY, LE 20 MARS 1893, LES POSTULANTS :

HEIDKAMP Charles, du dioc. de Paderborn, en rel. *F. Théophile*;
 ARNOLD Emile, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Théodose* ;
 SCHMITT Charles, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Lucius* ;
 SCHMITT Joseph, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Mathias* ;
 SCHOTT Antoine, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Aurèle* ;
 BERNIER Charles, du dioc. de Poitiers, en rel. *F. Gabriel* ;
 SCHÖENAHN Joseph, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Ludan* ;
 HUBER Jean-Baptiste, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Cassien* ;
 HOCQUELOUX Henri, du dioc. de Saint-Dié, en rel. *F. Henri* ;
 FRIEDERICH Xavier, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Valentin* ;

A LANGONNET, LE 19 MARS 1893, LES POSTULANTS :

MEYER Michel, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Urbain* ;
 JOUAN Mathurin-Marie, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Dizier* ;

A CINTRA, LE 20 MARS 1893, LES POSTULANTS :

JORGE Joaquim, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Illidio* ;
 LÜLSORF Bertrand, du dioc. de Cologne, en rel. *F. Casimiro* ;
 MARTINS Vaz Narcyso, du d. de Guarda, en r. *F. Francisco Assis* ;

A CAYENNE, LE 17 DÉCEMBRE 1892, LE POSTULANT :

BONAPARTE Arthur-Pierre, de la Guyane, en rel. *F. Vilfrid*.

ILE MAURICE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A PORT-LOUIS

NOVEMBRE 1890. — MARS 1893

1. Personnel. Mutations. — 2. OEuvres. Paroisse. Sœurs Réparatrices. Léproserie de Saint-Lazare. Population. Aperçu général. — 3. Eglise. Ecoles. — 4. Mariages. Plaie des ménages irréguliers. Efforts pour la guérir. — 5. Premières communions. Baptêmes. Confirmations. — 6. Confréries. Dévotions. Pâques. — 7. Ornementations. Nouvelles statues. Chants en musique. — 8. Processions du Très Saint-Sacrement. — 9. OEuvres diverses. Sympathies de la population. — 10. Santé affaiblies. Besoin de renfort. Pères Jésuites. — 11. Retraite des Pères. — 12. Epidémie de variole. Cyclone. Choléra. — 13. Visites.

1. — Il a été parlé dans le *Bulletin* (n° 46, p. 767) de la prise de possession de l'église Saint-François-Xavier, située au faubourg de l'est de Port-Louis. C'est le 5 novembre 1890 que les RR. PP. Jésuites quittaient cette chapelle, où ils exerçaient le saint ministère depuis vingt-huit ans environ. Le même jour, le R. P. Garmy, supérieur provincial, venait en prendre possession avec les PP. Pellerin et Weckel, arrivés de France par la malle du 22 octobre 1890; et le P. Lainé venait se joindre à eux de Sainte-Croix, que nous desservons maintenant de Saint-François. Le F. Michel quittait la communauté de la cathédrale pour venir s'occuper du matériel, de la sacristie et du jardin.

La Maison-Mère nous a envoyé successivement pour nous seconder : le P. Manach, nouveau profès (13 novembre 1890); le P. Haaby, venant d'Haïti (21 février 1891); le P. Cotonéa (10 novembre 1891); le F. Oreste (11 mars 1892).

Le P. Lainé a été envoyé, d'avril 1891 jusqu'en février 1892, à Mahébourg, pour remplacer le P. Burg, qui rentrait en France pour refaire sa santé. Le P. Lefevre, rappelé de Rodrigues, revenait bien portant à Maurice, le 28 septembre 1891. Sa présence permettait d'envoyer se reposer à Mahébourg le P. Manach, alors très fatigué. Celui-ci nous quittait le 12 octobre, et depuis lors, il est resté dans cette communauté, dont le climat lui convient mieux.

La communauté de Saint-François se compose, pour le moment, du R. P. Garmy, supérieur provincial; des PP. Lefevre, Pellerin, Cotonéa et Haaby; des FF. Michel et Oreste,

et d'un postulant Frère, Camille, entré en communauté le 30 juillet 1892.

2. — Notre première œuvre, c'est la desserte de la paroisse de Saint-François-Xavier. A notre arrivée, c'était une simple chapelle. On y faisait les baptêmes et les premières communions, mais pas les enterrements ni les mariages. Sur la demande des habitants, Monseigneur l'a érigée en paroisse le 5 mai 1892. Elle a sa fabrique légalement constituée, et nous pouvons dire à sa louange qu'elle est on ne peut plus dévouée à l'église et aux Pères.

Nous avons, en outre, la direction spirituelle de la communauté des Sœurs réparatrices. Ces dames, qui ont eu pour fondatrice la baronne d'Hooghvorst, en 1855, conservent toute la journée le Saint Sacrement exposé dans leur petite chapelle. Cloîtrées en partie, elles s'occupent des catéchismes des jeunes filles de la paroisse, ont des salles de réunion pour les enfants de Marie, les mères de famille, etc.

Nous desservons, en outre, la léproserie de Saint-Lazare, confiée aux Sœurs du Bon-Secours. Un Père va chaque semaine y dire la sainte messe et confesser les Sœurs ainsi que leurs pauvres malades.

Les deux paroisses confiées à la communauté de Saint-François-Xavier renferment au moins 18,000 catholiques et autant, sinon plus, de païens, mais peu de protestants.

D'après le dernier recensement de 1891, il y a dans toute l'île 370,588 habitants, dont 255,920 Indiens; 115,438 catholiques, 6,343 protestants, 34,763 mahométans, 109,079 indous et 3,457 bouddhistes. L'élément indien et païen, comme on le voit, y domine; et ce sont les Arabes, les Indiens, les Chinois qui ont le commerce en gros et en détail. Ils deviennent les maîtres. Les catholiques sont généralement pauvres, et, dans quelques années, ils seront les humbles serviteurs des païens.

Depuis son érection, la paroisse Saint-François-Xavier a perdu en étendue et en population. La cathédrale lui a pris quelques rues très populeuses, afin de s'agrandir et d'avoir une importance en rapport avec la première église du diocèse.

3. — L'église Saint-François-Xavier est assez centrale, mais trop petite pour le nombre des fidèles. Aussi réunit-on des matériaux et de l'argent pour en bâtir une plus vaste et plus

commode. A cet effet, la fabrique a acheté les pierres de l'ancien collège diocésain renversé par le cyclone du 29 avril 1892.

Sur la paroisse Saint-François-Xavier se trouvent plusieurs écoles, les unes subventionnées, les autres dites écoles du gouvernement. Ces dernières sont, pour le moment, du moins, dirigées par des personnes bien dignes de confiance. Ce qui fait que les enfants tournent néanmoins assez mal, c'est le manque d'éducation chrétienne à la maison. La vraie famille chrétienne n'existe pas. De nombreux parents sont sans instruction religieuse et ne peuvent par conséquent la communiquer à leurs enfants. Plusieurs vivent dans l'indifférence pour ne pas dire plus. S'ils sont mariés à l'église, ils ont vécu autrement d'abord. Tantôt le père, tantôt la mère, et assez souvent les deux n'ont pas fait leur première communion. Ils viennent de temps en temps aux offices ; mais, pour de futiles motifs, ils manquent la sainte messe le dimanche et la font manquer à leurs enfants. Nous cherchons à corriger ces abus, mais nous sommes loin d'y avoir pleinement réussi.

4. — En 1891, alors que Saint-François-Xavier n'était pas encore paroisse et que nous ne pouvions que légitimer les unions illicites, nous avons fait 120 mariages et réhabilité 42 *in articulo mortis*. En 1892, nous en avons eu 120, dont plus des cinq sixièmes étaient des mariages réhabilités, et, de plus, 40 *in articulo mortis*.

En 1891, on a fait 442 baptêmes, dont 32 d'adultes ; en 1892, 453, dont 10 d'adultes. Depuis que Saint-François-Xavier est érigée en paroisse, les enterrements se sont élevés au nombre de 278.

A Sainte-Croix, sur les 32 mariages faits à l'église, en 1891, cinq seulement de légitimes (1).

S. Gr. Mgr Meurin a composé son mandement de carême 1891 sur le mariage chrétien et sur l'importance de recevoir sainte-

(1) Quelles sont donc les causes de ces unions irrégulières ? D'abord le manque d'éducation solidement chrétienne ; ensuite le défaut de vigilance et d'autorité de la part des parents. A 14 ans, les enfants sont laissés à eux-mêmes et deviennent maîtres ; en outre, c'est le luxe que l'on veut déployer dans les mariages faits à l'église. Il faut la grande robe trainante et les voitures à deux chevaux pour se rendre au bureau de l'Etat civil et revenir en grand équipage à l'église. Comme le plus grand nombre ne peuvent se procurer cela, ils se jettent dans le désordre.

ment ce sacrement. Dans ce mandement, il prescrit de ne pas faire le mariage religieux, si les futurs conjoints n'ont pas fait afficher le mariage civil. La loi, maintenant, permet le mariage religieux avant le mariage civil; seulement il faut veiller à ce que ce dernier ait lieu autant que possible le jour où se célèbre la cérémonie religieuse. Mais, hélas! ici la coutume *fait loi*, et Dieu sait quand nous parviendrons à déraciner ce vice des ménages irréguliers qui date de loin. Dieu, cependant, donne de temps à autre de terribles leçons. Plusieurs de ces malheureux sont morts subitement, sans avoir pu recevoir la visite du prêtre.

Pour combattre ce mal, nous avons surtout tourné notre zèle du côté de l'enfance. Il faut instruire, instruire sérieusement les enfants, les préparer avec soin à la première communion et ne les y admettre qu'après s'être assuré de leur instruction et de leur bonne conduite. Mieux vaut peu et bon que des centaines et des centaines sans préparation sérieuse. Les familles nous secondent un peu. Nous refusons d'ailleurs les sacrements aux parents qui, ayant des enfants en âge de faire la première communion, les laissent grandir dans l'ignorance.

5. — Une première communion a eu lieu à Saint-François-Xavier, le 13 juin 1891, fête de saint Antoine de Padoue. Le P. Perraud est venu de Souillac donner l'instruction pour ce grand jour. Les Pères avaient prêché la retraite. Plus de 200 personnes y avaient pris part.

En 1892, à la même date, se renouvela cette cérémonie, à laquelle 104 personnes seulement prirent part. La retraite avait été prêchée par le P. Pellerin. Le P. Ditner donna les instructions de la fête. Parmi les adultes qui faisaient partie de cette première communion, il y avait une vieille femme âgée de 115 ans, on ne peut plus heureuse. Elle a pu faire une seconde communion, puis le bon Dieu l'a appelée à Lui.

Le 3 décembre de la même année, 38 adultes, préparés par le P. Lefevre, eurent aussi le bonheur de recevoir leur Dieu pour la première fois.

L'épidémie de variole, puis le cyclone, n'ont pas permis de préparer suffisamment les enfants des écoles qui, pendant plusieurs mois, avaient eu congé.

A Sainte-Croix, en 1891, 82 personnes ont fait leur première communion à diverses époques : en mars, 6; en avril, 5; en

juillet, 54; en octobre, 3; en décembre, 14. Le 22 décembre 1892, il y en avait encore une soixantaine.

La chapelle Saint-Joseph ayant été renversée par le cyclone, le cher P. Lefeuve est allé pendant plusieurs semaines à la Pointe-aux-Piments, et, le 23 octobre 1892, 26 personnes, enfants et adultes, faisaient leur première communion. A Saint-Lazare, il y a eu aussi, à diverses reprises, plusieurs premiers communicants préparés par le P. Haaby, chargé de cette œuvre.

Sa Grandeur Mgr Meurin a donné le sacrement de confirmation aux enfants et aux adultes des deux paroisses réunies, le 16 juillet 1891. Ils étaient plus de 400. Sa Grandeur, après leur avoir imposé les mains, leur adressa quelques mots sur les effets de ce sacrement.

6. — Pour maintenir et développer le bien parmi nos chrétiens, nous avons conservé toutes les œuvres de nos devanciers et nous les avons soutenues de notre mieux. L'Apostolat de la prière a été réorganisé et est devenu une œuvre paroissiale. Le premier vendredi du mois, il y a instruction après la dernière messe et salut. Le troisième vendredi, la sainte messe est dite plus tôt en faveur des hommes qui font partie] de cette sainte Ligue.

L'Œuvre des mères de famille et celle des enfants de Marie ont leur centre de réunion chez les Sœurs réparatrices, mais un Père va chaque mois faire une conférence à chacune de ces œuvres.

La dévotion à saint Antoine de Padoue est très en honneur ici. Les Indiens eux-mêmes viennent faire devant ce saint force prostrations, lui offrir des bouquets et des bougies. Chaque semaine, le vendredi soir, il y a réunion, instruction et salut.

La dévotion à saint François-Xavier, patron de la paroisse, a reçu une nouvelle vie. Des neuvaines d'instructions préparatoires à sa fête ont eu lieu en 1890, 1891 et 1892. La messe a été chantée en 1890, par le R. P. Bruel, supérieur des Jésuites, à Maurice; en 1891, par M. l'abbé Chalvet, vicaire général; en 1892 par le R. P. Hattler. Le panégyrique du saint a été fait en 1890 par M. Chalvet; en 1891, par le R. P. Martin, supérieur du petit séminaire diocésain; en 1892, par M. l'abbé Rellier, curé des Cassis. Dans son discours, ce dernier a fait un rapprochement remarquable entre saint François-Xavier et le cher P. Laval, l'apôtre de ce pays.

C'est pour nous, enfants du Cœur immaculé de Marie, un devoir spécial de cultiver la dévotion à la sainte Vierge. Les mois de Marie et du saint Rosaire nous ont donné l'occasion de parler de ses grandeurs, de ses privilèges, de sa bonté et de la confiance filiale que tous les chrétiens doivent avoir en elle. Chaque année, au mois d'octobre, il y a procession solennelle du saint Rosaire, tant à Saint-François qu'à Sainte-Croix.

La connaissance des vérités religieuses faisant défaut chez beaucoup de nos chrétiens, nous nous sommes appliqués à leur faire des instructions suivies le dimanche et les fêtes d'obligation, et surtout pendant le carême. Aussi le nombre des Pâques a-t-il été très satisfaisant. A Saint-François, il y en a plus de 4,000 en 1891 et 1,100 à Sainte-Croix et à Saint-Joseph réunis. En 1892, le temps pascal a été coupé par le cyclone et cependant un chiffre même supérieur a été atteint. On peut juger des communions faites et des confessions entendues par le chiffre suivant : en 1891, il y a eu, à Saint-François seulement, 31,000 communions.

7. — Pour attirer davantage la population, nous avons donné nos soins à l'ornementation de l'église et à la célébration des grandes fêtes.

Les statues de saint Joseph et de saint Antoine laissant à désirer, on les a remplacées par deux autres bien belles, venues de Paris et inaugurées le jour de la première communion, le 13 juin 1891. La lampe du Très Saint-Sacrement avait aussi fait son temps. De pieuses demoiselles ont versé une somme suffisante pour la remplacer par une autre magnifique. C'est le jour de Pâques 1892 qu'elle a été suspendue à l'entrée du sanctuaire. Nous n'avions pas de statue du Sacré-Cœur de Jésus : un simple tableau était exposé, le premier vendredi, à la dévotion des fidèles. On en a donc fait venir une très belle, avec celle du Saint Cœur de Marie pour faire pendant, et deux anges adorateurs pour l'autel. Nous avons pu nous procurer aussi des garnitures, des candélabres, trois sièges, pour le célébrant et ses assistants, portant brodé l'emblème de la Congrégation, et tout cela a paru pour la première fois à la fête de la Pentecôte 1892. Ce sont des dons des paroissiens ou de la fabrique de Saint-François.

Les Mauriciens aiment beaucoup le chant et la musique aux

cérémonies. On a commencé à chanter la grand'messe, d'abord aux grandes fêtes, puis tous les dimanches. Des chantres, des chanteuses de bonne volonté se sont offerts et, sous l'habile direction du P. Haaby, ont exécuté plusieurs belles messes aux grandes fêtes et plusieurs beaux saluts, particulièrement à la fin des neuvaines aux fêtes de saint François-Xavier et de saint Antoine de Padoue.

8. — La procession du Très Saint-Sacrement, ces deux années, a été très solennelle. En 1891, c'était la paroisse seulement qui y prenait part, avec ses diverses œuvres et leurs bannières. Mais, en 1892, le cyclone ayant détruit l'église de l'Immaculée-Conception, et gravement endommagé la cathédrale, toutes les paroisses de la ville se réunirent à celle de Saint-François pour la procession qui eut lieu le jeudi 16 juin, à trois heures de l'après-midi. Le Très Saint Sacrement fut porté par M. l'abbé Chalvet, administrateur et vicaire général, assisté de M. Hogan, vicaire à la cathédrale, et du P. Lefevre. Six dignitaires de la colonie portaient les cordons du dais, derrière lequel marchait tête nue le lieutenant-gouverneur, M. Jerningham, catholique pratiquant.

Le défilé fut magnifique, les chants bien exécutés, les prières ferventes. Le reposoir se trouvait sur la limite des paroisses de la cathédrale et de Saint-François-Xavier. La procession, après avoir duré une heure et demie, fut suivie d'un salut très bien chanté par nos musiciens, L'autel, brillamment orné, avec ses nombreuses bougies, offrait un coup d'œil féérique. Après la bénédiction, la fabrique de Saint-François offrit un punch au vicaire général, à M. le lieutenant-gouverneur et autres dignitaires. Force toasts y furent portés.

9. — En dehors des œuvres paroissiales, nous avons l'œuvre des Mères de famille, celle des Enfants de Marie et celle des Tertiaires de Saint-François, dont les membres appartiennent à toutes les paroisses de Port-Louis. Le R. P. Supérieur est chargé des Tertiaires, ainsi que des Enfants de Marie; chacune de ces œuvres a une retraite annuelle de quatre jours. De même pour l'œuvre des Mères de famille que dirige le P. Pellerin.

Nous exerçons aussi un petit ministère près des Sœurs de Bon-Secours et des Filles de Marie. Le P. Lefevre est le confesseur ordinaire des Sœurs de Bon-Secours dans les deux

communautés établies sur l'Immaculée-Conception. Les Filles de Marie n'ayant pu avoir de retraite en 1890, Sa Grandeur a permis de leur donner ces exercices en décembre 1891, à la rue de la Paix. C'est le P. Pellerin qui leur a prêché la retraite et a reçu la rénovation de leurs vœux.

Nous sommes soutenus et encouragés dans notre ministère par toutes les personnes bien pensantes de la colonie. Monseigneur lui-même, en nous envoyant dans cette paroisse, disait : « C'est la paroisse des pauvres; je suis sûr que vous y ferez un grand bien, car vous avez grâce d'état pour ces œuvres. » M. l'abbé Chalvet, vicaire général, voit aussi avec joie le bien qui se fait. Malheureusement, nous ne sommes pas en nombre suffisant, car nos deux paroisses sont très étendues et beaucoup de paroissiens ne voient jamais le Père dans leurs parages, sinon lorsqu'il est appelé pour les malades. Pour les faire entrer dans le bon chemin et les y maintenir, il faudrait pouvoir établir des catéchismes en différents points. Puisse le Seigneur Jésus nous envoyer des ouvriers selon son Cœur pour nous seconder!

10. — Si nous faisons des vœux pour l'arrivée de nouveaux confrères, c'est que nous ne sommes plus tous des jeunes ni des valides.

A diverses reprises, le R. P. Garmy a dû s'arrêter, épuisé, et aller prendre quelques jours de repos, soit à Souillac, soit à Mahébourg. Le 30 novembre 1892, il a été subitement pris d'un grand vertige et il serait tombé sur le pavé, comme le regretté docteur Le Bobinnec, mort huit jours auparavant d'une même attaque, s'il n'avait été retenu par un fil de fer. Il a pu se cramponner, se traîner jusqu'à sa chambre et appeler au secours. Le docteur Tibuk, appelé en toute hâte, a employé des moyens énergiques pour le sauver; mais cette maladie demande le repos. C'est donc un vaillant de moins à la besogne. Nous sommes cependant heureux d'ajouter que le cher Père va beaucoup mieux.

Le P. Lefeuvre, depuis son retour de Rodrigues, se soutient, mais il n'est pas fort. Le P. Pellerin a payé aussi son tribut à la fièvre du pays, à laquelle s'est jointe une bronchite, ce qui l'a mis deux mois hors de combat. Le P. Haaby a la fièvre assez souvent. Le P. Cotonéa tâche de se prémunir contre elle par de

fortes doses de quinine. Le cher F. Michel a eu, pendant deux mois, des rhumatismes violents qui l'ont cloué sur le lit. Le F. Oreste a dû aussi s'aliter quelquefois.

On le voit, l'état sanitaire de Saint-François-Xavier n'est pas des meilleurs. Les bons Pères Jésuites ont quitté ce poste un peu pour cette raison. Monseigneur leur a préparé une belle demeure à Rose-Hill, qui est un sanitarium de Port-Louis. Il a créé pour eux une paroisse, Notre-Dame de Lourdes de Rose-Hill, dont deux Pères sont chargés. De ce poste avantageux, ils rayonnent sur Curepipe, Beau-Bassin. Puis il leur a confié les Missions diocésaines. Deux Pères se livrent avec ardeur à ce saint ministère. Pour nous, missionnaires des pauvres Noirs, nous continuons ici leur œuvre et tâchons même de la développer.

11. — Tout en travaillant au salut d'autrui, nous tâchons, au milieu de ce ministère si occupé, de trouver du temps pour nos retraites annuelles. Malheureusement, nous ne pouvons les faire tous ensemble, quelques-uns étant obligés de rester dans les paroisses. En 1890, les PP. Garmy, Ditner, Mengelle, Hattler la faisaient en commun, à Saint-François, du 23 au 29 novembre; les PP. Mengelle et Hattler y émettaient leurs vœux perpétuels. En 1891, une partie du personnel de Saint-François, les PP. Pellerin, Weckel et le F. Michel se rendaient à Mahébourg pour y faire ces pieux exercices; l'année suivante, c'étaient les PP. Garmy, Lefeuvre et Haaby. Les autres Pères font leur retraite au moment le plus favorable. Nous sommes obligés de rentrer dans nos paroisses dès le samedi, pour pouvoir vaquer aux travaux du saint ministère.

12. — Nous avons eu la variole depuis 1890 jusqu'à ce jour; elle a même sévi assez fortement pendant quelque temps. Notre quartier pauvre, surtout, n'a pas été épargné. Bien des victimes de cette épidémie sont de nos deux paroisses. Sur Sainte-Croix, on avait établi un lazaret au Bois-Savon. C'est au P. Pellerin que revenait le service de cet hôpital extraordinaire. Il a pu ramener quelques âmes à Dieu, faire des mariages *in articulo mortis* et des baptêmes. Les médecins qui s'y sont succédé l'ont bien secondé. Cependant plusieurs varioleux sont morts sans sacrements. La plupart de ces derniers vivaient d'ailleurs très mal, et la maladie n'a été pour eux que le châtement de leur vie cou-

pable. Une autre terrible épreuve a été le cyclone du 29 avril 1892, qui a exercé à Maurice des ravages connus du monde entier. Voici comment le R. P. Provincial l'annonçait à la Maison-Mère :

Désastre comme il n'y en a jamais eu. Le tiers de la ville est détruit. Morts et blessés en grand nombre... J'en ai le cœur brisé, et, cependant, Saint-François a été vraiment privilégié. Le dôme de Sainte-Croix s'est abattu écrasant les autels et les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église de Saint-Joseph est en ruine.

Au collège diocésain (notre ancien collège), les deux ailes de droite et de gauche sont à terre. La façade de devant a tenu bon, mais la toiture du couchant a été enlevée, et le pavillon du milieu, qui a résisté, n'a plus de bardeaux. Pour réparer le tout, il faudrait 200,000 francs. Deux cent mille francs ! Impossible d'y songer. Je vais vendre les débris, les pierres, le bois à la fabrique de Saint-François pour la construction de la nouvelle église... (Lettre du 12 mai 1892.)

Des souscriptions ont été ouvertes pour les deux églises de Sainte-Croix et de Saint-Joseph. On a recueilli un peu plus de 900 roupies pour la première et 70 environ seulement pour la seconde. Le gouvernement, nous l'espérons, du moins, va venir en aide pour ces restaurations nécessaires.

La variole, qui depuis le coup de vent du 29 avril a disparu petit à petit, semble devoir être suivie du choléra. Des cas sont signalés. Nous sommes alors exposés à avoir une grande mortalité dans ces tristes cases que l'on vient d'élever et où les personnes sont entassées les unes sur les autres. Veuillez Notre-Seigneur éloigner de nous ce terrible fléau !

13. — Nous avons déjà parlé de la visite du lieutenant-gouverneur, lors de la procession du Très Saint-Sacrement (1892). Il est venu nous voir deux autres fois : la première, peu après son arrivée, pour rendre la visite que lui avait faite le P. Cotonéa, son compagnon de voyage ; la deuxième, peu après le cyclone, pour voir ce que nous avions souffert de dégâts. Il s'est toujours montré très bienveillant.

Sa Gr. Mgr Meurin vient assez souvent voir le R. P. Supérieur, et, à plusieurs reprises, nos Pères se sont rendus au palais pour des dîners officiels ou à d'autres occasions. Monseigneur est favorable à nos œuvres.

En réponse à une lettre de bonne année, il écrivait le 23 janvier au T. R. Père Général : « Je suis heureux de pouvoir vous assurer du contentement et de la consolation avec laquelle je vois vos vaillants Pères travailler dans mon diocèse au salut des âmes, surtout de la classe pauvre, autrement si délaissée... »

Mgr Hudrisier, évêque capucin de Mahé, aux Seychelles, étant venu le voir à Maurice, a été conduit par notre archevêque à la communauté de Saint-François, le dimanche 22 février 1891. Leurs Grandeurs se sont montrées très aimables. Mgr Hudrisier est revenu, le mardi 4 mars, prendre part à notre déjeuner avec M. le Vicaire général. Mgr Meurin, indisposé, n'avait pu se joindre à eux. Nous avons eu d'autres visites de capitaines de navire qu'il serait trop long de mentionner.

Nous séparons du Bulletin de la communauté de Saint-François-Xavier ce qui concerne la Cause du P. Laval, à cause de l'intérêt spécial que ce sujet présente pour nous.

La Cause du P. Laval.

1. Démarches auprès de Mgr Meurin pour l'introduction de la Cause. — 2. Avis favorable d'un avocat romain. *Articles* du procès. — 3. Envoi du P. Meillorat comme postulateur. Constitution du tribunal. — 4. Dévotion au P. Laval. Pèlerinages. — 5. Anniversaire de sa mort à Sainte-Croix. — 6. Joie des Mauriciens au sujet de l'introduction de la Cause.

1. — Tout le monde sait quelle réputation de sainteté le vénéré P. Laval a laissée à l'île Maurice. Aussi songeait-on depuis longtemps à instruire sa Cause de béatification. Déjà, lors de la nomination de Mgr Meurin au siège de Port-Louis, en 1887, le T. R. Père en avait plusieurs fois parlé à ce prélat, qui s'était montré tout disposé à faire commencer les premières enquêtes.

Cependant les années s'avançaient, et les témoins de la sainte vie et des travaux apostoliques du vénéré missionnaire disparaissaient les uns après les autres. Il importait donc de ne pas tarder davantage. En 1891, le P. Eschbach écrivit à ce sujet, d'après l'avis de la Maison-Mère, une lettre pressante à Mgr l'Archevêque de Port-Louis. Sa Grandeur lui répondit le 15 mars 1891 :

Mon cher et Révérend Père,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite au sujet de l'introduction de la Cause du P. Laval, et j'ai l'honneur de vous répondre que,

dans le temps, j'ai prié votre T. R. Père Général d'envoyer un Père *ad hoc*...

Ne voulant apporter aucune entrave au succès de cette Cause, je pense que le meilleur parti à prendre, c'est d'insister auprès de votre Père Général, pour qu'il prenne la mesure que je lui ai proposée.

Agrééz, etc.

L. MEURIN, *archevêque de Port-Louis.*

2. — Il y a déjà plusieurs années, on avait remis la *Vie du P. Laval*, par le P. Delaplace, à un avocat romain des plus renommés, M. Minetti, en le priant de vouloir bien l'examiner avec soin, au point de vue de la question de l'introduction de la Cause. Il en avait été ravi; et sur la demande qu'on lui en fit, il prépara la rédaction des *articles* du procès. Ces articles furent ensuite revus à la Maison-Mère et complétés par le P. Faugère, sous la direction du R. P. Barillec et du P. Delaplace. On en forma une petite brochure, qui fut imprimée, en 1889, à Saint-Michel, sous le titre suivant : *Précis de la vie et des vertus du serviteur de Dieu, J.-D. Laval, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, rédigé en articles pour sa Cause de béatification.*

Au commencement de cette année, le P. Eschbach parla de nouveau de cette question à M. Minetti et le pria de vouloir bien lui donner son avis par écrit. Le célèbre avocat lui répondit par la lettre suivante, que nous croyons utile de reproduire en entier.

Très Révérend Père Eschbach,

Déjà bien des années se sont écoulées depuis que Votre Paternité Révérendissime m'a donné à étudier la vie du serviteur de Dieu, le P. Laval, afin d'y recueillir des articles pour le procès à faire dans l'île de Maurice, sur sa réputation de sainteté, ses vertus, la dévotion du peuple à son égard et les miracles obtenus par son intercession.

Je demeurai dans l'admiration de la vie très édifiante du serviteur de Dieu, et j'eus l'honneur de vous remettre les articles demandés.

D'autre part, c'est avec grand déplaisir que j'ai dû constater qu'après tant d'années un semblable procès n'était pas encore commencé. Je ne sais à quelle cause l'attribuer; mais il est certain que si on ne l'ouvre au plus tôt, ceux qui ont connu ce grand serviteur de Dieu et qui ont vu de leurs propres yeux ses actions et ses vertus héroïques, mourront tous, comme il est à craindre qu'il y en ait malheureusement déjà beaucoup de disparus.

Connaissant combien Votre Paternité Révérendissime a à cœur la cause de béatification du P. Laval, vous voudrez bien m'excuser si je vous écris à ce sujet. A mon avis, la Cause est très belle et ne peut manquer d'être couronnée de succès. Je soutiens d'une façon certaine que ce serait un vrai dommage moral que de la délaissier. Par contre, l'entreprendre et la poursuivre avec tout le zèle possible tournerait à la plus grande gloire de Dieu et de la sainte Eglise.

Je voudrais espérer que ce désir pourra être partagé par tous les habitants de l'île Maurice et que l'on mettra bientôt la main à ce procès.

Dans cet espoir et en m'excusant de nouveau de la liberté que je prends de vous écrire, j'ai l'honneur de me dire, avec le plus profond respect,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très humble et dévoué serviteur,

Jean MINETTI.

Rome, le 23 janvier 1893.

3. — Selon le bienveillant avis de Mgr Meurin, le seul moyen d'arriver à un résultat dans cette importante affaire, c'était d'envoyer à Maurice un Père qui en fût spécialement chargé. Le T. R. Père jeta les yeux pour cette mission sur le P. Meillorat, qui fut heureux de s'y dévouer; et il lui remit sous la date du 31 janvier 1893, un mandat spécial de postulateur.

C'est le 3 février que le P. Meillorat s'est embarqué à Marseille pour l'île Maurice. Dès son arrivée, il s'est activement occupé de la tâche qui lui avait été confiée; et déjà le tribunal est institué pour la cause. Voici ce qu'il en écrit lui-même au T. R. Père dans une lettre du 12 mars dernier.

Mon Très Révérend Père,

Pressé aujourd'hui par le départ de la malle, je n'ai que le temps de vous dire un mot.

Les formalités préliminaires pour la constitution du tribunal sont terminées : il se réunira en première séance mardi prochain 14 mars; ce qui fait supposer que les sessions préliminaires seront terminées pour Pâques et qu'on pourra entendre les témoins tout de suite après Pâques.

Monseigneur désire aller vite, ce dont je me réjouis. Nous avons comme promoteur fiscal M. l'abbé Rellier (ancien novice de la Con-